

Inscrit sur le registre d'inventaire

15721

*d*ictionnaire
des rues
de toulouse

I - Z

17

Ouvrage publié avec le concours du Centre Régional
des Lettres Midi-Pyrénées.

© 1989 - Editions Milan - Toulouse.
ISBN 2.86726.354.9

Photo pages de garde et coffret : vue de Toulouse prise à 830 km de la Terre, le 20 février 1988,
avec une résolution au sol de 10 m. © CNES 1989, distribution SPOT IMAGE.

17° Bozides

Pierre SALIES

39/2

*d*ictionnaire
des rues
de toulouse

Voies Publiques ■ Quartiers ■

Lieux-dits ■ Enseignes ■

Organisation Urbaine

I-Z

MILAN

Nous remercions Vincent CALDUCH, Jeanne C. GUILLEVIC, Geneviève SALVADOR, René THOMAS, et la Société SPOT IMAGE pour l'aide qu'ils nous ont apportée au cours de la réalisation de cet ouvrage.

Sources iconographiques :

- Musée Paul-Dupuy, Toulouse.
 - Documentation Milan, Toulouse.
 - SPOT IMAGE, Toulouse.
 - Archives Départementales, Toulouse.
-

Rappel

C'est l'ordre alphabétique absolu qui a été suivi.

Les noms sont classés :

- au *patronyme*

Ex. : Hugo (place Victor),
Razat (rue du Sergent).

A défaut de patronyme, le classement est fait :

- au *mot principal*

Ex. : Moderne (boucherie).

Ce mot principal est le premier qui intervient, compte non tenu des articles : à la, als, au, aux, la, le, les.

Ex. : Belle Fermière (à la),
Esquirols (als).

Les *Hôtels* particuliers sont différenciés des *hôtels* loueurs de chambres, par la majuscule affectée aux premiers :

Ex. : l'Hôtel d'Assézat,
l'hôtel du Commerce.

La date qui accompagne le nom des établissements commerciaux n'est pas celle de leur création – sauf précision en ce sens – mais celle de la première ou plus grande publicité rencontrée. Elle situe un moment où le public le plus large a pu avoir connaissance de ce nom. La liste de ces établissements n'est pas sélective. L'année 1950 a été choisie comme limite la plus récente des relevés ; le nombre de notices eût doublé si la sarabande des noms contemporains portés entre deux faillites avait été retenue.

Ibéria (hôtel) — 18, rue Pharaon (1925).

Ibis (hôtel) — Rue Jacques-Babinet et 23, boulevard des Minimes, créé en 1982.

Icart (rue Raymond) — L'une des rues du lotissement ICART, de 1926.

Idéal (A l') — Chemiserie, maroquinerie, parfumerie, 31-33, rue d'Alsace-Lorraine (DUMAS, 1905 ; L. DUMAS, 1940). Ce célèbre magasin a marqué, jusqu'aux années soixante-dix, un « lieu » de la rue d'Alsace. Un arrêt des tramways et autobus, « à l'Idéal » marqua encore plus le site où l'on se fixait les rendez-vous en ville...

Idéal-bar — 60, route de Paris (Chez Jean, 1935) puis 64, avenue des Etats-Unis.

Idéal-Chaussures — 14, rue des Changes (Jean GRAMONT, 1920).

Idéal-Coiffure — 13, rue Saint-Jérôme. Succède vers 1950 à Paris-Coiffure.

Idrac (rue Antoine) — Nom proposé en 1913, pour la rue Idrac, sous forme de rectification.

Idrac (rue) — C'est l'ancienne rue des Greniers (voir ce nom). Rappelons qu'on avait proposé une foule de noms pour remplacer ces greniers qui n'existaient plus en ce lieu : rue des Moissons, rue de Cazeneuve, rue Mengaud, rue Ramel. Ce fut le sculpteur IDRAC qui l'emporta en 1896. Dans la séance du 15 avril, le Conseiller VIGNAUX propose que la rue des Greniers prenne le « nom d'un artiste mort trop

jeune, mais qui avait eu le temps de se faire connaître et dont les œuvres resteront ». Pour ne pas risquer un oubli dans la même séance, on attribua les noms de FALGUIERES et de MERCIER « contrairement à tous les usages », car eux, étaient encore vivants ! Jean-Antoine-Marie IDRAC est né à Toulouse le 14 avril 1849, fils de Pierre IDRAC, plâtrier, et de Rose PALANQUE, 24, rue de Tounis. Il est mort à Paris en 1884.

Idrac-Ader (rue) — Ancien nom de la rue Guynemer.

Iéna (rue d') — Nom proposé en 1947, pour la rue du Réservoir Guilheméry (= rue Garrigou).

Iéna (rue d') — Voie créée vers 1870, restée longtemps sans nom. Elle reçut en 1947, la mission de perpétuer... la grande victoire de Napoléon sur les Prussiens, le 14 octobre 1806 !

Ifs (rue des) — Nom donné en 1939 à une voie nouvelle dans un lotissement dont tous les noms de voies commencent par la lettre « I ». Ce procédé eût comblé d'aise le citoyen VERGNES... On imagina les noms de : rue des Ifs, rue des Iles, rue de l'Iliade, avenue l'Impériale, place de l'Indépendance, rue de l'Indre, rue des Invalides, rue de l'Invention, rue Isabey, rue de l'Isère, rue de l'Ivoire, rue d'Ivry.

IGN — Institut Géographique National. La Direction Générale est à Paris, 136 bis, rue de Grenelle 75 007. Le 31 janvier 1983 a été inauguré le nouveau bureau régional, à Toulouse, rue

Peyrolières. A signaler, outre la réédition de cartes anciennes (CASSINI), la carte topographique (série bleue) au (1/25.000), où Toulouse et ses abords immédiats figurent sur les feuilles 2 143 ouest, 2 044 est et 2 144 ouest.

Ile-de-France (allée de l') — Nom donné en 1955 à l'allée des Platanes, créée en 1948.

Ile-de-France (rue de l') — Nom proposé en 1947 pour la rue du Peyrou (= rue des Salenques).

Ile d'Elbe — C'est le nom que les Toulousains auraient donné à l'Ile de Tounis, selon l'ouvrage *Le Midi en 1815* paru en 1836. On y lit, p. 56 : « L'Ile de Tounis... était habitée en 1815, par une population qui avait conservé un tel amour pour Napoléon, que les Toulousains l'appelaient l'Ile d'Elbe. »

Ies (rue des) — L'une des rues du « lotissement I ».

Iha, Yha — Voir Isle.

Iiade (rue de l') — L'une des rues du « lotissement I » (voir Ifs).

Ile des Guerriers — Voir Guerriers.

Illumination des rues, façades et monuments — Quand vient le soir, après une journée de liesse, tout doit-il retomber dans la torpeur et les ténèbres ? De longue date, on mit le feu à contribution, du modeste quinquet aux brillants feux d'artifices, pour que la fête se prolonge dans la nuit. Spontanées ou apprêtées, ces lumières manifestaient la participation, souvent la joie du peuple. En faire un inventaire est impossible, jalonons simplement : En mars 1775, pour le rétablissement du Parlement « ... le magnifique coup d'œil qu'offrait la superbe illumination de la façade du Capitole, de toutes les maisons qui entouraient la place ainsi que de celles de presque toute la ville, illuminées à toutes les fenêtres, et des feux de joie partout, en signe de joie publique ». De tels récits sont à répéter cent fois le siècle ! Lampions et tableaux transparents étaient de toutes les fêtes de la canonisation de sainte Germaine, les 28,

29 et 30 juillet. En voici un récit d'après *La Semaine Religieuse* : « Le soir, à l'entrée de la nuit, quand les lampions et les lanternes vénitienes ont été allumés, quand les globes et les transparents ont été éclairés, quand les flots de lumière sont descendus de toutes les façades sur les places publiques et dans les rues, le coup d'œil était féerique (...) Plusieurs prêtres qui arrivaient de Rome affirmaient qu'ils n'y avaient rien vu de plus beau (...) certaines rues, dont les habitants s'étaient concertés, ont offert un coup d'œil particulier (...) La rue du Vieux-Raisin s'ouvrait des deux côtés par deux magnifiques arcs de triomphe surmontés chacun d'un immense transparent, dont l'un représentait sainte Germaine gardant son troupeau, et l'autre le souverain pontife, proclamant sa sainteté. Sur la place Perchepinte, on avait suspendu un grand lustre formé de sept cercles concentriques s'élevant en pyramide et garni de fleurs et de lampions ; rue du Taur, de la place du Capitole jusqu'à l'église de Saint-Sernin, on avait planté deux rangées de pins verts, entre lesquels étaient dressés des poteaux entourés de guirlandes et surmontés de motifs d'illumination : d'étoiles, de cœurs, d'emblèmes pieux et du monogramme de la bergère dessinés par des verres de diverses couleurs, de sorte que cette rue présentait deux lignes de feu régulières, quoique variées, indépendamment des illuminations des maisons particulières, (...) La porte latérale de Saint-Sernin, couverte d'arabesques de lumière, et le clocher de la même église, dont toutes les croisées étaient garnies de lanternes vénitienes de toutes couleurs, fermaient au loin ces deux murs de verdure et de feu. C'était d'un effet magique (...) Du rez-de-chaussée à la mansarde, il n'y avait pas une croisée (...) qui n'eût ses lampions ou ses lanternes. Sur un grand nombre de façades on pouvait compter les lampions par centaines, même par milliers, dessinant les lignes de la maison, formant les arabesques variées, retraçant le plus souvent le monogramme de la sainte ou entourant son image découpée, dessinant la tiare du pontife-roi, ou les clés de saint Pierre... Un appareil électrique avait été placé dès la première soirée sur le clocher de la métropole, et projetait une vive lumière sur la place et dans la rue Saint-Etienne. Le mardi, le clocher fut constamment éclairé par des feux de bengale, par des fusées et autres pièces d'arti-

fices qui répandaient au loin des masses d'étoiles blanches. » Lors du séjour de Louis-Napoléon à Toulouse, du 4 au 6 octobre 1852, la lumière électrique avait été déjà mise à contribution : « Outre ses nombreuses illuminations et ses mille et mille globes de couleurs, dit *Le Journal de Toulouse*, l'allée Louis-Napoléon était éclairée par une lumière électrique dont on variait les effets par l'interposition de lentilles de cristal. Le clocher de Saint-Sernin était également illuminé par des appareils électriques et des feux de bengale. »

La Fée Electricité fit de si rapides progrès que les lampions, un jour, furent dépossédés de leur monopole. Son triomphe définitif peut se marquer de la « Semaine de l'Éclairage », organisée du 26 avril au 24 mai 1952, à l'occasion du Congrès International des Eclairagistes. Plus de trente monuments furent illuminés. Ce fut pour beaucoup une « révélation », n'étant habitués à voir ces monuments qu'à la belle lumière du soleil. Les *Lampes Mazda*, les *Sociétés Philips*, *Barbier-Bernard-Turenne*, *Gal*, le *Projecteur Standard*, forcèrent l'attention et dirigèrent les regards trop souvent blasés ou indifférents. Et le succès fut tel que l'illumination nocturne devint institutionnelle. Quand vient Noël, des kilomètres de guirlandes sont désormais déployés dans nos rues. 17 000 ampoules, en décembre 1986, éclairèrent les grands axes de la ville, et des associations de commerçants, la Chambre de commerce et la Chambre des métiers se joignirent aux Illuminations de la Ville.

Ilot des lapins — Sur la Garonne, à la Cavalletade.

Flotiers — Un flot est un groupe de maisons isolées des autres. A Toulouse, on appelle cela un « moulon ». Le policier chargé de surveiller un groupe de maisons est un flotier. En mai 1974, l'officier de paix KIEFFER fut chargé d'implanter les flotiers dans la ville. Une quarantaine d'agents de police reçurent un poste fixe dans un quartier, avec essentiellement une mission de police préventive. Dix ans plus tard, les flotiers se répartissaient ainsi :

- Toulouse-nord : 9 flotiers, les Izards, Minimes, Croix-Daurade.
- Soupetard-Jolimont : 16 flotiers, Jolimont.
- Rangueil-Empalot : 16 flotiers.

- Ouest : 15 flotiers, Saint-Cyprien, Ancely, cité Madrid.
- Bagatelle : 10 flotiers, Fontaine-Lestang, Croix-de-Pierre, Papus, La Farouette, Lafourguette.
- Mirail-Reynerie : 17 flotiers, Bellefontaine, les Pradettes...

Il y avait alors 59 flotiers piétons et 15 « mouettards » motorisés. En 1987, l'ilotage a été revu ; une centaine d'ilotiers sont directement reliés par radio à un PC, rue du Rempart-Saint-Etienne.

Les ilots sont répartis en quatre secteurs :

- Section 1 : Capitole, Wilson, Place Occitane, Préfecture, Carmes, Saint-Rome, Rémusat, Saint-Sernin, Concorde, Jaurès et Saint-Aubin.
- Section 2 : Sept-Deniers, Minimes, Izards, Grand-Selve, Mazades, Côte-Pavée, Saint-Exupéry, Busca, Empalot et Saint-Agne.
- Section 3 : Bonnefoy, Croix-Daurade, Jolimont, Guilheméry, Cépière, Purpan, République, Vauquelin et Reynerie.
- Section 4 : Croix-de-Pierre, Vestrepain, Bagatelle, Papus, Lafourguette, Bellefontaine, Louis-Pergaud, Pradettes et l'Estang.

Ce « redéploiement » est fait selon les statistiques de la délinquance, dont les taux (1986) sont :

- Centre : 23,39 %
- Nord : 19,01 %
- Sud : 11,55 %
- Ouest : 10,14 %
- Mirail : 7,54 %
- Bagatelle : 2,22 %
- Colomiers : 1,22 %

Imaginayres, imagiers (rue des) *carr. Imaginatorum* — Ancien nom d'une partie de la rue de la Pomme. Un « imaginator » est un faiseur d'images, peintes ou sculptées. Il y a les *pictores*, peintres et les *imaginatores sive talhatores imaginum lapidis*, tailleur d'images en pierre, sculpteurs. Mais le terme a un sens général, d'autant que le même artiste pratique souvent toutes les techniques.

Imbaprix — Dès 1960, des superettes en libre service s'implantaient rue du Rempart-Matabiau, avenue des Minimes, avenue de la Gloire et cité Amoureux, sous l'enseigne d'Imbaprix. Les promoteurs, M. et Mme BORDENAVE, réalisèrent en 1970, une nouvelle expérience, l'établissement d'un supermarché « Super Imbaprix », 11 bis,

Grande-rue Saint-Michel, succédant à un Centre Leclerc. Les 1 600 m² de surface de vente et les 2 000 m² de parking, conquièrent une clientèle. Une paillote amusante, disparue en 1987, occupait le centre du magasin. Cette même année un nouveau magasin fut créé au quartier de la Terrasse.

Imbert (Tour de Pons) — CHALANDE 132 — Tour hexagonale à cinq étages. Au début du XVI^e siècle, elle appartient au Capitoul dont elle porte le nom.

Imitateurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, pour la rue de Navarre (Novars).

Immaculée-Conception (A l') — Bonneterie, lainages, 3, rue Croix-Baragnon (TROUILLE, 1920 ; GUITARD, 1933).

Immaculée-Conception (école de l') — 42, avenue Camille-Pujol. C'est le vocable du « Caou-sou » (voir ce nom).

Immaculée-Conception (école secondaire catholique de filles) — 19, rue Saint-Hilaire.

Immaculée-Conception (paroisse, église) — Lorsque le faubourg Bonnefoy se fut développé, sa population, qui dépendait de la paroisse de Croix-Daurade, rendit nécessaire la construction d'une nouvelle église. Sous l'impulsion du curé MASSIA, un comité s'occupa de bâtir une église provisoire sur un terrain donné par les pépiniéristes Pierre et Jean ROQUELAINE. Achevée en 1858, elle fut bénie le 1^{er} mai. Elle eut pour desservant l'abbé Guillaume-Philippe RAVARY, né en 1821 au n° 57 du faubourg. Comme c'était l'époque des apparitions de Lourdes, la nouvelle chapelle fut placée sous le vocable de l'Immaculée Conception. Le faubourg grandissant toujours, la construction de l'église définitive devint urgente. La première pierre fut posée le 2 septembre 1865. Le 3 avril 1898, l'église devenait paroissiale, sous le même titre de l'Immaculée Conception que le pape Pie IX avait défini en 1854 et dont s'était réclamée la Vierge à Lourdes. L'abbé RAVARY fit creuser le long de l'église une vallée artificielle, en vue d'y faire couler un gave miniature (le canalet) complétant ainsi la grotte de Massabielle, reproduite en

maçonnerie. A sa mort, l'abbé RAVARY laissa l'église inachevée. On n'avait pu la voûter, et les chapiteaux en briques blanches (chaux incorporée dans la terre de cuisson) reçurent leur sculpture entre 1945 et 1955, par Jean ESTRADÉ. Limites de la paroisse : en 1920, la paroisse de l'Immaculée Conception est comprise dans l'espace renfermé entre le chemin de Négrenays, la rive droite du canal depuis le chemin de Négrenays jusqu'au pont de l'École-Vétérinaire, le chemin de Périole (barrière de l'Octroi) pour aboutir à la barrière du chemin de Négrenays, en coupant la rue du Faubourg-Bonnefoy au-dessus du pont de chemin de fer, au-delà de la barrière de Croix-Daurade (côté gauche), rue Crémon.

Bibl. — BARTHAS, (C.) Formation et développement d'une paroisse de faubourg, L'Immaculée Conception, 1945.

Immortelle (A l') — Couronnes mortuaires, 6, rue de Rémusat VAISSIERE, 1920) puis 4, rue Jean-Suau (1933).

Impasses — Quand l'extension de la ville, dans les années trente, prit une ampleur considérable et qu'en vertu de la loi du 19 juillet 1924, les projets de lotissements affluèrent à la mairie, il fallut régler divers problèmes relatifs aux voies nouvellement créées. Chaque propriétaire s'efforçait de distribuer des lots sur un minimum de voies, afin de réduire la mise en état de viabilité à sa charge. Les propriétés enclavées ou n'ouvrant que sur une seule voie publique, suggéraient la création de voies en impasse. Or, l'Administration municipale s'opposait à la création d'impasses nouvelles dans l'agglomération. Quelques exceptions avaient été faites (lotissement LAURENS, chemin de la Croix-Rouge ; une autre à la Roseraie à cause du dénivellement et de la nature rocheuse du sous-sol). Mais, dans le projet du lotissement LIEUX, à Bonnefoy (angle de la rue du Réservoir) une rue devait former une impasse de 120 m, terminée par une place circulaire. Un accord ne put intervenir avec le lotisseur voisin, Me. DASTE. Or, le Gouvernement avait déposé le 19 novembre 1931, un projet de loi rendant obligatoire le raccordement des voies ouvertes dans des lotissements contigus. Cette affaire fit en quelque

sorte jurisprudence... pendant quelques années. Les créations de grandes voies de circulation ont récemment transformé maintes voies en impasses. Dans la nomenclature actuelle, 11 % des voies sont des impasses !

Impératrice (rue de l') — Nom donné à la nouvelle rue de Metz, depuis 1867 jusqu'en 1871. C'était un hommage à Eugénie-Marie de MONTIJO de GUZMAN, comtesse de TEBA, née à Grenade, impératrice des Français, qui fut pensionnaire à Toulouse chez les Dames BERRYER. Elle y prit peut-être le goût des violettes... impériales, mais nul ne se doutait qu'elle serait un jour... « Badinguette » !

Impérial (bar l') — 15, rue d'Alsace-Lorraine. Succède vers 1945 à l'Automatic (voir ce nom).

Impériale (avenue) — L'une des rues du « lotissement I » — (Voir rue des Ifs).

Impériale (rue) — Nom de la rue d'Alsace-Lorraine de 1867 à 1871.

Imperméables (Aux) — Voir Alexandre.

Implacables (rue des) — Nom proposé en 1794, par VERGNES, pour la rue des Puits-Clos.

Impossible (A l') — Enseigne de Pierre MAIGNANT dit « Innocent, maître pâtissier », rue Bouquières, en 1668.

Impôts — Les Archives Municipales conservent une impressionnante série de registres d'impôts. Peu exploités, ces registres constituent d'abondantes ressources documentaires pour la connaissance du Vieux-Toulouse, de sa toponymie, de sa topographie. Nous renvoyons à l'inventaire de François GALABERT pp. 47-130, où se trouve le détail. Citons essentiellement (lacunes non signalées) ce qui concerne les impôts royaux. (Voir tableau ci-dessous).

Imprenables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Matabiau.

Imprimerie (rue de l') — Nom donné en 1959 à une voie nouvelle rue de Soupéard.

Imprimerie Centrale du Midi — 5 rue Mirepoix (1920).

Imprimerie du Centre — 10 bis, allée Lafayette (1905) puis 28, allée Jean-Jaurès (1920 ; CAMILLI et FOURNIE, 1930).

- toute la ville		1323-1481	CC.154 à 164
- par capitoulats (cotisation)	Dalbade	1384-1750	CC.165 à 274
	Daurade	1385-1745	CC.275 à 386
	La Pierre	1385-1740	CC.387 à 465
	Pont Vieux	1401-1739	CC.466 à 538
	St-Barthélemy	1431-1740	CC.539 à 633
	St-Etienne	1382-1749	CC.634 à 731
	St-Pierre	1398-1680	CC.732 à 812
	St-Sernin	1443-1749	CC.813 à 897
	Supplément non valeurs	1386-1571	CC.898 à 923
		1459-1782	CC.968 à 976
- capitation (voir ce mot)	Dalbade	1701-1788	CC.1000 à 1008
	Daurade	1746-1790	CC.1009 à 1042
	La Pierre	1698-1789	CC.1043 à 1056
	Pont Vieux	1740-1790	CC.1057 à 1070
	St-Barthélemy	1740-1786	CC.1071 à 1075
	St-Etienne	1702-1735	CC.1076 à 1077
	St-Pierre	1710-1790	CC.1078 à 1117
	St-Sernin	1741-1767	CC.1118 à 1122
- Dixième, vingtième,		XVIII ^e siècle	CC.1123 à 1176
- Privilégiés		XVI ^e siècle	CC.1203 à 1243
- Voir aussi aux suppléments		1443-1722	CC.2884 à 2891
		1433-1785	CC.2911 à 2918

Tableau des impôts royaux.

Imprimerie du Sud-Ouest — 51, rue Bayard (CASTELLVI, 1920) puis 6, rue Sainte-Ursule (CASTELLVI, 1930 ; CASTELLVI-SAFFON, 1950).

Imprimerie Générale — 14, rue du Taur (P. DESTIE, 1920).

Imprimerie Moderne — 22, rue Sainte-Ursule (LACLAU et VEYRIES, 1920 ; PAILLES et CHATAIGNER, 1950).

Imprimerie Ouvrière — 55, puis 6, rue Bayard (1905 ; LAMORE, 1920).

Imprimerie parisienne — 16, place du Palais de Justice (= place du Salin), (CAZANAVE, 1933).

Imprimerie Saint-Cyprien — 27, puis 43, allée Charles-de-Fitte (CAUSSE, 1905 ; VIDAILLON, 1920).

Imprimerie toulousaine — 39, rue Peyrolières (LION, gérant, 1905) puis 2, rue Romiguières (LION, 1920 ; Mme LION et Fils, 1950).

Inaccessibles (rue des) — Nom proposé en 1794, par VERGNES pour la rue de la Bourse.

Inaltérables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Régans.

Incorruptibles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Pharaon.

Incroyable (A l') — Chaussures, 27, rue d'Alsace-Lorraine (1920). Devient vers 1930 Chaussures DRESSOIR.

Indépendance (place de l') — Nom donné en 1939 à la place centrale du « lotissement I » (voir rue des Ifs).

Indépendance (place et rue l') — Nom donné en 1794 à la rue Pouzonville.

Indiennes (avenue des) — Désignation non officielle de la rue des Bateliers du temps où plusieurs ateliers d'indiennes et toiles peintes y étaient établis (d'après M. Fernand DELHAYE).

Indignation (rue de l') — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire : dans cette rue aurait existé une enseigne « Au Valet ingrat » où logeait « ARTHAUD aîné, graveur » auteur de deux volumes *in-quarto* : *L'art de peupler les maisons d'arrêt par des dénonciations calomnieuses*.

Indispensables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Pont-Vieux.

Indissolubles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Maletache.

Indivisibilité (place et rue l') — Nom donné en 1794 à la place du Palais [de Justice] (= place du Salin) et la rue Latour.

Indo-Chine (rue de l') — Nom proposé en 1947 pour la rue Guillaume-Mazas (= rue du Vol-à-Voile).

Indomptables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Teinturiers « jusqu'à l'Oratoire ».

Indre (rue de l') — Nom donné en 1939 à une voie du « lotissement I » (voir rue des Ifs).

Indulgens (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour une rue du faubourg Saint-Cyprien.

Industrie (rue de l') — Ancien nom, avant 1924, de la rue Averseng-Delorme.

Industrie (rue de l') — Il y avait, à Toulouse, une rue de l'Industrie aux Amidonniers. Vers 1878, on voulut changer son nom. Afin que l'Industrie ne soit pas perdue, on donna ce nom à la rue appelée alors des Sept-Troubadours (qui n'est pas la rue actuelle de ce nom !). C'était le résultat d'une décision prise le 26 juillet 1881. Or, dans sa séance du 23 novembre 1882, le Conseil municipal constate qu'il y a désormais deux rues de l'Industrie. En 1914, lors de la révision des noms faisant double emploi, on s'aperçoit qu'il y a trois rues de l'Industrie, la troisième étant boulevard de la Marquette. Celle-ci sera absorbée dans les ateliers de la TCRT. Celle des Amidonniers deviendra rue Averseng-

Delorme en 1924, et les Sept-Troubadours dépossédés iront s'installer rue du Canal ! La rue de l'Industrie ici envisagée, se serait appelée au XVII^e siècle, rue de Malbec, au XVIII^e siècle, rue de Belbeze et ce n'est qu'en 1834 qu'elle a accueilli les Sept-Troubadours...

Industrie (rue de l') — Voie allant du boulevard de la Marquette à la rue de la Paix. Elle a été enclavée dans les installations de la TCRT.

Industrie (rue l') — Nom donné en 1794, à la rue Pisselauque.

Indy (cheminement Vincent d') — Nom donné en 1970 à une voie nouvelle à Reynerie. Paul-Vincent d'INDY, né à Paris en 1851, d'une famille ardéchoise, mort à Paris en 1931 fut fondateur, avec Charles BORDES et GUILMANT, de la « Schola Cantorum ». Il recueillit des chants du Vivarais et certaines de ses œuvres garderont une parenté avec le chant populaire.

Inébranlables (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue des Menuisiers.

Inébranlables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, pour la rue des Pénitents Bleus (= rue du Lieutenant-Colonel-Pélessier).

Inexorables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, pour la rue de la Colombe (partie de la rue de Metz).

Infaisibles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, pour la rue de la Dalbade.

Infatigables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, pour la rue Saint-Rémésy.

Infernet, clausus Inferneti — Local cité dans le cartulaire municipal AA.1, vers 1120.

Infidèles (rue des) — Ancien nom de la rue Peyrolade.

Infirmier (métairie, domaine de l') — A Fontaine Lestang. Le 15 juillet 1419, Johannes de FABRICA avait légué aux bénédictins de la Daurade et à l'infirmier du monastère, une petite métairie en ce lieu, à charge de deux messes hautes annuelles. Au XVI^e siècle, il est prévu,

dans un bail à ferme, qu'en cas de nécessité, les bénédictins pourront s'y retirer, et quand ils y viendront « a l'esbat pour récréation, le bordier sera tenu accouster bien honestement ladite borde pour leur venue ». Le 2 juin 1614, les bénédictins vendirent le domaine aux jésuites. Le 26 décembre 1791, l'Infirmier est vendue au négociant BARRAU.

Inflexibles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, pour la rue Pargaminières.

Influence (rue l') — Nom donné en 1794 pour la rue Rempart des Pénitents Noirs (= rue Maurice-Fonvieille).

Ingambe (rue) — Nom donné en 1794 aux rues du Magasin et du Pont-Montaudran.

Ingambes (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve.

Inglebert (Ets) — Tailleurs, 57, puis 55, rue d'Alsace-Lorraine (1905).

Ingres (rue) — Voie créée vers 1869, qui porta d'abord le nom de rue Muratet, du nom d'un jardinier qui l'habitait. On lui donna le nom d'Ingres, mais en octobre 1874, au moment d'apposer les plaques de rues, on constata qu'il s'y était glissé le nom de Muratet. Le nom d'Ingres fut rétabli. Un arrêté du 21 novembre 1874 lui donna définitivement ce nom. L'absence de prénom laisse la possibilité de rendre hommage aussi bien au père qu'au fils. Jean-Auguste-Dominique INGRES est mort à Paris le 14 janvier 1867. Le célèbre peintre, né à Montauban en 1780, avait des attaches toulousaines. Son père, Jean-Marie-Joseph, fils de Pierre-Guillaume INGRES, tailleur, et de Marie-Anne PRADAL, était né à Toulouse en 1754. Elève des doctrinaires, sculpteur, il partit à Montauban en 1775 et épousa Anne MOUTET. Il avait une jolie voix de ténor et jouait fort bien du violon. Il transmit ses talents au futur peintre qui fut violoniste (le violon d'Ingres !) et joua au théâtre de Toulouse.

Injalbert (rue) — Nom donné en 1947 à la rue Traversière-de-Griffoulet qu'en 1914 on avait vainement proposé d'appeler rue Martial. Jean-

Antoine INJALBERT, né à Béziers le 23 février 1845, mort à Paris le 20 janvier 1933, fut un remarquable sculpteur. Parmi d'innombrables œuvres, signalons la statue de Toulouse à la gare de Tours (1901).

Innocent Cahuzac (place de l') — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place du Chayredon (= place Olivier). En mémoire de Pierre CAHUZAC, maçon, pendu le 15 février 1776 (voir ce nom).

Innocents (collège des) — Voir Pauvrets.

Inoui (A l') — Chaussures, 11, place Roguet (1950).

Inquantz (place des) — Partie de la place de la Pierre (place Esquirol) où se tenaient les enchères publiques (encans, inquants) par *l'inquantor publicus*, le crieur qui se tenait, d'après CHALANDE, sur une pierre, ce qui aurait engendré le nom même de la place et du marché. D'autres lieux, telle la place des Agulhères, auraient vu se dérouler des encans, mais, en 1639, c'est toujours à la « place des Inquantz joignant la place de la Pierre » que de telles opérations se déroulent.

Inquiet — C'est le « Marché aux puces » toulousain (voir Marchés).

Inquisition — Maison de l'Inquisition. Sur la place du Parlement, vers l'entrée de la rue de la Fonderie, contre la muraille antique qui la sépare de la pharmacie actuelle. Petrus Sellani avait donné deux maisons à saint Dominique et ses compagnons qui y demeurèrent jusqu'en 1216, date à laquelle ils allèrent s'établir dans l'église Saint-Romain (rue Saint-Rome). On y trouve, au XV^e siècle, le « procureur du roi » ; il faut entendre : le procureur des « Encours d'Hérésie », fonction qui s'exerce dans le cadre de l'Inquisition, ce tribunal qui avait pour but de rechercher et de condamner les hérétiques. Le pape Grégoire IX, confia l'Inquisition aux dominicains qui conservèrent la maison jusqu'en 1775 où elle fut acquise par les COMBES. Vers 1830, le culte y fut rétabli. Les jésuites l'occupèrent, puis les réparatrices. Vendue en 1908, elle accueillit l'archevêché (voir ce nom).

Inquisition (rue de l') — Avant la création de la place dite aujourd'hui du Parlement, deux moulons de maisons déterminaient une rue, conduisant à la porte Saint-Michel, et les immeubles aujourd'hui subsistants, entre la rue des Renforts et la rue de la Fonderie, en constituaient le côté ouest. Les « refuges » pour piétons et l'abribus, en situent *grosso-modo* le côté est. Elle porta divers noms évoquant plus ou moins l'inquisition (n^o 7) ou le crucifix, en raison de l'Oratoire du crucifix du Salin. En 1947, elle fut absorbée par la place du Parlement et son nom disparut des nomenclatures.

Inquisition (rue de l') — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Renforts.

INSA — L'Institut National des Sciences Appliquées de Toulouse a été créé par décret, le 29 novembre 1961. Après une phase préparatoire qui permit d'étudier et de retenir un mode d'organisation pédagogique, puis de mettre au point les conceptions fonctionnelles, architecturales et techniques des bâtiments qu'il convenait d'édifier, les travaux de construction proprement dits ont débuté dès juillet 1962, sur un terrain d'une cinquantaine d'hectares, affecté à l'INSA, dans le vaste domaine de l'ensemble scientifique de Toulouse-Ranguel. Ils furent menés avec une célérité telle que l'établissement accueillit sa première promotion dans des conditions matérielles très satisfaisantes, en octobre 1963. A cette époque étaient, en effet, déjà équipés les bâtiments nécessaires aux enseignements de première année et au logement des élèves.

INSEE — L'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques a été en 1946, héritier de plusieurs services officiels, notamment de la « démographie », nom sous lequel, dans le faubourg Saint-Michel où se recrutait majoritairement le personnel, on désigna l'institution : « ... elle travaille à la Démographie... » Le 5 novembre 1971, de nouveaux locaux ont été inaugurés, rue des Trente-Six-Ponts à la place d'une ancienne caserne et des ex-établissements SOLER où les services étaient précédemment installés.

Inséparables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Pouzonville.

Institut catholique — Après le vote de la loi DUPANLOUP, les évêques du Sud-Ouest entreprirent de restaurer l'antique université toulousaine. En sa qualité « d'archevêque d'une ville qui fut le siège d'une célèbre université et qui est restée un centre de haute culture littéraire et scientifique », Monseigneur DESPREZ avait pris cette initiative et l'avait soumise à ses collègues dans ses deux lettres du 15 août et du 26 septembre 1875. Le 8 décembre 1875, les évêques de la région décidaient à l'unanimité de fonder une université catholique qu'ils plaçaient sous le patronage de Marie et de saint Thomas d'Aquin. Treize diocèses adhéraient au projet. Ce nombre devait monter à quatorze en 1877, à seize en 1878, et à dix-sept en 1935 : Toulouse, Carcassonne, Montauban, Pamiers ; Albi, Cahors, Mende, Perpignan, Rodez ; Auch, Aire, Bayonne, Tarbes ; Bordeaux, Agen, Périgueux ; enfin Tulle, de la province de Bourges. Le 26 mai 1877, Pie IX, envoyait ses premières bénédictions et les 30 et 31 juillet se tenait à Toulouse la troisième et décisive réunion des évêques. Le père CAUSSETTE fut l'âme de l'institution nouvelle. Le 31 juillet 1877, il fut nommé délégué général des évêques du Sud-Ouest pour les hautes fonctions universitaires. L'Hôtel Saint-Jean, et l'Hôtel de la Fonderie furent choisis, dans un des quartiers de Toulouse les plus calmes et les mieux habités, « le long de cette rue large et légèrement sinueuse qui va du Palais de Justice à l'église de la Dalbade et qui rappelait à INGRES, les rues de Rome les plus célèbres, chères aux artistes ». L'Hôtel de la Fonderie devait, par la suite, rester seul affecté. La faculté de droit fut la première créée. La cérémonie d'inauguration et l'ouverture des cours eurent lieu le 15 décembre 1877 (chaires de droit romain, droit civil, droit administratif, droit canonique, droit commercial, droit des gens, de procédure, d'économie politique, d'histoire du droit). Le 16 décembre 1878, fut inaugurée la faculté des lettres dont M. DUILHE de SAINT-PROJET fut le premier doyen (chaires de philosophie, d'histoire, de littérature grecque, de littérature latine, de littérature française, de littérature étrangère et de littérature romaine). Enfin, le 25 novembre 1879, fut inaugurée la faculté de théologie, érigée canoniquement en 1889, qui comprenait cinq chaires : théologie dogmatique, théologie morale, éloquence sacrée,

écriture sainte et hébreu, philosophie scolastique. Des facultés nouvelles, canoniques ou profanes, ont été ajoutées. L'École supérieure des sciences, fut constituée en novembre 1882. Le 30 juin 1899, la congrégation des Etudes érigeait les facultés canoniques de philosophie et de droit canon. Le 13 novembre 1918, l'Assemblée des évêques protecteurs votait la création d'une école supérieure d'agriculture qui ouvrit ses cours au mois de novembre suivant à Purpan. Au lendemain des fêtes du cinquantième qui furent très brillantes, le 17 novembre 1926, les évêques approuvaient l'organisation d'un enseignement économique et social. En 1932, dès la première année du rectorat de Monseigneur de SOLAGES, un second séminaire fut créé à l'occasion de la mise en application de la récente Constitution apostolique « *Deus scientiarum Dominus* ». En 1950, nouvelle création : le Collège universitaire international des Pyrénées, avec ses sessions d'été à Ustaritz, (animateur Georges HAHN). En 1952 s'ouvre l'école de jardinières éducatrices et l'année préparatoire aux carrières féminines, dirigées par l'abbé COLLIÈRE. Un musée archéologique est venu enrichir l'établissement, par les soins de l'abbé Georges BACCRABERE.

Institut de chimie — Sa création a pour point de départ une décision du Conseil de Faculté du 4 avril 1906. D'abord logé dans le bâtiment de la faculté des sciences aux allées Saint-Michel, dans une situation peu adéquate pour un bon travail, l'Etat, la ville de Toulouse et l'université s'unirent pour créer un institut indépendant sur un vaste terrain de la rue Sainte-Catherine. L'adjudication du nouvel édifice eut lieu le 26 avril 1913 selon les plans de l'architecte THILLET. En 1915, le gros œuvre fut terminé, ce qui permit d'y établir... un hôpital militaire qui dura jusqu'en juillet 1919. On put alors installer les laboratoires. Le 8 mai 1920, le nouvel institut était inauguré. L'institut s'étendit plus tard rue des Trente-Six-Ponts. Depuis 1961, il dispose de 12 000 m² à Rangueil. C'est aujourd'hui l'École nationale supérieure de chimie.

Institut de pisciculture — 145, avenue de Muret. Le 11 novembre 1902, Antoine LABIT faisait don à l'Université de l'établissement que son fils Georges LABIT avait créé, avenue de

Muret, pour l'enseignement de la pisciculture et l'étude du repeuplement des eaux douces et de l'alevinage. Bassins d'élevage et grands viviers étaient alimentés par le Canal de Saint-Martory. Cette station devint, le 7 avril 1923, l'Institut de pisciculture et d'hydrobiologie. L'eau d'alimentation des installations sans cesse accrues, provenait d'un canal de dérivation de la Garonne et de l'abondante nappe phréatique répandue sous l'établissement. C'est actuellement une dépendance de l'Ecole nationale supérieure agronomique.

Institut de promotion commerciale — 7, boulevard Delacourtie. Ce fut d'abord, en 1964, le Centre de Formation et de Promotion Commerciale, dépendant de la Chambre de commerce. En 1971, est créé l'Institut, inscrit dans un réseau national. Le 22 février 1972, sont inaugurées les nouvelles installations « perdues dans la verdure d'un parc ayant le charme d'une maison de maître », mais aujourd'hui en grande partie consacré au parking des innombrables voitures attirées dans ce lieu (2 435 stagiaires, 169 formateurs en 1985) et dans ses annexes...

Institut de puériculture — Ecole fondée en 1913 comme section de la Ligue contre la mortalité infantile. Depuis 1925, l'Institut est rattaché à la faculté de médecine. C'était l'union de la science et de la philanthropie ! Les cours étaient partagés entre les dames patronnesses du Comité national de l'enfance et les professeurs. D'abord en annexe du dispensaire des enfants malades, on construisit, après la Grande Guerre, des locaux spéciaux, au Jardin des Plantes, avec un pavillon de physiothérapie, rotonde largement ouverte en plein midi aux baignades de soleil, œuvre de l'architecte MILLOZ. C'est son directeur, le Professeur P. BEZY, devenu conseiller municipal qui, grâce à son obstination, obtint cette heureuse transformation.

Institut de sciences politiques — Les instituts de sciences politiques ont été créés en 1945, en même temps que l'Ecole Nationale d'Administration, pour préparer à celle-ci. Ils étaient rattachés à l'enseignement du droit. Après avoir reçu pendant longtemps l'hospitalité dans les locaux de la faculté de droit, les « Sciences Po »

de Toulouse « sont dans leurs murs » rue des Puits-Creusés, où l'Institut fonctionne depuis 1961.

Institut des Jeunes Aveugles — 37, rue Monplaisir. Ecole professionnelle pour les enfants atteints de cécité, fondée en 1866, à l'initiative d'une religieuse, Hedwige PORTALET, en tant que succursale de l'Institut des jeunes aveugles fondé à Marseille par le père Louis-Ioussaint DASSY. D'abord 8, rue Valenciennes, sous la direction des sœurs de Marie-Immaculée, l'établissement connaît une crise d'administration et quitte son premier local en 1869, pour la rue des Greniers. La Ville ayant acheté un vaste terrain entre la Grande-Allée et le Canal, l'Institut s'y installa en 1872, et y réside encore.

Institut Electronique — Voir ENSEEIHT et rue Charles-Camichel.

Institution : Faget — Lacointa — Maintenon — du Sacré-Coeur — Sainte-Croix — Saint-Cyr — Saint-Louis — Sainte-Marie — Saint-Thomas-d'Aquin (voir ces noms).

Institut social familial ménager — Etablissement technique catholique, 50, rue de Limyrac (1965).

Institut suédois — Gymnastique, 8, rue Deville (L.M. LAULHE, 1933 ; Dr LAULHE, 1950).

Instruits (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour une rue du quartier Saint-Etienne.

Intégrité (rue de l') — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve.

Intégrité (rue l') — Nom donné en 1794 à la rue des Potiers.

Intelligens (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Collégiats (= rue des Pénitents-Gris).

Intéressants (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve.

Intérieure-Saint-Michel (place) — C'est aujourd'hui la place du Parlement (voir Parlement).

International (garage) — 1, rue Montouliou-Saint-Jacques (Pierre GALIGNE, 1920 ; HERVIU, 1933).

International (restaurant) — 27, rue Pouzonville (TARRARO, 1933).

International hôtel — 5, boulevard Bonrepos. Succède vers 1930 à l'hôtel du Languedoc.

Intrépidité (rue l') — Nom donné en 1794 à la rue Lascrosses.

Invalides (rue des) — Nom donné en 1939 à l'une des voies du « lotissement I » (voir rue des Ifs).

Invariables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Saint-Etienne (= partie de la rue Croix-Baragnon).

Invention (rue de l') — Nom donné en 1939 à l'une des voies du « lotissement I » (voir rue des Ifs).

Invincible (rue l') — Nom donné en 1794 à la rue des Etudes (= rue Albert-Lautmann).

Invincibles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Pénitents-Blancs.

Inviolabilité (rue de l') — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue d'Aguilhères (= ancienne rue absorbée par la place du Capitole).

Iris (bar) — 24, rue de Castres (1930) puis 34, rue du Pont-Guilheméry (1950).

Iris (Les) — Résidence, 7, boulevard Armand-Duportal (Gautier MANENC - CETIC - IMBERT, 1976).

Iris (rue des) — Nom donné à une voie nouvelle créée vers 1927.

Irlandais (collège des) — Sur la place Saint-Sernin, il accueillait les réfugiés de cette nation, persécutés par les Anglais. En 1610, douze prêtres ou écoliers avaient demandé des secours aux Capitouls. Plusieurs villes de France avaient ainsi accueilli des colonies irlandaises.

Irlandais (Séminaire des) — C'est ainsi que l'on désigna le « séminaire royal de Sainte-Anne, fondé par la reine Anne d'Autriche pour les écoliers irlandais » lors du séjour de cette reine à Toulouse, en 1659. Son but était la formation de douze prêtres de cette nation, plus particulièrement voués aux missions, dans leur pays où les catholiques subissaient la persécution. Cet établissement était situé rue Valade (n° 34) au coin de la rue de la Bastide, opposé à celui des Filles de l'Enfance.

Irréfragables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Biaux (= rue Paul-Vidal).

Irrémisibles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de la Rispe, et également dans sa liste de réserve !

Irréprochables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Vigouresses (= rue des Salenques).

Irrévocables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de la Barutte.

Isabey (rue) — Nom donné en 1939 à l'une des voies du « lotissement I » (voir rue des Ifs). Jean-Baptiste ISABEY, né à Nancy en 1767, et son fils Eugène, né à Paris en 1804, sont d'excellents peintres célèbres, l'un pour ses miniatures sur ivoire, l'autre pour ses marines romantiques. Il n'y a pas tellement d'autres grands hommes français dans la lettre « I » du Petit Larousse... A un IONESCO près, toutes les places semblent prises.

Isalguier — Voir Ysalguier.

Isaure — Voir Clémence Isaure (ce second terme n'est pas ici patronymique).

Isère (rue de l') — Nom donné en 1939 à l'une des voies du « lotissement I ».

Isle (porte de l') ou de l'**Isle-Jourdain**, d'**Ylle**, etc... — Porte principale dans l'enceinte du faubourg Saint-Cyprien, ouvrant vers la route de la Gascogne, au bout de la « grande rue » (rue Réclusane), vers la ville de l'Isle-Jourdain.

Comme la fontaine Sainte-Marie coulait à proximité, on l'appela aussi porte de (la fontaine) Sainte-Marie, avec cet amalgame (XV^e siècle) : porte Sainte-Marie-de-l'Isle.

Isle (rue Bertrand-de-l') — Les transformations qui suivirent la démolition du rempart ont entraîné un remodelage des moulons reconstruits, et par conséquent, des voies publiques. L'ancienne rue des Cloches et la rue Sainte-Anne qui se rejoignaient au chevet de Saint-Etienne, prirent issue en commun vers les nouvelles allées. On peut situer cette évolution vers 1860. Cette rue bien courte, prit le nom de Bertrand de l'Isle Jourdain, qui fut évêque de Toulouse de 1270 à 1286. En 1272, après avoir servi d'arbitre entre l'archevêque et le chapitre de Narbonne, Bertrand de Lisle décida de faire rebâtir sa propre cathédrale sur le même plan et par le même architecte, Jean DESCHAMPS, qui avait opéré à Narbonne. Cela valait bien le nom d'un bout de rue quelque six siècles plus tard !

Isle (rue de l') — Ancien nom de la rue Mirepoix, qu'elle tenait de l'importante famille de l'ISLE (LA YLHA, de *Insula* etc...) qui y possédait des immeubles.

Isle-Adam (rue de l') — Nom proposé en 1974 pour l'une des impasses ouvrant sur la rue de l'abbé Breuil, pour rappeler le nom de la ville où il est mort en 1961.

Isle-Française (pont et rue de l') — Nom donné en 1794, au pont de la Dalbade et à l'île de Tounis. L'île de France, ou Française, est le nom donné à l'île Maurice, dans l'océan Indien, qui appartient à la France de 1713 à 1810.

Isly (rue d') — Nom donné en 1938, à une voie nouvelle au quartier de Soupetard, probablement en commémoration de la victoire remportée en 1844 par le Maréchal BUCEAUD sur les Marocains, près de la rivière de ce nom, en Algérie, ce qui valut au maréchal d'être nommé duc d'Isly !

Issarts, la barthe dels Issartz, Los Yssartz... — Nom d'un terroir à Montaudran, non loin de l'Hers, au XV^e siècle.

Italie (avenue et place d') — Nom donné, dès 1925, à l'avenue nouvelle reliant la rue du Midi à l'avenue du Lauragais, puis de ce point au chemin de Ranguel. Elle faisait partie de l'ensemble dit de Ranguel prévu au plan d'extension. Son achèvement connut quelques difficultés quand fut envisagé le lotissement JALABERT en bordure du chemin de Ranguel (projet du 1^{er} décembre 1931). Un tracé rectiligne avait été prévu, que Monsieur JALABERT voulait infléchir vers l'ouest par une courbe à plus faible rayon, devant faciliter la circulation. Ce ne fut pas du goût de plusieurs propriétaires du quartier, qui créèrent un comité et adressèrent des pétitions (4 novembre 1931 et 15 avril 1932) réunissant 34 signatures, contestant et mettant en doute les droits du lotisseur sur les terrains concernés. La grande longueur de l'avenue posait aussi le problème de l'évacuation des eaux, soit vers le « chemin Colbert » et le fossé Miègesolle (ex-Sauzat), soit dans le fossé du chemin de Ranguel. La Ville donna un avis défavorable. Mais, la Commission départementale d'extension et d'aménagement donna raison au lotisseur, et le 7 février 1933, le Préfet invitait le Conseil municipal à se prononcer à nouveau, cette fois en faveur de l'adoption. L'avenue d'Italie, élargie à 40 m, prit alors le profil qu'elle a gardé depuis. La place d'Italie n'est que le point de concours des avenues d'Italie, du Lauragais et des Docks (Aristide-Briand). Sur cette place, aujourd'hui de grande circulation, se tenait la « baloche » le 3^e dimanche de juillet. C'était aussi le lieu rêvé pour l'installation des petits cirques. Il est possible que le nom d'Italie ait été donné en considération de l'immigration italienne très forte à cette époque.

Italien (restaurant) — 19, rue Caffarelli (1930). Deviendra vers 1950 le Vallespir.

Indaïcis ou **Judaïcis** (*aque de*) — Voir Juifs et Joutx-Aigues.

IVEL (Ici Verres et Lunettes) — Opticien, 5, allée du Président-Roosevelt (1950).

Ivoire (rue de l') — Nom donné en 1939 à l'une des voies du « lotissement I » (voir rue des Ifs).

Ivry (rue d') — Nom donné en 1939, à l'une des voies du « lotissement I » (voir rue des Ifs).

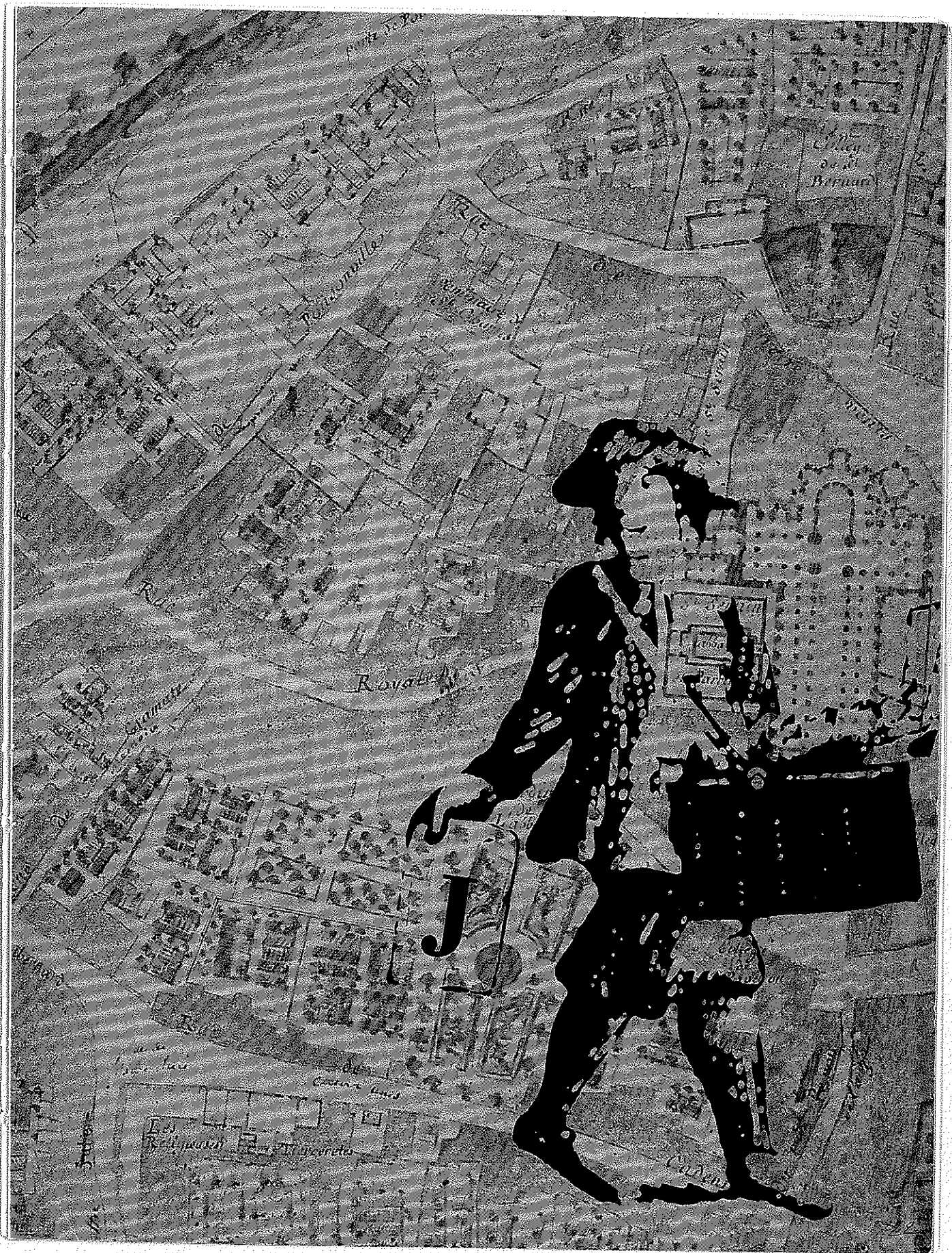
Izard (impasse) — Nom de l'impasse Marcel-Langer, ainsi désignée du nom des propriétaires.

Izards (chemin des) — Ancien nom de la rue Ernest-Renan.

Izards (chemin des) — Nom de l'ancien chemin vicinal 32, qui s'est appliqué autrefois à tout son parcours depuis Négreneys jusqu'à son aboutissement route de Launaguet. Le point remarquable est l'embouchure du chemin de Boudou où se situe le lieu-dit : Croix-des-Izards. Il n'y a aucun chamois pyrénéen à y rechercher. La désignation vient d'un nom de famille ; cela n'a pas

empêché de donner le nom de rue des Chamois à une rue adjacente.

Izards (cité des) — Numérotée Izard I, II ou III, selon les tranches de construction, associée à la cité Raphaël voisine, entre le stade Rigal et les arrières du LEP Bayard. Ce quartier a bien du mal à trouver un bon équilibre. Une mairie annexe a été ouverte le 14 juin 1985, pour mieux servir les 5 000 habitants de ce quartier, distant de 6 km du centre ville, où en 1987 deux associations se disputent vaillamment la représentation des locataires.



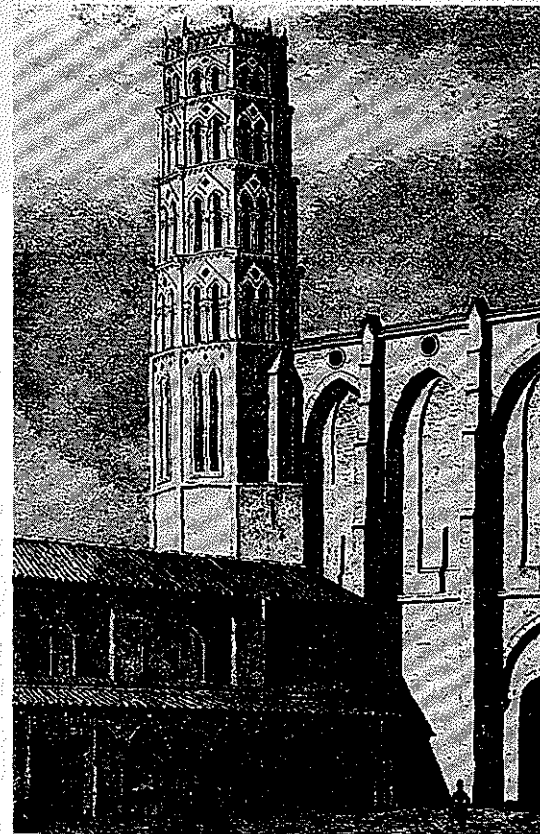
Jacinthes (les) — Nom de l'un des immeubles de la résidence des Ombrages.

Jacinthes (rue des) — Nom donné à une voie nouvelle créée en 1942.

Jack — Tailleur modéliste, 14 bis, puis 14, rue Ozenne (1929).

Jacobins — CHALANDE 309 — Les Frères prêcheurs ou dominicains, ordre fondé par saint Dominique, sont appelés « jacobins » du vocable de leur maison de Paris, rue Saint-Jacques. A Toulouse sur le latin *praedicatorum*, on en fit les « prédicateurs », la prédication étant effectivement leur principale mission. En 1229, les Frères prêcheurs reçoivent un jardin, dit de Garrigues, près du planum de Bretonnière. Le généreux donateur était Pons de CAPDENIER. En 1230 est posée la première pierre d'une église qui, après divers remaniements, deviendra l'église actuelle, dont la nef fut construite grâce au cardinal GODIN et terminée vers 1385. Entre-temps, le fonds primitif s'agrandissait de nouveaux dons et acquisitions qui permirent la construction des bâtiments conventuels, essentiellement entre 1294 et 1314. Le cloître fut édifié de 1306 à 1309. La Salle Capitulaire de 1299 à 1301. La chapelle Saint-Antonin en 1341. A la Révolution, les dominicains quittent leur couvent qui, de 1812 à 1864, deviendra un quartier de Cavalerie. Grâce à MÉRIMÉE, MONTALEMBERT et VIOLLET LE DUC, l'armée et ses chevaux libèrent le couvent mutilé, dégradé. Les travaux de restauration sont entrepris, qui dureront plus d'un siècle. Les galeries méridionales et orientales du cloître ont dû être

reconstituées (1965-1970). La chapelle Saint-Antonin avait eu à souffrir de son rôle d'infirmerie vétérinaire. On a beaucoup écrit sur les Jacobins, mais on attend toujours l'ouvrage sérieux et complet qu'un tel monument mériterait. Toulouse est si fière de « ses Jacobins » que rares sont les hautes personnalités qui en éludent



L'église des Jacobins.

la visite : ainsi, le 6 février 1979, Georges MAR-CHAI, et Valéry GISCARD D'ESTAING le 17 novembre. Mais le plus célèbre « visiteur » fut... saint Thomas d'Aquin qui, le 21 octobre 1974 retrouva, par ses reliques, ce lieu où il avait été si solennellement transféré le 28 janvier 1369 et qu'il avait dû abandonner pour un long séjour à Saint-Sernin.

Jacobins (coin des) — Nom donné au passage aujourd'hui absorbé par le Lycée, appelé jadis Cordières-Vieilles, ou rue des Arcs (voir ce nom).

Jacobins (hôtel des) — 52, rue Pargaminières (1950).

Jacobins (impasse des) — C'est la voie qui servait d'entrée au couvent et à l'église des Jacobins à partir de la rue Lakanal. Elle a suivi le sort des lieux où elle donnait accès. Voie privée jusqu'à la Révolution, elle fut réunie au domaine public en 1790, puis servit d'avenue à la caserne, enfin fut englobée, en 1890, dans l'enceinte du lycée. Une grande grille en fermant l'entrée rue Lakanal, la visite des Jacobins était entravée parfois par sa fermeture, notamment pendant les vacances scolaires. Dans *l'Auta* de juin 1949, le *Flaneur* s'en plaignit : « L'église des Jacobins est la seconde merveille de Toulouse, Saint-Sernin en étant la première... cela vaudrait la peine de ne pas en interdire l'accès surtout à l'époque où les touristes sont les plus nombreux. » L'impasse a été rendue au domaine public et dessert l'entrée et le parking du lycée Pierre-de-Fermat.

Jacobins (Nouveaux) — Voir Nouveaux Jacobins.

Jacobins (pâtisserie des) — 71, rue Pargaminières. Succède vers 1945 à l'Épicerie des Jacobins.

Jacobins (place des) — Espace dégagé par la démolition de l'un des bâtiments du lycée et l'aménagement du site des Jacobins. Sert en grande partie de parking. Le nom a été demandé par le proviseur du lycée Pierre-de-Fermat, par lettre du 2 avril 1960 afin que les nouveaux bâtiments administratifs et la nouvelle entrée du lycée aient une adresse postale.

Jacobins (restaurant des) — 24, rue Pargaminières. Succède vers 1940 au restaurant Caves de la Gironde.

Jacobins (rue des) — Ancien nom de la rue Lakanal, appelée aussi rue des Prêcheurs, Prédicateurs etc. (Voir ces noms.)

Jacobins (rue des) — Nom donné en 1947 à la rue Vidale. Ce choix, qui supprima un nom ancien, ne fut pas heureux, d'autant que la rue ne mène pas très directement aux Jacobins mais à la rue Lakanal où s'amorce l'entrée en voie publique, ex-impasse des Jacobins. C'est donc la rue Lakanal qui eût mieux porté le nouveau nom.

Jacquard (rue Joseph) — Nom donné en octobre 1936, au chemin de Gramat, ex-chemin vicinal n° 2, sectionné par l'ancienne ligne d'octroi (boulevard Silvio-Trentin). En 1934, on avait célébré le centenaire de Joseph-Marie JACQUARD, né à Lyon en 1752, mort à Oullins en 1834, inventeur de la célèbre machine à tisser.

Jacques : Babinet — Cartier — Coupeau — Darré — Esquié — Gabriel — Gamelin — Jasmin — Labatut — Laffitte — Lemercier — Offenbach — Piou — Roudil — Sauvegrain — Turgot — Vaucanson (voir ces noms).

Jacquier (écoles Maurice) — Maternelles, primaires mixtes I et II, 7, rue du Poitou.

Jacquier (rue Maurice) — Nom donné à une voie ouverte en 1925, dite simplement à l'origine rue Arzac prolongée (voir ce nom) puis rue de Belcastel en 1947. Le 8 mai 1967 était inaugurée la nouvelle dénomination. Roger-Félix JACQUIER, dit Maurice, est né à Paris le 18 mai 1903, fils d'Ambroise-Félix, et de Charlotte-Jeanne CHOLLET. Époux de Marie-Thérèse-Marcelle-Georgette Pochon, il fut un grand Résistant. Il est « Mort pour la France » le 10 juillet 1965, en son domicile, 1, rue Belcastel. Une plaque commémorative a été apposée sur sa maison :

« A la mémoire de Roger-Maurice JACQUIER, héros de la Résistance. Ses camarades déportés de la Résistance et du réseau de la France Combattante. »

Jaffary (chemin) — C'est l'ancien chemin vicinal 64, qui s'appela autrefois, petit chemin de Lapujade, puis chemin Jaffary vers 1860, ainsi nommé parce qu'il longe les propriétés de la famille JAFFARY.

Jaky — Bonneterie, 4, place Saint-Georges. Succède vers 1945 à la mercerie Simiane.

Jaky-bar — 23-25, route d'Agde (1950).

Jalousie — Lingerie, 3, rue Claire-Paulhac (1950).

Jalousie (rue de la) — Nom donné à la fin du XIX^e siècle...

Jambon de Bayonne (Le) — Enseigne d'une hôtellerie, au XVII^e siècle, rue Peyrolières.

Jame-Clerk — Voir Maxwell.

James — Voir Pradier.

Jammes (rue du Professeur) — Voie amorcée en impasse sur l'avenue des Minimes, vers 1850. Elle fut d'abord appelée rue Suau. En 1914, on proposa le nom de rue Vitry. Léon-Jean-Marie JAMMES est né le 23 février 1867, 20, allées Jean-Jaurès, fils de Jean JAMMES, représentant de commerce et de Léonie-Marie-Anne-Louise BONSIRVEN. Il épousa le 5 octobre 1903, Marie-Louise-Henriette-Marguerite BEZY. Docteur ès sciences, docteur en médecine et professeur de zoologie appliquée et d'hydrobiologie à la faculté des sciences de Toulouse, il fut le créateur de la pisciculture régionale dans le domaine des sociétés de pêche et de la pisciculture associée à l'agriculture. Continuant l'œuvre ébauchée à Toulouse par le professeur Louis ROULE, il équipa scientifiquement la station de pisciculture de notre ville, qui devint rapidement un véritable foyer d'enseignement et de recherches. Au lac d'Orédon (Hautes-Pyrénées) il créa un laboratoire de biologie montagnarde. Il est mort le 24 janvier 1937 en son domicile, 19, rue Ninau.

Jan — Coiffeur, 5, rue d'Austerlitz. Succède vers 1940 à Albert, coiffeur.

Jane — Chaussures, 10, rue d'Alsace-Lorraine (1920) puis 37, rue Lafayette (1924).

Jane — Coiffure, 36, rue des Lois (1935) puis 17, rue du Conservatoire (1950).

Jane — Corsets, 32, rue de Metz. A la Belle Epoque, Jane fait le corset sur mesure et le jupon haute nouveauté et vise les dames de la meilleure société. Madame Marthe TALMIE, épouse DURAND, lui succède en 1907.

Jane José — Lingerie, tissus, 5, rue Lafayette (1950).

Jane-Modes — 63, rue de la Pomme (BONNAL, 1920).

Janine — Bonneterie, 28, rue de la Colombette (1950).

Janine (villa) — Rue Panebœuf (Commandant TOULEMONT, 1935).

Janny — Coiffure, 11, rue Gambetta (1950).

Jano — Lingerie, 39, rue de Metz (1940) puis 1, avenue de Lyon (1950).

Jany (rue) — Voie créée en 1882, d'abord simplement désignée rue Traversière d'Orléans, puis rue Alaric en 1885. Elle prit son nom actuel en 1901.

Jany (rue Pierre) — Ancien nom de la rue Devic. Ce fut son premier nom, donné par Joseph JANY, le lotisseur, en 1929.

Japon (rue du) — Voie créée vers 1890. Georges LABIT venait d'y bâtir sa maison qu'il remplissait de souvenirs d'Extrême-Orient et qui deviendra le Musée Labit (voir ce nom).

Jaquin — Nom d'une propriété à Croix-Daurade, près du cimetière (vers 1920).

Jardin (café du) — 11, place du Fer-à-Cheval. L'un des plus importants établissements en un lieu très fréquenté par les promeneurs depuis l'achèvement du pont Saint-Michel. Tenu par RIGAL vers 1895, puis par SABARDU vers 1905.

Jardin (café du) — 7, place Saint-Georges (LAMIRE, 1933). Succède vers 1930 à l'épicerie ROGUOS.

Jardin (café du) — 50, allée Saint-Agne (= avenue de l'U.R.S.S.), (1940). Succède au Grand Café de l'allée Saint-Agne.

Jardin botanique — En 1729, sous l'égide de l'Académie des sciences, fut créé rue Saint-Bernard, à proximité du collège de ce nom, le premier jardin botanique. Il était ouvert aux pauvres qui allaient y chercher des remèdes à leurs maladies et l'on y donnait des cours de botanique en faveur des écoliers en médecine ; puis on créa un cours public. Quand l'Académie fut installée dans l'ancien hôtel de la Sénéchaussée, près des Hauts Murats, elle transporta les plantes du jardin primitif dans les vastes jardins dont elle disposait en ce lieu, en 1756. Il y eut, à la fin du XVIII^e siècle, plus de 1 300 espèces de plantes, c'est-à-dire plus qu'au célèbre jardin de Montpellier. PICOT de LAPEYROUSE en fut conservateur. En 1796, l'hospice

d'Humanité (hôpital Saint-Jacques) fit démolir un petit bâtiment, ce qui permit une extension de son « jardin des plantes » déjà existant. Mais on étudia la possibilité d'y créer... un jardin potager ! A la même époque on proposa de créer un jardin botanique dans le jardin de l'Hôpital militaire de Notre-Dame du Sac. En l'an IV, la propriété de Frescati et l'enclos des Carmes Déchaussés furent aménagés en jardin botanique. C'est l'origine de notre Jardin des Plantes, prévu non dans un but d'agrément, mais comme un établissement scientifique. Après 1886, ce fut l'inverse, et le jardin botanique dut se réfugier dans un espace clos faisant suite au Muséum, au nord-ouest du jardin.

Jardin d'Alembert (le) — Résidence, à Lardenne (SMCI, 1987).

Jardin de Flore — Nom proposé par VERGNES, en 1794, pour le Jardin Royal.

Jardin de France (Au) — Fruits et primeurs, 8, rue Temponières (1950).



Le Jardin des Plantes.

Jardin des Plantes — Voir aussi Jardin Botanique. L'ancien Jardin Botanique, agrandi en 1862 et 1867 du côté de la Grande-Allée (propriété MUREL) fut entièrement transformé en jardin d'agrément. L'Exposition de Toulouse de 1887 acheva cette transformation. Grâce à une grosse machine, on fit transporter des arbres déjà très développés, avec toute la terre de leurs racines, et en huit jours surgit un superbe jardin, là où il n'y avait qu'herbes et cailloux. On fit tracer des allées et on profita au mieux des installations existantes. Le plan du « nouveau jardin » est l'œuvre du docteur BESAUCELE qui trouva l'occasion d'y employer les secours votés pour les ouvriers sans travail et leur venir ainsi en aide. Le tracé de l'allée centrale existait déjà en 1808. Elle est caractérisée par une belle plantation de noyers d'Amérique qui y sont plus heureux que ceux de l'avenue Frizac. Dans les années cinquante, on a tenté leur « relève » par une plantation de pins.

Les portes — Celle qui ouvre sur les allées Jules-Guesde fut faite à l'initiative de PICOT de LAPEYROUSE, sur un dessin de Pascal VIREBENT. Les colonnes en marbre rose proviennent de la chapelle des Carmes. Sur la Grande-Allée (= allées Frédéric-Mistral) furent remontées (1884) adossées, deux portes récupérées lors de la démolition de l'ancien Capitole, reconstituées en 1886. Celle de la façade sur la Grande-Allée avait servi d'accès à la Commutation.

La grille — En 1891, fut construite la grille qui borde la Grande-Allée ; elle alla rejoindre celle, placée en 1882, qui provenait de l'ancienne barrière d'octroi du Port-Garaud.

Le canal, l'île, la butte, le labyrinthe, la cascade — Au début du XIX^e siècle, une prise d'eau dans le Canal du Midi amenait l'eau par l'allée des Demoiselles et la rue Montaudran vers le petit canal qu'on avait creusé autour de la butte préexistante, mais qu'on suréleva avec la terre de creusement. Ce canal n'était jamais rempli. Il ne tenait pas l'eau qu'on y introduisait et se trouvait à sec une partie de l'été. Il fallut attendre 1875 pour que ce « régime des eaux » soit amélioré. On « lança » trois ponts en bois sur ce canal. En 1873, ils sont en très mauvais état et le premier pont métallique fait son apparition. Une île annexe fut intégrée à ce canal : ce fut l'île des cygnes.

La passerelle vers le Grand-Rond — C'était un sou-

venir de l'Exposition de 1887 qui facilitait le passage entre le Jardin des Plantes et le Grand-Rond. Elle avait été édifée par ROQUES, ingénieur de la Compagnie du Midi ; à la fois pont suspendu et pont rigide, elle avait été construite par les Ateliers Saint-Eloi. Le 7 décembre 1957, un convoi routier l'accroche et la fait s'effondrer. Longtemps réclamée par les Toulousains, elle a été reconstruite, ainsi que son homologue du Jardin Royal.

Les facultés — L'extension de la faculté des sciences se fit au détriment des serres qui avaient été reconstruites en 1885. Le voisinage de la faculté de médecine présentait parfois quelques désagréments : en 1814, une odeur cadavérique « renversante » provenant de la salle des morts de la faculté de médecine, envahit l'allée du Jardin des Plantes. On demande à Monsieur... BIERES de faire un rapport. Et l'on se souvient des hurlements des chiens de l'animalerie, promis à la vivisection, qui ne s'entendaient que trop bien de l'allée centrale (voir aussi Institut de Puériculture, Lactarium, et Muséum).

Les statues — *Le Retour*, de SEYSSE ; une copie de *l'Apollon* du Belvédère ; le monument au Capitaine BERNET, Armand SYLVESTRE ; *la Garonne et l'Ariège*, les *Dianes*, de FALGUIÈRE...

Le bassin — Il fut fait en 1883, par le remploi des bordures du bassin de la place du Capitole. Une *buvette* fut établie en mai 1873.

La laiterie — Sa création fut décidée le 12 décembre 1881. On y introduisait des vaches « pour en extraire le lait devant le public ». Ces bestiaux posèrent quelques problèmes au voisinage (voir rue Alfred-Duméril). Renouvelée en 1886, elle servit longtemps d'abri contre les averses subites. Elle avait été construite par les soins de l'Administration des Eaux et Forêts, entièrement composée de bûches et de branchages revêtus de leur écorce, formant différents dessins par leur disposition.

Distractions — Le 25 août 1883, on établit des petits « tramways » pour enfants, conduits... par des ânes, qui peuvent également servir pour des promenades « à âne ». Les rails étaient ceux du « Decauville » de l'Exposition. C'est l'ancêtre du petit train du Far-West dit « L'Oklahoma express » arrivé au printemps de 1972... d'Italie, et géré par la famille CHEVAL !

Les cages, les animaux — Cages rondes classi-

ques ou construites en « style arabe », certaines disparurent de bonne heure ; d'autres furent renouvelées temporairement (singes). Elles abritèrent, avec quelques enclos, d'innombrables animaux. Très vite, les vaches de la laiterie et les ânes du tramway eurent d'illustres collègues. Les premières arrivées n'eurent pas de chance : les autruches furent dévorées par les chiens du gardien (1889). Pour accueillir les phoques en bassin, on démolit les grandes serres de l'ex-jardin botanique. Comme ils dévoraient beaucoup de poissons, il fallut nommer un régisseur-aux-phoques (1890). En 1891, le sieur DALEAS donne des singes, des oies (de Madagascar) et... deux pintades. On construit une cage pour les singes. Quand arrive une panthère, on ne sait trop où la mettre. On la loge dans les serres ! La jument de service a 19 ans en octobre 1891, elle est emphysémateuse au dernier degré. On la réforme et on la vend aux enchères. Cela peut compenser le dépassement de dépenses fait pour la visite du Président de la République. Il est vrai que le Jardin des Plantes a bénéficié, à cette occasion, d'une collection de rhododendrons. En mai 1894, on construit un « kiosque » pour les gazelles. En 1898, c'est la fosse aux ours... que l'on réclamait avec véhémence pour sortir deux pauvres plantigrades « de leur cage à poule » ! Par la suite, se succèdent d'autres animaux : aigles, oiseaux de proie divers, cobayes, tourterelles, chèvres, moutons, mouflons, goélands, cervidés, rats laveurs, lamas... dont il n'est pas possible de donner ici le détail. Ils firent la joie de milliers d'enfants, et provoquèrent parfois l'indignation des amis des animaux dont certains, il est vrai, étaient trop à l'étroit. Mais fallait-il les supprimer tous ? N'oublions pas l'affaire des paons : « Léon... Léon... Léon », criaient-ils intempestivement aux oreilles des habitants de la rue Montaudran... Le dernier singe, Victor, qui s'est éteint le 25 décembre 1975, est « entré » sinon au paradis, du moins au Muséum ! La cage aux singes a été démolie. En 1983, on pensa y créer un aquarium. Trop cher.

Le Guignol — Qui se voulait lyonnais, usa la voix de plusieurs prestataires. Le « Petit Théâtre » de marionnettes plus évoluées a pris sa suite dans l'ancienne cage aux lamas et a été inauguré le 28 novembre 1982.

Les pelouses — Tant bien que mal gardées par

des gardes faussement sévères sous leurs képis, parfois piétinées pour les grandes kermesses (Quinzaine laïque) ont fait la gloire du Jardin. Une décade après mai 68, et puisqu'il est interdit d'interdire, 2 000 m² de pelouses sont devenus « accessibles » et parsemés de jeux pour enfants, jusqu'alors confinés en des emplacements réservés (balançoires, manèges, dont l'ancien manège à propulsion vélocipédique !).



Le Jardin des Plantes en 1887. (Photo : G. Ancely).

Jardin des Plantes (rue du) — Ancien nom de la rue Lamark, avant 1836.

Jardin des Roses (Le) — Résidence, à la Rose-raie (URBAT, 1987).

Jardin de Valence (Au) — Fruits et primeurs, 27, place de l'Estrapade (1950).

Jardiniers (café des) — 12, boulevard Las-crosses (1933).

Jardiniers (rue des) — Ancien nom de la rue des Sept-Troubadours avant 1880.

Jardiniers (ou **Jardins**) (rue des) — Ancien nom de la rue Mathaly.

Jardin Oriental — « Café chantant » allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès) vers 1880.

Jardin-Pierre-Rous — Rue de Périole (voir Rous).

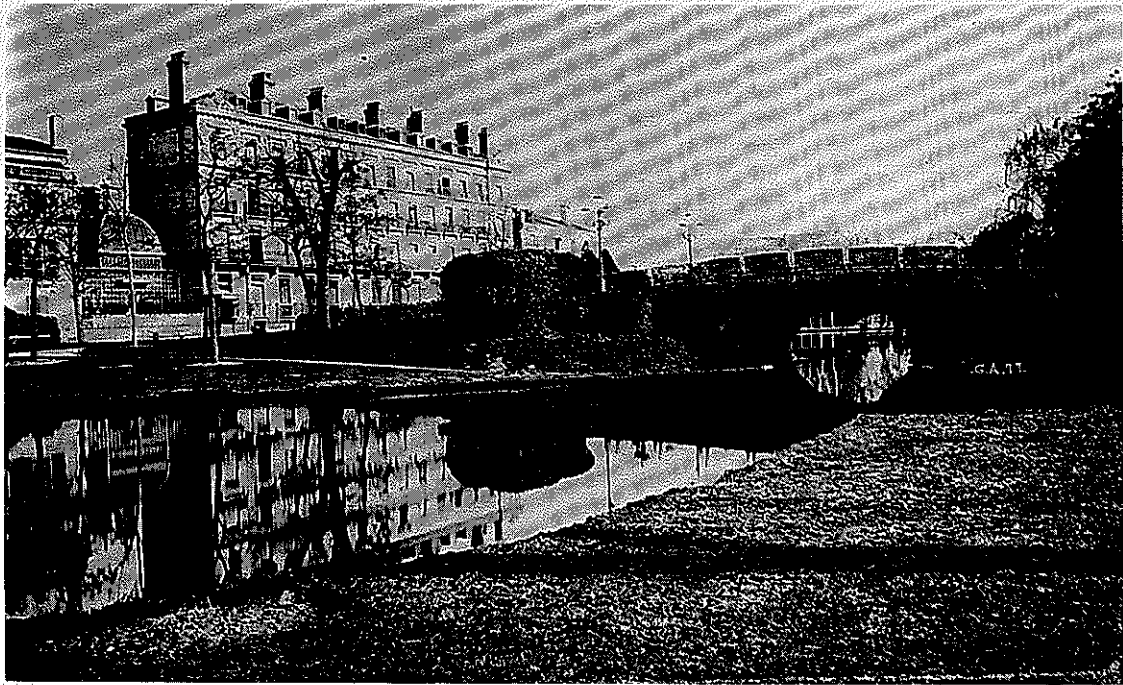
Jardin Public — Nom donné en 1794 au Jardin Royal.

Jardin Public (rue du) — Nom donné en 1794 à la rue Porte-Montgaillard (= partie de la rue Ozenne).

Jardin Royal — Le dégagement des murs et le comblement des fossés entre les portes Montgaillard et Montoulieu, dans le cadre du plan Mondran, avaient libéré un espace, tôt transformé en jardin, planté d'ormes et agrémenté de bancs en pierre. Ce fut le Jardin Royal. La Révolution en fit le « Jardin public » mais il redevenait peu après royal ; il le resta et l'est toujours, malgré de vives interventions municipales (1871, 1882, 1893) pour le rendre non Républicain, mais « Jardin National ». En 1886, l'intervention de MM. BREDY et JAFFARY, contre l'avis du maire OURNAC, avait été décisive : Paris avait conservé, malgré la République, la rue Royale et le Jardin

admiré, que le gingko dont les feuilles transforment le trottoir en patinoire. Plusieurs belles statues : *Berger jouant avec une panthère*, de FABRE, et *le Réveil de Morphée*, l'agrément. On manqua de très peu d'y installer Jeanne d'Arc. On édifia un beau monument à la gloire de Déodat de SÉVERAC, œuvre d'Auguste GUENOT. En janvier 1978, un vandale décapita la « dame »... A l'opposé, sur la rue Ozenne, « A la Gloire des Equipages ». Le beau bassin fut toujours très poissonneux. En 1886, on s'émut d'un « vol de poissons » renouvelé en août 1890. Le Conseil municipal demanda à la police de tendre « une petite souricière » qui réussit et permit de surprendre deux jeunes gens de 17 ans et 17 ans et demi ; l'opinion et les poissons furent rassurés...

Jardin Royal (café du) — 1, rue Bida (SEIGNAN, 1906).



Le Jardin Royal en 1887.

(Photo : G. Ancely).

Royal. Par onze voix contre sept et quatre abstentions, le jardin garda son nom. Planté de très beaux arbres, on regretta beaucoup, en 1966, l'abattage du micocoulier, plus aimé, sinon

Jardin Royal (rue du) — Ancien nom de la rue Jules-de-Rességuier.

Jardin Royal (salle du) — Salle de conférences

et concerts rue Laviguerie (Furgole) construite grâce au sénateur Gabriel de BELCASTEL, par l'architecte GAZAGNE, en 1886, à l'occasion du V^e Congrès Eucharistique International qui se tint à Toulouse du 20 au 24 juin. On l'avait, de ce fait, baptisée salle Belcastel. Elle fit partie du patrimoine catholique toulousain, mais connu des jours difficiles, en 1938. Elle devient alors le Théâtre du Jardin Royal, sous la direction de Paul de MAX, puis fut supprimée.

Jardins (rue des) — Ancienne voie, hors la porte Saint-Etienne, appelée rue de la Voirie (XVII^e siècle) ou du Terrier, en raison du dépôt d'ordures qui s'était formé à son extrémité ouest. Au XVIII^e siècle, c'est la rue des Jardins. Au tableau de l'an II, c'est la rue des Etendards, mais elle reprit et conserva le nom de rue des Jardins.

Jardins (rue des) — Ancien nom, avant la Révolution, de la rue Coupefer.

Jardins (rue des) — Voir Jardiniers.

Jardins d'Arcadie (Les) — Nom de la résidence pour personnes du troisième âge, établie en 1983 dans l'ancien couvent de la Visitation au n^o 5, rue de la Dalbade. Le nom est celui d'une formule immobilière mise au point par Hervé PICOT, et réalisée dans plusieurs villes : Pau, Bordeaux, Paris, Nantes, Montpellier, etc. La réalisation toulousaine comprend quatre-vingt-cinq appartements. Le style de l'ancien bâtiment a été respecté.

Jardins de Bonnefoy (Les) — Résidence comportant quarante-huit pavillons.

Jardins de la Fontaine Saint-Michel (Les) — Résidence, Grande-rue Saint-Michel (1987).

Jardins de Lardenne (Les) — Résidence de trente-sept pavillons, chemin de la Fronde (RAIBAUT-GEFIC Sud-Ouest, 1977).

Jardins de la Renaissance (Les) — Résidence, boulevard Monplaisir et rue André-Delieux, réalisée après la démolition de la Brasserie Monplaisir. Cette « verrue, dans ce quartier si recherché pour sa verdure, son calme et ses commodités, occasionnait même quelques nui-

sances aux riverains » (*sic*), (Guy DEVAUX, 1978). Les bâtiments qui la composent s'appellent : Botticelli, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël.

Jardins de la Roseraie (Les) — Résidence, dix-huit pavillons, SELF Construction.

Jardins de l'Institut (Les) — « Résidence de caractère », rue de la Garonnette, « face aux arbres des jardins de l'Institut catholique » (Guy DEVAUX, 1978).

Jardins du Barry (Les) — Résidence, rue Emile-Dufer, voie du TOEC, créée en 1985 par le groupe SOPRA, implantée dans l'ancien domaine de Purpan. Cette résidence profite de l'aménagement par la Ville, d'une autre partie de ce domaine, en « espace vert » (voir Du Barry).

Jardins du Busca (Les) — Résidence, 90, rue des Trente-Six-Ponts (REV, 1985).

Jardins du Mirail (Les) — Résidence, avenue de Tabar (SCI Resumini, 1976).

Jardins du Pech (Les) — Résidence, rue du Quatorze-Juillet (MATEU, 1987).

Jardins du Ramelet-Moundi (Les) — Résidence de cent-cinquante logements, créée en mars 1983, inaugurée le 26 octobre 1985, chemin de Mazaygues, réalisée par la SAMAI Promologis.

Jardins-Elysées (rue des) — Ancien nom de la rue Homère.

Jardins Jean-Chaubet (Les) — Résidence, chemin Sansou (URBAT, 1986).

Jardins Michelet — Rue du Faubourg-Bonnefoy. Complexe socio-culturel créé sur l'emplacement des anciens haras. En octobre 1984, on y a créé une « artothèque », service de prêt d'estampes.

Jardins Mirabeau (Les) — Résidence, 14, rue Mirabeau (Guy DEVAUX, 1978).

Jardins Ouvriers — A propos du « Coin de terre toulousain » (voir ce nom). Il a été indiqué que l'idée de faciliter l'attribution d'un jardin à chaque ouvrier avait une intention morale et un but pratique. La lutte contre l'alcoolisme, corollaire de l'oisiveté est toujours invoquée, quelle que soit l'association considérée, qui toutes s'inspirent des idées de l'abbé LEMIRE, y compris les très socialistes « Cités-Jardins » de la première cuvée, dans les années vingt ou trente. Outre « Le Coin de Terre » on vit se former, en 1902, le « Jardin du Cheminot », puis l'Association des Jardins Ouvriers de Toulouse, fondée en 1905, animée par M. BASTIDE, depuis 1928. Cinquante ans plus tard, après un temps de regain sous l'Occupation en raison des pénuries alimentaires où l'on compta six cents jardins à la Prairie des Filtes, cent trente au chemin de la Gloire, il n'y a plus, dans l'agglomération toulousaine, que quatre cents jardins familiaux (les jardins de la Colonne, quelques initiatives d'entreprises et les survivances des associations ci-dessus). La formule Sapinette-gazon-tondeuse a triomphé du *foussou* ou de *l'anduzat*, et les promoteurs n'ont pas pour tâche de laisser des espaces cultivables, mais d'y construire, au plus serré de la légalité urbanistique. C'est ce qui s'est produit pour les jardins de Sauzelong. Mais la vente des terrains a permis une réinstallation (Balma, Périole, Campane, route de Labège...) avec abri-tonnelle. Encore faut-il éviter les zones où les réseaux d'égout-vannes ont tari la nappe phréatique. La télévision dans chaque foyer et les géraniums du balcon, maintiennent aujourd'hui l'ouvrier dans le droit chemin...

Jardins Saint-Roch (Les) — Résidence, 70, rue Saint-Roch (PAB, 1975).

Jasmin (rue Jacques) — Nom donné en 1936 à une voie de lotissement encore sans nom (voir Fauriel et Littré). Jacques BOE, dit Jansemmain, fils de Jean BOE, tailleur d'habits, et de Catherine ARRES, est né le 17 ventôse an VI (6 mars 1798) à Agen. Ce poète en langue d'oc fut extraordinairement célèbre sous le nom de Jasmin. Accueilli à Paris par toute la Société littéraire, il fit pleurer la Reine Marie-Amélie et rire Louis-Philippe. Il mourut à Agen le 5 octobre 1864. La rue qui lui a été « attribuée » est

sans rapport avec l'importance qu'il accorda à Toulouse et l'accueil que Toulouse lui fit, en 1836, en 1840, en 1846, en 1851... Mises bout à bout, les pages qu'il faudrait pour conter tout cela, dépasseraient largement les deux extrémités de « sa » rue toulousaine.

Jaufre — Voir Rudel.

Jaufre (rue) — Ancien nom de la rue Lafage.

Jaufre (rue) ou **Jauffre** — Nom proposé en 1914 pour la rue Lafage.

Jaurès (allées Jean) — Quand fut créée la place Villeneuve (voir place Wilson), seule une courte avenue fut prévue, qui rejoignit le boulevard également en cours d'aménagement. En 1813, l'idée de prolonger cette avenue jusqu'au canal, en une sorte de « Cours-la-Reine » toulousain, prit corps, mais on recula devant le coût des expropriations, bien qu'il n'y eût guère que des champs, des jardins et quelques masures dans le tracé prévu. En 1817, le paysage est encore bien surprenant. Le 2 octobre, le Conseil municipal délibère sur la demande des sieurs SUC et JACOBY qui construisaient une usine à scier le marbre et voulaient édifier... un moulin à vent pour faire marcher les machines. Un terrain leur avait été vendu, de mauvaise foi, par la veuve DAUNAS-SANS ; il se trouvait sur le terrain destiné à l'allée d'Angoulême projetée et déjà ainsi nommée. On était choqué « des objets mesquins et disparates » que l'on apercevait depuis la place Villeneuve, « vers la campagne ». La crise de chômage qui sévit alors fit décider de l'ouverture du chantier qui ne se fit qu'en 1821. L'ordonnance royale du 7 avril 1824 fut l'acte de naissance de ces « allées d'Angoulême ». En 1830, Lafayette remplace Angoulême, et en 1850, Louis-Napoléon remplace Lafayette, nom qui reparaitra de 1870 à 1922, menacé un temps, en 1888, par Armand-Duportal. Après quoi, JAURÈS ayant été assassiné en 1914, la popularité du grand tribun lui méritera, par délibération municipale du 12 mai 1916, de détrôner à son tour Lafayette, au moment où la Commission des Noms de Rues avait décidé de joindre, sous l'appellation commune d'allées Paul-Riquet, l'avenue et l'allée Lafayette ! RIQUET s'inclina devant JAURÈS puis devant WILSON. En com-

pensation il dominait ces allées, tout au haut, tournant le dos à « son canal ». Mais pour les Toulousains, les noms importaient peu, on disait simplement « les allées », et quand les tramways de la ligne n° 2 tournèrent leur boucle soit « par Jean-Jaurès », direction A, soit par Bayard, direction B, il n'était pas rare d'entendre un « montan » demander au wattman : « c'est un « bayard » ou un « n'allée » ?

Ces allées furent un haut lieu de la promenade et de la flânerie. Les 280 ormeaux plantés en 1822, avaient grandi, abritant du soleil la foule composée d'une forte dose de nounous et de pioupious. D'importants aménagements furent prévus en 1876. Le 15 avril 1880, on décida de replanter des arbres. De nombreuses « attractions » s'y installaient, soit sur le terre-plein, soit sur les terrains riverains encore peu bâtis, préfigurant les « foires de mai » qui feront la célébrité du lieu. On y vit cinq ou six cafés chantants, la « Gaïeté Toulousaine » ou « Jardin Oriental » qui deviendra Café FACET, le bal du Colysée, le « Petit Lazari » devenu « La Renaissance », et surtout le célèbre « Pré-Catelan » (voir à ces noms). On y vit aussi la chapelle Notre-Dame-des-Grâces, et l'Hôtel Vitry, si malencontreusement détruit, et de fort beaux immeubles. A la Belle Epoque, c'est vraiment le haut lieu des loisirs toulousains. Le 17 février 1894, au Conseil municipal, LAFITTE ne résiste pas à son élan lyrique : « Les allées Lafayette constituent une des promenades les plus aimées de la population toulousaine. Il n'est pas un de nous qui ne se soit maintes fois complu à considérer le spectacle extraordinairement mouvementé et gai qu'elles offrent lorsque, sous un beau soleil, des flots pressés de promeneurs lentement montent et descendent. C'est un vrai régal de coloriste que de contempler sur l'avenue en pente douce, le remous ondulé et chatoyant des plumets rutilants des artilleurs et des pompons bigarrés des fantassins, mêlés aux bonnets coquettement enrubbannés des bonnes qui jacassent et aux chapeaux fleuris de notre gent toulousaine, tandis que les gibus des travailleurs endimanchés corrigent de leur reflets royaux et sombres, cette débauche de tons éclatants. Si les Toulousains aiment leurs allées, les étrangers, aussitôt débarqués les admirent. » Mais les murs de soutènement sont affreux, les escaliers d'accès trop rares, les marches en sont glissantes, un escalier sur

toute la longueur devrait remplacer le parapet... mais... l'essor de la trop célèbre rue du Canal, l'extension de la prostitution et de la débauche dans tout le quartier, lui fit peu à peu perdre son caractère d'attrait paisible. Les foires de mai en pâturent. Et l'âge de l'automobile remplaçait l'âge de la déambulation. En 1961, on entreprit une transformation complète. Deux chaussées à sens de circulation contraire remplacèrent le terre-plein, les trottoirs élargis sur chaque rive furent partagés entre les piétons et les voitures en stationnement. Une vieille idée de 1908 était réalisée. Le 12 juillet 1985, dans le cadre des transformations qu'entraînait la création du métro et des parkings souterrains, un remodelage total s'est trouvé engagé, conciliant si possible les intérêts des « quatre roues » et des « bipèdes »... Le premier coup de pioche a été donné le 9 décembre 1985.

Jaurès (groupe scolaire Jean) — 2, avenue Frizac et 60, rue Léo-Lagrange. Nom officiel des « écoles du Busca ». Ce groupe scolaire fut projeté de 1914 à 1919 sur les terrains de l'ex-Atelier Saint-Eloi ; les travaux commencèrent le 1er octobre 1925 et furent terminés en octobre 1930. On avait envisagé d'appeler ce groupe « Alphonse Peyrat ». C'est sous ce nom qu'il est désigné dans l'adjudication du 10 janvier 1925. Dans le quartier, on l'appela tout simplement « le Busca ».

Jaurès (hôtel) — 76, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1940 au Bar Madrid (Mme MIRAT, 1942).

Jaurès (résidence Jean) et des Sept-Troubadours — 76, allées Jean-Jaurès.

Jaurès (rue) — Ancien nom de la rue de Saint-Lys.

Jaurès (statue ou buste/monument de Jean) — Le 24 mars 1929 était inaugurée au « jardin du Capitole », sur le côté de la rue d'Alsace-Lorraine, une statue de Jean JAURÈS, œuvre de PARAYRE et VIVENT. Au cours de la séance qui suivit, au théâtre du Capitole, on entendit les discours de SEVERAC, BEDOUCE, Vincent AURIOL et Léon BLUM. Chaque année, au jour anniversaire de la mort de JAURÈS (31 juillet) un ras-

semblement se formait devant sa statue, devenue un haut lieu du socialisme et de la démocratie. Dans cette affaire, JAURÈS jouait un peu le rôle de l'anti-Jeanne d'Arc de la droite et vice versa. La statue fut détruite pendant l'Occupation parce qu'elle était en bronze. Le récupérateur sauva la tête, qui fut installée, à la Libération, sur un nouveau monument ; mais ce fut le « souffre douleur » de générations de carabins. Un jour, l'événement parut plus grave. Le 7 juillet 1981, le buste de bronze disparut mystérieusement. Un « collectif pour la destruction des prisons » revendiqua l'enlèvement. Le 29 juin 1983, le buste était retrouvé pendu à l'arbre de la Liberté, au square Saliège. On l'avait « bombé » de peinture rouge et affublé d'une gabardine... Il fallut remplacer la tête de bronze par une tête en matériau moins dommageable au prestige de JAURÈS. Le plus curieux de toute cette histoire, c'est qu'en 1927, au Conseil municipal, avait été présenté un projet de statue en marbre : « La statue en marbre, de Carrare, aura 2,20 m de hauteur, elle sera posée sur un socle de granit de Belgique, comportant trois bas-reliefs en bronze. »

Jean : Aicard – Aillet – d'Alembert – Alphand – Andrieu – Baby – Bardy – Bart – Bernat – Bolle – Bouyssou – Breffel – Brunhes – Calas – Cazabonne – Chalette – Chaptal – Chaubet – Costes – Courtinade – Crampagne – Criq – Cruppi – Dagnaux – Delfour – Duplessis – Dupont – Espinasse – Espitalier – Favier – Franc – Gayral – Gilles – Goujon – Griffon – Guerlins – Houdon – Jaurès – Lebas – Lurçat – Mermoz – Micoud – Millet – Moulin – Nicot – Pegot – Perrin – Philippe – de Pins – Piquepé – Poncelet – Racine – Rancy – Richepin – Rieux – Rodier – Rouvière – Sizabuire – Stieltjès – Suau – Tallien – Timbal – Toujan – Viollis – Zay (voir ces noms).

Jean (bar) – 7, avenue Crampel. Succède vers 1950 à PENA, limonadier.

Jean (café) – 15, allée Saint-Michel (= allée Jules-Guesde), (ROBERT, 1942). Succède vers 1940 au café des Platanes.

Jean (restaurant) – 13, boulevard Lascrosses

(VIE, 1920). Deviendra vers 1930 le café Etoile du Nord.

Jean-Arnaud – Voir Raymond.

Jean-Baptiste : Baudin – Carpeaux – Dumas – Creuze – Lulli – Maignac – Pigalle – Renaud (voir ces noms).

Jeanbernat (chemin) – Ancien nom du chemin de Licard.

Jeanbernat (rue) – A son origine, vers 1887, ce fut simplement l'impasse du Moulin-Bayard. En 1895, on la prolongea jusqu'à la rue Bertrand-de-Born et elle reçut son nom actuel. Ernest-Jules-Marie JEANBERNAT est né à Marseille le 3 janvier 1835, fils de Germain-Paul JEANBERNAT et de Bathilde-Nicole JEANBERNAT. Son père était, avec deux de ses oncles, à la tête d'une importante maison de commerce. Licencié ès Sciences à Toulouse, docteur en médecine à Paris, il se fixa à Toulouse et épousa, le 1^{er} septembre 1877, Marie-Aglaré MEUNIER. Il succéda à son père comme agent directeur de la Compagnie Continentale du Gaz. Il fut membre du Conseil municipal en 1880, et mourut le 14 mars 1888 au n° 5 de la rue du Moulin-Bayard.

Sottisier – La première partie du patronyme est souvent prise pour le prénom : Jean BERNAT !

Jean-Edmond (villa) – Rue de l'Avenir (Edmond LAGARDE, 1933).

Jean-François : Bladé – Lesueur (voir ces noms).

Jean-Honoré – Voir Fragonard.

Jean-Jacques : Bernet – Rousseau (voir ces noms).

Jean-Louis – Papiers peints, peinture, 39 allée Saint-Agne (= avenue de l'U.R.S.S.).

Jean-Martin – Voir Charcot.

Jean-Philippe – Voir Rameau.

Jeanne – Coiffure, 24, rue Saint-Antoine du T. Succède vers 1940 à André, coiffeur.

Jeanne — Voir Marvig.

Jeanne (bar) — 22, avenue de Lyon (1950). Succède au bar-restaurant Jean.

Jeanne (villa) — Route de Revel (LERMITERIE, 1920).

Jeanne (villa) — Boulevard de la Marne (DELMAS, 1935).

Jeanne Comtesse (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Caussade.

Jeanne d'Arc — Cartes postales, 48, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Jeanne d'Arc — Confiserie, 10, place Saint-Etienne (1910).

Jeanne d'Arc — Usine de conserves, spécialités de conserves pour l'armée, route de Cugnaux (Louis SIDOBRE, 1895).

Jeanne d'Arc (A) — Articles religieux, angle rue d'Alsace-Lorraine, rue de Metz (E. DURRIEU, 1895).

Jeanne d'Arc (café-hôtel-restaurant) — 74, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1930 au café-restaurant VIGUIER.

Jeanne-d'Arc (place) — Lors de la création du boulevard, devant l'ancienne place Matabiau, un espace resta dégagé au bout de la rue des Moutons qui se prolongeait alors jusqu'à la rue Matabiau. Il y avait un abreuvoir et, en 1833, on y construisit un pont à bascule. Vers 1850, on poursuivit les aménagements, mais les trois derniers immeubles de la rue des Moutons restaient encore debout, vers le milieu de la place actuelle. En 1897, on se préoccupe de les faire disparaître, ce qui n'empêche pas le Conseil municipal, le 16 décembre 1898 de décider de l'érection d'un monument à GOUDOULI dans la partie libre, ou presque libre, car il faut déplacer le chalet de nécessité, supprimer l'abreuvoir et la bascule ! La création de la rue Raymond IV, vers 1880, acheva de donner à la place sa forme actuelle, mais non son aspect, car le dernier vestige des constructions anciennes ne

disparut qu'en 1965, avec l'immeuble n° 6 (LAMOUREUX) au profit d'un collectif. C'était une ancienne auberge ou relais de poste, restée dans sa structure primitive mais dégradée, qui prenait façade entre les rues Saint-Lazare et Claire-Paulhac. Quand la statue de Jeanne d'Arc fut érigée, en 1922, on prit l'habitude de désigner les lieux « à Jeanne d'Arc ». Aussi, lorsqu'en 1942 l'ex-place Matabiau en prit le nom, nul ne se plaignit du changement. Le terminus des autobus sur la place aménagée, rendit familier ce nom à tous les usagers. Le parking prit le relais.

Jeanne-d'Arc (rue) — Ancien nom de la rue de Domrémy.

Jeanne d'Arc (statue) — Une première statue sculptée par BARRAU, avait été inaugurée le 6 mai 1894 à l'extrémité de l'allée centrale de Saint-Etienne, réalisée à l'initiative d'un comité présidé par le colonel PERROSSIER. Dès 1913, on se préoccupa d'un monument plus important confié à Antonin MERCIÉ. On tergiversa sur son emplacement : à l'origine, sa place était devant la nouvelle façade de la cathédrale (futur square du Cardinal-Saliège). On envisagea aussi le Jardin Royal. Le Bâtonnier SERVILLE la voulait carrément face au Capitole. Et l'on passa toutes les places en revue. Mais la guerre survint. MERCIÉ dut évacuer sur Orléans sa Jeanne commencée... Or, la fête de Jeanne d'Arc fut proclamée Fête Nationale. En mars 1921, le marquis de PALAMINY présida un comité reconstitué avec Victor LESPINE pour très actif secrétaire. La Maison BARBEDIENNE, de Paris, coula la statue en bronze, le socle fut bâti en granit des Vosges, sur la place Matabiau, enfin élue par tous dans une sorte d'« Union Sacrée » bien de circonstance. Le 17 mai 1922, Jehanne et son cheval grimpaient sur le socle, et le 28 l'inauguration se fit très solennellement en présence d'une foule de vingt mille personnes où ne manquaient que quelques conseillers municipaux socialistes.

Jeanne d'Arc (villa) — A Lardenne. Ancien château de l'Arbrepin (voir ce nom).

Jeanne-Louise (villa) — 9, rue Lagrenée (E. GALEY, 1920).

Jeanne-Sadouille (rue) — Nom de l'une des rues du Port-Garaud figurant au tableau de l'an II, attribué probablement en raison de la personnalité de l'une des habitantes, Jeanne-la-Repue (ou la Saoule ?).

Jeannette — Fruits et primeurs, 58, avenue Jean-Rieux (1950).

Jeannette (bar) — 9 rue de la Colombette (1940) puis 22, rue de Périole (1950).

Jeannette (villa) — 1, rue Eliane (Henri VILLOTE, 1920).

Jeannot (rue) — Ancien nom de la rue Nicolas-Grandmaison.

Jelyotte (impasse) — Nom donné en 1947 à l'impasse Maurice, ancienne voie privée, classée dans le domaine public en 1921. Pierre JELYOTTE, Béarnais, né à Lasseube (Pyrénées-Atlantiques), fit partie de la Maîtrise de Saint-Etienne de Toulouse, où se révélèrent ses talents de chanteur et d'organiste. Appelé à l'Opéra de Paris en 1733 par le prince de Carignan, il sera le professeur de chant et de clavecin de Madame de POMPADOUR, et la Maréchale de Luxembourg ne serait pas restée insensible à ses amabilités. Sa voix de haute-contre était remarquable « par le volume et la plénitude des sons et par un timbre argentin ». Il mourut le 11 septembre 1797 au château d'Estos en Béarn.

Jemmapes (rue) — Nom proposé en 1947 pour le petit chemin de l'Eglise Montaudran (= rue Lafaurie).

Jérusalem (place et passage ou rue de) — Sans nom à l'origine, en 1966 ; ainsi nommés en 1979 et l'inauguration se fit le 22 mai, par le maire Pierre BAUDIS, l'adjoint au maire de Tel-Aviv, M. FORTIS et les membres du Comité de jumelage.

Jésuites — La Compagnie de Jésus, fondée en 1540 par saint Ignace de Loyola, a été représentée à Toulouse dès 1563, place Saint-Loup

(place Lucas) ; en 1566 à l'Hôtel de Bernuy où ils ouvrirent leur collège en 1567, dont l'église fut consacrée en 1575 ; leur noviciat (1592) et la Maison Professe (voir ces noms). Au XIX^e siècle, on les retrouve au Caousou et rue des Fleurs.

Jésuites (Collège des) — Etabli en 1566 dans les bâtiments de l'Hôtel de Bernuy, il fut célèbre par sa bibliothèque édifiée en 1648 qui constituera l'un des fonds de la bibliothèque publique. En 1764, le Collège des Jésuites devient Collège Royal.

Jésuites (rue des) — Ancien nom de la rue de la Bourse.

Jésuitière (la) — Terme un peu irrévérencieux qui eut cours chez les « escoliers » des années quarante pour désigner la Maison des Jésuites de la rue des Fleurs.

Jésus-Hostie — En 1819, une Mission était prêchée à la Dalbade. M. CAILLAU, prêtre de Saint-Sulpice qui la donnait, connaissant la versatilité des méridionaux, créa, pour la perpétuer, le Catéchisme de Persévérance, association où se rencontraient les belles âmes de la paroisse. Trois jeunes filles s'y dévouèrent au culte eucharistique ; l'une d'elles, Jeanne-Onésime GUIBRET en fut la principale animatrice. Le 31 mai 1857 était fondée la Petite Société des Servantes de Jésus dans le Très-Saint-Sacrement, dont le berceau fut le vieil Hôtel Lamamy, au n° 31 de la rue de la Dalbade. Le titre canonique étant un peu long, cette communauté religieuse est connue sous le nom de Jésus-Hostie. En cent ans, ses filiales se répandirent en de nombreuses contrées lointaines.

Jeu de la Bolle (rue du) — Ou de la Boule longue, premier nom de la rue de la Boule et de son prolongement disparu dans l'Arsenal (voir Boule ; voir aussi la « balle longue » au jeu de Paume).

Jeu de Paume — C'est l'ancêtre du tennis qui supportait deux formules de jeu : la longue paume ou balle longue, sous un toit sans galeries ni murailles, utilisant des petites balles et

des battoirs ; la courte-paume ou tout simplement le jeu de paume le plus courant, avec des raquettes et des balles, louées et fabriquées par le paumier, raquetier, tenancier du « tripot ». Il y eut à Toulouse plusieurs lieux consacrés à ce jeu, établis dans des immeubles appartenant à de riches seigneurs ou bourgeois, qui en tiraient un revenu certain. Voici quelques adresses :

- rue Vidale : deux jeux ; dame Françoise VIDALLE, la tenancière de l'un d'eux, transmet son nom à la rue !
- rue Larrey : tenu par le sieur de LABORDE ;
- rue de la Chaîne ;
- rue Sainte-Ursule : au n° 13, immeuble des CHEVERY ;
- rue Duranti : au n° 1 (de GARGAS,) immeuble du Comptoir d'Escompte ;
- rue Duranti : au n° 5 (DUCROS) qui deviendra la salle de l'Opéra ;
- 14 rue Tolosane : immeuble de la famille de BONNEFOY.

En 1607, la plupart des jeux de paume étaient de bonne fréquentation. Les présidents et conseillers à la Cour, tenus à une grande prudence dans leurs divertissements en public, étaient autorisés à pratiquer le jeu de paume, à condition de s'y livrer avec modération, en bonne compagnie, et les portes closes. Et quand, en 1752, Antoine SICRES voulut ajouter des billards à sa salle, il se vit interdire d'y recevoir les élèves des collèges de l'Esquile et des Jésuites.

Jeu-de-Paume (rue du) — Ancien nom de la rue des Jacobins.

Jeu-de-Pomme (rue) — Autre graphie de la précédente.

Jeunes Aveugles — Voir Institut des Jeunes Aveugles.

Jeunes-Aveugles (rue des) — Ancien nom de la rue Bégué-David.

Jeunesse — Voir Auberge.

Jeunesse (rue de la) — Nom donné en 1932. Il y avait dans le même quartier, la rue de l'Espérance, mais l'espérance n'a pas duré, la Jeunesse tient toujours...

Jeux-Floraux (rue des) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Petite-Brasserie (= rue Porte-Sardane).



ORIGINE DES JEUX FLORAUX.
Année 1324.

Les Jeux floraux étoient depuis longtemps singulièrement cultivés à Toulouse, par les troubadours, qui se rassemblaient dans un jardin des faux-bourgs de cette ville, où ils invitaient tous les Poètes des pays de la Langue d'oc, à venir leur faire la lecture de leurs ouvrages, et proposaient en prix une Robbe dorée, donnée dans la suite au vainqueur et un sou d'argent. Encouragés par les Rois de France, les troubadours de ce temps des Plantagenets, le nom de Jeux d'Amour et appelés plus tard Jeux d'Amour ou Jeux d'Amour, qui avoit rapporté par des premiers prix, fut reçu. Redoublant en gaieté, ils se firent et se firent pendant les lettres, en vers provençaux, et se firent en core par les Rois de France, le grade de Maître et Docteur, ne fut accordé qu'à ceux qui avoient publicé de ces vers, et seulement, qui avoient gâté les troubadours, (parfois, les trois prix.) C'est ainsi que furent établis ces Jeux floraux, qui furent d'abord de l'argent, qui se distribuait tous les ans, et se continuèrent à la gloire de la fondation de Jeux Floraux.

Jicky-bar — 11, rue Baour-Lormian (1950). Succède au Chic-bar.

Jiponnières — Voir Giponiers.

Joachim — Voir Du Bellay.

Joannette (Chez la) — Taverne citée par ODDE de TRIORS au XVI^e siècle.

Job (rue) — Vers 1865 c'est le « cul-de-sac de Saint-Lazare ». Le 16 février 1877, la Ville n'accepte pas encore qu'elle soit « rue » Job, malgré son double débouché sur les rues Saint-Lazare et du Bouillon. En novembre 1880, son sol est proposé à la Ville mais l'affaire traînera pendant dix ans. En 1881, on propose de l'appeler rue Dumège. Son classement interviendra en 1891. Le nom perpétue l'entreprise lancée en 1838 par Jean BARDOU, de Perpignan, créant



un papier très fin, non collé, pour les fumeurs, qu'il présentait en petits livrets fermés par un petit lien rose et portant les lettres J.B séparées par un losange, que le public interpréta comme une lettre O, ce qui fit J(O)B, et donna son nom à la marque devenue célèbre. Le siège administratif de la Société JOB, mondialement connue, fut établi au n° 72 du boulevard de Strasbourg et l'usine de transformation et entrepôt, rue Claire-Pauilhac. Une grande usine JOB a été créée aux Sept-Deniers dans les années trente.

Joberlande — Confection, 11, place Esquirol (Mme SCHULMAN, 1950).

Jockey (bar le) — 19, avenue de Lyon (1950).

Jockeys (restaurant des) — 7, place de la Patte-d'Oie. Succède vers 1930 au restaurant Franco-Espagnol.

Joculatorum (carr.) — Voir Jouglars.

Joël — Voie Le Goff.

Joffre (rue Maréchal) — Nom donné le 22 octo-

bre 1957 à une voie nouvelle, tracée en escarrot, ouvrant sur la rue Gamelin (le graveur et non le général !). Joseph-Jacques-Césaire JOFFRE, né à Rivesaltes en 1852, après s'être distingué au Tonkin, au Soudan et à Madagascar, fut Général en chef des Armées Françaises en 1914, gagna la bataille de la Marne et en 1916, dirigea la bataille de la Somme. Il fut fait Maréchal de France et mourut à Paris en 1931.

Johan — Voir Strauss.

Johannes Melchi (carr.) — Ancien nom de la rue Gramat.

John — Voir Tyndall.

John-Fitzgerald — Voir Kennedy.

Joie (rue la) — Nom donné en 1794 à la rue de la Rispe.

Joinville-bar — 26, place Victor-Hugo (1950).

Jolimont — C'est le nom du plateau qui termine au nord la suite collinaire Montaudran-Côte-Pavée-Guilheméry. Officiellement, il n'apparaît guère qu'à la fin du XIX^e siècle, pour désigner les rue et impasse (ci-après). Les noms de : « Redoute », « la Colonne », « le Calvinet » et autres souvenirs de la bataille de 1814, le concurrenceront longtemps. Dans sa séance du 31 mars 1936, le Conseil municipal est appelé à délibérer sur les conséquences de la création de la nouvelle école vétérinaire et du « quartier Jolimont » que la SITEEV (Société Immobilière Toulousaine pour l'Extension et l'Embellissement de la Ville) avait pour mission de former. La société possédait des terrains dont certains n'étaient plus touchés par le premier projet d'extension et d'autres qu'il convenait d'échanger. Un accord intervint, et la société prit à sa charge les travaux de voirie et d'urbanisme, et s'engagea à édifier des immeubles pour un montant total de trente millions de F. Dans une proportion de 70 %, ces immeubles devaient être réalisés avant le 31 décembre 1945. C'était compter sans la guerre. Jolimont naquit, mais en 1948, on s'occupe encore des cessions de terrains. Le 28 juillet le rapporteur, M. ROUSSEAU, « répand sur le conseil une sorte de

torpeur engourdie. On est noyé par un ensemble de parcelles qui vont et viennent » (*la Dépêche*). C'est, assure-t-on, une bonne affaire pour la Ville qui va pouvoir prolonger les allées Jean-Jaurès jusqu'au plateau de Jolimont, y construire des buildings, des écoles modernes et des jardins. Voici comment, en 1971, fut présentée l'opération « Jolimont-Elysée », présentation que le *Nouveau Journal de l'Entreprise* titrait : *Toulouse aura aussi son quartier de la Défense*. C'est sur le versant nord-est de Jolimont, dominant la plaine de l'Hers qu'est prévu ce que l'on peut appeler le quartier toulousain de la Défense, constitué par trois grandes opérations immobilières sous l'appellation « Jolimont-Elysée ». Le promoteur en est la SITEEV, dont le président directeur général, M. COLNE, lutte depuis 1927 pour faire de ce quartier une des plus belles entrées de Toulouse. La réalisation est prévue en trois étapes correspondant à trois ensembles d'immeubles. Le premier : « Jolimont-La-Roseraie » dont le chantier est d'ores et déjà ouvert au bas du coteau, comprendra quatre immeubles collectifs, groupant 264 logements de bon standing. Le deuxième : « Jolimont-Montserby », qui s'érigera un peu au-dessus, à mi-pente, comprendra 293 logements, opération dans laquelle est incluse la construction d'un groupe scolaire et d'une école maternelle. Le troisième : « Jolimont-Le-Parc », situé à l'altitude la plus élevée et bénéficiant de ce fait, d'un agréable point de vue sur la vallée de l'Hers, sera le plus important et le plus luxueux dans sa conception. Six cents logements de grand confort y sont prévus, qui seront répartis entre quatre tours de 18 à 24 étages, plus un ensemble de bâtiments aux façades en longueur, dans lequel est également englobée la construction d'une école maternelle et d'une maison de jeunes, sera incontestablement le « morceau de bravoure » de ce triple projet. Les promoteurs l'envisagent en effet, comme une réalisation de prestige ; le côté le plus original de sa conception architecturale étant constitué par l'étagement de quatre niveaux de parkings (pouvant accueillir 900 voitures) qui serviront de socle aux quatre tours, la dalle supérieure étant réservée à diverses activités commerciales et récréatives. La municipalité a pris l'engagement de mener à bien les expropriations nécessaires avant 1974. En 1983, les allées Georges-Pompidou, l'avenue

Léon-Blum, sont percées, mais il reste un vaste terrain vague ne servant guère que de dépôt et de piste de vélo-cross aux gamins. La SITEEV offre quatre hectares pour deux milliards de centimes. On en fit une affaire politique, mais la SITEEV répondit : « Au fur et à mesure du bon vouloir de la Ville dans l'exécution des travaux qu'elle s'était engagée à faire, la SITEEV a pu faire réaliser les programmes de construction prévus en majorité à caractères sociaux. 1958-1961 : quatre cent trente logements en accession à la propriété coopérative. 1970-1971 : deux cent soixante logements. 1972-1974 : cent soixante logements, et cent trente logements locatifs. Depuis, les études et la mise en place du P.O.S. ont stoppé toutes les réalisations alors que des permis de construire basés sur les conventions de 1969 avec la ville de Toulouse avaient été établis pour finir l'aménagement total du quartier. Depuis plus de cinquante ans, la SITEEV a réalisé des investissements considérables pour faire en sorte que cette colline de Jolimont soit un quartier dont Toulouse puisse être fier de l'urbanisme et il est erroné d'affirmer que la mairie a créé la valeur de ces terrains. » La création du boulevard des Crêtes, la rocade ouest, la station terminale du métro, ont apporté à cet ensemble de nouveaux influx et quelque peu modifié les conditions de vie.

Jolimont (cité) — Cité d'HLM construite de 1948 à 1956.

Jolimont (impasse) — Voie distincte de la « rue » bien qu'à l'origine toutes deux aient été en impasses sur le chemin des Redoutes, à peu de distance l'une de l'autre. Modifiée, elle s'ouvre aujourd'hui sur la rue de la Caravelle.

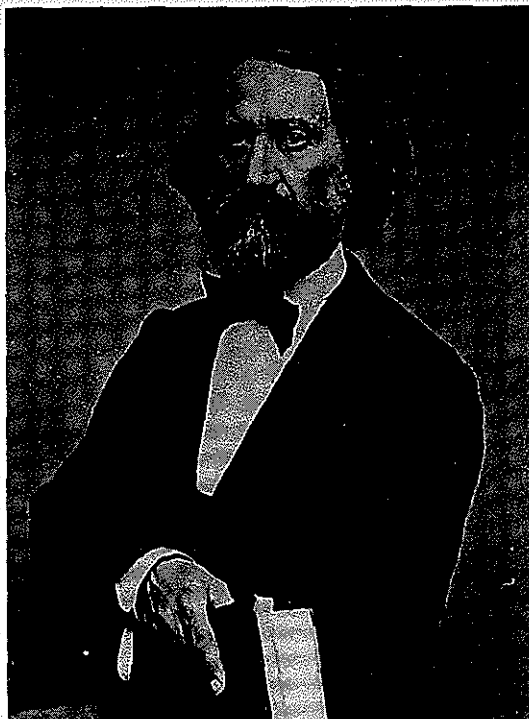
Jolimont (Le plateau de) — Ensemble de trois cents appartements dans le programme Montserby, réalisé par le président COLNE, la SITEEV. Les soixante premiers appartements ont été livrés le 24 avril 1975 (cabinet GENARD, architecte).

Jolimont (place Commerciale) — Voir Commerciale. (place).

Jolimont (rue) — A l'origine, voie en impasse ouvrant sur le chemin des Redoutes, créée vers

1875. Elle voisinait avec la rue Bellevue (devenue André-Chénier). De 1879 à 1905, ce fut la rue de la Chaumière. En 1914, on veut appeler rue de la Chaumière, le chemin du « petit-Pérole » (!) La rue Jolimont fut prolongée jusqu'à la rue Dessalles, puis jusqu'à la rue Frédéric-Petit (lotissement Blaja).

Joly (rue) — Ancienne voie au faubourg Saint-Michel, limitant au nord l'enclos dit de Benech. C'était la rue du Corps-de-Garde (voir ce nom) que BRÉMOND voulait changer en rue Sicard. Le nom de Joly lui a été donné le 6 août 1888. L'absence de prénom laisse le doute sur le personnage honoré. S'agit-il d'Henri JOLY, 1803-1887, avocat, député de la Haute-Garonne en 1838 et 1842, ou de Nicolas JOLY, naturaliste, professeur à la faculté des sciences, né à Toul le 11 juillet 1812, mort à Toulouse le 31 octobre 1885 ? Il fut adjoint au maire de Toulouse. Tout comme LAMARCK dont le nom a été donné à une rue toute proche, Nicolas JOLY soutint la thèse de la génération spontanée. D'après les documents de 1888, ce serait plutôt le premier qu'on voulut honorer.



Nicolas Joly.

Jonas (impasse et rue) — Voie créée vers 1890. Il ne s'agit pas du Jonas qui se fit avaler par une baleine, mais d'une famille propriétaire du terrain. L'impasse créée vers 1938 fut prolongée en 1950 jusqu'au boulevard Pierre-Curie.

Joncasse, Jonquasse — Voir Juncasse.

Jones (Résidence les) — 16, rue Jean-Poncelet (SMCI, 1982).

Jonquières (rue) — Voie créée vers 1880 portant le nom de la famille propriétaire. Après 1925, elle absorba la petite rue Barbès qui lui faisait suite.

Jonquille (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Jonquilles (Les) — Résidence, rue de Limayrac (Guy DEVAUX, 1978).

Jonquilles (rue des) — Nom donné en 1958 à une voie nouvelle au Château de l'Hers.

José et Jacqueline — Confection dames, 61, rue de la Pomme (1950).

Joseph : Billecoq — Bosc — Dupuy — Favre — Guépin — Jacquard — Laurent — Le Brix — Marignac — Raynaud — Roques — Saget — Sauveur — Thillet — Vié (voir ces noms).

Joseph (bar) — 4, boulevard de l'Artillerie (1950).

Josieux — Voir Juifs.

Joubert (rue) — Voie créée vers 1870. Se serait appelée rue Saint-Jacques (mais d'après certains plans ce nom aurait été celui de l'impasse Lapujade, voie tronquée par l'extension de la gare). Le nom de Joubert apparaît vers 1905. Joseph JOUBERT est né à Montignac (Dordogne) le 6 mai 1754. Il vint à Toulouse et entra au collège de l'Esquile à la Saint-Luc de 1768 et prit la soutane, mais il n'entra pas dans la Congrégation des Doctrinaires, et partit pour Paris en 1778, s'y lia avec FONTANES, qui le fera nommer Inspecteur Général de l'Université Impériale. Sa Correspondance et ses *Pensées* pleines de grâce

et d'élévation ne seront découvertes qu'après sa mort survenue le 4 mai 1824.

Jouglà (impasse) — Ancien nom de la rue Capus.

Jouglars (rue des) *carr. dels Juglas, carr. Jocularum* — Anciens noms de la rue du Canard. Un *joculator* est un jongleur musicien-poète-acrobate. Y en avait-il plusieurs dans cette rue ?

Jouhaux (rue Léon) — Nom donné en 1956 à une voie nouvelle au Centre Commercial de Jolimont. Léon JOUHAUX, syndicaliste, né à Paris en 1879, fut secrétaire général de la CGT de 1909 à 1940 et, à ce titre, vint très souvent à Toulouse. A partir de 1948, il dirigea la CGT-FO et mourut en 1954. Voici ce qu'il disait de Toulouse en 1936 : « Toulouse ! Comment, dans le poudrolement des soirs d'été, résister à ton charme prenant. Comment ne pas tressaillir d'émotion quand, par hasard, traversant un vieux porche, se présente à nos yeux éblouis une de ces vieilles maisons Renaissance, parée par la patine des temps comme d'une robe de velours cramoisi, pareille à une « dame » d'antan, présidant une cour d'amour. Oui, Toulouse m'est chère ! Chère par les souvenirs de ma vie militante qui s'y rattachent, de 1910 à 1936. Toulouse la Rouge, tes parchemins établissent ta fidélité indéfectible à la liberté ; ils font de toi un de ces pèlerinages qu'un militant se doit d'accomplir pour se nourrir de souvenirs d'art et d'histoire. Tu es une de ces cités où la rudesse des gestes des citoyens s'est humanisée dans la richesse des œuvres des artistes. L'harmonie de ton ciel et l'incomparable splendeur des couleurs qui animent tout ce qui témoigne de la grandeur du travail des hommes ont rendu impérissable ta beauté enfantée dans la foi. » *La Toulousaine* fit suite maintes fois, il est vrai, à *l'Internationale*.

Joujouville — Jouets, 42, rue Pargaminières (1950).

Joule (impasse) — Ancienne voie privée du XIX^e siècle sous le nom d'impasse Balard, classée dans le domaine public en 1932. Elle reçut son nouveau nom en 1947 pour honorer James PRESCOTT JOULE, physicien anglais (1818-

1889), qui étudia la chaleur dégagée par les courants électriques dans les conducteurs (effet Joule). On a donné son nom en physique, à l'unité de mesure de travail.

Joule (rue) — Nom proposé en 1947 pour la rue de Griffoulet.

Joulin (rue Léon) — Nom donné le 29 mai 1972 à une voie nouvelle créée dans l'annexe de la Poudrerie Nationale. Elle relie le chemin des Silos à l'avenue de Larrieu, en longeant la nationale 20. Georges-Léon JOULIN, né le 7 juin 1838 à Tours, ancien polytechnicien, docteur ès sciences physiques, docteur en médecine, fut Maître de conférence à la faculté des sciences de Toulouse de 1877 à 1883. Il fut directeur de la Poudrerie. Il a réalisé d'importantes fouilles archéologiques et découvert de nombreux puits funéraires, notamment sur l'emplacement de la caserne Niel. Il est mort le 31 août 1928 à Saint-Avertin (Indre-et-Loire).

Jourdan (allée Fernand) — Nom donné en 1963 à l'ancienne allée des Peupliers, au Parc Toulousain. Fernand JOURDAN, champion olympique d'escrime, né à Toulouse.

Jouret (rue Maxime) — Créée vers 1930 sous le nom de rue Dubois, on lui donne, en juillet 1936, le nom de rue Maxime-Jouret.

Jour et nuit — Garage, 37 bis, avenue Honoré-Serres (1950).

Journaux électroniques — Pendant l'été 1983, on vit apparaître en divers lieux de la ville, des panneaux diffusant 24 heures sur 24 des informations sur la vie quotidienne des Toulousains, les programmes, les lieux des manifestations. On les a qualifiés de « nouveaux gardes champêtres ». Cette initiative municipale est fort utile et le public peut en profiter en cinq points de la ville : square de Gaulle, allées Jean-Jaurès, place Occitane, place Esquirol et place Jeanne-d'Arc.

Joutx-Aigues (rue) — CHALANDE 52 — Ce nom étrange, qui fait broncher les plumes les plus fermes et embarrasse les dactylos, a suscité bien des commentaires quant à son origine

et son étymologie. S'agit-il d'eaux (aygues), de juifs (judaicus) ou... de l'eau des Juifs ? CHALANDE avait tranché sans appel : « L'origine du nom de Joutx-Aigues vient, non des Juifs habitant cette rue, mais du ruisseau qui la longeait, et se dirigeait vers la rue du pont de Tounis... » Ruisseau qu'il lie à l'aqueduc « romain » retrouvé en sous-sol en 1857... Ce faisant, CHALANDE pensait réduire à néant les affirmations de l'abbé DOUAIS et donner la réplique à THOMAS qui, dans *Les Annales du Midi* de 1895 avait, tout au contraire, rejeté l'eau : « On ne voit pas bien ce que l'eau vient faire là-dedans, si ce n'est donner raison à un méchant proverbe qu'un antisémite me souffle à l'oreille, « baptiser un Juif, c'est perdre son eau ». Sa démonstration, toute philologique, montre que *juzaigas* vient de *judaicas*, simplement déformé en *totz-aiguas*, quand on cessa d'en comprendre le sens. Reste la troisième hypothèse, celle des « eaux des Juifs », précisément la plus ancienne attestée (AA.1.19), *Aque de judaicis* en 1180. Il y a donc bien un écoulement d'eau (ruisseau ou aqueduc de surface) en provenance de la place Rouaix et passant par le quartier habité par les Juifs. Or, sans parler de « ghetto » ou sans lui donner son sens moderne, la présence d'une population juive dans ce quartier avec ses institutions (*la sinaguogua, scola judeorum...*) est incontestable, et celle d'un écoulement d'eau en ces parages ne l'est pas moins. Qu'importe que les « eaux des Juifs » aient été oubliées à partir du XV^e siècle et que le peuple ait créé l'incompréhensible *Jotz Ayguas*, alors que le latin maintenait encore *judeis aquis* en de nombreux documents ! A noter une rue *Jouxaignes* à Lavaur, une rue *Judaïque* à Bordeaux, une souche semblable à Narbonne et de nombreux toponymes de même veine un peu partout... Si l'on avait suivi les innovateurs de l'an II, la rue Joutx-Aigues serait devenue la rue des Bons-Soldats pour VERGNES, ou la rue Decius, selon le tableau de l'an II.

Bibl. — DOUAIS (C.), Communication à la Société Archéologique du Midi, 24 juillet 1888. THOMAS (Ant.), *Annales du Midi*, 1895, p.439, 1896, p.89 et 195.

CHALANDE (J.), *Bulletin de la Société Archéologique du Midi*, 1909 et à part, et *Histoire des rues de Toulouse*, n° 52.

Sottisier — « Joutx-Aigues » partage avec « Saintes-Scarbes » le trophée du lapsus. Parmi

les meilleurs, citons, relevés sur adresses postales : Joutex-Aignes ; Jouty-Aigues ; Aigues-Joutx ; Joustaignes ; Joutx-Haigues ; Joux-Aigres... mais la liste complète est bien longue !

Jouvet (cheminement Louis) — Nom donné en 1976 à une voie nouvelle, à Bellefontaine. Louis JOUVEY, acteur et metteur en scène de grande classe, né à Crozon (Finistère) en 1887, mort en 1951, monta la plupart des pièces de GIRAUDOUX et excella dans MOLIERE.

Joyeuse (rue de) — Nom proposé en vain, en 1854, par BRÉMOND pour la rue des Filatiers : « Le nom des Filatiers est aujourd'hui sans à-propos ; aussi serait-ce bien de le changer en celui de rue de Joyeuse, qui est historique. Les JOYEUSE, ont joué un assez grand rôle dans l'histoire de notre pays pour que l'on puisse faire figurer ce nom illustre sur les murs de notre cité. »

Joyeuse (rue de) — Premier nom, de 1860 à 1947, de la rue Paul-Dupin.

Joyeuse (rue Traversière de) — Ancien nom de la rue Tournié.

Joyeuse (Séminaire de) — Pour suivre les prescriptions du concile de Trente (décret du 15 juillet 1563) mais avec quelque retard, le concile Provincial de Toulouse, en 1590, décida la création de séminaires. Le cardinal-archevêque François de JOYEUSE, qui avait convoqué ce concile, n'attendit pas la fin de la session pour créer un tel établissement à Toulouse. Décidé dès le 6 mai, ouvert le 19 juillet 1590, le séminaire fut installé dans une maison louée, puis achetée, près du Collège des Jésuites sur la rue Malbec. Cette institution ne survécut guère au départ du Cardinal, nommé à l'archevêché de Rouen en 1605.

Bibl. — LESTRADE, *Le Séminaire du cardinal François de JOYEUSE à Toulouse - 1590*, PRIVAT, 1906, 31 p.

Joyeux (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Malcousinat.

Judei Provincialis (*car.*) — Nom porté au XIII^e siècle par la rue formée sur le côté sud de la

place des Carmes, du nom d'un juif notable, qui devint simplement par la suite *carr. Provincialis* ou rue du Provensal, jusqu'au jour où le nom de ce juif fut oublié et remplacé par la rue... du crucifix !

Judeis aquis (*carr.*) — Voir Joutx-Aigues.

Judicieux (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de Gramat.

Juglas — Voir Jouglars.

Juifs (chemin des) — Ou Hieis des Juifs, dit aussi rue (voir rue Bernard-Mulé. Voir le suivant).

Juifs (cimetière des) — *Sementery des josieus*. Hors la porte Montoulieu avant le lieu-dit la Loubatière. Le cadastre de 1478 précise que sur ce « canton », *solio estre la gleyze et sementery des josieus que antiquamen demorabon dens Tolosa*. Il faut probablement en conclure que, chassés par les incendies qui ravagèrent leur quartier en ville, certains juifs étaient venus s'installer en ce lieu, synagogue comprise.

Juifs (rue aux) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire : dans cette rue aurait existé une enseigne « au verre-uide » où logeait « CARBONNEL, un instant avocat », auteur d'un volume in-12 : *Observations sur les Calculs...*

Juifs (rue des) — Ancien nom de la rue Bernard-Mulé.

Juifs (rue des) — La présence juive à Toulouse est très ancienne. Si la « coexistence pacifique » ne fut pas toujours la règle, il faut admettre que sur de longues périodes, cette présence parut largement admise et de nombreux actes témoignent de transactions normales. En toulousain, juif se disait jusieux, jusious (prononcer : juziéous !). Leur quartier s'étendait de la place des Carmes à la rue des Paradoux, englobant la rue Joutx-Aigues et la rue des Juifs. Celle-ci, peu importante, est souvent qualifiée de *carreyrot dels Jusieux* ou Coin des Juifs. Elle traversait le premier moulon du Capitoulat de la Dalbade, débouchant à la fois sur la rue Joutx-Aigues et la place des Paradoux. Si elle porte ce nom, ce

n'est pas parce qu'elle était l'unique rue habitée par des juifs, mais parce que s'y trouvaient leurs « maison », école et synagogue. Le sol de la rue fut peu à peu usurpé par des particuliers ; Jean de CHASTENET de LA COUPETTE fit construire, vers 1670, à son issue de la rue Joutx-Aigues, un arceau réunissant les deux parties de son immeuble.

Juin (boulevard du Maréchal) — Nom donné à la voie routière urbaine reliant, par le bord de la Garonne, les ponts Saint-Michel et des Récollets (Garigliano) ; le boulevard, non encore terminé, fut « inauguré » en même temps que le pont Garigliano, le 22 juin 1975, en présence de la Maréchale JUIN. Le nouveau boulevard prolongeant vers le nord le boulevard de Lattre-de-Tassigny, pratiquement achevé en 1977, ne put être livré à la circulation qu'au printemps 1978, en raison de travaux annexes d'assainissement. Alphonse JUIN est né à Bône en 1888, fils d'un gendarme vendéen et d'une mère corse. En 1911, il sortit premier de la promotion à Saint-Cyr. Une blessure reçue en mars 1915 l'obligea toute sa vie à saluer de la main gauche. En 1942, il organisa l'armée française d'Afrique et, lors du débarquement en Italie, il est à la tête du corps expéditionnaire français qui s'illustre dans la bataille du Garigliano, ouvrant la marche sur Rome. Maréchal de France en 1952, il est mort le 27 janvier 1967.

Jules : Amilhau — Chalande — Clarétie — Dalou — Ferry — Guesde — Julien — Lemaître — Marsan — Mazellier — Picavet — de Ressaiguier — Tellier — Védrières — Verne (voir ces noms).

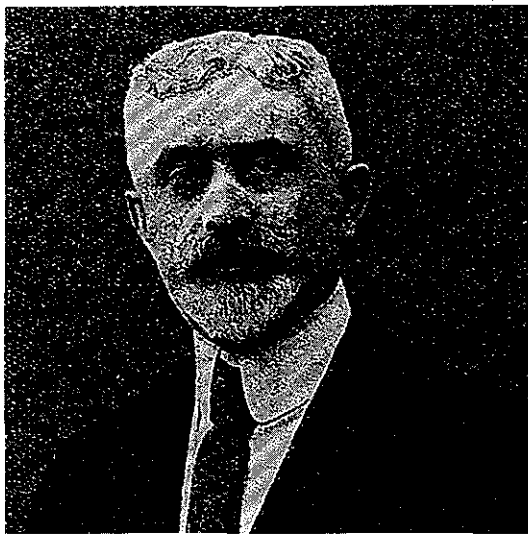
Jules (bar) — 2, rue de la République. Succède vers 1930 à J. BRATS, limonadier.

Julia (rue) — Ancien chemin privé desservant une métairie (démolie en 1967) à partir du chemin de Duroux ; elle prit le nom de rue Dominique-Boyer en 1930 et celui de rue Julia en 1947.

Julien : Forgues — Sacaze (voir ces noms).

Julien (avenue Jules) — C'est une portion du « grand chemin François », devenu route nationale 113, dans la section comprise entre « la

pointe » de Saint-Roch et le passage à niveau (pont supérieur) du chemin de fer. On l'appelait aussi route de Montpellier, et elle précède la route de Narbonne. Comme elle conduisait aussi... au village de Saint-Agne, elle en reçut le nom, avec l'étiquette « prolongée » car la « vraie » allée Saint-Agne était, au XIX^e siècle et au début du XX^e, l'actuelle avenue de l'URSS, jusqu'à la voie ferrée. En 1936, à la demande de l'adjoint au maire VALATS, on lui donna un nom enfin autonome : avenue Jules-Julien. Né à Loubens (Ariège) le 26 décembre 1864, Jules JULIEN entra de bonne heure à la Compagnie des Chemins de Fer, ce qui l'amena à Toulouse et au Parti socialiste, avec BEDOUCE et DELTOUR. Il fut même « l'un des premiers socialistes à connaître la fierté de l'élection », car il figura sur la liste BEDOUCE dès 1906 et fut par la suite toujours réélu sauf pendant la municipalité FEUGA. Adjoint au Maire depuis 1912, il eut la charge de l'instruction publique et des Beaux-Arts, anima de nombreuses associations, fut journaliste au *Midi-Socialiste*, surtout comme critique théâtral. Il est mort le 29 décembre 1935. Ses obsèques furent impressionnantes. Le cortège, malgré la pluie, se déroula sur plus d'un kilomètre.



Jules Julien.

Julien (groupe scolaire Jules) — Décidée dans la séance du Conseil municipal du 2 mai 1929, la construction du groupe scolaire fut entreprise

le 10 juillet 1932. Le 2 octobre 1933, les écoles de garçons et de filles assuraient la rentrée, et le 9 octobre, l'école maternelle accueillait les tout-petits. L'inspecteur d'Académie PRADÈRE avait voulu que ce groupe scolaire porte le nom, de son vivant, de celui qui avait été l'âme de cette création, Jules JULIEN, ce que consacra une délibération municipale. Les comptes rendus de 1933 ne cessèrent de vanter « la conception grandiose de l'œuvre accomplie ». C'est effectivement une très belle réalisation, l'auteur des plans était le chef des services d'architecture MONTARIOL : grande avenue, terrains de jeux, monumentale salle des fêtes. BOUILLÈRES fut chargé de la décoration des vestibules intérieurs. L'école des petits avait été figolée : « ... les moutards de la maternelle ont été tout spécialement choyés par nos services municipaux d'architecture, et peut-être aussi le bon papa JULIEN a-t-il réservé à Ranguel, ses petites chateries de parrain », dit un compte rendu, et... « Lorsque les vieilles gens en attendant leurs petits-enfants viendront se reposer à l'ombre du parc, ils apprécieront l'œuvre réalisée en faveur des fils du peuple. Le recul d'une pensée émue vers des misères abolies leur fera mieux aimer le présent... »

Julien (Théâtre Jules) — La salle des fêtes du groupe scolaire Jules-Julien connut certes quelques jours fastes, mais les fêtes scolaires n'étant plus ce qu'elles étaient, et les initiatives d'associations de quartier se raréfiant, la municipalité confia au Centre Culturel, et particulièrement à l'Unité de recherches et de Création théâtrales (Théâtre Réel), l'utilisation de cette belle salle après transformation. Des sept cents places potentielles de l'ancienne salle, on ramena l'accueil à quatre cents spectateurs confortablement installés. Ce nouvel espace théâtral prit le nom de « Théâtre Jules-Julien ». Le 22 octobre 1982, se fit l'inauguration officielle, et dès le mois de novembre, commença une nouvelle vie dans les bâtiments recyclés.

Julienna-couture — Tailleur pour enfants, 30, rue de la Pomme (1940).

Julienne (villa) — Sur la route de Fronton, au quartier de la Vache, vers 1925.

Juliette — Corsets, 1, place Lucas (1950).

Juliette — Voir Bassat.

Jumeaux (rue des) — En 1885, Jean ROQUELAINE et ROQUELAINE frères projettent la création d'une voie au quartier du Raisin, dans leurs propriétés. Le 7 mai 1889, ils offrent à la Ville le sol de cette rue, qu'ils ont voulu appeler rue des Jumeaux.

Jumelages — L'association de deux villes, déclarées « sœurs », geste d'amitié et occasion de découverte réciproque, peut générer aussi tout un réseau d'échanges économiques. La ville de Toulouse et Mme Dany MALET, Conseillère déléguée aux jumelages en sont conscients et s'en acquittent fort bien.

Juncasse (la) — Une « juncasse » est un terrain marécageux, inondable, où il ne croît que des joncs. On trouve des jonquasses, juncquas, juncquasses, joncasses, un peu dans tous les fonds des vallées méridionales. A Toulouse, c'est essentiellement le terroir sur la rive gauche de l'Hers, en amont de Périole, qui porte ce nom, très anciennement, puisque dans les limites du « dex » est citée la : *juncassium de malo obolo*. Malgré la pauvreté des terres, une métairie y fut établie, cultivant, dès le début du XVI^e siècle, les meilleures parties de ces terres. Quand quelques habitants vinrent s'installer dans ces parages, la Ville ne tarda pas à recevoir des réclamations, les chemins étant insuffisants, l'éclairage inexistant. En janvier 1896, on réclama trois lanternes à huile, l'une « en face le parc », une autre en face la rue Dine Tard et la troisième « où l'Administration le jugera nécessaire ». Ce peuplement n'était pas très ancien. Le 11 juin 1884, une délibération parle du « joli village de la Juncasse de création récente ». Beaucoup de cheminots choisirent ce quartier pour y bâtir leur maison. La « baloche » se tenait le troisième dimanche de juillet sur le terrain BOUSQUET, rue Louis-Plana. En 1963, un comité très dynamique mit sur pied les Grandes Fêtes de la Juncasse, qui se déroulèrent les 6, 7, 8 et 9 septembre, et furent reprises les années suivantes.

Juncasse (avenue et cité de la) — La cité de la Juncasse a été édifiée... dans le quartier Soupetard. Elle est desservie par une « avenue »

en équerre, qui s'appelle l'avenue de la Juncasse. A-t-on voulu éviter le nom de Soupetard pour cette réalisation sociale des HBM de 1932 ?

Juncasse (chemin de la) — Ancien nom de l'avenue André-Guillaumet.

Juncasse (chemin de la) — Ancien nom de l'avenue de la Colonne.

Juncasse (chemin de la) — C'est l'ancien chemin vicinal 16 conduisant de la porte Villeneuve au pont de Périole par la rue des Sept-Troubadours, l'avenue de la Colonne, *chemin de la Juncasse*, nom subsistant entre le cimetière et la rue Louis-Plana, et chemin des Argoulets. Après transformation, l'ancien chemin de la Juncasse est aujourd'hui l'avenue Henri-Guillaumet.

Juncasse (écoles de la) — 131-135, rue Louis-Plana. L'essor rapide du quartier rendit nécessaire, dès 1905, la création d'une « petite école » afin que les jeunes enfants n'aient pas un trop long trajet à faire. Un local de fortune, aménagé à la hâte en salle de classe, joua ce rôle dès 1907. Un projet plus ambitieux n'avait pu être réalisé du fait de la guerre. En 1925, la situation était intenable. En octobre, les plans d'un agrandissement furent faits, et le 14 février 1926, la « nouvelle » école était inaugurée. A 10 heures 30, l'« Ecole philharmonique » attaque *La Marseillaise*, le maire BILLIÈRES et l'adjoint JULIEN caressent les bambins ; plusieurs discours exaltent l'école laïque, « piédestal de la République » ; une fillette récite une petite poésie. Poupées et polichinelles, selon le cas, dragées et fondants sont distribués aux enfants, les mamans sont émues. Puis le cortège municipal rentra en ville, « laissant à cette laborieuse population la double joie de posséder une belle école et d'avoir reçu la visite franche et cordiale des zélés administrateurs de la Cité » (Bulletin Municipal !). On ne renonçait pas pour autant au groupe scolaire plus complet. Quand le 2 mai 1929, la Ville voulut agrandir l'espace scolaire, elle ne put acquérir que les terrains non compris dans l'option d'achat de l'Etat pour la « nouvelle » école vétérinaire (aujourd'hui CEAT). L'architecte MONTARIOL utilisa au mieux cet espace, et la première pierre du groupe scolaire fut posée le 10 juillet 1932, et la rentrée de 1933

put y être assurée. Le sculpteur DRUILLE et le peintre BOUILLÈRES en assurèrent la décoration.

Juppont (rue Pierre) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle. Pierre-Isidore JUPPONT, ingénieur des Arts et Métiers, est né le 5 décembre 1860 à Bugnières (Haute-Marne), fils d'Isidore JUPPONT et d'Antoinette-Julienne TERRASSE, marié à Antoinette-Jeanne-Françoise CAPDEVILLE. Il est décédé le 29 février 1948, 35, rue Charles-Faur. La villa « Antoinette », à Croix-Daurade, lui appartient. Pierre JUPPONT participa à la réalisation de grands travaux. Membre du corps municipal, son intervention, au moment du projet du pont des Catalans, est restée longtemps dans les mémoires (voir Catalans).

Jura (impasse du) — Nom donné en mars 1937 à une voie sans nom. En 1980, les riverains s'opposèrent à son prolongement jusqu'au chemin Michoun, afin de préserver le calme et la sécurité de ce petit quartier.

Jurançon — Résidence, au Nouveau Raisin, 23, boulevard des Minimes (SOPRA, 1982).

Jurançon (rue de) — Nom proposé en 1947 pour le chemin de l'Église de Montaudran.

Jusieux, Jusious — Voir Juifs.

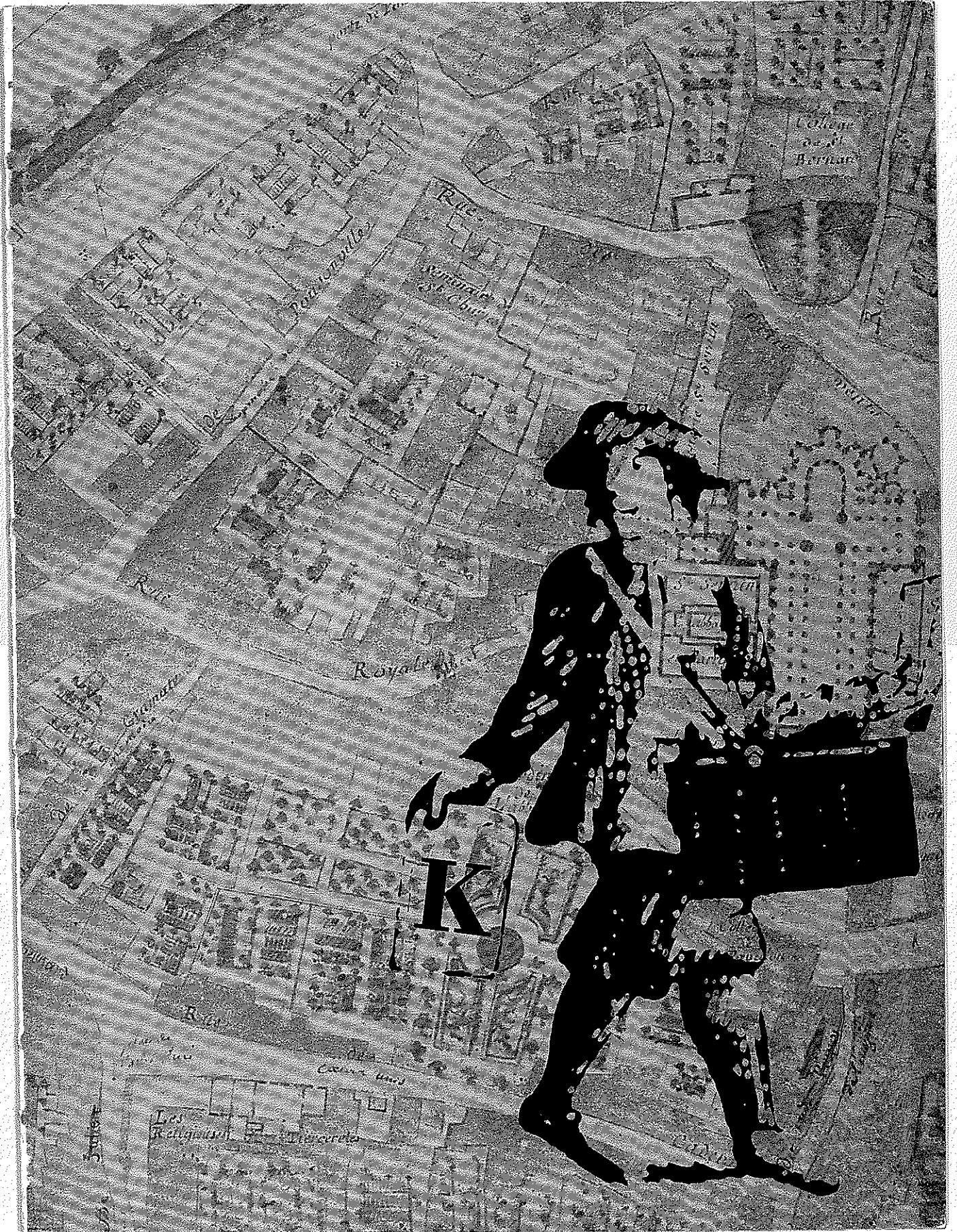
Justes (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve.

Justice (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Rempart (= rue Montardy).

Justice (section de la) — Nom de la huitième section révolutionnaire limitée au levant par le Canal de Languedoc ; au couchant par la rue du Pont des Minimes, à la porte Arnaud-Bernard, par la place intérieure dudit Arnaud-Bernard, la rue Royale, la place Saint-Raimond, et la rue Mejane ou du Taur, et au midi, par la place Royale, l'ancien mur de ville et le chemin de la Juncasse, coupé par le canal.

Justices (*las*) — Voir Fourches patibulaires, et Salade.

Just-Stoll (*alias* Stoll) — La brasserie rue de la... Brasserie ! (voir ce nom) fut installée un peu à la légère, en un site où l'évacuation des eaux n'était pas assurée. Elle encombra de ses eaux stagnantes le quartier des Potiers. En 1804, la situation est intenable. On refait le système des fossés, par les rues de traverse, vers l'allée Saint-Etienne, mais le fossé passe devant la maison de M. de TAURIAC, fort mécontent, en 1808. Le 30 septembre 1822, une pétition des habitants de la rue des Abeilles demande encore que le fossé soit comblé.

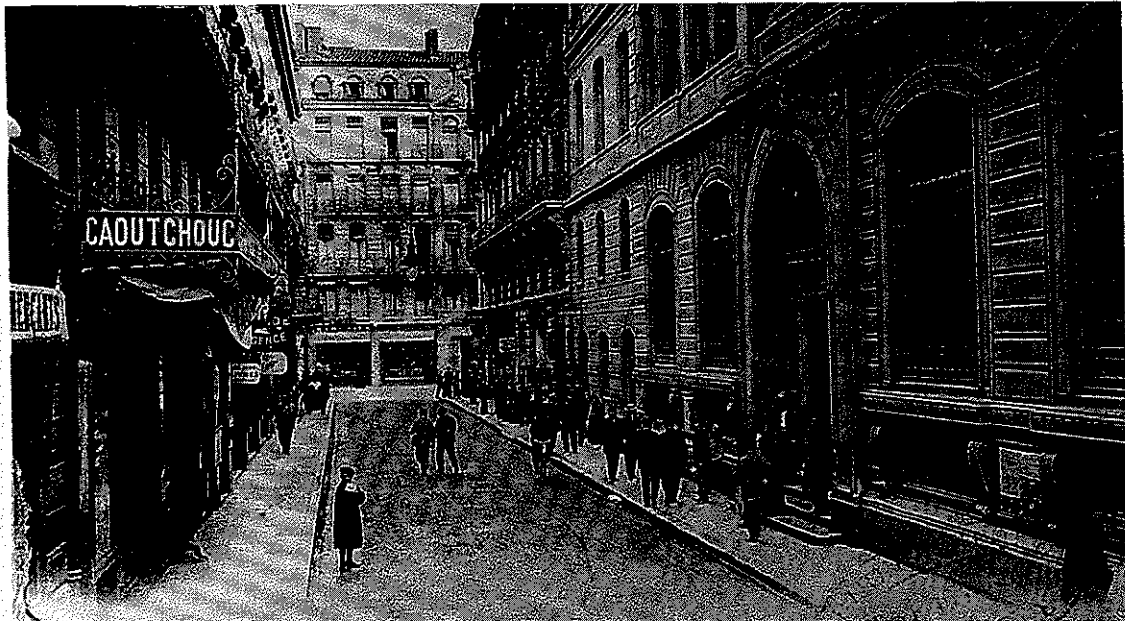


Karl — Voir Liebknecht.

Kellerman (rue) — Nom proposé en 1947 pour la rue Paul-Barthe, mais on préféra lui donner le nom de Jean-Aillet (voir ce nom). Tant pis pour François-Christophe KELLERMANN, maréchal de France, vainqueur à Valmy en 1796, pour son fils, François-Etienne qui se couvrit de gloire à Marengo, Lutzen et Waterloo.

Kennedy (rue John-Fitzgerald) — Dans le vaste moulon (4^e de Saint-Sernin en 1680), limité par les rues Lafayette, de Rémusat, Rivals et

Causette, que traverse aujourd'hui la rue d'Alsace-Lorraine, deux grands espaces monastiques se développaient à l'aise. Les chanoines de Saint-Sernin et les religieuses de Sainte-Catherine en occupaient la majeure partie. Après le percement de la rue d'Alsace-Lorraine, on chercha le meilleur emplacement pour un grand hôtel des Postes. C'est la partie ouest de cet ancien moulon qui fut choisie en mars 1883. Le projet initial dut être réduit, et pour desservir le nouvel établissement, on créa une voie, la rue de la Poste. En novembre 1888, on hésite encore sur son tracé : ligne droite ou brisée ?



L'Hôtel des Postes, rue Kennedy.

En mars 1890, on étudie un autre projet : une vaste place publique, bordée de galeries couvertes, dégagant le devant de la poste, et s'ouvrant sur la rue Rivals pour la valoriser, « sans quoi, elle pourra reprendre son vieux nom de Coin de Nego goussés... » Ce sera la poste qui, plus tard, traversera le moulon vers la rue Lafayette pour y prendre son entrée principale. La désignation de « rue de la Poste » devint moins significative. Jugée un peu délaissée (!) la rue pouvait devenir un « passage » au sens parisien du terme, selon « une personnalisation homogène et harmonieuse des devantes de boutiques avec dais semblables ». C'est du moins le projet fait par le groupe de douze commerces, en décembre 1886. En 1964, elle reçut le nom de John-Fitzgerald KENNEDY, né en 1917, président des Etats-Unis en 1960. Catholique et démocrate, il entreprit un vaste jeu diplomatique, interrompu par son assassinat, à Dallas, le 22 novembre 1963, sur lequel la lumière n'a pu être faite.

Kentucky — Bar « Chez Mary Lou », 33, allées Jean-Jaurès (Mme ROBERT, 1949).

Képi Saumur (Au) — 9 bis, rue des Lois (F. PROSPER, 1905 ; P. PROSPER, fils successeur, 1921).

Képler (rue) — Créée vers 1930, sous le nom de chemin de la Pélissière, on lui donne en 1947, le nom de rue Képler. KEPLER, astronome allemand (1571-1630), a défini les lois auxquelles obéit le mouvement des planètes.

Kibi (bar) — 6, place du Ravelin (1950).

Kiev (rue de) — Nom donné en 1971 à une voie nouvelle en hommage à la grande ville, capitale de l'Ukraine, qu'un jumelage allait lier à Toulouse.

Kintya — Tailleur pour dames, tissus, 28, rue de la Pomme (1950).

Kiosques — En turc, ce mot signifie belvédère. Nous retiendrons son sens d'édicule, ou d'abri, édifié dans les villes pour la vente des journaux, des fleurs ou des billets de loterie. L'ancêtre, c'est l'échoppe, plus ou moins autorisée, établie en

quelque recoin de voie publique. L'arrêté du 17 février 1842 avait en vain interdit ces sortes de constructions. On admit par la suite (7 février 1906) que seule la plainte d'un propriétaire pourrait faire interdire un kiosque masquant la rue du devant de sa maison. Le juge de paix du canton du centre décida, le 11 août 1909, que le détenteur d'un kiosque à journaux était « un simple permissionnaire d'occupation du domaine public dont la possession restait entachée du vice de précarité au regard de la personne administrative concédante », qui pouvait révoquer son autorisation. En 1931, la municipalité se préoccupa de créer des kiosques sur les boulevards, la place Wilson, les allées Jean-Jaurès, la place Esquirol, la place Dupuy, la place Olivier, la place Saint-Michel, au Grand-Rond, à Lardenne et ailleurs. Fleuristes, vendeurs de journaux, de friandises, cordonniers, serruriers, souscrivirent l'abonnement de 100 francs par mois demandé par la mairie.



Ornés de petites céramiques or et bleu pâle, ces kiosques hexagonaux ou carrés, bien dans le style des « années trente », s'intégrèrent au cadre de nos avenues. Quand en 1981 fut entreprise la transformation des allées Franklin-Roosevelt, on s'inquiéta pour les kiosques, fort heureusement maintenus, et même rénovés en 1982. On leur reprochait leur exigüité. Au salon « Mairie-Expo » de 1984, le maire de Toulouse fut conquis par les nouveaux kiosques à journaux, spacieux, et pouvant, de surcroît, être coiffés d'un toit de tuiles roses. Sept furent commandés aux « Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne ». Entre le 29 novembre et le 7 décembre 1986, ces sept précurseurs furent

installés en commençant par la place Esquirol ; la toiture, finalement en polyester armé de fibre de verre, laisse le soin à la ceinture périphérique inférieure, de rappeler la brique rose. « Kiosquistes » ou « kiosquières » — on ne sait par quels mots affectueux les désigner — n'en demeurent pas moins dans la tradition d'amabilité qui a fait le succès du « Beaugard », du « Ségol », de « Rouillan » ou du « Petit Nice » (pour la Loterie nationale ou les fleurs), NOUGUE-HOTZ pour les fruits de mer... A cette série de kiosques, il convient d'ajouter les édifices de la TCRT, les « comptoirs » de la Loterie nationale, les « baraquettes » des marchandes d'huîtres et autres « boutiques » dans la rue, qui poussent partout comme des champignons, et sont le gage d'une animation bien sympathique de nos espaces publics.

Kiosques-abri — Ce sont les ancêtres des « abribus » (voir ce mot). Ils servaient de salle d'attente aux voyageurs, et quelques-uns abritaient les services de la TCRT. Il y eut deux générations principales : les kiosques métalliques, et ceux en béton construits dans les années trente, dans un style et un décor qui les rapprochaient des kiosques à fleurs ou à journaux. A une époque plus récente, ont été édifiés des kiosques largement vitrés. Les premiers, qui dataient de la fin du XIX^e siècle, n'étaient pas toujours bien « habités ». Celui de la gare Saint-Agne donnait quelques soucis à la municipalité : « Il se passe dans ce pavillon des choses peu convenables. » Et le conseiller SALAMON demandait « de prendre des mesures pour que la morale publique soit mieux sauvegardée. Je vous demande aussi de faire effacer les inscriptions et dessins qui figurent sur les murs et qui feraient rougir un singe ». C'est à Saint-Agne que les soldats de la toute proche caserne Niel « prenaient le tram » !... Les « Charpentiers toulousains » dirigés par Paul BARTHE, construisirent les kiosques en ciment armé. Celui de la place Saint-Michel, décidé le 13 mars 1934, abrita un « complexe » TCRT-journaux-urinoirs. Quand fut construit l'autopont qui passe au-dessus, les journaux émigrèrent... le kiosque d'Esquirol fut mis en question dès 1980. En mai 1983, la situation était intenable, ce local étroit étant inadéquat au trafic, car chaque jour 50 000 voyageurs transitaient en autobus ! Il y eut une manifestation à l'appel de la CGT, et la rénovation fut

décidée, qui aboutit à la création d'Espace-Transport (voir ce mot). En 1981, le syndicat mixte des transports avait prévu un investissement de 3 milliards de francs pour la construction ou la rénovation des kiosques. Trois « modules » avaient été adoptés. Les « principaux », de 30 m² : locaux pour le contrôleur et le vendeur des titres de transport, salle de détente pour le personnel, un « abri-voyageurs » et les « commodités » ; les kiosques de 16 m² sans les locaux, et le module de 8 m², ne contiennent que... les commodités pour le personnel. Une vingtaine de kiosques ont été construits ou allaient être entrepris en 1987... A signaler par ailleurs, une autre génération d'abris surgis en 1986, à la façon de champignons habillés de verre, sans autre fonction bien évidente que d'être des supports d'affichage.

Kiosques à Musique — L'extraordinaire essor des orphéons au XIX^e siècle, et le goût de la flânerie à la Belle Epoque se conjuguèrent pour créer le lieu idéal de rendez-vous autour du kiosque à musique. Toutes les stations balnéaires, tous les lieux de villégiature en furent pourvus. Toulouse eut son kiosque à musique grâce à l'Exposition de 1887, à l'occasion de laquelle il avait été construit, sur les plans de GESTA. La création d'un « podium » au Jardin des Plantes détourna quelque peu l'attention du kiosque du Grand-Rond. En 1958, celui-ci est en fort mauvais état. Les sociétés musicales réclamaient sa restauration, mais le devis était lourd. Le 12 février 1959, l'architecte de la Ville, BRUNERIE, annonçait l'ouverture imminente des travaux. Quelques mois plus tard, une tonitruante « Toulousaine » célébrait sa renaissance... Plus modeste, le kiosque à musique édifié sur la place Marius-Pinel, connut une naissance difficile. Sa construction avait été adjugée à l'entreprise RIGATTI, le 27 mai 1932. Mais celle-ci fit faillite. Le 13 mars 1933, l'Union Méridionale de Construction (LASVIGNES) acceptait de terminer ce kiosque qui comportait, sur une surface de 50 m², une ossature en béton armé avec coupole et motifs décoratifs en mosaïque de grès flammé.

Kiosques-Vigie — Voir postes-vigie.

Kit-Cat — Bar-dancing, 4, rue de Constantine (1934).

Kléber — Voir Haedens.

Kléber (rue) — Voie créée vers 1900, appelée d'abord petite rue Beteille du nom du maraîcher Pierre BETEILLE, propriétaire de tous les terrains, y compris de la seconde petite rue Beteille qui deviendra la rue Saint-Just. La première fut assez rapidement baptisée Kléber, peut-être en commémoration du centenaire de la mort de Jean-Baptiste KLEBER qui écrasa l'armée vendéenne à Cholet (1793), l'armée turque à Héliopolis et tomba sous le poignard d'un mameluk, au Caire, en 1800.

Klehe (banque) — C'est le nom d'une famille toulousaine de banquiers dont la « Caisse Commerciale » avait été fondée en 1851. Son siège était 20, rue des Arts (aujourd'hui Société Bordelaise de Crédit). Il s'agit d'Alexandre-Joseph-Richard KLEHE, et de son épouse Emilie-Mathilde, de leur fils, Joseph-Fritz-Richard KLEHE, né le 8 mai 1872, époux de Marie-Zéoline-Alberte-Claire CABANES ; en 1906 leur est né un fils également nommé Richard.

Klucszk (rue) — Nom imaginaire, inventé par « Raymond Quatre » chroniqueur de *la Dépêche*, le 17 juillet 1952, pour démontrer fort plaisamment que « la première personne que l'on interroge sur la topographie d'une ville, n'est jamais de la ville en question » et « qu'un quartier n'est jamais fréquenté par les gens du quartier »...

Koenigs (boulevard Gabriel) — C'est l'ancien chemin de ronde de l'octroi, transformé en boulevard par disparition du mur médian. En 1940, on lui donne le nom de Gabriel-Xavier-Paul KOENIGS, né à Toulouse le 17 janvier 1858, fils de Jean-Henri KOENIGS, fabricant de pianos et de Marie-Joséphine-Octavie GAY. Agrégé de sciences mathématiques, il fit une brillante carrière de professeur à Besançon, à la Sorbonne, au Collège de France, ainsi qu'à Toulouse en 1885-1886. Sa spécialité fut la théorie des invariants intégraux, la géométrie infinitésimale, la cinématique et les mécanismes. Il est mort à Paris le 29 octobre 1931.

Sottisier — Beaucoup de personnes croient qu'il s'agit du général Marie-Pierre-François KOENIG (sans S), le héros de Bir-Hakeim (1890-1970).

Kopetzki — Célèbre famille de fourreurs, fondée à Toulouse par Franz KOPETZKI, né à Ellguth (Pologne) en 1866, son épouse Julie, née à Wasselonne (Bas-Rhin) et leurs enfants nés à Toulouse : Charles en 1898 et Edouard en 1903... On connaît les enseignes : *A l'Ours polaire*, *Au Renard Argenté* (voir ces noms). Alain KOPETZKI, continue cette réputation à la Visonnerie et la Société Générale des fourrures et peaux (1973). Et les musiciens toulousains n'oublient pas le réputé « quatuor KOPETZKI » créé par Edouard KOPETZKI.

Koufra (rue de) — Voie créée vers 1913. On voulut tout d'abord la nommer rue des Tectosages, mais ce fut la rue Clément, ou Clément-Laporte ou Clémence-Laporte (voir ces noms). En 1947, on lui donne le nom de rue de Koufra. C'est le nom d'un groupe d'oasis en Lybie où les Italiens avaient établi un aérodrome, et qui fut conquis par les Français de LECLERC en 1941.

Krüger (rue) — C'est l'une des voies de la Cité Ouvrière (voir ce nom) créée vers 1875. On lui donna le nom de Paul KRÜGER, président de la république du Transvaal, qui dirigea la résistance des Boers contre les Anglais. Il mourut en 1904.

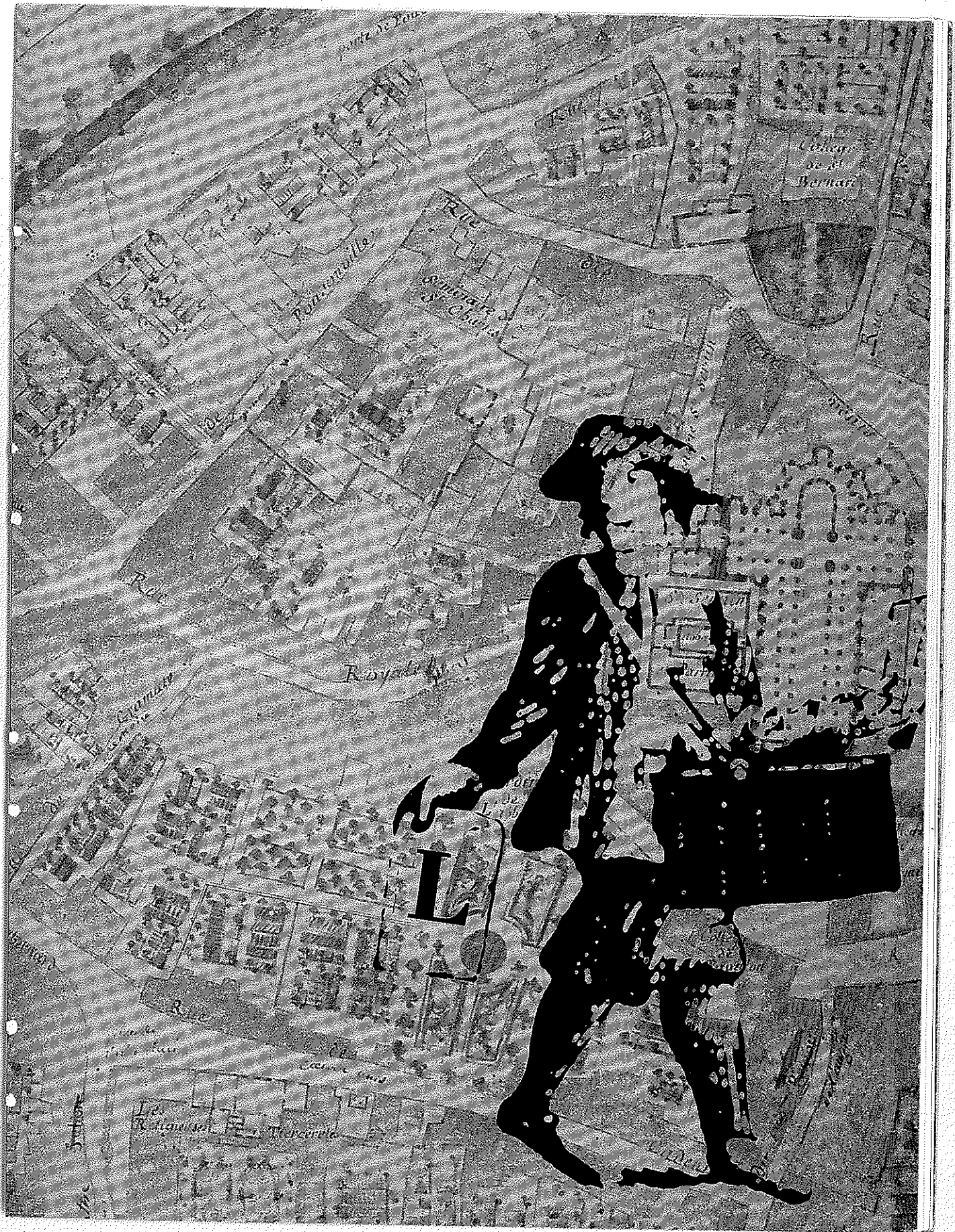


Aimé Kunc, d'après Metteix.

Kunc (impasse Aimé) — Nom donné à une voie nouvelle créée en 1981 à la Flambelle. Aimé-Gabriel-Marie-Joseph CUNQ — telle est la graphie d'origine du nom — est né le 20 janvier 1877, 3, rue Vélane, fils d'Aloys-Martin CUNQ, maître de chapelle à la Métropole, et de Marie-Anne-Françoise-Henriette DARGEIN. Il épousa à Paris, le 28 décembre 1907, Eulalie-Jeanne-Pauline BALDOCCHI. Sous le nom d'Aimé KUNC, il a réalisé une carrière musicale remarquable. Grand Prix de Rome en 1902, il est devenu directeur du Conservatoire de Toulouse de 1914 à 1944. Son œuvre comprend une production abondante. Il est décédé le 13 février 1958, 43, rue Saint-Louis. Son frère aîné, Pierre

KUNC, fut également musicien et compositeur (1865-1941).

Kursaal-Palace — En allemand un Kursaal, littéralement : salle de cure, est une salle publique de réunion, de conversation, pour les baigneurs de villes d'eaux. A Toulouse ce fut le lieu de plaisir, à l'Embouchure, qui eut ses grandes heures à la Belle Epoque et entre les deux guerres. En octobre 1912, on y monta un « village noir » avec plus de cent indigènes hommes, femmes et enfants. Il y avait une immense piste de patinage à roulettes et, en 1925, on y donnait des concerts d'été. C'était aussi un restaurant.



L

LAAS — Sigle pour « Laboratoire d'Automatisme et d'Analyse des Systèmes », fondé en octobre 1967 dans le cadre du CNRS.

Labadie (chemin) — Ancien nom, avant 1931, du chemin Abadie.

Labadie (librairie) — Angle de la rue de Metz et de la rue des Marchands. L'une des plus importantes et sympathiques librairies toulousaines, haut lieu de la culture toulousaine, a disparu le 3 août 1983 dans un incendie allumé par un imprudent ou un malfaiteur qui mit le feu aux cartons et poubelles déposés sur le trottoir ! Créé en 1925 par Gérard LABADIE, puis continué par son fils également prénommé Gérard, ce lieu de rendez-vous universitaire a définitivement fermé le 1^{er} avril 1985. C'est un manque à vivre important pour ce coin de Toulouse.

Labadie — Métairie à Lespinet (1612).

Labarthe (chemin de) — Voir Barthe.

Labastide — Voir Bastide (La).

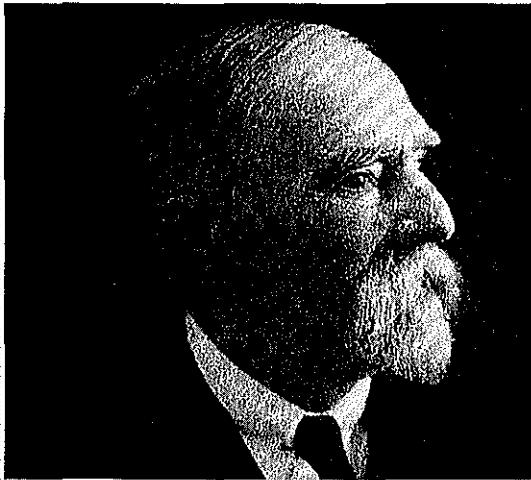
Labat de Moulens (Hôtel) — Ou de Puymaurin, 34, rue du Languedoc. CHALANDE 120 — C'est l'ancien n° 30 de la rue du Vieux-Raisin, reconstruit au XVII^e siècle, remanié, séparé du grand immeuble éventré par la rue Ozenne (vestige rue d'Aussargues). Les DAHUS, les TOURNOER, les TOUPIGNON, les SAINT-LAURENT le possédèrent. Jean-Pierre LABAT de MOULENS qui le fit transformer en 1770, a donné l'occasion aux archéologues et au Syndicat d'Initia-

tive de lui donner son nom. On pourrait l'appeler l'Hôtel de Puymaurin, cette famille, par la suite, l'ayant possédé (voir ce nom). Jean-Pierre LABAT de MOULENS était né à Laffite-Vigordane (Haute-Garonne) le 1^{er} juin 1725. Il succéda, le 10 mai 1760 dans l'office de Conseiller au Parlement, à son oncle Jean-François de SAINT-LAURENT. Malgré une évidente conduite de « bon civisme » reconnue jusqu'à la Convention, il n'échappa pas à la guillotine et fut exécuté le 6 juillet 1794.

Labat de Savignac (rue) — C'est l'ancien chemin de Griffoulet, dont le nom fut changé en 1935 en raison de la prolifération des voies du même nom. En 1882, le chemin partait de la route de Balma (avenue de la Gloire) et se terminait en cul-de-sac à la métairie TIMBAL. On le prolongea, ce qui détermina la formation de rues nouvelles. En 1914, après avoir envisagé de donner le nom d'Ausone à une partie du chemin de Griffoulet, on proposa d'appeler l'autre, rue Labat de Savignac. Cette dernière proposition ne fut reprise que vingt ans plus tard. On attribue à ce célèbre architecte, dont la biographie reste entièrement à préciser, un grand nombre d'Hôtels toulousains de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Labatut (rue Jacques) — Voie ouverte dans la première moitié du XIX^e siècle, appelée rue Traversière des Potiers. En janvier 1936, on lui donna son nom actuel. Jacques-Théodore-Dominique LABATUT, fils de Raymond LABATUT, cloutier, et de Madeleine MOULEDOUS, est né à Toulouse le 31 juillet 1851, 1, place Dupuy. Sculpteur et dessinateur de grand talent, il a

laissé de nombreuses œuvres, dont le *Moïse à vingt ans maudissant l'Égypte* (square Wilson) et surtout *La mort de Roland*. Jacques LABATUT est mort à Biarritz en 1935.



Jacques Labatut.

Labatut (rue Jacques) — Nom proposé en février 1936 pour la rue Traversière Estieu, qui deviendra rue Bourbotte.

Labbé (pavillon Ed.) — A l'École des Beaux-Arts. Les cours de l'École pratique ménagère devaient s'y ouvrir « incessamment » en septembre 1932 ! (d'après le Bulletin Municipal).

Labéda (rue) — Au début du XIX^e siècle, quand le « rempart Saint-Aubin » fut démoli, et le boulevard du même nom créé, ce fut la rue Neuve Saint-Aubin. En 1909, on lui donna le nom de Labéda. L'absence de prénom permet d'honorer par une même plaque Jacques et Aristide LABEDA. Le père est né à Limoux (Aude) le 16 décembre 1795, fils de Barthélemy LABEDA, ouvrier boulanger. Ayant appris à écrire, et son écriture étant magnifique, il n'eut aucune peine à trouver un emploi au greffe du tribunal de Limoux. A la terrible levée de troupes de 1813, il fut placé sous le commandement de SUCHET et fit la malheureuse campagne de Catalogne. Il en revint vivant et sergent-major, puis se retrouva chargé de l'enseignement mutuel, alors à la mode, dans l'Institution TOUSSAINT rue du Taur. En 1828, il est nommé à l'école du Centre, premier établis-

sement d'instruction primaire publique gratuite, tandis que son épouse Emilie-Julie ESCOLIER dirigeait, depuis 1834, la première école « du Centre » pour les filles. Levé à cinq heures, couché le soir vers dix heures, il déjeunait dans l'école, d'un invariable menu : trois œufs et trois pommes. Antoine-Isidore-Aristide LABEDA, le fils, né à Toulouse le 1^{er} mars 1838, obtint son doctorat en médecine en 1865. Chirurgien des Hôpitaux de Toulouse, il fut nommé professeur (1871), puis doyen de la Faculté, Conseiller municipal de 1884 à 1888 ; il fut, le 22 septembre 1894, président de la délégation spéciale qui remplaça la municipalité SERRES. Il est mort à Toulouse, 14, rue Saint-Luc, le 18 mars 1907.

Labège (commune de) — Les communes de Labège et Toulouse sont limitrophes sur environ 1 km, au-delà du château de Madron. Mais les créations récentes (grandes surfaces, zones résidentielles) ont fait du territoire de Labège, un « faubourg » indissoluble de Toulouse. Historiquement, son territoire fut majoritairement occupé par les possédants toulousains : Collège de Périgord, Grands Carmes, carmélites... Le temps n'est plus où certains paysans de Labège remplissaient leurs paniers de fruits, et de figues notamment, et partaient à pied les vendre à Toulouse, les portant sur leur tête, mais bénéficiant en certains points de reposoirs (pausadous), piquets surmontés d'une planche ! Aujourd'hui, ce sont les Toulousains qui, en voiture, gagnent les grandes réalisations d'Innopole, Carrefour.

Labège (route de) — C'est l'ancien chemin de grande communication n° 16, qui désignait la partie de l'itinéraire historique de la route de Narbonne par la rive droite de l'Hers, depuis Baziège, localité où elle rejoint la nationale, d'où son nom de route de Baziège... A Montaudran, elle rejoint la route de Revel, avec laquelle cette voie de rive droite confond son entrée dans Toulouse. Son nom définitif de route de Labège date de 1933.

Labérie père et fils — Distillateurs, 8, boulevard Michelet et 15, boulevard Riquet. Maison fondée en 1828.

Laberty (impasse Lucien) — Nom donné en 1972 à une voie nouvelle tracée vers 1970. Lucien LABERTY, fils de Jean-Baptiste LABERTY et de Jeanne-Marie-Félicité COUGET, est né à Arudy (Pyrénées-Atlantiques) le 8 janvier 1914. Il est « Mort pour la France », le 6 juin 1940 à Remaugies (Somme) à bord d'un avion Leo-45 où il servait comme sergent-mitrailleur. En 1943, la médaille militaire et la croix de guerre lui furent décernées à titre posthume (renseignements communiqués par son frère, M. René LABERTY).

Labiche (rue Eugène) — Voie formée après 1920, en impasse sur l'avenue de Fronton, sous le nom d'impasse de la Prévoyance. En 1937 on lui donna le nom d'impasse Eugène Labiche, puis, en 1965, prolongée jusqu'à la route de Launaguet, elle mérita le titre de « rue ». Son classement dans le domaine public est intervenu en décembre 1982. Eugène LABICHE, né à Paris en 1815, auteur de vaudevilles — il en écrivit 174, tous remarquables — est surtout connu pour *Le Voyage de M. Perrichon*, *Un chapeau de paille d'Italie*. Il est mort à Paris, 67, rue Caumartin, en 1888.



Le Bazar Labit en 1880. (Photo G. Ancely)

Labit (bazar) ou **Maison Universelle** — 54, rue Saint-Rome (1878) puis 27, rue d'Alsace-Lorraine. C'est aujourd'hui le magasin « Printafix ». Antoine LABIT, fils de Louis LABIT, chapelier, et de Marie-Antoinette TERNES, est né à Toulouse le 25 juillet 1832. Il épousa en premières noces Jeanne-Marie CLAVE, et en deuxièmes noces Jeanne-Hélène CLAVE. C'est du premier mariage qu'est né Georges LABIT

(ci-après). Antoine LABIT fit son testament le 8 novembre 1905, comportant le legs à la Ville, des biens de son fils décédé, et mourut le 12 décembre 1912, 46, rue Bayard.

Labit (musée) — Georges LABIT avait recueilli, au cours de ses voyages, de nombreux objets d'art ou de curiosité d'Extrême-Orient, qu'il avait installés, dès 1893, dans sa villa située à l'angle de la « rue Neuve Monplaisir » (rue des Martyrs-de-la-Libération) et de la rue du Japon. A sa mort (1899), villa et collections firent l'objet d'une difficile dévolution. Antoine LABIT, son père, par son testament du 8 novembre 1905, les légua à la Ville, mais à sa mort, en 1912, s'ouvrit un long procès avec les héritiers, qui dure encore en 1924, circonstances qui livrèrent aux rats, aux moisissures et même à la pluie, les précieuses et fragiles collections. En 1935, le docteur SALLET et Philippe STERN permirent une réouverture au public. En 1945, Paul MESPLE prit le Musée en charge, mais ce n'est qu'en 1971, après restauration des lieux et des collections que, sous l'impulsion de Mme Jeanne C. GUILLEVIC, on fit du « Musée Georges Labit », le digne partenaire du Musée Guimet parisien.

Labit (rue Georges) — Nom donné à une voie nouvelle au quartier de la Briqueterie, après sa reconstruction en 1980. Louis-Victor-Georges LABIT, fils d'Antoine (ci-avant) et de Louise-Jeanne-Marie CLAVE, est né 54, rue Saint-Rome le 12 février 1862. Grand voyageur, il collectionna d'innombrables objets d'Extrême-Orient et d'autres contrées exotiques, et organisa un musée privé dans la villa qu'il fit construire rue du Japon et rue Neuve Monplaisir (voir ci-dessus). Il est mort tragiquement le 9 février 1899.

Laboriette — Voir Boriette (la).

Laborieuse (La) — Peinture-vitrierie, 1, rue des Régans (1920).

Laborieux (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de la Rouquette (= rue Etroite).

Laborieux (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Brûlée.

Labouche frères — La « Maison Labouche frères » a été créée, en 1848, par Hector-François LABOUCHE et continuée par ses deux fils. Ce sont eux, les « frères LABOUCHE » qui, à la Belle Epoque, produiront une grande quantité de cartes postales, d'excellente qualité, aujourd'hui très recherchées par les cartophiles. Le 8 novembre 1823, naissait à Pamiers (Ariège) Hector-François LABOUCHE. Venu à Toulouse, marié à Bernarde-Joséphine-Marie-Pétronille DUCOS, il en eut trois enfants ; une fille Jeanne et deux fils, Jean-François, né le 3 décembre 1864, Eugène-Calixte-Raphaël, né le 5 octobre 1867. Eugène épousa Germaine FAIGOUX. Il est décédé le 15 août 1938, au 18, rue Lafayette. Lucien épousa Marie-Magdeleine DUCLOS, née à Perpignan en 1871 et vécut jusqu'au 14 mars 1959. André-Louis, leur fils né en 1896 et Suzanne Germaine, leur fille, continuèrent la famille. Dès 1850, à l'occasion de l'Exposition de Toulouse, Hector LABOUCHE put manifester ses talents de graveur lithographe et obtint une mention honorable ; en 1865, une récompense supérieure : médaille d'argent. Le compte rendu de l'Exposition énonce : « Les registres de sa fabrication sont très bien établis, ses lithographies sont soignées et belles ; les cachets-armoiries et les timbres de sa gravure ou ciselure qu'il a exposés sont artistement traités et font le plus grand honneur à son établissement, dont l'importance est connue à Toulouse. Il existe peu d'établissements dans le Midi de la France dont les assortiments d'articles de bureau soient aussi variés et aussi choisis que dans celui-ci. M. LABOUCHE occupe dans ses ateliers de lithographie et de gravure l'élite des ouvriers du genre. Aussi, tous les travaux qui sortent de cette maison sont irréprochables sous tous les rapports. Les relations d'affaires de M. LABOUCHE sont très importantes sur la place et au-dehors. » L'imagination créatrice ne fit jamais défaut dans l'entreprise. En 1872, fut créé le « classe-valeurs », breveté, capable de renfermer valeurs, titres, reçus, coupons et tous documents précieux... C'était l'époque de Suez ! L'une des productions les mieux appréciées des Toulousains fut le « Nouveau plan de Toulouse », annoncé dès 1872, « sur grand format colombier, dressé et exécuté après études sur le terrain, avec des modifications les plus récentes ». D'autres plans suivirent, toujours marqués

par leur caractère précis et très pratique. Ce fut l'une des spécialités de la maison.

Labouche (rue) — Nom donné dès 1972, à la demande de la SETOMIP, à une voie nouvelle du quartier des imprimeurs, dans la zone industrielle de Thibaud. C'est un hommage aux frères LABOUCHE (ci-dessus). Le nom a été entériné par la commission du 18 février 1974.

Laboureur (chemin du) — Nom proposé en 1947 pour le chemin des Carmes.

Labourgade (chemin, métairie de) — Nom d'un chemin à Montaudran (XVII^e siècle) desservant la métairie du même nom, propriété des SABATIER de LA BOURGADE. En 1614, le métayer s'appelle JAUNAS dit « le cap plumat ». En 1651, on reconstruit le pont d'accès au chemin, depuis le grand chemin de Montaudran : « le chemin de la Bourgade, dit Villeloing.... »

Labrador (Au) — Fourrures, 31, rue Saint-Rome. Succède vers 1930 à LAFFONT et PHILIPPE.

Labrousse (rue Michel) — Nom proposé le 8 mars 1988 pour une voie nouvelle dans la ZAC de Basso-Cambo. Corrèzien d'origine, né en 1912, condisciple de Georges POMPIDOU et de Léopold SENGHOR à l'École normale supérieure, Michel LABROUSSE, après un séjour à l'École Française de Rome, fut nommé professeur à la faculté des lettres de Toulouse. Son ouvrage, *Toulouse-Antique*, est un travail considérable où il s'est efforcé de montrer que Toulouse avait été une ville romaine importante. Directeur de la circonscription archéologique, il a conduit ou supervisé toutes les fouilles importantes en Midi-Pyrénées. Il fut président de la Société archéologique du Midi et membre de la commission des noms de rues. Il est décédé en janvier 1988 et a été inhumé en Corrèze, au cimetière de Sainte-Féréole.

Labruyère (rue) — Nom donné en 1947 à la rue Saint-Raymond. La rue avait été créée le 17 mai 1926 dans le lotissement projeté par M. SAINT-RAYMOND qui avait voulu donner son nom à cette voie. En 1947, il n'y avait pas d'autre rue de ce nom à Toulouse. Pourquoi lui avoir

donné le nom de Jean de LA BRUYÈRE, l'auteur des *Caractères de Théophraste*, qui serait bien surpris de se retrouver rue des Fontaines, si loin de Paris où il est né en 1645, et de Versailles où il est mort le 11 mai 1696. Il est vrai qu'il dit un jour, parlant de lui-même : « L'homme de lettres est trivial comme une borne au coin des rues. »

Lac : Crémon - Reynerie - Sesquières (voir ces noms).

Lac (résidences du) — Au bord du lac de Reynerie, « laurier d'or de l'habitat 1974 ».

Laca (la) — Un *laco* est une mare, une petite lagune, voire un petit lac. Ce terme s'est appliqué à divers lieux présentant cette particularité : *al pas de la laca* (1411), *a la laca del spinet* (1447), allusion à la retenue (*restanca*) de l'Hers (voir Sauzat). Mais le lieu le plus fréquemment désigné est la *laca* de Saint-Cyprien, nom que perpétue la rue de la Laque.

Lacaux (hôtel) — 9, boulevard Bonrepos (BORT, 1896). Dit aussi l'hôtel Perpignanais (J. BORT, 1905 ; COSTE, 1920).

Lac d'Oo (résidence du) — A la Côte-Pavée (L'Auxiliaire Foncière, 1986).

Lac d'Oo (rue du) — Voie créée vers 1935, d'abord en impasse sur la rue du... Puits (devenue rue Affre), puis prolongée jusqu'à l'avenue Raymond Naves.

Lacépède (impasse ou rue Etienne) — A l'origine, ce fut le chemin de ronde longeant la courbure de la voie ferrée de la ligne de Toulouse-Capdenac. Lorsque fut créé le « shunt » permettant une liaison directe avec Saint-Jory, la « rue » Lacépède fut sectionnée en deux impasses : l'impasse Michel-Ange et l'impasse Lacépède. Prolongée, désenclavée, elle est devenue à nouveau une rue... Bernard-Germain-Etienne de LA VILLE, comte de LACÉPÈDE, fils de Jean-Joseph-Médard, comte de LA VILLE-SUR-ILLON, seigneur de Coupat, Plaisance, Cadillac et autres lieux, petit-neveu d'un maréchal de camp de Louis XIV, naquit à Agen le 26 décembre 1756. Naturaliste, il continua l'œuvre de BUFFON, abandonnant pour cela la carrière de musicien, non sans avoir composé la musique de l'opéra *Omphale*. Il fut aussi

historien et publia une *Histoire de l'Europe* en 18 volumes.

Lacépède (rue Etienne) — Ancien nom de l'impasse Michel-Ange.

Lachambre (rue François) — Nom donné en 1962 à une voie nouvelle. François-Joseph-Raymond LACHAMBRE, né à Toulouse le 11 mai 1889, fils de Martial-Roch LACHAMBRE et de Marie-Pétronille CLAMENS, époux de Marie-Louise-Paul GROC, ingénieur des Arts et Manufactures, fut Président directeur du Comité interprofessionnel paritaire du logement (CIPL) de la Haute-Garonne. Il est mort le 17 mai 1960 à son domicile, 7, rue des Lilas.

Lachenal (rue) — Nom donné en 1957 à une voie nouvelle. Compte tenu du relief de la Côte-Pavée, on a choisi de l'appeler du nom du vainqueur de l'Annapurna (1950). Louis LACHENAL, né à Annecy en 1921, mort à Chamonix en 1955.

La Ciotat (place et rue) — Voir Ciotat.

Lackmé (*sic*) (villa) — 1, rue Bégué-David (colonel A. de MONTETY, 1920).

Laclau (bains) — Ile de Tounis (1847) puis 21, rue des Couteliers (1860).

Lacointa (institution) — Voir Musset.

Lacombe (bar) — 1, rue Achille-Viadieu (1950).

Lacordaire (avenue) — Nom donné en 1960 à la voie d'accès au nouveau « studium » des Dominicains. Jean-Baptiste-Henri LACORDAIRE était né en 1802 à Recey-sur-Ource dans la Côte-d'Or. Après quelques années passées au barreau, il entra au séminaire en 1824 et prit l'habit des frères prêcheurs le 5 avril 1839. Dans notre région, il entreprit de régénérer la Maison de Sorèze où il est mort le 21 novembre 1861. Le 18 juillet 1852, le célèbre prédicateur prononça, à Saint-Sernin, le panégyrique de saint Thomas d'Aquin. En 1853, il est à nouveau à Toulouse pour le rétablissement de l'ordre dominicain dont le premier acte fut la bénédiction d'une petite chapelle rue Vélane, puis donna huit conférences dans la cathédrale Saint-Etienne, puis à Saint-Sernin. Le 18 janvier 1854, LACORDAIRE était reçu à l'Académie de législation et donna une

conférence le 2 juillet à la séance publique. Il aurait voulu se fixer à Toulouse, mais ce fut à l'École de Sorèze qu'il dut résider pour en assurer la bonne marche. Il fut en fait largement Toulousain par ses nombreuses conférences.

Lacordaire (impasse Jean-Baptiste) — Nom donné le 12 mai 1980, à la demande du supérieur du couvent des dominicains, à la nouvelle voie créée en conséquence de la vente de terrain destiné à la construction de la faculté de pharmacie, sur le chemin des Maraîchers.

Lacordaire (résidence) — Route de Narbonne (1969).

Lacordaire (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Godolin.

Lacournaudric — Ancienne communauté n'appartenant pas au territoire communal de Toulouse, mais aujourd'hui, à celui de l'Union. Les formes anciennes disent suffisamment qu'il s'agissait à l'origine, du domaine fortifié d'un certain « Audric » : *Curia Audrici*, *Curia N'Audric*, *la cort n'Audric*. Au XIV^e siècle, plusieurs dizaines de Toulousains y possèdent des biens. Gabriel de COMINHYAN sera seigneur de Lacornaudric au XVIII^e siècle. Cette communauté, distincte de sa voisine Belbeze, avait cependant avec elle, une église commune : Saint-Jean-de-Kyrie-Eleyson. Après 1800, les deux communautés furent réunies en une seule commune. L'arrêté préfectoral du 4 décembre 1868 redivisa le territoire en deux communes : Saint-Jean et l'Union, Lacornaudric fut réunie à cette dernière.

Lacourtenourt — Comme pour Lacornaudric, les formes anciennes sont transparentes : *curia d'en Sort curiam Surdi*. C'est la « cour » d'un certain « Surdus »... Il est tout à fait probable qu'il s'agit de Hugo SURDI qui, en 1184, reçut le domaine à lui donné par Raymond V. Le territoire de Lacourtenourt est compris dans les communes d'Aucamville et de Fenouillet, et, pour une petite part, dans celle de Toulouse.

Lacourtenourt (gare, station) — La gare SNCF de Lacourtenourt a été établie sur le territoire

de Toulouse. Elle était jadis desservie par les trains omnibus pour Cahors, qui daignaient s'y arrêter. Le 30 septembre 1985 a été inaugurée une desserte plus fréquente de cinq services dans chaque sens, par la voie dite de service qui double la ligne Toulouse-Montauban.

Lac Crémon (rue du) — Premier nom (avant 1947) de la rue Ausone.

Lacroix-Falgarde (chemin de) — Ancien nom du chemin des Etroits.

Lacrouts (café-restaurant) — 98, route d'Espagne (1950).

Lacvivier (externat) — 8, rue de l'Orient (Mlle CROISIER de LACVIVIER, 1905).

Lady — Bonneterie, 6, rue Saint-Antoine-du-T (1940).

Laetitia — Résidence, 16, impasse Darthe (COPROPAGI, 1982).

Lafage (impasse de la Clairière) — Voir Clairière-Lafage.

Lafage (rue) — Ancien nom, de 1875 à 1887, de la rue Auber.

Lafage (rue Raymond) — Nom proposé en 1914 pour la rue Saint-Dominique-des-Chalets : « Raymond LAFAGE (1654-1684), célèbre dessinateur toulousain. »

Lafage (rue) — Simple passage à la fin du XIX^e siècle, puis voie reliée à la rue Clément. Ce fut vers 1900, la petite rue de la Croix-de-Pierre, puis en 1930, rue Lafage, avec pour annexe, la petite rue Lafage. Raymond LA FAGE ou LAFAGE serait né à Lisle d'Albi (Lisle-sur-Tarn - 81) mais son acte de baptême n'a pas été retrouvé et sa biographie reste à écrire. Passionné pour le dessin, il eut la réputation de débauché, et serait un solide ancêtre de la pornographie, mais on n'a conservé aucun des dessins qui « blessaient les règles de la bienséance et de la pudeur, mais exécutés supérieurement ». Ses autres productions suffirent, il est vrai, à assurer sa gloire. C'était « un assez petit homme,

camard, noiraud ». Raymond LAFAGE serait mort à Lyon, partant pour l'Italie, le 5 novembre 1684, d'un accident de monture, cheval ou peut-être âne, on ne sait.

Bibl. — MESURET (Robert), Les Dessins de Raymond LA FAGE, Toulouse, Catalogue Exposition, 1962.

Lafage (rue Traversière) — Ancien nom, avant 1947, de la rue Dumège.

Lafaille (rue) — Voie créée vers 1840, dite impasse Lafaille tant que la future rue Denfert-Rochereau fut en « construction ». Germain de LAFAILLE est né à Castelnaudary le 13 octobre 1616, fils d'un avocat du Roi au siège de cette ville où il fut lui-même pourvu de cette charge. Il participa comme secrétaire de LAFERRIERE, intendant de la Généralité de Montauban, dans la Révolte des Croquants de Rouergue, et devint, en 1655, syndic de l'Hôtel de Ville de Toulouse. Il fut quatre fois capitoul, et écrivit *Les Annales de Toulouse*, et un *Traité de Noblesse des Capitouls*. Il est le fondateur de l'ancienne galerie des Illustres qui compta d'abord trente bustes, puis quarante-sept, dont... le sien. Il mourut le 12 novembre 1712.



Germain de Lafaille.

Lafargue — Lieu-dit à Lafourguette, vers 1920.

Lafargue (rue) — Ancien nom de la rue de l'Estrapade (= rue Réclusane).

Lafargue (rue Paul) — Ancien nom de la rue de la Source.

Lafargue (Marc) — Voir Laffargue.

Lafargue (monument Marc) — Érigé en 1936 au Jardin du Musée, inauguré le 7 mai, c'est une œuvre du sculpteur Henry PARAYRE.

Lafaurie (rue) — Nom donné en 1947 au petit chemin de l'Eglise de Montaudran qu'on avait tout d'abord envisagé d'appeler rue Jemmapes. Il s'agissait de différencier le « chemin » du « petit chemin » de l'Eglise. Le premier nom est resté. Bertrand-Adolphe-Marceau LAFAURIE est né le 3 avril 1876, 12, rue Traversière-Saint-Aubin, fils d'Edouard-Michel, voyageur de commerce, et de Marie-Anne-Rosalie AZIBERT. Marié à Paris le 16 mars 1909 avec Marceline GILLY, il revint à Toulouse exercer son art de sculpteur sur bois, dessinateur et aquarelliste, et participa à divers salons, notamment celui des Artistes Méridionaux dont il était sociétaire depuis 1920. Il est mort à Toulouse le 28 mars 1966.

Lafayette (allées) — Nous avons dit, à propos des allées Jean-Jaurès, qu'en 1830, Lafayette avait remplacé le nom d'Angoulême, dans la désignation de ces allées. Cela ne se fit pas sans heurts. Un placard « séditionnel » fut apposé sous la nouvelle plaque, dont voici le texte :

Merde pour Lafayette :

Nous ne sommes fâchés que
de voir en ville le nom d'un brigand, d'un
célébrat, en un mot un révolutionnaire et un...
tout sa a été une folie de la part de
l'administration de placarder un nom
aussi vilain que celui la pour une place
et une promenade que celle la. Nous
désirons que l'administration ouvrira les
yeux et qu'on changera ce nom a celui de
place et allée du Temps, ou place des armées.
Si l'administration veut éviter des grand
desordres dans la ville on n'a qu'a enlever ce
nom et du cas contraire, il va y éclater une grande
Révolte qui tombera en partie sur les administrations
de la ville qu'on y fasse donc bien attention, ce
parti ne donne que huit jours, et j'ose me flatter
que mon parti est fort, prenez y garde.

A bas Lafayette et le roi de paille
Vive Napoléon II.

C'est qu'en 1830, Marie-Joseph-Gilbert MOTIER, marquis de LA FAYETTE, le héros de l'Indépendance américaine, aurait pu, au moment de la révolution de juillet, devenir président de la République. Il préféra pousser Louis-Philippe vers le trône. L'attribution généreuse de son nom à des voies publiques toulousaines avait un sens largement politique. Généreuse, elle le fut, et en novembre 1903, le journaliste Eugène REYNIS pouvait proclamer : « Les Américains n'ignorent pas que Toulouse a un culte particulier pour un des principaux héros de leur indépendance. N'avons-nous pas la rue Lafayette, la place Lafayette, le square Lafayette, l'avenue Lafayette, l'allée Lafayette, et vous vous rappelez tous sûrement de cet Anglais de passage dans nos murs et qui, en voyant la statue qui se dresse devant l'Ecole Vétérinaire s'écriait : « C'est Lafayette », et un loustic de lui répondre : « Oui, mais à Toulouse nous l'appelons Riquet. » Donc, chez nous, tout est en Lafayette. » L'anecdote de RIQUET pris pour LA FAYETTE ne date donc pas de 1917, comme on l'a cru trop souvent. D'autant que depuis 1916 les « allées » s'appelaient Jean-Jaurès ! La place Lafayette deviendra la place Wilson, et l'avenue Lafayette : l'allée du Président-Roosevelt.

Lafayette (avenue) — Ancien nom de l'allée Président-Roosevelt — Voir Roosevelt.

Lafayette (cinéma-théâtre) — C'est l'établissement qui a précédé le Gaumont-Palace où l'on fit des séances de cinéma dès 1911.

Lafayette (écoles maternelles) — 76, allées Jean-Jaurès.

Lafayette (Galleries) — Voir Galleries Lafayette.

Lafayette (garage) — Automobiles, cycles, 57 bis, puis 71, allées Jean-Jaurès, et 1, rue du Moulin-Bayard (Albert SOULET, 1905). Deviendra vers 1930 la Société des Automobiles Salmson (G. CHATEAU, 1935).

Lafayette (Grand café-restaurant) — 15, place Lafayette (1905). Etablissement de grande réputation ; ses salles étaient les lieux privilégiés des meilleurs banquets. Dans ses salons dorés, rouges ou verts « de famille et sociétés » (1907), son jardin d'été et son jardin d'hiver, et sa terrasse sur la place qui lui a donné son nom, se donnaient les rendez-vous toulousains des gens de qualité. Il avait succédé au Sion d'AUBERDIAC quand



Allées Lafayette.

la Société des Grands Cafés reprit le local, en 1902. Vers 1930, l'équipe de l'établissement se composait de 70 personnes, une équipe de football put être formée avec le personnel qui pratiquait aussi les randonnées à vélo. On y vit simultanément deux orchestres et deux pistes de danse, des salles pleines à craquer après le spectacle à minuit. En 1952, pour l'inauguration des Arènes, 300 banqueteurs entourèrent le minis-

Lafayette (rue) — Le premier nom de cette rue fut : *carr. de Villanova* (1145), et le nom de Villeneuve lui resta jusqu'au XIX^e siècle, en concomitance avec celui d'Aguilhères pour sa partie proche du Capitole ou du Petit Versailles (voir ces noms). VERGNES, qui ne lésine pas sur les noms, voulut donner le nom de rue de l'Inviolabilité à la rue d'Aguilhères, de rue des Conquérants à la rue du Petit Versailles et de



Grand café-restaurant Lafayette

tre RAMADIER qui, à cette occasion, annonça la création... de la vignette automobile ! Devenu propriété du groupe MAUREL, le Lafayette a été vendu le 12 décembre 1984, pour devenir le Bistrot romain.

Bibl. — *La Dépêche*, 14 décembre 1984, Intervention d'Emile CHALENÇON, « ancien » du Lafayette, par C. DOMAIRON.

Lafayette-hôtel — 5, rue Cafarelli (1930 ; Mme GOUTAL, 1950).

Lafayette — Pâtisserie, 12, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1930 à DEFFEISSE, pâtissier.

Lafayette (place) — Nom de la place Wilson avant 1919.

rue des Efficaces à la rue Villeneuve. Le tableau de l'an II porte : rue... Révolution ! Au XIX^e siècle, le nom suit le pouvoir : rue Bonaparte (1806-1814), d'Angoulême (1814-1830), Lafayette (1830-1850), Louis Napoléon (1850-1870). La création de la place, aujourd'hui



d'hui Wilson, lui assura un débouché intéressant ainsi qu'un très léger prolongement.

Lafayette (villa) — 9, rue neuve Saint-Sylve (= rue Blaja) (Mme DOUZON, 1922).

Laffargue (rue Marc) — Nom donné le 12 octobre 1971 à une voie de desserte des immeubles du lotissement « Résidence des Capitouls ». Elle a été classée dans le domaine communal en 1986. Marie-Jean-Eugène, dit Marc, LAFARGUE est né 62, rue de la Pomme le 15 mai 1876, fils de Victor-François-Mamert LAFARGUE, tailleur, et de Jeanne Aimée SATGE. Il épousa à Paris, le 23 décembre 1907, Lydie-Gabrielle VAISSIE et mourut 22, route de Saint-Simon, le 7 mai 1927. Poète lyrique, il a chanté le Midi et Toulouse ; journaliste, il défendit avec véhémence le Pont Neuf et le site de Garonne, menacés. Bibliothécaire, il légua, par testament du 3 août 1922 une rente au Musée et à la bibliothèque de la Ville, pour l'acquisition de dessins et d'ouvrages de poésie.

Laffitte (impasse et rue Jacques) — Le nom de Jacques LAF(F)ITTE était en quelque sorte « en réserve » vers 1860, et certains plans l'attribuent à la rue Denfert-Rochereau. Il fut donné à la rue actuelle, à cette même époque, et à l'impasse un peu plus tard, pour remplacer son premier nom d'impasse Bayard (1878). Jacques LAF-FITTE, né en 1767, fils d'un pauvre charpentier de Bayonne surchargé d'enfants, était « monté » à Paris à la veille de la Révolution. On connaît l'anecdote : se présentant à la banque PERREGAUX pour solliciter un poste de commis, il fut éconduit. Mais, en sortant, il vit une épingle et la ramassa. PERREGAUX qui le regardait de sa fenêtre, le rappela et l'engagea. Il débuta ainsi sa carrière de roi des banquiers et de banquier des Rois. Gouverneur de la Banque de France puis ministre des Finances, il mourut presque ruiné en 1844. Mais le petit Basque a donné son nom à une ville des Yvelines, une rue de Paris et... une rue de Toulouse !
Sottisier — La manière d'écrire ce nom : LAFITE-LAFFITE-LAFITTE ou LAFFITTE !

Laffitte (petite rue Jacques) — Ancien nom de la rue Maurice-Ribis.

Laffont — Propriété sur le chemin de Colas-son (vers 1920).

Laffont (pension) — Voir Dames Lafont.

Lafforgue — Nom donné en 1882 à une partie du chemin de Las Croses, devenu rue Lucien-Lafforgue.

Lafforgue (impasse) — Ancien nom (au XVI^e siècle) de la rue Baour-Lormian (COPPOLANI).

Lafforgue (impasse) — Ancien nom de l'impasse Gabriel-Lippman.

Lafforgue (impasse et rue Lucien) — Nom donné en 1947 à la rue... Lafforgue. C'est un tronçon de l'ancien chemin de Las Croses interrompu par le Canal du Midi et la caserne Caffarelli. Lucien-Régis LAFFORGUE est né à Toulouse le 3 mai 1907, fils de Joseph-Honoré LAFFORGUE et de Marie-Jeanne GELY ; ouvrier en chaussures, époux de Marie-Antoinette CAR-SALADE, il fut membre militant des FTPF, spécialiste du sabotage et des coups de mains, il est « Mort pour la France », tué par les Allemands au maquis de Saint-Lys, le 12 juin 1944.



Lucien Lafforgue.

Lafilair — Château et métairie. Sous ce nom, ou les formes : Fillère, Filère, est désigné le domaine appartenant à Gabriel de LIMAYRAC, capitoul en 1724, puis à son fils Marie-Bernard,

tous deux seigneurs de Fillère. A l'heure de la Révolution, ce domaine de 113 arpents, comprenant aussi la métairie de Roudou, devint bien national.

Lafilaire (chemin de) — Au XVII^e siècle, c'est le chemin dit « des Pontils » à la Croix-de-la-Mounédière. Comme il conduisait au domaine de Fillère, ou Lafilaire, il en prit le nom. Du chemin de Roudou, alias Limayrac, il rejoignait le chemin de Lasbordes à hauteur de la Croix d'En Cossac. En 1904, on avait envisagé de donner au chemin le nom de rue Saget. On l'a parfois appelé chemin de Boussac. Son alignement, entre la rue de Limayrac et la rue Gauthier, a été modifié en 1984.

Lafon (institution ou pension) — Voir Dames Lafont.

Lafon (rue) — C'est l'une des rues prévues dans le plan de création du quartier du Castelet et de l'usine à gaz, selon le décret du 1^{er} août 1860. Elle porta ce nom dès l'origine. On l'appela aussi rue Catelan. Elle porte le nom du propriétaire du terrain : Jean-Baptiste-Casimir LAFON, né à Toulouse en 1818, époux de Marie-Mathilde REY, et leurs deux fils : Joseph né à Paris et Jules, né à Toulouse en 1864.

Lafon-hôtel — 13, rue Lafon (1935).

Laforgue (rue) — A Saint-Cyprien — Voir Lafargue (= rue Réclusane).

Lafourcade (place Auguste) — L'espace compris entre le point de rencontre des deux voies : rue des Récollets alias de l'Observance (Achille-Viadieu) et Grande-rue Saint-Michel, au-devant de la barbacane du Château Narbonnais, ne pouvait guère recevoir d'autre nom que Saint-Michel, puisque l'église Saint-Michel en était le principal monument et y prenait entrée. VERGNES voulut l'appeler place des Sans-Culottes. Le tableau de l'an II choisit : place du Triomphe. Puis ce fut la place « extérieure » Saint-Michel, pour la différencier de la place « intérieure » (intérieure à l'ancienne porte du Château Narbonnais : c'est la place du Parlement). Par délibération du 28 juillet 1933, le Conseil municipal lui attribua le nom de place Lafourcade ;

il est vrai qu'à cette époque, l'équipe municipale était composée d'un grand nombre d'anciens élèves de LAFOURCADE : BILLIÈRES, maire ; BERLIA, député ; D. RIEU, adjoint ; ROGALLE, adjoint ; HYON, DUSSOL, conseillers délégués ; GRANIER, BOYER, VALAIS, conseillers municipaux. « ... Parmi les hommes de bien qui ont consacré leur existence à l'éducation de la jeunesse, Toulouse s'honore de compter Auguste LAFOURCADE, premier directeur de l'École primaire supérieure de garçons de Toulouse » (c'est aujourd'hui le lycée Berthelot) « ... Un grand nombre d'entre vous, mes chers collègues ont conservé le souvenir de l'enseignement aussi éclairé que paternel prodigué de 1885 à 1910, soit pendant vingt-cinq ans, par Auguste LAFOURCADE. Laissez-moi ajouter que, foncièrement républicain, les leçons du maître laissaient dans l'esprit des enfants, l'amour de la République et les bienfaits de la Démocratie. » « ... Cette place se trouve à l'entrée de la rue des Récollets où depuis 1910, a été transférée l'École primaire supérieure. En passant sur cette place ainsi dénommée, les jeunes élèves de cet établissement auront d'une façon permanente sous leurs yeux, le nom du premier directeur de l'École primaire supérieure, dont l'action bienfaisante a contribué à faire de cet établissement l'un des plus prospères de France. » Marc-Antoine-Auguste LAFOURCADE, fils de Pierre LAFOURCADE et d'Antoinette-Justine ROUCOLLES, est né à Beaumont de Lomagne (Tarn-et-Garonne) le 27 avril 1850. Sorti major de la promotion de l'École Normale, il fut nommé directeur de l'École du Grand-Rond (Calvinhac) puis promu en 1885, directeur de l'École primaire supérieure professionnelle et commerciale, rue des Trente-Six-Ponts (qui, transférée, deviendra Berthelot). Il est mort à Toulouse, 29, rue du Languedoc, le 6 mars 1921.

Lafourquette (chemin de) — Ancien nom des rues des Arcs-Saint-Cyprien et Henri Desbals (COPPOLANI).

Lafourquette ou **La Forguette** — Ce quartier tient-il son nom d'une petite forge (*fourgueto*) ? C'est, au XVI^e siècle, le nom d'une propriété qui sera acquise le 25 avril 1623 par le capitoul Jean DELPECH. Dans un dénombrement, le 20 mai

1639, il déclare tenir « une maison bastie de brique, un estable, petite grange, jardin, vigne pred bois et terres... juridiction et terroir de Saint-Simon ». Le quartier s'étendit, et dans « Lafourquette » on comprit Fontaine-Lestang, Larrieu, Braqueville, Thibaud, La Pointe, Sainte-Cécile, Saint-Jean et Candie. La « baloche », le deuxième dimanche de septembre, se tint soit au Café du Parc 207, route de Seysses (en 1951), soit place de l'Église, soit place de l'École (place des Glières). Une Association de Soutien au quartier s'est manifestée, très active dans les années quatre-vingt.

Lafourquette — Église, paroisse. A l'origine, dépendance de Saint-Simon, la paroisse fut créée en 1848. L'église Notre-Dame a été bâtie en 1853. Cent ans plus tard, son style néo-classique avait cessé de plaire. « Extérieurement, il revêt toutes les banalités d'un édifice construit sans feu sacré, vers 1850 ; intérieurement, il offrait les mêmes symptômes de banalité standard, aggravés de la présence d'un bazar hiératique bariolé, d'un accrochage des statues à la fortune de la dévotion, d'un fouillis de fleurs artificielles, où la poussière s'accumulait sans noblesse. Un curé jeune et dynamique est venu ; il a pratiqué dans cette nef l'ablation d'une abside encombrante, et prolongé l'étendue de la nef jusqu'à un chevet plat. Il s'agissait d'abord de donner plus de capacité au vaisseau. Les préoccupations de goût et même d'art viendraient après. Elles sont venues ; le chevet a été transformé en une sorte d'enfeu de vaste envergure, où se détache, sur la nudité du mur, un autel menhir, colossale table de granit du Sidobre, qui doit peser de multiples tonnes, posé sur un socle massif du même granit. Une croix de bois pend du plafond au seuil du chœur. Deux chapelles absidiales encadrent cette partie capitale et composent un harmonieux décor d'arceaux et d'entre-colonnes. L'église est plafonnée à la française. Table de communion en fer tubulaire forgé simplement, ambon de même conception, et quelques autres détails, complètent un ensemble modernisé qui peut servir d'exemple à nos curés de campagne. » (Alex COUTET, dans *la Dépêche*, 21.5.1952.) Il est vrai qu'une nouvelle église et une jeune paroisse venaient d'être créées sous l'invocation de la *Sainte-Trinité*, pour les trois quartiers de Bordelouge, Papus et Sainte-Cécile. Le 15 novembre

1953, le cardinal SALIÈGE célébrait le centenaire de la « vieille » église...

Lagagnos (logis à l'enseigne *del*) — XVI^e siècle. Cette auberge a donné son nom, pendant un temps, à la rue Baour-Lormian — Voir ce nom.

Lagagnous, Laganious (coin ou rue des) — Ancien nom de la rue Baour-Lormian.

Laganne (place) — La destruction d'un ancien moulon pour dégager la « tête de pont » du Pont Neuf, laissa, au XVII^e siècle, un espace libre, sur la rive gauche face à l'Hôtel-Dieu et au débouché de la rue de la Laque. Cet emplacement fut choisi pour y bâtir le Château d'eau (voir ce nom) et ce fut tout naturellement la « place du Château-d'Eau ». En 1842, on lui donna le nom de place Laganne. Mais pour éviter le double emploi avec la rue du même nom, on avait proposé, en 1914, de l'appeler place Souffron, en hommage à l'architecte du Pont Neuf. Le nom de Laganne lui resta. Charles LAGANNE, avocat, procureur du Roi, capitoul en 1753, puis Syndic de la Ville, époux de Anne-Henriette de CARRIERE d'AUFREY, s'inspira dans son testament « de l'usage qui régna chez les Romains, aussi heureux qu'utile : des citoyens, inspirés par leur zèle, léguaient à leurs municipes des sommes qu'ils affectaient à des objets d'utilité publique... De même, lorsqu'il s'est agi d'accélérer la construction de notre magnifique pont, des citoyens firent des libéralités à la ville, entre autres M. d'AUFREY, un des parents de mon épouse. Par son testament de 1515, il affecta à cet objet une somme équivalant à 60 000 francs d'à présent. En conséquence, je lègue à la ville une somme de 50 000 livres pour y introduire des eaux de la Garonne, pures, claires et agréables à boire, en un mot, dégagées de toutes saletés, afin que les habitants puissent en boire toute l'année ». L'Administration municipale, pour perpétuer le souvenir de ce bienfait, a fait graver sur une plaque de marbre, placée au-dessus de la porte d'entrée principale du Château d'Eau donnant sur le cours Dillon cette inscription :

CHARLES LAGANNE, ancien capitoul,
Par un legs de 50 000 F, fait à la Ville de
Toulouse a déterminé l'Etablissement des
Fontaines Publiques. Que ce Marbre per-
pétue le souvenir du bienfait et de la
reconnaissance.

LAGANNE mourut en 1789, et sa veuve, en 1817.

Laganne (rue) — Longeant le Cours-Dillon de bout en bout, cette voie en prit les noms successifs, notamment « rue basse qui longe le quay » (1783) ou rue Dillon, ou rue Basse du Cours Dillon. Sur le tableau de l'an II, c'est la rue Victoire. Le nom de Laganne lui fut définitivement attribué en 1842.

Lages (rue de ou des) — Ancien nom du carrefour des rues Malaret et d'Astorg, parfois appliqué à ces rues elles-mêmes. A ce *quadrivium de latgiis* (carrefour des Lages) s'établit l'auberge à l'enseigne « Saint-Pierre » (18, rue Malaret) d'où la curieuse appellation : Saint-Pierre-de-Lages, qui est aussi le nom d'une commune du canton de Lanta. La rencontre est fortuite, et le nom de Lages n'est autre que le patronyme de *Latgiis*, de *Agiiis*, de *Agia*, porté par divers personnages, aux XIV^e, XV^e, XVI^e siècles, et probablement par un propriétaire en ce lieu (voir Astorg et Malaret).

Lagarrigue — Propriété sur le chemin de Liffard (vers 1920).

Lagorlée (Hôtel) — 34, rue Peyrolières. CHALANDE 193 — Son nom lui vient de son probable constructeur, Jean de LAGORREE, capitoul du Pont Vieux, en 1602, qui acquit l'immeuble en 1591.

Lagourrée (chemin de) — Au XVII^e siècle « chemin dict de Lagourrée proche de la Rivière de Lers » (1623).

La Grange (lieu-dit) — A Cagueloule (1745).

Lagrange (centre sportif, foyer, Léo) — Place Riquet.

Lagrange (écoles maternelles Léo) — 35, allée Henri-Sellier.

Lagrange (écoles primaires publiques mixtes Léo) — 39, allée Henri-Sellier.

Lagrange (rue Léo) — C'est une partie de l'ancien chemin vicinal n° 20. La rue actuelle s'appelait rue Frizac dans sa section nord,

rectiligne, et chemin de Pelade au sud de l'entrée de la rue de la Tannerie. Le nom de Frizac lui avait été attribué par décision municipale du 9 novembre 1898. Ce nom de Frizac fut étendu à toute la rue vers 1920. En 1947, on lui donna le nom de Léo LAGRANGE, né en 1900 à Bourg-sur-Gironde, tué au front, à Evergnicourt (Aisne), en juin 1940. Membre du Parti socialiste, il fut secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs (1936-1938) et favorisa le développement du sport et du tourisme que la semaine de quarante heures et les congés payés rendaient accessibles aux milieux populaires ouvriers.

Lagrenée (rue) — Le « Cul-de-Sac de Solférino », créé vers 1890, n'eut rien à perdre, lorsque, vers 1925, on l'appela rue Lagrenée. Jean-Louis-François LAGRENÉE, né et mort à Paris (1725-1805) fut le peintre de Catherine II de Russie, dirigea l'Académie de Saint-Petersbourg, puis l'Académie de France à Rome.

Lagrive (bar) — 17, place des Puits-Clos (1935).

Laguerre (café) — 24, allées Jean-Jaurès. PEYRONNIE (1930). LALANDE (1936).

La Hitte (rue de la) — Rue non identifiée (COPPOLANI) vers 1867.

Lahondès (rue de) — Nom donné en 1947 à la petite rue Sainte-Lucie, voie créée vers 1905. Jules de LAHONDES est né à Albi le 18 juin 1830. Il est l'auteur de nombreux travaux, dont *L'Eglise Saint-Etienne, cathédrale de Toulouse* (1890), et *Monuments de Toulouse, Histoire, Archéologie, Beaux-Arts*, ouvrage posthume publié en 1920 par Emile CARTAILHAC. CHALANDE lui rend hommage dans l'introduction de « Rues de Toulouse » : « Enfin, dans ces dernières années, un de nos érudits toulousains, M. de LAHONDES, a publié dans le journal *L'Express* une série d'articles du plus vif intérêt qui constitue une remarquable étude sur les rues de Toulouse et la vie de nos aïeux au XVIII^e siècle. En lisant ces pages captivantes, nous ne pouvons regretter qu'une chose, c'est que l'auteur n'ait pas fait remonter son travail au-delà de la fin du XVIII^e siècle, l'œuvre eût été complète. » Mais au fil des pages, CHALANDE « corrige » parfois bien sévèrement les « erreurs » de

LAHONDÈS qui est ainsi cité quarante fois. Si quatre citations sont laudatives, une trentaine sont durement rectificatives. L'œuvre de LAHONDÈS fut cependant remarquable, et son influence sur les archéologues contemporains, comme sur le grand public, considérable. Jacques-Louis-Jules LAHONDÈS de LAFIGÈRE, fils de Henri-Jules LAHONDÈS de LAFIGÈRE et de Louise PRUNET, époux de Jeanne-Pauline-Mathilde LAPERINE, est décédé le 10 juillet 1914, 14, rue Perchepinte.



Jules de Lahondès.

Lahondès (rue Jules de) — Nom proposé en 1914, en remplacement du nom de Général Leseur, pour la rue Peytre (rue Blaise-Pascal).

Laia, Laie, Laya (carr.) — Au XV^e siècle, voie située *ante ecclesiam carmelitarum*. Ce nom signifie : « allée », selon le sens de *leio*, ou *laio* en langue d'oc.

Laine — Lainages, 15, rue des Arts. Succède vers 1945 à JORDY.

Laines de Mégève — 5, rue d'Alsace-Lorraine (Henry LAGRANGE, 1935 ; RUBENS, 1950).

Lairon (bras) — Le « bras voleur », celui qui « vole » l'eau au bras principal. Ici, c'est le bras supérieur de la Garonne, retenu par les chaussées (Cavaletade, Banlève).

Laiterie du Bazacle — Aux Amidonniers (1905).

Laiterie du Sud-Ouest — 11, rue des Filatiers ; 3, boulevard Riquet ; 23, allée Saint-Agne (= avenue de l'URSS) (1922).

Lakanal (écoles maternelles) — 6, rue du Prieuré.

Lakanal (écoles primaires publiques mixtes) — 17, place de la Daurade.

Lakanal (rue) — CHALANDE 307 — Voie ancienne, dont le nom qui apparaît en premier est *carr. Britonerius*, *carr. de Bretonieras*, nom qui est cité lors de la création des Jacobins, et persiste jusqu'au XVII^e siècle. Les deux points remarquables étaient les Jacobins et le Lycée, la rue en recevra diverses désignations : rue des Prêcheurs, rue des Jacobins ou : rue du Collège, rue des Jésuites, rue du Lycée, ce qui ne va pas sans confusion avec la rue Gambetta. Au moment de la Révolution, on travaillait à élargir sa partie nord, vers la rue Pargaminières, pour en faire la rue Neuve-des-Jacobins. Cela permit, semble-t-il, d'inscrire deux noms au tableau de l'an II : rue des Parisiens au nord, et rue Ecole-des-Vertus au sud. VERGNES avait opté pour rue de la Sécurité ! Sous la Restauration, le Lycée était redevenu Collège Royal ; ce nom réapparut un temps. Le 23 mai 1879, le Conseil municipal envisage de donner le nom de LAKANAL à une rue de Toulouse. Le rapport en est fait au conseil le 14 novembre. Les arguments ne manquent pas de saveur : « Le nom de LAKANAL n'a jamais été oublié de ceux qui ont quelque souci des intérêts de l'enseignement dans notre pays ; mais il est certain que le souvenir de ce grand député de l'Ariège est ravivé depuis quelque temps. On aime à se rappeler que LAKANAL fut le rapporteur des lois qui ont organisé en France les trois enseignements primaire, secondaire et supérieur ; l'Ecole polytechnique, le Muséum d'histoire naturelle, etc., et établi les bases des droits des auteurs sur leurs ouvrages. L'Ariège va lui élever une statue. Un comité s'est formé à Paris pour populariser et seconder cette œuvre, et les noms les plus brillants s'y font remarquer. M. Pascal DUPRAT, l'éloquent député, s'est fait conférencier pour aider à l'érection de la statue.

Dans la solennité récente de la distribution des prix aux écoles communales, M. le maire EBELOT a pensé qu'il ne pouvait pas placer sous un patronage plus élevé que celui de LAKANAL, les considérations qu'il développait devant son auditoire, en rappelant quelques-unes des paroles saisissantes de cet organisateur de notre éducation nationale. Le conseil municipal de Paris vient de décider que l'une des rues de la grande Cité porterait le nom de LAKANAL. Il y a donc là un véritable élan en dehors duquel il ne nous est pas permis de demeurer. Votre Commission, composée de MM. LEYGUE, PASTRE et moi, est d'avis, sans hésitation, de vous proposer de donner le nom de LAKANAL à l'une de nos rues. »

« ... Nous voulons honorer LAKANAL, parce qu'il a aidé au développement de l'enseignement. Il est donc naturel de chercher à donner ce nom à une rue avoisinant nos établissements d'instruction. Cherchons donc aux alentours de notre Lycée. La rue Malbec, par exemple (Mau-bec, mauvais bec, mauvaise parole). Son nom n'est-il pas bien mal placé à côté d'un établissement où l'on enseigne à bien parler et à bien dire ? Ou bien encore, la rue Pargaminières, qui rappelle l'ancienne corporation des « parcheminiers », parqués autrefois dans un quartier spécial ? Enfin, si votre rapporteur ne craignait d'être taxé d'un coupable égoïsme, il vous indiquerait la rue Saint-Antoine-du-T comme pouvant être utilement et agréablement dénommée rue Lakanal. Le rapporteur ROZY préconise cette rue Saint-Antoine-du-T car sa dénomination est « baroque » et « sa valeur historique nulle. » (Voir ce nom.) Ce sera la rue du Lycée qui l'emportera. Dès 1887 les nomenclatures enregistreraient ce nouveau nom.

Lalande — « La partie septentrionale du gardiage de Toulouse se nommait autrefois la Grande Lande. On l'avait ainsi appelée soit à cause de sa grande étendue, soit parce que son vaste territoire ne fut, après la guerre des Albigeois, qu'une sorte de désert inculte et inhabité, soit enfin en raison de l'énorme quantité de communaux qu'on y laissa plus tard à l'état de landes ou pâturages communs et que l'on y maintint pendant des siècles. » Ainsi commence l'ouvrage de l'abbé LAFFORGUE sur *La Grande Lande et Croix-Daurade*. Les première et troisième propositions, qui se cumulent, sont des

évidences. La seconde est due aux affirmations de ROSCHACH, dans sa *Conquête d'Albigeois*. Le nom de *Lalanda, las Landes*, apparaît en effet en 1165, 1167, 1173, dans des textes bien antérieurs à la Croisade. L'extension géographique de cette lande, ou de ces landes, est difficile à définir. LAFFORGUE tend à l'appliquer à tout le nord du gardiage toulousain. Aujourd'hui, Lalande, c'est tout ce qui n'est pas Minimes, Croix-Daurade ou Launaguet. Dans ce « reste » on a l'habitude de grignoter encore Sept-Deniers, Ginestous, Salade... Si bien que Lalande à l'état pur, tend à se condenser en un quartier de moins d'un kilomètre carré autour de l'église et du Marché-Gare ; c'est le Lalande concret. Mais « Lalande » reste dans le discours toulousain un nimbe sans contours, embroché de lignes nord-sud : rocade, Canal Latéral, nationale 20, route de Fronton, chemin de fer, route de Launaguet. Et pour la place du Capitole, Lalande fut la partie lointaine d'où venaient ces « paysans de Lalando », producteurs et vendeurs de choux, carottes, poireaux et oignons. Et n'oublions pas : ... de violettes ! En fait, la « lande », à l'origine, désigne les terres inondables, et, en particulier, l'ancien lit de Garonne, abandonné au VI^e siècle. Si l'inondation de 1875 s'est limitée vers l'est au Canal Latéral, c'est qu'il fit office de « digue ». Sans quoi le fleuve aurait envahi les terrains du Marché-Gare et approché l'église paroissiale. Ce sont ces terrains inondables, marécageux, où se situait la quasi totalité des communaux, qui engendrèrent le nom. Mais l'habitat s'établissant naturellement dans les zones voisines, considérées comme non submersibles, le nom suivit et se déplaça, en l'occurrence vers l'ouest, vers les anciens chemins de Launaguet et de Fronton. Au XIV^e siècle (1335), la limitation du nom, en un point plus ou moins précis de ce terroir, est en cours. Les textes localisent : *in* ou *apud bovariam de Landa*. Comme il y avait bien d'autres *bovariae*, il faut croire que le nom de Lalande apportait assez de précisions topographiques. La construction de l'église (1775) et la création de la paroisse, donnèrent une définition concrète et nouvelle à la désignation « Lalande », et, plus près de nous, les médias rediffusent ce nom sans frontière, qu'un actif comité de quartier créé en 1978, veut défendre et promouvoir, si possible en marge de toute politique politicienne, ce qui est bien

difficile dans le cas d'affaires telles que les abattoirs de la Vache. Le raccordement au tout-à-l'égout, longtemps souhaité, la création d'une salle polyvalente et d'une mairie annexe, ouvertes le 15 décembre 1983, sont des améliorations qui redonnent vie au quartier, paradoxalement longtemps « enclavé » par les voies de communication. Le Canal Latéral (1843) avait coupé les chemins de Prat-long-Chaussas (CV. 38), de Fenouillet (CV. 2), de Lalande (CV. 3), de Rupé (CV. 17), ce que corrigèrent les ponts de Ginstous, de Lalande et de Rupé en 1846, refaits à une époque récente, selon des profils moins acrobatiques. S'y sont ajoutés les deux franchissements de la rocade ouest. Le chemin de fer imposa des passages à niveau sur la route de Launaguet et, ce qui était bien plus grave, sur la nationale 20. La circulation automobile augmentant, ainsi que celle des trains, il en résultait jusqu'à vingt minutes de blocage toutes les heures. Le passage à niveau de la nationale 20 fut supprimé en 1953, celui de la route de Launaguet en 1985. La rocade acceptée à contre-cœur a profondément modifié les abords ouest du centre de Lalande. Mince compensation : un « port fluvial » (sur le canal !) à la Glacière, destiné à compenser la perte en quais du port de l'Embouchure dévoré par l'échangeur ! Devant l'incessant défilé des camions du Marché-Gare, de Fondeyre, des Magasins Généraux, et peut-être des Abattoirs, maints « Lalandais » — c'est paraît-il leur nom — rêvent du temps où ils n'étaient que « paysans » ! La place Paul-Riché et le groupe scolaire tendent à devenir l'épicentre du quartier. C'est le lieu traditionnel de la « baloche », le troisième dimanche de juillet. Antérieurement, en 1875, les danses et réjouissances avaient lieu sur un vacant servant de place qui présentait l'inconvénient d'être devant le cimetière. « Dans l'intérêt du respect dû aux morts et de la morale », on étudia son déplacement sur l'« enclos BESSAN ».

Lalande (canal) — Voir Canal de Lalande.

Lalande (chemin de) — Ancien nom des impasses Barthe et Vitry.

Lalande (cimetière de) — Edifié sur le même fonds sacré que l'église, et en même temps qu'elle, il a été agrandi en 1906.

Lalande (église, paroisse) — A l'origine, le territoire de Lalande dépendait, pour la spiritualité, de la paroisse de Saint-Sernin, à une trop grande distance pour que les cérémonies du culte soient accessibles à la population alors très disséminée. Dès le 31 mai 1710, on réclama la construction d'une église, mais le chapitre de Saint-Sernin s'y opposait, en vertu d'anciens privilèges, et dans l'intérêt de ses droits. Une nouvelle requête le 17 novembre 1770, émanant à la fois de Lalande et de Croix-Daurade, demandait... deux églises. Le 30 octobre 1772 fut signé le décret d'érection en paroisse et la construction d'une église sous l'invocation de sainte Madeleine. Le 25 septembre 1775, le chanoine d'HELIOT procédait à la bénédiction de l'église achevée. En compensation le chapitre de Saint-Sernin obtenait satisfaction sur la curieuse cérémonie de l'« hommage » : Lalande devait se rendre en procession à Saint-Sernin, chaque 29 novembre. En 1790, on demanda à Gabriel SIMOUNET de représenter cette procession en un bas-relief qui fut placé dans la sacristie, où furent représentés les habitants portant un pantalon rouge, des bottes et revêtus d'une longue lévite, défilant lentement ; au centre, certains portent des reliques, à l'arrière, le curé, avec le surplis et l'étole ; la procession passe devant le couvent des Minimes... En 1852, est enlevée à la paroisse, une partie du territoire pour former celle des Minimes. Il est amusant de noter la légende, selon laquelle la limite entre les deux paroisses aurait été fixée... par la vitesse du curé des Minimes. Les deux prêtres étaient convenus de partir à pied, à la même heure, chacun de son église, et d'adopter le lieu de rencontre pour limite des deux paroisses ! Le 20 juin 1961, un incendie détruisit l'église, qui venait d'être agrandie.

Lalande (rue de) — Nom donné le 4 mars 1987 à une voie nouvelle reliant l'avenue Jean-Zay à l'avenue des Etats-Unis, à la demande de l'ingénieur des TPE chargé de la subdivision de Toulouse-Nord, pour donner une adresse postale à cette subdivision.

La Landelle — Voir Landelle.

Lalane ou Lalanne — Le château de ce nom, près du lac de Sesquières, et l'ancienne métai-

rie du même nom, ont pris leur nom du propriétaire Pierre LALANE, qui les possédait au moment de la Révolution. Vers 1909, il appartenait à la famille LAFITE, héritière des LALANE.

Lalanne (rue) — C'est l'ancien chemin vicinal 86, dit chemin de Fontaine-Lestang à Lafourquette. Se serait appelé rue du Chagrin. Il porte le nom de la famille propriétaire. Son extrémité ouest a été absorbée par les voies créées à Reynerie.

Lalié (rue de) — Serait un ancien nom de la rue des Trois-Canelles (COPPOLANI). Peut-être cacographie pour rue de la Ile (voir Isle).

Laloubère (rue) — Nom donné en 1947 à la rue Joseph-Fabre, qui avait été créée vers 1928. Simon de LALOUBÈRE, fils d'Arnaud de LALOUBÈRE, lieutenant principal au Présidial et de damoiselle Jeanne de BERTRAND, a été baptisé le 21 avril 1643 à Saint-Etienne. Son père était seigneur de Montesquieu. Il s'agit de Montesquieu-Volvestre, berceau de la famille. Il épousa, en 1689, une demoiselle BERTRAND, de la famille maternelle, et mourut le 26 mars 1729 dans son château de Montesquieu. Comme il n'avait pas d'enfant, sa succession passa à son neveu de BERTRAND de MOLEVILLE, le père du dernier ministre de la Marine de Louis XVI. *Bibl.* — MENARD (Henri), Simon Laloubère, 1983.

Lamamyé (Hôtel) — 31, rue de la Dalbade — CHALANDE 35 — Construit au début du XVI^e siècle sur deux parcelles acquises par la famille qui devait lui donner son nom et le conserver jusqu'en 1626 où il fut vendu aux PP. de l'Oratoire. C'est dans cet Hôtel que fut fondée, en 1857, la Société de Jésus-Hostie (voir ce nom).

Lamarck (rue) — Cette voie ancienne qui longeait les Carmes Déchaussés, permettait de rejoindre le chemin de Montaudran au sortir de la porte Montgaillard. Elle s'appelle rue du Coq (écrit sur les plans : Cocq). En raison du couvent des Carmes Déchaussés qu'elle contournait, elle en prit le nom. VERGNES avait proposé : rue de la Stabilité. Le tableau de l'an IIregistra : rue Clarté. Au début du XIX^e siècle, elle reprit son

nom de rue du Coq, vite concurrencé par celui de rue du Jardin-des-Plantes. En considération du vocable de l'église devenue paroissiale qu'elle longeait, on proposa en 1881 de l'appeler rue Saint-Exupère. Mais par délibération du 12 mai 1886, le Conseil municipal décida de lui attribuer le nom de Lamarck. Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de MONET, chevalier de LAMARCK, né à Bazentin en Picardie le 1^{er} août 1744, mort à Paris en 1829. Après une brève carrière militaire, il se passionna pour la botanique, eut accès au Jardin du Roi, puis fut professeur de zoologie des invertébrés au Muséum, en 1793, chaire dont personne ne voulait. Auteur d'ouvrages, il est surtout célèbre pour sa théorie, dite le « Lamarckisme », selon laquelle les caractères qu'une espèce acquiert au cours d'une génération sont transmis à la génération suivante. C'est la base du transformisme.

Lamarck Nord (collège d'enseignement ménager) — 41, rue des Trente-Six-Ponts.

Lamarque (rue) — Ancien nom, avant 1947, de la rue de Cherbourg.

Lamarque — Propriété au quartier de Bagatelle, vers 1920.

Lamarque (pensionnat Nestor) — Rue du May. Les élèves turbulents causèrent des dégâts à l'immeuble en 1827.

Lamartine (avenue) — Voie créée vers 1930. On lui a donné le nom d'Alphonse-Marie-Louis de LAMARTINE (1790-1869), le poète des *Méditations*, qui jouit d'une immense mais éphémère popularité lors des événements de 1848.

Lamartine (collège) — 11, rue Marie-Magné. Annexe CES et formation continue, 50, rue du Tchad.

Lamartine (écoles maternelles) — 7, rue des Feuillants.

Lamartine (résidence) — Rue des Teinturiers : « Soyez sûr de vos briques... Les locataires satisfaits font les locations sans problèmes », dit la publicité (SIGET, 1972).

Lambert (impasse et rue Paul) — Noms donnés, pour la rue en 1967 et pour l'impasse en 1970, soit dès leur création à la Faourette. Paul LAMBERT, né à Narbonne (Aude) le 15 février 1905,

fils de Jean LAMBERT et de Marie SABATIER, époux de Simone-Agnès-Léontine VIGNES, vint à Toulouse en 1938 comme chef de bureau à la Préfecture. Dès 1942 il fut inscrit au réseau Ajax (résistants du ministère de l'Intérieur) sous le pseudonyme d'*Ossau*. En juin 1944, il est arrêté, déporté à Neuengamme et dans d'autres camps, mais fut libéré, et poursuivit une brillante carrière à la Préfecture de Toulouse. Auteur de plusieurs ouvrages, conférencier, professeur de législation sociale, il siégea aux conseils d'administration de nombreuses œuvres. Il est décédé le 11 août 1965 à Ayguesvives.

Lambic (rue) — Voie créée dans le lotissement de ce nom commencé en 1922 et réalisé en 1926, par Bernard et Maurice LAMBIC, propriétaires. Maurice-Guiraud LAMBIC était né le 22 septembre 1892. Il est mort à Rabastens (Tarn) le 21 octobre 1981. (Renseignements fournis par madame Maurice LAMBIC.)

Lamothe (rue) — Disparue dans la gare Raynal ; elle exista de 1878 à 1950.

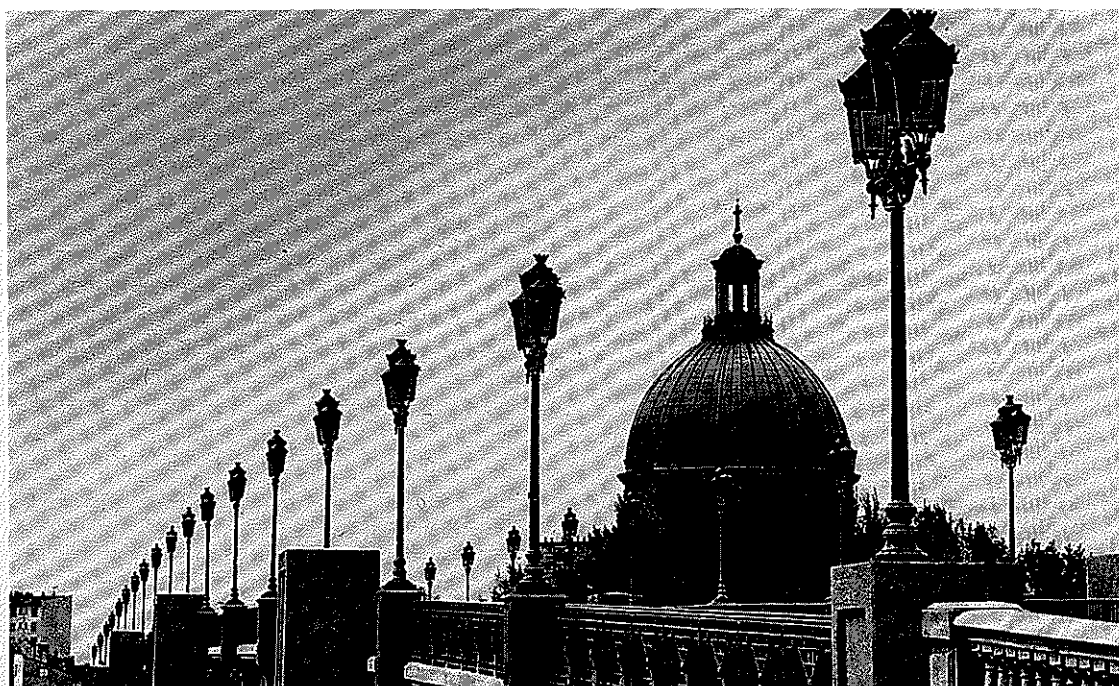
Lamothe-Langon (rue) — Nom proposé en 1914 pour la deuxième impasse Soullignan (= impasse Braille).

Lamothe-Langon (rue) — Nom donné en novembre 1935 à une voie sans nom. Etienne-Léon de LAMOTHE était né à Montpellier, le 1^{er} avril 1786, de Marie-Joseph de LAMOTHE, conseiller au Parlement de Toulouse, qui périt sur l'échafaud à Paris le 18 messidor an II (6 juillet 1794), et demoiselle BERNARD, fille du Directeur de la Monnaie de Montpellier. Mais, quoique né à Montpellier et fixé plus tard à Carcassonne par son mariage, Léon de LAMOTHE est un Toulousain de pur sang. Il était fils, petit-fils et arrière-petit-fils de conseillers au Parlement, et sortait d'une famille noble capitulaire. Mais Léon de LAMOTHE vivait à une époque où chacun se fabriquait une généalogie. Après une tentative infructueuse vers le maréchal de LAMOTHE-HOUDANCOURT, il rattacha ses ancêtres, seigneurs terriens du Lauragais, à noble Pierre-Raymond de LAMOTHE, chevalier, sire de Langon, premier baron du Bazadois, qui figure au *saisimentum* de 1271 et dont le petit-fils, Amanieu, épousa Elpide de GOTH, sœur

du pape Clément V et mère du cardinal Gailhard de LAMOTHE. C'est de là que, pour se distinguer de son frère Achille, il prit le nom de LAMOTHE-LANCON, qu'une ordonnance royale, insérée au Bulletin des Lois de 1818, l'autorisa à porter. Il mourut à Paris en 1864. Prolifique auteur littéraire, son œuvre manuscrite est en majeure partie perdue. Quand Archambaud de LAMOTHE, le fils et la belle-fille de l'auteur, vinrent habiter à Carcassonne, la vieille maison de Gourc, ils trouvèrent les greniers encombrés par les livres et les épaves littéraires du romancier. Il y avait là des éditions rares, les premiers romans de LAMOTHE, plusieurs caisses de ses ouvrages, et des volumes de lettres ou de manuscrits. Mme Archambaud de LAMOTHE, femme d'austère vertu et de piété étroite, eut la curiosité d'y regarder ; elle tomba malheureusement sur quelques-uns de ces romans libres ou licencieux, comme les *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans*, ou *Le Diable*, que LAMOTHE, qui les regretta toute sa vie, avait composés. « Françoise, dit-elle à sa cuisinière, voilà qui est pour vous. Dorénavant, vous allumerez vos fourneaux avec ces horreurs. » Et, pendant trente ans, la bibliothèque et les manuscrits de LAMOTHE-LANCON alimentèrent, page par page et cahier par cahier, le foyer domestique. Il y en avait tant, qu'à la mort de Mme de LAMOTHE, en 1904, l'autodafé n'était point achevé ; mais ses domestiques le continuèrent pieusement.

Bibl. — SANTI (Dr. L. de), Episode de l'Histoire de Toulouse sous le Premier Empire, *Mém. Acad. Sc.*, 1911, p. 87.

Lampadaires — Dans ce qu'il est convenu d'appeler le mobilier urbain, les lampadaires tiennent une bonne place, et ne tiennent pas toujours en place. Quand fut substitué, pour l'éclairage, le gaz au pétrole, il fallut changer les vingt « candélabres » qui existaient sur la place du Capitole et les remplacer par des candélabres à trois branches jugés plus convenables pour la principale place de la ville. Le 22 mai 1876, le conseiller PASSERIEU demanda que les vingt exilés du Capitole soient utilisés pour la nouvelle Cité Ouvrière. Quand le gaz à son tour dut céder la place, on vendit dix-sept lampadaires le 23 décembre 1942. Ils présentaient, disait-on, un réel danger, rongés intérieurement par la rouille. La récupération fut opportune. Les plus belles



pièces conurent un sort meilleur. Les « pylônes-candélabres » de la place du Capitole, qui avaient émigré place des Carmes, étaient, en 1931, aux ateliers de Bourrassol, pour réfection, et furent accueillis par les allées du Grand-Rond. Plus récemment, la fonderie GILLET, de Castres, a fabriqué des lampadaires « bouquet à consoles » qui sont venus orner la place du Capitole. Les lampadaires-candélabres ? C'est l'aristocratie du petit monde des becs de gaz, des prosaïques poteaux d'axial et des rangées de supports de lampes aux courbures plus ou moins graciles...

Lampy (rue) — Ancien nom, vers 1867, de la rue du Moulin-Bayard (COPPOLANI).

Lancefoc (chemin de) — Ancien nom, avant 1850, de la rue Ritay.

Lancefoc (cours) — Ancien nom, de 1867 à 1905, de l'allée de Barcelone.

Lancefoc (résidence) — 2, rue de Sébastopol (PERI IMMOBILIER, 1981).

Lancefoc (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Malcousinat : « La maison des LANCEFOC, dans laquelle les capitouls de 1548 s'assemblèrent, ne pouvant tenir leurs réunions dans l'Hôtel-de-ville, à cause de la peste, porte le n° 1. Cette famille a fourni plusieurs capitouls et hommes marquants ; aussi demanderons-nous qu'on lui donne le nom de rue Lancefoc. »

Lancefoc (rue) — Ancien chemin menant au domaine de la famille de LANCEFOC, changeurs et capitouls. BRÉMOND, en 1854, qui semble ignorer ce domaine, constatait que la rue Lancefoc « ne compte que quelques maisons. Sa dénomination n'est pas heureuse, parce que les LANCEFOC habitaient rue Malcousinat ». Il proposait le nom de Loménie, « à cause de son rapprochement du Canal de Brienne ». Mais le nom demeura. Se peuplant peu à peu, le quartier prit le nom de la rue.

Landeau — Nom d'un lavoir aux Amidonniers en 1860.

Landelle (coin de la) — *Apud Landelam*, au premier moulon du capitoulat de Saint-Pierre, près du Collège de Mirepoix (rue Mirepoix), cité du XIV^e au XVII^e siècle.

Landes (rue des) — Nom donné le 11 octobre 1957 à la rue « L » du lotissement ATLF.

Lange (place) — Au bout du pont Saint-Pierre. On la désigna tout d'abord comme la « place de l'Hospice de la Grave ». En 1879, on lui donna le nom de Bernard LANGE, fils de Jean-Joseph LANGE, tripier et de Marguerite CASTEX, né le 7 août 1754. Sa famille paternelle, d'origine italienne (Angélo de ANGELI, son grand-père, et deux grands-oncles « Romains ») était venue à Toulouse vers 1680, non créer une industrie qui existait déjà, mais donner une grande impulsion à la fabrication des cordes de violon à partir de boyaux. Sculpteur, il fut nommé statuaire (restaurateur) au Musée du Louvre, où certains le surnommèrent « Lange exterminateur », ce qui est injuste, si l'on considère tant son action, que la qualité de ses œuvres. Il est mort à Paris le 28 mai 1839.

Lange (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Courte (voir ce nom).

Lange (rue Bernard) — Ancien nom de la rue des Braves.

Langer (avenue Marcel) — C'est l'ancien chemin vicinal 25, dit aux XVI^e et XVII^e siècles, chemin de la Croix du Caleil (voir Croix del Caleh). Il permettait de rejoindre le Grand Chemin Français (route de Narbonne) en sortant de la ville par les portes Montoulieu ou Saint-Etienne. Au XIX^e siècle, ce fut le chemin du Busca, nom en concurrence avec chemin du Préfet. Le « Préfet » fut réservé à la partie sud, d'abord de la rue Noguès à l'allée Saint-Agne (URSS), puis de l'avenue Crampel seulement selon l'extension attribuée à la partie nord quand on la baptisa avenue Victor-Ségoffin. Le chemin du Préfet devint, de 1938 à 1941, l'avenue Bernard-Desbals. Il redevint « Préfet » jusqu'en 1945 où on lui donna le nom de Marcel Langer. « L'an 1943, le 23 juillet à cinq heures quarante minutes est décédé, Grande-rue Saint-Michel, 18 bis, Mendel LANGER, né à Czezucin, Pologne, le

13 mai 1903, ajusteur-fraiseur domicilié à Toulouse, 3 rue des Pénitents-Blancs, fils de Alter LANGER et de Rosa EIGER, mariés, époux de Cécile MOLINA. Sans autre renseignement. » Ainsi est rédigé l'acte d'état civil, avec mention marginale « Mort pour la France »... Il était né dans une modeste famille juive et les persécutions antisémites poussèrent son père, militant du Bund, le Parti socialiste juif, à émigrer en Palestine. Marcel LANGER fut lui, militant



communiste palestinien. Arrêté et emprisonné pour son activité par les Britanniques, il s'évada et s'installa en France en 1931, à Paris, puis à Toulouse où il trouva un emploi d'ajusteur-fraiseur. Marcel LANGER s'engagea en 1936, dans les brigades internationales qui combattirent aux côtés des républicains Espagnols. Il devint officier. A la fin de la guerre, il fut interné aux camps d'Argelès, puis de Gurs, dont il s'évada. A son retour à Toulouse, il travailla aux Ateliers de Construction Mécanique du Midi. Il rejoignit alors ses anciens camarades de la MOI (main-d'œuvre immigrée), qui était liée à la GGTU avant guerre. En 1941, la MOI se transforma en mouvement de résistance militaire, la 35^e brigade de MOI. Il en fut le commandant jusqu'à son arrestation le 6 février 1943 en gare Saint-Agne. Il ramenait de Montauban une valise contenant quatorze kilos d'explosifs. Il fut condamné à mort le 21 mars 1943, sur réquisition de l'avocat général LESPINASSE, par la section spéciale de la Cour d'Appel de Toulouse. Il fut guillotiné le 23 juillet 1943, à la prison Saint-Michel, en criant à ses bourreaux : « Que

mon sang retombe sur votre tête ! » Le 10 octobre 1943, l'avocat général LESPINASSE était exécuté par les résistants.

Langer (impasse Marcel) — Nom donné en 1945 à l'impasse Izard.

Langer (place Marcel) — Nom proposé en 1945 pour la place des Pénitents-Blancs.

Langevin (avenue Paul) — Nom donné en 1947 à l'avenue centrale de Courrège, créée en 1927 par la Société générale foncière (voir Courrège). Paul LANGEVIN est né à Paris le 23 janvier 1872. Physicien, ses travaux sur les ions dans les gaz, le magnétisme, la détection par ultrasons et la théorie de la relativité, l'ont rendu célèbre. Il fut également artisan du progrès social et conçut le plan LANGEVIN-WALLON de réforme universitaire. Il est mort à Paris en 1946. Le cercle laïque Paul Langevin perpétue, à Toulouse, son souvenir.

Langlade (carrefour, échangeur, pont, quartier) — Le nom de Langlade a pris une grande extension, s'appliquant tout d'abord au viaduc ferroviaire construit pour éviter le passage à niveau de la route d'Espagne, en raison de l'augmentation de trafic dans les années cinquante, dû aux navettes sur Saint-Cyprien. Le carrefour des routes en prit le nom. Après la construction de la rocade, ce fut au tour de l'échangeur de prendre le nom de Langlade ; enfin, le dépôt tout voisin de la SEMVAT, mis en service le 6 septembre 1976, est désigné sous ce même nom.

Languedoc (bar du) — 4, rue du Languedoc (JOUTY, 1935).

Languedoc (bonneterie du) — Bonneterie en gros, 5, rue de Metz (SENTENAC, 1935).

Languedoc (bonneterie du) — 12, rue Lakanal (1950).

Languedoc (Hall) — Au Parc des Expositions. Inauguré en 1952.

Languedoc (hôtel du) — 5, boulevard Bonrepos (GAZAILLET, 1920). Deviendra vers 1930 l'International-hôtel.

Languedoc (hôtel-restaurant Le) — 43, rue de l'Industrie (1950).

Languedoc (résidence) — 145, avenue des Minimes (1971).

Languedoc (restaurant du) — 17, rue Croix-Baragnon. Succède vers 1930 au restaurant APPAS.

Languedoc (restaurant Le) — 3, place du Capitole (CARAVANE, 1950).

Languedoc (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Pomme.

Languedoc (rue du, ou de) — CHALANDE 113 — Nom donné par délibération du Conseil municipal du 19 février 1906 au prolongement vers le sud, de la « rue longitudinale » alors devenue rue d'Alsace-Lorraine. C'est pourquoi on donna, dès le projet, le nom de « rue d'Alsace-Lorraine prolongée » à son développement au-delà de la place Rouaix. Une première délibération, le 2 septembre 1897, avait décidé l'exécution du tronçon allant de cette place Rouaix à la place des Carmes. La même année (9 novembre et 2 décembre) on décide de mener le programme jusqu'à la place du Salin. Le nom de rue de Languedoc apparaît déjà. Pour ce faire, il suffit « d'élargir » les rue des Chapeliers et du Vieux-Raisin. En fait, l'alignement à la rue d'Alsace-Lorraine entraînait la destruction de tout un côté (est pour la rue des Chapeliers, ouest pour la rue du Vieux-Raisin). Les côtés opposés, conservés, développaient un tracé sinueux. Un trottoir planté d'arbres devait parfaire les lignes droites manquantes. On put ainsi préserver l'Hôtel Beringuier-Maynier, mais non l'Hôtel Jean-de-Pins. Il ne fut pas possible de prolonger en ligne droite la nouvelle voie jusqu'aux allées Saint-Michel, car, au-delà, aucun débouché n'était assuré. On obliqua donc au travers des places Saint-Barthélemy et du Salin, pour rejoindre la porte Narbonnaise, détruisant au passage quelques maisons de la rue Nazareth. Les démolitions, très importantes, de Rouaix au Salin commencèrent en décembre 1899 (jury d'expropriation du 1^{er} juin) et se poursuivirent vers le sud en 1901. Tout fut terminé en 1904. Quelques immeubles neufs avaient déjà surgi,

mais ce ne fut qu'en 1910 qu'on put considérer que le vaste chantier était terminé. L'opération fut très onéreuse, en raison notamment du coût, sans cesse reconsidéré, des expropriations ; la rue prit un aspect plus « résidentiel » que commercial. En 1909, fut construit l'immeuble en pierre de taille et ardoise de la Caisse d'Épargne, qui trancha avec l'ensemble des autres façades où dominait la brique. Plus récemment, la même Caisse d'Épargne a rompu à nouveau cet ensemble par un immeuble qualifié de « géant moderne ». (Voir les anciens noms : Chapeliers, Vieux-Raisin, Saint-Barthélemy, et toutes les dénominations anciennes qui y sont citées.)

Languedocien — Voir Hameau Languedocien.

Languedociennes (les) — Voitures de place, chez DALAU, allée Saint-Michel (= allée Jules-Guesde) (1843).

Lanne (la) — Château — Voir Lalane.

Lanoma — 13, place Esquirol. Magasin fondé en 1935 par la Société des Galeries Lafayette. Disparu en 1946.

Lanta — Voir Hunaud, et rue Vinaigre.

Lanternières (rue) — CHALANDE 187-188 — C'est l'une des rues dont le nom a le moins changé, puisqu'au XVI^e siècle on trouve déjà *car. Lanterneriorum*. La forme rue *dels Lanterniés* nous assure qu'il s'agit bien de la rue des fabricants de lanternes. Tout au plus usa-t-on, pour la désigner, de « rue du Cimetière de la Daurade » ou encore « rue de la Daurade ». Elle passait effectivement devant ce cimetière. A la Révolution, le nom de rue Franciade fut éphémère. En 1854, BRÉMOND écrit : « Lanternières, nom que nous ne comprenons pas et qui serait convenablement remplacé par celui de rue des Bénédictins. » Cette idée avait encore cours en 1881 mais les Lanternières l'emportèrent sur l'ordre de Saint-Benoît. Il est amusant de noter que l'Académie des sciences prit son essor dans un local de cette rue. Pour CHALANDE, l'appellation de « Lanternistes » donnée aux premiers académiciens résulte du nom de la rue. Mais le « Mercure Galant » de 1598 prétendit que les Lanternistes étaient simplement porteurs de lan-

ternes pour... s'éclairer et éclairer de leur science les ignorants. *Lucerna in nocte* est la devise de l'Académie. Faut-il évoquer une « Marche à l'Étoile » ou... la rue des fabricants de lanternes ?

Lanusse (chemin de) — Au XVII^e siècle, noble François de LANUSSE possède un château et des terres, à Croix-Daurade, qui avaient appartenu auparavant à la famille de LOUPES (Claude de LOUPES, conseiller au Sénéchal, 1571 ; Tristan de LOUPES, capitoul en 1654...). Le domaine, de plus de 66 arpents, passa successivement à Louis TRINCHANT (1734) puis Dominique BERNADET (1750)... En 1909, l'abbé LAFFORGUE note : « Ce domaine s'est démembré. Il ne reste plus aujourd'hui que le vieux château flanqué d'une tour à l'ouest, et en assez mauvais état, entouré de quelques arpents de terre. » Le nom est tout naturellement passé au chemin de déserte, qui devint le chemin vicinal n° 5.

Lauserol — Lieu-dit au quartier de Montaudran. Donné comme référence en 1925 dans le lotissement de Toulouse. Construction DESTABEAU.

Lapart (rue Lieutenant) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue Bataille (= rue André-Cavagnol) : « LAPART, Toulousain du XIX^e siècle. Mort au champ d'honneur, au Maroc, à Fez, 17 avril 1912. » Guillaume-Marie-François LAPART était né le 22 décembre 1881, rue du Peyrou, fils de Gentil LAPART, négociant, et de Marie-Marceline-Désirée BOURGAREL. Célibataire, il était lieutenant d'artillerie en mission, hors cadres, encadrement des troupes chérifiennes, et fut victime de l'insurrection de Fez au mois d'avril 1912.

Lapène (rue) — Nom proposé en 1865 par BRÉMOND pour une rue « sans nom, de la rue de Joyeuse à l'avenue de la Colonne. LAPÈNE est l'historien de la bataille de Toulouse. »

Lapène (rue Capitaine) — Nom proposé en 1914 pour une partie de la rue Tournante-de-Luppé (= rue Jean-Micoud). « LAPÈNE, capitaine d'artillerie (division Taupin). Blessé à côté de Guilheméry (1814). Historien de la bataille de Toulouse. » Il s'agit en fait du colonel Edouard LAPÈNE, capitaine en 1814, au moment de la bataille de Toulouse, auteur de nombreux travaux

dont les derniers ont été publiés à Metz. Son dernier ouvrage, publié à Toulouse, rapporte les *Détails sur l'exploration du champ de bataille du 10 avril 1814, faite par Soliman-Bey le 15 avril 1846.*

Lapersonne (Grands Magasins) — Nouveautés, soieries, ameublement, 15, rue de la Trinité, et place Esquirol. Créés vers 1835, ces magasins jouent pendant plus d'un siècle d'un grand prestige auprès des Toulousains. Très peu publiques, les catalogues, sous la direction BOURGEAT,

rue del Fum qu'elle a absorbée. Elle ne commençait que rue du Poids-de-l'Huile et aboutissait rue des Pénitents-Bleus, en un point absorbé à son tour par la rue d'Alsace-Lorraine. Par contre, lorsque fut créée la place Lafayette (= Wilson), on la continua jusqu'à cette place. Le nom del Fum, *alias* Delfum, lui venait d'une enseigne, le logis Delfum, proche de la rue du Poids-de-l'Huile. Le tableau de l'an II enregistre le nom du Mucius Scevola. Par délibération du 19 août 1835, le Conseil municipal lui donna le nom de l'ancien maire, Philippe PICOT de LAPEYROUSE.

GRANDS MAGASINS LAPERSONNE
EMMANUEL BOURGEAT

NOUVEAUTÉS
POUR ROBES
Lainages, Soieries,
Draperies, Dentelles,
FOURRURES

COSTUMES, CONFECTIONS
pour Dames et Enfants.

BLANC, TOILES,
Linge de Table.

AMEUBLEMENTS COMPLETS
Ebenisterie, Sièges, Tentures

LINGERIE,
Trousseaux, Layettes.

ROBES & MANTEAUX **TOULOUSE** CORBEILLES DE MARIAGE

Place de la Trinité et Place Esquirol

annonçaient à la Belle Epoque : « Reproduction irréprochable et à des prix très modérés des modèles de haute couture constamment exposés dans nos salons spéciaux. » « Tous les articles de lingerie pour Dames sont établis avec infiniment de soins par les ateliers des Grands Magasins Lapersonne. Il existe dans nos grandes galeries d'ameublement une exposition permanente de plus de 100 chambres toutes montées. » Le 17 février 1934 éclata dans ces magasins un formidable incendie dont on parla longtemps dans Toulouse...

Lapeyrade — Quartier de Ramonville, peu après le « hameau » de Saint-Agne.

Lapeyrouse (rue) — CHALANDE 422 — L'actuelle rue Lapeyrouse, toute droite et raisonnablement large, ne rappelle en rien l'ancienne

Philippe-Thérèse PICOT, baron de Lapeyrouse, est né le 20 octobre 1744, fils de Jacques PICOT de Buissaison, marchand et ancien capitoul, et de Thérèse-Guillemette BERDOULAT. Il épouse, le 15 septembre 1772, Magdeleine-Marguerite de SACAZE. Pourvu de la charge d'avocat général près de la Chambre des Eaux et Forêts du Parlement de Toulouse, il l'abandonne très vite, grâce à un héritage qui lui permet de se consacrer entièrement à sa passion : l'histoire naturelle, et essentiellement la géologie et la botanique des Pyrénées. De 1800 à 1807, il est maire de Toulouse, et représentant de la Haute-Garonne pendant les Cent-Jours. Il meurt le 17 octobre 1818, laissant une œuvre importante en de nombreux ouvrages ; et parmi ses réalisations, le rétablissement des Académies des sciences et des Jeux floraux, et le Jardin des Plantes. Le domaine de Lapeyrouse dont il portait le nom comprenait plusieurs centaines d'hec-

tares, huit métairies, un moulin, et le château sis sur la commune de Lapeyrouse-Fossat, le domaine débordant sur toutes les communes voisines. On comprend pourquoi les Toulousains protestèrent lorsque le Conseil municipal voulut débaptiser la rue Lapeyrouse au profit de Kennedy. Les réactions furent vives, d'autant que PICOT de LAPEYROUSE n'était plus un oublié. En 1959, son nom avait été « avancé » pour le lycée Pierre-de-Fermat, et une étude, réalisée par René AMANIEU, avait parfaitement révélé à ceux qui les auraient oubliés, les mérites du grand homme toulousain... Devant les protestations à peu près unanimes, on s'empressa de loger KENNEDY rue de la Poste, sans retenir les suggestions qui abondèrent : laisser le nom de Lapeyrouse à la partie comprise entre la rue d'Alsace-Lorraine et le carrefour Poids-de-l'Huile Montardy, et baptiser « Kennedy » la seconde partie qui rejoint le quartier « américain » (Wilson-Roosevelt et... Lafayette !) ou encore donner le nom de « Jardin Lapeyrouse » au Jardin des Plantes. C'est alors que bon nombre de Toulousains apprirent que LAPEYROUSE n'était pas LAPÉROUSE, le navigateur, malgré l'oubli de l'« y » dans la prononciation. Mais dans les cours de récréation, on continuera longtemps à compter les balles réussies selon la comptine :

A Toulouse

Rue Lapé(y)rouse

Numéro douze...

Mais y a-t-il un numéro douze rue Lapeyrouse ?

Lapie (impasse du Recteur-Paul) — Nom donné le 22 juin 1978 à la voie de desserte de la résidence Papus et de la faculté des lettres. Paul LAPIE (1869-1927) fut recteur de l'Université de Toulouse de 1911 à 1920, puis de l'Université de Paris de 1925 à 1927.

Lapierre (avenue) — Nom proposé en 1947 pour l'avenue de la Terrasse. (LAPIERRE, archiviste ci-après.)

Lapierre (rue Eugène) — Nom proposé en 1927 pour la rue du Poisson. Marie-Philippe-Eugène LAPIERRE né le 7 août 1834, 13, rue Saint-Rome, fils de Marc-Antoine, négociant, et de Marie-Joséphine ASTRE, licencié en droit en 1855, devient archiviste adjoint à la Préfecture

le 11 août 1859, puis archiviste du Parlement de 1866 à 1882, enfin bibliothécaire de la ville de juillet 1882 à juillet 1892. Il est décédé 18, rue des Fleurs le 28 décembre 1923. Historien et érudit de grande valeur, il a publié de nombreuses études et des articles, parfois signés de pseudonymes (STONE ou GYGÉS) touchant à l'histoire du Parlement, de la bibliothèque, de l'Académie des sciences, et sur le Théâtre et sur Molière, au total plus de 120 publications recensées. Il a failli par deux fois, avoir son nom sur une plaque de rue. Une troisième sera la bonne...

Lapin (chemin du) — Chemin rural formé au XIX^e siècle ; mais Toulouse a manqué de perdre son lapin, pour raison de rocade.

Laplace (rue Pierre) — Nom donné en janvier 1937 à la rue Verdier. A l'origine (1848), elle longeait au nord et sur toute leur longueur, les casernes Compans et Caffarelli, jusqu'à la rue Sébastopol (avec laquelle certains plans l'ont confondue !). C'était le « chemin de ronde des Casernes » devenu rue Verdier en 1865. Elle est aujourd'hui en partie absorbée par les nouveaux aménagements du jardin, et n'ouvre plus que sur la rue du Canon-d'Arcole (enquête de déclassement ouverte le 18 janvier 1983). Pierre-Simon de LAPLACE est né à Beaumont-en-Auge en 1749. Il est mort à Paris en 1827. A la fois mathématicien, physicien et astronome, il a écrit un *Traité de mécanique céleste*, une *Théorie analytique des probabilités* et une *Exposition du système du monde*, où il émet l'hypothèse que le système solaire proviendrait de l'évolution d'une nébuleuse.

Lapleau (Hôtel Jean) — 17, rue de la Pleau — CHALANDE 141 — Construit probablement par Jean LAPLEAU, conseiller au Sénéchal, au début du XVI^e siècle, qu'il faut très probablement identifier avec le Johannes LAPLEU venu de Tulle pour être fait notaire par les capitouls le 22 novembre 1502.

Lapleau (rue de) — Voir Pleau (rue de la).

Laporte — Propriété, sur le chemin du même nom, vers 1920.

Laporte (chemin de) — C'est le chemin vicinal 76, desservant la propriété de ce nom. Raymond LAPORTE est propriétaire au cadastre de 1680.

Laporte (rue Clémence) — Ancien nom, avant 1947, de la rue de Kourra, pour laquelle on avait déjà proposé, la même année, le nom de rue Foulquier.

Laporte (rue Raymond) — Ancien nom, avant 1947, de la rue d'El-Alamein (on avait proposé, la même année, le nom de rue Filhol).

Lapparou (chemin de) — Chemin vicinal 55 qui, avant redressement sur le chemin de Croix-Bénite, se prolongeait par le chemin de Turlu. Se serait appelé, au XIX^e siècle, chemin du Carabin.

Lapujade (petit chemin de) — Ancien nom, avant 1860, du chemin de Jaffary, et avant 1900 du chemin Cazals.

Lapujade (métairie, domaine, quartier de) — L'abbé LAFFORGUE a écrit les pages définitives sur l'origine de ce nom. Nous en extrayons l'essentiel : « En 1738, Jean-Marie LAPUJADE, habile chirurgien arrivant d'Amérique, venait s'établir à Toulouse. Ses succès portèrent ombrage aux autres chirurgiens qui lui intentèrent un procès. Nul ne pouvait exercer cette profession, s'il ne faisait partie de l'Académie de chirurgie. LAPUJADE se fit admettre, et le conseil de Bourgeoisie déclarait le 4 juillet 1738 « qu'afin de lui témoigner la gratitude qu'éprouvait la ville de sa complaisance à se faire recevoir maître chirurgien pour pouvoir donner plus librement ses soins aux habitants, les capitouls étaient priés et autorisés de lui rembourser tous les frais que lui avait occasionnés sa réception ». Environ deux ans plus tard, LAPUJADE achetait la plupart des terres qui avaient appartenu pendant deux siècles à la famille DURANTI, notamment les deux métairies du Mirailh et de Duranti qui étaient alors la propriété de la comtesse de RUPELMONDE, dame d'honneur de la reine, et du comte de RUPELMONDE, son fils. L'acte d'achat fut signé le 8 janvier 1740. Le Mirailh s'est depuis appelé Lapujade. Cette métairie nommée « Mirailhou » au cadastre de 1571, comprenait alors 40 arpents. C'était Jean-Etienne

DURANTI, avocat général, le célèbre futur premier président, qui en était alors propriétaire. Le nom de Lapujade qui s'est substitué à celui du Mirailhou après 1740 ne vient pas, comme on l'a cru à tort quelquefois, du mot *pujar* monter, *la pujade*, la montée. Le mamelon voisin a été cause de cette méprise. Il ne faut donc pas écrire *La Pujade* en deux mots mais *Lapujade* en un seul mot. La plaque indicatrice du chemin qui conduit au vieux château, plaque nouvellement placée (1909) au point de jonction de ce chemin et de la route d'Albi au faubourg Bonnefoy, est par conséquent fautive. La marquise de MONTSEGUR, fille de LAPUJADE, qui avait hérité des biens de son père, les donna à sa mort à un de ses cousins, M. CAZAL, lequel les laissa à son tour aux deux enfants de son frère, M. Hyacinthe CAZAL et Mme CRÉMON. Lapujade échut à Mme CRÉMON. » A noter, au XVIII^e siècle, la tuilerie de Lapujade.

Lapujade (chemin et impasse de) — Ancien chemin du gardiage, allant de la porte Matabiau à Croix-Daurade, c'était un itinéraire très fréquenté, qui perdit de son importance lors des aménagements de la route d'Albi. Ce ne fut plus que le chemin vicinal 59, coupé de son départ toulousain par le canal, puis par le chemin de fer. La rue du Maroc qui, jusqu'en 1947 s'appela rue de Lapujade, en est un vestige. L'impasse a été formée vers 1935.

Lapujade (rue) — Ancien nom de la rue du Maroc.

Lapujade-Bonnefoy (cité) — Ensemble comprenant 200 familles. En février 1975, une association de résidents manifesta dans la rue pour obtenir un espace vert.

Lapujade-Saint-Bernard — Voir Saint-Bernard-Lapujade.

Laque (la) — Lieu à Lardenne, contigu ou confondu avec Silhac (voir ce nom).

Laque (place de la) — Ancien nom, jusqu'en 1933, du carrefour des rues de la Laque et du Pont-Vieux.

Laque (rue de la) — Ancienne voie de Saint-Cyprien qui tenait son nom d'un petit lac, sorte de lais de Garonne (voir Laca). VERGNES voulut l'appeler rue des Populaires. Le tableau de l'an II enregistra rue des Sentiments. BRÉMOND donne un curieux commentaire : « Dans cette rue étaient les fabricants de laque, de qui elle tiendrait son nom ; mais dans un ancien plan, elle est désignée sous celui de la Vacque. Il serait mieux peut-être de la nommer rue Walia-le-Roi qui figure dans la chronologie des rois de Toulouse. »

Laques (*las*) — Rue et faubourg de ce nom « à la Croix-de-Montrabe » au début du XVII^e siècle. (Route d'Agde et Périole.)

Larade (domaine de) — Dans l'ignorance complète de l'origine de ce nom, l'abbé LAFFORGUE avait envisagé que Bertrand de LARADE, le poète, qui ayant vécu « entre les deux cadastres » de 1571 et 1680, n'y aurait pas été porté...

Larade (lotissement de la Société immobilière) — Voir rue des Bouleaux (1957).

Larade (petite rue) — Ancien nom, de 1870 à 1947, de la rue Clausade à laquelle on avait proposé en 1914, en vain, de donner le nom de rue des Violettes.

Larade (rue) — Voie ancienne, tenant son nom de la grande propriété. Classée dans le domaine public le 10 mai 1933.

Laramet (chemin de) — C'est le chemin vicinal 64, dit aussi chemin des Vitarelles (chemin des Courses, rue Jean-Doujat, etc.). Au XV^e siècle, il n'est connu que sous ce nom : *a la punta de Laramet, lo cami de Laramet* — Voir Larramet.

Larboust (rue du) — Nom donné le 10 mai 1973 à une voie nouvelle de la ZAC de la Terrasse, dépendant de la rue de Garin. Le Larboust est une vallée Pyrénéenne où se trouve le village de Garin.

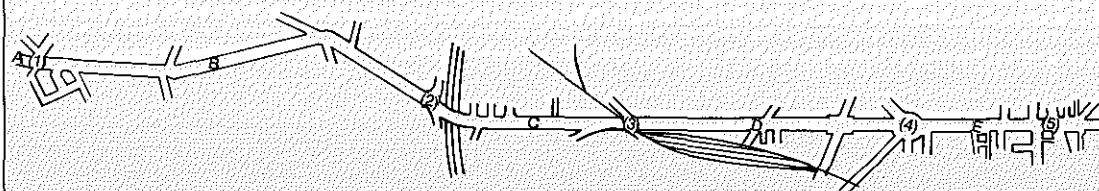
Lardenne (avenue de) — La route départementale n^o 3 qui suit à peu près le tracé de l'ancien chemin de Toulouse à Tournefeuille s'est appelée « route de Lombez » à partir de la Patte-

d'Oie, vers l'ouest. Mais jusqu'au milieu du XIX^e siècle c'est toujours le chemin de Tournefeuille, parfois le chemin de Plaisance, nom repris du « vieux chemin » de Tournefeuille, qui passait plus au nord dans ce qui est devenu le Polygone (Atelier de Fabrication). La « route » devint « avenue » de Lombez, tout au moins jusqu'au rond-point de Lardenne. Au-delà, vers l'ouest, ce fut l'avenue de Lardenne, le nom de route de Lombez ne reprenant qu'à la limite communale avec Tournefeuille. En 1959, on étendit le nom d'avenue de Lardenne, vers l'est, au-delà du rond-point, réduisant encore l'avenue de Lombez...

Lardenne (rond-point de) — Carrefour de la route de Lombez, du chemin vicinal 35 et de l'avenue des Vitarelles, aménagé au début du XIX^e siècle, et modifié lors de la création de la rocade (avenue du Groupe-Morhange).

Lardenne — Sous ce nom moderne se retrouve le vocable ancien *Ardena* ou *Ardenna*, et primitivement *Arduenna* a-t-on dit. Ce serait un nom celtique caractérisant une forêt sur un plateau élevé. C'est bien le cas des Ardennes de l'Est, sur la frontière belge. Ce fut certainement le cas de l'Ardenne du pays toulousain, plateau à l'origine à couverture forestière, dont il reste d'importants vestiges, par exemple la forêt de Laramet et plus loin, sur un plateau plus élevé, Bouconne. Il s'agit en fait de terrasses fluviales correspondant aux déplacements successifs de la Garonne vers l'est, aux ères géologiques, avec approximativement les altitudes de 139 m à la Patte-d'Oie et 152 m à Lardenne, la terrasse suivante, celle de Colomiers, étant à 180 m. Ce relief a déterminé deux zones : l'Ardenne haute et l'Ardenne basse. La vision de cette différence de plateaux, aujourd'hui très atténuée par l'urbanisation, reste très nette, par exemple sur l'avenue de Grande-Bretagne, lorsqu'on approche de Purpan. Le réseau des voies anciennes fut conditionné par ce relief, certaines routes se maintenant sur la hauteur (Ferro-Lebrés), d'autres desservant la basse plaine (Basso-Cambo), la bifurcation se faisant à Cugnaux.

Lardenne est donc le nom d'un très vaste territoire, pratiquement tout l'ouest toulousain, correspondant aux autres vastes espaces Lalande, Lespinet... Au cours des temps, le nom fut attribué à un espace plus restreint, généralement



A - Route de Lombez
 B - Avenue de Lardenne
 C - Avenue de Lombez,
 puis, en 1959, avenue de Lardenne
 D - Avenue de Lombez
 E - Avenue Etienne-Billières

(1) - Place Sauvegrain (Lardenne)
 (2) - Rond-point de Lardenne
 (3) - Passage à niveau
 (4) - Place de la Patte-d'Oie
 (5) - Place Roguet - St-Cyprien

marqué par un « village », un lieu de culte puis, à l'époque contemporaine, les équipements scolaires, « sociaux-éducatifs » etc. Par « Lardenne » on comprit essentiellement les terroirs sis entre le « rond-point » et Tournefeuille, et le Touch.

C'est autour de l'église, et de nos jours autour de la place Sauvegrain, que se matérialise le mieux ce nom de Lardenne. C'est d'ailleurs la place Sauvegrain qui accueillit la « baloche », le dernier dimanche d'août. En vain, le tableau de l'an II voulut-il rebaptiser Lardenne en « Vendémiaire ». Sur le passage des diligences et autres voitures, Lardenne fut desservie par omnibus dès l'arrêt municipal du 28 juin 1865, en raison de trois ou quatre (hiver ou été) aller-retour quotidiens au départ de la place du Capitole. Le chemin de fer du Sud-Ouest, dont une ligne empruntait la route de Lombez, fit station à Lardenne. Le 9 mars 1885 on étudie la possibilité d'une halte à Lardenne pour les trains de la ligne d'Auch. Un siècle plus tard, la « gare » des Capelles a réalisé cette desserte.

Bibl. - CORRAZE (abbé Raymond), Lardenne, Gardiagne de Toulouse, 1939.

Lardenne (château d'eau de) — Le 25 mars 1987 a été abattu, pour « fin de service » après 27 années, le château d'eau de 40 m qui avait été construit près des chemins Salinié et de Saint-Amand.

Lardenne (le Domaine de) — Résidence, 53-55, allée des Vitarellas (STIM Midi-Pyrénées, 1987).

La Rochefoucauld (rue) — Nom donné en 1950 à une voie nouvelle. François VI, duc de LA ROCHEFOUCAULD, né et mort à Paris (1613-1680), auteur de *Maximes*, moraliste sévère, prétendit que l'amour de soi (l'amour-propre) est le mobile universel de notre conduite... Madame de SÉVIGNÉ assura qu'il n'avait jamais été amoureux.

La-Roq (restaurant) — 15, rue Paul-Vidal (ou place Saint-Georges). Succède vers 1945 à la Coccinelle.

Laroumée (rue de) — Voir Larroumec.

Larousse (rue Pierre) — Cette voie privée, formée en impasse au cours du XIX^e siècle, a quelquefois été désignée « impasse du Chant-du-Merle » bien que sans nom officiel. Elle fut classée dans le domaine public en 1930, puis prolongée jusqu'à l'avenue Jean-Rieux en 1955. Le 11 octobre 1957, on lui donne le nom de Pierre LAROUSSE, le lexicographe né à Toucy dans l'Yonne le 23 octobre 1817, mort à Paris le 3 janvier 1875. Il vécut longtemps en union libre avec Suzanne CAUBEL (1825-1890) qu'il n'épousa qu'en 1872. C'était une femme autoritaire. Dans le *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle*, Pierre LAROUSSE a défini la femme : « Femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants. » La maison d'édition qu'il a fondée « sème toujours à tous les vents » la fleur mûre du pissenlit de la culture et de la francophonie.

Larramet — Nous groupons sous cette forme, longtemps et largement en usage, les vocables anciens *de Arrameto, ad Rametum* ; les formes « adaptées » telles la Ramet ou la Ramette (!) ; et la forme moderne La Ramée. Il s'agit d'un même territoire où l'Ordre du Temple avait créé une « *salvetat* » autour d'une petite église. On peut en suivre l'histoire depuis 1134. Après la disparition de l'Ordre du Temple (1312), Larramet devient Commanderie de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Les défrichements considérables tendent à faire oublier qu'à l'origine c'était essentiellement une forêt, ou plutôt un secteur de la grande forêt d'Ardenne. En 1975, la zone de loisirs, créée en ce lieu par la ville de Toulouse, a pris le nom de La Ramée (voir ce nom).

Larramet (boulevard de) — Voie créée et nommée en 1958, entre la place Emile-Male et l'immeuble Cristal.

Larramet ou Laramet (chemin de) — Autre nom du chemin des Vitarelles.

Larramet (fossé mère de) — Collecteur au très long parcours, venant des confins toulousains, près de Cugnaux, aboutissant le long du vieux chemin de Tournefeuille ; il fut responsable d'inondations, tant dans la plaine de Licart, en 1895, que plus au nord (1899).

Larrey (bar) — 41, rue Pargaminières. Succède vers 1945 à l'épicerie CUNY.

Larrey (hôpital militaire) — La ville de Toulouse était exempte du logement des gens de guerre, et jusqu'au XVIII^e siècle, en dehors des périodes de guerre civile, aucune troupe n'y cantonnait. En 1747, à la suite de troubles, une garnison fut établie pour deux ans, mais se perpétua... Il fallut se préoccuper des soldats malades, et un quartier spécial leur fut affecté à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques. En 1792, un établissement spécial fut envisagé dans l'ancien couvent des tierçaires, rue Pargaminières, où l'on reçut provisoirement les soldats galeux ou vénériens. Un autre hôpital fut établi dans le couvent des jacobins. Le 19 novembre, on se préoccupe d'un établissement définitif, et c'est le couvent des ci-devant religieuses « du Sac » qui est choisi. Le jardin compris dans son enceinte servit

de lieu de repos aux convalescents, et un petit jardin fut transformé en jardin des plantes médicinales. Après une longue période difficile, l'Hôpital militaire put améliorer ses services, s'agrandit (1855) et se modernisa, notamment sous l'impulsion du médecin général LAFFORGUE de 1926 à 1937. Un projet de transfert à Purpan (délibération du 29 mai 1923) ne fut pas réalisé. Ce transfert devint absolument nécessaire, surtout après la guerre d'Algérie. Dès 1962, les services du génie avaient trouvé un terrain. En 1973, la décision fut prise : il y aurait, à Pourvoirville, le premier hôpital régional militaire. En 1975, l'armée achetait un terrain de 12 ha. En 1979, le ministère de la Défense faisait le choix des architectes, Jean SEACH et Henry SANTELLI, d'une part, et de la SEDIM d'autre part. Cette année-là, M. SEACH proposait donc la construction d'un hôpital adapté à un programme militaire spécifique. Et le chantier s'ouvrait en juillet 1982, tout près de l'hôpital Ranguel, à 5 km du centre de Toulouse. La nature du sous-sol a nécessité des fondations spéciales : trois cents pieux jusqu'à 1,10 m de diamètre, atteignant 14 m, pour asseoir le bâtiment sur le bon sol. Au mois d'août 1984 les travaux étaient achevés. En 1985 les 15 000 m² au sol, de l'ancien hôpital, très convoités, font l'objet d'une ZAC. Une enquête ouverte en janvier 1987 adopte le projet de l'architecte CASTAING pour la partie réservée à la promotion immobilière, l'occupant principal des anciens bâtiments conservés étant le Conservatoire de Musique.

Larrey (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Moutons.

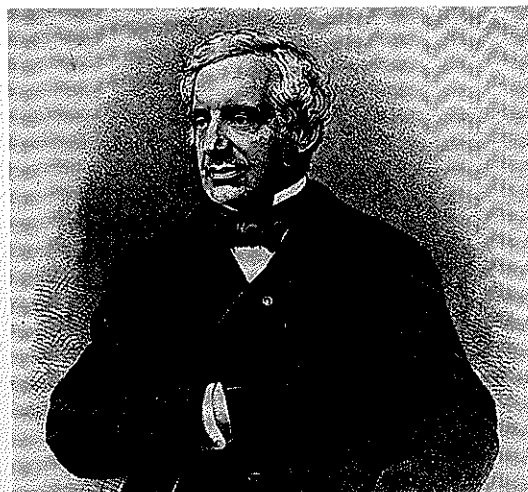
Larrey (rue) — Au XV^e siècle, cette très ancienne voie est appelée *carr. Turris*, rue de la Tour, en raison de la tour de l'enceinte près de laquelle elle était située. Au XVI^e siècle, c'est la rue du Sac, voire rue du Coin-du-Sac, en raison du couvent des religieuses de Notre-Dame-du-Sac (voir ce nom). Le tableau de l'an II inscrivit le nom de rue de l'Humanité. Au XIX^e siècle, c'est la rue de l'Hôpital-Militaire, ou de l'Hospice-Militaire. En 1896, on lui donne, ainsi qu'à l'hôpital, le nom de Larrey. La délibération municipale du 15 avril précise : « Le nom de LARREY rappelle le souvenir d'un ancien



Dominique-Jean Larrey.

professeur de l'école de médecine de Toulouse, qui jeta un grand éclat à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Sa science n'avait d'égale que sa charité et les pauvres de Toulouse n'eurent pas de bienfaiteur plus empressé. Son buste décore la façade de la faculté de médecine. Son neveu, qui étudia d'abord à Toulouse, acquit une grande célébrité comme médecin en chef de l'armée française et il eut un fils, digne héritier de son nom, qui n'oublia pas ce que les siens devaient à Toulouse et qui a fait don, par l'intermédiaire de Mlle Juliette DODU, son exécutrice testamentaire, bien connue pour son héroïsme pendant la guerre de 1870, de plusieurs objets d'art au musée de Toulouse. On vous propose de le donner à la rue de l'Hôpital-Militaire. La Société de médecine de Toulouse a fait une démarche auprès de M. le ministre de la Guerre pour que l'hôpital militaire porte le nom d'hôpital Larrey. Mais l'absence de prénom permet d'honorer quatre des LARREY les plus célèbres :

- Alexis LARREY, né à Baudéan (Hautes-Pyrénées) le 26 décembre 1750, mort à Toulouse le 17 décembre 1827 : le professeur de l'école de médecine de Toulouse ;
- son fils Jean-François-Joseph-Auguste LARREY, né à Toulouse le 18 mars 1790 et mort le 7 janvier 1871, docteur en chirurgie, qui assura gratuitement le service médical dans les maisons de charité, pendant trente ans ;
- le neveu d'Alexis, Dominique-Jean, né à Bau-



Hippolyte Larrey.

déan le 8 juillet 1766, chirurgien en chef de la garde impériale, qui assista à toutes les batailles et établit des ambulances dans toutes les capitales d'Europe. Il mourut à Lyon le 25 juillet 1842 ;

- le fils de Dominique, Hippolyte LARREY, chirurgien éminent, auteur d'un ouvrage de plus de 1 000 pages sur « Madame Mère » (de Napoléon).

Larrieu — Domaine sur l'avenue du même nom, qui est celui du propriétaire au XVIII^e siècle.

Larrieu (avenue de) — Chemin vicinal 29. Lors de la construction de l'autoroute A 64, le chemin de Larrieu, promu avenue, fut coupé. En avril 1975, on avait en vain demandé que l'autoroute passe sur un pont. C'est bien un pont qui fut construit, mais sur l'autoroute, et plus au nord. L'avenue de Larrieu fut coupée en deux tronçons.

Larrieu (centre commercial de gros de) — Inauguré le 19 juin 1970. C'était alors le centre le plus important d'Europe.

Larrieu (ZAC de) — Un périmètre, redéfini en 1986, donne les limites de cette zone d'aménagement.

Larrigaudière (villa) — Rue Lafage (Joseph BARAT, 1935).

Larroque — Propriété à Croix-Daurade (vers 1920).

Larroque (rue Firmin) — Voie créée vers 1900. Raymond-Frédéric-Noël LARROQUE, professeur au lycée, membre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, est né à Carcassonne en 1817, fils de Jean-Baptiste-Auguste et de Marie-Anne BORREL. Epoux de Marie-Anne-Madeleine-Almédine de ROALDES, il est décédé 31, place des Carmes, le 26 juin 1887. C'est cependant à sa mémoire que l'on attribue le nom de cette rue, malgré la différence de prénom et de graphie du patronyme.



Firmin Larroque.

Larroumec, La Roumec, ou La Romée, l'Arroumec — Ancien nom d'une partie de la rue Caraman. *Roumec, arroumec* signifie « ronce » en langue d'oc.

Lartet (rue Edouard) — Nom proposé en 1914 pour la rue des Jardins-Elysées (= rue Homère).

Lartet (rue Edouard) — Nom donné le 29 mai 1972 à une voie nouvelle de la ZAC de la Terrasse. Ce « baptême » avait été demandé par le secrétaire de la Société archéologique du Gers. Edouard LARTET, préhistorien, est né en 1801 à Saint-Guiraud, près de Castelnau-Barbarens (Gers). A la fin de 1834, explorant le site de Sansan, il y recueille un singe fossile, découverte considérée alors comme « sensationnelle », ouvrant la possibilité de découvrir un jour un homme fossile de l'époque tertiaire. En 1861,

il explore la grotte d'Aurignac, puis les grottes de la Vézère. Dans la grotte de la Madeleine, il découvre un fragment d'ivoire de mammouth portant, gravée, l'image d'un mammouth, première preuve que l'homme avait été contemporain de ces animaux fossiles. Edouard LARTET meurt le 28 janvier 1871. Avec lui et avec BOUCHER de PERTHES la science préhistorique était fondée. Il fut bienfaiteur du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. Son fils Louis LARTET né le 18 décembre 1840 à Castelnau-Magnoac et mort à Seissan, dans la maison familiale de la Bernisse, fut un éminent professeur de géologie et de minéralogie à la faculté de Toulouse.

Lartet (salle Edouard) — Au Muséum d'histoire naturelle.

Lartigat — Nom d'un ramier, sous Pech-David, dans les dépendances de Braqueville, vers 1525.

Laruelle (impasse) — Nom donné en mars 1936 à une voie nouvelle. Jean-Louis LARUETTE, célèbre chanteur qui devait le nom de « Laruelle » à l'emploi de son rôle et sera « Comédien Italien Ordinaire du Roi » est né à Paris le 7 mars 1731. Parmi ses nombreuses œuvres, citons *Le Docteur Sangrado, L'Heureux déguisement, L'Ivrogne corrigé, Cendrillon, Le Dépit généreux, Le Guy de Chesne ou La Fête des druides*. Il est mort à Paris le 10 janvier 1792.

Laruelle (rue) — Ancien nom de la rue Leverrier.

Laruelle (rue) — Nom proposé en 1914 pour le chemin de Lignières (*sic* pour Linières) : « Jean-Louis LARUETTE, artiste toulousain de l'Opéra-Comique, créateur du genre. »

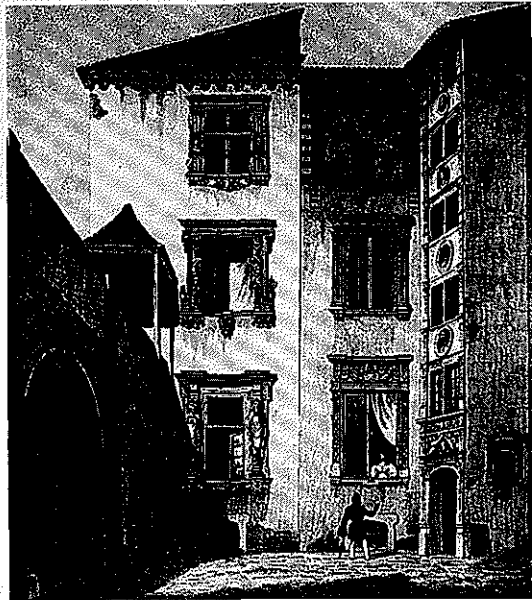
Lasbordes — C'est la section D du cadastre de Balma. L'église Saint-Martin-de-Boville, devenue paroisse, fut appelée Saint-Martin-de-Lasbordes. Ce terroir, extérieur à Toulouse mais à sa porte — il suffit de franchir le pont de Lasbordes sur l'Hers — reste bien dans sa mouvance. La colonie de vacances de Lasbordes (colonie Saint-Joseph) fut célèbre. En 1935, elle groupait 40 enfants de la Croix-de-Pierre, 30 de Saint-Nicolas et Bourrassol, 20 de l'Immaculée-Conception, et de plusieurs autres paroisses. 210 enfants y

connurent de joyeuses journées à travers bois et champs. Créé en 1942, le petit aérodrome de Lasbordes, longtemps consacré au vol à voile, reçut dans les années cinquante l'agrément du ministère de l'Air pour s'ouvrir à la circulation aérienne publique. C'est le terrain de prédilection des aéro-clubs.

Lasbordes (avenue de) — Chemin vicinal 19 qui faisait suite au vieux chemin de Lasbordes (= avenue Raymond-Naves) mais... l'avenue ne mène pas à Lasbordes !

Lasbordes (chemin de) — Ancien nom du chemin de Perpignan.

Lasbordes (Hôtel) — Ou Béringuier-Maynier, 36, rue du Languedoc — CHALANDE 121 — Voir Vieux-Raisin.



Hôtel Lasbordes.

Lasbordes (vieux chemin, puis avenue de) — Ancien nom, avant 1945, de l'avenue Raymond-Naves.

Lasbrugues (chemin de) — Ancien nom, avant juillet 1937, de la rue Alexis-de-Tocqueville.

Lasbrugues — Domaine à Saint-Simon — Voir Brugues et Bruyères.

Lasbrugues — Fossé mère dans le même quartier.

Lascaux (impasse de) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle, au quartier de la Terrasse. C'est l'une des trois impasses dépendant de la rue de l'Abbé-Breuil dans le quartier de la Préhistoire, organisé par la société HLM « Notre Maison ». On avait proposé le nom d'impasse de l'Isle-Adam, ville où l'abbé BREUIL est mort en 1961, mais on lui préféra le nom de la grotte de Lascaux, à Montignac (Dordogne) découverte par le célèbre abbé-préhistorien.

Las Cases (rue) — Nom donné en 1947 à la petite rue Raspail à laquelle, le 22 janvier 1913, on avait envisagé de donner le nom de Jules Léotard. Le comte Emmanuel de LAS CASES est né le 21 juin 1766 au château de Las Cases, commune de Blan (Tarn). Il est l'auteur du célèbre *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il avait aussi publié, sous le pseudonyme de LE SAGE, un *Atlas Historique et Géographique*, qui n'aura pas suffi à sauver son nom de l'oubli.

Las Cegos (impasse de) — Voie créée le long des bâtiments de la gendarmerie de Saint-Simon. Le 22 mars 1979, on lui a donné le nom, différemment orthographié, de l'ancien chemin de las Ségues, voisin. Voir Sègues.

Lascostes — Terroir compris entre le Touch, la route de l'Isle-Jourdain et le chemin Salinier. Il fit partie des fiefs de MANSENCAL, avec la Mondine et l'Espasière. Il comprenait 77 arpents et deux moulins sur le Touch. Voir Mansencal.

Lascrosses (Las Crosses, Las Crozes ...) — C'est le nom du terroir s'étendant au-delà de l'enceinte du bourg, vers l'actuel Palais des Sports. Voir Crosas.

Lascrosses (casernes) — Voir Compans-Caffarelli.

Lascrosses (chemin) — En 1866, BRÉMOND proposait qu'une partie de ce chemin soit appelée chemin du Général-Pelet. Voir Crosses (las).

Lascrosses (boulevard) — Né du projet de la démolition des remparts, ce boulevard fut amé-

nagé à partir de 1815. Ce fut le boulevard de l'Artillerie, en raison de sa proximité avec l' Arsenal. Quand le « Quartier neuf d'Artillerie » (caserne Caffarelli) fut construit, on lui donna le nom de l'ancien terroir : boulevard Lascrosses, vite déformé en « Lascrosses ». En 1847, on vend le cimetière de Saint-Pierre pour permettre son alignement, et l'on projette de le prolonger jusqu'au Canal de Brienne, ce qui s'exécutera de 1875 à 1890, mais il s'arrêtera longtemps à la rue du Béarnais. On rencontre alors un autre cimetière : celui des protestants qu'il faut « exproprier ». Une délibération du 22 août 1884 en décide, et l'on établira la liste des noms à transférer à Terre-Cabade. En 1886, les travaux sont assez avancés pour qu'on se préoccupe du numérotage des maisons. En 1881, il avait été question de lui « redonner » son ancien nom : las Croses. Le 21 novembre 1889, le Conseil municipal en délibère, sous l'influence de LAVIGNE, l'historien de service, persuadé que le nom du terroir vient des croix des cimetières, le cimetière du Bourg ayant existé sur l'emplacement de Caffarelli : c'était, affirmait-il, « lé prat de las crouzès ». Par la suite, les Toulousains oublieux y prirent leurs ébats, et y tinrent les « fénétras ». Mais cette curieuse démonstration historique ne put convaincre, et les croses triomphèrent, même en 1914 quand la tentative fut reprise. En 1892, une pétition des habitants des Amidonniers avait demandé la continuation du boulevard jusqu'au canal, ainsi qu'un pont sur celui-ci.

Lascrosses (impasse) — Passage privé ouvert au XIX^e siècle, prolongé vers 1900 jusqu'à la rue des Quêteurs. Devenue « une très belle rue » elle reçut, le 23 décembre 1902, le nom de rue Léonce-Castelbou.

Lascrosses (résidence) — 15, boulevard Lascrosses.

Lascrosses (rue) — La *carr. de Crosis*, de Las Croses, Lascrozes, etc., connu, comme tout le terroir, une grande variété de graphies. C'est l'une des anciennes voies urbaines, recueillant le trafic de deux axes : les actuelles rues Deville et des Puits-Creusés d'une part, et les rues des Lois et des Salenques d'autre part, et conduisant, par la porte de Las Croses vers le chemin

du même nom, hors les murs. De la place Saint-Julien à la porte, on lui donna le même nom, sauf sur le tableau de l'an II où elle devint rue l'Intrépidité. Sous l'influence du grand boulevard, elle est devenue, elle aussi, rue « Lascrosses »

Las Fargas — Voir Fargas.

La Sesquièrre — Voir Sesquières.

Lassalle ou **Lassale** (rue Ferdinand) — Nom donné en décembre 1936 à la partie du « chemin de l'ancien port de Blagnac » démembré par le canal latéral et le chemin de ronde de l'Octroi (= boulevard de Suisse). Ferdinand LASSALLE est né à Breslau (Wroclaw) en 1825 et mort à Genève en 1864. Homme politique, philosophe et économiste allemand, c'est l'un des inspirateurs du socialisme.

Lasser(r)e (rue Bernard) — Nom donné en octobre 1936 à une voie sans nom. Bernard LASSERRE, propriétaire des terrains, né à Montgiscard (Haute-Garonne) le 14 juin 1844, fils de Jean LASSERRE et de Louise PRADAL, époux de Jeanne LAPEYRE, est mort le 15 décembre 1912 à Toulouse, allée Saint-Agne.

Lassus (salle) — Sous le double nom de Frizac et Lassus, salle du Muséum d'histoire naturelle, consacrée à la géologie générale et à la minéralogie.

La Tailhède (rue Raymond de) — Voie tracée vers 1925. C'est une partie de la rue Descoins-Tinard (voir ce nom). En 1935, on lui donne le nom de rue Charles-Espailly, mais en 1941, on lui donne son nom actuel. Né à Moissac le 11 octobre 1867, Raymond de LA TAILHÈDE, poète de l'école dite École Romane, est mort en 1938 à Montpellier. Il avait fondé, avec Charles MAURRAS, Charles LE GOFFIC et Jules TELLIER, la revue *Les Chroniques*. En 1941, Paul MESPLÉ écrivit dans *l'Auta* : « La rue Raymond-de-la-Tailhède obéit à une très heureuse pensée. Voisine de la rue Jules-Tellier, elle unira dans le souvenir ces deux héros d'une célèbre amitié littéraire, si tristement terminée au retour d'un voyage en Espagne fait en commun, par la mort de Jules TELLIER à notre hôpital Saint-Jacques.

Dans son *Tombeau de Jules TELLIER*, Raymond de la Tailhède a magnifiquement évoqué ces tragiques instants :

« Vision immobile et pourtant si rapide
de cette chambre au bord du fleuve... »

Latapie (rue) — Voie formée vers 1889, classée dans le domaine public le 10 mai 1933. Elle porte le nom des propriétaires du terrain.

Latapie (villa) — Sur le chemin Virebent, à Paleficat, vers 1926.

Latécoère (avenue Pierre-Georges) — Nom donné le 20 avril 1974 à l'avenue du Complexe-Aérospatial, voie d'accès à l'autoroute des Deux-Mers, le long de l'aérodrome de Montaudran, et au rattachement de la route de Narbonne à cette autoroute. Une partie du parcours se fait sur le territoire de Ramonville (du chemin de Saint-Agne au Canal du Midi). Pierre-Charles-Georges LATÉCOÈRE est né à Bagnères-de-Bigorre en 1883, fils de Gabriel (décédé le 4 juin 1905) ingénieur, directeur d'ateliers de menuiserie et de constructions de wagons, et de Jeanne-Marie PUJOL. Après des études à l'École centrale, et à la faculté de droit de Toulouse, Pierre-Georges prend la direction de l'établissement industriel familial qui aura une succursale à Toulouse. Il l'agrandira à partir de 1916, au Pont-des-Demoiselles (ex-Société Longométal, aujourd'hui Casino). On y fabriquera des obus. Une autre usine est installée à Montaudran, près de laquelle plusieurs terrains sont achetés pour les essais des appareils. Dès février 1918, l'usine fonctionne ; au mois de novembre, il en sort six avions par jour. Une vraie chaîne de fabrication et de montage en grande série vient d'être créée à Toulouse. Pierre-Georges LATÉCOÈRE est décédé à Paris en 1943.

Latérale (rue) : Du Férétra — des Minimes — Raymond IV (voir ces noms).

Latham (impasse Hubert) — Nom donné le 22 février 1979 à une voie nouvelle de la résidence Chant'Ormeau, avenue Saint-Exupéry. Hubert LATHAM, né à Paris en 1883, mort en 1912 à Fort-Archambault. Pilotant l'*Antoinette*, il échoua, en 1909, dans la traversée de la Manche. C'est

le premier aviateur qui atteint l'altitude de 1 000 m en 1910.

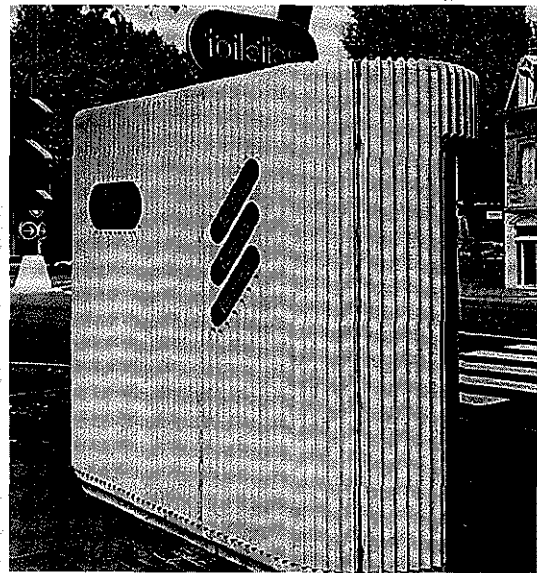
Latomy (rue) — Ancien nom de la rue Darquié, parfois attribué à la rue Darquier, et parfois, à la rue des Coffres toute voisine.

Latoue — Lieu-dit, au quartier des Sept-Deniers (1870).

Latour (bar) — 9, rue Villeneuve. Succède vers 1945 à l'épicerie LATOUR.

Latour — Lieu-dit au capitoulat de Saint-Pierre. D'après l'abbé LAFFORGUE, « ce terroir borné à l'ouest par la Garonne doit son nom à François LATOUR, jardinier, qui possédait là, en 1690, d'après le cadastre de cette époque, une pièce de terre d'un arpent 1 pugnérée trois boisseaux et demi et une vigne de 2 pugnérées quatre boisseaux deux-tiers ».

Latrines publiques — Il semble que le « père » de cette utile institution soit M. de VILLELE, lui-même père du ministre de Louis XVIII et Charles X, et que le Conseil municipal ait eu à délibérer le 17 mai 1818. La proposition visait à l'établissement de cabinets bien séparés entre les hommes et les femmes, et le motif que « toutes les maisons dépendant des établissements militaires, religieux et publics, sont bordées de



témoins irréfragables des progrès de la malpropreté actuelle ». Voir Urinoirs et W.C. souterrains.

Lattre de Tassigny (avenue de) — Nom donné à la voie routière urbaine, reliant Empalot au pont Garigliano, tracée et nommée en 1956, achevée vers 1964. L'inauguration a eu lieu en septembre 1983, en présence de la maréchale de LATTRE de TASSIGNY. Vendéen, né le 2 février 1889, Jean de LATTRE de TASSIGNY sortait à peine de Saint-Cyr quand la Première Guerre mondiale éclata. Il reçut sa première citation avec sa première blessure. Nommé général, sa 14^e division combat en 1940 sur l'Aisne puis sur la Loire. En septembre 1941, il est à la tête des forces françaises en Tunisie, puis il revient en 1942 diriger la région militaire de Montpellier.

En novembre 1942, les Allemands franchissent la ligne de démarcation. Le général de LATTRE est arrêté. On le juge : six ans de prison, à la prison de Riom où cinquante geôliers exercent une surveillance qui semble impossible à déjouer. Le 3 septembre 1943, il s'évade, gagne Londres, Alger, et se met à la disposition du général de GAULLE.

L'année suivante, en qualité de commandant des forces chargées d'opérer en France, il doit mener à bien la tâche difficile qui consiste à fondre en une armée homogène des éléments disparates. Il s'empare de l'île d'Elbe. Le 15 août 1944, il est en Provence. Il refoule les Allemands dans la vallée du Rhône ; Toulon est libéré. Le 12, il opère à Châtillon-sur-Seine sa jonction avec les troupes du général LECLERC : en moins d'un mois, il a parcouru, repoussant l'ennemi, six cents kilomètres.

En avril 1945, ses troupes passent le Rhin. Il conquiert la Forêt Noire, débouche sur l'Autriche, atteint le Danube. C'est au titre de commandant de cette armée, qu'il signe, le 8 mai 1945, à Berlin, au nom de la France, la capitulation allemande. L'armée Rhin-Danube avait libéré un tiers du territoire et fait deux cent cinquante mille prisonniers dont trente-quatre généraux.

En 1950, il est nommé haut-commissaire en Indochine. Malgré la douleur cruelle qu'il éprouve, le 30 mai 1951, par la mort de son fils unique, tué devant l'ennemi, il n'en poursuit pas moins une tâche écrasante. Mais la maladie

devait avoir raison de cet homme indomptable. Le 24 novembre, il doit regagner Paris où il subit une intervention chirurgicale. Il meurt le 11 janvier 1952.

Laudié (impasse) — Voie ouverte en 1925, dans le lotissement créé par Jean LAUDIÉ, ingénieur des Travaux Publics de l'Etat et sous-ingénieur principal à la Compagnie des chemins de fer Transpyrénaïens.

Laudunorum (*quadruvium*) — Voir *Lauzinorum* et *Lausis*.

Laulanié (rue Ferdinand) — Nom donné à une voie nouvelle sur le chemin du Mirail. Bertrand-Prosper-Ferdinand LAULANIÉ est né à Agen le 25 septembre 1850. Docteur en médecine de la faculté de Toulouse, il fut directeur de l'Ecole vétérinaire de 1887 à 1906. Ses travaux de physiologie lui ont valu une renommée mondiale et l'honneur d'avoir sa statue dans la grande cour intérieure de l'ancienne école.

Laumet (rue Antoine) — Nom donné en 1969 à une voie nouvelle. Antoine LAUMET est plutôt connu sous le nom de LAMOTHE-CADILLAC. Il est né le 5 mars 1658 à Saint-Nicolas de la Grave, fils de Jean LAUMET, avocat en la cour et de Jeanne PECHEGUT. Engagé à 17 ans dans le régiment de DAMPIERRE, il partit pour la Nouvelle-France, fonda la ville de Détroit (Etats-Unis) le 17 juin 1701 et devint gouverneur de la Louisiane de 1712 à 1717. Une ville de l'Etat de Michigan porte son nom : Cadillac, où la General Motors a fabriqué les voitures de ce type. Il est mort à Castelsarrasin le 16 octobre 1731.

Launaguet (avenue de) — Ancien nom, de 1824 à mai 1937, de l'avenue Frédéric-Estèbe.

Launaguet (chemin de Blagnac à) — Devient en 1947 le chemin de Ginestous.

Launaguet (chemin de ronde de) — Ancien nom, avant 1939, du boulevard Pierre-Curie.

Launaguet (chemin, impasse, route de) — Les diverses voies conduisant de Toulouse à Launaguet ont reçu le nom de ce village. Outre la route de Launaguet (actuelle), le chemin vicinal 32

(Négreneys, Isards) et le chemin vicinal 24 (impasses Barthe et Vitry) ont porté ce nom, ce qui crée souvent quelques incertitudes dans l'interprétation des documents anciens, qui parfois précisent : chemin de Launaguet « tirant des quatre cantons », « tirant de la porte d'Arnaud Bernard », « passant devant le couvent Saint-Roch » ou « passant dernier (= derrière) Mazade ». Le « chemin de traverse de Launaguet » serait le chemin vicinal 24. Le « chemin de Launaguet à Croix-Daurade » est le chemin de Virebent. La route de Launaguet est le chemin de grande communication n° 1. L'impasse de Launaguet est une ancienne voie privée classée dans le domaine public en 1966.

Launaguet (village, paroisse) — Launaguet, c'est le petit Launac. Launac appartenait aux seigneurs de TERRIDE ou du GIMOES, puissants féodaux résidant dans le château de Saint-Georges (Gers) et généreux donateurs des abbayes du Mas Grenier et de Grand-Selve. Cette famille se retrouve à Launaguet au XIV^e siècle, jusqu'au moment où les TERRIDE l'aliènent au profit des TOURNOER. Les seigneurs de Launaguet se multiplieront : les EMBRY, HUGONIN, DURÈGNE et les barons de Launaguet (BERTIER).

Launaguet à Croix-Daurade (chemin de) — Ancien nom, avant 1947, du chemin Virebent.

Launebode-le-Duc (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Rousse (= rue Jean-Rancy) qui porte un « nom douteux et sans origine positive ».

Lauragais (avenue de) — C'est la voie principale de l'ensemble créé par BEDOUCÉ, de sept avenues devant faciliter le lotissement du quartier Rangueil, alors qualifié de « cité Rangueil ». En 1925, la grande avenue est tracée, et a déjà reçu son nom d'avenue du Lauragais, nom qui a certainement été suggéré par son orientation : prolongée en direction du sud-est, elle se dirige vers le pays du Lauragais et passerait non loin de Castelnau-d'Aud.

Laurens (rue Jean-Paul) — Nom donné vers 1927 à une voie nouvelle. Le peintre Jean-Paul LAURENS est né le 29 mars 1838 à Fourque-



Jean-Paul Laurens.

vaux (Haute-Garonne) d'une famille d'artisans qui fabriquaient des charrues et cultivaient les terres patrimoniales. Il avait 13 ans lorsqu'arriva à Fourquevaux, pour restaurer les peintures de l'église, un peintre nomade d'origine piémontaise : Antonin PEDOYA. Puis, à l'École des Beaux-Arts, il suivit les cours de VILLEMSENS qui le prit dans son atelier et... dans sa famille. Jean-Paul épousa sa fille Madeleine, qui lui donna deux fils, Paul-Albert et Jean-Pierre, tous deux peintres comme lui. A Paris, il travailla dans l'atelier d'Alexandre BIDA. Jean-Paul LAURENS est mort à Paris en 1921.

Laurent : Guerrero — Marquiste (voir ces noms).

Laurent (impasse Docteur-Joseph) — Nom donné le 14 juin 1979 à l'impasse Velasquez, à la demande de l'Association de Sauvegarde des Intérêts de Saint-Martin. La voie conduit au foyer du club de Troisième Age dont certains membres ont bien connu le docteur LAURENT, et ont bénéficié de ses soins, médicaux et moraux. Toujours disponible, d'un inlassable dévouement, soignant gratuitement les pauvres, ce médecin a laissé un vif souvenir dans la popu-

lation des banlieues ouest de Toulouse et des communes voisines. Firmin-Marie-Emile-Joseph LAURENT, fils de Julien-Louis-Joseph LAURENT, négociant, et Catherine-Joséphine-Augusta CHIPOULET est né 6, rue Cujas le 14 juin 1873. Il est mort le 10 septembre 1934.

Laurent (place Docteur-Joseph) — Ancien nom, de 1934 à 1947, de la place Berthier.

Laure-Yvette — Coiffure, 13, rue Denfert-Rochereau (1950).

Lauriers (les) — Résidence, 121, rue du Férétra.

Lauriers (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle qui prend ses racines par les deux bouts rue du Lierre. Elles dépendent toutes deux du lotissement « Finances I » et ont été classées dans le domaine public en novembre 1979.

Lauriers (rue des) — Nom d'une voie, à Saint-Cyprien, figurant sur le plan Tavernier, que le cadastre de 1680 permet de situer au 13^e moulon du capitoulat du Pont-Vieux, voisine avec la rue de la Laque.

Lausanne (rue de) — Nom donné en 1967 à une voie nouvelle, ouverte sur le boulevard de Suisse.

Lausis, Lauzinorum, Laudunorum... — Sous ces diverses formes s'exprime un nom de lieu très ancien dans le bourg. Un puits a permis à ce nom d'être perpétué sous la forme : rue du Puits-Lauzum ou quelques variantes. On l'a identifiée avec la rue du Peyrou ou la rue Emile-Cartailhac. Le puits se trouvait en un carrefour dont il a pris le nom. Au XIV^e siècle, c'est le *quadrvium laudunorum* ou *quadrvium lauzini* ; mais à son propos on dit encore alors *apud, prope, lauzis, lauzinos...* Il est évident qu'il s'agit d'un nom plus ancien déjà très déformé. Est-il possible d'en interpréter le sens ? Manifestement, c'est le mot lauze, *lausa*, pierre plate utilisée comme dalle, ou pour couvrir des bâtiments, dans le Midi de la France. Nous émettons l'hypothèse qu'en ce carrefour, ou dans sa proximité, fut établi l'entrepôt des pierres nécessaires à la construction du seul bâtiment assez important

pour avoir nécessité un tel dépôt : c'est Saint-Sernin. Sur l'itinéraire allant du pont Saint-Pierre au chantier de l'immense église, se trouvaient distribués les Cuisines, le Peyrou (*petronum*), les Lauzes... noms qui jalonnaient nos rues Valade, Albert-Lautmann, Emile-Cartailhac.

Lautier (Ramond) — Taverne citée par ODDE de TRIORS (XVI^e siècle).

Lautmann (rue Albert) — C'est l'ancienne rue de l'Université, l'un des tronçons de l'itinéraire conduisant du pont Saint-Pierre à Saint-Sernin. Sous l'ancien régime, c'était la rue des Etudes. VERGNES proposa rue des Agueris. Le tableau de l'an II a enregistré rue l'Invincible. Albert LAUTMANN, né en 1908, fut élève de l'École normale supérieure d'où il sortit agrégé de philosophie à 22 ans, puis se lança dans l'étude des mathématiques et fut nommé professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. En 1940, prisonnier en Allemagne, il s'évada au bout de 17 mois, entra dans l'ORA puis dans l'armée secrète. Trahi le 15 mai 1944, il fut pris par la Gestapo, ramené à Bordeaux, et fusillé le 1^{er} août 1944. Albert LAUTMANN avait épousé Suzie PERREAU-DETRIE, agrégée de l'Université, décédée le 30 janvier 1987 à Chamonix.

Lautrec (complexe) — Aux Argoulets.

Lauzeral (rue Pierre) — A l'origine, chemin privé, qui est dit, en 1906, « tracé depuis plus de trente ans », quand il fut pris en charge par la ville.

Laval — Autre nom de la Flambelle, d'après CORRAZE (p. 207) et le cadastre de 1450 ; « *la borda de Na-Flambella* (dont le nom était Laval)... ».

Laval (lotissement) — A Pouvourville, vers 1960. Il est à l'origine des rues de la Cocagne et du Pastel.

Lavalette (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Rispe, avec cette justification : « Lavalette, illustre Toulousain. »

Lavande (rue de la) — Premier nom (avant 1958) de la rue des Edelweiss, qui fut changé

à la demande des habitants et du Conseil municipal. Le conseiller THEVENOT ironisa : « Les habitants sont incommodés par l'odeur de la lavande. Les lavandières du Portugal, c'est très bien ! »

Lavandou (rue du) — Nom donné en 1962 à une voie nouvelle.

Lavour (avenue de) — Pendant longtemps, la « route de Lavour » fut notre actuelle route d'Agde. La nationale 112 est le résultat de l'évolution d'un ancien itinéraire routier, sortant de Toulouse par la porte Matabiau, que représente encore le chemin de Périole. Lorsque fut créé le chemin de fer, cet itinéraire fut coupé, le passage obligé se faisant, malaisé, par le pont de Lyon, ou détourné par le pont de l'Ecole-Vétérinaire. On imagina alors de faire aboutir la route de Lavour à la route d'Albi, en créant une nouvelle voie et en aménageant le début du chemin de Michoun. L'avenue de Lavour était née et l'ancienne « route de Lavour » devenait route d'Agde. Des aménagements successifs perfectionnèrent le nouvel itinéraire.

Lavour (chemin de) — Ancien nom de l'avenue Jean-Chaubet.

Lavour (chemin de) — Ancien nom de la rue de Périole.

Lavour (impasse de) — Ancien nom, avant 1934, d'une partie de la rue Robert-Campardon.

Laveclair — Blanchisserie, 17, rue des Filatiers (1950).

Lavelanet — C'est le nom primitif du domaine de Purpan (Ecole d'Agriculture). Le cadastre de 1478 y signale les « bordes » appartenant à Léonard ROLLAND, notaire... *una borda am solier (étage), estables, et outra borda sans solier, apeladas las bordas de Lavelanet...*

Lavellane, Lavelane — Voir Vélane.

Lavidalie (impasse) — Nom donné le 17 mai 1977 à une voie nouvelle à Montaudran. Jean LAVIDALIE, mécanicien, pionnier de l'aéropostale, disparu le 7 décembre 1936 à bord de l'avion *La Croix du Sud*.

Lavigne (rue Henri) — Au XIX^e siècle, une voie privée porta le nom de LAVIGNE, la famille propriétaire. Le prénom Henri a été ajouté en 1947.

Laviguerie (rue) — Ancien nom, avant 1948, d'une partie de la rue Furgole. Les LA POMARÈDE de LAVIGUERIE y possédaient un hôtel au n° 9 bis, en grande partie détruit par le percement de la rue Ozenne. Bertrand de LA POMARÈDE de LAVIGUERIE est né vers 1699. Il épousa à la Dalbade Jeanne-Andrée TOTIN le 25 novembre 1732. Il fut avocat, capitoul en 1740, chef du Consistoire en 1752 et mourut le 15 avril 1774. Son fils Jean-Baptiste de LA POMARÈDE de LAVIGUERIE, né le 21 juillet 1737, épousa le 18 août 1761 Françoise de LAFUE d'AUZAS. Jurisconsulte, conseiller au Parlement MAUPEOU (1774), il mourut le 22 décembre 1829.

Lavit (parc Félix) — Nom donné au « Parc Marengo », aménagé vers 1928-1930 dans une propriété laissée à l'abandon, que l'adjoint au maire, Félix LAVIT, originaire du quartier, décida de transformer en jardin public.



Félix Lavit.

Lavit (rue Félix) — Nom donné en 1947 à la petite rue Marengo, dite aussi rue Campistron, à Marengo, créée vers 1870. La famille LAVIT formait deux foyers qui habitaient au 25 et au 27 de la rue Marengo.

Lavoir (impasse du) — A la Côte-Pavée. Premier nom de l'impasse de Douai.

Lavoir (impasse du) — Voie sans nom au XIX^e siècle, permettant l'accès à Garonne où un lavoir était aménagé. Le nom apparut officiellement en 1934, et la rue fut classée dans le domaine public. Le lavoir a disparu avec la construction de la digue.

Lavoirs — De toute antiquité, les femmes étaient vouées, entre autres tâches, au lavage du linge familial, et les moindres points d'accès à l'eau, utilisés à cette fin. C'est ainsi que la Garonne, et ses canaux du Château ou du Bazacle, le Touch, l'Hers, les « fontaines », sources naturelles ou moindres ruisseaux eurent des ponts aménagés, ne fût-ce qu'un simple « buguet », retenue sur un fossé ou un petit ruisseau. Le lavoir public, du type villageois, remplissait mieux ce but, et le « bateau-lavoir » mieux encore. Il faut distinguer le lavoir « public » — en fait propriété privée — ouvert au public, et les lavoirs aménagés et gérés par la municipalité. Dans la première catégorie, on relève, au XIX^e siècle, quelques noms pittoresques : le lavoir d'Alger, la Carotte, le Landeau, les Trois Cannelles, et les saints du Paradis : saint Jean, saint Joseph, saint Roch et sainte Marie, sans oublier sainte Germaine, au Faubourg Bonnefoy. La rue des Fontaines détient le record du plus grand nombre d'établissements. Voir ci-dessous un relevé d'après diverses listes et annuaires.

Le 11 novembre 1901, la suppression des trois lavoirs sur le Canal du Midi, situés au port Saint-Sauveur, à l'écluse Matabiau et au pont des Minimes est demandée pour cause de pollution : la

vase de fond est soulevée par les bateaux qui passent... Mais ces lavoirs ont encore quelques années à survivre, et la gent féminine qui les hante s'applique à blanchir le linge... et la réputation de la clientèle ; un seul homme est présent dans ce gynécée. Muni d'une longue gaffe, il s'efforce de récupérer les pièces de linge qui, entre deux cailletages, tenteraient de prendre le large. Le passage du lavoir privé au lavoir public municipal se fait parfois par simple dévolution. Le 1^{er} juin 1927, la ville fait l'acquisition du lavoir des demoiselles Marie et Jeanne FAVRE, 13, rue Sainte-Isabelle, qui devient municipal, avec la double intention d'y adjoindre des baignoires et... de l'assurer contre l'incendie ! Le lavoir AGEDE, au port Saint-Etienne, au bas des Archives du Canal, était immense et en grande partie couvert.

La blanchisserie industrielle, puis les « laving », alias laveries, enfin la machine à laver familiale ont tué le lavoir et fait disparaître les lavandières et... les ânes de Blagnac ! Voir : Anes, Blanchisseries, Bateaux-lavoirs, et au nom des divers lavoirs.

Lavoisier (rue) — Nom donné en 1936 à une voie faisant communiquer la rue Hyacinthe-Cazal (= des Glycines) avec la rue du Faubourg-Bonnefoy. Antoine-Laurent de LAVOISIER est né le 26 août 1743 à Paris. En 1765, il participa au concours proposé par l'Académie des sciences sur « le meilleur moyen d'éclairer pendant la nuit les rues d'une grande ville, en combinant ensemble la clarté, la facilité du service, et l'économie ». Chimiste, il est le créateur de la chimie moderne. Ayant accepté une ferme générale, il fut condamné à mort, et guillotiné

	Rue des Fontaines et parages	Autres y compris bateaux-lavoirs	Total
1860	7	7	14
1865	11	9	20
1880	8	9	17
1890	9	9	18
1895	7	9	16
1905	6	23	29
1920	5	16	31

le 8 mai 1794 avec les autres fermiers généraux. C'est à cette occasion que COFFINHAL prononça la phrase célèbre : « La République n'a pas besoin de savants. »

Layerle-Capel, ou **Layerle**, dit **Capel** — Célèbre marbrier de la première moitié du XIX^e siècle, dont le chantier était établi hors la porte Villeneuve. Il fut chargé de nombreux travaux, notamment en 1843, des marbres qui devaient entourer le bassin de la place d'Orléans (place des Carmes). Ses explorations des Pyrénées lui permirent la découverte de nouvelles carrières de marbres.

Layetterie toulousaine — 30, rue du Faubourg-Bonnefoy (MAZIES, 1920).

Layrac — Nom d'un terroir (XIV^e siècle) où se trouvait une « granja » en 1478, à Saint-Michel-du-Touch, à la limite du territoire de Toulouse vers Blagnac. La métairie de Layrac a été détruite en 1942, et le chemin de Layrac a vu son extrémité ouest absorbée par l'aéroport de Blagnac.

Lazare — Voir Carnot.

Lazaret de Lalande — Route de Launaguet et chemin d'Audibert. Nom porté par l'ancienne propriété de campagne du Grand Séminaire, après sa confiscation en 1907. Sa position, alors isolée dans la banlieue nord, avait facilité son affectation d'établissement de « mise en quarantaine » des contagieux. Mais sa « vocation hospitalière », toute fortuite, s'est trouvée confrontée à une situation paradoxale. C'est sur ce terrain que la ville propriétaire avait établi le dépôt d'ordures, recevant les gadoues du Nord et du Centre, soit huit à dix tonnes quotidiennes vers 1920. Ce défi à l'hygiène et au développement du quartier était assorti d'une sorte de ghetto : dans l'ancien immeuble du Grand Séminaire vivaient « dans une promiscuité lamentable et une indescriptible saleté de nombreuses familles peuplées d'enfants qui bravent perpétuellement les plus redoutables épidémies » (1921). C'était donc un drôle de « lazaret ». Le bâtiment servant à cet usage comprenait trois grandes salles totalisant 400 m², où 80 lits « à une place » pouvaient être installés (5 m² par unité). Mais la ville n'en possédait qu'une partie. Le 15 juin 1922, il est proposé au Conseil

municipal d'acquérir le reste, appartenant au Bureau de Bienfaisance et à la commune d'Aspet, en vue d'y créer un établissement pour contagieux en cas d'épidémie, et en « temps normal » une maison de repos et de convalescence pour indigents, et peut-être des constructions d'habitations ouvrières, ou de logements pour gens sans abri, ou un lieu de séjour pour enfants débiles ou rachitiques. Les familles BERDALOU, CAYROU et RIVIER occupaient trois parties, la première de 3 ha avec puits à roue, la seconde de 11 ha, la troisième avec un jardin. L'Association du Football de Lalande y avait son terrain, et les Socurs de Charité occupaient un autre immeuble. Mais il fallait « déplacer » ou supprimer les ordures. Le dépôt d'ordures cessa d'être alimenté lorsque fut construite l'usine d'incinération. Mais il ne disparut qu'après le 22 mars 1939, quand le Conseil municipal eut concédé au sieur LAGUENS d'Agen, l'enlèvement de ces « gadoues » en six ans, contre une redevance de 2 000 F par an, avec la possibilité d'enfouir dans l'ancienne carrière de Ginestous, verre et ferraille, et de rendre, en fin d'exploitation, le terrain nivelé. Le « Lazaret » de Lalande est aujourd'hui occupé par les cités des Izards et leurs dépendances. Le parc est occupé par le centre Bayard. Quant à la chapelle, elle est demeurée fermée jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ensuite, la municipalité en a autorisé l'ouverture. Elle est alors devenue Notre-Dame-du-Travail et, depuis 1963, l'église d'une nouvelle paroisse : Saint-Jean-Baptiste-Vianney.

Lazari (le petit) ou **Lazary** — En 1860 s'établit, au coin des allées Louis-Napoléon (Jean-Jaurès) et de la rue Arnaud-Vidal, un café-concert, le « *Petit Lazari* », qui fut aussi un théâtre de marionnettes où l'on jouait « Les Sept Châteaux du Diable ». On y exécutait un poisson en carton, qualifié de poisson volant. La foule se rassemblait devant les tréteaux et écoutait calembours et calembredaines qui fusaient très facilement. Cela dura jusqu'en 1890.

On y exposa, paraît-il, des oies de Toulouse, de la volaille, et le Petit Lazari devint « la Renaissance », bal des années 1880-1900.

Lebas (rue Jean) — Nom donné en 1957 à une voie nouvelle. Jean LEBAS, né en 1878, fut maire SFIO de Roubaix, ministre du Travail en

1936-1937. Il est mort en déportation en 1944. La pétition examinée au Conseil municipal du 9 avril 1957 émanait des représentants de l'ONIA demeurant à Empalot.

Lebègue (allée) — Nom proposé en 1914 pour l'allée (= avenue) de Rangueil. Jacques Albert LEBÈGUE est né à Bordeaux le 19 février 1845, fils des professeurs Auguste LEBÈGUE et Elisabeth LETORSAY, et fut l'époux de Marie-Pauline-Louise FAUGÈRE-DUBOURG. Il fut membre de l'École d'Athènes. Après avoir réalisé des fouilles et fait sa thèse sur Delos, il fut chargé de cours (1876), puis titulaire de la chaire d'antiquités grecques et latines à la faculté des lettres de Toulouse (10 juillet 1878) ; il fut directeur de la Société archéologique du Midi et mourut à Toulouse le 1^{er} avril 1894. Ses travaux archéologiques sont considérables.

Leblanc — Quartier du capitoulat de Saint Pierre, au bord de la Garonne à Ginestous. Gabriel-Marie-Catherine LEBLANC y était propriétaire. Les terroirs de Loubers et de Bellevue faisaient partie de la même propriété.

Lebon (rue Philippe) — Nom proposé en 1913 pour la rue Traversière de Belfort (= rue Corot). Philippe LEBON (1769-1804) inventeur de l'éclairage au gaz. La rue Corot est sur l'emplacement de l'ancienne usine à gaz.

Le Bondidier (impasse) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle du quartier de la Terrasse, dépendant de la rue Ledormeur (voir ce nom). Louis LE BONDIDIER, né en 1878, mort en 1945, pyrénéiste, a créé le Musée Pyrénéen de Lourdes, et a milité pour une collaboration touristique franco-espagnole. Il avait épousé une jeune étudiante de l'École des Beaux-Arts de Nancy, qui fut elle aussi convertie à la montagne. Margalide LE BONDIDIER est la première femme à avoir gravi la Maladetta et le Balaïtous (1905). C'est elle qui développa le Musée Pyrénéen, dont elle fut conservateur jusqu'à sa mort, en mai 1960.

Lebre (chemin de la, et pont appelé de la) — A Vieille-Toulouse (XVII^e siècle).

Lébré (rue André) — Nom proposé en 1913

pour la rue Traversière Bergeaud (= rue d'Artagnan).

Lébré (rue André) — Nom donné en novembre 1937 à une voie sans nom, à l'origine confondue avec la rue Garrès. André LÉBRÉ est le moins connu des peintres ayant travaillé pour l'Hôtel de Ville, ce qu'il fit en 1691, 1692 et 1693. Chaste et pieux, il fut surtout le peintre de sujets religieux. Musicien, il affectionnait le théorbe et jouait avec GILLES et LANES. Il mourut le 13 décembre 1700, âgé de 71 ans. La rue qui lui a été attribuée a été munie de deux plaques, l'une portant les dates 1629-1700, et l'autre, antérieure : 1726-1800. Son nom doit s'écrire avec deux é : LÉBRÉ.

Le Brix (avenue Joseph) — Nom donné en 1933 à une voie nouvelle. Officier de marine et aviateur, Joseph LE BRIX, né en 1899, fit avec COSTES le premier tour du monde aérien, et conquit huit records mondiaux en 1931. Mais le 12 septembre, l'avion *Le Trait d'Union II* qu'il pilotait avec DORET s'écrasa près du fleuve Balaià dans l'Oural. LE BRIX et son mécanicien MESMIN furent tués. DORET a pu sauter en parachute.

Lebrun (rue Guillaume) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Fourbastard. Guillaume LEBRUN ou BRUNI, juge mage de Toulouse (XV^e siècle), conseiller et médecin de Louis XI. Une proposition, faite en 1971 pour donner le nom de Guillaume « Brun » à une rue, n'a pas été retenue, par crainte d'homonymie avec la rue Nestor BRUN.

Leclerc (boulevard Maréchal) — Nom donné en 1955 à l'ex-boulevard de l'Artillerie, appelé aussi boulevard Saint-Pierre au XIX^e siècle. Philippe de HAUTECLOCQUE, dit LECLERC, est né le 23 novembre 1902 à Belloy-Saint-Léonard, dans la Somme. Il épouse le 11 août 1925 Thérèse de GARGAN (la maréchale LECLERC). Fait prisonnier par les Allemands, il parvint par deux fois à s'évader. Il se distingua en Afrique, au Cameroun, au Fezzan, de 1940 à 1943, débarqua en Normandie avec la 2^e DB, et entra dans Paris le jeudi 24 août 1944, et à Strasbourg le 23 novembre. Le 28 novembre 1947, il périt carbonisé dans un accident d'avion près de Colomb-

Bechar. Maréchal de France à titre posthume en 1955, il reste le plus populaire héros de la Seconde Guerre mondiale.

Leclerc (impasse) — Ancien nom de l'impasse Paul-Verlaine.

Leclerc (rue Général) — Nom proposé le 8 novembre 1948 pour la rue Bayard, puis pour une partie de la rue de Metz, le boulevard d'Artillerie, la rue de Languedoc, le boulevard Carnot, ou même... la rue du Japon. Cela donna lieu à de cocasses discussions au Conseil municipal, qui s'égrenèrent jusqu'en 1950 : on disputa pour savoir si BAYARD était le chevalier sans peur et sans reproche (comme LECLERC) ou si CARNOT était bien Lazare, ou le Président ; ou si le Monument aux Morts où aboutissait la rue de Metz était un bon motif, ou si un général de cavalerie serait satisfait par l'Artillerie. Quant à la rue du Japon, elle venait d'être débaptisée...

Leclerc (centres) — Voir Grandes surfaces, et Imbaprix.

Lecocq (rue Charles) — Nom donné à une voie nouvelle créée en 1931 dans le morcellement du « Château du Pouset ». Alexandre Charles LECOQ, né et mort à Paris (1832-1918) est l'auteur d'opérettes dont *La Fille de Madame Angot* (1872), qu'il produisit, de 1838 à 1888, à raison d'un ouvrage par an. Il composa aussi pour le piano, et écrivit une œuvre littéraire curieuse et peu connue : une parodie de *La Walkyrie*, sous le titre de *La Petite Walkyrie ou Le Sabre de mon père* (1896).
Sottisier — « Lecoq », bien sûr !

Lecrivain (rue Emile) — Nom donné le 17 mai 1977 à une voie nouvelle du quartier Montaudran. Emile LECRIVAIN, pilote, pionnier de l'aéropostale, inaugura le tronçon Cap-Juby - Villa Cisneros - traversée du Rio de Oro, en juin 1925. Il disparut en mer le 31 janvier 1929. Cette attribution du nom de l'aviateur a fait perdre toutes ses chances à l'archéologue homonyme Charles Albert LECRIVAIN, né à Auxerre le 12 février 1860, professeur d'histoire ancienne à la faculté des lettres de Toulouse depuis 1886, et mort le 28 janvier 1942. Il fut

l'auteur de nombreux travaux, notamment de plus de 200 articles importants dans le grand Dictionnaire de DAREMBERG et SAGLIO.

Lectoure (collège de) — Voir Montrevel.

Léda — Bonneterie-mercerie, 3 bis, puis 3, rue Victor-Hugo (ROUME, 1935 ; COUDERC, 1950).

Ledormeur (rue) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle du quartier de la Terrasse, demandé par la société HLM « Notre Maison ». Georges LEDORMEUR est né à Rouen en 1867. Fils d'un libraire, il suivit des cours de dessin et décida de devenir graveur. Le 24 février 1894, ce futur grand montagnard s'installa à Tarbes ; de santé fragile suite à un travail dans les sous-sols de la Bourse de Bordeaux, on lui proposa un séjour dans les Pyrénées. Il fut dessinateur chez les architectes PROSPER et CAD-DEAU. On connaît ses 1 500 ascensions de pics différents dans les Pyrénées, mais on connaît moins ses 7 000 clichés photographiques, ses aquarelles, et ses peintures à l'huile. Il termina sa carrière à la Compagnie du PO Midi comme chef de service. Il est mort le 21 mai 1952 des suites d'une chute en montagne.

Bibl. — Bull. Soc. Ramond, Année 1975, p. 17.

Ledre (canton de la) — Cité par COPPOLANI. Non localisé. Peut-être une cacographie.

Ledru-Rollin — Nom donné en 1934 à l'ancienne rue Paul Merlin, à Casselardit. Dans le cadre de la cité-jardin créée en 1923, cette voie prit différents noms. Ce fut la rue du Gazon, puis Paul Merlin, nom qui fut réservé à la partie qui actuellement le porte. On l'aurait également appelée rue du Parc, (COPPOLANI). Alexandre-Auguste LEDRU, dit LEDRU-ROLLIN, né à Paris en 1807, mort à Fontenay-aux-Roses en 1874, avocat et homme politique, fonda le journal *La Réforme* et organisa en février 1848, en tant que ministre de l'Intérieur, les élections au suffrage universel.

Lefebvre (rue du Doyen) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une voie nouvelle de Reynerie. Charles-Henri-Marie-Joseph LEFEBVRE, né à Albi le 23 février 1888, fils d'Alphonse

LEFEBVRE et de Marie-Noémie BEULLAC, époux de Françoise-Maria DUPUY, est mort le 6 mars 1968, 28, rue Roquelaine. Il fut doyen de la faculté de médecine et de pharmacie, et fonda le Centre régional de transfusion sanguine.

Lefranc de Pompignan (rue) — Nom proposé en 1913 pour une partie du chemin de Croix-Daurade (= rue Pierre-Cazeneuve).

Lefranc-de-Pompignan (rue) — Nom donné le 12 octobre 1971 à une voie nouvelle desservant la résidence de Pech-David, classée dans le domaine public en 1982. Jean-Jacques LEFRANC, marquis de Pompignan est né le 10 août 1709 à Montauban où son père, Géraud LEFRANC, était Président de la Cour des Aides ; mais sa véritable « résidence », le « vieux berceau de ses pères », « château qu'ils ont construit sur des bords solitaires », était le château de Caix, près de Luzech (Lot), où il réside le plus souvent, quand Paris ne le retient pas. Il fut poète, auteur d'une pièce de théâtre, *Didon*, membre de l'Académie française. Il mourut à Caix le 1^{er} novembre 1784.

Legendre (rue Adrien) — Nom donné en décembre 1936 au petit chemin de Gramat. Adrien-Marie LE GENDRE, né en 1752 et mort à Paris en 1833, fit avec CASSINI et MECHAIN des observations pour lier les méridiens de Paris et de Greenwich. Il fut professeur à l'Ecole Militaire et est l'auteur de nombreux travaux d'analyse mathématique.

Léger (impasse Fernand) — Nom donné en 1971 à une voie nouvelle, au Mirail. Fernand LÉGER, peintre, est né à Argentan en 1881 et mort à Gif-sur-Yvette en 1955. Un musée lui a été consacré à Biot.

Léger (rue Marius) — Vœu du Conseil municipal en 1922, pour que ce nom soit donné à une rue.

Léger (Louis) — Vœu du Conseil municipal, le 4 mai 1923, de donner ce nom à une rue.

Législateurs (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Treize-Vents (= rue Merly).

Législateurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Mirabel (= rue Rémusat).

Le Goff (chemin du Commandant-Joël) — Nom donné le 4 mars 1987 à la partie du chemin du Calquet, entre le carrefour du chemin Salinié et l'Ecole Nationale du Cadastre, à proximité de la CRS 26. Le commandant de cette CRS, Joël LE GOFF a été tué le 4 mars 1976, le crâne éclaté par une balle, au pont de Montredon près de Narbonne, lors des émeutes de viticulteurs, dans une fusillade qui a également fait une victime chez les vigneron : Emile POUYTES d'Arquettes-en-Val. Le ministre Michel PONIA-TOWSKI avait déclaré, aux obsèques du commandant LE GOFF : « J'ai donné des consignes fermes pour que les responsables et les instigateurs de désordres et de crimes qui ont entraîné la mort de cet officier supérieur soient activement recherchés et déferés à la justice... »

Legoust (rue Arthur) — Nom donné en 1937 à la rue des Hirondelles, précédemment chemin des Redoutes. Arthur LEGOUST, fils de François LEGOUST de Bourges et de Marie LES-CUYÈRE, épousa en premières noces Ramonde PORTAL, et, veuf, en secondes noces, Marie BARRUE. Il inaugura à Toulouse une dynastie de sculpteurs, car on n'en compte pas moins de dix dans sa proche famille, fils, gendres, petits-fils ou proches alliés. Plusieurs furent désignés sous la « raison sociale » M. Artus (voir Artus). *Bibl.* SALIES Pierre, les Legoust (*Archistra* 1988).

Legoust (rue Arthur) — Nom proposé en 1913 pour l'impasse Solférino.

Lejeune (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour la rue de l'Aqueduc.

Lejeune (rue) — Voie créée vers 1870. Elle reçut le nom du général, baron Louis-François LEJEUNE, né à Strasbourg de parents Versaillais le 3 février 1775, fils de Louis-Jean-Jacques LEJEUNE et de Marie-Catherine TISSOT. Il épousa en secondes noces la nièce de Désirée CLARY, Marie-Louise-Adèle-Aimable CLARY de FLECHON, devenant ainsi le neveu de Joseph BONAPARTE et de BERNADOTTE, le roi de

Suède. Il mourut à Toulouse le 26 février 1848 au 17 de la rue Bellegarde. Il était directeur de l'École des Beaux-Arts depuis 1837, et fut maire de Toulouse pendant quelques mois en 1841.

Lemaitre (rue Jules) — Nom donné en novembre 1936 à la rue des Tilleuls, qui avait été tracée vers 1900. Jules LEMAITRE, dont le nom a disparu du Petit Larousse, a cependant tenu une place considérable dans les lettres françaises. Né à Venney en 1853, il mourut à Tavers, en août 1914, laissant huit volumes de chroniques, sous le titre *Les Contemporains*, des romans, des contes, des comédies et des pièces en vers. En 1895, il entra à l'Académie française, mais toute sa vie, il rappellera ses origines de paysan tourangeau.

Le Mazurier (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Verge-d'Or. Par ce nom, quelque peu estropié, il voulait désigner Gilles LE MAZUYER, Premier président au Parlement de 1615 à 1631.

Le Mazuyer (rue Gilles) — Nom donné à une voie nouvelle. Gilles LE MAZUYER, conseiller d'Etat du Roi, avait épousé la fille du Premier président François de CLARY. Par une clause du contrat de mariage, celui-ci avait cédé à son gendre la charge de Premier président, accord que le Roi approuva, mais qui déplut fort au Parlement. Gilles LE MAZUYER mourut de la peste, le 10 octobre 1631, pour avoir voulu assister personnellement les malades, tant au Pré des Sept-Deniers qu'en leurs domiciles. On lui fit des obsèques très solennelles et il repose dans l'église Saint-Pierre-des-Cuisines.

Lemercier (rue Jacques) — Nom donné à une voie nouvelle tracée en 1934. Jacques LEMERCIER, ou plus simplement MERCIER dans les actes, architecte, ingénieur du Roi, fit le plan du Pont Neuf. Il est mort à Paris en 1654.

Lemonnier (rue de l'Amiral) — Nom demandé par quatre conseillers municipaux, en 1955. Il n'a pas été retenu.

Lenfant (rue Henri) — Nom donné le 30 novembre 1945 à l'ancienne rue de la Chapelle. Cette voie, tracée vers 1855, resta longtemps voie

privée, la cession de son sol n'ayant été envisagée qu'en mars 1884 et réalisée en 1885, sa viabilité établie en août 1895. Henri-Antoine-Jean-Marie LENFANT est né à Toulouse le 1^{er} mars 1918, fils de François-Hippolyte LENFANT et de Jeanne-Marie-Paule ALLEGUE. Epoux de Denise-France GRANGETEAU, il est « Mort pour la France » le 16 juillet 1944, après son arrestation par les Allemands à Calmont.

Lenotre (rue Théodore) — Nom donné en mars 1937 à une voie sans nom. La première plaque apposée portait : « rue Théodore Lenotre, Historien 1855-1935 ». Son nom réel était Louis-Léon-Théodore-Marie GOSSELIN. Il signa tous ses nombreux ouvrages du nom de Georges LENOTRE, pseudonyme emprunté à une arrière-grand-mère, descendante du fameux André LE NÔTRE, l'architecte des jardins de Louis XIV. Il est né le 7 octobre 1857 au château de Pépinville à Richemont, près de Metz. Il a publié plus de 50 volumes d'histoire, son premier ouvrage étant *La Guillotine pendant la Révolution* (1893), et termina la série par *La Révolution par ceux qui l'ont vue* (1933). Cet historien de la « petite histoire » possédait au suprême degré le don de l'évocation...

Lenotre (impasse Théodore) — Nom donné le 12 octobre 1971 à une voie adjacente à la rue du même nom, dans le lotissement Piantoni.

Léo, *in carreria Leonis* — En 1335. Voie ainsi désignée, peut-être en raison de l'hôtellerie du Lion (-d'or ?).

Léo : Delibes - Hamard - Lagrange (voir ces noms).

Léon : Blum - Buffet - Dutil - Jouhaux - Joulin - Say - Serpollet - Soulie - Tolstoï - Vasseur - Viala (voir ces noms).

Léon — Modes, 3, rue Lapeyrouse (RENGADE, 1950).

Léon (Maison) — Confection, 16, rue Peyras (1950).

Léon — Vêtements, 21, rue Lafayette (vers 1932).

Léonard — Voir Vinci.

Leonarias — Lieu-dit en 1154, « ad Rametum » (à La Ramée) et terre de *Las Leoneras* (1168).

Léonce : Bourliaguet — Castellbou — Couture (voir ces noms).

Léonidas (rue) — Nom donné en 1794 à une partie de la rue Montaudran (= rue Alfred-Duméril). Le roi de Sparte fut très à la mode sous la Révolution. Il fit le sacrifice de sa vie, aux Thermopyles (480 avant J.-C.) avec trois cents hoplites face à l'armée perse.

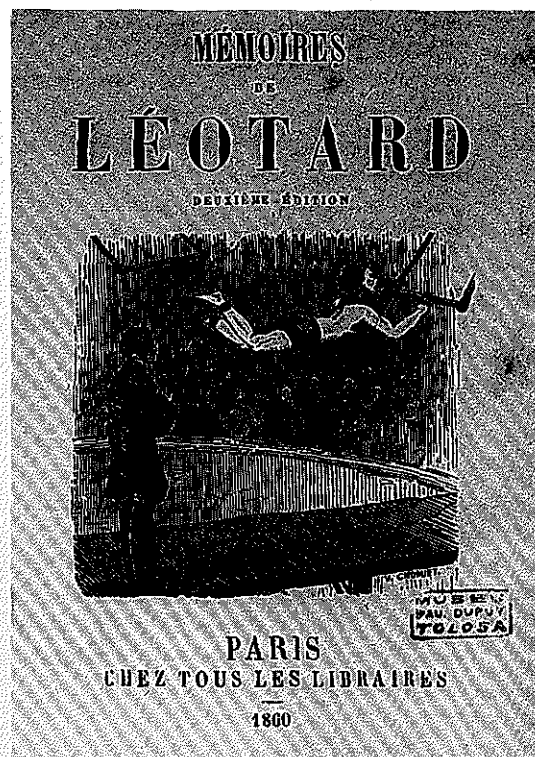
Léopard (Au) — Fourrures, 19, rue du Fourbastard (Charles GLUCKMANN, 1905 ; Mme GLUCKMANN et fils, 1920) et 36, rue d'Alsace-Lorraine (1914) où le magasin deviendra vers 1920 : Au Canada. En 1907, on répare « les boas en plume ».

Léopold — Voir Gimié.

Léopold (rue) — Vers 1883. Non identifiée, à la Côte-Pavée.

Léotard (impasse ou rue) — Nom donné en juillet 1936 à une voie nouvelle. Jean-Marie-Jules LÉOTARD est né à Toulouse le 1^{er} août 1838. Son père, Jean, avait pris sa retraite de sous-officier de cavalerie et avait installé un gymnase au n° 10 de la rue du Rempart-Saint-Etienne. Jules inventa le fameux numéro du « trapèze volant », consistant à lâcher un trapèze pour en saisir un autre, et pendant onze ans, fit applaudir ses exploits dans toutes les capitales. Il fut également organisateur de courses de vélocipèdes, où il se révéla grand champion sur de lourdes machines où l'on arrivait à faire du 18 km à l'heure ! Jules LÉOTARD mourut le 16 août 1870 de l'épidémie de variole noire. Le gymnase qu'il avait à son tour créé, rue de la Concorde, fut vendu en 1888 à la famille PAULHAC. Celui de la rue du Rempart-Saint-Etienne fut vendu à un quincaillier en gros, puis devint le siège de la Direction Régionale de Sécurité Sociale. C'est aujourd'hui la Maison Communautaire.

Léotard (rue Jules) — Nom proposé le 22 janvier 1913 pour la petite rue Raspail (= rue Las Cazes).



Mémoires de Léotard.

L'Épée (rue Abbé de) — Nom proposé en 1913 pour la rue Montaudran (= rue Alfred-Duméril)

Le Pelletier (place) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à la place du Pont (= place du Pont-Neuf).

Lepelletier (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Couteliers. Louis-Michel LE PELLETIER de SAINT FARGEAU fut Président de l'assemblée Constituante en 1790. Elu à la Convention, il vota la mort de Louis XVI. Il fut assassiné par les royalistes, et considéré comme un martyr par les révolutionnaires, qui lui vouèrent un véritable culte.

Léproseries — Voir maladreries.

Le 15 rue Montaut — Résidence, rue Montaut (1987).

Leris Glacier (café-restaurant) — Place du Capitole, en 1852 (hôtel SANS). Armand LERIS

ancien propriétaire et fondateur du café Divan, s'étant vu forcé de quitter cet établissement, a fondé au rez-de-chaussée de l'hôtel Sans, un café-restaurant. Deux artistes de grande distinction, MM. VIREBENT et ENGALIÈRES, ont fait du salon principal de ce nouveau café un véritable musée où la peinture et la sculpture se donèrent fraternellement la main dans de fraîches et charmantes compositions.

Le Roux (rue Giraudet) — Nom proposé en 1913 pour la rue Cité des Fleurs (= rue de Dunkerque). Giraudet Le Roux, « troubadour toulousain du XIII^e siècle ».

Lery (avenue Octave) — Nom donné en 1947 à l'avenue créée en 1931 sous le nom d'avenue des Sports. Octave-Joseph LERY est né à Bourglastic, Puy-de-Dôme, le 15 novembre 1885, fils de Gilbert LERY et de Marie ESCOT, et époux de Lucie LARQUIER. Vétérinaire, directeur des abattoirs de Toulouse, président de la Fédération française de rugby, il est mort le 10 mai 1938. Une plaque commémorative, œuvre de RICARD, a été apposée dans la salle d'entrée des abattoirs le 10 mai 1939.

Lesage (rue Alain) — Nom donné le 24 octobre 1958 à une voie nouvelle du groupe d'habitations de la SOTOCOIG à Rangueil. Alain-René LESAGE, né à Sarzeau (Morbihan) en 1668, est mort à Boulogne-sur-Mer en 1747. Ce fils de notaire, ennemi du pouvoir de l'argent, ne fit jamais fortune. Orienté vers la littérature espagnole, alors à la mode, il publia des romans picaresques, mais ne mit jamais les pieds en Espagne. Il lui fallut vingt ans de travail pour achever les 4 volumes de *Gil Blas de Santillane*. Sa pièce, *Turcaret*, violente satire des gens de la finance, lui valut bien des ennuis. Il prit les comédiens en haine et... renia ses deux fils qui précisément s'étaient faits comédiens.

Lescot (rue) — Nom donné à une voie formée vers 1950. Probable hommage à Pierre LESCOT (1515-1578), architecte parisien de la Renaissance ? A toutes fins utiles, signalons une gloire plus locale : Paul LESCOT, dit le Romain, compositeur et maître de musique vers 1740, à Toulouse (Saint-Etienne), puis à Auch...

Leseur (rue Général) — Nom proposé en 1913 pour la rue Peytre (= rue Blaise-Pascal). LESEUR « Général de brigade (1814) se signala contre les Espagnols, vers la route d'Albi, puis du côté de Guilheméry ».

Lespes (rue) — De 1870 à 1880, c'est la rue de la Chau. En 1882, elle devient rue Lespes.

Lespessière (chemin de) — Le 15 janvier 1980, à la suite de la cession d'une partie du chemin de la Crabe à la SNIAS, une petite portion de voie, commençant route de Bayonne, terminaison du chemin de Lespessière (sic), assura le maintien de ce nom. Voir Espessière.

Lespinasse (rue de) — *Carr. de Spinassia* (XIV^e siècle), près des Escoussières, au 25^e moulon du cadastre de Saint-Sernin en 1571 ; c'est l'actuelle rue Saint-Charles. Elle prendra le nom de Pouzonville (différente de l'actuelle), mais garde encore au XVIII^e siècle le nom de Lespinasse. C'était parfois la « Grand-rue » (!) de Lespinasse, par rapport à la ruelle qui lui était adjacente.

Lespinasse (ruelle) — Au même moulon. Quand la précédente prendra le nom de Saint-Charles, cette ruelle conservera le nom. C'est aujourd'hui la rue Pétrarque.

Lespinasse (école) — 1, rue du Chairedon. Ce nom lui a été donné en commémoration du chevalier de LESPINASSE. L'école conserve, à la place d'honneur, son buste en bronze, réalisé par ROQUES, fondeur d'art.

Lespinet — Une vaste partie du gardiage, au sud de la ville, dans les capitoulats de Saint-Barthélemy et de Saint-Etienne, est très anciennement désignée sous le vocable *ad Espinetum*, dès les premiers textes (1146). Un point y paraît plus particulièrement désigné par le terme : *in clausu de Espineto* (1180-1195). La forme l'Espinet apparaîtra dans les textes non latins, et en français plus moderne : Lespinet. L'ordre de Saint-Jean, la Daurade et d'autres communautés y possèdent des biens considérables. Ce terroir se limite à l'est à la rivière de l'Hers, au sud par le fossé du Palays et Saint-Agne, à l'ouest par les formations collinaires de Pouvourville et

de Pech-David. C'est définir le « seuil de Ranguel » des géologues, prolongement direct de la vallée de l'Hers. Plusieurs domaines s'y formèrent, qui reçurent le nom du terroir : l'Espinet-Ramel, l'Espinet-Raynal et l'Espinet-Lasvignes, formant le groupe véritable ; plus accessoirement, les trois châteaux de Bellevue, Ranguel et Madron reçurent le même qualificatif. C'est l'Espinet-Ramel, notre « Lospinet » moderne, qui semble être l'épicentre de ce toponyme. Le « Petit Espinet » est parfois le château de Ranguel, mais on désigne plus couramment sous ce diminutif Lospinet-Raynal. L'Espinet-Raynal est devenu l'aérodrome de Montaudran. A l'Espinet-Ramel, on a installé le CREPS. La CRS 27 occupe depuis 1951 l'Espinet-Lasvignes, séparé des deux premiers par la création du Canal du Midi.

Lospinet (avenue et place de) — C'est l'ancien chemin vicinal 81, dit chemin de Lospinet, et dit aussi, sur la première partie de son parcours, chemin de las Bourdettes, et plus au sud, selon son très ancien nom, chemin de Restanque (voir ce nom). On l'appela aussi chemin de Madron, bien qu'il y eût l'Hers à franchir pour atteindre ce lieu. C'est cependant le nom qu'on voulut lui donner en 1914.

Lospinet (Le Clos) — Petite résidence, 83, avenue de Lospinet (PROMOBA).

Lesseps (rue Ferdinand-de) — Nom donné le 16 juin 1983, à la demande de la SETOMIP pour donner une adresse postale au nouveau groupe scolaire des Pradettes. Ferdinand-Marie, vicomte de LESSEPS (1805-1894), fut le créateur du canal de Suez, inauguré en 1869, et entreprit le canal de Panama, mais son œuvre ne put être menée à bien, et le scandale financier qui s'ensuivit l'éclaboussa, ainsi que son fils Charles (1840-1923).

Lestang (chemin et rue de) — C'est une partie du chemin vicinal 22, appelé aussi chemin de Bellefontaine. Son tracé a été modifié lors de la création du Mirail, et le nom confirmé le 10 mai 1973 pour son prolongement, du domaine de Lestang. Voir Fontaine-Lestang. La rue a été modifiée en 1983.

Lestang (impasse de) — Nom donné en 1976 ; dépend du chemin de Lestang. Le tracé, modifié en 1980 et 1983, dessert à l'origine les villas de la tranche « Tourasse-Lestang ».

Lestang (Hôtel de) ou de l'Académie — CHALANDE 347 — 20, rue Saint-Jacques. Construit par Christophe de LESTANG, né à Brive en 1560, petit-neveu d'un cardinal et de trois évêques, lui-même évêque de Lodève, puis conseiller au Parlement de Toulouse. Son frère Antoine de LESTANG fut Président au Parlement. En 1671, l'Hôtel hébergea le maréchal d'ALBRET, gouverneur et lieutenant général en Guyenne, en visite très solennelle à Toulouse. A la Révolution, l'Hôtel appartient à Alexandre LAVAISSE, puis au sieur de LOSTANGES, puis au comte de LAMEZAN. En 1854, la municipalité en fit l'acquisition pour y loger l'académie (le recteur et le conseil académique), qui l'occupa en 1857. *Bibl.* — SALIES (Pierre), L'Hôtel de Lestang ou de l'Académie, *Archistra* n° 85.

Lestanque (pont dit de) — En 1616, sur le canal de fuite du Moulin du Château.

Lestelle (rue de) — Voir Etoile.

Lestes (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour une rue de l'île de Tounis « depuis l'Oratoire jusqu'au moulin » (rue des Teinturiers de Tounis ?)

Lestrade — Quartier de Croix-Daurade, qui doit son nom aux anciens propriétaires de la maison située près du pont Saint-Caprais, à l'est de la route d'Albi. Les LESTRADE sont depuis longtemps propriétaires de cet immeuble. Le cadastre de 1690 les désigne dans une note en surcharge, comme ayant succédé à Pierre DAUBUISSON en 1776, et le cadastre Grand-Voinet (1788-1800) atteste qu'ils possédaient là une maison, avec vignes et pastencs, d'une contenance de 11 arpents 3 boisseaux. (LAFFORGUE, p. 364).

Lesueur (cheminement Jean-François) — Nom donné en 1970 à une voie nouvelle, au Mirail. Jean-François LESUEUR (1760-1837) compositeur, fut maître de BERLIOZ qui l'a épargné dans ses critiques, et de GOUNOD. Il a composé de la musique religieuse et dramatique. Il est

l'auteur de la *Marche du sacre de Napoléon I^{er}*, et d'un opéra : *Ossian ou les Bardes*.

Le Tintoret (cheminement) — Voir Tintoret.

Le Titien (cheminement) — Voir Titien.

Lettres (résidence des) — 6 et 8, avenue de l'Université du Mirail (COPROPAGI 1976).

Leucate (impasse et rue de) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle. Elle a été prolongée en 1967 à travers les cyclamens et les liserons, et classée dans le domaine communal en 1969. C'est le nom d'un étang sur la côte languedocienne alors en cours d'aménagement (Port-Leucate).

Leude (maison de la) — Bâtiment où se percevait le droit de leude, impôt indirect sur les marchandises, situé à la barbacane du Château Narbonnais.

Leunaco (campum de) — Voir Launaguet.

Levalois (résidence) — rue Hilaire-Chardonnet (voir Valois).

Leverrier (rue) — Nom donné en 1878 à la rue Traversière Marengo créée vers 1863. De 1866 à 1878, elle porta le nom de rue Laruette. Le groupement de noms d'astronomes autour de l'Observatoire fit choisir celui d'Urbain LE VERRIER, né à Saint-Lô en 1811, mort à Paris en 1877, directeur de l'Observatoire de Paris de 1854 à 1870, qui découvrit par le seul calcul basé sur les perturbations de l'orbite d'Uranus, l'existence de la planète Neptune.

Levesville (place) — Nom donné en 1978 à une place nouvelle au Mirail. Pierre LEVESVILLE, architecte, est né à Orléans, où son frère Jean reconstruisit la cathédrale Sainte-Croix détruite par les protestants. De son premier chantier connu, la Cathédrale de Mende en 1603, ville où il épousa Marguerite VANEL, à son décès à Toulouse à la fin du mois d'avril 1632, Pierre LEVESVILLE eut une activité débordante, en Gévaudan, en Auvergne, et mena de nombreux chantiers à Montauban, où il reconstruisit la place Nationale, à Auch, Lavardens, à Montpel-

lier... Il occupe une très grande place dans l'architecture du début du XVII^e siècle... et une petite place au Mirail.

Bibl. — COSTA (Georges), Pierre Levesville, 96^e congrès des Soc. Sav, 1971.

Lévis (rue de) — Ancien nom de la rue Montoulieu-Saint-Jacques, que BRÉMOND en 1854 propose de lui rendre comme « plus significatif que celui qu'elle porte aujourd'hui... illustre famille qui vint à Toulouse avec le fameux Simon de Montfort, et qui figure honorablement dans l'histoire du pays. L'habitation des LÉVIS était à l'angle de cette rue et de la rue Ninau ».

Levrette (chemin, impasse de la) — Domaine enserré entre la route de Paris et le Canal Latéral. En français, la levrette est la femelle du lévrier. En langue d'oc, c'est le petit de *la lebre*, c'est à dire du lièvre, ce mot étant au féminin, le levraut.

Leyde (rue) — Ancien nom, avant 1947, de la rue du Commissaire-Philippe.

Leygue (avenue, rue et place Armand) — Nom donné, à la rue, par délibération du 18 décembre 1895. Le classement dans le réseau urbain a été décidé le 10 mai 1933 et les voies appartiennent au domaine public depuis le 21 octobre 1937. La « baloche » s'est tenue sur la place, le troisième dimanche de septembre. Augustin-Armand LEYGUE, fils de Pierre-Dominique LEYGUE et de Sylvie-Pétronille-Antoinette RABY, est né le 20 décembre 1804, et fut l'époux de Françoise-Amélie de ROUGE. Maire de Castelsarrasin, conseiller général de la Haute-Garonne et militant républicain, il eut pour fils Honoré LEYGUE, député-sénateur et Raymond LEYGUE maire de Toulouse. Armand LEYGUE est mort à son domicile, « hors barrière des Récollets » le 16 janvier 1889.

Leygue (écoles maternelles Armand) — Chemin du Coin de la Moure.

Leygue (écoles primaires publiques mixtes) — 20, rue Lucien Cassagne.

Leygue (résidence Armand) — A la Côte-Pavée (FLTI 1983).

Leygues (boulevard Armand) — Ancien nom du boulevard Griffoul-Dorval, de 1895 à 1936.

Leygue(s) (rue Raymond) — Ancien nom, avant 1947, de la rue de Castanet.

Leymerie (rue) — Nom proposé en 1913 pour la rue Traversière Saint-Bernard (= rue Henri-Béraldi). Alexandre-Félix-Gustave-Achille LEYMERIE est né à Paris le 23 janvier 1801. Polytechnicien, il vint à Toulouse le 2 décembre 1840, occupa la nouvelle chaire de minéralogie et géologie. Sa Description géologique et paléontologique des Pyrénées de la Haute-Garonne (1880), la carte au 1/200 000 qu'il réalisa et l'atlas qui accompagne cette œuvre restèrent longtemps irremplaçables. Il est mort en octobre 1878. C'est l'un des oubliés de la nomenclature actuelle.

Leys (las) — Voir Lois.

Leys d'Amor (impasse des) — Nom donné en 1981 à une voie nouvelle. Accompagne les noms de Guilhem Molinier et du Gay Saber (voir ces noms).

L'Herminier (rue du Commandant) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle créée en 1951. Le commandant L'HERMINIER, héros de la guerre 1939-1945, commanda le sous-marin *Casablanca*. Il était né en 1902 et mourut en 1953.

Lhom sec — Voir Orme.

Libellule (A la) — Confection pour dames, 57, boulevard de Strasbourg (1930).

Libellules (rue des) — L'une des voies créées en 1925 par BEDOUCÉ dans le lotissement de Rangueil. Voir Avions.

Libéralité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de la Pleau.

Liberté (place et rue de la) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à la place Royale (= place du Capitole) et aux rues Saint-Rome, des Changes, des Filatiers, Carmes et Pharaon.

Liberté (rue de la) — Nom donné en 1889, peut-être en commémoration du centenaire de la Révolution de 1789.

Liberté (section de la) — Nom de la sixième section révolutionnaire limitée « au levant par la Grand-rue, depuis la rue Didières jusqu'à la porte Saint-Michel et par la rue de l'Observance, par le chemin des Récollets à Pouvoirville et par lieys des Oliviers ; au septentrion, par la rue Didières, celle de la Magdelaine, en droiture jusqu'à la Garonne ; au couchant, par la rivière de la Garonne, et au Midi, par le lieys des Oliviers ».

Liberty (bar) — 46, avenue des Minimes (1950).

Liberty (résidence) — 46, rue Achille-Viadieu (EEPI 1987). Le nom a été suggéré par le centenaire de la statue de la « Liberté éclairant le monde » à l'entrée du port de New York, œuvre de BARTHOLDY (1886) et qui figure sur la publicité du promoteur. Cette publicité déclare : Tonique et colorée, la résidence LIBERTY est un exemple unique d'architecture régionale contemporaine, conçue pour enchanter tous ceux qui ne pourront jamais se résigner à la banalité et satisfaire tous ceux qui ne souhaitent pas avoir « l'appartement de tout le monde ».

Librairie générale — 22, rue de Metz (G. LABADIE). Succède vers 1930 à la librairie DIRION (voir Labadie)

Libre-échange (rue du) — Nom donné en 1868 à une voie nouvelle. Le percement de l'allée G. Pompidou l'a raccourcie. Son nom vient probablement des traités de commerce internationaux, conclus vers 1860 entre la France et divers pays pour la liberté de circulation des échanges commerciaux.

Licard — Métairie, à Lardenne, appelée aussi de Poudol. Germain d'ARBOU, qui possédait le château de Monédier, en fit l'acquisition le 12 mai 1720. La métairie donna son nom au terroir environnant et la « plaine de Licard » fut parfois inondée par les eaux du fossé mère de Larramet. On écrit aussi Licart.

Licard ou Licart (chemin de) — S'est appelé chemin de Jeanbernat (voir ce nom).

Licorne (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Canto-Couyol (= rue Montoyol).

Licurge (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Fourbastard. De Lycurge, personnage légendaire qui aurait donné à Sparte, vers le X^e siècle avant J.-C., les lois très sévères qui firent sa réputation et... devaient inspirer les législateurs de la Révolution...

Lido (cinéma) — 29, avenue Saint-Exupéry. Salle de quartier devenue en 1985, sous le nom de « Nouveau Lido », une école de cirque.

Liebknicht (rue Karl) — Premier nom, avant 1940, de la rue Jean-Chalette. Karl LIEBKNECHT, né à Leipzig en 1871, fils de Wilhelm LIEBKNECHT, le fondateur du Parti social-démocrate allemand (1869), fut à son tour député social-démocrate. Il fonda la Ligue de Spartacus (1916) qui devint, en 1918, le Parti communiste allemand. Il fut assassiné en 1919.

Lierre (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle desservant le lotissement « Finances I ». Elle a été classée dans le domaine public en novembre 1979.

Lieu (rue François) — En 1925, François LIEUX expose ses projets de lotissements au quartier de Bonheure. L'ouverture de deux rues dont la principale en impasse entre le vieux chemin de Lasbordes (= Raymond-Naves) et les écoles communales ; l'autre, transversale, la faisant communiquer avec l'avenue des Tilleuls alors en construction, faisait partie du plan. C'est l'actuelle rue François « Lieu ».

Lieutard et Turlan (bar) — 73, avenue Etienne-Billières. Succède vers 1950 au café-bureau de tabac BRUNOT.

Lieutenant — Voir Lapart.

Lieutenant-colonel : Abadie — Péliissier (voir ces noms).

Liffard (domaine, métairie, chemin) — Le domaine de Liffard voisinait avec celui des TOURNIER. Le premier propriétaire connu s'appelle Liphard-Vidault ; il était marié avec Peyrette PEYRE et portait le titre de secrétaire de la reine de Navarre. Il possédait, entre les grands domaines d'Antoine TOURNIER, du président de Malras et du cardinal d'Armagnac, un bâtiment d'exploitation agricole important entouré de 106 arpents de terre. Jean de MEYNIER, secrétaire du roi au Parlement, et Catherine de LIPHARD-VIDAULT, sa femme, en héritèrent, comme donataires des deux frères Pierre et autre Pierre de LIPHARD-VIDAULT. François de BUISSON de BEAUVOIR, seigneur de Bauteville, l'acheta le 20 janvier 1622, et le 27 juin 1667, Gabriel de VENDAGES de MALEPEYRE fit l'achat du domaine de Liffard. Il testa le 5 mai 1702, faisant sa femme, Marie TOURNIER, son héritière générale pour rendre à leur fils aîné Jean-François de VENDAGES, seigneur de Liffard, toute son hérédité. Le dernier possesseur de Liffard, avant la Révolution, fut François-Joseph FOULQUIER, intendant de Saint-Domingue et conseiller honoraire au Parlement. Au moment de la Révolution, c'était monsieur FONTAN, de Saint-Béat. Le chemin de Liffard était également appelé de Foulquier ou de Courtié. En 1891, il n'était pas classé dans la voirie urbaine. Victime des « fissures » du canal de Saint-Martory, il n'était pas entretenu.

Liffard (impasse) — A la demande des propriétaires, et de l'Association de soutien des habitants de Saint-Simon, ce nom a été donné à une impasse, le 6 décembre 1976.

Lignères ou Lignièrès (rue) — C'est l'ancien nom, avant février 1938, de la rue Auguste-Granier, dont le sol avait été proposé à la ville en 1884 et classé en 1893. Voir Granier (rue Auguste).

Ligniere(s), liniere(s), lignere(s) (caserne) selon les divers documents — Etablie vers 1846 dans l'ancienne dépendance du séminaire de Caraman, rue Riquet ; vers 1850, c'est un magasin de grains. Vers 1852, les bâtiments redevenaient caserne. Ils seront par la suite englobés dans le pensionnat des Frères des écoles chrétiennes.

Lignières (moulin) — C'est le moulin Saint-Joseph de la Grave, dit aussi Moulin Bosc, alias du Martinet. Par acte du 30 mars 1837, les frères LIGNÈRES en firent l'acquisition, et le bailèrent au sieur Jean-Baptiste DESSOYE, ce qui lui valut une nouvelle désignation : le moulin Dessoye !

Lilas (les) — Dancing aux Ponts-Jumeaux, vers 1925 — Voir Moulin de la Chanson.

Lilas (les) — Résidence, 17, rue Bégué-David (EPI 1978).

Lilas (rue des) — Ancien nom de la rue Mazzoli.

Lilas (rue des) — Voie créée vers 1880. C'était à l'origine la rue du château de Luppé, simple désignation par le quartier. En 1887, elle reçoit le nom de rue des Lilas. Les propriétaires, MM. DARDENNE et DUPONT, demandent son ouverture, en 1890, vers la rue de la Providence, ce qui valoriserait les terrains. C'est le début d'une aventure administrative : le 3 février 1891, le 16 novembre 1892. En 1893 pour la quatrième fois. Encore en 1895. Le raccordement ne se fit pas...

Lilas (les) — Villa sur le chemin des Etroits vers 1920.

Lilas (les) — Villa aux Minimes, BAUDRU 1905.

Lilas Blanc (Au) — Blanchisserie, 32, rue de la République (1935).

Lilas Blanc (Au) — Fleurs, 4, rue d'Alsace-Lorraine. Succède vers 1900 à TESTART (L. ERHARD successeur, 1920).

Lille (rue de) — Nom donné en 1930 à une voie en impasse sur le chemin du Coin-de-Moure.

Limagne (allée de la) — Nom donné en 1966 à une voie nouvelle dans le quartier des « régions géographiques », où elle voisine naturellement avec Le Forez.

Limairac ou **Limayrac** — Nom d'un quartier où la famille de ce nom possédait un domaine. Gabriel de LIMAIRAC, marchand, capitoul en

1724, épousa le 8 mars 1717 Gabrielle de VIGUIER, et mourut le 6 juin 1751. Leur fils Marie-Bernard, huitième sur 14 frères et sœurs, né le 17 août 1725 sera seigneur de Filère (voir Lafilaire) et épousera en 1762 Charlotte-Jeanne Henry de LALOGE. A la Révolution, le domaine se compose de la maison dite « *del Roudou* », terres, prés, vignes et bois, diverses maisons, métairie Fillère, le tout comprenant 113 arpents qui furent saisis comme biens nationaux, Marie-Bernard de LIMAIRAC ayant émigré. Le « bois de Limayrac » fut longtemps un lieu de promenade pour les Toulousains.

Limairac (chemin de) — Unifié avec la rue du même nom en 1936.

Limayrac (chemin, rue de) — C'est l'ancien chemin vicinal 19 antérieurement appelé chemin de Roudou. En 1979, on a donné le nom de Jean-Lurçat à la branche orientale du chemin, au-delà du chemin de Firmis.

Limayrac (cité) — Nom porté par une partie du lotissement Bedouce au boulevard Deltour en 1926.

Limayrac (impasse de) — Nom donné le 12 mai 1980 à une voie nouvelle dans la ZAC de Martini.

Limayrac (résidence de) — Rue de Limayrac. COPRA 1987.

Limousin (rue du) — Nom donné en 1958 à une voie nouvelle.

Lin (ruelle du) — Ancien nom de l'impasse de la Trésorerie.

Lindbergh (rue) — Nom donné en 1933 à une rue du Champ-du-Loup, disparue. Charles LINDBERGH, aviateur américain qui, en 1927, réussit le premier vol sans escale New York - Paris.

Lines (rue Victor) — Ancien nom de la rue Alfred-de-Vigny, en 1936-1937. C'est le nom d'un industriel du quartier (tonnellerie mécanique).

Linge utile (Au) — Toiles, 33, rue Denfert-Rochereau (Félix SULTAN, 1950).

Linières (atelier ou usine) — Lorsque les religieuses du Bon-Jésus quittèrent l'ancien séminaire de Caraman, le sieur LINIÈRES y établit une tannerie (1824), puis une teinturerie. Une fonderie de suif en prit la suite.

Linières (chemin) — Ancien chemin formé au XIX^e siècle. En 1914, on voulut l'appeler rue Laruette. Ce fut longtemps une voie privée.

Linois (rue Charles) — Ce nom avait été proposé le 18 mai 1971, mais il n'a pas été retenu. Alexandre-Léon comte de LINOIS, ou le comte DURAND de LINOIS, marin, né à Brest, mort à Versailles (1761-1848) se rendit célèbre dans la lutte contre les Anglais. Sa rue aurait débouché sur la rue Claude-Forbin.

Lino-Tapis — 23, rue d'Alsace-Lorraine. Succède vers 1940 au bazar Galeries parisiennes.

Lion (Au) — Fourrures, 10, rue des Arts (1905), 16, rue Saint-Etienne (Auguste LAGARRIGUE, successeur de la Maison PRESSAC).

Lion d'Or (bar du) — 16, place Arnaud-Bernard (1950).

Lion d'Or (hôtel du) — Place de la Daurade (chez GIROU, 1807).

Lion d'Or (hôtellerie du) — Cette enseigne à calembour (au lit on dort !) qui existe dans d'innombrables villes, fut représentée à Toulouse au moins depuis le XV^e siècle. Elle fut en usage après la Révolution, place de la Daurade, chez GIROU.

Lion (rue des Frères) — Nom donné en 1945 à la rue du Faubourg-Saint-Etienne. Cette très ancienne voie, entrée de la route de Montaudran (Jean-Rieux, Côte-Pavée...) par la porte Saint-Etienne, prit parfois le nom de rue Saint-Sauveur, parce que sur l'actuelle place Dupuy étaient la chapelle et le cimetière de Saint-Sauveur. VERGNES avait proposé le nom de rue des Triomphants. Le tableau de l'an II enregistra : rue Beauvais. En 1941, on aurait proposé le nom

du Maréchal Foch. Henri et Raoul LION étaient imprimeurs au n^o 5 de la rue. Ils imprimaient, pendant l'Occupation, le journal clandestin *Combat* et d'autres documents. Le 4 février 1944, les deux frères et tout le personnel imprimeur furent arrêtés et dirigés sur le camp de concentration de Mauthausen. Fils de Jean-Louis LION et de Anne DURAND, les deux frères moururent en déportation le 12 et le 21 septembre. Parmi leur personnel se trouvait un jeune conducteur typographe qui devint secrétaire général de la CGT : Georges SEGUY.



Henri Lion.

Lionel — Voir Terray.

Lions (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Menuisiers.

Lions d'Or (hôtel-restaurant des) — 16, place Arnaud-Bernard (1930).

Lippman (impasse Gabriel) — Nom donné en janvier 1937 à l'impasse Lafforgue, qui avait été créée vers 1932. Gabriel LIPPMANN, physicien, né au Luxembourg en 1845, mort en mer en 1921, fut prix Nobel en 1908. Il inventa un procédé interférentiel de photographie en couleurs. Le vrai patronyme est bien LIPPMANN, avec deux N.

Liris (rue) — Nom proposé en 1913 pour la rue Saint-Henri (= rue Henri-de-Sahuqué). « Liris

immortalisé par GOUDOU LIN »... qui en avait fait sa muse !

Lis (du) — Blanchisserie, 31, rue de la Colombe (1920).

Liseron (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Lisersons (rue des) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle, l'une des rues portant nom de fleur dans le lotissement « les Castors Toulousains » et « le Bâtiment », classée dans le domaine public communal en 1969.

Lisette — Nouveautés, 9, rue Lapeyrouse (1950).

Liseur fidèle (Au) — Bouquiniste, 29, rue Bonne (1925).

Liseuse (La) — Librairie, 18, rue Rivals (1950).

Lisieux (impasse de) — Une voie privée commençant au chemin (= rue) de Lisieux s'appelait chemin de Cambo. Les confusions avec le chemin de Basso-Cambo étant fréquentes, on décida, le 16 juin 1983, de lui donner le nom d'impasse de Lisieux.

Lisieux (rue de) — L'ancien chemin de Duran ou chemin vicinal 36 a reçu en 1947 le nom de rue de Lisieux, pour commémorer la bataille qui s'y déroula en juillet 1944.

Lissa, Lisse, Lissea — C'est le mot français lice, terrain compris entre deux enceintes, ou entre la palissade et le mur d'enceinte. En 1219, elles sont définies comme les terres *que sunt ante vallum maiorem urbis et suburbii*. Il y eut les *lissa crozarum*, les *lissa serdane*, près de Las Crozes ou de la porte Serdane.

Lissac (canal de) ou **l'Issac** — Canalisation de la Garonne pour le service du moulin du Château.

Little-hôtel — 26, boulevard de Strasbourg (1930).

Littoral Bleu (Au) — Huiles et cafés, 85, rue d'Alsace-Lorraine.

Litré (écoles maternelles et primaires publiques mixtes) — Place Bertier.

Litré (rue Emile) — Nom donné en 1936 à une voie encore sans nom. Maximilien-Paul-Emile LITRÉ est né à Paris le 1^{er} février 1801. Médecin, journaliste, philosophe, il est l'auteur du *Dictionnaire de la Langue Française*, le « Litré ». Il mourut à Paris le 2 juin 1881.

Lizon (Louis) — Chapelier-tailleur, 42, rue de la Pomme (1905), puis rue d'Alsace-Lorraine (1924).

Lizop (rue Raymond) — Nom donné le 10 décembre 1974 à la portion de la rue Lalanne incorporée dans le Mirail. Jean-Laure-Edouard-Raymond LIZOP, né à Toulouse le 30 août 1879, fils de Jean-Marguerite-Horace LIZOP, docteur en droit, et de Marie-Angèle-Antoinette GILBERT, épousa le 25 septembre 1905 Denise-Coralie-Delphine ARMAING. Il est décédé à Toulouse, 5, rue de la Chaîne, le 4 mai 1969. Archéologue, historien, homme de lettres, poète, auteur de nombreux travaux, du *Message de Mistral*, il a fait une traduction en langue d'oc d'*Ubu-Roi* ; agrégé d'histoire et de géographie, il a publié ses thèses, toujours utiles à consulter : les *Convenae* et les *Consonanni*, histoire des deux cités gallo-romaines, et *Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine*.

Lobat (*lo cami de*) — Au capitoulat de Saint-Etienne, à Lospinet en 1478.

Locarno (bar) — 1, boulevard Pierre-Sémard (G. SIMAN, 1949). Succède vers 1930 à MOTHE, limonadier.

Loge (bras de la) — Dans la Garonne, anciennement inclus dans le domaine de la Poudrière, il relie le bras supérieur au bras inférieur, entre l'Institut du génie chimique et la cité universitaire Daniel-Faucher. En 1986, on y a créé un Centre d'entraînement de canoë-kayak, grâce à un système de vannes assurant le débit nécessaire et divers aménagements aux normes des plus hautes compétitions.

Loge (chemin de la) — Avant l'établissement de la Poudrerie dans l'île du Ramier, il y avait deux métairies et la maison du maître, dite la Loge. Elle a donné son nom au chemin, à la chaussée et à un petit « bras » de Garonne.

Logé-France — SARL de construction. Parmi ses réalisations à Toulouse, les résidences : Hérédia, 68 appartements ; des Marronniers, 40 appartements ; Plein Air, 50 appartements ; Dasque, 38 appartements ; du Sud, 42 appartements ; Agressives Pyrénées, 70 pavillons ; Paul-Verlaine, 23 appartements, 21 pavillons ; Limyrac, 12 appartements ; d'Assalit, 30 appartements ; des Paradoux, 75 appartements ; du Ruisseau, 16 pavillons etc.

Logis de l'Écu (rue du) — Ancien nom de la rue du Poids-de-l'Huile.

Loi (rue la) — Nom donné en 1794 à la rue Montardy.

Loi (section dite de la) — Nom de la deuxième section révolutionnaire, du territoire qui forme le quartier Saint-Cyprien.

Loire (place de la) — Nom donné le 5 mai 1955 à une place nouvelle.

Lois (restaurant des) — 8-10, rue des Lois et 13, rue du Taur (MAYLIN, 1920). Deviendra vers 1930 la Brasserie Alsacienne.

Lois (rue des) — C'est l'ancien itinéraire qui traversait le bourg, du Capitole à la porte de Las Croses, dans sa partie au sud du Peyrou. En raison de la présence des écoles de droit, ce fut la *carr. scholarum legum*, ou la rue de *las Leys*, ou des Loix. Ce fut aussi la Grande-rue de l'Esquile, de l'Esquile au Peyrou, et au sud la rue des Pénitents-Gris (XVIII^e siècle), à proximité de leur chapelle. En dehors de ces désignations, par les activités principales, cette voie s'était aussi appelée, au XV^e siècle, rue Hugonis-Albigerii ou Alberguerii (voir Hugonis), et sous la Révolution, avec VERGNES, rue des Zélés et le tableau de l'an II, rue Codrus. Mais la rue reprit son nom légal, même si, pendant longtemps, elle ne menait plus qu'indirectement à la faculté de droit, les lettres s'étant placées au premier plan.

En 1881, dans un but d'uniformisation, on proposa d'appeler rue des Lois l'ancien itinéraire susdit qui aurait compris sous le même vocable les rues des Lois, des Salenques et de Lascrosses ! En mai 1873 se posa le problème de l'élargissement de la rue, en raison de l'augmentation de la circulation des véhicules : pour décider la ville, les habitants se cotisèrent et l'on recueillit 2 470 F. La municipalité fit le nécessaire à hauteur de l'Esquile, et la rue fut munie de trottoirs dont elle était dépourvue. La moitié des frais incombait aux propriétaires ; mais deux d'entre eux refusèrent de participer : MM. BARRÈRE et DEMAUX.

Loix (place des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place du Palais.

Lombard (quai Lucien) — Édifié en 1780 dans le plan des quais du front de Garonne, on le désigna tout d'abord du nom de son créateur : Brienne. En l'an II, on lui préféra le nom de Voltaire.

Lombarda (rue Dona) — Nom proposé en 1914 pour la rue Sainte-Blanche, et en 1927 pour la rue de la Chapelle (= rue Charles-Baudelaire). En 1914, la « note justificative » indique : Dona Lombarda « Toulousaine du XIII^e siècle, la seule poétesse toulousaine dont l'histoire littéraire nous ait conservé le souvenir et quelques textes ».

Lombez (avenue et route de) — La route départementale n° 3, dans sa traversée du territoire communal, a pris divers noms. Un véritable chassé-croisé s'est établi, pour sa désignation, entre Lombez et Lardenne. Nous ne pouvons que renvoyer à ce dernier nom.

Lombez (barrière de) — Considéré comme une « place », le carrefour de l'avenue de Lombez et de l'ancien boulevard de l'Octroi (= boulevard Koenigs) avait « sa » barrière d'octroi, depuis 1856 qui, supprimée en 1933, lui a laissé son nom.

Lombez (chemin de ronde de) — Ancien nom d'une partie du boulevard Gabriel-Koenigs, avant 1940.

Lombez (Maison) — Facteur de pianos (1935), musique, 4, place Saint-Pantaléon.

Lombez I et II (résidences) — 70, avenue de Lombez et 35, rue Roquemaurel (R. BEURRIER, 1972).

Lombrail (rue de) — Nom porté sur le plan Tavernier pour la rue Pierre-Brunières (1631) qui a sans doute enregistré une désignation occasionnelle, Jean LOMBRAIL, marchand, et son fils, autre Jean LOMBRAIL, capitoul en 1596-1597 y possédant un immeuble.

Loménie (boulevard de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour la rive droite du Canal de Brienne (voir ce nom) : « C'est le nom patronymique de M. de BRIENNE à qui nous devons ce canal (de LOMÉНИЕ de BRIENNE). »

Loménie (place de) — Ancien nom de la place intérieure Saint-Cyprien.

Loménie (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Lancefoc.

Loménie (rue de) — Ancien nom de la rue de la République.

Loménie-de-Brienne (rue de) — Nom donné en 1866 à l'une des rues du quartier des Amidonniers, à proximité du Canal de Brienne, au quartier dit du Chagrin. Le sol en fut donné à la ville le 30 octobre 1878. Etienne-Charles de LOMÉНИЕ, fils de Nicolas de LOMÉНИЕ, quatrième comte de Brienne, naquit à Paris en 1727. En 1763, il succède à Arthur-Richard DILLON à la tête de l'Église de Toulouse. En 1787, il est ministre des Finances, mais le 2 septembre 1788, il dut s'enfuir, devant l'opposition générale, et se fit nommer à l'archevêché de Sens et obtint le chapeau de cardinal. Il meurt le 19 février 1794. Le 10 mai suivant, cinq membres de la famille BRIENNE montaient à l'échafaud... On lui doit, pendant son séjour à Toulouse, le Canal de Brienne, le monument de Lucas aux Ponts-Jumeaux, les quais de la Garonne, la porte Saint-Cyprien.

Bibl — CAILLET (Maurice), Séance publique de l'académie des Jeux floraux, 9 février 1958.

Lonato (rue de) — Nom proposé en 1913 pour la rue Verdier (= rue Pierre-Laplace) : « Les enfants de Toulouse se sont bravement fait tuer

au combat de Lonato. » Lonato, ville de Lombardie, à 22 km au sud-est de Brescia ; BONAPARTE y vainquit les Autrichiens le 3 août 1796.

London Pressing — Blanchisserie anglaise, 6, place Victor-Hugo (BABOUCHIAN, 1950). Succède à la blanchisserie mécanique JUZANS.

Londres (*carr. de*) ou Dondres, *al canto de Londres* — Rue au faubourg Saint-Michel (XVI^e siècle). Sans doute la rue Alfred-Duméril.

Londres (hôtel de) — 7, rue Lapeyrouse et 60, rue de la Pomme (VIGUIER, 1860).

Londres (rue et impasse de) — Nom donné en 1958 à une voie nouvelle de la cité-jardin du Combattant.

Long, Longan, Longum... (camp) — Voir Camp Long.

Longagne (rue de la) — Ancien nom de la rue Moto-Vidal.

Longatges (*carr. de*) — Au XIV^e siècle. Peut-être la rue Sainte-Catherine où la petite chapelle du même nom dépendait de l'abbesse de Longages ?

Longaud (rue François) — L'ancienne rue de Calais, dont le nom dérivait de « Calers », est l'une des voies conduisant au Port-Garaud et plus spécialement au « Peyrouset ». Elle reçut en 1965 le nom de rue François-Longaud, et l'inauguration en fut faite le dimanche 24 avril 1966. François LONGAUD remplaça Auguste LAFOURCADE en 1906, à l'École primaire supérieure. Il avait précédemment dirigé les écoles supérieures d'Excideuil, de Ribérac, de Coucy et d'Orléans. Lorsque l'École supérieure fut transférée rue des Récollets (Achille-Viadieu), c'est François LONGAUD qui conçut tous les aménagements et créa un internat. En 1914, il transforma l'établissement nommé Berthelot en un hôpital complémentaire dont il assumait la gestion. Il sera par la suite Président des Pupilles de la Nation, et aussi Président du Comité des Pyrénées de Rugby.

Longchamp (rue de) — Nom donné en 1962

à une voie nouvelle. La proximité du champ de courses de la Cépière a certainement suggéré ce nom de l'hippodrome du bois de Boulogne créé en 1857.

Longitudinale (rue) — Nom de la rue d'Alsace-Lorraine de 1867 à 1872.

Lopiac (croix de) — Sur le grand chemin de Guilheméry (XVII^e siècle).

Lopiac (*a l'olm de*) — Lieu-dit à Montaudran (l'ormeau de Loupiac), Moulons 22, 25 et 26 du cadastre de 1478.

Lordat (rue de) — Nom donné en 1897 à une rue créée en 1860 au quartier de Lancefoc. Elle s'appela d'abord rue du Pape. La ville la prit en charge le 29 juin 1899. Dès 1866, ce nom de Lordat avait été proposé par BRÉMOND qui précisait : « Du célèbre Jean de LORDAT » ! De toute évidence, BRÉMOND avait sous les yeux la « Biographie Toulousaine », qui énumère quatre LORDAT considérés comme célèbres, dont Jean de LORDAT, baron de Bram, maréchal de camp, gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans qui se rendit fameux par ses actions dans les guerres de Louis XIII et Louis XIV, eut plusieurs fois le corps traversé par des balles et mourut... à 96 ans !

Lordat (rue de) — Nom attribué par BRÉMOND en 1866 à une voie sans nom située entre les rues Lejeune et Lancefoc. C'est l'ancien nom, de 1875 à 1890, de la rue Ville-d'Avray. BRÉMOND indiquait simplement, comme justification : « Du célèbre Jean de LORDAT. »

Lorettes (Aux ou Les) — Résidence, 136, route de Seysses (SEERIS, 1987).

Loria (Etablissements) — Fabrique de lessive, 5, allée de Cugnaux (= allées Maurice-Sarraut) (FERRE, 1920).

Lorraine (hôtel de) — 14, rue Bonrepos (= rue de Stalingrad) (1935).

Lorraine (rue de) — Proposition de segmenter la rue d'Alsace-Lorraine.

Lorraine (rue de la) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Entre le Nivernais et la Saintonge où se trouve placée cette rue, on oublie quelque peu que notre rue d'Alsace est aussi... de Lorraine.

Lot (bar du) — 27, place Bachelier. Succède vers 1945 au café de Venise.

Lot (hôtel-restaurant du) — 68, puis 86, allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès) (CARRAYROU, 1905). Deviendra vers 1930 l'Hôtel Masséna et le restaurant du Piémont.

Lot (rue du) — Nom donné en 1963 à une voie nouvelle.

Loti (rue Pierre) — En 1865, c'est une impasse, simplement désignée seconde impasse de Balma, la première étant la rue Ferdinand-Bebel. En 1930, elle rejoint la rue Comère et profite du lotissement ICART. En 1936, elle reçoit le nom de Pierre Loti. Louis-Marie-Julien VIAUD, dit Pierre LOTI, est né à Rochefort le 14 janvier 1850, et épousa à Bordeaux le 20 octobre 1886 Jeanne-Amélie-Blanche FRANC de FERRIÈRES. L'auteur de *Pêcheur d'Islande*, de *Madame Chrysanthème* et de *Ramuntcho* était officier de marine. Il est mort à Hendaye le 10 juin 1923.

Lotissements et expansion urbaine — Le plan d'extension et d'embellissement de Toulouse, réalisé d'après la loi du 14 mars 1919 et décidé par délibération municipale du 5 juin 1920 qui désigna Léon JAUSSELY pour le réaliser, fut bien insuffisant pour maîtriser la rapidité de construction après la Grande Guerre. On peut dire que les municipalités ont laissé la ville pousser toute seule. La loi du 19 juillet 1924 vint mettre quelque ordre dans l'anarchie des initiatives individuelles en imposant des règles d'hygiène et de voirie aux nouvelles créations que devait sanctionner l'autorisation municipale. La mesure était urgente, car chaque lotissement établissait les voies de desserte au mieux de leur intérêt privé, non dans l'intérêt général. Les voies d'accès se terminaient en impasses (voir ce mot), irrémédiablement barrées par une construction qui en interdisait le prolongement. La loi Loucheur de 1928 favorisa encore la construction

de maisons individuelles grâce à des prêts de l'Etat. Au recensement du 7 mars 1926, 180 771 habitants occupaient 22 560 maisons et la voirie urbaine était si démesurée qu'elle défiait tout service public. La guerre et le code de l'urbanisme freinèrent et réglementèrent cette expansion désordonnée. En 1946, le nombre de maisons fut de quelque 37 000. C'est une moyenne de 500 maisons par an que la loi Loucheur fit naître, tant en HLM qu'en propriétés particulières et surtout en lotissements.

Lotus (place des) — Nom donné le 16 avril 1986, à la demande de la SONACOTRA pour l'une des trois places de l'opération « Fronton » (Papyrus, Lotus, Muffiers...).

Lotus Bleu (Au) — Mercerie, 23, rue Bouquières (1933).

Loti — « Habille la femme chic », 32, rue de Metz (vers 1932).

Louables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Cours (= rue Laganne).

Loubatière (rue) ou **Loubatierra** (rue de la), **Lobatierra** (*camí de la*) — Hors la porte Montoulieu. Terroir et « yeis » ou « canton » près du cimetière des Juifs. La création du Canal du Midi a interrompu ce chemin qui a disparu quand le plan MONDRAN a été exécuté (Grand-Rond, allée des Zéphirs...). La rue Valenciennne en marque peut-être l'emplacement. Voir aussi Louvetière.

Loubens (rue Marcel) — Nom donné le 9 octobre 1980 à une voie nouvelle. Marcel LOUBENS fut un spéléologue, né en 1923 et mort accidentellement en 1952.

Loubers (pont de) — Nom porté sur les plans (plan Ferrières, en 1920 pour le pont de Velours, pont de l'Hers à Croix-Daurade). Cacographie ?

Loubet — Métairie et lieu-dit, au sud de Lespinet, expropriés lors de la création du Complexe aérospatial.

Loubiague — Nom d'un quartier, à Croix-

Daurade, près de la métairie de la Maurine, qui en 1642 appartenait à Etienne LA HUBIAGUE, maître chandelier de Toulouse, puis à Barthélemy LA HUBIAGUE. Le démembrement de la Maurine a créé le quartier qui, par corruption du nom, a donné « Loubiague » et s'est trouvé morcelé entre divers jardiniers.

Loubiague (chemin, impasse, rue) — Le chemin de Loubiague, ancien chemin privé, aménagé en 1905, devint l'impasse Loubiague, qui, à son tour, devint « rue » après sa jonction avec l'impasse (rue) Pailleron, ainsi qu'on en décida le 9 octobre 1980.

Lougnon (caserne) — Nom donné en 1975 à la caserne des sapeurs-pompiers du Boulingrin, en souvenir du caporal-chef Genes LOUGNON qui trouva la mort en service commandé. Genes-Francis LOUGNON, fils de Gérard LOUGNON et de Marie GRIMARD est né à Clermont-Dessous, Lot-et-Garonne, le 6 juillet 1928, époux de Simone JARRAU. Il est mort le 13 juillet 1975.

Louis : Barbe — Bertillon — Blanc — Blériot — Bréguet — Deffès — Dhers — Eydoux — Hérold — Jouvot — Lumière — Massé — Méroc — Parant — Pergaud — Pitet — Plana — Plantade — Sire — Tharaud — Varney — Vignes — Vitet (voir ces noms).

Louis (bar) — 28, rue Constantine (= rue Gabriel-Péri) (1935).

Louis (café) — 9, boulevard de Strasbourg (PACHE, 1905).

Louis (café) — 52, place extérieure Saint-Michel (= place Lafourcade) (MALRIC, 1920 ; ESCANDE, 1935). Succède à RAMONATXO.

Louis (chapellerie) — 10, rue de Metz (SAGNE, 1920).

Louis I^{er} (résidence) — 5, rue Saint-Nicolas, à l'angle de la rue Courte. L'immeuble porte sur la façade la date : 1807 ; un sieur CALVET en était alors propriétaire. En 1986, une heureuse restauration de la façade a accompagné la transformation de l'intérieur en 32 studios.

Louis VIII (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de l'Arc.

Louis XV (bar-restaurant) — 3, rue Saint-Cyr, 54, rue Saint-Jérôme et 1, place Lucas (OLIVEAU, 1920).

Louis XIII — Voir Auberge Louis XIII.

Louis-Antoine — Voir Bougainville.

Louis-Ariste — Voir Passerieu.

Louis et Antoine — Coiffure, 2, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1940 au salon Splendid Toilet.

Louis-le-Grand (école) — 21, rue Saint-Rome (A. ABADIE directeur, 1890).

Louis-Napoléon (allée, place..) — Voir Jean-Jaurès, F.D. Roosevelt.

Louis-Napoléon (rue) — Ancien nom de la rue Lafayette.

Louisa — Voir Paulin.

Louise — Coiffure, 24, rue du Taur (1935).

Louise et Rosy — Coiffure, 4, place Wilson (1940).

Loup (chemin du) — Ce chemin du Loup qui aboutit au chemin du Renard, dont le nom est plus récent, est un très ancien chemin structurant le quartier de Saint-Simon. Il a été rectifié en 1969.

Loup (rue du) — Ancien nom de la rue Louis-Deffès.

Loupiac — Voir Lopiach.

Louvain (rue de) — Nom donné en 1947 à l'ancienne rue Traversière Georges-Pujol, créée en 1922. On a voulu semble-t-il commémorer les combats qui s'y sont déroulés le 14 mai 1940.

Louvetière (maison et cour la) — Dite aussi des Oustalets. En 1788, les baillies de la confrérie

de Notre-Dame de l'Annonciation dite des Brasiers, possèdent cette maison « faisant face sur le chemin qui traverse du Boulingrin au Canal Royal » (= Canal du Midi). Voir Loubatière.

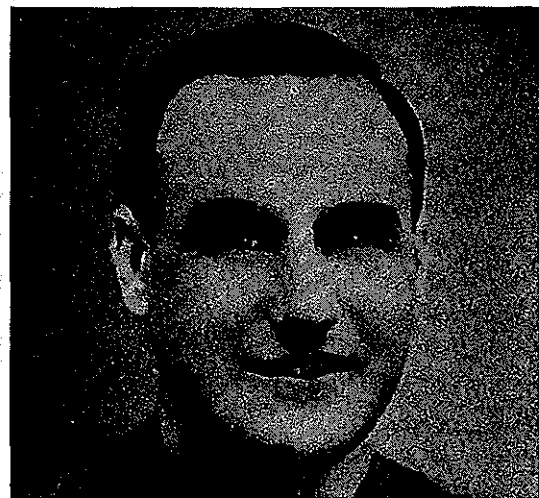
Louvois (rue) — Nom donné en 1959 à une voie nouvelle dans le lotissement des Argoulets. François-Michel LE TELLIER, seigneur de CHAVILLE, marquis de LOUVOIS, qui réorganisa l'armée de Louis XIV, instigateur des dragonnades contre les protestants et de la dévastation du Palatinat, eût été fort étonné de se voir honoré chez les Argoulets.

Lovely (villa) — A Lalande, sur la route de Fronton, vers 1925.

Loyauté (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Neuve près les barrières à Saint-Cyprien (= rue Viguerie).

Lozère (rue de la) — Nom donné en 1964 à une voie nouvelle qui se jette dans la Nièvre et dans l'Alagnon, à quelques mètres de la rue de l'Allier !

Lozes (rue Eugène) — Nom donné le 30 novembre 1945, à la petite rue de Solférino, qui avait été créée vers 1875. Eugène-Joseph LOZES est né à Toulouse le 26 juillet 1906, fils de Gaudens-Marie LOZES et de Victorine DENAT, et épousa Yvonne-Henriette BENECH. Il était employé à la



mairie, militant socialiste et membre de la loge maçonnique « *La Vérité* ». Résistant dès 1940, il fut lieutenant des Forces françaises de l'intérieur. Au maquis de Saint-Lys, il fut le premier à ouvrir le feu contre les Allemands, et fut tué le 12 juin 1944, « Mort pour la France ». A noter un quasi-homonyme, Roger-François-Eugène LOZE, également « Mort pour la France » le 27 juillet 1940 au Mans. Né dans l'Indre-et-Loire le 22 février 1913, il habitait à Toulouse 30, rue Lespès.

Lucas (place) — CHALANDE 404 — A l'origine, simple élargissement de la voie aboutissant à la porte-Neuve (rue Saint-Jérôme), la « place » Lucas fut tant bien que mal désignée par des noms de proximité : *Platea Sancti Lupi* (1338), place de *las Augustinas*, de *las Clotas Vieilhas*, puis des Pénitents-Noirs. VERGNES et le tableau de l'an II, pour une fois concordants, lui donnent le nom de place de la Montagne. Le 8 novembre 1842, on lui donna le nom de place Lucas, ce qui ne lui fit pas perdre complètement le nom de place des Pénitents-Noirs. François LUCAS, fils de Pierre LUCAS, sculpteur, et de Jeanne de BEX, naquit le 26 mai 1736 au n° 36 de la place Lucas. Sculpteur lui-même, son œuvre d'artiste est considérable. En 1958, une exposition réalisée par Paul MESPLÉ au musée des Augustins en révéla l'importance et la haute qualité. Sa carrière professorale a permis la formation d'une pépinière d'artistes, ses élèves. Il mourut le 17 septembre 1813. L'ancienne place Lucas a disparu en 1972 lors de la création du nouveau quartier Saint-Georges et de la place Occitane.

Bibl. — MESPLÉ Paul, L'Œuvre toulousaine et régionale du sculpteur François LUCAS, Catalogue du Musée des Augustins, 1958.

Luchet (rue et impasse) — Nom donné en mai 1936 au chemin Bousquet, longtemps qualifié d'impasse, car s'il commençait route d'Albi à Croix-Daurade, il finissait dans les champs. On l'appela aussi chemin des Sarnailoux. En 1955, plusieurs immeubles y étant en construction, le Conseil municipal décida de l'aligner, et de couvrir les fossés qui la bordaient, cause d'accidents fréquents. L'impasse a été nommée en cette même année 1955.

Luchon (rue de) — Nom donné en 1956 à une voie nouvelle sur la rue Bonnat.

Lucien : Baroux — Bossoutrot — Cassagne — Guitry — Laberty — Lafforgue — Lombard — Mirouse — Nonorgues (voir ces noms).

Lucien — Coiffeur, 237, route de Revel (1940).

Lucienne — Coiffeur, 222, rue Henri-Desbals (1950).

Lucile (rue) — Voie créée en 1910. Voir Eliane et Henriette (lotissement des trois prénoms).

Lucullus (petit hôtel, restaurant le) — 8, rue d'Austerlitz (PASTUREL, 1933 ; DARBAS, 1940). Succède vers 1925 au restaurant du Globe.

Luc-Urbain — Voir Guichen.

Lucy (bar) — 8, rue du Moulin-Bayard 1950).

Lulli (rue Jean-Baptiste) — Nom donné à une voie créée en 1947, et prolongée en 1978. Elle tient compagnie aux rues Couperin et Delibes. Jean-Baptiste LULLI, né à Florence en 1632, est mort à Paris en 1687 des suites d'une blessure au pied provoquée par son long bâton de chef d'orchestre. Il était arrivé en France à 14 ans comme marmiton de la Grande Mademoiselle (la duchesse de Montpensier). Il quitta la vie sept fois millionnaire, ayant écrit plus de vingt ouvrages dramatiques.

Lumière (rue Louis) — Nom donné en 1947 à la rue Gaston-Planté, créée en 1934. Louis LUMIÈRE, né à Besançon en 1864, mort à Bagnol en 1948, est l'inventeur du cinématographe. Il est l'auteur de nombreux films, incunables du cinéma, dont le plus connu est *L'Arroseur arrosé*. Son frère aîné, Auguste, fut son collaborateur et apporta de nombreux perfectionnements à la photographie.

Luna-bar — 26, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1930 au café Morin.

Luna park — Aux Ponts-Jumeaux (1921).

Luna-park-skating (bar) — 49, rue Bayard (1949).

Lunch-bar (restaurant) — 5, rue d'Austerlitz (1929). Deviendra vers 1935 la brasserie-restaurant *A l'Escargot*.

Lune (La) — Pâtisserie, 13, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Lune (pont de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le pont de la Dalbade (=pont de Tounis).

Luppé (chemin de ronde de) — Ancien nom, avant 1890, d'une partie de l'actuelle rue Jean-Micoud, et avant 1906, de la rue Denis-Papin.

Luppé (rue de) — Les rues qui desservait ou environnaient l'important domaine de Luppé, à Guilheméry, en prirent naturellement le nom. Il ne reste aujourd'hui que la rue de Luppé (n° 1) pour en perpétuer le nom. En 1882, cession fut faite du sol de cette rue, faisant partie du domaine de Lalubie, appartenant à MM. Jean DUPONT, restaurateur à Toulouse et François DARDENNE, médecin vétérinaire en premier au 18^e régiment d'artillerie, demeurant aussi à Toulouse, au nom de son fils Bernard-Joseph-Eugène-Octave DARDENNE, avocat sous-préfet de l'arrondissement de Barbezieux (Charente).

Luppé (rue Tournante de) — Ancien nom de la rue Jean-Micoud.

Luppé (rue Traversière de) — Ancien nom, avant 1882, de la rue Saint-Ligori.

Lurçat (rue Jean) — Nom donné le 14 juin 1979 à l'une des voies de la ZAC de Martini. Jean LURÇAT, né à Bruyères (Vosges) en 1892, mort à Saint-Paul-de-Vence en 1966, est l'un des maîtres de la tapisserie moderne. Limitant à 40 le nombre excessif des teintes alors en usage, il permit à la tapisserie d'Aubusson une heureuse renaissance. Pendant l'Occupation, sous le nom de Jean BRUYÈRES, il prit le maquis et découvrit Saint-Céré et son château dont il fit sa demeure.

Lusis (Etablissements) — Produits d'entretien, rue des Fontaines (1920).

Lutèce — Nouveautés, 58, rue de la Pomme (1950).

Lutétia (bar) — 10, allée Président-Roosevelt (FRAYSSI, 1949). Succède vers 1930 au bar Henri IV.

Lutétia (hôtel) — 33, rue Maynard (1933).

Lutétia (restaurant) — 19, rue Pharaon. Succède vers 1945 à la Cigale, restaurant ISLER.

Lux-bar — 87, rue d'Alsace-Lorraine (Edouard PONS, 1935).

Luxembourg (rue Rosa) — Nom de la rue Delacroix, de mars 1937 à 1940. Militante de gauche dans la social-démocratie allemande, elle fonda avec Karl LIEBKNECHT le groupe Spartakus. Elle fut assassinée en 1919. Son vrai nom est LUXEMBURG.

Lux-Hôtel — 1, rue de l'Orient (1933).

Luxor (Le) — Cinéma, rue du Docteur-Ferdinand Gendre. Il a succédé au Ciné-Fémina des années trente.

Lyautey (rue Maréchal) — L'une des 8 rues prévues dans le lotissement Blaja de 1926. Louis-Hubert-Gonzalve LYAUTEY est né en 1854 à Nancy. Résident général de France au Maroc de 1912 à 1925, il y déploya des dons d'organisateur. Ministre de la Guerre en 1916-1917, il mourut à Thorey en 1934. Son corps, inhumé à Rabat selon ses vœux, fut ramené aux Invalides en 1961.

Lycée — Avant 1789 Collège Royal, puis Collège National jusqu'en 1795, où le 25 février il devint Ecole Centrale de la République. Le « Lycée » ne trouva son nom officiel qu'avec le décret de 1803 qui organisa les nouveaux établissements d'enseignement secondaire. Mais il fallut trois ans pour que soit inauguré, le 5 mars 1806, le Lycée Impérial de Toulouse. On y manquait de tout : de place, de lits et de cuillères, si bien que le 6 décembre 1806, les élèves se

révoltèrent et « occupèrent » le réfectoire. Aux changements de régimes politiques correspondirent des appellations diverses. Collège Royal, Lycée National. Le « Petit Lycée » fut installé en 1855 dans des locaux sur la rue Malbec. Lorsqu'en 1872 le couvent des Jacobins fut cédé au Lycée, le Petit Lycée y fut aménagé.

Lycée (blanchisserie du) — 12, rue Gatienn-Arnoult (MARCHIOR, 1940).

Lycée (rue du) — Ancien nom, avant 1887, de la rue Lakanal.

Lycée de Jeunes Filles — Voir Saint-Sernin (lycée).

Lycée polyvalent Rive Gauche — Lycée professionnel : administration et bassin télématique, avenue Jean-Baylet.

Lycée : Berthelot — Fermat (Pierre de) — International et Polyvalent — Naves (Raymond) — Ozenne — Saint-Sernin — Severac — Toulouse-Lautrec (voir ces noms).

Lyon (avenue de) — Comme toutes les routes pénétrant sur le territoire communal, la route nationale 88, dite route d'Albi, s'est trouvée sectionnée et jalonnée par le Canal du Midi, par le pont du chemin de fer (pont de Lyon), par la barrière de Croix-Daurade et le pont sur la ligne de Lexos, par le pont de l'Hers, avec actuellement les noms de rue Matabiau, avenue de Lyon, rue du Faubourg-Bonnefoy et enfin, route d'Albi. Pour s'être également appelée route de Lyon (XIX^e siècle), le nom est resté à la seconde section actuelle.

Lyon (bar de) — 18, avenue de Lyon. Succède vers 1950 au bar Chez Laura.

Lyon (pont de) — Permet le passage sous les voies du chemin de fer, entre les gares Matabiau et Raynal, de l'avenue de Lyon au Faubourg-Bonnefoy. Il a été construit peu avant

1860, et plusieurs fois amélioré. Dans les années trente, son mauvais éclairage en rendait le franchissement nocturne terrifiant pour les piétons.

Lyon (route de) — Nom de la route d'Albi, de 1806 à 1935.

Lyonnais (bar) — 54, boulevard Carnot (Violette, 1920). Deviendra vers 1930 le bar Le Régent.

Lyonnais (restaurant-bar) — 21, avenue de Lyon (1950). Succède au restaurant-bar QUARANTA.

Lyonnaise (pâtisserie) — 55, puis 49, rue Saint-Rome (1930, 1950).

Lyon-pressing — 18 bis, avenue de Lyon (1950).

Lyre (salon de la) — Bal, 9, avenue des Minimes (1879).

Lys (parfumerie du) — 13, rue de Rémusat (1950). Succède à Charles PAUL, coiffeur pour dames.

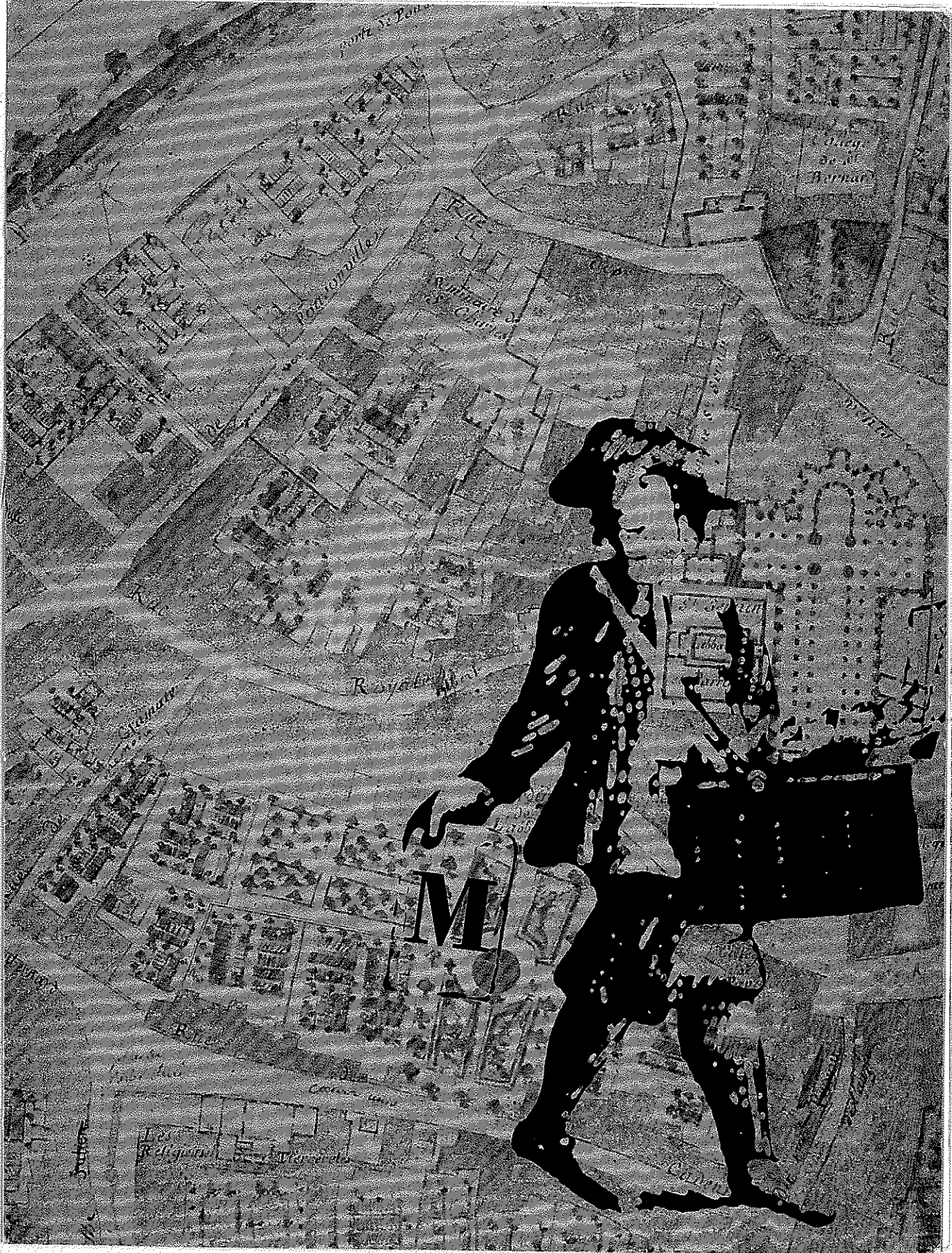
Lys (résidence le) — 20, rue d'Assalit (SCI le Lys, 1975).

Lys (résidence le) — 1, rue Saint-Lys et 50, boulevard des Récollets (1967).

Lys (rue du) — Voie créée en 1893. On ignore la raison du nom, que l'on rencontre parfois au pluriel : rue des Lys. En 1914, on voulut l'appeler rue Colombe-du-Lys.

Lys-Bar — 35, rue du Rempart-Saint-Etienne (1940).

Lysorine (parfumerie) — 66, allées Jean-Jaurès (1920).



Mabuse (cheminement) — Nom proposé en 1971 pour la voie desservant l'ensemble sportif du CES Bellefontaine, pour honorer Jan GOSSAERT, dit Mabuse, peintre flamand du début du XVI^e siècle.

Mac-Carthy (chapelle) — 28, rue de la Dalbade — CHALANDE 40 — Immeuble acquis au XIX^e siècle par la famille de MAC-CARTHY qui en fit don à l'église de la Dalbade. Elle fut transformée en chapelle de secours grâce à 20 000 francs également donnés par cette famille. Georges de MAC-CARTHY, le célèbre prédicateur, était venu donner des conférences à la Dalbade en 1817. La chapelle fut ouverte au culte le 19 mars 1868.

Mac-Carthy (Hôtel) — Voir Hôtel d'Espie.

Mac-Carthy (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Bouquières ou pour la rue Mage.

Macé (écoles maternelles Jean) — 9, chemin de Duroux.

Macé (écoles publiques mixtes Jean) — 1, chemin de Duroux.

Macé (rue Jean) — Le 21 juin 1904, M. BRAEMER demanda au Conseil municipal que l'une des rues Marceau alors existantes, soit appelée Jean MACÉ « du nom de celui que fêta hier la Ligue de l'Enseignement ». Jean MACÉ, né à Paris en 1815, mort à Monthiers en 1894, fonda la Ligue Française de l'Enseignement.

Macellis (*ad*) — Voir Mazels.

Machado (allées Antonio) — Nom donné le 25 janvier 1984 aux allées qui mènent de la rue Vauquelin à l'université de Toulouse-le-Mirail. Ce nom a été choisi par le Président de l'Université et Mme DOMERCUE, directrice de l'Institut d'études hispaniques. Antonio MACHADO est né à Séville en 1875 et mort à Collioure en 1939. Poète lyrique espagnol, il occupe une place importante dans la poésie contemporaine ; il a chanté l'Andalousie et la Castille.

Maçonnique (rue) — Ancien nom, de 1855 à 1879, de la rue de l'Orient.

Madagascar (rue de) — L'histoire de cette rue est liée à celle de la famille JULIEN. Gustave JULIEN, fils de Félix JULIEN, sculpteur, né en 1839 à Revel, et de Marie DALMOND, fut gouverneur des colonies, au Gabon, à Tahiti et en dernier lieu à Madagascar, la grande île annexée par la France en 1895. Revenu à Toulouse, il s'installa dans sa propriété de la Côte-Pavée, parée de sagaies, de totems, et de trophées du bout du monde, avec RAINIZAFY, un Malgache, pour domestique. Gustave JULIEN donna le nom de Madagascar à l'avenue fondée par lui. Son fils, Maurice JULIEN, fut l'un des pionniers mondiaux de l'industrie automobile. Embarqué en 1929 pour les Etats-Unis avec André CITROËN, il en revint avec le brevet du « moteur flottant ». La fille de Maurice JULIEN épousa Gilbert PROUTEAU, écrivain et scénariste.

Madame-Oiseau-Bleu — Confection pour dames, passage des Grands-Boulevards (1950).

Madeleine — Coiffeur, 33, rue Boulbonne. Succède vers 1940 à Louis et Ulysse, coiffeurs pour dames.

Madeleine (logis de la) — Enseigne repérée dès le XV^e siècle rue Gaytepech (= de la Madeleine) à l'angle de la rue des Couteliers, presque en face du couvent du même nom.

Madeleine (monastère des religieuses de la), ou Repenties de la Madeleine — CHALANDE 59 — On a souvent donné pour date de fondation 1516, c'est celle de la prédication du cordelier Mathieu MENO qui convertit les prostituées toulousaines et les amena à se cloîtrer. Une grande confusion règne chez les historiens entre cette institution établie par les Capitouls rue des Couteliers et l'existence antérieure de *l'Ecclesia beate Magdalene*. Huit religieuses de Sainte-Magdeleine de Paris étaient venues former l'encadrement de la communauté des Couteliers, qui eut souvent besoin de réformes parce qu'il y avait des filles de toutes conditions y compris celles qui avaient été condamnées par la justice. Ce n'était pas une mince affaire que d'y maintenir l'ordre, d'autant que la maison est « fort serrée et malsaine, n'ayant pour cloître et pour jardin qu'un petit ciel ouvert » (XVII^e). Les filles de Sainte-Madeleine étaient plus connues à Toulouse sous le nom de Repenties. A la Révolution, la communauté se composait de 24 religieuses. Le monastère, vendu en trois lots, fut détruit.

Madeleine (rue de la) — CHALANDE 56 — L'ancien nom de cette rue, jusqu'au XVI^e siècle, est Gaytepech, avec ses variantes *carr. Gaytapodii*, Gaytapuech, *Gasta pueg*, très probablement dû à un personnage de ce nom. On rencontre un *Philippus Gaytapodium* en 1258. Au XVI^e siècle, apparaît le nom de la Madeleine, qui est celui de l'auberge, tout autant que celui des religieuses. VERGNES préconise le nom de rue des Adroits, mais au tableau de l'an II, c'est rue Résistance.

Madeleine — Tailleur pour enfants, 10, rue Ozenne (1950).

Madeleine ou **Magdelaine** — Taverne, au faubourg des Récollets, au XVIII^e siècle.

Mader (impasse) — Voie privée portant le nom de la famille propriétaire, classée en 1934.

Madiran (collège) — En 1572, « dont on ignore l'emplacement et qui fut dans tous les cas sans histoire » (Inventaire série D aux Archives départementales). A rapprocher de Adurance ?

Madiran (résidence le) — Au Nouveau-Raisin, 23, boulevard des Minimes.

Madrid (café-restaurant de) — Route de Blagnac (ALHIET, 1896), « grand parc, magnifiques ombrages » (1925). Cette « guinguette » est à l'origine du nom de la « cité Madrid ».

Madrid (cité de) — Cité HBM, construite à partir de 1936, en trois tranches, dont la dernière, vers 1960-1964, fit monter à 271 le nombre total de logements. Le nom n'évoque la capitale de l'Espagne qu'au travers de l'enseigne de la guinguette qui, dans les années vingt, le portait, route de Blagnac. Les appartements étant peu confortables et l'environnement insuffisant, une rénovation a été décidée en septembre 1986. Le gros œuvre, de qualité, n'a demandé qu'une réfection sommaire, l'entreprise BISEUIL fit porter ses efforts sur les réaménagements des appartements. Un vent de fronde souffla pendant les travaux parmi certains locataires, en raison de la gêne, du changement de cadre intérieur et du prix nouveau des loyers. On put lire dans *la Dépêche*, à propos de la « reprise » des façades qu'elles ont été conservées avec leur « look » d'avant-guerre pour des raisons dites « esthétiques » sur décision de l'urbanisme et de la DDE. Question de goût : on aime ou pas, mais depuis les colonnes de Buren, personne n'ose plus rien dire, surtout lorsqu'il s'agit de faire passer du moche pour de « l'historique ». « On n'aime pas les porches installés devant les entrées des immeubles. Lesquels, encore en béton brut, évoquent effectivement le style Terre-Cabade. » La troisième tranche de la « réhabilitation », qui se rattache à la « cité Bartholdi » plutôt qu'à la cité Madrid, avait été nommée « Chicago » en raison des cas sociaux et des foyers de délinquance et de toxicomanie qu'on y repère, et que la réhabilitation matérielle et morale entreprise devait faire disparaître.

Madron (château, quartier) — C'est l'un des lieux géographiques du vaste territoire de Lespinet. Bien que situé sur le territoire de Ramonville, il fit largement partie de l'histoire toulousaine. La famille MADRON fut importante. En 1789, il appartenait à Pierre BERNADET, prêtre. Saisi comme bien national, le domaine comportait le château, 141 arpents, la vaisselle vinaire, le bétail et un important mobilier. Un pont de Madron sur l'Hers ainsi que le moulin dit aussi de Madron ou des Isards se rattachaient au domaine.

Madron ou *las Bourdettes* (chemin de) — Ancien nom de l'avenue de Lespinet.

Madron (croix, pointe, domaine) — A Lardenne près de la Cépière (XVII^e siècle).

« **Madron** » — Ce nom si respectable eut à Toulouse une acception bien particulière : l'Hygiène Madron le diffusa dans tous les quartiers et dans l'atmosphère — Voir ce nom.

Magasin Bleu (Au) — Alimentation, 8, rue du Taur (1933).

Magasin Bleu (Au) — Bazar, 39, place des Carmes (1933).

Magasin Bleu (Au) — Confection pour hommes, 14, place Saint-Cyprien (1933).

Magasin Bleu — Lainages, 2, rue du Rempart-Villeneuve (1935).

Magasin Bleu — Meubles, 67, rue du Taur (1950).

Magasin du Pont de Guilheméry (rue du) — Au tableau de l'an II, elle reçut le nom de rue Salulaire.

Magasin Japonais — Art d'Extrême-Orient, 44, rue de Metz (vers 1920).

Magasin Vert — 34, rue des Tourneurs, puis 7, place Esquirol. Mercerie tenue par Joseph-François MESPLÉ, jusqu'à son décès, le 4 avril 1914, puis par sa veuve Irénée-Gaudence SABARDU. Il était fils de Pierre MESPLÉ et de

Marthe CARRÈRE, et fut père de Paul MESPLÉ, le Conservateur du Musée des Augustins — Voir Mesplé (rue Paul).

Magasin Vert (Au) — Epicerie, 15, rue Compans (SAINT-GERMES, 1950).

Magasins Généraux d'Ameublement — 1, place Victor-Hugo (1905 ; FARGETTE, 1920).

Magdalena (*prope*) *apud Magdalenam*... — En 1335, cette simple mention répétée dans les « estimés » peut désigner l'église de Sainte-Madeleine *Ecclesia Beate Magdalene* à laquelle Bertrand d'AGASSAT fait un legs en 1331, déjà connue par d'autres testaments (1236) et qu'on a assimilée à la chapelle du couvent des religieuses de la Madeleine de la rue des Couteliers. Le nom peut aussi désigner un autre lieu.

Magdalene, Magdeleine — Voir Madeleine.

Mage (rue et place) — CHALANDE 268 — On peut s'étonner que cette rue, et la place qui n'en est que le prolongement, ait reçu un tel nom, n'étant guère plus grande que bien d'autres voies anciennes. Elle ne fut grande que dans le domaine... de la boucherie. C'était la plus grande des places où se trouvaient les « *affactores* » et le premier nom fut tout simplement *carri* (ou *platea, affactorum*). Par une nouvelle simplification, les « *affachoirs* » (abattoir, débit de viande) étaient abandonnés, il ne resta plus que le nom de « Mage » et la curieuse inscription à l'angle de la rue d'Aussargues : rue de la place Mage ! La création du Parlement bouta hors du quartier, dès le XVI^e siècle, le dernier « *affactor* ». VERGNES et le tableau de l'an II proposèrent : place des Droits de l'Homme. Mais VERGNES dissociait la rue pour laquelle il jugeait plus approprié le nom de rue de la Clémence. En 1881, on propose en vain le nom de rue Mac-Carthy. A noter, cette explication du nom qui laissait CATEL sceptique : « ... parce que les Juges Mages de Toulouse ont été logés en ladite place, ce que j'ignore. »

Magellan (rue) — C'était la rue Traversière Saint-Ligory, créée vers 1889. Sa qualité de Traversière lui valut de changer de nom, en 1947, pour celui de Magellan, le célèbre navigateur que le

site n'évoque guère. Fernand de MAGALHAES — c'est son nom portugais — alla rejoindre au ciel saint Ligory, en 1521, quand il fut tué dans un combat contre les indigènes, aux Philippines... et le rejoignit encore à Toulouse en 1947 !

Magendie (rue François) — D'abord simple impasse ouverte sur la rue Saint-Michel, cette voie reçut successivement les noms de Notre-Dame, des Carmes, puis de Saint-Michel. Prolongée jusqu'à la rue Notre-Dame en 1965, elle reçut l'année suivante le nom de François MAGENDIE, physiologiste et neurologue, né à Bordeaux en 1783, mort à Sannois (Val d'Oise) en 1855, qui distingua les nerfs sensitifs des nerfs moteurs.

Mag et Suzy — Fleurs, 38, rue de Rémusat (D. COSTES, 1940).

Maghreb — Dancing, à l'angle des rues Pouzonville et du Boulevard vers 1945.

Magic-Photo — 14, puis 40, rue d'Alsace-Lorraine (1920). Deviendra vers 1930, Photo-Hall.

Magistère (pont de la) — Sur l'Hers, 1609, vers Balma.

Magnanarelles (rue des) — L'une des voies du lotissement le Clos de l'Ormeau, au chemin de la Terrasse, nom donné le 18 février 1974... avec des Mûriers, des Micocouliers et... l'Arlésienne !

Magnanime (rue) — Nom proposé par VERGNES, et donné en 1794 à la rue Mirepoix.

Magne ou Maigne (rue) — Ancien nom, au XVII^e siècle, de la rue de la Hache.

Magne (rue Antonin) — Ancien nom, de 1934 à 1947, de la rue Murillo. On l'appelait « Tonin ». Il était né à Ytrac (Cantal) le 15 février 1904. En 1934, il gagna le Tour de France pour la seconde fois, et fut en 1936, champion du monde sur route. Antonin MAGNE, directeur sportif de l'équipe MERCIER après la guerre, fut surnommé « Tonin le Sage ». Il est mort à Arcahon le 8 septembre 1983.

Magné (rue Marie) — C'est l'ancienne rue des Feuillantines (voir ce nom) qui, à la Révolution, avait reçu le nom de rue de la Fécondité. En 1933, le Conseil municipal décida le changement de nom, motivé par une délibération spéciale, dont voici l'essentiel : « Pendant de longues années, l'enseignement laïque de notre cité a compté parmi ses membres une femme dont les qualités d'éducatrice restent encore présentes à la mémoire de plusieurs générations ; elle fut très populaire dans le quartier Saint-Cyprien. Née au Burgaud le 8 août 1857, fille de Jean MAGNÉ et de Pétronille-Rose CLERMONT, Marie MAGNÉ, à peine âgée de 16 ans, est admise parmi les premières à l'Ecole départementale d'institutrices de Cintegabelle, d'où elle sort première de sa promotion en 1876. Nommée à Toulouse, elle est désignée quelques années plus tard, pour diriger l'Ecole de filles des Minimes. De là, elle prend la direction de l'Ecole de Saint-Cyprien (Ecole Lamartine) qu'elle conserve jusqu'en 1904, et est appelée enfin à l'Ecole Saint-Aubin (Ecole Michelet) où elle atteint la limite d'âge en 1922. Directrice honoraire, Marie MAGNÉ s'éteint le 28 janvier 1929 à son domicile, 36, rue du Rempart-Saint-Etienne. Pendant plus d'un demi-siècle, Marie MAGNÉ a donné tout son savoir, tout son cœur, tout son dévouement à l'enseignement populaire. Foncièrement laïque, ardemment républicaine, elle avait le don de transmettre ses connaissances aux enfants qui lui étaient confiés. Son influence sur les générations qu'elle dut instruire, guider, conseiller, a été considérable. Et dans la population toulousaine, comme auprès des membres de l'enseignement, le nom de Marie MAGNÉ est un symbole. »

Magnolia (immeuble ou résidence le) — Au Parc du Petit Prince, avenue de Saint-Exupéry (Guy DEVAUX, 1979).

Magnolias (les) — Résidence, 54, allées des Demoiselles (PROMOBA).

Magnolias (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle du lotissement « Les Castors Toulousains », classée dans le domaine public en 1969.

Magre — Voir Genty-Magre.

Maguelone ou **Maguelonne** (Collège de) — Fondé par le cardinal Audoyne AUBERT, évêque d'Ostie et de Maguelonne (près de Montpellier), par son testament du 3 mai 1363, pour six étudiants en droit, ce collège fut remplacé, au numéro 38 de la rue du Taur, par l'Hôtel de MAZZOLI. Le collège fut également appelé : de Sainte-Barbe et, selon DUMÈGE, *Couletgé de la Sal*.

Maguelone (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND, et à nouveau en 1881, pour la rue Montoyol.

Magnès (boulevard) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour la rue du Moulin-Bayard : « M. MAGUES père fut ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et du canal pendant 56 ans. Il est l'auteur de grands travaux. Décédé le 15 juin 1856. »

Magnès (rue) — Nom proposé par le même, à la même date, pour la rue allant « de la rue Bayard à la statue RIQUET, sans nom inscrit, appelée rue des Redoutes près la rue Bayard... » (= rue de Stalingrad) « ... même motif que pour le boulevard ci-dessus. »

Maheu (centre René) — 79, allée Charles-de-Fitte. René MAHEU, né à Saint-Gaudens en 1905. Universitaire, diplomate et journaliste, il fut directeur général de L'UNESCO en 1962 et dirigea cette organisation pendant douze ans. Il est mort à Paris en décembre 1975.

Mai (rue du) — Voir May.

Maigabi ou **Maigavi** — Serait l'un des noms de la rue Delpech selon CHALANDE.

Magnac (rue, puis rue Jean-Baptiste-Magnac) — Ancien nom, de 1910 à 1945, de la rue des Martyrs-de-la-Libération ; le prénom Jean-Baptiste apparaît en mai 1936.

Maignan (avenue) — Voie créée en 1865 et prolongée en 1895 de la rue Chaussas au chemin du Sang-du-Serp. En 1886, la Ville avait refusé l'offre du sol de cette rue, faite par Mme Veuve HEUILLET, parce que celle-ci n'en possédait pas la totalité. Le nom avait été proposé dès 1866

par BRÉMOND, désireux de faire une place quelque part dans Toulouse au père Emmanuel MAIGNAN, né en juillet 1601 dans cette ville, qui entra dans l'ordre des Minimes dont il devint le provincial. Il fut éminemment doué pour les mathématiques et la philosophie. Il construisit un grand nombre d'appareils, fit d'importants travaux scientifiques, et quand Louis XIV vint à Toulouse, on lui fit admirer le cabinet de physique du père MAIGNAN qu'il voulut amener à Paris. Par modestie, le religieux refusa. Il mourut à Toulouse en octobre 1676. Sa gloire a été quelque peu et injustement estompée par celle de FERMAT.

Maignan (rue) — Nom proposé dès 1854 par BRÉMOND pour la rue du May : « Comme de MAY (*sic*) était un homme très ordinaire, qui n'avait pour lui que la fortune, on pourrait lui substituer le nom d'un illustre Toulousain qui cultiva avec succès les mathématiques, l'astronomie et la physique, MAIGNAN. »

Mailhes (rue Jean) — Nom proposé, approuvé et attribué (!) par le Conseil municipal de Toulouse, à une voie publique, en 1888... Conventionnel, ancien lauréat des Jeux floraux pour ses poésies en l'honneur de la famille royale, Jean-Baptiste MAILHE fut le rapporteur du procès de Louis XVI.

Maillard (rue Olivier) — Nom proposé en 1881 pour la rue Saint-Exupère (= rue Pasteur). Olivier MAILLARD, célèbre prédicateur de l'Observance de Saint-François, qui vint prêcher à Toulouse, y fonda Sainte-Marie-des-Anges, où il mourut les 13 juin 1502. Une chapelle reçut sa dépouille et de nombreux miracles lui furent attribués. La corde qui ceignait sa taille, conservée dans la sacristie, avait la vertu particulière d'être d'un grand secours aux futures mamans.

Maille fine (A la) — Bonneterie, 67, rue de la Colombette. Succède vers 1945 à la mercerie de Mme DEJEAN.

Maillol (résidence) — Avenue Aristide-Maillol, au Mirail, 1978.

Maillol (rue Aristide) — Nom donné le 15 juin 1976 à une voie nouvelle, au Mirail. Aristide-Joseph-Bonaventura MAILLOL est né le 8 décem-

bre 1861 à Banyuls-sur-Mer, fils de Raphaël MAILLOL, négociant en tissus. Il est mort le 27 septembre 1944 dans sa maison de Banyuls. Sculpteur, son œuvre développe le thème du corps de la femme.

Maine (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle, dans le quartier des Provinces, à la Faourette.

Mains de fée (Aux) — Ouvrages de dames, 16, rue Gambetta (Mme BARRÈRE, 1920).

Maintenon (institution) — 80, rue Montaudran (= Alfred-Duméril), Mlle LAFAILLE, maîtresse de pension (1912), (1936).

Maintenon (pension) — 3, rue Fermat (1907), 22, rue des Fleurs (1913), Côte-Pavée, Sainte-Marie-des-Champs (1936). Melle de GUERNY, directrice. Françoise d'AUBIGNÉ, marquise de Maintenon, fonda en 1715 la maison de Saint-Cyr pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres.

Maiori (*carrerìa, platea*) — Aux XIII^e et XIV^e siècles, désigne la rue du Taur et la place Saint-Sernin, avec ou sans les précisions : *de Taurò ou suburbii*. C'est alors la « grande-rue » et la « grande-place ».

Mairie annexe itinérante — Capitoul :
Lundi : soir, Bagatelle, rue de la Gironde.
Mardi : matin, St-Martin, place Berthier ;
soir, Lardenne, place Sauvegrain.
Mercredi : matin, Montaudran,
place de l'Ormeau ;
soir, Croix-de-Pierre, place de la Croix-de-Pierre.
Jeudi : matin, Cité Amouroux,
22, rue Roubichou ;
soir, Reynerie, place Centre Commercial.
Vendredi : matin, Cité de l'Hers,
place du Marché ;
soir, Papus, angle rues Auvergne et Roussillon.

Mairies annexes — A l'origine, il s'agissait de décentraliser la Mairie du Capitole. Puis on a voulu créer de véritables ensembles de service public au sein même des quartiers. En 1988, quatorze mairies annexes sont en fonctionnement :

Bellefontaine, place de Tel-Aviv : 28 février 1972.
Bonnetoy, 4, rue du Faubourg-Bonnetoy :
avant 1977.

Croix-Daurade, place Cuvier : novembre 1974.
Empalot, place Commerciale : avant 1977.

Les Izards, 97, avenue Ernest-Renan :
octobre 1987.

Lalande, place Paul-Riché.

Minimes, 6, rue du Caillou-Gris : avant 1977.
Pont-des-Demoiselles, place Mendès-France :
février 1984.

Pradettes, chemin du Mirail : septembre 1986.
Saint-Cyprien, 26, rue Réclusane : 20 avril 1972.

Saint-Simon, place de l'Eglise.

Saouzeloung-Ranguel, 97, avenue Albert-
Bedouce : avant 1977.

Sept-Deniers, 63, route de Blagnac : février 1986.
Serveyrolles/Juncasse, chemin Charles-Garnier :
1975.

Maison Bleue (La) — Layette, lingerie, robes,
27, rue de Metz (1920).

Maison de la Favorite — Chapeaux, 7, rue
Saint-Rome (1874).

Maison de l'Agriculture — Rue Ozenne. Hôtel
de Tournoer, créée en 1923 — Voir DAHUS et
TOURNOER.

Maison de Paris (A la) — 29, rue d'Alsace-
Lorraine. Succède vers 1920 à Ernest HURSTEL,
vêtements pour hommes et enfants. Le
magasin a été transformé en décembre 1973,
dans un style « stendhalien » : en rouge et noir.

Maison de Pouvourville (résidence) —
Impasse de Sarrangines, 1985.

Maison des mères — Le 26 février 1921, le
Conseil municipal, ému par la mortalité très
élevée qui sévissait parmi les nouveau-nés,
demanda au directeur de l'Arsenal la cession à
la Ville de la crèche de cet établissement. Ce
fut la Maison des mères, très vite insuffisante.
La Ville décida le 10 juillet 1923 d'acquiescer une
maison et un parc rue Sainte-Lucie, et rue Cam-
paigno, appartenant à M. PERES qui, par acte
du 9 août, céda son domaine à la Ville pour
120 000 francs. Fondée avec quarante lits pres-
que toujours occupés, la Maison des mères

accueillit les futures mamans, principalement célibataires, au septième mois de leur grossesse. Elles pouvaient y rester sept mois après l'accouchement et bénéficier d'une aide médicale, financière et morale. Dépendante de l'administration municipale, elle fonctionna pendant de longues années au 17 de la rue Sainte-Lucie, sous la direction de Mme CLUZET. De 1921 à 1938, 1 436 mamans y seront accueillies avec leurs enfants, et 543 « expectantes » qui ont attendu là l'heure de leur délivrance.

Maison des Œuvres — 1, place Saintes-Scarbes. C'est l'ancien Hôtel Muriel, alias de Castelpers, où sont établies les Œuvres de l'Archevêché.

Maison du bas (La) — Bonneterie, 42, boulevard de Strasbourg (1950).

Maison du Louvre — Ameublement, tentures, 14, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1920, à J. TRIOQUE, marchand de meubles.

Maison du Phono et de la TSF (La) — 47, rue du Rempart-Saint-Etienne (1930).

Maison du Rhum (La) — 35, rue des Changés (PORRY, 1933). Succède à l'alimentation MONCE.

Maison du Sac (La) — Maroquinerie, 33, rue Saint-Rome (1950).

Maison du Soldat — Œuvre créée par Victor LESPINE, pendant la Grande Guerre, où les soldats permissionnaires munis d'un certificat de bonne conduite délivré par le chef de compagnie, pouvaient séjourner huit jours. La maison accueillit des soldats belges ou français, au total un peu plus d'un régiment. M. CERNIN mit gracieusement à la disposition de l'œuvre, sa maison 10, rue Saint-Honest.

Maison du Textile (La) — 24, rue des Arts (1950).

Maison Modèle — Confection pour hommes, 45, rue d'Alsace-Lorraine (DUBE, 1895 ; JOANNY, 1933).

Maison Modèle — Nous empruntons à *l'Auta* de novembre 1965 le récit de ce qu'était cette Maison Modèle : « Le 3 mars 1830, Jacques-Pascal VIREBENT qui, depuis plus d'un demi-siècle, exerçait les fonctions d'architecte en chef de la Ville, se vit remercier, et avec lui deux de ses fils qui lui servaient d'adjoints. Agé de 85 ans, le vieil architecte était en bout de carrière. Il mourut d'ailleurs l'année suivante. Mais ses fils avaient la leur à faire et c'est pourquoi, en 1831, ils établirent dans leur domaine de Mirmont, à Launaguët, une usine de céramique où ils confectionnèrent tout ce qui était nécessaire pour construire une maison, non seulement la brique et la tuile, mais les colonnes, les entablements, les moulures, les corniches, les encadrements de portes et de fenêtres. Bref, tous les éléments décoratifs possibles, industrialisant ce qui, jusque-là, avait relevé de la taille au ciseau ou du modelage de main d'artisan. Leurs moules, comme leur fabrication, étant soignés, leurs produits d'un aspect agréable et raffiné et d'une qualité très résistante, eurent beaucoup de succès. Ils ont largement contribué au caractère de Toulouse du XIX^e siècle et de sa région où ils sont abondamment répartis. C'est pour forcer ce succès que, dès leurs débuts, les frères VIREBENT (ils étaient quatre) eurent l'idée de construire un grand et bel immeuble qui montrerait par l'exemple les riches possibilités de leur fabrication. Il en est résulté l'hôtel actuel du boulevard Carnot (qui s'appelait alors boulevard Saint-Aubin). En 1835, il était déjà construit puisque le rapport de l'Exposition des Produits des Beaux-Arts et de l'Industrie, tenue cette année-là, en parle. Au Conseil municipal, ROMIGUÈRES déclarait : « Pourquoi ne m'arrêterai-je pas devant cette maison, œuvre de M. VIREBENT, si justement nommée Maison-Modèle, qui a importé chez nous le style élégant et pur des belles façades de Paris et qui s'est élevé sans le secours du ciseau du maçon. » C'était une belle construction. Sur le boulevard, sa grande façade occupait neuf travées dont sept entre les pilastres monumentaux reposant sur un soubassement où s'ouvraient les fenêtres d'un grand entresol. A chaque extrémité, une travée plus large était affectée, à droite à un grand portail, à gauche à un arc en plein cintre le rappelant. La cour conçue dans un style moins solennel que la façade, s'ornait de colonnettes, d'impôstes, de bandaux, de grands bas-reliefs décoratifs et de beaux

piliers ronds formant l'entrée sur la rue des Trois-Journées, le tout avec beaucoup de fantaisie. Les façades sur la rue des Trois-Journées étaient à l'unisson ». Et *l'Auta* concluait : « Démolir une maison aussi séduisante et qui a eu une telle influence sur l'architecture toulousaine, une maison qu'à l'étranger les guides signalaient en raison de sa riche décoration et qu'à Florence on appellerait un palais, une maison au demeurant en bon état, habitée par de nombreux locataires qui en sont fiers, une maison qu'une restauration menée avec goût pourrait facilement magnifier, démolir une telle maison, dirons-nous, sous prétexte de spéculation ou d'urbanisme (mais les deux sont souvent liés), ne relève que du pur et simple vandalisme. »

Maisonnée (restaurant La) — 20, rue Saint-Antoine-du-T (Mme VERGE, 1933).

Maison Nouvelle — Confection pour dames, 23, rue du Taur. Succède vers 1930 à Léonore, confections.

Maison Palaysi — Machines à coudre, 25, rue Saint-Rome (Joseph SIE, 1933).

Maison-Professe — CHALANDE 202 — Louis XIII avait autorisé les jésuites à ouvrir des « maisons professes » dans tout le royaume, par lettres patentes du 26 octobre 1619. Quant il vint à Toulouse, en 1621, il posa la première pierre de l'église qui s'ouvrit au culte le 12 mars de l'année suivante, sous le vocable de Saint-Louis. La Maison-Professe s'étendait à tout le moulon entre les rues de la Bourse, des Marchands et Malcousinat, avant que la rue de Metz ne la divise. L'église prenait façade sur la rue des Marchands. Après l'expulsion des jésuites (26 mars 1763) la Maison-Professe fut démolie et son territoire vendu par lots.

Maison-Professe (rue) — Ancien nom de la rue des Marchands.

Maison Réjane — Confection pour dames, 4, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Maison Rouge — Lingerie, 3, boulevard Armand-Leygue (= boulevard Griffoul-Dorval) (MONICOLE, 1920).

Maison Sainte-Germaine — 11-13, rue de la Bourse (ROQUES, BRUN, 1860 ; BRUN, PRADY et Cie, 1865).

Maisons de Charité — Dites aussi « Bouillons des Pauvres » (voir ce nom). De 1703 à 1903, elles assurèrent les secours à domicile, un service médical et pharmaceutique, et une mission d'enseignement donné aux jeunes filles pauvres. La première, Saint-Etienne, fut fondée en 1703. Après la Révolution, elles furent mises à la disposition des Hospices. En 1845, elles furent cédées au Bureau de Bienfaisance (voir ce nom). Voici, dans l'ordre chronologique de leur fondation, les diverses Maisons de Charité :

Maisons de :

- Saint-Etienne :** 1, rue de la Charité, 1703, Mgr Jean-Baptiste-Michel de COLBERT, archevêque de Toulouse.
- La Daurade :** 39, rue Peyrolières, 1718, Luc de SAGET, prêtre, Conseiller au Parlement.
- La Dalbade :** 2, 4, 6, rue St-Jean, 1721, Mlle DUCLOS.
- Saint-Sernin :** 71, rue du Taur, 1744, Pierre-François DUMAY, chanoine de St-Sernin.
- Saint-Sernin :** rue des Trois-Renards, 1798, Mlle Françoise-Bonaventu BLANCOMME.
- Saint-Michel :** rue des Récollets (= rue Achille-Viadieu), 1782, Les paroissiens (quête).
- Saint-Michel :** 43, rue des Récollets, 1838, sœur Suzanne WELMANS, supérieure.
- Saint-Nicolas :** 71, rue Réclusane, 1791, CAMPARDON, curé de St-Nicolas.
- Saint-Jérôme :** 15, rue Alexandre-Fourtanier, 1843, Bernard PORTET et Dominique-François BERNADET.
- Saint-Pierre :** rue Traversière Berjaud (= rue d'Artagnan), 1876, souscription, apport du Conseil municipal et don du curé de St-Pierre, l'abbé ALBOUY.
- Montaudran :** Alamir RAMEL.
- Lafourquette :** n'a jamais été « Maison de Charité », mais simple établissement des Sœurs de St-Vincent de Paul, 1863, Mathieu BERDOULAT,

imprimeur, et son épouse Marie-Jacquette PAMPUZA.

Bibl. — PRADELLE (J.), Les Maisons de Charité de Toulouse, Mém. Acad. Sc. XI, 1933...

Maisons des Jeunes et de la Culture — (MJC en abrégé). Etablissements semi-publics ouverts à l'ensemble de la population (la MJC de Fenouillet battit en 1972, un certain record, son plus jeune adhérent ayant 4 ans et le « moins jeune » 104 ans !) et aidés par les pouvoirs publics. Dans les années soixante, Toulouse comptait dix MJC :

- Amouroux-Roseraie, 10, rue de Chambéry ;
- Bagatelle, 29, rue de la Faourette ;
- Croix-Daurade, 141, chemin de Nicol ;
- Empalot, 30, allée Henri-Sellier ;
- La Faourette, 13, rue de l'Ukraine ;
- Le Mirail-Bellefontaine ;
- Marengo-Jolimont, 54, rue du Dix-Avril ;
- Pont-des-Demoiselles, 30, avenue Saint-Exupéry ;
- Roguet, 9, cité Roguet ;
- Saint-Martin-du-Touch, place Bertier.

La plus ancienne est la MJC du Pont-des-Demoiselles (1963), celle dont l'histoire fut la plus agitée est la MJC d'Empalot...

Majestic (garage) — 54, rue Matabiau (1933).

Majestic-hôtel — 9 bis, rue du Rempart-Villeneuve (1933).

Maladie (la) — Voir Maladreries.

Maladreries — *Malautia*, maladie, léproseries... En bon langage toulousain, une léproserie est une *malautia*. La lèpre étant endémique à Toulouse comme ailleurs, divers établissements furent créés pour en accueillir les victimes, coupées du monde. Quatre de ces établissements ont une histoire : ceux des Minimes ou d'Arnaud-Bernard, de Saint-Cyprien, du château Narbonnais, et de Sainte-Radegonde. On ne sait s'il faut assimiler la première à cette *malautia raterrii*, plusieurs fois citée en 1338. La maladrerie de Saint-Cyprien était « sur le chemin de Colomiers » et comprenait, comme les autres, chapelle, maison, terres, vigne et fruitiers, le tout enfermé dans ses murs : *sarratz de paretz*. On peut la situer à l'enclos de Rodolosse. La mala-

drie « du Château Narbonnais » fut en fait établie Grande-rue Saint-Michel, en un vaste enclos où est aujourd'hui situé l'immeuble Bazerque. Quand on creusa les fondations, on déranga quelques squelettes d'anciens lépreux, signalés sur-le-champ au commissariat du quartier... La maladrerie accueillait à la fois ladres et ladresses ainsi que leurs serviteurs et servantes. Les pensionnaires, dits *logiats*, étaient sous la direction de l'un d'entre eux, le *majoral*. L'autel de l'église de la maladrerie de Saint-Michel était dédié à Notre-Dame-de-Pitié. Un décret royal réunit toutes les maladreries du royaume à l'ordre de Saint-Lazare, ce qui fut fait. Mais le 10 septembre 1695, les quatre maladreries de Toulouse furent unies à l'hôpital des Incurables. Elles « fermèrent » les unes après les autres. Celle de Saint-Michel fut désaffectée peu après 1671.

Malafosse (rue de) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue Sainte-Ursule (= rue du Prieuré). Joseph de MALAFOSSE (1854-1896), archéologue.

Malafosse (rue) — Nom donné en 1947 à la rue Traversière Campaigno ; l'absence de prénom permet de célébrer les trois frères MALAFOSSE :

- Louis de MALAFOSSE, né en 1835, mort en 1919, chroniqueur à *l'Express du Midi* sous le pseudonyme de *Labora*, et se pencha sur les problèmes concernant Toulouse antique ;
- Gaston de MALAFOSSE, qui se retira dans l'Aude et mourut prématurément ;
- Joseph de MALAFOSSE, né à Marvejols le 8 juin 1854, mort le 3 février 1896, auteur d'études sur les monuments de Toulouse, qui ont été réunies en un volume posthume : *Etudes et Notes d'Archéologie et d'Histoire. Documents Toulousains*, 1898.

Malafosse (rue de) — Nom proposé en 1947, pour la rue Raymond-Leygue (= rue de Castanet) : « MALAFOSSE Erudits toulousains XIX^e siècle. »

Mala Micha, Mala Pera, Mala Tacha, etc. — Voir Malemique, Malepere...

Malaret (école ou séminaire de) — Voir Séminaires.

Malaret (rue) — CHALANDE 393 — L'ancienne rue de Lages et de Saint-Pierre-de-Lages (voir Lages) s'est appelée aussi rue du Cheval-Blanc (*equi albi* en 1517) en raison de l'auberge portant cette enseigne. VERGNES proposa le nom de rue des Diligens et le tableau de l'an II : rue Pénétration. Par délibération municipale du 6 novembre 1851 prise à l'unanimité, on lui donna le nom de rue Malaret. Le baron Joseph de MALARET, né en 1770, maire de Toulouse en 1811, 1814 et pendant les Cent-Jours, conseiller municipal de 1830 à 1840, Pair de France, meurt à l'Hôtel d'Hautpoul, dans la rue qui portera son nom, le 10 janvier 1846. Il n'eut qu'une fille, Marie-Camille, qui épousa Alphonse MARTIN d'AYGUESVIVES, et leur fils, Paul, sera autorisé à relever les noms et titres des MALARET. Le baron Paul épousera en 1845, Nathalie de SÉGUR, fille de la comtesse auteur des *Petites Filles modèles*, qui sont tout simplement Camille et Madeleine, les deux filles de Paul et de Nathalie.

Mal Assis (Au) — Café, 75, rue de la Colombe (1933).

Malbec (gymnase) — 1, rue Malbec. La plus ancienne des salles de gymnastique en activité, construite en 1880 et rénovée en 1974. C'est le gymnase de « La Vaillante » et du « Coquelicot ».

Malbec (rue) — CHALANDE 295 — Malbec ou Maubec est un nom bien représenté en toponymie, et plusieurs communes portent ce nom (Isère, Tarn-et-Garonne, Vaucluse...) où l'on retrouve peut-être le sens d'éperon, de terrain en pointe... Il est peut-être vain de rechercher le sens « toulousain » de ce mot. A la Révolution, seul intermède pour un nom qui traverse les siècles, VERGNES proposa rue du Bon-Ordre, mais on l'appela rue Bon-Succès... BRÉMOND, en 1854, voulait l'appeler rue de Bernui.

Malbec (rue de) — Ancien nom de la rue du Colonel-Pointurier, et de la rue de la Pleau (COPPOLANI).

Mal Clabel (chemin de) — Nom d'un terrain à Montaudran formant le 19^e moulon du cadastre de 1478 : *a mal clavel*... Ce nom, d'origine

inconnue, donne fréquemment lieu à une bien curieuse interprétation. L'élément « Mal » est pris pour l'abréviation de « Maréchal ». D'où... le maréchal CLABEL ! A quand sa biographie ?

Mal Clabel (résidence) — 51, chemin de Mal-Clabel (RHONALCOP, 1986).

Malcousinat (Grand-rue) — Ancien nom de la rue de la Bourse.

Malcousinat (rue) — CHALANDE 209 — Malcousinat est un vocable assez fréquent comme toponyme urbain. « Malcousinat » existe à Arles, à Caraman (1643) et sous la forme Maucoudinat à Bordeaux. CHALANDE, qui n'est pas tendre pour ses prédécesseurs, écrit : « Selon la version du peu recommandable auteur BRÉMOND, nos historiens ou chroniqueurs toulousains de la fin du dernier siècle ont donné à ce nom... la signification tirée de sa traduction littérale, « mauvaise cuisine » ; version qui ne pouvait que faire fortune dans le grand public... » Sans le savoir, CHALANDE sanctionne aussi MISTRAL qui, dans *Lou Tresor*, considère qu'il s'agit d'une rue habitée par des gargotiers... Mais CHALANDE fait une autre victime : « L'archiviste BAUDOIN a voulu une autre étymologie... Une corruption de « *vallo coquinato* », c'est-à-dire rempart de briques cuites ; la rue était appelée ainsi parce qu'elle conduisait aux anciennes murailles qui protégeaient primitivement la ville du côté de la Garonne ». Et CHALANDE de conclure : « La signification réelle de ce nom reste à trouver. » Versons au dossier, toujours ouvert, cette référence gasconne : « ... plus dizen les consuls de Saint-Clar avoir ung droict apellé les souquetz ou autremant maucousinat concistant en la faculté d'affermir le droict de tuer pourceaux et oysons ou les vendre en public... » (Bull. S.A. Gers 1962 p. 20). La rue s'était appelée rue de Polieres, *Polieras, de poleris* aux XIV^e et XV^e siècles. Pour CHALANDE, c'est un nom sans problème : un Arnaud POLIER vint y habiter ... vers 1543 ! Il faut observer que *malum coquinatum* est attesté également au XIV^e siècle, mais s'agit-il de la même rue ? La rue qui longeait au sud l'actuelle place Esquirol s'appelait rue de Malcousinat-Viel ... Pour VERGNES, le nom de rue des Joyeux paraissait convenable. Au tableau de l'an II, ce fut la rue Dextérité. BRÉMOND proposa (1854) rue Lancefoc.

Malcousinat-Viel (rue *del*) — Sur le côté sud de la place Esquirol. Située tout près de la place « des inquants », sur la place de la Pierre, c'est le site ancien du nom. Si une explication peut être cherchée, c'est évidemment la situation *del malcousinat viel*, nom de l'autre rue Malcousinat qu'il faut considérer, la perception d'un droit de « Malcousinat » n'ayant rien d'insolite en ce lieu d'approvisionnements.

Male (place Emile) — Nom proposé par Paul OURLIAC et accepté par la commission du 5 octobre 1956. Oublié, il ne fut donné qu'en 1957. Antérieurement, ce n'était qu'un carrefour, aménagé en 1885 pour la barrière d'Octroi dite de Cugnaux. Emile MALE, né à Commentry en 1862 est mort le 6 octobre 1954. Historien de l'art religieux, il fut, en 1895, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse. « Il trouvait dans notre ville LAHONDES, CARTHAILAC, Victor DELBOS, JAURÈS. Tous les jours, après déjeuner, les amis se retrouvaient en bande au Café de Paris ; JAURÈS méditait sa thèse sur Dieu et discutait de théologie avec Victor DELBOS, en citant saint Thomas d'Aquin ; à la distribution des prix, il fit un discours mémorable ; il récitait par cœur, et suait à grosses gouttes avec des gestes de pythie, il était déjà orateur... C'est alors que la Société archéologique du Midi de la France eut l'idée de publier un album des monuments et de l'art ancien du Midi de la France. Elle demanda à Emile MALE d'en écrire la préface... « Toulouse fut au Moyen Age une ville merveilleuse... On l'appelait « La Sainte » et elle méritait son nom, car on y marchait dans l'ombre des églises. Les petites rues silencieuses, au dur pavé de cailloux, étaient bordées de hauts murs monastiques, comme les ruelles de l'Aventin et du Coelius. Les cloches des couvents y rythmaient la vie. Ce fut vraiment une ville de l'âme... »

Malebranche (rue) — C'est l'un des trois noms, avec Descartes ou Fénelon, proposé en 1875 par L. MERIC, professeur à la Sorbonne, pour la petite rue de la Colombette (= rue Albanie-Regourd). Nicolas de MALEBRANCHE (1638-1715), oratorien et philosophe, disciple de DESCARTES.

Malemique, mala micha (clausum de), **claus de malamica** — Terroir compris entre la route

de Lombez, les Vitarelles et Ferro-Lebrés, à Lardenne, aux XIV^e et XV^e siècles. Lorsqu'Antoine de FERRIER en devint propriétaire, vers le milieu du XVI^e siècle, le « fief de Malémique » devint « le fief de Ferrery ».

Malenfant (coin de) — Nouveau nom, en 1571, du « coin des Affachadous », en raison de l'immeuble possédé par Pierre de MALENFANT, conseiller du Roi, puis Jacques de MALENFANT (1570), et qui s'ouvrait sur la rue Fermat.

Malenfant (place Etienne-de) — Nom donné en 1985 à une voie nouvelle.

Malenfant (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Merlane.

Malepere — Terroir et borde à Montaudran, la *borda de Malapera* (1478), où s'élèvera le château de Malepeyre, propriété de Gabriel de VENDAGE de MALEPEYRE qui, en 1671, fit reconstruire la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel au couvent des Carmes. Il donna à ces religieuses le château et le vaste domaine de « Malepere » qui fut saisi à la Révolution comme bien national, vendu au citoyen AZAM, qui le revendit, morcelé, à divers.

Malepere (chemin de) — C'est l'ancien chemin menant au château de Malepere devenu, conjointement avec le chemin de Cayras, le chemin vicinal 78. Longtemps laissé dans un état de chemin rural, sans trottoirs ni viabilité, et n'ayant que 4 m de large, il fallut l'élargir pour permettre aux camions des entreprises DELAGE, MES et SIMPA de se croiser, la scierie DELAGE, établie en 1958, ayant un mouvement de 30 camions par jour, les deux autres entreprises (mécanique, aéronautique) assurant une rotation de plus de 10 camions. Le nouveau chemin, dûment élargi de 2 m, a été inauguré le 5 juillet 1985. En 1986 a été entrepris son alignement.

Maleroque (la) — Malaroque, à Pech-David, escarpement de la falaise dominant la Garonne.

Malespine (chemin de) — A Montaudran, près de l'Hers (1478).

Maletache (rue de) — CHALANDE 135 — A l'origine (XIII^e siècle) c'est la rue Sesquières (voir ce nom) qui persistera longtemps, conjointement avec « maletache » = « rue Sesquieres dicte malatache » (1778), le nom de maletache, dans l'usage courant, apparaît plus tard. En 1519, par exemple, *Guynotus MOYNERII* est *malatache tholose* et exerce *l'officium de malatache*. DU CANGE donne ce mot pour équivalent de *diversorium*, ce qui se traduit par auberge, hôtellerie. CHALANDE cite un « Pierre PELISSON dict maletache » en 1530. On voit mal pourquoi on aurait usé de ce nom nouveau pour désigner une auberge alors qu'il n'en manque pas, dans tous les quartiers, et pourquoi certains personnages en sont affublés ! En vieux français « tache » signifie « qualité », la maletache, la mauvaise qualité ? D'après DUMÈGE, ce nom s'applique à des fripiers, des dégraisseurs ; ou plutôt au produit servant à dégraisser. Le crieur de maletache serait un « détacheur » ambulante... Le tableau de l'an II donna le nom de rue Courage alors que VERGNES avait proposé : rue des Indissolubles.

Malfangas — En raison du mauvais état des chemins qui ne formaient qu'un borbier inextricable, (LAFFORGUE) on appela le lieu de Croix-Daurade le fangas de Boyssone, ou Malfangas.

Malheureux Calas (place du) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place Saint-Georges.

Malhorcas, Malhorque, Malhorguas (métairie, croix, bourgade, hôtellerie...) — Sur le chemin de Seysses « une borde tasse, une croix, de longs murs, une « bourgade », une hôtellerie, sept ou huit habitants, deux colombières... » Le cadastre de 1478 évoque tout cela au passé parce que la main de la justice a « tot cremat et dirruit a causa dels omicidis que se fasian en lad. hostalaria ». Un repère de brigands à l'extrémité du gardiage ?

Mallarmé (rue Stéphane) — Nom donné en octobre 1936 à la rue ou chemin de Bellevue, à Limayrac, qui avait été aménagé vers 1926. Stéphane MALLARMÉ, le « prince des poètes », est né à Paris en 1842 et mort à Valvins en 1898.

Malle anglaise (A la) — Layetier, 24-26, rue de la Pomme (Mme R. de LAPORTE née SAINT-GERMIER, 1905) puis 2, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Malobole — Ce vocable semble s'être appliqué à la Juncasse, dite Juncasse de Malobole, peut-être pour la distinguer d'autres « juncasses ». Le terroir, inondable par l'Hers, était-il d'un mauvais revenu, *male obolata*, comme le suggère l'abbé LAFFORGUE ? Le nom est déjà dans le « Dex ».

Malpas — Voir Mauvais Pas.

Malpel (rue) — Rue citée dans le bulletin municipal (1933 p. 608). Lapsus pour Mespoul ?

Malras (domaine et métairie) — En 1571, le président au Parlement, Antoine de MALRAS, possédait à l'extrémité du gardiage une propriété de 206 arpents de terre. La métairie portait le nom de Belveze parce qu'elle avait autrefois appartenu aux de BEAUVOIR ou BELVEZE, seigneurs de Maurens à Cugnaux. Ce domaine appartint ensuite à Jean de LEGUE, capitoul en 1600, époux de Françoise de LACORRÉE ; leur fille épousa Jean DU BOURG et Malras restera la propriété des DU BOURG jusqu'à la Révolution. Une partie des terres passera par la suite à la famille de MONTLONG (voir Monlong).

Malraux (cheminement André) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie nouvelle créée dans la ZAC de Compans-Caffarelli. André MALRAUX, né à Paris en 1901, mort à Créteil en 1976, écrivain, homme politique, engagé auprès des républicains espagnols, puis contre les armées allemandes, enfin dans la Résistance. Il sera ministre des Affaires culturelles de 1959 à 1969. Le 2 août 1944, sous le nom de « colonel BERGER », il est incarcéré à la prison Saint-Michel de Toulouse, cellule 32, et libéré par les FFI, le 19 août.

Maltaises (dames) — Monastère, à Saint-Cyprien, construit vis-à-vis des Feuillants, de 1624 à 1628, pour les religieuses hospitalières de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dites « maltaises ». Elles possédaient également deux granges, et à Portet, le domaine dit des Sables, ainsi que la métairie dite de Causatière, de

101 arpents. Le onze fructidor an IV, le monastère de Saint-Cyprien fut adjugé à cinq acquéreurs : CHAPTIVE, POUGES, LESPINASSE, GARIGUES et CAUSSE. Bâtiments et chapelle disparurent.

Maltaises (rue des) — Ancien nom de la rue du Chairedon.

Maltens (fossé, ruisseau de) — Entre Hers et Garonne, les territoires de Lalande et de Croix-Daurade ont une formation géologique dépendant de l'une ou de l'autre rivière. Il en résulte une grande incertitude dans le cours des eaux de surface, plus ou moins bien collectées par des ruisseaux naturels, canalisés et transformés en fossés mères à l'époque moderne. La création des grands axes routiers, ferroviaires et des canaux a maintes fois perturbé le cours des eaux, et principalement du « Maltens », en français : ruisseau « du mauvais temps ». Omniprésent, son cours est très incertain et ses embranchements permanents ou temporaires défient toute géographie et on le repère aussi bien à l'extrême nord du gardiage, sur le chemin de Fenouillet, qu'à Lapujade ! C'est tout un réseau de fossés qui lui succéda, provoquant des inondations à chaque gros orage (1876, 1891...). En reconnaissance de tant de déloyaux services, on a donné son nom... à une rue.

Maltens (rue de) — Ci-dessus sa raison d'être. C'est l'ancien chemin de ronde de la gare Raynal.

Maltheses — Voir Maltaises.

Mamy (lotissement et rue) — Créée sous le nom de petite rue de l'Observatoire, on propose en 1914, le nom de rue Colonel-Michaux, puis en 1927, celui de rue Russell. En 1935, on lui donne le nom de rue Mamy. Le 13 février 1926, M. MAMY adresse à la commission des Grands Travaux, un projet de lotissement d'un terrain lui appartenant, au quartier de la Colonne. Ce lotissement situé entre le chemin vicinal n° 16, dit avenue de la Colonne, le chemin vicinal n° 82, dit de l'Observatoire et le jardin public de la Colonne, comportait l'ouverture d'une voie nouvelle, de 120 m sur 10 m, tracée parallèlement à la limite du jardin public et reliait le chemin de l'Obélisque à l'avenue de la Colonne.

L'ensemble du projet présente deux graves inconvénients en raison du voisinage de l'Observatoire et du cimetière de Terre-Cabade. L'Observatoire est un des rares observatoires français à pouvoir faire des visées dans la partie sud du ciel, par l'emploi du télescope et de la coupole de photographie. Les fumées projetées des habitations de la rue gêneraient considérablement et annihileraient peut-être la visibilité indispensable à ces études. En tout cas, elles rendraient impossible la photographie internationale. Pour ces motifs, la ville de Marseille a failli voir supprimer son observatoire. D'autre part, dans leurs rapports de 1926, l'Ingénieur de la Ville et le Directeur du Bureau d'Hygiène ont fait toutes réserves sur l'édification de maisons à proximité du cimetière. En 1808 déjà, un décret avait décidé que nulle habitation ne pourrait être construite, ni aucun puits creusé sans autorisation à moins de 100 m des cimetières. Récemment encore, le 20 juin 1924, le Conseil supérieur d'Hygiène, saisi du projet d'agrandissement des six cimetières de banlieue, émettait l'avis formel d'une servitude de *non aedificandi* de 100 m. Comme il s'agit, en l'espèce, d'une importante nécropole urbaine, il n'y a pas lieu de favoriser à ses portes une agglomération de population dans une zone que le plus élémentaire souci d'édilité exigerait libre et largement aérée. Albert-Louis MAMY, né à Toulouse le 14 octobre 1884, fils de Jean-Joseph MAMY, sculpteur, et de Marguerite-Joséphine VIALLE, avait épousé à Sorèze (Tarn) Germaine-Henriette-Apollonie BASTOUL. A l'époque du lotissement, le ménage MAMY habitait 20, allée du Cimetière.

Mancencal ou **Mansencal** (impasse) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une nouvelle voie créée pour desservir la résidence Aquitaine.

Manche (rue de la) — Nom donné en 1963 à une voie nouvelle au quartier des départements...

Mandille (la) — Par acte du 14 mai 1681, le séminaire de Caraman faisait l'acquisition d'une propriété dite de la Mandille, que leur vendait Jean-Paul ANDRIEU, ancien capitoul, composée de « deux maisons, étables, remises, un pigeonnier de brique à huit piliers avec sa lanterne où il y a huit quintaux de plomb, jardins avec pompe et jet d'eau, un bois d'ormeaux à haute futaie,

deux vergers, prés, vignes... » Ce fut le commencement d'une longue et pénible affaire, le séminaire n'ayant pu assurer les paiements et le prix d'achat ayant été fixé au-delà du double de sa valeur réelle. Le séminaire la conserva cependant, mais, à la Révolution, elle fut vendue à Jean PERES. L'origine du nom pourrait être un surnom : il y avait, à l'époque de la Révolution, un citoyen MANDILLE habitant de Ginestous et bien avant en 1571, un nommé Etienne BOTON dit la Mandille...

Mandille (chemin de la) — Nom donné en 1947 au chemin de Chantelle.

Manège — Ecole d'équitation. Le 24 février 1615, les capitouls créaient la première école d'équitation, d'abord en plein air et, dès 1617, dans un manège couvert, près de la porte Montgaillard sur un terrain appartenant à un capitaine LABOUREUR. En 1663, l'académie provinciale d'équitation fut transférée de Montpellier à Toulouse, sous la direction de M. de VITRAC. Les locaux, vétustes, durent être réparés en 1688 puis à nouveau en 1710. En 1751, une école concurrente dura peu et fusionna, sous la direction de FRAICHE. Sous la Révolution, BERDOULAT dirigea l'école jusqu'à sa nomination d'adjoint au maire BELLEGARDE ; LEDUC lui succéda, mais les locaux furent réquisitionnés pour y créer un atelier de charronnage militaire. Le 17 mai 1809, l'Empereur établit à Toulouse l'une des onze « écoles impériales d'équitation ». Un ancien capitaine de dragons, sous-écuyer du manège de TURIN, M. CAYEN de MARIN, la dirigea. Pendant la bataille de 1814, des muletiers avaient été établis à l'Ecole royale d'équitation. Ils partirent le 4 juin au matin en emportant les serrures, les clés, la corde du puits et ont causé un grand dégât. CAYEN porta plainte et demanda réparation afin de pouvoir reprendre ses fonctions. En septembre 1830, un ancien de l'école de Saumur, ARNICHAND, en prit la direction. En 1830, l'école fonctionne avec 24 chevaux et plus de 200 élèves chaque année. *Bibl.* — LESPINE (Louis), *La Croix du Midi*, 21-6-1964.

Manel (chemin du) — Voie privée ainsi nommée le 29 juin 1977.

Manet (passage Edouard) — Nom proposé le 21 avril 1971 pour un passage au Mirail débouchant sur l'allée de Bellefontaine. Edouard MANET, peintre, né à Paris, 1832-1883.

Maniban (chemin de) — Ancien nom du chemin de Mazaygues, et du chemin du Ramelet-Moundi.

Maniban (rue) — Voir Mariban.

Maniban (rue) — Nom proposé en 1881, pour la rue des Chapeliers (partie de la rue du Languedoc).

Manon — Bottier, chaussures Bally, 14, rue Rivals (vers 1920).

Manon (villa) — 3, rue Bégué-David (PICARD, 1920).

Mansard (rue François) — Nom donné en octobre 1936 à la rue Marceau qui avait été créée vers 1885. En 1914, on avait envisagé de lui donner le nom de Léon-Soulié.

Mansencal (fief de) — Le Premier président au Parlement, Jean de MANSENCAL, possédait à Lardenne, trois fiefs importants : le terroir de Lascostes, le fief de la Mondine et le fief de l'Espasière. Jean de MANSENCAL fut Premier président le 7 mars 1539. Il avait épousé Jeanne de VIDAL-MIREMONT. Leur fils, Pierre de MANSENCAL, conseiller au Grand Conseil (1561), Avocat Général (1568), Président (1572), épousa Gabrielle de COIGNARD, la poétesse, qui fut veuve dès 1573. C'est le fief de Mansencal et le Touch qu'elle évoque en ces vers :

...
L'avois un grand plaisir au plus chaud de l'esté,
De prendre les zéphirs le long d'une rivière,
Et soubz un orme espais à baisser la paupière,
En escoutant le bruit du doux flot argenté.

Deux moulins à eau, sur le Touch, complétaient ce domaine et un pont permettait le passage vers le château qui était au-delà du Touch.

Mansencal (Hôtel) — 1, rue Espinasse — CHALANDE 177 — Jean de MANSENCAL en est propriétaire dès 1527. Il passa ensuite à la famille

de CAMINADE. Après la Révolution, il appartient au sieur VIGNES-CAILAS, puis au marquis de TAURIAC. Il abrita la pension des dames BERRYER (voir ce nom), après avoir appartenu aux dominicains qui, en 1852, édifièrent une chapelle puis en 1880, une église. En 1971 a été construite une résidence de six immeubles de haut standing réalisée par la FIF (Financière Immobilière Française).

Mansencal (Hôtel de) — Résidence, 1-3, rue Espinasse (FIF 1975).

Mansencal (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Peyras : « L'on pourrait donner à cette rue une nouvelle dénomination ; par exemple, rue de Mansencal, qui fut Premier président au Parlement de notre ville, et de qui l'impartial LAFAILLE a dit : « MANSENCAL eut toutes les qualités d'un grand magistrat, sage, éloquent et d'un grand savoir. C'est lui qui calma, par sa sagesse et sa prudence, tous les esprits portés à la révolte (guerres de religion, 1561) et qui reçut des rois Henri II et François II des preuves de leur confiance. » Toulouse lui doit au moins ce souvenir. »

Mansencal (rue) — Nom proposé en 1947 pour la rue Latérale du Férétra (= rue Lucien-Béret, disparue).

Mansencal (rue) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle du quartier de la Terrasse, à la demande de la SCI Côte-Pavée — Voir Mansencal.

Manuel (rue) — Voie privée envisagée dès le 25 février 1888, près des écoles des Amidonniers, organisée en 1891 par le sieur C. MANUEL (MANUEL frères, filateurs) qui offrit à la Ville le terrain nécessaire à son élargissement, à condition de faire une place publique à l'angle de cette rue et de celle des Amidonniers. Ouverte en 1900, cette voie fut supprimée en 1907.

Manufacture des Tabacs — Au cours du XVII^e siècle, l'usage du tabac s'étant répandu, sa culture et sa fabrication connurent un grand essor. Il était interdit aux particuliers de traiter cette plante, la « ferme du tabac » en ayant le monopole. En 1739, Nicolas de BOUES en est

adjudicataire et établit une manufacture rue de la Pomme. Un décret du 20 mars 1791 supprima la ferme générale, créant un régime de liberté, et sept fabriques se formèrent à Toulouse. Le 29 décembre 1810 le monopole était rétabli. La manufacture de coton BOYER-FONFRÈDE, installée dans le monastère de la Daurade (aujourd'hui rue du Tabac) fut acquise pour y établir la manufacture des Tabacs ; un incendie la ravagea le 3 août 1816. En 1821, la régie acquiert l'usine près du Bazacle, et les deux établissements furent gérés conjointement jusqu'en 1892, époque où les établissements vétustes de la Daurade furent abandonnés. En 1876, la manufacture emploie 1 900 ouvrières et la création d'une crèche apparaît nécessaire dans l'usine des allées de Brienne, agrandie de 1904 à 1914. Après cette période, la production très mécanisée nécessita un personnel plus réduit. En juillet 1979, toute production cessa et l'usine fut reconstruite à Colomiers, dans la zone industrielle d'En-Jacca.

Manufacture Française d'Armes et Cycles de Saint-Etienne — 15, puis 45, rue de Metz, depuis 1904. Transportée sous le nom de Manufacture au 10 du boulevard de Strasbourg, inaugurée le 13 octobre 1975.

Manufacturière (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour la rue du Coton (disparue) au quartier des Amidonniers « à cause de l'importance manufacturière de ce quartier ».

Manutention (rue de la) — Créée en 1923 pour la desserte de la Manutention Militaire (boulangerie, denrées de consommation, entrepôts de l'intendance).

Maourine (chemin de la) — Ancien nom de la rue Pailleron.

Maourine (la) — Voir Maurine.

Maourine (rue de la) — Voie créée en 1962, elle reçut le nom de rue de la Côte-d'Or. Mais en 1964, on lui donna le nom de l'ancien terroir.

Maquernelles — Voir Demoiselles.

Maquernelles (chemin des) — En 1782 près de la fontaine de la Baraquette.

Maraîchers (chemin des) — Ancien chemin vicinal 20 dont la partie prolongeait le chemin de Ranguel vers la route de Narbonne. On l'appelait chemin de Miègesolle parce qu'il suivait le cours du ruisseau de même nom. Son nom plus récent de « Maraîchers » n'est pas très heureux. Il y eut bien quelques jardins à Ranguel, mais la culture maraîchère fut particulièrement absente sur le chemin qui en reçut le nom. Est-ce la « Salade » qui a inspiré ses parrains ? En 1960, après la création du complexe scientifique, quelques aménagements furent nécessaires.

Marais-Saint-Gond (avenue) — Nom proposé en 1947 pour l'avenue Maréchal-Foch. Le marais de Saint-Gond, près d'Épernay, drainé par le Petit Morin, couvre plus de 3 000 ha. Le 9 septembre 1914, FOCH y remporta la victoire sur les Allemands.

Maran (ciné) — Voir Ciné-Rose et Rialto.

Maran (métairie de) — Propriété des pères de l'Oratoire. Ils l'avaient acquise, le 16 avril 1672 des Conseillers au Parlement de MARAN (Guillaume de MARAN, conseiller 1645-1690 ; Raymond de MARAN, conseiller 1657-1684). C'était une belle maison d'habitation dans un domaine de quinze arpents et les pères s'y rendaient tour à tour quand ils voulaient se délasser des fatigues du ministère paroissial de la Dalbade. Vers 1780, le P. SECOND, supérieur, l'affirma à divers métayers. En 1781, on essaya d'utiliser son territoire pour créer le cimetière qui fut alors en projet, mais les oratoriens s'y opposèrent.

Maran (rue) — Voie créée au XIX^e siècle. Elle prit son nom de la métairie de Maran toute proche. A la fin du XVIII^e siècle, on envisagea d'y créer le cimetière qui fut réalisé un peu plus loin à la chapelle Saint-Roch. Le 29 septembre 1874, le pépiniériste MUREL offre gratuitement le sol à la Ville. La rue a été formée « il y a quelques années ». En 1882, on enquête pour l'éventuel établissement d'une tannerie par les sieurs LANDET frères. En août 1897, on projette de construire la « caserne Saint-Michel » sur son côté nord ; il en résultera la caserne Niel... un peu plus loin !

Maran (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Traversière Saint-Georges (= rue Louis-Deffes) : « On devrait l'appeler rue de Marna, célèbre jurisconsulte et illustre Toulousain. »

Maran (rue Traversière de) — Ancien nom de la rue Saint-Guilhem.

Marancin (rue) — Nom proposé en 1890 pour la rue longeant au sud la caserne Pérignon. Le ministre, qui avait imposé les noms Niel, Pérignon et Taupin pour les voies entourant la caserne, avait laissé le nom de celle du sud « au choix de la Ville » ; on en délibère le 23 janvier : Taupin est déjà pris ; il sera remplacé par Travot, et la rue « au choix » sera attribuée à Maransin. Un arrêté du 16 septembre rendra ce choix définitif. Le général Jean-Pierre MARANSIN est né le 13 février 1772 à Lourdes. Il est mort à Paris le 15 mai 1828. Il réussit aux armées des Pyrénées occidentales (1792-1795), du Rhin et de Moselle (1796-1798) puis en Espagne où il fut gouverneur de Malaga (1811-1812). Lors de la bataille de Toulouse en 1814, il commanda la cinquième division (aile droite). On ne sait pourquoi son nom fut écrit MARANCIN. En 1914, on propose en vain la correction : cette fausse graphie est toujours « officielle »...

Marat (place) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à la place Rouaix. Jean-Paul MARAT, le conventionnel responsable des massacres de Septembre 1792, assassiné dans son bain par Charlotte CORDAY le 13 juillet 1793, fut l'un des « héros » des révolutionnaires.

Marbrerie — Voir Layerle-Capel.

Marbrerie du Sacré-Cœur — 4, rue Compans (LAMIRE et Cie, 1920 ; RIEU, 1933).

Marbrerie Sainte-Germaine et du Bon Pasteur — 18, puis 26, allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès), (Léopold GABENT, 1879) puis 54, allées Jean-Jaurès (REILHAC, 1920).

Marbrerie Sainte-Jeanne-d'Arc — 26, rue des Potiers (BARRAU, 1920 ; BARRAU et GUIRAUD ; RUFFAT, 1933 ; Fernand RUFFAT, 1940).

Marbrerie Toulousaine — 44, allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès), (1865 ; Bertrand DOAT, 1905), puis 64 et 68 allées Jean-Jaurès.

Marbriers (rue des) — Ancien nom de la rue du Bastion.

Marc : Arcis — Capoul — Laffargue — Sangnier — Seguin (voir ces noms).

Marcaillou (vélos Sylvain) — 25, boulevard Carnot. Succède vers 1945 aux Cycles GAZEL. Sylvain MARCAILLOU est né le 8 février 1911, 365, route de Seysses, fils de Joseph MARCAILLOU qui fit carrière comme coureur cycliste régional de 1904 à 1914. En 1934, Sylvain MARCAILLOU prend le départ de son premier Tour de France et va réaliser, jusqu'en 1941, une carrière cycliste bien remplie. Il crée alors, route de Paris, un commerce de matériel cycliste qu'il transporte 25, boulevard Carnot, puis 8, rue du Pont-Montaudran (1957).

Marcaissonne — Rivière qui se jette dans l'Hers (rive droite) à hauteur de Montaudran. Elle « participe » à la vie toulousaine pour sa dernière ligne courbe de 1,66 km, sur les 26,65 km de son cours total. Prenant sa source vers Toutens et Beauville, elle entre « dans Toulouse » après avoir traversé une quinzaine de communes. Pour en maîtriser les ardeurs intermittentes, un syndicat apparut nécessaire en 1936, auquel la Ville décida d'adhérer, par délibération du 31 mars. Hélas, la champêtre et polissonne Marcaissonne y est traitée de... fossé mère !

Marcaissonne (avenue de la) — Remaniement du chemin de Ribaute et voie nouvelle créée en 1977 sur l'ancienne voie ferrée déclassée du chemin de fer de Toulouse à Revel. Le nom lui a été donné en 1978.

Marceau (rue) — Ancien nom, avant 1936, de la rue François-Mansard.

Marceau (rue) — Voie créée en 1883 dans l'ancien domaine du Busca. Il existait déjà une

rue Marceau à Marengo (= rue François-Mansard). En juin 1904, M. BRAEMER souhaite que l'une des deux soit débaptisée au profit de Jean Macé. La rue Marceau du Busca a résisté à tous les changements. Le libellé de sa plaque s'est enrichi vers 1985 de la mention Général Marceau, 1769-1796, sans doute pour éviter toute confusion avec le mime Marcel MARCEAU.

Marcel : Clouet — Dieulafoy — Doret — Langer — Loubens (voir ces noms).

Marcel (bar) — 5, rue Baronie (1940).

Marcel — Coiffeur, 9, place d'Assézat (1940).

Marcel — Coiffeur, 14, rue des Couteliers (1950).

Marcel-Gilette (villa) — Chemin de Limayrac (BELINOT, 1933).

Marcelin (rue) — L'un des noms portés par la rue Jean-Chalette de 1932 à 1941 (COPPOLANI).

Marcelle — Coiffure, 153, Grande-rue Saint-Michel (1940).

Marcelle — Modes, 2, rue Saint-Antoine-du-T (1940).

Marcelot, Marsalot (coin de) ou des **Ménétriers** — Voie ancienne disparue dans la place du Capitole (nord). Son nom pourrait lui venir d'un ancêtre du notaire Martial MARSELOT, qui exerça de 1457 à 1473 mais habita rue Malcousinat. Le nom restera en usage jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Marcel (rue Baptiste) — Nom donné à une voie nouvelle inaugurée en avril 1966. Baptiste MARCET, berger de la Haute-Loire, se forma aux luttes de l'action syndicale. Responsable des dispensaires de Saint-Etienne (Loire), il prit conscience de l'importance des accidentés du travail. Il devint, en 1922, l'animateur de la Fédération nationale des accidentés du travail, et en fut président en 1963. Il mourut en 1964. A sa mort, la Fédération comptait près de 450 000 adhérents.

Marchands (rue des) — CHALANDE 199 — Le plus ancien nom connu de cette voie est : *carr. Soccorioni* (1322) ou *Succurionis* (XV^e siècle) qui devient en français Secourieu, nom qui lui restera jusqu'au XIX^e siècle. Diverses dénominations se succèdent : carr. Vital Gilabert (XVI^e siècle) ; rue Maison-Professe (XVII^e - XVIII^e), nom partagé avec les autres rues voisines de la Maison-Professe des jésuites ; rue de Saint-Louis, vocable de ladite maison ; rue des Approbateurs selon le vœu de VERGNES ; rue Châlier au tableau de l'an II ; rue du Pont-Neuf (vers 1806) ; enfin, rue des Marchands en 1849. Mais en 1881, on propose en vain : rue de la Trinité. Le nom de rue des Marchands demeura, bien

qu'en d'autres voies toulousaines on pût dénombrer autant ou plus de marchands que dans cette dite rue. Pour CHALANDE, le nom se justifierait par les marchands de nouveautés : dix en 1844, dix-sept en 1849...

Marchands-de-bois (rue des) — Serait l'un des noms de la rue Bernard-Mulé (COPPOLANI).

Marchant (hôpital) — Voir Braqueville. Gérard MARCHANT est né à Saint-Béat en 1813. Son père était pharmacien, et sa famille se destina en grande partie à l'exercice de la médecine. Après ses études médicales à Montpellier, il fut attaché comme interne à la maison de santé de



L'Hôpital Marchant.

Delaye, à Toulouse. Il alla ensuite passer huit ans à Paris où il dirigea la maison de santé d'Esquirol, à Ivry. De retour à Toulouse, il fut nommé en 1844, médecin adjoint de DELAYE à la Grave et préposé responsable du quartier des aliénés. Il fut frappé par la situation critique dans laquelle se trouvaient les aliénés et entama une vigoureuse campagne pour la création d'un asile. Cette campagne, dans laquelle il fut aidé et soutenu par DELAYE, devait aboutir en 1850 à l'apparition de leur projet. MARCHANT, bien qu'il ait publié de nombreux articles scientifiques et ait été nommé à des postes élevés, consacra la majeure partie de son temps à son asile. Le 18 juin 1881, lors d'une visite où il s'entretenait avec un malade, un autre pensionnaire, un capitaine interné, tira sur lui un coup de revolver. Pendant qu'on maîtrisait le malade, MARCHANT était ramené chez lui. Le lendemain, la balle logée dans la région occipitale fut extraite, et MARCHANT supporta fort bien cette intervention. Mais le 20, la fièvre survint et ses médecins perdirent tout espoir de le sauver. A dix-huit heures, il entra en agonie, après avoir fait appeler les siens, et mourut le lendemain, à quatre heures.

Marché (bar du) — 14-15, place Arnaud-Bernard (1935).

Marché (hôtel du) — 21, rue des Quêteurs (1950).

Marché-au-Bois (place et rue du) — Ancien nom de la place et de la rue Victor-Hugo.

Marché-aux-cochons (place du) — Inutile d'interpréter ce nom qui vante directement sa marchandise. Du milieu du XIX^e siècle à 1914, il fut vendu beaucoup de ces animaux, mais cette place n'était que l'héritière de l'espace qui, hors la porte Arnaud-Bernard, était consacré dès le XVIII^e siècle à la vente des bêtes à cornes et aux cochons : un simple foirail chaque vendredi. Dans la première partie du XIX^e siècle, ce « marché » se tient trois jours par semaine : lundi, mercredi, vendredi. Les bêtes à cornes étant parties ailleurs, il ne resta aux Minimes que les cochons et leur vente n'eut plus lieu que le vendredi. En 1894, on réclama une bascule ;

dans sa séance du 5 janvier, le Conseil municipal hésita, car une bascule ne peut fonctionner toute seule : il faut également un employé, et cela pouvait coûter 600 francs à la Ville ! C'est sur cette place, dégagée de sa clientèle, que se tenait « la baloche », le deuxième dimanche d'août. Depuis 1906, deux rangées d'arbres et huit bancs ont été installés par la municipalité. Le motif est curieux : « L'école Fermat se trouve tout à côté et les enfants qui la fréquentent profiteront avec plaisir de ces bancs et de l'ombre des arbres, tandis qu'à l'heure actuelle (21 septembre) ils courent le risque de prendre des insulations. »



Marché aux fleurs — Il se tenait, traditionnellement, le 1^{er} Mai, place Saint-Sernin et rue du Taur, et tous les jours place Saint-Pantaléon (1860) ou plus normalement place Saint-Georges jusque vers 1880. Par la suite il fut transporté avenue Lafayette, puis dans les années vingt s'ajouteront : la place du Capitole et la place Esquirol. Enfin les fleurs orneront et ornent toujours le pied de la statue de Jeanne d'Arc. Le 2 mars 1906, un marché aux fleurs est réclamé salle des Jacobins, surtout pour vendre les violettes.

Marché aux puces ou, à Toulouse, l'« **Inquet** » — Prenant ses origines dans les divers marchés de friperies et de vieilleries, et notamment le marché des « Proxénètes » qui se tenait, au XVIII^e siècle, place Saint-Georges, vers 1860, il fut transporté place du Marché-au-Bois (= place Victor-Hugo) et y gagna un nom longtemps porté, même quand il fut à nouveau transféré autour de Saint-Sernin. Les chiffonniers, les « peilha-rots » et les simples particuliers soucieux de « se débarrasser » ou de faire quelques sous du vidage de leurs caves ou greniers, ont peu à peu été supplantés par les très officiels brocanteurs, avant-garde des antiquaires. Inutile de se munir d'une canne ou d'un crochet pour fouiller la marchandise. Le chéquier est suffisant. Ainsi meurt l'âme d'une communauté. Qui donc chanterait aujourd'hui *la plaço de San-Sarni...*

*Qu'ès un mercad pas banal
Nostre inquiet, mas chéros...*

Marché-aux-veaux — Adresse humoristique, dans un pamphlet contre-révolutionnaire : là aurait existé une enseigne « au pauvre hère » où logeaient « BORES et SERMET, ex-prêtres » auteurs d'une comédie en un acte : *Les Imbéciles Rivaux*.

Marché-Gare de Lalande ou **Marché d'Intérêt National** — Un décret du 30 septembre 1953 tendait à l'organisation d'un réseau de marchés d'intérêt national. A Toulouse, c'est depuis 1951 qu'on se souciait de construire un vaste marché-gare, pour y transporter les très actifs marchés de fruits et légumes d'Arnaud-Bernard, de poisson, de la rue Reyer, et de la pépinière du boulevard Lascrosses, emplacements devenus très insuffisants. Dès le 27 avril 1964, le maire et le préfet, au lieu de « couper le ruban » des nouvelles installations de Lalande, déchargèrent ensemble le premier cageot de légumes d'un agriculteur apportant sa production à la vente sur le « carreau ».

Marconi (rue Guglielmo ou Georges) — Nom donné en septembre 1936 à la rue de la Marne, créée vers 1930. Guglielmo (et non Georges !) MARCONI, 1874-1937, physicien italien. En 1899, il créa la première liaison radio entre la France et l'Angleterre et reçut le prix Nobel en 1909.

Marcou (chemin) — Serait le premier nom, avant 1875, de la rue Edmond-Guyaux.

Marcou (petit chemin) — Ancien nom, avant 1875, de la rue Marcou-Debax.

Marcou-Debax (rue) — Voie tracée depuis le port de l'Embouchure, probablement dès le XVIII^e siècle sous le nom de petit chemin de Marcou. En 1875, on dissocia les deux noms des propriétaires MARCOU et DEBAX (voir Debax).

Marcouz (lotissement) — En 1927, lotissement réalisé par la Société Méridionale Foncière, sous le nom de cité-jardin des Fontaines. L'appellation primitive était : cité-jardin de Casselardit.

Maréchal : Clauzel — Foch — Galliéni — Joffre — Juin — de Lattre-de-Tassigny — Leclerc — Lyautey — Pérignon — Pétain (voir ces noms).

Maréchal (chemin du) — Maréchal d'Empire ou maréchal-ferrant ? En 1874, c'est le nom d'un chemin, près de la bascule du pont de l'Ecole-Vétérinaire, en venant du cimetière. Probablement : l'actuelle rue Compans.

« **Maréchal** » Clabel — Voir Mal Clabel.

Maréchaux-ferrants — Là où le garagiste apparaît aujourd'hui indispensable aux automobilistes en panne, était le maréchal-ferrant, seul capable de remettre en état un cheval défermé. Forts de leur nécessité il leur arrivait d'empiéter sur la voie publique. A toutes les époques, il fallut réagir. En 1811, par voie d'affiches, on fit défendre aux maréchaux-ferrants de ferrer, saigner et médicamenter les chevaux dans les rues. Ce qui s'appliquait aux chevaux, s'appliquait aussi aux bœufs. En 1837, la rue Champêtre la bien nommée, dite aussi rue des Forgeons, était obscure. Deux étaux à ferrer les bœufs empiétaient dans la rue alors que les propriétaires disposaient de vastes locaux...

Marengo (allée) — Ancien nom de l'avenue Georges-Pompidou, entre la place Marengo et Jolimont.

Marengo (café) — 5, puis 7, place Marengo (1935).

Marengo (chemin) — Ancien nom, avant 1936, de l'avenue Camille-Flammarion.

Marengo (impasse) — Ancien nom de l'impasse de la Gare.

Marengo (petite rue) — Ancien nom de la rue Félix-Lavit.

Marengo (parc) — Nom d'origine du « parc Félix Lavit » (voir ce nom). Marcel ABADIE a conté l'histoire de ce parc dans *la Dépêche* (26 novembre 1973) : « Vers 1920... Ce parc avait une histoire ou plutôt une légende que nous contaient nos grands-mères. Avant le Second Empire, ce domaine était, paraît-il, une maison de rendez-vous fréquentée par la haute société toulousaine, et dont la renommée devait être grande, car Louis-Napoléon BONAPARTE, de passage à Toulouse en 1852, avait manifesté le désir de s'y rendre afin de participer aux fêtes licencieuses qui se déroulaient la nuit dans le parc... Le propriétaire de la maison, sans doute anti-bonapartiste, ayant refusé de le recevoir, Louis-Napoléon ordonna de fermer par des chaînes toutes les rues conduisant au domaine... Et à l'appui de cette histoire, qui n'était peut-être qu'une légende, on nous montrait à l'entrée de chaque rue des bornes portant encore un maillon de chaîne... Les fiacres ne pouvant plus accéder au parc, celui-ci tomba sans doute, peu à peu dans l'abandon le plus total. Nos mères nous disaient aussi que le parc était tout creusé de profonds souterrains et qu'il était très dangereux de s'y aventurer... Comment des enfants auraient-ils pu résister à l'envie d'explorer un domaine si mystérieux ? Un beau jour, nous apprîmes que la ville de Toulouse avait acheté cette propriété et que l'adjoint au maire, Félix LAVIT, qui était originaire du quartier, avait décidé de faire transformer le parc en jardin public. Le gardien dut s'en aller, et pendant quelques mois, le parc abandonné nous appartenait totalement. Nous découvrîmes très vite, sous le lierre, les entrées des fameux souterrains et, armés de lampes de poche, nous pûmes les explorer à loisir... Ils étaient tous, hélas, obstrués par des éboulements et après quelques mètres sous terre, il fallait rebrousser chemin... Certaines galeries aboutissaient à des nappes d'eau sombres et froides et nous jugions plus prudent

de faire demi-tour. Ailleurs, un puits vertical muni de barreaux permettait d'accéder à des galeries horizontales qui conduisaient à des salles circulaires... Au milieu du parc, un petit amphithéâtre aux gradins de briques accueillait sans doute les spectateurs des fêtes nocturnes. Et à côté, un large fossé, autrefois plein d'eau, entourait un îlot de verdure, refuge romantique pour les amoureux du clair de lune. La maison aussi ressemblait aux châteaux de légendes... Dans les chambres, des placards s'ouvraient sur un escalier étroit qui, entre les cloisons, descendait jusqu'au parc... Et là, un autre souterrain, plus large, permettait d'arriver à une maison voisine, éloignée d'une centaine de mètres, sorte de guinguette fréquentée par les promeneurs du dimanche... Mais ce souterrain aussi était obstrué par des éboulis. »

Marengo (quartier) — Hanté par le souvenir de la bataille de 1814, ce quartier a toujours été considéré comme l'un des sites les plus agréables de Toulouse. LACOINTA, en 1859, écrit : « Les pentes douces de la colline sont semées çà et là, au gré des caprices individuels, de maisons de campagne entourées de petits jardins comme autant de cottages anglais. Avant la vogue actuelle du Pré Catelan, la foule capricieuse et mobile se portait au jardin Marengo, sur le versant du coteau. Ces hauteurs, où douze mille hommes ont péri, sont aujourd'hui un but de promenade et d'amusements... Il ne reste trace de la lutte héroïque qu'aux endroits où la végétation plus robuste atteste que le sol s'est enrichi des débris de l'homme. La foule y vient prendre ses ébats ; car la foule ne s'émeut de rien ; elle n'a souci ni du respect que l'on doit à ceux qui sont morts en héros, ni de l'avertissement salutaire qui ressort pour elle de la vue du cimetière de la ville, situé près de là sur le prolongement de la colline. » Marcel THOUREL a raconté « La vie d'un faubourg populaire entre les deux guerres : Marengo ». Si beaucoup de faits ont un caractère général et appartiennent à la vie de tous les faubourgs, il a vu se dégager la spécificité de Marengo. Son épilogue mérite d'être cité : Dans les années soixante, lorsque l'Ecole Vétérinaire abandonne ses bâtiments pour s'installer près de Purpan, commence l'absorption du quartier par la ville, en même temps que sa destruction qui verra non seule-

ment le nivellement de ses constructions, aux mains des promoteurs, mais aussi celui plus dommageable de sa mentalité propre. Alors, lentement mais sûrement, l'individu qui s'acharnera à préserver son habitat dans un espace aux dimensions rétrécies perdra le sens de son enracinement, de son voisinage, de son histoire. De quoi demain sera-t-il fait ? ... La progression démographique a transformé non seulement la ville, mais ses faubourgs. Tout est standardisé, comme tout est codifié pour devenir une règle générale du bon usage. Le quartier n'a pas échappé au massacre. Des masses inesthétiques de béton, termitières modernes, se sont élevées sur l'emplacement de petites maisons dans lesquelles se sont déroulées des vies paisibles aux temps heureux. Eventré de bout en bout par cette large avenue rectiligne qui monte du canal jusqu'à Jolimont, le quartier a été séparé en deux parties qui s'amenuisent au fil des ans. On sait démolir et construire des immeubles, mais on ne sait pas donner une âme au nouveau quartier jailli du sol sur les vestiges de l'ancien. De même, on peut construire des logements sociaux, mais on oublie souvent d'y intégrer les éléments pouvant développer l'esprit de sociabilité.

En 1982, la presse nous a montré les vastes projets établis pour la création d'un grand espace Marengo sur trois hectares. On a écrit : « Marengo sera l'un des points stratégiques essentiels de la ville de Toulouse. Marengo sera avant tout un lieu d'échange : un endroit fait pour les voitures, les piétons, les autobus, le métro léger et les trains qui passent déjà à côté. » Dans ce projet, la place Marengo, ou le peu qu'il en reste, va devenir, écrit-on, une espèce de place de Catalogne. Du coup, c'est une grande part de ce quartier qui sera livrée aux bulldozers. Seigneur, qu'avons-nous fait pour voir ce qui fut notre joie de vivre ainsi mutilé ! Comme Sodome et Gomorrhe notre quartier a-t-il péché au point de mériter d'être ainsi détruit ?...

On pourra toujours tenter de redonner une âme à ces constructions futuristes, qui pourra restituer la paisible place Marengo avec ses maisons basses, sa rangée d'acacias, ses petites boutiques et ses échoppes ? Rien ne nous fera retrouver le calme de ses petites rues tranquilles où l'on pouvait stationner et circuler sans craindre l'écrasement et l'atmosphère empuantie par les tuyaux d'échappement. Il ne restera bientôt rien de ce

quartier qui a fourni à l'industrie tant de générations de travailleurs anonymes et laborieux qui, par leur travail, leur exemple, leurs espoirs et leurs rêves ont contribué à donner une âme à ce quartier. Cette âme, on peut encore en retrouver l'imprégnation en flânant dans les vieilles rues qui subsistent. Elle est là, présente sur une façade rongée par la lèpre du temps, dans une cour, au détour d'une rue, dans une impasse, derrière les contrevents définitivement clos, sur une vieille enseigne ou sur les volets d'une boutique en rupture de clientèle. Cette âme, aucun engin de démolition ne peut la chasser, elle est toujours là, prête à s'offrir à qui est en état de grâce pour la recevoir en une intime communion. Il faut une forte passion amoureuse et une énorme charge de souvenirs pour la retrouver là où d'autres passeront, insensibles, sans la voir. Tentez l'expérience tant que cela est possible. Allez flâner dans les rues, montez au plateau de la Colonne. Vous aurez peut-être la chance de cueillir les premières pâquerettes autour de l'Obélisque et, pour peu que vous prêtiez l'oreille, au parc Félix-Lavit, vous aurez aussi la joie de reconnaître un oiseau à son chant.

Marengo (rue Traversière) — Ancien nom de la rue Leverrier.

Marengo (place et rue) — Voies tracées autour de l'Ecole Vétérinaire, vers 1850. Le grand nombre de « souvenirs napoléoniens » distribués sur les plaques du quartier suggéra, semble-t-il, le nom de Marengo, grande victoire de BONAPARTE sur les Autrichiens, le 14 juin 1800, dans la ville piémontaise de ce nom.

Marentin ou **Marentis** (tuilerie) — Au XVI^e siècle, tuilerie voisine de la Petite Observance (Récollets) et de la Garonne. La famille MARENTIS en était propriétaire (1520-1528).

Marestan (impasse André) — Nom donné en 1969 à une voie nouvelle. André MARESTAN, né en 1894 à Perpignan, se fixe définitivement à Toulouse vers 1937. Sa longue carrière, toute consacrée à la peinture, lui a permis de fixer sur ses toiles d'admirables sites de l'Ariège, et de nombreux portraits. Il est mort en juillet 1962.

Marfaing (Maison) — En 1929, Marcel et Marie-Louise MARFAING, fonctionnaires des postes à Paris, voulaient revenir dans la région. Marcel MARFAING accepta d'être le représentant de la fabrique de chapeaux BOUDONIS de la rue Saint-Rome, puis il monta son propre magasin rue Saint-Antoine-du-T. Suivant la mode (250 modistes en chambre vers 1950) et la disparition du chapeau, la Maison Marfaing a fermé le 31 décembre 1984. L'immeuble appartient à la société parisienne, L'Avenir du Proletariat.

Margaret — Fleurs, 28, rue Saint-Antoine-du-T (Mme SILVESTRE, 1950).

Margastaud (Hôtel) — 15, rue de la Fonderie — CHALANDE 21 — Construit vers 1681, année où Vincent de MARGASTAUD, docteur et avocat au Parlement, fut capitoul.

Margotin — Manufacture de broserie, 28, rue Boulbonne.

Marguerite (villa) — 7 bis, rue du Béarnais (RIZZO, 1933).

Marguerites (rue des) — Nom donné en 1957 à une voie nouvelle, avec le Muguet et les Liserons dans les lotissements « les Castors Toulousains » et « le Bâtiment ». Classée dans le domaine public en 1979.

Maria (villa) — Rue de Chaussas (NAVARE, 1920).

Mariages — Dans la campagne toulousaine, banlieues comprises, les mariages se manifestaient par le « cortège » que, en des temps plus anciens, entraînaient et rythmaient des musiciens de louage. Il fallait au moins un violon et un tambour pour rappeler, au dire des méchants, les terribles réalités conjugales. Le violon chantait :

piouzélo l'aménam

piouzélo l'aménam (nous l'amenons pucelle)...
ce que le tambour corrigeait :

putan-tan

tan-tan-pu

putan-tan...

Dans les années soixante, le cortège étant devenu

convoi automobile, à Toulouse comme ailleurs, un concert d'avertisseurs accompagne son passage, dans les rues et carrefours, et s'accroît autour du Capitole, au point de créer des moments d'insupportable vacarme, surtout les jours (samedis) où les mariages sont nombreux. Pourquoi cette débauche de décibels, là où précisément l'usage de l'avertisseur est interdit ? Défi ? Défolement ? Expression de joie ? Désir d'assurer l'unité du cortège et d'en distinguer les participants des autres véhicules de la rue ? Que n'a-t-on pas pensé, en entendant les rythmes « oui, nous allons nous marier », ou quelque autre. Pour Henri POLGE (*Archistra* n° 4), il s'agit du même phénomène que les antiques mousquetades dites « bravades » : « Un rite de protection provoqué par la crainte des mauvais esprits, non par la joie des épousailles. » Nous y voyons autre chose encore : la banalisation de la vie, la disparition de toute tradition toulousaine. On ne chante plus *la marchò des moundis*. On ignore *la Toulousaine*. Mais on klaxonne : « Algérie française ! » ou « A-lliez les Verts » ou la dernière création du jour issue des bureaux des partis et des syndicats.

Mariban (rue) — Sur certains plans (vers 1935) voie tracée de la rue Notre-Dame à la rue du Gorp (rue François-Blanchard). Probablement pour Maniban.

Marie — Voir Magné.

Marie (rue) — Nom donné en 1924 à l'une des voies du lotissement Audiguier (prénoms familiaux...). Voir ce nom.

Marie-Antoinette — Coiffeur, 5, rue de Constantine (= rue Gabriel-Péri) (1935).

Marie-Antoinette (rue) — Autre nom de la rue Estieu, avant 1935.

Marie-Auxiliatrice (congrégation, foyer de...) — Religieuses installées à Toulouse en 1864. Leur chapelle au numéro 13 de la rue des Bûchers fut bénie le 20 novembre par Mgr DESPREZ. C'est une maison d'accueil pour les jeunes travailleuses, en ces débuts de l'industrialisation. Un siècle plus tard, le foyer de Marie-Auxiliatrice est situé 16, chemin des Fages. Cette

congrégation avait été fondée par Marie-Thérèse de SOUBIRAN LA LOUVIÈRE, de ses vrais prénoms Sophie, Thérèse, Augustine, née le 16 mai 1834 à Castelnaudary. Elle mourut à Paris le 7 juin 1889.

Marie-Louise — Modes, 13, rue Boulbonne (1940).

Marie-Louise (villa) — Route d'Albi (G. VIL-LAR, 1920).

Marie-Réparatrice (Société de) — Fondée par Emilie d'OUTREMONT, baronne d'HOOGH-VOORST (1818-1878). La Maison de Toulouse date de 1860 et se situe 8, place du Parlement, dans l'ancienne Maison de l'Inquisition.

Marierose — Coiffeur, 6, rue Bayard (LAVI-GNE, 1950).

Maries — Domaine, route de Launaguet (vers 1920).

Mariés (rue des) — Ancien nom de la rue Saint-Hubert.

Marie-Thérèse — Confection dames, tissus, 62, rue de la Pomme. Succède vers 1940 à Mado et Marie-Thérèse, haute couture.

Marie-Thérèse — Pâtisserie, 81, rue du Faubourg-Bonnefoy (1935).

Mariette-Modes — 32 bis, rue des Lois (1935).

Marigna — Dancing, place Wilson (1945).

Marignac (rue Joseph) — C'est le chemin vicinal 45, longtemps appelé du camp de caoulet et, par « traduction » : chemin du chou !

Marin (chemin du) — C'est le chemin vicinal 67 qui porte très anciennement ce nom, d'origine inconnue.

Marine (café de la) — Port-Neuf Saint-Etienne (JULIA, 1895).

Marine (café de la) — 20, boulevard Riquet (GAETAN, 1950). Succède vers 1940 à GARA-PON, limonadier.

Marine (rue de la) — Voie créée vers 1925 par l'Office Public d'Habitation à Bon Marché. Le nom est, parallèlement à la rue de l'Aviation toute proche, un hommage à... la batellerie du Canal du Midi.

Marine (rue Traversière de la) — Ancien nom, avant 1947, de la rue Andréossi.

Marion (Etablissements) — Corsets, 25, rue d'Alsace-Lorraine. Succède vers 1940 à WORMS, corsets.

Maris — Voir Mariés.

Marius — Voir Pinel.

Marivaux (rue) — A l'origine (fin du XIX^e siècle). C'est la rue Traversière Mascard. Elle reçut, en 1953, le nom de rue Marivaux. Pierre CARLET de CHAMBLAIN de MARIVAUX est né à Paris en 1688. Il créa le « marivaudage », style précieux, délicat, maniéré, exprimant le plus souvent l'ambiguïté des rapports humains (maître et valet, amant et amante...). Dans ses comédies il a également dénoncé, avec une certaine audace, les inégalités sociales. Il est mort à Paris en 1763.

Marjelys — Bonneterie, 20, rue Saint-Rome (1950).

Marlice de Paris — Confection, 9, place Wilson (1950).

Marmande — Château à Lardenne — Voir Marrast.

Marmier (Lionel de) — Nom de la base aérienne 101 (Francazal). Le général Lionel de MARMIER est considéré comme le père du transport aérien militaire.

Marmontel (impasse) — Nom donné en mai 1936, à une voie en impasse sur la route de Revel, classée dans le domaine public en 1952. Jean-François MARMONTEL (1723-1799), écrivain, fut couronné par l'académie des Jeux floraux, ce qui, selon ses dires « lui tourna la tête ». Ecroulé, paraît-il, sous les bravos, il assura : « Si j'avais fait Cinna, Athalie et Zaïre

je n'aurais pu être plus applaudi... Les hommes à travers la foule me portaient sur les mains, les femmes m'embrassaient... » C'est surtout à ce dernier détail que la tête lui tourna. Il avait vingt ans...

Marmontel (rue) — Nom proposé en 1914 pour la rue Dupont : « MARMONTEL, littérateur français (1723-1799). »

Marmontières (rue) — Non localisée (1773). Cacographie ?

Marne (boulevard de la) — Organisé vers 1930 et ainsi baptisé en souvenir des deux batailles de la Marne : celle de JOFFRE, 24 août-13 septembre 1914, et celle de FOCH, 15 juillet-6 août 1918.

Marne (rue de la) — Ancien nom de la rue G. Marconi.

Maroc (rue du) — C'est un vestige de l'ancien chemin Lapujade, sectionné d'abord par le canal, puis par le chemin de fer. C'était le chemin d'Albi, avant d'être la route nationale. Ce fut pendant longtemps la rue de la Pujade. En 1947, on lui donna le nom de rue du Maroc. C'est peut-être un hommage au rôle joué par l'armée du Maroc en 1944.

Maroc (rue du) — Nom proposé en 1947 pour la rue Desprez, afin de la différencier de la rue des Prés (= rue Danielle-Casanova).

Maroquiniers réunis (Les) — 21, rue d'Alsace-Lorraine (1925).

Marot (rue Clément) — Nom donné en 1948 à une voie nouvelle. Clément MAROT, poète, est né à Cahors en 1496.

Marquès (place du Professeur) — Nom donné le 16 juin 1983 à la place qui dessert le Centre Régional Anticancéreux (CRAC). Pierre-Xavier-Joseph MARQUÈS est né à Toulouse le 19 mars 1908, fils d'Etienne-Jacques-Joseph MARQUÈS et de Marie-Sylvie, dite Angèle, CŒURVEILLE, et époux de Rose-Marie-Françoise CAUBEL. Il est mort le 9 mai 1976, à son domicile, 22, rue du Périgord. Son père, le docteur Etienne MAR-

QUÈS, fut l'un des premiers radiologistes ; lui-même se spécialisa dans cette branche de la médecine, fut assistant d'électroradiologie des Hôpitaux de Paris en 1933, mais dès 1935, il revenait à Toulouse, au Centre Régional Anticancéreux, dont il devint le directeur, et où il se consacra trente-huit ans au traitement des malades, accroissant de 80 à 300 lits cet établissement.



Clément Marot.

Marqueste (librairie) — 34, rue Saint-Rome (1905) puis 7, rue Ozenne (1920 ; H. CAZER, 1933) puis 46, rue du Languedoc (1940).

Marqueste (rue Laurent) — Nom donné le 24 octobre 1958 à une voie de la cité Négrenays. Laurent-Honoré MARQUESTE, né le 12 juin 1848, 7, rue Vélane, fils de Raymond MARQUESTE, tapissier, et de Justine-Marie-Armance SENEGAS. Sculpteur, auteur de très nombreuses œuvres, dont *La Géographie*, qui orne la façade de la Sorbonne, il a été élu en mai 1874, membre de l'Académie des beaux-arts.

Marquette (boulevard de la) — Aménagé vers 1860, la marquette était une propriété qui s'est trouvée enclavée entre le Canal du Midi et le Canal de Brienne, près de leur jonction.

Marquise (café de la) — 68, vieux chemin de Lasbordes (= avenue Raymond-Naves) (1933 ; ALAUX, 1950).

Marquise de Sévigné (A la) — Confiserie, 63-65, rue de la Pomme (1905) puis 61, rue d'Alsace-Lorraine (1925).

Marquises (résidence les) — Au quartier Guilheméry (RCV, 1985).

Marquisette (La) — Bonbons, 2, rue d'Austerlitz (1933).

Marquo Cendrès — Lieu-dit aux Minimes, route de Launaguet (1872).

Marrast ou de **Marmande** (château) — Château et domaine à Lardenne, 71, chemin des Capelles. En 1571, il n'y avait, semble-t-il, qu'une borde, avec l'accompagnement habituel : jardins, vergers, prés, bois et vignes, en tout une quarantaine d'arpents. Jean de LARDAT, Capitoul, en était propriétaire, puis au début du XVII^e siècle, Jean MARRAST, greffier à la Chambre des Requêtes, et son frère Guillaume, alliés aux LARDAT. Après trois générations, le domaine sort de la famille MARRAST. Après la Révolution, les possesseurs sont les COMBETTES-CAUMON, SOLAGES, NAUROIS, SEVIN, puis vers 1939, l'industriel CHOUVEL. En 1974, la Croix-Rouge a installé ses services au château « de Marmande », son seul nom actuel.

Marrast (rue Armand) — Voie aménagée vers 1920, qui a reçu en 1933, le nom d'Armand-Marrast. Marie-François-Pascal-Armand MARRAST, né à Saint-Gaudens le 5 juin 1801, mort à Paris le 10 mars 1852. Docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, révoqué à la suite de son discours sur la tombe du député MANUEL au nom de la jeunesse des écoles (1827), il fut rédacteur à *la Tribune* avec CAVAINAC. Arrêté en 1834, il s'enfuit en Angleterre où il épouse Miss Fritz-Clarence, petite-fille naturelle du roi Georges IV.

A son retour en France, il succède à Armand CARREL, à la direction du *National*. Maire de Paris, membre du gouvernement provisoire (1848), élu représentant à l'Assemblée Constituante par la Haute-Garonne, la Sarthe, les Basses-Pyrénées et la Seine, il opta pour la Haute-Garonne. Rapporteur du Comité de la Constitution, Président de l'Assemblée Constituante, c'est lui qui proclama solennellement la nouvelle constitution.

Marronniers (allée des) — Au cimetière de Terre-Cabade.

Marronniers (allée des) — Au Parc toulousain. Devenue allée Alfred-Mayssonnier.

Marronniers (les) — Résidence, 15 bis, rue Laganne. France Résidences, 1975.

Marronniers (rue des) — Ancien nom de la rue Alfred-Nobel.

Marronniers (rue des) — Voie tracée vers 1923. Le nom a peut-être été « inspiré » par l'avenue des Tilleuls, voisine.

Marronniers (villa des) — 9, rue Montesquieu (J. VIALA, 1905).

Marsalot — Voir Marcelot.

Marsan — Bal, salon (vers 1922).

Marsan (amphithéâtre) — A la faculté des lettres (rue A. Lautmann). Vient du nom du doyen J. MARSAN (ci-après).

Marsan (rue du Doyen-Jules) — Nom donné en 1978 à une voie nouvelle, au Mirail. Jules MARSAN, né à Toulouse en 1867, fut professeur de littérature française et doyen de la faculté des lettres jusqu'en 1937. Epoux de Geneviève PAUHAC, il posséda le château de Cabirol, à Colomiers.

Marseillais (bar) — 14, allées Jean-Jaurès (1920). Deviendra vers 1930, le bar Pyrénéen.

Marseillais (restaurant) — 19, rue Sainte-Ursule (Mme TOURNAN, 1940 ; RIBA, 1950).

Marseillaise — Rôtisserie, 8, rue de la Poste (= rue Kennedy).

Marteau (Au) — Ferronnerie, quincaillerie, 41, porte Saint-Etienne. L'annuaire de 1907 indique : dépôt général des clouteries réunies de Mohon ; pointes, fils de fer, ronces artificielles, clouteries de chaussures, rivets ; statues religieuses en fonte, terre cuite, staff, vitraux artistiques (SOULIE, AUGIER, et VIGUIER, successeurs d'Antonin SCHWAB).

Martel — Propriété sur le chemin de Las Sègues, vers 1920.

Martel — Quartier, aux Minimes, entre Larade et la Salade. Il tient probablement son nom d'un ancien propriétaire, comme Castille, son voisin.

Marthe — Tissus, 10, rue Temponières (1950).

Marthe — Voir Varsi.

Marthe (villa) — Avenue centrale de Courrège (= avenue Paul-Langevin), (CABARD, 1933).

Martial (rue) — Nom proposé en 1914, pour la rue Traversière de Griffoulet (= rue Injalbert). MARTIAL, né à Bilbilis en Espagne vers 40 après J.-C. Auteur d'épigrammes, il a qualifié Toulouse de « palladienne ». Allusion à une dévotion à Minerve ? Place éminente accordée aux choses de l'esprit ? Ou encore, délicate ironie ? La qualification de « palladienne » est depuis des siècles la plus usitée pour vanter la ville et corser un discours académique.

Martigues (place des) — Nom donné en 1965, à une voie nouvelle. Pourquoi l'article « des » ou « les » ? La ville des Bouches-du-Rhône ici désignée, s'appelle tout simplement « Martigues »...

Martin (bal) — Au Busca (1896).

Martin (Hôtel Pierre) — 13, rue de la Pleau — CHALANDE 148 — C'est l'Hôtel où est installé le musée Paul-Dupuy. Son nom lui vient du Capitoul de 1511, Pierre MARTIN, constructeur présumé de l'Hôtel.

Martin (promenade Henri) — Nom donné le 8 mars 1985 à la partie du bord de Garonne sur

la rive droite, entre le Pont-Neuf et le pont Saint-Pierre (les « Berges »...). La peinture d'Henri MARTIN, dans la salle qui porte son nom au Capitole, *Les Bords de Garonne*, a manifestement suggéré ce choix. Une exposition, en février 1983, réalisée par Mme Catherine COUSTOLS, suivant la création, en 1978, par Mme Claude JUSKIEWENSKI, d'une association des amis d'Henri MARTIN, avait rappelé les mérites de ce peintre, mort en 1943.

Martin (rue du Professeur) — Nom donné en 1935 à la partie de l'ancien chemin de Griffoulet à l'ouest de la rue de la Providence. Numa Jean MARTIN... (1878-1935), professeur à la faculté de médecine (spécialiste des voies urinaires) qui habitait 4, place Saint-Sernin.

Martin (rue Henri) — Nom demandé en 1898 pour la rue Saint-Joseph, Henri MARTIN étant né dans cette rue. « Impossible, répond le maire ; Henri MARTIN est encore de ce monde, et la loi est formelle : le nom ne peut être donné qu'après le décès. »

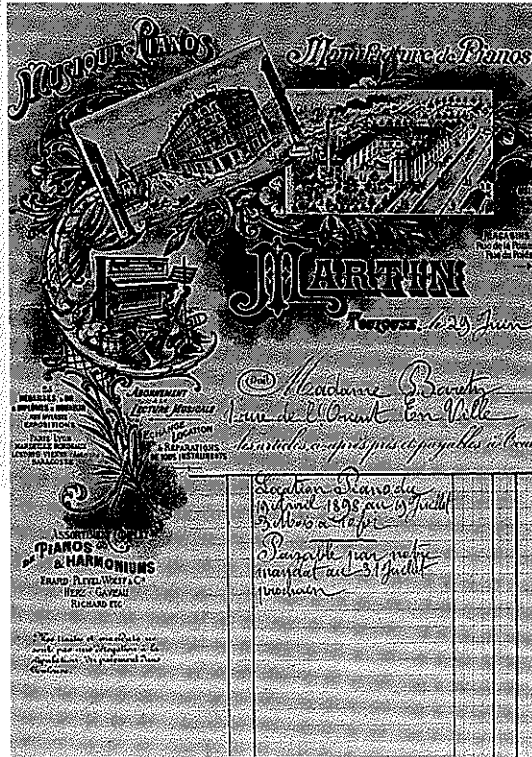
Martin (salle Henri) — Au Capitole, en raison des décorations qu'y a réalisées ce peintre. Jean-Guillaume MARTIN que l'on appellera Henri, est né le 5 août 1860 au 127 de la rue Saint-Michel, fils d'Auguste-Jean-François, ébéniste, et de Marie-Victoire RAFFI, ménagère. Il a été élève de Jean-Paul LAURENS.

Martinet (moulin du) — Voir Bosc.

Martinet (rue du) — Voie donnant accès à la Garonne et aux moulins dits du Martinet. Joseph BOSCO, qui avait monté en l'an II l'atelier national des serruriers, forgerons et cloutiers dans le ci-devant couvent de la Trinité, imagina et mit au point des procédés de fabrication qui devaient permettre à dix hommes de faire le travail de cinquante. Pour cela il fallait mettre en action des « martinets » mus par la force hydraulique. C'est ce qu'il s'efforça de faire, au moulin de la Grave, qui porta son nom et celui « du Martinet » (voir Moulin Bosc).

Martin-Gautié — Musique, pianos. Au 9 de la rue Romiguières et au 4 de la rue Mirepoix, à la fin du XIX^e siècle, la maison P. GAUTIE et Cie,

« fournisseurs de l'armée et des conservatoires », était la plus importante de Toulouse. Les maisons C. ROYET et Ch. SIMONIN furent absorbées, puis GODIN et GUIRAUD. Par ailleurs, existait au 72 rue de la Pomme, la société anonyme MARTIN, que les « fils de P. GAUTIE » reprirent, pour former vers 1925 les Sociétés GAUTIE et MARTIN réunies, puis MARTIN-GAUTIE 10, rue d'Alsace-Lorraine.



Martini, Martinis ou Martiny — C'est le nom d'une métairie et d'un domaine, à Montaudran, faisant partie des possessions de BALZA-FIRMI, avec les autres métairies, de Teulières, la Seillère, le Camp Nègre, etc... En 1978, fut créée la ZAC de Martiny.

Martini (rue de) — Nom donné le 20 juin 1979 à la voie centrale de la ZAC de Martini, dans le lotissement « le domaine de Martini » (SOFRA-CIM). Elle a été classée dans le domaine public en 1986.

Martinique (rue de la) — Voie créée en 1965,

cette rue, au tracé bizarre, a absorbé une partie de la rue de l'Allier qui avait été créée en 1956.

Martouzel — Nom du cimetière de Croix-Daurade.

Martres (chemin de) — Ancien chemin desservant la propriété de ce nom. Le nom a été rendu officiel en 1947. On l'appelait généralement : petit chemin de la Tourrassé. A noter que l'ancien chemin traversier « de martras tolozanas » peut être à l'origine du nom.

Martres (camp de) — Camp aménagé pour recevoir les nomades. Sa création fut difficilement acceptée. Quelques incidents, notamment une célèbre « fusillade » en juillet 1983. Ce lieu, capable d'accueillir une centaine de caravanes, était peu occupé en raison des rivalités de clans. (Voir Gitans).

Marty — Droguerie. Maison fondée en 1896, 41, rue du Languedoc (Jean-Louis et Simone LACASSIN, 1985).

Marty (impasse) — Elle porte probablement le nom des propriétaires du sol. Dès le 26 mars 1877, une demande avait été formulée par les propriétaires des terrains ALBIAS, CANGUILHEM et MARTY, pour l'ouverture d'une rue en face de la rue du Caillou-Gris.

Marty (impasse ou rue) — Au « chemin de Seysse » ; vers 1925, dans le lotissement BELY. En 1935, ce sera l'impasse Hector-Berlioz.

Marty (place du Doyen-Gabriel) — Nom demandé en juin 1979, pour la place intérieure de l'université des sciences sociales. Gabriel-Louis-Jean MARTY, né à Armissan (Aude) le 29 octobre 1905, fils de Louis-Gabriel-Théodore-Joseph MARTY et de Marie-Jeanne ALENGRY, et époux de Colette-Germaine-Juliette REY, est mort à son domicile, 3, rue d'Astorg, le 8 octobre 1973 et a été inhumé à Carlipa (Aude). Professeur à la faculté de droit, il a formé des générations d'étudiants, il fut l'un des maîtres du barreau toulousain. Fin lettré, il a écrit de remarquables ouvrages sur Benjamin CONSTANT et PEGUY et a tenu un grand rôle dans les organisations philanthropiques : Croix-Rouge, Entraide Française.

Martyrs-de-Bordelongue (chemin, impasse et rue des) — C'est l'ancien chemin de Bordelongue. Le 5 mai 1955, on lui donna ce nouveau nom en hommage aux résistants détenus, puis exécutés dans le camp de Bordelongue :

Stèle des martyrs de Bordelongue...

A la Mémoire des Patriotes Fusillés par les Allemands (1943-1944) :

ARLET Henri	GUYAUX Edmond
ARNAUD Roger	LACABANNE Henri
BETEILLE Emile	LAGUERRE François
BLANCHETON Jean	LARRIVE Georges
BOIZARD Charles	LASSAQUE Maurice
BRISSEAU Jean	LEVY Roger
COUDERC Ernest	MANIEN Louis
COULANGES Louis	MATHOU Paul
DESBARATS Aurélien	PORTE Edouard
DUBOIS Pierre	PUJOS Noël
DUCES Fernand	QUANDALLE Paul
FRAISSE Henri	ROGALLE Raoul
GOIRY Ernest	SAUVEGRAIN Jacques
GOUMY Roland	VASSEUR André.

Martyrs-de-la-Libération (rue des) — Voie tracée vers 1870 qui porta tout d'abord le nom de rue Neuve-Monplaisir. En mars 1875, les habitants se plaignent. La rue est ouverte depuis cinq ans mais « le soir, à moins que la lune ne donne, on se trouve, pour sortir de chez soi ou pour y rentrer, dans une complète obscurité ». En 1910, la rue est baptisée rue Maignac. En 1936, le prénom est précisé = rue Jean-Baptiste-Maignac. En 1945, on lui donne le nom de rue des Martyrs-de-la-Libération. La Gestapo s'était établie au « château », à l'angle de la rue Maignac et des allées Frédéric-Mistral. Sur la grille une plaque commémorait la mort de cinq patriotes : Léon HAMMARD, Lazare FRIDMAN, Lucien BERET, Georges ESCHARRY, Stéphane BOLTAR. Cette plaque disparut en septembre 1973. Remise en place, elle fut brisée en février 1976.

Marvejols ou **Marvejol** (Hôtel) — 47, rue Pharaon — CHALANDE 108 — Il doit son nom au capitoul de 1631, Jean MARVEJOL, qui en est peut-être le constructeur.

Marvig (rue Jeanne) — Nom donné en 1956 à l'une des voies nouvelles créées par la SOTOCOGL. Jeanne MARVIG, de son nom de jeune

filie Jeanne VIGUIER, est née à Léguevin en 1872. Entrée dans l'administration des postes, elle y termina sa carrière en 1933 comme contrôleur principal. En 1903, elle épousa Victor MARTY ; et des deux noms elle fit son pseudonyme : *Marty-Viguiier* MAR-VIG. Poète, elle fut plusieurs fois couronnée par l'académie des Jeux floraux. Elle fonda avec son mari les Journaux Littéraires : *le Travail et Tolosa*. Dans sa villa de *Rebiscolo*, les arbres du jardin portaient des noms de poètes. Jeanne MARVIG est morte quelques jours après Victor MARTY, le 9 juin 1955.

Marx (*carr. d'en*) — En 1335, non localisée.

Mary-Lou — Coiffeur, 2, rue Hélot (1950).

Marylou — Couronnes mortuaires, fleurs, 41, rue Pargaminières (1950).

Maryse — Coiffeur, 71, avenue Jean-Rieux (1950).

Maryse — Voir Bastié.

Maryse (hôtel) — 11 bis, rue de Stalingrad (1950).

Maryvette — Laines, layette, lingerie, 10, rue du Poids-de-l'Huile (1940).

Mas (impasse ou rue) — Voie tracée vers 1920 sous le nom de rue Neuve de la Balance dans laquelle elle s'ouvrait. En 1947, le nom a été étendu à une partie de la rue, le reste formant la rue Perbosc. C'est le nom des propriétaires du sol. Auguste MAS, né le 14 mars 1856, habitait en 1921 au n° 6 de la rue de la Balance, avec son épouse Guillaumette et sa fille Gabrielle née en 1900.

Mascard (rue) — Voie créée en 1889. En 1893, la rue est éclairée. Cela ne suffit pas aux habitants, qui en 1906, se plaignent d'être dépourvus de lumière et d'eau... Le classement interviendra le 10 mai 1933.

Mascard (rue Traversière) — Ancien nom de la rue Marivaux.

Mascota (à la) — *Apud mascotam...* ou chemin de la Mascotte. Lieu-dit au capitoulat de Saint-Pierre (XIV-XVI^e siècles).

Mascotte (A la) — Bonneterie, 56, rue Gambetta (1920).

Mascotte (A la) — Boulangerie-pâtisserie, 2 bis, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Mas-des-Augustins (rue) — Voie tracée vers 1885 à côté de la métairie que les religieux augustins possédaient au sommet de la colline, et que dominait une « colombe » — la colombe — sur le colombier. Ce « mas » a pris quelque intérêt aux yeux des historiens en raison de son utilisation en « redoute » lors de la bataille de 1814. La nouvelle rue s'appela d'abord rue Saint-Jean, et en 1936, elle prit son nom actuel.

Masque de fer (Au) — Vêtements, 34, rue Saint-Rome et 1, rue Gamion (= rue Baour-Lormian). (Maison BONNAL, 1860 ; Auguste PÉRIOLE, 1890).

Massas (Hôtel) ou **d'Aldéguier** — 29, rue de la Dalbade. CHALANDE 34, voie d'Aldéguier.

Massé (rue Louis) — Voie créée vers 1864 sous le nom de rue Blanche-de-Castille et souvent, plus simplement, rue Blanche. En 1947, on lui donna le nom de Louis MASSÉ...

Massena (hôtel) — 86, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1930 à l'hôtel du Lot.

Massenet (rue) — Voie créée en 1913. On a voulu commémorer l'auteur de *Manon*, de *Werther*, et de *Thaïs*, mort le 12 août 1912 dans sa propriété d'Egreville en Seine-et-Marne. Fils d'un maître de forges, Jules MASSENET, qui avait son prénom en horreur, est né le 12 mai 1842 à Montaud, faubourg de Saint-Etienne.

Massonié (rue Bertrand) — Nom donné en 1928 à une rue nouvelle. S'agit-il du propriétaire des terrains, MASSONNIER ancien négociant ?

Massonnier (Fondation Germaine) — 4, rue Mérens. Service médical et social gratuit, service

de loisirs féminins (tennis, volley-ball...) et cours ménagers, la fondation fut inaugurée le 11 novembre 1938 par Mgr SALIÈGE.

Matabella (résidence) — 54, rue Matabiau (EEPI, 1985). C'est une interprétation de « Matabiau ».

Matabiau — Ce très ancien nom toulousain, qui apparaît dès 1181, est devenu important parce qu'il désigna l'une des portes de l'enceinte du Bourg. Mais il est possible qu'il lui soit antérieur et que la porte ait pris le nom du terroir sur lequel elle était bâtie. La rue qui y menait, la voie qui en sortait, le faubourg bâti hors d'elle, les dépendances, en prirent le nom. Nous laisserons la « légende », quelque peu forcée, attribuée « au peuple » qui croyait qu'en ce lieu avait été mis à mort le taureau qui avait traîné saint Saturnin... Ce n'est que l'interprétation, forcée, du sens de mata-biau, toponyme et anthroponyme très répandu sous ses formes : matabiau, massebiau, maillebiau, mail hebuau, ou en français mathebœuf, tombébœuf... dont le sens est évident : *mailhar* (frapper avec un marteau), *macar* (frapper fort, meurtrir), *matar* (assommer), *massar* (frapper avec la masse), mots qui ne font qu'égrener les diverses manières d'abattre les bœufs pour la boucherie. Par ironie, on « abat » aussi des animaux moins... volumineux, et les noms de *matagasso*, *matacan* et *matepezouls* courent nos campagnes ! Le nom toulousain peut avoir une explication locale, bien qu'incertaine. C'était peut-être en ces parages qu'on abattait les bœufs des grandes « boariae » existant au nord de Toulouse dès le XI^e siècle. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Ce nom de Matabiau à l'origine très localisé, s'est étrangement répandu dans un vaste territoire :

- à la grande rue Matabiau ; devenue rue de Rémusat ;
- à la rue Matabiau ; devenue rue Pouzonville ;
- à la petite rue Matabiau ; devenue rue Bellegarde ;
- à la place Matabiau ; devenue place Jeanne-d'Arc ;
- à l'actuelle rue Matabiau ; qui s'appela d'abord rue du Faubourg-Matabiau ;
- au boulevard Matabiau ; devenu boulevard de Strasbourg ;
- au boulevard Matabiau actuel ;

— à la gare Matabiau.

Dans cette traînée de plus d'un kilomètre, le nom s'est accroché au passage aux léproserie, moulin, écluse, pont, bar, café et autres ! Les hommes de la Révolution n'avaient que l'espoir de le voir disparaître même si l'on avait adopté l'idée de VERGNES d'appeler le faubourg, la porte et le reste : « des Vengeurs », ou celle du tableau de l'an II qui donne l'éphémère nom de « Vérité » pour le même ensemble !

Matabiau (bar) — 39, rue Matabiau (1935).

Matabiau (boulevard) — Ancien nom du boulevard de Strasbourg.

Matabiau (boulevard) — Organisé vers 1865, et ainsi nommé sur la suggestion de BRÉMOND. En 1878, on aménage les abords du pont des Minimes. En août 1886, Antoinette BLANC, veuve CAPOUL, offre gratuitement le terrain entre les rues de la Concorde et d'Orléans. Un quartier neuf commence à se bâtir quand, en 1891, une fabrique de cornichons et d'anchois, installée au début de l'été sans enquête préalable, répand une infection insupportable entre le pont Matabiau et la rue d'Orléans, ce qui peut arrêter l'élan des bâtisseurs...

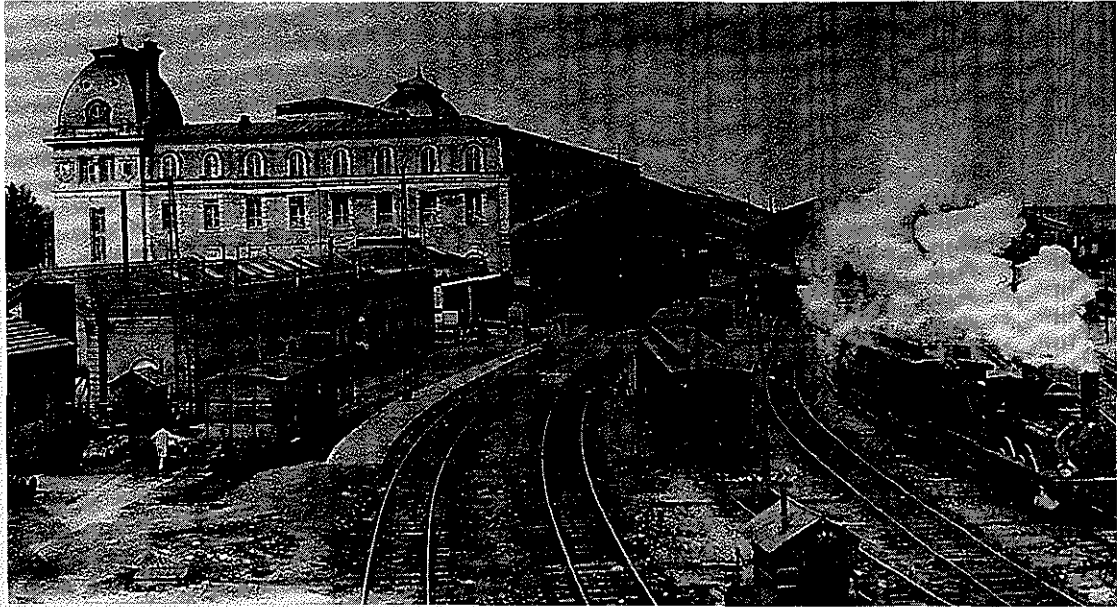
Matabiau (café) — 16, place Matabiau (= place Jeanne-d'Arc). Succède vers 1930 à CONDRE, limonadier.

Matabiau (gare) — La gare primitive du « débarcadère du chemin de fer » fut inaugurée le 31 août 1856 et desservait la section Agen-Toulouse, achevée depuis peu, de la ligne Bordeaux-Cette. « Un autel richement paré avait été dressé contre la façade de la gare donnant sur la voie et, des deux côtés et en face, s'élevaient de vastes estrades pour les autorités, les personnages du train d'honneur et tous les invités, parmi lesquels on comptait un très grand nombre de dames. A 15 h 30, Mgr MIOLAND, archevêque de Toulouse, revêtu de la chape d'or et mitre en tête, parut à l'autel entouré d'un nombreux clergé. Il prononça un éloquent discours qui fut écouté avec la plus respectueuse attention. Après cela, le cri aigu d'une machine ayant donné le signal, quatre locomotives, ornées de drapeaux et de branches de feuillages, vinrent

se placer devant l'autel. Le pontife procéda à leur bénédiction selon les rites de l'église et après le chant du « Domine salvam fac » qu'exécutèrent les élèves des écoles primaires, il termina la cérémonie religieuse par la bénédiction solennelle donnée à l'assistance. A 17 h, un banquet de quatre-vingts couverts réunissait au palais de la préfecture les principales autorités et les députations des départements et, à 20 h, une brillante soirée avait lieu au Capitole, dans la salle des Illustres, où la musique du 16^e d'artillerie, d'habiles chanteurs et les élèves du conservatoire se firent tour à tour applaudir. Dès la chute du jour, une brillante illumination « au gaz et à l'huile » faisait resplendir la façade du Capitole. La place était ornée de guirlandes, de lanternes vénitienes du meilleur effet, et tout cela se prolongeait jusqu'à la gare, par la rue, la place et l'allée Louis-Napoléon (Lafayette). »



Cela mettait un terme à une longue période de discussion et d'incertitude, sur le lieu où la nouvelle gare serait construite. On avait proposé un emplacement entre les routes de Paris et de Lyon ; ou près du pont Saint-Sauveur. La Ville était opposée à la solution « Bayard », cette opposition fut levée par le Conseil municipal le 27 janvier 1854. Le choix définitif eut pour conséquence la construction du pont Bayard, qui avait encore son allure de chemin. Comme si la première cérémonie, présidée par l'archevêque Mgr MIOLAND n'avait pas été suffisante, le 2 avril 1857, d'autres cérémonies marquèrent l'ouverture de la section Toulouse-Sète. En 1863-1864, les quatre voies sont couvertes d'une vaste marquise. Le trafic augmentant, le bâtiment de la gare est agrandi sur ses deux côtés et les



travaux sont achevés en novembre 1906. Quelques semaines plus tard, on place l'horloge. Les nouveaux bâtiments sont décorés des écussons des villes de :

- aile gauche : Tarbes, Bédarieux, Bayonne, Montauban, Saint-Girons, Mont-de-Marsan ;
- au centre : Auch, Saint-Gaudens, Castres, Dax, Agen, Pau, Bordeaux, Toulouse, Lodève, Albi, Carcassonne, Béziers, Cette, Perpignan ;
- aile droite : Montpellier, Rodez, Castelnaudary, Narbonne, Mende, Foix.

Vers 1985, la gare Matabiau reçoit 20 000 voyageurs par jour en moyenne, soit sept millions par an. 234 trains de voyageurs la desservent. Les toitures refaites en 1965, la façade ravalée en 1980, c'est l'ensemble des bâtiments et du dispositif intérieur qui fut modernisé. Dans les années quatre-vingt, le télé-affichage, les services mieux distribués, un parcotrain (voir ce mot), les quais rehaussés pour permettre un accès facile à hauteur de la première marche des voitures, en firent une gare très moderne.

Matabiau (grande-rue) — Ancien nom de la rue de Rémusat.

Matabiau (moulin de) — L'un des moulins établis sur le Canal dès sa création en 1681.

Matabiau (petite rue) — Ancien nom de la rue Bellegarde.

Matabiau (place) — Ancien nom de la place Jeanne-d'Arc, avant 1942.

Matabiau (pont) — Sur le Canal. A un premier pont de bois construit lors de la création du Canal, succéda vers 1830, un pont en maçonnerie. Il a été adapté à la circulation en 1958. Sous la Révolution ce fut le pont des Vertus !

Matabiau (rue) — Ancien nom de la rue Pouzonville.

Matabiau (rue) — C'est la voie par laquelle, sorti de la route Matabiau on se dirigeait vers l'Albigéois. Les rues du Maroc et de Lapujade sont les vestiges de cet ancien chemin, que la route d'Albi a supplanté. Singularité dans cet itinéraire, par la coupure du Canal, elle devint « rue du Faubourg-Matabiau », nom mis en question dès 1882 mais qu'elle garda jusqu'en 1889 quand l'autre rue Matabiau fut devenue rue de Rémusat. Elle porta le nom de rue Civique en 1794.

Matarel — Cacographie pour Malaret (sur un plan de 1940).

Matepezoul — Ce nom, qui rappelle celui de « matabiau », signifie « assomme pou ». Il n'est pas spécifiquement toulousain et existe à Narbonne avant 887, sous la forme « *mactapedilius* ». A Toulouse, il apparaît dans le cartulaire de Saint-Sernin, comme l'une des « sauvetes » ou « villa », celle-ci créée par Pierre PUNCHET, prévôt de Saint-Sernin, et par Bernard-Arnaud et ses fils, sur la rive gauche de l'Hers près du pont d'Anet ou de Launaguet. Le village se composait d'une église, d'un cimetière, d'une forge, et d'un certain nombre de « casaux ». Ce sera par la suite la « *boaria* » de *Matapediculo*.

Mathaly (rue) — Nom proposé en 1913 pour la rue neuve de la Balance (= partie des rues Mas et Perbosc) : « TAILHASSON dit Mathaly (1580-1647) célèbre violoniste toulousain, dit « roi des violons de France ».

Mathaly (rue) — Voie créée en 1901, classée dans le domaine public le 10 mai 1933, sous le nom de rue des Jardins, elle a reçu le nom de rue Mathaly en 1936. Gailhard TAILHASSON, dit Mathaly (Mathelin, Mathurin) en souvenir de Mathelin TAILHASSON son grand-père, d'une famille de maîtres hautbois et violons du XVII^e siècle. Sa célébrité, quelque peu embellie par la légende, tient à sa nomination de « roi des violons de France ».

Mathebœuf — Voir Matabiau.

Mathelin (rue) — Premier nom de la rue Comby.

Mathelin (rue) — Nom proposé pour la rue Déserte (= rue de Toul).

Mathelin (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Traversière Saint-Georges (= rue Louis-Deffes).

Mathieu (rue Cardinal) — Nom proposé en 1947 pour la rue Debax (= rue Marcou-Debax). François-Désiré MATHIEU, est né à Einville le 28 mai 1839. Cardinal, archevêque de Toulouse de 1896 à 1899, il mourut à Londres le 26 octobre 1908.

Mathieu (rue Félix) — Nom donné en 1967 à une voie nouvelle à Fontaine-Lestang. Félix

MATHIEU, né à Toulouse le 27 décembre 1882 au 45 rue du Taur, fils de Pothin-Basile MATHIEU, employé de commerce, et de Catherine GISCARD, et marié le 26 janvier 1907 avec Luce-Marie-Françoise-Augustine DARE, fut ambulant des PTT et profita de tous ses déplacements pour visiter les musées de céramique et les centres faïenciers et potiers de la France entière. Il acquit ainsi une grande compétence, qu'il compléta par des recherches d'archives et par ses propres collections. Il a publié diverses études qui ne donnent qu'une faible idée de ses connaissances réelles. En 1965, on a cru devoir réunir en un volume quelques-uns de ses articles, publiés à titre posthume, sans que soient apportées les importantes mises au point qu'il avait laissées dans ses notes manuscrites ; une amicale complicité avait permis la création de la salle Félix MATHIEU, au musée du Vieux-Toulouse. Il est mort le 12 mai 1963.

Matignon (impasse Camille) — Nom donné en janvier 1937 à une voie sans nom. Il s'agirait de Camille MATIGNON, chimiste né à Toulouse (1863-1963).

Matisse (rue Henri) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Henri MATISSE, le célèbre peintre est né au Cateau-Cambrésis le 31 décembre 1869 d'un père négociant en grains et droguiste. Il épouse à Paris le 8 janvier 1898 une Toulousaine, Amélie-Noémie-Alexandrine PARAYRE, d'une famille originaire de Fenouillet. Il est mort à Nice le 3 novembre 1954.

Matra-Espace — Installé à Montaudran, a doublé ses installations en 1980 sur la zone industrielle du Palays.

Mâts (pour les fêtes) — Qu'il s'agisse de donner un air de fête à la place publique pour la « baloché » ou à la rue d'Alsace pour les grands jours de la vie toulousaine, une forêt de mâts est nécessaire pour rapporter bannières ou banderoles. Pour la rue d'Alsace et la place du Capitole, il faut compter 56 mâts. Le 4 décembre 1926, un traité est passé entre la Ville et les Charpentiers toulousains de Paul BARTHE, renouvelé le 28 février suivant pour cette indispensable fourniture. Ces mâts sont hauts de 14 m.

Mattéoti (rue) — Ancien nom de la rue Pedro-Gailhard, de 1937 à 1941. Giacomo MATTEOTI né en 1885, secrétaire général du Parti socialiste italien, s'opposa aux fascistes qui l'assassinèrent le 10 juin 1924.

Maubec (quartier, chemin, rue de) — C'est le nom actuel de l'Espasière (voir ce nom) ; le chemin est l'ancien chemin vicinal 31.

Maupassant (rue Guy-de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Guy de MAUPASSANT (1850-1893), encouragé par FLAUBERT, un ami de sa mère, écrivit contes et nouvelles, puis des romans. Chasseur, pêcheur, canoteur sur la Seine, grand coureur de jupons, le sport et les femmes le tuèrent assez vite : à 43 ans en état de démence..

Maure — Voir Tête de More.

Maure (rue de la) — Aux Minimes. Rues des Anges, de Tunis. (Voir Moure).

Maurel — Propriété au chemin de la Cadène (vers 1920).

Maurette (place Henri) — Nom donné en 1981 à une voie nouvelle, au Mirail. Henry-Marie MAURETTE est né à Toulouse, le 22 septembre 1834, 1, rue Saint-Jacques, fils de Jean-Auguste-Bernard MAURETTE, menuisier et de Jeanne GUITARD. Sculpteur, il fut professeur de dessin au lycée de jeunes filles et mourut en 1897.

Maurette (rue) — Nom proposé en 1914 pour l'impasse Cahuzac (= rue Gaston-Phœbus) : « Henri MAURETTE (1834-1897), Sculpteur toulousain. »

Mauriac (cheminement François) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle, au Mirail. François MAURIAC est né à Bordeaux le 11 octobre 1885 et mort à Paris en 1970. Auteur de romans : *Genitrix*, *Le Nœud de vipères* ; de théâtre : *Les Mal-Aimés*.

Maurice : Alet — Bécanne — Bellonte — Fonvielle — Fort — Hauriou — Jacquier — Ravel — Ribis — Sarraut — Utrillo (voir ces noms).

Maurice — Château à Croix-Daurade, propriété de Bernard de CAUMON en 1690, d'où le nom qu'il porta longtemps, jusqu'à ce qu'il soit la propriété de « M. Maurice » = Maurice DESSALES. (Voir Caumon et Dessales.)

Maurice — Coiffeur, 66, avenue Victor-Ségoffin (1950).

Maurice — Coiffure, 43, rue des Trente-Six-Ponts. Succède vers 1945 à DEMONS, coiffeur.

Maurice (chemin) — Chemin de desserte du domaine du même nom, d'abord impasse, puis chemin Maurice vers 1930.

Maurice (hôtel) — 19, rue des Quêteurs (1950).

Maurice (impasse) — Ancien nom de l'impasse Jélyotte.

Maurice (villa) — Chemin de Limayrac (SOUBIRON, 1933).

Mauriès (rue) — Appelée à l'origine (1930) rue de Balma, on lui donna en 1936, le nom de Théodore MAURIÈS, bienfaiteur de la ville.

Maurine (la) — Métairie à Croix-Daurade. En 1571, elle appartenait à Antoine MAURY dont elle a gardé le nom : Maurine ou Maourine. L'abbé LAFFORGUE récuse la prétendue tradition (!) qui voulait voir l'intervention des... Maures, dans cette désignation ! Parce qu'elle a appartenu par la suite à Etienne LA HUBIAGUE, la Maurine s'est appelée Loubiague (voir ce nom).

Maurois (allée et passage André) — Nom donné en 1968 à deux voies nouvelles à Bellefontaine. Emile HERZOG, né à Elbeuf en 1885 de parents alsaciens, auteur de romans (*Les Silences du colonel Bramble*), de biographies littéraires (sur George SAND, Victor HUGO...) et d'études historiques (*Histoire de l'Angleterre*, *Histoire de la France*) est mort à Neuilly sur Seine en 1967.

Maury — Sur la route de Paris, non loin de Fondayre. Le quartier Maury doit son nom à Etienne MAURY qui, en 1759, y possédait un petit domaine de sept arpents, six boisseaux,

maison, terre, vignes, prés... LAFFORGUE nous indique : Etienne MAURY, maçon et architecte, l'achetait à demoiselle Pères le 1^{er} avril 1759. Pierre MAURY, architecte du roi, qui en était propriétaire en 1787 l'augmentait alors et c'est encore à lui qu'appartenait ce petit domaine à la fin de la Révolution.

Maury (rue) — Voie tracée vers 1860, relance un programme qui créait une voie rectiligne de la rue Bayard à la rue Roquelaine et à Saint-Aubin, que prolongeait la rue Bachelier. On avait numéroté les maisons de façon quelque peu incohérente. Une pétition parvint au Conseil municipal, qui prit un tour imprévu, celui d'un changement de nom, avec de sérieux motifs, que nous avons cités à propos de la rue Bachelier (voir ce nom) : le nom de cette rue « sonne assez mal aux oreilles toulousaines... en raison des ébats des vierges folles... » Le nom de MAURY, demandé, était de meilleur aloi. Par son testament olographe du 22 novembre 1890, et codicille du 23, retenus aux minutes de M^e FABRE, Pierre MAURY junior, ancien négociant, demeurant 24, rue du Rempart-Saint-Etienne, ou à Paris 29, rue Baudin, où il est décédé le 25 mai 1892, avait fait de la ville de Toulouse sa légataire universelle, sauf rentes à Guillaume MAURY, son frère, né à Toulouse le 21 février 1814, négociant demeurant à Bordeaux et madame veuve MALLEVILLE, sa sœur, née le 20 avril 1820 à Toulouse. Ses libéralités concernaient l'Ecole des Beaux-Arts, le Conservatoire, la faculté de médecine, la Chambre de commerce, les sourds-muets, les orphelins, les orphelines de la Grave et sa succession comprenait des immeubles et terrains au faubourg Bonnefoy, avenue de Lyon et rue Saint-Laurent. Le 27 juin 1893, le Conseil municipal adoptait le changement de nom pour une partie de la rue Bachelier et... décidait de mettre de l'ordre dans les numéros des maisons. L'arrêté définitif fut pris le 30 novembre. Pierre MAURY est né le 13 août 1818 à Toulouse, fils de Jean MAURY, tonnelier, et d'Antoinette MOLINIER, habitant 3, rue de l'Echarpe. En 1849, il affrète le navire *l'Eugénie*, dont le capitaine était DULAURIE, pour Valparaiso. Il rentre définitivement à Toulouse en 1867, chez Mme MALLEVILLE, sa sœur.

Maury (terrain) — C'est le terrain légué à la Ville

par Pierre MAURY, au faubourg Bonnefoy. Dès le 16 janvier 1893, on envisage d'y créer un groupe scolaire et d'affecter le reste au magasin de la ville. Une salle des fêtes, créée en 1929, y servit de siège au cercle laïque Pierre MAURY. Le groupe scolaire porta cependant le nom de Bonnefoy. Le « terrain Maury » servit de dépôt de matériel, on y transporta les pièces provenant de démolitions entreposées en attendant une nouvelle affectation. Une large partie fut consacrée aux haras. C'est sur ce « terrain Maury » qu'était le bal dit des « Champs-Elysées » (voir ce nom). On y établit en 1902, l'atelier de réparation du matériel scénique du théâtre. En 1982, 17 000 m², libres ou récupérés, furent transformés en jardin fermé par une butte pour l'isoler du voisinage ; on y créa des pergolas, des bouledromes et des jeux d'enfants. Plusieurs équipements d'entretien du quartier trouvèrent place, notamment dans le grand hangar à l'ouest du jardin et ce « parc » servit de liaison piétonne entre le faubourg Bonnefoy et le quartier de Périole.

Maussac (Hôtel) — Voir Hôtel Baderon-Maussac.

Mauvais pas (Le) ou Malpas — En 1618 et 1626 : sur le « grand chemin François », au lieu-dit « les Forgerons de Saint-Agne », près des Bourdettes (route de Narbonne). Les ruisseaux de Miègesolle et de Saint-Agne s'étaient mis d'accord pour y créer une fondrière de 12 cannes de long (plus de 20 m), 9 de large et 5 pans de profondeur (1,12 m !).

Mauvais temps (ruisseau du) — Voir Maltens.

Max — Voir Guibert.

Maxim-Bar — Café-restaurant, 5, rue de Rémusat (1933).

Maxime — Voir Jouret.

Maximum (au) — Comptoir de métaux précieux du Midi, 69, boulevard Carnot (vers 1928).

Maxwell (avenue) — Nom donné le 22 février 1979 à une nouvelle voie, créée dans la ZAC de Saint-Martin-du-Touch sur le terrain Logabax.

James-Clerk MAXWELL, physicien anglais né à Edimbourg en 1831, mort à Cambridge en 1879, est célèbre pour ses travaux sur le magnétisme et l'électricité.

May (rue du) — Voir Dumay.

Mayenne (rue de la) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle.

May-Flower (bar) — 1, rue Montardy (1950).

Maynaderia ou **Maynadyera**, **Maynaderie**... — Etablissement dépendant du monastère de Moissac, jouxtant l'église de Sainte-Radegonde, entièrement disparu dans l'enclos des Chartreux, puis de l' Arsenal.

Maynard (rue) — C'est une toute petite rue qui complète les « rayons » de la place Belfort, à l'opposé de la rue Hélot et formée en même temps que celle-ci, vers 1860. On l'appela d'abord rue Cazeneuve puis, en 1889, rue Hélot prolongée. Le nom de François Maynard ne lui



François Maynard.

a été attribué qu'en 1910. Fils de Géraud de MAYNARD et d'Anne DUJOLZ, François MAYNARD a été baptisé à Saint-Etienne le 11 novembre 1582. Il est né en l'Hôtel de Sevin-Mansencal et mourut en 1646. Les « cahiers Maynard » et « l'Association des Amis de Maynard » s'efforcent depuis 1971 de redonner au poète le rang qu'il mérite, et que représente mal le bout de rue qui lui a été octroyé.

Maynard (rue de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie « sans nom, entre la place Caffarelli et la rue Maguès » : « Poète du premier ordre, illustre Toulousain ».

Maynerie — Voir Meynerie.

Maynier (Hôtel) ou **Béringuier-Maynier** — 36, rue du Languedoc — CHALANDE 121 — Voir Vieux-Raisin.

Mayrin (chemin de) — Ancien nom du chemin de Perpignan.

Mayssonnié (allée Alfred) — Allée créée vers 1910 au Parc toulousain sous le nom d'allées des Marronniers.

Mazade (chemin) — Ancien nom du chemin d'Audibert.

Mazade(s) (avenue de, ou des) — C'est l'avenue qui conduisait au domaine du même nom. Elle a été aménagée, prolongée et transformée vers 1961, si bien qu'elle fut considérée comme une « voie nouvelle ».

Mazade (s) (château, quartier de, ou des) — Le nom est celui du possesseur au XVI^e siècle, Estienne de MAZADE, notaire et secrétaire du Roi, capitoul en 1541, 1562 et 1569. Le 5 octobre 1563, Henri de MONTMORENCY-DAMVILLE partit du château de Mazades pour faire son entrée solennelle à Toulouse en tant que Gouverneur de Languedoc. A son retour au château, les Capitouls lui offrirent un somptueux festin. Le domaine comprenait 27 arpents. Le fils, Jehan MAZADE et la veuve du Capitoul se virent chargés par la Ville d'entretenir le chemin de Launaguet (1604, 1625). Le château a disparu dans les constructions modernes de la cité des Mazades.

Mazades (centre médico-social des) — 94, avenue des Minimes. Installé dans les locaux évacués en 1984 par les ateliers de la voie publique, sur 300 m² environ.

Mazades (cité, centre culturel...) — La cité de Mazades comprend 800 logements et quelque 3 500 occupants, membres coopérateurs de la Société Coopérative HLM de la Haute-Garonne. Un théâtre de 600 places, une bibliothèque inaugurée en mars 1966, un centre culturel comportant des salles d'éducation physique, de bricolage, un foyer des jeunes, un club féminin... Formant une sorte de petite ville, la cité des Mazades est l'une des créations les plus cohérentes.

Mazades (impasse des) — Voie privée créée vers 1885 ; elle a été classée dans le domaine public en 1947.

Mazarin (café) — 12, rue Neuve-Saint-Aubin (= rue Labéda), (Raymond SENTENAC, 1895).

Mazarin (Le) — Bar, 26, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1945 au Luna-Bar.

Mazarin (restaurant) — 82, allées Jean-Jaurès (1933).

Mazas (rue) — Autre nom de la rue Sainte-Hélène, avant 1914.

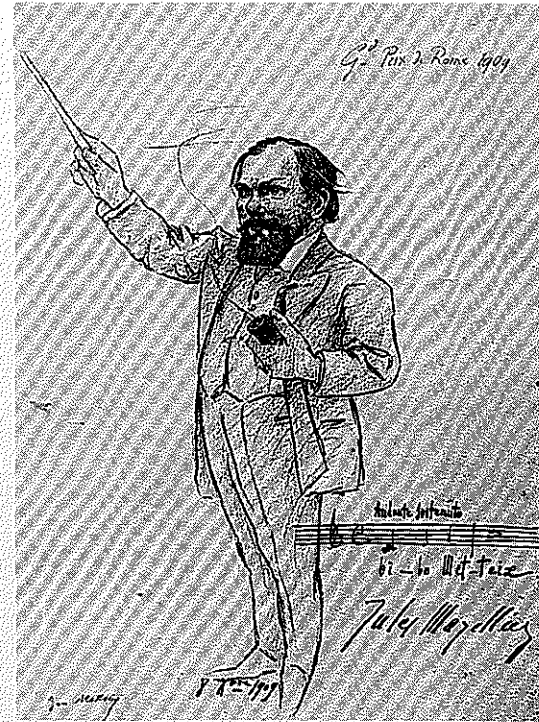
Mazas (rue) — Voie créée vers 1890 sous le nom de rue Gazagne. En 1914, on avait envisagé de lui donner le nom de Nicolas-Tournier. En 1920, ce fut le nom de Mazas qui fut choisi.

Mazas (rue Guillaume) — Ancien nom de la rue du Vol-à-Voile. En 1925, Louis MAZAS, habitant la rue de la Colombette, créa un lotissement entre les chemins des Fontanelles et Sansou et proposa ce premier nom.

Mazaygues (chemin de) — Il porta le nom de chemin de Manitan. Mais son nom est celui du domaine qui, selon CORRAZE, appartenait en 1778 à Michel et Toussaint MAZAYGUES, maîtres selliers.

Mazeliers — Lieu-dit à Montaudran en 1478.

Une vigne se te an las paretz (murs) appeladas des mazeliers (comme macelliers, bouchers !).



Jules Mazellier (dessin de Metteix).

Mazellier (impasse et rue Jules) — Nom proposé le 29 mai 1972 pour l'impasse formée au niveau du n° 66 de la route de Saint-Simon. Elle fut classée dans le domaine public en décembre 1985. A la suite de transformations dans ce quartier, l'impasse Mazellier s'est trouvée réunie à l'impasse Darboussier. Le 8 décembre, on décida de supprimer ce nom de Darboussier et de donner celui de Jules-Mazellier à l'ensemble de la voie.

Mazels, de Macello, dels Mazels (*in loco*) — Ce nom désigne le marché où l'on vend de la viande. Si ce lieu était évident en 1164 et 1166, époque des documents qui le révèlent, sa localisation est aujourd'hui bien difficile.

Mazens (pension) — Etablissement d'enseignement, rue Royale (n°s 11 à 19), et rue de la Chaîne (n°s 12 à 20), sous le vocable de la Présentation, ouvert en 1831 par Mlle MAZENS. Paule-Geneviève-Eulalie MAZENS est née en

1799 à Labastide-sur-Tarn, et mourut à Toulouse le 30 octobre 1880. Les bâtiments de la pension Mazens sont aujourd'hui intégrés dans le lycée Saint-Sernin.

Mazurier — Voir Le Mazurier.

Mazzoli (rue) — Nom proposé en 1927 pour la petite rue Marengo (= rue Félix-Lavit).

Mazzoli (rue) — Voie créée en 1927, sous le nom de rue des Lilas. En 1936, on lui donne le nom de rue Bastide-d'Izard (voir ce nom). Mais en 1940, on le change à nouveau en hommage à Angelo-Ferdinand MAZZOLI, né à Saint-Petersbourg le 5 mars 1821, fils d'Angelo MAZZOLI, né à Rome et d'Henriette QUOZIG, née à Genève. Celle-ci vint en France, d'abord à Montpellier (1830), puis à Toulouse (1832), où l'Hôtel Mazzoli fut édifié sur l'emplacement de l'ancien Collège de Maguelonne. Après des études à la faculté des lettres et à l'École des Beaux-Arts, Ferdinand MAZZOLI collabora à *l'Illustration du Midi* (1863) et publia un ouvrage d'art : *le Vieux Toulouse disparu*. Il est mort le 4 mars 1893.

Mazzoli (rue) — Nom proposé en 1947 pour la rue de la Plaine (= impasse de la Sicile) : « MAZZOLI, dessinateur, XIX^e siècle ».

Mediana (carr.) — Voir rue du Taur (rue Méjane).

Mediasola (rivus de) — Voir Miègesolle.

Médiateur (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Cansalade (= rue du Salé).

Médiateurs (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794, dans sa liste de réserve pour le quartier Arnaud-Bernard.

Médiathèque de Serveyrolles — C'est la première bibliothèque « multi-média » créée à Toulouse. Elle a été ouverte le 19 septembre 1979.

Médecis (impasse) — Voie nouvelle créée sur l'emplacement du lac Pradet, et qui a reçu le 20 décembre 1974 le nom de Médecis, du nom de la résidence « le Clos Médecis ».

Méditerranée (boulevard de la) — La voie longeant la rive droite a été formée peu à peu, et organisée vers 1930. Son nom rappelle la mer où conduit le canal... L'aménagement du pont des Demoiselles et la liaison avec la rocade lui ont donné une grande importance de « voie sur berge »... Le premier accident survint le 18 juin 1935. VIDAL, entrepreneur de transports, « roulait » en voiture à âne sur le chemin de halage transformé en boulevard. Mais l'âne ne vit pas la tranchée que les services de la voirie y avaient creusée ; l'âne tomba, « ce qui lui occasionna de multiples contusions ». VIDAL porta plainte, et la Ville dut le dédommager, pour les 21 jours d'arrêt de travail de l'âne et les sept visites du vétérinaire.

Méditerranée (résidence) — 10, boulevard de la Méditerranée (vers 1978).

Medon (hôtel) — Voir Sacère-Murat.

Megana — Voir Méjane.

Meilleur Marché (Maison) — Confection, 27, rue Bayard (WELBY, 1950). Succède vers 1945 à Maurice JACOB, confecteurs.

Mejane — Sous ce nom furent désignées diverses voies « médianes » ou du « milieu », soit disposées en bissectrices de deux autres formant un angle, soit formant le milieu d'un quartier. Sans contexte, il est souvent difficile de localiser ces « méjanes » carr. *mediana*, a la *mejana*... Les deux principales sont : la rue du Taur et, à Lespinet, la voie ancienne (XIV^e siècle), située à peu près à mi-distance du chemin de Montaudran (rue Alfred-Duméril, allées des Demoiselles, avenue Saint-Exupéry) et du chemin de La Cale, puis avenue de Lespinet ; cette voie faisait séparation des moulons 33 et 78 d'avec les moulons 34 et 79 au cadastre de 1680. La création du Canal du Midi, puis du chemin de fer l'ont fait disparaître. Il n'en reste qu'un vestige : le chemin de Fages et peut-être une partie du chemin de la Butte. Elle se perdait d'ailleurs à travers champs avant d'atteindre le Petit Espinet. Curieusement, le nom de chemin de Mejane a été attribué plus tard au chemin Payssat situé plus loin et, de surcroît, perpendiculaire.

Mejane (rue) — Ou Saint-Sernin. Ancien nom d'une partie de la rue du Taur.

Meknes (rue de) — Nom proposé le 12 janvier 1926 par Jean-René-Ludovic GINESTY, docteur en droit et notaire à Clermont-Ferrand, pour une rue du lotissement qu'il envisageait de réaliser. Une seconde rue devait s'appeler rue de Tazar, l'une et l'autre évoquant deux villes du Rif marocain. C'est aujourd'hui la rue du Sergent-Ginesty (voir ce nom).

Mélène — Laines, 8, rue Saint-Antoine-du-T (Mlles MONCAUT, 1950).

Mélodia — Disques, phonographes, 26, rue Saint-Antoine-du-T (1933).

Melville (rue) — Serait un ancien nom de la rue Elvire (COPPOLANI).

Mémoire (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Gramat.

Mémoire (rue de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794, dans sa liste de réserve.

Mémoire des rues (la) — Opération de mécénat culturel organisée en mars 1987 par les « Galeries Lafayette » sous forme d'exposition de cartes postales de rues anciennes, reproduites en très grand format et affichées en divers points de la ville.

Memorandum-faïence — Faïences et porcelaines, 6, rue du May (1920).

Ménagers (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794, dans sa liste de réserve, pour le quartier Arnaud-Bernard.

Mendelssohn (boulevard, devenu cheminement) — Le boulevard Mendelssohn avait été aménagé sur la rive gauche du Canal Latéral, à partir des Ponts-Jumeaux, en 1945. Par suite de l'établissement de l'échangeur de la rocade, et de la rocade elle-même, le boulevard a disparu. Un cheminement lui succède à l'échangeur qui, par une décision de 1983, garde le même nom. Félix MENDELSSOHN, compositeur allemand, né à Hambourg en 1809, est mort

à Leipzig en 1847. Il faut espérer que le vacarme de la circulation sur la rocade n'empêchera pas le souvenir du *Songe d'une nuit d'été* ou des *Romances sans paroles*.

Mendès-France (place Pierre) — Dès l'annonce de la mort de l'ancien président du Conseil, le député Gérard BAPT avait fait part au Maire de Toulouse d'un vœu ainsi exprimé :

« La disparition de Pierre MENDES-FRANCE, homme d'exception de notre vie publique et politique a provoqué une émotion unanime. Homme de dialogue, il restera dans l'histoire un de ceux qui font l'honneur de notre pays. Comme Léon BLUM, il était à la fois profondément juif, profondément socialiste, profondément Français. Je pense que l'attribution du nom de Pierre MENDES-FRANCE à l'une des rues de Toulouse, ville dont la tradition est de tolérance et de compréhension envers toutes les philosophies et les religions, recueillerait l'approbation unanime des Toulousains. »

Ce ne fut pas à une rue, mais à une place, que fut attribué le nom de Pierre MENDES-FRANCE qui, né à Paris en 1907, plus jeune bachelier, plus jeune avocat de France à 20 ans, plus jeune docteur en droit (21 ans), plus jeune député (25 ans), a eu une exceptionnelle carrière politique. Il fut président du Conseil du 19 juin 1954 au 5 février 1955. Il est décédé à Paris le 18 octobre 1982.

Meneri — Voir Meynery.

Menestrel (Au) — Lutherie, musique, 4, 6, rue du Poids-de-l'Huile et 6, square du Capitole (B. CABROLIER et Cie, 1897 ; J.P. LAFON, 1922).

Menestriers (rue des) — Dite aussi de Marsalot, Marcelot, ou des Tambourinayres. Voie ancienne disparue, au nord du Capitole.

Mengaud (rue) — Nom donné dès l'origine à une rue créée en 1903. Elle a été classée dans le domaine public le 21 octobre 1937. Il n'est pas certain que l'on ait voulu désigner Lucien MENGAUD, l'auteur des paroles de *La Toulousaine*, de *Rosos e Pimpanèlos*, du *Poutou* et de pièces comiques, comme *las aucos del Tourmas de Founsoyribos*. Lucien-Pierre-François MENGAUD est né à Lavaur en 1805. Époux de

Sophie REYNES, il est décédé à Toulouse, 27, rue des Lois, le 12 juillet 1877.

Menou — Lieu-dit du lotissement Constantin, rue Alfred-de-Musset et de Fenouillet. Voir Biot.

Menton (rue de) — Nom donné en 1961 à une voie nouvelle.

Menuisière (chemin de la) — Ancien nom, avant 1947, du chemin de Hérédia.

Menuisière (La) — Métairie à Soupetard, signalée déjà au XVIII^e siècle.

Menuisiers (rue des) — Rue ancienne du Port-Garaud. C'était à l'origine la rue Causenière ou du Four-Causenie (four à chaux). Le nom de rue des Menuisiers apparut à la fin du XVIII^e siècle, sans éliminer le précédent, toujours en usage vers 1825, mais attribué peut-être à une partie seulement de la rue. C'est ce que semblent indiquer les attributions révolutionnaires : VERGNES donne à la rue des Menuisiers le nom de rue des Lions et à la rue Causenière, rue des Subtilles (!). Le tableau de l'an II leur donne les noms : des Inébranlables et Guerrière. En 1890, la création des actuelles allées Paul-Feuga en emporta une partie. En 1984-1985, on démolit l'immeuble n° 22, début d'une « rénovation ».

Mer (la) — Poissonnerie, 20, rue Valade (1950).

Mercadal — Nom de la place où, dès le XV^e siècle, se tenait le marché aux bestiaux, hors la porte Arnaud-Bernard, à l'est du chemin de Launaguet.

Mercadier (rue André) — Nom donné en 1947 à une voie créée vers 1870, sous le nom de Petite rue Riquet. Dès le 26 février 1872, Joseph-Marie-Antoine de CASTERAN, avocat, proposait à la Ville la cession gratuite du sol. Ce fut une longue affaire.

Merci (église, couvent de la) — L'ordre de la Merci, institué à Barcelone en 1218 par Pierre NOLASQUE et Raymond de PENAFORT, eut sa maison à Toulouse dès le XIII^e siècle, hors la porte Arnaud-Bernard. En 1356, ils s'installè-

rent dans le Bourg, sous le vocable de Sainte-Eulalie, ce que les Toulousains déformèrent en Sainte-Aularye. Sur la porte de l'église était une sculpture représentant des esclaves aux pieds de la Vierge tenant l'enfant Jésus, pour rappeler leur raison d'être principale : la Rédemption des Captifs, c'est-à-dire le rachat des chrétiens capturés par les pirates barbaresques de la Méditerranée. Des processions à travers la ville, auxquelles participaient les nouveaux « libérés », rappelaient aux Toulousains la raison d'être et l'importance de l'œuvre des pères de la Merci. Saisi comme bien national à la Révolution, ce monastère et ses dépendances place Arnaud-Bernard, ainsi que jardin, grange et patus rue de las Croses, soit 3 012 toises carrées, furent vendus le 5 thermidor an VI à un nommé PELEGRY. Les bâtiments furent par la suite entièrement démolis, une partie constituant le sol de la place Arnaud-Bernard élargie.

Merci (rue de la) — Ancien nom de la rue de la Verge-d'Or.

Merci (rue de la) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Arnaud-Bernard : « L'on devrait nommer cette voie rue de la Merci qui rappellerait que le couvent de ces religieux était en ce lieu. »

Mercié (rue Antonin) — L'actuelle rue de ce nom n'est qu'un tronçon de l'itinéraire allant de la porte Saint-Etienne au port ou au pont de la Daurade. On a voulu y voir le « *decumanus maximus* ». En fait, la majeure partie porta le même nom : *carr. de Payranis*, Payras, ou Peyras (voir ce nom). Le long du monastère des Augustins, ce fut naturellement la rue des Augustins. Celui-ci devenant le Musée, le nom changea : rue du Musée. Le percement de la rue d'Alsace-Lorraine partagea la rue en deux tronçons. L'un devint la rue Genty-Magre, l'autre resta rue du Musée. En 1920, on lui donna le nom actuel. Marius-Jean-Antoine MERCIÉ, dit Antonin, célèbre sculpteur et peintre, élève de FALGUIÈRES, est né à Toulouse le 30 octobre 1845, fils de Guillaume MERCIÉ, forgeron en voitures et de Gabrielle-Françoise FORT. Il est mort en 1915.

Mercier (rue) — Nom proposé en 1896 pour la rue de la Balance. Il s'agissait bien d'Antonin MERCIÉ. Voir rue de la Balance.

Mercure Saint-Georges (hôtel) — Rue Saint-Jérôme-Place Occitane. Etablissement de 170 chambres, créé en corollaire de la rénovation du quartier. La chaîne des hôtels Mercure comprend plus de 50 établissements en France, Allemagne, Autriche et Andorre.

Merdosa (*carr.*) — C'est un nom vénérable, pour une rue de Toulouse, car le document qui la cite, au cartulaire de Saint-Sernin, est l'un des plus anciens : 1143 ! A la vérité, ce qualificatif pouvait s'appliquer à de nombreuses voies d'avant le pavé. Ce terme, d'apparence scatologique, ne l'était pas plus qu'il ne le fut dans l'héroïque bouche de CAMBRONNE, car il peut signifier : rue boueuse, fangeuse... d'où l'on sortait... crotté ! Bien entendu, cet adjectif a excité la verve des commentateurs. Ainsi, le « Docteur Tholosanus », dans le *Cri de Toulouse* de 1922 :

« Voilà encore un nom à restituer, mais il ne faudrait pas lui donner la traduction française afin de lui conserver toute la saveur de son ancien nom qui certainement devait avoir une raison d'être, que les textes de nos archives ne nous ont pas encore révélée ; tout ce que nous savons, c'est que, grâce à sa situation, la brise du soir devait apporter en ces lieux les doux parfums des lilas et des roses des jardins ensoleillés de la plaine de Montoulieu. La *Carriera Merdosa* devait probablement son nom à ces excellents gâteaux au caramel que l'on vend dans tous les fénétras sous le nom bien toulousain de *merdassous*. »

Mère Bélus (auberge de la) — Voir Auberge.

Mère de famille (à la) — 13, rue Saint-Antoine-du-T, hôtel Thibaut vers 1860. Spécialité de laines pour broderie.

Merens (rue) — Nom donné en 1934 à la première impasse de Bourrassol.

Méricant (rue) — Nom proposé en 1914 pour la rue Paul-Verdier (= rue Désarnauts) : « MÉRICANT (XIX^e siècle). Educateur dévoué des Jeunes Aveugles. »

Méricant (villa) — Rue du Dix-Avril. Dans sa délibération du 26 novembre 1919, le Conseil

municipal décidait la création de colonies scolaires dans deux domaines, les « villas » des Rosiers et Méricant. Dans cette dernière, on pouvait accueillir 150 enfants. Elle fut affectée à diverses écoles de filles. Louis-François-Augustin-Pascal MÉRICANT est né à Toulouse le 8 avril 1830, fils de Joseph MÉRICANT, tabletier, et de Thérèse-Françoise-Étman DESCAZAUX. Il fut lui-même sculpteur-tabletelier sur ivoire, professeur et directeur-adjoint aux ateliers professionnels de l'Institut des aveugles, à Toulouse. Il a créé et dirigé, à titre gracieux, pendant quatorze ans, les ateliers et est l'auteur du *Tableau pour l'enseignement des aveugles* (système Braille), mis à la portée de tous. Délégué en 1878 par l'Institut au Congrès tenu à Paris pour l'amélioration du sort des aveugles et, en 1889, délégué au même Congrès par le Conseil municipal de la ville de Toulouse. Honoré de deux souscriptions du ministère de l'Instruction publique et ayant obtenu pour ses différents travaux manuels et intellectuels des aveugles les Palmes Académiques, des diplômes d'honneur et médailles d'or aux différentes expositions, L. MÉRICANT est appelé avec juste raison comme Louis BRAILLE : le bienfaiteur des aveugles.

Méridional (restaurant) — 21, rue des Tourneurs. Succède vers 1945 au restaurant NIN.

Mériel (résidence Paul) — Angle rue Paul-Mériel et rue Saint-Jérôme (EEPI, 1974).

Mériel (rue Paul) — CHALANDE 410 — Primitivement en impasse, cette voie n'avait qu'un nom assez mal défini, entre autres, ruelle de la Boque. Sur l'immeuble qui portait le n° 10 de la rue Saint-Jérôme était une pierre portant : CUL DE SAC / DE LA / BOQUE... Sur la plupart des plans, elle n'a pas de nom. BRÉMOND et CHALANDE sont d'accord pour y voir la « rue » des Cavaliers, devenue rue Capacité au tableau de l'an II. CHALANDE indique en outre le nom de rue de la Tour... En fait, elle ne deviendra une rue qu'au XIX^e siècle. En 1854, BRÉMOND propose alors de l'appeler rue des Frères Troy (Jean et François de TROY). C'est alors la rue des Sirènes, nom qui déplut aux habitants (voir Sirènes), et que l'on changea en 1874 pour celui de Phalsbourg. En 1939, on lui donna son nom actuel.

Paul MÉRIEL, né à Mondoubleau (Loir-et-Cher) le 4 janvier 1818, fut directeur du Conservatoire de Toulouse en 1847. Il a composé et fait représenter *Le Tasse*, ode symphonique, paroles et musique ; *Cain*, oratorio, paroles et musique ; *L'Armorique*, grand opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles et musique ; *Les Précieuses Ridicules*, opéra-comique en un acte, livret arrangé par M. VALLADIER ; *Les Pâques de la Reine*, grand opéra en quatre actes et cinq tableaux, paroles de M. MARY-LAFON. Il avait épousé Clémence LABEDA, fille du directeur de l'École du Centre et sœur d'Aristide LABEDA, doyen de la faculté de médecine. Il est mort en 1897.

Mérimon (canton, rue) — CHALANDE attribue ce nom à la rue du Castel (= de la Hache) au XVI^e siècle, et conte à ce propos la petite histoire que voici :

« Le nom de rue Mérimon lui venait d'une auberge qui était installée au XVI^e siècle au n^o 9 de cette rue et au n^o 14 de la rue des Moulins et dont le propriétaire et tenancier s'appelait Mérimon COMBRES. Cette auberge ne devait pas précisément sa renommée à la supériorité de ses ragoués, elle la devait plutôt aux qualités louches de la maison. La femme du tenancier faisait un peu tous les métiers, entre autres celui d'entremetteuse et de receleuse ; elle allait attendre les chambrières qui venaient puiser l'eau pour boire aux radeaux du Pont-Vieux et du pont de Tounis, et les excitait au vol et à la débauche. Un jour, les Capitouls s'en émurent, on arrêta plusieurs de ses complices (novembre 1547), mais « la Mérigonne », aidée de plusieurs de ses voisins, se jeta sur les gens du guet et fit relâcher les prisonniers. Le Capitoul Pierre MADRON eut le nez cassé dans la bagarre, mais la Mérigonne fut appréhendée et, ne jouissant plus cette fois des complaisances capitulaires, alla expier sa rébellion dans les *carces* (prisons) de la Maison commune. Vers 1595, l'auberge fut vendue et la Mérigonne alla habiter dans une petite ruelle dans le faubourg Saint-Michel (rue du Piboul), qui prit alors le nom de rue de la Mérigonne. »

Mérigonne ou **Mérigoune** (rue de la) — C'est la rue dite de Piboul au faubourg Saint-Michel. Cette ruelle, disparue, était un élément de la rue du « Myl » (milieu) allant de la rue Poudepé à

l'impasse Augustin-Thierry. Tout le « canton », en 1625, portait le nom de la femme de Mérimon (voir ce nom)... Mérimon est un hypocoristique de Aymeric (Méric, Mérimon...). Cette « voie médiane » disparut. « Route peu fréquentée, lieu de dépôt d'immondices de la ville », les Capitouls la firent supprimer en 1782. Il ne resta plus à l'usage du public que le coin de Poudepé. Plus tard, fut aménagée sur le même itinéraire l'actuelle impasse Augustin-Thierry.

Mérimée (rue Ernest) — Cette voie, créée en 1868, porta d'abord le nom de Reine Hortense, puis ce fut la rue Neuve des Chalets. C'est sous ce nom qu'en novembre 1899, le propriétaire, M. SENAC, offrit le sol à la Ville. En 1914, on avait proposé de l'appeler rue Armand-Sylvestre. En 1928, on lui donne son nom actuel. Amédée-Charles-Ernest MÉRIMÉE est né à Lyon le 28 mars 1846. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, il fut professeur à la faculté des lettres de Toulouse. En 1886, alors que la langue espagnole était considérée en France comme une langue mineure, il créa, aidé par la municipalité, la première chaire d'espagnol en France. Marié avec Marguerite-Thérèse-Adèle FULCRAND, ils eurent un fils, Henri-Ernest-Gustave MÉRIMÉE, né le 14 janvier 1878, qui épousa Marie-Elisabeth-Caroline VAST. Il fut lui-même titulaire de la chaire d'espagnol, et il mourut à Toulouse, impasse de la Trésorerie, le 24 octobre 1926. Leur fils, Paul MÉRIMÉE, agrégé en 1928, professa au lycée Montaigne à Bordeaux, puis à la Casa Velasquez. En 1947, il est appelé à la faculté de Toulouse. Il est à l'origine des projets et plans qui ont permis le transfert de la faculté au Mirail.

Mérimée (rue Prosper) — Nom proposé en 1936 pour la rue latérale du Férétra (= rue Lucien-Béret, disparue). Prosper MÉRIMÉE, né à Paris en 1803, mort à Cannes en 1870. L'auteur de *Colomba* et de *Carmen* fut aussi inspecteur général des Monuments Historiques. A ce titre, il vint à Toulouse en 1834, en 1838 et en 1845.

Merisiers (Les) — Résidence, avenue Marcel-Langer, 1980.

Mérite (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Ferrières.

Mérite (rue du) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Sainte-Catherine.

Merlane (rue) — CHALANDE 358 — Dès le XIV^e siècle, c'est la rue Bordalès. Ce prénom féminin est peut-être celui de dame Bordalès, fille et héritière de Raymond de PUYBUSQUE en 1258, épouse de Guillelmus de NEMTZE. On pense que Raymond de PUYBUSQUE avait eu un illustre parrain, Raymond VI, Comte de Toulouse, qu'il servit fidèlement pendant la rude période de la guerre des Albigeois. Ce nom de rue Bordalès resta encore en usage au XVII^e siècle ; on l'appelait aussi rue des Affachadous, comme toutes les rues conduisant à la place Mage des Affachadous. Le nom de rue Merlane lui fut appliqué non en 1840, comme l'a dit CHALANDE, mais dès le XVIII^e siècle. C'est sous ce nom que VERGNES l'indique, pour la rebaptiser rue de l'Émulation, nom que reprendra le tableau de l'an II. Entre la rue des Trois-Banquets et la rue Fermat, c'était le coin de Malenfant en raison de l'Hôtel de Malenfant, nom qu'on tenta en vain d'officialiser en 1881.

Merlé (*camp del*) — Voir Chant-du-Merle.

Merle (garage du) — 15, rue du Chant-du-Merle. Succède vers 1945 au garage NICOLE et de NOE.

Merlin (portraits de mariage à domicile) — 34, rue de la Pomme (vers 1932).

Merlin (rue Paul) — L'une des voies de la cité-jardin des Fontaines, créée dès l'origine en février 1925, porte le nom du Docteur Jean-Paul-Barthélemy MERLIN, qui habitait la propriété dite « Octogone ». Il est né à Blida (Algérie) le 6 février 1852, fils de Jean MERLIN et de Marie GALCHE-GUILHOT et mourut le 21 septembre 1934 à son domicile 2, rue Paul-Merlin.

Merly (rue) — Très ancienne voie conduisant de Saint-Sernin à la porte de Pouzonville. Elle perdit de son importance quand cette porte fut murée. On l'appelait la *carr. Plani Vitalis Guilhelmi* ou *Pla Vidal Guilhem*, mais dès le XV^e siècle, c'est la *carr. del vent*, qui deviendra « des Vents », puis des Treize-Vents, selon un toponyme fréquent, mais le plus souvent appliqué non à

des rues mais à des... moulins à vent ! Treize-vents, c'est un peu plus que le compte pour faire la douzaine. Un *pagès* (paysan) de Treize-Vents, c'est un riche fermier, à qui rien ne manque. La rue était-elle particulièrement venteuse, pour justifier le nom ? La locution proverbiale se serait surajoutée. Les Treize-Vents y souffleront jusqu'en 1897, quand le nom de Merly lui fut donné, arrêtés seulement un temps avec VERGNES qui voulut rue de la Prudence, et le tableau de l'an II qui inscrivit rue Législateurs. Jean-Baptiste-Joseph MERLY, né à Toulouse le 19 mars 1828, fils de Pierre MERLY, brasseur, et de Marie SANTOUL, fut un célèbre chanteur baryton qui chanta au Théâtre des Italiens et se produisit à Berlin et à Naples. Il fut directeur du Théâtre du Capitole (1882).

Mermoz (avenue Jean) — Ancien nom de l'avenue Henri-Barbusse.

Mermoz (Le) — Dans « La Croix du Sud » rue Longaud (GEFIC, 1982).

Mermoz (résidence) — 67, chemin de la Butte.

Mermoz (rue Jean) — Nom donné en 1967 à une voie nouvelle. Jean MERMOZ est né le 9 décembre 1901 à Aubenton (Aisne). Pilote militaire, il est engagé comme mécanicien à Toulouse, le 13 octobre 1924, à Montaudran, puis comme pilote. Chargé successivement des diverses étapes de la « ligne », sa carrière n'est qu'une longue suite d'exploits. Le 12 mai 1930, il traverse l'Atlantique en un peu plus de 19 heures avec l'hydravion *Comte-de-la-Vaux* ; le 28 mai 1934, il réalise la première liaison postale avec *l'Arc-en-ciel*. Il sombrera dans l'Atlantique le 7 décembre 1936, aux commandes de *La croix du Sud*. C'était sa 24^e traversée et il avait à son actif 8 200 heures de vol.

Méroc (impasse, rue et place Louis) — Nom donné à deux voies du Hameau Languedocien, aux Pradettes, en 1983. Louis MÉROC, né à Saint-Gaudens le 12 septembre 1904, fit ses études à l'école Ozanam, puis au Lycée. Docteur en droit, il fit une brillante carrière dans la magistrature, fut substitué du procureur général à Toulouse et conseiller à la Cour. Il fut par ailleurs un passionné de la préhistoire et acquit

une solide réputation de savant, ayant été dans cette matière élève d'Emile CARTAILHAC et de l'abbé BREUIL. Il assura un cours public à la faculté des lettres et fut directeur des Antiquités Préhistoriques de Midi-Pyrénées. On lui doit de nombreuses découvertes, en particulier à Saint-Michel-du-Touch. Il est mort en juillet 1970.

Merveilleux (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue « Guilmerly » (= rue Quilméry ?).

Mesplé (rue Paul) — Nom donné en mars 1988 à une voie nouvelle dans la ZAC de Basso-Cambo. Paul MESPLÉ est né le 11 juin 1896, fils de Joseph-François MESPLÉ et d'Irénée-Gaudence SABARDU, qui tenaient le « Magasin Vert » place Esquirol. Il fut élève de l'École des Beaux-Arts et poursuivit une carrière d'artiste, grâce à ses aquarelles et ses huiles, et en raison de son dévouement à la Société des Artistes Méridionaux. Journaliste, il fut chroniqueur à *l'Express du Midi* et pendant plus d'un demi-siècle, assura la publication de *l'Auta*, dont il fut le principal rédacteur. En 1940, il fut nommé Conservateur du Musée des Augustins, et assura le progrès de l'étude des collections, tout en organisant de remarquables expositions, dont celle sur l'Age d'Or de la peinture toulousaine, qui révéla à Toulouse et à Paris, la richesse de cette école toulousaine. Ce fut l'occasion pour lui de publier, en 1961, un volume sur les collections de sculpture romane. Ces deux réalisations furent les ferments d'un renouveau dont devaient bénéficier les successeurs de MESPLÉ, quand on se décida enfin à trouver les crédits de la nécessaire rénovation. Ardent défenseur du patrimoine toulousain, Paul MESPLÉ combattit tous les vandalismes et, dans sa modestie, fut le véritable mainteneur de la Société des Toulousains de Toulouse. Il est décédé le 28 août 1982.

Mespoul (rue) — Ancienne rue du Port-Garaud qui n'a jamais changé de nom, sinon en l'an II pour celui de Sincérité. La rue Mespoul, ou le coin de Mespoul, porte le nom d'une famille de marchands de bois. Cela ne plaisait pas à BRÉMOND : « On lui a donné, sans doute, le nom de « quelqu'un » de ses anciens habitants, comme cela se pratique depuis longtemps dans

ces quartiers. Pour cette rue, nous avons le nom de Saint-Honorat, qui fut second évêque de Toulouse. »

Messenger (cheminement André) — Nom donné en 1972 à une voie nouvelle. André MESSAGER est né à Montluçon le 30 décembre 1863. Auteur d'une vingtaine d'opéras-comiques et d'opérettes à la musique gaie et vive, il mourut le 24 février 1929. Chef d'orchestre, il avait monté et défendu *Pelléas et Mélisande* de Claude DEBUSSY.

Messenger (rue André) — Ancien nom d'une partie de la rue des Sept-Troubadours. La famille du délicat compositeur de *Véronique*, de *Monsieur Beaucaire* et des *Deux Pigeons* protesta lorsque l'ancienne « rue du Canal » lui fut attribuée.

Messer Galvanh — Voir Misser Galvanh.

Messidor — Nom donné en 1794 au quartier Montaudran.

Messidor — Résidence « dominant la place Occitane » (SAURAT, 1975).

Mestre (impasse du Professeur-Achille) — Nom donné à une voie nouvelle tracée en 1978. Achille MESTRE, né en 1874, fut professeur à la faculté de droit de Toulouse, puis à Paris. Il est mort en 1960.

Mesures locales — Les documents anciens, en particulier les documents cadastraux et les actes des notaires utilisaient un système de mesure dont voici les principales correspondances avec le système métrique :

Longueur :

Canne de Toulouse = 8 empan = 1,796 m.

Empan = 8 pouces = 0,224 m.

Superficie :

Arpent = 4 pugnères = 56 ares 903.

Pugnère = 8 boisseaux = 14 ares 225.

Boisseau = 1 are 778.

A noter que l'ancienne mesure toulousaine, dite « brasse », est analogue à la canne.

Le « Pied du Roi » mesure, comme partout, 0,324 m.

Mesuret (rue Robert) — Nom donné le 15 janvier 1980 à une voie nouvelle de la résidence

« Les Corolles » à Reynerie. Une première proposition d'attribution du nom avait été formulée le 10 mai 1973. Robert MESURET est né à Bordeaux le 30 avril 1908. En dépit de solides études juridiques et d'un doctorat en droit, c'est vers l'art et les artistes du temps passé qu'il orientait ses recherches. Son mariage avec Raymond JOURDET le fit toulousain. Et l'art toulousain fut l'objet de ses recherches, menées tant dans les archives qu'à la découverte des œuvres. Nommé Conservateur des Musées Paul-Dupuy et Saint-Raymond, il les réorganisa, et réalisa de nombreuses expositions toujours accompagnées de catalogues révélant son érudition et qui sont restés les ouvrages de base des sujets ainsi traités. Son ouvrage, *Evocation du Vieux Toulouse*, bien que répondant à une tout autre intention, est considéré comme un « super-CHALANDE ». Robert MESURET est mort en novembre 1972.

Metché (chemin) — Ancien nom du chemin Delbousquet.

Météorologie Nationale — Avenue Eisenhower. En septembre 1972, Pierre MESSMER, Premier ministre, avait annoncé le transfert à Toulouse des services centraux de la Météorologie Nationale. En août 1977, Raymond BARRE posait la première pierre, au Mirail. Le 26 janvier 1978, les syndicats CGT et CFDT

posaient la seconde pierre. En septembre 1982, la première tranche, comprenant l'Ecole Nationale de la Météorologie, se réalise. Un an plus tard, le Centre National est inauguré. Le 6 mars 1987, ce dossier qualifié de « serpent de mer » est prêt à aboutir et Pierre MÉHAIGNERIE annonce que 1 000 fonctionnaires s'installeront bientôt à Toulouse, Jacques DOUFFIAGUE précisant, en décembre de la même année, que le transfert définitif serait terminé le 1er octobre 1991.

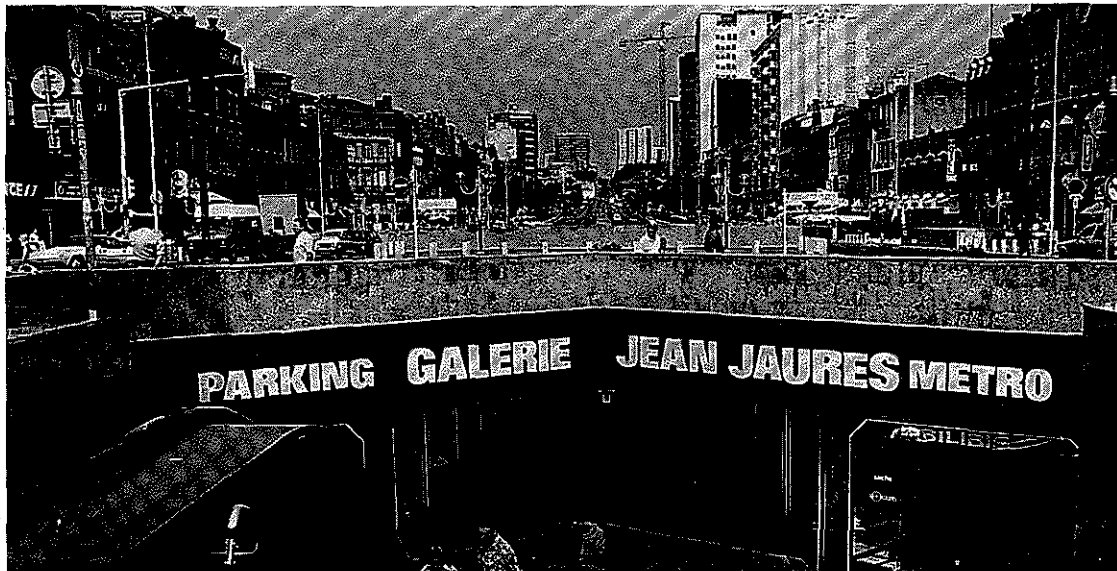
Metge (*la borda del*) — En 1478, à la limite du gardiage, dans la seigneurie de Saint-Simon.

Metge (*la borda del*) — Ici, le « metge » est maître Folc ANDRIEU, docteur en médecine, qui possédait des biens importants au terroir du Feretra, *a las condaminas*. C'est sur l'emplacement de sa « borde » qu'a été construit le couvent de Sainte-Marie des Anges (Récollets).

Bibl. — SALIES (Pierre), Sainte-Marie des Anges, pp. 40-41.

Metge (le) — Nom du quartier situé près de l'écluse de Lalande. On ignore quel « metge » (médecin) lui valut ce nom.

Méto — La nature géologique du sous-sol toulousain étant très favorable au percement de galeries, la solution de « méto enterré » est appa-



rue, dès 1972, comme préférable, en tout cas comparable à celle d'un métro de surface, ou d'un tramway. En juillet 1985, la décision a été prise de réaliser un transport en site propre sous la forme du métro VAL (Véhicule Automatique Léger). L'expérience du grand collecteur d'assainissement creusé de Bonnefoy au pont Saint-Pierre (1982) a été concluante, sur la possibilité du creusement. Une première étape de réalisation a été l'édification de la station Jean-Jaurès, et d'un tronçon du tunnel de 200 m, conjoints au parc de stationnement réalisé sous les allées (1987). La première ligne du métro, dite ligne A, de Jolimont au Mirail, comporte 16 stations.

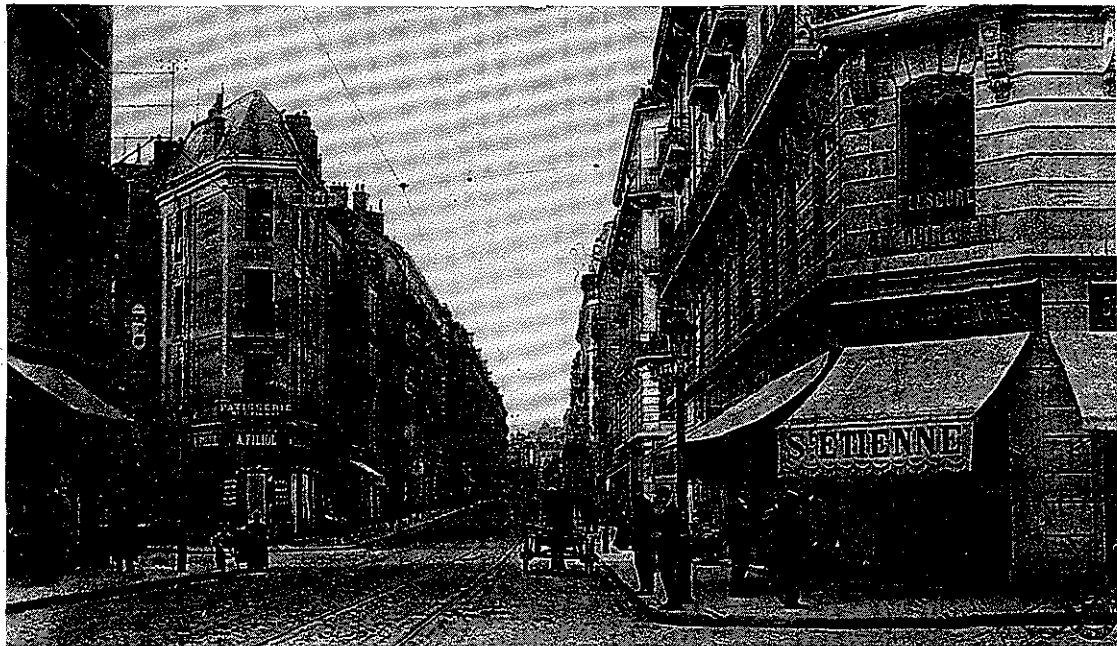
Métropole (Garage) — 10, boulevard de Strasbourg (1940).

Métropole (hôtel) — 18, rue d'Austerlitz (1950).

Metz (restaurant) — 10, rue Peyrolières. Succède vers 1930 au restaurant FONTES.

Metz (rue de) — Comprise dans le même projet que la rue longitudinale (rue d'Alsace), la rue transversale fut donc décidée en 1865 et son projet adopté par autorisation ministérielle du 14 juin. Ce n'était pas une idée absolument nou-

velle, puisqu'en 1776, les Capitouls avaient envisagé une grande voie du Pont-Neuf à la porte Saint-Etienne. Peut-être même, cette idée de faire s'ouvrir le Pont-Neuf sur une grande artère a-t-elle déterminé peu à peu notre rue de Metz, puis sa perpendiculaire, la rue d'Alsace. Dès 1867, tous les terrains nécessaires sont acquis. Le premier tronçon éventa le moulon des rues des Marchands et Malcousinat, et aboutit au Marché Couvert (place Esquirol) reconstruit depuis peu (1863), encore inachevé, et en passe d'être démolit ! Les travaux créèrent une situation longtemps inesthétique, et l'on se plaignait, en 1873, que « la rue de Metz accuse aujourd'hui à l'œil même le plus distrait les vices de son tracé ». Elle portait, depuis novembre 1972, ce nom évocateur de la guerre de 1870, qui avait remplacé celui de rue de l'Impératrice. Pour meubler le plan coupé laissé par l'amputation de la rue des Marchands, on projeta en 1872 d'y construire une fontaine monumentale (voir : Or de Toulouse). La liaison rue d'Alsace-Pont-Neuf étant réalisée, la grande circulation (la nationale 20 !) était assurée de pouvoir traverser la ville sans encombre. Une délibération du 25 mars 1893 décide l'achèvement de la rue de Metz, opération déclarée d'utilité publique le 6 décembre, et un arrêté du 14 décembre annonça, le prolongement de la rue vers la porte Saint-Etienne



et la suppression de la rue de la Colombe. Au début de 1894, on établit la liste des immeubles à exproprier. Le 22 novembre 1895, un arrêté interdit la circulation rue de la Colombe, en raison du danger des démolitions, qui ne se terminèrent qu'en 1897. Lorsque vint l'heure de la reconstruction des immeubles sur le nouveau tracé, on s'inquiéta de l'origine des matériaux, essentiellement les pierres qui devaient être taillées par des ouvriers toulousains, non par des étrangers ! On avait en effet conclu un accord avec une entreprise de Grenoble. De 1898 à 1910, l'ensemble est reconstruit, mais la dernière maison ne sera achevée qu'en 1931. La démolition du Marché Couvert de 1863, réalisée en 1892, acheva la liaison Pont-Neuf-Saint-Etienne.

Bibl. — COPPOLANI (Jean), Une opération d'urbanisme à Toulouse. Les rues nouvelles à la fin du XIX^e siècle, Mém. Acad. Sc., 1976.

Meubles Pharaon — 1, rue Pharaon (R. BALDY, 1950).

Meule de Paille (A la) — Restaurant, 19, rue Pharaon. Succède vers 1945 à la Cigale, restaurant ISLER.

Meunière (bar de la) — 59, puis 69, rue Bayard (Mme CANY, 1920).

Meurthe (rue de la) — Nom donné en 1960 à une voie nouvelle du lotissement des Bleuets.

Meuse (rue de la) — Nom donné en 1966 à une voie nouvelle. Comme la rue de la Somme, sa voisine, elle peut évoquer les combats de 1870, de 14-18 ou de 1940 !

Mexican-bar — 3, rue du Fourbastard (1950).

Meyer (impasse et rue Henri) — Nom donné le 17 mai 1977 à une voie nouvelle de la zone industrielle de Thibaud. De son vrai nom Heinrich MAYER, qualifié de « Theutonicus », cet imprimeur germanique vint s'installer à Toulouse, rue du Taur, en 1484 et imprima des ouvrages... en langue espagnole ! Il « produisit » jusque vers 1520.

Meynerie, Meneri, Maynery — Au début du XVI^e siècle, Jean de MEYNIER possédait à Cas-selardit une métairie de 24 arpents, un moulin sur la Garonne et dix autres arpents. Le nom du domaine fut mis au goût du jour sous le nom de Meynery. Il s'agit de la famille d'Accurse MEYNIER, président au Parlement, et de BERINGUIER-MEYNIER, celui de l'Hôtel... La métairie et le château construit entre-temps, appartenirent aux LA ROCHE, GILIBERT, PESSOLLES, DUTHIL, et BOYER-RASPIDE, à la fin du XVIII^e siècle.

Mezières — Nom proposé en 1873 dans une liste comprenant les villes de Châteaudun, Phalsbourg, Toul, pour « rappeler à notre génération et aux générations futures l'exemple du courage »...

Miallaria — Voir Maladrerie.

Miami-hôtel — 74, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1940 à l'hôtel-restaurant Jeanne-d'Arc.

Michaux (rue Colonel) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue de l'Observatoire (= rue Mamy) : MICHAUX, « Colonel du génie (1814) organisa d'une façon remarquable tous les systèmes de défense de Toulouse ».

Michel : Bénech — Colin — de Montaigne (voir ces noms).

Michel (bar) — 11, rue de la République (SACRISTE, 1950). Succède vers 1945 au bar PINGAREL.

Michel (bar) — 35, rue des Trente-Six-Ponts (1950). Succède au bar BUISSON.

Michel (restaurant) — 3, boulevard de Strasbourg (MICHEAU successeur 1912 ; Mme MICHEAU, 1920). Deviendra vers 1930 le café-restaurant BELOSSI, ancien Michel.

Michel-Ange — L'un des immeubles de la résidence Les Jardins de Renaissance, située boulevard Monplaisir, rues Bégué-David, André-Délieux et des Martyrs-de-la-Libération (Guy DEVAUX, 1978).

Michel-Ange (résidence) — 1, chemin Raynal (de POLO, 1985).

Michel-Ange (rue) — Nom donné en 1947 au chemin du Pont-Raynal. La création de la Gare Raynal anéantit le réseau des chemins ruraux, déjà fort réduit. Disparut ainsi le chemin qui reliait, au nord, celui de Lapujade, prolongeant au-delà du canal la rue de la Poudrière (rue de la Concorde) et sur lequel s'embranchent le chemin du Raisin. Hors la gare, au nord-est, le réseau se réorganisa différemment, perturbé encore par la création de la ligne de chemin de fer de Lexos, puis par la voie de son raccordement vers Montauban. Le Petit chemin Raynal, au nord, et le chemin de Croix-Daurade ou chemin Raynal, se confondirent, avec de surcroît, au sud, la rue Bêteille prolongée pour former d'un bout à l'autre l'actuelle rue Michel-Ange. Dans une étape intermédiaire, cet ensemble se divisa en : rue Pierre-Fontaine au sud, et chemin du Pont-Raynal au nord, le pont sous la voie de Lexos séparant l'une de l'autre ! On voit assez mal le peintre de la Sixtine, le sculpteur de *Moïse*, le délicat poète, le génial architecte que fut Michelangelo BUONARROTI, passant en rêvant de beauté sous les ponts du quartier Raynal.

Michelet (boulevard) — L'espace dégagé pour la commodité du chantier, autour de l'église Saint-Aubin commencée en 1845, n'eut guère besoin d'être autrement désigné que par le nom de l'église. Après son aménagement en boulevard, on formula le vœu, le 22 juin 1874, que le nom de l'abbé MONTELS qui avait consacré ses soins et sa vie à la nouvelle église, lui fût donné. En 1902, on lui substitua le nom de Jules-Michelet, plus conforme à l'anticléricalisme du temps. Jules MICHELET, né à Paris le 21 août 1798, fut chef de la section historique des Archives Nationales, professeur au Collège de France, et notre historien national. Lorsqu'il mourut à Hyères en 1874, ses funérailles sont l'objet de manifestations, car il a refusé de voir le prêtre et son enterrement est « civil »...

Michelet (CES) — 6, boulevard Michelet. Annexe : 3, rue Labéda.

Michelet (écoles maternelles) — 4, boulevard Michelet.

Michelet (écoles primaires publiques mixtes) — 5, boulevard Michelet.

Michelet (rue Edmond) — L'hommage rendu en 1902 à Jules MICHELET a coûté la rue à son homonyme Edmond MICHELET. Déporté à Dachau, trois fois ministre, Edmond MICHELET vivait selon l'esprit évangélique, et mourut en 1970, considéré comme un « saint de notre temps ». On avait envisagé, en 1972, de donner son nom à la voie nouvelle de la Cité Administrative.

Michon — LAFFORGUE nous indique : « Ce quartier, situé au sud du chemin de Croix-Daurade à Périole, en face du château de Nicol et à l'ouest de la route de Toulouse à Verfeil, vis-à-vis du château de Maurice, s'appela d'abord Michon, du nom de Jean MICHON qui possédait là une petite borde de douze arpents, une pugnerée et trois boisseaux en 1690. Cent ans plus tard exactement, le cadastre Grand-Voinet atteste que cette borde appartenait à la famille ROUBICHOU. »

Michon (A., puis Etablissements) — Alimentation-charcuterie, 51, puis 51-53, puis 47-49-51, rue Saint-Rome (1895).

Michoum — Cacographie pour Michoun.

Michoun (chemin de) — Ancien chemin rural qui desservait les propriétés de MICHOUN, ROUBICHOU et NICOL. En octobre 1887, on demande son classement. La demande est renouvelée le 31 mai 1888, assortie d'une demande d'élargissement. La prononciation de MICHON en langue toulousaine est « MICHOUN ». On voit parfois apparaître la forme sternutatoire « MICHOU ». Il ne faut pas serrer trop vite les lèvres après le « ou ».

Michoun (écoles maternelles) — I : 2, impasse Gabriel-Lippman, II : rue Saint-Tropez.

Michoun (écoles primaires publiques mixtes) — I : chemin Michoun, II : 2, impasse Gabriel-Lippman.

Mickey-bar — 19, rue des Trois-Piliers (CHAUFFETON, 1935 ; Mme CLAVIE, 1950). Succède vers 1930 à MALMONT, vins au détail.

Mickey-bar — Avenue Louis-Plana (1950).

Micocouliers (allée des) — Ancien nom de la rue du Rouergue.

Micocouliers (résidence des) — 126, rue Saint-Roch, 1985.

Micocouliers (rue des) — Ancien nom de la rue du Rouergue.

Micocouliers (rue des) — Voie tracée en 1973 au quartier de la Terrasse, dans l'ensemble dit Le Clos de l'Ormeau. Elle a reçu son nom le 18 février 1974, le micocoulier, arbre méditerranéen, faisant bon voisinage avec les mûriers, les magnanarelles et... l'Arlésienne !

Micoud (rue Jean) — Nom donné en 1947 à l'ancienne rue Tournante de Luppé (voir ce nom). Jean-Jacques-Guillaume MICOUD né à Grenade (Hte-Garonne) le 7 juillet 1898, fils de Jacques, et de Victorine RICHOU, marié à Elise-Andrée LALANDE, était chef de section à la Mairie de Toulouse. Militant du Parti socialiste, membre de la loge maçonnique « La Française des Arts », lieutenant de réserve, engagé volontaire en 1914-1918, il fit la campagne 1939-1940 et entra dans la Résistance. Il est « Mort pour la France » au maquis de Saint-Lys, le 12 juin 1944.



Jean Micoud.

Midi (café du) — 27, boulevard Lascrosses (1933 ; COUDERC, 1940).

Midi (chemin du) — Premier nom de la rue Coupeau, avant 1889.

Midi (hôtel du) — Place d'Orléans (= place des Carmes) (1845) puis 1, place du Capitole (POURQUIE, 1845 ; POURQUIE père et fils, 1865). Deviendra vers 1905 l'hôtel de l'Opéra (PORTET, 1906), dit encore hôtel de l'Opéra et du Midi en 1920 (GALY, propriétaire).

Midi (impasse du) — Premier nom de l'impasse Jean-Delfour, de 1923 à 1936.

Midi (rue du) — Très ancien chemin, qui suivait le cours du Sauzat et rejoignait le chemin de Restanque au-delà du Canal du Midi. Il prit le nom de chemin de Pelade, ou de chemin du Sauzelong (l'yéis du Sauzelong, tirant à Lespinet, 1587). Sur certains plans, vers 1900, apparaît le nom erroné de chemin de Ranguel où il ne menait pas. Après 1914, c'est la rue du Midi. Le pont du chemin de fer sous lequel il passe, est nommé pont du Midi.

Midica — En octobre 1945 s'ouvrait, place de la Trinité, une boutique appelée *Midi-Caoutchouc*. Son créateur arrivait du Quercy et s'appelait Marcel GARRIGOU. C'est un grand nom du commerce et des activités toulousaines. En 1960, la boutique, qui a grandi, est rebaptisée *Midica*, consacrée aux matériaux nouveaux, plastiques et synthétiques. En 1973 l'établissement occupe l'emplacement des « Galeries Barbès ». Au chapitre des anecdotes sur *Midica* on peut rappeler celle des scoubidous. Marcel GARRIGOU pressentant la vogue de ces gadgets yé-yés, avait acheté un énorme stock de gaines de fil électrique. Certains Toulousains se souviendront certainement des attroupements sur le trottoir devant *Midica*, le seul endroit où l'on pouvait acheter de quoi fabriquer son scoubidou... Roland GARRIGOU succédant à son père, a axé le magasin sur la « multi-spécialité ». En 1985, le magasin de la place Esquirol comptait 130 salariés et s'accompagnait d'entrepôts à Lespinasse et au Coq-d'Inde, et de trois nouveaux magasins à Gramont, Labège et Montauban.

Midi-casquettes — Fabricant, 11, rue du Pont-Vieux (SENTEIN-GABIGNAUD, 1933).

Midi-chemise — 16, boulevard Pierre-Sémard (1950).

Midi-électrique — 1, rue Héliot (BOURCHTOFF, 1920).

Midifac — Résidence au Mirail, avenue du Tabar (ATIL 1974).

Midi-garage — 4 bis, boulevard Carnot (CAMPREDON, 1905). Deviendra vers 1920 : Automobiles Peugeot.

Midi-ménage (A) — Articles ménagers, 10, rue de Metz (vers 1935).

Midi-textile — Nouveautés, 2, rue du Salé (1933).

Midi-textile — Vêtements ecclésiastiques, 2, rue Fermat (1920).

Miègesolles (avenue) — Ancien nom de l'avenue Albert-Bedouce.

Miègesolle (chemin de) — Ancien nom, avant 1947, du chemin des Maraîchers.

Mièjesolle — Ce petit ruisseau, qui passe aujourd'hui inaperçu et s'engloutit dans le réseau canalisé souterrain, eut jadis grande importance. Descendu de Pouvourville, le long du chemin dit aujourd'hui du Vallon, puis de la propriété de Bellevue (le lycée) il traverse la route, longe le chemin qui porta longtemps son nom et est aujourd'hui stupidement voué aux maraîchers qui n'y ont jamais existé, et s'étale dans la plaine de Ranguel. Presque toujours à sec, brusquement grossi lors des orages, il y causa maintes inondations. C'est qu'il avait depuis longtemps perdu le souvenir de sa confluence avec le Sauzat... Sur le reste de son parcours (rues du Midi, Léo-Lagrange, Trente-Six-Ponts) aujourd'hui invisible, il se confondit si bien avec son ancien allié que les documents désignent là, le ruisseau capricieux de l'un ou de l'autre nom. Miègesolle est un nom courant pour les ruisseaux dont l'eau n'est guère... courante ! On connaît

d'innombrables Mule sole, Moille solle, Milha sola, Midasols, Medassolles, Mollisoles et autres, un peu partout : Midi, Centre et Est de la France. Sa signification la plus probable est : mouille-semelle, car il y a si peu d'eau qu'on ne se mouille que la semelle du soulier en le traversant.

Mieyt, Micy, Mil... (rue *del*) — Ancien nom de l'impasse Augustin-Thierry. C'est le vestige d'une ancienne voie suivant la bissectrice de l'angle formé par les rues de l'Observance (Achille-Viadieu) et Saint-Michel.

Mignon (place) — Le 30 novembre 1932, lors de la création du lotissement Laurens à Montaudran, l'ouverture de la rue Ambroise THOMAS était prévue, avec une place circulaire, dite « place Mignon », de 25 m de diamètre, au milieu de cette rue. Ambroise THOMAS composa l'opéra *Mignon* en 1866.

Mikhael (Ephraïm) — Buste au square Wilson. Georges-Ephraïm MICHEL, dit MIKHAEL, est né à Toulouse le 25 juin 1866, fils de Louis MICHEL, négociant, et de Noémie CARCASSONNE. Elève à l'École des chartes, cet archiviste-paléographe fut un poète qui voua un véritable culte à la beauté formelle. Il est mort le 5 mai 1890.

Milan — Résidence, place de Milan (GIESPER, 1965).

Milan (café-hôtel de) — 45, rue Denfert-Rochereau et 27, rue Bonrepos (DUREL, 1920); puis 9, rue Bertrand-de-Born (TRIPIER, 1950).

Milan (éditions) — Dans le domaine des mensuels et livres pour enfants, elles sont le numéro 1 de l'édition française en province, la seule maison d'édition d'ampleur nationale dans la région. L'aventure a commencé au 20, rue de l'Étoile, à Toulouse, en 1980, où Alain ORIOL, Michel MAZERIES, Bernard GRIMAUD et Patrice AMEN créent *Toboggan*, un mensuel pour les quatre à huit ans, qui lance les éditions MILAN. Tel est le nom. La rue de l'Étoile étant une bonne étoile, la geste de cette période épique impliquait une réinstallation... rue des Gestes, au numéro 9. Là, naquirent *Mikado* et *Toupie*. Deux p'tits frères devaient suivre : *Diabolo* et

Wapiti. La rue des Gestes est étroite, barrée et encombrée. Un plus long espace apparaît nécessaire pour ouvrir un nouveau chapitre avec une réinstallation dans la zone du Chapitre, 300, rue Léon-Joulin. Léon JOULIN s'attacha à découvrir les civilisations vieilles de deux mille ans. Les Editions MILAN avancent à grands pas vers l'Europe de 1992 et vers le troisième millénaire.

Milan (place de) — Nom donné en 1958 à une place nouvellement créée.

Milhès (laboratoires) — 28, rue Paul-Bert (1950).

Milhès — Métairie et domaine, sur le chemin du Féréira (XVIII^e siècle). L'immeuble, l'un des plus anciens du quartier, a été respecté et restauré en 1984, lorsque l'Agence du Bassin Adour-Garonne s'y installa (architecte Dominique ALET).

Milhès (rue) — Voie créée en 1904. Appelée chemin de Bourrassol, elle porta aussi, dès l'origine, le nom de MILHÈS, famille propriétaire du moulin sur la Garonne (moulin Taléxy).

Mil-Huit-Cent-Quatorze (rue) — Créée vers 1880, cette voie s'appela d'abord rue Escats. En 1889, on lui donne son nom actuel, qui évoque la célèbre « bataille de Toulouse ». Le dimanche 10 avril, jour de Pâques, par temps clair et vent d'autan, la bataille s'engage dès 6 heures du matin ; elle durera jusqu'à 21 heures. Quelque 35 000 Français se sont opposés à 50 000 Anglo-Espagnols : 321 tués chez les Français, 593 chez l'adversaire...

Milieu (rue du) — Ancien nom de la rue Charles-Baudelaire.

Millavois (hôtel) — 22, rue André-Mercadier (MAGUY, 1950).

Mille couleurs (Aux) — Peinture, 3, rue du Salé (GAURET jeune, 1890).

Millet (chemin Jean) — Nom proposé en juin 1936 pour une voie sans nom, à laquelle on attribue en octobre de la même année le nom rue John-Tyndall (= rue des Félibres).

Millet (rue Jean) — Nom donné à une voie nouvelle créée en 1960. Jean-François MILLET, né à Gréville (Manche) le 4 octobre 1814, est mort à Barbizon le 20 janvier 1875. Il est le peintre des *Glaneuses*, de *l'Angéhus*...

Milré — Lingerie, 15, rue d'Alsace-Lorraine (1940).

Mimosa (bar du) — 20, rue de la Concorde (1950).

Mimosas (avenue des) — Nom donné en 1935 à une voie nouvelle. Elle allait des Hortensias aux Glaïeuls. Seuls les Glaïeuls lui demeurent.

Mimosas (restaurant des) — 21, place Saint-Georges (1940).

Mimosas (rue des) — Ancien nom de la rue Alfred-de-Vigny.

Minard, Mynart — Voir Ninaut.

Minerva (les Ateliers) — Meubles d'art, anciens... 33, rue Monplaisir et 29, rue Maignac (1920).

Minerva — Cires et encres, 5, rue des Teinturiers (1920).

Minerva — Robes et manteaux, 14, rue des Tourneurs (1933).

Minervas — Coiffure, 2, rue Cujas (1950).

Minervois (Au) — Bar, 3, rue des Tourneurs (1950).

Minet friand (Au) — Confiserie en gros, 3, rue d'Aubuisson (1950).

Mineurs — Voir Frères Mineurs.

Minim-bar — 3, avenue des Minimes (1935).

Minimes (avenue des) — Ce tronçon de la nationale 20, qui traverse le faubourg, en a pris le nom : d'abord rue du Faubourg-des-Minimes (1860) ce qui était un peu long, puis avenue des Minimes (1897). Avant quoi c'était tout simple-

ment la route de Paris, et antérieurement encore (XVII^e siècle) le grand chemin de Montauban. En 1906, on entreprend d'améliorer cette avenue, à la demande du conseiller BESSAT, qui souhaite le prolongement des trottoirs de contre-allées, de l'avenue jusqu'à la barrière de Paris : « Cette amélioration s'impose surtout depuis que les tramways électriques suivent cette voie. Comme elle est, en outre, sillonnée de nombreux véhicules, elle présente un réel danger pour les piétons qui ne peuvent que difficilement se garer. Cette amélioration présenterait un autre avantage, celui de permettre aux gens de circuler sans se croquer jusqu'aux chevilles, car vous savez qu'en hiver, il y a sur cette route énormément de boue. J'ajoute que, pour ce travail, on pourra facilement trouver le crédit nécessaire, grâce à la vente par petites parcelles du terrain communal. »

Minimes (boulevard des) — C'est le nom donné au boulevard qui a été aménagé sur la rive droite du Canal du Midi, en amont du pont des Minimes, à partir de 1865. Dès l'année suivante, BRÉMOND avait proposé ce nom.

Minimes (chemin de ronde des) — Ancien nom du boulevard Silvio-Trentin.

Minimes (chemin des) — Ancien nom de la rue du Caillou-Gris.

Minimes (colonnes des) — Voir Colonnes.

Minimes (croix des) — A l'entrée du chemin de Launaguet (= avenue Frédéric-Estèbe) (1783).

Minimes (les) — Ecole primaire catholique de filles, 17, rue du Général-Bourbaki (1965).

Minimes (église, couvent des) — Une première église, en l'honneur de saint Roch, aurait été bâtie en 1392, hors la porte d'Arnaud-Bernard. C'est en ce lieu que vinrent s'établir, au début du XVI^e siècle, les religieux dits Minimes, ordre qui avait été fondé en 1452 à Cosenza (Calabre) par saint François de Paule. Le 8 mai 1503, Laurent ALAMAN, évêque de Grenoble et abbé de Saint-Sernin, reconstruisit l'église pour y accueillir les Minimes. Les travaux ne s'achevèrent qu'en 1520. Le vocable de Saint-Roch fut

conservé, aussi les nouveaux religieux furent-ils nommés, par le peuple, les « Rouquets ». Le couvent fut le site idéal où les grands personnages, arrivant à Toulouse par le nord, attendaient le moment de leur entrée solennelle. C'est aux Minimes que le Parlement, les Capitouls et autres représentants des corps de la Ville, allaient les saluer. Les église, cloître, enclos, jardin, vignes et terres des Minimes formèrent, au XVII^e siècle, un ensemble de 18 arpents, 3 pugnerées, 1 boisseau. A la Révolution, saisi comme bien national, cet ensemble, sauf la chapelle, fut vendu en trois lots, le 16 fructidor an X ; l'ensemble fut adjugé à Laurent FABRE, négociant. Le 10 avril 1814, les bâtiments furent crénelés et contribuèrent à la défense du faubourg et de la tête de pont voisine : le couvent fut occupé par un bataillon du 31^e léger, commandé par le major BOURBAKI, père du célèbre général BOURBAKI (1816-1897) dont on a donné le nom à une rue du quartier, et des Espagnols sous le commandement du général FREYRE, qui s'aventuraient le long du canal, y subirent une cruelle déroute. Pendant près d'un demi-siècle, le couvent fut occupé par des usines, notamment une minoterie, et par des écuries, qui furent parfois utilisées par des régiments de cavalerie de la garnison. La chapelle servit, semble-t-il, de lieu de réunions privées ou publiques, qu'il s'agisse du banquet réformiste du 6 janvier 1818 qui préluda dans notre ville à la révolution de février, ou des campagnes électorales de 1848 et de 1849. C'est ainsi que le citoyen TERRAILLON, président de la Société des travailleurs, y convoqua pour le 2 avril 1848, tous les corps de métiers en vue de choisir quatre candidats à la Constituante. Mais, au dernier moment, on craignit que le local ne fût trop petit, et la réunion se tint sur la Prairie des Filtres.

La chapelle, rachetée par la Ville, est devenue l'église actuelle : le 19 février 1850, le Conseil municipal était saisi d'une pétition des habitants de ce quartier, qui sollicitaient l'établissement d'une paroisse et l'acquisition de l'ancienne chapelle. Par lettre du 5 décembre suivant, l'Archevêque déclara qu'il donnait son entière approbation à ce projet. Le 5 novembre, la dame LAURET, propriétaire de la chapelle, en avait proposé la vente. Le 8 mai 1851, le Conseil municipal vota l'acquisition de l'église et du presbytère pour une somme de 30 000 francs :

25 000 payables en cinq annuités à la charge de la Ville, les 5 000 francs restants devant être payés, de même que les frais d'acte et les réparations, par les sieurs Pierre BONNAL, curé de Lalande dont dépendait ce quartier, Pierre CHAULET, Michel DUPUY, Jean GASPARD, Auguste BREX, Jean-Marie PAUMEL et Raymond MAINVILLE, notables du lieu. C'est en juin 1852 que furent définitivement fixées les limites de la nouvelle paroisse qui emprunta son territoire aux deux paroisses de Lalande et Croix-Daurade (voir Lalande). La cérémonie de la bénédiction de l'église et de sa dédicace à saint François de Paule, son nouveau patron titulaire, eut lieu le 13 août 1852, un vendredi, et ce ne fut peut-être pas sans le dessein de pouvoir célébrer plus à l'aise, deux jours plus tard, l'Assomption en même temps que la fête impériale du 15 août déjà rétablie par le « prince-président » au profit de ses ambitions. L'église, ornée de guirlandes et de couronnes, avait reçu un badigeon semblable à celui qui la revêtait à la fin du XVIII^e siècle : le pavé de la nef, du chœur et du sanctuaire avait été entièrement renouvelé ; quelques tableaux du Musée, prêtés par la Ville, ornaient les murailles ; une tribune avait été construite pour les solennités, et on annonçait que la Ville ferait bientôt ouvrir les chapelles, dont la principale, celle de saint François de Paule, fondateur des Minimes, renfermait des peintures intéressantes. Mais ce n'est que plus tard qu'elle fut pourvue de la flèche élégante qui surmonte son clocher.

Minimes (impasse des) — Voie privée, ouvrant sur le boulevard de l'Embouchure, classée dans le domaine public en 1885.

Minimes (moulin des) — Adjacent à l'écluse en aval du pont. Sous la Révolution, ce fut le moulin de l'Espérance.

Minimes (place des) — Nom donné de 1890 à 1937 au carrefour des avenues Frédéric-Estèbe et des Minimes, précédemment sans nom ou désigné par la croix qui y était plantée.

Minimes (pont des) — Construit avec le Canal du Midi, ce pont fut orné de deux colonnes, en 1838 (voir Colonnes des Minimes), qui longtemps arrêterent toute idée de transformer le

pont en l'élargissant. Il fallut bien réaliser cette transformation qui se fit à partir du 17 avril 1968 ; pendant un an, deux passerelles provisoires assurèrent le trafic, tandis que la navigation sur le canal voyait sa vitesse limitée à... 2 km à l'heure. VERGNES avait voulu l'appeler « pont des Etoiles ». Au tableau de l'an II ce fut le pont Beaurepaire.

Minimes (quartier des) — La création du Canal du Midi a donné des limites précises, vers le sud, au quartier des Minimes. La gare Raynal joue le même rôle à l'est, mais ses limites sont moins nettes vers le nord où le territoire jouxte quelque part celui de Lalande, et moins encore à l'ouest où il faut atteindre le Canal Latéral pour trouver quelque frontière solide. Mais si le centre historique fut bien le couvent qui donna le nom, l'épicentre de l'activité est la place du Marché-aux-Cochons. Le quartier eut jadis son « fenêtre » le dimanche de la Passion, et ses innombrables processions à saint Roch. La « baloche » des Minimes fut l'une des plus « courues » de Toulouse. Il y en eut même deux : le deuxième dimanche d'août, place du Marché-aux-Cochons, et le premier dimanche d'octobre, place du Monument (angle avenues des Minimes et Frédéric-Estèbe). Un rôle d'animation plus « moderne » surgit parfois d'autres initiatives, celle de l'Association des commerçants, par exemple (1983 et années suivantes) ou l'Association des habitants du « quartier Nord » qu'anime Marc MIGUET (exposition « De Lalande au pont des Minimes en 1900 » réalisée en 1984). Est-ce un « bon quartier » ? Il a ses nuisances, ses sujétions. Plus qu'un autre ? C'est à démontrer. Il vaut peut-être mieux se fier à cette comptine :

Le faubourg des Minimes
Est un bon quartier,
Il y a des jeunes filles
Prêtes à marier.
(*nom de fille*) en est une,
C'est la désirée ;
Va dire à ta mère
De la demander.
O mon cher (*nom de garçon*)
Ne te fâche pas,
Si elle est jolie,
Elle sera pour toi !

Minimes (rue des) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour la rue allant de la route « impériale » jusqu'aux champs, après avoir longé l'église et traversé les anciennes dépendances du couvent.

Minimes (rue du Faubourg des) — Ancien nom de l'avenue des Minimes.

Minimes (rue latérale des) — Ancien nom de l'impasse Charles-Fourier.

Minimes à Croix-Daurade (chemin des) — Ancien nom de la rue Pierre-Cazeneuve et du chemin Raynal.

Minimes à Launaguet (chemin des) — Ancien nom des rues de la Balance, Négrenays et Ernest-Renan.

Ministre (porte du) — Autre nom de l'ancienne porte Villeneuve. En 1562, on la mura « en détestation de ce que les prédicants (huguenots) sortaient par cette porte pour aller au prêche ». C'est peut-être la raison de son nom.

Minitunnel — C'est ainsi qu'on a souvent désigné le passage souterrain créé aux allées Charles-de-Fitte pour la traversée de la place Saint-Cyprien, à l'époque des « autoponts » jugés irréalisables ou indésirables dans ce grand carrefour. La faible hauteur de ce tunnel a coûté la carrosserie à maintes « caravanes ».

Minjo-poumos (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue Riquet.

Minorettes — Nom populaire des religieuses de Sainte-Claire de l'ordre de Saint-François, par analogie avec les Frères Mineurs franciscains.

Minorettes (four des) — Rue de la Fonderie, près du couvent de Sainte-Claire.

Minorettes, Minoretas (rue des) — Ancien nom de la rue de la Fonderie.

Minorum (carr.) — Voir Cordeliers, Frères Mineurs.

Mioland (rue) — Ancien nom, donné par BRÉMOND en 1866, à une partie de la rue de la Sainte-Famille : MIOLAND, « Archevêque de Toulouse, bienfaiteur de ce faubourg » (des Minimes).

Jean-Marie MIOLAND, né à Lyon le 26 octobre 1788, fut coadjuteur du Cardinal d'ASTROS, puis Archevêque de Toulouse en 1851. Il est décédé le 16 juillet 1859.

Minville (centre Alban) — Nom donné à un ensemble culturel et sportif, allée de Bellefontaine. Entraîneur des Dauphins du TOEC, Alban MINVILLE dirigea la prestigieuse carrière d'Alex JANY. Retiré à Toulouse, il créa une marque de maillots de bains dont il fit le commerce. Il est mort en avril 1970, âgé de 74 ans. La piscine du Centre a été construite en 1970. Elle a été remise à neuf en 1986.

Mir (rue Achille) — Nom donné en 1985 à une voie nouvelle, au Mirail, entre les Asphodèles et les Amaryllis. Né à Escalles (Aude) en 1822, Achille MIR fut instituteur et directeur de l'Annexe de l'Ecole Normale de l'Aude. Il dirigea aussi, en 1869, la manufacture de draps de « La Trivalle ». En 1876, il écrit *La Cansou de la Laousèto* et l'inénarrable *Lutrin de Ladèr* (1877) qui connut de nombreuses rééditions et fit la joie de bien des veillées paysannes, au moins autant que des félibres. Achille MIR mourut le 10 août 1901 au 63 du boulevard Barbès, à Carcassonne.

Mirabeau (rue) — C'est l'ancienne rue Zacharie, tracée vers 1870, et qui reçut son nom actuel en 1887. Gabriel-Honoré RIQUETTI, comte de MIRABEAU, n'était pas beau. Il naquit le 9 mars 1749 avec un pied tordu, deux grosses molaires et la langue retenue par un filet. A trois ans, la petite vérole marqua son visage. Elu député le 4 avril 1789 par le tiers-état, il chercha à sauver la monarchie. Il mourut le 2 avril 1791.

Mirabel (place, rue) — Ancien nom de la rue de Rémusat.

Mirabel (prison de) — Ou du Sénéchal. Elle devait son nom à la tour érigée sur l'emplacement où s'élèvera, rue de Rémusat, la faculté des lettres.

Mirabilis (Le) — Résidence, rue Saint-Luc (Guy DEVAUX, 1979) : « Le Mirabilis est une espèce de « Diamant », très joli petit oiseau exotique, élevé jadis par la famille BASTIDE, propriétaire du terrain. »

Miracles (rue des) — Créée vers 1890 et classée dans le domaine public en 1900. Son nom serait « une allusion comique à des incidents survenus dans une maison de la rue, à une époque mal déterminée » (COPPOLANI). Dans ce cas, le nom de rue des Mystères ne serait pas déplacé !

Miracles (rue des) — Serait un ancien nom de la rue de l'Esquile (d'après CORRAZE).

Mirail — Voir Toulouse-Mirail et ZUP.

Mirail (avenue du) — Voie de desserte et de contournement de la ZUP du Mirail, créée avec elle.

Mirail (château du) — Le nom de ce château qui connaît une extraordinaire extension en raison de la ZUP et de l'Université qui l'ont adopté, a une bien modeste origine. En 1478, il n'y a encore qu'une *borda bassa* appartenant à Jehan de FORGIS, Licencié, qui habite la rue « del-Pont-Vieilh ». Sa veuve, qui teste en 1501, institue son héritier noble Guillaume de COSMANS *dict lo Miralh*. En 1571, Antoine de COSMANS possède la borde, avec jardin, vignes, bois, nauzes et canal. Ce canal est probablement l'aqueduc antique qui collectait les eaux de Lardenne. Le domaine appartient ensuite aux DESPIE puis aux MONDRAN. Au XIX^e siècle les familles de LAPERSONNE (des Grands magasins) puis NINGRES, possèdent le Mirail. Avant de devenir le siège de l'administration de l'Université de Toulouse-le Mirail, le château servit de centre de retraites spirituelles. L'aménagement se fit en 1955. Ce fut Notre-Dame du Mirail. En 1947 on y avait établi une école d'Agriculture préparatoire à l'École de Purpan, sa voisine. La famille NINGRES avait offert ce château aux jésuites pour y transférer leur maison de retraites de La Bastiolle près de Montauban.

Mirail (chemin du) — C'est le chemin qui, de la route de Cugnaux, conduisait au château du Mirail. La création de la ZUP en a considé-

ablement modifié l'itinéraire.

Mirail (petit chemin du) — Ancien nom de l'avenue de Reynerie.

Mirail (petit chemin du) — Ce chemin, tracé dans l'alignement du chemin de Basso-Cambo, mais avec une longue solution de continuité à hauteur de Bellefontaine et du Mirail, est certainement un vestige de l'itinéraire antique qui, de Cugnaux, descendait vers la basse plaine.

Mirailh ou Mirail (chemin du) — La métairie ayant appartenu aux DURANTI, à Croix-Daurade, s'appela le Mirailh, et le chemin qui y menait en prit le nom.

Mirailhon (impasse du) — Nom donné le 22 juin 1978 à une voie desservant la résidence des Pradettes. Ce diminutif, à allure « francimande », a été choisi dans l'ignorance de son ancien homonyme de Croix-Daurade.

Mirailhou ou Mirailou (chemin du) — Ancien nom du chemin de Lapujade.

Mirailhou, Mirailou (chemin et métairie) — Ainsi nommée aux cadastres de 1478 et 1571, et dans de nombreux documents au XVII^e siècle, la métairie fit partie du domaine que Jean-Marie LAPUJADE se constitua. Le nom de Lapujade fera oublier les anciens noms. Le chemin en a pris le nom.

Mirailhoux (al) — Lieu-dit « à l'Hers », non identifié : 1614.

Miramar (rue) — Voie créée vers 1925 dans un lotissement commencé en juillet 1923, sur des terrains appartenant à la Société Toulousaine d'Effilochage, demandée le 10 mars 1925 par le baron de PINS, 19, rue de l'Inquisition, liquidateur de la Société. Elle a été classée dans le domaine public le 21 octobre 1937. Après la construction de la digue, il fallut « désenclaver » la rue, en 1983, ainsi que ses voisines.

Mirapeys — Voir Mirepoix.

Mira Sol (villa) — Avenue centrale de Courrèges (= avenue Paul-Langevin), (BACQUIE, 1933).

Mireille (rue) — Voie prévue dans le lotissement Laurens en bordure du chemin vicinal n° 7 (avenue Jean-Rieux). Elle avait été primitivement dénommée rue Sainte-Marguerite, mais il existe déjà une rue de ce nom au quartier des Amis-donniers.

Mireille (villa) — 24, rue Maignac (= rue des Martyrs-de-la-Libération), (GRAULE, 1933).

Mirelet (Le) — Résidence (GSCIC, 1982).

Miremont — Nom de l'un des moulins des Moulins du Château, au XIV^e siècle.

Mirepoix (Collège de) — 5, rue Mirepoix. CHALANDE 312 — Collège fondé en 1417 par Guillaume DU PUY, évêque de Mirepoix. Des lettres patentes du 28 mai 1463 semblent indiquer qu'il fut détruit par le Grand Incendie. Il abritait huit pauvres étudiants en droit. Supprimé à la Révolution, on pouvait voir naguère de notables parties de ses bâtiments composés de galeries de bois, mais en décembre 1906, un incendie obligea à démolir ces vestiges qui ne furent pas réédifiés. C'étaient peut-être d'intéressants témoins du type de reconstruction d'après la catastrophe de 1463. Le vocable du collège était Saint-Nicolas.

Mirepoix (rue) — CHALANDE 311 — A l'origine, c'est la rue de la Ylha, traduit en L'Isle, de *Insula*, en raison de la famille de ce nom qui l'habitait. En 1443, on trouve : *carr. de Insula sive dels Negres*. Mais c'est bientôt le nom de Mirepoix, *Mirapeis*... sauf pendant l'intermède révolutionnaire qui en fait la rue Magnanime. Exceptionnellement, on rencontre le coin de Saint-Nicolas, ou rue Saint-Nicolas de Mirepoix (1626) mais on évite ce nom qui prête à confusion avec la rue homonyme de Saint-Cyprien. Le 3 juillet 1979, le Conseil municipal envisage l'aménagement de la rue.

Miroir (logis à l'enseigne du) — Rue du Four-bastard en 1444.

Miroir des Modes (Au) — 22, rue des Changés (DUCASSE, 1920).

Mirouse (rue Lucien) — Voie créée en 1957. Elle porte le nom du promoteur et propriétaire, Lucien MIROUSE, du Comptoir du Pneumatique, 13, allées Forain-François-Verdier.

Mirra — Couturier-fourreur, 30, rue de Metz (1920) puis 2 bis, rue d'Alsace-Lorraine (1930).

Miséricorde (bureau de la) — Successeur moral de la confrérie de la Miséricorde, établie à Toulouse pour le soulagement des pauvres prisonniers, le 24 février 1570 et désorganisée pendant la Révolution, le Bureau de la Miséricorde, rétabli le 23 avril 1807, installé 5, rue du May, fut particulièrement connu, à une époque plus récente, pour ses « ligots », paquets de bûchettes confectionnés par des ex-détenus que l'on aidait par le travail. En 1958, une réforme orienta le Bureau vers l'œuvre post-pénale (hébergement, reclassement des détenus). En 1963, les locaux de la rue du May ont été modernisés.

Miséricorde (couvent de la) — 27, allée Charles-de-Fitte (1884) puis 44, rue Pargaminières (1920). La Maison mère était à Montcuq depuis 1814.

Miséricorde de Moissac — Congrégation fondée en 1804 par Marie GOUGES épouse GENYER, qui s'établit « aux francs-bords du canal de Brienne n° 12 » en 1852, puis 44, rue Pargaminières en 1855, sous le vocable de saint Côme et saint Damien. C'est un orphelinat, géré par une quinzaine de religieuses, réservé aux jeunes filles pauvres. Des classes gratuites et un ouvroir prolongent son action, ce qui n'empêche pas un rôle hospitalier : la visite des malades pauvres.

Misser Galvanh (*carr. Misserii Galvanhii*), rue **Misser** ou **Michel-Galbanh** — C'est le nom de la rue des Tourneurs aux XIV^e et XV^e siècles. Il s'agit évidemment d'un notable qui lui a valu son nom. Parmi les formes relevées figurent encore Galbain et Gaubang. Ce nom suggère Gauvain, le preux chevalier de la Table Ronde. Le « Gauvain » toulousain a-t-il quelque parenté avec *Petrus GALVANH, alias Lo Breto, armerius carriere Payroleriarum* repéré en 1383 ?

Mission (Séminaire, puis Caserne de la) — Les lazaristes étaient installés à Toulouse depuis 1707. Missionnaires par vocation, les prêtres de Saint-Lazare, ou de la Mission avaient, dans leur maison, une sorte de séminaire. En 1746, cette maison, hors de la porte Matabiau, était trop petite et incommode. Le Séminaire de Caraman étant alors presque désert, Mgr de LA ROCHE-AIMON décida de l'incorporer à la congrégation de la Mission, ce qui fut fait le 1er janvier 1753. En 1765, les lazaristes achetèrent l'ancien noviciat des jésuites, vastes bâtiments sur le quai de la Daurade, et ce fut, au dire du chroniqueur BARTHES « une bonne affaire » puisqu'ils n'en avaient pas payé « la troisième partie » de la valeur réelle ! Il admirait fort la petite chapelle, bien décorée, aujourd'hui disparue. On y établit le séminaire, qui fut appelé « de la Mission ». Après la Révolution, dès l'an VIII, la Mission est une caserne d'infanterie. Elle n'était séparée des Jacobins que par quelques immeubles qui furent achetés et démolis en 1829, et les deux bâtiments réunis servirent de cantonnement à l'artillerie : 1 379 hommes et 476 chevaux ! Rétrocédée à la Ville, la caserne de la Mission abrita divers services. En 1913, l'abbé AUGUSTE écrivait : « Les bâtiments de l'ancien séminaire de la Mission existent toujours : ils sont devenus un véritable caravansérail qui abrite une école publique, une société de gymnastique, le musée des Toulousains de Toulouse, un établissement de bains ». Puis les services de l'Architecture et l'école Lakanal occupèrent les bâtiments.

Mistou (impasse) — Ancien nom d'une partie de la rue Gutenberg, avant 1934.

Mistral (allées Frédéric) — C'est l'une des grandes avenues du plan MONDRAN, rayonnant du « Grand-Rond ». Comme ses homologues, elle fut plantée d'arbres, devenus « magnifiques ». En 1847, les militaires agissent sur ces belles avenues « comme en plein champ de manœuvre... ». Pour épargner les allées Saint-Michel et des Platanes (= allées Forain-François-Verdier) on propose que les exercices de la troupe soient faits sur les autres avenues, notamment la Grande-Allée. Le 19 novembre 1873, le Conseil municipal se préoccupe des plantations ; les marronniers de la Grande-Allée offrent un aspect

d'anémie : il faudrait arracher les acacias qui les étouffent. Le 29 décembre 1899, marronniers et acacias cohabitent toujours, mais en mauvais état et rabougris. On projette de planter 148 ormes et 72 palmiers dont l'espèce choisie fut le *chamerap (sic) excelsa*. On ne sait à quelle variété appartenaient les ormes. A la même séance, on décida de créer une place trapézoïdale entre l'allée des Demoiselles et la rue Mondran, de façon à ce que la Grande-Allée ne finisse pas en queue de poisson. Un bassin fut prévu. C'est le monument *Le Soir de la vie*. Les palmiers poussèrent, et la Grande-Allée devint, pour les Toulousains, l'allée des Palmiers. Quand ils furent un peu hauts, leurs stipes maigres et pelés n'évoquaient en rien une luxuriance méditerranéenne. On imagina d'y faire s'accrocher des rosiers grimpants. Entre-temps, des massifs centraux furent créés, tantôt fleuris, tantôt gazonnés, toujours très appréciés des chiens du quartier, pour qui on a pourtant prévu un petit coin, trop généralement méprisé au profit des espaces fleuris. Au *Soir de la vie* on opposa *Hercule enfant*, émasculé très tôt par un vandale. Un jour une drôle de butte vint rompre la perspective, dominée d'étranges tubulures. C'est le Monument de la Résistance. La grande innovation fut de donner le nom de Frédéric-Mistral, en 1924. Le nom de Grande-Allée continua d'être représenté par l'orphelinat de la Grande-Allée. Plus personne ne se souvenait qu'en 1794 ce fut un temps l'allée de l'Opinion. On ne se souvenait pas davantage du grand projet de prolonger la Grande-Allée à travers le Busca, tout droit vers Rangueil... Frédéric MISTRAL est né à Maillane le 8 septembre 1830. C'est à Maillane qu'il mourut, en 1914. L'auteur de *Mirèio*, le défenseur de la langue du Midi, méritait bien l'hommage d'une belle avenue.

Mistral (résidence) — « Face au Jardin des Planètes » (Marc BELIN, 1972).

Mitchoun — Voir Michoun.

Mobilia — Meubles, 6, rue Romiguières (Etienne MONNIER, 1933).

Model-hôtel — 4, boulevard Bonrepos (ROUGE, 1933). Succède vers 1930 à l'hôtel de Bordeaux.

Modelia — Tailleur pour dames, 19, rue de Languedoc (1935).

Modération (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de Navarre (= rue des Novars).

Moderna — Nouveautés, 23, rue du Taur. Succède vers 1940 à la Maison nouvelle.

Modern-bar — 386, route de Saint-Simon (RECAU, 1950).

Modern-bar ou **Bar Moderne** — 14, boulevard de Strasbourg (Jean FOSSE, 1920 ; Raoul MOULIÈRES, 1935 ; Mme BIGOTTEAU, 1940).

Moderne (bar) — 5, rue du Rempart-Villeneuve (OREGLIA, 1948). Succède vers 1945 à Mme CORNE, limonadière.

Moderne (blanchisserie) — 54 bis, rue Matabiau (CARBONNE, 1950).

Moderne (bonneterie) — 12, rue Temponières (A. FORASTE et COUZIER, 1933).

Moderne (boucherie) — 5, avenue Paul-Séjourné (1940) puis 2, avenue Frédéric-Mistral (1948).

Moderne (hôtel) — 4 bis, boulevard Bonrepos (LANSAC, 1920 ; Mme CENAC, 1933 ; Mme GOUFFIN, 1950).

Moderne (restaurant) — 7, rue Matabiau (1933).

Modern hôtel — 15, place Matabiau (= place Jeanne-d'Arc) (PASCUAL, 1933 ; BEBIN, 1950).

Modern-house — Dentelles, puis bas et gants, 73, rue de la Pomme (1920 ; A. FORASTE, 1928 ; Mme A. GIBERGUES, 1933).

Modern laiterie — Alimentation, 56, rue Saint-Roch (1933).

Modern-philatelist — 6, rue Romiguières (G. PANT, 1920).

Modern-ressemlage (Au) — 107, avenue de Muret (1933).

Modern restaurant — 4, route de Revel (1933).

Modern style — Broderie, 7, rue d'Alsace-Lorraine (Mlle MAMY, 1905 ; Mlle PANASSIER, 1920).

Modern'tailleur — 21, rue du Commissaire-Philippe (CATHALA, 1950).

Modestie (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de las Mounèques (= rue Jean-Rancy).

Modestie (rue de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Négogousses.

Moines (rue des) — Autre nom de la rue du Chapeau-Rouge (= rue Courte) au XVIII^e siècle.

Moines (les) — Villa, sur le chemin des Etroits. A la Belle Epoque, elle appartenait à Alphonse RODIÈRE, avocat, féru de régionalisme et d'art, qui y recevait en amis le poète Armand SYLVESTRE, le doyen de la Comédie-Française SILVAIN, l'auteur Ernest FERRAS, et d'autres.

Moiroud (rue) — Voie tracée vers 1865 sur les terrains dont la famille MOIROUD était propriétaire. Ce fut un temps la rue Traversière du Dix-Avril. Dès 1866, BRÉMOND avait fait accepter ce nom, du premier directeur de l'École Vétérinaire qui avait dirigé lui-même les travaux de construction de cette école. MOIROUD fut directeur de 1832 à 1837, et la nouvelle école fut inaugurée le 22 août 1835. En 1870 quatre réverbères au pétrole assuraient, assez mal, leur mission d'éclairage. Par une pétition du 27 juillet 1872 les propriétaires proposaient la cession du sol sur la rue du Dix-Avril « pour que la rue soit éclairée ».

Moissac (Collège de) — Collège fondé par l'abbé de Moissac au XI^e siècle. On a cherché longtemps sa situation dans Toulouse, non loin de Saint-Pierre-des-Cuisines. Le chanoine CONTRASTY a établi, en 1933, que le collège avait été vendu en 1569 pour le premier établissement des chartreux. Maison, chapelle et dépendances étaient situées entre les deux églises Saint-Pierre-des-Cuisines et Saint-Pierre-des-Chartreux, sur la rue Valadé. Une vigne de 2 ha, près des remparts, au lieu-dit Murailhon, faisait partie de la propriété.

Moissan (rue Henri) — Nom donné en janvier 1937 à l'ancienne rue de la Pais qui avait été créée en 1883. Henri MOISSAN (1852-1907) est l'inventeur du four électrique. Il isola le fluor. Il reçut le prix Nobel en 1906.

Moissons (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue des Greniers (= rue Idrac).

Moka (Au) — Importateur de café, 6, rue de Rémusat (BEZIES, 1905).

Moka-bar — Brasserie, 13, rue Saint-Antoine-du-T et 13, rue Duranti (= rue Lieutenant-Colonel-Pélissier), (BOULET, 1935).

Mokador-bar — 29, rue Lafayette (FAURE, 1935 ; Pierre DUPLAN, 1942).

Molas (*a las*) — Lieu-dit au capitoulat de Saint-Pierre en 1328.

Molendinos, Molendinorum, Molendinum... — Voir Moulins.

Moles — Voir Molles.

Mollette (avenue Pierre) — Nom donné en 1925 à l'ancienne rue de l'Eglise de Lardenne, comprise dans le lotissement MOLETTE, qui s'arrêtait au petit chemin de l'Eglise (= rue Jean-d'Alembert). Dès l'origine fut conçu le projet de prolonger l'avenue jusqu'à la route de Lombez, ce qui ne fut réalisé que vers 1934. Pierre MOLETTE habitait à Cluny (Saône-et-Loire), rue du Chant-du-Merle !

Molière (écoles maternelles) — 32, rue Sainte-Lucie.

Molière II (écoles primaires publiques mixtes) — 34, rue Sainte-Lucie.

Molière (rue) — Nom donné en 1895 à une voie créée en 1874 sous le premier nom de rue Sénac. En 1896, on demanda son classement. Jean-Baptiste POQUELIN, dit MOLIÈRE (1622-1673), vint à plusieurs reprises à Toulouse avec sa troupe (4 mai 1649, 8 août 1650...).

Molinatam (*apud*), **ultra hircium** — Désigne un moulin sur l'Hers, en 1335.

Molinet (*carr. del*) — Près de la Capelle Redonde, en 1458.

Molinié (rue Guilhem) — Nom proposé en 1914 pour la rue Cany, avec pour motif : « Guilhem Molinié, Chancelier du Gay-Savoir, auteur de la rédaction de *Leys d'Amor* ».

Molinier (Hôtel) — 22, rue de la Dalbade — CHALANDE 39 — On l'appelait aussi Hôtel Cathelan, ou Felzins. Il a été construit vers 1550 par le conseiller au Parlement Gaspard MOLINIER. Le portail fut terminé en 1556. Le 8 décembre 1600, Jean de CATHELAN, trésorier général de France en fit l'acquisition. A la Révolution, le dernier des CATHELAN le vendit au procureur Raymond DUMAS dont la fille épousa M. de FELZINS.

Molinier (place Guilhem) — Nom donné en 1981. Guilhem MOLINIER codifia les *Leys d'Amor* et l'art poétique dit le *Gay Saber* (voir ce mot).

Molinier (rue) — Nom demandé en 1904 pour « une des rues portant un nom de saint quelconque... en mémoire au savant toulousain qui vient de mourir et qui était professeur à l'École des chartes ». Il s'agit d'Auguste MOLINIER né à Toulouse le 30 septembre 1851, mort à Paris le 19 mai 1904. En 1873, il était sorti premier de sa promotion à l'École des chartes. Conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, il écrivit un *Manuel des Sources de l'Histoire de France* et de très nombreux travaux. Il a fourni une importante contribution à la réédition de *l'Histoire du Languedoc*. Son père Emile et son oncle Victor (8 avril 1799, 27 juin 1887) furent des érudits dont les travaux font toujours autorité.

Moliniers-Moleniers (*carr. dels*) — Près des Frères Prêcheurs (XV^e siècle).

Molins (rue Jean-de) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue Caussette : « En la nommant rue Jean DE MOLINS on rappellerait que DE MOLINS fut un grand orateur du XV^e siècle, un Capitoul célèbre par son patriotisme et son dévouement. »

Molles (rue Arnaud de) — Dès 1866, BRÉMOND demandait que la rue Catala, au faubourg Arnaud-Bernard, prenne le nom d'Arnaud de MOLLES, « artiste toulousain auteur des magnifiques vitraux de la cathédrale d'Auch ; nous possédons à Saint-Etienne un vitrail de lui ». En 1884, le 28 février, Gabriel CATHALA fait donation du sol.

Moloïse (rue Benjamin) — Vœu de M. Robert COMBES, conseiller municipal communiste, émis à la séance du Conseil municipal du 25 octobre 1985 pour qu'une rue de Toulouse soit baptisée en souvenir de Benjamin MOLOÏSE, poète noir d'Afrique du Sud. Condamné pour crime, il fut exécuté malgré de nombreux appels pour obtenir sa grâce.

Mompezat (rue Roger) — Nom donné en 1984 à une voie nouvelle du lotissement Martini. Roger MOMPEZAT, dit le Commandant Roger, et Henri SEVENET, dit le Commandant Mathieu, créèrent début avril 1944, le corps franc de la Montagne Noire, qui rassemblait un millier de volontaires de toutes régions et de toutes nationalités, qui furent intégrés à la première armée française pour former le premier escadron du 8^e régiment des dragons. Georges-Roger MOMPEZAT, expert-comptable près de la Cour d'appel, est mort le 21 mars 1958 à son domicile, 29, rue de Metz. Il est né à Bordeaux le 3 avril 1899, fils de Jean-Pierre-Basile MOMPEZAT et de Berthe DUPIN, et époux d'Elise-Joséphine-Raphaëlle BRIGUIBOUL. De nombreuses villes de la région ont voulu perpétuer sa mémoire en donnant son nom à une voie publique. Celle de Toulouse fut inaugurée le 30 juin 1984.

Monacharum (carr.) — Voir Mounèques.

Monaco (impasse de) — Nom donné à une voie créée en 1959.

Mon Bar — 16, place Wilson et 1, rue d'Austerlitz. Succède vers 1925 à DELGAY, limonadier.

Monblanc — Voir Montblanc.

Mon café — 20, place du Capitole (AUGE, 1933). Succède vers 1930 au Café des Deux Mondes.

Mon Caprice (villa) — Route de Cugnaux (V. GOUJON, 1933).

Moncoyol — Voir Montcoyol et Montoyol.

Mondain-salon — Coiffeur pour dames, 25, rue de Languedoc (1920).

Monde (square du) — Place aménagée en 1957.

Mondial (hôtel) — 75, boulevard de Strasbourg (1950).

Mondial-bar — 6, rue de la Pomme (1940).

Mondial-garage — 8, rue Lafon (1935).

Mondine (fief de la) — L'un des fiefs dit de Mansencal, à Lardenne, confrontant la Grande Route d'Auch et le chemin Salinier. Il y avait un moulin à vent et sept arpents de terre. En 1722, Jean ROGER en fait reconnaissance au prier de la Daurade. En 1771, le moulin à vent est tenu par Guillaume TALEXY, qui occupait aussi un moulin sur le Touch. Mondine, ou Moundino, est un hypocoristique de Ramoundino, en français : Raymonde.

Mondonville (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue de la Bastide : « A l'angle de celle-ci et de la rue Valade était le couvent de la Sainte-Enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fondé par Mme de MONDONVILLE en 1661... »

Mondran (allée de) — Nom proposé en 1914 pour l'allée Saint-Michel (= allées Jules-Guesde) : « Guillaume de MONDRAN (XVIII^e siècle) 1792. C'est à lui que nous devons toutes nos promenades. »

Monécques (rue des) — Voir Mounèques.

Monédier, Mounédié, aujourd'hui la Mounède — Château à Lardenne possédé par la famille DARBOU, dont le plus ancien membre connu, Bertrand DARBOU, de Cugnaux, possédait en 1478 une borde appelée d'en-Nauderic. L'un de ses successeurs, Jean DARBOU, était maître monnayeur à l'Hôtel des Monnaies de Toulouse.

C'est de lui, surnommé par sa profession « mounédié », la « mounèdo » étant la monnaie, que le château entre-temps prit le nom, d'autant que jusqu'au milieu du XVII^e siècle, les descendants continuèrent la profession. Au moment de la Révolution, le domaine compte 156 arpents de terre. (CORRAZE, Lardenne p. 316 sq.) Voir Mounède.

Monestié (école de natation) — Les frères MONESTIÉ tenaient à la Belle Epoque une école de natation, dans un bateau-école amarré au quai de Tounis.

Monet (rue Claude) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Claude MONET, né à Paris le 16 novembre 1840, fut le peintre de la lumière, de l'eau et... des *Nymphéas*. En 1890, il acheta le domaine de Giverny où il mourut à 86 ans, en 1926.

Moneta — Voir Monnaie.

Monette — Confection dames, 3, rue Lafayette. Succède vers 1940 à FEDER, confection pour messieurs et dames.

Mongailard — Voir Montgaillard.

Monge (coin appelé du) — Sur la rue des Bancs-Majous (voir Saint-Rome) en 1681.

Monge (écoles maternelles) — 16, rue Soutl.

Monge (écoles primaires publiques mixtes) — 16, avenue de la Colonne ; on leur a donné le nom de Gaspard MONCE (1746-1818). Mathématicien et grand pédagogue, il fut l'un des fondateurs de l'Ecole polytechnique.

Monges (*car. dels*) — A Saint-Cyprien, en 1458. C'est peut-être la rue Courte. Il n'est pas possible de savoir de quels « moines » il s'agit.

Monico — Brasserie-dancing, 20, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1930 à l'Américan bar.

Monié (rue) — Voie tracée en 1892 ; elle porte le nom de la famille propriétaire. Prolongée dans les années trente, elle s'étendit de l'avenue de la Gloire à l'avenue Jean-Chaubet. En 1932,

un comité avait demandé que les rues d'Assalit et Monié soient desservies par un tramway...

Mon jardin — Fleurs, graines, 41, avenue des Minimes (CALMEL, 1950).

Mon loisir — Bar-brasserie, 11 bis, rue Riquet (1948).

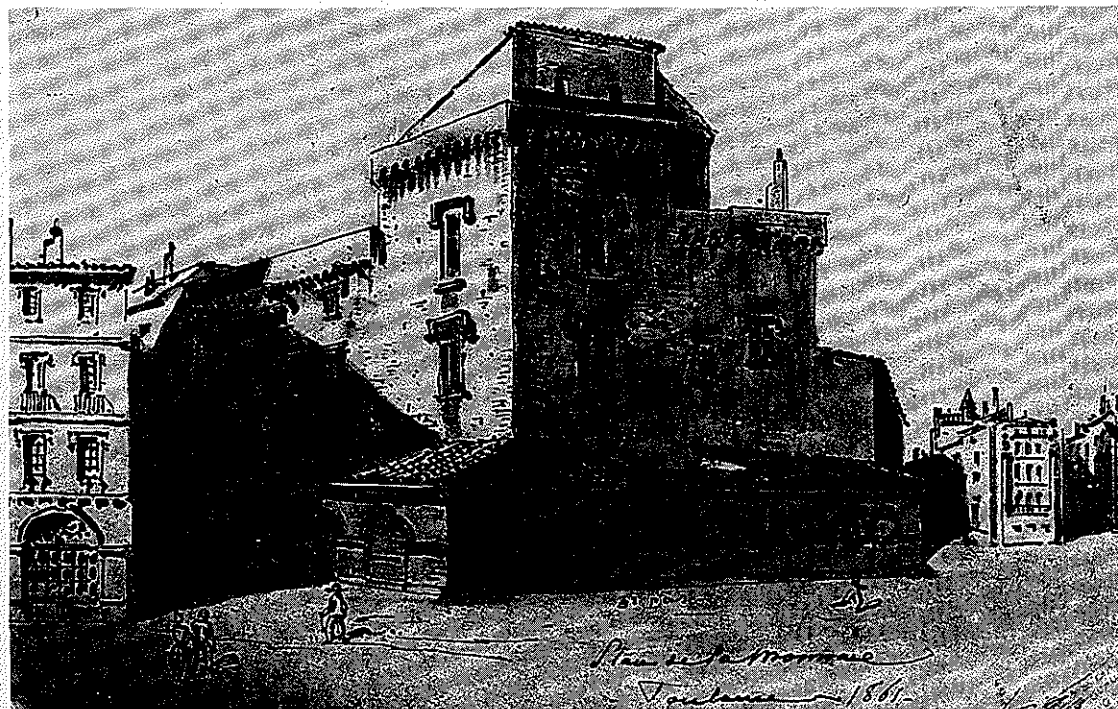
Monlon ou **Monlong** — C'est l'ancien domaine de Malras (voir ce mot). En 1920, un mécène, M. MARROT, conseiller général et adjoint au maire, donna à l'Université son domaine de Monlong, d'une étendue de 40 ha, comprenant le château et les bâtiments d'exploitation. Trop à l'étroit dans le domaine de Courrèges (voir ce mot), l'Université le vendit et consacra tous ses efforts à faire de Monlong une ferme modèle. En 1929, il comprenait une laiterie, une beurrierie et une fromagerie munies de tous les perfectionnements ; une étable moderne capable d'abriter 20 vaches laitières ; un chai à outillage perfectionné ; une porcherie, une basse-cour, un clapier, une fosse à fumier et à purin ; tout cela établi sur des bases scientifiques de façon à servir d'exemple aux étudiants et aux visiteurs. Les cultures, à Monlon : de la vigne, des prairies irrigables, quelques terres labourables, des arbres fruitiers et un jardin potager. L'installation d'un système d'arrosage automatique permet de faire de la culture maraîchère ; il y a un silo, type Taddei, en ciment armé. La ferme de Thibaud, toute voisine, fut adjointe à ce domaine.

Monlong (chemin de) — Chemin vicinal n° 30, à proximité du domaine du même nom.

Monluc (rue) — Ancien nom, avant la Révolution, de la descente du Port-Garaud (= avenue Maurice-Hauriou).

Monluc (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Prisons (disparue) : « MONLUC, maréchal de France qui rendit de grands services à notre cité à l'époque des guerres de Religion. »

Monna — Sculpteur-statuaire, 23, rue Saint-Etienne (= partie de la rue Croix-Baragnon), (F.D. MONNA, 1905 ; TRINQUE-MONNA, 1933). Fabrique de statues et ameublement d'église, marbrerie religieuse, 2, Côte-Pavée-Montaudran (= avenue Jean-Rieux).



Place et Hôtel de la Monnaie.

Monnaie (Hôtel de la) — Des origines carolingiennes les plus lointaines au 29 novembre 1837 où fut prononcée sa suppression, la Monnaie de Toulouse fut établie dans le moulon formé par la rue des Azes, la rue des Fleurs et la place du Salin. Le 14 mars 1804, un incendie détruisit en partie l'Hôtel, définitivement démoli après 1857, après avoir servi de caserne de 1837 à 1852. La plus ancienne mention du « coin de la monnaie » paraît être en 1180, la désignation : *de cornu monete*. Il y avait une chapelle où en 1634 se célébra un mariage.

Monnaie (place de la) — Ancien nom d'une partie de la place du Salin, avant 1852.

Monnaie (rue de la) — Ancien nom de la rue des Fleurs. BRÉMOND, en 1854, propose d'appeler également rue de la Monnaie la rue des Azes qui formait autrefois la continuation de la rue des Fleurs et portait le même nom.

Mon nid (hôtel) — 4, impasse Bayard (1950).

Monoprix — 39, rue d'Alsace-Lorraine. Magasin fondé en 1933 par la société des Galeries Lafayette.

Mon parfum — Parfumerie, 13, rue des Changes (1950).

Mon petit bar — 7, place du Fer-A-Cheval. Succède vers 1945 à CASTERES, limonadier.

Monpezat — Voir Mompezat.

Monplaisir (boulevard) — La berge du Canal, rive gauche, en amont du port Saint-Sauveur, avait été aménagée très tôt en promenade, avec double rangée d'arbres, de l'allée des Soupirs au pont des Demoiselles. Vers 1875, on s'inquiéta un peu de ce site, mal éclairé, propice aux fraudes de L'octroi et quelque peu dangereux. Sous le pont du chemin de fer, on place une balustrade de 50 m afin d'éviter les chutes dans le Canal. La création d'un véritable boulevard est décidée les 10 et 15 mars 1887 par le Conseil municipal. On aménage le passage de l'entrée du bassin de radoub. Le « boulevard » est créé ; il ne reste qu'à lui donner officiellement son nom, ce qui fut fait en 1908.

Monplaisir (brasserie) — Voir Brasserie Monplaisir. Démolie en octobre 1977 après la reprise de la société par la SEB (Société Européenne de

Brasserie). Le moment le plus spectaculaire de la démolition fut le dynamitage de la tour de 30 m sur la rue André-Délieux (février 1978). Une résidence Guy DEVAUX a pris la place de l'ancienne brasserie.

Monplaisir (brasserie) — Voir Montplaisir.

Monplaisir (domaine de) — Le 23 juillet 1783, à Toulouse, des affiches annonçaient qu'un bien était à vendre, composé de « maison, jardin et labyrinthe, appelé Monplaisir, situé sur les francs-bords du canal... », formé au XVIII^e siècle et baptisé d'un nom à la mode. En 1841, à l'occasion d'un débordement du Canal du Midi à la suite d'orages, un rapport d'expert décrit les dégâts subis par ce domaine qui appartient alors à MM. GOULARD frères. Au total, 367 m de murs ont été détériorés. Sur 240 m d'entre eux s'appuyaient des espaliers et treilles de raisins de choix, notamment du plant « Jérusalem », dont MM. GOULARD font un commerce avantageux, et les expédient même à l'étranger. 1 000 pieds de framboisiers et des fraisiers ont également péri...

Monplaisir ou **Montplaisir** (rue neuve) — Ancien nom de la rue des Martyrs-de-la-Libération.

Mon(t)plaisir (rue) — C'est l'ancien chemin rural dit de Bonne Gazagne, que la création du canal coupa, laissant sur l'autre rive l'actuelle rue Pierre-Brossolette. Ce fut le chemin de Monplaisir, du nom de la propriété qu'il desservait. Le nom s'est simplement enrichi d'un « t » parasite en devenant officiel.

Monplaisir (rue Traversière) — Ancien nom d'une partie de la rue Bégué-David.

Mons, Montibus (rue de) — Ancien nom de la rue des Cheminées.

Monsabert (avenue du Général) — Nom donné le 8 octobre 1985 à une voie en cours de réalisation. Le général de GOULARD de MONSABERT est né en 1887. A la tête de la 3^e DIA, il fut le chef des glorieux combattants de l'armée d'Italie. On ne compte plus ses victoires, de l'Indo-

chine aux djebels de Kabylie. On l'avait surnommé familièrement « Monsabre ». Il est décédé à Dax, le 13 juin 1981.

Mon salon — Coiffure, 22-24, rue des Lois. Maison fondée en 1936 par Marcel BASILE.

Monseigneur — Voir Carrière.

Monseigneur le Duc de Bourgogne (à) — Enseigne de François BESUMBES (1683).

Monserbi, Monserby — Lieu-dit sur le chemin des Redoutes ; à rapprocher de Font-Servi dont ce n'est à l'origine qu'une cacographie !

Monserby (impasse) — Ancien nom, avant février 1936, de la rue Jules-Dalou.

Monserby (résidence) — 21, rue Rosette et avenue Yves-Brunaud (COPROPAGI, 1978).

Monserby (rue) — Tracée vers 1860, elle a pris le nom du site. En 1974, son prolongement a bénéficié du même nom, homologué le 20 décembre, et son parcours a été adapté à l'opération « Jolimont-Monserby ».

Monso (allée Emile) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une voie privée, route de Labège, dans le quartier de Montaudran, attribué à la demande de la Direction du Service d'Education Spécialisée de la Haute-Garonne. L'année précédente, on avait envisagé cette attribution, soit pour une école, soit pour un parc. Emile-Pierre-Antoine MONSO est né à Toulouse le 5 juin 1904, fils de Henri-Paul-Joseph MONSO et de Marie-Silvia SERRES, et époux de Candelaria-Mercedès SALANOVA. Il est décédé le 25 novembre 1972 à son domicile, 2 bis, rue Romiguières. En 1967, Emile MONSO avait fondé une « Coupe Moun Pais », destinée à récompenser la meilleure restauration de boutique réalisée par un commerçant privé, non par une société. Les « Toulousains de Toulouse » reçurent la mission d'attribuer annuellement cette coupe.

Mons Vincens — Voir Mont-Vincens.

Mont — Les noms formés de mont + nom de personne paraissent dériver d'une ancienne désignation de division topographique analogue au « moulon » (voir ce mot). Le second terme, souvent transformé, est difficile à identifier. De « moulon » à « mont », les intermédiaires ne manquent pas (moun avec le sens de monceau-amoncellement). De cette formation mont + nom restent plusieurs témoins : Montgaillard, Montoulieu, Montardit, Montarsi, Montcoyal, Montaygon.

Mais qui furent ces personnages : Arsinus, Arditus, Olivus, Gailhardus... à jamais oubliés ?

Montagnacol (rue) — Nom proposé en 1914 pour la rue Traversière Peyrouset (= rue Germain-Pilon) : MONTAGNACOL « Né à Toulouse (XIII^e siècle). Auteur de Sirventès contre l'Inquisition. »

Montagne (bains) — A Tounis, 1847.

Montagne (place, ou place de la) — Nom révolutionnaire de la place Lucas, à la fois proposé par VERGNES en 1794 et figurant sur le tableau de l'an II. La « Montagne » est le groupe des députés qui siégeaient sur les bancs les plus élevés de la Législative et de la Convention, dont les principaux chefs furent DANTON, MARAT et ROBESPIERRE. C'est peut-être en leur honneur que la place reçut ce nom. En 1794, une petite montagne fut élevée, au milieu de la place. Des matériaux de démolition provenant d'édifices religieux et un amas de terre y suffirent. Au sommet on plaça le buste de MARAT. Reste à déterminer si le nom préalablement donné suggéra cette curieuse décoration, ou si la place, au contraire, prit le nom du fait de la montagne artificielle...

Montagne (rue, ou rue de la) — Nom proposé par VERGNES, et donné en 1794 à la rue des Pénitents-Noirs (= rue Saint-Jérôme).

Montagnol — Propriété et métairie sur le chemin de Ranguel, près du canal. Vers 1920.

Montaigne — Résidence, rue Maran, 1988.

Montaigne (rue Michel-de) — Créée vers 1878 sous le nom de rue Notre-Dame — elle donna

rue de la Sainte-Famille ! — cette rue a reçu le nom de Michel de MONTAIGNE en 1937. Michel EYQUEM de MONTAIGNE (1533-1592) séjourna et étudia à Toulouse. Le célèbre auteur des *Essais* y cite six fois Toulouse où vivaient sa grand-mère et toute sa famille maternelle : les LOUPPES.

Mont-Aigoual (rue du) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une rue nouvelle de la ZAC de Firmis (Max GUIBERT). L'Aigoual est un massif boisé des Cévennes (1 565 m).

Montaigut (rue de) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue de la Croix-de-Pierre (= rue Lafage) : « Mme de MONTAIGUT-SEGLA, illustre poétesse de Toulouse au XVIII^e siècle, et Jean-François de MONTEGUT-SEGLA, savant archéologue toulousain. »

Montalègre (rue du Commandant) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue de Bataille (= rue Toulouse-Lautrec).

Montalembert (école) — 16, rue des Trente-Six-Ponts. Créée en 1929, après la fermeture de l'école Florian-Desprez, elle est tenue par les Frères Maristes, fondée par Marcellin CHAMPAGNAT (1789-1840), prêtre lyonnais ami du Curé d'Ars. L'activité extraordinaire déployée par le frère Delphin DUNY assura les premiers et difficiles succès de l'école qui prit par la suite une grande extension. En 1974, devenue mixte, elle fusionnera avec un autre établissement de la rue des Trente-Six-Ponts (Notre-Dame, n° 42 bis).

Montardi (*pla*) ou *platea Montis Arditii* — Il est difficile de déterminer si cette formation « mont » + *Arditus* se rapporte à un espace incendié (*ardere, ardre*) ou au nom d'homme *Arditus*, et plus difficile encore de déterminer si le « mont » *Arsinus* qui suit n'est qu'une autre version du même nom (*ars, brûlé*) ou un nom de personne *Arsinus* : *Arditus* différent d'*Arsinus* ?

Montardy (place et rue) — Dès le XVI^e siècle, ce prolongement de la rue Roumenguières (= rue du Poids-de-l'Huile) est appelé *carr. de Prat Montardi* puis place (et rue) du Pré Montardy,

simplifié en Montardy au XIX^e siècle, après les épisodes habituels des noms révolutionnaires qui en firent la place Caton et la rue la Loi.

Montariol — Lieu-dit, au quartier de Braqueville, sur la Saurdrune.

Montarsi (*planum Montis Arsini*) — Voir Montardi.

Montauban (chemin de) — Ancien nom des avenues Honoré-Serres, des Minimes et des Etats-Unis.

Montauban (hôtel) — Rue Saint-Antoine-du-T (1845).

Montaudran — Parce que l'église et l'essentiel de l'ancien village sont sur la hauteur et dominent la plaine, la première partie du nom, le mont, a toujours paru naturelle. En fait, c'est l'un des termes de la longue série mont + nom de personne. Mais qui est cet « Audran » *Aldranus* (?) figurant au second terme ? On peut imaginer quelque poste avancé en un point hautement stratégique... Le lieu est habité dès le XII^e siècle. Une église y est bâtie, précédant l'actuelle, relevant du chapitre de Saint-Etienne et placée également sous le vocable de Saint-Etienne. L'église actuelle porte, inscrite sur la voûte, la date de 1676. Le chapitre y possédait une grange, vaste bâtiment avec logement, sur le chemin de la Terrasse, qui s'effondra en partie pendant l'hiver 1937-1938. Le presbytère, reconstruit en 1777, fut vendu comme bien national le 2 thermidor an IV. La « maison Ramel » est la maison dite « de Montaudran » du Bureau de Bienfaisance. C'est un legs de François-Antoine-Alamir RAMEL, décédé à Saint-Sauvan le 30 juillet 1864. Il voua la maison à sainte Mathilde et sainte Noémie qui étaient les noms de ses deux filles défuntées. Placée sous la direction des Filles de la Charité, elle fut inaugurée le 9 août 1869 et bénie le 20 mars 1870. Sous la Révolution, le quartier avait reçu le nom de Messidor. Peu à peu grignoté par les promoteurs, Montaudran perd son caractère rural et ne sera plus bientôt qu'un banal quartier du trop grand Toulouse.

Montaudran (chemin de) — Il y eut jadis deux chemins menant à Montaudran : le chemin bas (rue Alfred-Duméril, allées des Demoiselles, avenue Saint-Exupéry, route de Revel) et le chemin haut (avenue Jean-Rieux), celui-ci rejoignant le premier « à l'Ormeau ». Le chemin bas laissa longtemps son nom à la rue Montaudran (= rue Alfred-Duméril). Voir ces noms. En fait, toutes les voies convergeant vers le lieu de Montaudran en prirent parfois le nom (rue du Pont-Montaudran, chemin Payssat...).

Montaudran (chemin bas de) — Ancien nom des allées des Demoiselles et de l'avenue Saint-Exupéry.

Montaudran (chemin de l'Eglise de) — Voir Eglise.

Montaudran (chemin haut de) — Ancien nom du chemin de la Terrasse, et d'une partie de l'avenue Jean-Rieux.

Montaudran (place) — Projet de place au lieu-dit l'Ormeau, en 1906.

Montaudran (résidence) — Route de Revel (Jean de BENITEZ d'AVILA, 1972).

Montaudran (rue) — Ancien nom, avant 1933, de la rue Alfred-Duméril. En 1794, VERGNES avait proposé rue des Victorieux. On lui donna le nom de rue la Gloire. En 1914, on proposa, en vain, rue Abbé de l'Epée.

Montaudran (rue du Pont) — Voir Pont-Montaudran.

Montaujol — Pour Montoyol (1788).

Montaut (rue Henri) — Nom proposé en 1914 pour l'avenue Frizac.

Montaut (rue Henri) — Lorsque fut imaginé le « quartier Sainte-Germaine » (au Busca), toute voie nouvellement créée reçut un nom de saint. Saint Dominique eut la sienne, du chemin du Busca aux prisons. Mais vers 1880 surgissait, entre la rue Gravelotte et la rue Saint-Hilaire,

la rue neuve Saint-Dominique. En 1892, dans une pétition, les habitants de celle-ci demandèrent de changer le nom. Saint Benoît fit une courte apparition dans les parages des prisons. Mais l'endurance de saint Dominique triompha de son partenaire du paradis, et dura jusqu'en 1936 où l'on décida de le remplacer par... Henry Montaut, qui ne saurait passer pour un saint... en tout cas pas pour un saint triste. Henri MONTAUT, fils d'Adolphe MONTAUT, comptable, et de Charlotte CHAROULEAU, est né à Toulouse le 15 décembre 1862, rue Saint-Joseph. Il exerça pour vivre la profession de voyageur de commerce pour la Maison Fabre, vêtements, chemiserie, rue de la Bourse, et vécut rue Frizac, d'abord avec sa mère, puis avec « Lisotte » une aimable et gentille blanchisseuse dont il fit sa maîtresse. Avec Albert BEDOUCE, Armand SYLVESTRE et quelques amis, s'organisèrent des réunions fort gaies, autour d'une table bien servie. Ce fut *La Mensuello*. Henri MONTAUT composa en vers français, sous le pseudonyme de Pantaléon John, pour évoquer le pantalon jaune serin qu'il portait couramment, et en langue d'oc, sous le nom de *l'Anric del Busca*. Il mourut au Busca, le 10 janvier 1906. Ses « cansous et pousesios toulousènos », parues en 1904, sont de véritables documents sur la vie populaire de son époque.

Bibl. — ROZES de BROUSSE (J.), Un Poète populaire toulousain, *l'Anric del Busca*, *l'Auta* n° 398 et 399, 1973.

Mont Aygon (*planum Montis Aiguoni, Mont Aygo*) — Ce quartier, connu sous ce nom dès les premiers textes du XII^e siècle, entre dans la série des noms mont + nom de personne.

Montaygon (place) — Ancien nom de la place Saint-Georges.

Montbel (rue de) — Nom proposé en 1914 pour la partie *intra-muros* du vieux chemin de Lasbordes (= avenue Raymond-Navès) : « DE MONTBEL (1787-1861), Maire de Toulouse (1826-1829), se signala par son dévouement pendant l'inondation de 1826. »

Mont Blanc ou **Montblanc** — En 1478, Naudet de LAGARRIGUE possède à Croix-Daurade une borde « apelado de Montblanc ». Au XVII^e

siècle sera bâti sur ce domaine le château de Montblanc qui prendra le nom de son nouveau propriétaire, le Capitoul de NICOL. Le quartier qui s'est formé autour du château en a pris le nom. LAFFORGUE tente, sans convaincre, d'en expliquer le nom. *Mons alba* par *albas* saules, encore abondants dans la vallée de l'Hers...

Montblanc (chemin de) — Ancien nom de la rue André-Vasseur.

Montblanc (impasse) — C'est le chemin qui desservait le domaine du même nom.

Montcabrier (impasse) — Voie privée, dite à l'origine rue Cité du Parc, classée dans le domaine public en 1935, et ainsi nommée en 1947.

Montcabrier (rue) — A l'origine rue Traversière du Dix-Avril depuis 1858, elle prit en 1866 son nom actuel. Provient-il de la famille de ce nom ? Est-ce le vicomte Henri de MONTCABRIER, contemporain de l'attribution du nom ?

Montcalm (impasse du) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une voie nouvelle de la ZAC de Firmis.

Montcalm — Résidence, 266, avenue Jean-Rieux (SOPROME, 1973).

Mont-Carmel (rue du) — Ancien nom du côté nord de la place des Carmes.

Mont-Carmel (rue du) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue du Canard « parce que la chapelle qui se trouvait dans le cloître des Carmes avait une entrée près de cette rue ».

Montcavrel (théâtre) — Au n° 7 de la rue Lapeyrouse, disparu dans les Nouvelles Galeries. Dans le local où se créera le cinéma Le Paris, ex-Gallia et précédemment le Pathé, le théâtre Montcavrel eut ses heures glorieuses sous le Second Empire. Marius CAZENEUVE y fit ses débuts de prestidigitateur.

Montcoyol, Moncouyoul... — Ancien nom de la rue Montoyol.

Mont de Piété — Le Mont de Piété de Toulouse a été institué par décret du 14 décembre 1867. Sa création est due à M. FOSSE qui l'avait proposée le 30 août 1866. Depuis 1918, c'est le Crédit Municipal, établi au 27 de la rue des Lois. Cette institution avait été précédée du « Prêt Gratuit », association reconnue par une ordonnance de Charles X du 27 août 1828.

Mont de Piété (impasse du) — Rue des Lois. Elle était fermée par une porte à chacune de ses deux issues (1890, 1905).

Mont-Dore (rue du) — Nom donné en 1960 à une voie nouvelle.

Monte Carlo — Dancing-restaurant, route de Lacroix-Falgarde (1933).

Monte Christo — Cabaret-dancing, rue Malaret (1945).

Monte-Christo (île de) — Formation alluviale dans la Garonne, au pont Saint-Michel. Le canal de fuite du moulin VIVENT en fit une île. En 1854, un bal y avait été établi sous ce nom. Pour cinq centimes, taxe du péage du pont Saint-Michel, on pouvait jouir du spectacle et entendre la musique. Il fut même envisagé d'établir des bancs sur ledit pont, mais l'autorisation ne fut pas accordée.

Montégut (rue de) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue de l'Egout (= rue Jean-Goujon) : « ... à laquelle l'on pourrait donner le nom de rue de Montégut, que portait cette femme-poète qui fut maîtresse ès Jeux floraux, et qui nous a laissé un recueil de ses belles poésies. »

Montélimar (place de) — Nom donné en 1965.

Montels (boulevard) — Ancien nom du boulevard Michelet. Par une lettre datée de Nancy, état-major du 6^e CA, le 24 janvier 1875, le lieutenant-colonel Désiré MONTELS, neveu de l'abbé MONTELS, remerciait la ville de Toulouse d'avoir donné le nom de « son oncle vénéré » au boulevard entourant l'église Saint-Aubin. C'est l'abbé CAYRE qui avait demandé que ce nom soit donné. Il était curé de Saint-Aubin, et avait

voulu rendre ainsi hommage à son prédécesseur Jean-Jacques-Marie-Prosper MONTELS, né à Toulouse le 17 octobre 1792, avait été secrétaire de la Mairie. Vocation tardive, il fut ordonné prêtre et créa la paroisse de Saint-Aubin dont il fut le curé de 1843 à sa mort, le 18 mai 1867.

Montesquieu (immeuble) — 21, boulevard de l'Embouchure (BARTHES et GORRIAS, 1977).

Montesquieu (résidence) — Rue de la Tannerie, avenue Crampel (SMCI Guy DEVAUX, 1983).

Montesquieu (rue) — Voie créée vers 1885. Dès 1886, Mme veuve HEUILLET proposa de céder le sol à la Ville qui refusa, cette voie de 210 m n'ayant pas les conditions voulues. Le classement dans la voirie urbaine n'interviendra que le 8 avril 1936. Charles de SECONDAT, baron de La Brède et de Montesquieu (1689-1755) est l'auteur des *Lettres Persanes*, des *Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains et de leur décadence*, et de *L'Esprit des Lois*.

Montesquiou (café) — 10, place de la Trinité (VAQUIER, 1950).

Montfort — Métairie à Saint-Martin-du-Touch.

Montfort — Résidence, 18, rue Gazagne (René BEURRIER, 1973).

Montgaillard (place) — Nom proposé en 1914 pour la place Porte-Montgaillard.

Montgaillard (porte) — CHALANDE 173 - Encore un nom formé de mont + nom d'homme. Il fut particulièrement attribué à la porte de l'enceinte, dite aussi porte du Trencal de Montgaillard (voir Trencal). Quand furent réalisées les belles promenades du plan MONDRAN, l'aspect vétuste de l'antique porte fut jugé désagréable ; comme elle était près de s'écrouler, on la démolit, et les matériaux servirent à l'enclos du cimetière de Saint-Sauveur. En 1747, on rebâtit une nouvelle porte sur laquelle on plaça une inscription latine à la gloire de la Paix. Deux victoires venaient d'être remportées, qui terminaient la guerre de Succession d'Autriche. La nouvelle porte ne dura qu'un peu plus d'un siècle. Elle fut démolie en 1867. Elle n'aurait



Décalcomanie servant à imprimer les assiettes et représentant la porte Montgaillard.

pas résisté au percement de la rue Ozenne. Hors la porte antique, un ponceau franchissait le fossé, défendu par une tour démolie en 1749. A la Révolution, VERGNES proposa, pour cette porte, le nom de porte de la Gloire, et le tableau de l'an II inscrivit : porte du Jardin Public.

Bibl. — MESPLÉ (Paul), La Porte Montgaillard, *l'Auta* n° 108 (1939).

Montgaillard (rue) — Ou Montgailhard. La *carr. Porte Montis Gaillardii*, ou plus simplement la *carr. Montis Gaillardii* (XIV^e siècle) était aussi la rue du Trenal. Le percement de la rue Ozenne, en 1908, l'a entièrement absorbée. Quelques années avant, on l'avait scindée en : rue Montgaillard, au sud de la rue Nazareth, et rue Caminade, au nord. A la Révolution, ce fut la rue de la Docilité pour VERGNES, et la rue du Jardin Public dans le tableau de l'an II.

Monticelli (impasse Adolphe) — Nom proposé le 21 avril 1971 pour une voie nouvelle au Mirail. Le « candidat » était le peintre marseillais de ce nom (1824-1886).

Montjoie (rue de) — Nom donné en 1938 (village de Montjoie, Ariège ?).

Montlezun (Collège de) — Fondé en 1339 par Guillaume de MONTLEZUN, ancien professeur

de droit canon, abbé de Moutier-neuf en Poitou, pour six étudiants dont un prêtre, il a été supprimé par l'édit de juillet 1551 : les bâtiments furent rachetés par les capucins qui y établirent leur couvent. Il était situé rue des Puits-Creusés.

Mont-Liban (impasse) — Nom donné en 1981 à une voie en impasse sur la rue Charles-Geniaux.

Mont-Louis (impasse de) — Nom donné le 16 juin 1983 à une voie nouvelle du lotissement du Hameau de Lardenne, aux Pradettes.

Mont-Louis (rue de) — Nom donné le 16 juin 1983 à une voie nouvelle du lotissement Le Village Solaire, aux Pradettes.

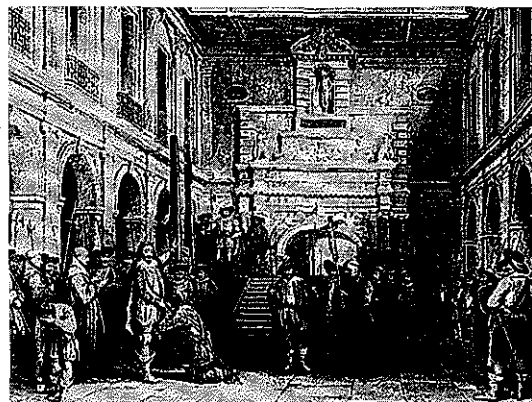
Montluc — Voir Monluc.

Montmazalger — Domaine relevant de l'abbaye de Saint-Sernin, signalé dès 1125. Au XIII^e siècle, c'est une « boaria » avec ses terres, vignes, édifices, et le « dixmaire » de l'église de Saint-Caprais. Le nom est difficile à interpréter, à travers les formes très diverses : (*Montem*), *Madalgarium*, *Masalguerium*, *Madalgerium*...

Montmorency (Hôtel de) — Fausse désignation de l'Hôtel Rivière.

Montmorency (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Pierre-Brunières.

Montmorency (rue de) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue Saint-Rome :



L'exécution du Duc de Montmorency.

« Il serait convenable de changer le nom de cette voie en celui de rue de Montmorency, personnage célèbre dans nos annales et même dans l'histoire de France ».

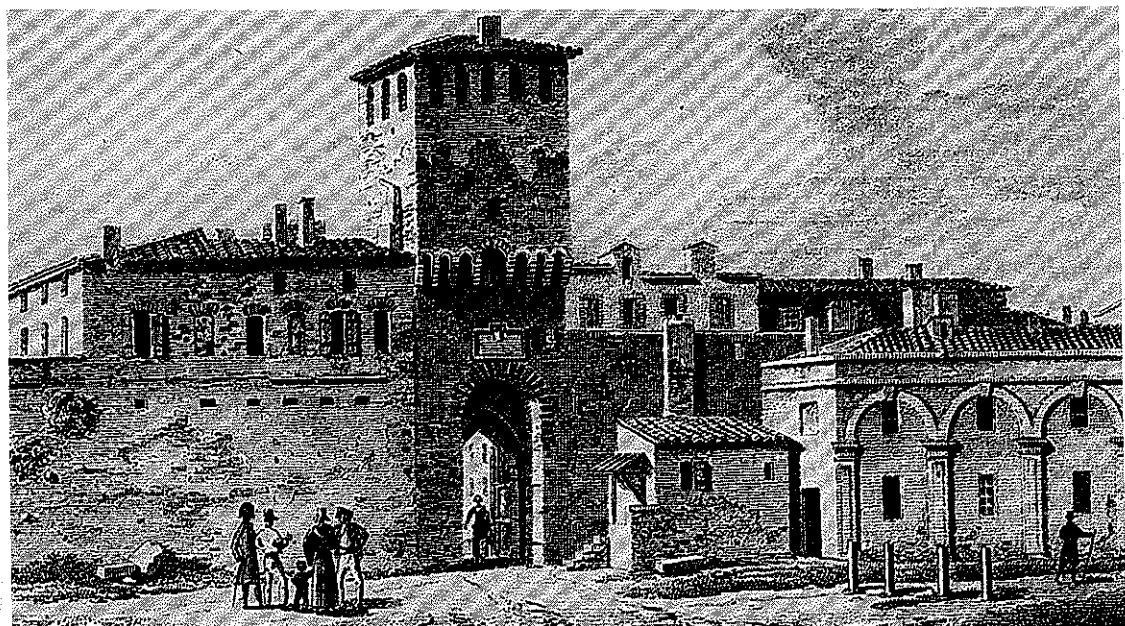
Montmorency (rue) — C'est un tronçon de l'ancien chemin, devenu chemin vicinal 46, qui partait de la porte de Lascroses et traversait les Sept-Deniers, jusqu'à la Garonne. Il a été coupé par les canaux du Midi et Latéral, puis par les Casernes (voir rue Jean-Gayral). Ce fut aussi le chemin des Sept-Deniers, desservant au passage le domaine du Béarnais. Une autre propriété, Notre-Dame, lui donna temporairement son nom. En octobre 1936, on lui donne le nom de Montmorency. Henri II, duc de MONTMORENCY, gouverneur du Languedoc, fut décapité dans la cour du Capitole, le 30 octobre 1632, devant la statue d'Henri IV son parrain, pour avoir suivi Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, dans sa révolte.

Montor (rue) — Voie créée en 1878. Une famille MONTOR, épiciers en gros, 7, place de la Trinité, existe à cette époque.

Montoriol (rue) — Ancien nom de la rue du Sénéchal.

Montoulieu (avenue) — Ancien nom de la rue du Huit-Mai-1945.

Montoulieu, Montolieu (place) — CHALANDE 351 — Ce nom, de la série mont + nom de personne, a été diversement « expliqué ». CHALANDE écrit : « D'après CATEL, ce nom « Montoulieu » lui viendrait de ce qu'elle était vers la porte de la ville dont la route conduisait à l'abbaye de Montoulieu, du diocèse de Carcassonne, mais cette hypothèse doit être rejetée ; nous croyons plutôt qu'il lui venait de l'oratoire (Oratoire du Crucifix) placé sur un tertre entouré d'une plantation d'oliviers, qui se trouvait anciennement près de la porte de la ville, et qu'on appelait « le mont des Oliviers » ; nous trouvons, en effet, sur les anciens actes des XIV^e et XVI^e siècles, la désignation *Aux Oliviers, als oliveri* (1388) *loco vocato als olivii* (1446). » BRÉMOND avait trouvé mieux : Mont-haut-lieu ! La place, qui n'était qu'un carrefour de plusieurs voies, portait le nom du quartier, tout comme la porte. Elle est parfois désignée : place du Puits-Verdet, *al potz berdet* (XV^e siècle). La place, comme la porte, reçurent en l'an II, le nom de place et porte Sans-Culottide. VERGNES avait proposé un autre nom : la Paix.



La porte Montoulieu.

Montoulieu (porte), Montolieu, Montis Olivi — C'est l'une des portes de l'enceinte antique, probablement reconstruite au XIV^e siècle, précédée, au-dehors, d'une barbacane, transformée en ravelin en 1536. L'oratoire de Montoulieu, ou crucifix, se trouvait au-dehors, sauf au XVI^e siècle, où il fut un temps réédifié sur la place. Deux ponts, l'un en maçonnerie, entre la porte et le ravelin, l'autre en bois, du ravelin vers l'extérieur, assuraient le passage. La porte Montoulieu fut démolie en 1826.

Montoulieu, Montis Olivi (rue) — Ancien nom de la rue Ninau.

Montoulieu (rue) — Nom collectif des deux suivantes, qui ne prirent leurs discriminants Saint-Jacques ou Vélane, qu'en 1806.

Montoulieu-Saint-Jacques (rue) — CHALANDE 353 — Partie orientale de la rue Montoulieu. On l'appelait, selon le tableau de l'an II, rue de Levis, nom changé en rue Pacification. BRÉMOND, en 1854, voulut qu'on lui redonne le nom de Levis. Quand fut démolie le moulon des Escoussières, son terrain fut joint à la rue Montoulieu, ce qui explique sa largeur, entre l'Hôtel de l'Académie et le Palais du Maréchal. En 1881, on proposa le nom de rue Parayre.

Montoulieu-Vélane (rue) — CHALANDE 348 — Partie occidentale de la rue Montoulieu. Nom inscrit au tableau de l'an II : rue Thermopyles ! Nom proposé en 1881 : rue Fieubet.

Montoyol (rue) — Encore un nom en mont, d'interprétation d'autant plus difficile que quand il se présente dans les textes du XVI^e siècle, il est déjà déformé, probablement par interférence entre deux vocables. La rue est désignée par Montcoyol et son site par canté coyol, ou en graphie phonétique, cante-couyol. Montcoyol aboutira à la forme « classique » Montoyol. Pour l'autre désignation, deux hypothèses, l'évolution d'un *canta cugula* (attesté à Toulouse en 1161), « lieu où chante le coucou », qui a engendré un peu partout des cante cougol (Dordogne), cante cougoou (près de Nîmes) etc. ou celle de canto (coin, « canton ») de coyol... on aurait prévu la redondance en 1632, après oubli du sens pre-

mier, « coin appelé de Cantecouyol » et « four du coin de Montcouyol », de couyol-coucou à cocu, il n'y a qu'un pas, facile à franchir, dit-on. L'étudiant ODDE de TRIORS l'a fait allégrement, en 1578, dans ses « joyeuses recherches de la langue Tolosaine » : « Mout asne est bien Martin, mais tout Martin n'est pas asne, tout « couyol » est bien cornard, mais tout cornard n'est pas « couyol », car bonnement un bœuf, un mouton, un bouc, un cerf ou tout autre animal à corne ne peut estre proprement appelé « couyol », en tant que ce mot de « couyol » se dict seulement § proprement, § s'adapte à l'homme, la compagne duquel fait aumosne § charité de son corps autant à autruy qu'à son propre mari, auquel elle s'est conjointe, par le droict, saint, § sacré lien de mariage, § venant icelle à rompre le susdict § sacré lien alors par ce moyen son mari il vient à estre, par droict de nature habitant du mont Parnasse biceps. Et d'icy se peut former, tout en passant, une question en Théologie, laquelle toutefois je laisse à espelucher à messieurs nos maistres sçavoir est, utrum entre Turcs, Maures, Juifs, Marrans § autre telle espece § maniere de gens qui sont hors la communion de l'Eglise, il y a des « couyols », veu que tout mariage (si bonnement mariage je puis dire) qui se fait hors la communion de l'Eglise, n'est dict proprement mariage, ains concubinage, que si aincy est qu'iceux bonnement ne puissent estre couyols pour les causes § raisons susdites, vrayement il nous faut confesser qu'ils sont plus heureux que nous autres de par deça, en tant qu'ils sont exempts de cocuage § non pas nous autres. » Il est bien clair, qu'au XVI^e siècle, Montcouyol ou Cantecouyol n'avait d'autres sens. Et le docteur THOLOSAMUS, à l'affût de toponymie plaisante dans le *Cri de Toulouse*, souhaitait « ... restituer à certaines rues leurs anciens noms, qui rappelleraient l'histoire de notre vieux Toulouse. Ainsi, la rue Montoyol. Pourquoi ne pas lui restituer son ancien nom qui a été défiguré par des altérations successives ; ce fut au quinzième siècle la *carrièro des Couyols* et au dix-septième la rue Canto-Couyol. Ces anciennes appellations ressuscitées, rappelleraient une page oubliée de notre histoire locale ; nous avons appris, en effet, par les chroniques du « Toulouse d'autrefois » du *Journal de Toulouse*, que là, à l'angle de cette rue et de la rue Rémusat, il y

avait, au quinzième siècle, un cabaret avec jardin, d'une grande réputation (nous dirions aujourd'hui un restaurant à la mode), qui s'appelait l'Auberge et le Jardin des Couyouls. Ce nom au moins était caractéristique et avait une signification ; il nous rappellerait quelque chose, tandis que rue Montoyol ça ne veut rien dire du tout, comme rue de Languedoc, ou rue de la République ». Reste à évoquer les MONTECUCULI italiens et notamment le célèbre maréchal adversaire de TURENNE ! BRÉMOND, en 1854, constate : « Le premier nom de cette voie n'est pas des plus recherchés ; elle s'appelait rue Canto-Couyou. Lorsqu'on nomma la rue Montoyol, rue de Sénéchal, nom qu'elle porte toujours, on appela celle-ci rue Montoyol. En 1794, rue Licorne. Il serait plus convenable de nommer cette voie rue Maguelone, qui rappelait que le collège, fondé par le cardinal de ce nom, était à l'angle de la rue du Taur et de celle-ci, et qu'elle le confrontait. »

Au XVIII^e siècle, la rue Montoyol est en effet notre rue du Sénéchal et notre actuelle rue Montoyol est la rue Cantecouyoul.

Montpellier (barrière de) — Barrière de L'octroi établie à l'extrémité de la rue Saint-Michel, entre les boulevards du Sud (= boulevard Delacourtie) et des Récollets qui servaient de limites de L'octroi.

Montpellier (route de) — Ancien nom des avenues de l'URSS et Jules-Julien, et de la route de Narbonne.

Montplaisir — Voir Monplaisir.

Montplaisir, pour Monplaisir — La brasserie et l'usage moderne ont adopté le « t » parasite qui apparaît parfois dans les formes anciennes.

Montplaisir — Résidence, 3 et 5, rue Montplaisir (1968) et 21, rue Bégué-David (René BEURRIER, 1977).

Montplaisir-Lapujade (boulevard ou rue de) — Ancien nom de la rue d'Oradour-sur-Glane.

Montrabe (chemin de) — Ancien nom de la rue Bayard, de la rue Matabiau, de la route d'Agde et de la rue de Périole.

Montrabe (croix de) — Sur le chemin de Montrabe (rue de Périole actuelle), (XVII^e siècle).

Montrabe (fontaine) — Voir Frescati. GOU DOULLI, dans son *Ramelet Moundi*, a donné une très poétique description de cette fontaine, alimentée par la source de la Béarnaise disparue, comme tout le domaine, dans le Jardin des Plantes et les allées Frédéric-Mistral.

Montrabe (petit) — Voir Frescati.

Montrevel (Collège de) ou de **Lectoure** — Collège fondé en 1369 par l'évêque de Lectoure, Pierre de MONTREVEL, pour quatre étudiants originaires de la Chaise Dieu, ou membres de la famille de MONTREVEL.

Mon tricot — Nouveautés, 14, rue Rivals (R. GOUJON, 1950).

Mon trousseau — Bonneterie, lingerie, 103, avenue de Muret. Succède vers 1930 au salon de coiffure RICH.

Monts — Voir Mont.

Monts, Mons, Montibus (coin de) — Voir rue des Cheminées.

Montségur (rue de) — Nom donné en 1934 à une voie nouvellement tracée, qui voisine avec la rue Esclarmonde, dans le lotissement Le Laip. Hommage rendu aux Cathares.

Montserby — Voir Monserby.

Mont-Vallier (rue du) — Nom donné en 1955 à une voie nouvelle. Le pic de Mont-Vallier, 2 839 m, dans le haut Couserans.

Mont-Ventoux (rue du) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une voie nouvelle de la ZAC de Firmis.

Mont-Vincens — Au capitoulat de Saint-Sernin, dans le gardiage. Le nom apparaît dès 1156 et de nombreux documents concernent ce lieu. Le clos de Mont-Vincens, *apud Montem Vincentium*, le terroir, au moins en partie, est sur un *podium*. Il s'agit probablement de Lapujade. Ce lieu fut très important jusqu'au XIV^e siècle.

Monument (place du) — Aux Minimes. Place où a été édifié le monument aux morts de la guerre.

Monument à la gloire des Combattants de la Haute-Garonne — Allées Forain-François-Verdier. Bien que dédié à tous les combattants de la guerre de 1914-1918, cet arc de triomphe a été interprété comme le « Monument aux Morts ». En langage populaire, ce fut même, tout simplement, le « Monument ». Il avait été élevé, à l'initiative du Conseil général, sur un terrain donné par la Ville. Une série de controverses fut déclenchée : sur l'emplacement du monument, sur son esthétique, sur la statue de la Victoire du sculpteur RAYNAUD qui, sous son ciseau, fut une Victoire « laborieuse et fatiguée » alors qu'on souhaitait la voir évoquée « sous les traits d'une jeune fille alerte ». Un concours avait été institué, et les sculpteurs RAYNAUD, ABBAL et MONCASSIN furent classés dans cet ordre. L'architecte JAUSSELY, devenu maître d'œuvre, les employa tous trois. Pour juger de l'effet du monument, une maquette à l'échelle, en charpente toilée, avait été dressée sur son emplacement. Au cours de la construction, la nappe phréatique posa de graves problèmes pour l'établissement des fondations. Le « Monument » est le lieu de rassemblement des manifestations patriotiques et du souvenir, en particulier chaque année, le 11 novembre.

Monumentale (rue) — Le 22 avril 1854, les Toulousains pouvaient lire une affiche annonçant le programme « pour l'ouverture d'une rue directe de la place du Capitole à la Gare du chemin de fer de Bordeaux à Cette. » Trois sections étaient prévues : Capitole-Boulevards / boulevards-square en projet / square-Canal. La rue devait avoir 20 m de large et des trottoirs sous arcades. L'architecte BONNAL avait même dessiné les façades des immeubles à reconstruire. Approuvé par le Conseil municipal le 18 mars 1854, le projet continua et se perfectionna, en 1856, de l'aménagement de tout le quartier Bayard. Il n'en résulta que la rue Bayard.

Monumentale (rue) — Le projet précédent ayant été abandonné, le maire CAMPAIGNO voulut tracer deux grandes voies partant de la

place du Pont-Neuf, l'une vers le Grand-Rond, l'autre vers la place Louis-Napoléon (= Wilson). Le projet était assorti d'une amélioration des voies vers Saint-Etienne (rue des Marchands, de la Trinité, Croix-Baragnon...). C'est ce qu'il exposa à la séance du Conseil municipal du 26 novembre 1959. La voie Pont-Neuf - Place-Louis-Napoléon fut baptisée à son tour rue Monumentale. On l'avait baptisée tout d'abord : rue de l'Impératrice ! Mais les six millions nécessaires à la réalisation de cet ensemble étaient totalement absents des caisses de la Ville.

Monument aux combattants de 1870 — Place Saint-Michel. En 1908, la Fédération des Combattants de 1870, aidée par la Ville, fit ériger un monument à l'entrée des allées Saint-Michel, dédié aux Enfants de Toulouse et de la Haute-Garonne, morts pour la Patrie. C'est l'œuvre de l'architecte Paul PUJOL, du sculpteur Th. BARAU et du fondeur parisien J. MALESSET. Par un syncrétisme bien compréhensible, cet hommage aux combattants sera attribué, quelques années plus tard, à ces autres combattants, ceux de la Grande Guerre... Autoponts et mobilier urbain ont dévoré l'espace de ce beau monument. A noter un détail curieux : c'est la femme du sculpteur qui a servi de modèle pour la statue.

Monuments aux morts 1914-1918 — Dès la signature du Traité de Paix, dans toutes les communes, dans tous les quartiers, on se préoccupa de conserver le pieux souvenir des Morts et d'élever des monuments à leur mémoire. Toulouse donna l'exemple. Dans sa séance du 15 novembre 1915, le maire Jean RIEUX fit voter le projet BEDOUCÉ de la construction d'un grand monument. Il fut réalisé et inauguré le 11 novembre 1926 au cimetière de Salonique. Un contrat avec VIREBENT Frères, 25, rue de la République, Raymond ISIDORE, architecte, directeur des travaux, et les frères RIGAIL, sculpteurs, en 1924, en avait assuré la construction et la décoration. Sur ses murs sont inscrits les noms des 5 211 Toulousains morts en défendant leur patrie. Dans les quartiers et dans divers établissements furent érigés des monuments, parfois une simple plaque décorée.

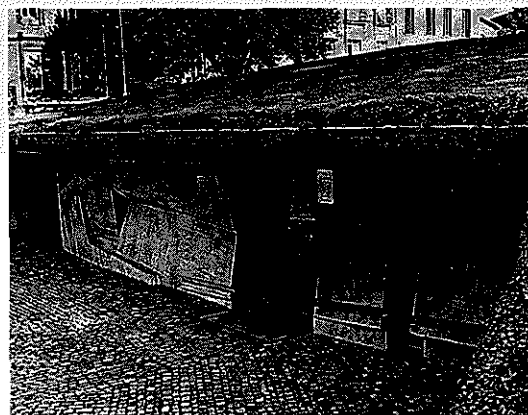
— Saint-Michel, Busca, Port-Garaud : enclos pris sur le terrain de l'église Saint-Exupère. C'est le « Poilu de Bronze » ;

- Roquelaine, Bayard, Matabiau, Concorde : place Roquelaine ; détérioré par des vandales le 7 juin 1973 avec l'inscription : « Morts pour l'Armée du Capital » ;
 - Arnaud-Bernard ;
 - Saint-Aubin ;
 - Providence, Soupetard ;
 - Bonhoure, Guilheméry ;
 - Marengo, Chaumière, Juncasse, Arago : inauguré le 10 avril 1921 près de l'entrée de l'Observatoire ;
 - les Minimes ;
 - Pont-des-Demoiselles ;
 - Sept-Deniers ;
 - Fontaine-Lestang ;
 - Lafourguette : forme l'entrée du cimetière en portique majestueux ;
 - Croix-Daurade ;
 - Saint-Martin-du-Touch ;
 - Saint-Simon ;
 - Montaudran ;
 - Lalande : inauguré le 10 avril 1921 ;
 - Héraclès, monument à MAYSSONNIÉ et aux sportifs ;
 - Ecole normale d'instituteurs ;
 - ★ 17^e d'artillerie, Compans : à la mémoire des 18 officiers, 43 sous-officiers et 265 brigadiers et canonniers des formations du 23^e RA ;
 - Caserne Niel ;
 - ★ Stade Toulousain ;
 - Lycée, salle Ozenne ;
 - ★ Ecole Vétérinaire ;
 - Gares ;
 - TCRT ;
 - Eglise Saint-Jérôme ;
 - Saint-Sernin : autel spécial, allégorique, par G. VIVENT ;
 - la plupart des églises.
- (★ = plaques ayant changé de site).

Monument de la Résistance — Inauguré le 19 août 1971 pour le 27^e anniversaire de la libération de Toulouse, ce « monument » se présente comme un tertre gazonné recouvrant un accès à allure de casemate, ouvrant sur un itinéraire souterrain très évocateur de l'activité clandestine, de la souffrance et de l'espoir au bout du tunnel, de ceux qui ont tout risqué et souvent donné leur vie pour que la France soit libre. Le symbolisme des grands mâts tubulaires en équilibre arti-

ficiel qui dominant le tertre est indéfinissable. Fabien CASTAING, l'un des coauteurs, déclara en septembre 1971 : « Je ne pense pas qu'on puisse donner une interprétation exacte, mais au contraire chacun doit laisser libre cours à son imagination personnelle pour traduire d'après quelques données la vision de la Résistance passée et future. »

Les autres coauteurs, à des titres divers, sont : Hubert BENITA, photographe, Michel BESCOS, architecte, Marcel BETTAN, programmeur, Alain CAPEL, photographe, Xavier DARASSE, compositeur, Pierre DEBEAUX, architecte, Alex LABAT, architecte, Robert PAGES, sculpteur, Roger TASSERA, ingénieur, Serge VALLON, photographe, Pierre VIAIGE, architecte, Franck BACCIOTTI, ingénieur, Roger BOUIGUE, astronome, Robert KREBS, ingénieur, et Xavier ROUGIER, conducteur de travaux. Une source, non prévue au programme, rencontrée au cours des travaux, a été intégrée à l'œuvre ; c'est peut-être l'une des survivances de la Fontaine Montrabe.



Le Monument de la Résistance.

Monument de Sainte-Germain (Au) — 41, rue Boulbonne (Maison BELARD, 1878).

Monuments historiques — Immeubles et sites classés ou inscrits.

Moquin-Tandon (rue) — Voie créée vers 1923, sous le nom de rue Traversière Jean CRICQ, classée dans le domaine public le 10 mai 1933. En 1947, on lui donna le nom de Gaston-Ennemond-Max MOQUIN-TANDON, né à Toulouse le 19 décembre 1845, docteur ès sciences naturelles,

professeur aux facultés des sciences de Besançon et de Toulouse, mainteneur des Jeux floraux. Mort à Toulouse le 25 mai 1929, il était fils d'Alfred MOQUINTANDON, naturaliste célèbre, qui créa la chaire d'Histoire Naturelle à Toulouse (1836), fut professeur à la faculté de médecine de Paris en 1853, membre de l'Institut, et mourut le 15 avril 1863. La rue peut honorer la mémoire du père comme du fils.

Morale (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Neuve.

Morange — Voir Groupe Morhange.

Morat ou Morati (*clausum*) — Voir Claus.

Morbihan (rue du) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle dans le quartier « départemental » : le Morbihan y est entre la Mayenne et le Doubs...

Morgue — Pour beaucoup de Toulousains, ce fut l'infâme local du port de la Daurade où l'on déposait les noyés de Garonne. Les gamins du quartier, vite informés, accouraient pour tenter d'apercevoir le corps, à travers les barreaux... L'époque des corps nus allongés sur des étagères en béton, entretenus par des filets d'eau glacée, est révolue. Depuis 1945, quatorze « frigos » en inox remplissent mieux ce rôle. Ce n'est qu'un « local » administratif que gère, en attendant le médecin légiste de l'inhumation, Paul... BONREPOS, responsable des pompes funèbres, morgue et cimetières.

Morin (café) — 26, boulevard de Strasbourg (F. DENJEAN, 1905 ; BOIREAU, 1920). Deviendra vers 1930 le Luna-bar.

Morin (impasse Roger) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle. Roger MORIN, aviateur, né le 6 août 1879 à Céligny (Suisse) d'une famille originaire des environs de Montélimar, passa son brevet de pilote le 7 décembre 1910 (n° 306) sur monoplane BLERIOT, type d'appareil auquel il resta fidèle. Le 27 février 1911, il part de Pau à 2 heures 20 et arrive à Toulouse, au Polygone, à 3 heures 53, gagnant ainsi le Grand Prix de *la Dépêche*. Le 28 février, il fait le Tour de Toulouse et divers vols, qu'il

réitère le 5 mars, volant le 6 en « ballet aérien » avec VEDRINES, et encore le 11 mars. Les Toulousains sont émerveillés : « Ah ! Ce MORIN ! » clame-t-on dans les rues ; et une brave maraîchère de s'écrier : « Chès, aquel MORIN, cal qué siosqué lé fil del diablé per poudé boula coum'aco ! » Depuis, de nombreux fils du diable ont sillonné le ciel toulousain... (d'après Pierre SAULGRAIN).

Morriss (colonnes) — Huit colonnes Morriss ont été posées en décembre 1987 en divers points du centre-ville : rue du Languedoc, place des Carmes, place Esquirol, rue de Rémusat, boulevard Carnot, square Wilson, place Occitane et place de la Colombette. Composées de six faces, elles sont destinées à l'affichage des spectacles. Dans un premier temps, elles ont accueilli les dessins d'enfants exprimant leurs vœux de Noël et de Nouvel An, sélectionnés par la municipalité. Douze autres colonnes seront installées par la société DECAUX.

Mortain (impasse de) — Nom proposé pour l'impasse Altamira (voir ce nom).

Mort-qui-Trompe (rue de la) — Au XVII^e siècle (1676) et au début du XVIII^e (1727), c'est le nom donné à la rue Secourieu (= rue des Marchands). En 1676, c'est la maison de M. de SENTOUS qui porte ce nom, dans ladite rue.

Morvan (place du) — Nom donné en 1965 à une place nouvelle.

Mosca Pisha ou **Muscam Pisscha** — Voir Pisse Mouche.

Moscou (quartier) — Ce nom, d'apparition récente (années trente), n'a pris d'importance qu'avec la création des réservoirs, et grâce à la diffusion assurée à travers la ville par le tramway Capitole-Moscou. A l'époque du pacte germano-soviétique, certains s'indignèrent de voir un quartier affligé d'un nom alors mal aimé. En vain on proposa l'étymologie « mouscou », petite mouche.

Moscou (réservoirs de) — Le plateau de Moscou ne pouvait être desservi en eau potable par le réservoir de Bonheure, en contrebas. Les ter-

rains CAPET et BARRIÈRE, en bordure du vieux chemin de Lasbordes, et BOYER (Pierre BOYER et veuve Jean BOYER), sur le plateau de Duroux, parurent convenir, et le Conseil municipal, le 2 novembre 1932, en décida l'acquisition. Un premier réservoir accumulait l'eau amenée par pompage, l'autre servant de réservoir de distribution. Le terrain de Duroux fut abandonné au profit d'un autre, mieux placé, sur le chemin de Lasbordes, plus près du premier réservoir.

Moselle (rue de la) — Nom proposé en 1947 pour la rue d'Espagne (= rue Gonzalez).

Moselle (rue de la) — Nom donné en 1960 à une voie nouvelle dans le lotissement des Bleuets.

Mosenx, Mozenchis, Mouzenx... — Cette rue, que l'on a cru pouvoir identifier avec la rue de l'Hirondelle, voire avec la rue Catién-Arnoult, est en fait une ruelle disparue qui formait la limite des moulons 24 et 25 du capitoulat de Saint-Pierre de 1571. Elle était située derrière le couvent des religieuses Salenques. Une autre, plus importante, est dans le « canton » *puthei pelheriorum* au bout de la rue « dicte des Pilliers », ce qui correspond bien à la rue de l'Hirondelle.

Moskova (villa) — 27, rue André-Délieux (DELBREIL, 1920).

Mota (rue de la) — De la Moto, la Mothe. Ancien nom de la rue de la Rispe.

Mota (*boria de*) — Dans le gardiage, au nord de la ville (1335).

Motorola — Les Toulousains ont, pour la première fois, entendu parler de Motorola au début de l'année 1968 quand Michel DEBRÉ a autorisé la division des semi-conducteurs Motorola à construire et exploiter une usine de production au Mirail. Le premier coup de pioche des établissements fut donné en mars 1967 et le gros œuvre, confié à la société Austin-Europa, fut en

partie achevé en octobre. Ce n'était qu'une première tranche du vaste centre qui allait être progressivement créé.

Moto-Vidal (rue) — En 1909, une rue en formation, au domaine de Duranti-Cazal, était sans nom. L'abbé LAFFORGUE souhaitait qu'elle porte le nom de Duranti. Mais on l'appela rue de la Longagne. En 1931, ce fut la rue de la Tranquillité. En 1955, on lui donna le nom de Roland VIDAL dit Moto (1925-1944), membre de la Résistance, fusillé par les Allemands. Roland (*sic*) Raoul VIDAL est né à Lézignan-Corbières le 31 juillet 1925, fils de Gaston-Félix VIDAL, garde à la SNCASE, et de Jeanne-Joséphine VIES. Il était monteur à la SNCASE. Il est « Mort pour la France » dans la nuit du 28 au 29 juin 1944, 22, avenue Joseph-Le-Brix.

Mouche (La) ou **La Belle Mouche** — Aux nos 68-70 de l'avenue des Minimes, sur la façade de l'immeuble, est posée une sculpture représentant une grosse mouche. Là se trouvait jadis un commerce de vaches laitières. Une ferme en pleine ville, avec sa cour pavée, ses étables impeccables, ses greniers à foin situés sur le côté de l'avenue Frédéric-Estèbe, ses vachers employés depuis plus de trente ans dans la même maison. C'était aussi un relais de poste et une auberge...

Mouche (pont de la) — Au XVIII^e siècle, pont jeté sur le fossé au-delà de la porte Montoulieu, approximativement au lieu où l'actuelle place Saint-Jacques s'ouvre sur les allées François-Verdier.

Mouettards — Service de police imaginé par le capitaine Joël AZORIN, officier de police, mis en place en octobre 1981, composé de 69 fonctionnaires montés, en cyclomoteurs, chargés plus spécialement de régler la circulation automobile, et grâce à leur mobilité, d'aller sur place rechercher la cause des embouteillages. Succédant, dans le vocabulaire populaire, aux « Hirondelles », ils reçurent leur nom de la blancheur de leur casque et de leurs gants.

Mouettes (rue des) — Nom donné en 1958 à une voie nouvelle.

Moulage (Au) — Tailleur pour dames, 12, rue Ozenne (MARMIESSE, 1920).

Moulin (avenue Jean) — Nom donné en 1961 à une voie nouvelle. Jean MOULIN est né à Béziers le 20 juin 1899. Préfet d'Eure-et-Loir à la veille de la guerre de 1939, il fut désigné par le général de GAULLE pour « fédérer » les mouvements de résistance. Premier président du Conseil national de la Résistance, il est arrêté à Caluire le 21 juin 1943. Déporté, il meurt, vraisemblablement à Metz, le 8 juillet 1943. Le 19 décembre 1964 a lieu la translation de ses cendres au Panthéon.

Moulin (impasse du) — Ancien nom de l'impasse de la Flambère.

Moulin (résidence Jean) — 2 bis, avenue Jules-Julien (SOUBIE GAYRAL, 1982 ; COPRA, 1984).

Moulin (rue du) — Dans la nomenclature de VERGNES, il faut entendre : rue du Moulin du Château, auquel il veut donner le nom de moulin, et rue de la Providence.

Moulin-Bayard (Au) — 6, rue du Moulin-Bayard (1950).

Moulin-Bayard (impasse du) — Ancien nom de la rue Jeanbernat.

Moulin-Bayard (rue du) — Partie d'un ancien chemin qui comprenait aussi les actuelles rues Thionville et Arnaud-Vidal. Interrompu par le Canal du Midi, il prit le nom du moulin établi sur celui-ci à l'écluse Bayard. La création du boulevard Bonrepos l'a amputée de son extrémité, de sorte qu'elle n'aboutit plus au site du moulin dont elle porte le nom. En 1881, on voulut la nommer rue Maguès. Elle était appelée aussi, en 1854, « sous le pseudonyme de rue du Gaz parce que cet établissement s'y trouve. » (BRÉMOND.)

Moulin-de-Bourrassol (rue du) — Ancien nom de la rue Paul-Décamps.

Moulin de la Chanson — 154-156, allée de Barcelone.

Moulin-du-Château (rue du) — CHALANDE 7 — Simple passage entre la rue des Moulins et l'escalier du bas de la rue des Renforts, son nom a varié : rue des Moulins, rue du Moulin-du-Château, rue du Château, et s'est quelque peu fixé sur : Moulin du Château, qui figure dans les nomenclatures, depuis 1960. Apparaissent aussi les désignations : à la Roquette (XV^e siècle) et rue Providence (an II).

Moulines (Les) — Laines, 36, rue de Rémusat (1950).

Moulin (bar des) — 41, rue du Port-Garaud (= rue de la Chaussée), (SAVE, 1933 ; BACOT, 1950).

Moulin (rue des) — CHALANDE 17 — Ici encore, les désignations abondent : coin des Moulins, rue du Moulin-du-Château, non sans confusion avec la précédente. On l'appela aussi rue de Comminges, *carr. Convenarum*, en raison du pont. C'est même sous ce nom qu'elle apparaît, dans le cartulaire municipal où elle est la rue la plus anciennement citée de nos rues. Le 31 août 1201, les consuls rendirent un jugement contre les prostituées. Le point de départ de l'affaire était la plainte de *Bernardus Raimundus de Tolosa* et de quelques habitants de la rue, *dicens quod meretrices publicas in carraria Convenarum permanebant, unde eis et omnibus vicinis in eadem carraria permanentibus magnum malum et dampnum in multis modis diebus et noctibus eveniebat* (AA 1-27) : « disant que les filles publiques demeuraient dans la rue de Comminges d'où, pour eux et pour tous les voisins habitant dans ladite rue, résultait un grand mal et dommage en diverses manières, de jour et de nuit ». Toute droite et perpendiculaire à la Garonne, elle n'était que l'avenue du pont disparu, où l'on peut imaginer des auberges, dont certaines trop accueillantes peut-être ; la dernière survivante sera le Sauvage. Le nom de rue de Comminges lui resta jusqu'à la Révolution, où VERGNES proposa rue de Haute-Garonne, et le tableau de l'an II inscrivit : rue l'Enthousiasme. Le nom de Comminges réapparaît au XIX^e siècle, en dépit d'une décision de 1806. En 1881, on demande encore la restitution officielle de l'ancien nom de Comminges. Il est aujourd'hui bien oublié.

Moulis (chemin de) — C'est un ancien chemin, devenu le chemin vicinal 23, desservant le domaine de Moulis. Son nom officiel date de 1934.

Moulive (impasse, puis rue) — Voie créée le long du chemin de fer, à partir de l'allée Saint-Agne (= avenue Jules-Julien). La création du passage souterrain remplaçant le passage à niveau en a rendu l'accès plus difficile. Ce fut d'abord la rue Augé. En 1947, on lui a attribué le nom du statuaire Jean-Pierre MOULIVE, fils de Jean-Marie-Michel-Marguerite, aubergiste, et de Jeanne-Josèphe LAGRANGE, né le 24 octobre 1813. Il fut l'élève de GARIPUY et de GRIFFOUL-DORVAL. A Paris, il travailla dans l'atelier de PETITOT mais, malade à Marseille, il ne put entreprendre le voyage en Italie, et mourut à Toulouse le 11 mars 1842. AUGÉ avait été l'un des meilleurs élèves de GRIFFOUL-DORVAL. Tous deux aimaient si bien MOULIVE qu'ils lui élevèrent un monument funèbre, au cimetière où figure la reproduction, en bas-relief, de *L'Enfant prodigue*, l'une des œuvres les plus admirées du jeune statuaire.

Moulon — Nom donné, à Toulouse, aux « flots » de maisons ; on dit ailleurs : pâté de maisons, gaches, etc. Etymologie probable *molitionem* de *molitio* : action d'entasser ou de construire. C'est donc un « tas », un « amas » de maisons, généralement entouré de trois ou quatre rues, servant de sous-division cadastrale. Il semble qu'il ait existé une forme ancienne contractée, « moun », naturellement confondue avec *mont* (voir ce mot). Aux cadastres de 1571 et 1680, la ville apparaît divisée en quelque 200 moulons, les faubourgs en plus de 80, et la banlieue en compte plus de 160. L'ensemble du territoire communal est divisé en près de 450 moulons.

Mounède (château de la) — C'est le nom donné à l'époque contemporaine au château du Monédier (voir Monédier). Propriété de la Ville, après divers projets d'affectation (Musée des Arts et Traditions), le 18 mai 1981 a été aménagé un terrain de grand jeu (120 m sur 73) pour les amateurs de ballon rond, avec système de drainage « hypersophistiqué », et tribunes de 400 places. Parc, château et pigeonnier sont restau-

rés ou en bon état, mais les cinq belles statues de pierre, dont une Pallas sur colonne antique, ont disparu.

Mounède (chemin de la) — Ancien chemin longeant le domaine de la Mounède. On l'appela parfois chemin Lansac entre 1910 et 1935.

Mounèques (rue des) — De las monèques, mounèques. Si « *mounecos* » a le sens de « poupées », en langue d'oc, l'étymologie est ici différente. Il s'agit des religieuses, le *monacharum*, le mot « moines » au féminin, sans qu'il soit possible de préciser leur communauté ; le nom est antérieur au XIV^e siècle. Cette voie est aujourd'hui la rue Jean-Rancy.

Moulié (rue) — Rue projetée vers 1890 (COPPOLANI).

Moure (chemin de la) — Ancien nom de la rue de Tunis, de la rue des Anges, et de l'avenue Frédéric-Estèbe.

Mourens (rue des) — Serait un ancien nom de la rue Merly (COPPOLANI) — Voir Mosenx.

Mourlas — Quartier à Croix-Daurade. En 1909, il ne comprenait que deux ou trois maisons : maison CREZUT et maisons BIGNERES (LAFFORGUE).

Mourlens (Hôtel) — Voir Labat de Mourlens.

Moussard — Chaussures, 35, boulevard de Strasbourg (1920).

Mouton blanc (affénage du) — 11, rue des Moutons (1905). Deviendra vers 1920 la Société des Transports économiques départementaux de la Haute-Garonne.

Mouton-chéri (restaurant) — 7, puis 3, rue de Castres, puis 13, rue du Pont-Guilheméry et 2, boulevard Pierre-Sémard (GONTIE, 1920).

Moutonnière (rue de, ou de la) — A Saint-Cyprien (voir Boutonniers). Est-ce une cacographie du plan Tavernier, ou au contraire le pre-

mier et véritable nom de la rue des « Boutonniers » ? « Coing ou rue dicte de la mouthonnière » est en usage en 1660 et dure pendant tout le XVIII^e siècle.

Moutons (rue des) — Cette très ancienne rue du faubourg Matabiau tient véritablement son nom des moutons, troupeaux en attente du marché se tenant sur la place. Elle aboutissait à un abreuvoir, puis à la bascule.

Mozens — Voir Mosenx.

Mucius Scevola (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Del-fum. Caius Mucius Scaevola est célèbre pour s'être volontairement brûlé la main droite, qui avait manqué de poignarder le roi des Etrusques (VI^e siècle avant J.-C.). La famille Scaevola compta d'éminents juristes, ce que ne pouvaient qu'admirer les législateurs de la Révolution.

Muffiers (place des) — Nom donné le 16 avril 1986 à la demande de la SONACOTRA pour une des voies de l'opération Fronton.

Muguet (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle du lotissement « les Castors Toulousains » et le « Bâtiment », classée dans le domaine public en décembre 1969.

Muguet du 1er Mai — Inconnu naguère dans le Midi à en croire Colette, l'usage de vendre du muguet sur la voie publique, le 1er Mai, est devenu si courant qu'une réglementation s'est imposée. Un arrêté municipal du 8 mai 1981 a réglementé les « autorisations exceptionnelles » que tout particulier en faisant la demande peut obtenir. Le muguet doit être vendu « en l'état » c'est-à-dire sans complément ni artifice, sans emballage, sans papier cellophane, sans présentation artistique telles que vannerie, poterie, asparagus, papier cristal... En somme, il suffit qu'il soit vendu avec simple promesse de bonheur. Ou « à la sauvette »...

Muguet de Paris (Au) — Robes et manteaux, 25 et 27, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Mulé (impasse) — Ancien nom de l'impasse Broca.

Mulé (rue Bernard) — Supplantant le nom de rue des Juifs assez encombrant après l'affaire DREYFUS, le Conseil municipal donna ce nouveau nom dans sa séance du 7 juillet 1896. Bernard MULÉ, né à Toulouse le 14 novembre 1803, fils d'Arnaud MULÉ, tonnelier et de Françoise SELVE, fut adjoint au maire et mourut le 26 mars 1888. Ce fut « un grand honnête homme ». Il s'affilia, jeune, à la maçonnerie et dès 1822 fut admis à la société Carbonari. Il fut le chef de la jeunesse démocratique toulousaine et collabora avec Armand DUPORTAL et Armand LEYGUE à fonder la République « à l'époque où les hommes d'avant-garde payaient leur courage de la proscription ou de la prison ». En septembre 1852, Bernard MULÉ connut effectivement les cachots des tours de Foix. Il eut « l'honneur d'être le porte-parole des revendications populaires ». Il intervint avec succès lors de l'affaire LEOTADE/Cécile COMBETTES. Quand la foule ameutée proférait des menaces de mort contre la maison des frères des Ecoles chrétiennes et ses cinq cents enfants, le courage de MULÉ détourna la menace.

Mulhouse (rue de) — Nom proposé en 1875 pour la rue du Poids-de-l'Huile.

Mulla sola — Voir Miègesolle.

Municipalité (section de la) — Nom de la quatorzième section révolutionnaire, limitée au levant, par le chemin de Montrabé au pont de Peyriole et par la rivière de Lhers ; au septentrion, par la rivière de Saune, et par celle de Lhers et par le territoire de la municipalité de Launaguet à celui des Minimes, et au Midi, par le Canal de Languedoc.

Murailhou — Lieu-dit, à Saint-Pierre — Voir Moissac (collège).

Muraille, muralha — Nom donné au mur d'enceinte, dit rempart, principalement dans sa partie de la porte Villeneuve à la Garonne, séparant la Cité du Bourg, et peu à peu démolie après le XI^e siècle. La *muralha antiqua*... (XIV^e siècle).

Muraillette (ancienne impasse de la) — Local, sur le chemin de la Colombette (avenue de la Gloire), après le pont du chemin de fer. L'an-

cienne impasse de la Muraillette, en 1883, était devenue une partie de la rue de la Luppé que limitait le fossé mère de Luppé.

Muratet (impasse, voie, rue) — Ancien chemin rural coupé lors de la construction du chemin de fer. Sans nom, on le désignait parfois par le nom du quartier : chemin de la Vache. Vers 1900, ce fut l'impasse Muratet. Délaissée en 1910, reclassée comme impasse en 1945, on lui a rendu son titre de « rue » par promotion du 16 avril 1986.

Muratet (rue) — Ancien nom de la rue Ingres. La famille MURATET était propriétaire des terrains, en 1869. La Ville l'inscrivit le 21 avril 1873 dans la liste des rues ne possédant pas de dénomination « régulière », c'est-à-dire prise par arrêté. Pour régulariser, on arrêta, le 21 novembre 1874, qu'elle s'appellerait... rue Ingres (voir ce nom).

Murel — Pour Muret.

Murel (grande rue) — Nom souhaité, le 29 septembre 1874, par MUREL, donateur du sol des rues du quartier, pour la rue Saint-Roch (= Léon-Soulié). Ce souhait n'a pas été respecté.

Murel (impasse) — Ancien nom de la rue Elvire.

Murel (rue) — Ancien nom de la rue Saint-Thomas-d'Aquin.

Muret (avenue de) — C'est la partie de la route d'Espagne (nationale 20) de Saint-Cyprien à la « barrière de Muret ». Voir les diverses attributions des noms aux tronçons successifs, dans l'article : route d'Espagne.

Muret ou **Murel** (chemin, *camí* de) — Désignation ancienne de l'avenue de Muret et de la route d'Espagne.

Muret (porte de) — Sortie vers le « chemin de Muret », à Saint-Cyprien. VERGNES et le tableau de l'an II lui accordent le nom de porte (de la Victoire).

Murger (impasse Henri) — Voie privée qui n'a pris d'importance que vers 1930 ; elle a été clas-

sée dans le domaine public en 1938 et reçut alors son nom. Henri MURGER, né et mort à Paris (24 mars 1822-28 janvier 1861) a écrit *Les Scènes de la vie de bohème*. Grisettes et étudiants de 1840, Musette, Mimi, et autres héros, ont été ainsi popularisés. C'est aujourd'hui un bon document sur les mœurs parisiennes et du Quartier latin d'autrefois.

Muriel (Hôtel de) — 1, place Saintes-Scarbes — CHALANDE 338 — Construit vers 1775. En 1783, Tristan de CAULET, marquis de Gramont, le vendit à Anne de CARRION de MURIEL, épouse d'Augustin SPINOLA, marquis d'Arquata. Avant 1776, le propriétaire était Guillaume de CASTELPERS, d'où les différents noms de cet Hôtel, devenu plus tard (XX^e siècle) la Maison des Œuvres de l'Archevêché.

Bibl. — ECLACHE (Michèle), Trois hôtels... *l'Aut* 522, p. 29.

Mûriers (impasse et rue des) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle du quartier de la Terrasse. La rue est adjacente à la rue des Magnananelles.

Mûriers (jardin des) — En 1628, rue de Las-crosses. Jardin appartenant à la Ville.

Mûriers (quartier dit des) — En 1782, près de la Fontaine de la Baraquette, à rapprocher probablement de la Moure (l'Amourié, le mûrier) du « coin de la Moure ».

Mûriers (résidence les) — Allée de Bellefontaine. GIESPER immobilier 1972. Ensemble de 89 maisons.

Murillo (rue) — Nom donné en 1947 à la rue Antonin-Magne. Bartolomé-Estéban MURILLO, né et mort à Séville 1618-1682, peintre religieux qui ne dédaigna pas de reproduire des scènes typiques de la vie quotidienne sévillane ne l'a emporté sur le vainqueur du Tour de France, que parce que Antonin MAGNE était (presque) l'homonyme de Marie MAGNÉ...

Murs borgnes, murs aveugles, murs peints — Les alignements et les restructurations laissent souvent d'inesthétiques pans de murs, sans

autre ornement qu'une promesse de vétusté précoce ou d'emplacement d'affichage. Diverses solutions sont adoptées pour compenser ce déficit esthétique : « ornements » en surcharge, « archéologie » comme dans l'ex-rue Saint-Jérôme après l'opération Saint-Georges ; création ou transfert de fontaines monumentales (l'Ariège et la Garonne, place Lafourcade) ; ou bien peinture, vaguement décorative, sur les buildings géants, ou au contraire fort artistique, comme l'ont réalisée Françoise LACOSTE et Daniel LAMAISON au 10 de la rue Peyrolières en 1987 (Association Murale Saint-Jacques) ou encore à la MJC d'Empalot (Association Bomb'age). Une dizaine de réalisations semblables redonne aux murs les plus désolants, une beauté inespérée.

Muscaris (impasse des) — Sur la publicité d'un promoteur (19 novembre 1987).

Musée (rue du) — Ancien nom de la rue Antonin-Mercié.

Musées — La Révolution « mit à la disposition de la Nation » c'est-à-dire confisqua, d'innombrables œuvres d'art. Celles qui eurent la chance de n'être ni de bronze ni de plomb, ni d'or ou d'argent bien sûr ! et d'échapper aux dilapidations, furent dirigées vers des dépôts, embryons du Musée. Lazare CARNOT, Commissaire de la Convention, tenta de porter remède au désastre. Le 19 décembre 1793 est décidée la création du « Muséum du Midi de la République ». Il sera ouvert au public le 17 août 1795. D'abord installé aux Cordeliers, le « Muséum » fut transféré aux Augustins... où il est toujours. A ce premier musée s'ajoutèrent de nombreux établissements se réclamant du « label » de « musée ». Nous n'en pouvons donner qu'une énumération :

- Musée de l'Abeille, chemin de Pechbusque, créé en 1985 ;
- Musée de l'Affiche et de la Carte Postale, devenu pour des raisons techniques le CMAC-PAG, Centre Municipal de l'Affiche, de la Carte Postale et de l'Art Graphique. C'est à l'initiative de François-Régis GASTOU que ce Centre a été créé ;
- Musée de l'Air. L'Association les ailes anciennes collectionne dans un hangar de la zone aéroportuaire, des appareils, souvent de grandes

dimensions : une douzaine en 1984 ;

- Musée de Cire. Il paraît n'avoir eu d'existence que dans les vœux exprimés par Hubert COUGET en 1973. Un Grévin toulousain ?

- Musée Paul-Dupuy. Organisé dans l'Hôtel BESSON rue de la Pleau par le collectionneur Paul DUPUY. « Avec beaucoup d'intelligence et de discernement, Paul DUPUY avait collectionné à contre-mode. Visitant chaque jour les antiquaires toulousains, il achetait ce qu'avaient dédaigné les bourgeois... guidées par les magazines parisiens. » Robert MESURET, que nous citons, a considérablement augmenté la richesse de ce Musée ; voir notice à son nom ;

- Musée Labit (voir ce nom) ;

- Musée de la Médecine, créé en l'Hôtel d'Assézat en 1983 ;

- Musée de Poche, rue Malbec. Lieu d'exposition créé par Guy LAURENT dans les années soixante ;

- Musée de la Résistance — Voir Philippe (Jean) ;

- Musée Saint-Raymond, formé, à l'origine, des collections de la Société archéologique du Midi (voir Saint-Raymond) ;

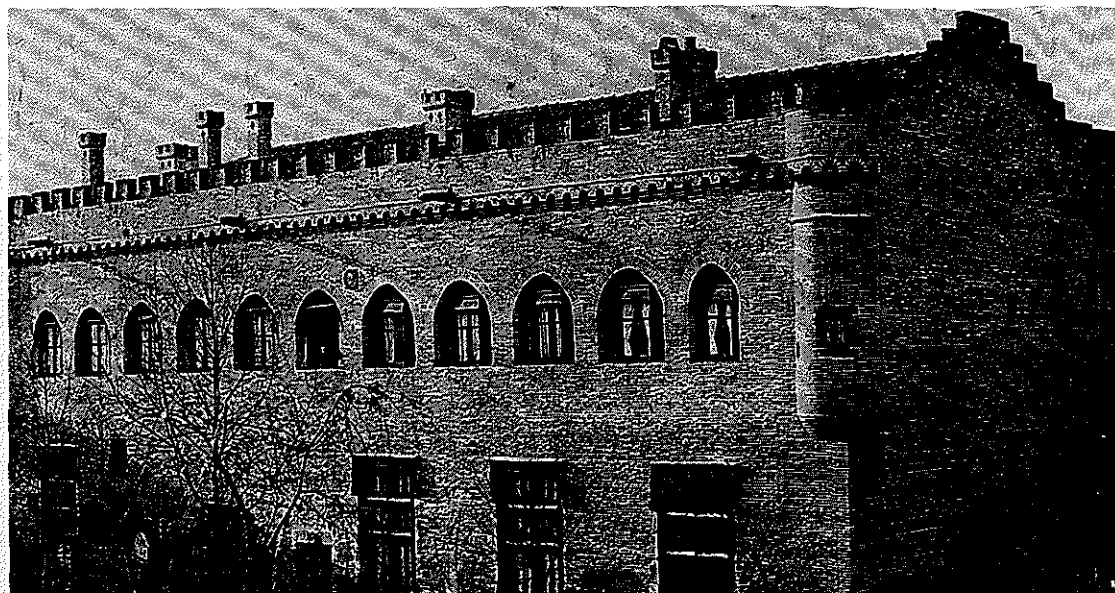
- Musée des Télécommunications, 45, rue de Soupetard, inauguré le 28 novembre 1981 ;

- Musée du Vieux-Toulouse. Voir Toulousains de Toulouse, et Hôtel Dumay ;

- Musée Languedocien des Transports et des Communications, dû à l'initiative de Christian LACOMBE en 1961, d'abord rue Valade, inauguré en janvier 1964, puis place Paul-Riché à Lalande (1975). C'est aujourd'hui l'ITTC, Institut de Technologie des Transports et des Communications, 93, avenue Jules-Julien.

Muséum d'Histoire Naturelle — Ouvert en 1865, à la fois musée scientifique et musée d'éducation populaire, cet établissement est très riche, mais bien à l'étroit pour envisager une expansion qui serait souhaitable. Ce fut également le premier musée, en France, à avoir une galerie d'archéologie préhistorique, créée dès l'origine (1865). Panthéon des bêtes rares qui finirent leur vie à Toulouse, c'est aussi un conservatoire de curiosités toulousaines. Une vitrine y fut consacrée, de très bonne heure, à la déformation crânienne typique des Toulousains !

Musset (Institution) — C'est l'ancienne Institution LACOINTA, dont C. MUSSET prit la direction



Musée Saint-Raymond.

vers 1842, 1 bis, rue du Lycée (impasse des Jardins). Les locaux, d'une superficie de 22 ares 55 centiares, avaient appartenu à un général REYNAUD puis à Thomas MENARD qui les céda au Lycée en 1862. La cour de l'ancienne pension a été agrandie et, dans les bâtiments transformés, on installa les classes de préparation aux Grandes Ecoles.

Musset (rue Alfred de) — Voie créée vers 1922. Elle a connu son développement grâce à une suite de lotissements (VILARD, DELBOUSQUET) jusqu'en 1940. Alfred de MUSSET, né et mort à Paris (1810-1857), est le poète de la jeunesse et de la passion, l'auteur des *Caprices de Marianne*, de *On ne badine pas avec l'amour*, et de *La Confession d'un enfant du siècle*.

Mutualité (place de la) — Nom proposé en 1913 pour la place Bila.

Muzaignes — Voir Mazaygues.

Mylo — Maroquinerie, 5, rue du Taur (1940).

Myosotis (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran, rue Chambenois.

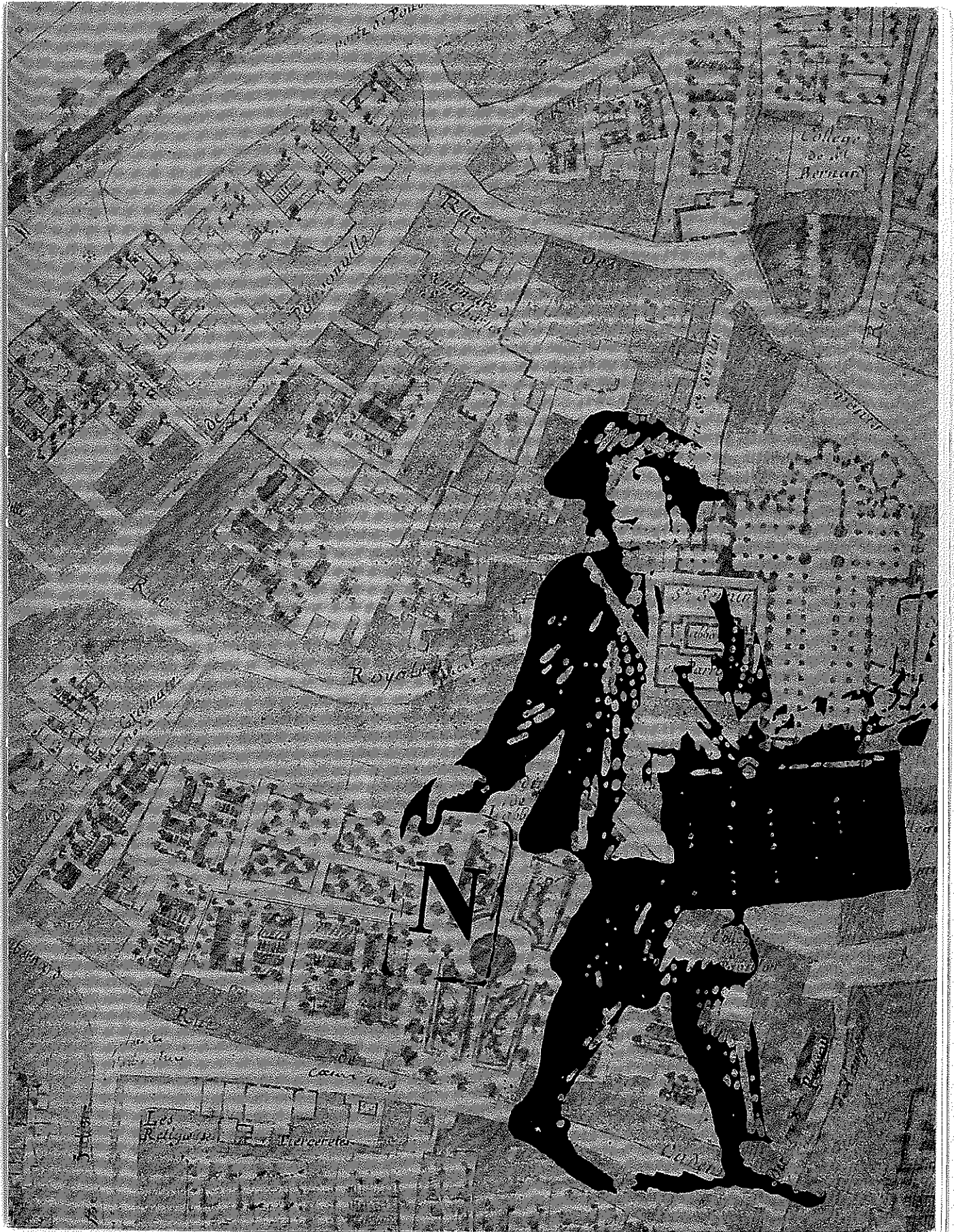
Myosotis (rue des) — Rue créée en 1932, en pleines florales ; les Primevères la prolongent...

Myriam — Ecole privée technique, 20, rue Mage (1965) puis lycée d'enseignement professionnel privé, 9, rue Mage.

Myrtilles (impasse des) — Nom donné le 8 octobre 1985 à une voie piétonne de la Cité Raphaël III.

Myrys — Chaussures, 45, rue d'Alsace-Lorraine (1935).

Mystéria — Corsets, 3, rue Lapeyrouse (1940).



N. 7 — Sigle abrégé pour ENSEIHT (voir ce sigle).

Na : Avellane — Brugimonde — Galibonde — Gausia — Siurane — Velane (voir ces noms).

Nadine — Chaussures, 61, rue de la Colombette (1950).

Nageurs (rue des) — Nom proposé en 1947 pour la rue des Bateliers.

Naiveté (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Polinaires, et à la rue des Religieuses-de-la-Porte.

Najac (tour de) — CHALANDE 208 — Place de la Bourse, cette tour, disparue lors de la construction de l'Hôtel de la Bourse, avait survécu à maintes catastrophes, grâce à sa construction massive. Elle méritait bien sa désignation « de Najac » car elle appartenait à Jean de NAJAC en 1458, et très probablement à ses ancêtres connus depuis le tout début du XIV^e siècle. Le 17 octobre 1444 Hugues et Nicolas de NAJAC, frères, louent à un chaussetier un ouvroir et boutique près de la tour sur la place, et une boutique *scitam subtus dictam turrim* sur la rue Temponières. Le cadastre de 1459 indique encore que noble Jean de NAJAC *ha hun hostel am la tor*. Nous la retrouvons après l'incendie de 1463 entre les mains de dame Gausserande, fille d'Hugues de NAJAC.

Nakache (piscine) — Nom donné à la « piscine municipale » qui est la plus grande de France et réunit trois bassins : l'un, de 50 m, où l'on n'a pas pied, qui accueille les nageurs chevron-

nés, un autre, sur 150 m, destiné à tous, et un bassin pour jeunes enfants. Alfred NAKACHE, recordman du monde de natation, Israélite d'une famille originaire de Constantine (Algérie) est devenu l'une des gloires sportives de Toulouse. Son frère, Prosper NAKACHE, conseiller municipal suppléant de Toulouse, de 1976 à 1983, a participé très activement à la vie du TAC (natation, water-polo, basket-ball).

Nalis (rue) — Voie créée vers 1925. C'est le nom de la famille propriétaire.

Nancy (rue de) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle (nom de villes en « N »).

Nantes (hôtel de) — 6, puis 7, boulevard Bonrepos (DANGLA, 1895 ; BONNAL, 1905).

Nantes (rue de) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle. Le nom a été choisi pour la même raison que celui de la rue de Nancy.

Naples (rue de) — Nom donné en 1962 à une voie nouvelle, non loin de la rue de Turin : le promoteur est un Italien.

Napoléon (boulevard) — Ancien nom du boulevard de Strasbourg.

Narbonne (collège de) — Situé sur la place Anatole-France, à l'angle de la rue Albert-Lautmann, il avait été fondé par Gaubert de VALLE, archevêque d'Arles puis de Narbonne, qui l'avait destiné à douze étudiants. Il a été supprimé en 1790. Des vestiges des bâtiments ont longtemps subsisté (coin dit des Carmélites).

Narbonne (route de) — C'est la nationale 113, l'ancien « Grand chemin François » aménagé en route à la fin du XVIII^e siècle. On l'appela aussi, jusqu'en 1934, la route de Montpellier. Dans son parcours urbain, de la rue Saint-Michel à la « pointe » du chemin de Saint-Roch, ce fut l'allée Saint-Agne, dite « prolongée » après l'ancien passage à niveau. Cette partie devint l'avenue de l'URSS. Dès sa sortie du territoire toulousain, et dans la traversée de Ramonville, la route a été déviée plus à l'est. Son ancien prolongement s'appelle l'avenue Tolosane.

Narcisses (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Narrade (chemin de) — C'est le chemin vicinal 83, très ancien chemin de Pouvoirville, au 22^e moulon du cadastre de Saint-Barthélemy.

Narrade (domaine de la) — A Pouvoirville (Pierre Alain BRUNIER).

Nation (section dite de la) — Nom de la première section révolutionnaire limitée au levant, par la place Royale, la Grande-rue, jusqu'à la rue Didières ; au nord, par l'ancien mur de ville, qui tient depuis le cul-de-sac de Saint-Quentin jusqu'au port Saint-Pierre ; au couchant, par la rivière de Garonne, et au midi, par ladite rue Didières et la rue de la Magdeleine, en droite ligne jusqu'à la Garonne.

National (canal) — Nom donné en 1794 au canal Royal.

National (port) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le port du Canal.

Nationale (place) — Nom donné en 1794 à la place Peyrolières.

Nationale (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Balances (= rue Gambetta).

Nations Unies (Aux) — Chaussures, 27, rue du Taur (BOYER, 1920 ; MOULIS, 1933).

Nature (rue la) — Nom donné en 1794 à la rue du Cimetière.

Naubalette (chemin de) — Chemin rural desservant la propriété dite de Naubalette, dit aussi « petit chemin de Chaussas » mais le plus souvent sans nom particulier. En 1909 l'abbé LAFFORGUE déclare ne rien savoir sur l'origine de ce nom. C'est un ancien domaine qui, loti, a été considéré comme un « hameau » de Ginestous.

Naubernat — Voir Arnaud-Bernard.

Naucambres — Voir Fontaine des Neuf-Chambres.

Nauderic, ou **Ern Nauderic**, **Naudery** — C'est le domaine d'un Auderic ou Audric, nom de personne qui entre dans la composition d'autres toponymes : Lacournaudric (voir ce nom), Villaudric... En 1478 c'est un prêtre, Guilhem LO ROSSEL, qui possède tout le territoire entourant l'unique métairie de Nauderic. Au milieu du XVI^e siècle, Nauderic devient la propriété de Michel de PIRA, conseiller au Parlement, et elle en prendra le nom.

Naudin — Propriété sur la route de Paris, près du pont de Rupé (1920).

Naudin (salle du docteur Pierre) — A l'Hôpital Purpan (vers 1940).

Nauvois (Hôtel de) — 11, place Saint-Etienne, dit aussi Hôtel de FROIDOUR, il fut probablement construit par Jean ANCEAU, Capitoul en 1674. Voir CHALANDE 364, place Saint-Etienne.

Nausa — Voir Nauza.

Nauvalette — Voir Naubalette.

Nauza, Nauze, Nause, Naude — MISTRAL définit fort justement ces mots, par « terres exposées à être couvertes d'eaux stagnantes ». Dans le gardiage, surtout au nord de la ville, une telle situation des terrains n'était pas rare, et la toponymie y est riche :

- *bovaria de Nauza* (1335)
- *Nauza Leprosorum* (1180)
- *Nauza nigra* (voir Négreneys)
- *Nauza nizac*

- *Nauza Peyronella* (1335)
- *Nauza clusa* - communal (1571)
- *Nauze Sarrantine* (ci-après).

Nauzela, ad Nauzelam (la petite nause) — A Braqueville (1144).

Nauze Sarrantine — Sur le territoire du capitoulat de Saint-Pierre (4^e moulon) dans les parages de la Mandille. En 1778 et 1788, un chemin en porte toujours le nom.

Navarre — Enseigne. En 1714 il est précisé : « Autrefois de la Croix-Blanche ».

Navarre — Voir Novars.

Navarre (place) — Nom donné en 1964 à une place ouvrant sur l'avenue Jean-Chaubet.

Navarre (rue de) — Ancien nom de la rue des Novars et de la rue du Crucifix.

Navarre (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle, à Rangueil.

Navars — Voir Novars.

Na Velane, Navellane... — Voir Vélane.

Naves (avenue Raymond) — C'est l'ancien chemin de Lasbordes qui se dirigeait vers le pont sur l'Hers pour atteindre, sur le territoire de

Balma, le « village » de Lasbordes. Quand fut créée la route (avenues Camille-Pujol et de Castres) on l'appela le Vieux chemin de Lasbordes, baptisé « avenue » par la suite. En 1945 on lui donna le nom de Raymond NAVES, professeur à la faculté des lettres depuis novembre 1937. Entré dans la Résistance, il assura en 1942 la direction des groupes d'action et de renseignements du Parti socialiste. Il fut désigné en 1943 par le Comité de libération, pour prendre en main la direction de l'agglomération toulousaine à la Libération. « LEVERRIER », c'était son nom de guerre, fut arrêté au printemps de 1944 et déporté au camp d'Auschwitz où il mourut au mois de septembre de la même année.

Naves (lycée Raymond) — 139, route d'Albi. Quittant la rue Merly pour les nouveaux établissements commencés en décembre 1958, sur les plans de l'architecte MONTAGNE, réalisés par l'entreprise PIN frères, le lycée fut installé dès le 15 septembre 1960, la réception des bâtiments ayant pu se faire avec trois mois d'avance, le 21 juillet 1960, malgré quelques difficultés dues à l'affleurement de la nappe phréatique en ce lieu. La présence de ce lycée a considérablement accru la circulation sur la route. Elle a également multiplié par vingt le prix des terrains, en raison de la forte demande des professeurs souhaitant résider non loin de leur travail.

Navière, Naviera, carr. Naberie — A Saint-Cyprien (XIV^e et XV^e siècles).

Nazareth (chapelle de) — CHALANDE 157 - Rue Philippe-Féral. « Une image de la Vierge, avec une représentation du soleil » trouvée dans les fossés de Montgaillard, serait à l'origine d'une première chapelle (XIII^e siècle), l'oratoire Notre-Dame, *ecclesia Beatæ Mariæ de Nazareno* qui donna son nom à une partie du faubourg, le *barrium B.M. de Nazareno*. Reconstituée en ville, la chapelle dépendait de Saint-Etienne. Elle devint le siège de la confrérie Saint-Yves, des avocats et des procureurs. Vendue à la Révolution, elle fut acquise par Marguerite GAUTIER qui la transmit à son neveu, Marie-Honoré ROUCOULE, conseiller à la Cour. Le 28 juin 1844, les prêtres du Sacré-Cœur reçurent la chapelle



Raymond Naves.



Grande-Rue Nazareth.

et la conservèrent jusqu'à leur disparition. Elle fut vendue en 1912 comme bien des congrégations dissoutes. Le Cardinal SALIÈGE y établit en 1954 la paroisse italienne de Toulouse.

Nazareth (grande-rue) — CHALANDE 151 — C'est l'ancienne rue de la Souque d'Albigès (voir Souque), nom qui lui restera jusqu'à la Révolution. Mais on la désignait aussi par le nom de l'une ou l'autre des églises voisines : rue Saint-Barthélemy ou rue Nazareth. VERGNES proposa : rue de l'Épuration, et le tableau de l'an II inscrivit : rue La Carmagnole. En 1881, dans l'intention d'uniformiser les noms, on propose de l'appeler rue Fermat, ainsi que la rue Perchepinte. Pour la différencier de la « petite » rue Nazareth, ce fut la grande-rue Nazareth. L'adjectif comparatif n'était plus nécessaire quand la « petite » devint rue Philippe-Féral, mais on lui laissa cependant le nom de grande-rue Nazareth.

Nazareth (petite rue) — Ancien nom de la rue Philippe-Féral.

Neboude (chemin de la) — Ancien chemin desservant la métairie de ce nom. Pour en obtenir l'amélioration — il n'avait que 4 m de large —, les habitants, en 1872, exagérèrent quelque peu son importance, affirmant « qu'il faisait communiquer le faubourg Saint-Cyprien à la nationale 20 » !

Neboude (métairie et domaine de la) — Au XVIII^e siècle, à Saint-Cyprien, un bâtiment isolé appartenant à ce domaine, près des cimetières, pouvait servir de retraite aux malfaiteurs. En l'an IX, on se préoccupe de le supprimer.

Neboude (petit chemin de la) — Ancien nom de la rue Clément-Ader.

Nef (La) — Enseigne (1540).

Néfliers (impasse des) — Voie piétonne, tracée après la création de la rocade sud (avenue d'Empalot) qui s'embranché sur la rue des Cormiers.

Nega-, Nego- — Ce premier terme figurant dans de nombreux toponymes signifie : noie. C'est inouï, tout ce qui a pu périr par noyade, dans les passages d'eau. Pour le seul territoire de Toulouse, on rencontre :

- *Nego-gat*
- *Nego-gousses* ou *gossa*
- *Nego-porc*
- *Nego romieu*
- *Nego-roussi*
- *Nego-saoumos*

(Noie chat, chiens ou chienne, porcs, pèlerins, chevaux, ânesses !)

Nega porc — Lieu-dit, cité en 1338.

Nega-roumieu — C'est l'ancien nom du pont de Périole sur l'Hers, et de ses abords. Il porta ce nom dès 1282, et l'avait peut-être emprunté au site, en raison du gué qui l'avait précédé. On ne saura jamais combien de pèlerins vinrent là se noyer, cheminant vers Saint-Sernin ou en revenant. Le saint chanoine de Saint-Sernin Raymond GAYRARD voulut remédier à ces dangers en construisant le pont de ses propres deniers.

Négociants (café des) — 7, rue de Metz (1933).

Nego-gat — Ancien nom de la rue Rivals (1335, 1571) par analogie avec Nego-gousses.

Negogousses — Ancien nom de la rue Rivals, ou de la rue de Rémusat. On a quelque peu confondu chiens et chats, on trouve parfois conjointement la *carreyrola de Negagossa* et la rue Negagossa.

Negogousses — Lieu-dit près de la Cèpière (vers 1920) et de la gare Saint-Cyprien.

Négogousses (rue) — Tracée en 1883, officiellement nommée en 1947, elle contourne le lieu-dit qui précède.

Nego-saoumos ou **Nega sauma** — « Als Roussiens » c'est-à-dire au sud de la ville, près de l'Hers, à Ramonville (1366). Le nom existe encore vers 1920, entre le chemin des Prés et le Canal du Midi, propriété expropriée lors de la création du Complexe aérospatial.

Négo-saoumos (chemin de) — A Saint-Martin-du-Touch, près du ruisseau du même nom.

Nègre (Au) — Bijouterie, 32, rue de Metz (TEULIE, 1920).

Nègre (rue) — Ancien nom de la rue des Renforts.

Négreneys (chemin de) — Ancien nom de la rue Ernest-Renan.

Négreneys (cité) — Construite en 1954 par l'Office des HLM, comportant 410 logements, cette cité a été « réhabilitée » en 1987.

Négreneys (impasse de) — La rue Négreneys mérite son nom de *rue* parce qu'elle a été détournée vers le pont, sous le chemin de fer, pour rejoindre la rue Ernest-Renan. La partie de l'ancien chemin qui continue jusqu'à la voie ferrée est qualifiée d'*impasse*.

Négreneys (lieu-dit, métairie, quartier de) — Au XIV^e siècle, la plupart des textes donnent pour ce terroir la forme *Nigras noctes Negras neyts* ce qui se traduit : Noires nuits. Mais est-ce bien la forme primitive, ou une interprétation d'un nom mal perçu ? L'abbé LAFFORGUE tend à assimiler le terroir dit *a Nauham nigram* cité en 1184 et les formes postérieures, en supposant une inversion *Nigra nauza* et l'évolution de *nauza* en *neyt*, évolution bien incertaine et pour l'instant non attestée. Le nom s'est essentiellement fixé sur la métairie qui appartenait aux religieuses de Saint-Pantaléon et qui se trouvait à la place occupée vers 1900 par la maison BOUGNOU. Bien national à la Révolution, elle avait été vendue à Dominique DARMAGNAC, charpentier de Croix-Daurade pour le compte de Michel CORDEAU, pépiniériste. A noter la curieuse cacographie « Gruney » aujourd'hui solidement implantée.

Négreneys (passerelle) — Lancée sur le Canal du Midi en 1892 et reconstruite en 1958, elle avait été demandée dès 1875 par les habitants de la rue des Chalets. Promise en 1880, son projet fut ranimé en 1889 et réalisé en 1892.

Négreneys (rue) — C'est l'ancien chemin vicinal 32, lui-même vestige d'un long itinéraire qui, de la porte Arnaud-Bernard, par la rue des Balances, courait vers le nord, traversait les Trois-Cocus, la Croix-des-Izards, et rejoignait la route de Launaguet, et ledit village de Négreneys. Coupé par le canal (1681) et par le chemin de fer (1855), il ne porte plus le nom de Négreneys qu'entre ces deux coupures.

Negres, Negras (carr.) — Entre les rues de l'Orme sec (= rue Romiguières) et des Argentiers (= rue Gambetta) : c'est l'un des noms de la rue Mirepoix.

Négresco (Le) — Bar, 24, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1940 à LALANNE, limonadier.

Negrevergne — Parapluies, 4, rue d'Alsace-Lorraine (1905 ; LAFARIE, 1920 ; G. RANCON, 1933).

Negue-roussy — C'est une « payssière » (chaussée) sur la Garonne vers 1610.

Nénuphars (rue des) — Nom donné à une voie nouvelle créée en 1932. C'est l'une des « florales » de la Roseraie.

Néothermes — Etablissement de bains, dans l'Île-de-Tounis.

Nerveux (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794, dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Michel.

Nervox — Mon Salon. Coiffure, 22-24, rue des Lois (Marcel BASILE, 1940).

Nestor — Voir Brun.

Nettoisement des rues — Voir Propreté.

Nettoiteint — Teinture nettoyage, 37, rue Boulbonne. Succède vers 1940 à la teinturerie de Mme BENEZET.

Nettovit — Teinturerie nettoyage, 5, allées des Demoiselles (1950).

Neuf (chemin) — Amorcé à la fin du XIX^e siècle par le chemin de Monlong prolongé vers Saint-Simon, c'est la section entre le chemin du Loup et le chemin de Canto-Laouzétou qui, achevé vers 1920, a mérité le nom de chemin Neuf. Il a formé avec celui de Monlong, le chemin vicinal 88.

Neuf chambres — Voir Fontaine des...

Neuve (rue) — Ancien nom de la rue Viguerie.

Neuve (rue) — Cette désignation « neuve » signifie, en toulousain : « nouvelle ». Il n'est pas toujours facile d'identifier les rues que n'accompagne pas une précision telle que *carrerria nova de retro Petram Sancti Geraldii*. Voici une liste. On en trouvera la notice au nom :

Neuve (rue) — de la Balance — Bétéille — des Chalets — de *Fulhonibus* — de l'Hôpital — de l'Hôtel-de-Ville — des Jacobins — de Lasbordes — Monplaisir — du Palais — de la Pierre — de Rodolose — Saint-Aubin — Saint-Cyprien — Saint-Dominique — Saint-Jacques — Saint-Sylve.

Neuve (rue) — Il n'y a plus aujourd'hui qu'une rue appelée seulement *Neuve*. Elle relie la rue Perchepinte à la rue Montoulieu-Vélane. Elle est fort ancienne, et n'a jamais connu d'autre nom, sauf pendant la courte période révolutionnaire où VERGNES souhaitait pour elle le nom de rue de la Discussion, mais sur le tableau de l'an II ce fut la rue Morale. BRÉMOND, en 1854, proposa en vain rue Cazalès. François GAUZI, en 1925, affirmait en exagérant : « Les vieilles rues du quartier Saint-Etienne paraissent être des coupe-gorge. La rue Neuve est si sombre, qu'il est permis aux femmes d'y avoir peur, vers 1 heure du matin ; elle est si étroite que Jean-Pierre de Montastruc la barrait de ses bras étendus... Dans la rue Neuve on assassina, une nuit, il y a quelques années ; depuis lors, elle est désignée aux amateurs d'émotions. »

Nevers (impasse de) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle, en compagnie de Nancy et de Nantes : les trois villes en « N »...

Nevers (Notre-Dame, ou Sainte-Marie de) — Rue du Taur. L'institut fut créé par un bénédictin de Saint-Saulge en Nivernais, Dom de LAVEYDNE.

En 1685, l'évêque de Nevers réunit à un premier groupe de jeunes filles celles que l'abbé BOLACRE dirigeait vers le soin des malades. En 1708, l'institut fut approuvé : son rôle sera d'enseigner aux jeunes filles les vérités de la religion et les lettres humaines, mais aussi de « secourir et assister les pauvres malades, panser et médicamenter les pauvres soldats que la maladie surprend sur la route... ». La fondation de la maison de Toulouse est due à la révérende mère Eléonore SALGUES, supérieure générale de 1842 à 1852. Elle fut ouverte le 30 janvier 1847 dans les anciens bâtiments du Séminaire de Saint-Louis tenu par les bénédictins réformés, d'abord cédés aux religieuses du Refuge. Les bâtiments, 12, rue du Périgord (externat) s'agrandissent en 1849 sur la rue du Taur, et l'année suivante on construit le bâtiment actuel (internat). La chapelle, édifée en 1860, est l'œuvre de l'architecte BACH. Externes et internes étaient rigoureusement séparées, ne pouvant se parler, afin que les pensionnaires soient tenues à l'abri des échos et des tentations du monde. Le 18 février 1936 est inaugurée la Grotte, image fidèle de la Grotte de Lourdes avec statue de Marie dans l'anfractuosité du roc.

Neveu (rue Ginette) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie nouvelle à Lardenne, dans le lotissement Les Jardins du Ramelet-Moundi. Ginette NEVEU, célèbre violoniste (1919-1949), disparut tragiquement dans un accident d'avion.

New club — Cercle, 3, avenue Lafayette (= allées Jean-Jaurès). (BOUSQUET gérant, 1896).

New York (café-restaurant de) — 36, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1930 au Parisiana-bar.

Niaux (impasse de) — Nom donné le 18 mai 1974 à une voie nouvelle dépendant de la rue de l'abbé BREUIL, pour évoquer la célèbre grotte préhistorique de l'Ariège, ornée de peintures pariétales magdaléniennes.

Niboul — En 1717, RAISIN étant décédé, on autorise un certain NIGOULE, chirurgien, habile à « tailler » les malades, à venir exercer à l'Hôtel-Dieu. « Tailler » c'est opérer ceux qui sont atteints de la maladie de la pierre. Entretenu par la Ville,

NIGOULE a mauvais caractère : il cherche sans cesse querelle aux autres médecins, et s'absente bien souvent. Où va-t-il ? Dans sa propriété proche des Trois-Cocus ? Il s'en était rendu propriétaire le 28 août 1739. Mais NIGOULE s'appelait en réalité NIGOUL, ce que les Toulousains transformèrent en NIBOUL. En 1909 le domaine appartient à la famille CHASSERIAU.

Niboul (chemin de) — Ancien chemin desservant le domaine du même nom.

Nice (hôtel-restaurant de) — 8, port de l'Embouchure (1925).

Nice (restaurant de) — 7, rue Mirepoix (1933).

Nice (rue de) — Nom donné en 1956 à une voie nouvelle branchée sur la rue de Nîmes.

Nice-bar — 2, puis 2 bis, rue Bayard (1940).

Nice-Flore — Fleurs, 36, rue d'Alsace-Lorraine (1940) puis, 7, rue des Trois-Journées (1944 ; Mme STRAUDO, 1950).

Nicholls — 12, rue Bayard « le chapelier en vogue. L'homme chic, la femme de goût s'y coiffent... » (vers 1928).

Nicol (château, quartier de) — C'est l'ancien château de Montblanc (voir ce nom) construit au XVII^e siècle sur le domaine du même nom. LAFORGUE a longuement conté (La Grande Lande, pp. 356 à 361) l'épisode lié au séjour du duc de FITZ-JAMES, lieutenant général en Languedoc. Lorsque Jacques NICOL se rendit propriétaire du domaine, il put s'appeler NICOL de MONTBLANC. Il fut Capitoul en 1763, l'année où FITZ-JAMES fut accueilli au château. Ce qui fut pour lui une occasion inespérée pour faire réparer le château aux frais de la Ville, sans qu'il lui en coûtât rien. Les comptes conservés aux Archives en témoignent. Remis à neuf, le château appartient, au XIX^e siècle, à un père jésuite résidant à Madagascar. Mis sous séquestre, il a été vendu en décembre 1906. Il est aujourd'hui très voisin... d'Atlanta !

Nicol (chemin de) — C'est le chemin qui conduisait au domaine de Nicol, tronçon du long chemin vicinal n° 5.

Nicol (petit chemin de) — Ancien nom du chemin de Gramont.

Nicolas : Bachelier – Grandmaison – Louis Vauquelin – Poussin – Tournier (voir ces noms).

Nicolas — Chaussures, 8, rue de la Poste (GRAFFE et Cie, 1950). Succède aux Chaussures Optima.

Nicolas (bar) — 1, rue de la Redoute. Succède vers 1945 au bar Chez Simon.

Nicole (chemin de) — Nom proposé en 1914 pour le chemin de Périole (= partie du chemin Nicol).

Nicoleau (rue du sergent) — Nom donné vers 1930 à une voie nouvelle. Le sergent NICOLEAU est « Mort pour la France », au Maroc, en 1925-1926.

Nicot (rue Jean) — Nom donné le 24 octobre 1958 à une voie nouvelle du groupe d'habitation Castor-Tabac. Jean NICOT, seigneur DU CHEYNE, né à Nîmes vers 1530, fut un homme de lettres, auteur du *Trésor de la Langue française*, ambassadeur du roi François II au Portugal. Il est connu comme l'importateur du tabac.

Nicolau (ou Miquolau) (Petit) — Métairie appartenant en 1604 à M. GUERRIER, à Croix-Daurade.

Niel (avenue) — Ancien nom de l'avenue Louis-Blériot.

Niel (avenue) — Nom donné en 1947 à l'avenue du général Verdier (= avenue du Quatorzième R.I.).

Nile (bar) — 11, avenue Niel (= avenue du Quatorzième R.I.), (Mme LAFFORGUE, 1950).

Niel (caserne) — Lorsque la Ville voulut récupérer les casernes Dupuy et Pelet, on chercha un emplacement pour en construire de nouvelles, plus particulièrement au sud de la ville. Divers sites furent étudiés, entre la Grande-rue Saint-Michel et la rue des Récollets (1896) ; au boulevard des Récollets ; près des rues Peyrouset et Maran ; mais on avait aussi prospecté le quartier des Demoiselles. Quand l'emplacement fut

choisi, on se posa d'étranges questions : la nouvelle caserne ne nuira-t-elle pas... à la gare Saint-Agne ? On envisageait son extension... Le décret du 27 novembre 1899 déclara d'utilité publique la construction de cette caserne. Pendant les travaux de construction, en 1901, Léon JOULIN put faire d'intéressantes découvertes de puits funéraires. Le 23 décembre 1902 on attribue à l'avenue d'accès le nom d'avenue du Général Verdier. Un « dégagement » est envisagé en 1904 devant l'entrée de la caserne. On souhaite une place publique, mais on se contente d'élargir le chemin Saint-Roch. Le 126° de ligne vint occuper la nouvelle caserne. Le 14° R.I. lui succède, puis le 9° BCP Adolphe NIEL né à Muret (Haute-Garonne) le 4 octobre 1802, mort à Paris le 13 août 1869, épousa le 24 avril 1843 Clémence MAILLÈRES. Il participa à la guerre d'Algérie contre Abd-el-Kader et le 13 octobre 1837 à la prise de Constantine. Lors de l'expédition de Rome, il fut blessé le 3 juillet 1849. Nommé général de brigade, il fut chargé d'annoncer la reddition de la Ville Eternelle à Pie IX auquel il remit les clefs d'une des portes. Conseiller d'Etat, il joua un rôle important lors de la prise de Sébastopol, le 8 septembre 1855. Promu sénateur le 9 juin 1857, il commanda un corps d'armée lors de la campagne d'Italie, Magenta (4 juin 1859) puis Solferino (24 juin 1859). Il fut nommé ministre de la guerre en 1867. Voir aussi Quatorzième... (avenue du).

Niel (cité) — Nom donné à la cité « ouvrière » créée en 1943 pour le logement des agents militaires (caserne Niel, Poudrerie).

Niel (rue) — Ancien nom de la rue de Sébastopol.

Niel (rue Maréchal) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour le chemin de ronde des Casernes (= rue des Casernes).

Niepee (impasse Nicéphore) — Voie supprimée en 1972 quand la rue Fresnel l'absorba. Né le 17 mars 1765 à Chalon-sur-Saône, mort le 5 juillet 1833, Joseph-Nicéphore NIEPCE inventa la photographie en 1822. Ayant signé un contrat d'association avec DAGUERRE, le nom de son associé obnubila quelque peu les mérites de l'inventeur au profit des premières photographies dites daguerréotypes.

Nièvre (rue de la) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle qui aboutit... rue de l'Allier, après avoir reçu la Lozère !

Niger (place du) — Nom donné en 1965 à une place nouvelle au Ramier du Bazacle. Robert GILLIS, dans *l'Auta*, de mars 1972 à propos de la Rampe du Bazacle, commente : « C'est bien une descente, car on est surpris d'être conduit sur une place portant le nom bien insolite ici de place du Niger ! A quelques mètres de la Garonne ! C'est peut-être la matérialisation du rêve nostalgique de quelque ancien de la coloniale « reconverti » dans l'administration municipale... »

Nîmes (rue de) — L'ancienne impasse Bonnat, créée en 1943, a reçu ce nom lorsqu'elle fut prolongée, en 1956. Une autre impasse Bonnat a surgi un peu plus loin en 1955.

Nin (restaurant) — 21, rue des Tourneurs. Succède vers 1930 au restaurant AZEMA.

Ninau (rue) — CHALANDE 342 — L'histoire des transformations du nom de cette rue est des plus curieuses. Au départ (XIV^e siècle), c'est un nom d'homme, Unaut ou Hunault, en l'occurrence Guilhem UNAULT de Lanta. Le « m » final de Guilhem pouvait prendre la valeur de « n » ou de « n », et d'autre part le « u » prononcé comme un « i » a abouti aux formes monstrueuses Minard, Mynart, Ninaut, assagies en Ninau, qu'une fantaisie graphique retransforme en Nynauld... La rue portait aussi le nom de Montoulieu, car elle était la voie la plus normale pour aller de la place Saint-Etienne à la porte Montoulieu. VERGNES avait suggéré, à la Révolution, le nom de rue des Volontaires. Mais le tableau de l'an II adopta : rue Sans Culottide. BRÉMOND écrit en 1854 : « Nous ignorons d'où lui vient ce nom de Ninau... aussi demandons-nous que l'on change ce pseudonyme de Ninau contre le nom d'un illustre Toulousain : rue de Fieubet ». Le 16 août 1883 on délibère au Conseil municipal de l'opportunité d'acquérir les numéros sept et neuf (immeubles DELON et MONTEIL). Cet alignement devrait permettre... le passage des omnibus !

Niquet (chemin) — Ancien nom du chemin de Pouvoirville.

Niquet (Hôtel) — CHALANDE 387 - 3, rue d'Astorg. Il tient son nom d'Antoine-Joseph de NIQUET, fils d'Antoine de NIQUET, seigneur de Montfort, ingénieur général des fortifications en Languedoc, lieutenant pour le roi au gouvernement d'Antibes. Antoine-Joseph de NIQUET, seigneur de Sarramé, Premier Président au Parlement de Toulouse, est mort à Paris en 1791 à l'âge de 102 ans. Il avait épousé, le 4 juillet 1722, Marguerite de TIFFAUT.

Niquet (résidence Le Petit) — A Pouvoirville.

Nitu (établissements) — Matériel pour coiffeurs, 20, place Wilson (J. AUBINEL, 1950).

Nive (rue de la) — Nom donné à une rue nouvelle créée en 1963.

Niveau (rue le) — Nom donné en 1794 à la rue des Estagnères vieilles et des Augustins (= rue des Arts).

Nivernais (rue du) — Nom donné en 1958 à une voie nouvelle, à Bagatelle.

Nivôse — Nom donné en 1794 au quartier de Ginestous.

Nobel (rue Alfred) — C'est l'ancienne rue des Marronniers, à laquelle on donne, en novembre 1936, le nom de rue Alfred-Nobel. Le célèbre physicien et chimiste, né à Stockholm le 21 octobre 1833, est mort à San-Rémo le 10 décembre 1896. Il institua les prix qui portent son nom.

Nobles (rue des) — Ancien nom de la rue Fermat.

Noderi — Lieu non identifié, à Cagueloule (?) (1745).

Nodier (rue Charles) — Nom donné en octobre 1936 à une voie nouvelle. Charles NODIER, né à Besançon le 29 avril 1780, mort le 27 janvier 1844, romancier, philologue, poète au vocabulaire coloré, fut maître ès Jeux floraux.

Noël — Voir Ballay.

Noël Rolle (Tour de) — CHALANDE 106 — 21, rue Pharaon. Dans l'Hôtel du Capitoul Jérôme TAVERNE.

Nogaret (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Salé.

Nogaret (rue de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour la rue Pètre ou Peytre (= rue Blaise-Pascal) : « Du célèbre de NOGARET de LA VALETTE illustre Toulousain. »

Nogueriis (*carr. de*) — Voir Noguès.

Noguès (rue) — Nom donné vers 1879 à l'ancien chemin des Pradasses ou petit chemin de Ranguil. La rue aboutissait, au sud, sur le fossé du chemin de ronde de l'Octroi (= boulevard Crampel). Le 19 novembre 1878 on avait décidé d'établir une passerelle pour faciliter la circulation. La rue est alors appelée rue Nougès.

Noguer (rue) — Nom donné en juillet 1936 à une voie sans nom. Antoine NOGUIER, auteur de *l'Histoire tolosaine* (G. BOUDEVILLE, 1556) rééditée sous le titre d'*Histoire tolosaine ou de la province de Languedoc, depuis son origine jusqu'en 1557* (Toulouse, 1559) réédite les fables de ses prédécesseurs en les amplifiant. L'école érudite du XVII^e siècle (LA FAILLE) sera sévère pour lui. NOGUIER insiste beaucoup sur la croisade des Albigeois ; son œuvre se divise en trois livres :

1. fables sur les origines, peu de chose sur les périodes barbare, mérovingienne et carolingienne ;
2. quelques pages sur les XI^e et XII^e siècles, début de l'histoire de la Croisade ;
3. histoire de la Croisade.

Noguies, Noguères... — Anciens noms de la rue des Quêteurs.

Noisetiers (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle qui conduit à la rue des Aubépines.

Nonnains (église et couvent des) — Dans le 5^e moulon du capitoulat de Saint-Sernin en 1571.

C'est le couvent dit des Filles alias chanoines-ses de Saint-Sernin (rue de Rémusat). Une « nonain », rappelons-le, est une religieuse. Le mot changea si rapidement de valeur qu'un siècle plus tard RICHELET, dans son dictionnaire le définit : « Mot qui ne se dit qu'en riant » et cite LA FONTAINE : « La pauvre nonain baissoit les yeux. »

Nonnains (ruelle des) ou **Canton de Sainte-Claire** — Ruelle qui s'ouvrait au numéro 1 de la rue de la Dalbade. Les nonnains sont, ici, les religieuses de Sainte-Claire.

Nonorgues (rue Lucien) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Nord (café du) — 17, rue de Toul (BESSIÈRES, 1905 ; CASSAN, 1950).

Nord (cité-jardin ou cité-ouvrière du).

Nord (hôtel du) — Rue Lafayette (BAC, 1841) puis 31, rue du Faubourg-Saint-Etienne (= rue des Frères-Lion), (LACOSTE, 1860 ; POISSON, 1895).

Nord (salon du) — Bal, 15, avenue des Minimes (1878).

Nord-alimentation — 56, boulevard d'Arcole. Succède vers 1940 à l'épicerie CLANET.

Nord-laines — 70, rue de la Pomme (1940).

Nord-Midi — Nouveautés, tissus, 39, place des Carmes (1950).

Noriac (rue) — Voie créée vers 1900. Son nom viendrait d'une noria, puits à godets sur une chaîne sans fin...

Normale (Pharmacie) — 2, avenue Lafayette (= allées Jean-Jaurès). Succède vers 1910 à la pharmacie DOMERGUE.

Normandie (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Normandie (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Normandie-bar — 50, boulevard de Strasbourg (1940).

Nos enfants — Jouets, layette, 8, rue Rivals (1950).

Nostré Dame (auberge à l'enseigne de) — XV^e-XVII^e siècles.

Notre-Dame : de Charité — de la Dalbade — de la Daurade — de Nazareth — du Taur (voir ces noms).

Notre-Dame — Quartier aux Minimes. LAFORGUE nous propose cette explication du nom : « A l'ouest du quartier des Minimes et au sud du Pré-Long, là où se trouve actuellement (en 1909) le magasin à fourrages de l'armée, est situé le quartier Notre-Dame. Cette appellation est toute naturelle et procède des habitudes locales qui faisaient donner très souvent aux divers quartiers le nom du principal propriétaire. Le cadastre de 1571 du capitoulat de Saint-Pierre témoigne que « les bayles de *Notre-Dame-de-Montemang* en l'église Saint-Sernin, tenaient illec une pièce de terre laboratrice, confrontant avec les chemins venant de la croix de Pescadoure tirant au Pré-de-Sept-Deniers et avec Bernard DESPAX, bourgeois, et avec un yeys allant de la porte des Croses au Pré-de-Sept-Deniers, contenant 3 arpens 6 boisseaux 1/4 estimée bonne ». Les bayles de *Notre-Dame-des-Brassiers* de Saint-Etienne y furent aussi propriétaires en 1614 et ceux de *Notre-Dame-de-la-Nativité* en l'église de la Daurade y possédaient également une pièce de terre de 8 arpens 3 pugnérées 8 boisseaux 1/2, estimée bonne. Il n'en fallait pas davantage pour que le quartier gardât le nom de Notre-Dame. »

Notre-Dame (chemin) — Ancien nom des rues Daydé et Montmorency.

Notre-Dame (cours) — 1, rue Vidale (Mlle LACOSTE directrice, 1913).

Notre-Dame (hôtel) — Rue Matabiau (DUMAS, 1845).

Notre-Dame (impasse) — Ancien nom d'une partie de la rue François-Magendie, devenue impasse François-Blanchard.

Notre-Dame (institution et pensionnat) — Rue Pharaon, dépendant du monastère de ce nom rétabli en 1809 par la mère Thérèse COURET DU TERRAIL qui l'a dirigé jusqu'en 1833.

Notre-Dame (pension de famille) — 1^{er} ter, rue du Languedoc (vers 1928).

Notre-Dame (place et arceau de) — Devant l'Inquisition (début XIX^e siècle).

Notre-Dame (rue) — Au quartier du Chapitre. Ancien nom de la rue Jean-Bardy.

Notre-Dame (rue) — Aux Minimes. Ancien nom de la rue Montaigne.

Notre-Dame (rue) — C'est une ancienne rue, du faubourg Saint-Michel. Elle tient probablement son nom d'une niche où était une statue de la Vierge, au coin de la rue Saint-Michel. A la Révolution ce fut la rue Divertissante. En 1881, on proposa d'étendre le nom de Notre-Dame à la rue Saint-Joseph.

Notre-Dame-d'Alet (rue) — Au XVIII^e siècle, route de Lectoure (Blagnac).

Notre-Dame-de-Clairfont — Au Récébédou, église, salle d'œuvres et presbytère (1958).

Notre-Dame-de-Consolation (chapelle de) — Chapelle du fond de l'abside à la cathédrale Saint-Etienne. Elle fut connue sous le nom de chapelle de la Douzaine, parce que attribuée aux douze prébendiers nommés par Bertrand de Lisle en 1273. Traditionnellement, la chapelle du fond de l'abside des cathédrales était consacrée à la Sainte Vierge, d'où le vocable. Au XIX^e siècle, on la dédia au Sacré-Cœur.

Notre-Dame-de-la-Daurade (école privée de filles) — 31, rue Peyrolières (1965). Deviendra l'école mixte de la Daurade.

Notre-Dame-de-l'Assomption — Eglise et paroisse, 23, rue Larade. Le cardinal SALIÈGE a béni la première pierre, le 22 octobre 1950, et une messe fut célébrée à l'emplacement du futur autel. L'église terminée a été inaugurée le 8 novembre 1953 et elle a été consacrée le 13 mai 1962. Un décret de l'Archevêque, du 24 novembre 1960, a fixé les limites de la nouvelle paroisse de Lalande.

Notre-Dame-des-Anges (chapelle) — La première chapelle à droite, dans le chœur de la cathédrale Saint-Etienne. Elle a toujours été dédiée à la Vierge. La célébration des mariages dans cette chapelle lui a valu le surnom satirique de Notre-Dame-de-l'Attrape.

Notre-Dame-des-Anges (écoles libres de jeunes filles) — 17, Côte-Pavée (= avenue Jean-Rieux) et 31, rue Fondeville (Pouvourville).

Notre-Dame-des-Aviateurs — Chapelle, dans l'église Sainte-Thérèse, à la Côte-Pavée, bénie le 27 mai 1934. Elle est décorée d'un vitrail où l'on voit une théorie d'avions prenant leur vol sous le regard de Notre-Dame.

Notre-Dame-des-Grâces (chapelle) — Les pères Carmes, qui occupaient sur les allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès) l'établissement du *Colisée* (ainsi nommé à cause de sa forme ronde) allaient l'abandonner et retourner à Saint-Cyprien d'où les avait chassés l'inondation de 1875. Le père CHOISIN, mariste, se rendant à Toulouse, demanda au cardinal DESPREZ la venue des pères maristes dans la métropole. Le *Colisée* fut acheté ainsi que trois maisons adjacentes et, en 1877, les PP. CHOISIN, VIDAL, GRAND, GILBERT et CAMPAGNE commencèrent leurs prédications en ville et dans tout le diocèse. Le père CHOISIN s'aboucha avec un entrepreneur et arrêta avec lui le plan d'une chapelle plus grande qui s'élèverait sur l'emplacement de l'ancienne. Quand cette chapelle commença à se dessiner avec ses colonnes et ses chapiteaux, des agents de la Préfecture vinrent signifier au bâtisseur « qu'il n'était pas autorisé à construire une chapelle ». « Qui vous dit, répartit le père, que je construis une chapelle ? C'est une maison, qui servira d'entrepôt pour les marchandises. Plus tard, ajouta-t-il malicieusement, si les

temps changent, il se peut qu'on y chante le *Kyrie eleison !* » Et les ouvriers continuèrent leurs travaux. Effectivement, la chapelle qui ne put s'ouvrir à cause de la persécution, fut utilisée comme maison d'habitation et dépôt de marchandises. Le 20 décembre 1919 Mgr GERMAIN, archevêque de Toulouse, qui avait pour les maristes, ses anciens maîtres, une particulière sympathie, demanda au P. GILBERT d'ouvrir la chapelle afin de faciliter aux fidèles du quartier l'accomplissement de leurs devoirs religieux. C'est avec joie que le père se mit à l'œuvre. Il congédia les locataires, fit enlever les cloisons, approprier le local et l'aménagea pour le culte. Rude tâche qu'il mena promptement à bonne fin, malgré le manque de ressources. Et le 4 juillet 1920, Mgr GERMAIN accompagné de son ami S.M. Mgr REDWOOD, archevêque de Wellington (Nouvelle-Zélande), procédait à la bénédiction de la chapelle.

Notre-Dame-d'Espérance — Eglise, paroisse, 105, rue Bonnat. Trois cents places, un presbytère et trois salles de catéchisme, terminés en 1965.

Notre-Dame-des-Victoires — 12, rue Caffarelli. Des circonstances imprévues ont fourni l'occasion d'appeler à Toulouse des religieuses enseignantes de la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire-de-Gramat. M. de VARAGNES, marquis de Gardouch, riche propriétaire de Toulouse, habitait 7, rue de Belfort ; il avait mené une vie désordonnée et scandaleuse. Au moment de mourir, il veut faire de ce lieu de perdition un séjour de prières et d'expiation. Il lègue sa maison aux Petites Sœurs des Pauvres, mais celles-ci ayant déjà un établissement dans la ville, ne pourraient que vendre la maison de VARAGNES. M. ALRIC et Mlle RATIE suggérèrent à mère Thérèse d'établir à Toulouse les sœurs enseignantes de Notre-Dame-du-Calvaire. Une école de filles serait utile dans un quartier « à régénérer » et la chapelle que l'on pourrait bâtir rapprocherait les paroissiens de Saint-Sernin d'un lieu de culte. La communauté acheta quelques bicoques sordides autour de la maison de VARAGNES, ainsi que le terrain pour bâtir la chapelle projetée. Deux écoles furent ouvertes, l'une gratuite, l'autre un externat payant. Le cardinal DESPREZ vint bénir solennellement la cha-

pelle placée sous le vocable de Notre-Dame-des-Victoires. La chapelle construite par l'architecte LAPIERRE dans le style néo-gothique, en faveur à cette époque à Toulouse, est bénie le 8 décembre 1867 ; le clocher ne sera achevé que plus tard ; il a 30 mètres de haut, et est l'œuvre de l'architecte Frédéric DELOR.

Notre-Dame-des-Voyageurs — Statue érigée devant l'église de Lardenne, au bord de la route. C'est « la patronne et la protectrice des innombrables voyageurs qui passeront devant elle ». Elle est l'œuvre du sculpteur GISCARD (1934).

Notre-Dame-du-Mont-Carmel (A) — Mercerie, objets de piété, 39, rue de la Dalbade (Mme Germaine HUGON, 1920 ; Mlle Germaine TROPIS, 1933).

Notre-Dame-du-Palais — Antique statue, longtemps placée dans une niche à l'entrée du Château Narbonnais. Lorsque la Maison de l'Inquisition devint la résidence des jésuites, et qu'en 1852 on agrandit la place, la porte médiévale qui supportait la niche dut être démolie. Le jour des rogations, le supérieur des jésuites, accompagné du clergé de la Dalbade, fit prendre l'antique madone et la plaça dans la niche qu'elle occupe depuis, sur la façade de la Maison de l'Inquisition.

Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours — Chapelle, 2, rue d'Aquitaine, ex-chapelle Saint-Louis-d'Anjou.

Notre-Dame-du-Pré — Vocable (XVII^e siècle), de la chapelle des pestiférés, du pré des Sept-Deniers.

Notre-Dame-du-Rosaire — Avenue Lacordaire. C'est la dédicace de l'église du couvent d'études Saint-Thomas-d'Aquin. Elle a été consacrée le 22 mai 1960.

Notre-Dame-du-Sac — Religieuses, rue du Sac (= rue Larrey). A la Révolution, la communauté comptait cinquante-deux religieuses et possédait plusieurs maisons rues Pargaminières et des Blanchers. Leur couvent fut converti en hôpital militaire (Hôpital Larrey).

Notre-Dame-la-Noire (cours) — 31, rue Peyrolières.

Notre-Dame-la-Porte (impasse) — Ancien nom de l'impasse des Dames-de-la-Porte.

Notre Logis — Castors de la SNCASE. En 1952, réalisation d'un lotissement à Bagatelle (entre les rues Vestrepain et Desbals).

Notre Maison — Société coopérative HLM, rues Ledormeur et adjacentes, au quartier de la Terrasse (1974).

Notre-Seigneur (le pas de) — Sur l'Hers « a la dessante du vignoble allant a Castelmoron » (1663). On y construit un pont de brique (!).

Nouailhas, Noalhes, des Nouailhous (rue) — Anciens noms, au XV^e siècle, de la rue du Conservatoire.

Nougayrol (café) — On y tient un bal, vers 1920.

Nougayrol (impasse du Professeur) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle, au Mirail.

Noulet (résidence Jean) — 21, rue Jean Noulet (URBAT, 1987).

Noulet (rue) — Ancien chemin rural qui, dans sa partie nord se confondait avec le chemin de Bonne Gazagne. Il desservait la Fontaine de la Béarnaise, par lui reliée aux deux chemins de Montaudran (= avenues Jean-Rieux et de Saint-Exupéry) d'où son nom ancien de rue de la Béarnaise. En 1947, on lui donne le nom de Jean-Baptiste NOULET. Ce savant médecin, naturaliste, philologue, préhistorien, est né à Venerque le 1^{er} mai 1802. Il professa la botanique et l'agriculture ; il fut, en 1872, directeur du Muséum. Il est mort le 24 mai 1890. En 1938, Damien GARRIGUES écrivait : « Rue du Docteur Noulet ; comme une telle plaque serait sympathique aux Toulousains qui ont le culte des gloires sans tache ! » Son vœu fut exaucé en 1947.

Noulet (salle ou galerie) — Au Muséum d'histoire naturelle (1899).

Nouveau — Hôtel-restaurant, 7, rue Rivals (SOULOUMIAC, 1920 ; DELMAS et DERAINE, 1933 ; CHAMBERT, 1942 ; BOUSSES, 1950) et 8, rue de la Colombette (STAUFFER, 1920).

Nouveau-bar (Le) — Allées Jean-Jaurès (SAINT-DIZIER, 1933).

Nouveau chemisier (Au) — 50, rue Saint-Rome (B. MEILHON, 1878).

Nouveau corset (Au) — 20, rue de la Colombette (Mme NAUZES, 1920).

Nouveau jardinier (Au) — Graines, 5, rue du Rempart-Saint-Etienne (Isidore LAPRADE, 1878).

Nouveau Raisin (Le) — Résidence, 23, boulevard des Minimes (SOPRA, 1983).

Nouveau Ronsard (Le) — Résidence à la Céprière, 1, rue Vestrepain (SOPRA, 1983).

Nouveautés — Café-chantant, caf-conc', théâtre, cinéma, 56, boulevard Lazare-Carnot.

Nouveautés (café) — 58, boulevard Carnot (1933).

Nouveautés (hôtel) — 6, rue des Trois-Journées (1920).

Nouveaux Américains — Cinéma, résidence — Voir Américains.

Nouveaux Jacobins — Nom donné au nouveau couvent d'études des dominicains, avenue Lacordaire.

Nouvel-hôtel — 13, rue du Taur (1950).

Nouvelistes (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Etienne.

Nouvelle (rue) — Des Arènes, de la Providence (voir ces noms).

Nouvelle Foncière Toulousaine — Engrais, 28, rue Sainte-Ursule (PELLETIER directeur, 1905).

Nouvelles Galeries — Grand magasin ouvert le 7 mars 1962 sur 21 000 m² dont 11 000 de surface de vente offrant 150 000 à 200 000 articles différents. Un dépôt à Lacourtenourt complète l'ensemble qui, en 1982, employait plus de 1 000 salariés. Les activités d'ordre culturel ne sont pas absentes du programme commercial.

Nouvelles Galeries (Aux) — Bazar, 17, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Nouvelle ville (A la) — Quincaillerie, place Saint-Georges et rue Saint-Antoine-du-T (Maison ASTE, GIRARD frères, neveux successeurs, 1852).

Novalis — Chapeaux dames, 23, rue d'Alsace-Lorraine (1917).

Novars (rue des) — Très ancienne rue de Saint-Cyprien qui, à part l'intermède révolutionnaire (rue des Imitateurs pour VERGNES, et rue Modération au tableau de l'an II) n'a pas changé de nom. Mais son nom a subi maintes déformations. La forme la plus ancienne, et constante, est *carr. dels Navars* (1458 et jusqu'à la Révolution) ce qui a été interprété par rue Navarre. Il faut négliger quelques formes accidentelles : Navards, par exemple, pour aboutir à la forme Novars (XIX^e siècle et actuelle). Un annuaire propagea même : Nowards ! Déterminer le sens originel de Navars est une autre affaire. Faut-il supposer des « nauarchi » patrons de barques ? Rien d'étonnant en pareil lieu ; une relation possible avec la, ou les, navières ? Il existe une *carr. Naverie*, peut-être la même ; une colonie de Navars, c'est-à-dire de navarrais ? La circulation tout au long du piémont pyrénéen et l'arrivée dans Toulouse par Saint-Cyprien rendent très possible cette hypothèse. Quels documents permettront-ils de trancher ?

Nové — Voir Neuve.

Novelia — Soieries, 28, place Victor-Hugo (1950).

Novelia — Tissus, 23, boulevard de Strasbourg (1950).

Novellys (café) — 99, allée Charles-de-Fitte (1933).

Novelty — Cinéma, 31, Grande-rue Saint-Michel. Succède vers 1930 au Familia-cinéma.

Novelty (bar) — 2, rue du Taur (1933).

Novelty-bar — 36, allées Jean-Jaurès (MOGA, 1920).

Novia — Mercerie, 1, boulevard Michelet (Suzette CASTEL, 1950).

Novia — Nouveautés, 3, rue Maury (1950).

Novotel — Un premier établissement de la célèbre chaîne hôtelière du même nom a été inauguré officiellement 23, rue Maubec, dans le voisinage de l'aéroport de Blagnac, le 16 juin 1973. La première pierre du Novotel centre ville a été posée en février 1986 à Compans-Caffarelli. Les concepteurs, Claude GUILLAUMET et Danielle VERALLO, ont voulu en faire le « drapeau de Toulouse » avec une profusion d'arcs en mitre, comme à Saint-Sernin.

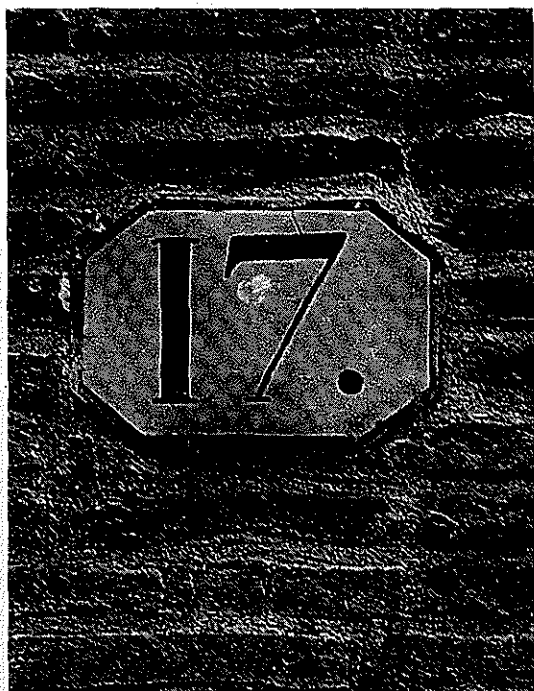
Nowards (rue des) — Voir Novars.

Noyers — Voir Nogièrs.

Nwitter (impasse, puis rue Charles) — L'impasse Charles-Nwitter porte ce nom depuis le mois de janvier 1937. Prolongée dans le cadre de l'opération Fronton par la SONACOTRA, il a été décidé, le 16 avril 1986, de la promouvoir au grade de « rue ».

Numérotage des Maisons — L'Ancien Régime avait pratiquement ignoré le système d'identification des immeubles par un numéro. Seuls les cadastres numérotaient les parcelles, à l'intérieur de chaque moulin, mais l'usage courant ne le pratiqua pas. Sous la Révolution, on prit l'initiative d'attribuer un numéro à chaque maison, mais cela se fit dans une intention cadastrale. La ville étant divisée en sections, c'est dans le

cadre de chaque section que fut attribué le numéro d'immeuble ou de parcelle, désigné par exemple : 5^e section n° 82. Outre les problèmes de correspondance entre le cadastre de GRAND-VOINET et le sectionnement politique, la difficulté dans ce système est de localiser par rues. Le 15 nivôse an IV, on fit un recensement général de tous les numéros, mais on ne modifia pas le système. En 1804, PICOT de LAPEYROUSE attire l'attention du Conseil municipal « sur la nécessité de procéder à un nouveau numérotage en 17 sections ». Ce ne fut que le 7 avril 1806 qu'une délibération, approuvée par le Préfet le 15 avril, mit en place un nouveau système de numérotage, très proche du système actuel. Jusqu'alors, et pour quelque temps encore, l'identification d'un immeuble dans une rue, l'adresse en somme, ne se faisait que par la notoriété de l'habitant, l'enseigne, ou la proximité d'un repère. Dans le système de 1806, les numéros pairs sont à droite, les numéros impairs à gauche, la droite et la gauche étant déterminées par le sens de l'accès à la rue en venant de l'Hôtel de Ville. C'était un excellent système, assez rigoureusement applicable au centre ville, mais qui allait poser bien des problèmes pour les rues éloignées, perpendiculaires au réseau des voies rayonnant du centre. Le 14 juin 1808, un rapport de VIREBENT, sur le numérotage des rues et maisons de la ville, indique que les inscriptions qui ont été exécutées précédemment en stuc sur lequel les noms ou les numéros furent peints, en noir à l'huile, s'effacent vite. « Cette méthode n'est point solide surtout pour les maisons exposées au nord ou à l'ouest ; tout s'effacera au bout de dix à douze ans. » Par ailleurs, il faut environ 500 inscriptions pour les places, quais et rues, 6 300 plaques pour les numéros des maisons de la ville et des principaux faubourgs, et 2 350 numéros pour les parties reculées des faubourgs et les maisons de la banlieue, en tout 9 150 environ. La dépense à prévoir est considérable. Une réglementation de 1815 (délibération du 22 avril) prend un autre repère, la gauche ou la droite étant déterminée par rapport à la Garonne, soit en progressant dans le sens du fleuve pour les voies qui lui sont sensiblement parallèles, ou en s'éloignant du fleuve pour les rues perpendiculaires. Les essais furent d'abord timides, beaucoup de numéros étant laissés en blanc, dans la rue de l'Orme Sec par exemple. En 1830 encore, on utilise le système

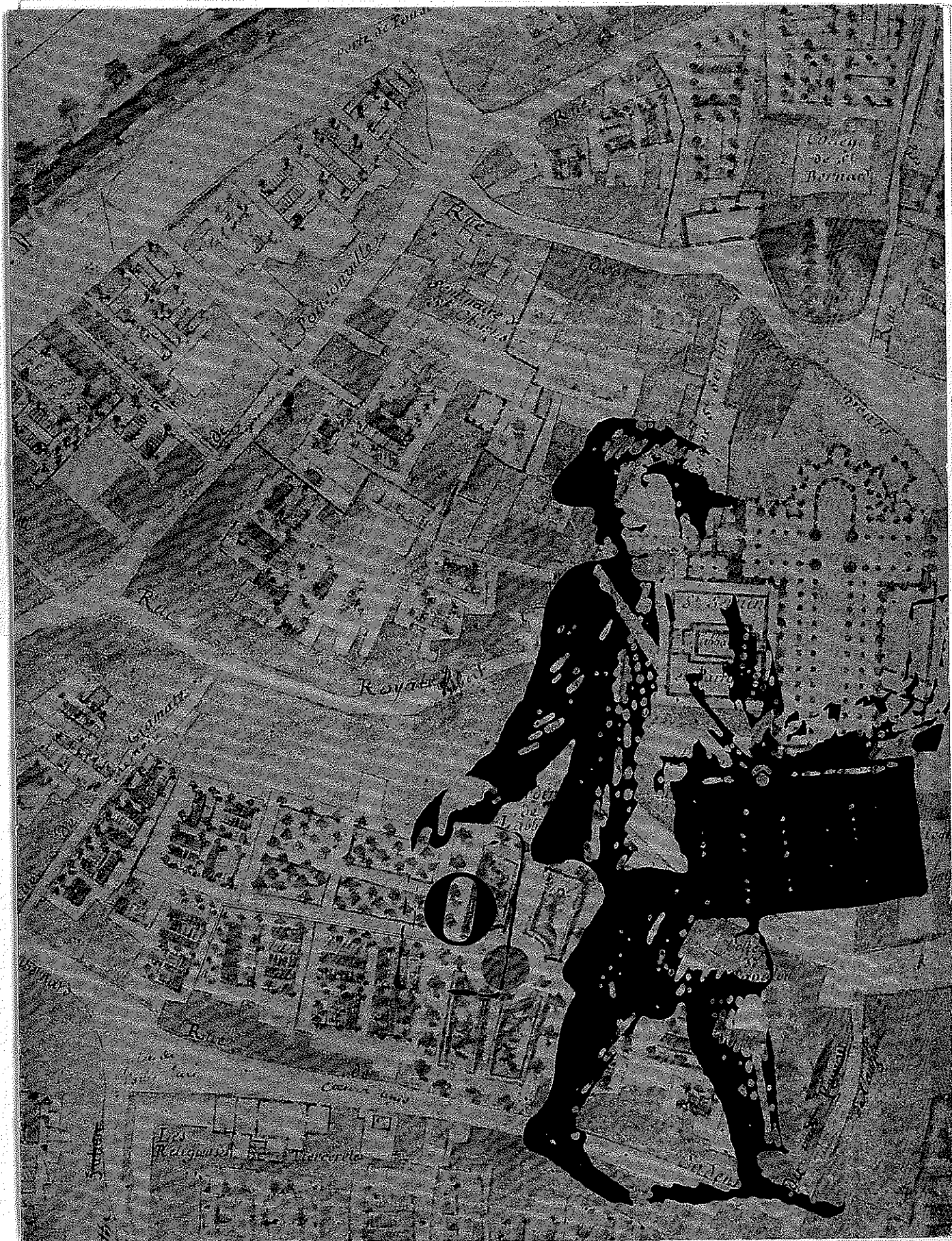


des sections. Mais le cadastre moderne périmera très vite cet usage. Pendant tout le XIX^e siècle, et jusqu'à la création d'un service municipal spécialisé, le problème des numéros de maison valut à la mairie de Toulouse un abondant courrier de pétitions, réclamations ou critiques, et il n'est

pas possible d'énumérer les innombrables interventions de conseillers municipaux en ces affaires. Le désordre, il est vrai, était parfois extrême, le même numéro étant attribué à plusieurs immeubles, ce que l'usage des « bis », « ter » et « quater » n'arrivait plus à résorber. Plus tard, l'intervention des services des postes, surtout dans les années trente, a été déterminante. Aujourd'hui, le « service de la numérotation et de la dénomination des rues » sous la direction de René FAUR et de ses collaborateurs, instruit la procédure qui va aboutir à la numérotation des voies nouvelles, puis à la pose des numéros. Mais l'hydre renaît sans cesse avec les immeubles, les grands ensembles, les noms ou lettres de bâtiments, les numéros d'appartements. Cedex, cidex, boîtes postales, ou quelque autre système, triompheront-ils un jour du numérotage des propriétés ?

Nungesser et Coli (rue et impasse) — Voie tracée en 1928, à qui on a donné le nom des deux aviateurs. Le capitaine Charles NUNGESSER, né en 1892, et le capitaine François COLI, né en 1881, disparurent le 8 mai 1927 au large d'Etretat alors qu'ils tentaient de rallier les Etats-Unis à bord du bimoteur « l'Oiseau Blanc ». L'impasse a été aménagée en 1950.

Nynault — Voir Ninau.



Oasis (A l') — Dancing, 66, rue Gambetta, puis 7, place du Capitole. L'Oasis Dancing, magistralement décoré par le peintre Pol SCHWAB, à partir du 19 mars 1925, est installé au second étage au-dessus du Grand Café de la Paix. Tous les jours « *five o'clock tea*, thé dansant de 16 heures 30 à 19 heures ; soirée à 21 heures 30, avec Mme Ginette LIPKA, danseuse étoile du *Coliseum* de Paris et M. LIPKA, danseur mondain, diplômé de l'académie internationale de danse, champion d'endurance... L'Oasis... heure exquise du 5 à 7 chaque jour pour la gentry toulousaine ».

Oasis (hôtel) — 32, rue Pargaminières (1950).

Oasis (L') — Résidence, 51, route de Launaguet (HAUTEVILLE, 1983).

Oasis (rue) — Nom donné à une voie créée dans le lotissement Duboul, classée dans le domaine public en 1977.

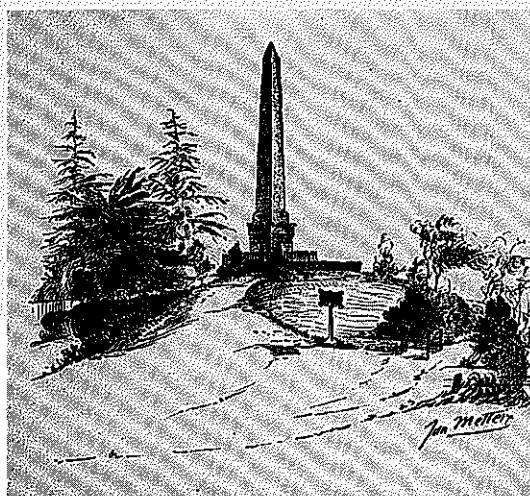
Obéissance (rue de l') — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Arcs.

Obéissance (rue l') — Nom donné en 1794 à la rue de la Rouquette (ou Roquette = rue Etroite).

Obélisque (résidence L') — « A deux pas des allées Jean-Jaurès » (STECE, 1975).

Obélisque (rue de l') — Appelée à l'origine rue de la Colonne, on lui donne, après 1887, le nom de rue de l'Obélisque. Il s'agit de l'obélisque commémorant la bataille de Toulouse du 10 avril

1814, que les Toulousains appelaient « la Colonne » (voir ce nom).



L'Obélisque d'après Metteix.

Obligéans (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue des Capelas (= rue des Prêtres).

Observance (Frères Mineurs de l') — Réforme de l'ordre franciscain par Paul de TRINCI qui, à sa mort en 1390, laisse 23 maisons réformées. Un siècle plus tard, leur nombre dépasse le millier (voir *Conventuels*). En France, de 1415 à 1517, 30 couvents se rallient à l'Observance, dont Mirepoix et La Bastide au comté de Foix. La fondation de Sainte-Marie-des-Anges à Toulouse (1481) par Olivier MAILLARD, obéit à ce mouvement, auquel restait réfractaire le grand couvent des Cordeliers.

Observance (rue de l') — Premier nom de la rue des Récollets, elle-même devenue en 1945 rue Achille-Viadieu.

Observantins, Observants — Religieux franciscains de l'Observance.

Observation (rue de l') — Nom révolutionnaire de la rue Saint-Jacques.

Observatoire — Le premier Observatoire toulousain fut créé en 1733 par François-Philippe-Antoine de GARIPUY, avec ses confrères l'abbé de SAPTE et DARQUIER. En 1761, GARIPUY installe un nouvel Observatoire dans sa maison, 16, rue des Fleurs, devenu Observatoire officiel de l'Académie des sciences, puis en 1808, de la ville de Toulouse. DARQUIER avait également établi chez lui un observatoire privé. En 1841, on construit, sur les plans de VITRY, l'Observatoire, sur le plateau de la Colonne. En 1873, il est réorganisé.

Bibl. — F. TISSERAND, L'Observatoire de Toulouse, Annuaire Acad. Sc., Toulouse, 1876-77, p. 15.

BICOURDAN, Histoire de l'astronomie à Toulouse de l'origine à la fondation de l'Observatoire actuel, Paris, 1883.



L'Observatoire.

Observatoire (avenue de l') — Ancien nom de l'avenue Camille-Flammarion.

Observatoire (avenue de l') — Voie ainsi nommée après la construction de l'Observatoire.

C'était auparavant une portion du chemin vicinal n° 16.

Observatoire (petite rue de l') — Ancien nom de la rue Mamy.

Observatoire (résidence de l') — 2, rue Jolimon (Terrains et Immeubles, 1968).

Observatoire (rue de l') — Ancien nom de la rue du Dix-Avril.

Observatoire (villa de l') — Avenue prolongée de l'Observatoire (= avenue Camille-Flammarion) (BONNAFOUS, 1933).

Oc (résidence d') — Au Mirail (SETOMIP, 1977).

Occitane (place) — Nom donné à la nouvelle place établie sur la dalle recouvrant le complexe Saint-Georges (voir ce nom).

Occitanie — Résidence, place Saint-Georges. Rue Maurice-Fonvieille (GIESPER, 1976).

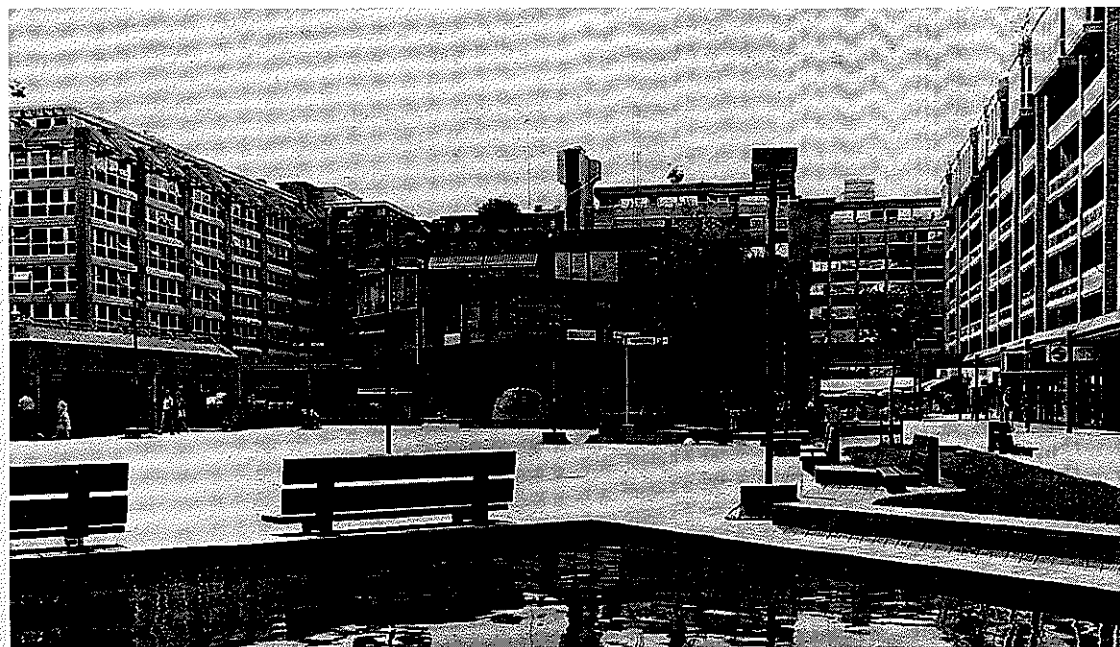
Occitanie-hôtel — 5, rue Labéda. Hôtel-restaurant d'application du Lycée technique hôtelier. Succède à l'hôtel des Bains (BORIES propriétaire, 1920), devenu Grand Hôtel des Bains et Bains DUTEMPS réunis (BORIES, 1950).

Occupations (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, dans sa liste de réserve.

Octave — Voir Sage.

Octogone — En 1925, c'était la propriété du Docteur MERLIN (voir ce nom).

Octroi (limites de l') — Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de l'Octroi, ni d'en rechercher les antécédents jusqu'au Moyen Age, mais il est important de noter l'influence que cette perception de droits sur toutes sortes de marchandises, mais principalement sur les denrées alimentaires, a pu avoir sur la topographie et l'évolution de la ville. Quand l'administration municipale rétablit l'octroi, le 26 vendémiaire an VIII, les bureaux de perception sont placés aux portes de la ville, qui a toujours son enceinte : portes Saint-Cyprien, Arnaud-Bernard, Saint-Etienne,



La Place Occitane.

Saint-Michel, Rempart-Villeneuve, Matabiau, Saint-Pierre, Montoulieu, Montgaillard. Seuls deux points sont étrangers à l'enceinte : le port du Canal et les Abattoirs. En 1821, un nouveau rayon fut créé. L'octroi englobait tout le territoire jusqu'au Canal du Midi, des Ponts-Jumeaux au Pont des Demoiselles, puis courait à la Garonne par l'avenue Crampel, les boulevards du Sud (= boulevard Delacourtie) et des Récollets ; sur la rive gauche, les rues des Cimetières Saint-Cyprien, Gazagne, de la Gravette, la Patte d'Oie, la rue d'Antipoul. En 1856 un nouveau rayon atteint, au nord, les boulevards de Suisse, Trentin et Curie où un mur est construit ; à l'est, la voie ferrée. En 1882, Saint-Cyprien est englobé par un autre mur suivant les boulevards Déodat-de-Séverac, Koenigs et Brunhes. En 1886, l'octroi atteint, au sud, le chemin de fer des Pyrénées, et en 1906, le Sauzelong et, à l'est, la ligne des collines, du Pont des Demoiselles au faubourg Bonnefoy. En 1933, ces limites s'étendent considérablement : Pont de Blagnac, chemin de Roques, la Pescadoure, Canal Latéral jusqu'au chemin de Fondeyre, gare de Lalande jusqu'à la route de Fronton, chemin du Séminaire jusqu'à Nibouls, chemin de Saint-Jean-de-l'Union jusqu'au pont de Loubers, rivière de

l'Hers du pont de Loubers jusqu'à la ligne Toulouse-Cette à Montaudran, en passant par le pont de Périole, le pont de Balma, le pont de Lasbordes et le pont Montaudran. La limite remonte la ligne de Toulouse-Cette jusqu'au chemin de Méjanne, emprunte ce chemin jusqu'à celui des Prés, prend le chemin de Miégessolles, le chemin de Pouvourville, le chemin des Canalets, arrive à la Garonne, englobant la Poudrerie et l'Office de l'Azote. La limite suit, sur la rive gauche, la route d'Espagne et remonte à hauteur du chemin Papus jusqu'au croisement du chemin du Mirail, longe ce chemin jusqu'au croisement de la route de Cugnaux, emprunte le chemin de la Cépière jusqu'au rond-point de Lardenne, suit les chemins de Griffoulet, de Duran, de Maubec, englobe le rond-point de Purpan pour continuer par la route départementale n° 11 jusqu'au pont de Blagnac. Les déplacements successifs de la limite de l'octroi ont eu des conséquences dans le développement urbain. Jean COPPOLANI a parfaitement défini les « faubourgs d'octroi » : « La naissance de ces agglomérations est due à une raison fiscale, l'établissement de taxes d'octroi décidé en 1808. Portant sur des produits alimentaires, ces taxes provoquaient un surcroît de dépenses pour qui

habitait à l'intérieur de la zone de perception. Or, les usines nouvelles se trouvaient en général à l'intérieur de cette zone, mais près de ses limites ; il n'y avait donc pour les ouvriers qu'un assez faible inconvénient à habiter hors de l'octroi, inconvénient largement compensé par des économies toujours substantielles sur les dépenses d'alimentation, surtout avec les bas salaires de cette époque. Ainsi, tandis qu'aux approches de l'octroi du côté de la ville, la campagne se maintenait, au-delà des barrières se formaient des faubourgs ouvriers. » Les lignes de tramway fixaient, en général, leur terminus à la limite de l'octroi. Les voitures de place changeaient de tarif selon que la limite était ou non franchie. La poste aux lettres, et le service de distribution télégraphique, prenaient en considération cette limite. Les murs de ronde étaient de sérieuses entraves à la communication. Les points de passage, les « barrières » (de Muret, de Bayonne, de Paris, de Montpellier...) ont marqué la topographie et la toponymie toulousaines.

Odde de Triors (Claude) — Etudiant originaire du Dauphiné, auteur d'un curieux opuscule (XVI^e siècle), *Les Joyeuses recherches de la langue toulousaine*, largement utilisé dans le présent ouvrage.

Bibl. — Ed. J.B. NOULET, annotée et augmentée d'un glossaire, Toulouse, PRIVAT (1892).

Odeillo (impasse et rue d') — Nom donné le 16 juin 1983 à deux voies nouvelles, du hameau de Lardenne aux Pradettes. Odeillo est une petite ville près de Font-Romeu dans les Pyrénées-Orientales, célèbre par son four solaire.

Odéon-cinéma — 23, rue des Potiers (1934). Le ciné Hollywood lui succédera.

Odette — Modes, 17, rue Denfert-Rochereau (1950).

Odontine — Voir Vigneau.

OEconomés (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve.

OEillet (rue de l') — Nom proposé en 1947, pour le petit chemin de Saint-Simon (= rue de Rimont).

OEillets (cheminement des) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle au Mirail.

OEillets (Les) — Nom de l'un des immeubles de la résidence Les Ombrages.

Offenbach (rue Jacques) — Créée vers 1930, elle porte, à l'origine, le nom d'impasse des Hironnelles. En janvier 1937, on lui donne le nom de rue Jacques Offenbach. Jacques OFFENBACH, fils de Juda EBERSCHT, est né le 21 juin 1819 en Allemagne, à Offenbach-sur-le-Mein selon les uns, à Cologne selon les autres. Naturalisé Français par Napoléon III, il se convertit au catholicisme lors de son mariage avec Herminie de ALCAIN. Violoncelliste à l'Opéra-Comique, puis chef d'orchestre à la Comédie-Française, il créa, en 1855 à Paris, les « Bouffes-Parisiens ». Auteur de plusieurs opérettes (*La Belle Hélène, La Vie parisienne, La Fille du tambour-major...*) il composa également, sur la fin de sa vie, un opéra : *Les Contes d'Hoffmann*. Il mourut le 5 octobre 1880, à Paris, et ne put en voir la création.

Officieux (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue Pisselauque (= rue Quilméry).

Officieux (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Sainte-Claire (= rue de la Fonderie).

Ohnet (rue Georges) — Nom donné en septembre 1936 à une voie sans nom. Georges OHNET, romancier, est né à Paris en 1848 et mort en 1918. Il a publié entre autres : *Le Maître de Forges* (1882), *La Grande Marnière* (1885)...

Oie du Capitole (L') — Cabaret théâtre, 1, place Wilson (DAMBRINE, 1929).

Oignon (rue de l') — Ancien nom de la rue Godolin.

Oise (rue de l') — Nom donné à une voie nouvelle, créée le 22 octobre 1957 dans le lotissement Stareg.

Oiseaux (rue des) — Nom donné en 1925 à une voie nouvelle du lotissement de Rangueil (BEDOUCE).

Olive (rue d') — Nom proposé en 1947 pour la rue de l'Estang (= rue de Caen) pour honorer « un juriste toulousain du XVII^e siècle ». Il s'agit de Simon d'OLIVE, Seigneur du Mesnil, Conseiller du Roy au Parlement, auteur des *Questions notables du Droit décidées par divers arrests de la Cour du Parlement de Toulouse* (Toulouse, Jean-Dominique CAMUSAT, 1682).

Olivier (bar) — 318, route de Revel (1950).

Olivier (fontaine) — A triple bassin, elle fut érigée sur l'initiative d'Hippolyte OLIVIER afin de conserver le souvenir de la désastreuse inondation du 23 juin 1875. Son édification débuta dans le cours de l'année qui suivit cette inondation. Conçue par l'architecte toulousain DARGASSIES, sa réalisation fut confiée à l'entrepreneur de maçonnerie SEMBRES installé 28, place de l'Estrapade dans le vieux « San-Subra ».



Olivier (place) — C'est la très ancienne place du Chayredon (voir ce nom) dévastée par l'inondation de 1875. Lors de la reconstruction, des baraques en planches y avaient été édifiées. Le 6 août 1875, la Ville veut qu'elles soient démolies, mais les marchandes de « provisions » qui s'y étaient établies, demandent un délai. Hippolyte OLIVIER voulait y ériger un monument (la fontaine ci-dessus). Le 11 juin 1886, le Conseil municipal décide, en reconnaissance, de donner le nom d'Olivier à la place. Jean-Marie-Hippolyte OLIVIER né le 28 novembre 1810 à Toulouse, fils de François, « liqueuriste » et de Joséphine CYPRIEN, fut l'homme providentiel du quartier Saint-Cyprien. Négociant, il continua l'industrie familiale fondée en 1780, de chocolatiers, confiseurs-distillateurs, dont l'usine était place Olivier (spécialités : violettes pralinées « délicieuses

Toulousaines », chocolat « Clémence Isaure »...). Il est également fondateur de l'asile de vieillards (voir à Asile). La baloche se tenait place Olivier, les deuxième ou troisième dimanche de septembre, ou le deuxième de juillet.

Olivier (résidence) — 6, place Olivier (BEPI (Paul MATEU) 1974).

Olivier (rue) — Nom proposé en 1876 pour la rue du Chapeau-Rouge (= rue des Novars).

Olivier Pastoureau (Tour d') — 52, rue Pharaon — CHALANDE 109 — Construite probablement par Olivier PASTOUREAU, capitoul en 1551 et 1561.

Oliviers (chemin des) — Ancien chemin rural desservant le terroir de ce nom, sans doute ainsi nommé en raison des oliviers qui s'y trouvaient. Ces arbres méditerranéens sont rares à Toulouse. En ce lieu, il s'agissait peut-être d'un microclimat dû à la bonne exposition de la pente de la colline de Pech-David.

Oliviers (impasse des) — Nom donné vers 1970 à une voie privée.

Oliviers (als) — Terroir à Pech-David (1507).

Olm — Voir Orme.

Olmade (Institution) — 3, rue du Canard (1878).

Olmeda, Olmel, Ollmellum (apud) — Voir Orme.

Olmères (Hôtel d') — CHALANDE 191 — 3, rue Peyrolières. On ne sait quel OLMIÈRES le construisit, peut-être Georges d'OLMIÈRES, Président au Parlement ?

Olympia (cinéma) — 11, rue Saint-Bernard. Fondé par IMBERT avant 1925, il deviendra le cinéma ABC.

Olympia (hôtel) — 7, rue des Jacobins (1950).

Olympic (bar) — 22, rue des Frères-Lion (Mme DEPRINCE, 1944).

Om — Voir Orme.

Ombrages (Les) — Résidence, 45, rue de Limayrac (Guy DEVAUX, 1962).

Ommes (maison) — 61, rue d'Alsace-Lorraine. Teintures ; décolorations ; ondulation Marcel, spécialité pour dames ; postiches d'art (1920).

Omniflor — Fleuriste, 1, place du Capitole (E. de BATAILLE, 1920).

Omnium-textile — 23, rue Gambetta (1920).

Ondée (A l') — Parapluies, maroquineries, 19, rue de la Colombette (1950).

Ondes-Lumière — Radio, 15, rue Romiguières (1950).

Ondines (rue des) — Nom donné à une voie nouvelle dans le lotissement Duboul au quartier de la Barrière de Muret, classée dans le domaine public en 1977.

Onze-mille-Vierges (monastère des) — Vocabulaire du monastère des religieuses chanoinesses de Saint-Etienne, dites religieuses de Saint-Pantaléon (voir ce nom).

Onze novembre (rue du) — Nom d'une rue dans le projet d'un groupe scolaire à Fontaine-Lestang en 1932.

Onze novembre (rue du) — Nom souhaité en 1974 par le président de l'Union Nationale des Combattants, pour remplacer celui de rue de l'Allier. Cette demande n'a pas été acceptée.

Oo — Voir Lac d'Oo.

Opéra — Ou Académie de musique. La salle du Jeu de paume de Jean DUCROS accueillit aussi divers spectacles. Elle finit par devenir la salle de l'Opéra, puis fut vouée aux concerts, mais aussi à divers spectacles, tel celui d'un joueur de marionnettes qui, en 1748, y mit le feu, après un feu d'artifice mal contrôlé. Reconstituée peu après, la nouvelle salle de l'Opéra deviendra, après la Révolution, la salle de l'Athé-

née. Elle s'ouvrait sur la rue Montardy avec une entrée rue Duranti (= rue Lieutenant-Colonel-Pélissier).

Opéra (A l') — Marchands tailleurs, rue du Poids-de-l'Huile. Ancienne maison P. SPETZ-LAFONT et LABORDE successeurs (1897).

Opéra (bar de l') — 1, place du Capitole (1949).

Opéra (hôtel de l') — 1, place du Capitole (PORTET, 1905 ; GALY, 1920 ; Mme LACOSTE, 1933 ; DEMANGE, 1950).

Opinion (allée de l') — Nom donné en 1794 à la Grande Allée (= allées Frédéric-Mistral).

Opinion (allée de l') — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour l'allée Saint-Michel (= allées Jules-Guesde).

Optima — Chaussures, 63, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Oradour-sur-Glanc (rue d') — A l'origine, c'est la rue Montplaisir. Comme le nom faisait double emploi avec celui de rue Monplaisir près du Grand-Rond, on précisa : Montplaisir-Lapujade. La malice populaire avait trouvé une autre désignation : rue des Cornards, dont le sens est... ambigu. Ce nom devint quasi officiel, au grand dam des habitants. Le 12 avril 1947, on lui donna le nom de rue d'Oradour-sur-Glanc, pour commémorer le massacre de la population entière de cette ville par les Allemands, le 10 juin 1944. La rue n'a été classée dans le domaine public qu'en octobre 1977.

Oran (rue d') — Nom donné vers 1925 à une voie nouvelle dans le lotissement Mercadal à la Juncasse.

Orangerie (L') — Résidence à la Côte-Pavée, 7, rue Jean-Dieudonné-Costes (FAIVRE Immobilier, 1984).

Orangerie de Saint-Agne — Résidence, 123, avenue Jules-Julien (Pierre TOULOUSE, 1987).

Orangers (Aux) — Huile d'olive et fleur d'oranger, 11, rue Baour-Lormian (1910).

Orangers (Les) — Résidence, chemin de Hérédia. Rue Léon-Say (France Résidence, 1972).

Orangers (rue des) — Nom donné très tardivement (vers 1940) à une voie anciennement tracée à travers champs. Le nom d'Orangers n'a peut-être été donné que parce que la rue Léon-Say, toute voisine, s'appelait primitivement rue des Roses, non loin de la rue des Fleurs.

Oratoire, Oratoriens — La congrégation des prêtres de l'Oratoire avait été fondée par le cardinal Pierre de BERULLE, en 1611, lorsqu'il s'était retiré avec cinq compagnons dans un hôtel, à Paris, sur l'emplacement duquel on a construit le Val-de-Grâce. Ces pères qui n'étaient pas liés par des vœux, vivaient cependant en communauté. De graves difficultés ayant surgi à la Dalbade en raison d'un clergé scandaleux, on y installa les oratoriens, en 1619. Les maisons en ville, comme les propriétés rurales, appartenant à la Dalbade, furent dites « de l'oratoire ». Le séminaire fondé en 1680 et dirigé par les oratoriens, face à l'Hôtel Saint-Jean, en prit également le nom.

Oratoire ou Oratoire de Cugnaux (chemin de l') — Ancien nom du boulevard de Larramet.

Oratoire (rue de l') — Au Moulin du Château.

Oratoires — On trouve aujourd'hui le temps de se recueillir un instant devant un distributeur de billets de banque, et d'y faire quelques gestes traditionnels afin d'en retirer les avantages que l'on sait. Nos prédécesseurs faisaient de même, se signant et joignant les mains devant quelque image de saint ou devant le crucifix, et les avantages qu'ils en espéraient étaient nettement plus durables, puisque, ce faisant, ils épargnaient sur terre pour la vie éternelle. Il y a beaucoup de distributeurs de billets. Les oratoires étaient innombrables.

Orbesson (rue d') — Créée vers 1940 sous le nom de rue Sainte-Julie, on lui donne en 1947 le nom de rue d'Orbesson. Il est possible que l'on ait voulu honorer Anne-Marie d'AIGNAN, marquis d'ORBESSAN conseiller au Parlement en 1727, Président en 1738, membre de l'Académie des sciences, de l'Académie de peinture

et sculpture et de l'Académie des Jeux floraux, qui possédait un hôtel 11, rue Mage.

Orchidée (A l') — Fleurs, 2, rue d'Austerlitz (Mme ENJALBERT, 1950).

Orchidée (A l') — Fleurs, 35, rue Lafayette (ROUCOLLE et BRUS, 1905).

Orchidées (rue des) — A l'origine, vers 1935, appelée rue des Roses-de-France, on lui donne en 1947 le nom de rue des Orchidées.

Or de Toulouse — On connaît l'histoire de cet or maléfique, que le consul Cépion avait pris dans les lacs sacrés de Toulouse et que l'on disait provenir des pillages du temple de Delphes par les Gaulois... Le 30 mai 1870, une délibération municipale avait décidé l'érection d'un monument symbolique : ceux qui vivent la main sur l'or, quand la liberté et l'honneur de notre patrie sont en danger... Le sculpteur BARTHÉLEMY avait réalisé une maquette, examinée le 26 novembre 1872 ; c'était une « fontaine monumentale ». On voulait l'installer à l'ancienne maison PORTES, dans le pan coupé des rues des Marchands et de Metz. Mais le 7 août 1873, on abandonne ce projet, trop cher pour les finances municipales. Ce renoncement est plus noblement justifié : « La maquette laisse difficilement comprendre le sujet qu'elle est censée représenter. » Une fois de plus, l'Or de Toulouse portait malheur... à BARTHÉLEMY.

Ordres religieux — A la Révolution, Toulouse comptait 21 communautés d'hommes, trois chapitres, et 22 communautés de femmes. Cette considérable population monastique s'était lentement formée, et leurs couvents et monastères avaient, pour la plupart, occupé les espaces libres d'un tissu urbain fort irrégulièrement réparti au Moyen Age ; mais ils avaient aussi, souvent, pris la place de maisons habitées et par conséquent en avaient chassé la population. C'est ce que n'appréciaient pas les paroisses qui voyaient disparaître non seulement des paroissiens, mais aussi de substantiels revenus. Il y eut de nombreux conflits. En 1255, les bénédictins de la Daurade s'inquiètent de voir disparaître 100 ou 120 maisons que les dominicains détruisent pour la création de leur couvent. Cela repré-

sente une « perte » de population, donc de revenus pour la paroisse de la Daurade dont ils ont la charge. En 1264, les Carmes sont fort mal accueillis sur le territoire paroissial de Saint-Etienne. Le chapitre prend peur, aussi, de l'essor extraordinaire de la confrérie de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et, en 1269, c'est une grosse affaire... En 1270, les frères de la Pénitence ne paraissent pas avoir triomphé de l'opposition du chapitre de Saint-Etienne. Les augustins savent à quoi s'en tenir, qui s'installent en secret, de nuit, à l'insu des chanoines de Saint-Etienne, avant d'occuper progressivement le vaste moulon d'où disparaîtront les habitants, sauf quelques riverains des rues des Tourneurs et de la Colombe, pour la plupart leurs locataires. C'est, en quelque sorte, un « retour à la nation » que la Révolution crut opérer avec les saisies de biens « nationaux ». Voici, un siècle plus tard, le bilan de cette transformation. Il conviendrait d'y ajouter le sort de plus de 50 églises, chapelles, collèges, séminaires... que nous citons, pour la plupart, à leur place alphabétique.

Communautés d'hommes :

- ★ Récollets – Couvent détruit ; on a bâti sur ses ruines la maison des prêtres du Calvaire ; l'église existe (Sainte-Marie-des-Anges).
- ★ Carmes-Déchaussés – Devenus l'Ecole de médecine ; l'enclos est le Jardin des Plantes ; l'église sert de paroisse sous le vocable de Saint-Exupère.
- ★ Grands-Carmes – Sur la place qui porte ce nom ; complètement détruits.
- ★ Grands Augustins – L'église et le cloître servent de musée ; une portion du couvent existe encore.
- ★ Petits Augustins, ou Pères de Saint-Georges – Sur la place de ce nom, entre les rues Saint-Antoine-du-T et des Bœufs ; complètement détruits.
- ★ Trinitaires – Sur la rue de la Trinité, entre la place Rouaix et celle de la Trinité ; complètement détruits à l'exception d'une partie du cloître.
- ★ Pères de Saint-Antoine-du-Salin – Rue Pharaon ; sur les ruines du couvent a été élevée la maison des religieuses de Notre-Dame : l'église existe, considérablement embellie.
- ★ Doctrinaires – Rue Saint-Rome ; l'église est intégrée dans les bâtiments modernes ; elle formait l'angle de la petite rue Saint-Rome ; la

maison existe presque dans son entier ; elle appartient à divers propriétaires.

- ★ Oratoriens – Vis-à-vis l'église de la Dalbade ; il reste peu de chose des anciens bâtiments.
- ★ Théatins (Saint-Antoine-du-T) – Au local occupé par le général de division et le Recrutement.
- ★ Cordeliers de la Grande Observance – Rue Deville ; l'église exista jusqu'en 1871 et servit de magasin à fourrage (incendié en 1871, il ne resta qu'une tour et le portail) ; le couvent est presque entièrement détruit.
- ★ Dominicains ou Jacobins – Vis-à-vis le lycée ; l'église et le couvent existent encore, ainsi que l'ancien cloître et ses magnifiques chapelles ; son église est affectée au service religieux du lycée après avoir servi de quartier de cavalerie pendant plus d'un demi-siècle.
- ★ Tierçaires – Rue Pargaminières ; l'église et le monastère ont été complètement détruits.
- ★ Capucins – Sur la place de l'Artillerie (= place Anatole-France) ; l'église existe, mais complètement changée ; le couvent est détruit.
- ★ Chartreux – Rue Valade ; l'église sert aujourd'hui de paroisse sous le titre de Saint-Pierre ; le parc d'Artillerie occupa la place des bâtiments.
- ★ Pères de la Merci (sécularisés avant la Révolution) – Place Arnaud-Bernard ; l'église et le couvent détruits.
- ★ Bernardins – Sur la place Saint-Sernin ; c'était un simple collège ; les bâtiments furent occupés par le Collège des Jésuites (en 1880 par le Collège Saint-Louis, puis par l'Ecole chrétienne des Frères de Saint-Sernin).
- ★ Bénédictins – Sur le quai de la Daurade ; l'église sert de paroisse sous le titre de Notre-Dame ; le couvent a été converti en manufacture des tabacs.
- ★ Minimés – Sur la route de Paris, hors les murs ; l'église existe et a été ouverte pour servir de paroisse ; le couvent existe aussi en grande partie.
- ★ Feuillants – Au faubourg Saint-Cyprien ; l'église est détruite ; le couvent est occupé par le pensionnat des Dames-Noires.
- ★ Grand Prieuré de Malte – Rue de la Dalbade ; l'église est détruite, elle occupait l'angle de la rue Saint-Jean ; le prieuré existe encore.

Communautés de femmes :

- ★ Dames de Sainte-Claire de la Primitive Obser-

vance près la porte de Saint-Cyprien ; l'église et le couvent ont été occupés par l'hospice des aliénés à la Grave.

★ Dames Maltaises – Même faubourg, vis-à-vis des Feuillants ; l'église et le couvent détruits.

★ Feuillantines – Au même faubourg, sur les murs de la ville qui longent les allées, entre la barrière de Muret et celle de Saint-Cyprien (allées de Garonne) complètement détruites.

★ Ursulines – Sur la rue Sainte-Ursule ; presque entièrement détruites ; on a élevé sur les ruines du couvent l'Hôtel de la Poste aux Lettres.

★ Sainte-Catherine-de-Sienne – Rue du Petit Versailles (= rue Lafayette) ; église et couvent détruits ; on a élevé sur leurs ruines l'Hôtel des Messageries générales du Midi.

★ Dames de Saint-Sernin – Rue du Sénéchal ; l'église et le couvent subsistaient ; ils ont servi de maison d'arrêt ; la maison d'arrêt a été rasée, on y a bâti la Poste.

★ Religieuses de Notre-Dame – Rue du Sac ; l'église et le couvent ont servi d'hôpital militaire.

★ Hospitalières – Rue du Sénéchal ; ce couvent a été occupé par le Refuge, transféré ensuite rue des Récollets.

★ Bon-Pasteur – même rue et vis-à-vis ; ce qui reste du couvent a été destiné à la Salpêtrerie.

★ Refuge – Rue du Périgord ; l'église est détruite ; les bâtiments sont occupés par les Dames de Nevers.

★ Salenques – Abbaye sur la rue qui porte ce nom ; l'église existe encore et sert de magasin.

★ Tiercerettes – Sur la rue qui porte ce nom, à l'extrémité de la rue de la Chaîne ; complètement détruites.

★ Visitandines – Sur la place qui portait ce nom (jonction rues de Rémusat et du Périgord) église et couvent complètement détruits.

★ Carmélites – Rue du Périgord ; l'église est devenue la chapelle du grand séminaire ; le couvent a servi aux vivres militaires.

★ Dames de Saint-Pantaléon – Rue de la Pomme ; complètement détruites.

★ Augustines, dites de la Madeleine – Rue des Couteliers, vis-à-vis de la rue de la Madeleine ; complètement détruites.

★ Dames de Sainte-Claire, dites Urbanistes – Rue de la Fonderie ; l'église et le couvent subsistent et ont été destinés à la fonderie de canons (Institut Catholique).

★ Dames du Bon Jésus – A l'ancien séminaire

de Caraman, rue de ce nom ; le couvent existe encore : c'était un asile offert au repentir.

★ Providentes – Rue du Sénéchal, à l'angle de la rue du Salé ; cette maison subsiste encore.

★ Dames d'Andouin – Rue des Arts ; complètement détruites ; on a élevé sur les ruines l'Hôtel de la poste aux chevaux.

★ Dames de Fourquevaux – Rue de l'Orme Sec (= rue Romiguières) l'établissement subsiste encore et a servi à une communauté de clercs dite la Succursale.

★ Dames Noires – Rue d'Astorg ; complètement détruites.

Ordures ménagères – Voir Propreté.

Orée du Bois (L') – Résidence, 71, avenue du Mirail (construction SAURAT). Immeuble « tri-pode », 399 logements en trois « ailes » et neuf ou dix étages, destinés à l'origine (1976) à loger en studios des étudiants de la faculté toute proche. Ce fut un échec. L'Orée du Bois devint un refuge de toxicomanes, trafiquants de drogue et de faux papiers, de recelleurs, de prostituées. Le 13 mai 1986, une grande opération policière a été déclenchée qui a montré au grand jour l'étendue du mal. Le 2 février 1987, de nouvelles perquisitions et arrestations tendaient à réhabiliter l'image de marque de ce quartier...

Orfèvres (rue des) – Ancien nom d'une partie de la rue des Filatiers.

Orfèvres (rue des) – Voie créée vers 1850. Elle longeait au sud le domaine du Busca dont elle formait la limite avant la création du chemin de Ronde (= avenue Crampel). Parce que située en dehors, mais tout près de l'octroi, elle abrita une population dont certains membres se livraient au fructueux trafic de la « contrebande » au nez et à la barbe des employés de l'octroi. Il y eut dans ce quartier des nuits fort actives. D'autres personnes se spécialisèrent dans la « récupération ». Le nom d'orfèvres est ici, évidemment, ironique.

Orient (café d') – 5, boulevard de Strasbourg (BOSC, 1896 ; VERNET, 1920).

Orient (café-hôtel) – 23, rue Caffarelli (1933).

Orient (impasse de l') — Créée vers 1895. Pour les mêmes raisons que pour la rue, son nom fut changé, de 1941 à 1945, en celui de Joseph Granier.

Orient (rue de l') — Tronçon d'un itinéraire parallèle aux boulevards (de la rue Roquelaine à la rue Maury : rues Saint-Orens, Caffarelli, Maury). Elle porta d'abord le nom de rue Caffarelli prolongée ou petite rue Caffarelli, rappelant le nom de celle qui lui fait suite au-delà de la rue Bayard. En 1866, on lui donne le nom du « Temple maçonnique » de l'Orient de Toulouse (la Loge, située au n° 5). Sous le régime de Vichy, ce nom parut inopportuniste ; on lui a substitué (1941-1945) celui d'Edmond-Rostand, réattribué ailleurs quand la rue reprit son nom de rue de l'Orient.

Oriental (café) — 34, allées Jean-Jaurès (1933).

Oriol (impasse d') — Voir Auriol.

Oriol (rue d') — Ancien nom de la rue Jean-Cisabaire.

Orioles (les) — Le quartier des Orioles, entre le chemin de Launaguet et la route de Fronton, tient son nom d'Olivier AURIOLLE qui y était propriétaire de maison, jardin, terre et pré, en 1571. Les Aurioles sont devenus les Orioles.

Orion (résidence) — « Près place du Busca » (EEPI, 1985).

Orléanaise (boucherie) — 63, boulevard de Strasbourg (1949).

Orléans (hôtel d') — 70, puis 72, rue Bayard (SOUS, 1878 ; J. DONADILLE, 1895 ; VIGNES, 1905 ; AMOUROUX, 1933).

Orléans (place d') — Nom de la place des Carmes, de 1830 à 1848.

Orléans (rue d') — Voie formée vers 1875. Le 17 mai 1889, on envisage la cession du sol, affaire qui se poursuivra tout au long de 1890. Le nom lui a été donné en 1882, probablement pour commémorer la bataille d'Orléans du 5 décembre 1870.

Orléans (rue Traversière d') — Ancien nom de la rue Jany.

Orme, *olm, om, orm, ulmus, holm, horm...* — Nous groupons ici toutes les formes du nom de cet arbre, sauf *ormeau* :

— *Olm, om* (le clot, ou claux de l'). Voir Nauderic et Monedier.

— *Olm, hulmam (apud, prope) Ulmis (condamina)*, référence à un orme précis.

— *Ulmum curvum (apud)*.

— *O. de las clottas*, place des Pénitents-Blancs.

— *O. de la (ou na) Serdana*.

— *O. de Lopiach*.

— *O. de l'Oratoire (de l'Orador, de oratore, de oratorio)*.

— *O. d'en Barthe, ou de la Sérène*.

— *O. de Peyre Johan, als Rosiers*.

— *O. des Quatre Carrières*.

— *O. de Rouaix*.

— *O. de Saintes-Scarbes*.

— *O. Hugonis Escafredi*.

— *O. Letaniorum, letaniarum, ledemarum...*

— *O. Prédicaire*.

— *O. Sec*.

— *O. Terre blanche (apud)*.

(Voir la plupart de ces noms).

Ormeau (café de l') — 239, route de Revel (CUQ, 1950).

Ormeau (impasse de l') — Nom donné le 14 juin 1979 à une voie nouvelle desservant la résidence Aubun des constructions Max GUILBERT. Il est dommage qu'on ne lui ait pas plutôt donné un nom évoquant le fait d'armes cité dans l'article qui suit.

Ormeau (place de l') — C'est l'espace résultant de la rencontre de l'avenue Jean-Rieux et de la route de Revel. On le considère comme une place depuis 1885, mais son nom n'apparaît dans les nomenclatures qu'après 1950. La baloché du quartier de Montaudran s'est tenue sur cette place le deuxième dimanche d'août. Le nom de la place et du quartier vient de l'ormeau qui y était planté et qu'un épisode de la bataille de 1814 a rendu célèbre. Tous les historiens rapportent le fait d'armes d'un chasseur français (du 21^e chasseurs à cheval) resté un peu en arrière de son peloton. Ce chasseur, se voyant

rapidement entouré par les hussards anglais, s'accula à l'ormeau qui se trouvait à l'embranchement du chemin de Montaudran (= avenue Jean-Rieux) et de la route de Revel et, plutôt que de céder, se défendit terriblement ; sept ennemis étaient à terre de par son fait lorsque lui-même finit par succomber, tout tailladé.

Ormeau (résidence de l') — Route de Revel (1988).

Ormes (quai des) — Nom du cours Dillon au XVIII^e siècle.

Ormille (villa) — 49, chemin Maubec (1960).

Ormillés (villa Les) — Allée Marengo (CHAPON, 1933).

Orne (rue de l') — Nom donné en 1962 à une voie nouvelle à Bagatelle.

Orpellières (rue des) — Avant 1979, c'était la « cité des Orpeillères » (*sic*) devenue par la suite rue des Orpellières. Le 20 novembre 1979 intervient le classement dans le domaine public de la voirie du lotissement des Orpellières situé dans le quartier de Lalande. L'un des habitants nous a donné l'explication qui a cours en ce lieu : les orpellières sont... des chercheuses d'or ! La résidence est une réalisation Max GUIBERT.

Orphelinat (rue de l') ou **des Orphelins** — Ancien nom de la rue Mondran.

Orphelinat de la Grande Allée — En 1861, un don généreux, suscité par l'abbé ALBOUY, permit la fondation d'un orphelinat de garçons. En 1869, c'était encore une bien modeste maison où l'on admit six enfants. En 1872, on jette les fondations d'une maison neuve, ouverte l'année suivante sous la direction de l'abbé JULIEN, à 34 orphelins. L'institution se développe, et en 1877, on construit la chapelle. Le vocable de la maison est l'Immaculée Conception. Le 4 février 1882, dom BOSCO (saint Jean BOSCO) en visite à Toulouse, descendit à l'orphelinat. Depuis 1924, la maison est confiée aux assumptionnistes. Audaces pédagogiques et institutions sociales caractérisent leur mission d'enseignement, de formation et de compré-

hension. Le Ciné-Bleu est créé. Une grotte de Notre-Dame de Lourdes a été reconstituée. Les installations ont été modernisées dans les années cinquante, grâce au père RAMON.

Orphelines (maison des) — Fondée le 6 décembre 1621, cette maison, incluse dans le monastère des religieuses de Sainte-Catherine-de-Sienne (les « Catherinettes ») reçut les premières pauvres orphelines dès 1622. Transférées à l'Hôpital de la Grave lors de la fermeture du monastère sous la Révolution, les orphelines retournèrent rue Lafayette en 1811. En 1838, un projet de transfert à Saint-Nicolas n'eut pas de suite. Les « modestes jeunes filles en uniforme bleu ciel conduites par leurs maîtresses en robes grises et blanches cornettes » restèrent jusqu'à la démolition des immeubles, lors de la création de la rue d'Alsace-Lorraine.

Orphéon (café de l') — 219, puis 217, puis 123, avenue de Muret (J. CAUHEPE, 1905).

Orsay (restaurant d') — 22, place Saint-Georges (1933).

Ort — Mot qui signifie : jardin (*hortus*) *l'ort de las Augustinas, l'ort de Minorettes...*

Ort des Minorettes (rue de l') — Ancien nom de la rue de l'Homme-Armé.

Ortet (rue) — Nom proposé en 1914 pour la rue de la Redoute (= rue Marthe-Varsi). « Bernard ORTET (1720-1782), Toulousain, célèbre maître-serrurier. Il a exécuté les balcons en fer forgé de la façade du Capitole (1751-1760). »



Dessin de Bernard Ortet.

Ortet (rue Bernard) — C'est l'ancien chemin des Redoutes à qui l'on donne en octobre 1936 le

nom de rue Bernard-Ortet. Elle fut élargie et classée dans le domaine public en avril 1983 et en 1984. Bernard ORTET fut un remarquable ferronnier. On lui doit, entre 1751 et 1760, les balcons de la façade de l'Hôtel de Ville, en 1765-1766 les grilles de Saint-Etienne et, jusqu'à sa mort en 1782, de nombreuses œuvres de ferronnerie.

Orves — Voir Estienne d'Orves.

Ossau (chemin, puis impasse d') — A la suite de la création de voies nouvelles au Mirail, le chemin d'Ossau a été en grande partie supprimé. La partie restante est devenue, le 22 février 1979, impasse d'Ossau.

Ouest (impasse de l') — Ancien nom de l'impasse Audran.

Ouest (rue de l') — C'est l'ancienne rue Pélicé, dans le quartier Saint-Cyprien. On lui donne en 1947 le nom de rue de l'Ouest.

Oulié (rue François) — Nom donné en mars 1937 à une voie nouvelle.

Ouragan — Grande surface créée en mars 1972 par la Société Hyperdis dans les locaux d'« Horizon 2000 » en bordure de la route de Muret. Non rentable, concurrencée par Carrefour, elle n'eut qu'une vie éphémère.

Oureq (rue de l') — Créée dans le lotissement Duboul, elle a été classée dans le domaine public en 1977. Le nom commémore peut-être la bataille des 6-8 septembre 1914 et la victoire du général MAUNOURY sur les Allemands de Von KLUCK.

Ournac (rue) — Créée vers 1935 à la Côte-Pavée sous le nom de rue Dauré, on lui donne en 1946 le nom de rue Ournac. Jean-Joseph-Hippolyte-Camille OURNAC est né le 31 août 1845 à Toulouse, 18, rue du Cheval-Blanc, fils de Joseph-Marie-Hippolyte-Séraphin OURNAC, négociant, et de Marie-Anne-Louise DUPUY. Publiciste, il a réalisé de nombreux et célèbres portraits-charge signés Kamill. Conseiller d'arrondissement du canton sud en 1879, Conseiller municipal en janvier 1881, Adjoint

au Maire de 1888 à 1892, Maire, et Sénateur en 1897, il est mort en 1925.

Ours Blanc (L') — Restaurant, puis hôtel-restaurant, 2, rue Victor-Hugo (1933 ; J. BLANC, 1950).

Ours polaire (A l') — 27, rue d'Alsace-Lorraine (Franz KOPESTZKI, 1920 ; Edouard KOPESTZKI, 1950).

Oustal (L') — Coopérative de consommation, 38, allée Charles-de-Fitte (1920).

Oustal (résidence de l') — « Rive gauche » (CIBA, 1975).

Oustalet (résidence de l') — « Rive gauche » (CIBA, 1975).

Oustalous (écoles maternelle et primaire des) — 65, route d'Espagne.

Oustalous (Les) — Résidence, 47, route d'Espagne (BEPI, 1977).

Ouveillés, Ovelheriorum (rue des, carr.) — Ancien nom de la rue des Salenques. Un *ouveillhé* ou *ouelhé* est celui qui s'occupe des *ouelhos*, des brebis. C'est un berger (cf. le français = ouailles).

Ouvriers réunis (Aux) — Bijouterie, 25, allées Lafayette (1905) puis 39, allées Jean-Jaurès (OULIE, 1920 ; RAVAINÉ, 1933).

Ox (rue d') — Nom donné à une voie nouvelle créée dans le lotissement Duboul (noms de rues commençant par O). Classée dans le domaine public en 1977.

Ozanam (école, séminaire) — 11, rue d'Astorg (abbé MATHIEU, directeur, 1905 ; ESPENAN, 1920).

Ozenne (cours) — 13, rue Peyras. Cours secondaire libre.

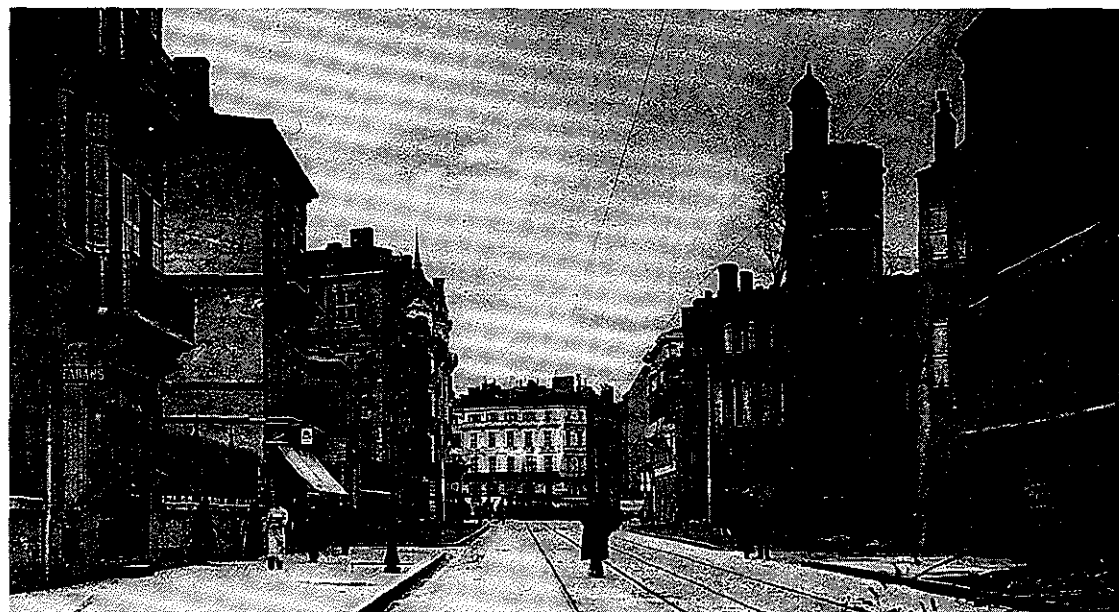
Ozenne (hôtel) — 31, rue Ozenne (1933).

Ozenne (lycée) — 9, rue Merly. Lycée d'Etat mixte, créé officiellement par arrêté ministériel.

en date du 27 janvier 1961, il prit la suite de la section technique du Lycée Raymond-Naves. Le Lycée technique d'Etat mixte devint ensuite le Lycée Ozenne, par décret paru le 9 août 1962 au Journal Officiel.

Ozenne (rue) — Après avoir tracé et réalisé les rues Longitudinale et Transversale (rues d'Alsace-Lorraine et de Metz), on pouvait croire que l'urbanisme toulousain allait connaître un temps d'arrêt. Il n'en fut rien, et c'est un vieux projet d'alignement, de 1842, celui de la rue Montgaillard, qui fut repris au Conseil municipal du 9 novembre 1900. J. COPPOLANI a fort justement commenté cette initiative insolite : « Le 26 mars 1904, le rapport définitif est présenté par un conseiller municipal nommé ASTRE. L'exposé des motifs reste assez vague : « assainissement du quartier Montgaillard (qui est pourtant aéré par des jardins privés) »... mettre en communication directe les marchés, la rue d'Alsace-Lorraine et la gare avec les facultés de médecine et de sciences, le Jardin des Plantes, les quartiers du Busca et du Pont des Demoiselles (qui pourraient aussi bien atteindre la gare et certains marchés par les boulevards)... relier ces quartiers au centre de la vie commerciale de Toulouse (mais il faut contourner le Jardin

des Plantes)... « On peut se demander si ce n'est pas l'ouverture prévue de la ligne de tramway n° 24, Capitole-Busca, qui fut l'élément déterminant de la décision. En fait, la rue ne desservait que les facultés et le Jardin des Plantes dont la Grande Allée est dans son prolongement direct, et se présentait plus comme une voie de promenade qui débloquent en direction du centre ce vieux quartier aristocratique orienté jusqu'à sur l'axe Cathédrale-Palais de Justice, que comme un nouvel axe de circulation. Le projet fut adopté, malgré quelques oppositions et la contre-proposition d'Albert BEDOUCE (qui devait devenir en 1906 le premier maire socialiste de Toulouse) d'en revenir au tracé de 1860, des Carmes au Grand-Rond. » « Le projet était largement conçu : 20 m entre alignements, dont 12 m de chaussée et deux trottoirs de 4 m plantés d'arbres, en légère saillie sur l'alignement de la place Montgaillard (22 m). La rue Montgaillard disparaissait, tandis que la percée tronçonnait les quatre rues d'Aussargues, de la Pleau, Nazareth et Caminade. Les acquisitions, à l'amiable ou par expropriation, s'étendirent sur les années 1906 et 1907 ; leur coût atteignit 1 288 435 francs, le triple des prévisions (485 000 francs) ou presque... Dès le 6 novembre 1906, les premières démo-

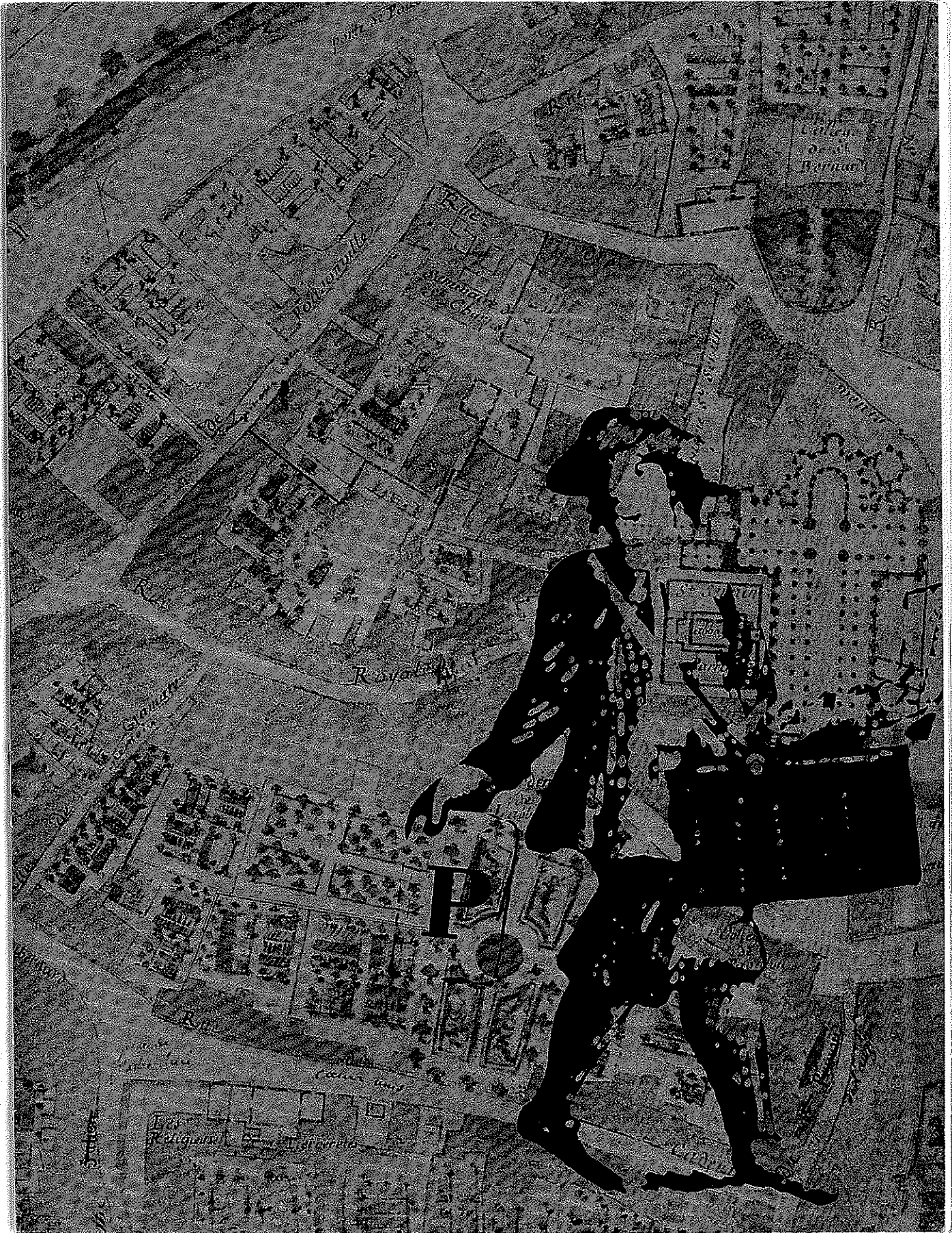


La rue Ozenne et l'Hôtel de Roquette.

litions étaient mises en adjudication ; elles devaient se prolonger jusqu'à la fin de 1908. » « Les constructions débutèrent en 1908 pour se poursuivre jusqu'en 1925-1926 ; les derniers vides (n° 8 et 11) ne seront même comblés qu'après 1950. Le commerce est encore moins représenté que dans la rue du Languedoc et tous les immeubles ont un caractère marqué de résidence de luxe. » La rue reçut le nom d'un bienfaiteur de la ville, Théodore-Fulgence OZENNE,

né le 28 février 1814 à Paris. Administrateur des Hospices de Toulouse, banquier, directeur du Crédit Agricole et Commercial (1868-1894), Président de la Chambre de commerce, mainteneur de l'académie des Jeux floraux, les Sociétés Savantes lui doivent l'Hôtel d'Assézat. Il mourut le 6 octobre 1895.

Ozen-Pressing — Repassage à la vapeur, 12, rue Ozenne (E. CAHUZAC, 1935).



Pablo : Casals — Picasso (voir ces noms).

Pabulvilla — Pour Pouvoirville (voir ce nom).

Pacha (Au) — Articles de fumeurs, 7, rue de la Pomme (Mme GONDRE, 1905).

Pachy (hôtel) — Boulevard Saint-Aubin (= boulevard Carnot) (1860).

Pacificateurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Boulbonne.

Pacification (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de Lévis (= rue Montoulieu-Saint-Jacques).

Padenières (rue des) — Nom d'une voie au XVI^e siècle. Non identifiée.

Pader (rue Hilaire) — Nom proposé en 1914 pour la rue Traversière des Chalets (= rue Douvillé).

Pader (rue Hilaire) — Nom proposé en 1927 pour la rue Saint-Michel à Saint-Cyprien (= rue Bourdelle).

Pader (rue Hilaire) — Nom proposé en 1941, elle succède à la rue Proudhon (1936), précédemment rue des Tilleuls (1927). Hilaire PADER, peintre, auteur de *l'Album des Parlementaires*, est mort le 14 août 1677 dans sa maison, rue Peyrolières, âgé de 70 ans. Jeanne de TAILLASSON, son épouse, mourut en 1685. L'un de leurs fils, Raymond PADER, fut aussi peintre.



Le Président Pierre Sevin de Mansencal, d'après Hilaire Pader. (Album des Parlementaires)

Paër (villa) — Chemin de Limayrac (BORIÈS, 1933).

Page (le) — Propriété, à la limite de la commune, sur Colomiers (vers 1920).

Pagès (rue) — Voie créée après 1881. Encore en impasse sur la route de Fronton, en 1920, elle est classée dans le domaine public en 1933.

Pagnol (rue Marcel) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie nouvelle. Marcel PAGNOL est né à Aubagne en 1895. Il est mort à Paris en 1974. Ecrivain et cinéaste, nombre de ses œuvres dramatiques célèbres furent portées à l'écran : *Topaze* (1928), *Marius* (1929), *Fanny* (1931), *Angèle* (1934) etc. Membre de l'Académie française (1946), il fut professeur d'anglais au collège de Pamiers (Ariège) à la fin de la Première Guerre mondiale. C'était un provençal heureux.

Paillardise — « Logis » énuméré parmi les tavernes fréquentées par les étudiants du temps d'ODDE de TRIORS (1579).

Paille dans les rues — « Leraleur », dans *la Dépêche* du 10 août 1955, nous rappelle : « Beaucoup de vieilles gens peuvent se souvenir avoir vu bien souvent, au temps de leur jeunesse, de la paille soigneusement épandue sur la chaussée pavée d'une rue, devant certaines maisons. Les passants savaient alors ce que cela signifiait et s'informaient aimablement du sort des personnes que l'on voulait ainsi préserver de tous bruits et notamment de celui fort retentissant que faisaient les roues ferrées des charrettes sur les pavés plus ou moins pointus. Cette précaution était prise, en effet, pour assurer, autant qu'on le pouvait, le repos à de grands malades. Cette touchante coutume n'était d'ailleurs pas particulière à Toulouse ; elle existait encore, en ces temps, dans plusieurs contrées de notre douce France. Ceci se passait à une époque pas tellement lointaine cependant, où chacun appréciait encore la bonne entente, la sociabilité, le respect d'autrui et enfin l'urbanité et la politesse tout court. C'était une des formes de la douceur de vivre. » Une légende veut que le maréchal SOULT soit parvenu à la sortie de la ville, après la bataille du 10 avril 1814, malgré la clarté de la lune, sans éveiller l'attention des Anglais, grâce à la paille jetée sur le pavé du grand chemin, qui atténua le bruit des charrettes et des convois d'artillerie. Plus anciennement, on mettait de la paille sur le sol des églises, ce qui rendait le bruit des sabots plus supportable, et le sol pavé... moins froid aux pieds, à la messe de Minuit, par exemple. »

Pailleron (rue Edouard) — Ancienne impasse devenue le 9 octobre 1980, rue Pailleron.

Edouard PAILLERON, né à Paris en 1834, est mort en 1899. Membre de l'Académie française (1882), auteur dramatique, il a écrit de spirituelles comédies : *Le Monde où l'on s'ennuie* (1881), *L'Étincelle* (1879). Il fut directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

Paillers (rue des) — Nom proposé en 1914 pour l'avenue Pasteur (= avenue du Général-Barbot).

Painlevé (rue Paul) — Nom attribué en novembre 1935 à une voie sans nom, inscrite dans le domaine public en 1953. Paul PAINLEVÉ, mathématicien et homme politique est né à Paris (1863-1933). Ses travaux scientifiques furent importants : analyse mathématique, aérodynamisme, etc. Il fut plusieurs fois ministre (1917, 1933), et chef du gouvernement en 1925. Président du Conseil et ministre de la Guerre (de septembre à novembre 1917), il fut l'un des fondateurs du Cartel des gauches (1924).

Paisibles (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Saint-Jacques.

Paissum anconem — Voir Pisselauque.

Paix (A la) — Bijouterie-horlogerie, 35, rue d'Alsace-Lorraine et 13, rue Baour-Lormian (Henri AZIRON, 1921).

Paix (café de la) — 7, place du Capitole (GENTY et Cie, 1895 ; GENTY, 1905).

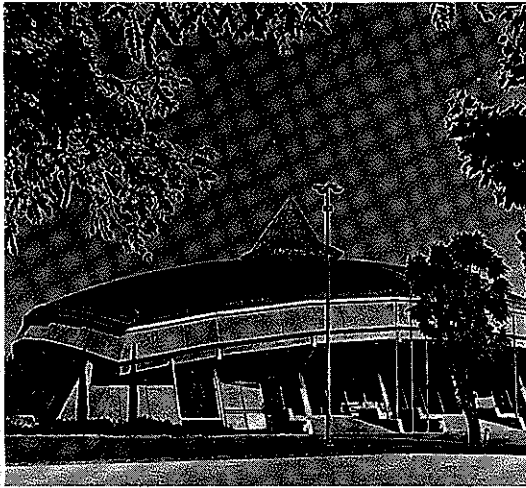
Paix (hôtel de la) — Place d'Orléans (= place des Carmes) (BONNEMAISON, 1840).

Paix (impasse de la) — Ancien nom d'une partie de la rue Franklin.

Paix (porte de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la porte Montoulieu.

Paix (restaurant de la) — 7, place du Capitole (PRAT, 1895 ; FONT, 1905 ; REGAGNON, 1929 ; COSTEROUSSÉ, 1950).

Paix (rue de la) — Ancien nom de la rue Henri-Moissan.



Le Palais des Sports.

Paix (rue de la) — Nom donné en 1794 à la rue de la Croix [*del calelh?*] (= avenue Marcel-Langer).

Paix (rue de la) — Nom proposé en 1883 par les habitants de la rue de la Poudrière « pour éveiller partout des idées de paix... ». (Voir Concorde).

Paix (rue de la) — Voie créée vers 1875. Le sol a été cédé à la Ville en 1878.

Palace-Auto — Garage, 35, boulevard Pierre-Sémard (Armand BOUISSEL, 1949).

Palace-Chaussures — 36, rue de la Pomme (1897).

Palace-Fourrures — 54, rue d'Alsace-Lorraine (DAVYD, 1929 ; David LAHANA, 1935).

Palais (hôtel du) — 13, rue Donne Coraille (= rue Espinasse) (1860).

Palais (hôtel-restaurant du) — 4, allées Paul-Feuga (Paul PECH, 1933).

Palais (place du) ou **Palais de Justice** — Ancien nom d'une partie de la place du Salin.

Palais (rue et rue neuve du) — CHALANDE 88 — Absorbée par la construction du tribunal de Première Instance, elle faisait communiquer la place du Palais avec l'enclos du Palais, sorte de cour intérieure. Le grand couloir du tribunal représente assez exactement aujourd'hui la situation de cette rue.

Palais commun ou **Maison commune** — Voir Capitole (Hôtel de Ville).

Palais de Cristal (Au) — Cristaux, porcelaines, 30, rue Saint-Rome (ADDE-VIDAL, 1865).

Palais de la Glace — Confiserie, 21, rue Saint-Charles (1950).

Palais de l'Automobile — 61, boulevard Carnot (1905).

Palais de l'Email — 9 bis, rue du Rempart-Villeneuve (1933).

Palais des Arts — Sur le quai de la Daurade, il se situe près de l'école des Beaux-Arts, et fut construit dans le même temps qu'elle. Les salles d'exposition ont servi à de nombreuses manifestations, notamment les expositions annuelles des artistes méridionaux. En 1981, une nouvelle destination a été décidée : un centre d'Art Contemporain.

Palais des Congrès — Alias la Rotonde. Au Parc des Expositions, bâtiment créé en 1966.

Palais des Soldes — 17, place des Carnes (1933).

Palais des Sports — Première construction réalisée sur le site des anciennes casernes de Compans-Caffarelli. Le permis de construire a été délivré en avril 1982. La construction n'a duré que neuf mois. 4 000 m³ de béton, 5 sièges en gradins, un parquet de 1 000 m² comme sol sportif, l'immense palais surmonté de son lanterneau a été inauguré le 23 février 1983.



Le Palais Niel.

Palais d'Orsay (Le) — « Petite résidence centre Toulouse » (EPI 1982).

Palais du Maréchal, ou Palais Niel — Construit de 1863 à 1868 sur l'ancien terrain des fossés et défenses de la ville, à la porte Montouliou pour le maréchal NIEL, d'où son nom. Les sculptures du fronton sont de PONSIN, ANDAHARY et MAURETTE ; les « génies » ont été sculptés par Adolphe AZIBERT.

Palais du meuble (Au) — 19, boulevard de Strasbourg (1933).

Palais du Rideau — 8, rue du Poids-de-l'Huile (1950).

Palais du Sultan (Au) — 33, rue de Metz (COUPIN, 1920).

Palais Royal (Au) — Bijouterie, 12, puis 55, puis 57, rue d'Alsace-Lorraine (Paul BAYLAC, 1905 ; BAYLAC, 1950).

Palamini (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Saint-Pantaléon.

Palaminière (rue) — Ou Paleminière. Cacographie pour Pargaminières (1777).

Palaminy ou Desplats (Hôtel) — 45, rue des Tourneurs — CHALANDE 224. Edifié par Jean-Pierre DESPLATS, seigneur de Gragnague et président au Parlement vers 1620. Il appartient plus tard aux AYMAR de PALAMINY, d'où son double nom. Il ouvrait sur l'impasse Saint-Géraud où sa façade a été conservée. C'était la propriété (24 décembre 1816) de Mme SURVILLE qui avait loué plusieurs magasins à des marchands de fer, des marchands de charbon et des marchands de blé. L'entrée n'ayant que 4,70 m de large, les grandes voitures ne pouvaient tourner sans endommager les maisons qui se trouvaient en vis-à-vis, dont celle du sieur RULH, dixainier du septième moulon bis, qui, pétitionnaire, déclarait : « Les voitures, chacune, elle donne une secousse à ma maison, notamment samedi dernier il est sorti dudit hôtel une grande voiture chargée de fer qui a donné une



Porte de l'Hôtel Palaminy.

si grande secousse à ma maison, que je me suis cru tout à coup écrasé sous ses décombres. » Ce n'est certainement pas pour cette seule raison que l'Hôtel fut reconstruit en 1848.

Palaminy (impasse) — Ancien nom de l'impasse Saint-Géraud.

Palanque, Palanquette, à la palanquette — Toponyme désignant un passage sur un ruisseau ou un fossé, fait d'une simple planche. L'un d'eux, au capitoulat de Saint-Sernin, est cité en 1478.

Palaprat (rue) — Voie ancienne aménagée en 1834. Jean PALAPRAT, seigneur de Bigot, est né à Toulouse le 29 mai 1650. Avocat au Parlement, il fut capitoul en 1676 et chef du Consistoire en 1684. Au cours d'un séjour à Rome, il sera attaché à la Cour de Christine de Suède. En 1688, il est à Paris où, avec BRUEYS, il collaborera à diverses pièces de théâtre, dont l'une,

L'Avocat Pathelin, connu un grand succès. Revenu à Toulouse, il contribuera à faire réaliser la canalisation de l'Hers, dont il était l'un des riverains par sa propriété du Bigot. Poète, il fut mainteneur des Jeux floraux. Il est mort à Paris le 14 octobre 1721.



Jean Palaprat.

Palarin (canal de) — Voir Canal.

Palayré (impasse de) — Ex-chemin du même nom. C'est le nom d'un domaine à la limite de la commune.

Palays — Ce très ancien nom de terroir a été fort diversement interprété. Pour les uns, c'est le domaine de l'ancienne famille de ce nom que l'on rencontre, effectivement, très largement implantée dans Toulouse dès le XIV^e siècle. On a également pensé à un « palais », *palatium*, bien entendu attribué à l'époque romaine... En 1500, c'est tout simplement la « borie del Palays ». Gaston ASTRE a parfaitement décrit les lieux : « Le domaine de Palaïs (propriété de la famille de LOTH) jouxte le coude par lequel l'Hers quitte sa direction lauragaise sud-est/nord-ouest, pour celle sud-nord de l'au-delà de Montaudran. Sa croupe de l'ouest, occupée par des vignes, ne montre qu'une terre argileuse, mélange d'argile grumeleuse de coulière et de limon jaune de l'Hers. La croupe de l'est, supportant les bâtiments, a subi tant de remaniements qu'elle est en partie artificielle. Elle offre bien des caractères de « mottes ». Des débris et des matériaux rappellent les substructions

d'une ancienne villa du début de notre ère. Le nom de Palais ne témoigne-t-il pas d'un antique Palatium gallo-romain ? On y constate aussi des restes plus récents. A peu de distance, à l'est de cette butte, le très grand fossé de Palais, en ligne droite, draine la plaine depuis les abords du canal jusqu'à l'Hers dans lequel il débouche. Il possède une profondeur de 3 m » (*Terrains du seuil de Lespinet...* p. 460). Le territoire de Palays faisait partie des biens possédés par l'ordre du Temple et par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, à Lespinet (voir ce nom), membre de la Commanderie de Toulouse. En 1977 ont été recueillies sur le territoire de Palays, cinq bornes de pierre, au sommet arrondi, portant sur une face la croix de Malte. Elle furent sauvées de la disparition grâce à madame de LOTH.

Palays (chemin du) — C'est l'ancien chemin vicinal n° 8, dit chemin des Prés, qui desservait le domaine de Palays. Une partie a été déclassée en 1986.

Palays (ZAC du) — Zone d'aménagement, entreprise en 1980, après un exhaussement de 2,50 m des terrains inondables par l'Hers, et à destination industrielle. L'enquête publique a été ouverte le 21 janvier 1980.

Paléficat (chemin de) — C'est l'ancien « petit » chemin de Paléficat, qui desservait le domaine de ce nom.

Paléficat (domaine, quartier de) — Ce fut le plus important domaine du gardiage du capitoulat de Saint-Sernin. Son nom suggère un pieu planté : pal-ficat, c'est en tout cas la forme ancienne. Il appartient, au XVI^e siècle, à Jean de BERNUY, le fils du constructeur de l'Hôtel de Bernuy qui, en 1571, y possédait « chasteau appelé de Paléficat avec trois metairies, granges, puits rodiers, preds, bois, brugues et terres tout joignant », puis à la famille de BERTIER. L'abbé LAFFORGUE, qui a largement conté l'histoire du château (pp. 290-310), déclarait en 1909 : « Restauré récemment avec autant d'intelligence que de goût par ses propriétaires actuels MM. Eugène et Léonce VIDAL, le château de Paléficat se présente aujourd'hui avec un certain air imposant. Tous ses caractères de simplicité lui ont, avec

raison, été conservés, mais il est moins lourd. Deux ailes orientées transversalement ont été construites aux deux extrémités. Des fenêtres plus nombreuses et plus hautes ajoutent le premier étage et les deux tours ont été percées de fenêtres, surélevées et surmontées d'une toiture élancée recouverte en ardoise. Il existait avant cette restauration un bâtiment annexe, reste d'une vieille chapelle dont les voûtes avaient été démolies et qui pouvait remonter au quinzième siècle ou au commencement du seizième. Ces ruines ne méritaient point d'être relevées. Elles n'en attestaient pas moins l'existence à cette époque d'un château de quelque importance, ce que justifie le fait que Louis XI s'y fût arrêté, le 25 juin 1439, avant de faire son entrée solennelle dans Toulouse. Ce fut là, ainsi qu'il a été dit plus haut, que les capitouls vinrent à sa rencontre. Un souterrain, tel qu'en possédaient les vieux châteaux pour permettre aux seigneurs et à leurs troupes de s'échapper à travers la campagne, quand ils ne pouvaient plus soutenir un siège, s'ouvrait dans le château de Paléficat et se prolongeait au loin. L'orifice en a été malheureusement comblé. La croyance populaire le ferait arriver jusqu'aux Minimes, mais ce n'est là qu'une légende. »

Paléficat (petit chemin de) — Ancien nom du chemin du Furet.

Palenieras (*carr. de*) — Alias *Patinieras*. Ancien nom, souvent très déformé, de la rue Saint-Pantaléon.

Palette d'Argent (A la) — 16, place Matabiau (= place Jeanne-d'Arc) (Marius ROUQUAND, 1905).

Palette dorée (A la) — « Couleurs fines » 30, rue de la Pomme (1924 ; VICNEAU, 1940).

Paléficat — Voir Paléficat.

Palissy (rue Bernard) — Voie nouvelle créée vers 1965. Bernard PALISSY, écrivain et savant, est né dans le diocèse d'Agen vers 1510. Célèbre par ses créations de céramique, « il dut brûler tous ses meubles et jusqu'au plancher de sa

maison » avant de mener à bien ses expériences. On présume qu'il est mort à la Bastille (1589) où les ligueurs — il était huguenot — l'avaient fait incarcérer.

Palladia (villa) — 67, chemin Savit. Propriété de l'abbé Raymond CORRAZE qui y mourut le 16 juillet 1947.

Palladium (Le) — 29, rue de la Concorde (1950).

Pallas (fossé Mayral de) — Sur le chemin de Launaguet (1734).

Palmada, Palmata, Palmade (carr.) — Ancien nom de la rue de la Bastide ou coin de Gaillac.

Palme (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Cloître Saint-Etienne (= rue Sainte-Anne).

Palmeraie (La) — Résidence au quartier de l'Ormeau, rue de Venasque (1974).

Palmeraie (villa) — Avenue de Muret (Fernand MOULINIER, 1933).

Palmiers (allée des) — Ancien nom de la Grande Allée (= allées Frédéric-Mistral).

Palmiers (villa des) — A l'Embouchure, rue des Amidonniers (Bernard-Elie DEFFES, 1895).

Pampelona, Pampelune (collège de) — Voir Sainte-Catherine.

Panassié (impasse et place Hugues) — Nom donné à deux voies nouvelles vers 1982 à la Flambelle. Hugues PANASSIÉ, « Monsieur Jazz », né en 1912, est mort à Montauban en 1974. Il écrivit une vingtaine de livres depuis le « *Jazz hot* » (1934) jusqu'au « *Dictionnaire du jazz* » (1971)...

Paneboeuf (rue) — Voie créée vers 1916. Elle s'est appelée tout d'abord rue Jules Ferry. En 1921, la rue prend le nom de Paneboeuf, propriétaire dans cette rue.

Panier à salade — Le transport des détenus, du Capitole au Palais de Justice, s'était fait, jusqu'en 1876, en utilisant les voitures de place. En mai 1876, on envisage d'y affecter un véhicule spécial. Le sieur BARUTEL se propose, avec sa voiture cellulaire, et donne comme raison qu'il supprime ainsi « les incon vénients auxquels donnerait lieu la vue journalière d'une voiture cellulaire stationnée en permanence au centre-ville ». De nos jours, les voitures automobiles à gyrophare et avertisseur animent bien différemment la Grande-rue Saint-Michel.

Panier fleuri (Au) — 432, route de Revel (1950).

Panoramas (rue des) — L'une des rues du lotissement SITEEV créée en 1932. (Voir rue Coustou).

Panoramique (résidence Le) — 3, avenue de Ranguel (R. BEURRIER).

Panthère (A la) — Fourrures, 41, rue des Filatiers (Jean CLAVERIE, 1950).

Pantonières (rue) — Ancien nom de la rue Saint-Pantaléon, d'après CHALANDE.

Paou (chemin du) — Chemin disparu, à Pourville. Il réunissait le chemin de Narrade au chemin de Sarrangines, supprimé par l'implantation de l'Hôpital militaire. Il tenait son nom d'une importante métairie qui, au XVII^e siècle, appartenait à M. RIVALZ et qui prit le nom du paou, « le paon » en langue d'oc.

Papay ou Papay-Fimbel (lotissement) — Au quartier des Argoulets (1975).

Pape (le) — Premier nom, avant 1897, de la rue de Lordat.

Papeterie centrale — 35, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Papeterie générale — 44, rue d'Alsace-Lorraine et 21, place Victor-Hugo (1905 ; ABAT et SEGUELA, 1933).

Papillon (collège) — Fondé par Pierre de PAPILLON, prêtre custode des Corps Saints de Saint-Sernin et prieur de Martres-Tolosane. « Pierre PAPILLON acquiert pour cent écus petits le 21 août 1511 la maison des « Trois Espases », hostellerie vendue par la « Veuve de l'hoste » à Jean MIRASSON, apothicaire, le 1^{er} mars 1505 qui la cédera six ans plus tard à Pierre PAPILLON ». Le cadastre de 1571 note dans le capitoulat de Saint-Pierre-des-Cuisines, une maison faisant coin à la place del Peyrou et à la rue des Banquets contenant avec son jardin 569 cannes, 7 pans. Le cadastre de 1679 dénombre dans le vingtième moulon de Saint-Pierre-des-Cuisines : « Collège, grange, jardin des Papillons, le tout voisin de Saint-Raymond et de la rue du Peyrou. » En 1532, Pierre PAPILLON écrit son testament dans la salle haute des « 3 Espases » sise à la rue des Banquets en arrière du collège Saint-Raymond. Il laisse ses maisons et autres biens pour l'entretien de sept prêtres français dont deux de Colubrio où il était né. C'était donc une collégiale et non un « collège ». Tout fut vendu en deux lots le 1^{er} septembre 1698 et le 21 août 1699, le « collège » fut supprimé. Le langage populaire en avait fait le « collège des papillons ». Il donne son nom à la rue qui fait maintenant partie de la place Saint-Sernin.

Papillons (rue des) — Absorbée en partie par la place Saint-Sernin en 1845, puis totalement en 1970. Elle devrait son nom au collège qui précède.

Papin (rue Denis) — Voie tracée et aménagée en 1857. A l'origine appelée chemin de Ronde de Luppé, ensuite rue Duga vers 1866, elle deviendra, vers 1906, la rue Denis-Papin. Denis PAPIN (1647-1714), physicien qui découvrit la force élastique de la vapeur, inventa la machine à vapeur et « l'autocuiseur » avec la soupape de sûreté. Il construisit en Allemagne un bateau à vapeur qui fut détruit par les bateliers de la Fulda, jaloux de leurs privilèges.

Paprika — Brasserie, dancing, 20, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1945 au Monico.

Papus (cité HBM) — 143, route d'Espagne

(Société Anonyme de Papus, 1950 ; deviendra la Société HLM de Papus).

Papus (impasse) — Ancienne voie privée entrée dans le domaine public en 1950.

Papus (métairie, château, quartier) — Comme beaucoup de familles ayant laissé leur nom à un domaine du gardiage, les PAPUS commencèrent modestement, probablement avec Jean PAPUS qui tenait une hôtellerie à Saint-Cyprien, à l'enseigne des Fleurs, en 1490. « Le 2 février 1511, Pierre PAPUS qui possédait déjà une métairie en Ardenne basse, au-delà de la porte de Muret, fit un échange avec le syndic des hôpitaux. Déjà le 14 janvier 1508, il avait reconnu tenir à bail emphytéotique, de Mathieu GRANDJEAN, syndic de l'hôpital Saint-Jacques, une pièce de terre de douze arpents, située près du territoire de Braqueville. Pierre PAPUS allait avoir les honneurs du capitoulat en 1528, et, avec le capitoulat, les seigneuries terriennes et les belles alliances qui feront de ses descendants les seigneurs de Bérat, de la Cassagnère à Cugnoux, et les coseigneurs du l'Herm » (CORRAZE). En 1617, Papus n'est encore qu'une métairie. Le nom devait connaître une grande fortune et s'appliquer à tout un quartier.

Papus (petit chemin de) — Ancien nom de l'impasse d'Ossau.

Papus (piscine) — Au centre Papus, route de Seysses.

Papus (place de) — Nom officialisé le 16 avril 1986, pour une place de la cité Papus.

Papyrus (place des) — Nom donné le 16 avril 1986 à une place nouvellement créée dans le cadre de l'opération Fronton, en même temps que les places des Lotus et des Muffiers, et le cheminement des Cytises.

Pâquerettes (rue des) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue Saint-Roch (= rue Pierre-Rubens).

Pâquerettes (rue des) — Nom qui, dans le premier projet de 1925 pour le lotissement Bedouce de Ranguel, devait être attribué à l'une des rues. On lui préféra les Cigales, qui est son nom actuel, celles-ci ayant permuté, dans la rue voisine, avec les libellules !

Pâquerettes (rue des) — Nom donné en 1932 à l'une des voies nouvelles des « floralies » de la Roseraie.

Paradis des Dames (Au) ou **Bouchara** — Draperies, 26, rue d'Alsace-Lorraine (Laurent TOUJAN, 1920).

Paradis des Fleurs (Au) — Fleurs naturelles, 10, rue Boulbonne (Mmes BOURGAL et BONNEFOND, 1950).

Paradis du Chien (Au) — 15, rue d'Austerlitz (P. BARDIES, 1942).

Paradis du Tissu — 15 bis, rue du Languedoc (1950).

Paradoux (place des) — Ancien nom du carrefour Coq-d'Inde, la Madeleine, Paradoux. Sur le tableau de l'an II, c'est la place l'Union.

Paradoux (rue des) — CHALANDE 54 — La rue actuelle des Paradoux est formée de deux rues autrefois distinctes, l'une au nord de la rue de la Madeleine, l'autre au sud. Celle du nord s'appelait rue des Fustiers, *carr. de fusteriis, fusteriorum*. (Voir Fustiers). La partie sud portait le nom des pareurs de draps, *carr. paratorum, dels paradors*. Détruite dans l'incendie de 1442, elle est dite parfois « *la carriera cremada* » entre 1442 et 1463 ! Il y avait alors, au coin de Secourieu et de Fustières, « *un ostal dels here-tiers de mossen Guilhem Paucarota en qui es una torra* ». Au carrefour de la rue du Coq-d'Inde se trouvait un puits, qualifié de « *serva* ». Était-il en liaison avec l'aqueduc antique découvert en ce lieu ? Sous la Révolution la partie nord appelée rue Célérité (et non Célébrité comme il a été dit parfois), la partie sud ainsi que la place des Paradoux, rue et place d'Union. VERGNES avait proposé rue des Téméraires. En

1854, BRÉMOND souhaite changer le nom de Paradoux, au profit de celui de rue Guillaumes-les-Comtes !

Paragon (Au) — Parapluies, 27, rue d'Alsace-Lorraine (1898 ; Mlle LASCAZE, 1920 ; Mme CHAUMARD, 1950).

Paramount (cinéma) — 6, place Président-Wilson. Inaugurée au mois de mai 1928, cette salle de 1 500 places, créée par l'architecte ARMANDY et décorée par FAURE et BOUILLÈRES, connut immédiatement un grand succès. L'orchestre de vingt musiciens, sous la direction de LIBIOT, et l'innovation de supprimer tout pourboire, y contribuèrent grandement. Le programme annonçait : le personnel est habillé par la maison COHN ; la salle est parfumée par BICHARRA. Le « Plaza » prendra la suite.

Parant (clinique du Docteur) — Cette maison de Santé pour les aliénés avait été fondée, en 1829, par le docteur DELAYE, au numéro 17 de l'allée de Garonne (Charles-de-Fitte). Aussi longtemps qu'A. CENSIER fut directeur de cette maison, le médecin en fut le docteur Victor PARANT. Le service de la maison et le soin des malades étaient confiés aux religieuses de Notre-Dame-du-Calvaire. La direction de la maison comportait également un aumônier, d'abord l'abbé SOUVILLE, chanoine honoraire, puis l'abbé ROBERT. Le docteur Victor PARANT, né en 1848 à Pont-de-Cé, et son épouse Louise-Marie CENSIER, habitaient dans l'établissement avec leurs enfants. L'aîné, Armand-Victor PARANT fut son successeur. Il est né à Toulouse le 16 juin 1876, épousa à Paris le 21 avril 1902 Charlotte PEYRE, et décéda le 23 juin 1963.

Parant (rue) — Nom proposé en 1914 pour la rue Dieu.

Parant (rue Louis) — Nom donné en 1933 à l'une des voies de la « Cité-Jardin » de Casselardit. Les projets de lotissement de Casselardit datent de 1923, mais furent réalisés bien plus tard (1932).

Parapluie consolidé (Au) — 6, rue Saint-Rome (MARINIE, 1886).

Parapluie français — 38, rue d'Alsace-Lorraine (1905).

Pararia (la) — Une *pararia*, parerie, est un lieu où l'on pare, où l'on apprête les draps. C'est le plus souvent un moulin à foulon. Au XV^e siècle, on trouve :

- *la pararia de Burgo*
- *la pararia badaclei (pararia nova badaclei)*
- *la pararia nova*
- *la pararia Berenguarii*
- *lo balat de la pararia*

sans pouvoir distinguer s'il s'agit d'un ou de plusieurs établissements. Une *pararia* étant un moulin à foulon, a besoin d'une force hydraulique. En ce lieu, seule l'eau du fossé de la Ville (balat) pouvait lui apporter la force hydraulique nécessaire.

Parasol des Saules (Au) — Café-restaurant, 9, rue des Saules (TERRET, 1933).

Paratorium (*carr.*) — Voir Paradoux.

Parayre (impasse ou rue Henry) — Ancienne voie tracée vers 1881 qui devient rue Henry-Parayre le 20 décembre 1974, à la demande de la Société HLM du Hameau de Fleurance. Henry-Ernest PARAYRE est né le 9 juillet 1879 à Toulouse, mort le 3 décembre 1970 à Conques (Aveyron). Il suivit à l'École des Beaux-Arts les cours du sculpteur Jean RIVIÈRE. Epris de modernisme et d'art décoratif, il dirigea un temps une faïencerie à Martres-Tolosane. Henry PARAYRE s'est élevé consciemment et par lui-même, du bibelot à la grande statuaire, et du gracile provisoire à l'ampleur de la maturité. Parmi ses œuvres : les *Cariatides* de la Bibliothèque, la *Femme à l'enfant* du Parc des Sports et, également le monument de Marc LAFARGUE dans le square du musée. Henry PARAYRE créa, en 1905, dans un esprit régionaliste, la Société des Artistes Méridionaux. Il fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts en 1907.

Parayre (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue Montoulieu-Saint-Jacques.

Parc (avenue du) ou du **Parc Abadie** — Voie tracée vers 1930 dans le domaine de ce nom, aménagée vers 1950.

Parc (bar du) — 207, route de Seysses (1950).

Parc (garage du) — 6, rue des Menuisiers (1933).

Parc (Maison de Santé du) — Ou Maison de Santé du Docteur MAYNARD, ex-chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, 5, rue Peyrolade, et 18, allée de Garonne (Charles-de-Fitte). Cette maison, fondée en 1893 et connue sous le nom de Maison de Santé du Parc, offrait aux malades tout le luxe et le confort désirables. Elle était admirablement située au milieu du parc entouré de vastes jardins. Une salle d'opération et des salles d'hydrothérapie étaient annexées à l'établissement qui était placé sous la surveillance des religieuses de l'ordre de Notre-Dame-du-Calvaire. Un pavillon destiné aux accouchements recevait les femmes enceintes confiées aux soins de M. le Docteur POUX. Après la Grande Guerre, c'est le docteur A. REYGASSE, chirurgien, qui en était directeur.

Parc (rue du) — C'est l'une des sept rues de la première section de la cité-jardin des Fontaines, mise en viabilité par MARCOZ, lotisseur, avant 1925.

Parc (rue Cité du) — Premier nom, avant 1947, de l'impasse Montcabrier.

Parc à Fourrages (avenue du) — Ancien nom, avant 1980, de l'avenue Emile-Dewoitine.

Parc aux Huîtres — 3, rue Lapeyrouse (1878).

Parc Bonnefoy (avenue du) — Ancien nom de la rue Jean-Aicard.

Parc d'Artillerie (rue du) — Ancien nom, avant 1932, de la rue de l'Arsenal.

Parc de Bourrassol (résidence du) — 174, rue des Fontaines (1967).

Parc-de-Claire (impasse) — Nom donné le 4 mars 1987 à une voie nouvelle, créée dans le lotissement Le Parc de Claire, composé de dix-neuf maisons (Groupe STIM).

Parc de Gounon (résidence) — 25, route d'Espagne et 11, rue Sainte-Odile. BEPI 1967.

Parc de Lardenne (Les résidences du) — Chemin de Catala et 12, rue Quérigut (1982).

Parc de Lespinet (ensemble immobilier Le) — 237 logements situés au droit de l'avenue de Lespinet (SCI - SOCAFIM, 1987).

Parc de l'Hippodrome — Résidences, 156, avenue de Lombez et 105, rue Roquemaurel (SCI, 1976).

Parc de Montaudran (résidence Le) — Avenue Saint-Exupéry (1986).

Parc de Périole (résidence Le) — 92 logements, sur le chemin de Nicol (SCIC 1980).

Parc des Fontaines — Résidences, boulevard Jean-Brunhes (PROMOBA, 1976).

Parc du Calvaire (rue du) — Nom d'une ancienne rue absorbée en 1960 par la création de l'avenue Jean-Moulin.

Parc du Petit Prince (Le) — Résidence, 140, avenue Saint-Exupéry. « Une résidence assez originale pour ne ressembler à aucune autre » (Guy DEVAUX, 1975).

Parc-Gramat — Voir Gramat.

Parc-Gramat (rue du) — Ancien nom de la rue Emile-Barrière.

Parc Marengo — Voir Marengo.

Parc Rangueil (résidence) — Rue Jeanne-Marvig (COGESCO 1972).

Parc Toulousain — La Ville ayant racheté en 1901, aux pariers du Moulin du Château, la partie de leur propriété « livrée à l'agriculture », envisagea la possibilité d'y créer un parc de promenade, le « Bois de Boulogne toulousain »

(voir Ramiers). Mais ce terrain était fort demandé. Il fallut céder une certaine place à d'autres partenaires : l'université, avec les laboratoires d'hydraulique et de mécanique des fluides (17 mai 1920) (voir Banlève), la Ville elle-même, avec l'usine d'incinération des ordures ménagères dites « gadoues », commencée en 1926, entrée en service le 17 juillet 1928, et l'usine électrique du Ramier, commencée en 1917, terminée en 1922, et des particuliers : à l'Île de Banlève qualifiée pompeusement de « quartier industriel », avec une vieille tannerie qui fut une cour des miracles, trois industriels locataires de la Ville et la génératrice électrique de la Maison Sirven. Par la suite, l'Emulation Nautique et le Rowing-Club s'installèrent en bordure du bras inférieur. Pour le « Parc toulousain » projeté dans la séance du Conseil municipal du 9 janvier 1904, on dut abandonner tout projet d'extension vers le sud, car la Ville céda les terrains à l'Etat, le 8 octobre 1912, pour l'agrandissement de la Poudrerie. Le Grand Ramier, où devait se limiter le projet, était une île. Il fallait en aménager l'accès, et améliorer le petit pont en bois le reliant à l'îlot de Banlève, et par celui-ci, au pont Saint-Michel. Sa solidité donnait les plus vives inquiétudes. A chaque fête, un service d'ordre était nécessaire pour éviter la surcharge. On établit même un pont de bateaux pour « écouler » la foule. En 1906, un projet de reconstruction était mis au point, qui fut exécuté... en 1928 et inauguré le 8 juillet. La métairie de Banlève devait être démolie ; l'ancien fermier des pariers du Moulin, qui détenait encore des pépinières, ne déguerpit qu'en 1906. Les Pépinières de la Ville s'installèrent sur ces terrains d'alluvions très favorables. Il fallut même... reboiser, les arbres des 445 000 m² du « parc » ayant été fort négligés par les pariers. En 1904, on emploie les « ouvriers sans travail » aux terrassements et à la création des allées. On y construit, la même année, un kiosque à musique, et le pavillon de l'Exposition forestière qui s'était tenue à la Prairie des Filtres fut transporté au Parc Toulousain pour y servir de buvette. Le Palais des Congrès, édifié en 1906 dans la même Prairie des Filtres pour le Concours agricole, fut également transporté au Parc, pour y abriter le café-restaurant. On renonça à la décoration florale, pour cause... d'inondations ! En 1930 naissait le Parc Muni-

cipal des Sports. Plusieurs projets avaient été présentés. Celui mis au point par l'Office Public d'Habitations à Bon Marché, conçu par son entrepreneur « Les Charpentiers Toulousains » fut adopté (voir Piscine).

Parc Toulousain (avenue du) — Ancien nom de l'avenue du Grand-Ramier.

Parc Toulousain (café restaurant du) — Au Ramier du Château (1933).

Parchemin (Au) — Papeterie, 9, avenue des Minimes (ARTIGUE, 1950).

Parchemins du Midi — Imprimerie, 30, rue de l'Industrie (MAYER, 1920).

Parcmètres — Toulouse, comme bien d'autres villes, eut « ses » parcmètres. Très gênants sur les trottoirs trop étroits, voire dangereux, ils furent présentés par le Parti communiste comme une « mesure réactionnaire » par laquelle « les nantis du Capitole gèrent pour les nantis de la Ville ». Mais le rejet des parcmètres s'arrêta à quelques distributions de tracts et à une manifestation le 23 juin 1972. Le temps des vacances leur permit de prendre racine. En septembre 1985, on décida leur suppression ; les trottoirs allaient redevenir libres, mais... les horodateurs prirent le relais (voir ce nom, et « Stationnement »).

Parcotrain — Parc de stationnement créé sur le terrain de la gare Matabiau, mis en service le 20 décembre 1977, où sont admises aussi bien les automobiles des usagers du train que celles d'autres personnes, le stationnement de courte durée y étant autorisé.

Paré (biscottes) — Rue Jacques-Gamelin. Créée en 1951, l'usine des Biscottes Paré appartient au groupe GOMEZ qui exploite également à Montreuil (Seine-St-Denis) et l'Isle-sur-Sorgue (Vaucluse), deux importantes fabriques de biscuits. Une chaîne de pâtisserie industrielle a été installée en 1971.

Paré (clinique Ambroise) — 25, allée Charles-de-Fitte. Dirigée à l'origine par le docteur BERNARDBEIG, elle porte le nom du célèbre méde-

cin, né près de Laval le 7 décembre 1510, jour de fête de saint Ambroise, archevêque de Milan... et mort le 20 décembre 1590, après une vie bien remplie de « médecin militaire ». C'est lui qui parvint à extraire un fer de lance planté sous l'œil droit de François de Lorraine. Il n'en resta qu'une célèbre cicatrice qui valut au duc le surnom de « Balafre ». C'est au cours de sa première campagne militaire qu'Ambroise PARÉ prononça la célèbre phrase : « Je le pansai. Dieu le guérit. »

Pareille (logis de la) — Rue de la Colombe (= partie de la rue de Metz) en 1677.

Parerie — Voir Pararia.

Parfaite Harmonie (la) — Rue du Loup (= rue Louis-Deffès) (BOURNIQUEL Père, 1840). Loge de francs-maçons.

Parfait Gourmet (Au) — Epicerie, 12, rue des Tourneurs (1950).

Parfait Jardinier (Au) — Fleurs, graines, 2, rue de Metz. Successeur de la graineterie BOUDET (Victor BAQUES, 1917 ; BAQUE, 1950).

Parfumerie florale — 36, rue de Metz (1920) puis 10, rue Saint-Etienne (= partie de la rue Croix-Baragnon) (1933).

Pargaminières (rue) — C'est encore un nom qui a peu varié, *carr. de pargaminieris, pargaminieriarum, carr. de pargaminieras, pargamenieras...* C'est, tout le monde paraît d'accord, la rue des Parcheminiers, fabricants de parchemin. Il faut cependant noter la désignation *a pargaminieras vielhas*, en usage en 1458, concurrente avec *pargaminieras*. Un déplacement du nom, soit tout au long de la voie, soit d'une rue voisine, est donc à envisager. L'épisode révolutionnaire apporta les noms de : rue des Inflexibles (VERGNES) et de rue Voltaire (tableau de l'an II) et en 1881, la proposition de donner un nom unique aux rues Pargaminières et Romiguières, au profit de cette dernière, ne fut pas retenue. Exceptionnellement, au XVIII^e siècle, on trouve :

rue des Tierçaires, en raison de la présence de ces religieuses. Cette voie, très ancienne, collectait le trafic en provenance du port et du pont Saint-Pierre en direction du Capitole et de la porte Villeneuve. C'est la voie symétrique de la rue Valade qui, elle, conduisait du même point du fleuve, vers Saint-Sernin.

Sottisier — On lit sur le plan de JOUVIN de ROCHEFORT l'extraordinaire forme : rue « Bourgominié ». C'est une faute de gravure ! En 1950, un projet du Conseil municipal de changer le nom de la rue Pargaminières par celui du Docteur Arnaud souleva l'indignation des vieux Toulousains. Dans *l'Auta* de mars 1950, on peut lire : « ... A notre avis, la rue Pargaminières ne devrait pas changer de nom du tout. Si l'on veut conserver le nom du Docteur ARNAUD, médecin des pauvres, que l'on pose une plaque sur sa maison, mais qu'on ne touche pas au nom de la rue Pargaminières. Parce qu'il n'est pas dit que demain, dans six mois ou dans un an, un autre enfant de la rue ne s'illustre pour une raison quelconque et qu'on ne se croie pas obligé de débaptiser à nouveau la rue en sa faveur. Et cela peut se répéter, pour la plus grande illustration du quartier et pour la plus grande incommodité de ses habitants... » « Il conviendrait aussi d'en finir avec cette manie de vouloir forcer l'immortalité en inscrivant le nom d'un monsieur plus ou moins méritant à chacune des extrémités d'une rue pour obliger les habitants à le prononcer, même quand il ne leur dit rien. »

Paribar (bar) — 45, rue Réclusane (1950).

Paris (avenue de) — Ancien nom de l'avenue Honoré-Serres.

Paris (bar de) — 3, avenue Honoré-Serres (1949).

Paris (barrière de) — La ligne du chemin de ronde de l'octroi a formé, au nord de la Ville, les boulevards Silvio-Trentin et Pierre-Curie. Elle est interrompue par l'avenue des Minimes et ses prolongements : avenues des Etats-Unis et de Fronton. C'est l'ancienne barrière de L'octroi sur la route de Paris.

Paris (garage de) — 1, rue Maury (1920).

Paris (hôtel de) — Place Lafayette (= place Wilson) (LESTRADE, 1845).

Paris (hôtel, puis Grand Hôtel de) — 66, rue des Balances (= rue Gambetta) ; (ROUX fils, 1860 ; MEYRIEU, 1878 ; PRAT et Cie, 1895 ; METTEIX, 1920 ; Jean DUBAIL, 1925 ; IMBERT, 1926 ; MONGELARD, 1933).

Paris (Le) — Bar, 4, place Esquirol. Succède vers 1940 au restaurant des Tilleuls.

Paris (Le) — Cinéma, 7, rue Lapeyrouse. Succède vers 1955 au Gallia-Palace, lui-même successeur du cinéma Pathé.

Paris (route de) — C'est la pénétrante dans Toulouse de la nationale 20. En raison de la longueur considérable de son parcours, de la limite communale à la porte Arnaud-Bernard, elle a été sectionnée, et chaque section a reçu un nom différent. C'est ainsi qu'on a successivement, en partant de Toulouse : l'avenue Honoré-Serres, l'avenue des Minimes et, à la « barrière de Paris », l'avenue des Etats-Unis. L'avenue des Minimes a abandonné « Paris » vers 1860 et l'avenue des Etats-Unis, seulement en 1915.

Paris-Bar — 19, rue Romiguières (1933).

Paris-Bibelots — Antiquités, 23, rue de Rémusat (AHLGRIM, 1950).

Paris-Bijoux — Bijouterie, horlogerie, 9, boulevard de Strasbourg (ANÈRE, 1933) puis 21, place Victor-Hugo et 17, rue Rivals (ANÈRE, 1950).

Paris-Clock — Pendules électriques, 28, rue des Arts (Emile ALQUIÉ, 1921).

Paris-Coiffure — 13, rue Saint-Jérôme (1935). Deviendra vers 1950 Idéal-Coiffure.

Paris-Couture — Tailleur pour dames, 36, rue Saint-Rome (BRYLLA, 1942).

Paris-Dancing — 66, rue Gambetta, dans les salons du grand hôtel de Paris (1926).

Paris-Décor — Papiers peints, 8, place Lafayette (= 4, place Wilson) ; (G. FOURES, 1905) et 27, rue Valade (G. FOURES, 1933).

Paris-Dentelles — 5, rue de la Poste (= rue John-Fitzgerald-Kennedy) ; (DOUAT, 1920).

Paris-Elégant — Confection pour dames, 15, rue Saint-Rome (1933).

Parisette — Laines, 27, rue de la République (1950).

Parisette — Tailleur pour dames, 32, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Paris-Fourrures — 22, rue d'Alsace-Lorraine (G. VINCENT, 1920).

Paris-France — Manufacture de chaussures, 8 ter, rue Demouilles (1920).

Parisiana — Confection, haute couture, nouveautés, 42, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Parisien (Au) — Enseigne de maître fourbisseur (Pierre OLIER, 1678).

Parisien (bar-tabac) — 29 bis, angle boulevard de Strasbourg (1949).

Parisien (bazar) — 8, rue de la Trinité (Mme JOUVIN, 1878 ; REVEL, 1895).

Parisien (restaurant) — 12, rue Saint-Georges (= rue Paul-Vidal) (1933).

Parisienne — Blanchisserie, 12, avenue Honoré-Serres (1950).

Parisienne — Bonneterie, 9, boulevard de Strasbourg (1920).

Parisienne — Pharmacie, 14, rue Lapeyrouse (CHAUBET, 1920).

Parisienne ou du Lycée (rue) — Nom donné dans un document de 1807 à la rue appelée à ce moment-là rue du Lycée (= rue Lakanal).

Parisiens (rue) — Nom donné en 1794 à la rue neuve des Jacobins (= rue Lakanal).

Paris-Ménage — 10, rue de Metz (Mlle BONNIER, 1950).

Paris-Midi — Bonneterie, 65, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Paris-Modèles — Fourrures, 21, rue Lafayette (LANDESMANN, 1920).

Paris-Modes — 45, rue du Languedoc (1920).

Paris-Nice (hôtel) — 29, rue Bertrand-de-Born (1950).

Paris-Nice (restaurant) — 63, rue Denfert-Rochereau (PONS, 1920).

Paris-Nouveautés — Chemiserie lingerie, 24, rue de Rémusat (1950).

Paris-Parfum — Parfumerie, salon de coiffure, 10, rue Lapeyrouse (1929).

Paris-Pressing — 42, rue du Taur (1950).

Paris-Tailleur — 42, rue Pargaminières (FABRE, 1920).

Paris-Toulouse — Articles de blanc, bonneterie, nouveautés, 39-43, boulevard de Strasbourg (1905) puis 9, rue du Périgord (1920).

Paris-Vedette — Robes, manteaux, tailleur pour dames, 38, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Paris-Vêtements — 29, rue du Taur (1950).

Parking — Ce mot anglais est profondément enraciné à Toulouse. On peut creuser de plusieurs dizaines de mètres le sol de nos places et les implanter solidement. Tans pis si leur création détruit les « archives du sous-sol », comme

place du Capitole et place Saint-Etienne. Les archéologues du moment sont satisfaits. Ceux du futur jugeront, mais ils ne sont pas encore nés. En 1988, on finit cinq parkings souterrains : Jeanne-d'Arc, Saint-Aubin, Jean-Jaurès, Saint-Etienne et Arnaud-Bernard. On étudie le « parcoville », parc automatique, économique en espace grâce à son ascenseur, et aux chariots de transfert, sur les sites des places Laganne et Olivier, de l'allée Paul-Sabatier et de la place du Salin. Le grand parking Saint-Georges, et les « aériens » des Carmes ou de Victor Hugo, construits « par-dessus le marché », sont déjà de grands ancêtres.

Parlement (place du) — C'est le nom donné en 1947 à la place intérieure Saint-Michel. Celle-ci résultait d'agrandissements successifs de l'espace laissé entre la façade du Palais de Justice reconstruit et la rue de l'Inquisition réduite à la rangée occidentale de maisons. Les noms des anciennes voies : rue du Bocailh, place du Crucifix et la rue de l'Inquisition elle-même, disparaissaient dans la nouvelle place.

Parlement (rue du) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Nazareth (= grand-rue Nazareth). « Il conviendrait, ce nous semble, de lui donner le nom de rue du Parlement, au palais duquel elle aboutissait. »

Parlement (rue du) — Nom proposé en 1914 pour une partie de la rue du Languedoc.

Parmentier (avenue) — Nom donné en 1897 à une voie nouvelle. Antoine-Augustin PARMENTIER est né à Montdidier en 1737. Il est mort à Paris en 1813. On connaît PARMENTIER pour son rôle dans la généralisation de la pomme de terre en France. On connaît moins son rôle comme pharmacien militaire et comme inventeur du sirop de raisin. A Toulouse, vers 1815, un monument fut élevé à sa gloire, à l'intérieur de l'hôpital militaire Larrey, placé contre le mur de clôture du jardin botanique, et composé de deux plaques en marbre noir surmontées d'un fronton en terre cuite. La hauteur totale est de 1,60 m. Le fronton comporte une couronne de laurier, liée par un ruban en nœud flanqué à

sa base par des attributs qui sont les fruits dont PARMENTIER a fait l'étude. On y trouve une gerbe penchée composée de cinq épis de blé, une grappe de raisin sur une feuille de vigne, un amas de pommes de terre et de châtaignes, un épi de maïs avec sa spathe. Les plaques portent des inscriptions à la gloire de PARMENTIER. Le 17 décembre 1816, le troisième anniversaire de sa mort a été célébré solennellement dans la chapelle de l'hôpital. Cette pieuse et touchante cérémonie, dirigée par les officiers de Santé, avait attiré un grand concours de citoyens, jaloux de payer leur tribut de regrets et de reconnaissance au vertueux philanthrope qui marquait tous les jours de sa vie par une découverte utile à l'humanité. Un grand nombre d'officiers de la garnison en tenue de deuil assistaient à cette cérémonie. On déposa sur l'autel consacré à sa mémoire, un vase contenant le sirop de raisin qui est un de ses plus beaux titres à la gloire et à la reconnaissance des Français, avec deux inscriptions, dont l'une disait : « Sirop aigret de raisins, préparé par un procédé peu coûteux et à la portée de la plus simple ménagère. » Au mois de novembre 1942, le pharmacien colonel WEBER le fit enlever et placer contre le mur de la pharmacie de l'hôpital. Il y fit adjoindre une troisième plaque de 60 cm de haut sur 70 cm de large portant une nouvelle inscription commémorant ce déplacement.

Bibl. — Pharmacien Commandant BORDES, *l'Auta*, mai 1945.

Parmentier (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue Claude-Bourgelat.

Parmentier (rue du Passage) — Ancien nom, avant le 6 novembre 1851, de la rue Dalayrac.

Parmerose — Fleurs, 9, rue Bouquières (1950).

Parnasse (Le) — Enseigne de Simon SACARAN, libraire (1770), (voir Enseigne).

Paroisses :

- *Les huit paroisses urbaines*
- a) Ancien Régime :

Paroisses

	Plus ancienne série d'actes conservée		
	Baptêmes	Mariages	Sépultures
Saint-Etienne	1568	1558	1597
Saint-Michel	1617	1577	(1619) 1625
Daurade	1571	1584	1598
Dalbade	1571	1550	1587
Saint-Sernin	1570	1539	1601
Notre-Dame-du-Taur	1593	1596	1601
Saint-Pierre	1568	1568	(1606) 1608
Saint-Nicolas	1662	1668	1668

b) *Révolution* : Deux « créations » :

- Saint-Augustin : 1791-1792
- Saint-Exupère : 1791-1792

c) *Concordat*

Le soixantième « article organique » annexé au Concordat, prévoit qu'il y ait au moins une paroisse par Justice de Paix et autant de succursales que le besoin pourrait l'exiger. En fait la situation est assez identique entre succursales/desservants et églises paroissiales/curés.

– *Huit paroisses de banlieue en 1789*

	<u>Actes conservés depuis :</u>
Launaguet	1600
Saint-Martin-du-Touch	B. 1632 M. 1655 D. 1636
Montaudran	1674
Saint-Simon	1687
Saint-Michel-du-Touch	1701
a) du château	
b) Ferrery	
Pouvourville	1756
Lalande	1775
	Erection en paroisse : décret du 30 octobre 1772. Bénédictio de l'Eglise : 25 septembre 1775
Croix-Daurade	1776 Inaugurée le 19 octobre 1776 même décret 30 octobre 1772

– Les créations du XIX^e siècle

Saint-Exupère	2 janvier 1807 - Annexe : St-Michel aux Récollets
Saint-Aubin	Ordonnance royale : 15 février 1843
Saint-François-de-Paule	1852 (Minimes)
Immaculée Conception	1 ^{er} mai 1858 (Bonnefof)
Saint-Sylve	–
Sainte-Germaine	Paroisse en mars 1902

Parpan — Forme populaire, inscrite sur la carte d'état-major, pour Purpan.

Participans (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Arnaud-Bernard.

Partidas — Premier nom des Capitoulats (voir ce nom).

Parure de Mariée (A la) — 25, rue de Rémusat (D. COSTES, 1929).

Pascal (rue Blaise) — Nom donné en novembre 1936 à l'ancienne rue Peytre. Blaise PASCAL (1623-1662), auteur des *Pensées* et des *Provinciales*, recueil de dix-huit lettres dont les deux dernières sont adressées au père jésuite ANNAT, de Toulouse.

Pascalis (carr.) — En 1335, Magiste Petrus MAYNARDI y possède deux bords. Il semble habiter rue d'Agulherès.

Pascual (rue Miguel) — Nom donné le 4 mars 1987 à une voie nouvelle du lotissement de l'Enclos de Lardenne. Miguel PASCUAL est né à Medina de Rioseco (Espagne), le 8 mai 1889, fils de Mariano PASCUAL et de Julia GONZALEZ, époux de, Alphonsa-Dolorès NOVO. Il fut journaliste et résistant.

Passages à niveau — On approche de la vingtaine à la meilleure époque, non compris les passages non gardés et les franchissements d'embranchements. Quand la circulation automobile devint plus intense, et aussi les passages de trains plus fréquents, surtout entre Matabiau et Saint-Cyprien (rames en refoulement ou en fourniture, machines haut-le-pied, trains

ordinaires), les passages à niveau créèrent de désagréables obstacles, notamment sur les axes routiers (voir Saint-Agne), et aussi un danger pour les piétons. La suppression des passages à niveau par transformation en passages supérieurs et inférieurs fut effectuée pour un petit nombre de cas. La délibération municipale du 7 février 1923 ne fut peut-être pas la première qui envisageait la suppression des passages à niveau de Saint-Agne, barrière de Muret, route de Lombez et route de Paris. Voici la situation avant 1940.

- Ligne de Bordeaux-Sète, direction Bordeaux : passage à niveau route de Launaguet, supprimé en 1981.
- Ligne de Bordeaux-Sète, direction Sète : passage à niveau Lespinet ; passage à niveau chemin de Payssat.
- Ligne de Toulouse à Lexos : passage à niveau chemin de Gabardi ; passage à niveau chemin de Montredon.
- Ligne de Bayonne : passage à niveau 1 : rue Colbert ; passage à niveau 2 : Saint-Agne, transformé en passage souterrain en 1952 ; passage à niveau 3 : chemin Saint-Roch ; passage à niveau 4 : chemin de la Charbonnière, supprimé après la construction de la rocade ; passage à niveau 5 : Braqueville ; passage à niveau 6 : chemin de Larrieu ; passage à niveau 7 : chemin de Thibaut ; passage à niveau 8 : chemin de Candie ;

Les passages à niveau 1 à 4 concernent la ligne de Bayonne-Foix-Auch et la Poudrerie.

- Ligne de Toulouse à Auch (les passages à niveau 1 à 4 ci-dessus, plus d'Empalot à la gare Saint-Cyprien : passage à niveau 5 : route d'Espagne ;

- passage à niveau 6 : route de Seysses ;
 - passage à niveau 7 : rue Fourcade ;
 - passage à niveau 8 : la Faourette ;
 - passage à niveau 9 : rue Fieux ;
 - passage à niveau 10 : Griffoulet ;
 - passage à niveau 11 : route de Lombez ;
 - passage à niveau 12 : rue Déodat-de-Séverac ;
 - passage à niveau 13 : rue des Arcs ;
 - passage à niveau 14 : rue de Cugnaux, transformé en passage supérieur ;
 - passage à niveau 15 : allées de Cugnaux (Maurice-Sarraut) ;
 - passage à niveau 16 : Saint-Cyprien (Bd Kœnigs).
- Gare Saint-Cyprien, de la rue Saint-Cyprien à la limite de la commune :
- passage à niveau 17 : chemin des Capelles ;
 - passage à niveau 18 : chemin de Tournefeuille ;
 - passage à niveau 19 : chemin de Négos Saoums.

Ainsi, la ligne d'Auch était entrecoupée de $15 + 4 = 19$ traversées routières, et l'itinéraire le plus chargé était Matabiau-Saint-Cyprien.

Passages cloutés — Le bulletin municipal de mars 1933 insérait : « La ville de Toulouse vient d'être dotée de passages cloutés. Encore que la circulation n'y soit pas aussi intensive que dans certaines autres grandes villes, il est des heures dans la journée où elle devient difficile sur certains points. Espérons que cette nouveauté, qui est fort bien accueillie par la population, réduira de façon sensible les accidents. » Au mois de septembre, le même bulletin constate que « les piétons et les conducteurs de véhicules de toutes sortes ne paraissent pas se servir d'une façon rationnelle de ces passages ». Aussi, précise-t-on les bonnes règles d'usage qu'il convient d'observer. Ces clous étaient vraiment des clous métalliques, dont le « champignon » émergeant du sol mesurait 10 cm de diamètre. Le nom de « passage protégé » n'a pas complètement éliminé les clous du langage courant !

Passage sous les Cloches — Nom donné en 1811 au « passage qui longe l'église Saint-Etienne » (= rue des Cloches, disparue).

Passalègue (château de) — A Lalande, 220, avenue des Etats-Unis.

Passelis ou **Passe-lis** (quai du) — Ancien nom d'une partie de l'avenue Maurice-Hauriou, avant 1806.

Passerelle : De Négrenays — des Soupîrs (voir ces noms).

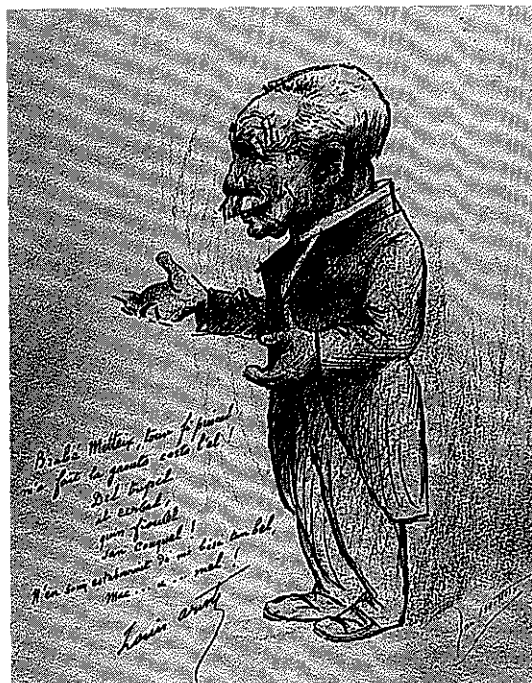
Passerelle (bar) — 24, rue Saint-Honest (1949).

Passerelle (bar de la) — 39, allée des Soupîrs (1949).

Passerelle (résidence la) — Boulevard des Minimes et avenue Collignon. URBAT, 1986.

Passerelle (rue de la) — Il s'agit de la passerelle de Négrenays établie en 1892 ; le nom de la rue apparaît vers 1922.

Passerieu (avenue et cheminement Louis-Aristide) — Nom donné le 22 juin 1978 à une voie nouvelle dans le quartier du Mirail, entre les avenues Joseph-Sauveur et Pablo-Picasso. Jean-Jacques-Marie PASSERIEU, dit Louis ARISTE, est né à Toulouse le 25 novembre



Jean-Jacques Passerieu dit Louis Ariste (Dessin de Metteix).

1841. Son père, un brave compagnon plâtrier du quartier Arnaud-Bernard — « le bienfaisant, de Toulouse » —, n'avait guère d'instruction ; son fils fut, à seize ans et demi, bachelier ès lettres et bachelier ès sciences. Louis ARISTE, qui avait commencé ses études de droit à Toulouse, les continua dans la capitale où il fonda *La Fraternité*, feuille d'avant-garde. Il devint rédacteur en chef du *Hanneton*, journal satirique qui tira jusqu'à 150 000 exemplaires. Plusieurs fois conseiller municipal au Capitole, il fonda *Le Midi républicain*, dans lequel il groupa, avec d'excellents écrivains toulousains, ses camarades survivants du *Hanneton* et de *La Fraternité*. Pendant trente ans, il publia une infinité d'articles de journaux et divers ouvrages saisis par les tribunaux ou devenus introuvables ; à son casier judiciaire, une page et demie de condamnations pour délits de presse ! Il fut nommé conservateur adjoint de la Bibliothèque de la Ville.

Passy (rue de) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle.

Pastel (rue du) — Nom donné en septembre 1970 à une voie créée vers 1960 dans le lotissement « Laval » de Pouvoirville. A l'époque de la Renaissance, la ville rose exploitait la cueillette du pastel ; après la préparation, il était stocké en « coques » avant d'être mis en pâte qui, fermentée, permettait d'obtenir cette teinture pastel, bleue, délaissée par la suite pour l'indigo.

Pasteliers (impasse des) — Nom demandé le 8 mars 1988 pour l'une des sept voies nouvelles du hameau de Val Garonne.

Pasteur — Enseigne (Jean DESCLAUX, 1694).

Pasteur (avenue) — Ancien nom de l'avenue du Général-Barbot.

Pasteur (bar) — 23, puis 39, Grande-rue Saint-Michel (1933).

Pasteur (clinique) — 45, avenue de Lombez. Trois cents lits en trois pavillons ; fondée en 1957 par le docteur Paul FOULQUIÉ.

Pasteur (cours) — Ancien nom de la rue Edouard-Baudrimont.

Pasteur (cours) — 1, rue Bégué-David, villa Lakmé, SALES, directeur en 1906.

Pasteur (rue) — Ancienne voie du faubourg Saint-Michel, appelée à l'origine rue Brunet, ou passage Casaubon vers 1848. En 1866, BRÉMOND lui fit donner le nom de rue Saint-Exupère, mais on lui conserva dans l'usage, le nom de Casaubon. Le sol est offert à la Ville en janvier 1882. Le 28 novembre 1885, M. JAFFARY propose au Conseil municipal d'affecter le nom de Pasteur à l'une des rues de Toulouse. « Ce n'est pas seulement celui d'un grand savant ; il est celui d'un grand bienfaiteur de l'humanité. En appliquant ses grandes facultés à la recherche d'un remède contre l'hydrophobie, et en découvrant ce remède, M. PASTEUR a bien mérité la reconnaissance de ses contemporains, et il me paraît juste de manifester d'ores et déjà cette reconnaissance en donnant son nom à une de nos voies publiques. » M. JAFFARY ajoute : « Je tiens à dire qu'à Paris la réputation de M. PASTEUR est telle que son nom est glorifié dans le quartier de l'École de médecine. Je suis persuadé que le Conseil prendra ma proposition en considération et y donnera suite. Vous avez envoyé auprès de M. PASTEUR un homme des plus compétents et capable d'apprécier les beaux résultats qu'il obtient. Attendons, si vous le voulez, le retour de M. LABEDA, et je crois que ce sera un honneur pour la Ville de prendre cette initiative. » LABEDA revint, et le 12 mai 1886, le nom de Pasteur fut donné à la rue Saint-Exupère.

Pastourelle (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Pastourelles (rue des) — Nom donné en 1928 à l'une des voies de la « cité Ranguel » créée par BEDOUCÉ.

Pasturel — Cette maison de la place Esquirol, qui deviendra Gaspy (voir ce nom) eut pour fondateurs Augustin PASTUREL, né en 1869 à Saint-Pierre-de-Trivisy (Tarn), négociant en café, Marie SALVIGNOL son épouse, et Emile PASTUREL, né à Sète en 1883, charcutier. Emile transformera son commerce en alimentation et spiritueux.

Patacou — Propriété à Pech-David (1920).

Paternité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Feuillants.

Pathé (cinéma) — 7, rue Lapeyrouse (1914). Devient vers 1930 le Gallia-Palace.

Pathéphone — 14, rue d'Alsace-Lorraine. Succède vers 1930 à la Société du Pathé concert.

Patio Saint-Georges (Le) — Résidence à Saint-Georges. BEPI, 1975.

Patrie (La) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à une partie de Saint-Cyprien (place, quai, port et rue entre les deux hôpitaux).

Patrie (café de la) — 21, boulevard Lascrosses (Ch. MAURY, 1905 ; LORMAND, 1920).

Patriotes (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Peyrolières.

Patriotisme (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Peyrolières et à la rue du Pont (= Neuf = partie de la rue de Metz).

Patronage (rue du) — Ancien nom de la rue Antoine-Pautard.

Patron Élégant (Au) — Couture, 17, rue du Coq-d'Inde et rue des Marchands (Mme B. LUCIEN, 1921).

Patron Mousseline (Au) — 2, rue Saint-Antoine-du-T (1920).

Patron Parisien (Au) — Patrons-modèles, 69, boulevard Carnot (Mlle M.-R. DUSSET, 1921) puis 22, rue du Taur (1933).

Patte-d'Oie (avenue ou cours de la) — Ancien nom de l'avenue Etienne-Billières. En 1794, on lui avait donné le nom de cours du Bonnet-Rouge.

Patte-d'Oie (place de la) — On peut emprunter à BRÉMOND la définition de son nom : « Ainsi nommé à cause de sa forme, ce rond-point et les voies qui y communiquent représentent exactement une patte d'oie... » Cette place, conçue dès 1779, a été créée en 1786-1787.

Le nom de Patte d'Oie n'apparaît qu'en 1806. Le nom a suggéré l'enseigne-calembour : A LA PATE D'OIE. « Despax aîné de Toulouse. Manufacture d'Engrais. Il extrait par un procédé méthodique les parties ammoniacques contenues dans les urines et les combine avec la poudrette fécale, ce qui lui donne une supériorité sur toutes celles qu'on a faites jusqu'à ce jour. » (1845). En 1971, la création du « toboggan » fut désastreuse. « Le Flâneur » dans *l'Auta* protesta : « Le plus honni est celui de la Patte-d'Oie. Il a massacré la charmante place circulaire, anéanti le rond-point gazonné et son jet d'eau qui faisait une si agréable entrée à la ville, et dressé au-dessus son ignoble carcasse du toboggan coudé pour tourner dans les coins. Le Flâneur ose espérer que lorsqu'on aura décidé d'un moyen plus efficace (fût-il plus onéreux mais il faudra bien s'y résigner) de résoudre le problème, le toboggan de la Patte-d'Oie sera le premier qu'on fera disparaître. » C'est sur la place de la Patte-d'Oie que se tenait la « baloche », le deuxième dimanche d'août.

Pau (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Paubretz — Voir Pauvrets.

Paucy (Hôtel) — 16, rue du Languedoc. Autre nom de l'Hôtel « de la Belle Paule » (voir ce nom). Louis de PAUCY, capitoul en 1639 et son fils Nicolas de PAUCY, conseiller au Parlement, en furent propriétaires et lui laissèrent leur nom.

Pauilhac (rue Claire) — Voie formée vers 1840 qui, vers la rue Matabiau, se poursuit par une petite rue en équerre (la petite rue Saint-Lazare). Elle prit le nom de Saint-Lazare, et fut prolongée en 1873, sur les terrains BÉTEILLE. Le sol de cette rue « Saint-Lazare prolongée » fut offert à la Ville le 20 août 1881. Le 27 décembre 1889 le Conseil municipal cherche un nom pour cette rue « prolongée ». Le 14 avril 1891 la solution est trouvée : on l'appellera rue Saint-Lazare ! Mais cela implique un remaniement du numérotage des maisons. Par délibération du 16 mars 1906, la rue reçoit le nom de Claire Pauilhac. Claire PAUILHAC (1856-1906) est l'épouse du

propriétaire de l'usine JOB, et bienfaitrice de la ville et des hôpitaux. La délibération qui décidait d'attribuer son nom à la rue Saint-Lazare, précisait qu'il s'agissait de : Madame Léon PAULHAC, née Claire PRADEL « la bienfaitrice des pauvres » ; la décision résultait d'une pétition signée par des personnes de tout rang, dont quarante syndicats ouvriers. Madame PAULHAC y était qualifiée de « bonne fée de l'ouvrier malade, et son cœur généreux était l'esclave des petits enfants ». Sa famille continua à distribuer chaque année 23 000 marques de pain et autres denrées.

Paul : Andrieu – Barthe – Bely – Bernadot – Bernies – Bert – Bonamy – Bourget – Campadiou – Cézanne – Codos – Darbefeuille – Décamp – Désiré – Dupin – Eluard – Feuga – Feval – Gauguin – Gervais – Heuillet – Lafargue – Lambert – Langevin – Lapie – Laurens – Meriel – Merlin – Painlevé – Pelisson – Riché – Riquet – Sabatier – Séjourné – Vachet – Valéry – Verdier – Verlaine – Vidal – Voivenel (voir ces noms).

Paul (Grand Café ou café) — 1, place Lafayette (place Wilson) (J. DAYRE, 1905). Célèbre par ses attractions. Ses vastes sous-sols abritèrent pendant quelques saisons les chansonniers DAMBRINE, STELLO et d'autres. Vers 1935, son académie de quinze billards est réputée. Dans les années cinquante, un « concours de chant », du style « radio-crochet », eut un grand succès populaire.

Paul (rue Marcel) — Nom donné le 8 mars 1988, à une voie nouvelle, dans le lotissement « Le Lac » au quartier du Chapitre. Marcel PAUL, né en 1900, pupille de l'Assistance Publique, ouvrier électro-mécanicien à la CPDE (Compagnie Parisienne de Distribution Electrique). Syndicaliste, il a joué un grand rôle au sein de la CGT.

Paule — Coiffeur, 44, avenue des Etats-Unis (1950).

Paulette — Coiffeur, 27, rue Riquet (1950).

Paulette — Modes, 15, rue du Faubourg-Bonnefoy (1950).

Paulin — Voir Talabot.

Paulin (impasse Louisa) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une voie nouvelle dans le secteur de « Bois Daurade », demandé par M. LEBBE, président de l'association des habitants du quartier Pujibert. Louisa PAULIN, poétesse languedocienne, est née à Réalmont, près d'Albi, en 1888, décédée le 23 avril 1944. Disciple et héritière des meilleurs poètes occitans du début de ce siècle, elle fut l'amie et l'égale d'Antonin PERBOSC. Son œuvre poétique est d'une qualité rare. En languedocien, les deux principaux recueils de Louisa PAULIN sont : *Fresca* et *Sorgas*. Ce dernier recueil comprend des fragments d'épopée, des poèmes du lyrisme le plus raffiné et qui semblent avoir été écrits par une Dame des Cours d'Amour.

Paulo (hôtel de) — CHALANDE 155 – 39, rue Nazareth – Emporté par le percement de la rue Ozenne, il tenait son nom de la famille PAULO-GRANDVAL. Le premier propriétaire de l'Hôtel fut, semble-t-il, Antoine PAULO, Président au Parlement en 1554.

Paulo (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Prêtres : « Le rapprochement de cette rue avec l'ancien hôtel du commandeur de Malte permet de lui donner à l'avenir le nom de rue de Paulo, illustre Toulousain, qui fut grand-maître de l'ordre. »

Paulo (rue de) — Nom proposé à nouveau par BRÉMOND, en 1866, pour une voie sans nom « à la Côte-Pavée de Montaudran ».

Pauly (impasse) — Voie créée vers 1935, classée dans le domaine public en 1947. PAULY (POULY sur certains plans) est le nom du propriétaire.

Pautard (rue Antoine) — Voie tracée vers 1887. De 1913 à 1926, elle devient rue du Patronage. On lui donne ensuite le nom d'Antoine PAUTARD. Antoine-François-Pascal PAUTARD, maçon, époux de Louisa-Pauline DELUC.

Pauvre hère (Au) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire. Cette enseigne étant située au « Marché-aux-veaux », domicile

attribué à BORES et SERMET, ex-prêtres, auteurs d'une comédie en un acte, *Les Imbéciles rivaux*.

Pauvrets (collège des) — Ou des Innocents, dit aussi *couletgé d'Agulheras*, fondé vers 1398. Il fut concédé aux barbiers chirurgiens en 1483 pour le collège de chirurgie qui fut supprimé en 1550 et transformé en prison pour femmes.

Pauvrets (rue des) — Ancien nom de la rue du Poids-de-l'Huile.

Pavé, pavage — C'est à son passé que l'on juge une ville. Le pavé toulousain fut célèbre. On raconte que la Préfecture de Police, à Paris, relevant un blessé d'origine inconnue, le faisait déchausser. Si ses pieds présentaient de fortes callosités, c'était un Toulousain. TAINÉ écrivait « que si à Pau les chevaux marchaient sur des têtes d'épingles, à Toulouse, le piéton sur des pointes d'aiguilles ». STENDHAL a parlé de Toulouse « pavée en petits cailloux gris-noir, de la forme d'un rognon à la brochette... » Emile HENRIOT s'est promené « ... là où le sol est pavé de pierres en cabochons, choisies très pointues et plantées la pointe en l'air ». En 1829, on fit plusieurs essais de pavages afin de remplacer le pavé « pointu » employé depuis des siècles à Toulouse, et qui est si détestable à cause de ses effets fâcheux pour les pieds humains. On essaya le grès de Carcassonne, le grès de Casses, la pierre calcaire de Labroquère, le marbre rosé de Mancieux, le grès de Bordeaux et de Fumel. Aucun de ces systèmes ne fut adopté par l'Administration. En 1905, la Municipalité procède à divers essais de pavage : pavage à l'alsacienne ; en granit de Villefranche-de-Conflans ; en asphalte armé ; en asphalte caoutchouté ; en asphalte comprimé ; en pavés de porphyre de Saint-Raphaël ; en dallage en mortier de Portland... A chaque essai, les anciens pavés étaient récupérés et replacés dans des rues non pavées. En 1925, le *Cri de Toulouse* ironise : « La municipalité fait annoncer qu'elle va entreprendre la réfection du pavage ; c'est un peu du vieux Toulouse qui va, ainsi, disparaître. Il est vrai, les projets municipaux ne sont pas précisément réputés pour leur rapidité d'exécution et, d'ailleurs, il ne s'agit encore que d'essais et non de réfection totale. Chaque conseiller propose un système différent. M. TRIBILLAC réclame le

pavage en liège ; M. LAPORTE indique le pavage en bois ; M. DULONG exige le pavage en verre ; M. DESTABEAU intrigue pour le pavage en ciment ; M. SALAMON propose le pavage en papier mâché ; M. AUDUBERT opine pour les pavés de Saint-Raphaël ; M. l'intendant SOULLARD conseille les biscuits de l'armée dont la résistance, affirme-t-il, est à toute épreuve ; M. BERTRAND prétend que le pavage en chocolat serait mieux accueilli. Il y a tout lieu de croire que nos édiles finiront par se mettre d'accord et qu'ils se rallieront au système adopté par l'enfer. On sait que ce dernier est exclusivement pavé de bonnes intentions. » En 1927, le conseiller POULARD proteste sur un point du cahier des charges mis au point pour l'adjudication du pavage : «... le Conseil municipal a, dans une de ses séances officieuses, décidé que l'emploi du pavé brut serait totalement interdit dorénavant à Toulouse et qu'aucune rue nouvelle ne pourrait être pavée avec du pavé brut ; que dans les rues où il serait nécessaire de procéder à un relèvement à bout, le travail devrait être fait avec du pavé taillé. Un nouveau pavé était pourtant en vedette, le « carillotte » provenant des carrières de Saint-Nazaire-de-Ladarey, dans l'Hérault. Victor MIRC, dans *Le Journal de Toulouse*, constate :

« Ils sont là, rangés en bataille,
Plantés sans nul souci de taille,
Tout hérissés, pointus et durs...
En nos petites rues si vieilles
Ils semblent des culs de bouteilles,
Ornant le faite des vieux murs. »

et le *Cri de Toulouse* prétendait que leur maintien était une mesure protectionniste des intérêts des fabricants et marchands de chaussures :

« ... car il n'y a rien de tel que le pavage actuel pour tordre les semelles, déformer les empeignes et arracher les talons ! »

Et cependant cela allait être la mort du petit pavé ! En mai 1933, la Municipalité dresse un bilan de son action : « On sait avec quelle persistance, ayant décrété la disparition des pavés pointus qui étaient le supplice et la terreur des étrangers, l'administration municipale s'efforce d'augmenter le nombre des rues bitumées. Déjà, plus de 400 000 m² ont été, pour la plus grande satisfaction des habitants, recouverts de liants à base d'hydrocarbure. Dans ce but, une machine appelée « Point à Temps » que nous reprodui-

sons, permettra à l'avenir d'effectuer rapidement et économiquement les réparations nécessaires aux chaussées bitumées. Le « Point à Temps », acheté par l'administration municipale, a été réalisé par la Maison Citroën et présenté pour la première fois à l'Exposition de la route de 1931. Cet appareil, d'aspect bizarre, comprend : 1° Une chaudière de 250 litres chauffée au charbon, permettant le chauffage des goudrons, le transport des émulsions de bitume. 2° Un réservoir soudé à l'autogène, timbré par le service des Mines, permettant la pulvérisation des goudrons. 3° Un réservoir d'eau pour nettoyer les « nids de poule » avant préparation. » Dans le même temps fut acheté un concasseur concassant vingt m³ de vieux pavés, étêtés, réformés ou trop pointus, afin qu'on n'ait pas la fâcheuse tendance de s'en resservir ! Mais le pavé a la vie dure. On parlait toujours de « pavage électoral », et les bilans d'activité se jugeaient au nombre de pavés : 4 millions de pavés, « en chiffres ronds », au soir du 31 décembre 1933. Se riant du bitume, les pavés de M. GLEIZES, propriétaire des carrières basaltiques de Florensac (Hérault) arrivaient toujours en force. En 1935, la livraison de 800 000 pavés dut être ralentie, puis arrêtée, en même temps que la réfection des voies du tramway. Mais 492 000 pavés ayant été livrés, M. GLEIZES dut éponger 308 000 pavés de reliquat : on prolongea l'adjudication... On pava et on pave toujours. Le pavé devient un ornement, un témoin, un objet d'art. Sans le pavé, que seraient les rues piétonnières ? L'histoire des rois, des princes et des présidents est à peu près faite. Celle des pavés reste à écrire.

Pavillon Blanc (Au) — Bar, 30, boulevard Griffoul-Dorval (BIGEAT, 1950).

Pavots (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Paya (rue) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle. Jean-Baptiste PAYA, qui fut réélu par trois fois membre du Conseil municipal (1841, 1843), est surtout connu comme éditeur d'un certain nombre d'ouvrages traitant d'histoire locale : la *Revue du Midi*, l'*Histoire de Toulouse* par d'ALDEGUIER, une réimpression dirigée par DU MEGE de l'*Histoire du Languedoc*. Jean-Baptiste PAYA fut encore le fondateur du jour-

nal *l'Emancipation* ; rédacteur d'une feuille se posant la question : « Qu'est-ce que PAYA ? » Il se répondit à lui-même : « C'est l'honneur de la République ! » Il fut à l'origine de la Maison PRIVAT.

Payras, Payranis — Voir Peyras.

Payroleriis, Payroleriarum ... — Voir Peyrolières.

Pays d'Oc (Au) — Restaurant, 53, rue Riquet (1950).

Pays d'Oc (résidence) — Rue des Genêts (1980).

Payses (Les) — Voitures de place, rue des Remparts (= rue du Rempart-Saint-Etienne) (Maison MASSIAS, 1843).

Payssat (chemin de) — Dit aussi chemin *del pazat* (1778) à Montaudran. C'est le chemin vicinal n° 8, côte partagée avec le chemin des Prés.

Payssoneria — Voir Peyssoneria.

PAZ — Plan d'Aménagement de Zone : c'est le plan d'urbanisme de la ZAC. Il doit respecter le schéma directeur ou le schéma de secteur, mais peut échapper aux dispositions du POS.

Peberal (à) — « Sur le chemin allant à la Croix (Lacroix-Falgarde) et à l'endroit où passe et descendant (descend) l'eau qui dessant de Pech-David. »

Pe boyer (canton, rue de) ou **del Bracoal** — Ancien nom de la rue d'Aussargues.

Pech — Quartier, derrière la gare Saint-Cyprien. Il tient son nom de la propriété de la famille DELPECH. Le créateur de la propriété est Pierre DELPECH le vieux. Sa famille était originaire d'Alayrac, au diocèse de Rodez ; il fut capitoul en 1534-1535. Il avait épousé Madone-Anne de Tuzaguet, dont la famille était propriétaire en Ardenne haute, à Ferrery, et il en eut neuf enfants : sept filles et deux garçons. Ses deux aînées furent unies à Noël et à Bernard ASSEZAT. Au moment de la mort de Pierre le Vieux — il testa deux fois, le 12 avril 1541 et le

20 janvier 1545 – la propriété de Lardenne basse était constituée par une quinzaine de contrats d'achat, tous inscrits au livre particulier du riche marchand. En 1680, la métairie de DELPECH appartenait à la famille parlementaire de PROGEN, qui la conserva jusqu'à la Révolution. Voici, d'après le récit de Mme ALLÈGRE, une vision de cet ancien quartier : « Le général SABATIER vendit, vers 1880, une portion de ses terres (prairies) pour l'établissement de trois rues et de deux transversales. Ainsi, le Pech devenait-il un véritable village entre la route et la nouvelle gare de Saint-Cyprien, entre deux métairies subsistantes, DANIZAN et MURATET. La rue centrale, la première pleinement construite, garde le nom de la métairie originelle : c'est toujours la rue du Pech. Les deux autres, longtemps inachevées, portent le nom du 14 juillet – à cause des sentiments républicains de leurs habitants ! – et celui de Corneille ; mais il ne s'agit pas du grand poète français. A l'origine, les terres qui bordaient cette rue s'appelaient « Cournèls ». La résidence, récemment dénommée Le Cid, montre que beaucoup ignorent ce détail. Toutes les constructions du début étaient sans étage et, parfois, très basses ; certaines maisons, très modestes, ont conservé leur sol en terre battue jusqu'en 1920. L'orientation de ces maisons, encore rurales est originale : elles sont bâties perpendiculairement à la rue, sans ouverture sur cette dernière, la longue façade s'orientant au midi sur un jardin ou une cour. La population comptait des personnes pittoresques, chacune ayant son surnom. Le « Vieux Papet » racontait, vers 1912-1914, la prise de Sébastopol, un demi-siècle auparavant, à laquelle il avait participé. La « petite Marie », toute menue marchande des quatre-saisons, partait chaque jour avec sa « baladeuse », attelée d'un âne minuscule. Le « Comte » avait de sonores éclats de voix. Le Pech était donc un vrai village. Tout le monde se connaissait, se saluait, s'intéressait à la vie du voisin, l'assistait au besoin. La rue principale s'animait de deux épiceries, chacune comportant un rayon de charcuterie, mercerie, buvette, bois, charbons. Chacun disposait d'un jardin ; les maraîchers étaient nombreux. Après 1918, s'est organisée une intensive culture d'épinards à destination de l'Angleterre ; la proximité de la gare Saint-Cyprien facilitait les expéditions. Conséquence de la Grande Guerre, en 1917, sur

les terrains de la métairie DANIZAN, on construit une vaste usine reliée à la gare par voie privée : mécanique de précision pour l'armée (BERJAUD), puis reconversion à des usages civils. Nombreux furent les apprentis et ouvriers spécialisés qui y travaillèrent : fraiseurs, tourneurs, mécaniciens. »

Pech (le) — Lotissement, route de Cugnaux, réalisé en 1927 par la Société Immobilière de l'Industrie (2, rue de la Feuillade à Paris) entre la route de Cugnaux, les rues de l'Union et Vestrepain, entraînant la création de quatre rues.

Pech (Le) — Résidence, rue Boyssonné, chemin de la Salade-Ponsan.

Pech (résidence Le, et les Jardins du) — 393, route de Saint-Simon (BEPI 1985).

Pech (rue du) — Voie créée vers 1875 nommée aussi rue de la Scierie, dans l'usage courant. Il s'agissait de la fabrique de meubles (MARCELLIN) comptant des ouvriers spécialisés, notamment une équipe de sept à huit sculpteurs de talent. On recevait le bois en grumes, transportés par « trinqueballes » et on livrait du meuble de grande qualité. Le côté droit de la rue alignait bois de grume, débitage, entrepôts de bois, séchage des planches ; côté gauche, passage à la couleur, sculpture, tournage. Un incessant va-et-vient animait la rue. En 1914, l'usine fut réquisitionnée et devint une fabrique d'hélices de bois pour avions : travail sur bois précieux, profilé et verni. Après la guerre, elle redevint fabrique de meubles de série. D'où sa transformation en usine d'outillage et en garde-meuble, puis, plus récemment en clinique : Ambroise-Paré.

Péchantré (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Gorp. PECHANTRÉ, « poète distingué de Toulouse ».

Pechbusque — Le ruisseau de Bonneval forme la séparation des communes de Toulouse et de Pechbusque. Si le nom de Pechbusque, Puybusque, de *podio buscano* revient souvent dans l'histoire de Toulouse, c'est essentiellement en raison de l'importante famille de ce nom, bien qu'il ne soit pas possible d'en rattacher l'origine au

lieu homonyme. Il y a également un lieu de Puybusque (*de podio buscano*) dans l'Aude, sur l'actuelle commune de Ricaud. L'église paroissiale de Pechbusque (Haute-Garonne) servait aussi à Vigoulet, sous le vocable de Saint-Sernin (lieu-dit Saint-Sernin et Champ du Cimetière). Ruinée parce que son clocher avait été abattu par la foudre, elle fut démolie après 1647, quand deux églises nouvelles furent bâties pour l'une et l'autre paroisses.

Pechbusque (chemin de) — C'est le chemin vicinal n° 10 qui relie Pouvourville à Pechbusque, en grim pant jusqu'à la côte.

Pech-David — En 1128 apparaît, dans un acte du cartulaire de Saint-Sernin, le nom de Pech David : *de podio David*. Bernard de MIREMONT y possède des terres au XIII^e siècle, *que sunt feoda judeorum*. Ce fief des juifs justifierait-il le nom de « David » ? Étendu à tout l'ensemble collinaire, le *podium* pouvait être localisé, au XV^e siècle, en un point précis, *a las rocas et darriera la Tor*, et non loin de *tombe roussi*. Les faiseurs d'étymologie ont proposé d'autres solutions. On tenta d'expliquer le nom par *podium apium*, le Pech des Abeilles, conforté par la présence du lieu-dit « Podapé ». Un autre voulut y voir... « la colline aux oiseaux », pour avoir lu en quelque parchemin *podium avium*, et *Le Journal de Toulouse* du 16 janvier 1921 ose insérer que le nom dérive d'« avium », « lieu désert sans chemin frayé ce qui aurait caractérisé l'état de ces coteaux au Moyen Age » ! En fait, c'est bien un *David* qui a engendré le nom et les orthographes tentées par quelques historiens : *pey dabit* et Pech Davy ne se justifient pas. C'est par lapsus que l'auteur de la copie du cadastre de 1478 écrit : *puegh de vy*. Il est vrai que ce terroir est couvert de mailhols et de vignes, d'où cette description au XVI^e siècle de « cette montagne décorée de petits arbrisseaux de Bacchus et colorés bourgeons de vigne, jetans par affoison vins de délicate excellence et très abondante en diversité d'herbages dont l'on tire souverains remèdes... » Si la dernière vigne a disparu dans les années quarante, on put continuer quelques années encore d'herboriser sur la colline... jusqu'à ce qu'elle soit devenue « zone verte », encagée et bitumée, avec tout ce qu'il faut pour des activités sportives et attractives, et créer sur

la colline une « plaine des jeunes », comme il fut dit en mars 1971, club house, ferme modèle, centre aéré, piscine couverte découvrable, courts de tennis et stade, tribunes de quatre cents places sur cette butte artificielle, et bien sûr des parkings (plantés d'arbres) et voies d'accès. Une première tranche fut inaugurée le 15 novembre 1978. Mais où sont les coccinelles d'antan qui escaladaient le fenouil, les mantes religieuses, les papillons bleus, la menthe, les grillons, les « œillets de la falaise » qu'un demi-siècle de manœuvres des militaires de Niel n'avaient pu anéantir ?

Pech-David (résidence du) — Numéros 145 et 176, chemin de la Salade-Ponsan. Desservie par les rues Boyssonne et Lefranc-de-Pompignan, 1971.

Péchégut — Pâtisserie, 12, rue des Changes (POURQUIE, 1950). Jean-Denis « PICHEGUT », garçon boulanger, et Anne PRADINE, son épouse, demeuraient 20, rue des Blanchers quand leur naquit, le 20 mai 1829, Jean-Pierre-Célestin. Celui-ci devint à son tour boulanger, puis s'installa, avec sa femme Cécile, 12, rue des Changes, où ils créeront un commerce de pâtisserie de haute réputation.

Pêcherics de l'Atlantique — 24, rue Denfert-Rochereau (Henri COUDERC, 1920).

Pêchers (impasse) — Nom donné à une voie nouvelle créée vers 1930 sur le chemin des Izards (quartier Bignal). Les pêchers voisinent avec les cerisiers...

Pêchers (rue des) — Nom donné vers 1930 à une voie alors en impasse sur le chemin des Izards au quartier de Bignal.

Pêcheur canadien (Au) — Articles de pêche, 10, rue Rivals (1950).

Pêcheur toulousain (Au) — 48, rue Saint-Rome (J. LATAPIE fils aîné, 1878).

Pechlardy — Voir Pelardit.

Pedre (canton de la) — Mention du XVI^e siècle d'après J. COPPOLANI, peut-être pour la rue Lamark ?

Pedro — Voir Gailhard.

Pégot (chemin) — Ancien nom du chemin du Touch.

Pégot (hôtel) — 12, rue Jean-Pégot (1950).

Pégot (rue Jean) — Voie formée vers 1865, nommée rue Jean-Pégot dès l'origine. « Jean PÉGOT, né à Saint-Gaudens, le 6 janvier 1775. Engagé en 1792, élu capitaine du 3^e bataillon de la Haute-Garonne, il part à Nice. Passé dans l'artillerie, il participe au siège de Toulon. Revient se battre en Catalogne, prend part ensuite à la campagne d'Italie où il est fait prisonnier à Coni, en même temps que Pérignon. Libéré, il s'embarque comme chef de bataillon pour la désastreuse expédition de Saint-Domingue. En 1804, il se bat à Iéna. En 1809, à Flessingues dans les Pays-Bas, et en 1810, en Espagne. En avril 1811, il est nommé Colonel du 84^e de ligne. La campagne de Russie lui vaut d'être fait commandeur de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Moskowa. Revenu en Italie, on le nomme général de brigade le 31 décembre 1813. « Il y a longtemps que je dois des étrennes à PÉGOT », déclara l'Empereur. Le 13 avril 1814, deux jours après l'abdication, PÉGOT, dans la dernière bataille, près de Gênes, est laissé pour mort sur le champ de bataille, atteint de trois graves blessures. Longues à guérir, il ne prit pas du service sous les Bourbons... mais, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, le voilà, malgré ses blessures, un des premiers à le rejoindre. Il commanda une brigade à Waterloo et quoiqu'un des derniers à quitter le champ de bataille, la ramena jusqu'à Angoulême où il se fixa momentanément. Durant toute sa carrière, PÉGOT n'était revenu à Saint-Gaudens qu'en 1805. Fin 1818, il voulut y revenir, ce fut pour y mourir, ses blessures s'étant rouvertes, le 1^{er} avril 1819. » [DHERS]

Pegulhan (rue Aimeric de) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue Béteille (= rue Saint-Just). « Aimeric de Pegulhan (XIII^e siècle), célèbre troubadour toulousain, fils du capitoul de 1203. »

Peire : Cardenal — Vidal (voir ces noms).

Paris (barrière de) — La ligne du chemin de ronde de l'octroi a formé, au nord de la Ville, les boulevards Silvio-Trentin et Pierre-Curie. Elle est interrompue par l'avenue des Minimes et ses prolongements : avenues des Etats-Unis et de Fronton. C'est l'ancienne barrière de L'octroi sur la route de Paris.

Pakan (Au) ou **Martre du Canada** — Fourrures, 75, rue d'Alsace-Lorraine (Salomon LAHANA, 1920).

Pekin (rue de) — Nom donné en 1959 à une voie nouvelle créée dans la cité des Combattants, route de Seysses, dans le quartier des « capitales ».

Pelade (chemin de) — Ancien nom de la rue Léo-Lagrange.

Pelade (et non Pelude !) (chemin de Ronde de) — Ancien nom d'une partie de l'avenue Crampel.

Pelardit, Pechlardy (rue) — Ancien nom de la rue des Filatiers.

Pelegantiers, Peleganteriarum...

- vieilles,
- amples, *amplarum*. Ancien nom de la rue du May.
- étroites, *strictarum*. Ancien nom de la rue Baour-Lormian.

Un *peleganterius* est un marchand de peaux.

Pelegry (collège) — Voir Saint-Nicolas.

Pelet (rue) — Ancien nom d'une rue disparue dans les dépendances de la caserne Caffarelli.

Pelet (rue Général) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une partie du chemin Las-crosses (= rue Lucien-Lafforgue).

Pelet (rue du Général) — Nom donné le 8 mars 1985 à une voie nouvelle créée dans l'opération « Jacquin-Croix-Daurade ». Jean-Jacques-Germain baron de PELET, né à Toulouse le 15 juillet 1777, mort à Paris le 20 décembre 1858, maréchal de camp, lieutenant-général, grand officier de la Légion d'honneur, fut chargé de la

publication de la carte de France de l'état-major et fut l'auteur de plusieurs ouvrages. Elu député en 1831 contre M. de MALARET, pair de France en 1837, il fut ensuite député de l'Ariège.

Pelhiers, Pelheriorum (rue) — Ancien nom de la rue des Trois-Piliers, parfois appliqué à la rue Gatien-Arnoult.

Pélican (Au) — Restaurant, 136, rue Achille-Viadieu (1950).

Pélicié, Pélicier, Pélissier (rue) — Ancien nom porté par diverses rues à Saint-Cyprien : rues Jacques-Darré, Joseph-Vié, Villeneuve, de l'Ouest.

Pelieres, Polieres — Ancien nom de la rue Malcousinat.

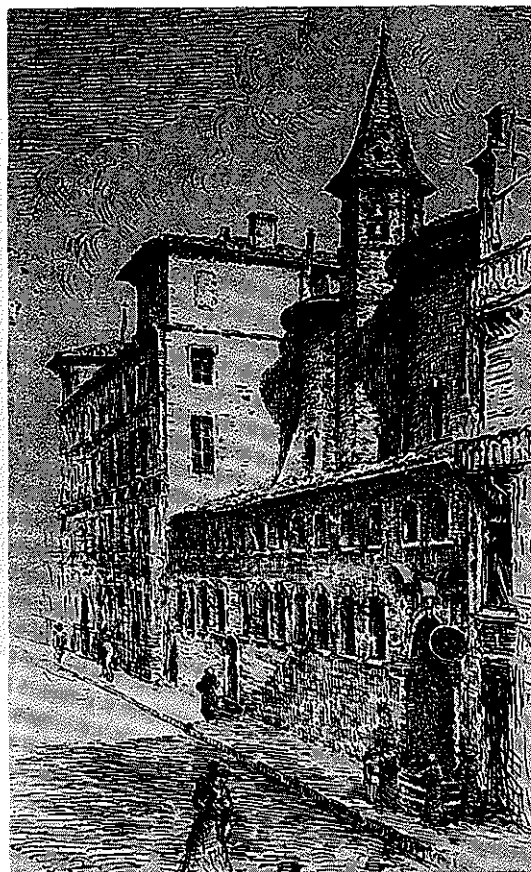
Pelissier (rue) — Ancien nom de la rue Victor-Basch.

Pélissier (rue Lieutenant-Colonel) — Nom donné en 1945 à la rue Duranti, ex-rue du Pré Montardy, dite aussi au XVII^e siècle, rue des Pénitents Bleus. Le lieutenant colonel PÉLISSIER, chef des groupes francs des MUR (Mouvements Unis de la Résistance) qui, dans la Résistance, porta les noms de Carton, Martin ou Benoit, avait son bureau au 4 de la rue Duranti. Louis PÉLISSIER, né le 21 décembre 1901 à Toulouse, époux d'Alice-Angèle-Désirée-Emilie DURANTOU, habitait à Toulouse rue Camille-Pelletan. Il fut exécuté par les Allemands le 6 juin 1944, au bas de la route de Saint-Laurent, commune de Saint-Céré (Lot), « Mort pour la France ».

Pelissière (chemin de la) — Ancien nom de la rue Képler.

Pelisson (cheminement Paul) — Nom donné en 1986 à une voie nouvelle de la résidence Bois-Daurade. Paul PELISSON, 1624-1693, avocat à Castres, alla à Paris et devint en 1657 premier commis de FOUQUET. Nommé conseiller d'Etat en 1660, il partagea la disgrâce de FOUQUET et fut incarcéré à la Bastille en 1661. Il rédigea trois mémoires pour sa défense, mais ne sortit de prison qu'au bout de cinq ans. Rentré en

grâce, il fut nommé historiographe et admis à l'Académie française. On lui doit une Histoire de l'Académie française depuis son origine jusqu'à 1653.



Rue Lieutenant-Colonel Pélissier.

Pellegrin (rue) — Nom de la rue Claude-Perrault avant 1928. Elle s'est appelée aussi rue de la Briqueterie.

Pelleport (rue de) ou (chemin de) — Voie créée vers 1860. Classée dans la voirie urbaine par décision du 4 juin 1937, on décida également de son élargissement, en raison des nombreux lotissements créés, notamment le lotissement Constantin en cours. En mai 1983, fut décidé un nouvel élargissement de la partie comprise entre le boulevard des Crêtes et la rue Louis-Plana. Le nom avait été proposé par BRÉMOND en 1866 pour honorer le général. Pierre PEL-

LEPORT est né à Montrejeau le 26 octobre 1773. Il était entré au Grand Séminaire, quand la Convention décida la levée en masse. Pierre PELLEPORT fit partie du bataillon de huit cents hommes formé à Toulouse, qui fut incorporé à l'armée des Pyrénées-Orientales. En 1796, en Italie puis en Egypte, à Eylau en 1807 où il fut blessé de trente coups de sabre et cinq coups de baïonnette. Colonel et baron, il fut gouverneur de Rotterdam puis il fit la campagne de Russie où il devint général de brigade. Après Waterloo, il sera nommé gouverneur de Narbonne et, en 1830, commandant de la Garde nationale de Bordeaux. En 1841 il entre à la chambre des Pairs. Il est mort à Bordeaux en 1855.

Pelletan (rue Camille) — Nom donné vers 1925 à une voie sans nom. Fils d'Eugène PELLETAN (1813-1884), homme politique qui combattit le Second Empire, Camille PELLETAN est né à Paris le 23 juin 1846. Il fut député radical-socialiste des Bouches-du-Rhône, ministre de la Marine de 1902 à 1905, et l'un des chefs du mouvement radical-socialiste. Journaliste, anticlérical convaincu, il fut le collaborateur de *la Dépêche*.

Pelletier (rue Emile) — Nom donné le 12 mai 1980 à une voie nouvelle, au Mirail, confirmé le 20 octobre 1983, quand fut modifié le tracé



de la rue. Emile-Amédée PELLETIER est né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord) le 11 février 1898, fils de François-Emile PELLETIER et de Marie-Hélène BOUCHOT-CONSTANTIN, époux de Marthe-Eugénie CHAUCHOY. Il est décédé à Toulouse le 15 décembre 1975. Malgré une carrière qui devait le conduire aux quatre coins de France, c'est à Toulouse qu'il fut nommé le 26 juin 1947. Il accordait la plus grande place de son cœur à Toulouse ; il fut pendant plus de huit ans préfet de la Haute-Garonne et ICAME (inspecteur général de l'administration en mission extraordinaire). Il fut ministre de l'Intérieur en 1958. A la retraite, en 1965, il s'établit à Toulouse et occupa le poste de délégué général du Consortium pour la modernisation du Canal du Midi. Il a écrit un ouvrage de souvenirs : *Traversée d'une époque*.

Pelletier d'Oisy (rue) — Nom donné vers 1932 à une voie nouvelle, classée dans le domaine public, en mai 1953. Georges PELLETIER d'OISY est né à Auch en 1892, mort à Marrakech en 1953. C'était un aviateur, un « as », de la guerre de 1914-1918. Il a inauguré de nombreuses liaisons en Europe et en Asie. PELLETIER d'OISY, dit « Pivolo », s'est consacré, après la guerre, à l'aviation commerciale, défrichant de nombreuses routes du ciel et battant des records de distance.

Pelloutier (rue Fernand) — Nom donné en août 1934 à une voie sans nom. Fernand PELLOUTIER est né à Paris en 1867, mort à Sèvres en 1901. Syndicaliste et secrétaire (1895) de la Fédération des Bourses du travail, il fut précurseur du syndicalisme révolutionnaire.

Pelude — Voir Pelade.

Pelude (chemin et impasse de la) — Ancien chemin dit aussi carrère pelude. Origine inconnue. Le sens direct, la poilue, ne s'explique guère. *La peludo* est un des surnoms du lièvre, mais rien ne prouve que ce soit ici le nom de ce chemin.

Pélude (impasse) — Ancien nom d'une partie de la rue des Roseaux.

Pélude (résidence de la) — Chemin de la Pélude (1973).

Pendules — Voir Horloges, Quatre Pendules.

Penedensa — Voir Pénitence.

Penent (rue) — Nom donné en 1937 à une voie nouvelle dans le lotissement Constantin, au quartier du Chapitre.

Pénétration (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Cheval Blanc (= rue Malaret).

Pénétration (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Testu.

Pénitence (Frères de la) — Couvent, rue, cimetière... *carr. de la Penedensa*. Les « frères ermites de la Pénitence de Jésus-Christ » suivaient la règle de saint Augustin. Ils vinrent s'établir hors la porte Villeneuve, en 1262. Le 26 septembre, permission leur fut donnée, par le chapitre de Saint-Etienne, de résider ensemble, de créer un cimetière, sur un territoire désigné comme étant dans les fiefs d'Arnaud JOURDAIN. En signe de dépendance, ces religieux devaient payer un « esterlin » d'argent au chapitre, qui se réservait aussi le quart des legs qui leur seraient faits. Ces frères de la Pénitence, proches parents des frères Béguins qui, eux, suivaient la règle de saint François, ne furent pas compris dans l'union de 1256 qui regroupa les ermites de saint Augustin. Leur existence indépendante continua jusqu'en 1274, où le second concile de Lyon supprima la confrérie. A Toulouse, on les rencontre en 1269 sous la direction de leur prieur Bernard de LAURANO. Le 15 novembre 1272, un autre prieur, frère Nicolas, est connu pour avoir délivré des lettres attestant la catholicité des Toulousains et, chose curieuse, en 1275 encore, où le frère Guillaume de NARBONNE, sous-prieur absent, reçoit un legs. Ils disparurent peu après, mais leur établissement subsista. Un testament de 1294 porte un legs payable *ortolano domus Fratrum Penitencie pro ecclesia et pro conventu...* Un acte de 1295 indique la prise de possession, par le chapitre de Saint-Etienne, des biens qui leur avaient appartenu, comme les ayant acquis du Saint-Siège. Il y a même eu un procès à propos du droit d'amortissement que le roi réclamait. Il est possible qu'au moment de la suppression, des frères de la Pénitence soient passés, individuel-

lement, dans les rangs des frères ermites de Saint-Augustin. On pense que l'ancienne chapelle de Saint-Aubin, hors les murs, perpétuait cet établissement.

Pénitencier — Fondé en 1845 par l'abbé BARTHER, 44, rue des Trente-Six-Ponts, pour y accueillir les jeunes détenus et dans un local spécial, les filles délinquantes. Les sœurs de la Sagesse y sont présentes. En 1867, l'Etat le supprimera et l'orphelinat Sainte-Germaine prendra sa suite dans les mêmes locaux.

Pénitents — Quatre confréries de pénitents furent instituées à Toulouse :

— les Pénitents Blancs, sous l'invocation du Saint nom de Jésus, fondés avant 1570 qui, au début, tinrent leurs réunions dans l'église des Béguins, rue des Terciaires (Pargaminières) avant de bâtir leur belle chapelle de la place des Clottes, en 1614, qui disparut complètement après la Révolution. La confrérie fut rétablie en 1822, dans l'église Saint-Exupère. Elle disparut vers 1830. Elle avait été doublée d'une société de secours qui lui survécut quelque temps ;

— les Pénitents Noirs, sous le vocable de la Sainte-Croix, fondés le 13 septembre 1576 dans la chapelle de Rieux. Le chapitre de Saint-Etienne leur donna la chapelle des Augustines, près de la place Lucas, qui fut en grande partie rebâtie en 1650. Quelques vestiges survécurent à la Révolution, détruits ou déplacés lors de la construction du nouveau quartier Saint-Georges. Après la Révolution, la confrérie se reforma dans la chapelle de la Visitation, puis dans celle de la porte Matabiau ;

— les Pénitents Bleus, sous l'invocation de saint Jérôme, nous les retrouvons à propos de l'église Saint-Jérôme ;

— les Pénitents Gris. Vingt-quatre personnes se rassemblaient le 11 avril 1577, dans le cloître des Jacobins, pour former la compagnie des Pénitents Gris, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Ils reçurent d'abord l'église Saint-Martin (rue du Prieuré) qui fut jugée trop petite. En septembre 1577, ils achetèrent trois maisons près de l'Esquile, où ils bâtirent une chapelle bien à eux. Il fallut reconstruire plus grand, ce qui fut terminé le 24 juin 1609. Elle fut vendue à la Révolution. Quand la confrérie fut reconsti-

tuée en 1802, elle fit ses exercices dans la chapelle des Carmélites, rue du Périgord, puis dans l'église Saint-Pierre. Enfin, en 1826, rue du Musée où, après la disparition de la confrérie, la chapelle a conservé son patronage de Saint-Jean-Baptiste.

Les confréries des diverses compagnies qui subsistaient encore se réunirent le 6 mai 1858, pour constater la fin d'une institution.

Pénitents (Bar des) — 7, place des Pénitents-Blancs (Mme BIELLE, 1950).

Pénitents-Blancs (place et rue des) — CHALANDE 390 à 392 — Ce fut la rue et la place des Clottes, *carr. clotarum*, nom emprunté à l'ensemble du quartier, toujours ainsi désigné, probablement en raison de la dépression du terrain d'où les eaux s'évacuaient mal. On désigna aussi la rue *carr. deu Pe Rey* vers 1463, nom qui désigne aussi la rue Alexandre-Fourtanier. À la Révolution, VERGNES proposa rue des Invincibles et place Tricolore. Mais, au tableau de l'an II, ce fut la rue qui devint Tricolore et la place fut vouée à Solon. Les transformations du quartier Saint-Georges ont fait disparaître la place, et ont modifié la rue, transformée en un bien médiocre itinéraire. En 1947, on avait envisagé de donner à la place le nom de Marcel Langer.

Pénitents-Bleus (rue des) — Ancien nom de la rue Lieutenant-Colonel-Pélissier.

Pénitents-Gris (grand-rue des) — Ancien nom d'une partie de la rue des Lois.

Pénitents-Gris (rue des) — L'ancienne rue des Collégiats, allusion aux collègues de l'Esquile et de Foix, tout voisins, fut aussi appelée, dès le XVIII^e siècle, rue des Pénitents-Gris. Pour VERGNES, le nom de rue des Intelligens paraissait tout indiqué. Le tableau de l'an II préféra l'Espérance.

Pénitents-Noirs (place des) — Ancien nom de la place Lucas.

Pénitents-Noirs (rue des) — Ancien nom de la rue Saint-Jérôme.

Penn (place et rue) — Nom donné en 1794 à la place des Capucins (= place Anatole-France) et à la rue des Chartreux (= rue Valade). Les révolutionnaires admiraient William PENN, le célèbre quaker anglais, qui obtint du roi Charles II un territoire américain, la Pennsylvanie, dont il fit une colonie modèle.

Pennautier ou Penautier (Hôtel de) — CHALANDE 275 — 16, rue Vélane. Construit après 1650 par Henri de REICH de PENNAUTIER, fils de MONTMORENCY, Conseiller aux Requêtes, mort le 13 novembre 1695. En 1712, il passa à Jean-Mathias de RIQUET de BONREPOS, fils de l'illustre Pierre-Paul de RIQUET. Après la Révolution, l'Hôtel fut acheté par le comte de VILLELE, marié à Toulouse et ministre, qui y reçut le duc d'Angoulême.

Pensée (A la) — Mercerie, 27, rue de la République (Mlle AZEMA, 1896 ; G. MARTY, 1905).

Pensées (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Pépinière (lotissement de la) — A la Côte-Pavée (CHASTAN et LARQUIER, 1952).

Pépinière (rue de la) — Voie créée vers 1924.

Pépinière (rue de la) — Ancien nom de la rue Soufflot.

Pépinières (chemin des) — Ancien nom de la rue de la Concorde.

Pépinières (résidence Les) — Au quartier de l'Ormeau, rue de Vénasque (1974).

Perbosc (rue) — Nom donné en 1947 à l'ancienne rue Neuve de la Balance, ouverte en 1904, et augmentée en 1915 d'une voie en équerre. Antonin PERBOSC est né à Labarthe-de-Quercy (Tarn-et-Garonne), en octobre 1861. Il est mort en août 1944. Poète, il a voulu rénover l'occitan, ce qui a donné de fort belles œuvres littéraires, mais n'a pas permis à un seul « paysan » de maintenir la langue d'oc, malgré son célèbre manifeste de 1904 où il prétendait « œuvrer avec les parlers populaires et œuvrer avec l'âme du peuple ». Hélas !

Percale d'Alsace (A la) — Chemisier, 49, rue de la Pomme (1950).

Perche (rue de la) — Ancien nom de la rue Réclusane.

Perchepinte (place) — Simple carrefour de voies (Nazareth, Perchepinte, Mage, Espinasse...), cette « place », que VERGNES voulait nommer place du Peuple, fut inscrite au tableau de l'an II, ainsi que la rue Perchepinte, sous le nom de place et rue de l'Unité.

Perchepinte (rue) — CHALANDE 340 — Au XV^e siècle, c'est la *carr. del potz dotz, carr. puthei dulci*. CATEL assure que ce puits était animé à l'aide d'une perche (une *canlébo*) et que cette perche était peinte de couleur verte. Ce fut la rue de la *pergia pincta* (1560). Tout le monde a accepté cette explication, sauf Henri de la MARTINIÈRE qui, dans la *Vie élégante*, d'avril 1928, en propose... une meilleure ! : « Le nom de Perchepinte provient en réalité d'une noble habitante du quartier dont le maquillage était aussi apparent que la haute stature (c'était bien la perche peinte !) » On désignait aussi la rue, dans sa partie vers la place Saintes-Scarbes, *carr. ulmi sanctarum carbarum*, ou plus simplement sans évoquer l'orme, rue Saintes-Scarbes.

Perdrix (La) — Restaurant, 1, place Victor-Hugo (1950).

Père Léon (Aux Caves du) — Restaurant, 2, place Esquirol (SENTENAC, 1920).

Père Louis (Au) — Vins, 45, rue des Tourneurs (DELPRAT, 1942).

Perer Godet — Voir Pirarium Godet.

Pe Rey (*carr. d'en*) — Voir Pe Roy.

Perfection (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Sœurs (= rue de la Charité).

Perfectionnés (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue d'Aussargues.

Perfecty — Bonneterie, 21, rue Lafayette (1933).

Pergaminieras — Voir Pargaminières.

Pergaud (passage Louis) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle. Louis PERGAUD, né à Belmont (Doubs) en 1882, mort à Verdun (Meuse) en 1915, fut un écrivain, observateur attentif de la vie des bêtes. Son ouvrage *De Goupil à Margot* obtint le prix Goncourt en 1910. Il est également l'auteur de *La Guerre des boutons* (1912).

Pergia pincta — Voir Perchepinte.

Pergola (bar la) — 262, route de Lombez (1950).

Pergola (la) — Fleurs, 8, rue Malaret (1944).

Pergola (place de la) — Nom donné en 1926 à la place centrale du lotissement de la Société Générale Foncière, 7, rue de la Boétie à Paris, en raison d'une « pergola » qui ornait le centre de cette place et qui a été démolie en 1947.

Péri (rue Gabriel) — Voie créée vers 1840, en impasse sur le Canal du Midi, et réalisée par étapes. En 1881, elle s'ouvrit sur la rue Bachelier. Son importance dépendait de la création d'une « passerelle » sur le canal. Projetée dès mai 1880, elle fut réalisée en 1885. Son prolongement jusqu'au boulevard Lazare-Carnot ne se fit qu'après 1907, selon un plan dressé le 4 octobre. La « petite rue Castellane » qui se trouvait sur son passage fut absorbée. Le 30 novembre 1945, la rue a reçu le nom de Gabriel PERI, né à Toulon en 1902, membre du comité central du Parti communiste, député de Seine-et-Oise. Il fut fusillé par les Allemands, comme résistant, en 1941.

Péricentre — Bureaux, à l'échangeur de la Céprière (ICP, 1975).

Perier Godet, Pererium Godeti, Perer Godet — Lieu-dit dans le gardiage, au capitoulat de Saint-Pierre. XIV^e siècle.

Périès (impasse Emile) — Nom donné en 1968 à une ancienne voie privée. Emile-Jean PERIES est né le 25 décembre 1926, fils de Marius-Pierre, et de Jeanne-Marguerite CHAUSSON,

d'une famille de maraîchers. Il est « Mort pour la France » en novembre 1944.

Pérignon (café) — 48, puis 72, avenue Camille-Pujol (BORIS, 1920 ; AZEMA, 1950).

Pérignon (caserne) — La caserne de la Mission (voir ce nom) fut un jour baptisée caserne Pérignon. Mais, quand fut construite la caserne « Guilheméry », le « vocable » fut transféré et c'est elle qui devint la caserne Pérignon. C'est le 23 janvier 1890 que le lieutenant-colonel chef du Génie, en informa le maire. Dominique-Catherine de PERIGNON, fils de Jean-Bernard de PERIGNON et de Marie DIRAT, est né à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne) le 31 mai 1754. Le 14 février 1786, il épouse Catherine de GRENIER. A sa carrière militaire, notamment à l'armée des Pyrénées-Orientales, en Espagne, s'ajouta une carrière administrative 1806-1818. Maréchal de France, il meurt à Paris le 25 décembre 1818.

Bibl. — CAU (Christian), PERIGNON, Maréchal et Gouverneur, *ARCHISTRA* n°s 48 et 50 (décembre 1980, printemps 1981).

Pérignon (cinéma) — Avenue Camille-Pujol (1925).

Pérignon (garage) — 64, avenue Camille-Pujol (TÉCHÈNE, 1950).

Pérignon (lotissement) — Nom du lotissement VIGNES, réalisé au coin de la Moure, en 1938, avec création d'une rue prolongeant la rue Toulouse-Lautrec.

Pérignon (résidence) — 30, avenue de Larrieu (MALET Promotion, 1986).

Pérignon (rue) — Ancien nom de la rue Brouardel.

Pérignon (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Trois-Journées.

Pérignon (rue) — Vers 1870, c'était simplement la rue de la Caserne. En 1890, on s'occupe de donner des dénominations aux rues qui avoisinent ladite caserne. La rue nord où se trouve l'entrée principale reçoit le même nom que la

caserne, entre-temps baptisée Pérignon.

Pérignon (rue Maréchal) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour la rue du Canon-d'Arcole.

Pérignon-Bar — 35, puis 61, avenue Camille-Pujol (A. MARQUES, 1933 ; J. CARRIÈRE, 1942).

Périgord (Boucherie du) — 1, rue Mage, 1949.

Périgord (Collège de) — Voir Saint-Front-de-Périgord (Collège).

Périgord (résidence) — 60, boulevard des Récollets (SOPRA, 1982).

Périgord (rue du) — On l'appelle assez couramment rue Périgord, sans l'article. Le Collège de Périgord lui a donné son nom, concurrent avec le couvent des Carmélites. On trouve en effet, presque toujours, jusqu'au début du XIX^e siècle : rue des Carmélites ou de Périgord. VERGNES distingue l'une de l'autre appellation, attribuant rue des Surveillans pour Périgord, et rue des Découvertes pour les Carmélites. Le tableau de l'an II donne simplement rue Réflexions. La confusion vient de la ruelle aujourd'hui disparue, située entre les Carmélites et le Collège de Périgord, dite en 1602 « ruelle de Peyrigort » et ailleurs... ruelle des Carmélites.

Péριοle — LAFFORGUE (p. 368) explique qu'il s'agit d'un nom « déplacé ». Appliqué anciennement sur la rive droite de l'Hers, sur le côté méridional du chemin de Montrabe (route d'Agde) où se trouvaient deux ou trois maisons, le nom « émigra » vers le chemin de Gabardie... avant de traverser l'Hers, par le pont qui prit le nom... et l'abbé LAFFORGUE poursuit : « Un vieux cadastre de Balma nous apprend qu'il existait dans ce consulat, près du pont de Péριοle, un champ appartenant aux « Peyroliers », chaudronniers, ou sans doute à leur corporation. Le nom de « Peyrioles », aujourd'hui Péριοle, ne viendrait-il pas de Peyroliers ? Ce nom apparaît pour la première fois en 1584, dans un des nombreux documents cités plus haut et relatifs au pont de l'Hers, bâti dans le voisinage. » Cette explication est douteuse, et le nom, toujours au

pluriel dans les formes anciennes, est bien antérieur. Il apparaît dès 1335 : *apud Peyriolas*, sans qu'un sens précis puisse y être attaché.

Périole, Peiriolle (chemin de) — Ancien nom d'une partie du chemin de Nicol.

Périole (cité de) — Nom donné au lotissement Vialar, à l'angle du chemin Nicol et de la nationale 112. 1928-1932 (voir Vialar).

Périole (Le) — Immeuble, 1, chemin du Pigeonnier de la Cépière (1980). Centre d'affaires.

Périole (pont de) — Ancien pont sur l'Hers, cité dès 1282, appelé de Negue-Roumieu (voir ce nom) et, concurremment au XIII^e siècle *pontem sancti Hilarii qui alias cognomitur de Nogue Roumieu, pont de sant Ylari...* C'est surtout du XVI^e siècle qu'il prend le nom de Peyrioles, le quartier voisin.

Bibl. LAFFORGUE, Croix-Daurade pp. 241-258.

Périole (rue de) — C'est l'ancienne voie sortant de la ville par la porte Matabiau et se dirigeant, par la route de Verfeil (route d'Agde) et le pont de Périole, vers Montrabe, coupé par le canal, rattrapé par le pont. Ce fut le chemin Bayard. Puis, à nouveau coupé par le chemin de fer et la gare, il forma deux sections, l'une devint la rue Bayard, l'autre forma le chemin vicinal 73, dit encore chemin de Bayard. La création de la gare fit modifier la première partie de cette section, entre la rue Marengo et la rue Saint-Laurent qui, après avoir été appelée rue Bessières en 1856, devint rue de Périole en 1879. La seconde section s'était déjà appelée chemin de Périole et reprit ce nom, sous forme de « rue », après l'appellation « chemin de Bayard » pendant quelques années : 1890 à 1935, environ.

Périssé (rue) — Nom donné vers 1933 à l'ancienne rue du Parc du Caousou, tracée dans une partie du parc. A l'origine, son Parc amorcé sur l'avenue Jean-Rieux porta le nom d'impasse Pélissié.

Perlette — Biscuits, 19, rue du Rempart-Saint-Etienne (1920 ; BARRIOULET pâtissier, 1933).

Pérouty — Propriété, sur le chemin de Blagnac à Launaguet (chemin vicinal n° 3) (1920).

Pe Roy (*carr. d'en*) alias *de las Clotes* — Ancien nom de la rue des Têtus et de la rue Alexandre-Fourtanier.

Perpignan (chemin de) — C'est le chemin vicinal 41 (ex 61) qui s'est appelé aussi chemin de Lasbordes. Ce serait le nom d'une métairie. En 1899, on se préoccupe de l'aménager, notamment au point où une forte rampe le raccorde au chemin vicinal 22, dit de Lestang.

Perpignan (logis à l'enseigne de) — 1647.

Perpignanais (hôtel) — 9, boulevard Bonrepos (BORT, 1905 ; COSTE, 1920 ; Paul OLIVERES, 1933 ; VALES, 1950).

Perpignanais (restaurant) — 9, boulevard Bonrepos (Paul OLIVERES, 1950).

Perrault (rue Claude) — Nom donné en novembre 1936 à la rue de la Briqueterie. Claude PERRAULT (1613-1688), qui est à l'origine de la Colonnade du Louvre et de l'Observatoire de Paris, ne doit pas être confondu avec son frère Charles PERRAULT (1628-1703), l'auteur des *Contes de ma mère l'Oye* (1697).

Perrey (rue) — Nom donné en juillet 1936 à une voie sans nom. Dominique-Antoine PERREY, né à Tarbes le 14 avril 1738, avait été reçu, le 16 décembre 1779, substitut du procureur général du roi. A la Révolution, il vint s'établir à Vic (Hautes-Pyrénées). Deux délibérations du Conseil général de la commune, des 8 mai et 29 août 1793, le rangèrent dans la première classe des suspects sous l'inculpation de « propos inciviques et contre-révolutionnaires ». L'accusateur public lança un mandat d'arrêt contre lui, le fit conduire à Toulouse et l'envoya à Paris, le 19 prairial (6 juin 1794). Le 18 messidor an II (6 juillet 1794), il monta sur l'échafaud.

Perrin (cours) — Cours de jeunes filles, 8, rue Sainte-Anne (Mlle PERRIN, 1913).

Perrin (rue Jean) — Nom donné à une voie nouvelle de la zone du Chapitre. Jean PERRIN, né à Lille en 1870; mort à New York en 1942, physicien français, connu pour ses travaux sur les rayons cathodiques. Il mesura le « nombre d'Avogadro ». Prix Nobel en 1926.

Perroy — Voir Pe Roy.

Perry (*coing de*) — « quy va de la rue de Vignaire à celle d'Astorg. » C'est une déformation de « en Pe Roy » (ci-dessus).

Persévérance (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Cantegril.

Persévérance (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Saint-Pantaléon.

Perthus (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Pervenches (Les) — Externat de jeunes filles, 52, rue du Sergent-Vigné (Mlle DETOURS, 1942).

Pervenches (rue des) — Le nom de cette rue ayant été attribué dès 1932, dans les floralies de la Roseraie, cela nous assure qu'il n'a aucun rapport avec nos « contractuelles » qu'a chantées le poète :

Pâle fleur, timide pervenche
Je sais la place où tu fleuris
l'Horodateur où ton front se penche...
etc.

Pescadouire (la) — Propriété, sur le chemin de l'ancien port de Blagnac (1920).

Pescadoure (chemin de ronde de la) — Ancien nom du boulevard de Suisse.

Pescadoure (La) Quartier — L'abbé LAFFORGUE s'est efforcé de retrouver la raison première de ce nom : « Au sud de Rabaudy et touchant au Pré-de-Sept-Deniers se trouvait le quartier de la Pescadoure. Ce nom est ancien, car le cadastre de 1571, en parlant, au onzième moulon, d'une pièce de terre appartenant aux bailes de l'Œuvre de Notre-Dame-de-la-Nativité, en l'église de la Daurade, indique qu'il confrontait, d'un

côté « au chemin tirant de la croix de Pescadoure, au Pred-de-Sept-Deniers ». C'était vraisemblablement un lieu où se réunissaient les pêcheurs qui n'avaient plus qu'à traverser le pré de Sept-Deniers pour atteindre le rivage de la Garonne. On avait coutume, en effet, dans nos contrées, d'appeler pescadoures les lieux de pêche. Nous n'oserions soutenir cependant d'une façon absolue que telle fut, dès le principe, l'origine du nom de « la Pescadoure » donné au quartier qui nous occupe, car le cadastre Grand-Voinet nous parle d'une « veuve Pescadoure » qui possédait une vigne dans le même capitoulat. Les ascendants du mari n'auraient-ils pas eu des possessions dans ce quartier avant 1571 ? Dans cette hypothèse, étant donné les habitudes locales, on aurait bien pu appeler le terroir du nom de ce propriétaire. La précédente explication nous paraît cependant la plus vraisemblable. » Il faut rectifier, dans la première explication, le nom cité. Le cadastre de 1571 porte en réalité « croix des Pescadours », un masculin pluriel !

Pescadours (rue des) — Ancien nom de la rue des Blanchers.

Pescayre endurcit (*al*) (Au pêcheur endurci) — Enseigne d'un magasin, proche de l'école des Beaux-Arts, avant 1914 ; un « pescaire » et sa « canabiéro » (canne à pêche) y étaient représentés en peinture.

Pesquidoux (rue Joseph de) — Nom donné le 10 mai 1973 à une voie nouvelle à Soupetard, desservant le lotissement « Cité Jardin » et la « résidence Champlain ». Joseph de PESQUIDOUX est né à Savigny-lès-Beaune, en 1869. Il est mort en 1946. Gentilhomme terrien en même temps qu'écrivain, il a décrit les multiples aspects de la vie rustique et demeure le grand « reporter » de la Gascogne.

Pétain (allées Maréchal) — Ancien nom des allées François-Verdier.

Pétain (allées Maréchal) — En 1926, on fit figurer le nom du vainqueur de Verdun, pour une rue du lotissement Blaja, en compagnie de Gallieni et de Lyautey. La délibération de la Délégation Spéciale de la ville du 14 novembre 1940

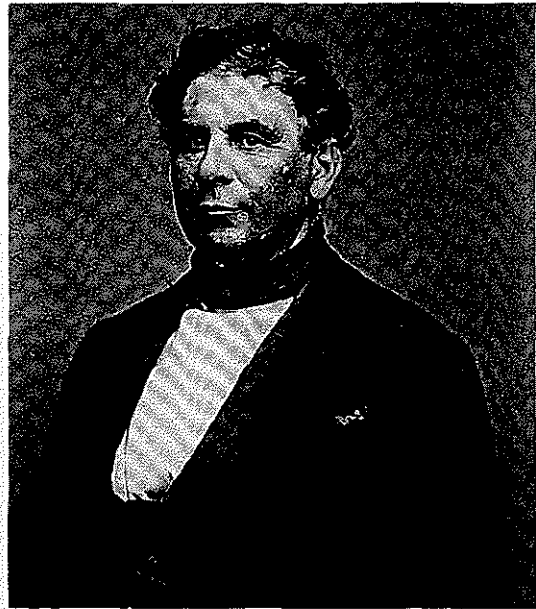
décida : « Le maréchal de France, chef de l'Etat français, a fait à la ville de Toulouse l'honneur de lui réserver sa première visite officielle. La Délégation Spéciale est certaine d'être l'interprète de la population toulousaine qui a acclamé l'illustre soldat au cours des journées des 5 et 6 novembre, en donnant son nom à l'une des grandes artères de la Cité. L'une des plus belles est, sans conteste, les allées Alphonse-Peyrat, qui commencent à l'Arc de Triomphe pour se terminer au Grand-Rond, desservant les plus beaux quartiers de la ville. En conséquence, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous proposer de prendre la délibération suivante : La Délégation Spéciale décide : les allées Alphonse-Peyrat porteront désormais le nom d'allées Maréchal-Pétain. » A la Libération, le nom de Pétain disparut, cédant la place à Forain-François-Verdier (voir ce nom).

Pétain (rue Maréchal) — Ancien nom de la rue Frédéric-Petit.

Peter Pan — Confection pour dames et enfants, 14, rue des Arts (PUJOL Couture, 1933).

Petit (rue) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom « de la rue Marengo à l'Observatoire ». PETIT, « Astronome distingué ».

Petit (rue Frédéric) — Le 14 novembre 1940, l'ex-rue Maréchal-Pétain devenait la rue Frédéric-Petit. Jean-Marc-Alexis-Frédéric PETIT, né le 16 juillet 1810 à Muret (Haute-Garonne), est décédé le 22 novembre 1865. Chevalier de la Légion d'honneur, membre correspondant de l'Institut depuis le 25 juillet 1848, directeur de l'Observatoire de Toulouse, membre de l'Académie de Toulouse. Veuf de Victoire-Augustine LIAUTAUD, époux de Camille-Charlotte-Clémentine de HALLET d'HALLET, il fut inhumé dans sa ville natale où une rue porte son nom depuis 1887. D'abord astronome à l'Observatoire de Paris, il vint à Toulouse en 1838 où le vieil observatoire de GARIPUY, rue des Fleurs, lui parut bien insuffisant et il s'employa à créer un nouvel observatoire dont Urbain VITRY fit les plans. En 1848, on créa pour lui une chaire d'astronome.



Frédéric Petit.

Petit Bacchus (rue du) — Voir Belle Paule.

Petit Bazar (Au) — Jouets, 26, rue Maurice-Fonvieille (1950).

Petit-Biarritz — Etablissement de loisirs. En 1901, on y crée une piste de « coursing ».

Petit-Bois — Halle couverte, à Bagatelle, aménagée en 1985.

Petit Bois (Villa) — Route de Revel (1925).

Petit Caousou — Nom sous lequel fut désigné le Collège Saint-Louis-de-Gonzague, dans les années trente.

Petit Capitole — Avenue de Lardenne. C'est l'ancien château de Ferrery (voir ce nom). Cette charmante construction, qui avait gagné ce nom d'une certaine ressemblance avec le Capitole du centre-ville, a connu un bien triste sort. Acheté sous la Restauration par la famille de MONTBEL, il fut alors transformé et pourvu de cette façade « Capitoline » ornée de belles terres cuites. En 1932, la Ville en fit l'acquisition ainsi que des huit ha du domaine. Il comprend alors un joli parc qu'un grand corps de bâtiment sépare d'un

vaste terre-plein donnant accès à un petit bois. Sur les côtés du petit bois, des terrains de culture très bien entretenus. « Le but poursuivi par la municipalité était d'installer une colonie scolaire, en attendant que les aménagements intérieurs, qui seront peu coûteux, permettent la création de l'école de plein air où seront recueillis les enfants qui supportent difficilement de longs stationnements dans les salles de classe. L'Orphéon mixte de Lardenne avait demandé la jouissance du domaine pour un concert et un bal champêtre. Le dimanche 17 juillet, dès 15 heures, de très nombreux auditeurs avaient pris place sur les pelouses du terre-plein. Un concert, auquel ont participé l'Orphéon de Lardenne, l'orchestre symphonique du Cercle du Canton Ouest, la Saint-Hubert Toulousaine, MM. CAMBON et SALDOU, forts ténors ; Mlle GESLA, soprane légère, a obtenu le plus vif succès. Avant le bal, M. le Maire a exposé, aux applaudissements unanimes, le but poursuivi par la municipalité, en acquérant ce domaine. » Et le compte rendu poursuit : « ... il y a possibilité d'installer dans ce domaine un théâtre de la nature dont le fond serait adossé au petit bois, en arrière du corps du bâtiment. Le terre-plein est suffisamment vaste pour contenir de douze à quinze mille personnes. » Les études s'éternisèrent. Un projet de pouponnière atteignit une somme astronomique. Seule la « colonie scolaire » fonctionna très fort. Aux gamins succédèrent les réfugiés : Sarrois, Espagnols, Belges, et quantité de gens de toutes nations et de toutes conditions. En 1961, l'irréremédiable est accompli : « Les « occupants » finirent, par la force des choses, de dégrader le château. Et comme on ne faisait plus de réparations depuis longtemps, il fallut un jour prendre la décision de l'interdire, les dangers d'écroulement partiel se faisant sérieux. La nature redevenue sauvage s'est enhardie petit à petit à pénétrer et à s'installer jusque sur les toits et dans les salles d'honneur du château de « La Belle au bois dormant ». La végétation exubérante de ce printemps a voulu parer une dernière fois la noble façade qui apparaîtra dans son lumineux écrin de fleurettes embaumées... Un centre aéré pour les enfants des écoles doit être aménagé sur le domaine. Comme à Bellefontaine où l'on a l'an dernier discrètement jeté bas un château d'un grand âge... Les vieilles pierres disparaissent, et tant pis si nous sommes quelques-

uns à les regretter. » (Guy MONTREAL, *la Dépêche*, 3 avril 1961). En mars 1965, c'est l'euphorie : le Petit Capitole est mis à nouveau en fonction. Le Petit Capitole, c'est désormais cinq chalets accompagnant dans le parc « les lignes strictes et sans fantaisie d'un long pavillon susceptible d'accueillir deux cent cinquante enfants ».

Petit Capitole (Au) — Bazar, 3, rue Baour-Lormian (1950).

Petit Caporal (Au) — Bar-restaurant, 18, rue Bachelier (1935).

Petit Chaperon Rouge (Au) — Tailleur pour enfants, 3, rue de Rémusat (1950).

Petit Chérubin (Au) — Jouets, 11, rue de la Pomme (1950).

Petit Communal — A Lalande, l'un des anciens « communaux » de la ville (voir ce mot). Ce local accueillait la « baloche » du quartier.

Petit Duc (Au) — Chaussures, 1 bis, place Saint-Etienne (1933).

Petit Duc (Au) — Pâtisserie, 42, rue Bayard. Maison Jean IZELIN. Spécialité de gâteau aux noix « Le Voyageur » (1937).

Petit Duc (Au) — Restaurant, 8, rue Alexandre-Fourtanier (1933).

Petite Ardenne (chemin de) — Autre nom du chemin de Basso-Cambo (XVIII^e siècle).

Petite-Brasserie (rue de la) — A la Patte-d'Oie. Ancien nom de la rue du Tchad.

Petite-Brasserie (rue de la) — Ancien nom de la rue Porte-Sardane (voir Brasseries).

Petite-Métairie (chemin de la) — Ancien nom de l'avenue Edouard-Belin.

Petite-Observance — Ou stricte Observance. Autre nom de la réforme franciscaine des frères mineurs de l'Observance, commencée en 1390. A Toulouse, au faubourg Saint-Michel, et aux XV-XVI^e siècles, le vocable est synonyme d'Ob-

servance et la désignation s'applique au couvent de Sainte-Marie-des-Anges et parfois à la rue qui y mène (rue de l'Observance : Achille-Viadieu).

Petite Observance (rue de la) — Voir rue de l'Observance (= rue Achille-Viadieu).

Petites-Sœurs (rue des) — Ancien nom de la rue Paul-Bert.

Petites Sœurs de l'Assomption — Voir aussi Assomption.

Petites Sœurs de l'Assomption — Rue Saint-Jacques. Antoinette FAGE et quatre compagnes entraient, le 17 juillet 1865, dans un modeste logement de la rue Saint-Dominique à Paris. La congrégation des Petites Sœurs de l'Assomption était fondée. Son but principal était de venir en aide au monde du travail, dont la condition était très précaire : salaires insuffisants, conditions de travail inhumaines, embauche des jeunes enfants... Le père PERNET va demander à Antoinette FAGE — trois ans avant que Karl MARX publie *Le Capital* — d'orienter son action dans ce domaine. En 1913, les Petites Sœurs de l'Assomption sont à Toulouse. Cent ans après la fondation (1965), elles sont seize au couvent de la rue Saint-Jacques. Ce sont les premières « travailleuses familiales »...

Petites Sœurs des Pauvres — 130, avenue Jean-Rieux, « *Ma Maison* ». C'est à Saint-Servan, près de Saint-Malo que naquit, en 1839, la congrégation des Petites Sœurs des Pauvres, grâce à Jeanne JUGAN née à Cancale le 25 octobre 1792. Après Rennes, Tours, Paris et d'autres villes, Toulouse accueillait cette œuvre de charité envers les vieillards. Le 17 janvier 1854, la mère Marie-Louise, accompagnée de trois religieuses et de trois novices, s'installait dans un immeuble situé au numéro 42 de la rue Pharaon, et dont les dépendances allaient, d'un côté, jusqu'au numéro 15 de la rue des Régans et, de l'autre, jusqu'à la place des Carmes. Quelques jours seulement après leur installation, le nouvel asile abritait quatre femmes infirmes et avancées en âge, qui se voyaient entourées jour et nuit de la plus tendre sollicitude et ne cessaient de bénir les anges de paix que le ciel leur envoyait pour consoler et sanctifier leur vieillesse.

Le nombre des pauvres s'accrut très vite... C'est ainsi qu'on en pouvait compter cent cinquante en 1863. Il fallut trouver un autre local. Une maison avec jardin, située à la Côte-Pavée, était libre. Des dons généreux permettaient à la congrégation de les acquérir. On était au début de l'année 1867. Des experts tracèrent les plans de construction. Au mois d'août 1868, on se disposait à faire le déménagement de la rue Pharaon. Ce n'était pas peu de chose. Le colonel Toussaint vint, avec ses soldats, prendre les bons vieillards pour les conduire dans leur nouvelle maison. Le 10 juin 1875 fut posée la première pierre de la chapelle. Un legs important rendit possible la construction de la buanderie en 1882. En 1884 fut construite l'aile de 22 m attenant au bâtiment central. En 1887, on agrandit l'aile réservée aux femmes, achevée en 1895. La maison accueillit, en outre, les soldats blessés de la guerre de 1870, et une « ambulance » en 1914-1918. Sur les marchés toulousains, on connaissait la légendaire et populaire charrette des Petites Sœurs des Pauvres. Elle en repartait toujours bien chargée de victuailles...

Petite Vitesse (rue de la) — Nom donné vers 1885 en raison de la desserte du service de la « Petite Vitesse » type de messageries assurée par la Compagnie du Midi, à la gare Saint-Cyprien.

Petit François (Le) — Tricotage, 25-27, rue de Fenouillet (R.E. BAYLAC, 1933).

Petit Gragnague — Nom d'un domaine au sud du quartier des Sept-Deniers et au nord du bassin de l'Embouchure ; il appartenait, au siècle dernier, à la famille RAYMOND. Ce nom lui fut donné, en souvenir de sa seigneurie de Gragnague, par le conseiller au Parlement Jean de CAULET qui y fit planter le parc existant encore en 1910. François-Joseph de PORTES-PARDEILHAN, conseiller au Parlement, acheta ce domaine le 29 décembre 1752 et le revendit vingt-cinq ans après au marchand de bois Dominique ROQUES. Il est, aujourd'hui, propriété de la Ville et, après avoir été colonie de vacances, siège du Sporting-Club des Sept-Deniers, Foyer Léo-Lagrange, asile de réfugiés

Belges, il abrite une école maternelle, inaugurée en juillet 1952, et une partie du collège d'enseignement général des Amidonniers.

Petit-Jacques (impasse) — Voie créée à la suite du lotissement Bezy, ainsi que la rue des Charmilles, sur demande du 12 janvier 1933 et avis favorable du Conseil municipal du 27 mars. Le nom viendrait du *Petit Jacques*, roman de Jules CLARÉTIÉ [COPPOLANI].

Petit Joinville (Au) — Café-hôtel, 21, boulevard de Strasbourg et 26, place Victor-Hugo (CHABAU, 1935).

Petit Lazari — Voir Lazari.

Petit Louvre (Au) — Hôtel, rue de la Poste (= rue John-Fitzgerald-Kennedy) et 8, rue Rivals (1905).

Petit Luxe (Au) — Nouveautés, 14, rue Saint-Rome (1933).

Petit Marin (Au) — Costumes de petits garçons, 22, rue des Lois (Mlle BASTIER, 1905).

Petit Montrabe (rue du) — Plan TAVERNIER.

Petit Mousquetaire (Au) — Bar, 52, boulevard Carnot (1933).

Petit Navire (Au) — Bar, 11, place Olivier (1949).

Petit Nice (Le) — Bar, 41, rue Gambetta (1950).

Petit Niquet (Le) — A Pouvourville. L'ADIMEP (Association pour le Développement de l'Informatique et de la Médecine Préventive) y acquiert un groupe d'immeubles en 1984.

Petit Paris (Au) — Chemisier, 42, puis 16, rue d'Alsace-Lorraine (1896 ; Alexandre, 1905 ; Alexandre GASTON, 1950).

Petit Périole (lieu-dit et chemin) — Devient en 1914, rue de la Chaumière. Au même lieu, en 1925, a été ouverte la rue Rosette (lotissement Papay).

Petit-Poucet (bar du) — 4, rue de la République (1950).

Petit Poucet (Le) — Costumes d'enfants, 28, rue des Changes (1933).

Petit-Prince (avenue du) — Nom donné le 8 décembre 1975 à une voie de liaison organisée, en décembre 1982, pour la desserte du parc du Petit Prince. Allusion à l'ouvrage d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*, paru en 1943.

Petit Prince (résidence du) — A Saint-Michel (Européenne d'Investissement, 1987).

Petit Riche — Brasserie, 8, rue de la Poste (= rue J.-F.-Kennedy) (1950).

Petit Robinson (Au) — Bar-restaurant, 239, route d'Albi.

Petit Saint-Aubin (Au) — Confection pour dames, 31, rue de la Colombette (1920).

Petit Saint-Thomas (Au) — Mercerie, tailleur pour enfants, 10, rue des Changes. Maison fondée en 1862 (J. LACROIX, P. BOUSQUET gendre, successeur, 1917 ; Mme BOUCHARD, 1920).

Petits Augustins — Ou religieux augustins déchaussés, établis par ordonnance du 26 juin 1655, de Pierre de MARCA, archevêque, dans l'ancien hôpital Notre-Dame-du-Puy, au débouché de l'actuelle rue Saint-Antoine-du-T. Le qualificatif accompagnant leur nom était destiné à les distinguer des « Grands » augustins, les frères ermites de Saint-Augustin, leurs proches voisins de la rue des Arts ; on les appelait aussi les pères de Saint-Georges. Leur église fut reconstruite en 1780. A la Révolution, il ne restait que douze religieux. Eglise et couvent furent vendus comme biens nationaux en de nombreux lots. En 1808, tout avait disparu, au profit de nouveaux alignements.

Petits-Augustins (rue des) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Saint-Georges (= rue Paul-Vidal). « Dans cette rue était une entrée du couvent des Petits-Augustins. »

Petits Champs (Les) — Résidence, place Marengo (SOPRA, 1987).

Petits Jardins (Les) — Au terrain Sénac, Grande-rue Saint-Michel. En 1933, se tenaient des séances d'exercices pratiques de jardinage (potager et fleurs) tous les mardis après-midi.

Petit Tailleur (Au) — 26, puis 22, rue Riquet (HERMET, 1920).

Petit Trianon (Au) — Pâtisserie, 64, boulevard de Strasbourg (A. BES, 1950).

Petit Versailles (rue du) — Ancien nom de la rue Lafayette.

Petra lata — Voir Peyrolade.

Pétrarque (rue) — Nom donné en janvier 1937 à la rue Lespinasse.

Petre (rue) — Voir Peytre.

Petronum — Voir Peyrou.

Pétunias (impasse des) — Nom donné le 15 janvier 1980 à une voie commençant à l'impasse des Dahlias, dans le lotissement « les Troènes » créé par la société HLM des Chalets.

Peuple (place du) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place Perchepinte.

Peuple (rue Le) — Nom donné en 1794 à la rue de la Bourse.

Peupliers (impasse des) — Nom donné à la partie de la rue des Peupliers, mise en impasse par la création de la pénétrante nord.

Peupliers (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Pey — Voir Pierre (prénom) et Puy (graphie fautive).

Peyra — Voir la Pierre.

Peyras — Bonneterie, 10, rue de la Bourse (1949) puis 10, rue Peyras (R. BLINDER, 1950).

Peyras (rue) — Ancien nom des rues Antonin-Mercié et Genty-Magré.

Peyras (rue) — CHALANDE 246 — La rue Peyras est une section du très ancien itinéraire reliant la Daurade à la porte Saint-Etienne. Elle en fut la partie centrale et principale. Au cours des temps, le nom s'appliqua à un tronçon de plus en plus réduit. A l'origine, la *carr. Payranis* s'étendait de la rue Temponières à la rue Cantegril. Il y eut même une *carr. Payranis antiquis* (1390), s'opposant probablement à une *carr. Payranis* plus récemment dénommée. Quand, en 1310, les augustins viendront s'y établir, la partie longeant le monastère prendra le nom de *carr. Augustinorum sive de Payranis* (XIV^e-XV^e siècles). Ce sera la rue des Augustins (XVII^e siècle) et la rue du Musée (XIX^e siècle), le percement de la rue d'Alsace-Lorraine fragmentant cette partie en rue Genty-Magré et rue Antonin-Mercié. La rue Payras est devenue Peyras, par contagion avec peyre, pierre, sens que ne comportait pas son étymologie ; le nom n'est plus porté que par le court tronçon entre les rues des Tourneurs et des Changes.

Peyrat (allées Alphonse) — Ancien nom des allées Forain-François Verdier. Quand, en 1940, le nom du Maréchal PETAIN fut substitué à celui d'Alphonse PEYRAT, on put lire dans *l'Auto* : « Sans doute, ce dernier nom disparaît. Que représentait-il exactement ? Toulousain authentique, Alphonse PEYRAT fut, avec le talent en moins, une sorte de précurseur de RENAN. Mais ce n'est pas tant l'historien et le critique que la municipalité SERRES avait voulu honorer en donnant son nom à l'une des plus belles promenades de la ville, que le politicien sectaire, auteur d'une apostrophe : « Le catholicisme, c'est là l'ennemi » que son ami GAMBETTA devait rendre célèbre en modifiant en : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » A notre avis néanmoins, le nom de PEYRAT mériterait de demeurer dans la liste des rues de Toulouse, mais transféré au profit de son homonyme Napoléon PEYRAT le pasteur protestant ariégeois, auteur d'une *Histoire des Albigeois* passionnée à la manière de MICHELET, mais auteur surtout d'un extraordinaire poème, *Roland*, publié en 1833, l'un des chefs-d'œuvre de la poésie romantique. »

Peyrat (groupe scolaire Alphonse) — Place du Busca — Décidé à la délibération municipale du 26 mars 1924, il fut construit en 1925 et 1926 sur adjudication du 10 janvier 1925. L'école de garçons (MILLOZ architecte) est inaugurée le dimanche 2 octobre 1927. On lui donna plus tard le nom de groupe scolaire Jean-Jaurès (voir ce nom).

Peyre — Voir Pierre (prénom).

Peyre-Escalle (chemin de) — C'est l'ancien chemin d'Escalle ou de Lescalle. L'étymologie « peyre-escalle, pierre écailleuse d'après la nature du sol aux abords du chemin » est difficilement soutenable.

Peyresourde (rue de) — Nom donné en 1957 à une voie nouvelle.

Peyriolas — Voir Périole.

Peyrolade (château de) — Situé au coin des rues des Teinturiers et du Chairedon, une vaste construction antique a subsisté jusqu'au XIX^e siècle. ESQUIÉ écrit : « En 1866, la Ville a fait démolir pour l'établissement de la nouvelle école qu'elle a construite à l'angle formé par le côté nord-ouest de la rue des Teinturiers avec la rue du Chairedon un mur très épais ayant l'apparence d'une construction gallo-romaine. Le parement extérieur de ce mur était en pierres dures de petit appareil (ayant 0,10 m à 0,12 m de côté) sur une hauteur de 1,50 m environ à partir du sol, et en briques et cailloux dans la partie au-dessus. Ce mur faisait incontestablement partie de l'ancien château de « Peyrolade » et un tuyau vertical en poterie de 0,14 m de diamètre bâti dans son épaisseur semblerait indiquer qu'il supportait un réservoir ou l'aqueduc qui conduisait les eaux de la Cypièrre soit audit château de Peyrolade, soit à l'intérieur de la ville. »

Ce mur mesurait 28 m de long, 3 m d'épaisseur et 8 m de haut. On y a vu un bassin d'épuration des eaux de Lardenne, avant leur traversée de Garonne, ou même un point de distribution d'eau aux thermes du faubourg Saint-Cyprien (DUMÈGE). En fait, son éventuelle destination hydraulique reste inconnue. Il faut penser que ces vestiges ont pu faire partie d'un élément du rempart de la Cité, avant que la Garonne ne

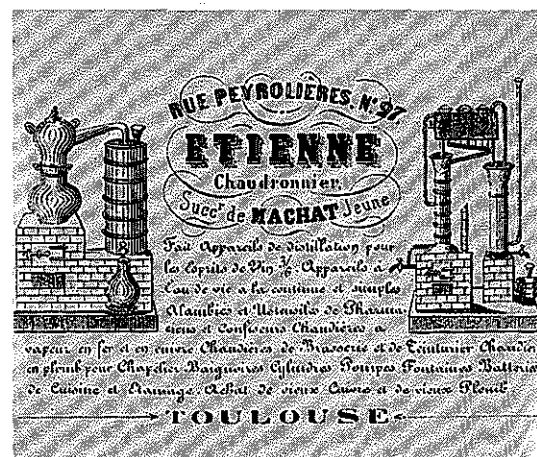
change de cours. L'étymologie, si elle est claire (*petra lata*), reste inexplicquée quant à la raison du nom. La plus ancienne mention du nom est de 1168 (*curia de Petra Lata in villa Sancti Cypriani*). Les mentions abondent après le XIV^e siècle (*lom de Peyrolada... apud Petram Latam...*). Le « château » de Peyrolade est aussi appelé la Cavalerie.

Peyrolade (grand-rue) — Ancien nom de la rue Marie-Magné.

Peyrolade (rue) — Ancien nom de la rue des Teinturiers.

Peyrolade (rue) — Dans tous les plans et répertoires anciens règne une grande confusion quant à l'attribution du nom de Peyrolade à une voie publique. La rue actuelle n'est qu'une survivance, transplantée, de ce qui fut la rue Peyrolade, qu'on appelle aujourd'hui rue Marie-Magné, la rue actuelle étant plutôt l'ancienne rue des Feuillantines. Comme pour la Croix-Baragnon, et quelques autres exemples, l'axe de la voie porteuse du nom s'est déplacé de 90°. Elle se serait appelée rue des Infidèles au XVIII^e siècle ; sous la Révolution, VERGNES avait proposé le nom de rue des Convaincus, mais on lui préféra celui de rue Filiale.

Peyrolières (rue et place) — CHALANDE 190 — Le nom ancien est *carr. payrolieriarum* ou *payrolieriorum*, de *payrolieris* ou *carr. de payrolieras*, formes équivalentes. La graphie pey- est récente.



On a vu dans ces premières formes la désignation des fabricants de « payrols », chaudrons, « qui l'habitaient et qui l'habitent encore », dit CHALANDE. Les jeux sont donc faits, et toute autre explication vaine, y compris un rapprochement avec le nom de *carr. puthei roderii* que la partie sud de la rue porta. Un détail amusant montre la fragilité des étymologies les plus sûres. En 1595 vivait sur la paroisse de la Daurade, Pierre OLIÈRES, qui était... payrollier ! Ce nom de peyrolières s'est appliqué à l'ensemble de la rue actuelle, débordant même, jadis, sur la rue Gambetta. Mais, très sectionnée, chacune de ses parties a été diversement nommée : rue Gambetta, rue des Balances, rue des Argentiers, rue Peyrolières, rue du Bourguet-Nau, rue du Pont Vieux, rue Giponniers, *carr. Puthei Roderii*, rue Balestières, rue de la Daurade.

Ce sectionnement se retrouve dans les noms « révolutionnaires » de la rue. Pour VERGNES, la rue Balestières devait s'appeler rue des Bienfaiteurs et la rue « Peyrouillères » rue des Patriotes. Le tableau de l'an II distingue la rue du Bourguet-Nau, appelée rue Révolutionnaire

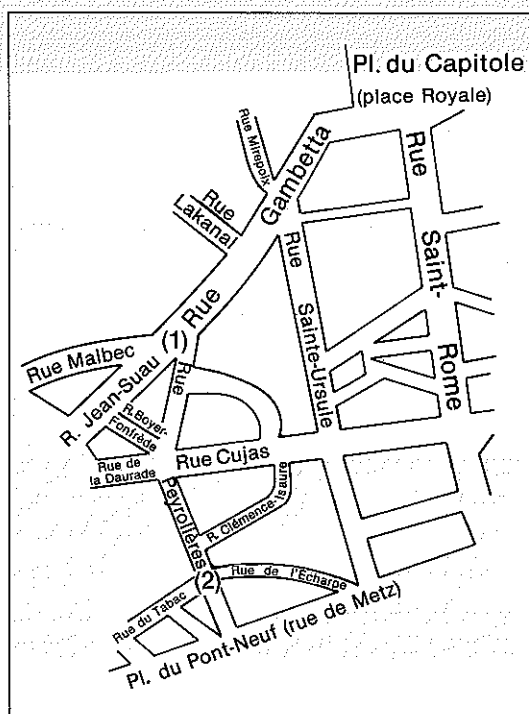
et la rue « Peyrouillères » rue Patriotisme. BRÉMONT écrit en 1854 : « Ayant proposé de donner à la rue des Balances le nom de rue Raymond-les-Comtes, puisque celle-ci fait suite à cette dernière, le mot Peyrolières étant aujourd'hui insignifiant, on ferait bien de le remplacer par le nom historique de Raymond-les-Ducs. La « place » Peyrolières n'est que le carrefour des rues Jean-Suau, Malbec et Peyrolières. Le puits de la roue se trouvait au carrefour des rues Echarpe/Peyrolières. Le tableau de l'an II fit de la place Peyrolières, la « place Nationale ! » BRÉMOND affirma qu'il y existait un pilori, un puits et un ormeau.

Peyron (rue) — Ancien nom de la rue de Rieumes.

Peyrot — Moulin sur le Touch, près du Calquet (1920).

Peyrou (café du) — 3, puis 5, place du Peyrou (F. MILHAU, 1905 ; HENRI, 1950).

Peyrou (place du) — Élément de l'itinéraire allant du pont Saint-Pierre à Saint-Sernin. Il garde la trace du dépôt de pierres entreposées pour la construction de la grande église, et son nom ancien était : *apud Petronum, petroni Sancti-Saturmini, loco de Petrono...* devenu *loc dit al Peyro, del Peyro*, enfin du Peyrou. Les explications fantaisistes du nom ne manquent cependant pas : CATEL semble croire qu'il s'agit d'un petit pilier de pierre. « ... Il y avait anciennement un couvert sous lequel estoit l'image de saint Laurens, sur une grosse pierre, ainsi qu'il est dit dans une vieille enquête, et veüe figure où ladite image estoit représentée. Mais depuis ce couvert est tombé ou a esté abbattu, et l'image de saint Laurens a esté remise à un pilier qui fait coing de la rue del Peyrou allant vers les Estudes. Il est faicte mention du Peyrou dans un ancien Poète de ce pays, nommé Bertrand de BORN... *al prat comtal cost al Peyro.* » Pour BRÉMONT : « Là se trouvaient un amas de masures habitées par les familles les plus pauvres de notre ville, de sorte qu'on appela, par dérision, *Lé Peyrou*, en 1600, rue Saint-Laurent. Avant la Révolution, rue du Puits de Lauzun, et en 1794, rue Franklin. Cette rue, aboutissant à la place et au bâtiment de l'ancien collège



(1) « Place » Peyrolières.
(2) Le « Puits de la Roue ».

Saint-Raymond, devrait porter aussi ce nom, qui appartient, sous plusieurs rapports, à l'histoire toulousaine. » Il suffit d'ajouter, aux tentatives de changement de nom, celle de VERGNES qui voulait : rue des Courageux.

Peyrou (rue du) — Ancien nom de la rue des Salenques et de la rue Emile-Cartailhac.

Peyrou-bar — 1, place du Peyrou (HENRI, 1950).

Peyrouset (rue) — Voie créée vers 1870. Elle porte le nom d'une famille du lieu.

Peyrouset (rue Traversière) — Ancien nom de la rue Germain-Pilon.

Peyssoneria, Payssoneria, Peyshonaria (*ala, sive*) — La Halle, ou le marché au poisson (voir rue Saint-Rome).

Peyte (rue) — Nom donné vers 1880 ; associée à la rue Montcabrier, la rue perpétue le nom de la famille de PEYTES de MONTCABRIER.

Peytre ou **Pètre** (rue) — Ancien nom de la rue Blaise-Pascal.

Phalsbourg (hôtel de) — 12, rue Saint-Jérôme (1950).

Phalsbourg (rue de) — Ancien nom de la rue Paul-Mériel. Phalsbourg (Moselle) est l'une des villes dont le nom avait été donné en 1873 pour commémorer les faits d'armes de la guerre de 1870.

Pharaon (rue) — CHALANDE 101 — On a coutume de dire que son nom n'a rien à voir avec le pharaon d'Egypte, même si *la Dépêche* du 28 juillet 1972 titra l'un de ses articles : « La Chapelle des Pharaons », en parlant de la chapelle Saint-Antoine. Ce drôle de nom n'est que le terminal d'un long « jeu du téléphone » dont le point de départ serait la *carr. Ramundi de Alfaro* en 1276. En 1941, *l'Auta* s'interroge encore sur l'identité de ce Raymond : un marchand de farine, peut-être ? Sinon, un propriétaire notable ? CHALANDE avait proposé, dès 1919, d'y voir le Raymond d'Alfaro, bailli

du comte Raymond, qui dirigea, le 28 mai 1242, le massacre des Inquisiteurs d'Avignonet. Ajoutons qu'Alfaro est une ville d'Espagne, à 67 km de Logrono, et que le patronyme ALFARO truffe le moindre dictionnaire espagnol de quantité d'hommes célèbres. On serait donc passé, par la rue Pharaon, de l'Espagne à l'Egypte ! Or l'intelligentsia archéologico-toulousaine a réussi à faire renaître Raymond d'Alfaro sur plaque, sans attenter à Pharaon qui demeure. La rue s'appela aussi *carr. Sancti Anthonii Lezati*, voire grand-rue Saint-Antoine. Ce n'était, à l'origine, qu'une section de la « Grand rue » la *carr. Majori* terminant l'itinéraire Saint-Rome, Changes, Filatiers. A la Révolution, la rue Pharaon manqua d'être rue des Incorruptibles (VERGNES) elle fut inscrite : rue Liberté.

Qui était ce Raymond d'ALFARO ainsi célébré par sa rue ? « Guillemette, fille de Raymond VI, épousa, à une date impossible à préciser, un chevalier navarrais nommé Hugues, originaire du château féodal d'Alfaro situé au confluent de l'Ebre et de l'Aragon. Elle lui porta en dot, soit à l'occasion de ses noces, soit après la mort de son père, survenue en 1222, et en vertu du testament de 1209, ou d'une donation, les biens de Saint-Jory et de Montlaur. Une lettre du 8 juin 1267 d'Alphonse de Poitiers et divers documents des archives de Merville et du Donjon prouvent que ces deux seigneuries devinrent effectivement le domaine féodal des ALFARO appelés quelquefois Alfar et Alfier. Par son intelligence et son dévouement Hugues gagna le titre de sénéchal de l'Agenais rattaché, depuis l'an 1194, au comté de Toulouse, devint célèbre en servant avec une fidélité indéfectible la cause de Raymond VI pendant la guerre des Albigeois. De son mariage avec Guillemette il eut plusieurs fils, dont l'aîné, Raymond d'ALFARO, hérita des seigneuries de Montlaur et de Saint-Jory. Le nom de Raymond d'ALFARO apparaît pour la première fois dans l'histoire, à l'occasion du traité de Paris. En attendant que le comte de Toulouse se soit complètement soumis aux exigences royales et qu'en particulier cinq cents toises des murailles de Toulouse eussent été démolies et une aussi grande partie de ses fossés comblée, Blanche de Castille, régente du royaume pour son fils Louis IX, fit garder comme otages dans la capitale, vingt jeunes gens des grandes familles du

Midi. Parmi eux se trouvait « Raymond, fils du sénéchal Hugues d'ALFARO... ». Rendu à sa famille et à son pays d'origine, Raymond d'ALFARO fut fait chevalier et entra au service de son oncle, auquel le roi ne laissa que la jouissance d'une partie du comté de Toulouse, et il favorisa sa politique d'une façon scandaleuse contre les inquisiteurs envoyés par le pape dans le Languedoc en 1242. C'est sur lui que l'histoire fait retomber la responsabilité du massacre d'Avignonnet où les inquisiteurs s'étaient arrêtés. Raymond d'ALFARO fut du nombre de ceux qui se rendirent le 1^{er} décembre 1249, au Château Narbonnais, et jurèrent solennellement sur les saints évangiles, d'être fidèles à Alphonse, à sa race et à la race de Jeanne, et de défendre leur vie, leurs corps et leurs biens. On ne trouve plus trace de ce seigneur de Saint-Jory après l'année 1253. A cette date, il signe comme témoin une résiliation de contrat. » [J. CONTRASTY].

Phare du Musée (Au) — Vêtements, 17, rue d'Alsace-Lorraine (1908).

Phebus (résidence) — 18, rue Gaston-Phœbus (près du Fer-à-Cheval) (1987).

Philharmonique (Théâtre) — Salle de spectacle, 1847.

Philippe : Féral — Lebon — Ravary (voir ces noms).

Philippe (rue du Commissaire) — C'est l'ancienne rue Leyde, tracée vers 1895. En 1947, on lui donna le nom de rue du Commissaire Philippe. Jean-Marius-Louis PHILIPPE, né le 14 novembre 1905 à Lyon (4^e arrondissement) (Rhône) était domicilié 12, rue de la République à Toulouse, fils de Jean PHILIPPE et de Louise-Marie CORNUT, époux de Julie-Jeanne BOUILLANE. Capitaine chargé de mission de première classe à la Direction Générale des Etudes et Recherches, il est mort fusillé à Karlsruhe en Allemagne le 1^{er} avril 1944 (Voir Philippe, musée Jean).

Philippon-Boursinhac (restaurant) — 174, avenue de Muret (1933).

Phillipe (Musée Jean) — ou Musée de la Résistance et de la Déportation 43, rue Achille-Viadieu. A été créé à Toulouse le 29 janvier 1977, il se trouvait alors dans la « Tour Ronde » de l'ex-prison militaire de Furgolle appelée aussi « Prison des Fleurs », place des Hauts-Murats. Il porte le nom de Jean PHILLIPE qui, commissaire de police à Toulouse, donna sa démission de manière spectaculaire plutôt que d'arrêter des juifs. Arrêté quelque temps après, il fut jugé, condamné à mort et fusillé le 1^{er} avril 1944 à Karlsruhe. Ne pouvant, pour des raisons administratives, se développer dans les bâtiments de l'ancienne prison, il a été attribué au Musée, des locaux désaffectés de l'école Calas ; son implantation définitive avait été prévue dans le complexe de Compans-Cafarelli... Les documents photographiques, les journaux et les matériels exposés font revivre ce que fut la période 1920-1945 :

- montée du fascisme en Italie,
- accession d'HITLER au pouvoir en Allemagne,
- coups de force pour annexer les états voisins,
- guerre d'Espagne,
- guerre 1939-1940 et défaite de la France,
- régime de Vichy et politique de collaboration,
- combats de la France libre et de la Résistance,
- camps de concentration,
- combats de la libération,

le tout se terminant par la punition des coupables au procès de Nuremberg. Dans le cadre du musée, il existe le Centre de documentation Pierre ROUS, riche actuellement de plus de cinq cents ouvrages sur la Résistance et la Déportation.

Philosophie (rue, ou rue de la) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à la rue du Taur.

Phœbus (résidence) — Angle avenue Jean-Rieux et 1, rue Henri-Lenfant (SCI Phœbus, 1976).

Phœbus (rue Gaston) — Nom proposé en 1914 pour le chemin de la Pujade (rue du Maroc actuelle) proposé à nouveau en 1927 pour le même chemin.

Phœbus (rue Gaston) — Voie tracée vers 1880 sous le nom de rue Cahuzac. On proposa, en

1914, rue Maurette pour remplacer Cahuzac. En 1927, on proposa à nouveau rue Maurette, qu'elle portera de 1927 à 1934. En 1934, on lui donne le nom de rue du Dix-Huit-Mars (pour la rue Cahuzac). En mai 1941, on lui donne le nom de rue Gaston-Phoebus, pour remplacer le « Dix-huit Mars », nom jugé inopportun en raison du souvenir de la Commune. Gaston PHOEBUS, comte de Foix et prince de Béarn, est né en 1331 et mort en 1391. Il est le plus ancien auteur en français de tout le Midi de la France, et son *Livre de la chasse* est célèbre. Il avait lui-même choisi son surnom de Phebus (Phoebus !) par référence au Soleil du Panthéon romain. Il écrivait Fébus, sans doute pour simplifier l'orthographe.

Photographie Merlin — 13, rue d'Alsace-Lorraine (LAFARGUE, 1920) et 34, rue de la Pomme (1933).

Photographie Parisienne — 2, rue de Belfort, angle des allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès) (LASSALLE, 1878).

Photo Hall — 2, rue Peyras et 30, rue des Changes (1921 ; ABRIBAT, 1933).

Photo Stella — 79, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Piaf (rue Edith) — Nom donné le 20 octobre 1983, à une voie nouvelle dans le lotissement « Les jardins du Ramelet-Moundi » à Lardenne. Edith GIOVANNA CASSION, « la même Piaf » (1915-1963), fut une chanteuse célèbre par ses interprétations pathétiques de chansons d'amour, réalistes, parmi lesquelles : *Mon légionnaire*, *l'Hymne à l'Amour...*

Piantoni (lotissement) — Au quartier de la Rose-raie, sur les rue et impasse Théodore-Lenôtre (1971).

Pibols (*apud, als*) — Lieu-dit dans le gardiage, au nord de la ville (XIV^e siècle). Un *pibol*, *piboul* est un peuplier.

Piboul (impasse et rue du) — Ancien nom de l'impasse Augustin Thierry et de la rue Beethoven.

Piboul (trou du) — Dans l'Hers, derrière la Juncasse. « Au trou de Piboul », aucun nageur n'osait s'aventurer tant était grande la crainte, entretenue par tous les récits transmis d'une génération à l'autre. En effet, ne disait-on pas que le gouffre avait ses berges minées, que d'énormes cavernes creusées dans la terre produisaient des remous capables d'aspirer le nageur imprudent ? On citait même des noms, parfois imaginaires, de nageurs, pêcheurs ou promeneurs tombés à l'eau par accident et dont le corps n'était jamais remonté à la surface. Le seul énoncé du mot « Piboul » prenait ici un sens de malédiction, amplifiée par la tradition orale et les terrifiants récits de veillée. Constamment enrichie, la légende du « trou du Piboul » a fait frissonner d'effroi de nombreuses générations. » [Marcel THOUREL].

Piboulade (ruisseau de la) — Au nord de Toulouse. Il prend sa source près de Grand Selve et se jette dans l'Hers, à Launaguet.

Pibrac (coin de) — Rue de la Dalbade. Nom porté par deux petites ruelles s'ouvrant près des numéros 5 et 7 (XVI^e-XVII^e siècles).

Pibrac (rue de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom, sur la route de Bayonne, « des seigneurs de Pibrac, dont quelques-uns illustres ».

Pibrac (rue de) — Ancien nom, de 1868 à 1930, de la rue Dufaur-de-Pibrac.

Picard (rue) — Ancien nom de la rue du Capitaine-Escudié.

Picard (rue) — Nom donné à une rue formée vers 1920 dans le quartier de l'Observatoire. S'agit-il de l'abbé Jean PICARD (1620-1682) astronome qui détermina une valeur approchée du rayon de la Terre, en mesurant un arc méridien entre Paris et Amiens ? L'Observatoire de Toulouse était fier de sa « méridienne ».

Picardie (résidence) — A la ZAC de la Terrasse, rue de l'Aude et chemin Mal-Clabel (SOPRA, 1974).

Picardie (résidence) — A la ZAC de la Terrasse, rue de l'Aude et chemin Mal-Clabel (SOPRA, 1974).

Picardie (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Picarel (impasse de) — Nom donné en 1978 à une impasse desservant la cité des Gitans — (voir Gineoust).

Picasso (rue Pablo) — Nom donné le 22 juin 1978 à une voie nouvelle dans le quartier du Mirail. Pablo RUIZ BLASCO Y PICASSO, dit Pablo PICASSO (1881-1973), peintre, dessinateur, graveur, sculpteur et céramiste espagnol, fut l'artiste le plus célèbre du XX^e siècle. Il a exécuté un nombre considérable d'œuvres « expressionnistes » ou « baroques », avec fougue, violence (*Guernica* en 1937). En 1984, un buste de PICASSO, réalisé par un artiste ukrainien a été offert par Valentin ZCOURSKY, maire de Kiev à Dominique BAUDIS, maire de Toulouse, comme témoignage d'amitié entre les deux villes. Le monument a été érigé dans les jardins de Compans-Caffarelli.

Picavet (impasse du Professeur Jules) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle, au Mirail. Nous connaissons le Professeur *Georges* (est-ce de lui qu'il s'agit ?) PICAUVET, né à Auxerre (Yonne) le 20 juillet 1881. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé d'histoire et géographie en 1904, professeur aux lycées de Cherbourg, de Saint-Quentin, de Lille, de 1905 à 1914, docteur ès lettres en 1914, fut mobilisé de 1914 à 1919, puis maître de conférences à la faculté des lettres de Toulouse dès le 1^{er} octobre 1919 et professeur titulaire le 1^{er} novembre 1922. Il est décédé le 31 août 1934.

Piccadilly — Chemisier, 15, rue d'Austerlitz (1950).

Piccard (logis à l'enseigne du) — Place Saint-Etienne (1598).

Pic-Carlit (rue du) — Nom donné à une voie nouvelle le 20 octobre 1983, située dans la ZAC de Firmis. Le Pic Carlit, 2 921 m, se trouve dans

les Pyrénées-Orientales, non loin de la commune de Font-Romeu.

Pic-de-Lanoux (rue) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie nouvelle dans le quartier « Aux Arts ». Le Pic de Lanoux, 2 660 m, se trouve près de l'étang de Lanoux, dans les Pyrénées-Orientales.

Pic-de-Nadre (impasse) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie nouvelle dans le quartier « Aux Arts ».

Pic-des-Madides (impasse) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie nouvelle dans le quartier « Aux Arts ». Le Pic des Madides, 2 663 m, se trouve dans les Pyrénées-Orientales, non loin de la commune de Font-Romeu.

Pic-des-Trois-Seigneurs (impasse du) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une voie nouvelle dans la ZAC de Firmis. Le pic des Trois Seigneurs, 2 199 m, est en Ariège, non loin de Rabat-les-Trois-Seigneurs.

Picha mosca — Voir Pissa mosca.

Pichegru (rue) — Rue à Saint-Cyprien (1860).

Picot (rue Georges) — Voie tracée vers 1900. On hésita longtemps à lui attribuer un nom. Certains plans indiquèrent « rue Saint-Luc » peut-être par erreur. La présence des Arènes du Busca lui fit donner le nom de rue des Arènes. En 1910, ce fut la rue Georges-Picot.

Picot de Lapeyrouse (salle) — Au Muséum d'Histoire Naturelle.

Pidula — Lieu-dit « *in clauso Sancti Michaeli* » (Saint-Michel-du-Touch) (1154).

Pièce de Jacques — Lieu-dit, sur la route de Cugnaux (1929-1933).

Pierre : d'Aragon — Astorg — Barthes — Bayle — Benech — Benoit — Bourthoumieux — Boyer — Brossolette — Brunel « Brunnières » — Camo — Cardenal — Cazeneuve — Coubertin — Curie — Fons — Fontaine — Helier — Jany — Juppont — Laplace — Larousse — Latécoère — Lauzeral

– Loti – Mendès-France – Molette – Proudhon – Rubens – Semard – Souffron – Turpin (voir ces noms).

Pierre – Chaussures, 20, rue Saint-Antoine-du-T (1950).

Pierre (Hôtel de) – CHALANDE 33 – 25, rue de la Dalbade. L'Hôtel de Pierre, dit aussi Hôtel de Bagis, de Clary, Daguin, Calvet-Besson... doit son nom, et une bonne part de sa célébrité, au matériau avec lequel fut construite son opulente façade, faisant contraste avec les maisons environnantes bâties en briques. Il faut observer que ce nom ne peut s'appliquer qu'à la seule façade sur la rue. Tout le reste de cette importante demeure est construit en briques. L'ensemble forme un quadrilatère entourant une cour aux murs de briques et à décor de pierre. En briques également est édifiée, au couchant, la haute façade postérieure, qui donnait jadis sur un jardin aménagé en contrebas jusqu'aux rives de la Garonne, face à l'île de Tounis. Sur son emplacement se tenaient, au XV^e siècle, cinq modestes maisons. Propriétaire de l'une d'elles dès 1524, le conseiller Jean de BAGIS parvint, vers 1535, à acquérir les autres, pour construire une demeure digne de sa condition, en vue de son

installation définitive à Toulouse. Le 5 mars 1538, il passait contrat avec Nicolas BACHELIER et Jean LESCALE, « maîtres maçons », pour l'édification de sa maison, « suivant le plan et pourtraict » qu'ils en avaient dressé, avec le concours de Jean ALBERT, « prier de la Réole », ami du propriétaire. Nicolas BACHELIER, en plus de sa participation à l'élaboration des plans, a pris sans doute part à la taille de la pierre et à l'exécution de la sculpture. Parmi les propriétaires successifs figure François de CLARY, nommé Premier Président en 1611, puis Jean-Joseph DAGUIN, Trésorier de France et Capitoul en 1705, enfin, CALVET-BESSON, qui confia en 1841, à Urbain VITRY, la restauration de l'Hôtel.

Bibl. – COSTA (Georges), L'Hôtel de Pierre à Toulouse, Bull. Soc. Hist. de l'Art Français, 1983, (pp. 33-50).

Pierre (La) Marché et quartier de – CHALANDE 218 – Le marché de la Pierre est mentionné dès 1152 sous le nom de la « place Saint-Pierre » et Saint-Géraud. En 1197, nouvelle mention à propos des mesures à grain. D'après CATEL, ce sont ces mesures, en pierre, qui auraient donné le nom au marché. CHALANDE suppose plus justement qu'il s'agit du banc de pierre sur lequel se juchait « l'indiquant » (voir ce nom). Une halle y fut construite ; le quartier en prit le nom : ... *de petra, la Peyra, la Pierre*... Victime du feu en 1257 et 1408, l'antique marché de la Pierre fut à nouveau détruit en 1463. Le travail de reconstruction fut confié à Jean CONSTANTIN. Le Parlement, par un arrêt du 22 août 1465, lui permit de prélever sur les fruits et revenus du comté de l'Isle-Jourdain, jusqu'à trois cents livres pour les réparations. Il est évident que la reconstruction du marché était essentielle pour la vie de la cité. Le 20 novembre de la même année, un acte porte cession d'une place de banc de boucherie à son ancien emplacement : *in qua ante orribile incendium erat bancus macelli constructus*... sur le second pilier à partir du coin vers les Carmes. L'année 1470 marque sans doute la fin des réparations. Bancs et emplacements sont concédés en nombre par les capitouls : à un boucher, *bancum macelli cum badorca de retro*, 2 cannes de long = 3,59 m ; à des pelhiers : 12 palmes sur 5 = 2,68 m × 1,12 m, pour y tenir une *tabulam pel-*



herie ; autre 12 palmes sur 6 ; autre *pro construendo et hedificando unam tabulam pelherie...* etc. Le marché a alors retrouvé son allure traditionnelle, avec ses piliers, ses passages grands et petits, ses mesures de pierre. Les auberges ont reparu, notamment la Clef, *diversorii clavi*. À proximité, badoriques et installations diverses, celle d'un « grolier » par exemple : *unam capciam... pro suendo grollas*. En 1535, on refait les mesures en pierre. On les renouvelle en 1748 : elles dureront jusqu'à la démolition de la halle, en 1863, pour faire place au « marché couvert » de l'architecte André DENAT. L'édifice, à son tour, succomba au percement de la rue de Metz et à la création de la place Esquirol.

Pierre (place de la) — Ancien nom de la place Esquirol.

Pierre (port de la) — Nom d'une partie en amont du Port Saint-Sauveur, sur le Canal du Midi (XVIII^e siècle).

Pierre (rue de la) — Ancien nom d'une partie de la rue des Changes.

Pierre (rue neuve de la) — Ancien nom de la rue des Quatre-Billards.

Pierre Brenières, peyre breneria — Voir Brunières (Pierre).

Pierre Brunière (rue) — Voir Brunière.

Pierre de Ruppe (Tour de) — CHALANDE 115 – 1 bis, rue du Languedoc. C'est l'une des plus hautes tours de la ville. Elle tient son nom de Pierre de RUPPE (de LA ROCHE ?) capitoul en 1528.

Pierrot (bar) — 41, rue Gambetta (1949).

Pigalle — Bonneterie, 54, rue Gambetta (CHAMBOREDON, 1950).

Pigalle (bar le) — 24, allées Jean-Jaurès. Succède vers 1940 à LALANNE, limonadier.

Pigalle (Le) — Dancing musette, 24, allées Jean-Jaurès. Ouvert le 31 décembre 1945.

Pigalle (rue Jean-Baptiste) — Voie ouverte vers 1880, restée longtemps en projet et portée sur les plans : rue « projetée ». En 1925, on la désigne : rue des Ecoles (des Amidonniers). En décembre 1936, elle devient rue Jean-Baptiste PIGALLE (1714-1785), sculpteur particulièrement célèbre... par le quartier parisien qui porte son nom !

Pigasse (pont de) — CHALANDE 68 — Pont reliant la Halle au poisson à l'île de Tounis. Construit à la fin du XVI^e siècle, il s'écroula, soit par suite d'inondation, soit, tout simplement, par vétusté, en 1608 et 1690, fut reconstruit en 1731, s'écroula encore en 1764 et termina sa carrière en 1767.

Pigeonnier (chemin du) — On ajoute parfois : de la Cépière. Ce nom a été trouvé le 12 mai 1980, pour satisfaire les riverains d'une voie créée dans le « Péricentre » de la Cépière. La voie est en impasse. Le pigeonnier date de la fin du XVI^e siècle. Il se composait alors de huit piliers, huit arcades, et dépendait de la métairie de M. de VIGNAUX.

Pigeonnier du Diable — En 1814, « à la croisée du chemin de Lafourquette et près d'une ferme baptisée le Pigeonnier du Diable, s'élevait une redoute hexagonale armée de quatre pièces. Deux d'entre elles balayaient la plaine et croisaient leurs feux avec ceux du cimetière, les deux autres battaient les hauteurs de Purpan ». [GERSCHWIND].

Pignès (Hélène) — Objets de piété, 15, rue des Arts (Mlle PIGNÈS, 1920 ; DESTRADE, 1933).

Pigni (rue) — Voie créée vers 1916. En mai 1983, la rue a été alignée.

Pilar de Saint-Jacme — Devant la porte « de la Ilha ». De Lisle-en-Jourdain à Saint-Cyprien, était un pilier surmonté d'une statue de Saint-Jacques, *Lo pilar e imagina de sant Jacme*. C'est ce que nous apprend le cadastre de 1478. C'était probablement un jalon de la route de Compostelle, à la sortie de ville vers la Gascogne.

Pile ou face (bar) — 23, avenue de Lyon (1949).

Piliers (rue des) — Ancien nom de la rue des Trois-Piliers.

Piliers (rue des) — Voir Trois Piliers.

Pillat (rue Aristide) — Nom donné le 17 juillet 1960, à une voie nouvelle dans le lotissement « les Finances ». Aristide PILLAT, trésorier payeur général, fut affecté dans le département le 1^{er} décembre 1953. « Il a œuvré au développement des services sociaux de la Haute-Garonne, avec un féroce dévouement allant maintes fois au-delà des forces humaines. » Son souci constant était le bien-être de tous et grâce à ses initiatives, nombre de fonctionnaires des finances purent avoir leur maison ou appartement. Il est décédé le 13 août 1959.

Pilon (rue Germain) — Nom donné en 1947 à la rue Traversière Peyrouset, créée vers 1907. Germain PILON, sculpteur parisien, mort en 1590. En 1914, on avait proposé de l'appeler rue Montanhagol.

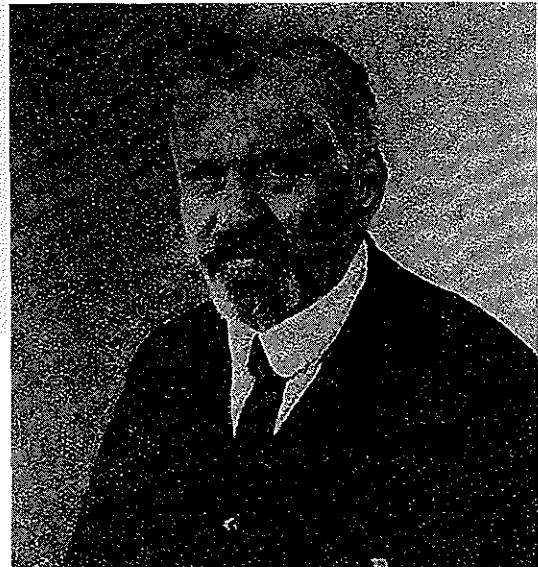
Pilori (place du) — Ancien nom de la place de l'Estrapade.

Piloris — Sur certaines places de la ville étaient des piliers, bâtis en pierre, les piloris, où l'on attachait par des carcans de fer fixés à leur cou, les malandrins condamnés à cette forme d'exposition afin d'être vus par tous, et reconnus éventuellement comme voleurs. Celui de la Daurade, qui existait très anciennement, fut reconstruit en 1675. Il y en avait à Saint-Georges, rue du Crucifix, le côté nord de la place des Carmes-Pharaon, place Mirabel (carrefour Rémusat-Rivals). En 1772, les piloris sont d'actualité. BARTHES indique, pour le mois de février : « Pour se conformer à l'usage de Paris, la nouvelle jurisprudence a trouvé à propos d'attacher au carcan fiché au pilori, ceux qui seraient condamnés aux galères, et cela pendant trois marchés consécutifs, à la Pierre, à la place de la Daurade, et au milieu de la place Royale ; pour cet effet, on a augmenté de trois le nombre des colliers, et maintenant on en voit quatre, là où il n'y en avait qu'un, et dans ce mois nous en avons vu figurer quatre à la fois, trois hommes et une femme, voleurs de chevaux, condamnés à la marque et aux galères perpétuelles, et la femme à l'hôpital pour la vie. »

Pin (canton du) — Serait un ancien nom de la rue des Bûchers.

Pinel — Nom d'une taverne citée par ODDE de TRIORS (1578).

Pinel (place Marius) — Place créée en 1930. Guillaume-Marius PINEL est né le 20 août 1864 à Toulouse, fils de Jean PINEL, menuisier, et de Françoise LAFFONT, couturière. Socialiste, secrétaire général de la Bourse du travail (1893), conseiller municipal (1896-1900), adjoint au maire (1906-1908, 1912-1919, 1925-1928), délégué au Travail et à l'Assistance sociale, il est mort en 1928.



Marius Pinel.

Pins (allée des) — Nom de l'une des allées du cimetière de Terre-Cabade.

Pins (Hôtel de) — CHALANDE 16 - 19, rue de l'Inquisition (place du Parlement). C'est un autre nom de l'Hôtel Chalvet.

Pins (Hôtel de) — CHALANDE 124 - 46, rue du Languedoc. Disparu lors du percement de la rue du Languedoc. Il avait été construit par Jean de PINS, vers 1528.

Pins (rue de) — Ancien nom de la rue Jean-de-Pins.

Pins (rue Jean de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Bouquières.

Pins (rue Jean de) — Voie créée en 1885 sous le nom de rue Prévost, puis sous celui de rue Jean-de-Pins dès 1895. En 1900, elle est mise en état, quoique classée voie privée. Jean de PINS, humaniste, fut conseiller au Parlement, puis évêque de Rieux de 1522 à 1535. Il est mort en 1537.

Pins (villa des) — Boulevard de la Marne (MARTY, 1935).

Pinsaguel (rue de) — En 1608, sur la paroisse de la Daurade.

Piou (impasse Jacques) — Nom donné le 25 janvier 1984 à une voie nouvelle dans le lotissement de la Charbonnière. Jacques PIOU, né à Angers le 6 août 1838. Son père occupa une situation très importante dans ce département ; il fut premier président de la Cour d'appel de Toulouse et membre de l'Assemblée nationale en 1871. Avocat près la Cour d'appel de Toulouse et Député de la première circonscription de Saint-Gaudens, de 1885 à 1893, Jacques PIOU faisait partie du groupe de droite à la Chambre des députés. Aux élections de 1893, quoique non réélu, il obtint une très honorable minorité en recueillant au premier tour 6 139 voix contre 6 989 attribuées à M. BEPMALE qui fut élu. Jacques PIOU a fait partie du Conseil général depuis 1870. Il fit la campagne de 1870-1871 comme chef de bataillon des mobiles de la Haute-Garonne. En 1900, il sera député de Mende. Orateur de grand talent, il est l'auteur de nombreux ouvrages. Jacques PIOU est décédé en 1932.

Pique (rue La) — Nom donné en 1794 à la rue Saint-Michel de Saint-Cyprien (= rue du Chapeau-Rouge).

Piquemil (rue) — Ancienne voie de Saint-Cyprien, qui s'appela longtemps rue de la Treille, puis au XIX^e siècle, rue Saint-Joseph-de-la-Grave. En 1794, ce fut la rue des Délices (nom appliqué aussi à l'ex-rue « Quillemenut »). En 1854, BRÉMOND propose le nom de rue des Tectosages.

Piquepé (rue du Docteur-Jean) — C'est une partie de la rue des Gais-Pinsons, qui reçut ce nom en 1934.

Pira — Métairie à Ferrery, anciennement Nauderic. Elle tient son nom de Michel de PIRA, conseiller au Parlement (1523).

Piscatores, Piscatorum, Pêcheurs (*plateam, carr.*, rue des) — Voir rue des Blanchers.

Pissa mosca, picha mosca, mosca pisha... (*terradou de*) — Lieu-dit dans le gardiage nord, capitoulat de Saint-Sernin (XV^e siècle).

Pisselauque (*ad paissum auconum, ad pais auconem*) — Nom d'un terroir, au nord de la ville (XIII^e-XIV^e siècles).

Pisselauque (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue des Puits-Clos et de la rue du Puits-Vert.

Pisselauque (rue) — Ancien nom de la rue Quilméry.

Pistes cyclables — Un enquête, en 1978, ayant révélé que 175 000 déplacements s'effectuaient chaque jour, dans l'agglomération toulousaine, en « deux roues », dont 43 % en bicyclette, un plan d'ensemble de pistes cyclables fut mis à l'étude. En novembre 1984, près de 9 km de pistes existaient, tracées ou aménagées en divers itinéraires avec plus ou moins de bonheur, et douze pistes nouvelles étaient envisagées.

Pistolet Chinchat (*al*) — Nom de divers établissements, l'un au plateau de la Colonne, l'autre au Pont des Demoiselles, dont l'enseigne faisait allusion au « pain chinché ». Le pistolet était un petit pain, on en frottait la croûte avec de l'ail, on la salait, on l'arrosait d'huile...

Pitet (rue Louis) — Ancien nom d'une partie de la rue Victor-Basch.

Pivert (chemin du) — Nom proposé en 1947 pour le chemin de Villeneuve. Proposition non exécutée.

Pivoines (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Place (café de la) — 12, place intérieure Saint-Cyprien (1933).

Place (café de la) — 20 bis, place Dupuy (1950).

Place d'Arme — Voir place du Capitole.

Place Dupuy (A la) — 23, rue du faubourg Saint-Etienne (= rue des Frères-Lion) (Pierre SICRE Jeune, 1931).

Place Mage (rue de la) — Ancien nom de la rue Mage.

Place Neuve, au Palais — En 1794, devient place « Dessilles ».

Placètes (*las*) ou **Placettes** — Rue des Placettes ou simplement *Las Placettes*. Deux lieux, au moins, ont été ainsi désignés (XVII-XVIII^e siècles), l'un près de la Pierre, l'autre rue des « *Pescadous* » (Blanchers).

Plage (chemin de la) — Nom donné en 1947 à la rue de Debax, ou chemin vicinal 72. Il s'agit de la plage de Ginestous !

Plaine (chemin de la) — Petit chemin rural, élargi en 1985. Une enquête d'utilité publique, le 2 novembre 1984, envisagea « l'aménagement du carrefour CD 15 (route de Seysses), chemin de la Plaine, l'élargissement du chemin de la Plaine et la création d'une voie reliant le chemin de la Plaine au carrefour boulevard de Lariou (!) ».

Plaine (chemin de la) — Ancien nom du chemin du Roussimort.

Plaine (rue de la) — Ancien nom de l'impasse de la Sicile.

Plaisance (chemin de) — Ancien nom du chemin du Ramelet-Moundi.

Plaisance (chemin, ou vieux chemin de) — Ancien nom de la rue Roquemaurel.

Plaisance (rue de) — Ancien nom de la rue Adolphe-Coll.

Plaisance (rue de) — Voie formée au XIX^e siècle. BRÉMOND, en 1866, proposait de l'appeler rue de Loménie.

Plana (impasse Louis) — Nom donné le 15 janvier 1980 au troisième tronçon de la rue Benjamin-Baillaud, coupée en trois tronçons à la suite de travaux d'aménagement du boulevard des Crêtes, de l'avenue Yves-Brunaud, et la création de l'avenue du Commandant-Taillandier.

Plana (rue Louis) — C'est l'ancien « chemin de Soupetard », successeur du chemin de service des métairies et des prés, d'Aiga à Périole. En 1947, on lui donne le nom de Louis PLANA. Louis-Jean PLANA, fils de Raymond PLANA et de Françoise CASAFONT, est né le 26 novembre 1909. Sous l'Occupation, il fut responsable de « France au combat » et du groupe Socialiste Clandestin de la Juncasse. Il habitait alors 6, rue Treich, époux de Mathilde BONAVENTURE. Déporté à Mauthausen (Autriche), il est « Mort pour la France », le 11 février 1945.



Louis Plana.

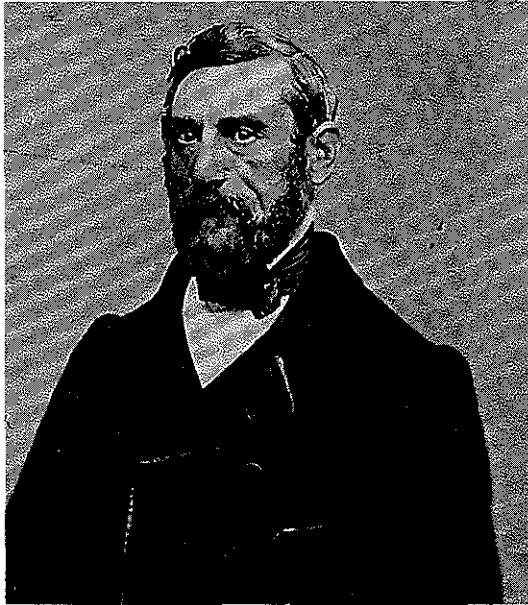
Planard (chemin François de) — Nom donné en octobre 1936 à un chemin allant du chemin du Château-de-l'Hers à la rivière de l'Hers. François de PLANARD, écrivain, est né en 1784 et mort en 1859.

Planche de Balma (A la) — En 1611, semble désigner un passage, sur l'Hers, à la Juncasse. C'est peut-être le même lieu, appelé *a la planqueta* en 1458.

Plan d'Occupation des Sols — Généralement désigné par POS (voir ce sigle).

Plane (chemin de la) — Ancien nom du chemin du Vallon.

Planet (rue Edmond-de) — Voie créée vers 1907, appelée à l'origine rue du Gluten, et nommée en 1922 rue Edmond-de-Planet. Edmond-Marie-François-Joseph de PLANET est né le 20 août 1808. Ingénieur, industriel, il fut vice-président de la Chambre de commerce en 1868, adjoint au maire de 1865 à 1870. Il est l'auteur de nombreux travaux sur les inondations dues à la Garonne et sur la création d'une voie ferrée transpyrénéenne. Il est mort en janvier 1890.



Edmond de Planet

Planquette (rue) — Nom donné en 1933 à la rue « C » du lotissement ROC. Il s'agit probablement de Robert PLANQUETTE, compositeur (1848-1903), l'auteur des *Cloches de Corneville*.

Plantade (rue Louis) — C'est l'ancien chemin de Cagarel, que l'on rebaptisa, le 9 octobre 1980, rue Louis-Plantade. Cette « nouvelle » rue fut inaugurée le 31 mai 1981, en l'absence de plaques, qui avaient été arrachées la nuit précédente ! Louis-Marius-Jean-Michel PLANTADE, fils de Michel-François PLANTADE et de Catherine JEANJEAN, est né à Toulouse le 12 décembre 1891. Epoux de Cécile-Lucie CAZALE, il fut mobilisé en 1911 au 10^e régiment de dragons à Montauban, puis face à l'armée allemande en 1914. Pendant de valeureux affrontements, il est grièvement blessé à la tête, à Moussy, en Lorraine, puis, après trois années de captivité pendant lesquelles il est opéré sept fois, il perd partiellement la vue. A son retour au pays il est décoré de la croix du combattant ainsi que de la croix de guerre avec palme et deux étoiles. Il est décédé, 52, rue de Fondeville, le 20 février 1975.

Plantation (la) — Créée en 1928, « la Plantation », cabaret-dancing, se trouvait initialement dans les sous-sols du cinéma « Les Nouveautés ». Au lendemain de la dernière guerre, les locaux sont rachetés par Mme GALIA qui réaménage totalement le cinéma et transfère le night-club au-dessus de celui-ci. Ce fut notamment (et entre autres) le cadre de magnifiques présentations de mode. Quelques années plus tard, « la Plantation » a été rachetée et transférée dans de nouveaux locaux appartenant à M. SUERE, 2, rue Castellane. Gérée par Mlle GAY, « la Plantation » avait fait peau neuve, et c'est dans un cadre entièrement rénové que ce cabaret à la longue histoire accueillait ses nombreux habitués quand, en février 1981, un incendie détruisit tout. En mars 1985, l'établissement a été définitivement fermé.

Planté (rue Gaston) — Ancien nom de la rue Louis-Lumière.

Planté (rue Gaston) — Voie créée en 1963. Elle a reçu en 1969 le nom de Gaston PLANTÉ, né à Orthez (Pyrénées-Atlantiques) en 1834, mort en 1889. Physicien, il inventa en 1859 le premier accumulateur.

Plantes (Jardin des) — Voir Jardin des Plantes.

Planteur de Caiffa (Au) — Chaîne de distribution de produits alimentaires, 19, puis 17, rue des Lois (1920 ; VALENTIN, 1933).

Plantier (rue) — Voie créée vers 1880. Une famille PLANTIER est à l'origine de son nom.

Plat (logis à l'enseigne du) — Derrière Payras, peut-être rue des Puits-Clos, en 1448.

Plata (La) — « Viandes de premier choix » 20, place Victor-Hugo, Halle des Carmes, et 7, place Roguet (vers 1932).

Platanes (allée des) — Ancien nom des allées Forain-François-Verdier.

Platanes (allée des) — Ancien nom, avant le 3 mai 1955, des allées de l'Île-de-France.

Platanes (avenue des) — Ancien nom de l'avenue Francis-de-Pressensé.

Platanes (boulevard des) — Voie créée vers 1920 où poussaient, à l'origine, des platanes, mais ils ont disparu...

Platanes (café des) — 15, allées Jules-Guesde (PUJOL, 1933).

Platanes (place ou square des) — Ancien nom de la place Jean-Baptiste-Baudin.

Platanes (prairie des) — Aux Ponts-Jumeaux. Devient boulo-drome en 1936.

Platanes (résidence Les) — Au Jardin des plantes (1975).

Platanes (villa des) — Rue d'Assalit (St CALBRE, 1933).

Plat d'Argent (Au) — Voir FÉLIX Frères.

Plateau de Versailles — Ensemble de constructions, sur la hauteur de Pech-David. (Association des Propriétaires du Plateau de Versailles, 1933).

Plateforme (île de la) — Ou de Banlève, dans la Garonne. Emplacement du moulin à poudre, jusqu'en 1840.

Pla Vidal Guilhem, Pla Vidal Guilhelmi (carr. de) — Voir Vidal-Guilhem.

Plaza (cinéma) — 6, place Wilson. Succède en 1938 au Paramount.

Plaza (résidence) — A la Patte-d'Oie (Aymeric Promotion, 1972).

Pleau (rue de la) — CHALANDE 147 — Elle serait appelée rue Malbec et rue Belcastel. Le nom de Lapeau, écrit en deux mots La Pleau, lui vient de la famille de LAPLEAU, probablement de Jean LAPLEAU, procureur à la Cour du Sénéchal, dont l'épouse, Jeanne TABARD, appartient à la famille qui a donné son nom à un quartier de Lardenne. Jean LAPLEAU habitait l'Hôtel, au n° 17 de la rue actuelle. Le patronyme doit certainement indiquer l'origine familiale : Lapeau, commune de Corrèze. A la Révolution, on donna à la rue le nom de Libéralité, alors que VERGNES aurait souhaité : rue des Camarades. Coupée en deux par le percement de la rue de Metz, la rue n'a conservé le nom que dans sa partie orientale. La section à l'ouest est devenue la rue du Colonel-Pointurier. La rue a dû son pavé... à la chapelle de l'Espérance ! Le 13 novembre 1877, considérant le grand nombre de fidèles qu'attirait cette chapelle, le Conseil municipal décida le pavage de la rue « à l'alsacienne ».

Pleiade (La) — Résidence, 27-30, boulevard de la Marne (1972).

Pleïades (résidence Les) — 17, avenue de Rangueil (SEERIS, 1987).

Plessis (Le) — Villa, route de Lombez (Alph. BUISSON, 1950).

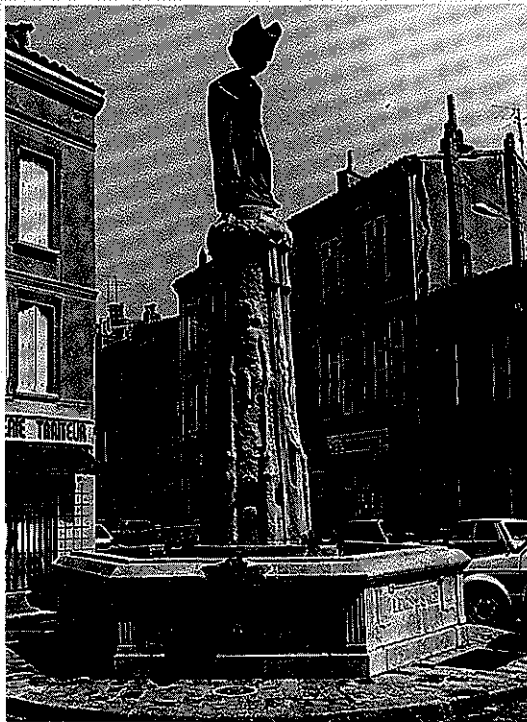
Plohis (rue) — Nom proposé en 1878 pour l'une des rues nouvelles du quartier industriel des Amidonniers qui portaient les noms de rue du Coton, rue du Crin, etc. PLOHAIS est « l'un des industriels courageux qui ont laissé dans notre ville, des souvenirs ». En fait, c'est surtout

le souvenir des rivalités entre les deux filateurs concurrents, PLOHAIS et BOYER-FONFRÈDE. Un décret de 1813 ayant réglé leur différend, les ex-ennemis se retournèrent contre les industriels situés en aval du canal du Bazacle, sous prétexte que la chaussée d'aval engorgeait les meules d'amont ! En 1807, l'usine PLOHAIS « occupe journellement soixante ouvriers, et, malgré leur petit nombre, offre au public divers objets d'industrie. On trouve dans le même local : une filature de coton ; des moulins et hachoirs pour le tabac et la garance ; des tours pour tourner le fer, le cuivre et le bois ; des pilons pour pulvériser les drogueries ; une carronnerie ; une tissanderie ; une teinturerie de coton rouge ; une blanchisserie de toiles, cotons, fils, etc. M. PLOHAIS a son entrepôt place du Pont ». C'était l'un des locataires de l'Hôtel d'Assézat.

Plombiers du Languedoc (Les) — 12, place de la Trinité (1933).

Podapé — Voir Poudepé.

Poésie romane (la) — Statue inaugurée le 2 mai 1913 sur la place de la Concorde (voir à ce nom).



La poésie romane.

Poids-de-l'Huile (rue du) — CHALANDE 426 — Son plus ancien nom est *carr. Romengariis* ou *Romenguieras*. Or une *roumeguiero* ou *roumenguiéro* est un lieu rempli de ronces... Si cette étymologie est vraie, elle laisse imaginer un paysage bien imprévu pour ce coin en plein centre de la ville. Le nom de rue du Poids-de-l'Huile apparaît plus tard, au XVII^e siècle, et s'explique par l'entrepôt des huiles et salaisons en attente d'être pesées, dans l'une des dépendances de la Maison Commune. Sur le tableau de l'an II, on adopta : rue Caton ; BRÉMOND (1854) voulut rue du Capitole, proposition qui sera reprise en 1881 ; en 1875, une pétition du 30 août demanda : rue de Mulhouse, « à cause de l'inondation » ; en 1878, le vœu se porte sur : rue Voltaire ; en 1886, on cherche à loger « Pasteur ». Le-Poids-de-l'Huile demeura...

Poids des Carmes (rue du) — Ancien nom de la rue des Prêtres.

« **Point ?** » (Point d'interrogation) — Restaurant, 3, rue Clémence-Isaure (CUIROUX, 1933).

Pointe, punto, puncta... — Lieux-dits en divers points où deux voies bifurquent, formant un angle plus ou moins aigu : routes d'Espagne et de Seysses à la barrière de Muret ; chemin Saint-Roch et avenue Jules-Julien, etc.

Pointurier (rue du Colonel) — Nom donné en 1947 au secteur ouest de la rue de la Pleau en l'honneur du colonel POINTURIER qui fut un résistant membre de l'Armée secrète.

Poisson (rue du) — Nom donné à une voie créée vers 1913, pour laquelle on proposa les noms de rue des Coquelicots (1914), et Eugène-Lapierre (1927). Son nom viendrait du point de stationnement de la baladeuse d'une marchande de poisson.

Poissonnerie (rue de la) — Ancien nom de la rue (ou descente) de l'ancienne Halle aux Poissons.

Poitou (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Poker-bar — 1, rue Temponières (1950).

Pol (garage) — 15 bis, rue Arnaud-de-Molles (1950).

Polastron (route de) — Autre nom, avant 1914, de la route de Cugnaux, devenue route de Saint-Simon.

Pôle Nord (Au) — Fourrures, 24, rue des Arts (1933).

Poleris, Polières (*carr. de*) — Ancien nom de la rue Malcousinat.

Polinaires (rue des) — CHALANDE 51 — L'antique *carr. Polinatorum* n'a jamais changé de nom, qui est en français : Polinaires, sauf bien entendu pendant l'épisode révolutionnaire, quand VERGNES envisagea : rue des Terribles et quand le tableau de l'an II enregistra : rue Naïveté. BRÉMOND qui, pour une fois ne propose rien, rapporte que le nom de « polinaires » viendrait de ce que « dans cette rue était un couvent de femmes sous le patronage de sainte Appolline ». On admet cependant que ce nom « doit lui venir très probablement de la corporation des polisseurs ou brunisseurs de métaux qui l'habitaient autrefois ».

Politiques (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Etienne.

Polygone — Il fut créé en 1804, en annexe de l'École d'Artillerie. En 1807, on pouvait écrire : « Le Polygone pour le tir des bouches à feu, établi hors la porte Saint-Cyprien, à deux mille mètres environ de distance de cette ville, est en activité depuis trois ans, quoique sa butte n'ait encore atteint que les deux tiers de son élévation projetée ; une batterie de siège et une de mortiers, placées sur le commencement d'une courtine qui doit être suivie d'un front entier de fortification, présentera, par la suite, le spectacle imposant du simulacre d'un siège et d'une tranchée. La plus grande partie des bâtiments nécessaires au parc est terminée ; et tandis que de belles allées offriront au public l'agrément de la promenade, une jeunesse guerrière et adroite s'exercera journellement au maniement d'une arme si souvent fatale à nos ennemis. » Pour stimuler cette « jeunesse guerrière », des

concours furent par la suite organisés, et le vainqueur du meilleur tir était promené sur un char à travers la ville en grande manifestation. Mais le Polygone servit aussi à des activités pacifiques. Ainsi, vers 1859, des courses de chevaux s'y déroulent certains jours : « ... Ce jour-là surtout, toute la ville est en mouvement. Elle a un air de jeunesse et de bonheur qui fait plaisir à voir. C'est un bruit étourdissant de chevaux et de voitures. Au retour du Polygone, qui sert de champ de courses, le défilé dure près de deux heures, et l'on compte sur le pont jusqu'à trois rangées de sièges occupés par des dames en grande toilette. Car, en ce jour solennel, la ville revêt ses habits de fête. Le luxe est partout, sur ceux qui passent, et sur ceux qui regardent passer. » Enfin, le Polygone servit de premier terrain d'aviation. En 1911, dans une revue jouée aux Nouveautés, on chanta :

Ce fut au Polygone
Un spectacle épatant
Tout près de la Garonne
Un jour de vent d'autan...

Polygone (avenue du) — Voie créée en 1886, mais disparue en 1916 dans l'extension de la Cartoucherie.

Polygone (café du) — 82, avenue de Grande-Bretagne (Mme COTTIER, 1950).

Polygone (cité du) — Logements militaires créés en 1947.

Polygraphe universel (Le) — 5 bis, rue latérale Raymond-IV (= rue Guillemin-Tarayre) (Maison FOURMENT fondateur, 1898).

Polytex — Bonneterie, 10, rue du Rempart-Matabiau (1950).

Poma (*ostalaria de la*) — Voir Pomme.

Pomarède (rue) — Ancien nom du chemin de Perpignan.

Pomme — (Logis à l'enseigne de la, *ostalaria de la Poma*).

Pomme (logis de la) — Il a donné son nom à la rue, lorsqu'il s'y transporta, après avoir été, au XV^e siècle, rue des Puits-Clos.

Pomme (rue de la) — CHALANDE 423 — A l'itinéraire aujourd'hui défini par le nom de rue de la Pomme correspondait autrefois un sectionnement en deux parties principales : dans la partie proche du Capitole, c'était la rue des *Ymaginayres*, *carr. ymaginatorum*. Par *Ymaginayres*, il faut entendre les faiseurs d'images, peintes ou sculptées, et pas seulement les enlumineurs comme l'a cru CHALANDE. Dans sa partie sud, c'est la *carr. stanheriorum antiquorum*, *carr. dels stanhes viels*, c'est-à-dire l'ancienne rue des Potiers d'Étain. A hauteur de la rue de la Baruthe apparaît le nom de *carr. Puthei Cathene*, ou du puits des deux carres, et, bien entendu, selon l'usage, toutes les institutions disséminées sur cet itinéraire lui apportèrent plus ou moins longtemps leur nom : rue de Saint Martial, rue de l'Écu, etc... L'un d'eux aura un tel succès qu'il l'emportera sur tous les autres, et finira par servir à désigner l'ensemble de la rue : le logis de la Pomme. VERGNES avait proposé : rue des Défenseurs pour la partie des Imaginayres, et rue « Ça Va » pour le reste, dit de la Pomme ; sur le tableau de l'an II fut retenu le nom de rue « Ça Va » pour le tout ! En 1854, BRÉMOND écrit : « Cette rue... ne porte pas un nom digne d'elle. Que rappelle-t-il ? Une auberge ou hôtellerie qui y existait il y a plusieurs siècles. » Et il proposait de l'appeler : rue de Languedoc. La rue de la Pomme connut au XIX^e siècle une très grande activité, parfois gênée par l'étroitesse de quelques passages. En 1895, DUPUY, épicier en gros, encombre toute la journée non seulement le trottoir, mais aussi une partie de la chaussée. En 1977, une pétition circula pour obtenir l'élargissement des trottoirs, et on étudia la possibilité de rendre la rue entièrement « piétonne ».

Pomme d'Api (La) — Epicerie, 9, rue Boulbonne (1950).

Pomme d'Or — Enseigne, rue Montgaillard en 1668, ou au Puits-Clos. C'est une enseigne que l'on retrouve un peu partout, notamment au XVIII^e siècle dans le Gers (à Auch, 1749, 1785 ; à Vic-Fezensac, 1749...).

Pomme d'Or (bar de la) — 59, rue de la Pomme (1933).

Pomme d'Or (hôtel de la) — 5, puis 9, rue Saint-Aubin (= partie du boulevard Carnot). En 1841, c'est un relais de la diligence (1845, DUFOUR ; 1865, ASTOUL ; 1895, MASSONIE ; 1905, DESHOULIERE). Vers 1920, c'est l'hôtel des Ambassadeurs et de la Pomme d'Or, 6, rue Labéda (ROUGE, propriétaire) avant de devenir simplement hôtel des Ambassadeurs.

Pompes à essence — En novembre 1923, le Conseil municipal se préoccupa de leur trop grand nombre, étant placées en n'importe quels lieux. Il sera désormais interdit « d'installer des pompes à essence dans les rues monumentales de la ville, telles que la rue « Alsace » ou la rue de Metz, ainsi que dans les rues à circulation intense, où les trottoirs auront moins de 2 m de largeur ».

Pompidou (avenue Georges) — Au lendemain de la mort du président POMPIDOU, en avril 1974, le maire de Toulouse, Pierre BAUDIS, proposa au Conseil municipal de donner le nom de Georges POMPIDOU à une artère de la ville, avec les motifs suivants : « L'avenue Georges-Pompidou sera comprise entre les allées Jean-Jaurès et l'avenue Léon-Blum, une façon comme une autre de replacer le président POMPIDOU dans la ligne de ses jeunes années de tradition familiale socialiste. Le maire estime que Toulouse se doit d'honorer la mémoire de Georges POMPIDOU au titre de président de la République et au titre d'ancien compatriote célèbre puisqu'il fut, pendant un an, d'octobre 1928 à juillet 1929, élève de première supérieure au lycée Pierre-de-Fermat où il obtint de nombreux prix au palmarès de fin d'année et que, parvenu au faite du pouvoir, il sut rappeler qu'il n'avait oublié ni Toulouse « moun país » ni la gloire sportive de la « Violette ». En outre, le choix du site a un côté symbolique, l'avenue Georges-Pompidou s'ouvrira vers le Tarn où le président disparu avait de nombreuses attaches. » Georges POMPIDOU, né à Montboudif (Cantal) en 1911, fut président de la République du 20 juin 1969 au 2 avril 1974.

Pompignan — Voir Lefranc de Pompignan.

Poncelet (bar) — 9, avenue de l'URSS (1950).

Poncelet (rue Jean) — Nom donné en mai 1937 à la rue du Château-d'Eau. On avait proposé pour cette rue en 1914 : rue du 115^e de ligne et en 1927 : rue Guilhem-Figueira. Jean-Victor PONCELET, général et mathématicien, est né à Metz en 1788 et mort en 1867.

Ponchon (rue Raoul) — Nom donné en 1939 à l'impasse Bonnefoy. Raoul PONCHON est un poète, né en 1867 et mort en 1937.

Pons (canton de) — Ancien nom de la rue des Cheminées.

Pons (rue) — Voie créée vers 1870 qui s'est appelée rue Traversière Saint-Agne, rue des Cornards et finalement rue Pons. La décision date de 1914 et l'intention était d'honorer PONS, comte de Toulouse (1037-1061).

Ponsan — Propriété, métairie avec porcherie, sur le petit chemin de Pouvourville (= chemin de la Salade-Ponsan) appartenant en 1889 à Pierre CLUZEL.

Ponsan (chemin) — Ancien nom de l'impasse Camille-Matignon.

Ponsan (lotissement) — Créé en 1954 route de Narbonne et chemin de la Salade. Une association syndicale des Lotis du quartier de Ponsan vit le jour, qui, par lettre du 22 septembre 1954, demanda que le nom d'André DASTE soit attribué à une rue du lotissement. Un avis favorable fut donné, que la création de la cité Daste rendit caduc.

Pons Imbert — Voir Imbert.

Pons-les-Comtes (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Teinturiers.

Pont — On trouvera ci-après les toponymes formés avec le mot *Pont*. Les ouvrages d'art sont énumérés à la notice Ponts, et détaillés par leur nom propre à leur place alphabétique, ex. : pont Pierre-de-Coubertin, voir Coubertin ; Pont-Neuf, voir Pont-Neuf...

Pont (bar du) — 9, avenue de Lyon (1949).

Pont (café du) — 3, rue du Béarnais prolongée (= rue Roland-Garros) (1933).

Pont (place du) — Voir place du Pont-Neuf.

Pont (rue du) — Ancien nom de la rue Dupont.

Pont à bascule — Au bout de la rue des Moutons, sur la place Jeanne-d'Arc, en 1933.

Pont-Couvert (rue du) — Ancien nom d'une partie de la place de la Daurade.

Pont de Balma (lotissement) — « Au lieu-dit Aiga quartier de Griffoulet ». Créé en 1937, par la société anonyme « Le jardin familial ».

Pont de la Daurade (rue du) — Ancien nom de la rue Lanternières.

Pont de l'Hers (café restaurant du) — « Au Petit Robinson » (1950).

Pont de l'Hers (quartier) — C'est la partie de Croix-Daurade proche du pont sur l'Hers. La baloche s'y tenait, pour la Pentecôte, sur le terrain CALLAS, 47, chemin Bernard-Sarrette. La création de la ligne de tramways JE, devenue « le 40 », Capitole-Pont de l'Hers, a favorisé la diffusion de l'appellation de ce quartier.

Pont de Madron (chemin du) — Ancien nom d'une partie du chemin de Lespinet (= chemin de Payssat).

Pont-de-Pierre — Voir Pont-Neuf.

Pont de Rupé (chemin du) — Ancien chemin rural, sectionné en 1840 par la création du Canal Latéral. C'est le chemin vicinal 17. La construction du pont, en 1845, lui a redonné quelque importance.

Pont-de-Tounis (rue du) — CHALANDE 49 — Ancienne « rue de la descente de Tounis, ou de la devalade de Tounis ». Quand un pont fut construit, la rue en prit le nom. En 1881, on proposa de la changer en rue du Pont de la Dalbade.

Pont-des-Catalans (avenue du) — Ancien nom de l'avenue Paul-Séjourné.

Pont-des-Demoiselles — Autre nom d'une partie de la route de Revel (= avenue de Saint-Exupéry) avant 1914.

Pont-des-Demoiselles (allée du) — Ancien nom des allées des Demoiselles.

Pont-des-Demoiselles (café du) — 23, route de Revel (= avenue Saint-Exupéry) (1933).

Pont-des-Demoiselles (quartier) — Voir Demoiselles.

Pont-des-Demoiselles (résidence Le) — 2, boulevard Griffoul-Dorval (1983).

Pont-Guilheméry (rue du) — Ancienne voie de liaison entre la porte Saint-Etienne et le chemin de Lasbordes, réalisée par la construction du pont sur le canal. La partie entre la place Dupuy et le pont n'a guère porté d'autre nom. La partie orientale n'a reçu ce nom qu'en 1947, c'était auparavant la rue de Castres.

Pont-Montaudran (rue du) — Il y eut plusieurs rues et chemins de Montaudran. En 1899, la

rue du Pont-Montaudran, qui ajoutait encore à la confusion vit son nom menacé ; mais il resta. BRÉMOND avait souhaité en 1854 que la rue prenne le nom de Dupuy, comme la place où elle aboutit.

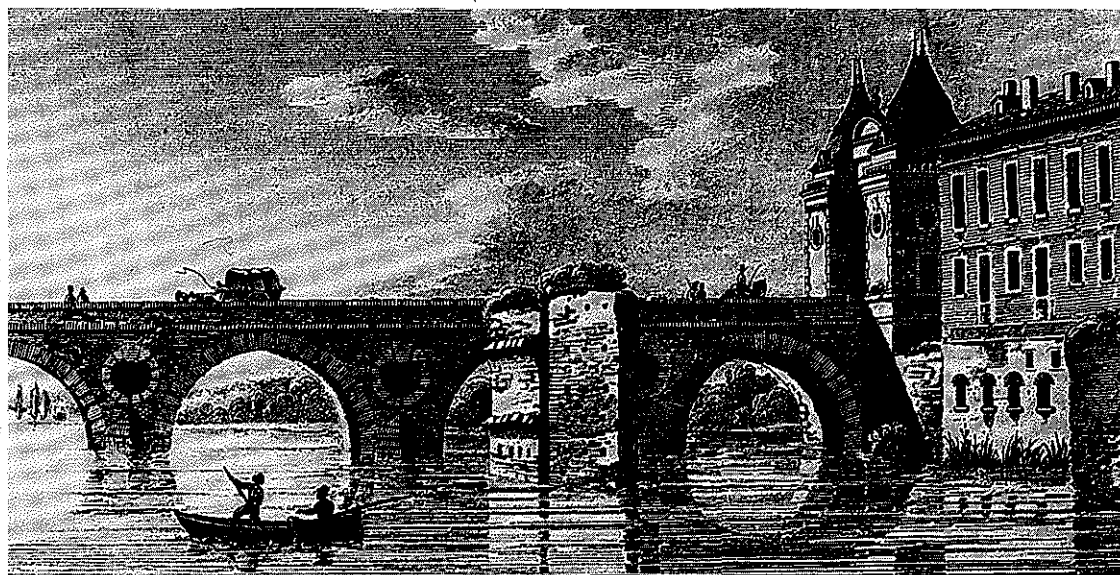
Pont ou Pont-Neuf (rue du, place du) — CHALANDE 186 — La construction du Pont-Neuf entraîna la création de deux accès par des voies monumentales. Sur la rive gauche, ce fut l'actuelle rue de la République ; sur la rive droite, la place du Pont, commencée en 1657. La place et le pont prirent le nom de Le Pelletier au tableau de l'an II. VERGNES avait proposé : Pont du Soleil, rue du Contrat Social (pour la rue du Pont) et place Le Pelletier pour la place du Pont.

Pont Neuf (bar du) — 6, place du Pont-Neuf (1949).

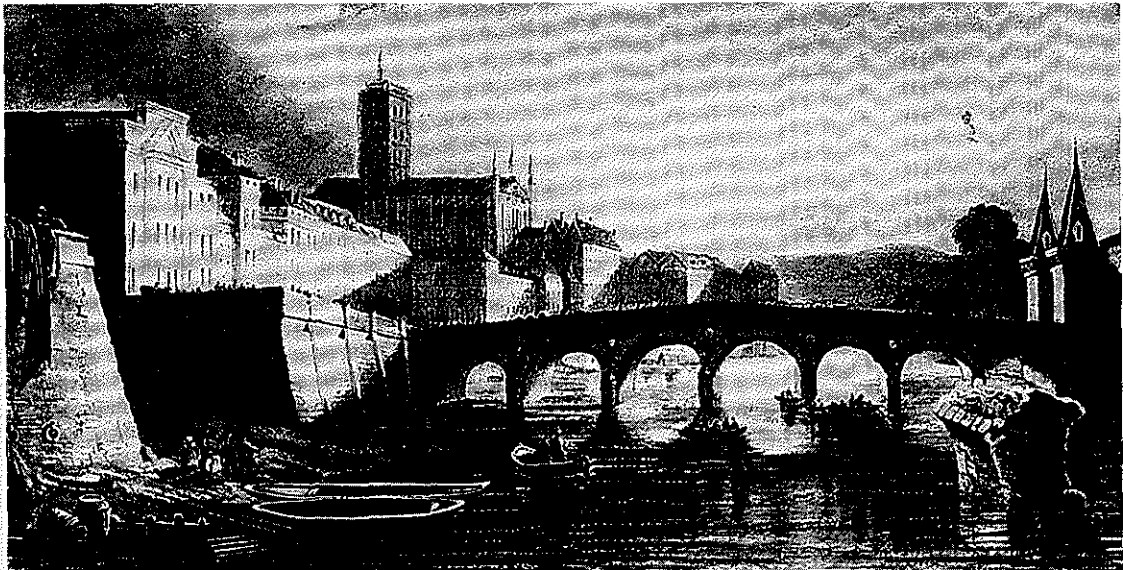
Pont-Neuf (rue du) — Ancien nom de la rue des Marchands, et d'une partie de la rue de Metz.

Pont Neuf (SICRE Au) — Voir Sicre.

Pont Neuf - Pont Vieux — La relativité du temps change les discriminants « neuf » et



Vue ancienne du Pont-Neuf (1850 environ).



Vue ancienne du Pont-Neuf (1850 environ).

« vieux ». Quand un plus neuf que le neuf est créé, le neuf devient vieux. Ce truisme n'est pas déplacé lorsqu'on s'occupe des ponts de Toulouse. Dès l'origine, on trouve :

ad pontem : 1152, (AA 1.4)

pontem veterem : 1180, (AA 1.4)

a ponte novo : 1193, (AA 1.22)

pontem veterem : 1199, (AA 1.22)

En 1152, il n'y a qu'un seul pont : c'est le pont aqueduc dit de la Reine Pédaugue. Avant 1180 un autre pont est construit : c'est le pont de la Daurade. Le premier gardera son nom, même après la construction du... Pont-Neuf actuel, qui est le plus ancien de tous nos ponts. Ce Pont-Neuf, commencé en 1543, est en service continu depuis 1661. A cette date, c'est le pont de la Daurade, l'ex-Pont Neuf du XII^e siècle, qui sera qualifié de... vieux ! Le Pont-Neuf est parfois appelé le Pont-de-Pierre.

Pont-Neuf – CHALANDE 184-185.

Pont de la Daurade – CHALANDE 283.

Pont-Raynal (chemin du) — Ancien nom d'une partie de la rue Michel-Ange (= rue Maltens).

Pont-Riquet ou **Pont de Riquet** (résidence du) — 45, allées Jean-Jaurès (Comptoir Immobilier, 1981).

Pont-Saint-Cyprien (rue du) — Citée dans un document de 1850.

Pont-Saint-Pierre (rue du) — Voie créée en 1850 en prolongement du Pont suspendu. Elle a absorbé une partie de la rue Saint-Joseph-de-la-Grave.

Ponts — Nomenclature :

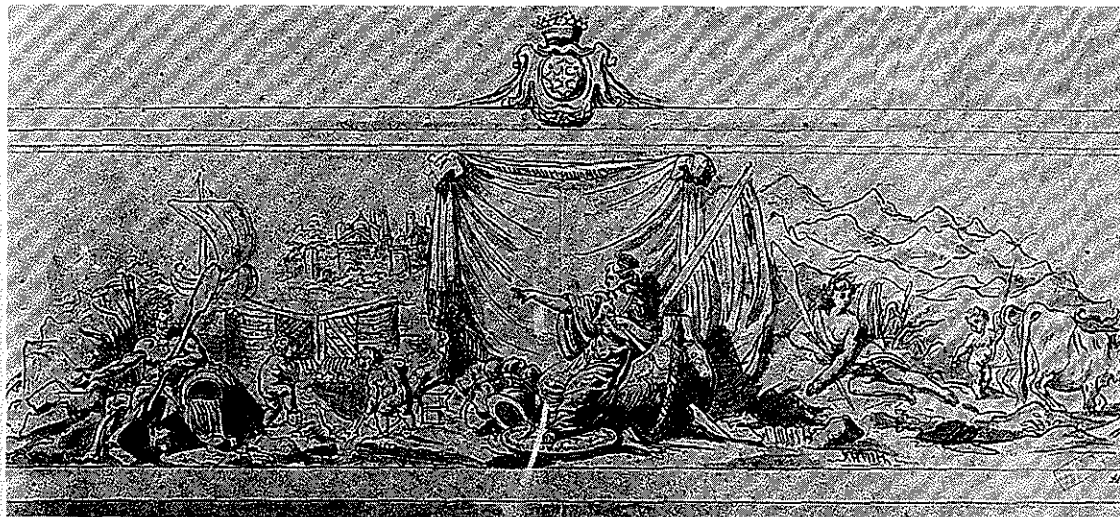
Sur la Garonne et la garonnette :

- Empalot I (route)
- Empalot II (chemin de fer)
- Empalot III (rocade)
- La Loge
- Passerelle de la Poudrerie
- Garigliano
- Pierre de Coubertin
- Banlève
- Saint-Michel
- Tounis (halage)
- Tounis
- de Comminges
- Pont-Vieux
- Pont-Neuf
- de la Daurade
- Saint-Pierre
- des Catalans
- de l'Embouchure
- de Blagnac I
- de Blagnac II
- de Blagnac III

Sur l'Hers :

- autoroute des Deux-Mers
- Z.I. de Montaudran

- Montaudran
- Montaudran
- Lasbordes
- Balma/Aiga
- Périole
- Chemin de fer
- de l'Hers
- Sur le Touch :
- route de Lombez
- Chemin de fer d'Auch
- Saint-Martin
- Blagnac (Arène)
- Blagnac (pointe Saint-Michel)
- Divers cours d'eau naturels ou fossés :
- ruisseau de Saint-Agne
- Miegesolle
- Marcaissonne
- Saune
- Sauzat
- Maltens
- Canal du Midi :
- avenue Latécoère
- Colonne Roche
- Paul Sabatier
- Rocade (passage supérieur)
- rue du Midi
- Pont des Demoiselles
- chemin de fer Griffoul-Dorval
- Passerelle des Soupirs
- Pont Montaudran
- Pont Guilhemery
- Colombette
- Cimetière
- Ecole vétérinaire
- Bayard
- Matabiau
- Négreneys
- Minimes
- Béarnais
- Docteur Sanières
- Ponts Jumeaux
- Canal de Brienne :
- quai Saint-Pierre
- boulevard Leclerc
- avenue Séjourné
- Ponts Jumeaux
- Canal Latéral :
- Ponts Jumeaux
- avenue d'Elche
- Pont de Ginestous
- Pont de la Glacière
- échangeurs
- rocade ouest
- Pont de Rupé
- Chemin de fer :
- Ligne de Bayonne :
- avenue Eisenhower
- route d'Espagne
- Empalot (ci-dessus)
- chemin des Etroits
- avenue d'Empalot
- Saint-Agne
- rue du Midi
- avenue Crampel
- allées des Demoiselles
- Griffoul Dorval
- avenue Jean-Rieux
- passerelle Aqueduc
- tunnel Guilheméry
- avenue de la Gloire
- avenue du Cimetière
- Ecole vétérinaire
- Ligne de Sète :
- Madron
- l'Hers
- avenue Didier-Daurat
- Herbettes
- Saint-Exupéry/Pont des Demoiselles
- Ligne de Capdenac :
- Michel-Ange (1 et 2)
- chemin Lapujade
- faubourg Bonnefoy
- avenue d'Atlanta
- l'Hers
- Ligne de Paris/Bordeaux :
- Pont de Lyon (Raynal)
- Pierre Cazeneuve
- Barthe-Vitry
- route de Launaguet
- avenue de Fronton (pont de la Vache)
- avenue des États-Unis
- Rocade ouest
- Rupé
- Ligne d'Auch (depuis Empalot) :
- Langlade
- rue de Cugnaux
- voie du TOEC
- groupe Morhange
- le Touch.



Dessin de Lucas pour le bas-relief des Ponts-Jumeaux.

Ponts Jumeaux — Les ponts « jumeaux » ne furent d'abord que deux : l'un sur le « Canal royal des Deux-Mers », l'autre sur le Canal de Brienne. Entre les deux ponts, un bas-relief représente la Province du Languedoc ordonnant au Génie des Arts de relier, par un nouveau canal, les eaux de la Garonne au Canal des Deux-Mers... François LUCAS en est l'auteur (1775). Les « jumeaux » devinrent des « triplés » lorsqu'on fit le Canal Latéral, troisième de rang dans le bassin de l'Embouchure...

Pont-Troué (rue du) — Ancien nom de la rue Bessières.

Pont-Vieux — Ancien nom d'une partie des rues de Metz, Peyrolières, et de la Daurade.

Pont-Vieux — Capitoulat, quartier.

Pont-Vieux (capitoulat du) — Voir Capitoulats.

Pont-Vieux (rue du) — Elle tient son nom de l'ancien pont-aqueduc dit de la Reine Pédauque, dont le dernier vestige fut le « rocher de Carnaval »... VERGNES voulut l'appeler rue des Indispensables ; le tableau de l'an II enregistra rue de l'Activité.

Poou (chemin de) — Voir Paou.

Popu (Au bar) — 8, allées de Saint-Simon (= allées Maurice-Sarraut) (1949).

Populaire (Au) — Confection, 10, chemin Lapujade (BECK, 1950).

Populaire (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Pénitents-Bleus (= rue du Lieutenant-Colonel-Pélissier).

Populaires (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de la Laque.

Porcelaine de France (A la) — 59, rue de la Colombette (JULIA, 1950).

Port, ports — Une plaisanterie toulousaine est de faire du village de Pourville, bien caché sur les reliefs collinaires, un port de mer. La chanson l'affirme :

Anirem toutis a Pourville

Per bese aquel grand port de mar...

Il est vrai que Toulouse fut longtemps un « grand » port... d'eau douce, ce que ne put modifier en vrai port maritime le « Canal des Deux-Mers ». Un autre projet, le Canal des Deux-Mers maritime, si longtemps agité, aurait pu tout changer. Mais le « Suez » ou le « Panama » Garonnais n'eut pas la chance d'exister autrement qu'en des rêves financièrement délirants. Les « installations » portuaires sur la Garonne varièrent selon les modifications imposées par le fleuve ou par les hommes. Quand les barrages des moulins perturbèrent la navigation continue, les « ports » se spécialisèrent. Ainsi, le

port Garaud fut le port du bois et des matériaux lourds descendus des Pyrénées. On n'attendit pas RIQUET ou LOMÉNIÉ de BRIENNE pour concevoir des projets audacieux, tel celui que nous avons cité (*Histoire des Canaux*, p. 83), qui, au XVI^e siècle, voulait créer un canal de navigation permettant d'amener les bateaux de Garonne dans le fossé de la ville, tout près de la Maison Commune. Les bateaux arrivaient de Bordeaux, faisaient le tour par les fossés de Saint-Cyprien pour rejoindre l'entrée du canal ! Voici un court inventaire des « installations portuaires » toulousaines :

– *Sur la Garonne* :

- rive droite : le Port-Garaud, le Port-Cubert, le Port Saint-Antoine, le Port de Tounis, le Port de la Daurade dit de Viviers, le Port Saint-Pierre ou de Vidou, le Port de l'Embouchure ;

- rive gauche : le Port des Barques, le Port Saint-Cyprien.

– *Sur le Canal* : Port Saint-Sauveur, Port Saint-Etienne, Port de l'Embouchure, Port de Lalande.

Portail-de-Fer (auberge, hôtel du) — 8, rue Sainte-Ursule (1820). En 1841, tenu par Pierre MURATEL, c'est un relais de la diligence.

Portail-de-Fer (chemin du) — Ou parfois : rue du Portail-de-Fer. C'est le nom de la rue de l'Aqueduc, à Guilheméry. Elle tenait son nom du petit édicule, dit la Porte de Fer, qui était situé en haut de la rue de l'Aqueduc, à l'endroit où cette rue forme un angle droit et se prolonge à l'est en un court cul-de-sac donnant accès à une des portes du Caousou. De forme rectangulaire et adossé à une propriété particulière sur le côté sud du cul-de-sac, il avait environ 2 m de largeur sur chacune de ses faces et 3 m de hauteur, et était construit en bonnes pierres de taille. Sur sa face médiane, exposée au nord, se trouvait une ouverture fermée par une porte de fer. C'est là que se trouvait la vanne permettant de retenir les eaux d'un réservoir alimenté par les sources du plateau de Guilleméry, ou de leur donner libre cours dans une seconde canalisation souterraine qui les conduisait à la fontaine du cloître de Saint-Etienne, et après 1523, à la fontaine ou « griffoul » de la place. Cet édicule a été réédifié par les soins du P. SCLAFERT dans le parc du Caousou.

Portal (rue Antoine) — Nom donné le 16 juin 1983 à une voie nouvelle dans le quartier de la ZAC des Pradettes. Le baron Antoine PORTAL, médecin, est né à Gaillac en 1742, et mort à Paris en 1832. Il étudia à Montpellier et se fixa ensuite à Paris où il ne craignit pas, pour se faire une brillante clientèle, de recourir à de petites ruses qui tenaient du charlatanisme. Admis dans la société de FRANKLIN et de BUFFON, il entra à l'Académie des sciences en 1769, fut nommé professeur au Collège de France en 1770, devint sous la Restauration, médecin de Louis XVIII et président de l'Académie de médecine. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels : *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* (1770), *Anatomie médicale* (1803), où il donnait l'anatomie pour base à la médecine, aussi bien qu'à la chirurgie.



Antoine Portal.

Portaria — Voir Porterie.

Porte (religieuses de la) — Voir Clarisses.

Porte-de-Fer — Voir Portail-de-Fer.

Porte-des-Carmes (rue de la) — Ancien nom de la rue au sud de la place des Carmes.

Porte de Toulouse — Projet formé en janvier 1984 d'une porte monumentale en structure d'acier. Voici comment *La Dépêche* le présenta : « Pour l'usager de la rocade qui file de Bordeaux vers Narbonne, la traversée de Toulouse peut se résumer à une longue glissade entre des terre-pleins plus ou moins grisâtres, entrecoupés des immeubles-murs de Bagatelle, ou des constructions industrielles de la ZI du Mirail. Le tout complété par les fumerolles d'AZF. Où est la Ville rose dans tout cela ? Pour essayer de répondre à cette question, ou tout au moins signaler au passant qu'il longe la capitale des pays de Garonne, la direction de l'Équipement, maîtresse d'œuvre de la rocade, et la municipalité de Toulouse s'étaient promis de dresser, à l'entrée de la ville, un signal qui soit digne du message qu'il contient. En somme, d'élever une « Porte de Toulouse ». Le projet a fait l'objet d'une longue gestation. Après appel à concours, une première sélection, en décembre 1981, avait dégagé cinq projets sur les trente présentés. On s'est donc retrouvé en juillet-août 1982, pour un ultime tournoi, dont est sortie victorieuse une équipe composée de l'architecte F. CASTAING, du sculpteur R. PAGES, de l'ingénieur d'étude R. TASSERA et de la paysagiste E. BALMES. La structure imaginée par eux est constituée d'une immense résille d'acier, dont les variations, sur l'horizon de la ville, dessinent à la fois le passé et l'avenir de la ville. »

Porte-Gaillarde (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue de la Petite Brasserie (= rue Porte-Sardane).

Porte-Montgaillard (place et rue de la) — Ancien nom d'une partie de la rue Ozenne.

Porte-Narbonnaise (rue) — Ancien nom d'une partie de l'avenue Maurice-Hauriou.

Porte-Neuve (place de la) — Mentionnée dans un document de 1811.

Porte-Neuve (rue) — Ancien nom de la rue des Pénitents-Blancs.

Porte-Neuve (rue) — Nom d'une ancienne rue, de la rue du Poids-de-l'Huile à la rue Louis-Napoléon (= rue Lafayette), qui fut absorbée par la rue d'Alsace-Lorraine. En 1777, elle porta aussi le nom de rue de Vivier, en 1794 on lui donna le nom de rue des Artistes.

Porte-pinte, Porta-picta (rue de la) — Ancien nom de la rue des Blanchers.

Porte-Pouzonville (place) — Nom proposé en 1914 pour la place Pouzonville (carrefour des rues Saint-Charles, Pouzonville et Merly) avec en note justificative : « Lieu où se trouvait la porte de la ville (Rectification). »

Porterie (rue de là) — Sur la place du Capitole, dans le tracé continuant la rue Saint-Rome vers la rue du Taur, une voie empruntait l'ancienne porte, la « *portaria* » dont on a cru pouvoir interpréter le nom en *porta arietis*, la porte du bélier. A l'intérieur de la cité, c'était la Porterie Haute ; hors les anciens murs, c'est-à-dire vers la rue du Taur, la Porterie Basse. (Voir Capitole).

Portes (hôtel) — 54, rue de la Pomme (1860).

Portes — de l'enceinte :

	Porte de Comminges
	Porte Narbonnaise (Château)
	Montgaillard
Cité	Montoulieu
	Saint-Etienne.
	Porte-Neuve
	Porte Sardane
	Porte Matabiau
Bourg	Porte Pouzonville
	Porte Arnaud-Bernard
	Porte Lascrosses
	Porte du Bazacle.
	Porte de Muret
Saint-Cyprien	Porte Taillefer
	Porte de l'Isle.

Portes (impasse) — Ancien nom de la rue des Eparges.

Portes-de-Seyrat (rue des) — Ancien nom de la rue Delpech.

Porte-Saint-Etienne (A la) — Bonneterie chemiserie, 4, rue de la Porte-Saint-Etienne (MAURIAL, 1911).

Porte-Saint-Etienne (rue de la) — Ancien nom d'une partie de la rue de Metz.

Porte-Sardane (rue) — C'est l'ancienne rue de la Petite Brasserie. Les circonstances de la « restitution » de cet ancien nom sont caractéristiques de l'intervention des intellectuels dans le choix des noms de rues (voir aussi le cas de la rue Pharaon !). Dans sa séance du 14 mars 1939, la Société archéologique du Midi écouta un rapport de Damien GARRIGUES, sur des notes du P. AGATHANGE :

« La Porte-Sardane, dont le nom figure dans la « Chanson de la croisade », disparut avec les remparts partiellement démolis sur l'ordre de Simon de MONTFORE. Lors du relèvement des murailles, cette porte ne fut pas rétablie ; assez tôt, le nom disparut non seulement du langage, mais même de la mémoire des Toulousains. Ce fut une source d'erreurs dans l'interprétation du passage de la *Canso* où la Porte-Sardane se trouve mentionnée. Etablissant un rapprochement mal fondé entre ce nom et celui de la Fontaine Cerdane, citée dans le *Dex* ou bornage du territoire communal (1248) et qui se trouvait vers Lespinet-Lasvignes, les historiens modernes situèrent au sud de la ville des particularités du siège qui, en réalité, s'étaient produites dans une direction tout opposée. C'est Jules CHALANDE qui, le premier, grâce au registre de pagellation de 1478, détermina l'emplacement véritable de la Porte-Sardane. La position de la Porte-Sardane, qui s'appelait aussi Porte-Gaillarde (c'est ce qu'on n'avait pas su) se situe vers le milieu de l'actuelle place Victor-Hugo, entre la rue du Salé, la rue Rivals et la rue de la Petite Brasserie. Au cours de ses recherches sur les religieuses Clarisses de Toulouse, le R.P. AGATHANGE, directeur des « Voix Franciscaines » a trouvé aux Archives départementales plusieurs citations de la Porte-Sardane. Elles

confirment pleinement les conclusions de Jules CHALANDE mais se réfèrent à des textes bien antérieurs au registre de 1478. Dans les notes qu'il a fournies à M. Damien GARRIGUES, l'historien des Clarisses cite des actes qui s'échelonnent de 1289 à 1314 ; il lui serait possible d'en indiquer d'autres, reculant jusqu'à la première moitié du treizième siècle la mention de la Porte-Sardane. Désormais, la position de ce point important de l'ancienne topographie toulousaine est définitivement confirmée et l'on peut en suivre le souvenir de siècle en siècle jusqu'au moment où il disparaît de la mémoire des hommes. »

Mais les « Toulousains de Toulouse » veillaient, et demandèrent à la ville le « rétablissement » de ce très ancien nom au profit de l'une des rues du secteur. Ce fut la Petite Brasserie, qui désormais disparaîtra de la mémoire des hommes !

Porteteny ou **Portoteny** — Nom d'un quartier de Pouvoirville. A l'origine nom d'une exploitation agricole, c'est l'un des surnoms malicieux qui apparaissent au XVIII^e siècle pour désigner des fermes situées sur des terres ingrates ou insuffisantes pour assurer la vie des exploitants. Pour MISTRAL c'est une « locution béarnaise ». En fait, le nom est très répandu : quinze exemples en Haute-Garonne, sept dans l'Ariège, etc. L'expression avait désigné un terroir isolé (*es a Portoteni, il est au loin...*). Une inscription dans un mas, près de Montpellier, sans doute « résidence secondaire » : Villa *Porta-z-y / Lou sac e lou vi*, aurait signifié qu'il n'y faut rien laisser quand on revient à la ville, de crainte des cambrioleurs. En fait, cela signifie que si l'on veut pouvoir vivre sur ces terres, il faut y apporter la nourriture d'ailleurs, et parfois une partie de l'outillage, que le bailleur néglige de fournir : *porto t'en y* !

Portet-sur-Garonne (commune de) — Et non Portet-Saint-Simon, comme le supposent beaucoup de Toulousains, par la vertu d'une gare SNCF. Il y a ceux qui prononcent « Porté », et les traditionalistes, qui osent encore dire « Portètt », plus proche du *Portellum* gasconnisé d'origine ! Un ouvrage récent a nettement établi qu'il s'agit bien d'une ville de confluent. Ajoutons que Portet a les meilleures raisons, plus que Vieille-Toulouse, d'être considérée comme la *Tolosa I*

antique.

Bibl. — BARRIOS (Michel), Portet-sur-Garonne, Histoire d'un confluent, (1987).

Port-Garaud — On ne sait quel « Garaud » créa ou géra ce port d'amont, dont l'importance fut si considérable. Faut-il faire un rapprochement avec le terroir de *valle Garaldi*, à Lacroix-Falgarde, qui serait, paraît-il, à l'origine du nom de Falgarde ? Ce Garaud-Garaldus aurait existé avant 1250, et plus probablement en 1154. Au XV^e siècle, le port Garaud connaît une grande activité, qui ne cessera guère, à peine contrariée par les trop fréquentes inondations. Le « Port » groupait une population laborieuse de « mate-lots », ragiers ou radeliers, marchands, mesureurs ou pagelleurs, fustiers, menuisiers et artisans divers, presque tous attachés au commerce ou au travail du bois. Bois à bâtir ou bois de chauffage, on voyait partout s'entasser planches

et poutres qui, ici, s'appellent pitrons, razals, puales, files, fust de postam, cardines ou merrains, sans parler du bois rond. De telles richesses tentaient des légions de voleurs, et ce n'était pas un mince souci pour les habitants que de les défendre. Les marchands payaient des gardes accrédités par les capitouls. Ceux-ci de temps en temps faisaient réimprimer la vieille ordonnance interdisant à quiconque n'ayant pas à faire au port de s'y trouver à heure nocturne sous peine de prison. Cette « heure nocturne » était ainsi définie : en été, de 9 heures du soir à 3 heures du matin ; une heure plus tôt, une heure plus tard en hiver... Accessoirement, les gardes avaient une autre mission : celle de « dénoncer » l'eau quand elle venait à grossir... Les noms de rues qui sont très anciens, suffiraient seuls à témoigner de l'originalité de ce coin de Toulouse. En voici le tableau de concordance :

TOPOGRAPHIE DU QUARTIER DU PORT-GARAUD

Plan Saget 1750	An II 1794	1825	XIX ^e siècle	Actuel
	petite rue des Récollets			
rue Tinde l'Esclop	Tindelescop		des Sabots	des Sabots
	Jeanne Sadouille			
rue de la Ruque	de la Ruque		des Bûchers	des Bûchers
rue Mespoul	rue Mespoul	Mespoul	Mespoul	Mespoul
rue Caussade	Berdoulat	Caussade	Caussade	Caussade (pont) Bateliers
	des Vaillantes			
	des Menuisiers			
rue Causinière	Causinière	des Menuisiers ou des Causinières	des Menuisiers	
	Monluc			
sans nom				de l'Eau
Port-Garaud				de la Chaussée
sans nom				des Gallois



Tout au milieu du port étaient un oratoire et sa croix. Le port se prolongeait assez loin vers l'amont par diverses installations, tel « lo port cubert », dit au XVI^e siècle le port de Marentin, et le port de la Bourdette, domaine communal, sis devant l'enclos dit de Peyrouzet. Au XIX^e siècle encore, on tente de rénover ce port et il existe des projets de reconstruction, en 1842 et même en 1876, alors que la navigation fluviale vivait ses derniers remous. La création des accès au pont Saint-Michel a gravement mutilé ce très vieux quartier, que la Révolution avait tenté de baptiser : port de l'Urgence !

Port-Garaud (hôtel) — 6, porte Narbonnaise (Mme ALBERT, 1950).

Port-Garaud (rue du) — Ancien nom de la rue de la Chaussée.

Portillon (rue du) — Nom donné le 11 octobre 1957 à une voie nouvelle du lotissement DUPONT, au chemin Carosse, dans le quartier

de Saint-Exupéry. Son nom vient du col du Portillon, dans les Pyrénées.

Port Saint-Pierre (Le) — Résidence, 34, allée de Barcelone (SOUBIE-GAYRAL, 1977).

Port Saint-Sauveur (Le) — Résidence, au Port Saint-Sauveur (IGEA, 1968 ; SACL, 1982).

Portugais (impasse des) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom au faubourg Bonnefoy. « En souvenir des armées alliées de la bataille de Toulouse ».

Portugais (rue des) — Ancien nom d'une partie de la rue Lapujade.

Posamilanum — Voir Pouzonville.

Poset — Voir Pouset.

Poste (bar de la) — 2, rue de Rémusat (1950).

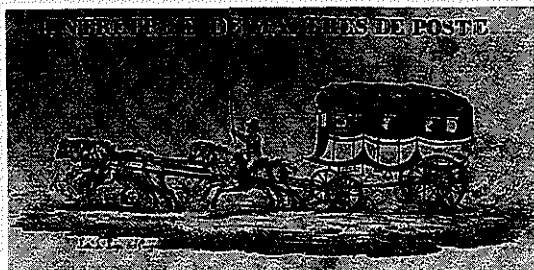
Poste (café de la) — 14, place intérieure Saint-Cyprien (POLAK, 1933).

Poste (café-restaurant de la) — 7, boulevard Las-crosses (DOUMENGE, 1920).

Poste (grand hôtel de la) — 36-38, rue d'Alsace-Lorraine (CARDON, 1905 ; GUITARD-FOURNIE, 1950).

Poste (hôtel-restaurant de la) — 15, rue de Rémusat (J. GOUAZE, 1905) et 12, rue du Sénéchal (Joseph GOUAZE, 1920).

Poste (rue de la) — Ancien nom de la rue J.-F.-Kennedy.



Poste aux chevaux (enclos de la) — En 1780, « sur l'Esplanade » (allées Jules-Guesde), au coin de la rue du Sachet. Vers 1820, les chevaux ont disparu et l'enclos appartient à MONTROUX, avoué à la Cour.

Postes-vigie ou **Kiosques-vigie** — Le 25 février 1921, le Conseil municipal s'intéresse à une innovation : on va installer, dans les grands carrefours, des kiosques où des agents seront sans interruption, de jour et de nuit, reliés par téléphone à la permanence de police et aux pompiers. L'administration des Postes en profitera pour y installer des boîtes aux lettres. « Nous étendrons autour de Toulouse un réseau de protection pareil à une toile d'araignée dont il sera difficile aux malfaiteurs de rompre les mailles. » La société « Toulouse-Vigie » propose d'installer les kiosques à ses frais ; au bout de cinq ans, ils appartiendront à la ville. « Toulouse-Vigie » sera autorisée à tirer parti de la publicité diurne

et nocturne qui pourra être faite sur ces kiosques. On réservera un panneau pour l'affichage administratif.

Pot de Fer (Au) — Articles de ménage, faïences, 6, rue du Rempart-Villeneuve (Mlle BOULOGNE, 1920).

Potier-Laterrasse (Hôtel) — CHALANDE 153 — 28, rue Nazareth. Eventré en 1908 par le percement de la rue Ozenne, cet Hôtel, formé de la réunion de deux immeubles plusieurs fois séparés au cours de son histoire, appartient en 1550 à Etienne POTIER seigneur de La Terrasse, Président au Parlement, à ses descendants, puis, au XIX^e siècle, à la famille COURTOIS, d'où le nom d'Hôtel Courtois sous lequel on le désigne également.

Potiers (Les) — Lycée technique privé, 17, rue des Potiers.

Potiers (rue des) — Ce fut au XVIII^e siècle la rue des Sept Banquets, ou rue des Fayenciers. BRÉMOND, en 1854, explique ainsi son nom : « Elle était habitée autrefois par les potiers de terre ; de nos jours, on en voit encore quelques-uns. En 1794, rue l'Intégrité. Pour cette voie nous avons choisi un grand nom, rue Euric le Roi. De cette rue au port Saint-Sauveur, on vient d'établir une communication, à laquelle nous destinons le nom de rue Saint-Féréol, source d'où le Canal du Midi reçoit ses eaux. » En 1874, la rue bénéficie de l'un des premiers pavages « à l'alsacienne ».

Potiers (rue Traversière des) — Ancien nom de la rue Jacques-Labatut.

Potinière (la) — 154, route d'Albi (Croix-Daurade). F. CARANAVE, traiteur. « Son restaurant, sa cave, son parc. Noces et banquets. Lunchs et dîners. Repas de cérémonie. Salle de 600 couverts » (1934). Ce fut le rendez-vous célèbre du monde étudiantin, et le haut-lieu des carnivals des années trente.

Potiron — Voir Poutiroux.

Poudepé (rue) — « Voilà une dénomination bizarre, qu'il conviendrait de changer. Nous avons le nom d'un historien ancien à lui donner, rue Bertrandi, auteur des *Gestes Toulousains*. » disait BRÉMOND en 1854. Ce nom bizarre remontait fort loin, à 1316, sinon plus anciennement encore. Le sens en est inconnu. La construction : *podium* + *apis*, la colline des abeilles, est aberrante. La rue actuelle tient son nom du « coin de Poudepé », seul vestige en 1808 (avec l'actuelle impasse Augustin-Thierry) de l'ancienne rue « du Mil », que les capitouls firent supprimer en 1782.

Poudol — Métairie à Lardenne. Voir Licard.

Poudrerie — Le petit moulin à poudre qui existait au XVII^e siècle dans l'île de Tounis précéda l'établissement d'une poudrerie à « la plateforme » dans l'île du Ramier. Son histoire est jalonnée par les explosions meurtrières et destructrices dont elle fut la principale victime :

- Le 26 septembre 1781 : plusieurs maisons du faubourg Saint-Michel sont ébranlées.
- Le 27 juillet 1804, le 4 novembre 1806 : peu de dommages.
- Le 16 avril 1816 : dégâts considérables dans toute la ville.
- Le 11 octobre 1817, le 24 avril 1822 : peu de dégâts.
- Le 17 août 1840 : triple détonation, dégâts importants.

Dès 1816, le maire demandait l'éloignement de la ville d'un établissement si dangereux. Ce ne fut qu'en 1847 que le préfet DUCHATEL put négocier avec les actionnaires du moulin du Château pour l'échange d'un terrain dans le ramier d'Empalot. En 1852, la construction de la nouvelle poudrerie commença. L'administration de la Guerre avait si complètement respecté la paix délicieuse de ce site, qu'en 1914 la Poudrerie n'était pas reliée à la voie ferrée ! Son développement fut alors très rapide. Mais après la guerre, la Poudrerie tomba en profonde léthargie. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la Poudrerie fut prise pour cible par l'aviation anglaise, le 2 mai 1944, et subit d'importants dégâts. En 1971 est créée la Société Nationale des Poudres et Explosifs (SNPE) et l'ex-poudrerie s'aventure dans la chimie « fine » sous

l'œil vigilant et inquiet des écologistes, mais aussi de toute la population des quartiers voisins. La lutte anti-pollution est au programme de l'usine... ainsi que la fabrication de produits de plus de 3 000 francs le kilo !

Poudrerie (allée de la) — Ancien nom de l'allée Henri-Sellier.

Poudrerie (allée de la) — Ancien nom de l'allée Professeur-Camille-Soula.

Poudrière (dans la rue Louis-Eydoux) — Quand la « poudrière » quitta le quartier de la Concorde et du Printemps, il fallut lui trouver un nouveau site. Ce fut, en 1881, le terrain SIE, au quartier Saint-Agne, qui fut choisi, parce que « sur 50 000 m² de ce quartier, c'est à peine si l'on peut compter une dizaine de maisons ». Au Conseil municipal, le conseiller NASSANS déclarait que l'on s'effrayait à tort :

« ... Ce n'est pas là un atelier pour fabriquer la poudre, c'est simplement un dépôt pour les poudres de chasse, où les débitants de tabac et les entreposeurs vont faire leurs provisions. » On objecta cependant que « la présence continue des convois de poudre escortés de gendarmes et de troupe de ligne jette une panique bien naturelle ». M. NASSANS ne croyait pas que le quartier Saint-Agne devienne jamais bien prospère comme agglomération de population. On bâtirait de ce côté beaucoup de villas, on ferait des jardins, mais jamais une ville. Les statistiques établissent que toutes les villes se portent vers le nord...

Poudrière (impasse de la) — Ancien nom de la rue d'Orléans, et de la rue de Chateaudun.

Poudrière ou « Petite Poudrière » (petite rue de la) — Ancien nom de la rue du Printemps.

Poudrière (rue de la) — Ancien nom de la rue de la Concorde.

Poudrière (rue de la) — Ancien nom de la rue Louis-Eydoux.

Pouget (rue du Clairon) — Créée vers 1900 sous le nom de rue Neuve Beteille, on lui donne vers 1930 le nom de rue Clairon-Pouget.

Poule-au-Pot (restaurant) — 27, rue Viguerie (1933).

Poule d'Or (restaurant) — 20, place Wilson (1933).

Poulenc (chemin ou cheminement Francis) — Nom donné en 1971 à une voie nouvelle, dans la ZUP du Mirail. Francis POULENC est né à Paris en 1899. Compositeur, membre du « Groupe des Six », il est mort à Paris le 30 janvier 1963.

Poulhes (avenue du Professeur-Jean) — Nom donné le 4 mars 1987 à une voie nouvelle dans le quartier du CHU de Rangueil. Jean POULHES est né le 22 mars 1918 à Aurillac, et mort à Toulouse en octobre 1983. Il fit ses études médicales à Toulouse en 1938 ; assistant-chirurgien des hôpitaux en 1949 dans le service du docteur LEFEBVRE, il fut nommé chef de service des urgences chirurgicales de Purpan en 1958. Professeur titulaire de la chaire d'anatomie appliquée, il a publié de nombreux travaux de recherche anatomique. En 1970, il devient professeur titulaire succédant au docteur FABRE. En 1976, il ouvre le service de l'hôpital de Rangueil qu'il dirige jusqu'à sa mort. Le professeur Jean POULHES fut estimé par ses collaborateurs des services de chirurgie générale et de gynécologie de l'hôpital de Rangueil, mais aussi par tous ceux et celles qui avaient reçu de lui les soins les plus compétents et le témoignage d'une attention jamais lassée, d'une humanité qui doit porter le beau nom de charité.

Poumarède — Propriété, entre Larrieu et Braqueville (1920).

Poum et Zette — Tailleur pour enfants, 51, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Pountil (le) — Lotissement créé en 1943, rues Bonnat et des Libellules, par Balthasar BARTHÈRE, Henri BEDOUCE étant mandataire.

Poupée frileuse (La) — 12, rue du Languedoc (Mme BOECHAT, 1950).

Poupée moderne (A la) — 40, rue de la Pomme (Mlle DISSARD, 1933).

Pourceau (logis à l'enseigne du) — Cité en 1540.

Pourpointiers (rue des) — Ancien nom de la rue des Tourneurs.

Pourrat (rue Henri) — Nom donné le 29 septembre 1987 à l'une des deux voies nouvelles du lotissement la Closerie Saint-Simon, donnant sur la rue Jean-Giono (son contemporain). Henri POURRAT, écrivain, est né à Ambert en 1887. Peintre de paysages auvergnats et de la vie ancestrale de cette région, il est mort en 1959.

Pourvoyance (moulin de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le moulin Bayard.

Pouset (le) — Lieu-dit et chemin à Pech-David, déjà cité en 1458 (*al poset*). Sens probable : le petit puits. C'est un lieu remarquable où d'importantes découvertes archéologiques ont pu être faites en 1988. Le chemin du Pouset est aujourd'hui la rue Thomas-Edison.

Pouset (lotissement du château du) — Lotissement créé en 1931 par Jean de VIALAR, qui comptait l'ouverture de trois rues, désignées A, B et C. En fait, A et C ont formé la rue Gustave-Courbet, et B, la rue Charles-Lecocq. (Voir Super-Toulouse).

Pouset (rue du) — Voie aménagée vers 1920, à proximité du lieu-dit du Pouset, mais sans aucune relation avec le chemin du même nom. Le nom a visiblement été attribué... en lisant un mauvais plan !

Pousonville — Voir Pouzonville.

Poussin (Le) — Bar, 54, rue Peyrolières (1950).

Poussin (rue Nicolas) — Nom donné vers 1940 à une voie nouvelle au quartier de Chaussas. Nicolas **POUSSIN** est né à Villers, près des Andelys, le 15 juin 1594. Fils de Jean **POUSSIN**, officier des armées d'Henri III, descendant d'une noble famille du Soissonnais, et de Marie **LE MOYNE**, il épouse le 9 août 1630, à Saint-Laurent-in-Lucina (Italie), Anne-Marie **DUGHET**, d'une famille d'origine lyonnaise. Il devient chef de file de tous les artistes installés à Rome. Louis XIII l'appelle à Paris, où il se rend en 1640. De retour à Rome, il décède le 19 novembre 1665, un an après son épouse.

Poussin bleu (Au) — Pâtisserie confiserie, 45, rue du Languedoc (F. FABRE, 1950).

Poutelz (*crotz des*) — Croix des Poutets, à Montaudran, près du lieu-dit Canal de Boc, en 1478.

Poutier (impasse) — Nom donné vers 1960 à une voie nouvelle à Lardenne, sur le chemin Salinié.

Poutiroux (rue des) — CHALANDE 24 — C'est l'ancienne rue de Na-Brugimonde, nom déjà fort torturé par les scribes et les graveurs de plans, depuis son apparition au XV^e siècle. Le nom qui lui succéda n'eut pas un meilleur sort : celui de maître Jean **POTIRON** dont le patronyme se prononçait, en langue d'oc, **POUTIROU**, ce qui, au pluriel, pour désigner l'ensemble familial, a donné **POUTIROUX**. En 1602, c'est le « coing communément appelé de Potiron ». Au XVIII^e siècle, on en est encore au Potiron, quand **VERGNES** propose rue de la Subordination et, semble-t-il, rue l'Amorce au tableau de l'an II. **BRÉMOND** n'hésite pas à interpréter « rue du Potiron, de la citrouille » et écrit : « Quelle que soit l'origine de ce mot, on doit le changer en un nom historique ; ainsi on pourrait lui donner celui d'un jurisconsulte distingué de notre ville, rue Boutaric. » En 1881, on propose rue Catellan. Les Poutiroux sont restés...

Pouts, Poutz... — Voir Puits.

Pouvillon (impasse et rue) — Nom donné vers 1900 à une voie nouvelle, au quartier des Fontaines. C'est peut-être pour honorer la famille

d'Auguste **POUVILLON**, installé à l'écluse Bayard, fabricant de bougies « d'un blanc parfait et d'une dureté remarquable », de cierges, et de savon d'oléine « bon savon à bon marché ». Il obtint, à l'exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie de 1865, une médaille d'argent de première classe. Le nom ayant été donné à la rue avant le décès d'Emile **POUVILLON** (1906), il est peu probable que l'on ait pensé à cet écrivain délicat et sincère qui s'est attaché à peindre les mœurs champêtres du Quercy et du Rouergue. Il était né à Montauban en 1840. Quant à l'impasse, elle n'a reçu son nom qu'en 1935.

Pouvoirville — Petite communauté en étroite relation avec Saint-Agne et Ramonville, mais qui fit toujours partie du gardiage de Toulouse. Le nom, comme le lieu, est fort ancien, et apparaît avec les tout premiers documents du XII^e siècle. Peut-être faut-il identifier aussi Pouvoirville, avec la *bovaria de Pabulvilla* donnée aux Templiers. La forme latine est *Populivilla*, ce qui a suggéré que le nom du peuplier (*pópulus*) entraînait dans l'étymologie possible. Mais ce n'est là qu'un phénomène banal de contagion, tout comme les *Pau-bravilla* ou « Pauvreville » postérieurs, suggérés par la modestie du lieu ! La forme Pouvoirville actuelle s'est fixée dès l'apparition du français, et n'a plus varié, sinon pour prendre le nom de Ventôse sous la Révolution. Ce « village » avait son église dédiée à sainte Madeleine, son cimetière, son puits public, et sa fête locale sur la place de l'église le dernier dimanche de juillet. En 1298, Pouvoirville comptait dix « feux » ; en 1956, 700 habitants. Aujourd'hui son territoire est largement couvert de lotissements.

Pouvoirville (chemin de) — Nom donné en 1947 à l'ancien chemin vicinal n° 10 passant le long de Bellevue. C'est pourquoi on l'appela aussi chemin de Bellevue, ou de Niquet.

Pouvoirville (petit chemin de) — Ancien nom du chemin de la Salade-Ponsan.

Pouzonville (boulevard) — Ancien nom du boulevard d'Arcole.

Pouzonville (chemin de) — Ancien nom de la rue des Chalets.

Pouzonville (grand-rue) — Ancien nom de la rue Saint-Charles.

Pouzonville (place) — Ancien nom du carrefour des rues Merly, Pouzonville, Saint-Charles, pour lequel on proposa, en 1914 : place Porte-Pouzonville.

Pouzonville (porte, quartier, rue) — Encore un nom inexplicable en raison des difficultés de l'établissement des formes les plus anciennes. On trouve *porta* ou *carr. de Posamilano, Podii Milavi, Posomvilla*. Le premier terme est-il le reflet de Pech, de *Poutz* ? Le second représente-t-il Millau ? N'y a-t-il qu'apparence, la forme première restant inconnue ? Toutes ces hypothèses sont à examiner... après confirmation de lecture. La forme Pouzonville prévaudra et désignera la rue, la « carreirola », la place, le chemin, le puits et le four, et, bien entendu, essentiellement la porte. VERGNES avait envisagé rue des Inséparables. Sur le tableau de l'an II fut retenu le nom de rue l'Indépendance. En mai 1897, les habitants « pétitionnent » avec ceux de la rue des Treize Vents pour changer leurs noms « contre des noms patriotiques rappelant des faits de l'histoire de notre pays ». Comme aucune proposition ne fut faite, ils proposèrent eux-mêmes en avril 1901, le nom d'Armand SILVESTRE qui venait de mourir : « Les habitants de la rue Pouzonville... unis dans un même sentiment de profonde admiration pour le bon Armand SILVESTRE et, en souvenir de ce que le doux poète fut leur voisin en ces dernières années, désireux aussi de rendre un pieux hommage à sa mémoire, en faisant revivre un nom aimé des Toulousains... ont l'honneur de solliciter... que le nom de la rue Pouzonville soit remplacé par celui de l'illustre auteur de *Griselidis* ».

Pradal ou de la Béarnaise (lotissement) — Au quartier de la Béarnaise. Créé en 1929 par la Société Générale Foncière.

Pradal (place) — Ancien nom de la place Roger-Arnaud.

Pradal (rue) — La naissance de la rue Pradal provoqua de grandes agitations au Conseil municipal, en 1882 et 1883. Le conseiller PRADAL, rapporteur, était en personne promoteur à la

Côte-Pavée. Pour valoriser son lotissement, un chemin reliant la Côte-Pavée au Pont des Demoiselles parut indispensable, mais la déclivité du lieu et la grande longueur (un minimum de 780 m) posaient des problèmes. L'architecte en chef de la Ville en avait reconnu l'utilité, dans son rapport du 31 mars : « Elle est incontestable, car ce chemin relie deux centres importants d'agglomération : un chemin et une route très fréquentée ; il contribuerait aussi à augmenter la densité de la population dans un quartier privé jusqu'à ce jour de voies communales. L'ouverture de ce nouveau chemin sera donc extrêmement favorable aux intérêts des deux quartiers précités, et ce bienfait ne coûtera qu'un très minime sacrifice à la ville, grâce aux offres généreuses de Mlle Anastasie PUJOL et MM. PUJOL, DIRAC et DELMAS qui cèdent gratuitement, chacun le long de leurs propriétés, et sur une largeur de 8 m, le terrain nécessaire au tracé projeté. » Mlle Anastasie PUJOL posait pour conditions que le chemin soit entièrement terminé entre ses deux limites extrêmes dans le délai de deux années, et qu'il n'ait qu'une largeur de 8 m ; elle se réservait, en outre, le droit d'établir sur le chemin projeté toutes les ouvertures nécessaires au morcellement de sa pièce de terre. Le conseiller GRILLOU ramena le projet à la réalité : les habitants n'avaient pas demandé ce chemin. Ils réclamaient au contraire le prolongement de la rue du Chant-du-Merle permettant la même liaison, en plaine et non en côte, avec une économie d'un kilomètre pour accéder en ville. Et sa péroraison fut magistrale : « Un dernier mot et je termine. Le chemin que l'on vous demande, tracé en plein champ, n'a pas même le mérite d'aboutir d'un point à un autre par une ligne droite et si, comme je le crois, il a environ un kilomètre de longueur, il occasionnera à la ville, malgré la libéralité apparente des propriétaires, une dépense d'environ dix mille francs au moins, car il faudra le niveler, l'empierrement, faire les accotements et les fossés ; en outre, il traversera le chemin de la Béarnaise, et vous serez obligés de placer en cet endroit un poste d'octroi qui nécessitera une dépense annuelle de 2 000 F. » L'affaire fut, naturellement, « renvoyée ». Une nouvelle vague de critiques déferla à la séance du 27 novembre 1883. Elle était trop tardive pour arrêter le projet, mais elle nous apprend, par la bouche du conseiller GOUJAT,

que « M. PRADAL a trompé la confiance du Conseil en lui affirmant qu'il ne coûterait que 120 F pour toute dépense ; parce que ce chemin n'a d'autre utilité, quant à présent, que celui de servir les intérêts des propriétaires riverains en leur facilitant la vente en parcelles de leurs immeubles ; parce que... les 8 à 9 000 F que l'on vous demande, à dépenser pour le chemin réclamé par M. PRADAL, seraient bien mieux employés à donner une bonne viabilité aux chemins appartenant à la commune, et déjà transformés en rues, plutôt que d'être appliqués à l'ouverture de nouvelles voies qui ne sont, après tout, que des spéculations individuelles. » La rue fut faite, cylindrée aux frais de la Ville, et nommée rue Pradal en 1892...

Pradasse (la) — Quartier, au Sauzelong.

Pradasses (chemin des, ou de la) — Ancien nom des rues Colbert et Camille-Desmoulins.

Pradelle (la) — Ce fut un lieu, aujourd'hui bien ignoré, et très anciennement cité : *in clauso Sancti Micahelis ubi appellatur Pradela* en 1154. Il s'agit de Saint-Michel-du-Château alias du Touch.

Pradelle (pointe de la) — Lieu du gardiage, très souvent cité du XIV^e au XVI^e siècle (5^e, 6^e et 7^e moulons de Saint-Pierre, hors la porte « des Crozes »).

Pradet (chemin et impasse) — La rue de l'Allier ayant été prolongée, le chemin Pradet s'est trouvé sectionné en deux portions, en impasse. L'une est devenue l'impasse Gruney (voir ce nom), l'autre, par décision du 22 février 1979, a gardé le nom de Pradet.

Pradet (lac) — Petit lac, au nord du lac Crémon, séparé de celui-ci par le chemin de Croix-Daurade (1920).

Pradet (place du) — Citée dans un document de 1817.

Pradettes (chemin des) — C'est l'ancien petit chemin des Vitarelles, chemin vicinal n° 67.

Pradettes (Les) — Résidence, près du rond-point de la Cépière (BEPI Paul MATEU, 1982).

Pradettes (place, quartier, ZAC) — Divers ensembles portèrent ce nom, que le nouveau quartier, à l'ouest du Mirail, a repris. Il s'étend sur près de 90 ha, et une première tranche terminée en 1984 réalisa 1 350 logements. Des commerces se sont installés autour de la place octogonale et piétonnière des Pradettes, avec arcades « à la toulousaine » (!) Ce nouveau quartier se présente comme une réaction contre le Mirail. Divisé en « hameaux », le hameau des Pradettes ; les Citadines ; le hameau languedocien ; les Cèdres, et autres... il veut garder « l'échelle humaine ». Mais la « baloche » de l'ancien quartier qui, vers 1950, se tenait sur la propriété NADAI, route de Saint-Simon, le dernier dimanche de juillet, retrouvera-t-elle aussi son charme d'antan ?

Pradettes (résidence Les) — Au Mirail, impasse du Mirailhon (1978).

Pradié (piscine Roger) — Nom donné en mai 1973 à la piscine Berthelot, en hommage à son ancien proviseur mort à Génissac (Gironde) en mai 1970. Roger PRADIÉ, originaire d'Agen, avait été professeur d'établissements des académies de Bordeaux et d'Agen. En 1943, il accepte le poste de principal du collège de Condom où, pendant douze ans, il allait donner la mesure de ses qualités d'administrateur. En 1955, il était nommé à Toulouse avec la mission d'assurer le passage de la gestion municipale du collège moderne Berthelot à la gestion d'État, et la reconstruction du lycée Berthelot.

Pradier (rue James) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Jean-Jacques PRADIER, dit James, né à Genève en 1792, fut un sculpteur néo-classique : statues de Lille et de Strasbourg, et de la place de la Concorde à Paris. Il est mort à Bougival en 1852.

Pradines (Les) — Résidence, avenue Jean-Baylet (M. GUIBERT, RUGGIERI, 1982).

Prado (Le) — Bar-dancing, à la Côte-Pavée, au terminus du 22 (1946).

Prado (Le) — Résidence, 76 bis, route de Narbonne (vers 1980).

Prado (rue du) — Voie créée vers 1924 sous le nom de rue Cornelys. Le « Prado » qui devrait s'écrire Pradeau, est le nom d'une propriété.

Prairial — Nom donné en 1794 au quartier de Croix-Daurade.

Prairie (école La) — 30, route de Narbonne.

Prairie (école La) — 1, rue des Néfliers. Ecole Nouvelle Laïque privée, « Savoir apprendre et savoir vivre » créée vers 1970.

Prairie des Filtres — Le grand atterrissement formé sur la rive gauche du « coude garonnais » doit son nom aux galeries filtrantes qui y avaient été installées pour alimenter le Château d'eau. La première fut établie en 1821 ; un deuxième lot de filtres, en 1827, était formé de onze puits reliés entre eux ; on y ajouta en 1829 une galerie semblable à la première. Le vaste espace qui s'était ainsi créé fut le lieu privilégié de nombreuses manifestations populaires, telle la fête du 20 septembre 1846 sur l'initiative du conseiller municipal ARZAC. De nombreuses « Institutions » s'y établirent, par exemple l'école de natation où les soldats venaient tour à tour. L'été 1873, les habitants du quai de Tounis, se trouvant face à la Prairie des Filtres, se plaindront de ce « voisinage » : « Les pères de famille de ce quartier sont froissés de voir les soldats exposés nus aux yeux de leur famille », dit la pétition. En avril 1866, le maire AMILHAU fit organiser des fêtes de charité. On fit établir sur la Prairie des Filtres des estrades pour une course de vaches landaises. Les estrades démolies, les bois restèrent, livrés au maraudage... En novembre 1877, on se plaint que la Prairie est dégradée, parce qu'elle sert de champ de manœuvre pour les troupes de la garnison. En 1889 se fit la commémoration du centenaire de la Révolution, et le 22 septembre 1892 un simu-

lacre de la bataille de Valmy se déroule sur la Prairie. L'herbe grasse et généreuse put nourrir longtemps un troupeau de moutons. Ce fut aussi le premier « terrain » du football-rugby toulousain, et le lieu d'accueil pour les plus grands cirques. Très réduite par l'aménagement du fleuve en vue de pallier les inondations, la Prairie des Filtres a continué d'accueillir le traditionnel feu d'artifice du 14 Juillet. En 1976, son aménagement en jardin a été entrepris. Un théâtre de verdure y fut créé.



La prairie des Filtres.

Prat — Forme de « Pré » en langue d'oc (voir Pré).

Prat (résidence Lou) — Au Mirail (1979).

Prat (ou Pré) Comtal — En 1914, on assista à la disparition d'un lieu historique qui a joué un rôle au cours de la guerre des Albigeois, le Pré Comtal. C'est *al Prat Comtal* que se réunissaient les citoyens et les hommes d'armes de Toulouse autour du comte Raymond. Englobé pendant la Révolution dans les dépendances de l'Arsenal, il formait jusqu'alors un vaste espace planté d'arbres. Il fut transformé en une immense salle couverte, qui devint la Douillerie de l'Arsenal.

Pratic (Au) — Bonneterie, 129, rue du Faubourg-Bonnefoy (1950).

Prat-Long — C'est le nom d'un ancien communal de Lalande, d'un fossé mère et parfois du quartier. Le lieu est cité dès 1156 et 1181, *apud Pratum Longum*. Les environs paraissent avoir été plantés en vignes, du XII^e au XIV^e siècle.

Le communal mesurait environ 4 arpents. Il est encore signalé au cadastre de GRANDVOINET.

Prat-Long (chemin du) — C'est l'ancien chemin vicinal 38, interrompu par le Canal Latéral, que continuait de l'autre côté le chemin dit de Chantelle. Il a été élargi et mis à l'alignement en décembre 1985.

Prats — Propriété au Mirail, sur la route de Cugnaux (= route de Saint-Simon) (1920).

Praubetz — Voir Pauvrets.

Praviel (rue Armand) — Nom donné le 29 mai 1972 à une voie nouvelle de la résidence du Château Perpin. Armand PRAVIEL, né à Lisle-Jourdain en 1875, créateur et animateur de la revue *L'Ame latine*, mena une vie fort active d'écrivain, de journaliste et de conférencier. Dans sa grande production, signalons des recueils de poèmes : *La Tragédie du soir* (1904) ; *Le Cantique des Saisons* (1913) ; des romans : *Péché d'aveugle* (1906) ; des récits historiques : *Monsieur DU BARRI et sa famille* (1932) ; *Bel-sunce et la peste de Marseille* (1938) ; des ouvrages régionalistes : *Les Routes de Gascogne, contes et croquis de chez moi* (sans date) particulièrement savoureux, *Le Languedoc rouge* (Toulouse, Albi, Rodez), (1929), peut-être le plus connu de ses livres. Il débuta dans la presse à la *Croix du Midi* et au *Messenger de Toulouse* ; bientôt il fut admis à *l'Express du Midi* et à la *Garonne*.

Pendant quarante ans, il a rempli dans la même maison, avec un remarquable talent, des emplois très divers. De bonne heure, il fonda *L'Ame latine*. Il a collaboré à la *Revue des deux Mondes* et au *Correspondant*. Dans *Le Cri de Toulouse* des premiers mois de 1914, sous le titre « Souvenir des Autres », il avait évoqué les débuts de plusieurs de ses camarades des lettres toulousaines. Il est mort à Saint-Paul de Fenouillet en janvier 1944.

Pré, Prat, Pratum...

- Carbonnel ou Carbonel
- Catelan (Pré)
- Catelan (résidence le Pré)
- Comtal (Prat)
- de las Pergas (Prat)

- del joueur (Prat)
- de l'om (Prat)
- des Sept-Deniers (voir Sept-Deniers)
- Lauze (Prat)
- Lobat (um) Pratum
- Long (Prat) (voir Pratlong)
- Montardy
- Montardy (rue du Pré)
- Viel (Prat) Pratbiel
- Villem (Pratum).

Pré Carbonnel ou **Pré des Pestiférés** — Ce communal est cité dès 1226 : *in prato qui dicitur Carbonelli*. On l'avait appelé Pré des pestiférés, à cause des baraquements qui y furent établis à l'occasion de la peste de 1628 à 1631 pour les « infects » ou pestiférés. Le cadastre de Saint-Pierre banlieue (1690) porte en surcharge qu'une partie fut inféodée par la ville le 25 mars 1780 et que d'autres parcelles le furent en 1781 et 1782. Le restant fut vendu plus tard, avec les autres communaux.

Pré Catelan (Le) — Café chantant, émule de son grand frère parisien ; on l'appela le *Pré Catelan*. Sa construction débuta en 1863. On n'eut à démolir qu'une bicoque, car le reste du terrain était une vaste prairie où s'étaient succédés cirques et bals champêtres.

La façade sur l'allée Lafayette, « les Allées » comme l'on disait alors, fut particulièrement soignée. Œuvre de François LAFFONT, elle présentait un fronton orné de figures lyriques, notamment d'un Pan superbe, de masques, de faunes, de mascarons, et de cariatides belles et dévoilées.

Dès l'entrée, on se trouvait dans une vaste salle de music-hall, bien décorée, où apparaissaient le char d'Apollon, ses guirlandes et ses muses. Au milieu des vastes jardins fut édifiée une rotonde assez grande pour abriter les meilleurs cirques de passage. Le reste de l'enclos était occupé par le restaurant, le café et les charmilles. Les années passèrent, et quelques adaptations se firent. A un moment, exista un vélodrome aux pistes très relevées, qui attira les champions.

Le Pré Catelan avait vécu. En 1873, les usines AMOUROUX s'y installèrent, respectant à peu près les bâtiments, y faisant en quelque sorte renaître la vie. La salle de music-hall servit d'exposition à d'impeccables instruments de récolte. La spacieuse rotonde abrita les « Hiron-

delles ». Mise au point en 1892, la faucheuse « Hironnelle » fut considérée, selon la publicité AMOUROUX, comme la meilleure du monde. Une image célèbre la montrait, tractée seulement par deux de ces oiseaux !

La foule était largement admise, et les nostalgiques du Pré Catelan pouvaient se mêler aux nombreux visiteurs qui se pressaient dans ce Palais de l'Agriculture où diverses sociétés agricoles exposaient successivement.

Le « Pré Catelan » devint gymnase municipal, puis garage.

En 1976, les Toulousains apprirent sa destruction prochaine, ainsi que celle de la Maison de la Radio, sa voisine. Un immense chantier s'ouvrit d'où surgit un colosse de l'urbanisme contemporain.

A l'origine du projet, un promoteur, M. BRÉMOND, avait acquis les immeubles compris entre les allées Jean-Jaurès et les rues Riquet, des Sept-Troubadours, Arnaud-Vidal, soit près d'un hectare, sur 90 m de façade et 150 m de profondeur. Mais le gymnase municipal avait été promis aux Assurances Générales de France. On créa une Société Civile Immobilière avec l'appui de la Caisse des Dépôts. Un concours d'architectes fut lancé en 1974, et un Parisien, V.G. LETIA, l'emporta. En 1976, on démolit les immeubles, et l'on creusa un immense trou destiné à accueillir, sur quatre étages et 39 000 m², 900 places de parking.

Sur les allées, l'immeuble de la Caisse des Dépôts domine l'ensemble avec 17 étages et 24 m de façade. Il comporte 123 logements. En niveaux dégradés, 74 autres logements sont réservés aux AGF, ainsi que des bureaux, ce qui a permis le regroupement des services, et même une certaine décentralisation.

Enfin en rez-de-chaussée un café et des boutiques... Mais les habitants des immeubles démolis n'ayant pu acquérir des appartements, commercialisés à plus de 8 000 F le m², sont partis loin de leur quartier...

Seul demeure le nom : le Pré Catelan...

Précautions (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des « Vironnes ».

Prêcheurs, Presicadors, Presicayres (*ecclesia, carr. dels*) — Voir Jacobins, et Frères Prêcheurs.

Précision (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Etienne.

Prédicateurs, Présicayres, Présicadors, Prédicatorum — Voir Prêcheurs.

Prédicateurs (rue des) — Ancien nom de la rue Lakanal.

Préfecture (café de la) — 2, puis 12, place Saint-Etienne (Elie FORESTIE, 1905).

« **Préfecture** » (la) — Maison de tolérance.

Préfecture (restaurant de la) — 14, place Saint-Etienne (ROMANO, 1933).

Préférence des bâtons de Jacob (A la) — Pâtisserie, 28, rue des Changes et 23, rue Louis-Napoléon (= rue Lafayette) (A.D. VERDIER, 1860).

Préfet (chemin de ronde du) — Ancien nom du boulevard Delacourtie.

Préfet (chemin du) — Ancien nom de l'avenue Marcel-Langer.

Préfet (impasse du) — Ancien nom de l'impasse Izard (= impasse Marcel-Langer).

Préfet (impasse du) — Ancien nom de la rue du Commandeur-Cazeneuve.

Premier-Mai (rue du) — Projet d'un groupe scolaire à Fontaine-Lestang (1932).

Premier-Mai (rue du) — Nom donné en 1933 à une rue (disparue) du Champ du Loup.

Prémy's (bar) — 52, avenue Jean-Rieux (1950).

Prends-y-garde (rue) — Voie créée vers 1878, donnant accès à une voie de chemin de fer non gardée ce qui, paraît-il, justifierait l'étrange nom de cette rue ! Elle semble avoir donné le nom au quartier, tout au moins pour l'associer à la « baloche » de la Patte-d'Oie.

Préognot (rue Yves) — Créée vers 1930 sous le nom de rue Jean-Rieux, elle reçoit vers 1945 celui de rue des Dahlias. Le 3 mai 1955, on lui donne le nom de rue Yves Préognot. Yves-Charles PRÉOGNOT, postier, né le 4 décembre 1926 à Toulouse, fils de Paul PRÉOGNOT, faisait partie des FTP. Blessé au maquis de Betchat, il est décédé à l'hôpital de Saint-Gaudens le 27 juillet 1944.

Prés (chemin des) — Ancien nom de l'avenue Edouard-Belin.

Prés (rue des) — Ancien nom de la rue Danielle-Casanova.

Présentation (la) — 47, rue des Trente-Six-Ponts. Ecole secondaire de jeunes filles catholiques, succursale de la congrégation fondée à Castres en 1760 par Jean-Sébastien de BARRAL et sa sœur Félicité. Un décret du 22 décembre 1857 autorise la fondation toulousaine qui acquiert les deux maisons de Manahem et David ROUGET. La première directrice fut Mlle DAU-DIBERTIÈRES, dite sœur Saint Hippolyte. La chapelle fut édifiée dès l'origine.

Préservation (La) — Ecole libre (CEG et école primaire) de filles, 18, rue Sainte-Anne (1965). Supprimée en 1973, elle cède la place au Foyer de jeunes travailleuses.

Préservative (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Porte Lascrozes.

Présicadors, Présicayres, Présicadous... — Voir Prêcheurs.

« **Présidence** » (la) — Maison de tolérance.

Président : Carnot — Doumergue — Roosevelt — Wilson (voir ces noms).

Président (Le) — Résidence. « Une oasis de silence au cœur de Toulouse. » « Un ensemble prestigieux dans un cadre champêtre ! » 43-45, rue Raymond-IV (SERAT, 1972).

Pressensé (avenue Francis-de) — Voie créée vers 1928 sous le nom d'avenue des Platanes. En 1934, on lui donne le nom de Francis de

PRESENSÉ, journaliste radical (1853-1914) qui fut maltraité à Toulouse dans l'affaire DREYFUS en 1902.

Prêtres (rue des) — CHALANDE 48 — Ou rue des Capelas (Chapelains). Le nom vient d'une maison appartenant au clergé de la Dalbade au titre d'obit ou fondation de messes. Avant cette fondation, c'était la rue du Poids des Carmes, en raison de la maison où se trouvait le poids du blé, dès le début du XIV^e siècle. Quand par la suite on s'avisait de réunir les divers « poids » de la ville, on créa le Poids commun, à l'Hôtel de Ville. VERGNES proposa le nom de rue des Obligeans, et le tableau de l'an II, rue La Guyane. Pour BRÉMOND, en 1854, « le rapprochement de cette rue avec l'ancien Hôtel du Commandeur de Malte permet de lui donner à l'avenir le nom de rue de Paulo, illustre Toulousain qui fut Grand Maître de l'Ordre ». En 1881, on propose d'uniformiser le nom en rue Saint-Jean, avec la rue voisine.

Prévert (MJC Jacques) — 311, route de Seysses (1984).

Prévost (rue) — Ancien nom de la rue Jean-de-Pins.

Prévost (rue Hippolyte) — Nom donné en 1933 à la rue B du lotissement Roc. Hippolyte PRÉVOST est né rue Saint-Rome le 5 février 1808. C'est le premier sténographe français qui a donné son nom à la méthode Prévost-Delaunay. Il publia son premier traité en 1826. En 1833, il publie une sténographie musicale, qui sera traduite en anglais, allemand et italien. Sténographe parlementaire de 1853 à 1861, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de l'ordre italien des saints Maurice et Lazare, il est mort à Paris le 20 février 1873.

Prévoyance (impasse de la) — Ancien nom de la rue Eugène-Labiche.

Prévoyance (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Jeu-de-la-Paume (= rue des Jacobins).

Prieuré (résidence Le) — 5 bis, rue du Prieuré (TISO SA).

Prieuré (rue du) — CHALANDE 318 — C'est la Petite rue Sainte-Ursule qui a changé de nom en 1947. C'étaient auparavant les rues Saint-Pierre et Saint-Martin, en raison du prieuré de ce double vocable, qui justifie le nom actuel (voir à ces noms). En 1914, on avait proposé de l'appeler rue de Malafosse. En 1947, le nom de rue du Prieuré-Saint-Martin parut trop long.

Primadona — Modes, 32, rue Saint-Rome (1950).

Primerose — Bonneterie, lingerie, 7, rue de Rémusat (1950).

Primevère — Bonneterie, 22, rue du Taur (L. ANAF, 1950).

Primevère (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Primevères (rue des) — Nom donné vers 1935 à une voie nouvelle. C'est l'une des « floralies » de la Roseraie.

Primevères I et II (résidences) — Rive gauche, 16, rue Gay-Lussac (ROCA, 1977).

Prince Noir — Surnom d'un habitant pittoresque du Champ du Loup. Dans les années vingt, il servit à désigner le lieu où ce personnage avait établi sa « résidence »...

Princes (Aux) — Enseignes (1778).

Princes (café des) — 15, galerie du Capitole (BONNEMAISON, 1865).

Princes (hôtel des) — Place Saint-Georges (SAUVET, 1781).

Princes (hôtel des) — Rue des Balances (= rue Gambetta) (Chez BOURREL, 1807).

Princes (rue des) ou rue **Prince** — Voie formée vers 1870 sous le premier nom de rue Prince, probablement celui d'une famille. Ce nom « princier » n'empêchait pas les habitants de subir quelques inconvénients. En 1880, ils écrivent : « Sitôt qui (*sic*) tombe un peu d'eau, nous voilà dans la boue jusqu'aux genoux. » Ils

réclament qu'on mette « un peu » de gravier et « un peu plus » de lumière. C'est en réalité une voie privée qui l'est toujours en 1935 quand est admis le principe que l'entretien doit en être assuré par la Ville ! L'usage s'était établi vers 1914 de l'appeler parfois rue des Princes. On trancha alors en faveur du singulier, pour revenir au pluriel vers 1920 ! En 1927, on proposa de l'appeler rue Segoffin.

Prince Thomas (logis à l'enseigne du) — Au faubourg St-Michel (XVII^e siècle).

Printafix — 28, rue d'Alsace-Lorraine. Maison fondée en 1934 par la société Paris-France, dans les locaux de la Maison Universelle ou Bazar Labit.

Printania (hôtel) — 47-55, rue Saint-Rome (1933).

Printemps (Au) — Nouveautés, 10, rue d'Alsace-Lorraine et 2 à 8, rue Lapeyrouse. Maison fondée en 1875 par Félix DALET.

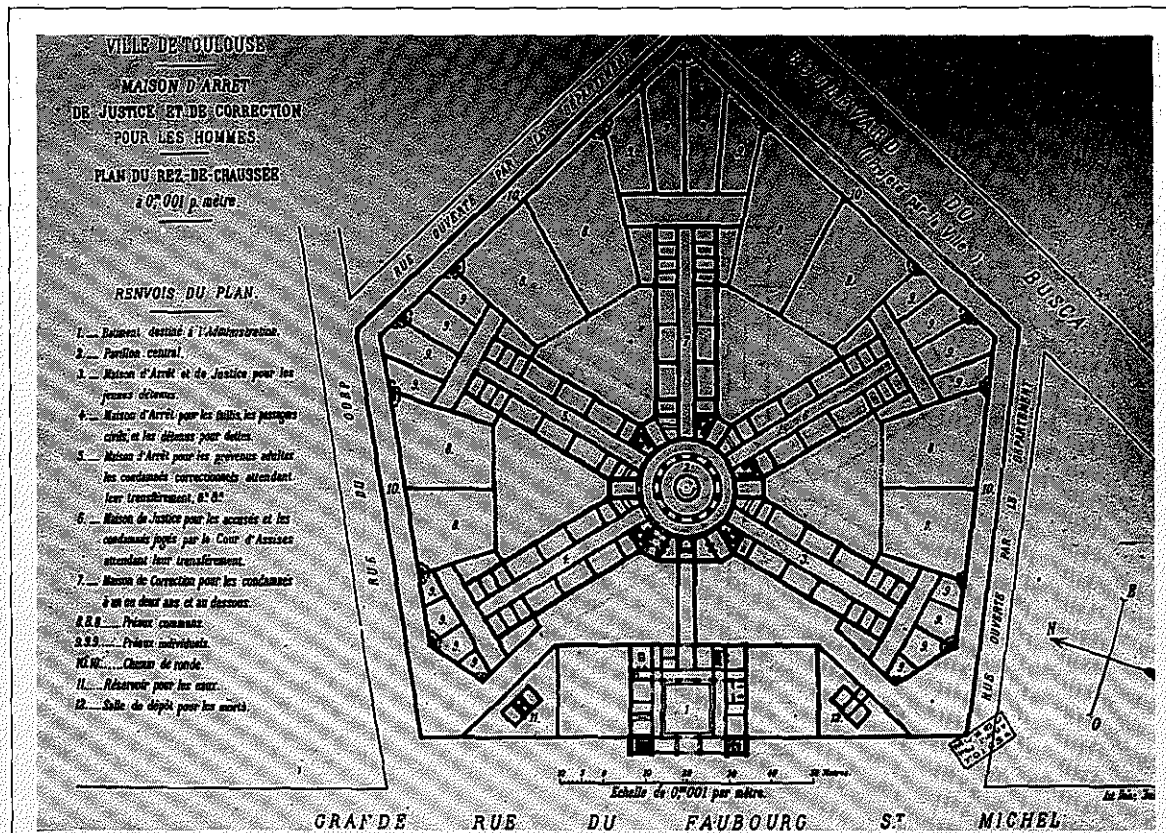
Printemps (hôtel du) — 62, rue Denfert-Rochereau (TOUGNE, 1933).

Printemps (rue du) — Petite rue de la Poudrière vers 1880 ; un arrêté du 12 mars 1883 lui donne le nom de rue du Printemps.

Printemps Fleuri (Au) — Fleurs, 1, rue du Rempart-Villeneuve (Mme LAROCHE, 1950).

Prisons — Sous l'Ancien Régime, on pouvait dénombrer au moins six lieux d'incarcération, correspondant en principe aux juridictions pénales. C'étaient les prisons ou « carces » :

- du Parlement, à la conciergerie, dans les dépendances du Château Narbonnais ;
- du Sénéchal, dites de Mirabel ;
- celles du Viguiier ;
- l'Ecarlate ou prison de l'Officialité, dans les dépendances de l'Archevêché ;
- les Hauts Murats ;
- les prisons de l'Hôtel de Ville, dans la ruelle dite « des carces » (rue Lafayette) avec une prison pour les femmes et une pour les hommes, dite « l'Infernet ».



Au début du XIX^e siècle, jusqu'en 1808, il n'y eut que deux prisons civiles : la prison de l'Hôtel de Ville (crimes) et la maison d'arrêt dite du Sénéchal (prévenus et peines correctionnelles). La prison des Hauts Murats deviendra prison militaire. Le 8 mars 1856, le ministre de l'Intérieur approuve le projet du Conseil général de créer des prisons départementales rue Saint-Michel. Elles étaient prévues pour « accueillir » 400 hommes et 90 femmes. Il y avait dix gardiens pour les hommes et quatre sœurs de Marie-Joseph pour les femmes, remplacées, à la sécularisation, par trois surveillantes. Ce fut le célèbre « 18 bis », ou l'Hôtel du Drapeau de Fer, que gardait consciencieusement, à la Belle Epoque, un militaire en faction devant sa guérite, aidé de quelques collègues qui tuaient le temps en conversant avec les nounous du quartier. C'était le bon temps, et nulle « manif » jamais ne se produisit... Aujourd'hui, peu à peu, le « devant de la prison » s'équipe en mobilier urbain : champignon, abribus, accueil, panneau

d'affichage, téléphone. Seul l'urinoir a disparu, largement compensé par les recoins des deux tours qui encadrent la monumentale porte...

Prisons (chemin de ronde des) — Ancien nom de la rue Robespierre.

Prisons (rue des) — Nom d'une ancienne rue absorbée dans les bâtiments du Palais de Justice.

Pristal — Bonneterie, 43, rue Saint-Rome (DOURISBOURE, 1950).

Privat (éditions, imprimerie, librairie) — 14, rue des Arts. La « Maison PRIVAT », née en 1839, prenait la suite de J.B. PAYA dont Edouard PRIVAT avait été l'employé. Il transporta la maison petite rue Sainte-Ursule. En 1849, il implante son affaire rue des Tourneurs, à l'Hôtel SIPHER. Son mariage avec la fille du libraire ABADIE, de Saint-Gaudens, devait lui donner un fils, Paul PRIVAT, qui lui succéda en 1876. La gloire de

la Maison PRIVAT est d'avoir publié la monumentale Histoire du languedoc de Dom DEVIC et Dom VAISSETTE. De 1880 à 1915, la maison s'associe avec DOULADOURE. En 1903, elle se transporte rue des Arts, dirigée par le petit-fils du fondateur, Edouard Privat, disparu en 1934. Son épouse Madeleine, conseillère municipale de Toulouse, continue la direction jusqu'en 1945, quand lui succède son neveu Pierre PRIVAT qui décédera en juillet 1983.

Privat (place Gilbert) — Nom donné le 6 décembre 1976 à une place nouvelle au quartier de La Tourasse. Il s'agit de Gilbert PRIVAT, sculpteur (1892-1969). Lorsqu'en 1985 on envisagea de donner un nom de voie publique en souvenir de Pierre PRIVAT, on ne put y donner suite, par risque d'homonymie.

Probité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Faubourg-du-Bazacle (= partie de la rue des Amidonniers).

Probité (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue « Puits Crozes » (= rue des Puits-Creusés).

Procession (chemin de la) — A Montaudran (1820).

Prodiges (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue de « Glacier », au faubourg Saint-Michel.

Production (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de Cugnaux.

Professeur : Anglade — Bouasse — Buhl — Donat — Ducuing — Graillot — Jammes — Marquès — Martin — Mestre — Picavet — Rey — Sendrail — Soula (voir ces noms).

Profitables (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Vélane.

Progrès (café du) — 3, place Olivier (DUCOS, 1933).

Progrès (café du) — 185, route de Bayonne, à Saint-Martin-du-Touch (1950).

Progrès (confiserie du) — 4, rue Temponières. Maison JULIEN Jeune, ARMENGAUD successeur (1931).

Progrès (grande boulangerie du) — 28, rue des Changes (Jean SILVY, 1898).

Progrès (hôtel du) — 8-10, rue Rivals (CASSIGNOL, 1895 ; E. DARDENNE, 1905 ; PHENNINGER, 1920 ; P. LAFONT, 1930).

Progrêts (*sic*) (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Coin-fermé.

Projetée (rue) — Désignation appliquée à diverses voies, réalisées ou non, et notamment :
— jusqu'en 1860, à la rue Jacques-Lafitte
— jusqu'en 1925, à la rue Jean-Baptiste-Pigalle.

Promenade (rue de la) — Ancien nom de la rue Laganne.

Promenade (rue de la) — Ancien nom de la rue Jules-de-Rességuier.

Propreté — De tout temps — et quoi qu'on en ait dit — les capitouls de Toulouse ont œuvré pour la propreté de leur ville. Leurs efforts se heurtaient à des habitudes un peu trop libres, caractéristiques, assure-t-on, de la mentalité méridionale. On a tout dit sur les cochons circulant en ville, les déjections versées à la rue, l'insalubrité des cours, des puits et parfois des habitations. Une connaissance plus approfondie révèle ce constant souci de propreté, par exemple dans les efforts continus pour assurer la difficile alimentation en eau. Les ordonnances réglementant la propreté de la ville sont très nombreuses, et les organisations mises sur pied sont de toutes les époques. Au début du XVII^e siècle, le capitaine des *fangas* (boues) était chargé de faire bien nettoyer les rues. L'ordonnance de 1769 servit longtemps de texte de référence. En 1780, on divisa la ville en vingt-quatre quartiers pour le « nettoyage des rues et enlèvement des boues ». Une catégorie très spéciale était chargée d'évacuer le contenu des fosses d'aisance ou de ce qui en tenait lieu. C'étaient les « faisiers de nuit », dits aussi... « daureurs », qui devaient traverser la ville pour porter à Garonne le contenu des tinettes. L'ordonnance de 1769

les régleme : « Enjoignons aux gadouards, sous peine de prison de nettoyer les latrines durant la nuit, à commencer à dix heures du soir en hiver et onze heures durant l'été et de discontinuer leur travail avant le jour ; comme aussi de faire transporter les matières fécales aux lieux accoutumés, sans les répandre dans les rues. » Le 14 juillet 1858, GUION propose de créer un service de nettoyage par « escouades d'hommes vigoureux ». C'est en 1906 que la municipalité a pris en régie l'enlèvement des ordures, auparavant confié aux maraîchers des environs qui y trouvaient matière à faire d'excellents composts. Les particuliers furent priés, par le maire EBELOT, de déposer leurs ordures dans des petites caisses munies d'anses qu'on surnomma des *ébelottières* ; quand le maire BEDOUCE rendit les poubelles obligatoires, on les appela à Toulouse, des *bedoucettes*. En 1987, les poubelles deviendront « mécaniques ». Ce sont les « conteneurs ». La responsabilité municipale engagée, la mairie voulut se donner les moyens nécessaires. En 1922, c'est une armée de 235 employés qui utilise :

- une cavalerie de quatre-vingts chevaux ;
- un gros matériel de soixante-quinze tombeaux ;
- quatre camions automobiles ;
- six camions à traction animale ;
- vingt machines balayeuses système DUREY-SOLVY ;
- quinze tonneaux d'arrosage ;
- dix batteries d'arrosage.

L'exposition et les manœuvres de tout ce matériel, en septembre 1922, furent un événement et eurent un grand succès populaire. Toulouse entrait dans une ère nouvelle. En 1927, on vendit une vieille camionnette ZUST, achetée en septembre 1918 à Paris, au Champ-de-Mars, dans une vente de l'administration de la Guerre, parce qu'elle était « très fatiguée ». Ne pas salir vaut mieux que nettoyer. Aussi, à coup de slogans, on s'efforça d'éduquer les Toulousains : « La propreté, c'est l'affaire de tous », « Opération Toulouse Ville propre », « Balayons nos habitudes... « Apprenez le caniveau à votre chien »... En 1984, 76 « bennes tasseuses », 24 « balayeuses », 10 « arroseuses », 5 camions, 1600 corbeilles à papier, 850 kilomètres de voies publiques (distance de Toulouse à Lille !) ainsi que des caniveaux qui, mis bout à bout, relieraient

Toulouse à Gibraltar, 840 agents municipaux au service de la propreté, et la statistique est à refaire en « plus », chaque année ! C'est un chapitre essentiel de l'histoire des rues de Toulouse ! C'est pourquoi, chaque année, les successeurs des bouviers, des boueux, les éboueurs... de votre quartier, vous adressent leurs meilleurs vœux !

Prosper — Voir Mérimée.

Prospérité (rue) — Nom donné en 1794 au coin de Nazareth.

Prospérité (rue de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue « Trois-Bancs ».

Proud'hom (impasse) — Nom donné vers 1950 à une voie privée. C'est peut-être en hommage à Pierre-Joseph PROUDHON, publiciste, né à Besançon en 1809, fils d'un tonnelier. Ouvrier typographe, puis écrivain à partir de 1840, il publia des brochures dont l'une : *Qu'est-ce que la propriété ?* développe la thèse « la propriété, c'est le vol ». Il publia ensuite divers ouvrages, et fonda plusieurs journaux. Il est mort en 1864.

Proudhon (rue) — Ancien nom de la rue Hilaire-Pader.

Proudhon (rue Pierre) — Nom donné en octobre 1936 à la rue des Tilleuls (= rue Jules-Lemaître).

Provence (bar la) — 26, boulevard de Strasbourg (1949).

Provence (hôtel) — 22, rue Bachelier (1950).

Provence (rue de) — Nom donné en 1932 à une voie nouvelle ouverte dans le lotissement Barthère (H. BEDOUCE mandataire) dit cité-Ranguel.

Provensal ou del Provensal ou du Crucifix (coing appelé) *carr. Provinciali* — Nom d'une rue sur le côté sud de la place des Carmes (1447, 1604...).

Providence (La) — Bonneterie, 24, rue de la République (QUENELLE, 1950).

Providence (moulin de la) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 au moulin du Château.

Providence (rue de la) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à la rue du Moulin (du Château).

Providence (rue de la) — C'est le chemin vicinal n° 48, ancien « yeis » de Bouteille, formé vers le milieu du XIX^e siècle, prolongé en 1878.

Providence (rue nouvelle de la) — Ancien nom de la rue d'Aboukir.

Providentes — Voir Filles de la Providence.

Provost (maison) — Le 2 mai 1843, Jacques-Joseph PROVOST, sous-officier au 37^e régiment de Ligne, en congé provisoire, épousait à Toulouse Marie-Augustine LAPENNE, fille de Jean-Raymond LAPENNE, confiseur. Jacques-Joseph était né à Cherbourg, le 18 octobre 1819. Il se fixa à Toulouse, rue des Filatiers, et devint employé aux Tabacs, ce qui lui laissa le loisir de s'intéresser à l'art nouveau des daguerréotypes, et d'y réussir. Vers cette époque est fondée la Maison PROVOST qui, pendant un siècle, sera l'un des plus importants ateliers de photographie de Toulouse. Etablis d'abord au 64 de la rue de la Pomme, les PROVOST viendront s'installer au 23 de la rue Lafayette. Jacques-Joseph est mort en 1889. Son fils Emile-Marius, né le 8 avril 1846, lui succéda. Puis Antonin PROVOST, propriétaire, 2, rue Duranti, qui ouvre un magasin 22, rue d'Alsace-Lorraine... C'est désormais l'ancienne maison PROVOST, société anonyme, sous des directions successives : P. BACARD, FAC (surnom de FACHINETTI) et en dernier lieu Jean CAUBÈRE. L'ancienne maison PROVOST participa avec éclat à la nouvelle mode de la carte postale. La série Toulouse-Aviation est aujourd'hui célèbre. L'habileté de SENSAMAT, opérateur, permit une série de photographies et de cartes postales sur la guerre de 1914-1918. Les publicités de la Maison font état en 1919 de 230 000 clichés en conservation, et vers 1930, de 280 000 clichés ! Où sont-ils aujourd'hui ?

Bibl. — SALIES (Pierre), PROVOST photographe à Toulouse, *Archistra* n° 35, automne 1978.

Prudence (A la) — Cors aux pieds, 35, rue des Tourneurs. REULHET de Saint-Jory extirpe les cors, tond les durillons et arrange les ongles atteints de la gangrène sèche ou qui entrent dans les chairs. Il fait des abonnements au mois et à l'année et il soigne gratuitement les pauvres de la ville, des hospices et des prisons (1845).

Prudence (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Treize-Vents (= rue Merly).

Prudence (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Gamion (= rue Baour-Lormian).

Prune (la) — Taverne citée par ODDE de TRIORS en 1578.

PTT (bar des) — 2, rue Rivals (1949).

Puccini (rue Giac(c)omo) — Nom donné en février 1937 à la rue Traversière des Sept Deniers, voie créée vers 1930. Giacomo PUCCHINI, né à Lucques en 1858, mort à Bruxelles en 1924, auteur de *La Bohême*, *La Tosca*, *Madame Butterfly* et de *Turandot*.

Pucelle d'Orléans (A la) — Enseigne d'un fourbisseur (1623).

Puech — Voir Pech.

Pugens (chemin) — Ancien nom du chemin de la Terrasse.

Pugens (rue de) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie formée par une partie du chemin de la Terrasse, déclassée, et considérée comme une voie nouvelle.

Puget (rue Antoine) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Antoine PUGET fut conseiller municipal de Toulouse de 1912 à 1935.

Pugibet (quartier) — LAFFORGUE écrit en 1909 : « Ce quartier qui comprend à peine trois ou quatre maisons... est ainsi nommé depuis que Pierre PUCIBET y possédait en 1669 une habitation avec dix arpents de terre ».

Puigcerda (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de Monluc (= avenue Maurice-Hauriou).

Puits — De très nombreux puits fonctionnaient jadis dans le vieux Toulouse. L'archéologie n'a pu résoudre le problème de la fonction des galeries souterraines profondes, reconnues dans le sous-sol, les aqueducs et égouts, et d'une éventuelle relation entre certains puits de la ville



et ce réseau. En période d'absence ou de défaillance de l'alimentation en eau, les Toulousains utilisaient abondamment les eaux des puits, sans toujours se préoccuper de leur éventuelle altération. Les rapports entre les épidémies de peste et la salubrité des eaux restent à établir. Edmond de PLANET, en 1889, ouvrit un bien curieux dossier : l'ancienne maison d'arrêt du sénéchal a été établie dans le local occupé pendant cent cinquante ans par les religieuses de Saint-Sernin. Ces religieuses avaient fait usage pour leur boisson, des eaux des puits, sans en être incommodées. Lorsque ce local fut transformé en maison d'arrêt et qu'on y eut mis des prisonniers, ces eaux cessèrent d'être potables. On attri-

bua ce changement à ce que, en 1814, pendant le séjour de l'armée anglaise dans notre ville, ce local avait servi d'abattoir pour les bestiaux destinés aux rations de l'armée, et que, au mois de juin, les débris de ces animaux avaient été enfouis dans le jardin de la maison. Les eaux pluviales, après avoir lavé ces débris, s'étaient introduites par voie de filtration dans les puits. Dans les eaux du puits du Capitole, on constata la présence d'une grande quantité de nitrates et de matières excrémentielles. Ces eaux furent contaminées par la construction d'une vaste fosse d'aisance située sous l'ancien local de la Commutation. Un autre puits dans l'enceinte de l'École d'Artillerie, situé rue Valade, s'avéra contenir des matières organiques en dissolution. La mortalité des chevaux de cet établissement fut attribuée à cette insalubrité, et ne cessa que lorsque ces animaux furent abreuvés avec l'eau de la rivière. Les analyses faites des eaux du puits de l'École d'Artillerie ont démontré que les substances qu'elles renfermaient se retrouvaient dans l'eau des puits des boulangers de la ville. Il n'est pas possible d'énumérer les innombrables puits creusés dans les faubourgs et le gardiage, nécessaires aux cultures, utilisant à peu près partout d'abondantes nappes phréatiques. L'extension urbaine les fit disparaître, parce qu'inutiles, voire dangereux. En 1855 existe encore un puits à roue abandonné, au milieu de la rue projetée entre le boulevard Napoléon et la place Héliot (rue Denfert-Rochereau). Il fallut le combier, car il fut jugé très dangereux « vu que cette rue est très fréquentée, surtout la nuit et qu'elle aboutit dans le centre du quartier Bayard ». Il s'y était déjà noyé une femme...

PRINCIPAUX PUIUX PUBLICS (Cité et Bourg)

N.B. — Certains puits « privés » (cours d'immeubles) peuvent avoir été laissés en accès libre.

Désignation	Notice CHALANDE
d'Aguillères	429
des Augustins	—
des Carmes	48
de la Cadène	423
de la Chaîne	423
Clos	251

Désignation	Notice CHALANDE
<i>de las Clottas</i>	390
Creusés	—
de la Croix	390
de Deux Carres	256
Doux	340
des Engranières	212
de Frenières	—
des Fustières	54
Grué	—
de la Mothe	392
de Lauzun	—
de Montardy	420
de Montgaillard	175
des Paradoux	54
des Pélhiers	—
Présicayre	—
des Quatre Carres	371
des Quatre Carrières	—
de la Roue	198
du Sahn	95
de Sayras	396
de la Trilhe	196
des Trois Carres	342
Verdet	440
Verdet	342
Vert	250
Villeneuve	—

Puits (rue du) — Ancien nom de la rue Affre.

Puits-Carrés (place et rue des) — Mentionnées en 1788.

Puits Clos (bar des) — 2, rue Rivals (1950).

Puits-Clos (fontaine des) — Décidée en 1983, sur les plans de l'architecte CALLEY, une fontaine de près de 10 m de haut sur 7,30 m de large a été édiflée en 1984. Il y eut quelques surprises en raison de la nature instable du sous-sol qui nécessita des fondations spéciales. Quatre colonnes, précédemment entreposées au Musée Paul-Dupuy, en constituent l'ornement.

Puits-Clos (place et rue des) — CHALANDE 251 — C'est la *carr. puthei clausi*, forme latine souvent reprise au XIV^e siècle et qui, de toute évidence, implique le singulier. En langue d'oc, la forme est équivoque : *carr. del pous claux*, et n'implique le singulier que par l'article *del* ; aussi passe-t-on aisément à une graphie plurielle, d'où sont issus les puits clos contemporains. Le puits unique et clos, fermé pour protéger la pureté de l'eau, se trouvait au carrefour, *quadrivium*, des rues du Puits-Clos et Chalande-Baronie, carrefour qui, après démolition de deux immeubles, a mérité le nom de place. Segmentée en trois parties, à chacune desquelles on a parfois attribué un nom particulier (Banquette, Pisselauque, Puits-Vert...) la rue des Puits-Clos aurait été, pour VERGNES, la rue des Implacables, et au tableau de l'an II, rue Concorde.

Puits-Creusés (rue des) — Il apparaît que ces puits, au pluriel, sont les héritiers d'un unique puits « grué », la rue s'étant appelée, du XIV^e au XVII^e siècle, la rue du Puits Grué, *puteum gruerrum*, *pouts grué* ; c'est aussi la rue Sainte-Radegonde. En 1794, la rue « Puits Crozes », aurait pu devenir, selon VERGNES, la rue de la Probité, et sur le tableau de l'an II, rue l'Intrépidité. Quant à BRÉMOND, il trouvait plus approprié le nom de rue des Capucins.

Puits d'Aguilheres (rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue de Rémusat et de la partie nord de la place du Capitole.

Puits de la Chaîne, Puits (Potz) de la Cadena, Puthei Cathene (rue du, *carr.*) — Ancien nom d'une partie de la rue de la Pomme et de la rue de la Barutte.

Puits de La Mothe ou Lamotte (rue) — Ancien nom de la rue des Pénitents-Blancs.

Puits-de-la-Roue, Pouts de la Rode (rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue Peyrolières.

Puits de la Trilhe (place du) — Ancien nom de la place d'Assezat.

Puits-de-Lauzun (rue du) — Ancien nom des rues Emile-Cartailhac et des Trois-Renards.

Puits-de-Sayras (rue du) — Ou puits de Serres ; anciens noms de la rue Delpech.

Puits-des-Carmes (rue du) — Ancien nom de la rue des Prêtres.

Puits-des-Engranières (rue du) — Ancien nom de la rue Clémence-Isaure.

Puits des Pelhiers, Puthi Pelheriorum (*canton, carr.*) — Ancien nom de la rue Gatienn-Arnoult. (Voir Trois Piliers).

Puits-des-Quatre-Carres (rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue Boulbonne.

Puits-Doux (place et rue du) — Ancien nom de la place et de la rue Perchepinte.

Puits-Montgaillard (rue du) — Ancien nom de la rue Caminade.

Puits-Verdet (place et rue du) — Ancien nom de la place Montoulieu et de la rue Saint-Jacques.

Puits-Vert (place et rue du) — CHALANDE 250 — C'était la rue des ânes ou rue Pisselauque. En 1816, les habitants ne voulurent plus de ces noms désagréables (voir azes). C'est alors que la rue reçut le nom de Puits-Vert, peut-être en rappel du nom de Puits vert ou Puits verdet, parfois donné à une partie de la rue des Puits-Clos.

Puits Verts (Les) — Résidence, 17, chemin Raynal (PROMOBA, 1982).

Pujade — Voir Lapujade.

Pujibet (impasse) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une impasse, dans le quartier Croix-Daurade, ex-partie du chemin Pujibet.

Pujol (avenue Camille) — Nom donné en 1904 à la première partie de la route de Castres, à Guilleméry. Camille PUJOL, négociant, décédé en 1885, a fondé un prix littéraire annuel de 3 000 F décerné par l'Académie des Jeux floraux, et destiné à récompenser un ouvrage sur Toulouse, sa région ou son histoire.

Pujol (résidence Camille) — 92-94, avenue Camille-Pujol (SOUBIE-GAYRAL, 1982).

Pujol (rue Georges) — Ancien nom de la rue de Fourquevaux.

Pujol (rue Traversière Georges) — Ancien nom de la rue de Louvain.

Pujols (*carr. dels*) — Ancien nom de la rue des Gestes.

Pujos (rue du Docteur-Paul) — Voie tracée vers 1890, d'abord nommée rue Sainte Isabelle. Elle prit en 1937 le nom du Docteur-Paul-Joseph-Elie-François PUJOS, né à Martel (Lot) le 2 septembre 1876, fils de Clément PUJOS et de Michelle-Marie FABARES, époux de Marie-Louise GRAYSSAC. Docteur en médecine, il est décédé le 28 décembre 1936, 32, rue du Faubourg-Bonnefoy.

Puncta — Voir Pointe.

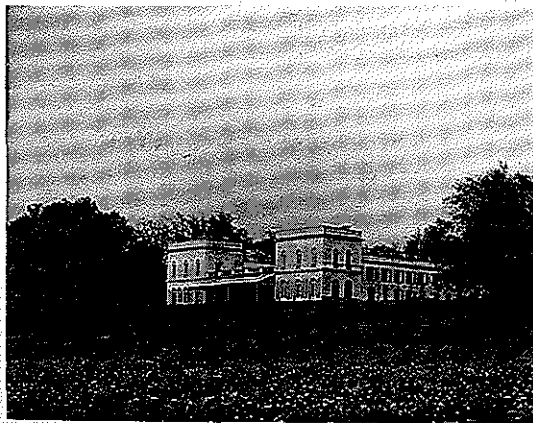
Puntal (le) — Sur la Garonne, près de la Chaussée de Banlève, lieu considéré comme très dangereux pour la baignade.

Puntouses, Puntousettes — Nom familial des sœurs de Saint-Joseph-du-Bon-Secours, et de leur orphelinat de la rue Saint-Michel, du nom de leur fondatrice, mademoiselle Marie de SAINT-JOSEPH, née PUNTOUS de BARBAZAN.

Pureté (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Rempart.

Purgatoire (chapelle du) — Placée à l'origine sous l'invocation de saint Barthélemy, la première chapelle à gauche du chœur de la cathédrale Saint-Etienne fut attribuée à l'importante confrérie des Brassiers qui en disposa ainsi que de deux petites dépendances, l'une servant de sacristie.

Purpan (avenue de) — Nom proposé en 1914 pour l'avenue de Bayonne, avec en note justificative : « Conduit à la fontaine de Purpan, très populaire à Toulouse. »



Le château de Purpan.

Purpan (château, domaine, quartier) — L'abbé CORRAZE a consacré tout un chapitre à l'histoire de ce domaine. Nous le citons : « Ce nom de Purpan semble providentiellement choisi pour être le nom d'une école d'agriculture, car c'est bien Purpan qu'il faut écrire et non pas Parpan, comme en a fait, par euphonie, la prononciation populaire, passée indûment à la carte d'état-major. Purpan, c'est étymologiquement le pain pur, et lorsque la famille PURPAN, celle même qui a donné son nom à la propriété, acquit la noblesse et eut droit à des armoiries, elle ne manqua pas de blasonner ses armes en y plaçant une main tenant des épis de blé. L'École Supérieure d'Agriculture a été bien inspirée en reprenant pour son compte ces armes parlantes qui, chez elle, ne seront pas seulement un emblème héraldique intéressant, mais une heureuse réalité. » En 1478, Purpan s'appelait Lavelanet et se composait de trois métairies, une métairie avec étage et une métairie basse, plus deux étables et autres dépendances dont le four à cuire le pain ; c'était donc une exploitation agricole considérable. François PURPAN fut le véritable fondateur de la lignée toulousaine des PURPAN. Après avoir suivi les cours de la faculté de médecine, il avait exercé le métier de chirurgien ; il s'intitule maître en chirurgie, chirurgien juré et, à partir du 12 mai 1608, chirurgien du roi à Toulouse. Il avait épousé, en 1586, Bernarde de BESSE, morte en 1611, après lui avoir donné neuf enfants, et en secondes noces, Peyronne de VILLEPIQUE. Le métier de chirurgien devait être lucratif comme il l'est aujourd'hui et François PURPAN put acquérir le

fief noble de Lavelanet qui demeurera l'apanage des aînés de la maison pendant un siècle. C'est le 29 juillet 1608 que Bourguine de FORES, veuve de François de GARCAS, Conseiller au Parlement, lui vendit la métairie de Lardenne haute, avec ses édifices et ses 90 arpents de terre.

Après divers propriétaires : COLOMES, POULHARIES, un arrêt du Parlement du 31 juillet 1783, provoqué par les difficultés pécuniaires des POULHARIES, attribua le domaine de Purpan à très hautes et puissantes demoiselles Françoise-Claire DU BARRY et Jeanne-Marie-Marthe DU BARRY ; elles en prirent possession le 27 avril 1784. Elles étaient les sœurs du comte Jean DU BARRY, le fameux roué, du comte Guillaume DU BARRY, l'époux « honoraire » de la favorite de Louis XV, et du marquis Hélie DU BARRY qui prendra le nom moins compromettant de comte d'HARGICOURT. La maison « à haut et bas estage, avec ses offices et autres bâtiments et sa chapelle », habitée par les PURPAN et les COLOMES, fut par elles complètement remaniée, agrandie et aménagée ; elle devint un vrai château du plus noble et du plus élégant aspect, un des plus beaux manoirs de la banlieue toulousaine. « Chon » et « Bischi » furent arrêtées le 9 novembre 1793, en même temps que les comtes Jean et Guillaume DU BARRY. Le comte Jean fut décapité sur la place du Capitole et ses sœurs incarcérées à la maison de Saint-Sernin.

Le registre d'érou note qu'elles sont « d'un caractère suspect et immoral, ayant manifesté des sentiments inciviques, regrettant fort l'Ancien Régime. » Elles furent remises en liberté sur l'intervention d'un officier municipal, le 26 frimaire de l'an III (16 décembre 1794) par le représentant MALLARMÉ et, vieilles et appauvries, elles vécurent désormais dans la solitude.

« La Chon et la Bischi, écrit monsieur LENO-TRE, les confidentes de la favorite, les familières des petits cabinets de Versailles, s'étaient transformées en deux vieilles, austères, revêches, très dignes, auxquelles leurs rares intimes ne pouvaient reprocher qu'une sévérité un peu hautaine et une pruderie trop susceptible. » A leur mort, le beau domaine de Purpan passa à leur nièce Albanie-Guillemette-Madeleine DU BARRY-CONTY d'HARGICOURT, qui était la fille unique du marquis DU BARRY d'HARGICOURT et de Rosalie de CHALVET, sa seconde femme. Par son mariage, Madeleine DU BARRY porta

le domaine de Purpan dans la famille de NARBONNE-LARA ; elle épousa, en effet, à Toulouse, le marquis Jean-Jacques de NARBONNE-LARA, vicomte de Saint-Girons. Leur fille, Ernestine-Hortense-Marie de NARBONNE-LARA, fut mariée, le 2 septembre 1849, à Henri BRUNET de CASTELPERS, vicomte et marquis de Panat ; elle porta dans cette maison le château et la propriété de Purpan et c'est elle qui les vendit à la famille COURTOIS de VIÇOSE qui les possédait encore avant la guerre de 1914-1918 (Voir Ecole d'Agriculture).

Bibl. — CORRAZE (Raymond), Lardenne... pp. 219-239.

Purpan (hôpital de) — La naissance de cet hôpital fut particulièrement laborieuse. La première pierre du nouvel hôpital avait été posée solennellement le 25 septembre 1911, six ans après l'élaboration des plans par l'architecte GUITTARD, mais on était fort loin de voir poser la dernière, car des difficultés quasi insurmontables surgirent : transformation des plans et problèmes financiers, notamment. En 1909, le devis de l'architecte des hospices, pour tous les travaux et l'acquisition du terrain s'élevait à 4 291 000 francs. En 1938, les travaux aboutissaient à la somme de 65 512 000 francs. De 1914 à 1918, les travaux furent entièrement interrompus et en août 1918, M. le Sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé fit connaître « qu'il n'y a pas lieu de poursuivre l'étude du projet de construction de l'hôpital suburbain avec le service de santé de la 17^e Région, ce dernier pouvant être utilisé par les forces expéditionnaires américaines ». Au mois de juillet 1922, cependant, la commission administrative, qui n'avait pas tout à fait abandonné le projet primitif, décida d'adopter un plan réduit comportant l'ajournement de la construction de certains pavillons. Cette reprise concernait les bâtiments les plus indispensables :

- trois pavillons des services administratifs et internat ;
- quatre grands pavillons des services de médecine et de chirurgie... ;
- service d'alimentation en eaux de sources spécialement captées... ;
- construction des pavillons destinés à la cuisine, la buanderie, lingerie et dépendances ;

- construction de l'égout central et de la station d'épuration... ;
- installation des réseaux d'alimentation d'eau potable et distribution d'énergie électrique... ;
- installation du chauffage central.

Mais, en 1930, la commission administrative se trouva en présence d'un nouveau devis présentant un nouveau trou de 17 686 000 francs, pour terminer les travaux. Et voici qu'en 1936 la commission administrative décida de reprendre le programme de 1911, et plus de trente millions manquèrent de nouveau à l'appel. D'où nouvelles demandes de subventions, nouvelles vases de millions, nouvelles difficultés. Le 15 octobre 1939, Hippolyte DUCOS, sous-secrétaire d'Etat à la Défense Nationale, vint officiellement à Toulouse et, accompagné du préfet ATGER et d'ELLEN-PREVOT, maire, se rendit à Purpan et réquisitionna purement et simplement l'hôpital suburbain. Il fut décidé que tous les travaux seraient poursuivis sous le contrôle du génie ; 180 terrassiers choisis parmi les volontaires réfugiés espagnols devaient être mis, dès le lendemain, à la disposition des entrepreneurs pour que l'œuvre entreprise soit terminée dans le minimum de temps. L'architecte Barthélemy GUITTARD mourut avant d'avoir eu la joie de contempler son œuvre terminée, cet hôpital-jardin où les pavillons, reliés entre eux par des couloirs souterrains, sont desservis avec rapidité par le personnel médical et infirmier, à l'abri des intempéries, ayant à sa disposition un petit train électrique longeant les deux kilomètres et demi de couloirs souterrains, avec station à chaque pavillon. (D'après L. SAINT-ANTONIN.)

Purpan (rue) — Ancien nom de la rue Champêtre.

Purpan (rue de) — Nom donné en 1966 à une voie au nord des Arènes Romaines, ce qui est une extension abusive du nom de Purpan à quelque 1,500 km du château de ce nom !

Puy-de-Dôme (rue du) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle qui s'embranché sur les Bouches-du-Rhône, dans un quartier des déparlements de la ZAC de la Terrasse.

Puymaurin (hôtel de) — 34, rue du Languedoc. CHALANDE 120 — Autre nom de l'hôtel Labat de Moulens.



Le baron de Puymaurin.

Puymaurin (rue de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom, dans l'ancien enclos de Benech, donnant rue des Trente-Six-Ponts, en l'honneur du baron de PUYMAURIN.

Parmi les personnages illustres de cette famille, c'est probablement Jean-Pierre-Casimir MARCASSUS DE PUYMAURIN qu'on a voulu honorer. Il était né le 5 décembre 1757 et, entre autres mérites, il avait introduit en France, en 1789, la gravure sur verre par l'acide fluorhydrique. Il fut Conseiller municipal de Toulouse, Conseiller général de la Haute-Garonne, Directeur de la Monnaie royale des médailles. C'est lui qui proposa et fit adopter l'inscription qui figure sur le monument expiatoire de Louis XVI. Député de 1815 à 1830, ses saillies gasconnes égayaient souvent les graves discussions de la Chambre. Il avait épousé Marie-Antoinette de BONNE et mourut 28, rue des Fleurs le 14 février 1841.

Pyrénéen (bar) — 14, allées Jean-Jaurès (= allées du Président-Roosevelt) (1933 ; GAUTHIÈRE, 1950).

Pyrénées (café des) — Quai de la Daurade (COUSSIÈRES, 1920).

Pyrénées (garage des) — 10-12, boulevard d'Arcole (1933).

Pyrénées (hôtel des) — 10, rue de la Colombe (RAMEL, 1920).

Pyrénées (quincaillerie des) — 29, avenue Jules-Julien (1950).

Pyrénées (résidence Les) — 58, allées des Demoiselles (René BEURRIER, 1975).

Pyrénées (rue des) — Pourquoi ce nom montagnard, mis bout à bout avec le Japon, et en équerre avec Philomène-la-Sainte ? C'est le grand mystère des noms de rues de Toulouse... La « naissance » de cette voie publique est, par contre, mieux connue.

En bordure de l'allée des Demoiselles existaient les propriétés du pépiniériste DEMOUILLES. Quand fut établie la ligne de chemin de fer, ces propriétés furent traversées et divisées. Peu avant 1900, une voie de passage assurait la desserte, depuis l'allée des Demoiselles, de la partie de ces propriétés restée au nord de la ligne ferroviaire.

Dans le même temps, Xavier d'AURIOL décidait de mettre en lotissement le vaste domaine qu'il possédait au sud du chemin vicinal 25 devenu avenue Frizac. Vers 1880, la rue d'Auriol possède déjà de belles maisons. Le quartier, peu à peu, s'étend vers le sud, puis tout le territoire compris entre l'avenue Frizac, les allées des Demoiselles, le chemin de fer, et les rues de la Tannerie et Léo-Lagrange, est ainsi occupé par des villas cossues et parfois de bon style.

Pour desservir ce nouveau quartier, tout un réseau géométrique de voies est amorcé, les unes parallèles à la rue d'Auriol, une autre perpendiculaire, destinée à les recouper toutes : ce sera la rue Sainte-Philomène, entreprise depuis l'avenue Frizac, mais longtemps limitée à la rue Saint-Luc.

Restait à organiser le sud de ce quadrilatère. La dernière voie du quartier d'Auriol concernait les propriétés DEMOUILLES. Elle prit le nom de Louis-Marc DEMOUILLES décédé en 1878.

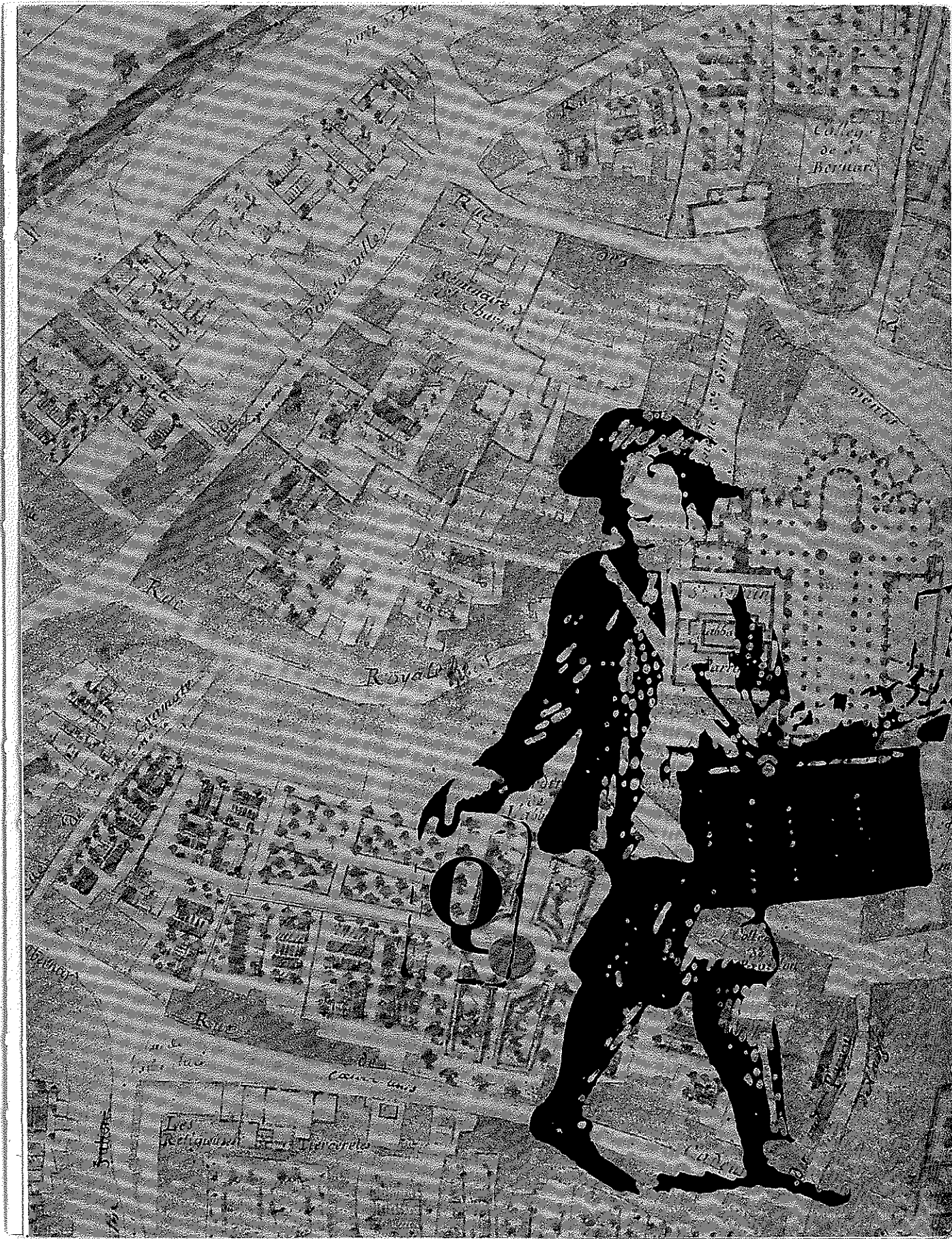
Entre cette rue et le chemin de fer, la voie de desserte fut à son tour prolongée, vers l'ouest, jusqu'à la rue de la Tannerie. La rue des Pyrénées était née !

Les terrains longeant le chemin de fer étaient distribués en lots, et quelques autres lotissements (PAGÈS) complétèrent l'ensemble, où s'installa la marbrerie VALETTE. Pendant un temps, la rue des Pyrénées fut surtout connue dans le quartier par la désignation non officielle de « rue

de la Marbrerie ». Une large partie des marbres étant extraite des carrières pyrénéennes, le nom montagnard n'était pas trop insolite !

Pour la facilité de la desserte des lotissements, deux autres voies transversales complétèrent le réseau : la rue Félix-Durrbach, et la rue Henri-IV.

Pyrénées-Morvan (bar) — 35, rue Valade (1950).



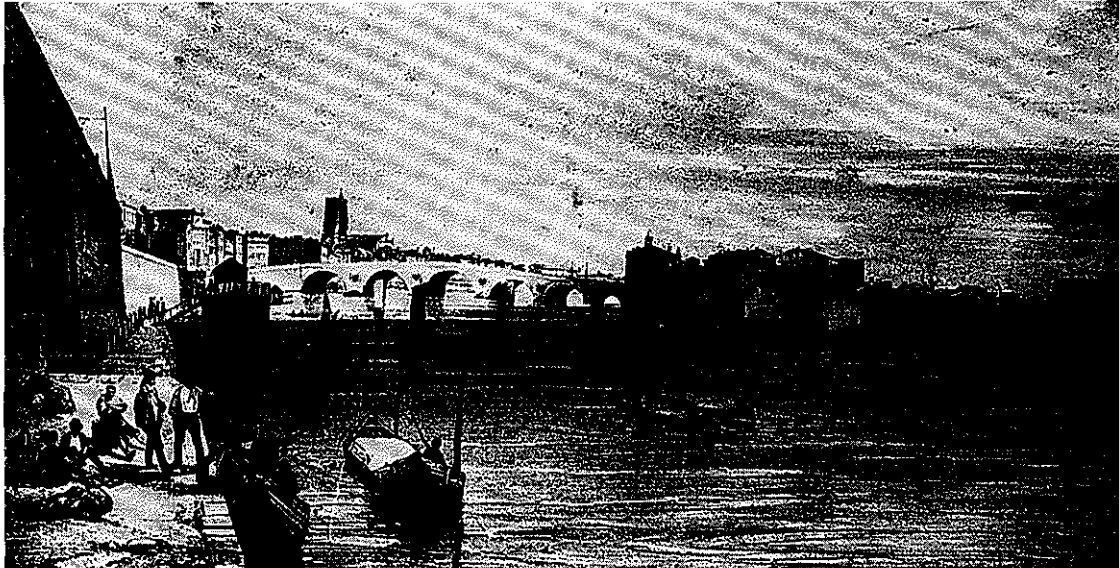
Quai de la Daurade (rue du) — Ancien nom de la rue du Tabac.

Quai des Noïades — Nom de fantaisie dans un pamphlet contre-révolutionnaire : sur ce quai aurait existé une enseigne « *A la terreur* » où aurait logé un certain CAPELLE auteur d'un mémoire sur la voracité du requin !

Quai des Ormes — Ancien nom du cours Dillon.

Quais — On peut considérer que la construction des quais a trouvé ses premières raisons dans la nécessité de protéger, non la ville, mais

le Pont Neuf, par divers travaux dont le programme fut communiqué aux Etats du Languedoc en janvier-mars 1764. Il n'y était question de quai qu'en un point : à la « terrasse » de la Daurade, ouvrage que l'on compléterait par un mur de quai entre le Pont Neuf et l'ancien pont de la Daurade. Mais dans le même temps fut conçu le canal de Brienne, et la Chambre de commerce réclamait un « port » sur la Garonne. Les Etats réunis en novembre 1766 approuvèrent et Joseph-Marie de SAGET, déjà chargé des premiers devis, se vit confier ceux des nouveaux projets. Le canal de Brienne fut inauguré le 14 avril 1776, et deux ports, au lieu d'un, furent construits : le port de la Daurade et le port Saint-



Les Quais de la Daurade.

Pierre. En 1777, l'Assemblée approuve encore un nouveau projet : la prolongation des quais jusqu'au Bazacle. Les bâtiments du Bazacle furent eux-mêmes intégrés dans un magnifique ensemble de quelque 780 m de quais dominant le fleuve. J.-M. de SAGET avait également conçu l'architecture des façades destinées à border cet ensemble. La Révolution vint interrompre ces travaux, et les monuments, notamment le Palais de la Bourse que SAGET avait prévu, ne fut jamais construit. Au XIX^e siècle, on construisit les lourdes façades de la Daurade et de l'École des Beaux-Arts. La ligne des quais ne fut achevée, sur la rive droite, que par la construction du quai de Tounis, de 1851 à 1856. Sur la rive gauche, la construction des quais répondait à une nécessité plus précise : la protection contre les inondations. C'est la raison première du cours Dillon (voir ce nom) et du quai de l'Hôpital. L'époque contemporaine, peu soucieuse d'esthétique, a créé les digues prosaïques et monotones que l'on voudrait bien, aujourd'hui, « paysager »...

Quarante Grenadiers (rue des) — Nom proposé en 1914 pour la route de Balma (= avenue Jean-Chaubet).

Quart de Louis — Chapelier, 62, rue Bayard (Mme PEGOT, 1920).

Quartier latin (bar du) — 1, place Rouaix (1950).

Quartiers — La nécessité de définir un groupement humain précis, à l'intérieur d'une grande ville, entraîne la notion de « quartier ». Si, topographiquement isolés, certains lieux sont définissables — Pourville par exemple, jusqu'à une époque récente — d'autres se mélangent en imbrication et interférence avec des voisins qui ne sont pas mieux définis. Le « quartier » ce n'est ni le moulon cadastral, ni le capitoulat, ni la paroisse, ni la section, moins encore les divisions purement administratives dont le public n'a guère connaissance. Et cependant le mot, sinon la chose existe et renaît sans cesse de son néant. Le 31 janvier 1780, la ville est « distribuée » en 24 quartiers « y compris les faux-bourgs » ; mais c'est pour le nouveau « bail d'adjudication du nettoyement des rues et enlèvement des boues » ;

les quartiers ne portent pas de nom et sont définis par les listes des rues et places les composant. Le 10^e quartier groupe tout Saint-Cyprien, le 15^e toutes les rues du faubourg Saint-Etienne et Guilheméry, et le 24^e tout le faubourg Saint-Michel et le Port Garaud. Dans le même temps se célèbre le Ramelet de Saint-Caprais, à Croix-Daurade ; les divers quartiers de la ville devaient s'y rendre en ordre, en costumes distincts, avec chacun leur couplet particulier. Voici cette très curieuse répartition pour 1784, dans l'ordre voulu par BERDURET, le célèbre organisateur qui, d'ailleurs, marchait en tête du cortège, sur une belle ânesse :

Quartier des Pénitents Noirs : habit bleu à doublure rose, veste et culotte de basin blanc, souliers roux, cocarde blanche et bleue.

Quartier des Pénitents-Blancs : habit rouge doublé de violet, veste et culotte citron, bas blancs, souliers de peau bronzée, cocarde blanche et rouge. Un groupe de femmes y prenait rang et l'on fixait aussi leur costume : il devait être de belle étoffe : *Un dabantal* (tablier) *tout blanc et la besto* (veste) *soucy*, *Un coustillou* (jupon) *coulou d'un for bel cramois*.

Faubourg Saint-Etienne : habit vert, veste et culotte pêche, bas blancs, souliers bleus, cocarde bleue et rouge. La mise de ce quartier était toujours irréprochable.

Faubourg Saint-Michel : habit souci avec doublure cramoisie, veste et culotte d'étoffe blanche, bas blancs, souliers de maroquin citron, cocarde blanche et bleue.

L'Ile de Tounis : habit couleur des cheveux de la Reine à doublure bleu de ciel, veste et culotte gorge-de-pigeon, bas blancs, souliers citron, cocarde à la Marlboroug.

Quartier Saint-Cyprien : habit couleur de prune de Monsieur, doublure jonquille, veste et culotte roses, bas blancs, souliers roux, cocarde blanche.

Quartier du Bazacle : c'était l'un des plus pittoresques. Les jeunes gens portaient tous un levraut en bandoulière. Habit vert pâle doublé souci, veste et culotte ponceau, bas blancs, souliers rouges, cocarde rouge.

Quartier d'Arnaud-Bernard : habit rose doublure bleu paille, veste et culotte d'étoffe blanche, bas blancs, souliers gris, cocarde rouge et bleue. Les femmes portaient d'élégants costumes : *Un coustillou souci é uno besto blanco*, *Lé dabantal*

rayat de moussoulino blanco.

Les autres quartiers de la ville : habit violet doublure citron, veste et culotte bleues, bas blancs, souliers de maroquin, cocarde blanche et rouge, chapeau à la Boston. Venait d'abord le quartier du Taur : « Disi qu'acos lé Taou qué sera le prumié. »

Puis le quartier du Pré Montardy (Saint-Jérôme) et les autres, dans l'ordre suivant :

« Aprep aqués messius, ben lé prat Mountardy,
Le cartiè de la Poumo e may de San-Jordy,
La carrièro Bourbouno, altour des Agustis,
Pey debès les Tournurs et toutes les Cambis,
La plaço Sent-Estienné et may al Rigopel,
Ount és estat la pesto, debès le grand soulel,
A la suite bendra la plasso Sentos-Carbos,
Ambé la Percho pinto et lé cantou d'Aoussargos ;
Las gens dé Montgaillard et lés dé Montouliou,
A la Sénéchaussée et à l'Inquisitiou ;
Le cantou dès Moulis et devès Senio-Cléro,
Sen Rémèsy tabés ambé la Grand'Carrièro,
Toutis les Paradoux et may les Coutéliès,
Et la plasso del Pon debès lés Payrouliès,
As entours de la Bourso é may à l'Assézat,
E may la plasso Roys et à la Trinitat ;
Las gens de l'arc des Carmés et les dé Nazareth
Ambé la plasso Mage filaran tout d'un trait.
Quant touto aquélo troupo anfin sera passado.
Lé cartie des Blanchès bendra en grand
boulado. »

Au XIX^e siècle, ce regroupement par quartiers sera tenté par VISNER et ses chorales :

- les tutayrès des Amidougnès
- les carbougnès de San-Subra
- les cardis de Bounouro
- les grisèts del Pount de las Doumaïzelos.

Ces chorales de quartiers, dont l'ensemble formait les *Grils toulousèns* chantèrent pour la première fois le 31 décembre 1892 devant M. COHN, préfet de la Haute-Garonne, la célèbre chanson :

E dempei Naou-Bernat dincos al Grand Mercat...

Il suffit de lire *l'Anric del Busca* (Henri MONTAUT) pour saisir l'importance et la vie de ces groupements spontanés du peuple toulousain. C'est la « baloche » qui finalement concrétisera cette vie. Nous en avons dressé la liste (voir Baloche) et cité les principales à chacun des quartiers, ceci jusqu'aux années cinquante. Et depuis ? L'école publique et son cercle laïque ont évolué vers des associations de parents

d'élèves ; la cellule communiste naît et vit où elle peut ; le « foyer des vieux » alias club du Troisième Age, le « Pétanque club » ont quelque part leur lieu de réunion ; le député, le conseiller général, tiennent leur permanence selon le local affecté. On joue, on jongle sur les noms de prétendus quartiers, image brouillée d'une inconsistante convivialité que ne recréeront pas les maisons de jeunes, les mairies annexes, les centres commerciaux ou... les bureaux de vote. Seule la population naturelle, autochtone et spontanée peut, après un long temps de cohabitation, « se reconnaître » en un vrai quartier. Tel n'est plus le cas. A titre de preuve voici, récoltées dans *la Dépêche*, sur un trimestre 1985 et dans leurs formes brutes, les mentions topographiques de prétendus quartiers (données non corrigées en variations saisonnières : cf. la Colombette, ici absente !).

	mentions
Amidonniers	3
Amidonniers-Sept-Deniers	3
Amouroux	3
Ancely	4
Arènes	1
Bagatelle	3
Bellefontaine	10
Bonhoure-Guilleméry	1
Bonhoure-Providence-Juncasse	2
Bonnefoy	15
Bonnefoy-Lapujade	1
Bourrassol	1
Bûchers-Saules-Viadieu-St-Michel	1
Capitole	2
Carmes	1
Casselardit	3
« Centre »	12
Château de l'Hers	4
Colonne-Marengo	7
Concorde-St-Etienne (sic)	1
Côte Pavée	19
Cours Dillon	3
Crampel	1
Croix-Daurade	17
Croix-de-Pierre	2
Dalbade	1
Daste-Empalot	2
Demoiselles	1
La Digue	1
Empalot	16
Empalot-Poudrerie	3

Fer-à-Cheval	1
Fonquerne	1
Fontaines-Bayonne	1
Fontaines-Bayonne-Patte-d'Oie	1
Héraclès	1
Izards	4
Izards-Trois-Cocus,	7
Izards-Trois-Cocus-Grand-Selve	3
Jeanne-d'Arc-Matabiau	1
Jean-Rieux	1
Juncasse	1
Lafourguette	10
Lalande	7
Lardenne	1
Launaguet (route)	1
Cité Madrid	1
Marengo	2
Marengo-Jolimont	4
Mazades	2
Michoun	1
Michoun (sic)-Roseraie	1
Minimes	27
Minimes-Négrenays	3
Mirail	9
Mirail-Bellefontaine	1
Mirail-Pradettes	1
« Nord »	2
Nord-Minimes-Barrière-de-Paris	4
L'Ormeau-Montaudran	1
Papus	2
Pont-des-Demoiselles	6
Pradettes	8
Purpan	1
Ranguueil	1
Raspail	5
Ravelin	1
Reynerie	3
Roguet	5
Roseraie	1
Saint-Agne	4
Saint-Aubin	1
Saint-Cyprien	14
Saint-Michel	1
Saint-Simon	4
Salade-Barrière-de-Paris	1
Sauzelong	
(et ses drôles de graphies !)	12
Sauzelong-Ranguueil	3
Sept-Deniers	1
Sept-Deniers-Amidonniers	1
Serveyrolles	10
Seysse (route de)	2

Soupetard	2
Terrasse	13
Trois-Cocus	4
Vestrepain	1
Zéphirs	1

(Statistiques établies par Jean-François SALIES.)

Les quartiers ne seraient-ils plus devenus que des intertitres ? Peut-on se fier aux plans ? Ceux du commerce ne renseignent pas mieux sur les quartiers que les documents les plus officiels. On y voit Saint-Michel aux Récollets, les Récollets à Empalot, Empalot à Pech-David, Saint-Roch aux Récollets, Saint-Agne à Ranguueil, Ranguueil n'importe où... Dessinateurs et imprimeurs choisissent, en ignorance de cause, l'emplacement libre où disposer à l'aise leur graphisme, non le lieu véritable. Le quartier ? Une réalité humaine qu'aucun artifice ne peut créer.

Quatorze-Collèges (rue des) — Nom prétendu, cité dans le Bulletin Municipal de 1936 (p. 538) mais non retrouvé ailleurs.

Quatorze-Juillet (passage du) — Nom proposé en 1988 pour une voie nouvelle dans la SCI Le Pech, commençant rue du Quatorze-Juillet.

Quatorze-Juillet (rue du) — Nom donné vers 1930 à une voie sans nom, longtemps en impasse sur la rue de Cugnaux. Cette rue excita, un certain 14 juillet (1981) la verve d'un journaliste de *la Dépêche* : « Rue du 14-Juillet ... Il faut la découvrir... Car Toulouse a, bel et bien, une rue du 14-Juillet. Ne doivent la connaître que ses voisins immédiats et mieux encore les riverains d'une de ses deux extrémités. Il faut savoir la découvrir : après les Arènes, en direction du Mirail, elle est la troisième à main droite. Quand et quelle municipalité a-t-elle décidé ce baptême quasiment impensable ? Volontairement, nous avons préféré l'ignorer pour nous demander seulement et de façon très simple, si notre ville pouvait avoir honte de notre fête nationale. Certes, la rue du 14-Juillet est quelque peu habitée, tout au fond. Mais au départ de la route de Saint-Simon, de part et d'autre, c'est par deux murs immenses qu'elle commence à plonger dans la plus intense des jubilatons la direction de l'Équipement, dont on connaît la passion rigoureuse de l'alignement ! N'était-il pas plus convenable de nommer la « route de Saint-

Simon » qui lui est perpendiculaire, avenue du 14-Juillet ? Nous avons la faiblesse de le penser et l'espoir que bien des erreurs sont réparables. J.D. »

Quatorzième-Régiment-d'Infanterie (avenue du) — Cette belle avenue formée vers 1903 lors de la création de la caserne Niel fut tout d'abord nommée avenue du Général-Verdier, puis devint, en 1947, l'avenue Niel. Le 7 novembre 1971 était inauguré son nouveau nom : avenue du Quatorzième-Régiment-d'Infanterie. Le « régiment de Toulouse » était l'héritier d'une très vieille et fameuse unité, qui fut d'abord le régiment de Béarn. Créé en 1596, il prit part aux journées de Rocroy avec l'armée du duc d'Enghien en 1643, puis en 1674, sous les ordres du maréchal de Turenne, à la campagne de Lorraine, où il s'illustra à Mulhausen en mettant en déroute un corps de cavalerie de 6 000 chevaux. L'année suivante, en 1675, il était baptisé régiment « Forez-Béarn » et, sous ce nom, se couvrait de gloire en 1745 à Fontenoy en enlevant, au prix de lourdes pertes, une batterie anglaise de huit pièces. C'est en 1751 qu'il prit pour la première fois le titre de « 14^e » régiment d'infanterie. Familier à beaucoup de Toulousains qui ont servi dans ses rangs, il ne garda ce titre que pendant quatre ans puisque, en 1754, le roi le transformait en 14^e demi-brigade de bataille. Il fut de l'épopée napoléonienne. L'Empereur en fit, en 1803, « le 14^e régiment d'infanterie de ligne » qui s'attribua les meilleurs titres de gloire à Austerlitz, à Iéna, à Eylau. Le nom d'un de ses chefs, le colonel MAZAS, fut donné à un boulevard de Paris après la victoire d'Austerlitz. Il resta 14^e de ligne jusqu'en 1951. Les batailles de Sébastopol (1855), de Champagne (1915), des Monts (1917), de Picardie (1918), de la Marne (1918) sont inscrites en lettres d'or et de sang sur son drapeau. De 1940 à 1945, l'un de ses bataillons s'illustra dans les combats de la libération en Corse, à l'île d'Elbe, puis en France et en Allemagne. Mais déjà les méthodes avaient changé et, une fois encore, le régiment fut adapté ; en 1951, l'unité de ligne devint le 14^e régiment d'infanterie parachutiste de choc, transformé en demi-brigade d'infanterie parachutiste en 1953, enfin en 14^e régiment de chasseurs parachutistes (RCP) en 1956, qui

furent successivement engagés dans la guerre d'Indochine, de Tunisie et enfin d'Algérie. Il a été victime de l'épuration, en avril 1961, et remplacé, à la caserne Niel, par le 9^e bataillon de chasseurs parachutistes...

Quatre-As (résidence Les) — 134, avenue Jean-Rieux (FIF, 1972).

Quatre Billards (rue des) — CHALANDE 137 — C'est l'ancienne rue de Sesquières neuve, citée dès le XIII^e siècle. Elle prit par la suite le nom d'une enseigne de café ou taverne des *Quatre-Billards*. En 1854, BRÉMOND n'est pas satisfait du nom : « Nous préférerions lui voir porter le nom de rue Victorinus, homme savant, qui remplit avec distinction les principales charges de l'Empire romain ; il mourut vers l'an 425, et c'est un des illustres auxquels Toulouse a dévolu les honneurs de son Panthéon. »

Quatre-Cantons (chemin appelé des) en 1625 — Comme Quatre-Carières, quartier des Trois-Cocus.

Quatre-Carières (à l'olm, à la croix, à la pointe de) — Désigne le carrefour dit plus tard des Trois-Cocus, où se rencontraient les chemins des Cocus (= impasse Vitry), de Lanusse, et de Négrenays. Ce fut le nom de la place, avant 1750.

Quatre-Coins (chemin des) — A Pourville (1850).

Quatre-Coins-des-Changes — Carrefour des rues des Changes - Saint-Rome - Temponières - Peyras.

Quatre-Pendules (les) — Horloges du boulevard de Strasbourg (voir Horloges).

Quatre-Saisons (hôtel des) — Rue de la Bourse (VITAL, 1780 ; Chez BORES, 1807 ; JELADE, 1860) puis 29, rue du Rempart-Matabiau (BERP, 1905 ; MINOS, 1920).

Quatre-Saisons (résidence des) — 313, avenue de Lardenne. Ensemble de trente maisons (SEERI, 1987).

Quatre-Saisons (villa des) — Route de Paris, près de Lacourtenourt.

Quatre-Septembre (rue du) — Voie créée au XIX^e siècle. Le 4 septembre 1870 eut lieu la proclamation de la République ; l'empereur Napoléon III est déclaré déchu...

Quatre-Septembre prolongée (rue du) — Premier nom de la rue Mozart. Comme pour la précédente, son fondement est celui d'un « faubourg d'octroi ». En 1927, on envisage la création d'une place en bordure de la rue, sur la propriété RIVIÈRE, en raison de l'afflux d'ouvriers de l'ONIA qui y habitent.

Quatre-Vingt-Troisième-Régiment-d'Infanterie (rue du) — Nom proposé le 18 février 1974 mais non retenu. Sous le nom d'avenue, elle prendra le nom du Commandant-Taillandier.

Quenouille (La) — Laines, 32, rue de Metz (1950).

Quercy (allée du) — Nom donné le 5 mai 1955 à l'ancienne allée des Acacias créée vers 1950.

Quercy (garage du) — 12, avenue Paul-Séjourné (OGER, 1950).

Quercy (Hall) — Au Parc des Expositions. Inauguré en 1965.

Quercy (restaurant) — 7, rue des Lois (MONT-SARRAT, 1920 ; Mme MONTSARRAT, 1935).

Quérigut (rue de) — Nom donné le 22 février 1979 à une voie nouvelle desservant le lotissement de la SCI. Les Résidences du Parc-Lardenne. Quérigut est un chef-lieu de canton de l'Ariège.

Quêteurs (rue des) — Le nom primitif de cette très ancienne rue est *carr. de Noguero*, *carr. d'En Noguier* (XIV^e siècle). C'est très certainement le

nom d'un personnage. Au XV^e siècle, ce nom prend sans raison le pluriel : *carr. de Nogueries* ce qui permet la traduction : de Noguiers, et finalement : des Noyers (XVI^e siècle). Accidentellement cette rue est désignée par le nom du terroir : Fiquebroque. Mais son « second nom » est rue des Quistans, que l'on rencontre encore au début du XIX^e siècle, puis jusqu'à nos jours dans sa traduction rue des Quêteurs. Ces quêteurs étaient les religieux de la Merci qui quêtèrent pour le rachat des captifs. VERGNES, qui semble l'appeler rue de Las Crozes, propose : rue de l'Attachement, et le tableau de l'an II, rue Préservative.

Queven (rue de) — Nom donné en 1947 à l'ancienne rue de Strasbourg qui avait été créée en 1873. En 1880-1882, Pierre-Gustave BETEILLE et son épouse Marie-Louise-Joséphine GIRARD offrent à la Ville le sol de cette rue et de ses voisines. Le nom de Queven, commune sinistrée du Morbihan, a été adopté par la ville de Toulouse.

Quillemenut, Quile Menut (rue) — Ancien nom de la rue Quilméry.

Quilméry (rue) — Cette ancienne voie s'est appelée rue Quillemenut. Corruption d'un nom antérieur ? Il est tentant de rapprocher de Guilleméry et de Guilhem Erys, mais aucun commencement de justification n'apparaît pour assimiler ces divers noms. Ce fut aussi la rue Pisselauque, *Pissolauco* (voir ce nom). A la Révolution, on en fit la rue Délices !

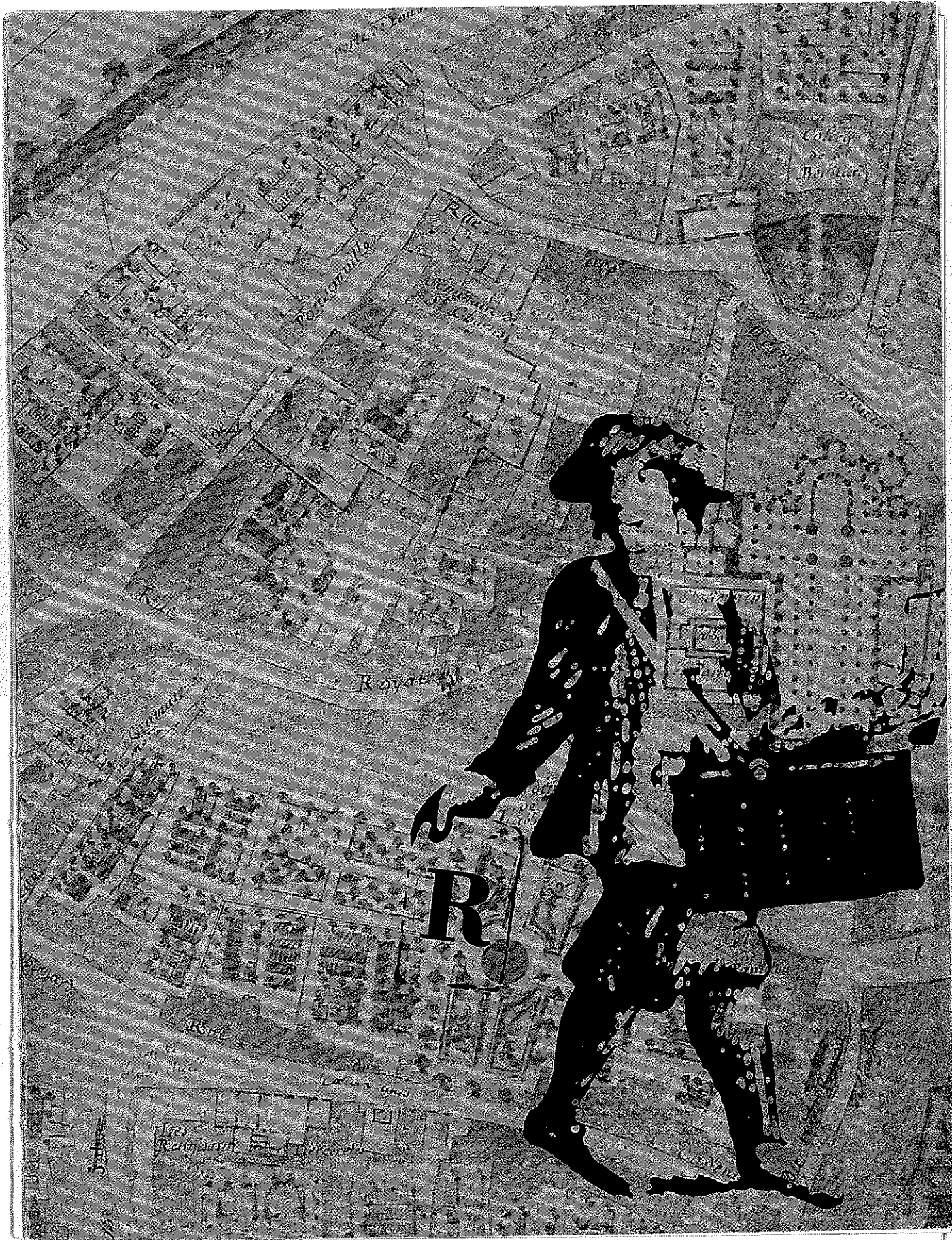
Quinquina-bar — 3, rue du Pont-Saint-Pierre (COUDERC, 1950).

Quinze rue Montaut (Au) — Résidence (1985).

Quistans (rue des) — Autre nom de la rue des Quêteurs.

Qui-vive ! (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Sans-Porte (?).

Quoquinis — Voir Saint-Pierre-des-Cuisines.



Rabastens (rue de) — Nom donné à une voie nouvelle créée vers 1967, près de la rue Gaillac, classée dans le domaine public en 1978.

Rabaudy — A l'est du quartier Latour et au midi de celui de Candelé est situé le quartier Rabaudy. Il fut ainsi appelé du nom de son propriétaire au XVI^e siècle. Les RABAUDY ont possédé des terres d'assez grande étendue dans ce terroir pendant deux cents ans. Le cadastre de 1571 y signale François de RABAUDY, marchand, auquel il attribue plusieurs pièces de terre et une métairie comprenant au total 61 arpents 2 pugnérées 6 boisseaux 3/4. En 1690, c'est Bernard de RABAUDY, viguier de Toulouse, qui était propriétaire de ce domaine, et le cadastre de cette époque détaille, en une quinzaine d'articles, ses possessions dans ce terroir. Le domaine avait acquis plus d'importance encore. Cela explique bien qu'on ait ainsi dénommé ce quartier. (LAFFORGUE).

Rabelais (restaurant) — 8-10, rue des lois (1929 ; RIOU, 1933).

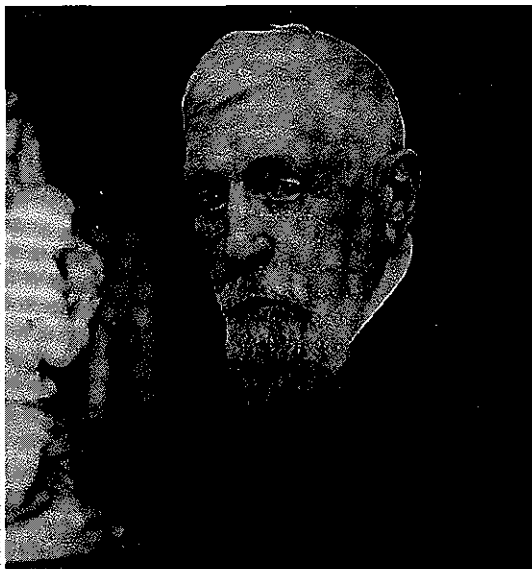
Rabelais (rue) — Ancien nom de la rue Jean Bouyssou.

Rabelais (rue) — Nom donné en 1947, à la rue Edouard Soulé dans le lotissement Sans, quartier des Amidonniers. François RABELAIS (1490-1553), le célèbre auteur de *Pantagruel* et *Gargantua* vint à Toulouse vers 1540, mais n'y séjourna point, parce que la place n'était pas sûre, en ces temps aux esprits libres et railleurs :

« Pantagruel vint à Tolose, dit le sceptique conteur, où apprint fort bien à dancier et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usage des escoliers de la dicte université ; mais il n'y demeura gaires quand il veit qu'ils faisoient brûler leurs régents tout vifs comme harrans saurets, disant : jà Dieu ne plaise que ainsi je meure ; car je suis de ma nature assez altéré sans me chauffer dadvaintaige ». Cette plaisanterie est une allusion au supplice de Caturce, professeur de l'Université, brûlé en 1531, pour crime d'hérésie et, à l'époque où Rabelais s'arrêtait à Toulouse, revenant probablement de ceindre le bonnet de docteur à Montpellier, l'indiscipline des étudiants était telle que le Parlement de Toulouse dut intervenir.

Rachou (rue Henri) — Nom donné en 1947, à la rue Saint-Jean-Baptiste. Pierre-Jacques-Henri RACHOU, peintre toulousain est né le 16 juin 1855 au 15, rue de l'Echarpe, fils de Jacques RACHOU, négociant, et de Marie-Anne-Françoise-Féline COMMEZ. Il fut élève de GARI-PUY aux Beaux-Arts, fréquenta à Paris l'atelier de BONNAT où il parraina son ami TOULOUSE-LAUTREC, et fut, en 1903, codirecteur avec YARZ, du musée des Augustins. La *Belle Paule* de la salle des Illustres, et les *Pêcheurs de sable de la Garonne*, ornèrent longtemps l'ancien foyer du théâtre du Capitole. Peintre, Henri RACHOU, était aussi un amateur raffiné et éclectique qui avait su se créer une importante collection d'objets d'art fort variés, dont les plus belles pièces, par la volonté de son fils, l'architecte Henri IMART-RACHOU, sont aujourd'hui la propriété du musée d'Albi. Son épouse, Victo-

rine IMART, fut connue dans le monde artistique. Il est décédé à Toulouse en 1944.



Henri Rachou.

Rachs (rue *dels*) — A Saint-Cyprien, au XV^e siècle. Un « rach » est un radeau. Le conducteur d'un « rach » est un « ragier ».

Racine (rue Jean) — L'une des voies du lotissement du Grand Parc (1924). Elle fut appelée à l'origine rue Corneille. En janvier 1937, on lui donna le nom de Jean Racine. Jean RACINE est né en 1639, mort en 1699. Il fut l'ami de BOILEAU et de LA FONTAINE. (*Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Esther* (1689), *Athalie* (1691) etc.). Mais, Jean RACINE ne vint jamais à Toulouse ; ce fut son neveu qui alla à Rabastens où l'on n'oublia pas de sitôt son tumultueux passage. Jeune clerc, Bonaventure RACINE, alors principal ou régent du Collège (1728), était le fougueux neveu du grand RACINE, et avait pour lui une admiration particulière. Un an après son arrivée à Rabastens en juillet 1729, il organisa une fête brillante en l'honneur des notables de la ville, pendant laquelle fut joué le dernier chef-d'œuvre de son oncle : *Athalie*. Tous les rôles furent tenus par des habitants de Rabastens et le chœur par les enfants du Collège. Des affiches furent imprimées à Toulouse.

Radio (bar) — 100, rue Riquet (1933).

Radiodisc — 26, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Radio-star — TSF, 29, rue du Rempart-Saint-Etienne (1924).

Radoub (bassin de) — Au Pont-des-Demoiselles. C'est le Parc d'entretien du service de la Navigation. Les marinières y faisaient réparer une avarie ou caréner, nettoyer la coque et repeindre. C'était dix à quinze jours d'immobilisation. Une « cathédrale de bois et de brique » datant de 1830, monument classé, constitue la cale sèche couverte. Voici une mélancolique vision de ce lieu en 1952 : *Cocarde*, *Mimi-Pinson*, *Vieux-Boucau*, *La Belle-Poule*, *Mustapha-I*, ce sont navires caboteurs dont la vase surprend le dernier brin de vie, mais sur lesquels continue de danser le fantôme de leur passé, quand ils étaient belles péniches armoriées battant leurs flambants pavillons... c'est le vieux port des Demoiselles où, dans notre enfance, nous conduisait par la main notre vieux précepteur, l'abbé Desmons (ô miracles des noms) qui nous montrait, ou croyait nous montrer, avec des larmes attendries, la carcasse de *l'Oncle-Augustin* et de *la Tante-Gentille* pourrissant dans la vase et funérairement fleuris de mousses, vieux bateaux qui transportèrent dans leurs flancs par nos canaux, depuis la rivière de Gênes, la famille des Italiens « Gambetta » jusqu'à l'enracinement de Cahors... Vieux port d'eau douce, ciel bleu que ne raye pas l'ombre blanche d'une mouette, mais parfois grise d'un ramier. » (Jean CARRIERE). Aujourd'hui les bateaux y sont conduits pour être transformés en restaurants, bateaux-promenade ou autre à usage touristique. Les propriétaires y font eux-mêmes les travaux.

Rafaël — Nom de l'un des immeubles de la résidence Montplaisir, rues des Martyrs-de-la-Libération et Bégué-David (Guy DEVAUX, 1978).

Raglan-house — Imperméables, 54 bis, rue d'Alsace-Lorraine (1933 ; Mlle FAYMAN, 1950).

Raisin (Au) — Bar, 68, rue Pierre-Cazeneuve (1950).

Raisin (chemin et impasse du) — Ancien chemin conduisant au domaine « du » Raisin. Perturbé

par la création de la Gare Raynal, il fut dit, vers 1885, chemin de Ronde intérieur de Raynal.

Raisin (logis à l'enseigne du) — Au XVII^e siècle, rue de la Dalbade. Pour s'être déplacée, l'enseigne a laissé à l'ancien lieu le qualificatif de Vieux-Raisin. C'est dans cette hôtellerie que descendit l'étudiant strasbourgeois Elie BRACKENHOFFER qui déclara (1645) : « Logé au Raisin, j'ai trouvé un très brave homme, qui m'a très aimablement offert de m'accompagner partout, m'a défendu contre les escoliers, et n'a pas ajouté d'articles excessifs à sa note. C'est un hôte méritant entre tous. »

Raisin (Nouveau) — Résidence. Voir Nouveau Raisin. Pourquoi Nouveau ? On écrivit en 1979 : « Si le beaujolais nouveau est arrivé, le Nouveau Raisin aussi... »

Raisin (petit chemin du) — Ancien nom de la rue Pierre-Turpin.

Raisin (quartier, lieu-dit du) — On devrait dire *de Raisin*, car le nom vient d'un propriétaire du lieu, homme célèbre mal connu. Il s'agit de Jean-Baptiste RAISIN, chirurgien du Roi. Sa fille Elisabeth-Catherine de RAISIN épouse en 1702 Guillaume de BOE, médecin du Roi. De ce mariage naîtront sept enfants, parmi lesquels des filles qui, à leur tour, épouseront des notables de l'Administration provinciale : les MONDRAN et les GARIPUY. En 1681, RAISIN est lithotomiste, logé aux frais de la Ville, « taillant au grand appareil et guérissant toute sorte de carnosités ». Il a pour collègue NICOUL, le propriétaire de Nicol (voir ce nom) qui lui succédera dans la « taille » de la pierre, après son décès (1717). Un promoteur, ignorant cette origine, a nanti ses immeubles du nom des meilleurs produits de raisin ; Jurançon, Madiran, Villaudric, Cahors et Fronton. En 1979, M. le Maire BAUDIS, commentant l'opération pour laquelle une passerelle venait d'être jetée sur le canal, concluait « que les Raisins se succèdent et que la récolte soit bonne ! ».

Raisin (résidence du) — 23, boulevard des Minimes (SOPRA, 1983).

Raison (place, porte, rue la) — Nom donné en 1794 à la place et à la porte Saint-Etienne, et à la rue Riguepels.

Raison (pont la) — Nom donné en 1794 au pont Montaudran.

Raisonnable (rue) — Nom donné en 1794, à la rue Saint-Rémésy.

Rambaud (rue et impasse Alfred) — Nom donné en 1936 au petit chemin de la Charbonnière. Lors de la création de la rocade, la grande tranchée creusée a fait disparaître cette voie et mit le chemin de la Charbonnière en situation d'impasse par suppression du passage à niveau. L'ancien chemin reconstitué a pris le nom de rue Alfred Rambaud et la partie nord de la voie ferrée est devenue l'impasse Rambaud le 6 décembre 1976. Alfred Rambaud, historien, est né à Besançon en 1842, mort en 1905. Il a dirigé avec Ernest LAVISSE, une *Histoire Générale*.

Rameau (rue Jean-Philippe) — Nom donné le 5 mai 1955, à une voie nouvelle. Jean-Philippe RAMEAU, compositeur, est né à Dijon en 1683 et mort à Paris en 1764. Ce Bourguignon, viril comme ses compatriotes SAINT-BERNARD, BOSUET, BUFFON ou RUDE, était fils d'un organiste qui l'envoya étudier en Italie. A son retour, il passa dans le Midi quelques années. Compositeur du cabinet du roi (Louis XV), on retient plus particulièrement, parmi ses nombreux ouvrages dramatiques : *Castor et Pollux* (1737), *Les Indes Galantes* (1735) etc. L'art posséda tout entier cet artiste-né.

Ramée (la) — C'est le nom de la « zone récréative ouest », formée de deux propriétés acquises par la Ville, de 248 ha, dont un bois de chênes de 45 ha et un lac artificiel de 38 ha, pour la voile, un autre pour la pêche, et divers aménagements. L'inauguration officielle a eu lieu le 21 juin 1975.

Ramée (la) — Forêt, quartier, voir Larramet.

Ramel (impasse) — Nom donné en septembre 1934 à une voie sans nom. S'agit-il du général RAMEL, mort assassiné à Toulouse en 1815 ?

Ramel (rue) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue Saint-Nicolas (= rue Sans-Subra).

Ramelet-Moundi (chemin du) — Nom donné, vers 1947, à l'ancien chemin des Vitarelles. Chemin vicinal IC n° 64. Le *Ramelet Moundi* (le bouquet toulousain) est le titre des œuvres de Pierre GOUDOLI dont la première édition date de 1617. Au XVII^e siècle, « ramelet » diminutif de « ramèl », signifiait « rameau » et aussi « bouquet de fleurs ». C'est avec cette dernière acception que GOUDELIN et les nombreux contemporains qui lui adressèrent des félicitations sur son œuvre, ont employé ce mot. « Moundi, Moundino », toulousain, toulousaine est l'abréviation de « Ramoundi, Ramoundino », en français Ramondin, du latin *Ramundus, Ramunda* ; *Ramundinus, Ramondina*, que l'on prit l'habitude de donner aux Toulousains qui tinrent le parti de leurs derniers comtes Raymond VI et Raymond VII. « Ramelet » était très à la mode. Alexandro de LUNA, réfugié espagnol mêle en un même bouquet : médecine, poésie et grammaire, dans son *Ramilete de flores poeticas*, publié à Toulouse en 1620. Un groupe folklorique fondé par madame Marie DASQUE, connu de beaux jours à Toulouse, dans les années 1940 à 1960.

Ramet (impasse Henri) — Nom donné à une voie nouvelle au Mirail, le 12 mai 1980, à la demande de la SETOMIP. Henri RAMET est né à Martel (Lot) le 22 février 1859, décédé à Toulouse le 16 juin 1941. Plusieurs de ses écrits furent publiés : *Autrefois, Où sont les neiges d'antan, Rimes de jeunesse, Les cours prévôtés dans le ressort de la Cour d'appel de Toulouse*, en 1816-1818, etc. Il fut Premier Président de la Cour d'appel de Toulouse, et auteur d'une substantielle et consciencieuse *Histoire de Toulouse* (1935) ainsi que *du Capitole et du Parlement de Toulouse* (1926).

Ramette (la) — Nom donné en 1985 au nouveau Jardin-refuge de l'Association Toulousaine de Protection des animaux, avenue Eisenhower.

Ramier, Ramières — Un ramier est une formation alluviale, une île, que le fleuve agrandit, rogne violemment en temps de crue, lente-

ment au cours ordinaire. Recouverts par les plus fortes inondations, ils sont, en principe, inhabitables. A Toulouse, le « Grand Ramier » dit Ramier du Château parce que sa présence conditionnait le bras supérieur amenant l'eau aux moulins du Château Narbonnais, et le « Ramier du Bazacle », ont toujours reçu une occupation humaine. Le Bazacle a une histoire particulière (voir ce mot). Le Grand Ramier fait partie d'un ensemble commencé très en amont, et préfiguré plus haut encore par le bras fossile de la Garonne ancienne. Sa génération ne s'arrête qu'aux formations dont la Prairie des Filtres est le dernier vestige. Livrés aux caprices du fleuve, ces ramiers et atterrissements furent disciplinés par des travaux dits aujourd'hui « anthropiques » (réalisés par l'homme). Pour le Grand Ramier, ce fut la création de deux chaussées : Boisset et la Cavaletade, s'accrochant toutes deux à une île qui, depuis, a été emportée par les eaux mais qui a tendance à se reformer. La disparition de cet arc-boutant a réuni les deux chaussées faisant ainsi un seul ouvrage d'art pour lequel le nom de Cavaletade a été seul conservé. Tous ces barrages étaient constitués par des séries de pieux en chêne plantés selon deux axes, formant ainsi plusieurs rangées de caissons protégés du flot par des pieux obliques. Les pieux verticaux étaient reliés par des moises en chêne. Les caissons étaient remplis de gros galets créant ainsi une muraille épaisse que le limon et l'argile colmataient peu à peu. En aval des deux chaussées on ne comptait pas moins de onze îles ou flots coupés de nauses et de gourgues, bordées d'oseraies. Il y avait l'île de Bacarasse, l'île de Corse, l'île d'Empalot en bordure de la Garonne basse qui devait donner son nom à tout le quartier. Ces îles étaient séparées du bras supérieur par des flots que les atterrissements ont réunis peu à peu. Ces ramiers étaient séparés de l'île du Grand Ramier du Château par un bras de rivière qui était barré par une nouvelle chaussée dite de la Loge. A l'extrémité sud du Grand Ramier se trouvait l'emplacement actuel de la Poudrerie, deux métairies et la maison du maître dite la Loge (d'où le nom de la chaussée), encadrées de bosquets et reliées par des allées bordées de peupliers. L'île du Grand Ramier était complètement isolée, un bac situé vers son centre la reliait au quartier des Saules, car n'existait pas encore le pont de Banlève qui, parallèle

à la chaussée du même nom, devait la réunir plus tard à l'île de la Plate-forme ou de Banlève sur laquelle s'élevaient alors des moulins à poudre. Ces terrains étaient coupés de canaux qui donnaient la force motrice aux moulins à poudre et dont le trop-plein se déversait dans le canal de fuite qui existe encore. L'île de la Plate-forme était séparée de la Garonne basse par une île et un gravier et par le Canal de Banlève. Cette île et le gravier ont grandi sans cesse par des apports alluvionnaires et se sont soudés à l'île du Grand Ramier. Les moulins à poudre étaient eux aussi isolés du quartier Saint-Michel et les ouvriers utilisaient un bac pour se rendre à leur travail. Enfin, la chaussée du Moulin du Château s'appuyait en aval et en amont sur des parties rocheuses, protégées également en amont par une petite île, l'île Sainte-Catherine, sur laquelle a été construite beaucoup plus tard, une pile du pont Saint-Michel. La plupart de ces terrains appartenaient aux « pariers » (actionnaires) du Moulin du Château, mais ils devaient les abandonner les uns après les autres pour faire place à l'industrie naissante du XIX^e siècle, eux qui représentaient l'antique et séculaire industrie. Si après l'explosion du Moulin à Poudre du 17 août 1840 ils devaient récupérer l'emplacement situé à la Plate-forme ils allaient perdre la partie sud de l'île du Grand Ramier. L'Administration avait décidé le déplacement de la Poudrerie et son transfert sur l'emplacement actuel. Le traité stipulait la cession à l'Etat par les pariers du Moulin du Château, d'un terrain mesurant 17 ha. L'acte d'échange du 16 mai 1848, fut sanctionné par une loi en date du 5 mars 1849. Les Poudres en prirent possession en 1851 ; les bâtiments ne devaient être terminés qu'en 1865. Puis, la Poudrerie s'agrandit encore. En 1851, elle acheta aux pariers un îlot sur la rive gauche de la Garonne haute, et relié depuis à la grande île par des atterrissements, et une bande de terrain côté Garonne basse en bordure du canal de fuite sur lequel, depuis, a été construit l'usine électrique. La position de la Poudrerie était idéale. Du point de vue industriel, la chaussée de la Loge permettait l'alimentation par un canal supérieur, des turbines et meules, et le bras de la Garonne, barré par la chaussée, devenait le canal de fuite. Enfin, situation merveilleuse entre les deux bras de Garonne, tellement qu'en parcourant la Poudrerie, on a vrai-

ment tantôt l'impression d'être dans un beau parc aux arbres séculaires, tantôt en pleine forêt à l'horizon limité par le fouillis des arbustes... et de temps en temps on aperçoit un bâtiment que l'on peut prendre pour une maison forestière... En 1876 la Poudrerie s'étendait encore par l'achat de 9 ha situés au Nord, puis l'année suivante, du groupe des îles d'Empalot au nord de la voie ferrée de Toulouse à Bayonne. Celle-ci, en 1860, devait modifier profondément l'aspect des îles de Corse et d'Empalot. Enfin, en 1881, la Poudrerie achetait une partie de l'île de Corse en bordure de la Garonne haute, pour l'établissement du champ de tir.

« Au cours du XIX^e siècle la propriété foncière des Pariers avait peu à peu diminué d'importance pour disparaître totalement comme nous le voyons, avec le siècle lui-même. Les travaux importants exécutés par la Poudrerie devaient modifier les lieux sans toutefois en changer leur aspect et leur caractère de Ramier. Pendant la même période, la partie nord du Grand Ramier et l'île de Banlève étaient devenues la cité industrielle de Toulouse pour l'abondance d'une force motrice à bon marché et par la construction du pont Saint-Michel. Les bâtiments furent construits au détriment de l'esthétique et sans le souci, chose facile d'ailleurs, de réserver une belle allée qui aurait conduit au Grand Ramier par le petit pont en bois de Banlève. La crue du 5 juin 1900, plus puissante que les autres, devait avoir raison de la chaussée de la Cavaletade mal entretenue. Au terme d'une longue et difficile affaire, le Conseil municipal, dans la séance du 14 février 1901, approuva le projet de convention intervenu entre la Ville, l'Etat et les Pariers se portant acquéreurs du Moulin du Château et de ses dépendances. Il avait été convenu que la partie de la propriété du Moulin livrée à l'agriculture, serait appelée à subir de profondes modifications et à devenir une promenade publique. La Ville devenait ainsi propriétaire de l'île de Banlève avec tous les bâtiments de l'île du Grand Ramier jusqu'à la Poudrerie, et de la partie restante de l'île d'Empalot. Il y avait là, la possibilité de créer aux abords de la ville le Bois de Boulogne des Toulousains avec ce qui restait de ces ramiers et qui n'avaient pas été aliénés par les pariers au cours du siècle dernier. L'administration municipale avait depuis longtemps jeté les yeux sur le Grand Ramier et la population toulousaine attendait

impatiemment que ces vastes terrains soient rendus publics. Déjà, du temps des pariers, des sociétés profitaient de la jouissance d'une partie du Ramier et y donnaient des fêtes qui eurent toujours beaucoup de succès. Le maire reçut, après 1901, de nombreuses demandes de cartes d'entrée dans le Ramier consacré à la culture des pépinières, des fourrages et des céréales. Il faudra attendre 1905, pour la création de ce parc public, puis du magnifique Parc des Sports et du Parc des Expositions, entourés d'un imposant rideau de verdure. »

Bibl. — DUSSOL, Les Jardins de Toulouse (11^e causerie), *Bulletin municipal*, février 1936, pp. 151-154.

Ramier (Le) — Cabaret-Dancing. Sa naissance fut houleuse, au Conseil municipal, en juillet 1948, en raison du bail que la Ville devait consentir à son promoteur, Roger CASTET, sur un terrain qui avait été également promis aux Auberges de la jeunesse. En voici un curieux compte rendu : « Les berges de la Garonne toutes proches rendent le site particulièrement agréable, et M. le Maire voit ce projet d'un assez bon œil, car le propriétaire du « Chalet » actuellement en conflit avec la mairie, risquerait d'être concurrencé d'excellente manière. M^e GARDÈS n'est pas hostile à la location, mais elle ne voudrait pas que la Ville se lie, par un bail, à un inconnu dont les projets ne sont pas très définis. Son ami du groupe communiste, M. WEIDNECKT, destinait ce terrain à la construction d'une Auberge de la jeunesse, et il déplore que ce soit un dancing qui s'y installe. Il est, bien entendu, hostile à la signature d'un bail. M^e MALLEVILLE, quant à lui, trouve l'opération astucieuse, puisque « le Chalet » doit en subir le contre-coup et qu'il n'y a aucune raison de ménager cet établissement. Il fait assaut de connaissances de droit avec sa collègue du Palais de Justice M^e GARDÈS, au sujet du bail. M. OURLIAC, dont les connaissances de droit ne sont pas moins évidentes, est pris témoin et cette discussion se termine comme chaque fois en pleine purée de pois. M. DASTE fait alors remarquer que M. CASTET va engager un million 500 000 francs de dépenses ; il n'est pas possible dans ces conditions de lui refuser un bail. Le Conseil, suffisamment éclairé, décide alors d'accorder satisfaction au futur propriétaire du

dancing. Et les empêcheurs de danser en rond rentrent dans leur coquille ; ils ont toutefois la satisfaction d'avoir bien mérité des Auberges de la jeunesse... » Le Ramier connut des jours fastes et de brillantes soirées, avec par exemple, l'élection de « Miss Toulouse » et de « Miss Violette ». Le 23 février 1975 un incendie le détruisit. Sous un barnum de vaste dimension, M. et Mme CASTET et leur famille le firent ressurgir de ses cendres, un peu plus d'un mois plus tard. Reconstitué sous un « toit » de 2 000 m², conçu par les architectes RIEU et CHIRON, le nouveau Ramier, cette « institution de la vie locale », reprit tout son prestige. En 1985, un nouveau « look » lui a été donné par Alain VILLARET, architecte décorateur, et Axelle de MALAFOSSE, auteur des fresques géantes.

Ramier (Théâtre du) — Les spectacles de plein air à Toulouse furent créés par le docteur CHARRY, en vue de « spectacles de haute moralisation qui réaliseront la fraternité des âmes conquises par le grand culte esthétique ». Le Théâtre du Ramier a été inauguré en 1907, dans le coin le plus pittoresque du Ramier du Château, par le triomphal succès d'*Electre*, de *Polyphème*, de *Britannicus* et des *Hommes de Proie*. Et son créateur déclara, en 1908 : « On n'a pas oublié l'enthousiaste ovation qui salua la noble impression d'art, de la première grande manifestation. Ainsi que le déclare un délicat critique d'art, M. Armand PRAVIEL, le Théâtre du Ramier est un théâtre de plein air de dimensions vastes et mesurées, un théâtre de nature qui admet la collaboration de l'art et qui modifie ses décors pour chaque œuvre nouvelle. Une fois de plus, le Théâtre du Ramier travaillera efficacement à l'apothéose de l'art tragique, de la poésie, du goût théâtral. Après SILVAIN, Albert LAMBERT, KRAUSS, nous verrons défilier et triompher sur la scène du Ramier, MOUNET-SULLY et Paul MOUNET, DELVAIR, TESSANDIER, Philippe GARNIER, DARMONT, JOUBE, BRILLE, DORTIVAL, FABER, de POUZOLS, MANCINI, Sarah BERNHARDT, etc. » (voir aussi Théâtre de la Nature.)

Ramier (usine hydro-électrique du) — Cette usine appelée du Ramier du Château a été créée pour utiliser l'énergie provenant de la dénivellation des deux bras de la Garonne qui vont se

réunir un peu plus bas, en aval du pont Saint-Michel. La chute d'eau utilisable est d'environ 4 m. L'usine comprit, à l'origine, six groupes turbo-alternateurs. Les travaux commencèrent dans le courant de l'été 1917 et l'on utilisa la main-d'œuvre gratuite des prisonniers de guerre allemands. Ces travaux furent laborieux et difficiles en raison des immersions continues qui se produisaient par suite de crues ou de déversements provenant du bras supérieur. De plus, en cette période critique de pleine guerre, toutes sortes de difficultés d'un autre ordre se produisirent : pénurie de matériaux, impossibilité d'approvisionnement, rarefaction de la main-d'œuvre. En fin de compte, l'usine ne put être mise en fonctionnement qu'à la fin de 1922. Elle est propriété municipale. En vertu d'un contrat, la Ville l'a rétrocédée à la Société Toulousaine d'Electricité. Régie municipale depuis 1929, elle a échappé à la nationalisation de 1946. Le réseau de la Régie municipale a fusionné, en 1960, avec celui d'EDF. « C'est un bel œuvre, d'une architecture sobre, mais d'un aspect puissant et qui, dans le magnifique paysage du pont Saint-Michel, au milieu de ce vaste horizon, dont les frondaisons de l'île du fleuve constituent le premier plan et les coteaux du Pech-David un fond lointain, produit le plus agréable effet. » A l'automne 1986 s'ouvrit le chantier d'une échelle à poissons, destinée à permettre aux cyprinidés et salmonidés de contourner l'usine électrique. Sa mise en eau eut lieu le 9 juillet 1987. Elle comprend quatorze paliers permettant la remontée des 4 m de dénivelé. Elle a été conçue par M. TRIVELLATO.

Ramier des Catalans — C'est une ZAC lancée en 1985, entre la rue des Amidonniers et l'avenue Paul-Séjourné. On envisage dès 1985 d'y bâtir 402 logements sur plus de deux hectares.

Ramier du Bazacle — Voir Bazacle et Niger.

Ramier du Château (avenue du) — Nom proposé en 1914 pour l'avenue du Parc-Toulousain (= avenue du Grand-Ramier).

Ramiers (lotissement des) — 1957. Voir rue Ariane.

Ramon (rue Gaston) — Nom donné le 29 mai 1972 à une voie nouvelle. Gaston RAMON (1886-1963) fut un célèbre vétérinaire et microbiologiste. Sous-directeur (1934-1940), puis directeur de l'Institut Pasteur, il étudia les toxines diphtériques, tétaniques, etc., et mit au point les vaccins correspondants.

Ramondy (Hôtel) — 7, rue Tolosane. Jean-Antoine de RAMONDY, Conseiller à la Cour des Aides de Montauban, acheta, en 1761, une maison « fort ruinée et prête à crouler » sur l'emplacement de laquelle il fit construire l'Hôtel actuel. Michèle ECLACHE en a retrouvé l'origine et lui a donné le nom.

Bibl. — ECLACHE (Michèle), Trois Hôtels..., *l'Auta*, n° 522, janvier 1987.

Ramonville Saint-Agne — Le second terme du nom était qualifié, à la fin du XIX^e siècle, de « chef-lieu de la commune ». L'habitat ancien se rencontre à « La Peyrade » dans le parc de Lestrade où passait la voie romaine retrouvée en 1963. Un autre habitat au chemin de Pech-busque (lieu-dit Salas) ; Gleize-« Vieille » mérite son nom : seuls quelques débris témoignent de l'église disparue ; le château de Bellevue fut la résidence des archevêques de Toulouse après l'abandon de Balma ; le pigeonnier de la Comtesse témoigne d'un passé qui attend son historien. Ramonville est devenue, depuis quelques années, un terrain d'expansion de l'agglomération de Toulouse grâce à sa situation privilégiée à proximité immédiate de l'ensemble scientifique (faculté des sciences) de Ranguel, du complexe aérospatial de Lespinet, de la nouvelle faculté de médecine, du CHU et également du complexe agricole d'Auzeville. L'accroissement de la population est impressionnant :

- 1950 : 750 habitants
- 1965 : 1 465 habitants
- 1966 : 2 750 habitants
- 1970 : 7 645 habitants
- 1985 : 10 912 habitants

Cet accroissement spectaculaire est dû essentiellement à l'achèvement tout récent de programmes importants de construction de logements liés à la proximité des complexes scientifiques cités plus haut (600 SC HLM, 500 Logé-France, 200 la Peyrade, etc.). A noter aussi la création de

« Port Sud », port de plaisance sur le Canal du Midi (1976). En 1972, une pétition des habitants du quartier des Bourdettes, chemins des Sauges, des Clotasses et d'une portion de la RN 113, demandait un rattachement à Toulouse, notamment pour le tout-à-l'égout. Par arrêté préfectoral du 6 décembre 1973, un collège électoral de 256 personnes devait être élu. Deux listes furent en présence. La liste « contre le rattachement à Toulouse » fut élue le 10 février 1974 par 92 voix sur 256. Une enquête « de commodo et incommodo » suivit. Les Bourdettes restèrent à Ramonville.

Rampe (rue de la) — Ancien nom d'une partie de la place Lucas (disparue en 1972).

Rampe du Belvédère — Voir Belvédère.

Ramundi : *Arnaldi de Villanova* (voir Villeneuve) — *Pharonis* (voir Pharaon).

Ramundi Arnaldi de Villanova (*carr.*) — Voir Villeneuve. Le nom de ce personnage est peut-être à l'origine du nom de la rue, de la porte et du quartier.

Ranchin (rue de) — Ancien nom de la rue du Caillou-Gris.

Rancy (résidence Jean) — Créée dans le cadre de la réhabilitation du quartier Arnaud-Bernard, cette résidence compte trente-quatre logements. La première pierre a été posée le 18 janvier 1988 par le maire, Dominique BAUDIS.

Rancy (rue Jean) — C'est l'ancienne rue de *las Mounèques* (voir ce nom), appelée aussi *carr. dels Cotinels* et *carreïrola dicta de Lespinassa*, alors que la rue Lespinasse est l'actuelle rue Saint-Charles. Au XVIII^e siècle, c'est la rue Rousse, « nom douteux et sans origine positive » dit BRÉMOND en 1854, qui propose de l'appeler rue Launèbode le Duc. Ce n'est qu'en mars 1937 que la rue Rousse deviendra rue Jean-Rancy, en hommage à Jean RANCY, maître maçon et sculpteur du XVI^e siècle.

Rancy (rue Jean) — Nom proposé en 1914 pour la rue de la Croix de Pierre (= rue Lafage).

Ranfortz — Voir Renforts.

Ranfortz (coin des) — Au cadastre de 1571, 35^e moulon de Saint-Etienne, « devers la rue Saint-Jacques ».

Rangueil (allée de) — Et non avenue (voir ci-après). De la route de Narbonne au château de Rangueil. En 1914, on avait envisagé de l'appeler allée Lebègue. Elle resta une avenue privée jusqu'à sa disparition, lors du remodelage du secteur pour la rocade.

Rangueil (avenue ou chemin de) — C'est le chemin vicinal n° 20, ancien itinéraire, coupé lors de la création du Canal du Midi qui se poursuivait au-delà, par le chemin des Prés et rejoignait l'Hers à Palays, point que rejoignait également le chemin de Restanque... La création de l'université a dérivé son ancienne direction, ce qui lui a valu d'être promu au rang d'avenue. Le 4 avril 1960 le Conseil municipal approuva le déclassement de la partie englobée dans l'université, au profit de celle-ci. Son nom venait de ce qu'il longeait le domaine de Rangueil. L'ancienne « avenue » de Rangueil était la grande allée conduisant au château, depuis la route de Narbonne. La création de la rocade a entraîné le remodelage du quartier.

Rangueil (château, domaine, quartier) — C'est l'un des anciens habitats de l'ensemble dit l'Espinet, qui ne prendra son nom de « Rangueil » que par le nom de la famille propriétaire du château. Il est donc inutile de chercher l'étymologie de ce nom « sur place », comme cela a été tenté. C'est Louis-François RANGUEIL, écuyer, directeur des Gabelles et des Fermes du Roi, Capitoul en 1730, époux de Cécile GUY (Les GUY de la Flambelle), qui marquera au XVIII^e siècle son passage en laissant son nom au château. Saisis comme biens nationaux, le domaine de Rangueil et ses terres, soit 35 arpents, furent alors la propriété de Joseph-Marie-Antoine GINESTET, conseiller au Parlement de Toulouse. Le 15 septembre 1921, Marie-Marthe de COSTE, « célibataire née en 1870 », titulaire du brevet supérieur « était autorisée à ouvrir des écoles primaire élémentaire et primaire supérieure, avec cours complémentaires et internat », au château de Rangueil. C'est l'origine du « Sacré

Cœur » de Rangueil, successeur des établissements de ce nom à Toulouse, dont le premier fut ouvert en 1839 (voir Sacré-Cœur). En 1965, *la Semaine Catholique* se réjouissait de « l'ouverture » de cet établissement : « Dans le même esprit de fidélité à l'Eglise et d'ouverture au monde actuel, Rangueil accueille avec joie tous les groupements du diocèse : militants d'ACO (Action Catholique Ouvrière) ou de JOCF, malades et aveugles, sessions missionnaires pour les jeunes, sessions catéchistiques et combien d'autres qui, dans un cadre paisible veulent œuvrer pour le règne de Dieu. » Déjà quelque peu grignoté du côté de la rue de l'Entraide, le beau parc allait subir une redoutable épreuve, celle dont meurent les quartiers : l'autoroute. En 1969, lors de la cessation d'activité du pensionnat du Sacré-Cœur, les divers corps du bâtiment et une certaine surface de terrains, ont été loués à des associations diverses telles que le Centre de la Guidance, l'école « La Prairie », le séminaire régional, l'archevêché et l'Association scolaire Sainte-Germaine. Le parc appartenait à une société immobilière, l'association Longchamp, qui en louait, depuis 1969, une partie au Grand Séminaire, ainsi que la portion des bâtiments où se trouve celui-ci. La SCI avait proposé à la ville de Toulouse, la vente du parc pour une éventuelle transformation en jardin public. Mais la municipalité n'avait pas été intéressée, jugeant l'entretien onéreux. Le projet de rocades fut fait en 1960. A cette date, les impératifs du cadre de vie étaient inconnus. Le plan d'urbanisme prévu en 1965 justifiait, par l'existence du parc du Sacré-Cœur, la surdensification de la ZUP de Rangueil. Rien n'y fit. Ni le comptage des arbres par M. le Député, ni la visite de M. le Ministre (qui ne vint pas), ni les manifestations à vélo en 1979, ne purent « arrêter le progrès ». Le 25 mai 1987, Monsieur le Maire inaugurait... un nouveau jardin : le « Parc du Sacré-Cœur » ! Les deux parties, totalisant 2,5 ha, partagées par la rocade, sont reliées par une vaste dalle qui permet aux jardins de garder une unité. C'était le 113^e jardin et le 1 000^e hectare de nouvelle verdure créé... à la place des anciennes verdure !

Sottisier — La carte de CASSINI porte : « Rangueule », ce qui n'est pas très joli. On rencontre parfois Rangueuil, et un clin d'œil suffit pour écrire Rangueil. La forme « correcte » ne

peut que prévaloir, en raison du grand usage lié à la formidable extension du nom. On a assez stupidement baptisé « Rangueil » le Centre Hospitalier Régional, qui se trouve cependant à 1 700 m à vol d'oiseau du lieu d'origine. A ce compte, il est possible de prendre le marché aux cochons, pour la place du Capitole !

Rangueil (chemin de traverse de) — Ancien nom de la rue Bonnat.

Rangueil (petit chemin de) — Nom porté à diverses époques par les rues Noguès, Colbert, Camille Desmoulins.

Rangueil (résidence) — 101, avenue de Rangueil (1969).

Rangueil (rue de) et **Rangueil prolongée** — Ancien nom de la rue Ronsard.

Raoul : Bergougnan — Dufy — Ponchon (voir ces noms).

Raoul — Chaussures, 30, rue d'Alsace-Lorraine (1907).

Raoul — Coiffure, 7, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Rapas (cimetière de) — C'est l'ancien « cimetière de Saint-Nicolas ». L'origine du nom a été ainsi contée : « Lorsque, le 10 avril 1814, les lignes de SOULT enfoncées, les Anglais pénétrèrent dans Toulouse, ils furent logés chez l'habitant. Il échut à un forgeron d'héberger un officier qui sans doute fut traité correctement puisqu'il se montra, cela peut se voir, courtois et reconnaissant. Le jour de son départ, il demanda ce dont il était redevable ; tout forgeron que l'on soit, on peut avoir l'âme fière et le cœur bien placé et toutes offres furent repoussées avec dignité. L'anglais sourit, salua, enfourcha sa bête et le voilà parti vers d'autres cieux. Mais quand le soir on voulut retourner le matelas du lit où avait couché l'Anglais, il tomba une pluie de pièces d'or. L'officier était loin. L'aubaine était bonne et somme toute légitime. L'arrière-grand-père acheta des terrains sur la rive gauche de la Garonne dans le dessein d'agrandir son industrie. Le fit-il ? L'histoire ne le dit pas, mais

ce qui est certain, c'est qu'à sa mort il avait légué une partie desdits terrains à la ville de Toulouse sous la seule condition qu'ils porteraient toujours son nom et ne seraient jamais débaptisés. Et voilà pourquoi le cimetière de Saint-Cyprien porte le nom qui semble prédestiné et bien fait pour désigner la terre qui renferme les morts, de cimetière de Rapas, car ainsi s'appelait le forgeron, arrière-grand-père de celui qui me contait la chose. »

Bibl. — Dr Pierre BEZY, *l'Auta*, n° 303, p. 131.

Rapas (rue de) — Voie créée au début du XIX^e siècle, restée longtemps absente des plans. En 1914, on avait proposé le nom de rue Figueira.

Raphaël — Nom de l'un des immeubles de la résidence Les Jardins de la Renaissance (voir Rafaël) (Guy DEVAUX, 1979).

Raphaël (cité d'urgence) — Créée vers 1960, cité de transit (voir Izards et Lazaret). En 1983, à propos d'une affaire de « squatterisation », un journaliste décrit ainsi la cité Raphaël : « Par endroits un tas de ruines : maisons éclatées, toits crevés. Par endroits, une série de maisons qui tiennent encore debout, faites de deux ou trois pièces trempées d'humidité, où les habitants s'accommodent tant bien que mal du rudimentaire, en l'améliorant d'un poêle par-ci, d'une cheminée par-là, de volets, de fenêtres et font « la chasse aux rats ». Mais si on n'entre pas dans ces maisonnettes, comment imaginer que quatre ou neuf enfants couchent dans une ou deux petites chambres, comment imaginer que les tapisseries ont, avec les années et l'humidité, déclaré forfait, comment imaginer que chez ceux qui se sont construit une cheminée, on se chauffe avec du bois récupéré dans ces maisons aux murs éclatés, qui font partie du paysage des habitants de la cité Raphaël. Il faut également parler des maisons qui n'offrent plus que des pans de murs délabrés. Celles-ci ne sont plus habitées puisque les services du logement de la ville de Toulouse ont relogé leurs habitants dans des maisons et petits immeubles propres. Reste un petit îlot d'habitations de transit dans lesquelles les locataires attendent avec impatience que la municipalité leur offre, comme à leurs voisins, d'autres conditions de logement... La « squatterisation » s'est, selon leurs auteurs, parents de

neuf enfants, avérée nécessaire puisque un morceau de toiture de leur ancien logement était inexistant. Il donnait dans la chambre des enfants. Le maire leur rétorqua que pourtant on leur avait proposé un logement dans l'un des petits immeubles. Mais pour une famille de gitans, plus ou moins ferrailleurs, habitués à d'autres conditions de vie, la vie en immeuble n'est pas si évidente que cela. » (M. CABANNE, *la Dépêche*, 17.2.1983).

Rapide (Le) — Restaurant, 8, rue Harispe (= impasse de la Gare) (GUIRAUD, 1920).

Rapide (quai) — Nom donné en 1794 au quai de Tounis.

Rapidité (quai de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le quai de Tounis.

Rapidité (quai et rue la) — Nom donné en 1794 au quai du Passelis et aux rues de l'Oratoire (disparue) et du Moulin-du-Château.

Raquette (la) — Nom d'un terrain dépendant de l'Office HLM de la cité Bourrassol (1951).

Rasengues, Raseingues — Domaine sur le chemin de Périole (XVIII^e siècle). A la Révolution, le domaine appartient à MALPEL, avocat.

Raseyre (lieu, chemin, impasse) — À Saint-Martin-du-Touch. Le nom est ancien. En 1478, les « minorettes » tiennent, sur le chemin de Colomiers, « *hum camp apelat lo camp de Raseyre* ». En 1987, la nouvelle voie de contournement a coupé le chemin de Raseyre en deux tronçons. Le 4 mars, le tronçon le plus court devient impasse de Raseyre. La seconde partie prend le nom de chemin de Laporte, qui est celui d'un chemin existant déjà dans son prolongement. Le chemin de Raseyre s'est aussi appelé chemin de *Las Carrasses* (voir ce nom).

Raspail (petite rue) — Ancien nom de la rue Las Cazes.

Raspail (place) — C'est l'ancienne place de la Baraquette. On lui a donné le nom de Raspail en 1926.

Raspail (résidence) — Place Raspail et 56, rue Raspail (ROCCA Réalisation, 1976).

Raspail (rue) — Ancien chemin qui, longeant le domaine de la Baraquette, en porta le nom. Coupé par la création du Canal du Midi, elle reçoit son nom en 1877. En 1886, on vérifie qu'il s'agit bien d'une rue « privée ». Le classement n'interviendra que le 10 mai 1933. On admet que le nom est celui de François-Vincent RASPAIL, né à Carpentras en 1794, et surtout connu pour ses activités politiques. C'est lui qui a proclamé la II^e République, du balcon de l'Hôtel de Ville de Paris. Un beau boulevard et une station de métro perpétuent son nom dans la capitale. Mais il fut surtout un chimiste distingué. C'est lui qui établit la présence d'arsenic chez tous les êtres vivants, et très généralement dans la nature. Un curieux chimiste d'ailleurs, car fort attiré par les sciences naturelles, il s'occupera beaucoup des questions de biologie et de médecine, bien qu'il ne soit pas médecin. Certains lui attribuent même la découverte de la cellule en tant qu'élément primordial de l'être vivant. Outre ses ouvrages de médecine populaire : *Le Médecin des familles*, *Le Manuel de la santé* parus en 1843 et 1846, il a laissé une fort curieuse *Histoire naturelle de la santé et de la maladie, chez les animaux en général, et en particulier chez l'homme*, dans laquelle il donne une importance très exagérée aux « parasites internes et externes » dans la genèse des maladies. Et, sur le plan thérapeutique, il se fait l'apôtre du camphre dont il fait une panacée devant permettre à tout individu de se soigner seul, sans avoir à se préoccuper de la maladie dont il est atteint...

Raspaude (Tour de dame) — Elle existait encore en 1570 (n° 4 de la rue de la Madeleine). Le cadastre de 1478 s'en sert même de repère pour désigner le 7^e moulon de la Dalbade. Elle survécut à l'incendie de 1463. Il s'agissait de dame Guiraudé, veuve de Raymond RASPAUD, qui possédait des biens à Lardenne, vers le Touch, en 1478.

Raspet — Pâtissier cité par ODDE de TRIORS (1578).

Rastel, rastellum — Série de pieux, plantés en Garonne, empêchant les pièces de bois flottant

sur le fleuve d'être entraînées sous les moulins. Un rastel fut établi, au XVII^e siècle, au port Garaud, semble-t-il, pour « pêcher » les bois transportés par flottage, et probablement aussi pour protéger le Moulin du Château.

Rat (chemin du) — Curieux nom d'un petit chemin à Pouvoirville, que l'annuaire de 1907 met au pluriel : des rats ! Est-ce un surnom ? La déformation d'en barrade (Barat ?) ou de Narrade (Na-Rade, féminisation de Rat...) ? Toutes les hypothèses sont permises...

Rateau (rue Auguste) — Nom donné en mai 1937 à une voie nouvelle. Auguste RATEAU, né à Rouen en 1863, mort à Neuilly en 1930, ingénieur, est l'inventeur de la turbine multicellulaire en 1901.

Raterii (*condamina*) — Possession d'Arnaldus RATERII (1168) et de sa famille (... Rateriorum, 1198) près de Braqueville.

Raumas — Un arrêt du Parlement de Toulouse du 3 décembre 1554, confirmant une sentence des Capitouls contre des taverniers, ordonne la démolition du cabaret de Raumas et autres cabanes faites « ès ramiers qui sont au-dessous le village de Pouvreille et sur le grand chemin » avec défense d'établir des tavernes auprès des chemins publics.

Rauzy (rue François) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle aménagée vers 1962 et classée dans le domaine public en février 1984. François-Emile RAUZY, conseiller municipal SFIO est né à Auzat (Ariège) le 17 mai 1898, fils d'Adrien, dit Maufarast, et d'Antoinette DANDINE dite Galant. Epoux d'Eugénie-Paule SERVAT, il est décédé à Toulouse le 22 avril 1957.

Ravary (place chanoine Philippe) — Nom donné en 1985, pour honorer le premier curé et fondateur de l'église et de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Guillaume-Philippe RAVARY était né au faubourg, au numéro actuel 57 (où il devait mourir), le 21 avril 1820, du mariage de François RAVARY, menuisier, avec Catherine PELEGRY, originaire de Castelmaurou, veuve de Pierre ROQUELAINE, dit Durand.

Celui-ci était venu de Saint-Jean pour s'établir au faubourg, en qualité de pépiniériste. Il y était mort au bout de trois ans, laissant deux enfants jumeaux, Pierre et Jean. Ceux-ci devaient faire prospérer merveilleusement la pépinière paternelle et agrandir considérablement la propriété. Leur demi-frère, Guillaume-Philippe, né dans un atelier d'artisan, se trouvait moins pourvu qu'eux des biens de ce monde. Mais Pierre et Jean portèrent toujours à leur benjamin une profonde affection et ils le soutinrent avec un grand désintéressement dans toutes ses entreprises apostoliques. « L'abbé RAVARY s'éteignit, le samedi 7 octobre 1899, au soir de la fête de sainte Foy, jour que la jeunesse du quartier avait choisi pour celui des réjouissances annuelles appelées « baloche ». La tradition du quartier rapporte que, aussitôt la triste nouvelle connue, les réjouissances qui commençaient furent interrompues, le bal fut supprimé, les chants s'arrêtèrent et on éteignit les illuminations. La musique de la fête solennisa ses funérailles, le mardi 10 octobre. Il y avait, dans cette attitude, plus que de la convenance, un témoignage sincère et éclatant de la respectueuse sympathie dont le vieillard était entouré. » (C. BARTHAS).

Ravel (rue Maurice) — Voie tracée vers 1926. Elle reçoit le nom de Maurice Ravel vers 1940. Maurice RAVEL est né à Ciboure (Pyrénées-Atlantiques) en 1875, mort à Paris en 1937. Compositeur, il fut élève de FAURÉ, et sensible au raffinement de son maître. RAVEL fut un merveilleux « horloger de la musique » : *Pavane pour une infante défunte* (pièce pour piano, 1899), *Quatuor en Fa* (pour cordes, 1902-1903) *L'Heure espagnole* (comédie lyrique, 1907), *Daphnis et Chloé* (ballet, 1909-1912) et le célèbre *Boléro* (1928).

Ravelin (place du) — Ancien nom de l'élément faisant partie des fortifications de Saint-Cyprien, protégeant la porte de l'Isle. Un ravelin, ou demi-lune, est un élément avancé, devant le fossé ou la contrescarpe. L'aménagement en place publique date du début du XIX^e siècle, l'ouvrage ayant été détruit depuis longtemps, par la création de l'allée Charles-de-Fitte. La « baloche » s'y tenait le dernier dimanche d'août. La place du Ravelin était surtout peuplée de gitans. Un certain usage s'est établi de dire « les Ravelins » en parlant du quartier.

Ravelin (rue du) — Rue formée au début du XIX^e siècle. En novembre 1899, on demande le changement du nom, peut-être en raison de confusion avec la place homonyme ; on souhaite changer Ravelin « en un nom historique ou celui d'un concitoyen qui aurait mérité de son pays dans les sciences, les lettres, arts ou industrie ». On n'en trouva aucun et la rue garda son nom. En 1978 elle a subi un certain alignement.

Raymond : D'Alfaro — Bertrand — Corraze — Delieux — Delmotte — Icart — Lafage — Laporte — De La Tailhède — Leygues — Lizop — Naves — Vanier (voir ces noms).

Raymond — Chaussures, 14, place Victor-Hugo (1950).

Raymond (bar) — 24, rue Arnaud-Bernard (1950).

Raymond (place Jean-Arnaud) — Il s'agit d'une place en impasse, au Mirail, créée en 1978, ainsi que les places Colin, Hardy et Levesville. Jean-Arnaud RAYMOND, fils de Pierre RAYMOND, charpentier et architecte, et de Marie MOUREAU, est né le 9 avril 1738. Après un séjour de huit ans à Rome, il vient à Paris et y épouse, en 1777, Julie-Marie-Françoise RAVOIZIE. Il gardera un étroit contact avec Toulouse et sa région. En 1778, il fait les plans de l'église de l'Isle-en-Jourdain, fait les projets pour la reconstruction du Palais du Parlement, pour les dômes des Chartreux et de la Grave, de la porte Ville-neuve, de l'Hôtel de Ville. Il aurait été l'architecte des DU BARRY. Il édifia la maison de Madame VIGÉE-LEBRUN... Il fut, avec CHALGRIN, chargé de construire l'Arc de Triomphe de l'Etoile, la place du Peyrou, et d'autres projets pour Aix, Montpellier, Nîmes, Bordeaux. *Bibl.* — SALIES (Pierre), Les RAYMOND, charpentiers et architectes Toulousains et Jean-Arnaud RAYMOND, *Archistra*, n° 40, juin 1979.

Raymond IV (hôtel) — 16, rue Raymond IV (1950).

Raymond IV (résidence) — 64, rue Raymond-IV (1975).

Raymond IV (rue) — Voie créée, par un décret du 1^{er} août 1860, et nommée, à la suggestion de BRÉMOND, en 1866. Commencée au boulevard, puis prolongée, on décide, le 13 août 1875, de la transformer en voie publique. Un an plus tard, elle n'est pas encore livrée à la circulation, ce qui demandera encore plusieurs interventions en 1877 et 1878. En 1881, on décide un nouveau prolongement, qui sera réalisé en 1883.

Raymond IV (rue latérale) — Ancien nom de la rue Guillemain-Tarayre.

Raymond VI (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Trois-Renards. Raymond VI dit le Vieux, fils et successeur de Raymond V en 1194, est né en 1156, favorisa l'hérésie albigeoise ; on lui imputa le meurtre du légat Pierre de Castelnau. Deux fois excommunié, en 1208 et 1211, il fut quelque temps dépouillé de ses Etats dont Simon de Monfort s'empara (1212-1218). Marié cinq fois, il ne laissa que deux enfants légitimes : Raymond VII, qui lui succéda, et Constance, mariée à Sanche VIII, roi de Navarre. Raymond VI est mort en 1222.

Raymond de Saint-Gilles (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Tourneurs. « Nous voudrions voir écrire aux angles de cette belle rue... un nom glorieux appartenant à l'histoire de notre cité, par exemple celui de rue Raymond de Saint-Gilles. Personne n'ignore l'histoire de ce grand capitaine des Croisades, et tout le monde verra avec plaisir une de nos rues porter son nom. » Il s'agit de Raymond IV, dit Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, né vers 1042, mort en Syrie en 1105.

Raymond-les-Comtes (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue des Balances (= rue Gambetta). « Il est dans l'histoire de Toulouse des noms que l'on peut écrire sur ses murs avec orgueil aux yeux des étrangers. Il nous semble que ces trois mots seraient plus significatifs que celui des Balances : rue Raymond-les-Comtes, et pour complément, on donnerait à la rue Peyrolières le nom de Raymond-les-Ducs ». Sept des Comtes de Toulouse, entre 778 et 1250, portèrent le nom de Raymond.

Raymond-les-Ducs (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Peyrolières. A partir de 531, les ducs d'Aquitaine régnèrent sur Toulouse : Waïfre en fut le dernier duc (747-767).

Raymond-Raphinel (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue Projetée (= rue Jacques Laffitte). « Aujourd'hui qu'elle est plus qu'en état de projet, puisqu'elle est terminée, il convient de lui donner un nom historique ; nous proposerions de la nommer rue Raymond-Raphinel, duc de Toulouse. »

Raynal (chemin) — C'est l'ancien chemin, dit de Croix-Daurade, ou chemin vicinal 37. Le nom de Raynal lui a été officiellement donné en 1934.

Raynal (chemin de ronde intérieur de) — Autre nom, en 1885, du chemin du Raisin.

Raynal (gare) — Le développement prodigieux du trafic ferroviaire marchandises rendit nécessaire, en 1885, la création d'une gare de triage contiguë à la gare Matabiau. En 1910, fut exploitée une immense superficie de terrains maraichers, pour établir ce que l'on appela : la Gare-haute-Raynal. Le quartier du Raisin se trouva séparé du Faubourg-Bonnefoy et l'on supprima le passage inférieur dit Pont-Raynal (chemin de Croix-Daurade). Vers 1930, la concurrence des transports routiers fit modifier l'acheminement ferroviaire des marchandises. A la Petite Vitesse (PV) et la Grande Vitesse (GV) furent substitués les Régimes Accélérés et Ordinaires (RA et RO). Le triage de Raynal ne put faire face au volume du nouveau trafic. On y laissa le Régime Accéléré et, en 1948, le Régime Ordinaire fut transféré à Saint-Jory. Dès 1975, une baisse importante affecta le trafic RO et on étudia une organisation mixte sur le seul site de Saint-Jory, car le trafic RA, traité à Raynal, restait élevé. Mais les installations étaient insuffisantes, malgré des longueurs de 460 à 525 m pour les voies de réception, et de 300 à 620 m pour le triage. L'augmentation du trafic voyageurs nécessitait un garage qui pouvait alors s'établir à Raynal, sur dix voies, économisant un trafic annuel de 40 000 km de trains et 20 000 km de machines haut-le-pied, vers Saint-Cyprien notamment. Une activité RA demeura cependant à Raynal,

en raison des nombreuses dessertes qui s'y rattachaient (Sernam, Groupeurs, Compagnie Nouvelle des Conteneurs, Novatram, etc.).

Raynal (impasse) — Sur le chemin Raynal. Nom donné le 25 janvier 1984, à une voie de desserte du lotissement Mazas.

Raynal (petit chemin) — Ancien nom de l'impasse Pradet.

Raynal (quartier) — En 1690, Bernard RAYNAL possédait un domaine de deux maisons et dix arpents. Cent ans plus tard, Guillaume RAYNAL, qui a agrandi le domaine, est le plus riche propriétaire du quartier qui, naturellement, prit son nom.

Raynal (rue) — Nom proposé en 1866 par BREMOND pour le chemin de Balma à Bonheure (= partie de la rue de la Providence), « Jean RAYNAL auteur d'une histoire de Toulouse ».

Raynaud (bains, école de natation) — Etablissement flottant, créé en 1863. « L'extension que prend Toulouse a amené M. RAYNAUD à construire à grands frais un établissement modèle. Nous ne craignons pas de dire qu'il n'existe pas en France d'établissement aussi vaste, aussi élégant et aussi confortable. L'école de natation de M. RAYNAUD répond à tous les besoins et satisfait à toutes les questions de sécurité, grâce au nombre de ses maîtres baigneurs, et à la grille mobile qui, bien que se trouvant dans une partie de l'école à trois mètres de profondeur, peut être élevée en moins d'une demi-minute. Cette école, d'une longueur totale de 83 m sur 18 m de largeur, et divisée en deux compartiments ayant chacun une entrée particulière, l'une pour les hommes, l'autre pour les dames. Le bassin des hommes a 50,5 m de longueur sur 10 m de largeur, et celui des dames, 17 m de longueur sur la même largeur, 250 cabinets où les vêtements des baigneurs sont déposés en toute sécurité, sont placés sur les côtés latéraux. Chaque compartiment possède un salon d'attente, desservi par un café-restaurant abondamment approvisionné. Ce qui est le plus apprécié dans l'établissement RAYNAUD, c'est l'emplacement qu'il occupe, au bas du quai de Tounis,

dans le grand bras de la Garonne, dans une eau courante et limpide, et non encore altérée par les résidus des usines qui se trouvent dans le canal de fuite du Moulin du Château, et par les nombreux égouts de la ville, qui débouchent dans ce bras de rivière, en aval de l'école. »
L'Illustration du Midi.

Raynaud (rue) — Nom donné vers 1932, à une voie nouvelle de la cité de Limayrac. S'agit-il de Jean-Antoine RAYNAUD, né en 1789, décédé le 26 janvier 1854, domicilié quartier de Lalande, époux d'Anne-Barthélemie SENAC ? Architecte, professeur à l'École des Arts, il fut l'auteur du Château d'Eau du Cours-Dillon, de la fontaine de la place Rouaix et, en collaboration avec BONNAL, de l'Hôtel de la Bourse, place de la Bourse.

Raynaud (rue du Docteur-Joseph) — Nom proposé en 1947, mais non attribué (voir Bégué-David).

Raynier (Place Henri) — Nom donné à l'ancienne place Constantin, dans le lotissement Roc, le 28 juillet 1933. Henri-Jean RAYNIER, né à Toulouse le 10 avril 1902, fils de Baptiste RAYNIER et de Céline-Françoise CAUJOLLE, époux de Raymonde CHAUMEL, est décédé le 27 octobre 1985. Son nom fut donné à cette place, à la demande unanime des habitants du quartier, en reconnaissance du service rendu, pour leur défense, contre l'escroquerie montée par le lotisseur CONSTANTIN qui, avec la complicité d'un notaire toulousain, leur avait vendu des terrains hypothéqués. Henri RAYNIER prit la tête d'un comité de défense et, aidé de Jean CRAMPAGNE (voir ce nom), il obtint, non sans difficultés, mais avec ténacité et persévérance, que les hypothèques soient levées. Qui les paya ?

Razat (rue Sergent) — Voie tracée vers 1865. Anciennement rue Saint-Augustin, elle devient rue Sergent Razat vers 1930. La famille RAZAT, installée dans ce quartier depuis fort longtemps était très estimée. A la mort du fils, Frédéric RAZAT, tué par l'ennemi le 31 mars 1918 à Grivesne (Somme), on décida de donner son nom à la rue. Il était né le 7 novembre 1894 à Toulouse, et fut un héros de chez nous, du 19^e bataillon de chasseurs à pied. La « Sidi-Brahim »

de Toulouse, dont on sait le culte pour ce patri-moine d'honneur et de gloire que nous ont laissé nos combattants, garde pieusement la mémoire du sergent RAZAT car il était un chasseur bien dans la tradition. Il fut le digne successeur de ceux qui firent Sidi-Brahim. Rappelons que le glorieux combat livré en 1845 par le 8^e bataillon de chasseurs, contre Abd El-Kader, à Sidi-Brahim en Algérie, est commémoré chaque année par les chasseurs à pied.

Razous (hôtel) — 8, place Louis-Napoléon (1860) et 9, place Lafayette (= place Wilson) (LAFFORGUE, 1878).

Rebiscolo — Nom de la villa de la poétesse Jeanne MARVIC, 3, rue des Sports. Voir Marvig.

Récébédou — Bien que situé sur le territoire de Portet, ce quartier est lié à l'histoire toulousaine. « Vers 1560, noble Jehan de GILBERT, receveur des Jugeries de Rivière-Verdun, en est propriétaire. Les gens peu à peu prennent l'habitude d'appeler sa métairie la « *bordo del récébédou* », du Receveur. Elle gardera ce nom jusqu'à nos jours, seul vestige du passé. En 1562, Jehan de GILBERT obtient des consuls de Portet l'autorisation de construire un moulin sur le ruisseau de la Saudrune, aux Fontanals, près de la route de Toulouse-Portet, non loin de sa métairie. Il devra payer cinq setiers de blé à la communauté, chaque année, le jour de la Saint-Martin. Une belle forêt occupait alors une bonne partie du terroir du Récébédou : le bois de Tardine. En 1639, Anne de SALMET détient le domaine. Elle le lègue aux Dames religieuses de la Visitation le 10 septembre 1654. Dans une reconnaissance de 1669, celles-ci dénombrent en surface « le labourage de quatre paires de bœufs ». Elles conserveront la métairie du Récébédou jusqu'à la Révolution. C'était alors une terre noble de 157 arpents (environ 90 ha), avec bâtiments d'habitation, dépendances, moulin, pigeonnier, vivier, chais, etc. Un riche aubergiste toulousain, DAUMONT, l'achète comme bien national, en 1791, pour 98 200 livres. Les grandes bâtisses constituant la métairie, rénovées,

deviendront le château de Clairfont. Dans la première moitié du XX^e siècle, les terres du Récébédou connaissent un nouveau destin. Choies pour héberger les ouvriers de la Poudrerie, puis les réfugiés espagnols de la guerre civile et les Juifs émigrés de 1940, les autorités y édifient une cité-dortoir, transformée en camp d'internement puis en cité HLM. Le quartier actuel du Récébédou garde dans son urbanisme les traces de ce temps-là. » (Michel BARRIOS).

Récébédou (cité HLM) — En 1973, l'Office public HLM de Toulouse se porte acquéreur du terrain et des constructions, et signe une convention avec la mairie de Portet, autorisant l'extension de la compétence de l'Office sur le terrain et la construction de trois cents logements neufs en remplacement des anciens. Au mois de juillet 1976, trente maisons neuves sont en place, et l'Office HLM annonce à quelques locataires qu'ils vont être relogés dans les plus brefs délais dans les bâtiments modernes. A la suite de ce premier relogement, effectué trop rapidement, et sans véritable information au préalable, une association de défense des locataires du Récébédou a été constituée et cent cinquante familles y ont adhéré, sous la présidence de M. Guy CHABOIS. En 1977, l'Office décida la démolition du « quartier noir » et le relogement des locataires dans les bâtiments rénovés. Le 28 février 1983, le château d'eau construit en 1940 a été abattu pour faire place à une nouvelle tranche de construction de pavillons.

Recensements — Les états de population, dits recensements, donnent le détail des habitants, par maison et par famille, pour chaque voie publique de la ville. Ce sont d'irremplaçables documents pour l'histoire des rues. Il s'agit de recensements quinquennaux. Pour le XIX^e siècle et le début du XX^e, les recensements sont conservés soit aux Archives Municipales (série 1F 20 à 1F 97) soit aux Archives Départementales de la Haute-Garonne (série 6 M). Chaque volume concerne l'un des quatre cantons : Nord, Centre, Sud et Ouest. Les recensements de la première période (1820-1831) sont aux Archives Municipales.

	Nord	Centre	Ouest	Sud
1872 1876 1881 1886 1891	Archives Municipales de Toulouse			
1896	Archives Départementales de la Haute-Garonne			
1901	manque			
1906	Archives Départementales de la Haute-Garonne			
1911	A.D.H.G.	A.D.H.G. A.M.T.	A.D.H.G.	
1921	Archives Municipales de Toulouse-Archives Départementales de la Haute-Garonne			
1926	Archives Municipales de Toulouse Archives Départementales de la Haute-Garonne			
1931	Archives Municipales de Toulouse Archives Départementales de la Haute-Garonne			
1936	Archives Municipales de Toulouse			

Répartition, par dépôts, des documents de recensement conservés depuis 1872.

Rech (hôtel) — 1, rue Jean-Suau (LAGARDE, 1895).

Réclusane (rue) — C'est l'ancienne « grande-rue » de Saint-Cyprien ouvrant, par la porte de l'Isle, la route de la Gascogne. Pour BRÉMOND, l'explication du nom était facile : « A toutes les portes de la ville, a dit CATEL, il y a des recluses qui vivaient de ce qu'elles recevaient de la charité publique. Dans cette rue, il y en avait une plus célèbre que les autres, qui habitait une étroite cellule dont la porte était murée ; elle recevait le jour et les aumônes par une petite ouverture garnie de barreaux en fer. Voilà l'origine de son nom ». La réalité est moins simple. La « *reclusana* » était localisable en un point de cette voie : *caminum majorem prope Reclusanam* (1338). Cette rue a porté le curieux nom si mal fixé de *Trento-Sayos*, que le même BRÉMOND traduit par « Trente-Sages » et que d'autres écrivent Treize-Sayes, en fait applicable à une rue voisine.

Recluses — La tradition est solide. Une « recluse » est une femme volontairement emmurée pour recevoir les aumônes des passants ! LAFFORGUE interprète et résume cette opinion : « Les recluses étaient de pauvres femmes qui, voulant faire pénitence et étant persuadées que le cloître ne les séparait pas assez du monde extérieur, se faisaient emmurer dans ces réduits. Elles recevaient les aliments par une ouverture pratiquée dans le mur. Presque chaque porte de la ville avait sa recluse qui priait Dieu de bénir et protéger ceux qui entraient ou sortaient. Ceux-ci lui faisaient l'aumône en passant. Très souvent les testaments portaient des legs en faveur de telle ou telle recluse. En 1443, comme en 1219, la recluse était toujours logée du côté extérieur de la porte. » Ainsi en était-il de la porte Arnaud-Bernard : « Dès les premières années du treizième siècle, cette porte avait une recluse, dont la logette était en dehors, ainsi que l'attestent des documents originaux. « *Apud reclusam foris portam Arnaldi Bernardi* » celle de 1306

se nommait Andrade ». La « loge » de la recluse devait être cependant bien distincte de la porte considérée, puisque cette « recluse » sert parfois de repère topographique : *apud... prope... reclusam...* pour localiser des pièces de terre.

Récollets — Renouvelant le retour vers une plus grande austérité réalisé par les Observants au XV^e siècle, une autre famille franciscaine apparaît à Toulouse au début du XVII^e siècle : les Récollets (*recollecti*, recueillis, vivant dans le recueillement). La réforme existait depuis quelques années en Espagne et en Italie. Elle séduisit, vers 1583, un petit groupe de religieux du Grand Couvent Cordelier. Le 20 août 1601, un bref apostolique leur attribua Sainte-Marie-des-Anges, que les Toulousains appelaient l'église de l'Observance (voir ce nom) ; les religieux s'y installèrent le 28 décembre. Ils y restèrent jusqu'à la Révolution, jusqu'au 27 juin 1791, jour du décès du dernier religieux. Leur nom se substituera à celui de l'Observance, pour désigner le quartier et la rue (ACHILLE VIADIEU).

Bibl. — SALIES (Pierre), Sainte-Marie-des-Anges et le Quartier Saint-Michel, 1956.

Récollets (boulevard des) — L'unité actuelle de ce « boulevard » est artificielle. Elle résulte de la réunion de deux voies. L'une, allant de la rue Saint-Michel à la rue Achille-Viadieu (ex-rue des Récollets), ne porta guère de nom qu'au XIX^e siècle. Auparavant, c'est par périphrases qu'on la désigne : chemin de la Maladrerie à l'Observance, ou ruelle de l'Observance au Grand Chemin, etc. Au XVIII^e siècle, c'est la petite rue des Récollets, à laquelle les révolutionnaires tenteront de donner le nom de rue Sollicitude. BRÉMOND n'aime pas les noms répétés : « A quoi bon ces répétitions de noms ? L'on pourrait appeler cette dernière, rue Bardin, historien que LAFAILLE cite souvent et qui s'est occupé de l'histoire de notre ville. » Vers 1840, la voie est élargie, le fossé d'évacuation des eaux du quartier, qui sert aussi d'épanchoir au Canal du Midi, est aménagé. Lors de la création de la ligne de l'octroi, le boulevard sert de chemin de ronde entre les barrières de Montpellier et des Récollets. Ce nom paraissait un peu long. Le 2 mars 1887 on demande au Conseil municipal de le changer. Par délibération municipale du 3 mars 1902, le chemin de ronde des Récollets devient boulevard des Récollets. La seconde voie allant de la rue des Récollets (Viadieu) à la Garonne,

ne fut à l'origine qu'un chemin vers le fleuve, longeant le fossé qui se terminait par la « gourgue » d'où le nom de chemin de la Gourgue. On trouve toutes sortes de désignations occasionnelles : chemin des Tuileries, Petit chemin des Récollets... La ligne de l'octroi assurera sa fortune. Elargi au début du XIX^e siècle par emprunt du territoire « du Calvaire » (les anciens Récollets) ce « boulevard » prendra son importance de la création de la cité Daste, et surtout des ponts Garigliano et Coubertin. Déjà chemin de ronde, il deviendra « boulevard des Récollets » par assimilation au premier tronçon. Un boulevard unique fut alors constitué, de la rue Saint-Michel à la Garonne.

Récollets (grande blanchisserie des) — 35, rue Achille-Viadieu (E. BRUGEROLLES, 1949).

Récollets (petite rue des) — Ancien nom de la rue François Longaud. Ce nom s'est aussi appliqué à une partie du boulevard des Récollets.

Récollets (résidence des) — 37, boulevard des Récollets (GIESPER Immobilier, 1973).

Récollets (rue des) — Ancien nom de la rue Achille-Viadieu, ex-rue de l'Observance. Sous la Révolution VERGNES voulait l'appeler rue des Signalés. Le tableau de l'an II enregistra rue Redoutable. (Voir Achille Viadieu).

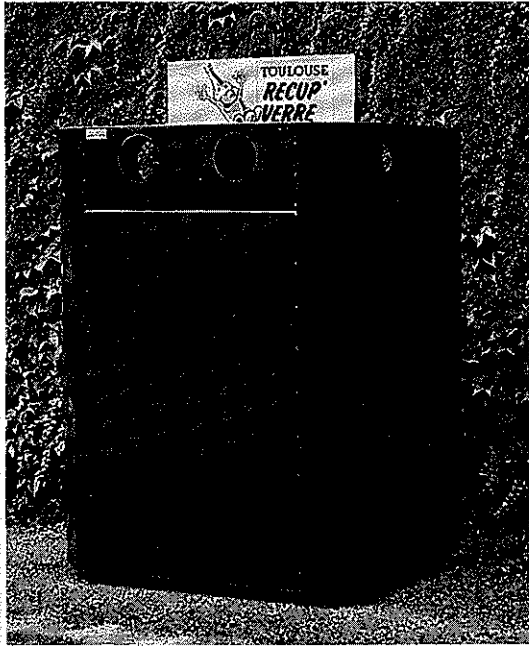
Récompenses (allée des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la Grande-Allée (= allées Frédéric-Mistral) et donné à l'allée Saint-Michel (= allées Jules-Guesde).

Réconciliateurs (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Caminade.

Reconnaissance (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Sac (= rue Larrey), et donné à la rue de la Salpêtrière (= rue de la Concorde).

Recteur : Deltheil — Dottin — Dresch — Gheusi — Paul Lapie (voir ces noms).

Recup'verre — On voyait naguère, par les sombres nuits toulousaines, de pauvres hères tirant d'in vraisemblables chariots qu'ils remplissaient



d'objets récupérés dans les poubelles, et notamment des bouteilles. Le 10 octobre 1983, le « coup d'envoi » était donné officiellement à une récupération « industrialisée » : l'opération récup'verre. Plus de cinquante conteneurs furent répartis en divers points de la ville. La Verrerie Ouvrière d'Albi était le collecteur. Le matériel urbain utilisé n'étant pas particulièrement esthétique, il fut demandé, dès 1984, à l'École des Beaux-Arts, de créer un modèle mieux adapté. En 1985, cinquante-cinq conteneurs supplémentaires, mais du même modèle, étaient mis en place, et d'autres étaient prévus. Un concours

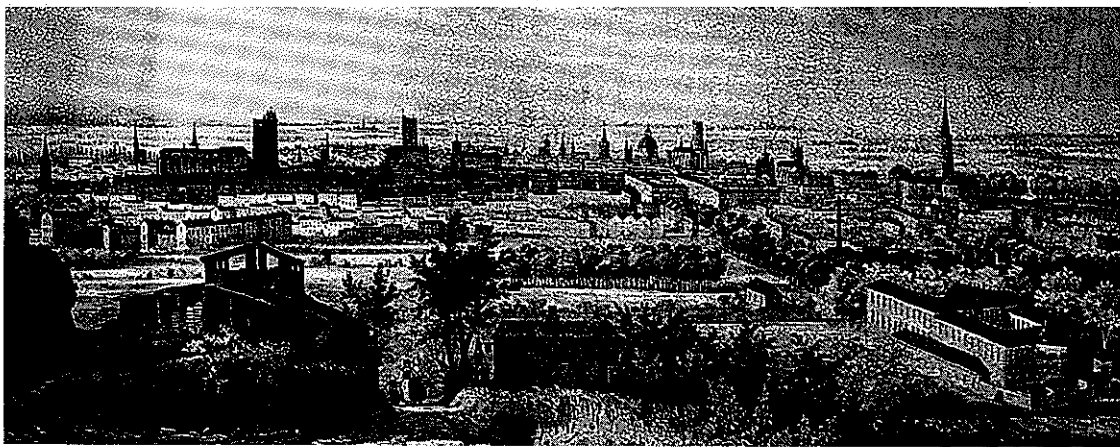
original visant à « décorer » les « boîtes à verre » fut organisé en mars 1985, dans les divers établissements scolaires du Mirail. L'école Viollet-le-Duc est sortie vainqueur de ce « tournoi » : « Les cent trente écoliers du primaire ont participé à cette opération », explique Jean-Pierre SARRIEU, directeur de l'école Viollet-le-Duc. « Les cours préparatoires, qui avaient étudié le cubisme, ont peint un pot en verre à la manière cubique ; les cours élémentaires se sont attachés à montrer la récupération du verre ; le cours moyen 1 a réalisé un vitrail gothique et le cours moyen 2 a reproduit une fresque égyptienne, celle de Sakkarah, près du Caire. »

Redon (*campus* ou *clausus*) — Nom d'un domaine dans le gardiage de Saint-Sernin, signalé dès 1166.

Redoutables (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue des Carmes (= place des Carmes, côté ouest) et donné à la rue des Récollets (= rue Achille-Viadieu).

Redoute (rue de la) — Ancien nom de la rue Marthe Varsi.

Redoutes — Lors de la bataille de Toulouse du 10 avril 1814, des « fortius » furent aménagés sur les hauteurs « du Calvinet » et de Guilheméry. On eut ainsi, du nord au sud : en première ligne, la Grande Redoute (plateau de la Colonne-Jolimont) groupant tout un ensemble fortifié ; la Redoute Triangulaire ; les redoutes : du Mas du Colombier, du Mas des Augustins ;



Vue de Toulouse depuis la Grande Redoute.

les redoutes des maisons Saccarin et Cambon ; la redoute Caraman (sur la route de Castres) et celle de la Sipièrre (de la maison DUROUX ou SIPIÈRE). Au nord de la ville : la redoute des Ponts-Jumeaux. A Saint-Cyprien sur une « première ligne » aux environs de la Patte-d'Oie, la redoute Aurole et Chastel, du nom de deux métairies, armée de six canons, et la redoute Rodolose sur la route de Bayonne, qui reçut deux canons.

Redoutes (chemin des) — Ancien nom des rues Stalingrad, Bernard-Ortet, et Benjamin-Baillaud.

Redoutes (rue des) — Ancien nom de la rue Bernard-Ortet, et de la rue Joseph-Bosc.

Redoutes (rue des) — Premier nom de la rue Stalingrad, vers 1860, qui, dans un projet, devait être prolongée jusqu'à la rue Roquelaine, près du boulevard.

Réelles occasions (Aux) — Meubles, 15, rue Jean-Suau (1933).

Réflexions (rue) — Nom donné en 1794, à la rue des Carmélites (= rue du Périgord).

Refuge — L'ordre de Notre-Dame-de-Charité du Refuge a été fondé à Caen, en 1641, par saint Jean EUDES (1601-1680). L'œuvre s'efforce « de mettre à l'abri des misères physiques et morales, les jeunes filles pauvres, en leur inculquant l'amour du bien et l'amour du travail, pour se préparer à une vie sagement orientée et sérieusement occupée ». Diverses œuvres, à but similaire, existent à Toulouse, sous l'Ancien Régime. Il fallut attendre le XIX^e siècle, la tentative de Julie VARGONIE en 1813, puis l'ordonnance de Mgr de CLERMONT-TONNERRE du 6 juin 1821, pour qu'apparaisse l'œuvre laïque du Refuge. Enfin en 1822, l'Institut de Notre-Dame-de-Charité s'implante dans Toulouse. En 1824, l'installation définitive se fait au n° 40 de la rue Matabiau (rue de Rémusat) à l'ancien monastère des Hospitalières. Anne de Balsa de FIRMY en devenait supérieure. Vers 1865, il y avait 350 pensionnaires. Les locaux n'étaient plus suffisants. Par ailleurs, le percement de la rue d'Alsace, qui se fit en plein travers du monastère, fut la raison de son transfert. Sept hec-

tares achetés en 1865-1866 permirent un nouvel établissement dont la première pierre de l'église fut posée le 5 juin 1866. La Ville achetait les immeubles de la rue Matabiau en 1874. Un siècle plus tard, le 15 juillet 1975, la communauté religieuse de Notre-Dame-de-Charité abandonnait le « 75 » de la rue Achille-Viadieu, pour le domaine du Chêne Vert, à Flourens. Une « croix » très laïque lui succédait, après démolition complète des vastes et remarquables bâtiments. C'était la Croix du Sud, un ensemble d'immeubles, dans un « écrin de verdure » que le promoteur n'avait pas planté.

Refuge (bar Le) — 3, rue des Blanchers (1949).

Refuge (rue du) — Ancien nom de la rue des Gallois.

Refuzniks (rue des) — Lors du gala donné au Capitole, en 1985, pour le trente-septième anniversaire de l'indépendance de l'Etat hébreu et du vingt-deuxième anniversaire de l'association du jumelage Toulouse-Tel-Aviv, dans son intervention, le maire, Dominique BAUDIS, a indiqué son intention d'appuyer auprès de la commission municipale concernée, l'idée d'une rue des Refuzniks (Juifs d'URSS).

Refuzniks (square) — Rue de la Colombette.

Regagnon (rue Albert) — Nom donné le 20 décembre 1974, à une voie nouvelle, près des Arènes Romaines. Jean-Marie-Albert REGAGNON est né à Saint-Girons le 8 janvier 1874, fils de Jean-Pierre-Firmin REGAGNON, et de Maria-Simone CHARLAS ; époux de Etiennette-Marie-Antoinette LUPIS ; veuf, il épouse Marie-Louise-Germaine-Albanie DEDIEU ; il est décédé à Toulouse le 15 octobre 1961. Peintre paysagiste de la plus claire et de la plus pure tradition, il jouissait à Toulouse et dans une partie du Sud-Ouest, l'Ariège notamment, d'où il était originaire, d'une enviable renommée. A l'annuel « Salon des Méridionaux », on recherchait ses œuvres. Nombreux sont les intérieurs toulousains où l'on peut voir des tableaux portant sa signature. Un peintre qui, dans ses paysages, et tout particulièrement ceux inspirés par son terroir ariégeois, sut restituer le charme pittoresque et l'éclairage sensible du motif champêtre.

Régals — Pâtisserie, 25, rue du Taur (1950).

Régans (rue des) — CHALANDE 141 — C'est l'une des rues dont le nom n'a guère changé depuis les premiers documents, sinon d'être passé du latin au français, et à la langue d'oc, *carr. Reganhorum Reganorum*. CHALANDE pensait avoir élucidé le mystère du nom : « Les chercheurs d'étymologies ont donné au nom de cette rue des origines bien différentes, l'un le fait venir des « Régens » de l'École des Régens conventuels, dirigés par les religieux carmes, qui auraient été dans cette rue, mais qui n'y ont jamais été, et si telle était son origine, le roman languedocien nous aurait transmis Régens et non Régans ; d'autres l'ont fait dériver de régaous, gens de loi qui, après la réunion du comté à la couronne, se seraient groupés dans cette rue ; enfin on a proposé « regain » foin d'automne, qui repousse après la première fauchaison ; mais dans ce jeu des hypothèses étymologiques, l'on peut aller fort loin et toutes les fantaisies sont permises. Nous avons à retenir seulement qu'à l'origine ce n'était pas la rue des Régans, déformation qui n'apparaît que sur les registres des communautés et qu'on ne trouve jamais sur les livres de pagellation ou les cadastres, mais rue de Régans, nom qui lui venait d'un considérable habitant du lieu, très probablement Ramond-Pierre REGANS dont nous avons trouvé le testament du 8 juin 1212. » Ce testament de 1212 est bien connu, pour les legs faits au prieuré de Pinel. On observera que le patronyme porte la marque du pluriel, ainsi que la plupart des formes anciennes. Pourquoi CHALANDE veut-il que le singulier soit la forme normale ? D'autre part, le fait qu'un personnage porte un nom homonyme à celui d'une voie ou d'un terrain ne prouve pas davantage qu'il en soit l'auteur responsable. Il a fort bien pu, au contraire, être désigné pour le toponyme de son lieu d'habitat ou d'origine. Reste à interpréter le mot. Dérive-t-il de *reganha*, rechigner, grommeler ? MISTRAL, en son *Trésor*, cite la rue toulousaine sous la rubrique *regan* : murmure. En 1794 VERGNES avait proposé : rue des Inaltérables et le tableau de l'an II, rue la Valeur. Enfin BRÉMOND en 1854 : « Aujourd'hui qu'il est question de donner des noms historiques à nos rues, celui de rue Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, pourrait remplacer convenablement le mot des Regans. »

Regaud (centre Claudius) — Depuis sa fondation en 1923 par le professeur Théodore MARIE, le CRAC (Centre Régional Anti-Cancéreux) s'est développé par extensions successives au cœur du vieux quartier Saint-Cyprien de Toulouse. En 1973, on lui donne le nom de Centre Claudius REGAUD.

Régence — Photo d'art, 50, rue d'Alsace-Lorraine (1920).

Régence (café de la) — 1, place du Capitole (CAZERAS, 1920).

Régence (confiserie La) — 40, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Régence (La) — Restaurant, 63, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Régence (rue) — Nom donné le 22 octobre 1957, à une voie nouvelle. Régence, type de voiture fabriquée de 1954 à 1961 par la société SIMCA.

Régénération (place et rue) — Nom donné en 1794 à la place de la Bourse et à la rue Malcousinat.

Régénération (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Etienne.

Régent (Le) — Bar, 54, boulevard Carnot (1949).

Régides (rue des) (sic) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue des Cordeliers.

Régina — Confiserie, 12, chemin du Préfet (= avenue Marcel-Langer) (1933).

Régina (garage) — 141, rue du Faubourg-Bonnefoy (1950).

Régina (hôtel) — 73, rue Bayard (PAPIOT, 1920).

Regina Pedauca — Voir Régine.

Régine (château, domaine, métairie de la) — La reine Pédaque, *Régina Pédauca* ou simplement la Régine est un personnage quelque peu mythique de la légende toulousaine. On a tenté d'identifier avec la reine Austris, cette reine aux pieds d'oie. CORRAZE indique : « Un lieu précis et géographiquement déterminé, dont il est facile de retrouver l'emplacement sur le plan cadastral de Lardenne, a porté, pendant des siècles, le nom mystérieux de bains de la Régine ou de la reine Pédaque. Rien n'est plus certain et les documents ne manquent pas pour le prouver. Le cadastre de 1478 nous apprend qu'un des moulons de la banlieue de Lardenne avait pour limites le chemin qui allait des métairies de Lavelanet (Purpan) *als banhs de la Régina Pédauca* (c'est le chemin de Saint-Michel à Saint-Simon), le chemin de Tournefeuille et celui de Laramet, alias des Vitarelles. » Déjà en 1458, un autre document situe une pièce de terre « *als banhs de la Régina* » (voir Bains de la Régine).

Régine (chemin de la) — Nom proposé en 1914 pour le chemin (= rue) des Arcs-Saint-Cyprien.

Régine (chemin de la) — Nom donné au vieux chemin de la Cépière, alias des Vitarelles, branche déclassée du chemin vicinal d'IC 64, après la création du rond-point de Lardenne.

Régine (rue de la) — Nom donné vers 1940 à une voie nouvelle, sur la rue Fieux.

Régis (veuve) — Bal, au quartier Saint-Roch (1890).

Regnault (rue Henri) — Nom donné en 1936, à une rue sans nom officiel que l'on appelait rue Bon-Sirven. Henri-Victor REGNAULT, physicien et chimiste, est né à Aix-la-Chapelle en 1810, mort en 1878. Ses travaux d'une grande précision portent sur la compressibilité et la dilatation des fluides, les densités et les chaleurs spécifiques des gaz.

Régniès — Quartier proche de Ginestous, ainsi appelé du nom de M. de RÉCNIÈS, écuyer, qui tenait là, en 1690, maison, enclos, terres, pré et bois, au total plus de 33 arpents. C'est une partie du domaine de Lafitte.

Regourd (rue Albanie) — C'est l'ancienne petite rue de la Colombette, voie du XIX^e siècle, qui garda longtemps ce nom, malgré l'intervention de L. MERIC professeur à la Sorbonne, qui habitait cette rue pendant les vacances et qui, le 8 août 1875, écrivait au maire : « Je serais heureux, M. le Maire, si vous vouliez substituer à ce nom qui rappelle encore aujourd'hui les mauvais souvenirs d'une rue autrefois mal habitée, un nouveau nom : celui de Descartes, de Malebranche ou de Fénélon, me plairait mieux. » M. MERIC ne fut pas heureux. En 1914, on avait proposé le nom de rue Chabaneau et on lui donna le nom de rue Albanie Regourd. Albanie REGOURD, née le 8 septembre 1894 à Ligue de Ledas (Carmaux, Tarn), fille de Louis REGOURD et de Nathalie GISCLARD, est morte en déportation en Allemagne « postérieurement au vingt-trois mars mil neuf cent quarante-cinq », comme le dit son acte de décès.

Réguelongue (rue) — C'est le chemin vicinal 30, et l'une des principales rues de Saint-Simon. Le 24 avril 1820, une pétition parvient à la mairie, réclamant le « gravèlement » de l'embranchement allant du chemin de Cugnaux à l'église, lequel ne comprend que la rue qu'on appelle « Règue Longue ». Au moindre petit orage, il est impossible aux habitants d'aller assister aux offices divins. Le chemin est si encaissé que l'eau séjourne plusieurs jours. Nul ne fut surpris d'apprendre que l'instigateur de la pétition était le curé FONTAS. Un élargissement fut fait en 1884. En juillet 1978, des travaux d'aménagements furent entrepris, qui s'éternisèrent et provoquèrent le mécontentement des habitants constitués en comité de quartiers. Le nom est probablement une allusion à la forme topographique d'un domaine tout en longueur, où les sillons de labour sont longs. Il y a quatre « Reguelongue » dans le Tarn. On peut y voir une appellation ironique, les « regues » (raies) semblant longues aux laboureurs peu vaillants. Ou tout simplement une allusion à la longueur de cette rue rectiligne.

Regum — Chaussures, 19, rue des Changes (1933).

Reille (la) — Pré à la Juncasse, appartenant au XVIII^e siècle au chapitre de Saint-Etienne.

Reille (rue) — Nom proposé en 1866 pour une voie sans nom. Elle devient rue des Braves en 1914, puis rue Reille en 1927. Le comte Honoré-Charles-Michel-Joseph REILLE, né à Antibes en 1775, mort à Paris en 1860, s'illustra à Essling et Wagram (1809). Il commanda les 4^e et 5^e divisions, à la bataille de Toulouse de 1814, et fut Maréchal de France en 1847. Il avait épousé la fille de MASSÉNA.

Reims (rue de) — Nom donné à une voie nouvelle créée vers 1930.

Reine Christine (résidence) — 28, chemin Tricou (GARROS, 1986).

Reine Hortense — Voir Hortense.

Reinhardt (allée et impasse Django) — Nom donné en 1982, à deux voies nouvelles, dans le quartier de Ginestous, au « village » de Picarel, créé en face du camp d'hébergement des nomades. Jean-Baptiste (dit Django) REINHARDT est né à Liberchies, Belgique, en 1910. Compositeur et guitariste de jazz, d'origine tzigane, il est mort à Fontainebleau en 1953.

Réjouis (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Etienne.

Relais (café du) — 50, avenue de l'URSS. Succédera au Café du Jardin (1960) avant de disparaître pour céder la place au magasin « Sudéco ».

Relais (Le) — Garage, 36, rue du Faubourg-Bonnefoy (1950).

Relais des Fiacres (Le) — Résidence, 11, rue de l'Industrie (Louis de POLO, 1982).

Religieuses de la Porte (rue) — Nommée rue Naïveté au tableau de l'an II.

Rembrandt (rue) — Nom donné vers 1940 à une voie nouvelle au quartier de la Cépière. Rembrandt Harmenszoon Van RIJN dit REMBRANDT, peintre et graveur hollandais, est né à Leyde en 1606. En 1642, sa femme Saskia mourut. Quelques années plus tard, Hendrickje

STOFFELS fut son modèle, éduqua son fils Titus et lui donna une fille, Cornélia. Il est mort à Amsterdam en 1669.

Rempart, Remparts — L'histoire des « remparts » ou de la « muraille antique » de Toulouse ne peut être entreprise ici. Les archéologues, quasi unanimes, leur donnent une origine « romaine » ; le problème est beaucoup plus complexe. Nous renvoyons à notre ouvrage : *Vues nouvelles sur Toulouse antique* (Archistra, 1988). Le rempart entourant le bourg, à Saint-Sernin, n'appartient pas à la période antique. Dans la terminologie toulousaine, le « rempart » est la partie de la muraille comprise entre deux portes. C'est ainsi qu'on désigne, successivement :

- le rempart Montgaillard
- le rempart Montoulieu
- le rempart Saint-Etienne
- le rempart Villeneuve
- le rempart Matabiau
- le rempart Arnaud-Bernard.

Leur nom est parfois déterminé par la proximité d'un établissement :

- le rempart des Pénitents-Blancs
- le rempart des Pénitents-Noirs
- le rempart de Saint-Aubin, etc.

L'article 27 du décret impérial du 27 juillet 1808, rendu par Napoléon lors de sa visite à Toulouse, faisait « donation à la Ville pour en jouir en toute propriété des terrains et matériaux des remparts et des fossés de la ville, y compris les terrains de la porte et place Villeneuve, à la charge d'établir une promenade publique sur l'emplacement desdits fossés et remparts, et de supprimer, dans le plus bref délai, les cloaques existants ». Au moment de la bataille de 1814, cette démolition était, fort heureusement, à peine amorcée. Une lutte va s'ouvrir entre l'autorité militaire favorable au maintien et les pouvoirs civils, animés par l'adjoint au maire GOUNON. « Toulouse, dit-il, n'a que faire des murs que suffit à ébranler le seul bruit du canon, comme il arriva par exemple le 22 frimaire an XIII, lors de la distribution des croix du mérite. » La municipalité d'HARGENVILLIERS décide le 1^{er} décembre 1823, qu'on reprendra les travaux de démolition de Lafayette à Matabiau ; six mois après, elle approuve les plans des nouveaux boulevards. Le 4 février 1826, Pascal VIREBENT, adjoint à l'architecte de la Ville, signe l'arrêt de

mort des portes Montoulieu, Matabiau, Arnaud-Bernard. M. de MONTBEL mit à profit son état de député pour faire de discrètes démarches au ministère et, le 24 mai 1829, il pouvait annoncer à son « cher GOUNON » que le roi, sur ses instances, « autorisait la démolition des remparts de Toulouse, à l'exception seulement de ce qui subsiste encore aujourd'hui vers la Garonne et qui sert de clôture à l'enclos de l'Arsenal ». Les portes de l'Inquisition, de Montgaillard et de Saint-Etienne ne furent démolies que plus tard, la seconde en 1867 (Damien GARRIGUES). La démolition des remparts se fit constamment contre l'avis de l'autorité militaire, par grignotage et habileté politique.

Rempart (rue du) — Ancien nom de la rue Montardy.

Rempart (rue du) — Sans autre précision : Au tableau de l'an II, 3^e section (de Saint-Etienne), c'est la rue Pureté, 8^e section (de Saint-Sernin), c'est la rue Justice.

Rempart-Arnaud-Bernard (rue du) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Escoussières-Arnaud-Bernard « afin de garder un souvenir des remparts de notre ville ».

Rempart-des-Pénitents-Blancs (rue du) — Ancien nom de la rue du Rempart-Saint-Etienne.

Rempart-des-Pénitents-Noirs (rue du) — Ancien nom de la rue Maurice-Fonvieille.

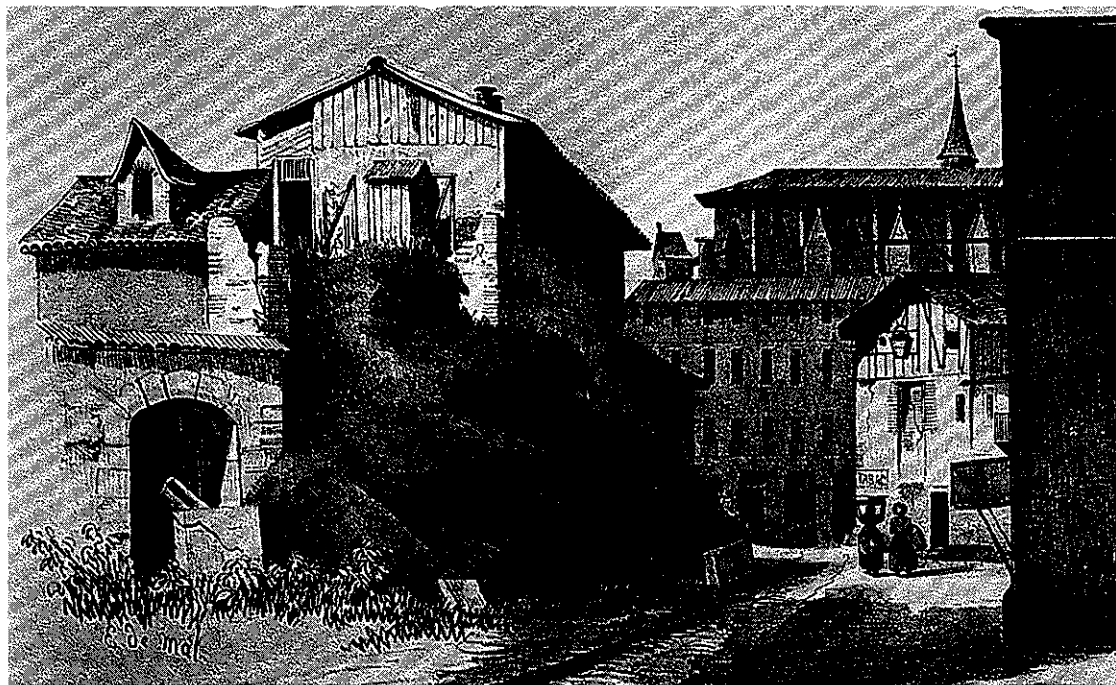
Rempart-Matabiau (rue du) — Projetée vers 1823, formée après la démolition du rempart, cette petite voie était, au XVIII^e siècle, simplement dite « du Rempart ». Le tableau de l'an II en fit la rue Justice. Elle a pris son importance de la création de la place du Marché au bois (Victor-Hugo) qu'elle relie au boulevard.

Rempart-Montgaillard (rue du) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue Escoussières Montgaillard.

Rempart-Montoulieu (rue du) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Escoussières-Montoulieu.

Rempart-Saint-Aubin (rue du) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue Neuve Saint-Aubin (= rue Labéda) et ancien nom de la rue Maurice-Fonvieille.

Rempart-Saint-Etienne (rue du) — Dite aussi du Rempart des Pénitents-Blancs, et au tableau



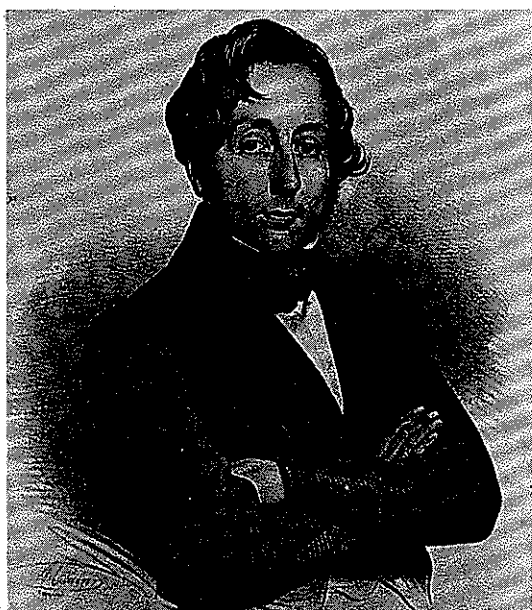
La rue du Rempart-Saint-Etienne en 1840.

de l'an II, rue l'Amabilité, cette voie n'a pris son importance qu'en 1840, avec la création du boulevard, puis la démolition de la porte Saint-Etienne (1867).

Rempart-Villeneuve (rue du) — Voie formée vers 1824, lors de la démolition du rempart. Son histoire est semblable à celle de la rue du Rempart-Matabiau, l'une prolongeant l'autre dans un projet des environs de 1823.

Remue Ménage (Au) — Meubles, 2, place Saint-Sernin (GARDES, 1933).

Rémusat (rue de) — Comme toutes les voies anciennes, cette rue a porté des noms divers, selon l'institution à laquelle on se référait pour la désigner : *carr. Mathebovis*, rue Matabiau, parce qu'elle conduisait à la porte de ce nom ; rue de Saint-Orens dans la partie à proximité du couvent des religieux de Sainte-Croix ; du Sénéchal ou de Mirabel (prison de ce nom) partagé avec la rue Rivals ; de Colomyès, à cause de l'imprimerie Colomyès... rue des Bourdettes pour la partie près de la porte Matabiau (XVIII^e siècle). Le 14 août 1876, on proposa de donner à une rue le nom de Rémusat. Le 9 juillet 1878, c'est la rue « Matabiau » qui est élue. On



Le Comte de Rémusat.

a voulu ainsi honorer Charles-François-Marie, comte de RÉMUSAT né à Paris le 14 mars 1797, mort à Paris le 4 juin 1875. Fils du comte de RÉMUSAT, chambellan de l'Empereur ; petit-fils de LA FAYETTE, neveu de Casimir PERRIER. Avocat, député depuis 1830, sous-secrétaire d'Etat, puis ministre de l'Intérieur (1840), c'est lui qui fit la proposition de ramener de Sainte-Hélène les cendres de Napoléon. Membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), fondateur du journal *le Progrès Libéral*, ministre des Affaires étrangères, en 1871, bien que n'étant pas député, il succéda à Jules FABRE et eut à traiter de la paix avec BISMARCK. On lui doit l'exposé des motifs du projet de la Constitution de 1873. Paul-Louis-Etienne RÉMUSAT, son fils, né à Paris le 17 novembre 1831, mort en juin 1897, fut conseiller municipal de Toulouse, secrétaire de THIERS. Il accompagna ce dernier dans le voyage qu'il fit pendant l'invasion auprès des cours de l'Europe. Il fut député de Muret, puis sénateur de la Haute-Garonne.

Renaissance (A la) — Broderies dentelles, 30-32, rue de Metz (Mme J. LARRUE, 1935).

Renaissance (café de la) — 15, allée Saint-Michel (= allées Jules-Guesde) (P. FARENC, 1905) puis 14, rue Alfred-Duméril (1933).

Renaissance (La) — Bal, 58, allée Lafayette (= allées Jean-Jaurès).

Renaissance (restaurant) — 101, allée de Garonne (= allée Charles-de-Fitte) (FRAISSE, 1905).

Renan (écoles maternelles Ernest) — 11, rue des Chamois et 1, rue Ernest-Renan.

Renan (écoles primaires publiques mixtes) — 3 et 7, chemin d'Audibert.

Renan (rue Ernest) — Ancien chemin rural, parfois appelé au XIX^e siècle chemin des Izards. Vers 1890, c'est le chemin de Négrenays. En octobre 1937, on lui donne le nom de rue Ernest Renan. Ernest RENAN est né à Tréguier en 1823. Philologue, historien, philosophe et cri-

tique, c'était un ancien séminariste, devenu penseur nationaliste. Elu à l'Académie française en 1878, il est mort à Paris en 1892.

Renard (Au) — Fourrures. Voir Au Lion.

Renard (chemin du) — C'est un ancien chemin rural, chemin vicinal 30, qui prendra le nom de chemin de Monlon, auquel on a ingénieusement trouvé le nom de Renard, en raison du chemin du Loup qui lui est adjacent.

Renard Argenté (Au) — Fourrures, 22, rue d'Alsace-Lorraine (KOPETZKI, 1933 ; Emile KOPETZKI, 1950).

Renard Blanc (Au) — Fourrures, 54, rue d'Alsace-Lorraine (A. LAHANA, 1921).

Renard Bleu (Au) — Fourrures, 40, rue de Metz (DONBERNARD ; P. PUJOL successeur, 1921) et 5, rue Saint-Rome (J. PUJOL, 1929).

Renaud (rue Jean-Baptiste) — Ancien nom de la rue Armand-Sylvestre.

Renavilla — Pour Renneville (= rue Jules-Chalande).

Renbell — Parfumerie, 38, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Rendez-vous au bon vin — 9, rue Saint-Charles (CASSIGNOL, 1950).

Rendez-vous des chauffeurs (Au) — Bar, 41, rue du Béarnais (1950).

René : Bazin — Cassin — Crabos — Descartes — Duguay-Trouin — Fonquerne — Sentenac — Vaysse (voir ces noms).

René — Coiffure, 45, rue des Tourneurs (1950).

René (café) — 12, avenue Jean-Rieux (1950).

Renée — Voir Aspe.

Renée — Corsets, 13, place Lafourcade (1950).

Renée (villa) — Rue de la Côte-d'Or (François SURAN, 1935).

Renée (villa) — Route de Fronton (GUILHEM, 1935).

Renforts (rue des) — CHALANDE 12 — Son plus ancien nom, et le plus fréquemment employé depuis le XV^e siècle, est : rue Nègre. Hormis ce nom, c'est toute une série de périphrases que l'on peut recueillir pour sa désignation, avec références plus ou moins précises à la porte ou aux moulins du Château Narbonnais, à la Tour de Thanus... L'existence d'une rue Saint-Jacques, signalée par CHALANDE, interfère curieusement avec le coin des « Ranfortz » qui précède. Le « renfort » est la partie plus épaisse d'un mur. C'est probablement le sens à retenir ici. Le cadastre de 1571 le suggère, parlant des « maisonnettes basties sur le renforts ». CHALANDE attribue le nom de la rue à sa situation « entre les deux renforts » auxquels il semble donner le sens de « remparts ». Il en profite pour fustiger BRÉMOND : l'appellation n'est pas due « aux chevaux de renfort qu'on y louait, comme on s'est plu à le répéter depuis que BRÉMOND lui a inventé cette origine ». Le tableau de l'an II l'avait appelée rue de la Haute-Garonne. En 1881, on proposa le nom de rue Alaric.

Renmery — Voir Reynerie.

Rennes (rue de) — Nom donné vers 1900 à une voie nouvelle.

Renneville (rue) — Ancien nom de la rue Jules-Chalande.

Renoir — Résidence, 1, avenue des Minimes (SOPRA, 1977).

Renoir (rue Auguste) — Nom donné en octobre 1936 à une voie sans nom. Auguste RENOIR, peintre célèbre, est né à Limoges en 1841 et mort à Cagnes-sur-Mer en 1919.

Renommée des limes à scie (A la) — 1, Grande-rue Saint-Michel (SAUVAGE et Cie, 1878).

Renova-American-Pressing — 21, rue de Rémusat (1950).

Rénovation — Opération qui a pour but de supprimer des logements vétustes ou insalubres et de construire à la place des bâtiments et des équipements neufs. La plupart sont conduites par le secteur public, mais certaines par le secteur privé. Dans les deux cas, elles sont soumises au régime des ZAC (quartiers Saint-Georges, Briqueterie...).

Renovila — Voir Renneville.

Repaire (rue du) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire : dans cette rue aurait existé une enseigne « au Tigre affamé » où logeait DUPUY, teinturier, auteur de trois volumes in-quarto sur le *Secret de teindre avec le sang humain, découverte faite depuis deux ans...*

Réparatrices de Marie (dames) — Place du Parlement — Voir Inquisition.

Repenties — Voir Monastère de la Madeleine.

Repos (Le) — Maison de retraite, 20, rue des Bûchers (1960). Fermée en 1981, elle a été reconstruite, et inaugurée le 29 juin 1987.

Républicains (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la Grande-rue du faubourg Saint-Cyprien (= rue de la République).

République (allée de la) — Ancien nom de l'allée Charles-de-Fitte.

République (faubourg et porte de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour le faubourg et la porte Saint-Cyprien.

République (petit chemin de la) — Voir Républiques.

République (place de la) — Ancien nom de la place des Carmes.

République (place de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la « place Neuve en

ville aux barrières Saint-Cyprien » et donné à ladite place Neuve.

République (rue de la) — C'est la Grande-rue de Saint-Cyprien percée à travers le vieux faubourg vers 1640 pour faire suite au Pont-Neuf. Elle prit le nom de la rue qu'elle avait en partie absorbée : rue du Chayredon, et fut appelée un temps, au XVIII^e siècle, rue de Loménie. Le tableau de l'an II créa pour la première fois le nom de rue République. Elle redevient au XIX^e siècle, la Grande-rue Saint-Cyprien. En 1830, elle devient rue Bonaparte, nom qui fut indésirable après 1870. BRÉMOND avait bien proposé, en 1854, de l'appeler rue de Brienne, mais il n'avait pas été suivi. Le 5 mai 1875, on souhaite le retour à la République. Le 11 mai, le Conseil municipal constate, désabusé : « Les dénominations paraissant dériver de préoccupations politiques présentent des inconvénients à cause de leur médiocre stabilité. » Le 17 mai 1876 on en discute encore ; c'est qu'entre-temps la rue Bonaparte était devenue rue... de Bayonne. Le 20 mai 1878, le conseiller CALVET demande que le nom de la République soit « officiellement substitué » à celui de Bayonne, ce qui se fera l'année suivante.

Républiques (chemin des, ou petit chemin de la) — Ancien nom des chemins de Rousergue et de Gaillardie.

Requy (Hôtel) — 9, rue Saint Rémézy — CHALANDE 28 — Transformé en école, l'Hôtel fut probablement construit par Pierre de REQUY, avocat, Capitoul de Saint-Barthélemy en 1657.

Resclauze — Propriété sur le territoire de Ramonville, mais près du chemin de Peyre Escalles, vers 1920.

Réserve des Seigneurs (restaurant) — 185, avenue des Etats-Unis (1950).

Réservoir (rue du) — Nom donné en 1947 à la rue du Réservoir de Périole. Ce réservoir avait été construit en 1932 et la rue en formait une dépendance. « Situé en contre-haut d'un réservoir d'eau déjà existant, le plateau de Périole va être, à bref délai, recouvert de nombreuses maisons d'habitation. Deux lotissements impor-

tants créés, l'un par M. DASTE, notaire, et l'autre par la Société Immobilière Toulousaine, devront être pourvus d'eau dans le courant de l'année. En même temps l'Administration s'est préoccupée de desservir convenablement les parties élevées de la route d'Agde et de la route de Lyon où l'eau potable ne parvient, même aux rez-de-chaussée, que rarement. A cet effet, un dossier comprenant le programme du concours et les pièces annexes a été adressé à huit entrepreneurs, dont six ont déposé un projet à la date du 31 mars 1932. La Commission chargée d'examiner les projets s'est réunie les 8 et 23 avril et, après étude approfondie des avantages et des inconvénients de chacun d'eux, elle a judicieusement choisi le projet n° 3, présenté par la société Les Charpentiers Toulousains. Ce réservoir est conçu avec un juste souci d'esthétique, en raison de l'emplacement qu'il occupera au milieu des villas et dans un site dominant. »

Réservoir de Guilheméry (rue du) — Ancien nom de la rue Garrigou.

Réservoir de Périole (rue du) — Ancien nom de la rue du Réservoir.

Résidence 33 — 33, rue Bayard.

Résistance (boulevard de la) — Nom proposé en 1947 pour le boulevard de la Gare.

Résistance (monument de la) — Voir à Monument.

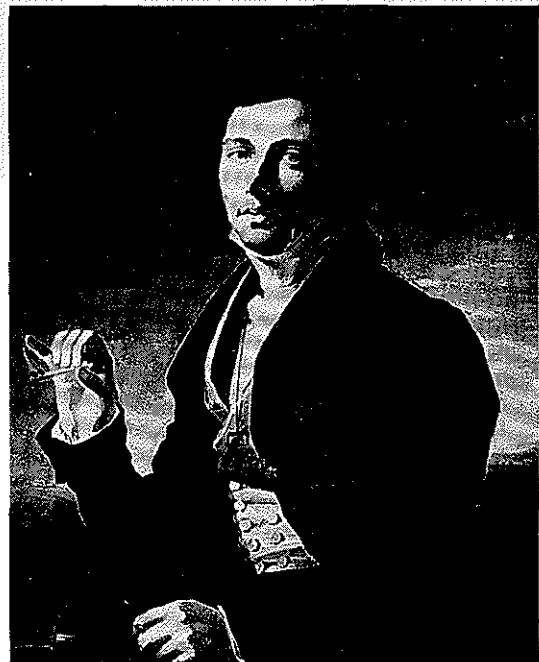
Résistance (Musée de la) — Voir Phillippe.

Résistance (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de la Roquette dans l'île de Tounis, et donné à la rue de la Madeleine.

Résolus (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue du Casque (= rue Furgole).

Rességuier (rue Jules de) — CHALANDE 350 — Simple promenade, avec le Jardin Royal, au XVIII^e siècle, mise en forme de rue, en 1783. Elle reçut naturellement le nom de rue du Jardin Royal. Comme pour le jardin, l'adjectif « royal » était inopportun en République. On garda le

jardin, mais on changea la rue. Dans sa séance du 15 mai 1924, le Conseil municipal entendit un rapport sur le VI^e centenaire des Jeux floraux : « Notre ami AMILHAU est allé, comme mainteneur et comme membre de la municipalité, à l'Hôtel de Rességuier, entendre le discours d'un érudit que nous aimons tous, M. le Professeur MARSAN. M. MARSAN a dit tout le bien qu'il pensait du grand poète Jules de RESSEGUIER. Dans son discours, il a adressé une prière au Maire. Il lui a demandé de rendre à Jules de RESSEGUIER le même hommage public qui fut rendu à BAOUR-LORMIAN, contemporain du poète, et son adversaire dans la bataille romantique, c'est-à-dire de donner son nom à une rue du centre de la ville, pas trop près de la rue Baour-Lormian, pour que cet hommage posthume n'ait pas le caractère d'une provocation, pas trop loin de l'Hôtel où habitait la famille de RESSEGUIER. Et M. AMILHAU



Jules de Rességuier.

souscrivit à cette prière. La Commission du nom des rues, dont M. MARSAN fait partie, avait déjà songé pour la rue du Jardin Royal au nom de l'illustre poète. Je vous propose de ratifier sa décision. Nous donnerons ainsi à l'Académie des Jeux floraux une nouvelle preuve des sentiments

qui nous animent à son égard. » Bernard-Marie-Jules, comte de RESSÉGUIER est né le 28 janvier 1788 à Toulouse, fils d'Emmanuel, marquis de Miremont, Procureur général au Parlement de Toulouse, et de Louise de CHASTENET de PUYSEGUR. Officier de cavalerie, poète, son salon, à Paris, devint un centre littéraire. Il est mort le 7 septembre 1862.

Ressemelage américain (Le) — 11, place extérieure Saint-Michel (= place Lafourcade) (1920).

Restanque (chemin de) — Très ancienne voie, dont le nom attesté dès 1203 s'écrivait *restaca* (*in clausi de Restaca, al camy des Restaca, apud Restaca...*). Ce nom suggère une retenue, un barrage. Comme le chemin suit le cours de l'ancien Sauzat (chemin de Lacale, de Lespinet... Voir Sauzat) il fait penser à un barrage ancien, sur l'Hers, destiné à l'alimenter et par lui, alimenter les fossés des remparts. Déclassé en plusieurs étapes (1970, 1983), ce chemin a été absorbé dans le Complexe Aérospatial.

Restauration — Opération qui a pour but de remettre en état, sans les démolir, des immeubles anciens. Elle a lieu généralement dans les quartiers d'intérêt historique, qui sont classés « secteurs sauvegardés ». Dans ce cas, la loi du 4 août 1962 prévoit des aides financières particulières et un contrôle assez strict sur les travaux entrepris.

Réunion (place de la) — Nom donné en 1965 à une place nouvelle, à Bagatelle.

Réunion (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, dans sa liste de réserve.

Réunion (rue de la) — Nom proposé en 1947 pour le chemin de Fourtou.

Réussite (A la) — 54, rue Boulbonne. Confection pour hommes (vers 1860).

Rêve (Au) — « Corsets tout faits et sur mesure pour Dames et Fillettes », nouveautés, soutiens-gorge, jupons, blouses, Dépositaire du Corset « Juvénil », 44, rue de Metz (Mlle MARIDAT, 1905 ; Maison PEYRONNET, 1920 ; JOUCLA, 1930 ; Mme JOUCLA, 1950).

Rêve des Bébés (Au) — Jouets, 3, rue de la République (1950).

Rêve des Mamans (Au) — Voitures d'enfants, 37 *ter*, rue de Metz et 81, rue Pargaminières (BARDOU, 1935).

Réveil-bar — 8, place Arnaud-Bernard (1933).

Revel — Propriété près du chemin de Chaussas, vers 1920.

Revel (impasse de) — Nom donné en 1947 à l'ancienne impasse Saint-Augustin, créée vers 1900.

Revel (route de) — C'est l'ancien « chemin bas » de Montaudran, le « chemin haut » étant la Côte-Pavée, celui-ci partant de la porte Saint-Etienne, le chemin bas venant de la porte du Château (rues Montaudran, Alfred-Duméril et allées des Demoiselles). C'est la route départementale n° 2. Par délibération du Conseil municipal du 3 mai 1955, la portion comprise entre le Pont des Demoiselles et l'Ormeau a reçu le nom d'avenue Saint-Exupéry. Le « petit train de Revel » de la Compagnie du Sud-Ouest, qui avait son emprise en bordure de la route, donna longtemps un caractère bien particulier à cet itinéraire.

Révolution (porte et rue de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la porte Villeneuve, et donné à ladite porte Villeneuve et à la rue Petit-Versailles (= rue Lafayette).

Révolution Commerciale (La) — 36, boulevard de Strasbourg (1950).

Révolutionnaires (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Loup (= rue Louis-Deffes).

Revos — Nom d'un moulin au Bazacle, au XIV^e siècle.

Rex (cinéma) — 15, avenue Honoré-Serres. Succède au Fantasio-Cinéma (1938). Deux salles y seront créées au titre de Cinéma d'Art et d'Essai.

Rex-bar — 24, rue Matabiau (1949).

Rey — Propriété sur le chemin de Bordeblanche, vers 1920.

Rey (rue du Professeur) — Nom donné le 15 janvier 1980 à une voie nouvelle de la résidence « Les Corolles » à Reynerie. Raymond-Joseph REY né à Duravel (Lot) le 31 août 1890, fils d'Urbain REY et d'Eulalie CALVET, époux d'Yvonne-Anne-Marie LE NULZEC, professeur d'histoire de l'art à la faculté des lettres et président de la Société Archéologique du Midi, publia de nombreux ouvrages, dont ses deux thèses : *La cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupes d'Aquitaine* et *Les vieilles églises fortifiées du Midi de la France*, publiées en 1925. Une petite monographie de *La cathédrale de Toulouse* en 1929, et *L'Art gothique du Midi* en 1934. En 1930, une excellente monographie de *Saint-Sernin de Toulouse* (en collaboration avec le chanoine AURIOL) puis, en 1936, *La sculpture romane languedocienne*, enfin, en 1945, un volume plus général : *L'Art roman et ses origines*. La prédilection de Raymond REY pour l'art roman devait ajouter à ces travaux, en 1955, *Les Cloîtres historiques du Midi dans l'art roman*.

Reyer (rue) — Nom donné dès le 18 juillet 1932 par Mme Veuve MASSOL à l'une des quatre rues du lotissement réalisé par les consorts MASSOL, avec les rues Halévy, Salambô et Flaubert. Louis-Etienne-Ernest REY, dit REYER, compositeur, né à Marseille en 1823, mort au Lavandou en 1909, est auteur d'opéras, dont *Salammbô*, de ballets, d'œuvres chorales, et critique musical. Ami de la famille HENRIOT, il vint souvent à Toulouse.

Reynerie (avenue, chemin) — Le petit chemin du Mirail prenait le nom de chemin de Reynerie dans la partie voisine du domaine de ce nom. Une partie reçut le nom de rue des Grillons, en 1959. Il disparut. Le nom de Reynerie fut donné à la voie de contournement à l'est de la ZUP.

Reynerie (château de) — « En 1478, il y avait une belle métairie qu'on appelait la grand-borde de Deymier *une bela borda am fenestragés crozats, ont a estables et es entornejada de valats de tres parts, et per davan y a una cort o ayrocel sarrat tot de parets*. Le propriétaire était Jean

DEYMIER, le marchand de la rue des Drapiers, le mari de dame Morebrun, seigneuresse de Saint-Giniès, qui possédait également la métairie des bains de la Régine. Quel est le REYNIER qui acheta cette propriété ? Un acte du notaire BOLAROTI (7 juillet 1548) nous fait savoir par une simple confrontation de terrain que « la métairie de feu noble Jean DEYMIER, bourgeois de Toulouse, et de dame Jacme MOREBRUNE, appartient à Monsieur de REYNIER professeur de droit à l'Université de Toulouse ». C'est ce que dit l'abbé CORRAZE dans son excellent ouvrage sur Lardenne. Et il ajoute plus loin : « Le comte Guillaume DU BARRY, le frère du comte Jean, le roué, et des demoiselles DU BARRY qui avaient acquis le château de Purpan, avait vendu son nom et son honneur à Jeanne BÉCU, dont il fit la comtesse DU BARRY, la favorite de Louis XV, et ce fut l'origine de la prodigieuse fortune des DU BARRY. Avec l'argent du stupre, Guillaume put acquérir, au prix de 400 000 livres, le domaine, érigé en marquisat, de Rieurtort et de Roquelaure, près d'Auch. Mais il s'y ennuya vite. Il s'empressa de l'échanger avec le manoir de Reynerie... » où il vécut fastueusement. « Rennery » fut vendu comme bien national. Lors de la création de la ZUP du Mirail, et de ses extensions, le château de Reynerie se trouva enclavé dans la zone. Il fut classé monument historique, ainsi que ses annexes. L'arrêté du 13 août 1963 précise : « Le château lui-même en totalité, le lavoir, le parc avec son décor d'architecture, le tout figurant au cadastre section AO sous les numéros :

- château : 150, 151, 159, 160, 161, 162, 163, 210, 212, 215, 216, 218.
- parc : 219
- lavoir : 164

appartenant à M. RICARD Charles-Jean, né le 7 janvier 1914 à Toulouse, industriel, demeurant à Toulouse au château de Reynerie, époux de LAMBERT Suzanne-Marie-Marcelle. M. RICARD est propriétaire de l'édifice en cause par voie d'héritage de ses parents décédés le 6 septembre 1959 et le 9 avril 1956 ». Le lac de Reynerie, qui contribue beaucoup à assurer le prestige de ce beau domaine, était devenu, en 1892... une mare. En 1973, les Toulousains de Toulouse, dans une lettre au maire, protestent et constatent avec tristesse les graves dégâts occasionnés au beau parc du château de Reynerie,

par le manque d'eau consécutif au tarissement des sources qui l'alimentaient, causé, à n'en point douter, par les travaux d'infrastructure un peu partout alentour. Le grand bassin et l'allée d'eau entourant entièrement le parc sont à sec, et beaucoup de grands arbres, certains vieux de près de trois siècles, et d'essences rares, plantations de Guillaume DU BARRY lui-même, sont dans un état tel qu'ils disparaîtront eux aussi bientôt. M. RICARD, propriétaire de Reynerie, a bien obtenu de la SETOMIP une certaine fourniture d'eau, mais les quantités débitées sont nettement insuffisantes. De plus, elles s'interrompent souvent et ne livrent parfois qu'une eau boueuse, peu convenable à l'entretien correct des végétaux. Bien qu'un peu serré par des « résidences » dues à des programmes immobiliers privés, le lac de Reynerie et ses environs forment un « espace vert » bien nécessaire. Le « Parc Reynerie » a été mis en chantier en 1981.

Rialto (cinéma) — 34, rue Maran. Ce fut la salle paroissiale de Sainte-Germaine, le Ciné-rose, le Ciné Maran, enfin le Rialto, en activité jusqu'en 1984 où la municipalité le racheta. Cette salle qui connut tant d'heures de vie intense, de fraternelles entreprises, de séances récréatives, tomba dans un état lamentable de dégradation.

Rialto (Le) — Bar, 49, rue Bayard (1950).

Ribaute (chemin de) — C'est le chemin vicinal 8, de Quint à Ramonville, desservant l'ancien domaine de Ribaute. Une *boria* de Ribaute y est signalée en 1478. Les 4 815 m de son parcours toulousain furent élargis et redressés, à la suite d'un projet de 1850, qui avait également prévu son prolongement sur le territoire de Ramonville pour le raccorder au chemin vicinal n° 4, par le pont de Madron. Ce ne fut réalisé qu'en janvier 1936.



Le quartier Reynerie.

Reynerie (impasse du Château de) — Nom donné le 15 juin 1976 à une voie nouvelle desservant les immeubles Les Collines de Reynerie, dans la ZUP du Mirail.

Rhône (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Sottisier — Chemin de la Ribaute ; RIBAUTE est un patronyme.

Ribis (rue Maurice) — Ruelle ouverte vers 1875, simplement désignée : le « coin de Belfort » ; l'une des plus minables de Toulouse, si sordide, qu'il fallut la fermer d'un portail à chaque extré-

mité. En 1955 on lui donna le nom d'un résistant, Maurice RIBIS, en principe pour honorer sa mémoire, mais l'aspect sordide de la rue réalisait un effet contraire. Maurice-Lucien-Raoul RIBIS est né à Chaum (Haute-Garonne), fils de Pierre RIBIS et de Joséphine PUISSEGUR. Epoux d'Amélie-Clémence-Denise BELLAN, il était chauffeur mécanicien et habitait 7, rue Denfert-Rochereau. Résistant, compagnon du Capitaine CAZA, il a été blessé en combattant sur les toits de la rue Ozenne et est mort, faute de soins rapides, le 21 août 1944.

Ricard (rue Xavier de) — Nom proposé en 1914 pour le boulevard du Fourrage (= avenue Jean-Dagnaux) ; « Xavier de RICARD (1843-1911), écrivain et poète régionaliste ».

Ricardie (écoles maternelles) — 13, avenue Marcel Langer.

Ricardie (écoles primaires publiques mixtes) — 20, avenue de l'URSS.

Ricardie (rue François) — Nom donné en décembre 1935 à une voie sans nom.

Richard — Voir Wagner.

Richard (impasse Théodore) — Nom donné le 12 décembre 1971 à une voie nouvelle qui aboutit sur l'avenue de Reynerie, au quartier de la ZUP du Mirail. Alexandre-Louis-Marie-Théodore RICHARD est né à Millau (Aveyron) en 1782. Peintre paysagiste, il a produit d'agréables et charmantes œuvres, en marge de sa profession de vérificateur du cadastre. Epoux d'Emmanuelle-Alexine-Caroline de SAINT-GERMAIN, il est mort à Toulouse, 11 bis, rue Boulbonne, le 11 décembre 1859.

Rich-bar — 79, rue d'Alsace-lorraine (1933).

Riché (place Paul) — Nom donné en 1968 à une place sans nom. Paul-Henri RICHE est né à Toulouse le 27 mars 1899, fils de Gabriel RICHE et Catherine-Claude RICHARD. Il fut ingénieur de la ville et conseiller technique du maire. Epoux de Cécile MONTIE, il est mort, 143, route de Fronton, le 25 février 1964.

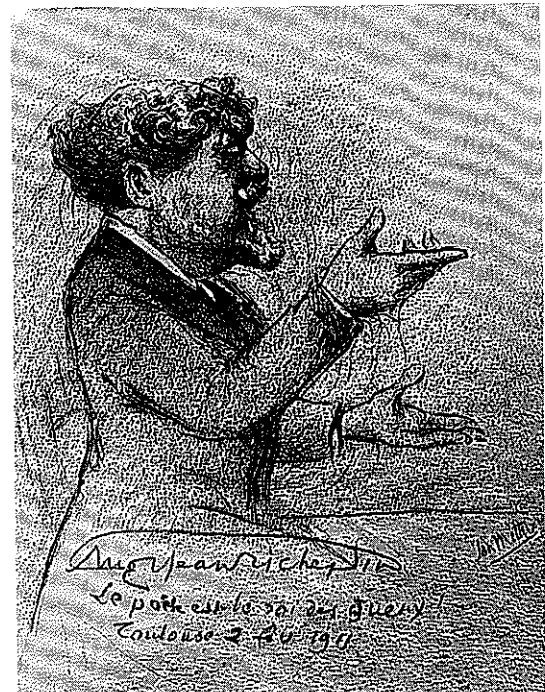
Richelieu (bar-café) — 1, place du Capitole (DEPAU, 1865 ; ANTONIAC, 1950).

Richelieu (Grand Hôtel) — 36, boulevard Carnot (1905).

Richelieu (restaurant) — 9, rue Constantine (= rue Gabriel-Péri) ; (SAROQ, 1920 ; MOULIA, 1933 ; MATTET, 1950).

Richelieu (rue) — C'est l'un des quatre noms, avec Voltaire, Thiers et Colbert, proposés le 5 juin 1900, par pétition des habitants du chemin des Pradasses, pour donner un nom plus agréable à leur rue. C'est Colbert qui fut choisi... Moins heureux qu'à Paris, le célèbre cardinal n'eut pas droit à une rue toulousaine.

Richepin (rue Jean) — Nom donné le 27 décembre 1957 à une voie nouvelle dans le lotissement de SOTOCOGLI. Jean RICHEPIN est né en Algérie en 1849, mort à Paris en 1926. Poète au style truculent (*La Chanson des gueux*, 1876), il donna des romans populaires (*La Glu*, 1881, etc.) et des pièces de théâtre (*Le Chemineau*, 1897).



Jean Richepin (dessin de Metteix).

Richou (impasse Guillaume) — Nom proposé en 1975 pour l'impasse dépendant de la nouvelle rue de la Tour, desservant la résidence Chaussas et la cité du Grand Verger, dans le quartier des Minimes. C'est le nom d'impasse de la Tour qui lui fut attribué. Guillaume RICHOU était l'ex-proprétaire...

Ricord (rue Antoine) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle. Jean-Antoine-Marius RICORD est né à Marseille le 11 décembre 1881, fils de Louis-Augustin et de Marie-Antoinette-Modeste BREZON. Époux de Emilie-Thérèse-Marie POURAILLY, il est décédé, 39, rue Demouilles, le 14 septembre 1962. Antoine RICORD fut administrateur de la Société des Logements Saint-Georges, et constructeur des logements de la rue.

Rieumes (rue de) — Nom donné en 1947 à une rue appelée rue Peyron, créée vers 1930. C'est sans doute pour commémorer le maquis de Rieumes, qu'on a choisi ce nom.

Rieux (avenue Jean) — C'est le « chemin haut » de Montaudran dit « Côte-Pavée » (voir ce nom), officiellement accepté en 1860. En l'an II, ce fut la rue Complaisance. En 1947 on lui donna le nom de Jean RIEUX, né le 4 avril 1878, et mort



le 8 mars 1933. Engagé dès sa jeunesse dans le socialisme guesdiste, il collabora, sous le pseudonyme de Jean Lerouge, au Mouvement Socialiste animé par Hubert LAGARDELLE. Élu conseiller municipal en 1905, puis maire en 1908, conseiller général en 1910, il reprit l'é-

charpe de maire de 1912 à 1919. Premier adjoint du maire BILLIÈRES en 1920, il démissionnera en 1931 pour raison de santé.

Rieux (chapelle de) — Derrière le chevet de la grande église des Cordeliers, détruite par l'incendie du 26 mars 1871, s'élevait encore en 1803, un petit édifice connu sous le nom de chapelle de Rieux. Elle avait été fondée par le cordelier quercynois Jean de LA TEYSSENDERIA, devenu évêque et qui, pendant plus de vingt ans, gouverna le diocèse de Rieux. C'était l'église d'un collège qui ne fut jamais en exercice, le fondateur étant mort avant l'accomplissement de sa fondation. Après la Révolution, la merveilleuse chapelle de Rieux ne fut que le lot n° 8 de l'ensemble des Cordeliers, adjugé le 16 janvier 1804. Elle fut démolie pour « aligner » la rue du Collège-de-Foix. Les statues de « Rieux » furent transportées au Musée des Augustins.

Rieux (rue Jean) — Ancien nom de la rue Yves Prépognot.

Rigal (fossé mère) — A Croix-Daurade. Dit aussi fossé mère de Berjeaud.

Rigal (impasse Guillaume) — A la suite de la création de la rocade, l'impasse Guillaume RIGAL a été coupée en deux. La partie la plus importante est la rue, l'autre l'impasse. Cette voie porte le nom du principal propriétaire. Guillaume RIGAL est né à Toulouse le 24 octobre 1876, fils de Pierre RIGAL et de Françoise GOUT. Maraîcher, époux de Marie SERRES, il est mort à Toulouse le 25 janvier 1953.

Rigal (stade Georges) — Rue Van Dyck. Il porte le nom d'un rugbyman qui donna le terrain à la mairie.

Rigole (rue de la) — Ancien nom de la rue Blanche.

Riguepels (rue) — CHALANDE 373 — Le nom le plus ancien connu est : *carr. Auripele* ou *Auripene* qui est peut-être une déformation de Tirepel ou Darriguepel. Ce nom, assez original, vient de ce qu'à l'angle de la rue et de celle du Cheval-Blanc, était une figure grimaçante, dans l'attitude de la douleur, s'arrachant les cheveux. En lan-

gue d'oc, *derreiga* veut dire : arracher. En 1794, ce fut la rue La Raison, et en 1854 BRÉMOND voulait qu'on lui donne le nom de « Pierre DU MOULIN qui fit bâtir le portail de l'église Saint-Etienne, pendant qu'il était archevêque... ». Et le 6 août 1888, c'est un tout autre nom qui est mis en avant : Armand Duportal ! Riguepels demeura...

Rimont (rue de) — Nom donné en 1947 au petit chemin de Saint-Simon. Rimont, petit village de l'Ariège, fut incendié par les SS Allemands, le 19 août 1944.

Ringaud (rue) — Nom donné en octobre 1935 à une voie sans nom au quartier Guilheméry.

Rio (Le) — Cinéma, 24, rue Montardy. Succédant vers 1940 à l'Américan-Cosmograph, il est reconstruit en 1980. Ses trois salles sont inaugurées en décembre, en présence de Mme DESCHAMPS, PDG du Rio, de M. BOREL, directeur du groupe DESCHAMPS, et de Patrick MARCHAND, directeur du Trianon qui devint directeur du Rio.

Riposteurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Affachors dans l'île de Tounis (disparue).

Riquet — Garage, 3, rue André-Mercadier (1950).

Riquet (allées Paul) — Nom proposé en 1914 pour les allées et l'avenue Lafayette (= allées Jean-Jaurès et du Président-Roosevelt).

Riquet (boulevard) — L'aménagement du bord du canal date du XIX^e siècle. En 1866, on donne le nom de boulevard Riquet à la section de la rive gauche, entre le pont Guilheméry et les allées Lafayette. Une portion de boulevard, en amont, deviendra boulevard du Professeur L. Escande.

Riquet (cours) — Enseignement privé, 16, rue Sainte-Ursule.

Riquet (Grand Café) — 75, allées Jean-Jaurès (1933).

Riquet (petite rue) — Ancien nom de la rue André-Mercadier.

Riquet (place) — Créée vers 1840 peu après la rue. Cet espace resta longtemps sans nom, ne se différenciant guère de la rue. La qualité de place et le nom de Riquet lui ont été conférés en 1870. La « baloche » du quartier tenta de s'y organiser dans les années cinquante, mais l'autorisation fut refusée, car non traditionnelle !

Riquet (pont) — Construit en 1845, après le redressement du canal qui avait été réalisé pour permettre l'établissement d'un pont au bout des allées Lafayette. Urbain MAGUES, ingénieur du canal, était l'auteur du projet. On avait réalisé une maquette, présentée au Conseil municipal, puis déposée dans l'une des salles de l'Exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie. Le pont a été élargi en 1950.

Riquet (rue) — Long déroulement urbain interrompu longtemps, au milieu du XIX^e siècle, à hauteur de l'église Saint-Aubin, où le nom d'impasse des Cimetières lui fut maintenu, jusqu'à l'organisation de la voirie. Elle occupait



en partie la place d'un ancien chemin appelé vers Saint-Sauveur, chemin de Mange-Pommes. Au tableau de l'an II ce fut la rue Tempérance. La rue Riquet actuelle est plus longue que la rue d'Alsace-Lorraine, et que la rue de Metz.

Riquet (statue de) — Hommage bien tardif à l'auteur du Canal Royal des Deux-Mers, puisqu'il fallut aux Toulousains 172 ans, après la mise en eau, pour se décider à élever une statue à Pierre-Paul RIQUET... qui ne fut inaugurée que le 18 septembre 1853 ! Il est vrai « qu'on en parlait » depuis longtemps. Le 23 octobre 1830, l'Assemblée communale en avait délibéré sans trop savoir où la placer : place Mage ? CRIFFOUL-DORVAL et l'architecte RAYNAUD avaient été choisis. On envisagea la place Saint-Etienne. La statue, terminée en 1838, fut installée place Lafayette. En 1840, on ne jugea pas son maintien favorable. Le 18 août 1843, on revient à l'idée de la place Saint-Etienne. Vingt-deux ans plus tard, quand les descendants de RIQUET décidèrent de participer aux frais de l'inauguration, qui fut grandiose, RIQUET prit position au haut des allées Lafayette, mais le dos tourné à « son » canal. Sa main droite, amputée de plusieurs doigts, était un objet de curiosité populaire. Un jardinet fut organisé autour de la statue, puis il disparut, RIQUET ne conservant que son socle entouré d'une grille porte-bonheur ou malheur, puisqu'elle avait pour vertu de faire se marier dans l'année, toute fille venant la toucher ! En 1962, on parla de « déménager » RIQUET, pour organiser les fameux Champs-Élysées toulousains. La boîte à idées fut ouverte et certaines idées volèrent loin, puisqu'on parla d'aller l'installer... sur la digue de Saint-Ferréol. Nouvelle — mais fautive — alerte en janvier 1988 ; RIQUET s'était absenté pour permettre les travaux de construction du métro !

Rispe (rue de la) — CHALANDE 399 — Au XVI^e siècle, rue de la Motte, le principal nom de cette rue disparue en 1972 dans le nouveau quartier Saint-Georges, est : Rispe. On a un choix très large pour l'interprétation de ce nom. En langue d'oc, *uno rispo* peut signifier : pelle à feu, vent glacé, chat-huant, femme méchante, mauvaise bête... VERGNES voulut l'appeler : rue des Irrémisibles. Sur le tableau de l'an II on inscrivit :

rue la Joie ! BRÉMOND proposa : « rue Lavalette, illustre toulousain », comme nom plus digne que celui de rue de la « pelle ».

Rispet (chemin de) — C'est une section du chemin vicinal n° 3 dit parfois chemin Tournié. Une métairie du même nom y exista. MISTRAL donne à « rispet » le curieux sens de « rebouteux ».

Ristorante Roma — 2, rue Cantegril (1933).

Ritay (rue) — Disparue lors de la création de l'ensemble Compans-Caffarelli, après avoir été déclassée en janvier 1983. Antérieurement, c'était le chemin Lanceloc, lui-même vestige d'un ancien chemin allant de la porte de Lascrosses à Blagnac. Le nom lui avait été donné en 1867. Jean-Marie RITAY est né à Portet le 25 octobre 1761. Il s'engage, le 19 juillet 1781, au régiment de Piémont et suit une rapide carrière militaire. Le 18 décembre 1794, il est nommé chef de bataillon sur le champ de bataille, devant Mayence, et participe à l'épopée napoléonienne, y compris à la Grande Armée en 1805. En 1807, il est commandant d'un fort à Dantzig, mais sa santé altérée l'oblige à revenir à Toulouse. Par décret du 26 octobre 1808, il fut nommé baron de l'Empire. Il acquit à Portet le domaine de Creuse et, lors de la bataille de 1814, fit croire aux Anglais que la rive était défendue, alors qu'il agissait seulement avec un ami et une domestique. Il est mort à Creuse le 12 avril 1819, après avoir été maire de Portet.

Ritourne (La) — Propriété figurée sur les plans DEZAUCHE et SAGET, à l'emplacement de la future caserne Caffarelli.

Ritz-bar — 14, rue Saint-Jérôme (1950).

Riva (Maison) — Haute couture, 30, rue de Metz (1942 ; Georges ABAT, 1950).

Rivals (rue) — L'actuelle rue Rivals a été tracée sur l'emplacement approximatif de l'ancienne rue Négo-Goussés, qui n'avait guère changé de nom depuis le XIV^e siècle, sinon pour ceux très occasionnels de Négo-gat ou de Mirabel. VERGNES avait proposé en vain le nom de rue de la Modestie. La création de la rue d'Alsace-

Lorraine la coupa en deux et détermina, en 1878, son alignement actuel. En 1890, la place publique bordée de galeries couvertes à créer devant la poste devait s'ouvrir rue Rivals et permettre son essor « sinon on va ruiner entièrement la rue Rivals qui pourra reprendre son vieux nom de « *couen dé Négo-goussés* », argumente le conseiller LAVIGNE ! L'une des dernières étapes fut l'expropriation de l'immeuble MANUEL, au coin nord de la rue d'Alsace-Lorraine, en 1892, où était autrefois le journal *la Dépêche*. Les célèbres peintres toulousains : Jean-Pierre RIVALS, né à la Bastide d'Anjou en 1625, époux de Perrette de CAILLABLE le 9 mars 1666, mort le 17 mai 1706, et son fils Antoine, baptisé le 12 mars 1667, qui épouse en octobre 1703 Louise RIVALS, et meurt en 1735, habitaient rue Négo-goussés. Sous son rhabillage, la rue Rivals prétend perpétuer leur mémoire, mieux défendue par leurs œuvres.

Rivalsupervic — Ce curieux nom, celui du chemin vicinal 11, est de belle apparence latine, mais il ne se retrouve pas dans les textes anciens. C'est un nom plus joli que celui de « chemin du ruisseau de Cagarel » que l'on rencontre au XVII^e siècle. Resté très « rural », il parut un jour inadapté au trafic. Georges OUGIER, de Ramonville, répliquant dans *la Dépêche* du 26 mai 1977, nous donne une tout autre vision : « Ce chemin est une des rares merveilles de verdure, de fraîcheur, de pittoresque, qui existent encore à Toulouse, Je vous conseille et vous invite à y passer par une belle journée de printemps, d'été ou d'automne. C'est un véritable tunnel de verdure qui vous attend sur un kilomètre avec deux jolis ruisseaux qui cascaden de part et d'autre. Evidemment, évidemment, il est étroit... ! Evidemment il faut y rouler lentement, surtout en croisant d'autres véhicules. Evidemment, il est sinueux (ce pourquoi il est pittoresque). Evidemment, l'automobiliste pressé voudrait qu'il soit plus large, plus droit, supprimer les arbres, pour pouvoir rouler plus vite plus à l'aise. Alors je suggère plutôt que de détruire aussi cette merveille de petit chemin, au moment où « écologie et environnement » sont dans la bouche de tant de gens bien intentionnés, d'établir purement et simplement un sens unique dans ce chemin, qui a la chance d'avoir un frère parallèle (le chemin de Flou-de-Rious) presque

aussi joli que lui. Avec un sens unique dans ce deuxième chemin (dans un sens ou dans un autre, au gré des riverains), on éviterait les accidents et surtout, surtout, on sauverait mon joli petit chemin de Rivalsupervic. Prions pour lui !... »

Rive Droite (résidence) — 81, boulevard de l'Embouchure (OPI, 1987).

Rive Gauche (Le) — Résidence, 36, boulevard Koenigs (ECPI, 1986).

Rives du Cours-Dillon (Les) — Résidence, 15, rue Laganne (SEERIS, 1987).

Rivière — Propriété sur le chemin, route de Seysses, vers 1920.

Rivière — Autre propriété sur le chemin de Lacroix-Falgarde (des Etroits), vers 1920.

Rivière, ribiera, ripperia — C'est le bord des cours d'eau, le fond de vallée, généralement en prairie, souvent inondables, d'où les désignations *in ripperia, apud Ripperiam*, qui ne sous-entendent que trop souvent de quelle rivière il s'agit. *En ribiera d'Ertz* (1366) est plus précis, mais le cours de l'Hers est bien long...

Rivière (chemin de la) — Ancien nom des chemins du Furet et de Gabardie.

Rivière (Hôtel) dit de « Montmorency » — CHALANDE 26 - 1, rue Pierre-Brunière. C'est l'Hôtel construit au XVI^e siècle pour Jacques de RIVIÈRE, seigneur de Tournefeuille, conseiller au Parlement. Parce qu'à la Révolution il appartenait à L.A Joseph de MONTMORENCY LAVAL, qui n'avait rien de commun avec Henri de MONTMORENCY décapité en 1632, l'Hôtel fut appelé « de MONTMORENCY ». Quand la municipalité, l'ayant acquis pour agrandir l'école Fabre, on envisagea sa démolition et celle de sa remarquable tour, les Toulousains de Toulouse en demandèrent le classement, ce qui fut obtenu par arrêté du 19 avril 1933. Mais un arrêté n'est jamais incontournable, la Tour devait être déplacée... Elle fut démolie, mais jamais reconstruite...

Rivière (rue Théodore) — Nom proposé en 1914 pour la rue Dardenne.

Rivière (rue Théodore) — Nom donné en novembre 1935 à une voie nouvelle. Le sculpteur Auguste-Louis-Théodore RIVIÈRE est né le 14 septembre 1857, 4, rue Saint-Rome, fils de Louis-Auguste RIVIÈRE, marchand vannier et de Catherine-Thérèse-Esther VERDIER. La qualité de marchand vannier ne doit pas faire illusion. Il s'agit d'un habile fabricant, lauréat de l'Exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie, à Toulouse en 1865, où il a exposé un nouveau système de corset en rotin formé de mailles à jour, par lequel il a obtenu un brevet d'invention. Cet article, déjà en faveur auprès de sa clientèle, est une innovation heureuse à la portée de toutes les bourses. La considération des formes heureuses qu'engendrait la vannerie paternelle fut-elle la première inspiration de Théodore RIVIÈRE ? Il en eut bien d'autres, et de moins abstraites, par la suite, et entre autres, Loïe FULLER, la célèbre danseuse aux voiles, qui fut son inspiratrice, son amie et sa cliente.

Rivières — En dehors de la Garonne et des divers canaux, le territoire communal de Toulouse est traversé par 17 rivières. Certaines sont aujourd'hui indiscernables, incorporées dans les réseaux souterrains, après avoir subi le stade intermédiaire de « fossé mayral ». En voici la liste :

Rive gauche de la Garonne	Rive droite	Rive droite de l'Hers
Ousseau Roussimort Saudrune Touch	Bonneval Cagarel Flou de Rioux Hers Maltens La Piboulade Pouvoirville Miègesolle Saint-Agne Sauzat	La Garrigue Marcaissonne Saune Sausse

Rixens (rue) — Nom donné en 1947 à la rue Saint-Antoine de Padoue, nom qu'elle portait depuis 1906. La rue a été classée dans le domaine public en octobre 1977. Jean-André

RIXENS, peintre, qui habitait à Toulouse 1, rue Caraman, est né à Saint-Gaudens en 1846. Il fut élève de GEROME. Il est mort en 1925.

Roaxia, Rouyssa — Voir Rouaïsse.

Rob (cafés) — 12, rue Baronie et 79, rue d'Alsace-Lorraine (1931).

Robdor — 17, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Robert : Bajac — Borios — Cambert — Campardon — Castello — Desnos — Mesuret — Schuman (voir ces noms).

Robert (impasse) — Voie créée en 1937, dans le quartier de la Salade, sur un terrain appartenant aux consorts ROBERT.

Robert (*molendinum Robbert, Rotberti...*) — En 1335, moulin près de la porte de Las Croses. La seule eau en ce point est celle du fossé !

Robespierre (rue) — Nom donné en janvier 1937 au chemin de ronde des Prisons, dit aussi rue des Prisons. Maximilien de ROBESPIERRE, dit l'Incorruptible (1758-1794), fut homme politique, avocat, député de l'Artois aux Etats Généraux (1789), puis conventionnel. Il fut guillotiné le 28 juillet 1794.

Robinson (villa) — Rond-point de Lardenne (1942 ; ABRIBAT, 1950).

Roc (rue) — Ancienne voie privée (1871), sur les terrains de la famille propriétaire ROC ; le 15 juin 1927, une pétition fut faite par les habitants pour le prolongement de la voie jusqu'à la rue Saint-Hippolyte ; il fallut acquérir le terrain SOUQUE.

Rocamadour (chemin de) — Nom donné vers 1950 à un ancien chemin rural, sans nom.

Roche (avenue du Colonel) — Voie nouvelle créée vers 1968 près de Rangueil. ROCHE fut colonel en 1909 à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace. Il est né en 1861 et mort en 1954.

Rochefort (impasse) — Ancienne voie privée qui a reçu le nom de la famille propriétaire vers 1925.

Rochefoucauld (La) — Voir La Rochefoucauld.

Rochellerie (rue de la) — Ancien nom de la rue du Tchad.

Rochets (rue des) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom aux Minimes, longeant le côté nord de l'église (= partie de la rue de la Sainte-Famille). « Ancienne dénomination patoise des religieux Minimes ou de Saint-Roch ».

Rodat (Institution Emilie de) — Ecole secondaire catholique de filles tenue par les sœurs de la Sainte-Famille, 25, avenue de Lombez et 214, avenue de Lardenne (1965).

Rodier (rue Jean) — Nom donné en 1974 à une voie nouvelle. Jean RODIER, pilote de la ligne Latécoère, a péri le 2 octobre 1920 à Port-Vendres à bord d'un Salmson 31. Il fut le premier à tomber victime du devoir, pour « la Ligne ».

Rodin (rue) — Nom donné le 28 février 1934 à une voie nouvelle. Auguste RODIN (1840-1917) fut sculpteur, élève de CARPEAUX et de BARYE ; son œuvre domine la sculpture européenne de la fin du XIX^e et des débuts du XX^e siècle, représentant à la fois l'aboutissement du romantisme et la naissance de l'art moderne : *Le Baiser* (1886), *Les Bourgeois de Calais* (1889), *Balzac* (1897), *Le Penseur* (1904), etc.

Rodolose ou **Rodolosse** — Jean RODOLOSSE, marchand, avait reconnu, le 13 août 1635, tenir en fief une pièce de terre, au lieu-dit *Las Tutes*, près de la Maladrerie et de sa métairie. Il s'agit semble-t-il du même personnage qui, en 1634, est l'hôte du logis du Gros Marteau. Son fils, également prénommé Jean, reconnaît le 22 mars 1679 tenir en fief du commandeur de l'ordre de Saint-Lazare la même pièce de terre. Cette métairie, dite maison Rodolose, près de la route de Bayonne, à 700 m de la Patte-d'Oie, servit de point fortifié lors de la bataille de 1814. Elle fut entourée d'une redoute triangulaire armée

de deux pièces de canon et reliée à la Patte-d'Oie d'une part, au moulin de Bourrassol d'autre part et par des levées de terre.

Rodolose (chemin neuf de) — Ancien nom de la rue des Braves.

Rodolose (rue) — Ancien chemin rural sans nom, parfois appelé chemin de Rodolose, à cause de la propriété du même nom. BRÉMOND, en 1866, propose de lui donner le nom de rue Sermet. En 1867, c'est la rue Arcis. Vers 1905, elle devient rue Rodolose.

Rodolphe — Voir Bresdin.

Roger : Arnaud — Monpezat — Morin — Salengro (voir ces noms).

Roger — Chaussures, 40, rue de la Colombette (1950).

Roguet (cité, gare, MJC) — Rue de Gascogne. La gare Roguet, prévue dès le projet de 1897 de création d'une ligne de chemin de fer de Toulouse à Boulogne-sur-Gesse, ligne inaugurée le 13 octobre 1900, devint le siège de la Compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest. S'y ajoutèrent les lignes de Cadours, Lévignac, et de la Lèze. Quand tout trafic cessa, après 1950, l'espace fut occupé par la cité Roguet, et une petite place fut livrée aux pétanqueurs. En 1964 fut créée une halte-garderie pour les locataires de la cité, et la même année une salle fut mise à la disposition des jeunes, où l'on fit de la gymnastique et de la photographie. L'institution se développa, et ce fut la MJC Roguet, œuvre de Robert MACHICOT, Pierre VERNHES, Philippe LÉVÈQUE et Christine TORRENT (cité Roguet, bloc 9).

Roguet (place) — Quand, le 24 février 1776, les États de Languedoc adoptèrent le projet de la nouvelle porte Saint-Cyprien, il fut décidé que la ville de Toulouse construirait la partie intérieure aux remparts, et les États toute la partie extérieure. Lors de la séance des États du 23 décembre 1776, les commissaires, en vue de décharger la province du détail de la construction des façades, proposèrent aux propriétaires de les élever moyennant le paiement des deux

tiers des frais, les propriétaires fournissant l'autre tiers en représentation de la propriété du mur qu'ils acquéraient. Le procès-verbal de cette séance note « qu'il est aisé de voir qu'au moyen de ces arrangements les façades uniformes de la place qui formeront une longueur de 108 toises sans y comprendre les retours qui en ont 20, ne coûteront pas à la province, au-delà de 9 000 livres ». Ce fut la « place Neuve hors la porte » que l'on désigna diversement pour marquer sa situation extérieure au faubourg. On la désigna également du nom d'une auberge : la Femme sans tête, et sous la Révolution place du Bonnet Rouge. Devenue un temps place Extérieure-de-Brienne, elle fut nommée, en 1848, place Roguet. En 1885, elle manqua de peu de perdre son nom. Le Conseil municipal discutait sur Victor HUGO. Le 23 mai, le conseiller CASTELBOU s'écria soudain : « ... et je demande que le nom de la place Roguet, qui a été l'un des principaux agents du coup d'Etat, soit remplacé par le nom de Victor HUGO qui en a été la plus noble victime. » La réponse vint, deux jours plus tard, de DUBOUL : « ... Le général ROGUET n'a pu prendre part au coup d'Etat, car il servait déjà comme Général de division dans les rangs de la Grande Armée pendant la campagne de Russie. Il y a donc eu évidemment une erreur de la part de M. CASTELBOU. » ROGUET en effet, aurait eu 85 ans au moment du coup d'Etat. Mais on ne se trompait ni d'un Napoléon ni d'un ROGUET. Il suffisait de distinguer le fils du père ! François ROGUET, général, né en 1770 à Toulouse, fit avec gloire les campagnes de l'Empire, emporta les hauteurs d'Elchingen (1805), se signala aux batailles d'Iéna et d'Eylau, fut laissé pour mort en 1807 dans un combat livré aux Russes sur la Passarge ; il commanda les grenadiers à pied de la vieille garde à Wagram, défit les Russes à Krasnoïe en 1812 et, en cela assura la retraite de l'armée, prit en 1813 une grande part à la victoire de Dresde, disputa jusqu'au dernier moment les Pays-Bas aux Prussiens et aux Anglais en 1814 ; il commanda la vieille garde à Waterloo après la blessure du général Friourt et combattit avec vigueur en 1831 l'insurrection de Lyon. Déjà fait baron sous l'Empire, puis comte, il fut nommé pair de France en 1834. Ce général se distingua par son talent à organiser et à discipliner les troupes non moins que par sa bravoure. Son fils, le général Michel

ROGUET, né en 1800, également distingué comme soldat et comme écrivain militaire, a acquis ses grades en Afrique. Il fut aide de camp de l'Empereur et sénateur. Il est mort en 1846. Le 20 mai 1938, un aménagement de la servitude d'uniformité qui frappait les façades des immeubles fut voté par le Conseil municipal, par l'adoption d'un projet type de surélévation sauvegardant l'harmonie architecturale de la place. Entre-temps, la création du petit marché couvert et des bains douches (16 mars 1931) modifia quelque peu l'esprit de la place. En 1984, 36 000 véhicules circulent chaque jour sur cette place, et le stationnement est très désordonné « et le piéton sur la place Roguet se trouve comme dans une véritable arène... Il doit s'imposer à ses risques et périls... ». L'élargissement des trottoirs, la création d'îlots et l'aménagement du carrefour « à l'indonésienne » tentèrent, fin 1984, de remédier à cette grave situation.

Roguet (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Champêtre. « ROCUET, illustre personnage de notre ville. »

Roguiet (Hôtel) — 28, rue Saint-Rémésy. Une partie a été édifiée par Jean ROGUIER, conseiller au Parlement et Capitoul en 1501, 1512 et 1519.

Bibl. — *l'Auta*, n° 436, mars 1978, p. 60.

Roi (section du) — Nom de la troisième section révolutionnaire, limitée au levant, par les murs de la ville, depuis la Porte-Neuve jusqu'au cul-de-sac de Saint-Quentin ; au couchant, par la Grande-rue, depuis la Place-Royale, jusqu'à la rue de Reneville, celle du Fourbastard, et encore du couchant, par la rue de la Pomme, rues Estanières, des Augustins, Tolozane, place Mage et rue Vélane. En 1792, elle est redéfinie ainsi : « Limitée par le port Saint-Pierre, le quai jusqu'à la Daurade, les rues de la Daurade, Peyrolières, Sainte-Ursule par la rue des Gestes, rue Temponières jusqu'à la Grande-rue, de là à la place Royale, rue de l'Orme-Sec. »

Roi de la baisse (Au) — Vêtements, 19, rue Bachelier (1950).

Roi de la bonneterie (Au) — 14, rue Saint-Rome (1950).

Roi de Navarre — Enseigne, autre nom du logis de la Croix-Blanche (voir ce nom).

Roi d'Yvetot (Au) — Bonneterie mercerie, 17, rue d'Alsace-Lorraine (1886).

Roi Henri (Le) — Résidence, sur les berges du canal (SOPRA, 1987).

Rois (rue des) — Ancien nom de la rue Peyras.

Roland — Voir Carros.

Roland — Garage, 6, rue d'Aubuisson (P. ESTEVE, 1910).

Roland (place) — L'alignement des façades d'une partie du boulevard Carnot jusqu'à la rue d'Aubuisson a déterminé un espace, occupé par un petit jardin au milieu duquel on installa une belle œuvre que le sculpteur LABATUT avait composée, vers 1896, à la villa Médicis. Elle représente Roland qui vient de sonner du cor et va mourir sur un amas de rochers qui prétend figurer... Roncevaux. En 1976, s'ouvrit le chantier du puits d'accès au parking Saint-Georges. Une rampe permettait cet accès à la galerie creusée sous le boulevard, par dix mètres de fond. Tous les platanes sauf deux, furent respectés. Roland fut déplacé vers le « terrain Maury ». Il en revint, restauré et blanchi, en juillet 1977, mais... sans son épée. L'absence de la célèbre « Durandal » inquiéta les bons Toulousains. En 1986, la mairie décida d'honorer tous les combattants d'Afrique du Nord et d'outre-mer, en donnant ce nom, un peu compliqué de : JARDIN DES COMBATTANTS D'AFRIQUE DU NORD [1952-1962] ET D'OUTRE-MER ; jardin dont le seul habitant, il est vrai, est Roland, qui ne reçoit guère de courrier.

Rolland (café) — 47, boulevard Carnot (1933).

Rolland (rue) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une rue sans nom à Montaudran, « allant de la route à droite à l'École de tir (pont des Demoiselles) : plusieurs hommes distingués de Toulouse ont porté ce nom ».

Rollin (Institution) — 9, rue Lakanal (PIQUE Directeur, 1905).

Roll's photo — 45, rue de la Pomme (1920).

Romain — Voir Cazes.

Romaine — Modes, 45, rue d'Alsace-Lorraine (Mme TAILLADE, 1933).

Romarín (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Romarín (logis à l'enseigne du) — XVII^e siècle.

Romarín (rue du) — Nom donné le 27 décembre 1957 à une voie nouvelle dans le lotissement Le Toit du Roulant.

Rome (place de) — Nom projeté pour la place se trouvant dans la cité du Combattant. Un avis défavorable fut donné le 6 février 1959, afin d'éviter toute confusion avec la rue Saint-Rome. On choisit, le 24 février 1959, le nom actuel de place de Milan.

Romengüères, Romengariis... — Ancien nom des rue Montardy et du Poids-de-l'Huile.

Romieu (Le) — Taverne citée par ODDE de TRIORS en 1578.

Romigüères (petite rue, ou rue) — Ancien nom de la rue du Tchad.

Romigüères (rue) — Son nom le plus ancien connu est celui de rue de l'Orme Sec, *carr. Ulmi Siccae* (XV^e siècle) avec toutes ses curieuses transformations : Olmet sec, Lhomsec, L'homme Sec, Loussec... Avant l'alignement de cette rue, elle se confondait avec l'itinéraire de l'actuelle rue Deville, aussi y a-t-il quelque confusion, au tableau de l'an II, où la rue dite « du Collège-de-Foix » porte le nom de l'Age d'or, mais ne saurait s'appliquer à la section de voie dite de l'Orme Sec. VERGNES avait marqué la différence, proposant rue de la Dexterité pour l'Orme Sec, et rue des Vertus pour la rue du Collège-de-Foix. Avant la création des Arcades de la place du Capitole, la rue de l'Orme Sec subsistait encore, et en 1854, BRÉMOND souhaitait qu'on la transforme en « galerie couverte »... La suppression de la rue de l'Orme Sec fut approuvée par décret impérial du 9 avril

1856. En 1851, on lui donna le nom de Jean-Antoine ROMIGUIÈRES, né à Laguépie (Tarn-et-Garonne) le 4 août 1748, époux d'Elisabeth-Germaine LABORDÈRE en 1774, mort à Toulouse en 1827, savant juriconsulte, quelque peu éclipsé par son fils Jean-Dominique-Joseph-Louis ROMIGUIÈRES, journaliste, avocat, pair de France en 1841, né le 19 août 1775 à Toulouse, mort à Paris le 24 juillet 1847, dont la postérité a mieux retenu le souvenir. Il avait épousé Jeanne-Marie-Rosalie-Guillaumette MONNA.

Roncevaux (bar) — 32, boulevard Carnot (1950).

Ronde (chemin de ou des) : Amidonniers — La Baraquette — Bataille — Bayonne — Bourrasol — Busca — la Croix-de-Pierre — Cugnaux — Fontaines — Fontaines-Lestang — Lascroses — Launaguet — Lombez — Luppe — Minimes — Pelade — la Pescadoure — Préfet — Prisons — Récollets — Sacarin (voir ces noms et voir aussi : Octroi).

Rond-point : Michel Bénech — Boulingrin — de la Crabe — Ducis — de Lardenne — Joseph Sauveur (voir ces noms).

Ronsard (écoles maternelles et primaires publiques mixtes) — Rue Vestrepain.

Ronsard (résidence Le) — 1, rue Vestrepain, 288 bis, route de Saint-Simon, avenue du Corps-Franc-Pommiès et rue Joachim-Du-Bellay (SOPRA, 1972).

Ronsard (rue) — Le 12 avril 1947, le Conseil municipal délibéra en vue de débaptiser en faveur de RONSARD la « rue de Ranguel » proche de l'avenue du Lauragais. Cette décision reçut le 19 août 1947 l'approbation du préfet. En réalité, l'attribution du nom de RONSARD à une rue de Ranguel fut beaucoup plus complexe. On eut une rue Ronsard prolongée devenue en 1955, rue du Camélia, et une autre section, dite aussi « prolongée » mais qui se confondit avec la rue Ronsard, après un passage sous le nom de rue de Ranguel. Nous confions au schéma qui suit le décryptage de cette situation complexe. Pierre de RONSARD, 1524-1585, le célèbre poète, entretenait avec Toulouse des rela-

tions fort courtoises. Il reçut des Jeux floraux l'Eglantine, et une « Minerve » (statue) d'argent massif.

Bibl. — FABRE (Georges), Toulouse ronsardisante, *l'Auto*, 460-461, octobre, novembre, 1980.

Ronsard prolongée (rue) — Ancien nom de la rue du Camélia.

Roode (rue) — Vers 1860, elle se serait appelée rue des Bouchons (COPPOLANI) puis rue du Cimetière des Protestants vers 1880. En 1925, elle devient rue Roode.

Roosevelt (allées du Président) — Nom donné en 1922 à l'avenue Lafayette (conjointement à « Wilson ») en l'honneur de Théodore ROOSEVELT, président des Etats-Unis en 1901 et 1904, mort en 1919. Il ne faut pas le confondre avec son neveu Franklin-Delano ROOSEVELT, 1882-1945, président des Etats-Unis en 1933, 1936, 1940 et 1944, auquel on attribue le nom de ces allées.

Roosevelt (résidence Franklin) — Place Wilson (UFI, 1975).

Roqua, Roque, de Pech-David — Voir aussi Roques.

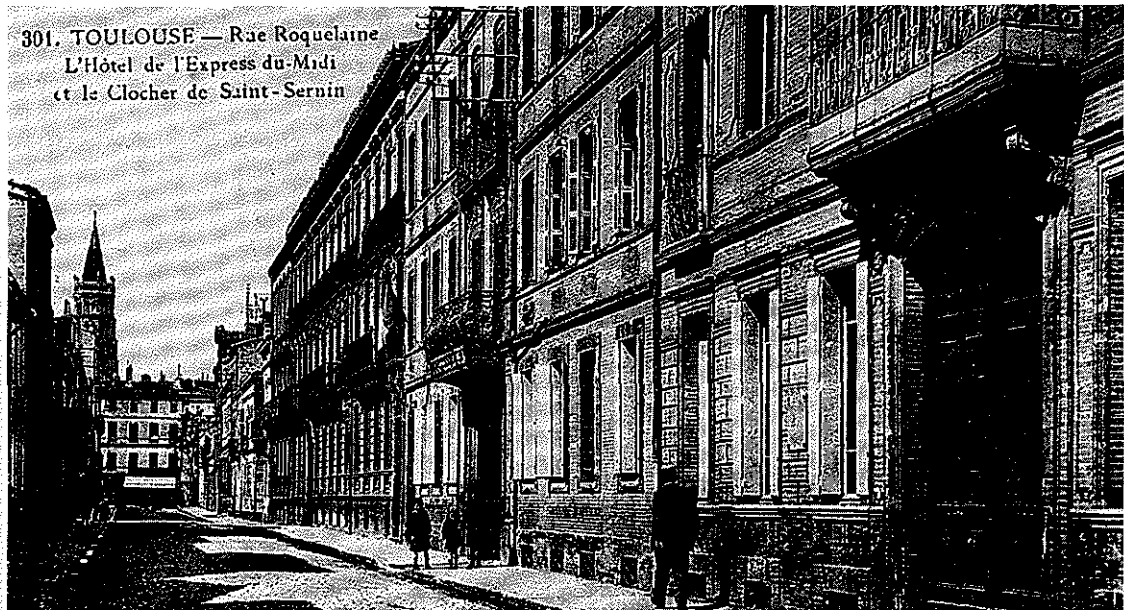
Roquebrune (A) — Bar, 136, avenue de Muret (LEHMAMM, 1950). Succède vers 1940 au café Chez Pato.

Roquebrune (A) — Etablissement de loisirs et loueur de bateaux avant 1914, avenue de Muret.

Roquefort, a Roquafort — Lieu-dit, en 1478, dans le quartier la Terrasse/Mal Clabel.

Roquelaine (impasse) — Ancien nom d'une partie de la rue Jean-Aicard.

Roquelaine (place et rue) — Voie formée avant 1860, sur des terrains appartenant à la famille ROQUELAINE, pépiniéristes : Pierre ROQUELAINE eut deux fils, Pierre et Jean ; Jean et son fils furent des pépiniéristes estimés. Les héritiers DURAND dits ROQUELAINE prirent l'initiative d'ouvrir la rue « sans autorisation ». Le nom, spontané, lui vaut de figurer dans une liste du



21 avril 1873 des rues ne possédant pas de dénomination « régulière ». D'autres personnes étaient propriétaires d'une partie du sol, par exemple NAUDIN frères, les héritiers RASPAUD... De ce fait, en 1871, la rue est dans un état pitoyable, toute délavée, et nul ne s'en soucie, sauf les premiers habitants... En 1875, la rue est inabordable en temps de pluie. En mai 1877, on envisage de fermer le tronçon boulevard de Strasbourg-rue Saint-Lazare. En 1879, le sol est donné à la Ville par la dame F.-B.-D. ROQUELAINE.

Roquelaine-bar — Brasserie, 14, rue Roquelaine (MAGNE, 1935 ; FIS, 1950).

Roquemaurel (impasse) — Nom donné le 4 mars 1987 à la deuxième partie de la rue Roquemaurel, commençant à la voie du TOEC.

Roquemaurel (rue) — Nom donné en 1947 à l'ancien chemin de Tournefeuille, qui fut appelé un temps (1867 à 1905) rue Barrié. L.-A. de ROQUE-MAUREL est né le 22 septembre 1804 à Auriac (Haute-Garonne). En 1830, il fait partie de l'escadre qui bombarde Alger. Second de DUMONT d'URVILLE, il fit les voyages de l'Astrolabe et de l'Azalée pendant trois ans, et accomplit une mission aux Antilles. Il donna ses collections ethnographiques au Muséum de Tou-

louse et fut bienfaiteur des Jeux floraux, fondant la Violette d'or. Il mourut en 1878.

Roques — Propriété, sur le chemin de Roques, entre le chemin de Garric et la route de Blagnac (1920).

Roques, Roquas, Roquis (las) de Pech-David (chemin de) — Le long et en haut de la falaise dominant la Garonne.

Roques (chemin de) — Chemin vicinal n° 3, qui se serait également appelé chemin Doulaudore. Son nom vient du domaine de Roques qu'il longeait.

Roques (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de Calais (= rue François-Longaud), « du nom du peintre qui nous a laissé un grand nombre de ses œuvres, et à qui nous devons les tableaux qui décorent le chœur de l'église de la Daurade ».

Roques (rue) — Ancien nom des rues des Roziers et de Verdun, proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom aboutissant à la petite rue de la Poudrière (= rue du Printemps). « Peintre célèbre de Toulouse. »

Roquette (coin et rue de la) — Ancien nom des rues du Moulin-du-Château et de l'Homme-Armé.

Roquette ou **Rouquette** (gravier, port de la) — Dans l'île de Tounis. C'est peut-être un affleurement rocheux — ou enrochement — de la tête de l'île.

Roquette (Hôtel) — CHALANDE 121 — 36, rue du Languedoc. Voir Vieux-Raisin.

Roquette (rue) — Ancien nom de la rue Engalières.

Roquette (rue de la) — Ancien nom de la rue Etroite.

Rosa — Voir Luxembourg.

Rosaire (Au) — Objets de piété, 11, rue Croix-Baragnon (Mlle BONNAFOUS, 1944 ; Mme BERTON-BONNAFOUS, 1950).

Rosbif (Au) — Restaurant, 15, rue Lafayette (1896 ; J. AMILLS, 1905 ; JOUANETON, 1920).

Roschach (rue) — Voie créée à la suite de la démolition de l'ancien Capitole, vers 1884. Le 23 février 1885 sa suppression fut envisagée. Ce fut ensuite la rue du Donjon. En 1912, elle reçut le nom d'Ernest ROSCHACH, archiviste de la Ville, inspecteur des Antiquités, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il était né 7, rue Gambetta, le 10 septembre 1837, fils de Joseph-Dominique ROSCHACH dit Rocha, employé à l'Intendance, et d'Antoinette-Rose SAMARUC. En 1855, il écrivait sous le pseudonyme de Ernest HÜBNER. Il est mort le 26 mars 1909 au 132 (= 144) de la rue des Récollets (= rue Achille-Viadieu). C'est à la demande de l'Académie des sciences, sur un vœu du 1^{er} avril 1909, que son nom fut donné à la rue du Donjon. De caractère indépendant, on s'amusa de ses nombreux déménagements. Outre le lieu de sa naissance, rue des Balances (= rue Gambetta), son départ pour Moissac et ses séjours à ses successives maisons de campagne de Saint-Geniès d'abord et d'Auzil ensuite, ROSCHACH changea onze fois de domicile dans Toulouse ; de 1863, année où abandonnant Moissac il était

revenu s'installer dans sa ville natale, jusqu'en 1909, année de sa mort, soit en tout quatorze ou quinze déménagements.

Rose (logis de la) — En 1542, dans l'actuelle rue Saint-Antoine-du-T.

Rose (villa) — A Reynerie (1960).

Roseaux (Les) — Résidence, 50, rue des Roseaux (1982).

Roseaux (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Rose de France (A la) — « Travaux féminins », 58, rue de Metz (CALESTROUPAT, 1921).

Roseguy — Modes, 14, rue du Taur (1950).

Roselayne — Laines, 45, rue des Tourneurs (1950).

Roselyne — Lingerie, 19, rue du Fourbastard (1950).

Rose-Marie (Hôtel) — 4, rue Caffarelli (1950).

Rosenca, Rousenque, via de la Rosenqua... — Aux XIV^e-XV^e siècles, terroir à proximité de l'Hers, au-delà de Lospinet.

Roseraie (avenue de la) — Pour le quartier créé dans le cadre de l'embellissement et de l'extension de la ville, confié à la SITEEV en 1932, un parti fut pris : donner à toutes les artères nouvelles des noms de fleurs. Ce sont les floralies de la Roseraie. L'avenue centrale de la tranche principale prit naturellement le nom d'avenue de la Roseraie.

Roseraie (café de la) — 135, route d'Agde (1950).

Roseraie (La) — Résidence, 37, route d'Agde (1978).

Roseraie (place de la) — C'est le carrefour de l'avenue de Lavaur, rue de Périole, avenue Brunaud, rue Louis-Plana et route d'Agde. Longtemps « rurale », elle accueillit la fête du quar-

tier. Transformée, aménagée en 1982, elle fut ornée d'un jardin et d'une magnifique fontaine lumineuse « à programmes ». La « baloche » de la Roseraie se tenait sur les terrains CAPUS et LEMAIRE le deuxième dimanche de juillet ; celle des Hommes mariés, sur le terrain Louis Plana, le premier dimanche d'août.

Roseraie Village (résidence) — 13, chemin de Nicol (SOPRA, 1984).

Roserios (*ad*), **boaria de Roseriis** — Terroir à l'extrémité du gardiage, près de l'Hers, vers Ramonville (XII^e-XIV^e siècles).

Roses (cours aux) — 7, rue Lancefoc (Mlle ANDURAN, 1913).

Roses (rue de la cité des) — Ancien nom de la rue de Dunkerque.

Roses (rue des) — Ancien nom de la rue Léon-Say, et de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Roses (rue des) — Nom donné vers 1885 à une voie nouvelle, au quartier de la Providence.

Roses (villa des) — Chemin Lapujade (REYNE, 1920).

Roses (villa des) — Chemin de Baluffet (1925).

Roses (villa Les) — Chemin (= avenue) de Cas-selardit (Bernard FAURE, 1932).

Roses (villa Les) — Route de Revel (HIGOU-NENC, 1935).

Roses de France (Aux) — Fleurs, 9 bis, place Jeanne-d'Arc (1950).

Roses de France (rue des) — Ancien nom de la rue des Orchidées.

Roses de Mai (Aux) — Modes, 14-16, rue Saint-Rome (1933).

Rosette (rue) — Voie créée en 1925 dans le lotissement PAPAY au lieu-dit «Petit Périole».

Rosieras (*loc apelat a*) — Au cadastre de 1478, près de Malepeyre, à l'extrémité du gardiage, au-delà de Montaudran.

Rosiers (rue des) — Voir rue des Roziers.

Rosiers (villa des) — Par délibération du 21 juillet 1880 l'immeuble GUILLOU-LACAZE fut acquis par la Ville et devint la « villa des Rosiers ». En 1919, elle devint « colonie scolaire de vacances » (voir Colonies scolaires).

Rosine — Voir Bet.

Rossi (rue Tino) — Nom demandé le 8 mars 1988 pour l'une des deux voies nouvelles du lotissement de Guilheméry, qui commence route de Saint-Simon et se termine provisoirement en impasse. Constantin, dit Tino ROSSI, le célèbre chanteur de charme, est né à Ajaccio en 1907. Il épouse, le 14 juillet 1947, en troisièmes noces, Lilia VETTI, danseuse dans la troupe de Mistinguett. Tino ROSSI est mort en septembre 1983.

Rossignol (château) — Voir Comigères.

Rossignol (rue) — Voie créée en 1910. Elle porte le nom de la famille propriétaire.

Rossignols (villa des) — Rue de Cugnax (J. DUFFAULT, de l'Opéra, 1920).

Rossini (rue Gioacchino) — Nom donné en janvier 1937 à une partie du petit chemin des Sept-Deniers. Elle devient le 5 mai 1955 la rue Jean-Gayral. Gioacchino ROSSINI (1792-1868) est l'auteur du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*, entre autres.

Rostand (rue Edmond) — Ancien nom de la rue de l'Orient.

Rostand (rue Edmond) — Nom donné en 1947 à la rue de Saint-Jean (de l'Union). Elle s'était appelée également chemin de la Barrière. C'était le chemin vicinal 24. En 1947, on avait aussi proposé le nom de Strasbourg ! Edmond ROSTAND, né à Marseille en 1868, mort à Paris en 1918, poète et auteur dramatique, est l'auteur, notamment, de *Cyrano de Bergerac*, de *L'Aiglon*,

de *Chantecler* et d'un joli sonnet qu'il a dédié à Toulouse et à son quartier Saint-Cyprien, lors d'une de ses visites dans notre ville où il aimait beaucoup, paraît-il, à séjourner :

Les deux rives de Toulouse

Il y a deux cités, mais le fleuve au couchant
Rapproche le reflet des toits dans ses eaux
vertes ;

L'onde est harmonieuse et la Garonne, certes,
Sépare en caressant et non pas en tranchant.

Nul, dans ces deux cités, ne peut être méchant,
Puisque l'amour du Beau tient les âmes
ouvertes ;

Et sous le ciel qui fait toutes les voix expertes,
S'il y a deux cités il n'y a qu'un seul chant.

Mon cœur est assez grand pour aimer deux
Toulouse

Et j'en aimerais dix et j'en aimerais douze ;
Et sans être au milieu, puisqu'il n'est pas si près

De la Toulouse riche aux minutes faciles
Que de l'autre Toulouse aux dévouements
secrets

Mon cœur est sur le pont qui rejoint les deux
villes.

Edmond Rostand.

Rota, Rotae (*carr.*) ou de la **Roue**, ou *carr. del Pouts de la Rode* (du puits à roue) — Voir Puits.

Rôtisserie Marseillaise — Voir Marseillaise.

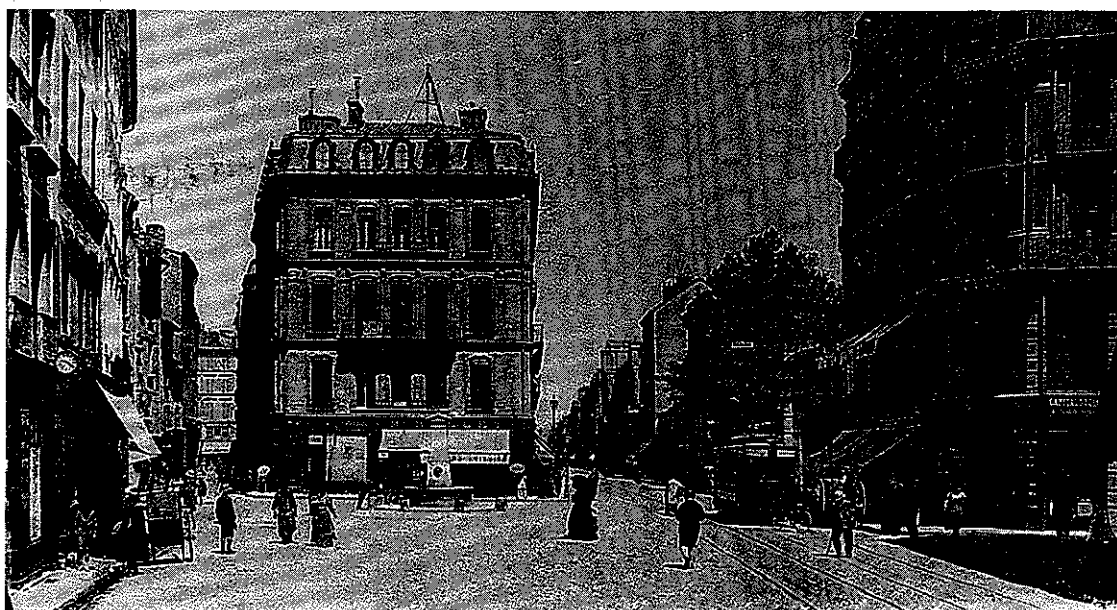
Rotonde (bar de la) — 23, boulevard de Strasbourg (FORTAS, 1933 ; J. NEGRO, 1949).

Rouaïsse, Roaxia, la Roayssa... (lieu-dit, domaine...) — Le nom est connu depuis le XIV^e siècle. Il désigna d'abord tout le moulon comprenant les fonds situés sur la rive droite de l'Hers, à Gramont. Il peut être lié à la famille des ROAIS, seigneurs de Beaupuy.

Sottisier — Certains plans enregistrent la caco-graphie : Bouaïsse !

Rouaïssette — Partie du domaine de la Rouaïsse alias de Gramont qui en fut détachée et réunie au domaine de Montredon. C'était essentiellement une métairie de 47 arpents en 1669. Vers 1909, les bâtiments furent adaptés en laiterie et le nom tendit à se transformer en « Rouaïsset ».

Rouaix (place) — CHALANDE 127 — C'est l'un des plus anciens toponymes attestés pour le centre de Toulouse. En 1180, c'est le *planum Roai-*



La place Rouaix.

censium. On admet communément que ce nom « provient » de la famille de ROUAIX, là établie... dès le XIII^e siècle ! Rien ne le prouve, car à cette époque les patronymes sont, au contraire, empruntés à la topographie. C'est à la place Rouaix qu'aboutissait l'aqueduc alimentant Toulouse en eau de Lardenne. Le texte de 1180 est précisément relatif à l'écoulement des eaux. Peut-être faudrait-il explorer tous les dérivés du verbe *rorare* (arroser) et de *ros* (eau qui tombe ou jaillit)... Le nom de la place ne changea guère. Beaucoup de textes se réfèrent à l'orme de cette place, *ulmi de Roaixio*, *l'olm de Roaix*. VERGNES et le tableau de l'an II, pour une fois d'accord, choisirent place Marat. En novembre 1872, le prolongement de la rue « Longitudinale » entraîna la démolition de l'Hôtel d'Auriol, puis la disparition de toutes les maisons du côté est, et du côté nord pour l'alignement. La fontaine est l'œuvre de l'architecte RAYNAUD. Elle a été terminée le 19 janvier 1828.

Rouaix-bar — 5, place Rouaix (1950).

Rouaix-fleurs — 2, place Rouaix (1950).

Rouault (rue Georges) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle. Georges ROUAULT né dans une cave de Belleville le 27 mai 1871 sous la canonnade, sera le peintre de la misère des humbles et des tares de l'humanité. Il est mort le 13 février 1958.

Roubaix-Toulouse — Tailleur, 25, rue de Metz (1933).

Roubichou — « Ce quartier, situé au sud du chemin de Croix-Daurade à Périole, en face du château de Nicol et à l'ouest de la route de Toulouse à Verfeil, vis-à-vis du château de Maurice, s'appela d'abord Michon, du nom de Jean MICHON qui possédait là une petite borde de 12 arpents, 1 pugnérée et 3 boisseaux en 1690. Cent ans plus tard exactement, le cadastre Grand-Voinet atteste que cette borde appartenait à la famille ROUBICHOU. Depuis le quartier a porté ce nom. M. BARRIE qui était en 1909 propriétaire de la maison construite sur l'emplacement de cette borde, a essayé de rendre au domaine son ancienne dénomination de Michon, en inscrivant ce nom sur une plaque de marbre

fixée à l'un des piliers du portail d'entrée. Aussi désignait-on le quartier, qui comprenait trois ou quatre maisons, par l'un ou l'autre nom. Il reste cependant plus connu sous celui de Roubichou. » (LAFFORGUE).

Roubichou (chemin) — Petit chemin d'exploitation, qui ne prendra quelque importance qu'en 1926 avec le lotissement Bringuier.

Roubichou (impasse ou rue) — Transformation du précédent, prolongé et élargi en 1966.

Roucous, Rouquou — Domaine et pépinières, à Saint-Cyprien (XVIII^e siècle) figurés sur le plan Dezauche et sur la carte de Cassini, approximativement à l'actuelle cité Roguet.

Roudil (bar) — 44, allée de Saint-Simon (= allées Maurice-Sarraut), (1950).

Roudil (rue Jacques) — Voie aménagée en 1952 sous le nom de rue Juliette de Bassat. En 1956 on lui donna le nom de Jacques Roudil. Jacques ROUDIL est né le 23 août 1833 au n° 6 de la rue des Novars, fils de Pascal ROUDIL, chevrier, et de Françoise-Marguerite SAURINE. Entré au Conservatoire de Toulouse, il poursuivit ses études de chant au Conservatoire de Paris où il remporta en 1859, le premier prix de chant, le premier prix d'opéra et le premier prix d'opéra-comique, succès qui préludèrent à une brillante carrière d'artiste.

Roudil (salle Vincent) — Siège de l'Ordre des Médecins, 25, rue Roquelaine. Inaugurée en mai 1986.

Roudou (chemin de ou du) — Ancien nom de la rue et du chemin de Limayrac.

Rouen (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Rouen Cadet (Chez) — Bal, à Bonhoure, vers 1895.

Rouergue (rue du) — Nom donné le 3 mai 1955 à l'allée des Micocouliers où poussaient, paraît-il, des micocouliers, mais le nom faisait

double emploi avec une autre rue des Micocouliers. Y en avait-il, dans cette dernière ?

Rougé — Propriété à Saint-Martin-du-Touch, vers 1920.

Rouget (Maison) — Musique, pianos, 5, rue Saint-Pantaléon (DURON et Cie, successeurs, 1914).

Rouleau — Propriété à Saint-Martin-du-Touch, à la limite de Toulouse et de Colomiers.

Rouleau (chemin de) — Ancien nom du chemin du Chèvrefeuille.

Roume (rue de la) — Ancien nom de la rue Palaprat.

Roumec (rue de la) — Au faubourg Saint-Etienne (XVIII^e siècle). En 1771, elle « prend la partie depuis le séminaire de Craman jusques à la Grande-rue de Saint-Aubin ».

Roumieu — Propriété sur le chemin de Lanusse (vers 1920).

Roumieu (chemin de) — Ancien nom du chemin Pugibet.

Rouminguieras — Voir Romenguieras.

Rouquet et **Rouquet-Capoul** — Nom d'une partie de la rue Galilée avant 1933, qui prit alors en entier le nom de rue Rouquet-Capoul. Elle est redevenue rue Galilée en 1947. Il s'agit du lotissement réalisé en 1926 sur les terrains appartenant aux dames COMÈRE et CAPOUL.

Rouquette — Propriété au chemin de Ribaute (vers 1920).

Rouquette (bar) — 2, Grande-rue Saint-Nicolas (1950).

Rouquette (rue, ou rue de la) — Ancien nom de diverses rues (voir Roquette).

Rous (jardin Pierre) — Rue de Périole. Inauguré le 18 août 1984. Pierre ROUS, décédé le 14 septembre 1981, est né à Toulouse le 2 mars

1910. Fils d'Etienne-Jean ROUS, et d'Ambrosine BAUTES, époux de Simone-Berthe MAURIES, il fut le patron du Groupe Morhange à la mort de Marcel TAILLANDIER. Industriel d'Auterive, il se distingua pendant la guerre par son action très courageuse. Il joua également un rôle important dans le développement économique de la région.

Rousergue (chemin de) — Nom donné en 1947 au petit chemin de la République. On a voulu « honorer » un archevêque de Toulouse. Pour ce faire, on a choisi un très médiocre chemin dans les confins du far-west toulousain, à sept kilomètres de sa cathédrale, sans prénom ni désignation quelconque. Mais le béotien de service dans cette fameuse distribution de noms de 1947 connaissait-il vraiment Bernard de ROUSERGUE ? Il est vrai que, depuis ce 18 mars 1745 où il quitta sa cathédrale, pour le ciel sans doute, *Bernardus de ROSERGIO* attend son historien. CATEL avait bien dit « ça esté un des grands escrivains de son temps car il composa une infinité de livres » et, ne l'oublions pas, il dota Saint-Etienne du premier gros orgue, l'un des plus importants de son époque. Ce ne furent pas ses seuls mérites.

Rousse (coin de la) — « Aboutissant au rempart » (1777). C'est peut-être la rue Rousse (rue Jean-Rancy).

Rousse (rue) — Ancien nom de la rue Jean-Rancy.

Rousseau (place, port et quai) — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 à la place, au port et au quai de la Daurade.

Rousseau (rue) — Nom donné en 1794 aux rues de la Tour de Najac (= rue Cujas) et Neuve du Port de la Daurade.

Rousseau (rue Jean-Jacques) — Nom donné en 1937 à une voie nouvelle. L'auteur du *Contrat Social*, d'*Emile*, et des *Rêveries du Promeneur solitaire* y voisine avec l'Etablissement Aéronautique de Toulouse.

Roussillon (hall) — Au parc des Expositions, inauguré en 1955.

Roussillon (Le) — Bar, 41, avenue Jules-Julien (1950).

Roussillon (rue du) — Ancien nom de la rue du Béarn.

Roussillon (rue du) — Voie créée avant 1955 dans le quartier des « provinces ». Le Roussillon y a détrôné le Dauphiné, premier nom de la rue avant 1960.

Roussimort — Ruisseau. Il traverse le territoire communal, de Francazal à Braqueville. Son nom évoque un cheval (roussin) mort, et non le « ruisseau » mort, comme il a été écrit. Passant près du château de Candie, il a été dérivé pour alimenter les douves.

Roussimort (chemin du) — Nom donné en 1947 à l'ancien chemin de Thibaud.

Roussimort (ZAC du) — Projetée le 30 mai 1969, elle concernait l'aménagement de 20 ha de terrains situés sur les communes de Toulouse et de Portet dans les limites de la voie ferrée Toulouse-Bayonne, du chemin de Larrieu et des limites de propriété à l'est et au sud. Il en est résulté le Centre commercial de Gros.

Routes Départementales — Parcours communal :

Numéro ancienne nomenclature	de Toulouse
1	à Castres par Puylaurens
2	à Sorèze par St-Félix et Revel
3	à Bayonne par Lombez
4	à Montauban par Fronton
5	à St-Girons par Rieux
6	à St-Sulpice/Lèze par Beaumont
7	à Lectoure par Mondonville
10	à Mirepoix par Ayguesvives et Gardouch
12	à Revel par Caraman
13	à St-Nicolas de la Grave ou à Grenade
14	à Salvagnac par Cépet et Villemur
33	à Mauvezin par Cadours

Routes Départementales actuelles :

- Départementale 1 : avenue des Arènes-Romaines.
- Départementale 2 : avenue des Arènes-Romaines.
- Départementale 632 : avenue de Lardenne, avenue de Lombez.
- Départementale 50 : chemin du Ramelet-Moundi.
- Départementale 23 : route de Saint-Simon.
- Départementale 15 : route de Seysses.
- Départementale 2 : route de Revel, avenue Saint-Exupéry, allées des Demoiselles.
- Départementale 50 : avenue Jean-Chaubet, avenue de la Gloire, rue de la Colombette.
- Départementale 4 : avenue de Fronton.
- Départementale 15 : route de Launaguet.

Routes Nationales — Leurs pénétrantes dans la ville.

- Nationale 20 nord : avenue des Etats-Unis, avenue des Minimés, avenue Honoré-Serres.
- Nationale 88 : route d'Albi, rue du Faubourg-Bonnefoy, avenue de Lyon, rue Matabiau.
- Nationale 126 : avenue de Castres, avenue Camille-Pujol, rue du Pont-Guilheméry.
- Nationale 113 : route de Narbonne, avenue Jules-Julien, avenue de l'URSS, Grande-rue Saint-Michel.
- Nationale 20 sud : route d'Espagne, avenue de Muret.
- Nationale 124 : route de Bayonne, avenue de Grande-Bretagne, avenue Etienne-Billières.

Rouvière (rue Jean) — Nom donné vers 1979 à une voie nouvelle. Jean ROUVIÈRE (1902-1972) fut Directeur général des Postes à Toulouse, et Inspecteur général des Télécommunications.

Rouville — Tuilerie à Pech-David (1778).

Rouvroy (immeuble, résidence Le) — Impasse de la Dépêche (Max GUIBERT, 1986).

Roux (rue du Docteur) — C'est l'une des deux voies prévues dès 1932 dans le lotissement Morhange au quartier des Fontaines. Emile ROUX est né à Confolens (Charente) le 17 décembre 1853, fils du Principal du collège, et de Marthe PINTAUD. Après des études de

médecine, il entre en 1878 à l'Institut Pasteur dont il deviendra Directeur. Il régnait alors une maladie qui faisait trembler toutes les mères : le « croup », terrible angine diphtérique. TRETONNEAU, au début du XIX^e siècle, en avait établi le caractère contagieux. En 1883, le biologiste allemand LÖFFLER en avait isolé le bacille. C'est Emile ROUX qui, en 1894, réalisa le premier sérum anti-diphtérique, celui qui allait sauver des centaines de milliers d'enfants ! Fuyant les hommes, fuyant les honneurs, refusant le prix « Osiris » en 1903, parce qu'il ne connaissait pas « ce Monsieur OSIRIS », ne l'acceptant finalement que pour doter richement l'Institut Pasteur, il mourut le 3 novembre 1933 dans une petite chambre blanche de l'hôpital annexé à l'Institut.

Rowing-club — Dirigé dans les années trente par F. BASCOU, le Rowing avait son « garage » de bateaux et ses installations sportives au Ramier du Château, non loin de l'Emulation Nautique.

Roxane — Tailleur pour dames, 13, rue du Taur (1950).

Royal (Collège) — Voir Collège Royal.

Royal (Jardin) — Voir Jardin Royal.

Roxy (Le) — Bar, 11, rue de Metz (1949).

Royal (Le) — Bar, 8 rue de la Poste (= rue John-Fitzgerald-Kennedy) (1949).

Royal (Le) — 49-51, rue d'Alsace-Lorraine. Cinéma fondé par IMBERT en 1920, qui le cède en 1926 à une société. En 1930 c'est le Royal-Pathé. En 1921 la publicité n'hésite pas à dire que c'est « le plus beau cinéma de Toulouse, le plus joli spectacle ; le meilleur orchestre ; chauffage électrique, plafond mobile, aération à volonté... ». L'orchestre fut célèbre, dirigé par Henri COMBAUX. Cinéac et Ciné-45 lui succédèrent, puis le titre fut repris, jusqu'à sa disparition, cédant la place au magasin La Redoute.

Royal-bar — 5, rue Pargaminières (1950).

Royal Corset (Au) — 52, rue d'Alsace-Lorraine (1905).

Royale — Pâtisserie, 2, place Jeanne-d'Arc (CAMIADE et GAILLARD, 1950).

Royale (place) — Ancien nom de la place du Capitole.

Royale (rue) — Ancien nom de la rue Catienn-Arnoult.

Royal-garage — 53, rue Matabiau (1933 ; EYCHENNE, 1940).

Royal Mondain — Institut de beauté, 1, place Matabiau (1921).

Royal Pompadour — Confiserie, 14, rue des Lois (1933).

Royal Quartier (Au) — Soieries, fourrures, angle 21, rue Antonin Mercié et 15, rue des Arts (JORDY et DAUPS, 1921).

Royal-sport — « Du sport, rien que du sport » 21, rue de la Pomme (R. CANTECOR, 1933).

Royalty-bar — 25, boulevard de Strasbourg (1933).

Royan (rue de) — Nom donné en 1961 à une voie nouvelle.

Rozanoff (rue du Colonel) — Nom donné le 4 avril 1960 à une voie nouvelle du lotissement Clarens. Le Colonel ROZANOFF, pilote d'essai de l'armée française, né en 1905, fut tué en service commandé en 1954.

Rozès de Brousse (rue) — Nom donné en 1967 à une voie nouvelle. Joseph ROZÈS né à Toulouse le 1^{er} juin 1876, avocat, journaliste, poète, archéologue, prit son pseudonyme du moulin de Brousse. Il fut élu président des Toulousains de Toulouse le 17 décembre 1910, et à ce titre fut l'un des meilleurs défenseurs du Vieux-Toulouse. Armand PRAVIEL l'avait justement défini, dès 1914, comme « l'homme-Protée ». Tout l'amuse, tout l'intéresse. Il ne peut ouvrir sa bibliothèque pour y chercher un renseignement, sans

feuilleter tous les livres qui lui tombent sous la main, et quelquefois s'y plonger pendant des heures. Aussi, pour lui, ne sonne jamais l'heure de dîner ou de dormir. On raconte qu'une nuit il avait si longtemps lu et travaillé qu'il aperçut aux vitres une large lueur rouge : « Bigre ! sursauta-t-il. Quel incendie ! » C'était l'aurore ! » Et ce jugement resta valable tout au long de sa vie. Obligé de se séparer de sa chère bibliothèque pour finir ses jours dans une maison de retraite, il est mort le 1^{er} juillet 1960. Albert GUITTARD dans *La Croix de Toulouse*, écrit tout aussitôt : « Veut-on nous permettre une suggestion ; nous l'adressons à M. le Maire de Toulouse et au Conseil municipal. Pourquoi ne serait-il pas possible de conserver le souvenir de ROZÈS de Brousse en réservant son nom à une des rues de la cité, comme on l'avait fait il y a quelques années pour un historien de Toulouse : Jules CHALANDE ? Ce serait là un acte dont la cité de Clémence Isaure aurait raison d'être fière. » Ce qui fut fait en 1967.

Roziers (rue des) — Voie sans nom à l'origine. BRÉMOND proposa en 1866 de l'appeler rue Roques. Ce fut le nom de DESALBRES qui prévalut, Guillaume DESALBRES et son épouse Elisabeth DELMAS étant propriétaires du sol qu'ils offrirent à la Ville, qui en prit possession le 3 novembre 1882. Le 2 mai 1883, il fut décidé que la rue s'appellerait rue des Rosiers, nom qui par la suite s'écrivit : des Roziers !

Rubens (rue Pierre) — Voie créée en 1901 sous le nom de petite rue Saint-Roch. Classée dans le domaine public le 10 mai 1933, elle devient rue Pierre-Rubens en 1935. Petrus Paulus RUBENS (1577-1640), le célèbre peintre d'Anvers, auteur de la *Mise au tombeau* et de la *Descente de croix* peignit aussi...Hélène FOURMENT, la plantureuse blonde de 16 ans qui fut sa seconde femme et dont il révéla au monde les charmes les plus cachés !

Rubis (Au) — Bijouterie, horlogerie, 18, rue des Pénitents-Gris (ROUILLAN, 1950).

Rubis (Le) — Bijouterie, horlogerie, 6 avenue Etienne-Billières (1950).

Ruche (cours professionnels La) — 31, rue Pey-

rolières. Créés en 1919, ces cours professionnels pour jeunes filles embrassaient les métiers de l'aiguille : métiers de tailleuses, couturières, lingères, brodeuses, modistes... ainsi que la sténographie et l'emploi de bureau.

Ruche (La) — Antiquités, 26, rue Saint-Antoine-du-T. Maison fondée en 1897 (JAUVERT et Maurice ALET, 1920).

Ruche Méridionale (La) — Entreprise de distribution alimentaire, née en 1907, qui compta sept maisons à Toulouse dès 1926. Elle a connu une rapide extension après la Seconde Guerre mondiale, et surtout après 1960 avec l'apparition du libre service en superettes et supermarchés (Suma, Sudéco) absorbant après 1970 les hypermarchés (Mammouth).

Rude (impasse François) — Nom donné en janvier 1937 à une voie sans nom. François RUDE, né à Dijon en 1784, mort en 1855, est bien connu pour le haut-relief de l'arc de triomphe de l'Etoile, le *Départ des Volontaires de 1792*, que l'on appelle plus couramment *La Marseillaise*...

Rudel (rue) — Rue Jean-Rudel sur certaines nomenclatures. Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle. Il s'agit probablement de Jaufré Rudel, prince de Blaye, troubadour du XII^e siècle, dont une chanson est à l'origine de la légende de la Princesse lointaine...

Rue de l'Avenir — Opération lancée en novembre 1987, par un collectif d'association et par les pouvoirs publics, pour sensibiliser le public pour une rue plus sûre. « La voix de l'usage », vaste enquête, a permis l'expression de suggestions et doléances. La sortie des écoles a été particulièrement étudiée et a donné lieu à une simulation concrète, le 17 novembre, au Collège Clémence-Isaure.

Ruffette (La) — Terre à Lespinet (1612).

Rugby-bar — 152, avenue des Minimes (1950).

Ruisseau (chemin du) — Il s'agit du ruisseau de Bonneval. Le chemin est longtemps resté sans nom précis. Il n'a été « baptisé » qu'en 1947.

Rupé — Voir Pont-de-Rupé.

Rupé (métairie, pont, quartier de) — En 1571, Jacques de RUPÉ, maître chaussatier, possède une métairie en ce lieu. Il a conservé la forme d'apparence latine de son patronyme (*de RUPE* = de LA ROQUE, LAROCHE...). Cette métairie était « bastie en terre et contenait 13 arpents ». Le pont sur le Canal Latéral en a pris le nom, ainsi que le camping municipal.

Ruque (rue de la) — Ancien nom de la rue des Bûchers. Une *ruco*, en langue d'oc, est une grosse chenille ; avoir la *ruco* c'est être de mauvaise humeur...

Russell (place Henry) — C'est l'ancienne place de la Gravette, qui elle-même succéda au terre-plein du château du Busca (voir ce nom). On l'appelait aussi la Gravette-Busca pour la distinguer de la Gravette-Saint-Cyprien. Le 2 août 1899 on forma un curieux projet : la place, appelée place Crampel, se composerait d'un terre-plein entouré d'arbres, déterminant deux voies latérales, l'une à l'est, dite rue Delieuse, l'autre à l'ouest, baptisée rue de l'Eglise. En effet, elle reçut un temps la première « église » Sainte-Germaine, mais fut surtout le « terminus » du tramway 24. En juin 1884, une pétition avait réuni le chiffre considérable de 1 800 signatures pour l'établissement de cette ligne d'omnibus ou de tramway. Le 18 novembre 1934, on inaugura son nouveau nom. Le comte Henry RUSSELL KILLOUGH est né le 14 février 1834 à Toulouse, fils de Thomas-John RUSSELL, Irlandais, et de Ferdinande-Clémentine-Aglæ-Marie-Josephine de GROSSOLLES de FLAMARENS. Il fut un pionnier du « Pyrénéisme ». Il est mort à Biarritz en 1909.

Sottisier — Le cadet ROUSSEL n'est pas toujours absent. Voici un relevé des formes données à ce malheureux nom (sur cent adresses postales d'auteurs différents) :

	RUSSELL	RUSSEL	Autres
Henry	60	15	8
Henri	8	6	—
H	3	—	—
	71	21	8

Russell (rue) — Nom proposé en 1927 pour la petite rue de l'Observatoire (= rue Albert-Mamy).

Russel (*sic*) (rue Henry) — Le 24 juin 1910, le Conseil municipal délibérait sur le rapport du conseiller MOUDENC : « Messieurs, Par lettre du 26 mars 1909, M. Emile BELLOC demeurant à Paris, demande que le nom de Henry RUSSEL, soit attribué à une des rues de Toulouse. M. Henry RUSSEL, Anglais d'origine, ou pour mieux dire Irlandais, était Français de cœur, non seulement par les aspirations et le charme pénétrant de son esprit, non seulement à cause de son attachement à notre pays et à sa passion violente pour les Pyrénées qu'il habita pendant la majeure partie de sa vie, mais encore parce que, fils d'une mère toulousaine, il était né à Toulouse, rue du Cheval-Blanc, actuellement rue Malaret. D'accord avec la Commission du Vieux-Toulouse, votre Commission des grands travaux vous propose de prendre la délibération suivante : Article unique. La rue Traversière-Saint-Georges sera désormais appelée rue Henry-Russel. »

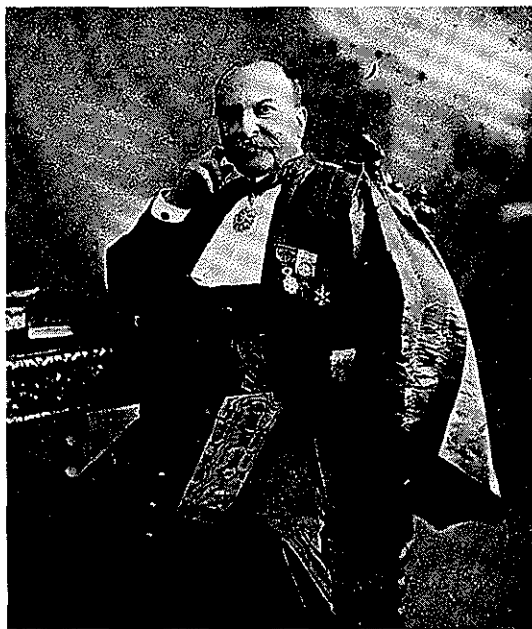
Ruthénois (bar) — 4 bis, place de Belfort (1950).

Ruzés (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le faubourg Saint-Cyprien.

Rysor (Chez) — Bonneterie, 63, rue de la Pomme. Succède vers 1930 à Jane-Modès.

Sabathier (bains) — Rue des Couteliers (1783). On y bénéficiait d'une « eau onctueuse... ».

Sabatier (allée Paul) — C'est l'une des avenues du « plan MONDRAN ». On l'appela d'abord, au XVIII^e siècle, allée du Canal. En 1794, VERGNES et le tableau de l'an II proposent : allée du Génie ; elle devient, vers 1806, allée des Zéphirs, sa jumelle, si inopportunément supprimée, étant l'allée des Soupirs. En 1942, on lui



Paul Sabatier.

donne le nom d'allée Paul Sabatier. Ces allées servirent longtemps de terrain d'accueil pour les

cirques de passage, si bien qu'en 1905, on y créa un... urinoir qui, par la suite, a pu rendre quelques services aux assidus du Boulodrome... Paul SABATIER est né à Carcassonne, le 4 novembre 1854. Physicien chimiste, il fut professeur au lycée de Nîmes (1877), préparateur au Collège de France (1878-1880), Maître de conférences de physique à la faculté de Bordeaux (1880), professeur de chimie à Toulouse (1882), Doyen (1905-1930). Il a fondé l'Institut de chimie (1906), l'Institut électro-technique (1957), l'Institut Agricole (1909). Mainteneur des Jeux floraux (1908), prix Nobel (1912), il est décédé à Toulouse le 14 août 1941.

Sabatier (place Paul) — Ancien nom avant 1947 de la place Rosine Bet.

Sabatier (rue Paul) — Nom attribué par avance à l'une des sept voies prévues dans le lotissement GRIL, dit du Grand Parc, au quartier de Sauzelong.

Sabatier (Université Paul) — En 1970, l'Assemblée constitutionnelle de l'Université de Toulouse III a décidé de doter la nouvelle université du nom de Paul Sabatier.

Sabine — Lingerie, 14, rue Matabiau (1950).

Sabine (circuit Thierry) — Nom donné en 1986 au circuit municipal de Candie, en hommage à Thierry SABINE, mort dans le rallye Paris-Dakar (1986), fondateur de cette course.

Sabines (résidence Les) — Chemin de Bitet, chemin de l'Eglise-Montaudran (1988).

Sablage des rues — Le 17 juin 1876, le Conseil municipal se préoccupe du sablage des rues pour les fêtes de Charité. C'est le corollaire obligé du pavage pour le bon équilibre des chevaux !

Sablayrolles — Nom d'un quartier, déformation de Serveyrolles (voir ce nom).

Sables (chemin des) — Ancien nom du chemin de Salières.

Sables (chemin des) — Ancien nom du chemin du Château-de-l'Hers ou chemin vicinal 56 (de la route de Castres, à la côte de Balma, vers 1900).

Sables (les) — Quartier à Portet-sur-Garonne.

Sables (rue des) — Ancien chemin, à la limite du territoire communal et de Launaguet, appelé de Salières. Pourquoi les « sables » ? Cacographie de « Salières » ? La rue a été élargie en 1982 en vue d'améliorer la circulation de la ligne d'autobus n° 41.

Sabots (rue des) — Ancienne rue du Port-Garaud, nommée Tinde l'Esclop (littéralement : sonne sabot !), probablement en raison du bruit des sabots sur le pavé de cette rue. Il est douteux que les fabricants de sabots des XVII^e et XVIII^e siècles aient donné le nom de rue des Sabots. C'est plutôt une « traduction » moderne et simplifiée de Tinde l'Esclop ! Tout ou partie de cette rue s'est également appelé rue de Saint-Christaud ou Saint-Cristol. La Révolution en fit la rue Bonne-Foi.

Sabots dorés (Aux) — Sabots et socques, 3, place Matabiau (= place Jeanne-d'Arc) (TREGAN, 1878).

Sac (rue du) — Ancien nom de la rue Larrey.

Sac, Sacq (rue del) — Ancien nom de la rue du Sachet.

Sacarin (chemin de ronde de) — Ancien nom d'une partie de la rue Jean-Micoud. La maison SACARIN qui se trouvait sur la gauche de la route de Castres (= avenue Camille-Pujol) fut fortifiée au moment de la bataille de 1814, et

reliée à la maison CAMBON (Caousou) par un épaulement de terre qui coupait la route. Vers 1910, la maison SACARIN appartient à un M. CARRIÈRE.

Sacaze (rue Julien) — Nom donné vers 1935 à l'ancien chemin Saint-Jean. Julien SACAZE (1847-1889) a consacré sa vie à l'histoire antique du pays de Luchon, et à déchiffrer les inscriptions gallo-romaines du haut Comminges. En 1922 a été fondée à Bagnères-de-Luchon, l'Académie Julien-Sacaze. Il fut chargé de cours à la faculté des lettres de Toulouse.

Saccarin (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue Tournante-de-Luppé (= rue Jean-Micoud).

Sacère-Murat (Hôtel) — 5, rue Vélane. Appelé Hôtel Medon et daté de 1641 par CHALANDE. Il doit son nouveau nom à Michèle ECLACHE qui a établi son appartenance à Paule DUPOUY de SACÈRE, veuve de Jean-Jérôme de SOLEIL-HAVOLP de MURAT qui reconstruisit cet Hôtel.

Sacha — Voir Guitry.

Sachet (rue du) — L'ancienne rue *del sac* est devenue rue du Sachet au XIX^e siècle. De février 1937 à 1947, ce fut la rue Raymond-Bertrand. Elle est redevenue rue du Sachet. BRÉMOND écrivait en 1854 « qu'elle se nommait primitivement *carr. Escorge-Roussis*, et en 1794, rue Sensible ; noms aussi insignifiants l'un que l'autre. Cette voie étant rapprochée de l'église, devrait prendre le nom de rue Saint-Exupère, patron de la paroisse, et le sixième évêque de Toulouse ». En 1914, on proposa de l'appeler rue Romain-Cazes.

Sacré-Cœur (dames, école catholique de filles, religieuses du) — 68, avenue de Rangueil. Voir Rangueil.

Sacré-Cœur (Institution du) — 3, rue Sesquières (Mlle de COSTE, 1913).

Sacré-Cœur (parc du) — Voir Rangueil.

Sacré-Cœur (paroisse du) — 2, place de la Patte-d'Oie. Construite par l'architecte RAYNAUD, sous la direction du curé CHAMAYOU qui

y consacra sa fortune, instituée en paroisse en 1872, l'église du Sacré-Cœur est caractérisée par la hauteur de ses quatre chapelles s'élevant jusqu'à la voûte. Précédant la nef à l'entrée, un porche est établi sous le clocher inachevé. L'aspect extérieur de l'édifice est d'une belle allure. Elle comprenait, à l'origine, l'espace renfermé entre le Canal de Saint-Martory depuis la côte de Saint-Simon, la rue de Cugnaux, rue Raymond-Délieux, l'avenue de la Patte-d'Oie jusqu'à la moitié du terrain compris entre les numéros 54 et 56 de l'avenue et les 31 et 33 de la rue Tournefeuille, la rue Tournefeuille, rue d'Antipoul, le mur d'enceinte de l'octroi, la rive gauche de la Garonne jusqu'au fossé mère situé entre le château d'Asnière et sa métairie, le même fossé contournant le Polygone jusqu'à l'hippodrome et un chemin qui entoure la fabrique d'engrais et le château de la Cépière jusqu'au Canal de Saint-Martory à la côte de Saint-Simon. Un encensoir resté allumé tomba accidentellement le 9 juillet 1951 et mit le feu à la sacristie.

Sacré-Cœur (pensionnat du) — Les filles de sainte Madeleine-Sophie BARAT furent appelées à Toulouse, en 1839, par Monseigneur d'ASTROS. Leur pensionnat fut d'abord établi au n° 39 de la rue Nazareth par la digne mère de VARAX qui en fut la première supérieure. Deux ans après, il fut transféré à la rue des Récollets où il devait rester jusqu'à la loi de 1901. La protection des archevêques de Toulouse, la bienveillance du clergé, le dévouement de M. ALERIC et des aumôniers qui lui succédèrent, ont aidé les religieuses à développer leurs œuvres d'éducation et d'apostolat et à donner à leur institution, malgré bien des difficultés, un splendide rayonnement. En 1921, le Sacré-Cœur s'établissait à Ranguel (voir ce nom).

Sacrificateurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Trente-Six-Ponts.

Sacrifices (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue des Trente-Six-Ponts.

Safranieras (rue de) — Citée en 1558, dans la paroisse de Saint-Etienne.

Sage (impasse et place Octave) — Nom donné en 1982 à une voie nouvelle dans le quartier de Saint-Simon. Octave-Etienne-Rose SAGE, fils de Gustave-Adolphe-Etienne-Adélaïde SAGE et de Marie NICOLAS, est né à Toulouse en 1850. Célibataire, négociant, il est décédé 23, rue de la Concorde le 5 juillet 1908, après avoir fondé, conjointement avec Mme SAGE, un prix de vertu, décerné par l'académie des Jeux floraux tous les trois ans. C'est grâce à son legs qu'a été érigé le monument à la Poésie Romane de la place de la Concorde.

Sages (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Michel.

Sagesse (couvent de la) — 14, rue des Bûchers. C'est l'orphelinat Sainte-Germaine. Les sœurs de la Sagesse dirigèrent également l'Institut des sourds-muets de la rue des Trente-Six-Ponts.

Sagesse (La) — Loge de francs-maçons, rue des Tourneurs (BOUFFARTIGUE Jeune, 1840).

Saget (impasse) — Au faubourg Bonnefoy vers 1880, l'annuaire de la Haute-Garonne indique : « cul-de-sac, coin de la fabrique de M. GARRIGUES ». Au 191 du faubourg Bonnefoy étaient établis GARRIGUES et Cie, fabricant de couleurs.

Saget (plan) — Le 23 mars 1754, M. de SAINT-PRIEST, Intendant de Languedoc, proposait de faire dresser un plan de la ville telle qu'elle était alors, et un second plan fait sur le premier qui contiendrait toutes les corrections d'alignement jugées convenables, et ajoutait : « Le premier de ces plans se trouve fait par le sieur SAGET (en 1752). L'auteur a demandé son paiement ; il s'est élevé contre lui un parti qui a fait échouer sa demande sur le motif qu'il avait travaillé sans ordre », ce à quoi le maréchal de RICHELIEU, commandant de la Province, répondit : « ... le plan du sieur SAGET ayant été rejeté par délibération, il faut un nouveau motif pour le reporter à délibérer... », mais quand le Conseil de la Ville sera assemblé il faut compter les voix, et Messieurs du Parlement y sont avec le reste d'un grand crédit, et le sieur CASSEIROLE, leur agent, fait surtout le diable à quatre ; ils sont tous contre ce projet, particulièrement contre le

plan de SAGET. La question du plan ne fut pas « reconsidérée ». Bien plus tard, environ quatorze ans après, M. de SAGET, discrètement, l'offrit à la Ville... Entre-temps, d'après ce plan, il en fit un autre sur lequel, ainsi que l'avait préconisé M. de SAINT-PRIEST, il porta les modifications réalisées ou projetées depuis 1750 et il le dédia et le présenta à Monsieur, frère du roi, le 21 juin 1777. De ce nouveau plan gravé à une échelle très réduite par BERTHAULT, il offrit un exemplaire à l'administration municipale, qu'il accompagna d'une lettre à MM. les Capitouls ». Et ceux-ci décidèrent que « pour donner à M. de SAGET une faible marque de la reconnaissance de la Ville à son égard, et de l'estime que l'Administration a pour lui, il lui sera fait présent d'une épée à poignée d'or aux armes de la Ville et aux siennes de la valeur de quinze cents livres ». Quant au document lui-même, c'est un magnifique instrument de travail. Il mesure en hauteur : 2,96 m et en largeur : 4,36 m. Sa dimension permit à son auteur de le faire d'une parfaite exactitude. Il nous révèle des quartiers et monuments disparus, et cela à une échelle qui autorise même des détails. (d'après Paul MESPLÉ).

Saget (rue) — Nom proposé en 1914 pour la partie *intra-muros* du chemin de Lafilaire. Motif : « Joseph SAGET (1725-1782), auteur du plan de Toulouse de 1777 ».

Saget (rue Joseph) — Nom donné en novembre 1936 à l'ancienne rue Colasson, voie créée vers 1870. Joseph-Marie de SAGET, fils de Jacques de SAGET, conseiller du Roi et son Avocat Général au Parlement de Toulouse, et de Dame-Marie-Anne de CAMBOLAS, est né rue des Paradoux le 19 mars 1725. Il fut Directeur des Travaux Publics de la Province de Languedoc. En 1751, il dressa le plan monumental (voir Saget [plan]). En tant qu'Ingénieur de la Province, il eut à s'occuper de la vérification du Pont-Neuf affouillé par les eaux, de la construction des quais du port de la Daurade, du Canal de Brienne, de plusieurs ponts : pont des Minimes (1760-1763), Ponts-Jumeaux (1767), pont Saint-Sauveur (1771-1778), de la porte Saint-Cyprien. SAGET fut victime de l'épidémie de suette en 1782.

Bibl. — MESPLÉ (Paul), Joseph-Marie de SAGET..., *l'Auta* 1946.

Sahuguède (rue de) — CATEL, parlant des augustines, écrit : « J'ay treuvé, par un acte de l'an 1543, qu'elles se tenoient à la rue de Sahuguède... » Il s'agit d'une rue au quartier, hors les murs de la porte Neuve vers la rue de l'Industrie...

Sahuqué (rue Henri de) — Voie tracée vers 1874, sous le nom de rue Saint-Henri. En 1928 on lui donna le nom de Henri de Sahuqué. Il s'agirait de François-Mathieu-Henri de SAHUQUÉ, fils de Joseph de SAHUQUÉ et de Clémentine-Louise-Marie MARTEL, né le 15 avril 1832, qui épouse le 2 décembre 1854, Françoise-Henriette-Marie COUDERC. Il fut membre de la commission municipale installée le 29 avril 1874 en remplacement du Conseil municipal dissous. La famille de SAHUQUÉ s'est rendue illustre par son dévouement à la patrie. Elisabeth de SAHUQUÉ s'engagea dès le 2 août 1914 comme infirmière et son frère Pierre fut tué à l'ennemi.

Saint, Sainte, Saintes, Saints, Sanct, Sanctus, Sant, San, etc.

Nous classons ci-après les noms de lieux du type : *rue Saint-Michel* à *Michel* (St), afin d'éviter la dispersion alphabétique qu'entraînerait un classement absolu :

Saint, Sainte, Saintes, Saints, San, Sanctus (et sa déclinaison de Sancto...), Sant, Santos, etc.

Les noms géographiques « à forme hagiomorphique » ne font pas exception à cette règle et restent classés ci-après à leur lettre. Exemple :
rue de Saint-Malo à Malo (St) ;

rue de Saint-Lys (le maquis) à Lys (St) ;

rue de Saint-Tropez (la ville du Var) à Tropez (St).

Il en est de même pour les patronymes :

Avenue Saint-Exupéry (l'aviateur) à Exupéry (av. St) ;

Avenue Marc-Saint-Saens à Saens (av. Marc-St).

Exception : Santos-Dumont a été laissé à son patronyme brésilien Santos, à sa place dans la lettre S.

Toulouse-La-Sainte ?

Quels sont les saints les plus « compétitifs » dans la toponymie toulousaine ?

L'archange saint *Michel* arrive en tête (vingt-trois fois) suivi de près par l'apôtre saint *Pierre* ; saint *Jacques* tient une honorable troisième place (19 fois) que le père nourricier *Joseph* n'a pu lui ravir (17 fois) ; saint *Cyprien* émerge ensuite, suivi d'*Etienne* (14 fois), qui l'emporte de peu sur saint *Roch* (13 fois) ; saint *Jean* qui n'est pas Baptiste n'atteint que 12 mentions ; *Saturnin/Sernin* ne l'emporte que d'un point (11 fois) sur saint *Martin* (10 fois) qui fait un peu mieux que *Louis* (de France) (9 fois).

Anne, Antoine, Aubin, Augustin, Bernard, Georges et Sylve (de 7 à 9 fois) n'ont qu'un modeste succès.

Exupère, Orens, Barthélemy, Christophe, Hilaire, Jérôme, Lazare, Simon, sont bien dans la course, suivis d'innombrables traînards...

Côté féminines, une grande... très grande victoire est remportée par la Vierge Marie/Notre-Dame, avec 21/37 fois = 58, laissant loin en arrière *Germaine* de Pibrac (13 fois) et *Catherine* (9 fois).

Toulouse, cité mariale...

Agne (allée St) — Nom des avenues de l'URSS (avant 1944) et Jules-Julien (avant 1936). Le nom de Saint-Agne, porté par cette allée et attribué au « quartier », vient de ce qu'elle conduisait au village de Saint-Agne situé un peu avant Ramonville, sur le grand chemin ou route de Narbonne (nationale 113). C'était, sous l'Ancien Régime, une paroisse de 700 à 800 âmes ayant pour patron saint Aignan, évêque d'Orléans au V^e siècle, qui défendit sa ville contre Attila. Le principal bâtiment était l'hôpital, prêt à secourir les passants en difficulté ; mais la plupart des propriétés appartenaient à des Toulousains. L'église de Saint-Anian est mentionnée dès 1155. Sous la Révolution, le quartier Saint-Agne reçut le nom de « Germinal ».

Agne (barrière, passage à niveau, puis passage inférieur St) — La « barrière Saint-Agne » devenait un obstacle, trop gênant avec le développement de la circulation automobile et la multiplication des « fermetures » en raison du grand nombre de trains : marchandises et voyageurs, mais aussi rames de la Poudrerie et de l'ONIA, et services sur Saint-Cyprien. Le 27 août 1946, le passage avait été fermé 65 fois ! Un passage souterrain, longtemps envisagé, entraînait quel-

ques servitudes : destruction d'un grand nombre d'arbres, relèvement d'un mètre du niveau des voies, desserte des rues Pons et Moulive, et surtout de la gare Saint-Agne, étanchéité par rapport à la nappe aquifère abondante... En 1952, toutes ces difficultés furent vaincues.

Agne (cinéma St, ou Saint-Agne-Cinéma) — Avenue du Quatorzième R.I. Créée en 1933, cette salle fut l'un des lieux de loisirs des familles du quartier. Sous l'impulsion de Louis VAYSSIÈRES, dans les années soixante, le Saint-Agne devint cinéma d'art et d'essai ; sans rompre avec l'esprit « cinémathèque » la salle a retrouvé sa vocation de lieu de rencontre, bien servie par son grand écran de 13,50 m, le plus grand de Toulouse.

Agne (garage St) — 33, avenue de l'URSS (1950).

Agne (gare St) — A l'origine simple halte, réclamée lors de la création de la ligne en faveur d'un faubourg « populaire », on souhaita bientôt y trouver les services d'une vraie gare. Le 16 juin 1884, le maire de Toulouse reçut une pétition couverte de 1 200 signatures pour que cette halte devienne « station ». Dans une délibération du 8 août, il est fait état de 25 000 voyageurs par an, y embarquant ou débarquant ! Terminus du tramway n° 2 (gare Matabiau, gare Saint-Agne) placé à proximité, rendez-vous des ouvriers, soldats, pèlerins de Pibrac, profiteurs des billets « Bon Dimanche », la « gare Saint-Agne » permettait aux habitants du faubourg Saint-Michel de gagner rapidement leur village d'origine d'Ariège, du Comminges, ou du Gers. En 1930, le mouvement quotidien était de 22 trains : huit dans chaque sens pour la ligne de Tarbes, huit pour la ligne de Foix, et six pour la ligne d'Auch, de 4 heures 55, à 21 heures 02 ! La création des Garonnets, puis des dessertes cadencées, assurent un regain considérable à la gare Saint-Agne.

Agne (St) — Métairie, sur le territoire de Ramonville.

Agne (rue Traversière St) — Nom de la rue Pons avant 1882.

Alban (chemin de St) — Ancien nom de la rue Négreneys.

Albi, Albin, Alby (St) — Voir Aubin.

Alexis (chapelle St) — Ancienne chapelle, dans l'église Saint-Etienne, autrefois très fréquentée par les pèlerins. On lui a substitué d'abord Saint-François-de-Paule, puis Sainte-Germaine. Saint-Alexis, martyr à Rome au V^e siècle.

Amand (chemin de St) — L'ancien chemin Garas prit ce nom au début du siècle. Un projet d'alignement avait été étudié le 10 septembre 1970. « L'affaire des camions de Saint-Amand » a fait grand bruit en 1908. Un permis de construire jugé illégal (Société LAGICA) a déterminé la création de l'Association des Riverains du Chemin de Saint-Amand (ARCSA).

André (église, paroisse St) — 68, chemin Michoun. La paroisse de Saint-André fut érigée en 1964. Le 26 décembre 1965 fut inaugurée une chapelle provisoire de 300 places, qui servit de lieu de culte en attendant l'église paroissiale destinée à desservir le quartier de la Rose-raie. La nouvelle paroisse comptait, lors de sa création, 6 000 habitants.

André (rue St) — Nom proposé en 1947 pour le petit chemin de Soupetard.

Andrieu (St) — Croix située sur le chemin de Seysses à la fin du gardiage *entro a la crotz de Sant Andrieu*, au cadastre de 1478.

Anian (St) — Voir Saint-Agne.

Anne (chapelle Ste) — Après la démolition de l'église Saint-Jacques, dépendance de la cathédrale, on reconstruisit, en 1825, une chapelle orientée nord-sud, d'après les plans de l'architecte LAFFON, achevée en 1830. Le nom de Sainte-Anne venait de l'une des anciennes confréries de Saint-Etienne, qui avait son siège dans l'église Saint-Jacques disparue. Érigée en oratoire de secours par ordonnance du 10 janvier 1830, la chapelle Sainte-Anne servit d'annexe à la cathédrale pour la réunion de toutes les assemblées de confréries de filles, la célébration des mariages, les retraites de premières

communions, etc. qui ne pouvaient avoir lieu dans une église cathédrale à cause des offices capitulaires.

Anne (lavoir Ste) — 26, rue des Prés (1920).

Anne (rue ste) — CHALANDE 374 — Jusqu'en 1813, ce n'était qu'un passage vers la maison des chanoines de Saint-Etienne, d'où son nom de rue de la Chanoinie, avec toutes les variantes possibles : *Canongia, Canonorum...* Après la démolition de l'église Saint-Jacques, en 1812, la voie fut prolongée jusqu'à la porte Saint-Etienne. Toutes les parties non démolies, à l'ouest, étaient rattachées à la cathédrale. Sur le côté est, celui du rempart de la ville, démoli en 1809, furent construits quelques Hôtels particuliers. Au moment de la Révolution, c'était la rue du Cloître-Saint-Etienne. VERGNES proposa de l'appeler « rue des Contens » (!) mais on lui attribua le nom de rue « Palme ». Ce fut par la suite la rue Sainte-Anne, en raison de la nouvelle chapelle qu'elle desservait.

Anne (villa Ste) — Chemin de Limayrac (Mme TOURNAIRE, 1935).

Anne-Joseph (rue Ste) — Dite aussi « Sainte-Anne et Saint-Joseph » des prénoms des propriétaires du terrain. Nom de la rue Abbé-Sicard avant 1947. En 1914, on voulut l'appeler rue Léonce Couture. En 1947, on avait proposé le nom de rue de Dunkerque.

Antoine (chapelle St) — Prieuré de Saint-Antoine-de-Lézat, établi à proximité du Château Narbonnais, hors les murs et sur le territoire paroissial de Saint-Etienne, dès le XII^e siècle. Cette chapelle, et l'hospice joint (1196), semble avoir été le centre de la sauveté créée en 1115. Elle aurait été détruite en 1358 et transférée près de la place du Salin.

Antoine (hôtel St) — 21, rue Saint-Antoine-du-T (1950).

Antoine (Institution St) — 3, rue des Vases (Mlle GATIMEL, 1920).

Antoine (Moulin St) — Au Moulin du Château (XV^e siècle).

Antoine (« petit faubourg » St) — Idée lancée en 1973 par Edouard CASTEL pour créer, comme à Paris au faubourg Saint-Antoine, une rue spécialisée, « la rue des Meubles », Edouard CASTEL et ses deux fils Bruno et Didier assurant eux-mêmes 2 000 m², distribués entre les numéros : 5, 7, 9, 10, 16, de la rue Saint-Antoine.

Antoine (Port-St) — L'une des installations « portuaires » sur la Garonne, à l'emplacement du Moulin du Château, dit aussi Port de la Roquette. Ce port, en activité au XIV^e siècle, disparaît peu après. Au XVI^e siècle, les pariers du Moulin du Château en demandent la suppression définitive.

Antoine du Salin, ou de Lézat (chapelle St) — CHALANDE 102 — C'est l'établissement religieux du même nom, transféré à l'intérieur des remparts, vers 1358, non sans rencontrer l'opposition habituelle du chapitre de Saint-Etienne... La rue Pharaon qui les accueillit, en prit parfois le nom : *carr. Sancti Anthonii Lezati* (XIV^e siècle) puis rue Saint-Antoine-du-Salin (XVIII^e siècle). Quand les cordeliers de l'Isle-en-Dodon furent chassés de leur ville, en 1580, ils furent autorisés à s'installer à Toulouse et à occuper la chapelle et l'établissement (1586) qu'ils agrandirent en 1602 d'un immeuble voisin acquis par décret du 18 janvier, puis en 1656 de deux autres immeubles : l'église reconstruite, et le couvent réédifié. Les locaux religieux furent achetés en 1807 par les religieuses de la Charité-Notre-Dame appelées par le peuple « les religieuses du Sac » au temps où elles étaient logées dans une impasse. Elles consacrèrent leur chapelle de la rue Pharaon à saint François de Sales. Après leur disparition, à l'époque des lois laïques, le sanctuaire devint accessible au public grâce à la présence d'un chapelain, mais il reprit une vie beaucoup plus intense lorsque, à la suite de l'écroulement du clocher de la Dalbade, il fut appelé à remplacer provisoirement le grand édifice constituant le chef-lieu de la paroisse. Ce rôle terminé, nouvel abandon d'une dizaine d'années. En 1952, il allait renaître. Un mandement de Pie XII invita les évêques de la chrétienté à constituer, dans tous les pays où la guerre avait fait s'installer des réfugiés d'une autre nation, des paroisses nouvelles pour les besoins

spirituels de ces malheureux exilés. Il y avait à Toulouse beaucoup d'Espagnols connaissant assez mal notre langue et fort désorientés. Monseigneur SALIÈGE créa une paroisse espagnole avec juridiction sur toute la Haute-Garonne, et son choix se porta, pour la diriger, sur le révérend père lazariste BUHIGAS. Madrilène d'origine, mais il avait fait toutes ses études à Paris et avait à son actif une brillante carrière de professeur de lettres en France. L'église et ses dépendances étant propriété de la Ville, la municipalité avait bien voulu les tirer de la décrépitude dans laquelle elles se trouvaient plongées au moment où s'y installa la jeune paroisse. Il fallut refaire la toiture et la toilette intérieure, puis on s'attaqua au plancher quelque peu pourri, avec l'intention d'établir à sa place un dallage en ciment. C'est en démolissant ce plancher qu'on mit au jour un sol plus ancien formé par des dalles de pierre de dimensions très disparates, parmi lesquelles une vingtaine environ portaient des inscriptions et des dessins. Hélas ! le dallage en ciment a été coulé... sur les pierres tombales à nouveau disparues. L'église a reçu une décoration picturale, celle de l'abside est l'œuvre d'un maître de l'école espagnole contemporaine, Enrique REYSABAL, venu de Madrid à Toulouse pour broser ces quatre vigoureuses fresques : *Trinité, Assomption, Saint-Dominique, Thérèse d'Avila*.

Antoine-du-T (église, couvent St) — CHALANDE 415 — Il exista dans l'Isère, une ancienne abbaye de l'ordre de Saint-Augustin dite *Sanctus Anthonius de Mota*. Elle avait été fondée vers 1096 par un nommé GASCON, en reconnaissance de la guérison de son fils par ses prières à saint Antoine. C'est en ce lieu que prit naissance l'ordre de Saint-Antoine-de-Viennois, ordre hospitalier semblable aux hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (Malte). Pour se distinguer de ceux-ci, ils adoptèrent, portée sur leurs habits, la demi-croix de Malte, partagée horizontalement, ce qui donnait une sorte de tau grec, assimilé au T de l'alphabet latin. C'est pourquoi on les appela, à Toulouse, quand ils vinrent s'y installer vers 1270, les religieux de Saint-Antoine-du-T. Un accord avec le chapitre de Saint-Etienne leur permit d'édifier une chapelle (29 juin 1327). Ce fut la chapelle de Saint-Antoine-du-Prat-Montardy. Un procès avec

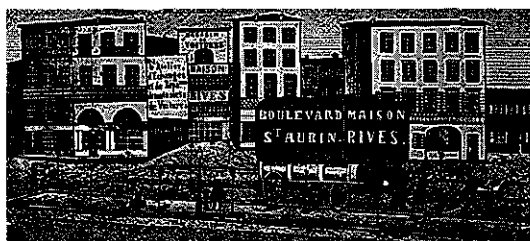
le chapitre de Saint-Etienne (1504), une dangereuse autorisation donnée aux pénitents Bleus d'utiliser cette chapelle (XVI^e siècle), les incessantes réclamations du Grand Commandeur de l'ordre de Saint-Antoine, la reconstruction en 1614, jalonnent la difficile existence de cette chapelle. Les Toulousains surnommèrent les religieux les « Théatins ». Les bâtiments sont aujourd'hui occupés par l'autorité militaire.

Antoine-du-T (rue St) — CHALANDE 419 — Elle n'a été constituée dans son développement actuel que sous le Premier Empire. Jusqu'à la Révolution ce ne fut que la voie du « prat Montardy », citée parfois par référence aux deux maisons religieuses qui la marquaient : les augustins de Saint-Georges et les religieux de Saint-Antoine, d'où les noms de rue Saint-Georges et rue Saint-Antoine. Sous la Révolution VERGNES propose le nom de rue de la Félicité. On inscrit au tableau de l'an II : rue Subsistances. Lorsqu'il fut question, en 1879, de placer le nom de Lakanal, le rapporteur ROZY proposa au Conseil municipal de l'octroyer à la rue Saint-Antoine-du-T « comme pouvant être utilement et très agréablement dénommée rue Lakanal ». Les motifs invoqués sont curieux : « C'est d'abord une dénomination baroque qui déroute une foule de gens ne voyant dans ce « T » isolé, que la première lettre du mot « thé » (plante), ou bien du mot « trou », ou bien du mot « taur », ou bien, enfin, du mot « temple ». Sa valeur historique est nulle, puisque cette lettre T ne fait que rappeler le mode de numération adopté pour classer les différents couvents de Saint-Antoine dans les provinces du Midi, en détachant successivement chacune des lettres du mot Antoine, pour l'accoler au mot tout entier. » Plus curieuse encore, est l'explication qu'apportait BRÉMOND, en 1854 : « Ce qui a fait ajouter un T au nom de Saint-Antoine, c'est la forme de l'édifice qui représente exactement un « T » ! » LAKANAL ayant trouvé plaque ailleurs, on revint à la charge contre Saint-Antoine et son T : le 16 février 1883 avec Louis BLANC et le 6 août 1888 avec l'abbé SICARD.

Sottisier — Les traditions ne se perdent pas très vite. Un relevé récent d'adresses postales nous a livré : rue Saint-Antoine-du-Thé, du Taur, du Touch et de Toulouse !

Antonin (rue St) — Ancien nom d'une partie de l'avenue Maurice-Hauriou.

Aubin (boulevard et rue St) — Ancien nom d'une partie du boulevard Carnot. En 1794, on avait donné à la rue Saint-Aubin le nom de rue l'Attention.



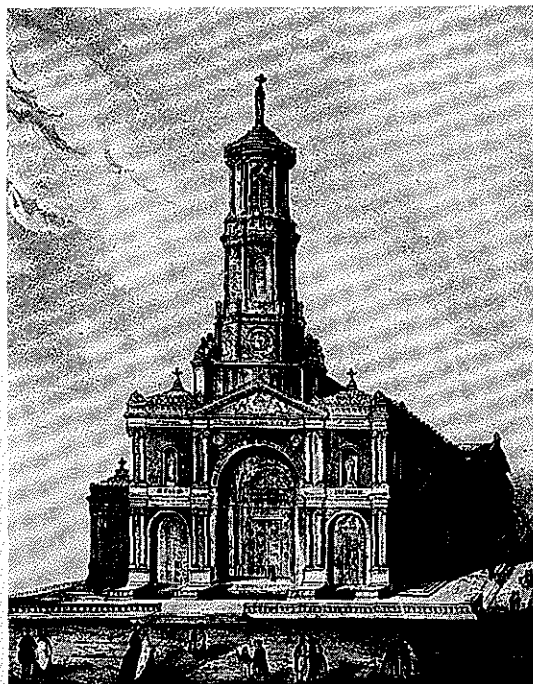
Aubin (café St) — 3, rue Maury (1933).

Aubin (chapelle, cimetière St) — Au XII^e siècle, diverses congrégations de religieux se formèrent, à vocation plus ou moins érémitique, toujours en vue d'une plus grande pénitence. A Toulouse, les frères ermites de la Pénitence de Jésus-Christ, qui suivaient la règle de saint Augustin, vinrent s'établir hors la porte Villeneuve, en 1262. Le 26 septembre, le chapitre de Saint-Etienne leur donna la permission de résider sur un territoire désigné comme un fief d'Arnaud Jourdain, et d'y créer un cimetière. Leur chapelle fut dédiée à saint Alby (*Albinus*, Aubin...) qui fut évêque d'Angers au VI^e siècle. Supprimée, en principe, par le Concile de Lyon en 1274, la congrégation des frères de la Pénitence continua d'exister à Toulouse jusque vers 1294. En 1295, le chapitre de Saint-Etienne prit possession de ses biens.

Le cimetière était situé sur le chemin de la Colombette. En 1780, il fut affecté à la sépulture des paroissiens de Saint-Etienne.

La chapelle était bâtie en brique. En 1667, le chapitre de Saint-Etienne la concéda aux prêtres du Séminaire de Caraman, pour y célébrer les offices, confesser et faire le catéchisme, mais non les fonctions curiales. En 1718, à la demande des habitants qui avaient souhaité l'érection en cure, on accorda un vicaire. Mise en vente sous la Révolution, elle fut démolie, et un aubergiste y fit bâtir un restaurant. Sur son emplacement fut bâti, plus tard, le théâtre des Nouveautés.

Aubin (école privée St) — 41, puis 41 bis, rue Riquet (1988). Succède à l'école primaire de filles et au CEG (1965).



Eglise paroissiale de Saint-Aubin.

Aubin (église, paroisse, cimetière St) — L'église Saint-Aubin a été commencée en 1847 (première pierre le 4 mars). Les travaux de creusement des cryptes et des importantes fondations, rencontrèrent un lieu d'inhumations antiques (urnes cinéraires et fragments de sarcophages). Il n'y a guère de rapport entre cette situation antique et le fait qu'un cimetière ait été établi à peu près au même lieu en 1780, désaffecté après 1840 quand fut créé le cimetière de Terre-Cabade. A l'origine de l'église, se place Prosper MONTELS, ex-secrétaire du maire de Toulouse, devenu prêtre. C'est sur un premier crédit de cent mille francs voté par le Conseil municipal qu'un concours put s'ouvrir le 9 novembre 1842 et ce sont les plans de Jean-Marie-Thérèse-Auguste DELORT qui furent retenus. Les premiers offices furent célébrés dans une église inachevée, le 30 octobre 1849. En 1955, l'idée souvent émise d'achever l'église (parvis et fronton) prit corps, sous la forme d'une Association des Amis de Saint-Aubin. On en profita pour mettre au goût du jour les installations intérieures. Toutes ces transformations furent inaugurées les 23 et 24 mars 1963. Seul le « lanternon »-clocher est resté sur le dessin primitif. Les cryptes répon-

daient à une intention bien particulière : accueillir les restes des morts du cimetière désaffecté, ceux du moins qui ne pouvaient être transférés à Terre-Cabade. Dès le 26 octobre 1848, ces restes humains y furent accueillis. On a, à vrai dire, un peu oublié cette première fonction. Sous l'Occupation d'abord, quand les Allemands transformèrent ces cryptes en dépôt d'armes et de munitions, et en logements, qu'ils détruisirent en août 1944. Les dégradations de l'occupant rendaient la situation préoccupante pour le père GAUDILLIÈRE qui s'en ouvrit aux autorités. Les pouvoirs publics accordèrent leur appui tandis que M. le Curé, les vicaires et des hommes de la paroisse n'hésitaient pas à prendre la pelle et la pioche. Quatre-vingts camions de démolitions furent évacués avant que soient terminés, en 1952, les aménagements de ces cryptes. Ainsi aménagées, les cryptes purent accueillir diverses manifestations dont des kermesses au programme alléchant :

- 10 heures : ouverture des stands et attractions ;
- 10 heures 30 : « mise en appétit », « pâtisseries »... de l'ambiance...

...

De quoi réveiller un mort !

Limites de la paroisse en 1920. Le côté droit des allées Jean-Jaurès (traversant le pont Riquet sur le canal), boulevard de la Gare (depuis la gare jusqu'au pont du Cimetière, limite constituée par la voie ferrée), allée du Cimetière, chemin de la Gloire, rue Solférino, petite rue Solférino, rue Sainte-Geneviève, rue la Providence, rue Tournante-de-Luppé, avenue Camille-Pujol, rue de Castres, pont de Guilleméry, rue du Pont-Guilleméry, place Dupuy, rue du Faubourg-Saint-Etienne (pour ces trois avenues, le côté droit seulement en allant du canal vers le centre de la ville), boulevard Carnot (jusqu'aux allées Jean-Jaurès).

Aubin (Grand hôtel St) — 22, boulevard Saint-Aubin (H. JOURDAN, 1890). Ancien hôtel Pierre PETIT.

Aubin (impasse et rue St) — Rue antérieure au XVII^e siècle, petite rue Saint-Aubin à l'origine, vers 1858 elle devient rue Traversière-Saint-Aubin. Impasse Saint-Aubin au XIX^e siècle, en 1927, on lui donne le nom de rue Saint-Aubin.

Aubin (passerelle St) — En 1977, la pose d'une multitubulaire des Télécommunications, traversant le Canal du Midi, a amené la création d'une passerelle pour piétons, derrière l'église Saint-Aubin.

Aubin (place St) — Sur cette place, chaque premier dimanche de juillet, se tenait la « baloche ». Le 8 février 1923 un Comité du Monument aux Morts pour la Patrie, du quartier Saint-Aubin s'étant formé, le Président BOUBE s'adressa au Conseil municipal pour que soit mis au concours un projet de décoration de la place Saint-Aubin, au moyen d'un square comportant rampes gazonnées, plantations de cèdres pyramidaux, grilles ou balustrades avec vases décoratifs et, pour couronner le tout, le Monument aux Morts. Le 25 octobre 1985, les pompiers vinrent « décoiffer » le monument d'une poubelle sacrilège et l'on se préoccupait du problème de stationnement et de passage des innombrables voitures...

Aubin (quartier St) — Au XVIII^e siècle, cette zone, plus rurale qu'urbaine, mais tout de même habitée, était quelque peu négligée. En 1777 parvint aux Capitouls la curieuse pétition dont voici l'essentiel : « Suppliant humblement les habitants... au quartier Saint-Aubin... pour détourner d'eux le malheur dont ils sont menacés... par la difficulté des chemins impraticables... qui découragent les médecins, chirurgiens, curés, vicaires, sages-femmes et autres... par crainte de trouver eux-mêmes la mort dans les précipices que forment les jardins... » « En 1973, l'ATRU (Association Toulousaine de Restauration Urbaine) s'est penchée sur ce quartier, victime de l'incohérence du développement urbain... agglomérat d'immeubles insalubres promis à la paupérisation... pour lutter contre la léprosité, l'insalubrité... de véritables taudis » (*la Dépêche*, 14 juillet 1973). A en regretter les précipices de jadis !

Aubin (rue des cimetières St) — Ancien nom de la rue d'Aubuisson. Le 22 juillet 1845, le Conseil municipal examine une pétition demandant son prolongement jusqu'au canal, et l'attribution du nom de rue de Castres.

Aubin (rue du Rempart-St) — Ancien nom de la rue Maurice-Fonvielle.

Aubin (rue neuve-St) — Ancien nom de la rue Labéda.

Aubin (rue Traversière-St) — Ancien nom de la rue Saint-Aubin.

Auby (*borda nova apelade de St*) — A Saint-Martin-du-Touch (1478).

Augustin (chapelle St) — L'ancienne chapelle de Sainte-Catherine, la quatrième à droite dans le chœur de la cathédrale Saint-Etienne, fut dédiée à saint Augustin, lors du rétablissement du culte, après la Révolution, en souvenir probablement des religieux augustins.

Augustin (impasse St) — Ancien nom de l'impasse de Revel pour laquelle on avait proposé, en 1947, impasse de l'Egalité.

Augustin (maison St) — Rue de la Gravette. Maison de retraite pour le clergé, fondée en 1923 par Mgr GERMAIN. Les religieuses de la Compassion en assurèrent le service et le docteur PUJOL fut le médecin de cette maison. Elle fut agrandie en 1935 et une nouvelle chapelle fut construite, bénie le 13 février. Devenue trop petite, nécessitant trop de réparations, elle fut remplacée en 1952 par un établissement construit à neuf, à côté de l'ancien (architecte CALLEBAT) et inauguré le 11 octobre.

Augustin (paroisse St) — Un décret de l'Assemblée nationale du 29 août 1791, créait deux nouvelles paroisses, celles de Saint-Exupère et de Saint-Augustin. Celle-ci recevait pour église les Grands Augustins (le Musée actuel) et un territoire découpé sur celui de Saint-Etienne considéré comme trop vaste. Le curé fut le père ROUAIX, ci-devant augustin, qui s'installe le 30 octobre 1791 et inaugure son registre paroissial le 3 novembre. Le registre GC. 405 des Archives Municipales conserve les baptêmes, mariages, divorces et décès de cette paroisse, jusqu'au 31 décembre 1792.

Augustin (religieux ermites de St) — Voir Augustins.

Augustin (rue St) — Ancien nom de la rue de la Brasserie.

Augustin (rue St) — Ancien nom de la rue du Sergent-Razat.

Augustine (rue Ste) — Voie tracée vers 1930 qui reçut ce nom vers 1935. Il n'existe pas, semble-t-il, de sainte Augustine. Sans doute s'agit-il de la femme ou de la fille du lotisseur. Il y a, toute voisine, une rue Sainte-Marie.

Aularye — Voir Eulalie.

Barbe (Collège Ste) — Voir Maguelonne.

Barbe (Ecole Ste) — Fondée le 27 novembre 1882 par l'abbé Pierre SOULE, aidé de sa sœur et de son beau-frère Jean MEDAN, 3, rue Joux-Aigues, on ignore la raison de ce vocable ; peut-être la proximité de la fête de la sainte (4 décembre), la déclaration d'ouverture officielle étant du 1^{er} décembre. Le 19 août 1912, l'école s'installe entre les rues Mirepoix et Gambetta (Hôtel de la Maleprade) et en octobre 1922, 2, rue Deville. Le 13 septembre 1929 un supérieur assumptionniste prend l'école en charge et le 4 octobre 1937, une nouvelle Sainte-Barbe s'ouvre dans des bâtiments neufs, 19, boulevard Armand-Duportal. On sait que les élèves de Sainte-Barbe recevaient un enseignement chrétien et un enseignement complémentaire, mais que pour toutes les matières, ils suivaient les cours du Lycée.

Barbe (église ou chapelle Ste) — 15, rue de la Dalbade. En 1661, elle abrite la confrérie des « Paulmiers » sous le vocable de sainte Barbe dont elle possède un os du bras et le voile dont elle fut couverte quand elle fut martyrisée. L'église de Sainte-Barbe, en mauvais état en 1660, connaît une vie active au XVIII^e siècle. C'est une possession du Grand Prieuré de l'ordre de Malte. Elle est dite aussi : Hôtel du Béarn. Bien national, elle est adjugée le 24 thermidor an IV (19 juin 1796) à SACAZE.

Barbe (hôtellerie Ste) — L'une des seize enseignes privilégiées en 1539.

Barbe (impasse Ste) — Ancien nom de la rue de la Fonderie.

Barthélemy (église ou chapelle et Capitoulat St) — CHALANDE 100 — Construite à l'intersection des rues du Vieux-Raisin et Souque d'Albigès (Nazareth), elle couvrait une surface de quatrevingt-treize toises neuf pouces (354 m²). Son entrée était vers la place du Salin. Elle comportait un petit clocher carré muni de trois cloches. Son origine est ancienne, antérieure au XIII^e siècle. Le 22 messidor an IV (10 juillet 1796), elle fut vendue à CORAIL. Elle fut démolie et, le 1^{er} juillet 1822, c'est la comtesse de LAFITE, née de CHALVET, qui en possède le sol. La rue de Languedoc en occupe tout l'emplacement. La chapelle a donné le nom au capitoulat de Saint-Barthélemy (voir Capitoulats).

Barthélemy (moulin St) — Nom de l'un des moulins du Château au XV^e siècle.

Barthélemy (place St) — Ancien nom d'une partie de la rue du Languedoc. Vers 1830, on voulait y construire une fontaine et un jardin...

Barthélemy (rue St) — Ancien nom d'une partie des rues du Languedoc et Nazareth.

Benoît (rue St) — Ancien nom de la rue Bégué-David.

Benoît (rue St) — Ancien nom de la rue Henry-Montaut.

Bernard (Collège St) — Il succéda à un hospice fondé en 1233 par l'abbé de GRANDSELVE, il devint collège réservé aux cisterciens. Les bâtiments, construits entre 1280 et 1294 étaient très vastes ; le moulon compris entre les rues Saint-Bernard, Pouzonville et Merly, limite assez bien le domaine de cet important collège. L'Hôtel dit d'Escalquens en marquait la limite septentrionale. Cet Hôtel, acquis par GRANDSELVE, puis par les moines de Cadouin, deviendra une chapelle qui abritera, de 1396 à 1455, le saint suaire, et servira après 1533 de chapelle au Collège ; supprimé à la Révolution, le Collège deviendra manufacture de faïences FOUQUE, puis le Collège Sainte-Marie-des-Jésuites. L'Ecole Saint-Jude occupe aujourd'hui une grande partie de l'ancien domaine.

Bernard (Institution St) — Rue Terre-Cabade (= rue Saint-Bertrand), (Abbé TAILLEFER, 1890).

Bernard (place St) — Ancien nom d'une partie de la place Saint-Sernin.

Bernard (rue St) — Petite ruelle tenant son nom du collège qu'elle longeait, pour laquelle VERGNES propose : rue des Affables, et le tableau de l'an II : rue l'Exactitude. Redressée et élargie vers 1880, elle mérita parfois le nom de « nouvelle » rue Saint-Bernard. Vers 1808, elle fut occasionnellement désignée : rue de la Fayencerie.

L'Auta de novembre 1942 eut raison de protester contre une fâcheuse construction édifiée « rue Saint-Bernard près de la Basilique Saint-Sernin sur les terrains qui furent autrefois le couvent des Bernardines, puis les ateliers des faïenciers FOUQUE, puis le Collège Sainte-Marie-des-Jésuites. On y a bâti sur la place un garage moderne et dans la rue une série de villas modern-style qui seraient charmantes dans un quartier neuf mais qui sont complètement déplacées à l'arrivée vers Saint-Sernin. Ce sont des poulets de la Saint-Jean à côté d'un aigle ».

Bernard (rue Traversière St) — Ancien nom de la rue Henri-Béraldi.

Bernard-Lapujade (impasse St) — Ancien nom de l'impasse Paul-Féval.

Bernard-Lapujade (rue St) — Ancien nom de la rue des Flandres.

Bertrand (rue St) — Partie d'un ancien chemin rural, dit chemin de Terre-Cabade, aligné vers 1866. En 1914, on l'appelle : rue Bertrand. Vers 1922 : rue Saint-Bertrand. Saint Bertrand, évêque de Comminges de 1083 à 1123. Bertrand était fils d'Aton, seigneur de l'Isle-Jourdain en Gascogne et de Gervaise, donc petit-fils du Comte de Toulouse, Guillaume TAILLEFER (décédé en 1037), cousin des comtes Guillaume IV, et Raymond IV de Saint-Gilles.

Blanche (rue Ste) — Depuis l'origine, vers 1885 : rue Sainte-Blanche. En 1914, on voulut lui donner le nom de rue Donna-Lombarda. Le

nom de Sainte-Blanche lui resta, en hommage, paraît-il, à Blanche de Castille, reine de France (1188-1252), et mère de Saint Louis, mais non... sainte ! La rue Sainte-Blanche a été classée dans le domaine communal le 8 avril 1936.

Bruno (résidence St) — 77, allée de Brienne.

Bruno (rue St) — Voie créée en 1878 entre le Canal de Brienne et la rue des Amidonniers. Saint Bruno (1035-1101) institua les Chartreux, ou... prénom du propriétaire ?

Caprais ou **Crapazy** (pré de St) — Ancien communal situé sur la rive droite de l'Hers sur la route d'Albi, dont la Ville se dessaisit le 13 décembre 1636 au profit d'un nommé TAILLEFER. C'est sur ce « pré » que se déroulait la fête populaire, dite Fête du Pré, pour la Saint-Caprais, le 20 octobre.

Bibl. — LAFFORGUE pp. 419-443.

Caprais (St) — Vocable de l'église de Croix-Daurade.

Carbes — Voir Scarbes.

Catherine (chapelle, hôpital) (Ste) — La petite chapelle Sainte-Catherine avait été fondée au début du XIII^e siècle, au faubourg Saint-Michel, à l'entrée de la rue de ce nom. Elle dépendait de l'abbesse de Longages qui désignait le prêtre de son choix ; le chapitre de Saint-Etienne intervenant ensuite pour conférer la cure. Trop voisine de l'église Saint-Michel, la petite chapelle n'eut jamais une très grande importance pour le public. Au XVIII^e siècle, elle est théoriquement régie par un « prieur » absentéiste, et sert de chapelle de catéchisme au clergé paroissial. Plusieurs confréries y avaient leur siège, notamment celle de Sainte-Croix, des radeliers et pagelleurs du Port-Garaud. Les religieux ayant abandonné le petit monastère joint à la chapelle, celui-ci fut transformé en hôpital qui fut spécialisé dans le soin des « rogneux », et personnes atteintes du mal de Naples (vérole). A la Révolution, les habitants du Port-Garaud réclamèrent en vain la conservation de la petite église ; elle fut entièrement démolie.

Catherine (Collège Ste) — CHALANDE 306 — 66, rue Gambetta, dit aussi Collège de Pampelune ou Pampelonne, il fut fondé en 1382 par le cardinal Pierre de SELVE de MONTERUC, évêque de Pampelune et neveu du pape Innocent VI, pour douze étudiants en droit dont six du diocèse de Limoges. Le 11 juin 1834, le sieur Vincent JOUVENOT, propriétaire de l'ancien Collège de Sainte-Catherine, demande l'autorisation de « reconstruire la façade de l'ancienne église de Sainte-Catherine, sinon de pratiquer deux ouvertures de magasin ainsi que deux fenêtres aux premier et deuxième étages... » Il est autorisé à reconstruire la façade en pierre ou matériaux sur l'alignement projeté (papier pré-imprimé : à la charge de badigeonner la façade de sa maison [mention rayée : en couleur paille ou gris de perle] et... de placer des latrines dans l'intérieur !...).

Catherine (faubourg ou *barry* Ste) — C'est le nom porté par la portion du faubourg Saint-Michel, proche de la chapelle Sainte-Catherine.

Catherine (grand-rue-Ste) — Ancien nom de la Grande-rue Saint-Michel.

Catherine (île Ste) — Sur la Garonne. Elle fut utilisée pour l'une des piles du pont Saint-Michel.

Catherine (petite rue Ste) — Ancien nom de la rue Notre-Dame.

Catherine (rue Ste) — Ancien nom de la rue Axel-Duboul.

Catherine (rue Ste) — Serait l'une des manières de désigner anciennement la rue Gambetta (d'après COPPOLANI).

Catherine (rue Ste) — Ancienne voie du faubourg Saint-Michel, liée à l'existence des chapelle et maison de ce nom. A la Révolution, VERGNES avait proposé : rue du Mérite ; au tableau de l'an II ce fut la rue La Force.

Catherine (rue Ste) — Nom proposé pour l'une des rues du lotissement BELY, route de Seysses, vers 1922, devenue rue Axel-Duboul.

Catherine-de-Sienne (monastère de Ste) — CHALANDE 431 — « Le cinquième jour du mois de mai 1599 a été rétabli le tiers ordre de Saint-Dominique et de Sainte-Catherine-de-Sienne, par les soins du père MICHAELIS, prieur des Frères prêcheurs de Toulouse, et ont pris l'habit le même jour.. Marie de COSTA... femme de M. de BORRET... » Celle-ci, conjointement avec son mari fit l'acquisition, en 1603, d'une maison et d'un jardin, rue Villeneuve, pour y construire le monastère qui fut consacré le 21 novembre 1611. On y adjoignit par la suite l'hôpital des Orphelines (1622) (voir ce mot). A la Révolution, il y avait vingt-sept religieuses qu'on appelait familièrement les « catherinettes ». La chapelle existait encore en 1859, dans l'immeuble n° 20, lors de la reconstruction de la rue, devenue Lafayette, avant le percement de la rue d'Alsace-Lorraine.

Cécile (cours, école libre de musique Ste) — 27, rue des Paradoux (Mlle VERGNES, 1905) puis 6, rue de Fleurance (1920).

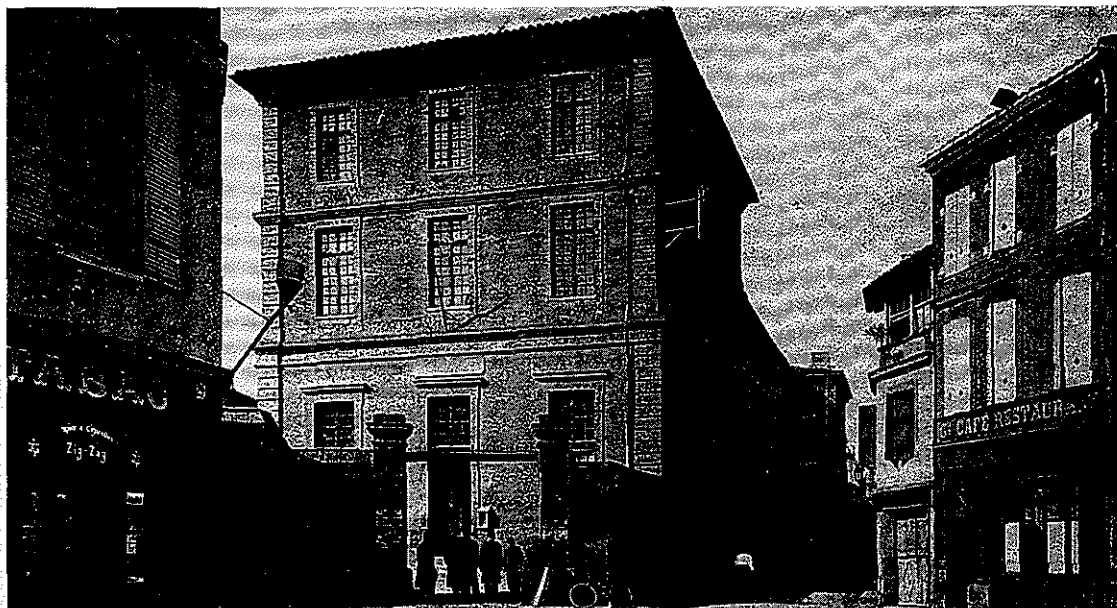
Cécile (place Ste) — Créée vers 1880. Une statue de sainte Cécile orne cette place. Elle a donné son nom à tout le quartier. Le dernier dimanche de juillet, la place accueillait la « baloché » des quartiers Sainte-Cécile, Saint-Jean et Cité Nouvelle.

Cécile (résidence Ste) — Rue Cuvier. Rue Sainte-Cécile (1975).

Cécile (rue Ste) — Ancien nom de la rue George-Sand.

Cécile (rue Ste) — Nom donné vers 1880 à une voie nouvelle à Saint-Cyprien. Classée le 1^{er} juin 1927, on décide de la prolonger jusqu'à la rue Fourcade, ce pourquoi la Ville achète, en 1928, la propriété ROUJA. En juillet 1936, après l'approbation du plan d'alignement du 30 mars 1935, M. BOURGOIN, propriétaire, est autorisé à acquérir une parcelle de terrain sur le « délaissé » de l'ancienne propriété ROUJA.

Charles (rue St) — C'est l'ancienne rue Lespinasse qui a pris son nom du Séminaire Saint-Charles. En 1881, on propose de la réunir aux rues Pouzonville et des Trois-Piliers, sous le nom collectif de rue Pouzonville.



La caserne Saint-Charles (aujourd'hui Lycée Technique Ozenne).

Charles (séminaire, puis caserne St) — Antoine de CALVET (voir ce nom) ayant acquis diverses maisons au quartier de Pouzonville, rue des Treize-Vents (rue Merly) les adapta au rôle de séminaire, établissement qu'il plaça sous le vocable du saint archevêque de Milan, Charles BORROMÉE, qui contribua à la réforme catholique. Le nouveau séminaire fut confirmé par lettres patentes de juin 1738, renouvelées en novembre 1741, enregistrées au Parlement le 3 avril 1742. Bien national sous la Révolution, il devint caserne dès l'an VII. En 1821, un régiment d'infanterie s'y trouve entassé. En 1842, on y loge les chasseurs à pied dits d'Orléans. Devenu caserne Clauzel, ce sera en 1949 le lycée Clauzel, annexe du Lycée Moderne et Technique de Jeune Filles du boulevard d'Arcole, devenu le Lycée Raymond-Naves. C'est aujourd'hui le Lycée Technique Ozenne.

Christol, Christophe, Christaud — Voir Cristol.

Christophe (auberge St) — 22, rue de la Fonderie (XVI^e siècle).

Christophe (chapelle, paroisse St) — 23, avenue Alain-Gerbault. Le 24 avril 1932, le plan d'une nouvelle chapelle était adopté. Le 9 juillet 1933

la nouvelle chapelle était inaugurée ; lors de la bénédiction on entendit le « Cantique populaire à saint Christophe », paroles et musique de l'abbé MATHIEU, ancien vicaire de la paroisse de Saint-François-Xavier, dont dépendait la nouvelle chapelle. Des quatrains entraînants recommandaient au légendaire et pacifique passeur de l'Enfant Jésus, de guider l'auto « qui dévore l'espace » et l'avion « qui déchire la nue »... En juillet 1936, on pouvait lire dans la *Semaine Catholique* : « C'est un fait : à mesure que les déplacements sont plus aisés, la dévotion au Protecteur des voyageurs et des sportsmen va croissant. Si nombreux sont ceux qui ont éprouvé le bienveillant secours du grand Passeur oriental ! Plus d'autos qu'on ne fasse bénir ; l'usage est général de voir, à l'avant des voitures d'élégantes et artistiques plaquettes représentant le bon géant... Tous les ans, au jour d'incidence, 25 juillet, et le dimanche qui suit — cette année le 26 — une bénédiction solennelle des autos, voitures, cycles a lieu devant la chapelle, après la messe de 9 heures 30. Vous qui comptez partir pour des randonnées estivales, vous, surtout, qui, tous les jours, prenez le volant pour aller à votre travail, à vos affaires, venez prier saint Christophe, placez-vous sous sa garde. Aucune Compagnie d'Assurances ne vaudra son appui tout-puissant. » La paroisse de Saint-Christophe,

créée autour de la chapelle, est limitée au sud, par les rues J-Tellier, du Mont-Dore, Fieux, la voie ferrée Toulouse-Auch, la place Emile-Male, et le champ de courses.

Christophe (moulin St) — Nom d'un moulin à parer, au Bazacle, au XIV^e siècle.

Cipre (St) — Désignation familière moderne et quelque peu argotique pour Saint-Cyprien ; on abrège, encore mieux : Saint-Cip !

Claire (Ecole Ste) — 25, rue de la Fonderie (1920).

Claire (église, paroisse Ste) — 206, avenue Raymond-Naves. Le 7 décembre 1958 eut lieu la bénédiction de la première pierre et des fondations d'une future église. A cette date « l'église Sainte-Claire est déjà en construction depuis le 15 septembre et les fondations sont terminées ». La « première pierre » portant une inscription commémorative va soutenir l'angle du porche. La consécration de l'église terminée eut lieu les 28 et 29 mai 1960. Un cortège de quarante voitures arriva en procession de Saint-François-d'Assise, apportant les reliques qui devaient être placées dans l'autel : reliques de saint Réparate, martyre, et de saint Gratus, ermite du diocèse de Rodez. L'église est l'œuvre de l'architecte P. FORT. Le territoire de cette paroisse a été prélevé sur celui de la paroisse Saint-François-d'Assise et ainsi limité : à l'est, par la rivière l'Hers. Au sud, par l'allée des Mûriers, prolongement de la rue de Limayrac. Au nord, par l'avenue Jean-Chaubet, numéros pairs, du numéro 121 à l'Hers. A l'ouest, par une ligne imaginaire partant du 124, avenue Chaubet, coin de la rue des Arbustes et du chemin Sansou, boulevard des Crêtes, jusqu'aux 121 et 98, de l'avenue de Castres. Les deux côtés des rues : Lescot, Tourmalet, Aubisque et chemin de Duroux, côté est.

Claire (impasse Ste) — Sur la rue de la Fonderie (plan 1847).

Claire (lotissement, résidence, rue Ste) — Le nom de la rue desservant le lotissement a été proposé le 29 mai 1972.

Claire (rue Ste) — Ancien nom de la rue de la Fonderie.

Claire (Ste) — Il y eut deux couvents de clarisses (voir ce mot) sous cette invocation et, pour les distinguer, on adjoint les discriminants : de la Porte, ou du Salin. Les clarisses de Saint-Cyprien furent le plus souvent qualifiées de « dames de la Porte ». Les unes et les autres, mais principalement celles du Salin, bénéficièrent du qualificatif bienveillant de « minorettes », *menoretas*, évoquant leur appartenance à l'ordre général des Frères mineurs de Saint-François, dont elles constituaient le « second ordre ». A la Révolution, le couvent du Salin compte trente-trois religieuses et possède les métairies de Layrac, Laboriette et Montfort à Saint-Martin-du-Touch. Le couvent du Salin devint la Fonderie de canons ; celui de la Porte fut absorbé par l'Hospice de la Grave.

Cloud (rue St) — Voir rue Cinq-Clous.

Criq (rue Traversière St) — Pour *Jean Criq*.

Cristol ou **Christaud** (rue St) — Ancien nom de la rue des Sabots.

Croix (*claux de*, église, faubourg Ste) — Ou *Sancta Crotz*. Voir Saint-Orens.

Croix (école secondaire catholique de filles, Institution Ste) — 53, puis 79, avenue Camille-Pujol. Marie L'HUILLIER de VILLENEUVE morte le 15 janvier 1650 avait passé toute sa petite enfance au couvent de l'abbaye de Longchamp près d'Auteuil. Son mariage ne fut pas heureux. Devenue veuve, elle eut le bonheur de voir saint François de Sales, à Paris, en 1618. Elle aussi pensait à cette forme d'apostolat auprès de la jeunesse féminine, jeunesse pauvre. En 1625 à Roye en Picardie, s'ouvrait une école primaire où enseignaient trois jeunes filles d'excellentes familles. C'est là que Marie de VILLENEUVE vint chercher les premières Filles de la Croix. La congrégation a connu un très beau développement : en 1950, cinq groupements en France, des maisons en Belgique, en Amérique, en Angleterre ; le groupement de Lavaur, avec sa maison mère dans cette ville, son noviciat à Verdalle (Tarn) et ses dix-neuf maisons dont les Institutions Sainte-Croix à Toulouse. Deux reli-

gieuses de la Croix de Lavaur sont à l'origine de l'établissement de l'avenue Camille-Pujol. Sœur Saint-Paul (Mlle ALQUIER) dirigeait l'École normale départementale de Cintegabelle, elle était aidée par sœur Sainte-Claire (Mlle CABROL). L'École normale ferma ses portes. Elles décidèrent donc de faire construire une nouvelle école sur les hauteurs de Bonheure. Mme ALQUIER qui, pendant un demi-siècle, s'appela sœur Saint-Paul, assura le prestige de cet établissement d'enseignement. Elle mourut à 85 ans, le 22 septembre 1925. Dès 1885, le nouvel établissement avait reçu quatre-vingts fillettes, toutes internes. Cent ans plus tard, l'École Sainte-Croix accueille cinq cent soixante élèves garçons et filles, du jardin d'enfants à la 3^e. L'école a connu quelques « aventures » au cours de ce siècle. En 1903, elle devient laïque. En 1906, elle est vendue (murs et mobilier) aux enchères publiques, mais est rachetée par M. FOUCHE qui baptise l'école « institution ». En 1914, elle est réquisitionnée, devient hôpital militaire, tandis que les religieuses deviennent infirmières. Nouvelle réquisition en 1940...

Croix (rue Ste) — Ancien nom de la rue René-Vaysse avant 1947. Ce nom avait été proposé dès 1866 par BRÉMOND pour cette voie sans nom au quartier des Capucins, à la Côte-Pavée de Montaudran, « parce que c'est en ce lieu que se tient la fête locale, le jour de Sainte-Croix ». La délibération municipale du 6 avril 1910 étudie la mise en état de cette voie privée. En 1914, on propose, en vain, de changer son nom de Sainte-Croix contre celui de rue Alphonse-

Jourdain.

Cyprien (St) — Le faubourg toulousain de la « rive gauche » porte le nom de Saint-Cyprien, *Sanctus Cyprianus* en latin, *sant Subra* en langue d'oc. De quel saint s'agit-il ? A n'en pas douter, de saint Cyprien ou Subran, abbé de Périgueux dont parle Grégoire de Tours. *Les Vies* des ermites Amandus et Sorus rapportent qu'il fut leur compagnon au temps de Clotaire I^{er} à *Genuliacus*. Il fut inséré au martyrologue par Adon. On n'a guère de détails sérieux sur sa vie. La commune de Saint-Cyprien en Dordogne lui doit son nom, c'est en ce lieu qu'il se retira, dans une solitude, près de la rivière, y construisant un ermitage, berceau de cette ville. Il mourut vers 586. Pourquoi son nom fut-il donné à ce terroir toulousain ? Il faut certainement évoquer la grande inondation du VI^e siècle qui détacha Saint-Cyprien de Toulouse, la Garonne changeant de cours, ruinant la plus grande partie des établissements antiques. Lorsque la vie reprit on chercha un patronage, et celui, tout contemporain, de saint Cyprien fut adopté. Tout commença par une *villa*. C'est encore ainsi qu'y est définie la présence humaine au XII^e siècle (1154, 1168...). Au XIV^e siècle, le nom a pris un sens plus général et l'habitat s'y maintiendra malgré d'incessantes inondations parfois dévastatrices. Le vieux faubourg Saint-Cyprien possède un « tissu urbain » très ancien, que les inondations n'ont guère modifié. Mais les voies publiques ont très souvent changé de nom. La liste alphabétique qui suit renvoie aux numéros du tableau des équivalences de dénomination pages 405 et 406.

- Arzac, 22-23.	- Dames de la Porte, 14.	- Laque, 24.	- Réclusane, 1.
- Aujol, 12.	- Darré, 15.	- Laganne, 34.	- République, 38.
- Ballouart, 36.	- Delherm, 35.	- Lange, 39.	- Saint-Cyprien, 4-38.
- Basse, 34.	- Dépôt de Mendicité, 14-15.	- Lojol, 12.	- St-Joseph-de-la-Grave, 13.
- Basse-du-cours, 34.	- Descuns, 9.	- Loménie, 38.	- Saint-Michel, 9-19.
- Bourdelle, 9.	- Dillon, 34-37.	- Magné (Marie), 32.	- Saint-Nicolas, 2-10.
- Bourgogne, 27.	- Estrapade, 1-17.	- Moines, 18.	- Sant-Subra, 10.
- Boutonniers, 12.	- Ferrière, 8.	- Monges, 18.	- Sarrazine, 12.
- Chairedon, 20.	- Feuillantines, 32.	- Navarre, 6-7.	- Taillefer, 29.
- Chayredon, 21.	- Feuillants, 31.	- Neuve, 3.	- Teinturiers, 26-29.
- Chapeau-Rouge, 7-8-19.	- Fîtte (Charles-de-), 36.	- Novarts, 7.	- Treille, 13.
- Constance, 9.	- Galache, 12.	- Olivier, 21.	- Trente-Sayes, 14.
- Corne, 5.	- Garonne, 36.	- Pelicier, 16-25.	- Triperie, 4.
- Coupafér, 29.	- Grande-rue, 1.	- Perge, 31.	- Tripiers, 3-6.
- Coupefer, 29-30.	- Grande-rue Saint-Nicolas, 2.	- Peyrolade, 32, 33.	- Tusaquet, Tussaet, etc., 31.
- Cours, 37.	- Guinguettes, 36.	- Piquemil, 13.	- Yacque, 24.
- Courte, 18.	- Herbe, 5-11.	- Pisselauque, 11.	- Vie, 25.
- Crucifix, 6.	- Jacquier (Maurice), 28.	- Pont-Vieil (h), 26-29.	- Viguerie, 3.
- Cugete, 5.	- Jardins, 30.	- Pont-Vieux, 26.	- Villenouvelle, 25.
- Cugette, 5.	- Lacque, 24.	- Quai-des-Ormes, 37.	
- Cujette, 5.	- Lafargue/Laforgue, 1.	- Quilmery, 11.	

TABLEAU DES ÉQUIVALENCES DE DÉNOMINATION

	Nom actuel	JOUVIN de ROCHEFORT (v. 1680)	DEZAUCHE 1789	1825	Autres noms
1	Rue Réclusane	La Gde Rue	La Gde Rue	Rue Réclusane	Estrapade Laforgue Lafargue
2	Grand-rue Saint-Nicolas			Grand-rue Saint-Nicolas	
3	Rue Viguerie	Rue Neuve	Rue Neuve	Rue des Tripiers	
4	Port Saint-Cyprien	Rue de la Triperie	Port Saint-Cyprien	Port Saint-Cyprien	
5	Rue Cujette	Rue Cugette	Rue Cugete	Rue Cugete	Rue de la Corne Rue Herbe ??
6	Rue du Crucifix	sans nom	sans nom	Rue Navarre	Rue des Tripiers
7	Rue des Novarts	De Navarre	De Navarre	Du Chapeau- Rouge	
8	Rue Ferrière	sans nom	sans nom	sans nom	Ferrière (1571)
9	Rue Bourdelle	sans nom		sans nom	Saint-Michel XIX ^e s. Constance Descuns
10	Rue San-Subra	Rue Saint-Nicolas	Rue Saint-Nicolas	Petite rue Saint-Nicolas	
11	Rue Quilmery	Quilmery	Quilmery	Quilmery	Quille Menut Pisselaque Herbe ??
12	Rue Amiral- Galache	Rue des Boutonniers	Rue des Boutonniers	Rue des Boutonniers	Rue de l'Aujol Lojol ?? de la Sarrazine ?
13	Rue Piquemil	Rue de la Treille	Rue de la Treille	Rue Saint- Joseph- de-la-Grave	
14	Impasse Dames- de-la-Porte	Rue Trente-Sayes	n'existe pas	Cul-de-sac du Dépôt de Mendicité	
15	Rue J.-Darré	n'existe pas	sans nom	Rue du Dépôt- de-Mendicité	
16	sans nom	n'existe pas	sans nom	rue Pelicier	
17	Estrapade ?	Place de l'Estrapade	sans nom	Estrapade (la même ??)	
18	Rue Courte	Rue du Chapeau- Rouge	Rue du Chapeau- Rouge	Rue Courte	1784 : ou des Moines (Monges)

Saint-Cyprien

	Nom actuel	JOUVIN de ROCHEFORT (v. 1680)	DEZAUCHE 1789	1825	Autres noms
19	Rue du Chapeau-Rouge	Saint-Michel	Saint-Michel	Saint-Michel	
20	Rue Chairedon	Chairedon ??	Chairedon ?	Chairedon	
21	Place Olivier	Place du Chayredon	Place Olivier	Place du Chayredon	
22	Rue Arzac			n'existe pas	
23	Place Arzac			n'existe pas	
24	Rue de la Laque	de la Laque	« de la Vacque »	de la Laque	
25	Rue J-Vie	de Pelicier	de Pelicier	rue Villenouvelle	En 1631 : rue de Villenouvelle
26	Rue du Pont-Vieux	du Pont-Vieilh	des Teinturiers !	du Pont-Vieux	
27	Rue de Bourgogne			n'existe pas	
28	Rue Maurice-Jacquier			n'existe pas	
29	Rue des Teinturiers	E. Teinturiers W. Coupefer	du Pont-Vieil Coupafer	Teinturiers	peut-être : Taillefer
30	Rue Coupefer	des Jardins	des Jardins	Coupefer	
31	Rue des Feuillants	des Feuillants	des Feuillants	des Feuillants	de la Perge-Tusaguet
32	Rue Marie-Magné	de Peyrolade	de Peyrolade	des Feuillantines	
33	Rue Peyrolade	porte de . . . du château de Peyrolade	de Peyrolade ??	Peyrolade	
34	Rue Laganne	Voir cours	Rue Dillon	Rue Basse-du-Cours	Rue Basse
35	Rue Dr-Delherm			n'existe pas	
36	Allée Charles-de-Fitte	n'existe pas	le Ballouart	nord : all. de Garonne sud : all. des Guinguettes	
37	Cours-Dillon	le Cours, dit quai des Ormes	Cours-Dillon	Cours-Dillon	
38	Rue de la République	n'existe pas	Rue de Loménie	Grande-rue Saint-Cyprien	
39	Place Lange	Sans nom	Sans nom	Sans nom	

Cyprien (cinéma St) — 5, avenue de la Patte-d'Oie (avenue Etienne-Billières) de 1921 à 1971.

Cyprien (faubourg, quartier St) — On a longtemps vanté l'aspect « typique » de Saint-Cyprien : *dé Sant Subra*, comme disaient les vrais Toulousains. La présence d'une forte colonie de *gitanos* aide beaucoup à en définir la « couleur »... Une définition bien agréable a été donnée au Conseil municipal le 11 juin 1874 : « Saint-Cyprien est la dernière étape où se repose l'émigrant campagnard qui aspire à devenir citadin. » Il n'y manque qu'une petite précision : cet émigrant est Gascon. Le patois parlé à Sant-Subra était tout proche de la langue gasconne et l'on admettait que la Gascogne s'arrêtait au Pont-Neuf : *La balotcho de Sant Subra* était... différente des autres. Elle se tenait sur la place « intérieure » le deuxième dimanche de juillet. Les habitants de Saint-Cyprien n'avaient pas de rivaux pour organiser de grandes fêtes populaires. Sous la Révolution, on voulut changer le nom du saint jugé indésirable. Le quai, la place, le port, entre les deux hôpitaux, reçurent le nom de la Patrie. La porte, la place « neuve » et l'ensemble du faubourg, devinrent : « de la République ». La grande rue seule en hérita.

Cyprien (gare St) — Créée en 1877, avec la ligne d'Auch, la gare Saint-Cyprien sert d'annexe à la gare Matabiau (débarquements spéciaux, garage de rames voyageurs, transbordements rail-route...). Le vaste espace dont dispose en ce lieu la SNCF autorise des projets de transformation et de modernisation. En juillet 1982, la rotonde d'entretien des machines à vapeur a été démolie.

Cyprien (grande-rue-St) — Ancien nom de la rue Saint-Nicolas, et de la rue de la République.

Cyprien (hôtel St) — Près de la gare Saint-Cyprien (CASTÈRES, 1905 ; RAMOND, 1920).

Cyprien (place extérieure St) — Ancien nom de la place Roguet.

Cyprien (porte, place intérieure St) — Cette belle réalisation du XVIII^e siècle reçut naturellement

le nom de son créateur : place de Loménie (1786). Comme tout le faubourg, elle fut baptisée place de la République, en l'an II. Désignée comme place « intérieure » pour se distinguer de la place « extérieure » (Roguet), elle fut aussi, au XIX^e siècle, place intérieure de Brienne, ou même, place Loménie-de-Brienne, jusqu'en 1931. La porte monumentale par laquelle elle s'ouvre vers « l'extérieur » (Charles-de-Fitte) est l'œuvre de Joseph-Marie de SAGET. Elle se compose de deux pavillons servant de guérites, surmontées de deux statues, œuvre de François LUCAS, représentant *Toulouse* et *Le Languedoc*. La foudre s'abattit un jour sur *Le Languedoc* et lui emporta le visage ! Une grille fermait autrefois cette monumentale porte.

Cyprien (rue des Cimetières, ou du Cimetière-St) — Voir Cimetière.

Cyprien (rue du Faubourg-St) — Ancien nom de la rue de la République.

Cyprien (rue Neuve-St) — Ancien nom de la rue de la République.

Cyr (hôtel St) — 1, rue Saint-Cyr (1950).

Cyr (Institution St) — 3, rue du May (Mlle SAINT-ANTONIN, 1913 ; Mme DUFFOUR, 1920).

Cyr (rue St) — CHALANDE 407 — C'est l'ancienne rue de la Tonne (voir ce nom), singulière évolution du mot : Anatomie. En 1875, on voulut faire disparaître ce nom. La rue avait été habitée quelques années auparavant, par des femmes de mauvaise vie. Comme il importe de faire disparaître tout ce qui pourrait perpétuer ce souvenir, on voulut lui donner le nom de saint Cyr. Il s'agit d'un jeune enfant (âgé de trois ans, a-t-on précisé !) et de sa mère sainte Julitte, martyrisée sous Dioclétien, pour avoir déclaré être chrétienne. Voici un récit de ce martyr : « Elle parut avec intrépidité devant le tyran, tenant son enfant entre ses bras. A toutes les questions qui lui furent adressées, elle ne répondit que par ces mots : « Je suis chrétienne. » Le juge ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf. A l'égard du jeune Cyr, le juge voulut qu'on le portât sur ses genoux. L'enfant étendait sans cesse ses mains

innocentes vers sa mère, et ne répondait aux caresses d'Alexandre que par des coups, des cris et des larmes ; lorsque sa mère disait : « Je suis chrétienne », Cyr répétait à son tour : « Je suis chrétien. » Le juge irrité le saisit alors par le pied et le jeta avec force par terre. Cette innocente victime expira bientôt baignée dans son sang. Julitte vit avec joie le martyr de son enfant. Les transports qu'elle ne pouvait contenir augmentèrent la fureur du tyran ; il ordonna qu'elle fût déchirée avec des ongles de fer et qu'on lui versât de la poix brûlante sur les pieds ; elle eut à la fin, la tête tranchée. » Vers la fin du IV^e siècle, des reliques de la mère et de l'enfant furent envoyées à Toulouse et furent précieusement conservées dans la basilique de Saint-Sernin, parmi les corps saints.

Denis, Danis (*clausu*, condamine, pech, *puech* St) — Lieu-dit, cité dès 1168. En 1458, il est dit *a bel Soleilh alias a Sant Danis*.

Denis (rue St) — Cette voie fut tracée vers 1860, quand fut créée la Prison Départementale, et servit de chemin de ronde. En 1885, les propriétaires veulent céder le sol à la Ville. Ils ont de bonnes raisons pour le faire : « Nous soussignés, habitants de la rue Saint-Denis, quartier du Busca (rue aboutissant, d'un côté, chemin du Busca, et de l'autre, Grande-rue Saint-Michel). Cette rue, entièrement construite, longe en partie les murs élevés des prisons. Les eaux, n'ayant ni courant ni issues, font de cette rue, pendant les saisons pluvieuses, un véritable bourbier et cloaque, ce qui rend nos habitations excessivement humides et insalubres, et pouvons même ajouter infectes. Cet état de choses, arrêtant tout commerce, nous porte un préjudice énorme, à tel point que les boulangers hésitent à nous porter le pain... Nos charges et contributions sont les mêmes que les propriétaires des immeubles de la place du Capitole et de l'intérieur de la ville, et nous n'avons rien en échange de toutes les faveurs et dépenses de toute nature que la Ville leur accorde. » Saint Denis, évêque de Paris, apôtre des Gaules au III^e siècle. Une légende veut qu'après avoir subi son martyre, par décollation, il se releva et porta sa tête. Ce nom fut particulièrement bien choisi pour côtoyer les prisons où se firent des exécutions capita-

les. La rue Robespierre est toute proche, autre guillotiné célèbre !

Dominique (rue neuve St) — Ancien nom de la rue Henri-Montaut.

Dominique (rue St) — Voie tracée vers 1886. Divers propriétaires proposèrent le sol à la Ville, en 1888. Le document compte douze signatures. Nouvelle offre en février 1896. En 1914, on voulut lui donner le nom de rue Raymond Lafage, proposition réitérée en 1927. Quand la rue Saint-Dominique du Busca fut débaptisée, on supprima la mention : des Chalets. Et, Toulouse n'eut qu'une seule rue pour honorer la mémoire du fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs.

Dominique des Chalets (rue St) — Ancien nom de la rue Saint-Dominique.

Elisabeth (Cours Ste) — 2, rue Deville (Mlle BOUIGUE, directrice, 1950).

Elisabeth (Institution, pension Ste) — 8, rue de la Hache (Mlle LANNES, 1913) ; puis 3, rue Joutx-Aigues (1933).

Eloi (Ateliers St) — Constructions métalliques, 8, boulevard de la Gare (1905) puis 33, rue Fricac (= rue Léo-Lagrange), (MERIC Frères, directeurs, 1920).

Eloi (rue St) — Voie tracée vers 1875. En 1877, elle devient Saint-Eloi. Vers 1890, on l'appelle rue de Paulo ou rue Saint-Eloi. En 1927, on lui donne le nom de rue Saint-Eloi. Elle a été classée le 10 mai 1933. Saint-Eloi, né près de Limoges, fut orfèvre et trésorier de Dagobert. Sa vie a été écrite par saint Ouen, mais la célèbre chanson du bon roi Dagobert, a fait plus pour sa popularité que les monuments mérovingiens.

Ephrem (rue St) — Cette voie a porté au cours du XIX^e siècle trois noms, souvent concomitants, pour tout ou partie de son tracé : rue des Frères ; rue Guépin ; rue Saint-Ephrem. De la fin de ce siècle à nos jours, ce fut uniquement la rue Saint-Ephrem, père de l'Eglise et écrivain syriaque commentateur de l'Écriture sainte. Sa fête est célébrée le 1^{er} février. C'est le même nom que le prénom Ephraïm, du poète MIKHAEL, né en 1866...

Epine (Ste) — La chapelle des confrères de la Sainte-Epine, au numéro 19 de la rue des Lois, est peu connue. En 1928, on pouvait lire dans *l'Auta* : « Bien rares étaient les Toulousains qui, l'année dernière encore, avaient eu l'occasion de visiter la petite chapelle des confrères de la Sainte-Epine. Ouverte quelques heures à peine, le vendredi, elle demeurait inconnue, ou presque. Tout récemment, elle a été mise à la disposition de l'« Association des Etudiants Catholiques » qui a véritablement tiré de l'oubli ce petit sanctuaire, très vénérable, cependant. Le 15 août 1804 se réunissaient sous sa direction douze laïques qui venaient de fonder la « Confrérie de la Sainte-Epine », sous la protection et le vocable de la Sainte-Epine donnée par saint Louis à l'abbaye de Saint-Sernin. Le promoteur en était l'abbé GARRIGOU. Les exercices de la confrérie se faisaient dans la chapelle des Carmélites, puis dans celle de la Compassion, mais « se gênant dans ce local », l'abbé GARRIGOU leur fit bâtir une chapelle dans les dépendances des Cordeliers.

Erembert (rue St) — Ancien nom de la rue Robert-Borios.

Erembert (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Croix (= rue Delacroix). « Saint Erembert fut le onzième évêque de Toulouse. »

Esprit (église et paroisse du St) — 2, rue de Saintonge. Nouvelle église paroissiale construite en 1965 par l'architecte GROSOIS (ateliers de MARIEN), inaugurée le 25 décembre. Elle contient sept cents places et dessert les cités de Bagatelle et de La Faourette.

Esprit (Hôpital du St) — En 1504, l'Hôtel-Dieu fut chargé de l'œuvre des Enfants Exposés, par la réunion de l'hôpital du Saint-Esprit, situé vis-à-vis la porte de l'église du Taur, qui était uniquement destiné à recevoir les Enfants Exposés, à les faire nourrir au lait, et ensuite les soigner et entretenir jusqu'à l'âge de sept ans.

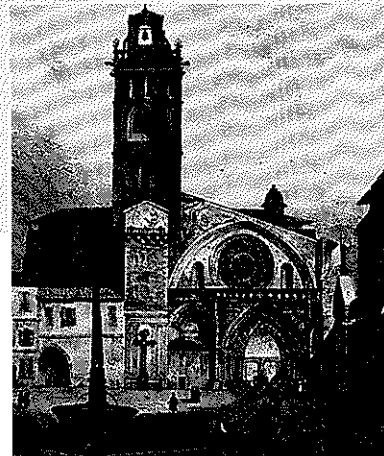
Esprit (moulin du St) — Nom de l'un des moulins du Bazacle, au XIV^e siècle.

Esprit (St) — « *Lospital del St-Spérit de la carr. dels Cotheliés...* » (1478).

Etienne (allées St) — Ancien nom des allées Forain-François-Verdier.

Etienne (bar St) — 5, rue Riguepels (1950).

Etienne (cathédrale St) — Il est à peu près certain que le site où elle fut construite a été habité, au moins au IV^e siècle. Lorsque la cité s'entoura de remparts, ce site y fut naturellement englobé, et c'est probablement ce qui justifie la forme ovoïde de l'enceinte et quelques anomalies dans son parcours oriental. Vers 1078, l'évêque Izarn fait édifier une nouvelle cathédrale dont il ne reste que quelques vestiges dans les murs. Cette cathédrale était accompagnée d'un cloître qui occupait la cour Saint-Anne, qui ne fut détruit qu'au XIX^e siècle. On a attribué au comte Raymond VI la reconstruction de cette cathédrale.



Cathédrale Saint-Etienne.

C'est la nef actuelle, large de 1924 m. L'évêque Bertrand de Lisle rêva d'une cathédrale comparable à Saint-Just de Narbonne, et entreprit la construction du chœur, sur un plan nouveau qui n'a été qu'amorcé, et de ce fait, le chœur ne se trouve pas dans le même axe. Les archevêques Pierre Du MOULIN, Bernard de ROUSERGUE et Jean d'ORLÉANS apportèrent modifications et compléments à cet ensemble surprenant. En 1609, un incendie détruit le chœur que Pierre LEVESVILLE reconstruit. Au XIX^e siècle, plusieurs tentatives furent faites pour « l'achèvement », notamment un plan élaboré en 1866, par Léopold PETIT. Le « dégagement », par destruction des maisons accolées à la cathédrale, a permis de créer le square Cardinal-Saliège.

L'histoire de la cathédrale Saint-Etienne est riche d'épisodes. Seule la Révolution bouleversa un temps la longue et constante tradition, en faisant de ce lieu sacré, le Temple de la Raison. La porte et la place Saint-Etienne prennent alors ce nom de « Raison ».

Etienne (CEG et école primaire catholique de garçons St) — 15, rue Bida (YRIGOYENBORDE, 1920 ; LITRE, 1934).

Etienne (CEG et école primaire de filles St) — 14, rue des Vases (1965).

Etienne (école St) — Rue de la Charité (1920).

Etienne (paroisse St) — La paroisse de la cathédrale était naturellement la plus importante, en territoire comme en population. Le chapitre la possédait de temps immémorial et c'est lui qui présentait le chapelain chargé de cure, à l'évêque. On connaît, parmi les plus anciens : Arnaldus Bartholomei (1283), Barth. de CURZE, Pierre de PRADINES et Rigaud DASSIER (1315). Ces chapelains ne donnaient pas toujours satisfaction à leurs ouailles, probablement en raison de la trop grande extension de la paroisse. Cela s'aggrava au début du XIV^e siècle, en raison du grand accroissement de peuple : on parla de 20 000 ou de 30 000 paroissiens ! Un bien gros troupeau pour un seul pasteur, d'autant qu'à l'intérieur du « claustrum » privilégié, tout autre établissement religieux que l'église paroissiale était interdit. Il fallut accepter, hors du « claustrum » mais sur la paroisse, divers ordres religieux : augustins (1310), Saint-Antoine de Viennois (1327). Vers 1328, on envisagea de scinder l'immense paroisse en quatre parties, mais l'effondrement démographique du milieu du siècle fit que ce projet n'aboutit pas, et la paroisse continua à s'étendre, de la rue Pharaon à l'Hers ! Il faudra attendre le XVIII^e siècle pour que la paroisse Saint-Michel soit détachée de ce territoire. Quand en 1791 la ville de Toulouse fut divisée en dix paroisses, on ne laissa que 10 015 habitants à Saint-Etienne, ramenée à des limites fixées de la porte Villeneuve à la rue Montardy, la rue Saint-Antoine-du-T, place Saint-Georges, rues Cantegril, des Augustins, Croix-Baragnon, place Rouaix, rue Bouquières, place Mage, rues Perchepinte, Donne-Coraille, place

Montgaillard, et au-dehors les anciennes limites dans la campagne.

L'expansion urbaine, au XIX^e siècle, fit se créer de nouvelles paroisses : Saint-Aubin, Saint-François d'Assise de Bonheure, Saint-Joseph. Limites paroissiales, au début de ce siècle :

- *Du côté de Saint-Aubin* : boulevard Carnot (numéros impairs jusqu'à l'extrémité de la rue du Rempart-Saint-Etienne), rue des Pénitents-Blancs, place des Blancs, rue Alexandre-Fourtanier (numéros pairs), place Saint-Georges (un côté et le retour) jusqu'à la rue de la Pomme et partie de celle-ci jusqu'à la rue Antonin-Mercier (confrontant Saint-Jérôme), côté de celle-ci longeant le Musée jusqu'à la rue des Tourneurs (confrontant la Daurade), un côté de celle-ci (numéros pairs) jusqu'à la place de la Trinité.

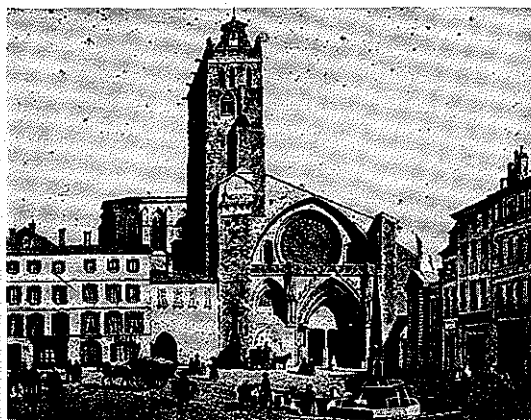
- *Du côté de la Dalbade* : rue de la Trinité (côté Yarz, numéros pairs), place de la Trinité, rue des Filatiers (numéros pairs), place des Carmes (sauf le côté de la Dalbade), rue Pharaon (numéros pairs, côté de Notre-Dame), place du Salin.

- *Du côté de Saint-Exupère* : Palais et Gendarmerie, allées Saint-Michel (anciens fossés) font la limite légale de la paroisse (par tolérance, les maisons ouvrant sur l'allée sont en fait abandonnées à Saint-Exupère), axe de la Grande-Allée jusqu'aux allées des Demoiselles, axe de celles-ci jusqu'au pont des Demoiselles (confrontant Saint-Joseph), de là, côté gauche du canal jusqu'à la passerelle des Soupirs.

- *Du côté de Bonheure* : passerelle des Soupirs, ruisseau de la Béarnaise, chemin de Montaudran (côté de Sainte-Marie-des-Champs), chemin de la Croix-Rouge, chemin du Coin-de-la-Moure (jusqu'à la rue Saint-Ephrem), chemin de Bataille (avant les casernes), rue de la Chapelle, mur du parc du Caousou jusqu'à la rue de l'Aqueduc et au pont du Chemin de fer.

- *Du côté de Saint-Aubin* : ligne du chemin de fer jusqu'à la route de Castres, rue du Faubourg-Guilheméry (numéros du Pont-Guilheméry, côté de la Halle), place Dupuy, la Halle et le côté sud, rue du Faubourg-Saint-Etienne (numéros pairs) jusqu'à l'entrée du boulevard Carnot (point de départ).

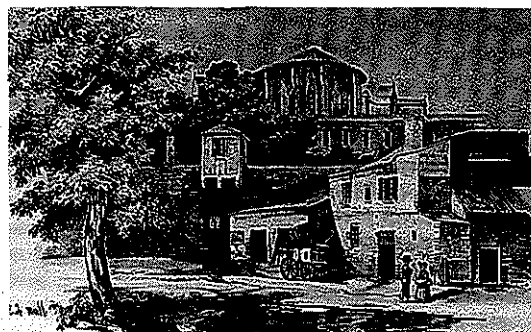
Etienne (place St) — CHALANDE 364 — Cette place, d'après les « fouilles » imposées en 1987 par la regrettable création d'un parking, serait



Place Saint-Etienne.

« moderne » et le premier pavé en galets de Garonne, daterait seulement du XVI^e siècle. Antérieurement, un cimetière « médiéval », succédant à une « carrière d'argile » exploitée par des potiers, assurait mal le « relais » avec l'habitat antique reconnu en ce lieu. Le cimetière redécouvert était connu (cimetière Notre-Dame, CHALANDE 366), ainsi que l'aqueduc de Guilheméry.

Etienne (rue du Faubourg-St) — Ancien nom de la rue des Frères-Lion.



Faubourg Saint-Etienne.

Etienne (rue du Foirail-St) — (= rue Bida). Voir Foirail.

Etienne (rue du Port-St) — Sur le Canal. Le service du Canal du Midi ayant créé, en 1925, un nouveau chemin de halage le long de la berge rive droite, entre le pont Montaudran et le pont Guilheméry, la voie publique dite Port Saint-Etienne n'offrit plus d'intérêt pour la navigation.

Le 6 février 1926, les Ponts et Chaussées demandent à la Ville de se charger de l'entretien de cette voie, très fréquentée, et dont le caractère urbain est incontestable. Une délibération du Conseil municipal du 12 octobre accepta ce transfert de jouissance.

Etienne (rue Porte-St) — Nom d'une ancienne rue absorbée dans la rue de Metz.

Etienne (rue St) — Ancien nom, du XVIII^e siècle au 30 novembre 1945, de la partie est de la rue Croix-Baragnon (voir ce nom).

Eulalie (moulin Ste) — Nom de l'un des moulins du Bazacle, au XIV^e siècle.

Eulalie (Ste) — *Sancta Aularia*. Vocable du couvent des PP. de la Merci (voir ce nom).

Ex (ciné St) — Pour Saint-Exupéry, 50, avenue Saint-Exupéry de 1964 à 1966.

Ex (résidence St) — 143, route de Blagnac, quartier des Sept-Deniers (AVI Immobilier, Jean SAINT-ANTONIN, 1986).

Expédit (rue St) — Nom donné officiellement en novembre 1937 à une voie nouvelle dans le prolongement de la rue Bessières, au lotissement PEYRE, quartier de Bonheure. En 1936, le lotissement avait présenté un premier projet qui fut rejeté par le Conseil municipal, en raison du tracé défectueux de la rue : « Il était inadmissible que cette rue, débouchant entre deux voies publiques très voisines, n'eût point son axe dans le prolongement direct de l'une d'elles, de préférence la plus proche, soit la rue Bessières, afin de faciliter la circulation générale. D'autre part, il paraissait tout indiqué de donner à la rue Saint-Expédit, ne mesurant que 117,50 m de longueur, un tracé rectiligne, alors que le plan primitif présentait deux alignements différents ». Le lotisseur ayant apporté les modifications souhaitées, la rue Saint-Expédit fut réalisée. Saint Expédit est considéré comme un « saint douteux » par les commissions liturgiques. Son existence est incertaine. Il est invoqué pour les causes urgentes.

Exupère (Collège St) — Ancien collège supprimé par l'édit de juillet 1551 et uni au collège de l'Esquile.

Exupère (école maternelle et école primaire de filles St) — 48, Grande-rue Saint-Michel (1965).

Exupère (école primaire catholique de garçons (St) — 4, rue du Sachet (1965). Dans les années trente, c'est l'École Saint-Joseph dirigée par le frère Isidore OF.

Exupère (église, paroisse St) — 33, allées Jules-Guesde. En 1791, le remodelage des paroisses entraîna la création d'une paroisse Saint-Exupère, dans l'église des Grands-Carmes (place des Carmes). Quand, le 6 juillet, on démembra la trop grande paroisse Saint-Etienne, les Carmes-Déchaussés furent affectés à la paroisse Saint-Michel, d'abord comme église paroissiale, puis, peu après, au titre d'« Oratoire ». Après la Révolution, quand fut officiellement rétablie la religion catholique (15 juillet 1801), l'église Saint-Michel était démolie et les Carmes-Déchaussés avaient servi d'entrepôt pour les salaisons de la marine. En 1806, l'archevêque PRIMAT obtint l'église des Carmes-Déchaussés. On faillit lui redonner son ancien vocable de Saint-Joseph mais c'est la paroisse Saint-Exupère qu'y fut établie. Par ailleurs, on projetait de créer une école vétérinaire aux anciens Carmes-Déchaussés. La paroisse Saint-Michel avait alors été transportée à l'église des Récollets et il y avait une grande rivalité entre le clergé de chacune de ces paroisses. Pour y mettre fin, on supprima Saint-Michel des Récollets, pour unir le titre paroissial à celui de Saint-Exupère, aux Carmes-Déchaussés ! D'où le double vocable Saint-Exupère Saint-Michel, porté par cette paroisse. Le premier vocable ayant tendance à être seul employé, et les nécessités financières ayant engagé deux paroisses à se joindre, par exemple pour publier le bulletin paroissial, les paroisses de Saint-Exupère/Saint-Michel, et de Saint-Joseph (Pont des Demoiselles) se sont associées. Comme Saint-Joseph prend adresse sur l'avenue Saint-Exupéry (l'aviateur), une sorte de symbiose est en train de s'opérer entre saint Exupère l'évêque, et Saint-Exupéry l'aviateur. Ne furent-ils pas tous deux attirés vers le ciel ? Limites de la paroisse en 1920 : la rive droite de la Garonne

(en amont du pont Saint-Michel), la rue de l'Eau, la descente du Port-Garaud, les allées Saint-Michel (Jules-Guesde), le Jardin des Plantes (jusqu'à la Grande-Allée), l'allée des Demoiselles, l'avenue Crampel, le boulevard du Sud (Delacourtie), le boulevard des Récollets (ligne prolongeant ce chemin de ronde dans l'île du Ramier). (Voir aussi Carmes-Déchaussés).

Exupère (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Sachet. « Cette voie étant rapprochée de l'église, devrait prendre le nom de rue Saint Exupère, patron de la paroisse, et le sixième évêque de Toulouse. »

Exupère (rue St) — Ancien nom de la rue Pasteur. En 1881, on proposa rue Olivier Maillard.

Exuperius (St) — *Apud sanctum Exsuperium, sanctum Superium...* terroir du gardiage au nord de la ville (capitoulat de Saint-Pierre) au XIV^e siècle.

Exupéry (avenue de St) — Nom donné le 5 mai 1955 à la partie de la route de Revel allant du pont des Demoiselles au carrefour de l'Ormeau. Antoine de SAINT-EXUPÉRY, fils de Jean-Marc, comte de SAINT-EXUPÉRY et de Marie de FONSCOLOMBE, est né à Lyon, place Bellecour, le 29 juin 1900. A douze ans, il reçut le baptême de l'air de VÉDRINES, devint sous-lieutenant, pilote de chasse, entra en 1926 à la Société Latécoère et fut nommé chef de l'escale de Cap Juby. En janvier 1931, il épousa Consuelo SUNCIN, veuve de GOMEZ-CARILLO. Il est mort le 31 juillet 1944, son avion probablement abattu par la chasse allemande, au large de la Corse. Écrivain, on lui doit *Courrier Sud* (1929), *Vol de nuit* (1931), *Terre des Hommes* (1939), *Le Petit Prince* (1943).

Exupéry (CET St) — 144, rue Dominique-Clos (1982).

Exupéry (résidence St) — 202, avenue de Saint-Exupéry (1972).

Famille (école secondaire catholique de filles de la Ste) — 17, rue du Général-Bourbaki, tenue par les sœurs de la Sainte-Famille (1965).

Famille (rue de la Ste) — La première partie, créée vers 1865, encore sans nom en 1866, reçoit son nom de rue Mioland en 1866 par BRÉMOND. La seconde partie reçoit dès son origine, vers 1880, le nom de rue de la Sainte-Famille. En 1886, la Ville en refuse le sol, offert en 1885 par la veuve HEUILLET, ainsi que celui de la rue Maignan, parce qu'elles n'appartiennent pas en totalité à la pétitionnaire. Vers 1905, la totalité de la rue prend le nom de rue de la Sainte-Famille. La communauté religieuse de ce nom (Sainte-Famille-de-Nazareth) fut appelée à Toulouse, en juin 1853, pour diriger une école de filles pauvres sur la paroisse des Minimes. Dès la première année, cent cinquante élèves fréquentèrent l'externat. Quelques années plus tard, un orphelinat-ouvroir fut établi dans l'ancien couvent des Minimes. En 1865, la sœur Marie-Arsène y apprend la dentelle à une trentaine de jeunes filles de huit à quinze ans. L'une d'elles, Bertrandine FALQUET, sera lauréate de l'« Exposition des Beaux-Arts », en 1865. On y apprenait « tout ce qu'il faut savoir pour régir un modeste ménage dans la prudence, le travail et l'économie ».

Félix (restaurant St) — 9, place Roguet (1950).

Félix (rue St) — Voie tracée vers 1865. BRÉMOND précise, en 1866, que le nom a été donné par le propriétaire du terrain et il souhaiterait qu'on lui donne le nom de l'abbé SICARD.

Ferréol (blanchisserie St) — 7, rue Saint-Ferréol (1949).

Ferréol (rue St) — Voie tracée en 1866. BRÉMOND avait proposé le nom de Saint-Féréol (*sic*) pour une nouvelle rue, de la rue des Potiers au port Saint-Sauveur. Il fut donné à une autre voie, la rue actuelle, et BRÉMOND précisait que « Saint-Ferréol appartient à l'histoire du Canal ». Ce n'est donc pas l'évêque saint Ferréol qui est ici honoré, mais le bassin alimentant le Canal du Midi !

Foy (Institution, puis CEG et école privée de filles Ste) — 19-21, rue Blanche-de-Castille (= rue Louis-Massé), (Madame LAGUE, 1920 ; Madame SEBAT, 1923). Fondée en 1862 par le curé RAVARY avec trois religieuses de la congré-

gation les Servantes de Marie, d'abord installées à l'ancien établissement des Champs-Élysées (voir ce nom), fermé depuis trois ans, les locaux nouvellement construits rue Blanche-de-Castille sont inaugurés à la rentrée de 1864, avec sept religieuses. En 1874, l'école est adoptée par la municipalité. En 1888, l'établissement groupait quatre cents élèves.

Foy (place et rue Ste) — Anciens noms de la place et de la rue Arago.

Francisco (Foyer San) — 92, route d'Espagne. Il a pris son nom d'un hôtel, transformé en foyer par l'Union Chrétienne des Jeunes Gens. Les aménagements furent terminés en 1962. Il est ouvert aux jeunes travailleurs de dix-sept à vingt-cinq ans qui reçoivent l'action éducative suppléant à celle de la famille, éloignée ou défaillante. Une extension était devenue nécessaire ; elle fut réalisée et terminée le 4 novembre 1974, avec inauguration solennelle le 8 mars 1975 (J. CHAVANON, directeur).

François (logis St) — C'est l'une des seize enseignes privilégiées citée en 1539.

François (résidence St) — 14, rue Blanchard (SMCI, 1985).

François (sœurs du Tiers-Ordre-de-St) — Voir Tiercerettes.

François à Saint-Subra (logis à l'enseigne de St) — XVIII^e siècle.

François-d'Assise (église, paroisse St) — 37, avenue Raymond-Naves. Construite par les paroissiens en 1876, elle est restée leur propriété. Elle n'appartient pas à la Ville. Son fondateur, l'abbé DELPY est mort en 1906, la laissant inachevée (voir à son nom). En 1976, des travaux urgents ont été réalisés aux frais des paroissiens, qui, par le même procédé, avaient bâti un « Centre paroissial » de trente millions (anciens francs). L'église du Poverello est vraiment une église pauvre. En 1936, une haute croix de pierre blanche avait été dressée au faite de la façade provisoire. De ce sommet la croix domine Toulouse. Éclairée la nuit, elle donna l'occasion, le soir de Noël 1936, d'une brève

allocution du curé de la paroisse, qui rappela « qu'à la même heure, par toute la ville, les salles de joie, folles de matérialisme lourd, d'utilitarisme outrancier, appelaient de toute la violence de leurs enseignes lumineuses une clientèle empressée et non moins obstinée à oublier son âme ». Un autre événement paroissial fut, le 29 décembre 1938, l'intronisation de la relique de sainte Lucie de Syracuse, vierge et martyre et la bénédiction de sa statue, œuvre de Joseph ANDRAU. Spécialement invoquée contre les maux d'yeux, sainte Lucie est la patronne des couturières. Les limites de la paroisse en 1920 sont comprises entre le chemin de la Gloire, la petite rue Solférino, la rue de la Providence, la rue des Roses, la rue Jonquières, la rue Tournante-de-Luppé, l'avenue Camille-Pujol (limitée de ce côté par la ligne de chemin de fer), et passant derrière la rue de la Chapelle, la rue de Boussac, la petite rue de Bataille, la rue Belle-Paule, la rue Sirol, la rue Beauséjour et limitée par le chemin de Limayrac.

François-de-Paule (église, paroisse St) — 22, rue Bourbaki. C'est le vocable de l'église dite « des Minimes ». Limites en 1920 : la paroisse de Saint-François-de-Paule est comprise dans ce quadrilatère formé par le Canal du Midi, du chemin de Négreneys aux Ponts-Jumeaux ; le Canal Latéral jusqu'à l'intersection d'une ligne venue du château Ancely ; le prolongement de cette ligne jusqu'à la croix du quartier des Cocus, et le chemin de Négreneys depuis cette croix jusqu'au Canal du Midi. (Voir Minimes).

François-de-Paule (logis St) — Cité en 1634.

François-de-Paule (rue St) — Ancien nom d'une partie de la rue de la Sainte-Famille.

François-de-Saint-Michel (logis à l'enseigne de St) — Tenu par Jean DUCLOS en 1714.

François-de-Sales (église ou chapelle de St) — 20, rue Pharaon. C'est le vocable de la chapelle des religieuses de Notre-Dame, pendant le XIX^e siècle, quand elles occupèrent l'ancienne église de Saint-Antoine du Salin (voir ce nom).

François-Xavier (école privée de filles St) — 163, avenue de Muret (1965).

François-Xavier (église et paroisse St) — L'accroissement de la population dans le quartier de la Croix-de-Pierre fut tel, que vers 1850, l'érection d'une nouvelle église apparut nécessaire. La première pierre fut posée le 29 août 1852. Elle fut construite sur les plans de l'architecte RAYNAUD, mais les travaux n'avancèrent que très lentement. L'inondation de 1875 renversa les premières assises. DIEULAFOY reprit la construction en style « ogival ». La haute nef, les collatéraux et l'abside furent voûtés, mais le porche et le clocher restaient à bâtir. Limites de la paroisse vers 1920 : la paroisse comprend l'espace renfermé entre la rive gauche de la Garonne depuis le pont Saint-Michel au pont d'Empalot et les rues Sainte-Lucie, Gazagne, de Cugnaux et la route de Saint-Simon jusqu'au château du Mirail inclus. Elle est bornée par les paroisses de Saint-Nicolas, du Sacré-Cœur, de Lardenne et de Lafourquette.

Front (Collège St) — Dit de Périgord. Fondé en 1360 par le Cardinal Elie de TALLEYRAND-PÉRICORD, évêque d'Albi, pour vingt étudiants boursiers et quatre chapelains. Il acquit pour ce faire la maison et la tour, dite de MAURAN. L'établissement était fort riche. En 1375, Grégoire XI le développa. Supprimé à la Révolution, il devint par la suite le Séminaire, puis Bibliothèque Universitaire et dépendances de l'Université. Saint Front fut le premier évêque de Périgueux. Sa fête se célébrait le 25 octobre.

Gabriel (rue St) — Voie créée en 1870. Le 29 septembre 1874, MUREL, propriétaire du sol, offre de le céder gratuitement à la Ville. Le 30 décembre 1904, la rue est toujours une voie privée dont il importe d'assurer la viabilité. De 1907 à 1933, elle porta aussi le nom de rue de la Vinaigrerie. L'incendie qui, toute la journée du 31 août 1932 ravagea la fabrique de chaussures, est resté longtemps dans toutes les mémoires.

Gaudens (hôtel St) — 5, puis 7, boulevard Bon-repos (SAUX, 1905 ; DANIEL, 1920 ; DUPUY, 1933).

Gaudens (rue de St) — Nom donné en 1957 à une voie nouvelle dans le lotissement des Ponts-et-Chaussées.

Geneviève (petite rue Ste) — Ancien nom de la rue Subleyràs.

Geneviève (place et rue Ste) — Nom donné vers 1870 à une voie nouvelle. Le 23 août 1879, on décide d'y installer trois lampes à pétrole. Dès 1924 sont commencés les travaux de prolongation de la rue, et la création de la place, sur le lotissement de Mme BONSIRVEN.

Geneviève (rue Traversière-Ste) — Ancien nom parfois donné au cul-de-sac Solférino (= rue Lagrenée).

Geniès (Hôtel de St) — 28, rue de la Pomme. Peu remarqué jusqu'en 1928 où son propriétaire, le maître imprimeur Henri CLEDER, fit restaurer la façade ; cet Hôtel semble avoir été édifié vers 1680 par le Capitoul Guillaume de SAINT-GENIÈS.

Georges (café St) — 15, place Saint-Georges (1950).

Georges (église St) — Une église de fondation très ancienne exista au milieu de la petite place Montaygon, une église dédiée à saint Georges. Démolie au début du XVI^e siècle, elle fut reconstruite à l'angle de la rue Saint-Antoine-du-T, sur un terrain qui appartenait à l'hôpital de Notre-Dame-du-Puy. Les travaux s'échelonnèrent de 1512 à 1520, complétés par le clocher (1527) et la décoration intérieure (retables 1534).

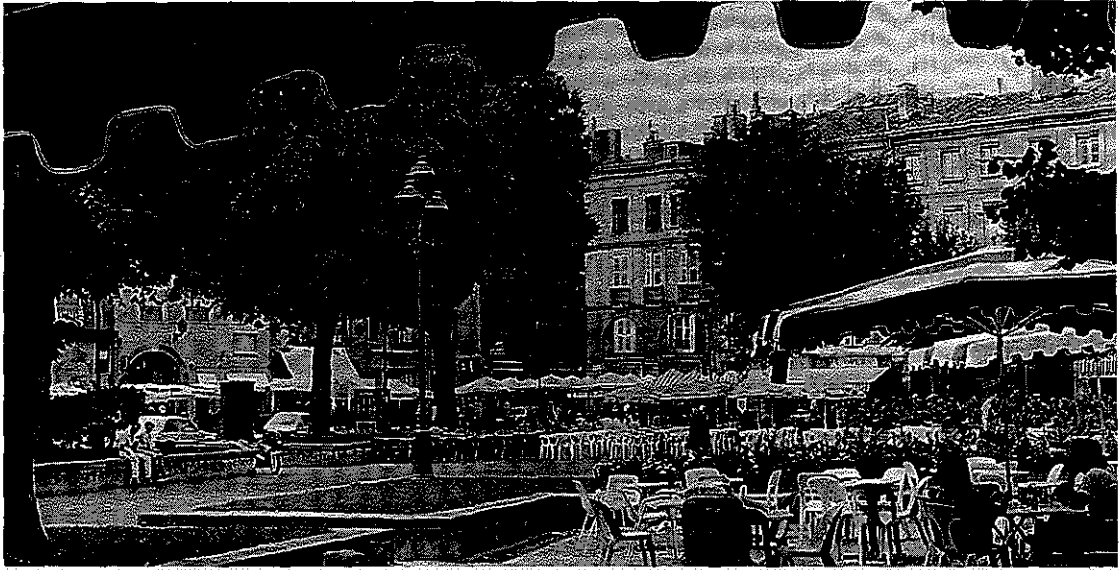
Georges (hôtel St) — 1, rue Deffes (Mlle JUNQUET, 1950).

Georges (logis à l'enseigne de St) — Rue des Puits-Clos (1420).

Georges (moulin de St) — Nom de l'un des moulins du Bazacle au XIV^e siècle.

Georges (place St) — CHALANDE 381 — L'antique *planum montis Aygonis* devint, dès le XIV^e siècle, la place Saint-Georges, du nom de la chapelle de ce vocable. Un marché y exista, très anciennement, et après bien des vicissitudes, y existe toujours. On l'appela le marché des proxénètes, ceux-ci étant les revendeurs de friperies, en quelque sorte des brocanteurs. Ce fut aussi

un lieu de prédication (le célèbre cordelier Thomas ILLYRICUS en 1518). Mais, la triste célébrité de la place lui vint de l'échafaud et du pilori où se firent tant d'exécutions, dont la plus retentissante fut celle de Jean CALAS, le 10 mai 1762. C'est pourquoi, sous la Révolution, VERGNES voulut qu'on appelle ce lieu : place du malheureux Calas, ce que le tableau de l'an II simplifia en : place Calas. En 1826 et 1827 furent élaborés des projets de fontaines. Le projet VITRY, transformé, devint... la Colonne de la place Dupuy ! Le piédestal ayant été construit place Saint-Georges, on se préoccupa de lui donner une nouvelle affectation. Il en résulta le monument à sainte Germaine. Une statue par FALGUIÈRE, dans un baldaquin réalisé par Paul PUJOL, resta quatre ans. Objet d'un violent conflit entre les catholiques et la Municipalité, ce monument fut démoli, la statue enlevée dans la nuit du 8 juillet 1881. Sainte Germaine est aujourd'hui dans « son » église, avenue de l'URSS. Sainte Germaine vaincue, restait à abattre... le nom même de la place : saint Georges. Le Conseil municipal s'y employa. Le 20 mai 1882, le conseiller ROUMENS propose, « pour rendre hommage à une de nos gloires, au littérateur, au savant », que cette place soit appelée dorénavant place Voltaire. Le 21 février c'est le conseiller GOUJAT qui tente de persuader ses collègues : « Si ma mémoire est fidèle, je crois qu'à une de nos précédentes sessions de droit un de nos honorables collègues a fait la proposition de changer le nom de la place Saint-Georges en celui de place Jean-Calas, en mémoire et souvenir de ce martyr du fanatisme catholique qui, bien qu'innocent, mais accusé par les pénitents blancs d'alors, fut roué vif sur cette place, le 9 mars 1762. Plusieurs de nos rues et places portent encore aujourd'hui les noms maudits qui rappellent à la génération actuelle les misères, les souffrances et les tortures de toutes sortes dont nos pères étaient les victimes de la part de ces enfroqués. Je citerai, entre autres, la rue de l'Inquisition, celles des Pénitents de n'importe quelle couleur ; en un mot je propose au Conseil de voter le changement immédiat du nom de toute place et rue dont la dénomination rappelle, de loin ou de près, les misères du peuple. Que penser également de la dénomination de la rue de Rémusat, à la place de l'antique dénomination de rue Mata-



Place Saint-Georges.

biau ? Ces noms sentent encore le froc, le soufre et le fagot. » Un « renvoi à la Commission » termina ce débat. Saint Georges, qui avait vaincu le dragon, parvint à vaincre le Conseil municipal de Toulouse.

Georges (rue St) — Ancien nom de la rue Paul-Vidal.

Georges (rue Traversière-St) — Ancien nom de la rue Louis-Deffes que l'on proposa, en 1881, d'appeler rue Mathelin, en 1910, rue Henry-Russell et, en 1914, rue Marc-Arcis, lesquels n'eurent pas plus de chance que Maran proposé par BRÉMOND dès 1854 : c'est Louis Deffes qui l'emporta !

Géraud (église et capitoulat St) — CHALANDE 217 — En 1930, on se souvenait encore de l'ancien affenage, au numéro 8 de la place Esquirol d'où partaient des diligences pour la Gascogne. Une retombée de voûte gothique constituait le dernier reste de la chapelle Saint-Géraud, mentionnée dès 1187. C'était un prieuré de Saint-Géraud, d'Aurillac. CHALANDE rappelle qu'en 1343 elle était fort délabrée, « mais peu avant 1470, elle s'effondra complètement ». La véri-

table cause, c'est qu'elle fut en partie détruite lors de l'incendie de 1463. La reconstruction se fit par un bail du 2 avril 1471. En 1593, l'édifice menace de tomber en ruine. Désaffectée sous la Révolution, elle fut rendue au culte. A nouveau désaffectée, elle devint propriété communale en 1815, et détruite en 1846, pour l'agrandissement de la place. Associée à la chapelle Saint-Pierre (voir ce nom), l'église Saint-Géraud donna son nom à l'un des capitoulat dit de la Pierre, et dont la désignation complète était : *partita sancti Petri Sanctique Gerald de Petra*. L'essor du marché de la Pierre amena le vocable simplifié : le Capitoulat de la Pierre. Ce sont les amendes perçues sur les fraudeurs de ce marché de la Pierre qui servaient à entretenir la lampe qui brûlait nuit et jour dans la chapelle. Ce qui fit naître, assure-t-on, plusieurs expressions proverbiales populaires. A celui soupçonné de fraude, on disait, « *s'en fara l'oli de Sant Guiraut* » (il s'en fera l'huile [de la lampe] de Saint-Géraud). A tel autre, envisageant une dépense coûteuse, « *aco's l'oli de Sant-Guiraut* » (c'est l'huile de Saint-Géraud).

Géraud (impasse St) — CHALANDE 220 — Ce cul-de-sac communiquait anciennement avec la rue des Tourneurs et portait le nom de ruelle

de la Véronique, puis au XIX^e siècle, ce fut l'impasse Palaminy en raison de l'Hôtel appartenant à cette famille (voir Palaminy). Quand fut construit le marché couvert, en 1869, ce fut tout simplement l'impasse Saint-Géraud, en souvenir de la chapelle disparue.

Géraud (place et rue St) — Ancien nom de la partie nord de la place Esquirol.

Germain (St) — Ainsi peut-on traduire le *clausum* ou *podium sancti Germani*, mentionné dans la seconde moitié du XII^e siècle, dans le gardiage.

Germaine (A Ste) — Encadrements, imagerie religieuse, photographie, statuaire, 26, place Saint-Georges (Candido NEGRI, 1905).

Germaine (chapelle Sainte) — La cinquième chapelle à droite dans le chœur de la cathédrale Saint-Etienne, à l'origine dédiée à saint Nicolas, puis au XVI^e siècle à saint Alexis (fondation d'un obit par le chanoine Alexis DUBREIL), fut dédiée à saint François de Paule après la Révolution. Après la canonisation de la bergère de Pibrac, la cathédrale désirant lui rendre hommage lui donna cette chapelle ; grâce aux libéralités de Mlle de CANTALAUZE, elle fut décorée par Bernard BENEZET.

Germaine (chapelle Ste) — Route de Saint-Simon (1980).

Germaine (chapelle, église, paroisse Ste) — Le chanoine BARTHIER fut le principal animateur du culte de sainte Germaine, la bergère de Pibrac. Après lui avoir dédié son orphelinat de la rue des Trente-Six-Ponts, et sentant l'heure du triomphe, la canonisation, toute proche, le chanoine s'élança avec enthousiasme dans une nouvelle entreprise : construire une chapelle en son honneur. Ce projet fut plus que favorablement accueilli par l'archevêque : il fut jugé trop timide. C'était une grande église qu'il fallait construire, capable de recevoir les foules... Un terrain tout à fait propice se trouvait libre aux confins de la paroisse Saint-Exupère, sur une partie du domaine récemment morcelé dépendant du château du Busca. Un quartier nouveau commençait à s'y créer. Quand arrivèrent les

grandes fêtes de la canonisation, en 1867, le projet était bien au point. On n'avait rien négligé, pas même les noms à donner aux voies nouvelles qu'on devait tracer au Busca, désormais appelé « Faubourg Sainte-Germaine ». On avait opté pour les rues Grégoire-XVI, Pie IX, d'Astros, Mioland, Estrade et Desprez. On se mit à l'œuvre en mars 1870. Par ailleurs, les bienfaiteurs étaient régulièrement convoqués à l'orphelinat de la rue des Trente-six-Ponts autour de la statue déjà donnée par M. VIREBENT. Une neuvaine, entreprise pour la réussite du projet, se fit à la surprise générale sur le lieu même de la future église, au milieu des tas de terre des fondations ! Il faut convenir que l'année 1870 ne fut pas particulièrement favorable à des entreprises de cet ordre... Interrompus, les travaux ne reprurent qu'après plus d'un an. Hélas ! il en naquit une « chapelle provisoire », de dimensions fort modestes, sans aucun rapport avec le grandiose projet initial. Le chanoine BARTHIER, qui ne renonçait pas à son idée, y assura la messe tous les dimanches jusqu'à sa mort en octobre 1874. Entre-temps, un autre projet était venu tout compromettre : celui d'édifier une statue monumentale de sainte Germaine sur une place publique de Toulouse. L'engouement du public pour cette idée neuve fut tel que quinze mille souscripteurs se déclarèrent en peu de temps. Certains fâcheux proposaient bien que ces crédits soient affectés en priorité au projet d'église du Busca, mais ils ne furent pas entendus. En 1875, l'œuvre bien connue de FALGUIÈRE et de PUJOL fut édiflée sur la place Saint-Georges. On sait l'explosion de passions déchaînées par ce monument jugé « clérical », le « déboulonnement » de la statue en 1881 et son transport dans les caves du Musée... Le 3 mars 1890, le cardinal DESPREZ écrivait au curé de Saint-Exupère : « Les habitants de l'allée Saint-Agne et du faubourg qui en dépend se trouvent séparés de votre église de plusieurs kilomètres. Il faut construire une chapelle de secours qui puisse devenir bientôt le centre d'une nouvelle paroisse... Les églises sont des forteresses qu'on ne saurait trop multiplier.. Vous dédierez la chapelle à la pieuse bergère de Pibrac : Toulouse la Sainte lui doit mieux qu'une place et qu'une statue. Il faut à la proscrire d'hier, une église paroissiale où elle soit tout à fait chez elle... » L'église fut construite sur l'allée Saint-Agne, au

grand déplaisir de ceux qui n'avaient pas renoncé à voir le projet du Busca finalement réalisé. Terminée en juin 1893, au clocher près qui ne sera jamais construit, cette église, dite de « Saint-Agne » c'est l'église Sainte-Germaine, œuvre de Joseph TILLET. Elle est évidemment destinée à assurer le culte dans un faubourg en pleine croissance, et devient église paroissiale en mars 1902, mais prend rapidement le caractère d'un sanctuaire de sainte Germaine. Les Toulousains qu'effraye le « déplacement » à Pibrac, y viennent faire leurs dévotions. Limites de la paroisse : le pont des Demoiselles, avenue Crampel, boulevard Delacourtie, boulevard des Récollets jusqu'au second bras de la Garonne (y compris les ramiers) ; à l'ouest, le deuxième bras de la Garonne ; à l'est, le Canal du Midi ; au sud, le champ de tir, le chemin des Côtes-de-Pech-David, le chemin de Pouvoirville, le chemin de Miègesolle et à travers champs jusqu'au canal.

Germaine (école libre Ste) — Elle a son origine dans le legs fait par mademoiselle Julie DEMOIS, décédée le 31 mai 1846. Prévue pour l'établissement des Filles de la Croix, autorisée par décret du 27 août 1851, l'école ne vit le jour qu'après acquisition de l'immeuble DUMAS (1861) et l'acceptation d'une autre congrégation, les sœurs Servantes de Marie. On reconstruisit le vieil immeuble (1869) où les sœurs tenaient cependant une école depuis 1863. Les locaux à nouveau trop petits, une maternelle fut nécessaire. La sœur Madeleine, aidée de quelques élèves, alla recueillir des cailloux dans les champs, puis servit de manœuvre. Un autre agrandissement, en 1893, permit d'accueillir 230 élèves. Supprimée le 1^{er} août 1903, les sœurs expulsées, une école libre fut cependant rétablie dans la partie des locaux laissés à la Fabrique.

Germaine (école libre Ste) — 7, rue Duranty (Mme CAZALY, 1933).

Germaine (école primaire de filles Ste) — 136, route d'Albi (1965).

Germaine (marbrerie Ste) — 26, allées Lafayette (1895) dite marbrerie Sainte-Germaine et du Bon-Pasteur. Autels neufs et d'occasion (REILHAC, SAINT-LAURENT et Cie).

Germaine (orphelinat Ste) — 44, rue des Trente-Six-Ponts de 1867 à 1874. Cette création du chanoine BARTHIER prendra la suite du Pénitencier qu'il avait fondé en 1845 et les sœurs de la Sagesse, déjà chargées du Pénitencier, continueront à servir l'orphelinat. C'est aussi une maison de préservation : plus de cinquante filles sont formées « à la piété, à l'instruction primaire et à toutes les occupations qui font les bonnes ménagères », mais les dons ne suffisent pas, et les religieuses s'ingénient à augmenter leurs ressources. Elles essaient d'abord d'annexer à l'orphelinat un pensionnat payant destiné à une clientèle modeste. Ce pensionnat doit former de bonnes ménagères et des mères de famille aux goûts simples ; on s'efforcera « de prémunir les élèves contre l'amour du luxe si développé de nos jours. On leur enseignera en même temps une tenue propre et convenable à leur condition, la lecture, l'écriture, le calcul, le travail manuel, la couture, le blanchissage, le repassage ». Au mois de décembre de la même année, les sœurs de la Sagesse ajoutent à leur orphelinat un ouvroir, elles accueillent aussi de jeunes ouvrières externes. L'ouvroir fonctionne au début de l'année 1869. Une troisième tentative est faite pour augmenter les ressources de l'établissement. Comme la maison dispose de huit à dix appartements « dans un local entièrement indépendant, très vaste, entouré de magnifiques jardins », les sœurs acceptent des personnes pensionnaires, des dames et même des messieurs.

Germaine (pensionnat Ste) — Chemin de Rangueil (1933). Voir Rangueil.

Germaine (rue Ste) — Ancien nom de la rue Benjamin-Constant.

Germaine (rue Ste) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la « rue du vieux chemin de Tournefeuille » (= rue Roquemaurel). « Cette voie serait ainsi bien nommée parce qu'elle est dans la direction de Pibrac et la plus rapprochée de ce lieu. »

Germier (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de l'Etoile. « Saint Germier qui fut le huitième évêque de Toulouse, et que l'on honore comme saint et patron du séminaire diocésain. »

Germier (rue St) — Nom donné en 1866 à l'ancienne petite rue de la Balance.

Gervais (rue de ou du St) — Nom donné le 28 mars 1956 à une voie nouvelle. Selon les nomenclatures, la préposition est « de » ou « du ». Dans le premier cas, il peut s'agir de la ville de Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie).

Gilles (rue de St) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue des Gallois « à laquelle nous destinons le nom de rue de Saint-Gilles que portait Raymond IV, Comte de Toulouse, ou saint Gilles, abbé, dont on conserve les reliques dans l'église Saint-Sernin ».

Gilles (rue St) — Nom donné en 1866 à une voie sans nom. Les Comtes de Toulouse avaient une grande dévotion à saint Gilles. Les nombreux pèlerinages que l'on faisait à son tombeau donnèrent naissance à la ville de Saint-Gilles qui fut prise au XVI^e siècle par les calvinistes, et reprise ensuite par les catholiques. En 1562, les chanoines désirant soustraire les ossements du saint aux horreurs d'une profanation, les remirent entre les mains du sieur de POUSILLAC, gentilhomme du pays, qui les fit secrètement déposer à Toulouse dans la basilique de Saint-Saturnin.

Girons (Collège de St) — CHALANDE 104 — Rue Pharaon et rue Saint-Rémésy. Collège fondé par Jean de BALAGUIER, régent de l'Université par testament du 24 février 1429, pour six étudiants pauvres originaires de Saint-Girons (Ariège). En 1551, il fut supprimé et réuni à l'Esquile. L'immeuble vendu aux enchères échut au Capitoul Claude de TERLON.

Guillaume (logis de St) — Rue du Sauzat (= rue des Trente-Six-Ponts) en 1668.

Guilhem (rue St) — Nom donné en 1866 à l'ancienne rue Traversière-de-Maran ou rue Tuste. Saint-Guilhem, héros de la geste de Guillaume au Court Nez, c'est Guillaume, duc d'Aquitaine, célèbre par ses victoires sur les Sarrasins. Il fonda, en 804, l'abbaye de Saint-Guilhem-du-Désert.

Hélène (rue Ste) — Voie tracée vers 1893. En 1914, on propose de l'appeler rue Mazas ; elle

reste rue Sainte-Hélène. Il s'agit sans doute de sainte Hélène (255-327), impératrice et mère de Constantin ; on lui attribue la découverte de la vraie Croix.

Henri (rue St) — Ancien nom de la rue Henri-de-Sahuqué.

Henri (rue St) — Voie ouverte vers 1870. En 1872, on numérote cette rue appartenant alors à la Ville. Le 21 août 1873, on confirme le nom de rue Saint-Henri. Le 7 novembre 1947, on propose rue Robert-Borios (non retenu). Saint Henri, empereur (1002-1024) fut sans doute le patron des propriétaires des terrains.

Hilaire (église, paroisse St) — 19, rue Saint-Hilaire. Chapelle créée en 1909 par le clergé de Saint-Sernin. Ayant servi de chapelle de Secours, elle est devenue église paroissiale en 1965.

Hilaire (pont St) — Autre nom du pont de Périole sur l'Hers.

Hilaire (rue St) — Nom proposé en 1866 pour la petite rue Traversière-des-Chalets ; le 17 février 1880, on propose la cession du sol. En 1881, cette voie est classée dans le domaine public. Saint Hilaire, troisième évêque de Toulouse, fit construire un oratoire, en hommage à saint Saturnin son prédécesseur.

Hippolyte (rue St) — Voie créée vers 1875. Elle porte ce nom depuis l'origine.

Honest (impasse St) — Ancien nom de l'impasse François-Rude.

Honest (rue St) — Voie créée vers 1865 sous le nom de « petite rue des Chalets ». En 1866, BRÉMOND propose son nom actuel, en l'honneur de saint Honest, disciple de saint Saturnin.

Honorat (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Mespoul. « Saint Honorat fut second évêque de Toulouse. »

Honorat ou Honoré (rue St) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 et donné à la rue Traversière-de-la-Balance (= rue Dulaurier).

Hubert (rue St) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour la rue Traversière-des-Chalets (= rue Douvillé). « Saint Hubert, évêque de Toulouse. »

Hubert (rue St) — Nom donné en 1947 à l'ancienne rue des Maris ou Mariès, créée en 1928.

Hyacinthe (rue St) — Voie tracée au début du XIX^e siècle, classée en 1878, ainsi dénommée en l'honneur de saint Hyacinthe, dominicain polonais (1183-1257), patron d'Hyacinthe CAZALS, propriétaire des terrains.

Hyacinthe prolongée (rue St) — Ancien nom de la rue Capefigue.

Isabelle (rue Ste) — Ancien nom de la rue du Docteur-Paul-Pujos.

Jacques (chapelle St) ou **Sanctus Jacobus vetus** — En 1467, c'est une chapelle sur la paroisse de Saint-Nicolas à Saint-Cyprien.

Jacques (chapelle St) — Deuxième chapelle à gauche dans le chœur de la cathédrale Saint-Etienne. Primitivement dédiée à saint Paul, elle a reçu le vocable de Saint-Jacques au XIX^e siècle, pour perpétuer le souvenir de l'ancienne église Saint-Jacques démolie en 1812.

Jacques (église St) — La première mention de cette église est faite dans une charte de Charles le Chauve, du 5 avril 844, qui lui maintenait les privilèges, ainsi qu'à la cathédrale Saint-Etienne avec laquelle elle formait alors un tout, partageant même avec celle-ci le titre de cathédrale. Elle longeait le côté sud de l'ancien cloître, aujourd'hui la cour Sainte-Anne. Au témoignage des annalistes qui l'ont vue, elle se composait d'une nef avec abside pentagonale à l'est et de plusieurs chapelles latérales placées entre les contreforts. Tout autour de l'église se trouvait un cimetière où étaient inhumés quelques-uns des grands personnages de la cité. C'est en 1812 que l'église Saint-Jacques fut démolie à son tour. On en trouva le prétexte dans l'ouverture du prolongement de la rue de la Chanoinie jusqu'à la porte Saint-Etienne. L'église Saint-Jacques démolie, on songea à la remplacer par un nouvel édi-

fice. C'est la chapelle Sainte-Anne bâtie à peu près sur le même emplacement, mais avec une orientation toute différente de l'ancienne. Cela ne demanda pas moins de dix-huit ans.

Jacques (hôtellerie à l'enseigne de St) — Rue des Tolosenx (= rue de la Fonderie) en 1414, 1420 ; rue d'Agulhières (= rue de Rémusat) en 1441 ; rue des Puits-Clos, 1447 ; rue Ninau, 1627...

Jacques (moulin de St) — Nom de l'un des moulins du Bazacle, au XIV^e siècle.

Jacques (place St) — Entre le Jardin Royal et la porte Saint-Etienne, s'étendait une longue bande de terre, dénommée le Foirail. Le 13 mars 1860 le maire est autorisé à céder à l'Etat les deux-tiers de ce Foirail pour la construction du Palais du Maréchal. La caserne de gendarmerie qui s'appuyait contre les fortifications a été démolie pour céder la place au Palais du Maréchal et à la place Saint-Jacques. Il y avait sur cette place un petit square entouré d'une clôture de gironde, qui n'avait jamais été ouvert au public ; ce square était loué 5 francs par an à l'Etat. En 1886, plutôt que de faire la dépense de l'établissement d'une grille, le terrain est rendu à l'Etat. Le square est alors supprimé et le terrain fait retour à la voie publique.

Jacques (résidence St) — Place Laganne, « qualité exceptionnelle, site unique au cœur de Toulouse » (1983).

Jacques (rue St) — Ancien nom de la rue Bouloc.

Jacques (rue St) — Ancien nom de la rue Joubert.

Jacques (rue St) — Ancien nom de la rue Léon-Tolstoï.

Jacques (rue St) — CHALANDE 345 — Ce fut toujours la rue Saint-Jacques, *carr. de Sant Jacme o del Potz verdet*. Pour VERGNES, rue des Paisibles eût été préférable, et sur le tableau de l'an II, rue l'Observation. La grande affaire, vers le milieu du XIX^e siècle, était son « percement ». Le 21 juin 1851, une commission municipale

s'en préoccupe. En 1854, rien n'est encore fait mais le percement du rempart est imminent qui mettra la rue Saint-Jacques en communication avec l'allée Saint-Etienne. Le 6 janvier 1874, la rue bénéficie d'une promotion : le pavage « à l'ancienne ».

Jacques (villa St) — Allées des Vitarelles (Edouard BRUN, 1920).

Jacques des Moulins (rue St) — Ancien nom de la rue des Renforts.

Jacques du Bourg (Hôpital St) — Place Saint-Sernin. Il était destiné à accueillir les pèlerins de saint Jacques venant visiter le sanctuaire de saint Saturnin. CATEL rapporte une inscription qui se trouvait sur la porte de la chapelle, et fait connaître un changement intervenu en 1421 :
LAN M.CCCC.XXI FOC MUDAT AQUES HOSPITAL
DE S. JAMME AICI DE VOLER DE MOSSON FOLC
DE ROYERA DE LA DIOCESE DE LIMOTIES ABAT
DE S. SERNI

Jacques-Montouliou (rue St) — Voir Montouliou-Saint-Jacques.

James (St) — Quartier au nord de Toulouse, entre le Canal Latéral et la Garonne. C'était une métairie, qui avait appartenu à l'Hôpital Saint-Jacques, d'où son nom.

James (chemin et impasse St) — Ancien chemin, et impasse, prenant leur nom du domaine de Saint-James.

Jean (chemin St) — Ancien nom de la rue Julien-Sacaze.

Jean (clinique St) — 20, route de Revel. Ouverte en 1950, elle rachète en 1976 la clinique du Languedoc, rue du Languedoc. En 1983, elle est dirigée par un conseil d'administration sous la présidence du docteur Jacques CAISSEL, et occupe deux cents employés.

Jean (collège de St) ou collège du Temple — Mentionné en 1478 chez les Hospitaliers de Saint-Jean, transféré vers 1525 dans la Maison du Temple.

Jean (Hôtel St) — Au commencement du XII^e siècle, les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem s'établissent à Toulouse et reçoivent l'église Saint-Rémy. Lorsque le concile de Vienne eut, en 1312, attribué les biens des Templiers aux Chevaliers de Saint-Jean, le Grand Prieur de Toulouse fut créé en 1315 pour gérer l'ensemble des commanderies réparties dans le haut Languedoc, la Guyenne, la Gascogne, la Bigorre, la Biscaye et le Comté de Foix. Un formidable donjon carré fut alors, en signe de puissance, érigé au chevet de l'église Saint-Jean. Au XVII^e siècle, Paul-Antoine de ROBIN-GRAVESON, qui fut Grand Prieur de 1668 à 1672, fit réédifier l'Hôtel sur les plans de l'architecte Jean-Pierre RIVALZ. Un peu plus tard, en 1680, on décida de compléter la construction par les ailes est et sud. L'Hôtel demeura dans cet état jusqu'à la Révolution. Au début du XIX^e siècle, il fut acquis par une société de marchands drapiers qui y installèrent une foire aux draps. Puis ce fut l'Ecole de Commerce (voir ce nom).

Jean (lavoir St) — A la descente de la Daurade, en 1860.

Jean (logis de St) — Enseigne d'une hôtellerie. En 1539, c'est l'une des seize enseignes privilégiées. Rue des Puits-Clos en 1548.

Jean (parc St) — Propriété à Jolimont, derrière le château DUTRAIN vers 1930.

Jean (rue St) — Ancien nom de la rue Mas-des-Augustins.

Jean (rue St) — CHALANDE 46 — Le nord de la rue étant entièrement occupé par les bâtiments des Hospitaliers de Saint-Jean, son nom n'a changé que bien temporairement à la Révolution, quand VERGNES voulut l'appeler rue de la Décence. Le tableau de l'an II en fit la rue Affabilité.

Jean (St) — Sans autre désignation, il s'agit le plus souvent d'une dépendance des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem : sol et aire de Saint-Jean à Montaudran en 1628 ; borde de Saint-Jean...

Jean (rue St) — Au quartier du Béarnais. Portée sur les plans, cette rue ne fut jamais exécutée.

Jean-Baptiste (auberge St) — Grande-rue Saint-Etienne (BAPTISTE, 1845) puis 1, rue du Salé (CONSTANS, 1860).

Jean-Baptiste (chapelle St) — 1, rue Antonin-Mercié. Les pénitents gris, reconstitués après la Révolution, acquirent en 1826 la maison du Capitoul Guillaume de JESSE, rue du Musée, et en firent une chapelle. La confrérie des pénitents ayant été supprimée vers 1830, ceux-ci la cédèrent. Elle fut desservie par les prêtres auxiliaires du diocèse. Les huit colonnes de marbre qui ornent cette chapelle appartiennent à la Ville, qui les prêta aux pénitents, en se réservant le droit de les reprendre au besoin, ce qui est consigné dans la délibération du Conseil municipal du 1^{er} mai 1828. Vers 1850, la chapelle est devenue la propriété de M. l'abbé BELAVAL, depuis évêque de Pamiers. Le Journal Officiel du 8 février 1984 a publié la création d'une Association des Amis de la chapelle Saint-Jean-Baptiste pour « préserver la tradition fondée sur la messe en latin, organiser des activités à caractère spirituel et charitable... ».

Jean-Baptiste (église, paroisse St) — 62, route de Blagnac. Aux Sept-Deniers au XIX^e siècle, une église fut desservie par le clergé des Minimes. Érigée en paroisse après 1911, ses limites furent : les Ponts-Jumeaux, le Canal Latéral jusqu'à la Pescadoure, traversant la route de Blagnac jusqu'à la Garonne, et rejoignant les Ponts-Jumeaux. C'est maintenant une église moderne, voûte en « lamellé-collé », murs en béton brut, vitraux géométriques multicolores.

Jean-Baptiste (layette, trousseaux A St) — 9, rue Antonin-Mercié (Mlle BARRAU, 1920).

Jean-Baptiste (rue St) — Ancien nom de la rue Henri-Rachou.

Jean de Gongon (rue St) — Dans sa séance du 5 septembre 1904, le Conseil municipal s'est penché sur la mise en état de viabilité de cette rue, dite des Gongous, et que le cimetière absorba en grande partie : les habitants avaient adressé, le 23 janvier, une pétition demandant

le pavage des caniveaux et l'empierrement de la chaussée.

Jean de l'Union (chemin de St) — Ancien nom de la rue Edmond-Rostand.

Jean deu Fagias (moulin St) — Nom de l'un des moulins du Bazacle au XIV^e siècle.

Jean-Marie-Vianney (église, paroisse St) — 49, rue Van Dyck. Le 15 septembre 1963 une ordonnance de l'Archevêque a créé une nouvelle paroisse sous ce vocable, « vu la nécessité d'organiser un centre paroissial pour la population éloignée des églises de Croix-Daurade, de Lalande et de Notre-Dame de l'Assomption. Ses limites sont : au nord, la limite de Toulouse et de la commune de Launaguet, chemin de Boudou, rue des Sables, rue Fénelon ; à l'est, la rue des Vignes, une ligne droite jusqu'au chemin de Lanusse, prolongée jusqu'à l'intersection des impasses Pailleron et Loubiague, et finissant au croisement du chemin Raynal et de la rue Michel-Ange ; au sud, la voie du chemin de fer ; à l'ouest, la route de Launaguet, le chemin des Izards, les deux côtés du début jusqu'à l'angle du chemin de Rispet. Saint Jean-Marie VIANNEY (1786-1859) est le célèbre « Curé d'Ars ».

Jeanne (rue Ste) — Ancien nom de la rue Frédéau, proposé dès 1866 par BRÉMOND pour cette voie nouvelle, encore sans nom. Il s'agit de sainte Jeanne, « Comtesse de Toulouse ».

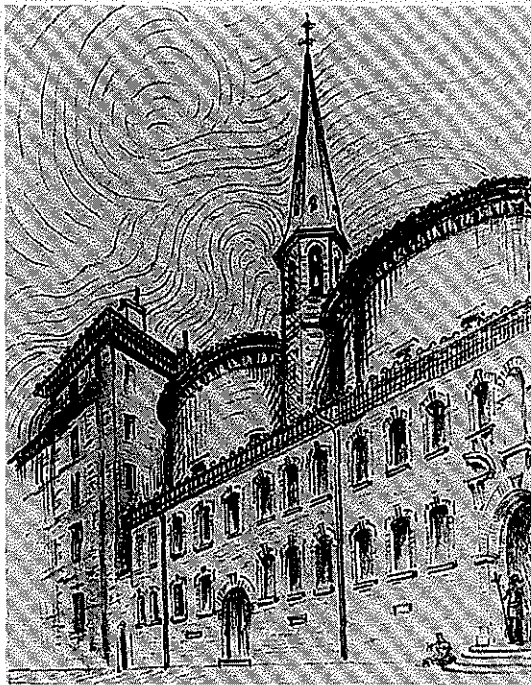
Jeanne-d'Arc (chapelle Ste) — 36, rue Danielle-Casanova, ex-rue des Prés. Desservie au titre de chapelle de secours par le clergé de Saint-Sernin.

Jeanne-d'Arc (marbrerie Ste) — Sculpteur marbrier, 26, rue des Potiers (BARRAU et GUIRAUD, Fernand RUFFAT, 1950) (voir aussi à Jeanne d'Arc).

Jérôme (école privée de filles St) — 7 bis, rue Lieutenant-Colonel-Pélissier (1965).

Jérôme (école privée St) — 13, place Lucas (1933).

Jérôme (église, paroisse St) — 2, rue Lieutenant-Colonel-Pélessier — CHALANDE 416 — Érigée à Toulouse en 1576, la compagnie des Pénitents bleus chercha pendant plusieurs années un local pour ses réunions. Ce fut, un temps, la chapelle de Saint-Antoine-du-T (voir ce nom). Ils achetèrent alors un immeuble voisin pour bâtir une nouvelle église. Le plan en fut dressé par de BALABAR, maître des Requêtes au Parlement de Paris. L'architecte était Pierre LEVESVILLE et la première pierre fut posée en 1622. Louis XIII en visite à Toulouse fut déclaré fondateur, et membre de la confrérie. Sous la Révolution, la chapelle dépouillée de tous ses ornements, servit de salle de réunion et de temple décadaire, dit « Temple de la Liberté ». Le 30 septembre 1802, le culte est rétabli, et l'église Saint-Jérôme prend rang de succursale.



Eglise Saint-Jérôme.

Diverses campagnes de restauration ont largement transformé cette église. En 1919-1920, le chanoine BARON fit placer un immense revêtement de marbre portant les noms des habitants de la paroisse Morts pour la Patrie. La confrérie des Pénitents bleus avait été rétablie le 15 juin 1822 mais elle fut volontairement dissoute le 6 mai 1858. Les limites paroissiales sont en

1920 : place du Capitole, l'axe du Capitole (partie droite), de même pour le square du Capitole, le Bazar Universel, la place du Président-Wilson ; rue des Trois-Journées, rue Neuve-Saint-Aubin ; boulevard Lazare-Carnot, rue du Rempart-Saint-Etienne ; place extérieure Lucas, rue et place des Pénitents-Blancs ; rue Alexandre-Fourtanier ; place Saint-Georges moins le côté sud ; rue de la Pomme, rue des Arts, rue Antonin-Mercié, rue Peyras et rue Saint-Rome, jusqu'au centre de la place du Capitole.

Jérôme (hôtel St) — 13, rue Saint-Jérôme (DOAT, 1950).

Jérôme (petite rue St) — Nom donné en 1873 à la rue des Sirènes (= rue Paul-Mériel).

Jérôme (rue St) — CHALANDE 400 — Cette voie a été amputée d'une grande partie de sa longueur lors de la création du nouveau quartier Saint-Georges, et la partie restante récemment transformée, est essentiellement aujourd'hui l'accès au parking. Dans son ancien tracé séculaire, elle avait porté les noms de *carr. Sancti Lupi*, rue de Saint-Loup, ou rue des Augustines, puis rue des Ugnières, *Unheires*, Ugnères... *carr. Unhitorum*, *carr. Unctorum*. Ce nom qui semble poser quelques problèmes aux scribes toulousains, évoque les oigneurs de cuirs, les corroyeurs. Ce nom de corroyeurs a également été donné à la rue. La présence des pénitents noirs lui valut encore une autre désignation. La Révolution ajouta encore : rue de la Montagne, VERGNES et le tableau de l'an II étant cette fois d'accord. BRÉMOND en 1854 voulait qu'on revienne au souvenir des augustines, puisque « c'est aux environs de cet endroit que se tint la première distribution des prix des Jeux floraux » ! En 1881, le nom de Saint-Jérôme fut proposé pour regrouper les rues Duranti, Saint-Jérôme et de la Rampe (= place Lucas). Ainsi l'église de ce vocable eût été « dans sa rue ». Saint Jérôme était le patron des pénitents bleus, et sainte Madeleine la patronne de la branche féminine. Saint Jérôme ou Hiérosme en graphie ancienne, fut un apologiste vigoureux et violent. On lui doit la *Vulgate* c'est-à-dire la traduction latine de la Bible. Il mourut en l'an 420 et sa fête se célèbre le 30 septembre.

Jolya (*Sant*) — Voir Julien (St).

Jory (rue de St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Quilméry. « Il vaudrait mieux, ce nous semble, l'appeler rue de Saint-Jory, en souvenir de cette illustre famille. »

Joseph (Chapelle St) — La huitième chapelle, à partir de droite, dans le chœur de la cathédrale Saint-Etienne, était à l'origine dédiée à saint Jean l'évangéliste. Cela n'empêchait pas le peuple de la désigner sous le nom de Saint-Louis, en raison de l'image du roi visible sur le vitrail. Elle a été placée, au XIX^e siècle, sous le patronage de saint Joseph. La chapelle précédente, dite des Saintes reliques, avait été au XVII^e siècle dédiée à saint Joseph.

Joseph (chocolaterie St) — Au ramier du Bazacle (1921). Fondée en 1780 par la Maison MARCEL.

Joseph (école libre St) — 4, rue du Sachet (Isidore OF, 1930).

Joseph (école St) — 85, rue de Limayrac (1982).

Joseph (église, paroisse St) — 40, avenue Saint-Exupéry. L'abbé GAILHARD, le premier curé de Saint-Joseph, écrit en tête du registre paroissial : « J'ai pris possession de ma paroisse le 6 janvier 1861 et je m'installai le même jour dans la mauvaise grange qui servait de chapelle depuis déjà cinq ans... » Ainsi, il faudrait rapporter à 1856 le début du culte catholique au Pont-des-Demoiselles, culte assuré par les vicaires de Saint-Etienne et également parfois par un père capucin. La chapelle se trouvait route de Revel, sur un terrain où s'élève l'immeuble portant le numéro 21. Elle était toute simple : un autel, quelques rares bancs. Pas de chaise. C'est debout, dans un cuvier, que le curé parlait... Le 30 novembre 1862 vit la pose de la première pierre de l'église sur un terrain donné par Mme BOULOC. Cet événement était évoqué sur la pierre par une inscription rédigée par l'avocat DARBON, reproduite dans un tableau qui ornait le mur de la grande sacristie jusqu'à l'incendie de 1943. La cérémonie se déroula avec une

pompe extraordinaire. Par les soins des habitants du quartier, un arc de triomphe magnifiquement orné avait été dressé sur le lieu de la cérémonie. On y distinguait les armes du souverain pontife Pie IX, de Mgr DESPREZ, archevêque, et de la Ville. Les travaux commencèrent aussitôt, sous la direction de l'architecte DELORT. L'abbé GAILHARD ne quittait pas le chantier. Un jour, alors qu'il stimulait des ouvriers, une lourde fenêtre tomba sur sa tête, le blessant sérieusement au front. Il prit à peine le temps d'essuyer le sang et, tout aussitôt, continua son travail. Il entra le 1^{er} juillet 1863 dans la nouvelle église bâtie à peu près à moitié [ALBAN GUITTARD]. L'épisode du clocher vaut d'être rappelé. Le curé était l'oncle du célèbre Pedro GAILHARD. Celui-ci était en excellents termes avec le député de Toulouse, CONSTANS, devenu Ministre des Cultes. La paroisse de Saint-Joseph étant trop pauvre pour construire le clocher, l'abbé GAILHARD s'ouvrit à son neveu de son ambition et de son chagrin. « Venez me voir à Paris, dit GAILHARD à l'oncle ; je m'en charge ! » Voici le curé du Pont-des-Demoiselles à Paris et, le soir de son arrivée, dînant chez son neveu :

« — Et mon clocher ?

— Votre clocher ? Il vous attend à l'Opéra.

— A l'Opéra ! Tu n'y penses pas ! Et ma robe ?

— A l'Opéra, ce soir, mon oncle, ou pas de clocher !

C'est ma condition *sine qua non* ! »

Le curé consent, à la perte de son âme. On le presse, on le met en habit ; GAILHARD le pousse dans sa voiture, l'installe dans sa loge. A l'entracte, sur le coup de onze heures, on l'entraîne au foyer de la danse, où GAILHARD, au milieu du peuple en tutu et en chaussons roses, le présente à CONSTANS.

« Mon cher Ministre, permettez-moi de vous présenter Monsieur le Curé du Pont-des-Demoiselles, mon oncle, que voici. Il a une requête à vous présenter. » CONSTANS rit, promet le clocher. Le plus fort est qu'il tint parole, et donna l'argent (*l'Auta*). Le palmier-baldaquin, œuvre de GUÉRIN, donne une originalité très heureuse à cette église. Il tente de rappeler l'association de la paroisse avec la ville tchadienne de Bededja.

Joseph (lavoir et fontaine St) — Aux Amidonniers, propriété LISSENÇON.

Joseph (maison St) — Objets d'art, 36, rue des Marchands (V. CHARLES, 1950). Voir CHARLES, 1950.

Joseph (pensionnat, puis école secondaire catholique de garçons St) — Rue Caraman (1890) puis 33 bis, rue de l'Etoile (ESPINASSE, 1933) tenue par les frères des Ecoles Chrétiennes (1965).

Joseph (petite rue, ou rue Traversière-St) — Ancien nom de la rue Gaston-Salvayre.

Joseph (résidence St) — Quartier du Gorp (1987).

Joseph (rue St) — Ancien nom d'une partie de la rue Jules-Clarétie.

Joseph (rue St) — Voie tracée vers 1855 dans l'ancien « enclos de Benech » dans l'alignement de la rue Notre-Dame, ce qui a pu suggérer le vocable de saint Joseph, l'époux de Marie... Lorsqu'en 1872 on voulut affecter un numéro aux immeubles, on s'aperçut que la dénomination de la rue n'était pas « régulière » c'est-à-dire qu'aucun arrêté n'avait été pris. On « régularisa ». En 1881, il fut envisagé de regrouper sous le nom unique de rue Notre-Dame la rue de ce nom et celle de Saint-Joseph. Le 29 juin 1883, on proposa un changement : rue Filhol, qui ne fut pas adopté. Le 22 novembre 1895, le Conseil municipal apprend, par une pétition, que l'avenue Frizac n'a pas de plaque indicatrice ; la rue Saint-Joseph en a une, mais on l'a posée sur la première maison, à 150 ou 200 m, au coin de la rue Montaudran : « Les soussignés seraient extrêmement reconnaissants à l'Administration municipale si sa bienveillance allait jusqu'à placer un vieux candélabre quelconque à portée de ladite plaque, ce qui servirait à éclairer également l'entrée de la rue, qui semble, à l'heure actuelle, l'entrée de l'ancre du diable. » En juillet 1898, un nouveau changement de nom est proposé : on demande rue Henri Martin, qui est né dans cette rue ; le maire s'y oppose : Henri MARTIN est encore de ce monde et la loi est formelle : après le décès seulement ! Le 24 juin

1902, nouvel assaut ; cette fois c'est le nom de Marius Barat qui est souhaité. Saint Joseph a tenu bon...

Joseph de la Grave (rue St) — Ancien nom de la rue de l'Amiral-Galache.

Joseph-d'Oulias (sœurs de St) — Appelées à Toulouse à l'Institution des sourdes-muettes de l'abbé CHAZOTTES, elles quittent cette institution pour fonder une école, 12, rue Riquet, en 1862. Deux ans plus tard, sans changer de quartier, l'école est transférée 6, rue de l'Etoile. Elle se réinstallera rue Riquet le 15 octobre 1873, au 5 de cette rue, à l'angle de la rue des Greniers, dans des bâtiments qu'avait occupés l'Institut des jeunes aveugles. Elle y demeurera jusqu'en 1882 et s'installera alors 3, rue Fermat, dans un vaste et beau local précédemment occupé par le Collège Henri-IV. La congrégation n'est pas assez riche pour faire bâtir une maison adaptée à ses besoins ; elle a loué des locaux disponibles comme d'autres institutions toulousaines à la même époque, mais il faut retenir que, de 1862 à 1882, pendant vingt ans, la communauté des Filles de Saint-Joseph d'Oulias a contribué à l'éducation de la jeunesse féminine dans le quartier compris entre Saint-Aubin et Saint-Etienne.

Joseph du Bon Secours (orphelinat de St) — 6, Grande-rue Saint-Michel. Fondé par sœur Marie-de-Saint-Joseph, née de PUNTOUS-BARBAZAN (d'où le nom familial de « Puntousses » donné à cette communauté). Conseillée par l'abbé FIGAROL, elle va accueillir des fillettes de 10 à 12 ans, élevées gratuitement. Elles reçoivent une formation professionnelle, y compris la reliure et la typographie et, par leur travail, se constituent une petite dot. Le vaste bâtiment est par la suite occupé par les lazaristes qui aujourd'hui en ont cédé une partie au Centre de Semi-Liberté.

Jude (école, puis CEG, enseignement technique et école primaire de garçons St) — 18, rue Merly (DELMAS, 1933).

Juliani (*carr. Sancti*) — Voir Julien (St).

Julie (rue Ste) — Ancien nom de la rue d'Orbesson.

Julien (capitoulat, chapelle, place, quartier de St) — Prieuré qui donna son nom à l'une des

« *partidas* » de la ville, en partage avec Saint-Pierre. C'était un prieuré de bien mince importance. Les biens paraissent réduits à un arpent de terre vendu comme bien national le 13 mars 1791 à RESSÉGUIER, commerçant. Le quartier fut principalement désigné de ce nom au XIV^e siècle, ce qui marque peut-être la période où la petite église eut quelque importance. Elle était située sur la place, au point de rencontre des rues de « *Vigolèses* » (Vigourouses, alias des Salenques = rue des Puits-Creusés) et fut détruite après la Révolution. En l'an II, la place fut nommée place Intrépidité !

Julien ou **Julia** (rue St) — Ancien nom de la rue des Puits-Creusés et de la rue d'Embarthe.

Just (rue St) — Ouverte vers 1890, elle fut d'abord désignée sous le nom de petite rue Bêteille. En 1914, on propose rue Aimeric de Pégulhan, mais ce nom n'est pas retenu. En novembre 1936, elle prend le nom de rue Saint-Just. Antoine SAINT-JUST (1767-1794) fut député à la Convention en 1792, admirateur de ROBESPIERRE et membre de la Montagne et du Club des Jacobins.

Laurent (rue St) — En 1866, BRÉMOND propose d'appeler rue Saint-Laurent une voie privée encore sans nom officiel, dans le quartier Bonnefoy, rue « dont le propriétaire veut conserver ce nom ». En 1870, ledit propriétaire, Pierre-Gustave BÉTEILLE, en cède le sol. Elle est classée dans le domaine public en 1896, époque à laquelle elle est parfois appelée rue Carmaux. Saint Laurent, diacre et martyr en 258, est célébré le 10 août. Il fut « rôti à petit feu » sur un gril de fer ; quand il eut un côté tout brûlé : « Je suis assez rôti de ce côté, dit-il au juge en souriant ; faites-moi rôtir de l'autre »...

Laurent (villa St) — 38, rue du Busca (= avenue Victor-Ségoffin), (abbé BONNET, 1920).

Lazare (cul-de-sac St) — Ancien nom, avant 1877, de la rue Job.

Lazare (hôtel St) — 7, petite rue Saint-Lazare (1950).

Lazare (petite rue St) — Existe dès le XVIII^e siècle. Saint Lazare, évêque de Marseille du II^e au III^e siècle, serait un compagnon de saint Saturnin.

Lazare (rue St) — Ancien nom de la rue Claire-Pauilhac.

Léon (bar St) — 18 bis, rue Achille-Viadieu (1949).

Léon (impasse St) — Nom donné le 22 novembre 1957 à une voie nouvelle donnant sur la rue Saint-Léon.

Léon (pensionnat St) — 41, boulevard Napoléon (= boulevard de Strasbourg), (M. TERS-SIE directeur, 1860).

Léon (rue St) — Formée vers 1845 sous le nom de passage Casaubon, on lui donne vers 1900 le nom de rue Saint-Léon.

Ligori (rue Traversière-St) — Ancien nom de la rue Magellan.

Ligory (rue St) — Voie créée vers 1880 sous le nom de rue Traversière-de-Luppé, ou de Saint-Ligory (vers 1882). Saint-Alphonse de LIGUORI, docteur de l'Eglise, 1696-1787, fonda en 1732 la congrégation du Très-Saint-Rédempteur. On appelle plus couramment ces religieux, les « *rédemptoristes* ».

Lizier (villa St) — Chemin de Fontaine-Lestang (= rue Henri-Desbals) (1933).

Louis (chapelle St) — 20, rue Noguès. Petite chapelle réservée au culte de l'Eglise catholique latine « Œuvre de Mgr BOSSUET ». La même organisation possède à Portet-sur-Garonne le Prieuré de Saint-Benoît et organise des pèlerinages à Notre-Dame d'Espis près de Moissac.

Louis (école, puis CEG St) — Rue Saint-Louis, puis impasse de l'Eglise Bonnefoy. C'est une initiative « *héroïque* » du curé RAVARY qui voulait doter le faubourg Bonnefoy d'une école libre de garçons. Voici ce qu'en dit son historien le chanoine BARTHAS : « En 1866, deux membres de la communauté des Frères de Saint-Jean-

Baptiste-de-La-Salle, de Saint-Aubin, furent détachés pour faire la classe aux enfants du faubourg Bonnefoy. C'étaient les frères Léomérius et Lié-Bernard. Les classes se tenaient dans une petite maison qui est le numéro 6 de la rue Saint-Louis. Le 1^{er} mars, jour de l'ouverture, il y eut soixante-dix élèves. Avant la fin de l'année scolaire, on en comptait cent-cinquante. Le local devint vite trop petit. Il fallut encore bâtir. La famille de LA HITTE, toujours généreuse, donna un terrain à l'autre bout de la rue Saint-Louis. Les travaux, commencés intentionnellement le 15 juin pour la fête de la bienheureuse Germaine, non encore canonisée, durèrent deux ans. Ce fut une petite merveille qui sortit du sol. Cet immeuble que nous trouvons en 1944 presque à l'état de ruine et comme écrasé par les énormes et horribles cubes en ciment armé de la cité Bonnefoy, était pour l'époque et pour le quartier une vraie merveille d'élégance et de confort, dominant les environs. Les passants, les voyageurs depuis la gare, en voyant cet édifice dépasser de beaucoup les maisons voisines, avec son toit d'ardoises et son élégant clocher de 30 m de hauteur, surmonté de la statue de sainte Germaine, pensaient que c'était là une église. D'ailleurs souvent, M. RAVARY, quand il quètera pour son église, s'entendra reprocher d'avoir bâti une trop belle école au détriment de la Maison de Dieu. En juillet 1868, on put procéder à la bénédiction du nouveau bâtiment. Ce fut l'occasion d'un triduum solennel de prédications et de prières, où l'on entendit le père Marie-Antoine. La clôture fut, pour tout Bonnefoy, une fête populaire dont nous ne pouvons, soixante-quinze ans après nous faire une idée : procession magnifique, chants enthousiastes, discours enflammés et pieuses allocutions. Avant d'être placée au sommet de la tour, la statue de sainte Germaine fut portée en triomphe dans les rues et acclamée par tout un peuple. Elle était donnée par la famille ROQUELAINE en action de grâces pour la vue rendue à M. Pierre. Cette statue devait rester là trente-deux ans seulement. En 1900 l'on constata que les intempéries l'avaient gravement endommagée et qu'elle tombait par morceaux. GISCARD, statuaire, offrit pour la remplacer une nouvelle statue particulièrement résistante, qui fut bénie le dimanche 28 octobre 1900 ». Au mois d'août 1888, l'école avait été laïcisée. En 1889 fut bâtie l'école communale. L'école Saint-

Louis dut être fermée en 1924. En 1958, elle fut rétablie, impasse de l'Eglise.

Louis (institution, pension St) — 7, rue du Périgord (BONNET, 1860 ; L. ESCALLE, 1878) puis 2, rue de la Dalbade (Mlle GAYRAL directrice, 1905).

Louis (rue St) — Ce nom fut proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie encore sans nom au faubourg Bonnefoy, pour commémorer « le Roi de France qui a signé le Traité de Toulouse » (*sic*). En 1882, le sol est donné à la Ville par Jean-Marie-Auguste POUVILLON, propriétaire, ancien négociant, habitant à Montauban, et Gabrielle-Claudine FOURTIC, veuve de Louis DUCOS de LAHITTE, de Toulouse. La rue Saint-Louis fut prolongée de l'autre côté du chemin de Périole quand fut réalisé, en 1926, le lotissement Blaja.

Louis (A St) — Ornaments d'église, 20-30, rue Bayard, ancienne Maison MONCASSIN (P. PRAT, 1929).

Louis (rue St) — Ancien nom de la rue des Marchands.

Louis (salle St) — A la Grave.

Louis (usine St) — Fourrages, grains, avenue du Château-d'Eau (1920).

Louis d'Anjou (chapelle St) — 32, avenue de la Patte-d'Oie (= avenue Etienne-Billières). C'est le vocable de la chapelle des Franciscains.

Louis d'Anjou (église St) — 2, rue d'Aquitaine. Elle est devenue l'église Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Louis-d'Anjou (rue St) — Ancien nom de la rue du Chant-du-Merle.

Louis-d'Anjou (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Notre-Dame : « Saint Louis d'Anjou, quarante-troisième évêque de Toulouse. »

Louis de Gonzague (institution St) — 16, rue des Trente-Six-Ponts (1920). Elle deviendra « Florian Desprez » et Montalembert.

Louis de Gonzague (St) ou Petit Caousou — 19, rue Saint-Hilaire (1933).

Loup (place et rue St) — *car. Sancti Lupi, carr. de Sanct Lop.* Ancien nom de la place Lucas et de la rue Saint-Jérôme. Pour BRÉMOND, ce nom venait « de l'évêque, patron de la chapelle qui fut concédée aux religieux augustins pour y établir leur couvent », ce que CHALANDE corrige : « Nous croyons plutôt qu'il lui venait de la famille de Jean de SAINT-LOUP, marchand, Capitoul en 1470 et 1490, qui possédait un immeuble dans la rue Traversière-Saint-Georges. » Or le nom existe cent trente-cinq ans avant le Capitoul, et n'aurait pu être donné que par son quatrième ancêtre...

Loup (rue St) — Ancien nom de la rue Saint-Jérôme.

Luc (A St) — Couleurs, matériel de peinture, 19, rue Saint-Rome (1905 ; FAURE-BABIEL, 1950).

Luc (résidence St) — 14, rue Saint-Luc.

Luc (rue St) — Nom donné vers 1878 à une voie nouvelle dans le lotissement d'Auriol (voir ce nom). Saint Luc l'évangéliste est le patron des peintres et des médecins.

Lucie (foyer et crèche Ste) — 17, rue Sainte-Lucie. Foyer maternel et crèche traditionnelle inaugurée le 25 juin 1976. Le 20 septembre 1977 un incendie a ravagé le Foyer maternel.

Lucie (petite rue Ste) — Ancien nom de la rue Lahondès.

Lucie (rue Ste) — Nom donné vers 1840 à une voie nouvelle.

Lucie (rue Traversière-Ste) — Ancien nom de la rue Campaigno.

Lys (rue de St) — Voie créée vers 1913 sous le premier nom de rue de l'Amandier. En 1920, ce fut la rue des Vosges. En 1927, elle devient rue Jean-Jaurès. Le 12 avril 1947, on lui donne le nom de rue de Saint-Lys, en commémoration du maquis de Saint-Lys (Haute-Garonne). Le

maquis de Saint-Lys avait été provisoirement installé dans le domaine de Gagen près de Bonrepos-sur-Aussonnelle, que son propriétaire, M. GRISOUL, avait mis à la disposition des M.U.R. Du 7 au 12 juin 1944, le maquis avait groupé 160 résistants. Le plus jeune avait 17 ans, le plus âgé 55. Le 12 juin, la formation abandonnait sa position première pour se retirer à la ferme du Candelé. A l'heure où le mouvement de repli était presque terminé et où il ne restait au domaine de Gagen qu'une arrière-garde, une colonne allemande composée de SS du régiment « Deutschland » division « Das Reich » attaquait Gagen. Le combat, inégal, se poursuivit de 19 heures 20 à 22 heures. Les Allemands tuèrent, pillèrent, incendièrent. La population civile éprouva leur fureur. Douze habitants de Saint-Lys et des environs du maquis furent assassinés.

Madeleine (Ste) — Voir Madeleine.

Malo (rue de St) — Créée vers 1930 sous le nom de rue Traversière-des-Turres, elle devient le 12 avril 1947 rue de Saint-Malo, en hommage aux libérateurs de la ville de Saint-Malo qui fut partiellement détruite en juillet 1944.

Marguerite (chapelle Ste) — Avenue des Arènes-Romaines. Inaugurée le 1^{er} décembre 1985, c'est l'œuvre de l'architecte Georges BAR-RUE. Le premier projet avait été conçu vers 1955. Une chapelle provisoire, sur un terrain donné par le propriétaire de la Flambelle, la famille POURAILLY, avait été utilisée jusqu'alors, simple baraquement en bois qui venait de l'armée, devenu inutilisable en 1978, par vétusté. Un échange de terrain avec le CHR de Purpan permit l'édification de la nouvelle chapelle. Le 29 juin 1959, le territoire de la nouvelle paroisse avait été ainsi délimité : le Touch, le mur extérieur de l'hôpital de Purpan, le mur de clôture du château de Marmande, une ligne allant du chemin des Capelles au chemin de Lisieux, le mur extérieur de l'École d'Agriculture de Purpan.

Marguerite (cours Ste) — 75, boulevard de Strasbourg (1905).

Marguerite (rue Ste) — Voie tracée en 1878, formant un ensemble de trois rues de saints : Bruno, Marguerite et Thérèse...

Marguerite (rue Ste) — Premier nom projeté, en 1933, pour la rue Mireille.

Marie (externat Ste) — Maison de la Providence, 79, allée Charles-de-Fitte (1933).

Marie (hôtel Ste) — 9, place Louis-Napoléon (PARENT, 1865).

Marie (Institution Ste) — 7, rue des Abeilles (Mme MARQUET, 1913).

Marie (lavoir Ste) — Rue des Fontaines (1860).

Marie (moulin Ste) — Nom de l'un des moulins du Bazacle au XIV^e siècle.

Marie (pension Ste) — 44, rue du Taur (Mlle COMBES de CAZENEUVE, 1913).

Marie (rue Ste) — Ancien nom d'une partie de la rue Bourgelat.

Marie (rue Ste) — Ancien nom de la rue Jean-Bardy.

Marie (rue Ste) — Ancien nom de la rue du Ravelin.

Marie (rue Ste) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Treize-Vents (= rue Merly). « L'on pourrait l'appeler rue Sainte-Marie, du collège de ce nom qu'elle confronte. »

Marie (salle Ste) — 20, rue Merly, dans les locaux de l'Ecole technique (1965).

Marie (villa Ste) — rue Barrau (C. DUFFAS, 1920).

Marie (villa Ste) — 53, rue Pradal (RIEUX, ancien maire, 1921).

Marie (villa Ste) — Route de Paris (A. PAIL-LONCY, 1935).

Marie-de-la-Daurade (Ste) — Voir Daurade.

Marie-de-Nevers ou du Taur (école secondaire et technique catholique de filles, pensionnat Ste) — 44, rue du Taur (Mlle COMBES de CAZENEUVE, 1920 ; Mlle DEVRIGNY, 1933) tenue par les sœurs de Nevers (1966). (Voir Nevers).

Marie-de-Saint-Sernin (CEG et Etablissement technique de filles Ste) — 16, rue Pouzonville (1965).

Marie-des-Anges (Ste) — 45, boulevard des Récollets. Vocabulaire primitif de l'église et du couvent de l'Observance, puis des Récollets (voir ces noms). Il a été repris, et l'église « du Calvaire » a été rendue au culte le 17 août 1947, ce qui ne se fit pas sans grincements au Conseil municipal, les élus communistes souhaitant que l'église soit rendue au... gymnase ! A l'origine de ce vocable, il y eut le désir évident de rappeler la Sainte-Marie-des-Anges-d'Assise, la petite chapelle restaurée par saint François, la Portioncule, dont il aimait tant la pauvreté et l'humilité : quatre mètres sur sept ! Autrefois dédiée à sainte Marie de Josaphat, la petite chapelle d'Assise le fut ensuite à la Reine-des-Anges, parce que les anges, disait-on, y venaient parfois la nuit chanter les louanges divines. Il est regrettable de rencontrer trop souvent, pour l'église toulousaine, la désignation impropre de « Notre-Dame » des Anges...

Marie-des-Champs (institution Ste) — Côte-Pavée (1933) ou 169, avenue Jean-Rieux (1980).

Marie-des-Champs (villa Ste) — Côte-Pavée (Mme LACROIX, 1920).

Marie-des-Ursulines (école secondaire catholique de filles, institution Ste) — 34, avenue de la Colonne (1980), tenue par les Ursulines de Marie et Jésus (1965).

Marie-Saint-Sernin (école primaire de filles Ste) — 46, rue Pouzonville (1965).

Marie-Saint-Sernin (école technique Ste) — 20, rue Merly (1980).

Marthe (rue Ste) — Voie créée en 1886. Dès le 15 avril 1889, la cession du sol à la Ville fut proposée. Après plusieurs interventions (1890,

1896) du propriétaire, M. BLANC, cette cession se fit en 1898. La rue est alors complètement bâtie « de jolies maisons très coquettes ».

Martial (collège, puis salle St) — CHALANDE 428 — Collège fondé en 1359 par le pape Innocent VI qui avait été étudiant en droit à Toulouse. Il recevait quarante étudiants pauvres, dont six du Limousin, sous le patronage de saint Martial, l'apôtre du Limousin, province d'origine du pape. Désaffecté sous la Révolution, on y aménagea une salle de spectacles. C'est le Théâtre de la Liberté, ou Salle Saint-Martial, qui ouvrit ses portes le 16 avril 1791. En juillet et août 1806 eut lieu la vente de l'ex-collège divisé en onze lots, ce qui explique sa disparition et les quelques vestiges que l'on peut encore apercevoir, notamment dans les bâtiments de l'hôtel de l'Opéra.

Martial (école St) — Rue des Prêtres (1820). En 1826 : DENUC directeur.

Martial (rue St) — Ancien nom de la rue du Poids-de-l'Huile.

Martin (canton dit de St) — Près de l'église des religieuses Sainte-Ursule, cité dans un document de 1664.

Martin (chapelle St) — Sur la barbacane du Château Narbonnais, au XV^e siècle (1478).

Martin (chemin de St) — Ancien nom d'une partie de la rue des Fontaines.

Martin (logis à l'enseigne de St) — Place Rouaix au XVI^e siècle.

Martin (moulin de St) — Nom de l'un des moulins du Bazacle, au XIV^e siècle.

Martin (rue St) — Ancien nom de la rue Denfert-Rochereau.

Martin (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la petite rue Sainte-Ursule (= rue du Prieuré). « Nous serions d'avis qu'on lui rendît son nom primitif, rue Saint-Martin.»

Martin (rue St) — Nom donné en 1926 à l'une des trois voies nouvelles ouvertes dans le lotissement de M. MIREPOIX, sur le plateau d'Assalit, au quartier de Griffoulet.

Martin (St) — Voir Saint-Pierre, Saint-Martin.

Martin-de-Braqueville (St) — « Dîmaire », église *Sancti Martini de Bracavilla* (1126, 1197).

Martin-du-Touch (quartier, église, paroisse de St) — Le premier document connu indique comme lieu de village le domaine dit de Layrac. Un marchand de Toulouse, « Guillaume PRIM », donna ce domaine aux religieuses de Sainte-Claire (1325). Au XV^e siècle, le vocable est : Saint-Martin de Layrac. Celui de Saint-Martin-du-Touch n'apparaît qu'en 1478. A ce changement de vocable correspond peut-être un déplacement de l'église et du « village ». C'est bien d'un village qu'il s'agit, au XVII^e siècle, quand Pierre DOUJAT assure pour sa part la construction des trois quarts des maisons. La population s'accroît rapidement et de nombreuses familles parlementaires toulousaines viennent s'y établir, créant de beaux domaines. L'église fut plusieurs fois reconstruite. L'actuelle a succédé à un édifice que l'on pense dater du XVI^e siècle. Sa construction se fit de 1847 à 1850, la première pierre étant posée le 13 août 1847. C'est l'œuvre de l'architecte Jacques-Jean ESQUIÉ. Le 10 février 1949, un incendie l'endommagea gravement. La charpente et le clocher s'écroulèrent, ce qui a permis une très originale reconstruction. Le nouveau clocher dut subir la servitude liée à la proximité de l'aéroport. Il monte tout de même à 22 m. Si Saint-Martin dut son essor à la route, les embouteillages et la circulation intense menacent la vie même du « village ». Le contournement a commencé en 1984. Contournement, dégage-ment, échangeurs, déviation, détournements... N'est-ce pas la négation de la vie ? Le « nouveau manteau » de saint Martin, comme pensait plaisamment titrer *la Dépêche* du 23 décembre 1987, serait-il taillé dans un suaire ?

Martory (Canal de St) — Voir Canal.

Martory (chemin de St) — Nom donné officiellement le 22 octobre 1957 au petit chemin de Fourtou totalement modifié.

Mathurin (collège St) — Les « Mathurins » étaient les trinitaires et ce surnom venait de l'église parisienne leur appartenant, placée sous le vocable de saint Mathurin. Le collège était situé près du Capitole, au coin dit d'*Agulheras*, à l'entrée de l'actuelle rue de Rémusat (cadastre de 1478).

Maurice (garderie St) — 16, rue Merly (1920).

Mélanie (rue Ste) — Voie tracée au XIX^e siècle. Elle paraît porter le même nom depuis l'origine.

Michel et St-Michel prolongées (allées St) — Ancien nom des allées Jules-Guesde, et des allées Paul-Feuga.

Michel (ateliers St) — Appareils de chauffage et de cuisine, 38, 41-43, rue Alfred-Duméril (1920 ; H. DUMAS, 1930).

Michel (bar St) — 167, Grande-rue Saint-Michel (1950).

Michel (clinique St) — 38, allées Jules-Guesde. Fondée par le professeur TAPIE, servie par les religieuses dominicaines, elle a pris un grand développement, absorbant plusieurs immeubles entre les allées Jules-Guesde, la rue Ozenne et la rue Furgole. Le 9 novembre 1935 eut lieu la bénédiction d'une chapelle construite dans le jardin, sur les plans de l'architecte BARTHET, en pur style roman. BAUDET Directeur.

Michel (écluse St) — Aménagée en 1825 dans l'île où s'attache la chaussée du moulin du Château, pour permettre l'accès au bras supérieur de Garonne ; on l'appela aussi écluse de Tounis.

Michel (église, faubourg St) — A l'origine simple chapelle de fondation ancienne, dépendant de Saint-Etienne, au milieu d'un cimetière, l'église Saint-Michel était située sur l'emplacement de la gendarmerie, place Lafourcade. Elle fut un jour insuffisante pour le service religieux du faubourg et, vers 1545, d'importants travaux

d'agrandissement furent entrepris. Le service était assuré par une consorce de douze prêtres : trois se consacraient aux offices paroissiaux pendant que les autres suffisaient à peine au service des nombreux obits que procurait le double titre de chapelle du cimetière et de siège de plusieurs confréries, dont la plus active était celle du Purgatoire, particulièrement bien dotée en fondations de messes, et réorganisée en 1532. Au début du XVII^e siècle, la paroisse comptait 3 500 « personnes de communion » auxquelles sont proposés les avantages spirituels et matériels de sept confréries. On pouvait s'affilier au *Corpus Christi* ou Saint-Sacrement, confrérie ouverte à tous ; à Sainte-Anne, spécialement réservée aux menuisiers du Port-Garaud ; à Notre-Dame de Pitié, à Sainte-Catherine, à Saint-Roch dont le siège n'était pas dans l'église paroissiale ; enfin à Saint-Michel, confrérie paroissiale et, bien entendu, au Purgatoire. Le service était alors assuré par quatorze prêtres : deux vicaires et les douze consorcistes, aidés par tout un personnel attiré : sacristain, organiste, carillonneur, fossoyeur, sans oublier le maître d'école dont l'un, Guillaume LABORIE, vécut quatre-vingt-seize ans ! Beaucoup trop de monde pour peu de résultats, disaient les paroissiens ; aussi, au XVIII^e siècle, il fut question de confier la paroisse à des religieux, et l'on pensa aux mathurins. Mais l'Archevêché en décida autrement, et quelques années avant la Révolution, l'église fut tout simplement érigée en cure. A la Révolution, le clocher de Saint-Michel fut l'un des premiers sacrifiés en vertu de l'arrêté du 9 février 1794, parce que, avec le portail, il obstruait la grande route par où se faisaient tous les envois à l'armée des Pyrénées-Orientales. La démolition totale de l'église fut peu après exécutée (12 floréal an VI). Autour de l'église, rejoignant l'agglomération du Port-Garaud, tout un faubourg s'était formé, le réseau des voies rayonnant du même point : la barbacane du Château Narbonnais. Aussi appelait-on souvent ce faubourg le *barry* du Château Narbonnais. VERGNES suggéra de l'appeler le faubourg des Sans-Culottes.

Michel (fontaine et lavoir de St) — Le 4 août 1826 on projette l'aliénation de la fontaine et du lavoir situés en face l'allée de ce nom.

Michel (garage St) — 12, rue des Bûchers (F. DURAND, 1920).

Michel (Grand Café St) — 6, allées Saint-Michel prolongées (=allées Paul-Feuga), (SERRES, 1905 ; ROMAIN, 1920 ; DELMAS, 1933 ; Louis GARAPON, 1950).

Michel (Grande-rue ou rue St) — C'est la voie directe qui unissait la route de Narbonne à la porte du Château Narbonnais, probablement lors de la construction de celui-ci. On l'appela aussi grand-rue Sainte-Catherine, et en l'an II, rue Triomphe.

Michel (impasse St) — Ancien nom de la rue François-Magendie.

Michel (logis à l'enseigne de St) — Rue Ville-neuve en 1441, rue de la Pomme vers 1550, et près de la porte Saint-Etienne au début du XVII^e siècle.

Michel (moulin St) — Nom de l'un des moulins du Bazacle, au XIV^e siècle.

Michel (moulin St) — Nom de l'un des moulins du Château, au XV^e siècle.

Michel (place extérieure St) — Ancien nom de la place Lafourcade.

Michel (place intérieure St) — Ancien nom d'une partie de la place du Parlement.

Michel (ponts St) — Trois ponts successifs ont été lancés sur la Garonne :

— Le premier, conçu en 1840, mis en adjudication en 1842, fut un pont suspendu dont les frères ESCARRAGUEL, ingénieurs à Bordeaux, furent déclarés adjudicataires. Ce premier pont fut emporté par l'inondation de 1875.

— Dès 1876 on songe à reconstruire le pont. Le 1^{er} juin 1878, le Conseil municipal adopte le projet d'un pont en maçonnerie. Plusieurs études furent faites successivement. Le 6 janvier 1885, le ministre des Travaux publics approuve le projet définitif d'un pont en arcs de fonte. Il est inauguré le 24 août 1890 par CONSTANS, ministre de l'Intérieur, donnant le bras à Madame COHN, l'épouse du Préfet, au son de « La Marseillaise » jouée par la musique du 83^e.
— Une décision ministérielle du 15 septembre 1954 ouvre un concours pour la reconstruction

de ce pont. Le 10 février 1961 deux voies de circulation y sont ouvertes. Il sera peu après complètement livré à la circulation.

Michel (prisons St) — Voir Prisons.

Michel (résidence St) — 8, Grande-rue Saint-Michel (1965).

Michel (résidence St) — 12, avenue de l'URSS (S.A. TISO, 1976).

Michel (restaurant St) — 155, Grande-rue Saint-Michel (1950).

Michel (rue St) — Ancien nom de la rue du Chapeau-Rouge, à Saint-Cyprien.

Michel (rue St) — Ancien nom de la rue Bourdelle.

Michel-de-Lardenne (église St) — 207, avenue de Lardenne. Elle a succédé à l'église de Saint-Michel-Ferrery. Construite en 1868, elle reçut un bel autel en marbre polychrome avec son retable, provenant de l'ancienne église Saint-Michel-du-Touch.

Michel-du-Touch (St), *Sanctum Michaellem de Castello* — Au confluent du Touch et de la Garonne, sur un promontoire facile à fortifier, une église fut anciennement bâtie sur ce site, lui-même hautement antique. Ce fut une dépendance du monastère de la Daurade. Elle formait l'une des plus petites paroisses de Toulouse. En 1772, elle ne compte que 240 communians, c'est-à-dire enfants et adultes en âge et en état de communier. A la même date, le curé signale le danger dont on est menacé, de voir crouler l'église par les éboulements de terrain que les eaux occasionnent. Cette église fut détruite vers 1805. Une confusion est faite parfois avec l'église Saint-Michel-du-Château... Narbonnais. L'ancien château de Saint-Michel-du-Touch fut remplacé au XIX^e siècle par un autre château bâti par SARRUS Aîné, qui appartient ensuite au professeur GARIPUY. Ce n'est plus aujourd'hui que le quartier d'Ancely (voir ce nom).

Bibl. — CORRAZE, Lardenné..., pp. 63-104.

Michel-Ferrery (église, paroisse de St) — Pour pallier l'insuffisance de l'église Saint-Michel-du-Château, on envisagea dès 1778 un transfert qui n'eut lieu qu'en 1791. La nouvelle église fut établie dans le « tinal », le chai des bénédictins de la Daurade, aménagé. VIREBENT fit un devis. Il consistait, pour l'essentiel, à faire déplacer les six cuves qui s'y trouvaient encore.

Bibl. — CORRAZE, Lardenne..., pp. 104-127.

Nicolas (école privée de filles St) — 79, allée Charles-de-Fitte (1965).

Nicolas (école St) — Rue Jacques-Darré (Mme GARDES, 1920).

Nicolas (école St) — 14, rue Amiral-Galache.

Nicolas (église, faubourg, paroisse St) — Le patronage de Saint-Nicolas était tout indiqué pour un faubourg sujet à de fréquentes inondations et peuplé de marins d'eau douce, mais non d'eaux sans danger. Saint Nicolas, mort en 324, est le patron des navigateurs : il prédit un jour une tempête ; quand elle survint, à sa prière la mer se calma et l'équipage fut sauvé. La légende de saint Nicolas, la résurrection des trois petits enfants tués et mis au saloir par un boucher, a quelque peu masqué cet autre épisode de la vie du saint archevêque de Myre ! La première église dédiée à saint Nicolas, au faubourg Saint-Cyprien, est antérieure à 1197. L'église actuelle laisse deviner diverses étapes dans sa construction. En 1458, Jean CONSTANTIN bâtit les voûtes, travaux probablement dus à l'action de l'archevêque Bernard de ROUSERGUE dont les armes figurent en clef de voûte dans la première travée. Les limites de la paroisse qui s'étendait avant la Révolution jusqu'à Saint-Martin-du-Touch et Saint-Michel-du-Château, furent en 1920 : la rive gauche de la Garonne, le mur d'enceinte de L'octroi, les rues des Fontaines, d'Antipoul, de Tournefeuille, avenue de la Patte-d'Oie, rue Raymond-Délieux (= rue du Tchad), rues de Cugnaux, Gazagne, des Arcs, Sainte-Lucie, et le côté gauche de la place du Fer-à-Cheval.

Nicolas (Grande-rue St) — Avant la création de la rue de la République, c'était bien la grande-rue, *carr. maiori Sancti Cipriani, carr. mage de Sant Subra*. L'Hôtel-Dieu n'occupant pas tout

l'emplacement actuel, cette voie enchaînait sur le pont de la Daurade et, par la rue Réclusane, aboutissait à la porte de l'Isle. En l'an II, ce fut la rue Economique !

Nicolas (petite rue St) — Ancien nom de la rue Sans-Subra.

Nicolas-de-Mirepoix (collège St) — Voir Mirepoix.

Nicolas-de-Pelegry (collège St) — Fondé en 1365 par Raymond de PELEGRY, chanoine de Cahors. A cette première fondation s'ajoutèrent les donations faites par Hugues de PELEGRY, archidiacre de Périgueux et frère du fondateur. Il est souvent confondu avec le collège de Mirepoix sous le même vocable de Saint-Nicolas.

Nom-de-Jésus (St) — Ecole et pensionnat autorisés par décret du 19 janvier 1811, les Dames du Saint-Nom-de-Jésus s'établissent d'abord rue Nazareth, puis 8, rue des Régans, et rue du Vieux-Raisin. La chapelle construite en 1834 par Urbain VITRY a été désaffectée en 1905 et démolie en 1912. Le percement de la rue du Languedoc a tout fait disparaître. Il ne reste que les bâtiments de l'Hôtel de Boissy, rue des Régans.

Bibl. — BOURGADE, pp. 84-86 et 174-178.

Odile (rue Ste) — Nom donné à l'une des voies nouvelles créées dans le lotissement Duboul, classée dans le domaine public en 1977. Toutes les rues de ce lotissement ont reçu des noms commençant par O. Sainte Odile est la patronne de l'Alsace.

Orens (cimetière, couvent, église, hôpital de St) — La communauté des religieux de Saint-Orens, dits religieux de Sainte-Croix, fut fondée en 1098 par IZARN, évêque de Toulouse. En 1265, l'abbé de Saint-Sernin leur ayant donné à fief quelques terrains situés hors du bourg de Saint-Sernin, dans le faubourg de la porte Pouzonville, ils vinrent s'établir à Toulouse, hors les murs. Le terroir devint le *claux de Santa Crotz, le barrium Sancte Crucis*. Permission leur fut donnée de construire une église et un monastère, d'avoir une cloche et un cimetière, mais avec la réserve qu'ils ne pourraient y enterrer que les religieux

de leur ordre. Cette clause fut par la suite abandonnée. En 1356, on leur donna, dans le bourg de Saint-Sernin, une chapelle qui était sous l'invocation de saint Orens, et ils achetèrent à *magister Vitalis Guillelmi* une maison située à côté, sur la rue ou place de ce nom ; la place Vitalis Guillelmi est devenue place de la Visitation. L'actuelle rue de Rémusat porta parfois le nom de Saint-Orens. En 1770, les chanoines n'étant plus que trois dans un vaste immeuble, résolurent de le céder aux Filles du Bon-Pasteur, qui venaient d'abandonner leur maison de la rue Laganne à Saint-Cyprien, à cause de la fréquence des inondations. Ces religieuses prirent possession du monastère de Saint-Orens le 2 janvier 1771. A l'époque de la Révolution, leur couvent devint la Salpêtrière ou la Raffinerie du Salpêtre, installée dans l'église. En 1858, tout fut démolì, et on édifia à la place l'Hôtel du Général commandant l'Artillerie. Puis ce fut l'Hôtel CAPUS et, en 1920, la Banque COURTOIS. Le nom de saint Orens, que les Toulousains prononçaient traditionnellement « Orans » tend à devenir, en néo-toulousain : « Orins » !

Orens (rue St) — Ancien nom d'une partie de la rue de Rémusat.

Orens (rue St) — Nom donné en 1866 par BRÉMOND à une voie sans nom située « entre la rue Roquelaine et la rue Matabiau ». « Saint Orens, évêque d'Auch, vint soutenir un siège devant la porte Matabiau pour délivrer Toulouse... » (Vers 450 ?).

Orens-del-Pescailh (église St) — En 1458 et 1478, on repère le *claus de Sant-Orens-del-Pescailh* entre la route de Colomiers et le chemin allant à Saint-Michel-du-Touch. Il y avait là (en 1478) une « vieille église » : « aquy, apres lo dit valat mayral et anan per lo dit cami de Colomiès, es la gleyza de Sant-Orens-del-Pescailh, que es tota descuberta, exceptat un petit tros del cap de la dita gleyza, laqual gleyza foc estimada, car es per lo servicy de Diu. Aquy après un petit ort herm et una bosiga que conte un pogésat de terra et se te am lo cami de Colomiès et loqual ort es de la dita gleyza de Sant-Orens-del-Pescailh que es aquy davant lo dit ort, lo dit camy de Colomiès al myech, et es inutil. »

Paer (rue St) — Voie aménagée vers 1950. Elle a reçu ce nom le 5 mai 1955. A notre connaissance, il n'existe pas de saint de ce nom. La paronymie, en hagiographie, est un phénomène bien connu. Il y a plusieurs saints Pair, ce qui est un doublet de Paterne (saint Pair, évêque d'Avranches, fêté le 16 avril ; saint Pair, moine de Saint-Pierre le Vif, le 12 novembre ; et d'autres sans doute). *Paternus* était un nom assez fréquent au haut Moyen Age. Mais Pair n'est pas Paër. J. COPPOLANI a proposé une solution astucieuse : il s'agirait du musicien italien Ferdinando PAER, mort à Paris en 1839 après avoir été Maître de chapelle de Napoléon. Il est dommage que son prénom n'ait pas été Toussaint : Toussaint Paer...

Pantaléon (monastère, religieuses de St) — CHALANDE 439 — Le monastère des Dames chanoinesses de Saint-Etienne, de l'ordre de Saint-Augustin, fut fondé par Jean de Comminges, archevêque de Toulouse (1318-1327) puis cardinal, en son testament du 2 février 1350. Il occupait le sol des immeubles 3 et 5, rue Saint-Pantaléon, et s'étendait tout le long de la rue Baour-Lormian. L'église avait son entrée au 61 de la rue de la Pomme. Saint Pantaléon n'était pas Toulousain, mais médecin et martyr à Nicomédie au IV^e siècle. On assure que le vocable du couvent résultait du don d'une coupe gravée par lui, dans laquelle aurait bu l'empereur Constantin, et que l'Archevêque donna aux religieuses... A la Révolution, il ne restait que 49 religieuses de cette communauté qui fut très nombreuse. Un temps transformée en salle de bal, l'église et tout le monastère furent détruits par les acquéreurs qui construisirent leurs maisons particulières. Le vocable des Onze mille Vierges étonne toujours. Ce serait de saintes martyres du temps de Dioclétien. Mais une mauvaise interprétation d'un signe aurait donné ce chiffre fabuleux pour les compagnes de sainte Ursule, qui, en définitive, pourraient n'avoir été que onze, ce qui est moins impressionnant : XI.M., M = Martyres ! (et non Mille).

Pantaléon (place St) — Ancien nom de la place Roger-Salengro.

Pantaléon (rue St) — CHALANDE 438 — A l'origine rue Carbonel, par la suite un nom extrê-

mement variable apparaît, évoluant selon les formes Pantonières, Patinières, Attinières, Tinières, jusqu'au XVII^e siècle où fut adopté le nom de rue Saint-Pantaléon. VERGNES propose rue de la Persévérance, et le tableau de l'an II inscrit : rue Concorde. En 1881, on proposa rue Palamini.

Papoul (rue St) — Voie créée en 1865 et ainsi désignée dès 1866 sur la suggestion de BRÉMOND, la rue étant alors désignée « rue Traversière-du-Bouillon » (la rue du Bouillon étant la rue Falguière). Le 24 mai 1876, on envisage de la prolonger jusqu'à la rue Matabiau. La légende de saint Papoul en fait un compagnon de saint Saturnin : « Lorsque saint Saturnin quitta Rome pour se rendre dans les Gaules, Papoul se joignit à lui. Arrivé à Carcassonne, ville de la Septimanie, Papoul commença à annoncer la parole du salut aux habitants idolâtres de cette cité. Il fut jeté dans une obscure prison, et miraculeusement délivré, dit-on, par un ange. Pendant que saint Saturnin, après avoir évangélisé Toulouse, parcourait les contrées voisines, il confia son troupeau aux soins de Papoul son disciple. Celui-ci s'étant rendu dans cette partie du pays toulousain appelée depuis le comté du Lauragais, fut martyrisé dans ce même lieu, qui a pris plus tard son nom. »

Paul (église, paroisse St) — 37, rue des Amidonniers. Paroisse créée en 1964. L'église est aménagée au rez-de-chaussée du bâtiment des sœurs de Charité qui avaient cédé la place aux sœurs des Missions étrangères de Lamothe, dans l'attente de jours meilleurs... Les limites de la paroisse sont : la Garonne, le port de l'Embouchure, le Canal du Midi, la rue Ritay, les casernes Compans, le boulevard du Maréchal-Leclerc, la manufacture des Tabacs.

Paul (rue St) — Itinéraire longeant le chemin de fer, pour assurer la liaison Gazan, Saint-Paul, Denis-Papin, vers les passages supérieurs, il fut aménagé vers 1870. Le 10 juillet 1895, on lui donne le nom de rue Saint-Paul, classée dans le domaine public en 1907.

Philomène (rue Ste) — Voie créée vers 1875 dans le quartier d'Auriol dont elle constitue l'axe principal, ouverte d'abord sur l'avenue Frizac,

puis prolongée, par étapes, jusqu'à la rue des Pyrénées. Le culte de la sainte martyre Philomène était en grande vogue. Voici comment il fut supprimé en 1961 à la suite de la réforme liturgique : « On vous avait dit, peut-être, qu'en 1820 l'on avait découvert, dans les Catacombes de Rome, un tombeau portant une palme et l'inscription *Pax tecum Philumena*, ce qui veut dire « Paix à toi, ma chérie ». Puisqu'il y avait une palme, il s'agissait d'une martyre. Et puisque son nom était inconnu, on l'avait appelée Philomène « ma Chérie » selon l'inscription. Mais on s'est aperçu que la palme n'était pas particulière aux martyrs et que l'inscription ne disait rien quant à la sainteté. Donc aucune raison d'adresser un culte à ces ossements anonymes retrouvés après au moins quinze siècles d'oubli. » (R. DUCASSE, *la Croix de Toulouse*, 16 juillet 1961.)

Pierre (bar St) — 15, place Saint-Pierre (1950).

Pierre (boulevard St) — Ancien nom du boulevard Maréchal-Leclerc, puis du boulevard Armand-Duportal.

Pierre (Canal de St) — Voir Canal.

Pierre (capitoulat, quartier St) — La *partida* de Saint-Pierre-des-Cuisines tient son nom de cette église. Le vocable de l'église des Chartreux, devenue paroissiale sous le même patronage, a donné une plus grande résonance à ce nom.

Pierre (cinéma St) — 16 bis-22, allée de Barcelone (1924). Cette salle a joué un grand rôle dans la vie paroissiale de Saint-Pierre.

Pierre (hôtel de St) — Près de la porte Saint-Etienne (chez BAUDEAN, 1807).

Pierre (hôtel St) — 46 bis, rue des Blanchers (1950).

Pierre (logis à l'enseigne de St) — C'est en 1539 l'une des seize enseignes privilégiées. Repérées successivement en divers endroits de la ville, y compris au faubourg Saint-Michel (1702), c'est peut-être la même que Saint-Pierre-Sainte-Barbe (1622 au Palais).

Pierre (moulin de St) — Nom de l'un des moulins du Château au XV^e siècle.

Pierre (place St) — Elle a été aménagée lors de la création du port (1776-1780) et le tableau de l'an II la gratifia du nom de place Voltaire.

Pierre (pont St) — Il y eut, au Moyen Age, un « pont Saint-Pierre », mais on l'a pris pour un pont construit au Bazacle (voir ce nom) alors qu'il était devant le port Saint-Pierre. C'est l'ancêtre des ponts suspendus lancés au XIX^e siècle. Le premier de ceux-ci fut projeté vers 1840 et réalisé en 1850. Il était à péage. Il fut endommagé en 1855 et emporté par l'inondation de 1875. Reconstitué en 1883, il fit l'objet d'une réfection importante en 1929. Le 15 mars 1931 eut lieu l'inauguration. Étrangement saboté en 1983, il fut déclaré impropre à toute réfection et voué à la démolition. Il a été reconstruit en 1986, et ouvert à la circulation le 14 novembre 1987.

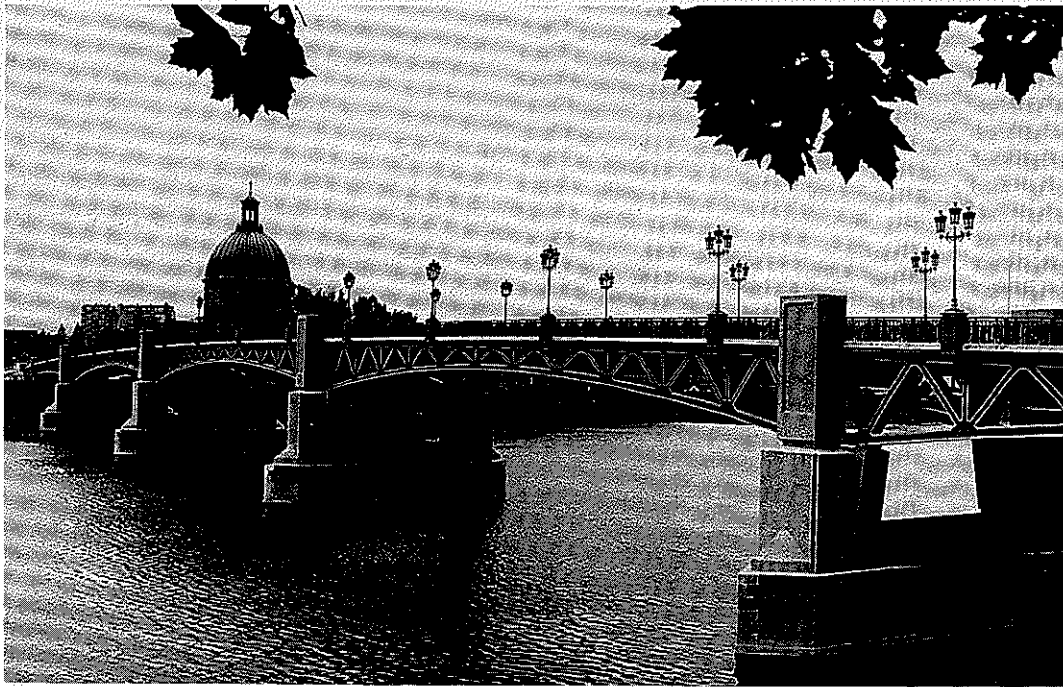
Pierre (rue St) — Nom proposé vers 1870 par l'abbé RAVARY pour la rue Bêteille, parce que le terrain en avait été donné par Pierre BÊTEILLE, maraîcher.

Pierre (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Valade. « Rue Saint-Pierre, du nom de l'église paroissiale qu'elle possède. »

Pierre (rue du Pont-St) — Voir Pont Saint-Pierre.

Pierre-de-Lages (St) — Voir rue Malaret.

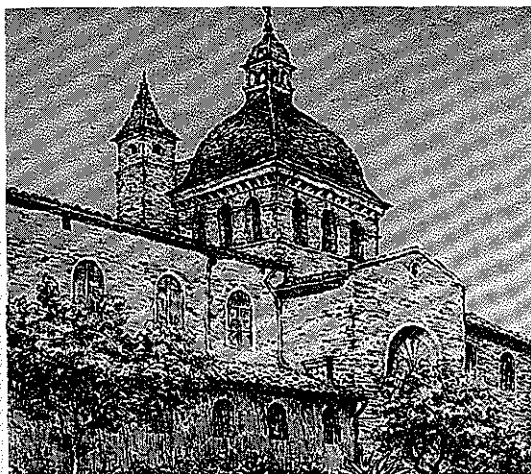
Pierre-des-Chartreux (St) — Voir Chartreux. Devenue église paroissiale après la Révolution, les limites de la paroisse (1920) étaient : les Ponts-Jumeaux, le boulevard de la Marquette, la rue Pelet, et une ligne droite séparant la



Pierre (port et quai St) — Voir Ports et Quais.

Pierre (résidence St) — 29, rue Clément-Ader (1986). Peut-être parce qu'à proximité de... la Croix-de-Pierre ?

caserne par la moitié, la rue Lascrosses et la rue des Puits-Creusés, les rues Deville et Pargaminières, la place Saint-Pierre, l'allée de Brienne et le Ramier du Bazacle jusqu'aux filtres du Canal Latéral.



Eglise Saint-Pierre des Chartreux.

Pierre-des-Cuisines (église, quartier St) — Prise dans l'enclos de l'Arsenal créé en 1793 par l'armée révolutionnaire, l'église Saint-Pierre-des-Cuisines était peu accessible. Elle a pourtant joué un rôle très important dans la vie municipale au Moyen Age : en 1189, lorsque le comte Raymond V y signe un traité avec les consuls, dans lequel on reconnaît l'acte de naissance de la « république municipale » ; en 1194, lorsque Raymond VI y reçoit, à son avènement, le serment de fidélité de Toulouse. La plus ancienne construction est une église pré-romane. Dans la seconde moitié du XI^e siècle, alors que Saint-Pierre-des-Cuisines est devenu prieuré de Moissac, l'édifice est en grande partie reconstruit. Au XIX^e siècle, les militaires, prenant possession de l'église, vont installer les structures d'une fonderie de canons (ces structures ont dû être démontées afin de pouvoir poursuivre la fouille des niveaux conservés au-dessous). Puis, l'expérience ayant échoué, l'armée transforme Saint-Pierre en entrepôt. Le vocable de l'église Saint-Pierre est bizarrement affublé du titre de Saint-Pierre-des-Cuisines. L'église a pris le nom du terroir où elle fut fondée. En 1067, lors de la donation du comte Guillaume IV à l'abbé de Moissac, de toutes les terres qu'il possédait *in villa... de Coquinis*, c'est déjà une désignation ancienne. Parce que, dans la charte de 1067, le comte autorisait des fours particuliers pour cuire le pain dans ce territoire, on a cru que c'était là l'explication. C'est CATEL qui est responsable de cette première tentative. Parce qu'il

y avait à Rome un marché où l'on vendait des denrées cuites, sinon des plats cuisinés, l'idée est venue que les cuisines pourraient bien être, avec un petit déplacement de sens, un marché d'alimentation, cuite ou crue. On a supposé sur *coquinis* le sens de coquins, pauvres hères. Un collège avait été jadis fondé sur le territoire de Saint-Pierre pour l'éducation de douze pauvres ecclésiastiques : c'était eux les coquins ! Parce que le latin se refusait à donner un seul exemple masculin, on trouva des coquines, femmes de mauvaise vie. Une série de documents du XII^e siècle, dans le cartulaire de Saint-Sernin, ne laissent pas place au doute. Il s'agit de : *honor de Coquinas* ou du *terminum de Quoquinis* ou de la *via subtus Coquinas* ; il s'agit d'un certain *Carbonellus* désigné en raccourci par son lieu d'habitation : *Carbonellus Coquinarum*... Puisqu'il faut des cuisines, pourquoi ne pas supposer qu'il s'agit des cuisines de l'Abbaye de Saint-Sernin, puisque c'est, incontestablement Saint-Sernin qui commande toute la topographie du bourg.

Pierre-Nolasque (rue St) — Ancien nom de la rue de la Verge-d'Or de 1869 à 1876.

Pierre-Saint-Géraud (St) — Voir la Pierre.

Pierre-Saint-Géraud (chapelle St) — Place Esquirol. Vocable associé à Saint-Géraud (voir ce nom). Le cartulaire municipal AA 1 conserve trois des plus anciennes mentions : 1152, 1197, 1203, de ce double vocable. Il est curieux d'observer que trois « Saint-Pierre » antérieurs au XIII^e siècle ayant existé dans Toulouse, l'usage d'un discriminant fut nécessaire : Saint-Pierre-des-Cuisines, Saint-Pierre-Saint-Géraud, Saint-Pierre-Saint-Martin.

Le deuxième de ces Saint-Pierre fut le premier « oublié » et seul le vocable Saint-Géraud fut maintenu à la chapelle.

Pierre-Saint-Martin (capitoulat, chapelle, prieuré St) — Rue du Prieuré — CHALANDE 319 — L'origine de ce vocable est ancienne. Au XIII^e siècle est nommée *l'eccllesia Sanctorum Petri et Martini*. Elle a donné son nom à l'une des *partidas* (capitoulats) anciennes. Ce prieuré dépendant de la Daurade fut entièrement détruit, ainsi que toutes les maisons voisines, dans

l'incendie de 1463. La place qui se trouvait à l'entrée de l'église et où, avant l'incendie, existait une maison avec un arceau sous lequel on passait pour entrer dans l'église, fut baillée à nouveau fief à un certain Jean de LABORDE, le 25 juillet 1469. Les conditions du bail sont intéressantes, car elles nous apprennent comment on profita du voisinage pour reconstruire l'église Saint-Pierre-Saint-Martin et même lui donner une voûte qu'elle n'avait pas, semble-t-il, auparavant. Pour prix du bail, Jean de LABORDE devait donner un millier de tuiles qu'il s'engageait à fournir au fur et à mesure que serait édifiée l'église. Il s'engageait en somme à faire recouvrir à ses frais. Autre condition : la place qui lui était cédée devait être reconstruite d'ici quatre ans sinon le prieur pourrait en disposer. Avait-on économisé en « réédifiant en voûte » ? Quand, le 29 septembre 1610, l'église fut donnée aux religieuses de Sainte-Ursule, on constata qu'elle avait grand besoin de réparations « mesmes pour empescher la cheute de la voûte d'icelle ». Cent quarante ans pour une voûte bien faite, c'est cependant encore la jeunesse !

Pierre-Saint-Martin (rue St) — Ancien nom de la rue du Prieuré.

Polycarpe (cul-de-sac de St) — C'est le nom d'un *cantou fermat* au moulon *del four Bastard* entre les numéros 22 et 24 de la rue du Four-bastard (XVI^e - XVIII^e siècles). Un portail en interdit l'entrée.

Quentin (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Vidale (= rue des Jacobins). « On pourrait, par souvenir historique, l'appeler rue Saint-Quentin. Cette chapelle était en face de la porte d'entrée du Capitole et en ligne directe de cette rue. »

Quentin (St) *Quintinus* — CHALANDE 335 — Il y a deux lieux de ce nom. L'un est la chapelle de Saint-Quentin près de la Porterie, sur l'actuelle place du Capitole, et le *clausus Sancti Quintini* près des terres de la léproserie de la porte Arnaud-Bernard, vers l'avenue Honoré-Serres actuelle. La chapelle Saint-Quentin était sur la rue de la Porterie, entre la rue Saint-Rome et la rue du Taur. Il en est fait mention en 960

dans le testament d'Hugues, évêque de Toulouse, et en 1175 quand les consuls s'y assemblèrent. Fut-elle détruite ou endommagée lors de l'incendie de 1463 ? En 1510, elle est le siège de la corporation des libraires. Le 28 avril 1519, Jean GRANDJEAN lègue à l'œuvre de l'église 100 livres tournois pour la faire voûter. Était-ce la dernière étape d'une reconstruction ? Fermée au culte en 1791, elle fut détruite dans les premières années du XIX^e siècle.

Le second « Saint-Quentin » est connu par de nombreux actes, de 1180 à 1335.

Quirin (rue St) — Ancien nom de la rue de la Brasserie.

Radegonde (chapelle Ste) — Situé rue des Puits-Creusés, enclavé dans les possessions des Chartreux, ce prieuré resta actif jusqu'à la Révolution. En 1685, il s'y fait des mariages. Sainte Radegonde, reine de 519 à 587, fut très populaire. Elle fut l'épouse de Clotaire, mais voulut se retirer et mena une vie de grande austérité et de charité.

Radegonde (rue Ste) — Ancien nom de la rue des Puits-Creusés.

Raymond (collège et musée St) — Place Saint-Sernin. Le collège Saint-Raymond avait succédé à un hôpital de même nom dont la fondation remonte probablement à 1080. A cette fondation s'intéressèrent le comte de Toulouse Guillaume IV, sa femme Mathilde, l'évêque Izarn et enfin le chanoine de Saint-Sernin, Raymond GAYRARD, vénéré comme un saint. Il éleva les murs de l'église abbatiale jusqu'à la naissance des voûtes. Lorsque les premières libéralités, et notamment celle d'un certain Pierre BENOÎT, juge et probablement juge-mage de Toulouse, eurent donné à l'établissement ses moyens d'existence, c'est à Raymond GAYRARD qu'en fut confiée la direction. Cet hôpital était fondé pour treize pauvres. En 1233, le pape Grégoire IX l'ouvre aux étudiants. La donation d'une maison, faite le 14 février 1249 par l'évêque d'Agen, inquisiteur de la foi, à l'hôpital de Saint-Raymond, montre qu'à cette époque l'hôpital donnait bien asile à de pauvres écoliers. Il fut alors relié au nouvel immeuble par un pont jeté sur la rue les séparant. En 1403, il devint collège



Le collège Saint-Raymond, (d'après F. Mazzoli.)

pour seize étudiants boursiers. Pierre de SAINT-ANDRÉ, Premier président au Parlement (1509-1525) et son fils Mathieu de SAINT-ANDRÉ, prieur de Saint-Raymond, firent les frais de la reconstruction du collège en 1523. L'architecte Louis PRIVAT en fut chargé. Le collège fut supprimé à la Révolution. Restauré en 1866-1869 par VIOLLET LE DUC, le bâtiment servit de presbytère. Un arrêté municipal du 14 avril 1891 créa le Musée Saint-Raymond. Emile CARTAILHAC le dirigea avec compétence, y groupant les collections de petite et moyenne dimensions provenant du musée des Augustins, ainsi que les collections dont la Société Archéologique du Midi venait de se séparer. Après la mort de CARTAILHAC (1921) la tenue scientifique se relâcha. Un regroupement, réalisé par Robert MESURET, a permis la création d'un musée des Antiques.

Raymond (Institution St) — 14, rue Peyras (PECH directeur, 1860) puis 96, puis 70, rue du Faubourg-Matabiau (= rue Matabiau), (1878 ; AVENIER de LA GREE, 1890).

Raymond (place St) — Ancien nom d'une partie de la place Saint-Sernin. Voir place Saint-Sernin.

Raymond (rue St) — Ancien nom de la rue Labruyère.

Raymond (rue St) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue du Peyrou (= rue Emile-Cartailhac). « Cette rue aboutissant à la place et au bâtiment de l'ancien collège Saint-Raymond, devrait porter aussi ce nom qui appartient, sous plusieurs rapports, à l'histoire toulousaine. »

Reliques (chapelle des Stes) — La septième chapelle, à partir de droite, dans le chœur de la cathédrale Saint-Etienne. On l'appelait aussi chapelle des VAYROLES parce qu'elle contenait le tombeau de l'archevêque Geoffroy de VAYROLES mort en 1376. Dédiée à saint Joseph, elle perdit ce vocable au XIX^e siècle, au profit de sa voisine, et devint chapelle des Saintes Reliques, en raison du dépôt fait en 1792 des reliques enlevées aux religieuses de Saint-Pantaléon, nom qui était fort justifié, puisqu'on y gardait :

- un fragment de la sainte Epine ;
- un morceau de la Vraie Croix ;
- un bras de saint Etienne ;
- un os de l'épaule de saint Grégoire le Grand ;
- un doigt de saint Pantaléon ;
- la coupe qu'il avait ciselée ;
- quatre têtes des onze mille vierges ;
- quelques petites reliques ;
- diverses reliques de saint Maurice et de ses deux compagnons ;
- diverses reliques des saints Candide, Innocent, Eusèbe, Justin, Antonin, Libéral, Marcelin, et de sainte Béatrix.

Rémésy, Remigii (église, hôpital, rue St) — Les plus anciennes mentions de cet établissement sont de la première moitié du XII^e siècle : *hospitale Sancti Remigii* et son « dîmaire », entre Hers et Garonne, et sur l'autre rive de Garonne. En 1192, il est question de l'église neuve de Saint-Rémi. Que fait le saint évêque de Reims dans Toulouse ? Certes, sa réputation fut immense : il a baptisé Clovis et convertit les Francs. Mais il y a un épisode de sa vie qui concerne notre ville : il a ressuscité une jeune fille, et cette jeune fille était toulousaine. C'était aussi l'ami de saint Germier, évêque de Toulouse, et celui-ci fit ériger une église en l'honneur de saint Rémy. Elle fut démolie en 1794. VERGNES

avait proposé de changer le nom que la rue portait depuis sept cents ans, en rue des Infatigables. Le tableau de l'an II la scinda en deux tronçons ; ce fut, au sud, la rue Raisonnable, et au nord de la rue Saint-Jean, la rue l'Estime.

René (rue St) — Nom donné vers 1930 à une voie nouvelle.

Rita (église Ste) — 17, avenue Jules-Julien. Elle appartient à l'église catholique de rite latin (prieuré de Saint-Benoît et chapelle Saint-Louis de la rue Noguès). Sainte Rita, née en 1381 près de Cascia en Italie, est invoquée contre la stérilité, et aussi pour réconcilier des personnes fâchées ou opposées.

Roch (St) — Saint Roch de Montpellier et son fidèle chien furent très populaires. C'était le « saint de la peste ». La peste ? Les familiers de l'histoire toulousaine comprendront tout ce qu'évoque ce seul mot. Rappelons les effroyables mortalités qu'elle causa, les misères... Les épidémies se succèdent, surtout au XVI^e siècle, au point qu'il est plus juste de parler de mal endémique. La science des hommes est impuissante : on invoque le Ciel. L'intercesseur le plus populaire fut certainement saint Roch. A lui fut dédiée la chapelle bâtie hors la porte Arnaud-Bernard, en 1392, où viendront plus tard s'établir les pères minimes (voir ce nom). Au pré des Sept-Deniers où s'entassaient les pestiférés de la grande épidémie de 1628, on construisit une chapelle dédiée à la Sainte Vierge ; mais son principal ornement fut un tableau représentant « un saint Roch affligé du mal contagieux ». On se groupe en confréries pour l'implorer en commun. L'une d'elles existe chez les pères augustins dès le XV^e siècle. Nous en trouvons une à la chapelle du Férétra. Il y a même la légende : saint Roch aurait lui-même prêché au peuple, assis sur le soubassement romain : c'est le « banc de saint Roch ». L'histoire de la confrérie établie dans la chapelle Saint-Roch reste à reconstituer. Nous la rencontrons dès 1527 et 1533, sans connaître ses origines. Vers 1554, Pierre CAUSIE, « maistre menuisier », se voit confier par les bailes de la confrérie, l'exécution d'un retable. La chapelle garde cependant son vocable de Notre-Dame-du-Férétra, mais elle sera désormais beaucoup plus connue



sous le nom de chapelle Saint-Roch, « le petit Saint-Roch » dira-t-on pour la distinguer de Saint-Roch des Minimes. En 1800, la chapelle servit au culte paroissial traditionnel, opposé au clergé constitutionnel qui officiait aux Récollets. Après un long abandon, elle appartenait aux hospices qui la louaient à un marchand de charbon, la chapelle Saint-Roch du Férétra a été rendue au culte. C'est le culte traditionaliste qui y est célébré.

Bibl. — SALIES (Pierre), Sainte-Marie-des-Anges..., La Chapelle Saint-Roch du Férétra.

Roch (café St) — 54, faubourg (= avenue) des Minimes (ALHIET, 1895 ; ENCAUSSE, 1905).

Roch (chemin, puis rue St) — C'est une voie très ancienne, conduisant de la route de Narbonne, dont elle n'est que le prolongement antique, vers le Férétra. Comme c'était aussi le chemin menant à Pouvourville, on en avait fait le chemin vicinal 52 nomenclaturé avec le chemin de la Salade.

Sottisier — rue Saint-Rock (and Roll ?).

Roch (impasse St) — Partie du chemin Saint-Roch, mise en impasse en 1975 par suite de la construction de la rocade.

Roch (lavoir St) — Aux Minimes, en 1850.

Roch (moulin St) — Nom d'un moulin sur le canal, cité dans un document de novembre 1681.

Roch (petit chemin, ou rue St) — Ancien nom de la rue Léon-Soulié.

Roch (petite rue St) — Ancien nom de la rue Pierre-Rubens.

Roch (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Prés : « Cette voie serait bien nommée rue Saint-Roch, parce qu'elle confrontait le couvent de ce nom, remplacé aujourd'hui par le lavoir ou fontaine. »

Roch-des-Minimes (rue St) — Ancien nom, proposé par BRÉMOND en 1866, de la rue du Général-Bourbaki.

Rome (chapelle, église St) — C'est une très ancienne église signalée sous le vocable de saint Romain dès le XII^e siècle. Elle dépendait du chapitre de Saint-Etienne. En 1216, elle fut donnée à saint Dominique et ses religieux qui n'y restèrent que quelques années, en attendant que soient construits les Jacobins. En 1335, le chapitre de Saint-Etienne la concède aux religieuses bénédictines. En 1604, le cardinal de JOYEUSE donne l'établissement aux pères de la Doctrine chrétienne (voir Doctrinaires). Le collège de Saint-Rome, qu'ils créèrent, dura jusqu'à la Révolution. En l'an IV, les Israélites demandèrent l'usage de l'église désaffectée. On ne la leur accorda pas. Quelques années plus tard, elle fut démolie. Il en existe quelques vestiges.

Rome (hôtel St) — 24, rue Saint-Rome (1950).

Rome (rue St) — Élément de la Grand'rue, elle se décomposait en deux parties ayant des dénominations différentes. Du coin des Changes à la rue du May, c'était la rue des *Bancs Majous*, *carr. Bancorum Maiorum*, la rue des Grands-Bancs.

De la rue du May à la place du Capitole, la rue Serminières, alias Servinières (voir ces divers noms). VERGNES proposa : rue des Valeureux, et le tableau de l'an II, rue Liberté. Le 16 février 1883, on proposa de changer le saint en Gambetta ; mais Gambetta put être logé non loin de là. En 1974, la rue Saint-Rome est devenue rue piétonnière, en même temps que la rue des Changes (voir ce nom).

Rosalie (chapelle Ste) — Rue de Bourrassol (1934).

Rose (rue Ste) — Le nouvel externat du Saint-Nom-de-Jésus fut transféré en 1893 avenue du Pont-des-Demoiselles n° 3 (= allées des Demoiselles). C'était à l'angle de la rue Sainte-Rose. C'est pourquoi on parle à cette époque de l'externat Sainte-Rose (BOURGADE p. 86 n.).

Saëns (allée Marc-St) — Nom donné le 12 mai 1980 à une voie nouvelle, au Mirail. Marc SAINT-SAËNS artiste créateur de tapisseries, peintre, dessinateur, céramiste, sculpteur et écrivain d'art, est né à Toulouse en 1903. Petit-cousin du compositeur Camille SAINT-SAËNS, il est décédé à Toulouse le 20 décembre 1979.

Saëns (rue St) — Nom donné en 1933 à la rue « D » du lotissement ROC.

Salvadou, Salvator (St) — Voir Sauveur (St).

Saturnin, Saturninus (St) — Voir Sernin (St).

Saturnin (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Royale (= rue Gatiien-Arnoult). « Maintenant que cette rue part en ligne directe de l'église Saint-Sernin, elle pourrait porter le nom de rue Saint-Saturnin. »

Sauveur (cimetière, chapelle, faubourg, quartier St) — Le *clausus Sancti Salvatoris* est signalé dès 1190. Hors la porte Saint-Etienne c'est, en 1458, *fora Sant Salvado* ou *apud Sanctum Salvatorem*. Il y avait, hors les murs de Saint-Etienne, une chapelle et un cimetière de ce nom. La chapelle était d'une construction simple. L'ancien cimetière, où les inhumations publiques devinrent bien plus fréquentes après le synode tenu à Toulouse par Mgr de BRIENNE en 1782,

formait un enclos qui embrassait l'espace que comprend aujourd'hui la place Dupuy et les maisons qui longeaient l'établissement de charité des sœurs de la paroisse Saint-Etienne. Dans la partie méridionale de l'enclos s'élevait l'ancienne église. La porte d'entrée, surmontée d'un clocher en forme d'espaler, n'était pas tout à fait dans l'axe de la grande-rue du faubourg, mais un peu à droite. L'édifice était de forme carrée oblongue ; l'autel principal était opposé à la porte d'entrée ; il y avait deux chapelles latérales, celle de droite était la chapelle du Crucifix, celle de gauche était dédiée à la Sainte Vierge. La première de ces chapelles qui empruntait son nom de l'image vénérée du Christ, fixée au retable de l'autel, était ornée d'un nombre impressionnant d'exvoto, témoignages touchants de la piété et de la reconnaissance des habitants du faubourg Saint-Etienne et surtout des patrons du Canal des Deux-Mers.

Sauveur (école privée de filles St) — 12, port Saint-Sauveur (1965).

Sauveur (grande-rue St) — Ancien nom de la rue des Frères-Lion.

Sauveur (port St) — Voir Port.

Sauveur (port St) — Aménagé en 1685 quand fut terminé le canal, il a été agrandi en 1820. En l'an II, on l'appela Port National. Le port neuf Saint-Etienne, en 1825, est dans la partie nord, entre l'allée Paul-Sabatier et le pont Montaudran.

Scarbes (oratoire, orme de Stes) — Quand ce nom étrange apparaît dans les textes, il est suffisamment déformé pour que son sens originel ne soit plus perceptible : *platea ulmi Sanctarum Carbarum* dès le XII^e siècle. A l'emplacement où se trouvait, jadis, l'orme qui avait donné son nom de place de l'Orme de Saintes-Scarbes, s'élevait un oratoire. On ne sait si l'orme et l'oratoire furent contemporains. On ignore même s'il n'y eut pas, successivement, plusieurs oratoires en ce lieu. L'histoire de cet oratoire ne sort définitivement de l'ombre qu'à la fin du XVI^e siècle. Les habitants du quartier, pour expier le

meurtre des sieurs SOUPECTS et NANTOUILLET, commis en ce lieu en 1580, y avaient élevé une croix expiatoire. Un arrêt du Parlement, en 1597, avait un peu aidé cette initiative. Gabriel-Aymable Du BOURG de CAVAIGNES, seigneur de LAPEYROUSE, conseiller au Parlement, s'avisait d'agrandir l'Hôtel qu'il possédait au numéro 6 de la place, et d'en reconstruire la façade. Un jour, inspectant les travaux, il constata que l'oratoire « bornoit la veue du balcon de sa maison ». Son parti fut pris. Il fallait l'abattre. DU BOURG prétendit qu'il se commettait des actions indécentes dans cet oratoire : voilà pourquoi il fallait le démolir, ce qui fut fait le 20 mai 1699. Mais les habitants tenaient beaucoup à cet oratoire. On y faisait brûler une lampe, tous les dimanches et fêtes. C'était peut-être moins pour expier le crime de jadis, que pour marquer l'esprit de communauté qui liait si fort les habitants du quartier. On fit une croix. En 1728, elle tomba. On en fit une autre. En 1786, on s'efforça d'empêcher les dépôts d'immondes. On reconstruisit la croix... contre le mur de l'Hôtel DU BOURG ! On en profita d'ailleurs pour la faire dorer, peindre son piédestal, et l'entourer d'une balustrade. Armand Pierre-Mathias-Marie DU BOURG-CAVAIGNES de ROCHEMONTEIX, qui peut-être assista aux travaux de réfection de la croix, devait subir une bien cruelle expiation pour l'intolérance de son ancêtre, puisqu'il mourut sur l'échafaud, à Paris, le 15 juin 1794.

Scarbes (place Stes) — CHALANDE 337 — Parce que son nom est parfois écrit, au XV^e siècle, *Sanctas Carbas*, on a voulu y voir les saintes gerbes, les premières gerbes de la moisson présentées en offrande. C'est l'avis de CHALANDE. BRÉMOND imaginait mieux : « On faisait un choix de quelques fagots que l'on amoncelait à cet endroit, puis le clergé de Saint-Etienne venait en faire la bénédiction. Cette cérémonie se terminait par l'incendie de ces fagots, et les charbons étaient appelés : *les sans Carbous* que les assistants se distribuaient et conservaient d'une année à l'autre. » VERGNES en fit la place de la Constitution, et le tableau de l'an II, la place l'Egalité.

Sottisier — Le nom est évidemment difficile et inintelligible. Nous confions les traitements qu'on lui fait subir à un tableau.

	Scarbes	Scarbe	Escarbes	Escarbe	Scrabes	Scarles	Scarle		Total
Saintes	37				2			39	107
Stes	67				1			68	
Sainte	9						1	10	34
Ste	19	4		1				24	
Saint	3							3	26
St	15	1	1	6				23	
Saints	1							1	2
Sts	1							1	
Ch.						6		6	6
	152	5	1	7	3	6	1		175
	157		8		3	7			175

Scarbes (rue Stes) — Ancien nom de la rue Fermat.

Sébastien (Hôpital St) — Ou hôpital des Pestiférés. A La Grave. Les deux hôpitaux se confondirent.

Sernin (basilique St) — « Sous le consulat de Dèce et de Gratus », soit en 250, fut martyrisé saint Saturnin. Un sacrifice solennel était préparé au Capitole toulousain. Saturnin vint à passer, fortuitement ; la foule païenne se saisit de lui. Devant son refus de sacrifier aux dieux, on l'attacha au taureau prévu pour le sacrifice. La bête furieuse fut chassée au bas des escaliers du temple. Sur les premiers degrés se brisa la tête de Saturnin, alors que, poursuivant sa course, le taureau l'emportait plus loin... Au lieu où la corde se rompit, les « saintes puelles », deux saintes femmes, ensevelirent son corps. On y bâtit plus tard l'église Saint-Sernin, dite du Taur (voir ce nom). Plus tard encore, saint Exupère transporta le corps dans un nouveau lieu, où l'on bâtit Saint-Sernin, la basilique actuelle, précédée de plusieurs autres édifices. Les travaux ne commencèrent que vers 1060. En 1096, le 24 mai, le pape Urbain II consacra la nouvelle église. « *Non est un toto Sanctior orbe locus...* » (Il n'est pas de lieu plus saint dans l'univers.) Tombeau de saint Saturnin, enrichi d'insignes reliques, dont

les corps de plusieurs apôtres, l'église Saint-Sernin de Toulouse fut, à l'image de Compostelle, un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la chrétienté. Le XVII^e siècle ne le céda en rien au Moyen Age, et fut, pour cette grande église et le monastère qui l'entourait, une période faste, matérialisée par une grande activité artistique. En quelques années, aux boiseries du tour des Corps Saints s'ajoutèrent retables, stalles, grilles, jubé et réfections diverses dont le catalogue complet est encore loin d'être établi, malgré d'abondantes archives consciencieusement explorées par des chercheurs tels que CAUSSE, DOUAIS, LAHONDES, LESTRADE et, de nos jours, Georges COSTA. C'est aujourd'hui un « Monument Historique », très heureusement restauré et quasi parfait. Mais, est-ce toujours une église vivante ? Les Corps Saints sont derrière les grilles. Il faut payer pour en faire le « tour ».

Sernin (café-hôtel-restaurant St) — 2, rue Saint-Bernard (MOLINIER, 1933 ; EVAS, 1950).

Sernin (Institution St) — 3, rue Roquelaine (abbé ROBERT, 1890).

Sernin (Lycée St) — Place Saint-Sernin. Héritier, tout au moins moral, du collège de Papillon, le lycée de jeunes filles installé dans l'Hôtel

DU BARRY et dans le monastère des Dames bénédictines de Toulouse, accrochant au passage la Pension Mazens, devint Cours Secondaire de jeunes filles, puis lycée (1883).

Bibl. — BESSON (Madeleine et Françoise), *Il était une fois Saint-Sernin*.

Sernin (place St) — La chanoinie, le cloître, toutes les annexes ont été démolis. Les bâtiments jouxtant la basilique ont été « dégagés ». Aucun détail d'architecture n'échappe au regard et, si vous êtes érudits, vous pouvez distinguer à l'aise, l'original, le « Viollet-le-Duc », ou le contemporain. Une « place » a été lentement et sûrement dégagée. Les dernières verrues ont sauté. Les « bancs » de Saint-Sernin, les *lapis mensurarie* du XII^e siècle (mesures en pierre), tout cela a disparu, mais non toute vie. Le conflit parking/marché est très vif. Et, par « marché », faut-il parler encore de la foire au salé ? Ou même de « l'Inquet », marché-aux-puces toulousain de si fameuse mémoire, aujourd'hui remplacé par les stands de brocanteurs syndiqués. *Non est...*

Sernin (rue St) — Ancien nom d'une partie de la rue du Taur.

Sernin (salle St) — A la Grave.

Simon (St) — L'ancien « village » était sur le chemin de la Saudrune, au terroir de Candie. Il semble que l'essor de la culture de la vigne ait incité les habitants à abandonner ces terres qu'inondaient la Saudrune et le Roussimort, pour le site en Ardenne haute, ce qui entraîna un remaniement dans l'organisation de la communauté. « En 1784, fut créé le taillable de Saint-Simon, détaché de celui de Portet. En 1789, le seigneur de Saint-Simon était Mr de CANDIE, trésorier de France, à Toulouse. Il avait un château de forme carrée, entouré de fossés. Auprès du château, au bord du ruisseau, existait depuis le XIII^e siècle une église desservie par les religieux de la Daurade. Par la suite, elle fut tenue par un prêtre séculier, le curé de Portet. Saint-Simon devint alors une annexe de la paroisse de Portet. A la suite de demandes répétées en faveur d'une église plus centrale, et malgré les réticences de M. de CANDIE, l'archevêque Loménie de BRIENNE accorda en 1775 l'érection de Saint-Simon en paroisse distincte

de celle de Portet, et les Capitouls firent construire une église de 1779 à 1781 (c'est l'église actuelle dont l'architecte fut VIREBENT). De l'ancienne église, située au quartier de Candie, il ne reste aujourd'hui qu'une chapelle située près du château. En 1848, la paroisse de Lafourguette fut détachée de celle de Saint-Simon. En 1794, saint Simon l'apôtre, le compagnon de saint Jude, dut se retirer quelque temps pour céder la place à « Brumaire ».

Simon (allées de St) — Ancien nom des allées Maurice-Sarraut.

Simon (petit chemin de St) — Ancien nom de la rue de Rimont.

Simon (place de St) — Voir place de l'Eglise-Saint-Simon.

Simon (résidence Le Clos de St) — 11, route de Saint-Simon (1985).

Stanislas (école, puis école secondaire catholique de garçons St) — 27, rue Malaret (VOLPILLAC, directeur, 1905) puis 4, Boulingrin (PUJOL, 1920) puis 22, rue des Fleurs (1933), tenue par les pères jésuites (1965).

Subra (rue Sans ou Sanct) — « Subra » est le nom de « Cyprien » en langue d'oc. La rue Sans-Subra, d'ancienne formation, s'est appelée petite rue Saint-Nicolas. Et même rue Saint-Nicolas, ce qui prêtait à confusion avec la (Grande) rue Saint-Nicolas. Le 12 avril 1947, on a levé la difficulté en l'appelant rue Sans-Subra.

Subra (St) — Voir Cyprien (St).

Superius (St) — Voir Exupère (St).

Sylvain (rue St) — Ancien nom de la rue Joseph-Bosc.

Sylve (école primaire de garçons St) — 28, rue Montcabrier (1965).

Sylve (école St) — 16, avenue de la Colonne et 8, rue Sault (DUFOR, 1920).

Sylve (école St) — 16, avenue de la Colonne et 8, rue Soult (DUFOR, 1920).

Sylve (église, paroisse St) — Le projet d'ériger une église au quartier de la Colonne sous le vocable de saint Sylve, premier évêque de Toulouse, date de 1860. Les fondations furent jetées en 1861. Un édicule provisoire fut béni en 1862. La première pierre d'une construction définitive fut posée le lundi de Pâques 13 avril 1868 en présence d'une grande foule et au milieu des banderoles, avec messe en plein air, orchestre, chœurs. De la rue du Dix-Avril à l'avenue de la Colonne, tout le quartier fut en fête. Dès que les murs furent suffisamment élevés, on y commença les offices tout en joignant une école libre sur un côté. De rudes épreuves attendaient le curé d'alors, l'abbé CALVET (voir ce nom). Les travaux, faute de moyens, furent interrompus. Enfin, son successeur, M. BARON, réussit à aplanir peu à peu les difficultés et la construction de l'église continua. Limites de la paroisse en 1920 : la paroisse Saint-Sylve est comprise dans l'espace renfermé entre le chemin de Périole, la gare Matabiau, la rue Compans, rue Gazan, allée du Cimetière et la partie gauche du cimetière (le cimetière divisé en deux parties par l'allée du milieu), route de Balma et la rivière de l'Hers.

Sylve (petite rue St) — Ancien nom de la rue Boubée.

Sylve (résidence St) — Rue Reille. ROCA-Réalisations 1978. La publicité déclarait : « Six petits immeubles de trois ou quatre étages, liés entre eux mais « décrochés », occupent le terrain de l'ancienne école paroissiale, délimité par les rues Reille, Calvet et Montcabrier. D'un côté, un parc public, l'ancien jardin de la villa « Mérican » ; de l'autre côté, la vue sur la ville proche, ses toits et ses clochers. Près du parc, la pittoresque église de Saint-Sylve. En levant les yeux, au-dessus du parc, la Colonne ; le souvenir des batailles passées. L'ensemble architectural est à la fois simple et recherché. Simple dans les lignes, recherché dans l'orientation comme les décrochages et les entrées des trois rampes douces descendant au parking idéal, à la fois collectif et individuel, dont rêvent les monnayeurs de parcmètres et autres chasseurs de caniveaux. Mieux encore, qu'il pleuve ou qu'il

vente, point n'est besoin de regagner à pied l'extérieur pour monter chez soi. L'ascenseur est devant la portière. Contact fermé, on n'a plus qu'à pousser le bouton de l'étagage... le voyage ascensionnel vous conduit à « votre » palier. Pas de voisin ? Une seule porte : la vôtre. Et derrière ? L'appartement ! »

Sylve (rue neuve St) — Ancien nom de la rue du Couvent, et de la rue Blaja.

Sylve (rue St) — Créée en 1863, sous ce nom, qui est celui du cinquième évêque de Toulouse (360-380), dont l'église voisine a reçu le nom pour vocable. La cession du sol de la rue s'est effectuée le 26 janvier 1882.

Sylve (rue St) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Cuves-Saint-Sernin. « On pourrait l'appeler rue Saint-Sylve qui fut le cinquième évêque de Toulouse, et celui qui fit commencer la construction de l'église Saint-Sernin au V^e siècle. »

Thérèse (école, externat Ste) — 22, Grande-rue Saint-Michel (Mme ESTREME de VITAL, 1920).

Thérèse ou **Thérèse-de-l'Enfant-Jésus** (école primaire, CEG de filles Ste) — 16, rue du Docteur-Jean-Arlaud (1965).

Thérèse (église, paroisse Ste) — 59, avenue Jean-Rieux. Le quartier de la Côte-Pavée se peuplant de plus en plus, l'archevêque estima qu'une chapelle de secours devenait nécessaire. Elle fut construite en 1932, rue Belle-Paule, par l'architecte CALLEBAT. La première pierre en fut posée le 9 octobre. Dépendant de la cathédrale Saint-Etienne, la chapelle, placée sous le vocable de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fut desservie par les vicaires de la Métropole, les abbés GEZE, BERGES, LAGASSE. La vie paroissiale s'y affirmait très intense. C'est alors que l'on songea à faire un nouvel acte : nommer l'abbé REDON administrateur de Sainte-Thérèse. C'était en 1939. Quatre ans plus tard, au mois d'octobre 1943, la chapelle devenait église paroissiale, avec l'abbé REDON comme curé, assisté d'un vicaire. Ainsi les catholiques de la Côte-Pavée avaient maintenant une église à eux, légitime fierté pour ces six mille Toulousains.

Thérèse (impasse et rue Ste) — En 1878, entre le Canal de Brienne et la rue des Amidonniers, on crée des rues nouvelles dont l'une est dénommée rue Sainte-Thérèse. L'impasse était une voie privée au XIX^e siècle. Vers 1969, elle est classée et dénommée impasse Sainte-Thérèse.

Thérèse-de-l'Enfant-Jésus (A Ste) — Layettes, bas pour ecclésiastiques, objets de piété, 11, place Saint-Etienne (1935).

Thomas-d'Aquin (cours St) — Ecole secondaire catholique de filles, 40, rue Nazareth. Tenue par les dominicaines (1965).

Thomas-d'Aquin (couvent St) — Nom donné au couvent d'Études des PP dominicains dont l'inauguration se fit le 11 mai 1958, en même temps que la pose de la première pierre de l'église.

Thomas-d'Aquin (institution St) — 12, rue Baour-Lormian (Mme CAUSSANEL, 1913).

Thomas-d'Aquin (résidence St) — Rue Saint-Thomas-d'Aquin (1983).

Thomas-d'Aquin (rue St) — En 1865, BRÉMOND propose rue Arzac pour le chemin Murel dans le quartier des Récollets. Vers 1870, elle devient rue Saint-Thomas-d'Aquin. Une solide tradition dans le quartier rapporte l'origine du nom de cette rue à un épisode célèbre : « ... la station des reliques de saint Thomas d'Aquin, à Notre-Dame du Férétra, la petite chapelle Saint-Roch. En 1367, le pape Urbain V fait don à Toulouse du corps de saint Thomas d'Aquin. Quatre raisons dictent le choix de notre ville : elle est le berceau de l'ordre Dominicain ; son peuple est le plus pieux de la chrétienté ; Toulouse est une ville universitaire où brille l'enseignement de la théologie ; l'église du couvent toulousain surpasse en beauté toutes les autres églises des Frères prêcheurs. Qui resterait insensible à cet hommage rendu à notre ville, il y a six siècles ? La précieuse relique fut transportée en grande pompe d'Italie vers Toulouse. On fit étape à Prouille, pendant que se préparait la réception solennelle. A Montgiscard, deux guérisons miraculeuses ; cela dut exciter encore davantage le zèle des Toulousains. Le dimanche

28 janvier 1369, le corps de saint Thomas d'Aquin est dans l'église Notre-Dame du Férétra ! Une foule immense sort de la ville et vient l'accueillir. Il y a tout le clergé séculier et régulier, il y a tout un groupe de hauts personnages, à leur tête, Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V ; les archevêques de Toulouse et de Narbonne ; les évêques de Lavaur, Béziers, Aire... les abbés de Saint-Saturnin et de Simorre ; les Cours, l'Université... » Il y a une multitude anonyme : 150 000 personnes dit un chroniqueur, ce qui est une façon d'exprimer un très grand nombre ; « y ayant plus de dix mille grands flambeaux de cire ardents » assure un autre.

Trinité (église, paroisse de la Ste) — Voir Trinité.

Tropez (rue de St) — Nom donné en 1965, à une voie nouvelle. C'est l'un des noms « provençaux » du quartier Amouroux-Michoun.

Ursule (petite rue Ste) — Ancien nom de la rue du Prieuré.

Ursule (rue Ste) — CHALANDE 313 — Ce fut la *carr. Falgarii* ou *Falguarii*, de *Falgario*, etc. Ce qui consiste à décliner les formes du nom de cette famille qui y avait sa demeure. On l'appela aussi rue des *Trois-Rois-Vieux*. Quand les religieuses ursulines (voir ce nom) vinrent s'y établir, en 1604, au n° 13, la rue en prit le nom. Ces religieuses inspirèrent à VERGNES un nom fort approprié : rue des Bonnes-Mœurs. Est-ce par humour que le tableau de l'an II enregistra rue Contenance ?

Victoire (lavoir Ste) — 30, rue de Négrenays (1933).

Victor (église St) — C'est l'église que le chapitre de Saint-Etienne concéda, en 1359, aux religieux trinitaires (voir ce mot).

Victor (rue St) — Ancien nom de la rue de la Trinité.

Vincent (basilique St) — Signalée à Toulouse par Grégoire de TOURS. Localisation impossible et existence incertaine.

Vincent-de-Paul (chapelle, église, paroisse St) — 83, rue Louis-Plana et chemin de Hérédia. Le 15 octobre 1933 fut inaugurée une chapelle de secours dépendant de la paroisse Saint-Sylve, sous le vocable de Saint-Vincent-de-Paul. Dès 1937, on envisagea la création d'une nouvelle paroisse, ce qui fut fait en 1947, et les limites précisées le 23 novembre : la route d'Agde, l'Hers, l'avenue de la Gloire et la route de Balma, le cimetière de Salonique, le chemin de la Juncasse, rue Baillaud et rue de Périole. Le 16 juin 1963 est posée la première pierre d'une nouvelle église, chemin de Hérédia, sous le même vocable. Cette église, due à l'architecte ARMANDARY, a été consacrée le 13 juin 1965.

Vincent-de-Paul (rue St) — Nom proposé le 30 avril 1925 pour l'une des sept voies nouvelles ouvertes dans le lotissement Gril au quartier du Saouze-Loung.

Vincent-de-Paul (rue St) — Nom donné le 9 décembre 1977 à une voie nouvelle du lotissement Roques au quartier Bonnefoy.

Saintonge (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle aboutissant place de la Loire.

Salade — C'est le nom donné aux fourches patibulaires (voir ce nom) ou gibets, devenus des sortes de « dépositaires » de plein air, pour les corps des suppliciés. Toulouse « bénéficia » de trois « salades », celle des Minimes, celle de Saint-Agne, et celle de Montaudran, beaucoup moins connue. La première, située à l'embranchement des routes de Paris et de Fronton, la seconde à la « pointe », entre le chemin de Saint-Roch et l'actuelle avenue Jules-Julien. Le chemin de la Salade et le quartier du même nom, au nord de Toulouse, perpétuent une tout autre image que la bucolique évocation de la cueillette des pissenlits et des doucettes, ou de la culture maraîchère ! On a quelque peine à imaginer qu'ait réellement existé cet immonde amoncellement de cadavres mutilés se décomposant lentement entre le gibet délabré et les murs croulants qui n'arrêtaient plus les chiens errants. Seuls les corbeaux osaient braver l'exhalaison pestilentielle. Ces horribles « salades » furent supprimées le 15 janvier 1787. Les corps

des suppliciés étaient désormais inhumés au cimetière de Saint-Aubin. Mais, les dernières scènes nous ont été complaisamment contées par le chroniqueur BARTHES, dont voici quelques extraits : « En novembre 1767, une émeute éclata au Port-Garaud où le peuple pilla des greniers à blé. Les chefs de la révolte furent durement châtiés. A la fin de janvier 1748, le bruit se répand dans le peuple qu'aux fourches patibulaires de la Salade on entend des cris et on voit des lumières toutes les nuits. Ce sont, dit-on, les âmes des malheureux suppliciés pour cause d'émeute, dont les cadavres pourrissent aux fourches. Sur ces on-dit, une foule énorme envahit les fourches et se partage comme des reliques les haillons et même la chair des cadavres exposés. Dans la nuit suivante, l'autorité fait disparaître ces cadavres. En octobre 1759, les anciennes fourches patibulaires des Minimes, tombant en ruine, les Capitouls donnent ordre qu'on les rétablisse dans une meilleure forme. On éleva six piliers au-dessus, avec des barres de fer posées en travers, d'où pendaient vingt-six carcans de fer, pour y suspendre les corps des criminels exécutés qui, pirouettant au gré des vents et desséchés par le temps, tombaient dans ce funeste et lugubre cimetière ; pour que le public n'ait plus le désagrément de la mauvaise odeur qu'exhalait ces cadavres, on y pratiqua une porte, afin d'entrer dans l'enceinte de cet horrible caveau et les y ensevelir. Mais, pour ce faire, on se heurta à une autre difficulté : aucun ouvrier ne voulait accomplir cette odieuse besogne et l'on dut en requérir plusieurs de force et les faire garder par des soldats ! En 1777, lors de l'arrivée de Monsieur, frère du roi, qui devait passer le 12 juin près des fourches patibulaires, on décida de nettoyer un peu cet affreux monument. On exécuta cette décision l'avant-veille, et on dressa dans l'intérieur des fourches une roue de fer excédant la hauteur des murailles, pour être vue des passants et en même temps pour mettre à l'abri de la voracité des chiens de métairies voisines les restes de l'humanité malheureuse dont ces animaux faisaient curée, en les traînant partout dans les maisons de leurs maîtres, ou en les laissant très souvent dans les chemins. » Enfin, le 3 juin 1780, un voleur est pendu place Saint-Jacques et son cadavre exposé aux fourches. BARTHES commente plaisamment, que « vue la grosseur

de ce cadavre, il donnera pour quelques jours assez d'occupation aux oiseaux carnassiers qui trouveront là de quoi se refaire ».

Bibl. — LAFFORGUE (abbé G.), La Grande Lande..., tout le chapitre VIII.

Salade (bal de la) — Au quartier de la Salade-Minimes, vers 1922, ce bal montre comment les meilleures institutions évoluent... de la danse macabre au bal musette !

Salade (chemin de la) — *Camí de la Salado*. A Montaudran. Nous ne l'avons trouvé cité qu'au cadastre de 1478.

Salade (place de la) — Nom de la barrière de Paris. La « baloche » du quartier de la Salade s'y tenait le dernier dimanche de juillet.

Salade-Ponsan (chemin de la) — C'est une partie de l'ancien itinéraire du Férétra (Saint-Roch) à Pourvoirville, qui formera le chemin vicinal 52 (chemin de Saint-Roch, chemin de la Salade, et chemin de la Plane). Ce fut aussi un itinéraire de dérivation, lorsque le passage sur le chemin des Etroits fut impraticable. Il s'agit très probablement d'un itinéraire antique. Le nom de « salade » lui est venu des fourches patibulaires près desquelles il passait. Le nom de Ponsan est celui d'une métairie qu'on lui a accolé pour distinguer cette Salade de celle des Minimes ! Il semble inutile de rapprocher « salade » des marchands de sel qui auraient emprunté le chemin, ou encore d'une « saulaie ». C'est sans doute cette désignation de salade qui a fait nommer l'ex-chemin de Miègesolle, le chemin des... Maraîchers ! En 1982, pour faire face à l'augmentation du trafic, une enquête parcellaire, renouvelée en 1983, fut ouverte en vue de l'élargissement du chemin.

Salambô (rue) — Nom donné en 1932 par délibération municipale à l'une des quatre voies nouvelles du lotissement MASSOL. SALAMMBÔ (avec deux « M ») fut l'héroïne d'un roman de Gustave FLAUBERT. C'est aussi un opéra de REYER. Les rues Reyer et Flaubert débouchent rue Salambô !

Salamo (*cumba*) — Voir Combe.

Salé (rue du) — C'est l'ancienne rue de la « *Can-salado* », la *car-salado*, la chair salée, le salé. Si tel était son sens premier, la « traduction » serait valable. Mais l'incertitude porte sur le nom primitif qui peut tout aussi bien être une cacographie de cancelade (*cancellata*, fermé de treillis ; *cancela* : fermé avec une grille...). En l'an II, ce fut la rue Médiateur. VERGNES avait proposé : rue des Equitables. Elle devint rue « du Salé » en 1806. « C'était là, probablement, que se tenait le marché des viandes salées », admet bien facilement BRÉMOND qui propose, en 1854, le nom de rue de Nogaret. Le percement de la rue d'Alsace-Lorraine a sectionné la rue en deux courtes voies qui ont gardé le nom.

Salengro (place Roger) — CHALANDE 440 — Simple carrefour des rues des Puits-Clos, de la Barutte et de Saint-Pantaléon ; cette « place » fut désignée par le puits qui s'y trouvait : place du Puits-Verdet, et par la suite place du Puits-Vert, ou encore place Saint-Pantaléon, en raison de la proximité du couvent de ce nom. En l'an II, ce fut la place de la Concorde. En 1848, trois immeubles, au-devant de l'actuel n° 8, furent démolis, conformément à l'ordonnance royale du 13 septembre 1846, pour cause d'utilité publique. La place actuelle était formée. En 1883, on y inaugura la fontaine, réalisée dans les ateliers du Val d'Osne. Le 9 décembre 1936, la place reçut le nom très contesté de Roger Salengro. Elle redeviendra place Saint-Pantaléon le 14 novembre 1940, jusqu'au 30 novembre 1945 où le nom de Salengro réapparaîtra. Roger SALENGRO, né et mort à Lille (1890-1936) fut maire de sa ville, député socialiste et ministre de l'Intérieur du Front populaire. Accusé, par la presse de droite, d'avoir déserté en 1915, il se suicida. Un curieux syncrétisme l'unit à JAURÈS qui, précisément, habita après son mariage l'immeuble GARRIGOU, au n° 20 de cette place. C'est avec une intense émotion que le Conseiller municipal écouta, le 9 décembre 1936, le discours que voici : « Victime des calomnies d'une presse infâme, notre camarade Roger SALENGRO (*l'assemblée communale se lève*) est parti avant d'avoir rempli les espoirs que la classe ouvrière avait si légitimement fondés sur lui. La démonstration de l'inanité des accusations portées contre lui a été faite au moyen de documents indiscutables, au grand jour de débats

publics. Il avait obtenu devant l'opinion une éclatante et définitive réparation, telle que nous espérons avoir pu effacer à jamais la trace des meurtrissures dont avait été endolori tout son être, doué d'une sensibilité exceptionnelle... Dès son adolescence, il se jeta dans la mêlée sociale et, toute sa vie, il lutta avec une ardeur jamais ralentie pour l'amélioration du sort des travailleurs. Ministre de l'Intérieur, il s'est révélé admirablement préparé au rôle difficile qu'il n'avait pas craint d'assumer. Responsable de l'ordre public, il mena jusqu'à son terme la tâche ardue de concilier le respect de la légalité républicaine avec l'obligation de satisfaire les droits légitimes de ceux qui réclament plus de justice. A son très grand honneur, il a réussi, sans violence et sans heurt, à réaliser une juste adaptation des rapports sociaux aux conditions nouvelles d'une humanité en marche vers l'émancipation du prolétariat. A tous ces titres, Roger SALENGRO vivra dans le souvenir de ceux qu'anime la foi en notre idéal de liberté, de progrès et de justice sociale. Pour rendre à notre ami regretté l'hommage qui lui est dû, je vous propose, mes chers collègues, de prendre la délibération suivante :

ARTICLE PREMIER. — Le Conseil municipal décide que le nom de Roger SALENGRO sera donné à la place Saint-Pantaléon où a demeuré Jean JAURÈS, assassiné lui aussi par les ennemis du peuple.

ART. 2 — Les nouvelles plaques indicatrices porteront l'inscription suivante :

Place Roger SALENGRO
1890-1936
MAIRE DE LILLE,
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Les conclusions du rapport sont adoptées.

M. LE MAIRE. — « Mes chers Collègues, je vous propose pour rendre hommage à la mémoire de notre regretté ami SALENGRO, de suspendre la séance pendant cinq minutes, en signe de deuil. » (*Marques d'assentiment*). La séance est suspendue.

Salenques (abbaye des) — Rue des Salenques. Cette dépendance toulousaine de l'abbaye royale des Salenques, établie au diocèse de Rieux, tomba dans un état si déplorable au XVII^e siècle, que le seul remède envisagé par l'abbesse, Philiberte de NOÉ, fut la translation à Toulouse,

demandée dès 1677. L'achat de plusieurs maisons, en 1680-1681, constitua la première propriété et la translation définitive se fit le 21 mars 1681. LABAT de SAVIGNAC assure la transformation du monastère, de 1761 à 1768. A la Révolution, il n'y avait que neuf religieux. Le monastère, les bâtiments, dépendances et terres, furent adjugés le 20 mars 1807 à un nommé CABARE, propriétaire à Boulogne-sur-Gesse. Un an après, en 1808, le couvent, l'église et le jardin furent affectés avec d'autres, au patrimoine de la dixième cohorte de la Légion d'honneur pour contribuer aux revenus de sa dotation, en application de la loi de floréal an X (avril 1802) qui réglait l'organisation de l'Ordre. Sous la Restauration, nous voyons le couvent des Salenques affecté au casernement des troupes de passage, ce qui créa une situation de voisinage sensiblement différente de celle des religieuses. En février 1896, propriétaires et locataires des maisons rue des Salenques, face à la caserne Robert, demandèrent qu'on place des persiennes aux fenêtres de ladite caserne « afin d'éviter que les militaires qui l'occupent puissent être vus dans leurs chambres et même dans leurs lits, dans un état parfait de nudité complète (...) Nous jugeons inutile de vous donner des détails plus étendus... » Par la suite, les sapeurs-pompiers en occupèrent la plus grande part, l'autre étant affectée aux bureaux des Habitations à Bon Marché. En 1936, l'alerte fut chaude : la faculté des lettres, désirant agrandir ses locaux, voulut s'adjoindre la caserne Robert. Dans le plan des Grands Travaux destinés à remédier au chômage, tous les bâtiments devaient être détruits et reconstruits, selon les plans de l'architecte F. THILLET, qui dut remanier ses plans, selon un compromis qui donna satisfaction à la fois aux autorités universitaires et aux Toulousains de Toulouse. *Bibl.* — TOURNIER (Mgr Clément) et ROZES de BROUSSE (J.), *L'abbaye des Salenques*, Ed. de *l'Auta*, 1937.

Salenques (rue des) — Le premier nom : rue des Vigourouses, Vigoroses ou Vigoulouses, demeure inexplicé. VERGNES proposa : rue des Irréprochables. Le tableau de l'an II adopta rue de la Vertu. Le nom de rue des Salenques a surtout été utilisé quand les Salenques n'y furent plus, au XIX^e siècle ! En 1947, on avait proposé le nom de rue Ile-de-France.

Salères — Domaine et chemin rural à Lespinet, que les expropriations en vue du complexe aérospatial, en 1965, ont fait disparaître.

Salgues (rue) — Nom donné en 1926 à une voie nouvelle dans le lotissement Icard. La famille SALGUES était propriétaire des terrains.

Saliège (square Cardinal) — Après ce que l'on a appelé le « dégageant de la cathédrale », c'est-à-dire la démolition des immeubles de la rue des Cloches, un vaste espace fut libéré, progressivement et lentement, car les travaux traînèrent faute d'argent. En février 1932, on fit les premiers efforts pour transformer en jardin public le terrain vague laissé par le chantier. En 1933, l'essentiel était réalisé, mais il fallut procéder à d'importants travaux de terrassement, car le terrain naturel dépassait de 1,20 m le niveau du seuil de la nouvelle porte de la cathédrale ; la masse approximative des déblais et apports de terre arable n'a pas été inférieure à 2 000 m³. Le jardin comporte alors des plates-bandes elliptiques ornées de motifs fleuris qui contribueront à lui donner le plus grand agrément. Du côté de la rue Saint-Anne des massifs d'arbustes s'appuient contre la sacristie et l'on remarque au centre d'une pelouse un vieux bassin en pierre qui reçoit, à la belle saison, une décoration florale mise en relief par le ton mat de la pierre. Une allée très large, bordée de massifs fleuris et de rosiers à haute tige, conduit directement à la nouvelle porte monumentale. Des arbres d'essence rare ont été plantés au centre des pelouses, mais des années seront nécessaires pour que leur masse verdoyante fasse encore mieux ressortir les briques rouges de la cathédrale. Lors de la fête de *l'Escola Occitana*, le 2 mai 1937, le jardin s'enrichit d'une statue de VESTREPAIN. C'était le Jardin Saint-Etienne ou Jardin de la Cathédrale. A la mort du Cardinal SALIÈGE, en 1956, la Municipalité eut l'heureuse pensée de donner le nom de « Square du Cardinal-Saliège » à ce jardin, et *la Semaine Catholique* du 31 juillet 1960 écrit : « Depuis plusieurs années déjà, le jardin baptisé « Square » n'était plus un jardin. Il était devenu une sorte de terrain abandonné où poussaient seulement des ronces vigoureuses, un chiendent tenace et quelques fleurs de mauve sauvage. Des chiens, de toute taille et de tout poil, y prenaient

librement leurs ébats ; des vagabonds en faisaient un asile de nuit malpropre, des mendiants un point stratégique pour interpeller touristes et pèlerins. C'était pour les adolescents, au mépris des plates-bandes piétinées, un terrain de ballon et de lutte ; des groupes équivoques de jeunes garçons et filles s'y donnaient régulièrement rendez-vous pour des conciliabules secrets. Toutes les servitudes des terrains vagues... Les Pouvoirs publics se montraient depuis longtemps préoccupés d'assainir le terrain. Ils firent dresser, nous a-t-on dit, quatre plans pour un futur jardin. Malheureusement cette abondance devait présenter un péril pour une réalisation pratique. Chaque plan avait des partisans et des adversaires. On discutait. On attendait. On oubliait. Les saisons se succédaient ; les flots de la Garonne se pressaient, rapides, vers l'océan Atlantique ; les plans, tranquilles dans leurs cartons, dormaient. Un beau matin de juillet, discrètement, des ingénieurs sont venus, qui ont tracé, sur le terrain, le plan définitif. Avec ces lignes symétriques, à la manière française, ce plan s'harmonise bien avec l'architecture de la Cathédrale ; avec ses larges allées, il promet une réelle sécurité au piéton anxieux. Quelques jours après, arrivait sur les lieux, une belle équipe de jardiniers bien outillés. Avec agilité ils attaquèrent le terrain, sablant les allées, préparant les plates-bandes. Et voici qu'un nouveau jardin rit déjà aux rayons d'or du soleil de Toulouse. On ne pense pas qu'il soit utile de planter des statues dans le nouveau jardin. D'autres squares, dans notre ville, sont peuplés de naïades, aux gestes excessifs et impérieux de professeur de gymnastique. Ces filles de Zeus se sentiraient déplacées aux portes d'une cathédrale et feraient une moue dédaigneuse devant un vieux monument qui n'a pas de piscine. Si on tenait à placer dans le jardin une statue, on pourrait songer simplement à un buste du cardinal SALIÈGE, dans ce square qui porte son nom, à l'ombre de cet Arbre de la Liberté qu'il fut si heureux de bénir, le 25 février de l'an de grâce 1948. Le petit chêne vert, il y a douze ans, tout frissonnant et enrubanné, sur un terrain maigre, a été victime d'attentats sacrilèges, il n'a eu pour soins que la rosée du ciel, le baiser du soleil et la caresse du vent d'autan, il s'est enraciné tout de même et il grandit paisible et magnanime. Près de ses

rameaux, face à l'antique et artistique « fenêtre des chanoines » le Cardinal trouverait une place qui lui conviendrait et la population toulousaine apprécierait l'hommage officiel et public rendu au patriotisme clairvoyant de son évêque et à sa résistance opiniâtre à toute forme de dictature. » En mai 1974, un nouveau « rajeunissement » fut réalisé. Car, d'après *la Dépêche*, cette fois, « ... le jardin n'avait jamais été, en effet, qu'un terre-plein sale et triste, meublé d'une demi-douzaine d'arbres rabougris. A plusieurs reprises, on avait tenté de remodeler cette physiologie de terrain vague par des apports de gazon. Mais rien n'étant fait en « profondeur », le square avait conservé ce visage soufriteux que les Toulousains déploraient. Et puis, au mois de février dernier, matérialisant ainsi l'effort fourni par la municipalité pour améliorer les surfaces vertes qui existent en ville, d'importants travaux de restauration ont été lancés par le service « jardins et promenades ». Actuellement, le square Cardinal-Saliège est terminé et les promeneurs peuvent s'y attarder. Des bancs ont été placés dans les endroits les plus ombragés et un éclairage très étudié doit permettre aux noctambules de profiter au maximum des aménagements dont il a été l'objet. Dans les jours à venir, lorsque le gazon aura poussé, les allées seront définitivement délimitées, tandis que les massifs recevront la décoration florale pour laquelle ils ont été dessinés. On pense qu'au 1^{er} juin le square aura pris son aspect définitif ».

Salin (café du) — 16, place du Salin (1950).

Salin (place du) — Elle tient son nom du salin royal, c'est-à-dire du lieu de perception du droit sur le sel, et non d'un moment quelconque de l'exploitation du sel. C'est donc une erreur — fort courante — d'écrire au pluriel : place des Salins. Encore moins faut-il y voir, avec BRÉMOND, la place du marché des salaisons. Avant les dégagements du XIX^e siècle, il y avait une *carr. Salini* partant de la *platea Thesaurarie*, place de la Trésorerie, vers le carrefour dit du Salin et l'Inquisition. La place du Palais, et la place de la Trésorerie, unies par les démolitions des moulons qui les séparaient, ont constitué la place actuelle. Si pour VERGNES, la place du Palais méritait le nom de place des Loix, la place du Salin devait s'appeler place de la Carmagnole.

C'est ce nom qui fut retenu au tableau de l'an II, la place du Palais devenant place l'Indivisibilité. Depuis 1830, il était question de réunir en une seule place les espaces du Salin, du Palais et de Saint-Barthélemy. Ce sera l'œuvre de la municipalité de 1882 et, le 8 avril, le rapport SERRES démontre l'intérêt de la démolition d'un pâté de maisons en face du Palais de Justice où les héritiers GIMAZANES et le sieur AZAUX offraient de vendre leurs immeubles. Leur démolition aurait pour conséquences heureuses :

1° Le dégagement des abords du Palais de Justice ;

2° La suppression du col de la place du Palais, très dangereux pour la sécurité des piétons, la chaussée n'ayant qu'une largeur de quelques mètres et étant sans trottoir du côté gauche. (Le charroi du faubourg Saint-Michel, pour entrer ou sortir du centre de la ville, est obligé de franchir ce difficile passage.) ;

3° Enfin, la création d'une vaste place par la réunion des places du Salin, Saint-Barthélemy et du Palais.

Et un quatrième argument vint s'ajouter : « La Commission exprime le vœu que l'Administration donne suite aux projets d'agrandissement et d'appropriation de la place du Salin, afin d'y transférer un des marchés qui ne pourront plus se tenir place du Marché-au-Bois, par suite de la construction des halles centrales. » Effectivement, le 21 mai, on décide le transfert du marché des Carmes sur la nouvelle place du Salin pour permettre l'installation du marché couvert. Le 21 juillet 1892, une pétition portant six à sept cents signatures demanda que le marché Saint-Sernin y soit transféré, ce qui est décidé le 14 novembre 1893. La création de la rue du Languedoc, entraîna l'établissement d'une voie transversale coupant la place du Salin. Sur ces deux parties, s'installèrent la « foire à l'ail », puis divers marchés plus ou moins actifs qui disputaient la place au stationnement des voitures, à la station de relèvement du tout-à-l'égout et à de fréquents entrepôts de chantiers publics. CUJAS, plusieurs fois déplacé, tient toujours bon sur son haut socle...

Salin (rue du) — Ancien nom de la rue l'Inquisition.

Salinier (chemin) — C'est une section du chemin vicinal 43, long itinéraire appelé en 1478 *cami traversier de Martras* (voir Capelles, Ferro-Lebrés...). C'est une voie antique sur Lardenne haute, joignant Cugnaux à Blagnac. Le nom est « officiel » depuis 1935. On manque de mentions anciennes certaines pour y voir le « chemin du sel » et l'explication du nom par celui d'une famille SALIGNE reste simple hypothèse...

Salinier (impasse) — Voie nommée en 1948, qui s'ouvre sur le chemin des Capelles.

Salle des Fêtes de la Piscine Municipale — Créée en 1930 dans l'ensemble du Parc des Sports, inaugurée en juillet 1931, réaménagée en 1974, elle fut ravagée le 4 juin 1984, la veille d'un meeting du Front National, par un attentat à la bombe, dont les auteurs n'ont pu être identifiés ; enfin réaménagée à grands frais, on l'a baptisée du nom de Jean Mermoz.

Salle Neuve — Au début du XIV^e siècle fut construite dans l'enceinte du Château Narbonnais, une salle assez vaste pour contenir les grandes assemblées, le Parlement notamment. Ce fut la salle Neuve, *aula nova*, où le Parlement siégea jusqu'en 1513, où il s'installa dans la Grand chambre.

Salle Neuve (du Palais) (rue de la) — Ancien nom de la rue de l'Inquisition.

Salonique (cimetière de) — Dès le début de la Grande Guerre, le cimetière de Terre-Cabade ne put accueillir les trop nombreuses inhumations de militaires. La parcelle du « Souvenir Français » fut rapidement saturée. Un décret du 26 mai 1915 déclara d'utilité publique un projet d'extension et les acquisitions de terrain se firent rapidement :

- Consort BLAJA : 38 711, 51 m² ;
- Epoux BUC : 5 393, 55 m² ;
- de MONSABERT : 28 375, 74 m² ;
- CAPOUL : 9 105, 06 m² ;
- PECH : 5 700, 50 m².

Les travaux purent avancer assez rapidement grâce à la facile main-d'œuvre des prisonniers de guerre allemands. Une délibération du 3 décembre 1915 décida la construction d'une galerie monumentale destinée à recevoir les noms

des Toulousains « Morts pour la France. » Les inscriptions devaient être portées sur du marbre des Pyrénées, « du marbre de chez nous » et non d'Italie. L'architecte de ce monument fut ISIDORE et le marbrier de la rue des Pyrénées, VALETTE, fut choisi par délibération du 15 mai 1924.

Salpêtrière (rue de la) — Ancien nom de la rue de la Concorde.

Salutaire (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Jeanne-Sadouille, au Port-Garaud.

Salutaires (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Etienne.

Salut Public (rue du) — Nom donné en 1794 à la rue Calbain.

Salvador — Voir Allende.

Salvat (impasse de l'abbé) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une voie dépendant de l'avenue Winston-Churchill et desservant les immeubles « les Chênes » et la résidence du Soleil, à la ZUP du Mirail. Joseph SALVAT, né à Rivel (Aude), fils de paysans, ordonné prêtre en 1912, se fit ardent défenseur de la langue d'oc dite occitan, et sera l'un des fondateurs de l'Escola Occitana. Son principal moyen d'action fut le sermon ; il en prononça plus de deux cents dans cette langue. Il fondera le « Collège d'Occitania » qui donne des cours par correspondance. Durant vingt-trois ans, il assurera un cours de littérature occitane à l'Institut Catholique. En 1944, il sera déporté au camp de Neuengamme, en compagnie d'Albert SARRAUT et de Jean BAYLET. Il est mort en décembre 1972 à Surba (Ariège) où il a été inhumé le 2 janvier 1973.

Salvayre (rue) — Nom proposé en 1927 pour l'avenue de la Gloire.

Salvayre (rue Gaston) — Voie créée vers 1875 sous le nom de rue Bon-Raisin. Ce fut par la suite la rue Traversière-Saint-Joseph. En septembre 1936, on lui donne le nom de rue Gaston-Salvayre. Gervais-Bernard, dit Gaston SALVAYRE est né 23, place Lucas, le 24 juin 1847, fils de

Pascal-Baptiste SALVAYRE, cordonnier, et de Marguerite BORIES. A l'âge de huit ans, il est à la maîtrise de Saint-Etienne. Elève du Conservatoire de Toulouse, puis de Paris (Antoine THOMAS, MARMONTEL, BENOIST) il obtient le premier Grand Prix de Rome, avec sa cantate *Calypso* (1872). Son œuvre est considérable mais peu connue. Ses obsèques, le 20 mai 1916, furent célébrées à Saint-Exupère et à Terre-Cabade, en présence de nombreuses personnalités. Le 10 avril 1932, une plaque de marbre a été apposée sur sa maison natale de la place Lucas, portant cette inscription :

Ici est né
Gaston SALVAYRE
Compositeur
Grand Prix de Rome
1847-1916.



Salvy (impasse F.) — Ancien nom de la rue Eugène-Sue.

Salvy (rue) — Voie créée vers 1917. Elle a porté ce nom dès l'origine.

SAMAI — Sigle de la Société Anonyme Murétaine d'Aménagement Immobilier PROMOLOGIS. Voir Jardins du Ramelet-Moundi.

Samare (La) — Fourrures, 4, place Wilson (1933).

Samaritaine (bains de la) — Au Pont de Tounis (1847). L'immeuble appartenait à la Ville. Sa démolition fut décidée en 1883.

Samaritaine (restaurant) — 104, rue Riquet (1933).

Samatan — Propriété au quartier de Firmis. La Terrasse (1926).

Sam's Bar — Le Petit Palace, 20, boulevard Carnot (1930).

Samson (impasse) — Nom donné en 1933 à une voie nouvelle de la ZAC de Martini. C'est l'exemple parfait d'une attribution stupide car tout le monde pense, voyant la plaque de rue, à Samson (et Dalila). Seule la proximité de l'impasse Bolle peut « éclairer » sur les intentions des donneurs de noms : il s'agit... d'un orfèvre ! Or, l'ouvrage de Jean THUILE paru en 1969, mentionne sept SAMSON toulousains, orfèvres, et leur consacre dix grandes pages d'après des centaines de documents inédits. Mais, en 1952, Robert MESURET avait publié une note dans *l'Auta* sur « une écuelle de SAMSON »... qui a rendu « célèbre » cet orfèvre. Observons que vingt ans après la parution de la monumentale *Histoire de l'orfèverie*, où les Toulousains sont majoritaires, il n'y a toujours pas de rue Jean THUILE à Toulouse !

SAMU (Service d'Assistance Médicale Urgente) — Les véhicules aux avertisseurs impératifs fonçant au secours des blessés ou malades, font désormais partie de nos rues et de nos habitudes de bruit. C'est une « invention » toulousaine, tout au moins, à l'initiative du professeur Louis LARENG. Toulouse a été la première ville de France à se doter d'un tel service. Ce « service » qui a quelque peine à trouver un statut légal, a une vocation double : extérieure et intérieure à l'Hôpital. A l'extérieur, la « coordination » avec les services similaires (Croix-Rouge, pompiers, police), a connu quelques problèmes.

Sand (rue George) — Voie tracée vers 1880, à partir de l'actuelle rue Colbert, et tant bien que

mal, prolongée le long de la voie ferrée en talus, pour déboucher sur la rue du Midi, après franchissement du « pont » du Sauzat ! On lui donna le nom de rue Sainte-Cécile. L'écoulement des eaux du fossé mère du Sauzat posa, à l'origine, quelques problèmes et engendra une pétition qui comporta quelque soixante-cinq signatures d'habitants. En 1885, ce fut une affaire de porcherie. Bertrand SUERE, comme d'innombrables autres propriétaires en ces zones rurales de Toulouse, entretenait quelques cochons, que tous les voisins n'appréciaient pas, ce qui provoqua une nouvelle pétition. Comme il y avait une autre rue Sainte-Cécile à Saint-Cyprien, on voulut changer ce nom. Déjà en 1913, on avait proposé : rue Edward-Barry. Ce fut en novembre 1936 que le changement fut opéré et Sainte-Cécile céda le pas à la baronne DUDEVANT, dite George SAND, et Aurore DUPIN pour l'état civil (1804-1876). L'auteur d'*Indiana*, de *La Mare au Diable*, de *François le Champi* et de *La Petite Fadette* allait donner bien du fil à retordre et des textes à revoir aux fabricants de plaques de rue. George fut Georges. On hésita entre romancier et romancière, et pendant plusieurs semaines, une plaque de chantier afficha : Georges SANG.

Sang-de-Serp (chemin de, ou du) — C'est l'un des noms les plus étranges de la toponymie toulousaine. Les déformations subies sont nombreuses et il est difficile d'en dégager la forme ancienne la plus normale et par conséquent son sens. Il semble qu'au XIV^e siècle la forme en usage soit : *a coa de serp*, ce qui se traduit aisément par : queue de serpent. Mais, l'oiseau grimpeur dit torcol est appelé en langue d'oc : *cou de serp*, *col de serp*, *couei de serp*, en raison de son cou long et souple. Tout serait plus clair, si, dès cette époque et jusqu'à nos jours, le nom n'offrait une extrême variété d'interprétations :

- le *serp* devient *serf* et *cerf*,
- *coa* devient *cue*, *sent*, *cent*, *chant* et finalement *sang*,
- le *de* devient *du*.

L'écheveau est bien embrouillé... mais permet quelques jolieses dans le genre :

- le chant du cerf ;
- le sang du serf ;

En 1914, on avait proposé, pour la partie du chemin *intra-muros* le nom de la rue de Villèle.

Sanglier (Au) — Brosserie, 5, rue des Arts. Maison fondée en 1810 (R. MARGOTIN, 1905).

Sanglier (hôtel du) — 3, rue Rivals (Justin JONQUIÈRES, 1905 ; LASSERRE, 1920).

Sangnier (rue Marc) — Voie tracée en 1870, restée longtemps en impasse, appelée impasse de Tournefeuille. En 1947, on lui donne le nom d'impasse Coll. Prolongée jusqu'à la rue du Docteur-Roux, l'impasse devient rue et reçoit un nouveau nom. Marc SANGNIER est né à Paris le 3 avril 1873. Il est le « père » de la démocratie chrétienne en France et s'efforça de créer un catholicisme social, par la voie de l'éducation et non de la violence : le « Sillon » (1894), et la « Jeune Garde » qui en assurait l'ordre. Marc SANGNIER est mort en 1950.

Sanières (rue du Docteur) — Nom donné à une voie créée en 1970. Le docteur Louis SANIÈRES est né à Figeac le 28 février 1903. Après des études au Caousou puis à la faculté de médecine, il s'installa à Figeac puis vint à Toulouse en 1946, comme radiologue à la clinique Ambroise-Paré. Le docteur SANIÈRES s'est occupé de nombreuses œuvres sociales. Président de l'Union régionale interfédérale des œuvres privées, sanitaires et sociales, membre du comité de l'APEL (Association des Parents d'Elèves de l'Enseignement Libre), et de la délégation du Secours Catholique, de l'Union française des colonies de vacances, organisateur dynamique de la journée de générosité en faveur des vieillards, Administrateur puis président du Groupement des économiquement faibles, président de la Fédération de la vieillesse de la Haute-Garonne, administrateur du bureau d'aide sociale, le docteur SANIÈRES est décédé le 9 mars 1964.

Sanisette — Sanitaires publics à entretien automatique « mettant les deux sexes à égalité devant les lois de la nature », selon un texte de présentation, lors de la création de ces commodités, en janvier 1981.

Sans (avenue) — Nom donné en 1947 à l'avenue ou rue Jacques-Coupeau, créée vers 1880 et baptisée Coupeau en 1928. Plutôt que François SANS, maire de Toulouse de 1843 à 1845

et 1849, c'est Rémy SANS qu'on a voulu « honorer ». La proximité de l'avenue Maurice-Sarraut le suggère. Rémy SANS (1847-1909), Ariégeois, et son cousin par alliance Rémy COUZINET, sont les fondateurs de *la Dépêche*.

Sans (hôtel) — Place du Capitole (vers 1860). Armand LOUIS y avait ouvert un café-restaurant de nature « à rivaliser avec les principaux établissements de Paris ».

Sans-Culotide (porte) — Nom donné en 1794 à la porte Montoulieu.

Sans-Culotide (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Ninau.

Sans-Culottes (faubourg, place, porte des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le faubourg, la place et la porte Saint-Michel.

Sans-Culottes (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue « du Grand Bary ».

Sans-Culottides (cercle des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le Boulingrin.

Sansou (chemin) — Chemin rural qui a pris quelque importance avec le premier lotissement (PORTES, 6 mars 1936). Le boulevard des Crêtes a sectionné ce chemin dont le nom est curieusement écrit « Sansoum » dans certains documents.

Sans pareil (Au) — Chemiserie, 29, rue Achille-Viadieu.

Sans-pareil (bar) — 2, avenue Honoré-Serres (1950).

Sans Porte (rue) — Au tableau de l'an II (8^e section, Saint-Sernin).

Sans Rival (Au) — Bonneterie chemiserie, 24, rue Lafayette (SABATIE, 1920).

Santos-Dumont (résidence) — A l'Ormeau-Montaudran (Guy DEVAUX, 1982).

Santos-Dumont (rue Alberto) — Nom donné le 22 juin 1978 à une voie nouvelle du lotissement « Le Hameau de Montaudran ». Alberto SANTOS-DUMONT, né à São-Paulo le 20 juillet 1873, aéronaute brésilien, vécut surtout en France. Son père, d'origine française, l'un des rois du café à São-Paulo, qui possédait d'immenses plantations, l'envoya à Paris pour étudier les machines nouvelles. Mécanicien, il créa un ballon en forme de cigare, mû par un moteur à explosion et une hélice à deux pales. Le « Santos-Dumont » n° 1 s'éleva dans les airs en septembre 1898, au Jardin d'Acclimatation. Parmi ses autres inventions figure la célèbre « Demoiselle », avion qu'il fit voler le 23 octobre 1906, puis avec sa « Libellule » il battit le record du monde de vitesse.

Saolonare de saulonariis — Terroir, qualifié de fief (1185, 1205), ou *curia* (1195), énuméré dans les limites du « dex », en amont de la rive gauche de la Garonne ; le nom deviendra : Saulonars et Saulonas (XIV^e siècle).

Saone (*bocam*) — C'est l'embouchure de la Saune, dans l'Hers (AA1. 14 vers 1120).

Saulou ou **la Charbonnière** (chemin de) — Encore en usage vers 1920.

Saouzélong (rue du) — Ancien nom de la rue Jean-Sizabuire.

Saouzé-Loung, Saouzelong, Sauzelong — Ce nom de quartier supporte des graphies variées, selon que l'on tient compte ou non, dans sa transcription française, de la prononciation en langue d'oc « Saouzé » (prononcé : Sawzé). La graphie Sauzelong suppose la prononciation française « Sôze », qui n'est plus conforme au nom réel du saule, lé Saouzé, sens étymologique du nom. Il en va de même pour « loung » qui, écrit « long », ne peut être prononcé que « long » ! Hélas ! « Saouzélong » est mort, vive « Sôzelon ». Mais nous rejetons absolument l'habitude prise par trop de journalistes d'écrire Sauzelong : un « saule longue » ?... Il est possible de localiser ce terroir à l'actuelle rue Sizabuire et à la rue du Midi. Le nom existe au XVI^e siècle. Un « saule-long » est celui qui n'est ni têtard ni pleureur et... qui a eu la chance de n'être jamais foudroyé !

Saouzeloung (avenue du) — Nom donné le 8 mars 1985 à la deuxième partie de la rocade sud, commençant à l'échangeur Jules-Julien — route de Narbonne, et se terminant avenue de Latécoère.

Saouzé-Loung (chemin du) — Ancien nom de la rue du Midi.

Saouzé-Loung (impasse du) — Nom proposé en 1914 pour la rue d'Auriol.

Saperas (restaurant) — 18, place de l'Estrapade (1933).

Saphir (Le) — Bijouterie horlogerie, 3, place du Parlement (1950).

Sapins (rue des) — Nom donné le 11 octobre 1957 à la rue D du lotissement Société Immobilière Larade, en compagnie de la rue des Bouleaux.

Saquet (rue *del*) — Voir Sachet.

Sarabelle (métairie) — A Montaudran. En 1790, elle appartenait aux carmélites. Vendue comme bien national, en 1791 à RAYET, commerçant à Castelfranc, elle sera revendue en 1830 à LESTRADE.

Sarailhès (rue des) — Voir Sarrailhès.

Sarcey (impasse et rue Francisque) — Voie créée en 1904 et l'impasse vers 1918. A l'époque de la création de la rue, Francisque SARCEY, critique dramatique et chroniqueur au journal *le Temps*, et collaborateur de *la Dépêche* (1827-1899), était dans toute sa gloire. Il a récemment disparu du Petit Larousse...

Sardane (rue) — Voir Porte-Sardane.

Sardemont — Autre nom de la métairie de la Cipièrre, connu par une seule mention de 1607 (CORRAZE).

Sarges (rue des) — Nom proposé en 1914 pour la rue de l'Arc.

Sarnailoux (chemin) — Ancien nom de la rue Luchet.

Sarrabezolles (rue Carlo) — Nom donné en 1974 à une voie nouvelle près de Reynerie. C'est Suzanne RUSSEIL, auteur-compositeur qui, dès 1972, avait demandé qu'une rue porte ce nom. Charles, dit Carlo SARRABEZOLLES, sculpteur, est né à Toulouse le 27 décembre 1888. Sa carrière fut éblouissante et le conduisit au Grand Prix de Rome de sculpture (1907). Il a inauguré une technique nouvelle : la taille directe du béton dans les premières heures suivant sa prise. En 1970, on tenta de faire adopter par sa ville natale un formidable monument à Raymond IV. « Ce serait, nous dit le sculpteur, en pierre, et haute de cinq mètres, la statue équestre de Raymond IV, armé du grand bouclier en amande, et droit sur son cheval de parade ; le chef surmonté de la couronne comtale, il saluerait de l'épée, le regard levé vers le ciel. Cette statue dominerait un piédestal de briques haut de neuf mètres, prenant naissance sur un soubassement aux arcs romans et en haut, tout autour, décoré des écussons des quatorze comtes du Languedoc. Sur le piédestal doivent aussi figurer les médaillons des plus illustres contemporains du comte et, tout autour de la base, les statues en haut-relief des huit principales villes du Languedoc. » Carlo SARRABEZOLLES est mort le 11 février 1971. La rue portant son nom a été inaugurée par Suzanne RUSSEIL, le 9 novembre 1974. Dès le 26 mai 1972, une plaque avait été apposée sur la maison natale du sculpteur, 7, rue René-Vaysse.

Sarrailhès, Sarralhiers (rue des) — Ancien nom de la rue de la Trinité.

Sarralle — Lieu-dit à Montaudran (1953).

Sarrangines (chemin, impasse des) — C'est l'ancien chemin de Jean-Grand (XVII^e siècle) devenu chemin de Sarrangine, transformé en : des Sarrangines, ou de la Sarrangine. Le 4 mars 1987, Bertrand de LA FARGE pour donner une adresse postale à la « Maison de Pouvourville » située au droit du chemin des Côtes de Pech-David, proposa de dénommer la voie d'accès à la salle polyvalente, en lui donnant le nom de Sarrangines. L'ancien chemin de la Sarrangine

a été totalement déclassé au moment de la construction du Complexe Hospitalier Militaire.

Sarrantine (nause) — Voir Nauze Sarrantine.

Sarrat (écoles) — Maternelle, 3, rue Saint-Sauveur et primaire, 2, rue de la Charité.

Sarraut (allées Maurice) — C'est l'une des avenues rayonnant de la Patte-d'Oie. Construite vers 1787, ce fut d'abord le chemin puis l'allée de Cugnoux, puis en 1934, l'allée de Saint-Simon. En 1958, on lui a donné le nom de Guillaume-Maurice SARRAUT, né à Bordeaux le 22 septembre 1869, fils de Pierre SARRAUT et de Jeanne-Marguerite LAURENS, époux d'Anne-Louise ANEZIN. Il fut directeur de *la Dépêche*. « On ne peut parler de *la Dépêche* sans évoquer le fameux tandem Maurice et Albert SARRAUT. S'ils sont de la deuxième génération du journal, ils l'ont conduit à son apogée. Leur père, Omer SARRAUT (1844-1887) est né à Garganvillar (Tarn-et-Garonne). Après avoir milité à Bordeaux et autres lieux, il fonda à Carcassonne un journal farouchement anticlérical. Il venait d'être élu maire de Carcassonne, lorsqu'il mourut dans la force de l'âge. Maurice SARRAUT fut avocat mais ne plaida guère. Il exerça très longtemps les fonctions de directeur de l'agence de *la Dépêche* à Paris, avant de les remplir au siège du journal à Toulouse. A la mort d'Arthur HUC (1932), il cumula les fonctions de directeur et d'administrateur général de la société. Radical sincère et même passionné, caractère d'une grande droiture, il se tint à l'écart des foudrues anticléricales de son beau-frère HUC. Il fut assassiné par des miliciens, le 2 décembre 1943, devant sa maison, la villa « Les Tilleuls », sur la route de Saint-Simon. Si Maurice SARRAUT fut le théoricien du radicalisme, son frère Albert (1872-1962) en était le très actif représentant. Ayant exercé des proconsulats en Indochine, il devint sous la Troisième République, l'invariable ministre des Colonies. On le vit même Président du Conseil en 1933 et 1936. On a souvent présenté les frères SARRAUT comme les éminences grises de la Troisième République. Au dire d'un journaliste, leur tandem a constitué une sorte de féodalité « de hauts barons qui régnaient sur le Sud-Ouest, à partir de Toulouse, par le prestige de leurs nombreuses fonctions

ministérielles, leurs proconsulats d'outre-mer et les innombrables prébendes distribuées à leur clientèle électorale »... A la suite de son grand discours prononcé à Toulouse, le 28 octobre 1900, WALDECK-ROUSSEAU déclarait à l'un de ses intimes : « Donnez-moi le concours de *la Dépêche* et je gouvernerai la France. » « A l'image de la cité de Carcassonne, dont ils étaient originaires, les frères SARRAUT ont construit avec *la Dépêche* le bastion inexpugnable du radicalisme méridional. » (Noël RICHARD).

Sarrazine (muraille) — Nom donné longtemps aux vestiges du mur d'enceinte nord, séparant la Cité du Bourg, entre le Capitole et la Garonne.

Sarrazine (rue) — Ancien nom de la rue Amiral-Galache.

Sarrette (chemin Bernard) — Nom donné en septembre 1936 à l'ancien chemin de Duffé. Bernard SARRETTE, chef de musique militaire à Bordeaux en 1765, est décédé à Paris en 1858. Il fut créateur pendant la Révolution de l'Orchestre de la garde nationale, fondateur en 1792 d'une « Ecole libre de musique » devenue, en 1793, « l'Institut national de musique » puis en 1795 « Conservatoire national de musique et de déclamation », dont il fut directeur jusqu'en 1814.

Sarrus (asile, clinique) — 49, allée Charles-de-Fitte. A l'origine « asile » qui, en 1921, était dirigé par Christine MARTINET, née en 1880 à Bordeaux, puis en 1926 par Marie PROUX, née en 1871 à Rochefort. A cette dernière date, l'asile comprenait sept infirmières et huit membres du personnel, pour huit pensionnaires. Cet ancien bâtiment était construit à même le sol, sans fondations, sur une couche de galets. En 1986, la reconstruction totale a été entreprise, sur les plans des architectes COUCOUREUX et BRUNEL, pour abriter dans un nouvel ensemble, la clinique SARRUS et un établissement d'accouchement, pour créer cent dix lits de chirurgie obstétrique.

Sarthe (rue de la) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle dans le quartier des « départements ».

Sartini (rue des Frères) — Nom proposé en 1878 pour une rue du quartier des Amidonniers. « Industriels courageux qui ont laissé dans notre ville des souvenirs ! »

Satellites (rue des) — Nom donné le 8 mars 1988 à une voie nouvelle dans la ZAC du Canal à proximité du CNES (Centre National d'Etudes Spatiales).

Satie (rue Erik) — Nom donné en 1971 à une voie nouvelle dans le quartier de la Reynerie. Alfred-Erik LESLIE-SATIE est né à Honfleur en 1866, mort à Arcueil en 1925. Curieux homme à barbiche et binocle qui avait l'air d'un censeur de province. Il ne fut pas toujours compris, mais son ironie pince-sans-rire fit tout pour ne pas l'être. Sous l'humoriste se cachait le poète et le rénovateur. Il lancera les slogans de « musique à l'emporte-pièce » et de « musique d'ameublement » (CŒUROY). A retenir ses *Gymnopédies* pour piano et la *Messe des pauvres*, parmi de nombreuses œuvres étranges (emploi orchestral des machines à écrire).

Satisfaits (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Notre-Dame.

Sau (*lo*) — Pour l'Ausso, rivière.

Saudrune — Ruisseau parfois confondu avec le Roussimort, leurs cours étant très voisins sur le territoire de Seysses, mais qui s'en écarte à hauteur de Candie, vers le Récébédou et le Clairfont, pour rejoindre la Garonne à travers les gares de Braqueville. Son cours, très modifié, canalisé, n'est plus guère perceptible sur la carte.

Saudrune (chemin de la) — Nom donné en août 1947 au chemin de Candie, ancien chemin vicinal 34.

Sauges (chemin des) — Nom donné en 1966 à l'ancien chemin de l'église Saint-Agne (chemin vicinal 91) qui se poursuit sur le territoire de Ramonville par l'avenue Latécoère.

Sauges (Les) — Résidence « Face facts Ranguel » (ROCA Réalisation, 1986).

Saule pleureur (Au) — Modes, 24, rue des Arts (RIOLS-FONCLARE, 1920).

Saules (résidence des) — 86, chemin de la Pelude (IGEA 1968).

Saules (rue, chemin des) — Simple petit chemin sans grande importance, situé dans une zone inondable, longé par un petit ruisseau, il ne reçut guère d'autre nom que celui des saules qui probablement le bordaient. En 1878, il est « insalubre ». Aux conséquences de l'inondation de 1875, s'ajoutent les eaux stagnantes de la courroierie et tannerie de MM. BOSC et CORSO. La création de la digue a mis, en principe, tout le quartier des Saules à l'abri des crues de Garonne.

Saules (rue Traversières-des) — Ancien nom de la rue Soufflot.

Saulonas (*als*) — Voir Saolonare.

Saumon (hôtel du) — Rue du Salé (LAGET, 1845).

Saunière (rue) — Nom donné en 1927 à une voie nouvelle dans le lotissement « Soulé » aux Amidonniers.

Saurines (rue) — Voie créée en 1947. Il semble, malgré l'absence de prénom, qu'on ait voulu honorer « Félix » SAURINES, plus exactement Bernard SERNIN à l'état civil. Il est né en 1783 et fut professeur à l'École des Beaux-Arts de Toulouse. Il est décédé au n° 4 de la place Saint-Etienne, le 29 mai 1846.

Sausat — Voir Sauzat.

Sausès (*as*) — Voir Saules.

Sausse — Ruisseau de la rive droite de l'Hers.

Sauvage (auberge et rue du) ou de l'Homme Sauvage — Voir Homme-armé et Homme sauvage.

Sauvage (impasse) — Voie privée nommée en 1947, probablement du nom du propriétaire.

Sauvegrain (place J.) — C'est l'ancienne place des écoles de Lardenne, qui se serait appelée parfois place de Cagueloule. En 1947, on lui donne le nom de Jacques SAUVEGRAIN, né à Paris (14^e arrondissement), le 8 octobre 1921, fils de Jean-Eugène SAUVEGRAIN, expert juridique, et de Laurence BONLADE. Etudiant, célibataire, il fit partie du maquis. Il est « Mort pour la France », exécuté par les Allemands le 9 novembre 1943, et fut inhumé à Bordelongue.

Sauveur (avenue, rond-point Joseph) — Avenue créée vers 1969. L'avenue Joseph-Sauveur est devenue le 16 juin 1983 un rond-point, et conserve donc le même nom. Joseph SAUVEUR, géomètre (1653-1716) eut pour maître ROHAULT, il donna des leçons particulières à Paris, et, parmi ses élèves, il eut le prince EUGÈNE. Il devint maître de mathématiques des pages de la dauphine, puis professeur de mathématiques au Collège de France (1686) et fut admis à l'Académie des sciences en 1696. Ses recherches ont fait progresser l'acoustique musicale et pourtant il était presque sourd et chantait faux ! On lui doit le monocorde, l'explication du phénomène des battements et la découverte des nœuds de vibration des cordes. On possède de lui de nombreux « Mémoires » et de savantes « Dissertations » dans le Recueil de l'Académie des sciences (1700-1713). FONTENELLE a écrit son Eloge.

Sauzat — Le nom de Sauzat a été donné à un ruisseau (?) s'écoulant, quand il le pouvait, de Ranguail à Saint-Michel, aux portes de Toulouse ; puis le nom fut attribué au secteur géographique défini par ses débordements. C'était un ruisseau sans source, réduit à la fin au rôle de fossé « mayral », qu'il remplissait d'ailleurs fort mal. Il est aujourd'hui capté en canalisation souterraine. Ses eaux venaient des fortes pluies, et d'un apport sporadique des ruisseaux descendus des collines de Pech-David, essentiellement du « rieu de Miègessole ». Ce statut de « ruisseau », fort bâtard, ne satisfait ni le géographe, ni l'historien. S'agit-il du dernier vestige de l'Hers vers le « seuil » de Lespinet, demeurant en place après son changement de vallée ? Les géologues n'ont pu reconnaître le « lit » de l'Hers dans le franchissement de Lespinet... Nous avons proposé d'y voir un canal

creusé de mains d'hommes, pour recueillir les eaux nécessaires au remplissage et au renouvellement des fossés de Toulouse. La toponymie le suggère. Les voies publiques qui perpétuent son cours ont porté, ou portent encore, le nom de rues des Trente-Six-Ponts, du Sauzat (rues Léo-Lagrange et du Midi), de la Restanque (chemin de Lacale et de Lespinet). Ce dernier nom, de Restanque, que l'on rencontre très régulièrement dans les archives, au moins depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours, est évocateur d'une « retenue », d'un « barrage ». Ce système d'alimentation du fossé de la ville était donc lié au régime de l'Hers qui connaît parfois de redoutables crues. En outre, la nécessité de franchir le seuil de Lespinet, et la faible pente de Lespinet à Toulouse, rendaient l'adduction difficile. Au point le plus haut, le canal venant de l'Hers devait emprunter le même passage que le Canal du Midi actuel, et c'est sans doute pour cela qu'on ne retrouve nulle trace du « Sauzat » au-delà du canal actuel. Ce seuil de 144 m était situé entre le parc de Lespinet-Ramel, et le lieu-dit Montagnol. L'image la plus certaine que l'histoire récente conserve de la zone de Ranguail-Sauzelong-Busca est celle d'une succession de marécages provenant de la perte de fonction du Sauzat, d'abord par abandon de sa nature de canal, puis par défaut d'entretien. On tenta alors d'assurer l'écoulement des eaux en les collectant dans un fossé qui, par la rue des Trente-Six-Ponts, les amenait vers le fossé de la ville, mais cette fois vers la place Saint-Michel, c'est-à-dire au point le plus proche de la Garonne. Puis le fossé du rempart, à son tour, fut comblé.. A la fin de l'Ancien Régime, on entreprend de collecter les eaux vers les Récollets, et l'ancien Sauzat sera capté près de l'avenue Crampel, non loin du chemin de fer et de la rue du Midi. Il servira de fossé de l'Octroi, rejoint par l'épanchoir du Canal du Midi, versant du pont des Demoiselles vers les Récollets.

Sauzat (chemin du ou des) — Ancien nom de la rue Léo-Lagrange.

Sauzat (impasse et rue du) — Ancien nom de l'impasse et de la rue des Trente-Six-Ponts.

Sauzelong — Voir Saouzé-Loung.

Savit ou **Savy** (chemin) — Ancien chemin rural appelé aussi chemin du Carrelot. Il tient son nom probablement de la famille SAVY, fabricants de peignes au quartier Ferrery. Son urbanisation date de 1936, avec les lotissements Ribo et autres.

Savoie (avenue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Savonnerie des Deux Mers — 28, avenue Camille-Pujol (1920).

Savonnerie modèle du Midi — 21, rue Saint-Thomas-d'Aquin (1920).

Savoy (Le) — Restaurant, 7, boulevard de Strasbourg (1950).

Say (rue Léon) — Nom donné en janvier 1937 à l'ancienne rue Blanqui, ex-rue des Roses, ancienne voie du XIX^e siècle. Léon SAY est né à Paris le 6 juin 1826, mort le 21 avril 1896, fils d'Horace SAY et d'Anne CHEVREUX, arrière-petit-fils de Jean-Baptiste SAY. Economiste et professeur au Collège de France, il fut administrateur et président de sociétés, économiste, codirecteur du *Journal des débats*, membre de l'Académie des sciences Morales et Politiques et de l'Académie française, député de la Seine, puis des Basses-Pyrénées, sénateur de Seine-et-Oise, président du Sénat, préfet de la Seine, ambassadeur à Londres, ministre des Finances dans différents cabinets, marié à Paris le 29 août 1855 à Geneviève BERTIN, née à Paris le 14 janvier 1839, décédée le 4 février 1917, fille d'Armand, directeur du *Journal des débats*, et de Cécile DOLLFUS. Le berceau des SAY se trouve dans la région de Barre des Cévennes et de Saint-Germain-de-Calberte, en Lozère. Ils adhèrent au protestantisme dès les premiers temps de la Réforme.

Bibl. — VALYNSEELE (Joseph), Les SAY et leurs alliances, 1971.

Saysses — Voir Seysses.

Scabieuses (cheminement des) — Nom donné en 1982 à une voie nouvelle au Mirail.

Scaffredi ou **Escaffre** (rue) — Ancien nom de la rue des Coffres.

Scélérats (rue des) — Nom de fantaisie dans un pamphlet contre-révolutionnaire : dans cette rue aurait existé une enseigne « *Au capucin défroqué* » où logeait LAFORGUE « major-général de la garde nationale toulousaine », auteur de *L'art de partir en restant*, exhortation aux défenseurs de la Patrie et production burlesque...

Schmidt (villa) — Rue Monnier. C'est dans cette villa qu'étaient les studios de Radio-Toulouse. Elle fut incendiée le 5 avril 1933.

Scholarum Legum (carr.) — Voir rue des Lois.

Schrader (impasse Frantz) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle dépendant de la rue Ledormeur, au quartier la Terrasse. Frantz SCHRADER naquit à Bordeaux le 11 janvier 1844, rue du Jardin-Public, fils de Ferdinand SCHRADER, originaire de Hambourg et de Marie-Louise DUCAS. Petit-fils et neveu des fameux Elisée et Onésime RECLUS, il vint donc au monde avec la « géographie dans le sang », comme l'a fort justement indiqué le remarquable historien Henri BERARDI. A l'âge de vingt-deux ans, il subit le coup de foudre pyrénéen, lorsque son ami Léonce LOURDE-ROCHEBLAVE l'invita à passer à Pau ses vacances 1866. Frappé de l'insuffisance des connaissances géographiques, il voulut, dès 1871, y porter remède, collaborant avec Adolphe JOANNE et la maison Hachette. Rappelons quelques travaux pyrénéistes :

- Carte des régions du Mont Perdu et des Pyrénées centrales (1874).
- Versant méridional du Mont Perdu, avec les vallées de Nisèle, Ordesa, Fanlo (1876).
- Mont Perdu et Monts Maudits (1877).
- Massif du Bisaurin (1878).
- Val d'Aran (1880).
- Posets et Monts Maudits (1882).
- Cotiella et Turban (1883).
- Gavarnie (1887).

En 1891, sa « carte géologique des Pyrénées » lui vaut la médaille d'or des Sociétés savantes. En 1890, il publie son « Atlas de géographie moderne » avec soixante-quatre cartes en couleurs et un nombre considérable de cartes de

détails, un texte géographique statistique et ethnographique. Il faut mentionner parmi ses activités :

- 1877 : Feuilleton géographique de *La République Française*, journal de Gambetta ;
- 1890 à 1900 : Atlas géographique avec GALLOUEDEC ;
- Création du Club alpin français, dont il est le secrétaire général, puis le président ;
- Secrétaire général de la Société géographique de Paris ;
- 1919 : à la demande de CLEMENCEAU, rectification de la carte politique de l'Europe ;
- 1922 : nouvelle édition de son « Atlas universel » ;
- Carte au vingt millième de la région de Gavarnie.

Professeur à l'École Nationale d'Anthropologie, il mourut à Paris le 18 octobre 1924. On transporta sa dépouille le 24 octobre 1924 à Gavarnie, face à ces montagnes qu'il avait tant aimées et si bien servies. Et, le 19 septembre 1927, elle fut placée au turon de la Courade dans le mausolée aux lignes sobres, dessiné par l'architecte MAUSSIER-DANDELLOT, réalisé par le marbrier palois Paul CAPDEVIELLE et orné du superbe médaillon sculpté par G. LEROUX. (J.G. LHERIS).

Schubert (rue Franz) — Ancien chemin vicinal 46, chemin puis avenue des Sept-Deniers ; en février 1937, on lui donne le nom de Franz SCHUBERT, compositeur né à Lichtental, près de Vienne (Autriche) en 1797, mort à Vienne en 1828, laissant six cents mélodies, neuf symphonies, quinze quatuors, quinze opéras, cinq messes et d'innombrables pièces pour piano. Qui ne connaît la *Truite* ou la *Symphonie inachevée* !

Schuman (place Robert) — En 1896, on cherche un nom à la petite place qui se trouve à l'angle de la rue Bonrepos et de la rue Bayard. Le 9 avril 1902 on l'appelle place Bayard. En 1964, elle devient place Robert-Schuman. Robert SCHUMAN (1886-1963) fut Homme d'État, avocat, député démocrate populaire de 1919 à 1940, député MRP (1945), plusieurs fois ministre de 1946 à 1956, Président du Conseil (1947-1948), fervent partisan de l'unité européenne. Il fut l'un des fondateurs de la CECA

(Commission Européenne du Charbon et de l'Acier) en 1951 et présida le Parlement Européen (1958-1960).

Sottisier — La confusion est facile et fréquente avec Robert SCHUMANN (deux N !) le compositeur allemand...

Schwab (lotissement) — Au quartier de Lalande (1934). M. SCHWAB était mandataire de la société Le Mobilier.

Schweitzer (rue du Docteur-Albert) — Nom donné le 25 janvier 1984 à une voie nouvelle du lotissement créé par la Société Centrale Immobilière de Construction du Sud, dans l'opération « Amérique » de deux cent cinquante-six logements. Le docteur Albert SCHWEITZER (1875-1965), bienfaiteur de l'humanité, pasteur protestant, théologien, missionnaire en Afrique où il fonda, en 1913 un hôpital à Lambaréné (Gabon), fut aussi un excellent organiste et musicologue. Il donna, lors de ses séjours en France, des récitals d'orgue consacrés à BACH, sur lequel il a écrit un ouvrage (1905) : *Jean-Sébastien BACH, le musicien-poète* (Paris 1906).

SCI — Sigle de : Société Civile Immobilière.

Scierie (rue de la) — Ancien nom de la rue du Pech.

Scipion (bar) — 22, rue Roquelaine (1949).

Scofredi ou **Scaffredi** — Ancien nom de la rue des Coffres.

Scolam Iudeorum (*ante*) — Voir rue Joux-Aigues.

Scopon (rue de) — Nom proposé en 1947 pour la rue Sainte-Geneviève.

Scotto (impasse Vincent) — A la Flambelle, en projet. Vincent SCOTTO, né à Marseille en 1876, mort à Paris en 1952, auteur de chansons (*la Tonkinoise, Sous les Ponts de Paris...*) et d'opérettes (*Violettes Impériales...*).

Scouts (rue des) — Nom donné dès 1948 à une voie nouvelle.

Scribe (impasse Eugène) — En 1931, nom projeté pour l'une des voies donnant rue Salvy. Le plan modifié créera à la place la rue du Sergent-Ginesty. Le nom de Scribe avait été officiellement attribué en janvier 1937.

Sébastopol (impasse et rue de) — Voie tracée en 1860, formant la limite ouest des « casernes d'artillerie ». Le sol en a été donné en 1863 par M. SENAC. Elle porta un temps le nom de Niel mais le nom de Sébastopol lui resta, ainsi qu'à son prolongement, en 1863, puis en 1878. Modifié, lors de la création du complexe Compans-Caffarelli, à nouveau prolongé, ce prolongement a été maintenu au même nom le 16 avril 1986. Elle commémore le siège de Sébastopol, ville sur la mer Noire, en Crimée, fait par l'armée franco-anglaise que commandait le général PÉLISSIER, d'octobre 1854 à 1855, où elle fut prise d'assaut le 8 septembre.

Secondat (Collège de) — Fondé en 1554 par Jacques de SECONDAT, vicaire général de Toulouse, pour cinq étudiants en théologie et un prêtre.

Secorriou, Secourieu (rue) — Ancien nom de la rue des Marchands.

Secourables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de la Boule.

Sécurité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Saint-Sauveur.

Sécurité (rue de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue des Prédicateurs (= rue Lakanal).

Séduction — Bonneterie, tailleur pour dames, 1, rue Victor-Hugo (1950).

Ségoffin (avenue Victor) — L'ancien chemin vicinal 25, dit chemin du Busca et antérieurement chemin de la Croix-du-Caleil, se scinda en plusieurs voies. D'une part l'avenue Frizac, d'autre part le chemin du Préfet. Le nom de chemin du Busca ne demeura qu'à la partie longeant le domaine de ce nom. (Voir Busca et Marcel Langer). En 1936, on lui donne le nom d'avenue Victor-Ségoffin, ce qui valut à la Mairie de

recevoir un document tout à fait insolite : une lettre de remerciement ! Elle eut les honneurs du Bulletin Municipal : Marseille, le 3 juillet 1936. « Monsieur le Maire, Parce que je viens d'apprendre par mon ancien camarade de la faculté de droit de Toulouse, le conseiller Adolphe LAPORTE, que la municipalité que vous présidez a placé une plaque, à l'entrée de l'ancien chemin du Busca, portant l'inscription suivante :

Avenue Victor-Ségoffin
Statuaire Toulousain
1867-1925,

je me fais un devoir, tant au nom de la veuve du grand artiste, trop tôt disparu, qu'en mon nom personnel, au titre d'exécuteur testamentaire, de vous présenter mes plus vifs remerciements. Durant la vie de labeur de mon ami regretté, l'envie et la sottise se sont acharnées après l'artiste aussi original que désintéressé dont l'œuvre porte témoignage. Et la ville de Clémence Isaure et ses mandataires s'honorent à faire survivre la mémoire d'artistes comme Victor SÉGOFFIN. Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de ma considération la plus distinguée. Gaston BOUTEILLER, avocat. » Victor-Joseph-Jean-Ambroise SÉGOFFIN, fils de Victor-Auguste SÉGOFFIN, rentier, et d'Angèle-Jenny OLYMPE, est né le 5 mars 1867 à Toulouse, 79, rue des Trente-Six-Ponts. Epoux en premières noces de Ernestine-Louise GAUTHEY, en secondes noces de Juliette-Célestine VAUTY, il est décédé le 17 octobre 1925.

Seguelars, Segalars (al) — Lieu-dit dans le gardiage au nord de la ville (XIV^e siècle). Ségala, terrain à seigle, terre de mauvaise qualité, sablonneuse...

Segues, Segos, Seguos (chemin de las) — Ancien nom du chemin du Général-Décroute.

Séguides — Les « séguides » toulousaines, de leur vrai nom : « Suites de Notre Seigneur », sont mal connues. Elles eurent leur apogée au XVII^e siècle, et l'essentiel de leur histoire est jalonné de deux ordonnances de l'Officiel, de 1602 et de 1690. Voici les principales dispositions de la première : « Le Saint-Sacrement sera apporté aux malades sous un petit poile porté par deux prêtres ou par deux clercs revestus du surpelis,

marchans lentement, modestement, avec grande révérence et récitant avec le curé ou vicaire les Pseaumes, graduels ou Pénitentiaux, accompagné de quatre flambeaux, torches ou fanaux, ou de quatre lanternes fort claires, dorées et bien propres, le tout au despens des ausmosnes et queste faictes au quartier et rue de la maison du malade, par les questeurs de ladite rue ou quartier vulgairement appelés *séguides*, lesquels questeurs à ces fins seront tenus de diligemment quester tous les dimanches à l'heure et forme accoustumée... Et afin que désormais nostre Seigneur soit accompagné le plus honorablement, de la plus grande multitude de Parroissiens que faire se pourra sans que toutesfois les mêmes personnes ressentent l'incommodité d'y assister tousiours. Nous avons ordonné que soudain que le signe de la cloche sera donné pour advertir qu'on veut apporter le Saint-Sacrement à quel que malade, un clerc qui sera à cet effet destiné et salarié de quelque petit salaire par le questeur de cette rue et quartier, advertira ledit questeur et ira par toute la rue et quartier de la maison du malade, sonner une petite clochette qu'il tiendra en sa main, pour advertir ceux de cette rue et quartier que le malade auquel on veut apporter le Saint-Sacrement est dudit quartier, afin qu'ils se préparent avec ledit questeur pour se rendre promptement à l'église ou y envoient quelqu'un de leur famille avec un flambeau ou cierge, que nous exhortons chacun tenir en sa main à cet effet, suivant leurs moyens et dévotion. » Outre l'image de ces pacifiques manifestations de rues, les « Séguides » nous renseignent sur la notion de « quartier », qui, ici, ne correspond pas exactement au « moulon » ou à la « dizaine ». Il y eut, parmi bien d'autres :

- la séguide des rues : « Imaginayres, Roumenquières, Pred Montardy » (1687) ;
- celle des rues du « Puids-Claux, Four-Bastard, Coing de la Barute, Coin des Azes (1687, 1692) ;
- rue des Couteliers, Saint-Rémésy (1634, 1642) ;
- rues des Polinaires, des Paradoux (1634) ;
- Saint-Georges (1701).

De nombreuses confréries dévotes, corporatives ou pénitentes, interféraient avec l'organisation des séguides. Les Sociétés de secours mutuel, à leur début, en furent les héritières morales.

Seguin (rue Marc) — Nom donné en janvier 1937 à une voie sans nom. Marc SEGUIN, ingénieur, est né en 1786 à Annonay, mort en 1875, il inventa en 1827 la chaudière tubulaire. Pionnier de la construction de lignes de chemin de fer, il construisit le premier tunnel ferroviaire. En 1824, il jeta sur le Rhône, un pont suspendu par câbles.

Séguy (rue Jean) — Nom donné le 22 février 1979 à une voie nouvelle. Jean-Firmin-Marie-François SÉGUY, fils de Henri-Auguste-Jean-François SÉGUY et de Jeanne-Lydie-Marie RACAUD, est né à Toulouse le 25 juin 1914. Epoux de Louise-France LARRIEU, domicilié 16, rue Vélanc, il est décédé accidentellement à Toulouse le 26 mars 1973. Professeur à la faculté des lettres, organiste, pyrénéiste, il fut un éminent linguiste et a laissé d'importants travaux, dont *Le Français parlé à Toulouse*, et six volumes du précieux *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*.

Seine (rue de la) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Séjourné (rue Paul) — Voie créée vers 1913 sous le nom d'avenue des Catalans, du nom du pont où elle conduisait. Elle absorba la rue du Coton créée en 1860. Ce nom de Paul Séjourné lui a été donné en 1939. Paul SÉJOURNÉ est né à Orléans en 1851, mort à Paris en 1939. Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, il mit au point des techniques nouvelles pour la construction de ponts. A Toulouse, il réalisa le pont des Catalans (voir ce nom), ouvrage bien adapté aux lieux ; Paul SÉJOURNÉ indiqua d'ailleurs « que l'on avait dépensé 80 000 F pour qu'il soit digne de Toulouse ».

Selbe — Nom d'une propriété, au Château de l'Hers, vers 1920.

Select (bar) — 19, rue Bertrand-de-Born (1950).

Sélect (cinéma) — 7, rue Lapeyrouse. C'est l'ancien cinéma « Pathé » lui-même successeur de la salle Montcavrel. Le cinéma « Le Paris » lui succédera.

Select chemisier — 53, rue Saint-Rome (MAN-SART, 1933) puis 9, place du Capitole (BERNARDIN, 1942).

Select-hôtel — 11, rue du Moulin-Bayard (1920).

Sélection — Lainages, tissus, 47, rue de Metz (1950).

Select restaurant — 68, avenue de la Patte-d'Oie (1933) et 1, place de la Patte-d'Oie (1950).

Sellerie anglaise — Place Saint-Etienne et 18, rue Fermat (Clément GESTA, 1878).

Sellier (allée Henri) — Voie créée vers 1880, dite allée de la Poudrerie. Elle devient, en 1963, rue Henri-Sellier. Henri-Charles SELLIER, né le 22 décembre 1883 à Bourges, fils d'un ouvrier de l' Arsenal, fut sénateur de la Seine, maire de Suresne, ministre de la Santé publique. Il visita Toulouse le 21 mai 1937. Le bulletin municipal en a publié ce compte rendu : « M. Henri SELLIER, qui fait en ce moment une cure à Luchon, quittait hier matin la Reine des Pyrénées, en direction de Luxeuil, où il doit assister aux fêtes organisées en l'honneur du président du Sénat. A son passage à Toulouse, il a bien voulu consacrer quelques heures à la visite des œuvres toulousaines intéressant tout particulièrement ses services : l'hôpital de Purpan et le Parc des Sports. Il admira l'agencement ultramoderne de l'hôpital et s'indigna qu'une si belle organisation soit depuis si longtemps en suspens de par les intrigues et les rancunes politiques, et promit de hâter l'achèvement et l'ouverture de tous les services. Enthousiaste au même degré devant l'œuvre sportive du Parc dont il examina tous les recoins, se faisant expliquer les modifications profondes en cours dans les piscines. Le ministre de la Santé publique félicita le maire, les adjoints et les conseillers municipaux qui tous, d'ailleurs, l'entouraient au cours de cette excursion. » Henri SELLIER fut l'un des promoteurs de la législation HLM.

Sellière (La) — Métairie à Montaudran. En 1790, elle appartenait à BALZA-FIRMY.

Semailles (rue des) — Cacographie pour Semaliers.

Semaliers (rue des) — Ancien nom de la rue de la Trinité.

Sémard (boulevard Pierre) — Nom donné le 12 avril 1947 à l'ancien boulevard de la Gare ainsi nommé depuis l'origine vers 1860. Pierre SÉMARD fut secrétaire général de la fédération CGT des cheminots, exécuté par les Allemands.

Sémard (rue Pierre) — Nom proposé en 1947 pour la rue de Périole.

Sembat (rue Marcel) — Nom donné en 1934 à l'ancienne rue de l'Embouchure. En 1940, la rue devient rue Dominique-Baron. Le 12 avril 1947, le nom de Marcel SEMBAT lui est restitué... Marcel SEMBAT est né à Bonnières-sur-Oise (Yvelines) le 19 octobre 1862. Il est mort à Chamonix le 5 septembre 1922. Son père, Adolphe SEMBAT, était directeur de la Poste aux Lettres. Député de la Seine, de 1893 à 1922, il suivit de près les projets de lois intéressant les PTT dont il rapporte les budgets à partir de 1902. Fils de postier, il réclame plus que l'ouverture d'un bureau de poste dans sa circonscription des Grandes Carrières ; il donne un avis sur la convention passée entre l'Etat et la Compagnie française des câbles télégraphiques, est le rapporteur de différents projets de lois sur les taxes postales, l'acheminement postal des journaux périodiques et imprimés non périodiques, sur la construction d'hôtels des postes, sur l'établissement de tableaux téléphoniques multiples, sur l'installation du câble sous-marin Brest-Dakar, sur la construction de wagons-poste, la mécanisation des ateliers de timbres-poste, etc. Mais sa célébrité tient à son rôle très actif dans le socialisme. Il fut ministre des Travaux Publics du 26 août 1914 au 12 décembre 1916.

Séminaires — Le concile de Trente, par le décret du 15 juillet 1563, avait prévu la création de collèges, auprès de chaque église cathédrale, dans lesquels se formeraient les ministres de Dieu, comme en une pépinière (*seminarium*) la semence. Le 19 juillet 1590, le cardinal De JOYEUSE créa le premier séminaire toulousain dans l'immeuble du sieur Joseph GALLAN, près

du Collège des Jésuites, sur l'actuelle rue Malbec. Ce Séminaire de *Joyeuse* ne dura pas. Le second successeur du cardinal, Charles de MONTCHAL, s'efforça de reprendre l'institution ; il n'y parvint qu'en 1650 grâce à un religieux, Raymond BONAL, lazaristes et sulpiciens n'ayant pas accepté d'en prendre la direction. Ce fut le Séminaire de *Caraman*. Un second séminaire fut créé près de l'église Saint-Pierre, réservé aux élèves ayant reçu une première formation intellectuelle, d'où son nom de Séminaire des *Hautes-Sciences*, par la suite changé en Séminaire des Nouveaux Convertis. Inspiré par l'abbé de CIRON, cet établissement disparut avec lui, en 1675. Le Séminaire de Caraman, faute de sujets, fut incorporé en 1753 à la Congrégation de la Mission ou lazaristes. Il s'installa dans l'ancien noviciat des jésuites, quai de la Daurade. Ce fut le Séminaire de la *Mission*. L'archevêque Jean de MONTPEZAT fit appel aux jésuites, pour créer un *Séminaire diocésain* (1684). En mars 1685, on l'installa rue des Coffres, puis deux ans plus tard dans l'immeuble de l'ex-Institut des Filles de l'Enfance, rue Valade, non loin d'un autre séminaire, plus particulier, dit Séminaire des *Irlandais*, fondé en 1659 en faveur de douze prêtres de cette nation. Une tentative fut faite par les pères de l'*Oratoire* qui avaient la charge de la paroisse de la Dalbade, d'agréger une communauté de jeunes gens aspirant à l'état ecclésiastique et servant en habit de chœur aux cérémonies de la paroisse. *L'almanach du Languedoc* de 1751 écrit : « Cette maison a passé pendant quelque temps auprès de certains évêques pour un séminaire, elle n'en a plus aujourd'hui que le nom. »

Au siècle suivant, Antoine de CALVET, prêtre, issu d'une ancienne famille de Toulouse, fonda un nouveau séminaire et acquit, sur sa propre fortune, les immeubles nécessaires, créant le Séminaire de *Saint-Charles* (1738) et un nouvel établissement succédant au Séminaire des Jésuites, dans l'immeuble de la rue Valade reconstruit, et qu'on appela, à juste titre, le Séminaire de *Calvet*. En outre, le domaine de la *Cipière* à Lardenne fut également acquis par lui et donné aux séminaristes pour leur servir de maison de campagne.

Au sortir de la Révolution, dans les années du Concordat, l'Église se réorganise. Un point essentiel étant le recrutement et la formation du

clergé, il s'agissait de réorganiser les séminaires. Tous les anciens locaux étaient devenus biens nationaux !

En 1805, Mgr PRIMAT obtint la cession du couvent des *Carmélites* mais il fallait l'aménager, et les premiers séminaristes furent réunis rue du May, puis à Saint-Cyprien au couvent des *Dames Maltaises*. Profitant du passage de Napoléon à Toulouse, Mgr d'ASTROS obtint de lui que l'ancien Collège des Doctrinaires, l'*Esquile*, servirait à l'établissement d'un « Petit Séminaire Métropolitain » concernant treize départements. D'autres initiatives surgirent : *La Succursale*, fusion en 1826 de la « succursale » créée par le chanoine Maurice GARRIGOU et de l'École *Saint-Etienne* fondée par l'abbé LANNELUC futur évêque d'Aire. Après la fusion, ce fut la « Communauté des Clercs de la Métropole » installée rue Romiguières. En 1897, Mgr MATHIEU décida la fusion de l'*Esquile* et de la *Succursale*. Les lois de Séparation chassèrent le Séminaire des locaux de l'*Esquile*, qui seront occupés par la Trésorerie. Le petit Séminaire fut accueilli au Caousou, en attendant de s'installer dans l'Hôtel *Malaret* dans la rue de ce nom, et d'absorber le Collège Ozanam, son voisin de la rue d'Astorg. En 1951, le Petit Séminaire fut transporté à Colomiers, au domaine de *Cabirol*. En 1967 eut lieu un nouveau déplacement, au Séminaire du *Christ-Roi*, rue de l'Aude.

Le Grand Séminaire quittera les Maltaises pour l'ancien *Collège de Périgord* et la chapelle des Carmélites enfin aménagés. Mgr d'ARBOU donnera un domaine à Lalande qui servira de maison de campagne, là où est l'actuelle église paroissiale Saint-Jean-Marie-Vianney. En 1906, le Grand Séminaire dut quitter la rue du Taur.

Après une année dans l'ancien pensionnat Notre-Dame, 20, rue Pharaon, il fut définitivement installé 9, rue des Teinturiers, dans l'ancien couvent des *Feuillantines*. Une section du séminaire a été transférée au 70 avenue de Ranguet, chez les religieuses du *Sacré-Cœur*. Ajoutons à cette énumération le Séminaire des Vocations Tardives, créé par le chanoine Henri-Charles MARTIN en 1941 dans une maison de famille, 19, rue de la Dalbade, où il exista jusqu'en 1960.

Lorsque fut créé l'*Institut Catholique*, en conformité de la loi du 12 juillet 1875, les étudiants ecclésiastiques furent regroupés, dès 1879, dans un « Séminaire de l'Institut » sous la direction

des prêtres de Saint-Sulpice. En octobre 1932, on créa deux séminaires distincts. L'un, continuant le précédent, pour accueillir ceux qui avaient déjà reçu « une formation préparatoire aux saints Ordres » reçut le nom de *Séminaire Léon XIII* ; l'autre, le Séminaire Pie XI préparait les élèves selon la formation qu'ils auraient reçue dans leurs séminaires diocésains respectifs. Voir aussi aux divers noms cités.

Séminaire (chemin du) — Ancien chemin rural, vestige d'un itinéraire traversier qui a constitué le chemin vicinal n° 5, avec les chemins d'Audibert, de Lanusse... Il porte le nom de « Séminaire » depuis le XIX^e siècle, en raison de l'ancienne propriété du Grand Séminaire de Toulouse, confisquée en 1905, devenue le CET Bayard. Un « ancien » du Grand Séminaire a noté ainsi la visite à la « maison de campagne » : « Cette vie d'étude et d'internat rendait nécessaire à notre santé quelque délassement. On avait chaque semaine une promenade. Après Pâques, on allait, chaque mercredi, pour la journée, à la maison de campagne de Lalande. On partait au point du jour. M. GONDAL prenait la tête de la colonne qui s'étirait le long des rues et des boulevards. Devant l'église des Minimes, on entrait en méditation pendant trois kilomètres. Le mercredi qui précédait le départ en vacances, la Communauté s'assemblait près des massifs de rosiers, des foins coupés, des vignes en fleurs, sous la présidence de M. le Supérieur, pour entendre, tandis que le soleil baissait, le chant du départ, le chant des diacres, qui était la « chanson du vicaire ».

Un jour pour mes péchés,

Le ciel dans sa colère

Sur ces monts haut perchés,

Me fit être Vicaire !

Ah ! il m'en souviendra là et là,

D'avoir été vicaire là !

A ce refrain, chaque partant, chaque diacre, devait ajouter et chanter un couplet de sa façon, provoquant par sa maladresse ou sa malice, rires et applaudissements, dans la douleur mélancolique et parfumée du jour qui tombait. »

Séminaire (terrain du) — A Croix-Daurade. La « baloche » du Ramelet de Croix-Daurade s'y tenait le troisième dimanche d'octobre ; celle de

Croix-Daurade, le premier dimanche de septembre.

Sempe (chemin) — Ancien nom du chemin de Salières.

Semiramis (résidence) — Rue Alain-Lesage (France-Résidence, 1973).

SEMVAT — Sigle abrégé Société d'Economie Mixte (des Transports Publics des) Voyageurs de l'Agglomération Toulousaine. Voici comment cette organisation s'est substituée à l'ancien TCRT.

– 1920 : mort de Firmin PONS.

– 1921 : création de la STCRT.

– 1945 : création au lendemain de la Libération d'une régie Municipale en remplacement de la STCRT. Sur arrêt du Conseil d'État, la concession de la STCRT est rétablie en 1947. Léon PLANCHOT, directeur depuis 1926, revient à cette date et restera Président jusqu'en 1969. Après la Deuxième Guerre mondiale, une lente et régulière diminution du trafic voyageurs, due essentiellement au développement du nombre des voitures individuelles, aboutit à un déséquilibre financier au sein de la STCRT qui ne peut plus, comme la plupart des autres réseaux, faire face aux dépenses d'exploitation et d'investissement.

– 1972 : les collectivités locales (Ville de Toulouse, Département de la Haute-Garonne et Syndicat regroupant les cinquante communes de l'agglomération toulousaine) se donnent les moyens d'assurer la maîtrise de l'organisation des transports en commun. Les réseaux de la STCRT sont concédés à une société d'économie mixte, la SEMVAT, dans laquelle elles sont largement majoritaires. La SEMVAT sous-traite alors à la CTT (ex-STCRT), société privée, l'exécution matérielle du transport des voyageurs en mettant gratuitement à la disposition toutes les installations nécessaires à cette mission.

– 1978 : en août, l'exploitation du réseau n'est plus confiée à la CTT mais directement à la SEMVAT ; l'organisation actuelle se présente de la façon suivante : Syndicat Mixte des Transports en Commun de l'Agglomération Toulousaine : Ville de Toulouse, neuf représentants. Département de la Haute-Garonne, six représentants. Syndicat Intercommunal (cinquante-deux communes), trois représentants.

Convention de Gestion, 20 juin 1978 : SEMVAT, Société d'Economie Mixte (des transports publics) de Voyageurs de l'Agglomération Toulousaine, Président Directeur Général : le Maire de Toulouse. Le Syndicat Mixte est la plus haute autorité en matière de transports publics pour l'agglomération toulousaine. Il définit la politique générale et arrête les éléments principaux de cette politique. Il confie ensuite la mise en œuvre de cette politique ainsi que l'exécution du service public à la SEMVAT. La SEMVAT a la responsabilité effective des transports, rend compte aux collectivités publiques des résultats financiers de son activité, étudie et propose des solutions pour l'amélioration du service public.

Sénac (rue) — Ancien nom de la rue Molière.

Sénac (terrain) — Parcelle de terrain appartenant à M. SENAC, voisin de la chapelle de la Vierge de l'église Notre-Dame-du-Taur, acquise en 1900 par la Ville pour l'agrandissement de cette chapelle, d'après les legs de Mme MASSIP.

« **Sénat** » (Le) — Maison de tolérance.

Sendrail (rue du Professeur) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle au Mirail. Né en 1900, Marcel SENDRAIL a fait ses études classiques à Toulouse. Entre plusieurs carrières qui s'offraient à lui, il choisit la médecine, sans doute intuitivement comme la voie la plus propre à satisfaire sa vocation précocement ressentie « vers plus de rigueur scientifique et vers plus de compréhension humaine », programme de vie et de travail dont il ne s'est jamais départi. L'influence de son père, biologiste distingué, directeur de l'Ecole Vétérinaire de Toulouse, ne fut pas étrangère à cette orientation vers la médecine. Celle de son oncle, le délicat poète Pierre FONS, fut déterminante pour ces autres dilections de Marcel SENDRAIL, le « goût de bien dire et de dire vrai » comme il l'exprime, et l'attachement à sa province dont il ne « songea jamais à s'éloigner durablement, lié à elle par un long passé familial de stabilité terrienne et par la fidélité aux valeurs spécifiques de la culture occitane ». Interne des Hôpitaux de Toulouse à vingt et un ans, chef de clinique à vingt-sept ans, et agrégé de médecine à trente ans, il succède en 1939 au professeur Jean TAPIE à la Chaire

d'anatomie pathologique, qualifié par ses travaux de cancérologie expérimentale et sur les mycoses de la rate. En 1943, il prend la Chaire de pathologie générale et de médecine expérimentale, qu'il occupe jusqu'à la retraite en 1970 (L. GAYRAL). Marcel SENDRAIL est décédé le 2 juin 1976.

Sénéchal, Sénéchaussée — Installé d'abord en « terre royale » à l'emplacement de l'actuelle église du Gesù, de Saint-Stanislas et des Hauts-Murats, le siège de la Sénéchaussée fut transféré en 1551 dans la maison dite « Tour de Montmaur », appartenant aux BUISSON de MONTMAUR, acquise le 31 juillet, rue Mirabel. On y transféra le Tribunal, le greffe et les prisons. Mais le Sénéchal continua à résider à l'ancienne sénéchaussée qui sera cédée en 1751 à l'Académie des sciences. Remanié en 1553, l'Hôtel de la rue de Rémusat actuelle fut considéré comme « la plus belle maison du Languedoc et de la Guyenne ». En 1810, la faculté des lettres s'installe dans les locaux du Sénéchal et y resta jusqu'en 1893, où le 16 janvier les locaux sont à nouveau appropriés à un nouvel usage. C'est « l'ancienne faculté des lettres », où s'installe le Tribunal de simple police, les Justices de Paix du centre et du nord, le commissariat de police du 1^{er} arrondissement, un bureau de secours aux ouvriers sans travail, le bureau du percepteur des amendes et la bibliothèque populaire. Par la suite, les services techniques municipaux et une pharmacie de nuit s'y installeront. L'amphithéâtre devient la « salle du Sénéchal » vouée aux conférences. Le 28 avril 1979 un attentat la détruisit entièrement. Elle fut reconstruite et inaugurée le 28 septembre 1982.

Sénéchal (grand-rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue de Rémusat.

Sénéchal (Le) — Résidence, 18, rue du Sénéchal (BEPI. S.A. Paul MATEU, 1977).

Sénéchaussée (rue de la) — Ancien nom des rues des Fleurs et Furgole.

Sensibilité (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Michel.

Sensible (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Escorge-Roussis (= rue du Sachel).

Sens uniques — Interdits, obligatoires. Tout conducteur de véhicules circulant dans Toulouse peut rêver à un merveilleux « fil d'Ariane » qui lui ferait trouver le bon sens, sans avoir recours à son sixième sens. C'est en 1926 que furent créés les premiers « sens uniques » à l'initiative d'Emile BERLIAT, adjoint au maire. La rue Saint-Rome les inaugura : « Toulouse n'est pas une ville moderne. Les rues étroites et tortueuses y sont nombreuses. Parmi ces rues, quelques-unes sont extrêmement passantes et, à certaines heures, très encombrées. Telle est, par exemple, la rue Saint-Rome. Nos compatriotes se rappellent les détestables embarras de cette rue. Les arrêts y étaient constants par suite de la rencontre des véhicules venant en sens inverse, et qui la barraient tout entière, rejetant les piétons contre les trottoirs le long desquels il est souvent impossible à deux personnes de marcher de front... Les agents de police chargés d'orienter les voitures ont pu accomplir leur tâche sans entendre s'élever les récriminations qui accueillent généralement les innovations susceptibles de contrarier les vieilles habitudes. » Quelques jours plus tard, la mesure fut étendue à d'autres artères, en application d'un arrêté du 2 février :

ARTICLE PREMIER. — A partir du jeudi 4 février 1926, les conducteurs de véhicules quelconques, y compris les voitures à bras, triporteurs, cycles, etc. seront tenus d'observer la circulation à sens unique pour se rendre de tous les points à la place du Capitole et partant de la même place pour prendre toutes directions.

ART. 2. — Les véhicules venant de la place Wilson devront, pour se rendre à la place du Capitole, emprunter la rue Lafayette.

ART. 3. — Ceux venant de la place du Capitole, pour se rendre à la place Wilson, emprunteront les rues du Poids-de-l'Huile et Lapeyrouse.

ART. 4. — Ceux venant de la place du Capitole, pour se rendre boulevard de Strasbourg, emprunteront la rue de Rémusat.

ART. 5. — Ceux venant de la place du Capitole, pour se rendre à la place de la Daurade, emprunteront les rues Gambetta et Jean-Suau.

ART. 6. — Ceux venant de la place du Capitole, pour se rendre à la place de la Bourse, emprunteront les rues Gambetta et Sainte-Ursule.

ART. 7. — Ceux venant de la place Esquirol pour se rendre à la place du Capitole, emprunteront les rues des Changes et Saint-Rome.

ART. 8. — Ceux venant de toutes directions au square Wilson, devront prendre leur droite quel que soit leur itinéraire.

ART. 9. — Les mêmes prescriptions devront être observées en ce qui concerne la circulation autour du Grand-Rond.

ART. 10. — Des poteaux indiquant aux conducteurs le sens à suivre seront placés à l'entrée des voies où les prescriptions contenues dans le présent arrêté devront être observées.

On n'eut à apporter qu'une légère retouche à ce nouveau système : inverser les rues des articles 2 et 3, car on avait oublié que la nouvelle circulation allait se faire en sens contraire de celle des tramways, dont il était impossible de changer le sens de la marche !

Sentenac (rue René) — Nom donné en 1958 à l'ancienne rue de la Caoue (cave) et partie du chemin de la Crabe, à Saint-Martin-du-Touch. René SENTENAC, fils de Auguste SENTENAC et de Marie-Henriette LOUARN, né en 1930, époux de Marie-Anne KERGOURLAY. Sergent-chef, il est décédé à Colomb-Béchar, pendant la pacification de l'Algérie, le 21 novembre 1957, « Mort pour la France. »

Sentier (bonneterie du) — 5, rue de la Bourse (1942).

Sentimens (*sic*) (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve.

Sentiments (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue de la Laque.

Sentis — Briqueterie, sur le chemin de Ginetous (1865).

Sept-Banquets (rue des) — Ancien nom de la rue des Potiers.

Sept Cambres — Nom d'un terroir du gardiage au capitoulat de Saint-Sernin en 1478.

Sept chambres — Fossé mère qui reçoit les eaux de la Béarnaise ; le fossé de la Béarnaise finissait sur les propriétés DELMAS.

Sept Chambres (fossé mère des) — Cité en 1899 comme allant « du nouveau groupe scolaire au Canal ».

Sept-Deniers (avenue des) — Ancien nom de l'avenue Franz-Schubert.

Sept-Deniers (café des) — 90, route de Blagnac (1950).

Sept-Deniers (chemin des) — Ancien nom de la rue Montmorency.

Sept-Deniers (chemin de traverse des) — Ancien nom du chemin Garric.

Sept-Deniers (petit chemin des) — Ancien nom du chemin de la Garonne, et des rues Jean-Gayral et Louis-Hérolde.

Sept-Deniers (pré et quartier des) — *Pratum de Set Diners, al prat de Sept dinies*. « Ce quartier s'étend, en majeure partie, sur un grand communal existant anciennement en ce lieu et qu'on nommait le Pré-de-Sept-Deniers. Cette vaste lande « dont les Capitouls avaient vendu à plusieurs habitants de la ville le droit de pâturage au prix de 7 deniers d'or », avait été pour ce motif ainsi appelée. Le cadastre de 1550 lui attribue une contenance de 127 arpents. Celui de 1571 déclare « qu'il n'avait pas mesuré, parce qu'il appartenait à la ville de Toulouse ». Le cadastre, en effet, était dressé en vue de la taille et les fonds communaux en étaient exempts. Le cadastre de 1690 lui prête une contenance de 162 arpents 3 pugnérées 4 boisseaux. Il est déclaré, dans un autre article, que le communal « dit Pré-de-Sept-Deniers » avait été partagé par le Canal Royal et qu'il confrontait pour cette partie de septentrion avec les toyzes du canal ». Cette partie restant au Midi de ce dernier et se prolongeant sur la rive gauche contenait 5 arpents 3 pugnérées 4 boisseaux 1/2. A diverses époques, les officiers du Domaine contestèrent à la Ville, la propriété du Pré. » [LAFFORGUE]. Lorsque la peste sévit dans Toulouse, on transforma le pré des Sept-Deniers en camp pour accueillir les malades, et surtout les innombrables morts de 1629-1632. A l'entrée du pré, il y eut une petite chapelle « dédiée à la Vierge, de laquelle, en 1711, il reste encore quelques mazures et

notamment une figure de la Vierge exposée au mauvais temps et à découvert, laquelle chapelle servait au temps de la contagion, pour faire dire la messe à ceux qu'on avait accoutumé de porter audit pred lorsqu'ils étaient frappés de la peste, et à faire prier Dieu pour les morts qui sont enterrés dans led. pred en très grand nombre et à présent ceste chapelle se trouvait entièrement ruinée et démolie de laquelle il reste à peine quelques vestiges. Le 16 juillet 1711, un nommé Bernard BERRIER demanda sa restauration voiant que cest endroit destiné à un si saint usage est profané que les ossemens de ceux qui y sont enterrés sont tous les jours exposés à la veue et déterrés et servent de curée aux chiens, par les crusemens qu'on y fait pour en tirer et transporter la terre, que ce lieu destiné autrefois à la prière ou la dévotion attirait beaucoup de personnes pieuses ne sert à présent qu'à décharger les immondices et à mettre les charognes. » Le quartier des Sept-Deniers, longtemps rural et « oublié » a connu diverses étapes, souvent difficiles, dans son évolution urbaine. Vers 1953, le fossé mère envahit les propriétés à chaque orage : « Ce fossé, qui est également, bien entendu, un foyer de maladies infectieuses, de moustiques et d'insectes de toutes sortes, n'est pas entretenu. On le cure, dit-on, deux fois par an et encore ne le fait-on qu'imparfaitement. Les eaux qui y croupissent s'infiltrant dans le sol et contaminent les puits. Or, il n'y a pas d'adduction d'eau potable dans les rues transversales : Lulli, Delibes, Couperin, Gayral, Puccini, Schubert qui partent du chemin des Sept-Deniers ! C'est à peine croyable. Pourtant il en est ainsi. On doit aller chercher l'eau à une borne-fontaine et il n'y en a qu'une tous les deux cents mètres. En vérité on se croirait loin d'une ville de trois cent mille âmes et civilisée. Ajoutons que les rues n'ont de noms que leurs noms, bien choisis du reste puisque ce sont ceux d'hommes célèbres, de musiciens et de héros. Elles présentent une surface de terre, inégale, pleine d'ornières, et il n'est pas rare d'y trébucher sur des tas de galets ou de détritits ».

Le nom du Pré-Sept-Deniers s'est étendu à une vaste surface, le long de la route de Blagnac, du chemin des Sept-Deniers, à la rue des Troènes.

La création des rocadés et des échangeurs a encore accentué son enclavement entre le Canal Latéral et la digue de Garonne. En 1987 surgit

l'affaire de « Sept-Deniers Village », situé en vérité, à plus d'un kilomètre du « Pré » initial.

Lorsque le promoteur Jean SAINT-ANTONIN annonça son intention de construire quatre-vingts villas, deux cents logements collectifs dans le « Jardin des Sept-Deniers », espace vert inauguré il y avait tout juste deux ans sur le terrain FANTINI, ancienne Gravière, des protestations s'élevèrent auxquelles on opposa le « bel avenir résidentiel » de ce « quartier vieillissant et asphyxié par les voitures ! »

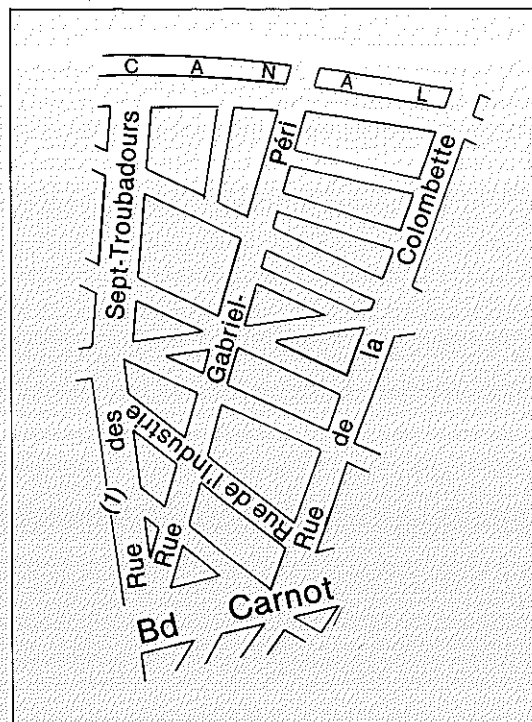
Sept-Deniers (rue Traversière des) — Ancien nom de la rue Giacomo-Puccini.

Sept-Maisons (quartier, route des) — A Fontaine-Lestang. Le 22 janvier 1889, les habitants demandent six lampes d'éclairage au pétrole. Or, dans les vastes terrains de Fontaine-Lestang, les Turres, comme on les nomme encore, sept maisons seulement s'élevaient vers 1880. Ce modeste hameau était, précisément pour cela, appelé « les Sept-Oustals ». Le développement de ce quartier fut extrêmement rapide : cinquante ans plus tard, il y avait 4 000 habitants.

Sept Troubadours (résidence des) — 24, rue d'Alsace-Lorraine (1967).

Sept-Troubadours (rue des) — Ancien nom de la rue de l'Industrie.

Sept-Troubadours (rue des) — Chemin rural, coupé par la création du canal, de son prolongement, le chemin de la Juncasse (avenue de la Colonne) ; appelé chemin, puis rue des Jardiniers ; malgré son nom, on s'y occupait autrement que de culture potagère, si bien qu'en mai 1874, un projet de dispensaire fut étudié pour les nombreuses filles soumises « travaillant » dans cette rue. Le 14 octobre, le choix était fait : la propriété ROUSSOULIÈRES, tout à côté du « Catalan » apparut convenable, et le dispensaire « pour filles soumises payantes » fut créé, 59, rue des Jardiniers. En 1880, la partie « saine » de la rue demanda à changer de nom : l'horticulture n'était plus le plus vieux métier du monde, et la vocation du quartier apparemment définitive. L'arrêté municipal du 17 mars 1892 stipulait :



(1) Rue du Canal.

« ARTICLE PREMIER. — Il est fait défense à tous propriétaires, locataires, logeurs ou hôteliers de louer directement dans la ville de Toulouse à des filles se livrant à la prostitution, à moins que les maisons louées ne se trouvent dans le quartier connu sous le nom de quartier des Jardiniers... »

Le 26 juillet 1881, la rue des Jardiniers change de nom : c'est, désormais, la rue du Canal. Au 26 septembre 1889, en pleine période électorale, une pétition circula dans Toulouse, lancée par des buvettiers et débitants de boissons, qui fut adressée au ministre de l'Intérieur, Ernest CONSTANS, et disait : « Les soussignés, Buvettiers et débitants de Boissons de la rue du Canal, à Toulouse, tout en venant déposer humblement à vos pieds, le juste tribut de Respect, d'hommage et de Reconnaissance, pour tout le Bien, tous les Services que vous rendez depuis longtemps à la République Française, et aussi pour le Vif intérêt que vous portez à la Cité Toulousaine, ont l'honneur de Venir solliciter votre Bienveillante intervention, auprès de Monsieur le Ministre de la Guerre, ou de Monsieur le Général en Chef Commandant la place de Toulouse,

à l'effet d'obtenir la levée de la consigne des établissements de débits de Boissons, ou maisons de ladite Rue du Canal, à la Troupe de Toulouse. Les considérations que les Soussignés font valoir, à l'appui de leur demande, Sont prises de ce que, ainsi que vous le Savez, Vu que depuis 30 ans vous êtes parmi nous, le quartier de la Rue du Canal est destiné aux femmes Soumises, passant la Visite Sanitaire régulièrement toutes les Semaines ; qu'il n'y a guère à ce point de vue aucun danger pour le Troupier, qui est Bien Traité dans lesdits établissements, ne payant que le Tiers à peine, les Consommations qu'il va y prendre, comparativement à ce qu'ils paient dans les autres établissements. Le Troupier y passe quelque temps à peu de frais et y est Tranquille. D'un autre côté depuis que la Place a interdit à la Troupe l'entrée des établissements de Débits de Boissons de la rue du Canal, les Buvetiers et autres industriels de cette dernière Rue ont éprouvé un grand préjudice, pas un trouper n'y passe ; ils paient de forts impôts, et mangent leurs épargnes et créent des dettes ; en un mot la Ruine est imminente. Dans cette Situation Malheureuse lesdits Soussignés viennent avec la plus entière Confiance s'adresser à vous et vous Supplier de vouloir intercéder pour eux auprès de Monsieur le Ministre de la Guerre ou de Monsieur le Commandant en Chef de la Place de Toulouse, afin que l'on déconsigne les Etablissements de Boissons de la susdite Rue du Canal, qui Reçoivent d'autre clientèle que la Troupe, et cela depuis 60 ans environ. Ce faisant vous ferez note de Bienveillance. » La troupe revint, les filles soumises n'étaient pas parties. La rue du Canal changea de nom et Toulouse perdit l'un des fleurons de sa réputation, car, « ... bordée presque partout de maisons ternes et assez basses, elle a une réputation détestable, quoique par endroits, sans doute, de très braves gens y aient habité ; elle est célèbre dans tout le Midi, à ce qu'on prétend ; elle s'est enorgueillie d'établissements fameux, institutions classiques de Toulouse, disait Maurice MAGRE. Sur son parcours, à la fin du XIX^e siècle et hier encore, s'alignaient presque sans interruption, surtout dans un de ses segments, cafés borgnes, garnis à filles et maisons closes ; là se glissaient les employés, les étudiants et les soldats en quête de galanteries tarifées. » [Henry PUGET]. En 1947, le nouveau nom fut : rue des Sept-Troubadours. Ce

choix est surprenant. Les « sept troubadours » avaient été jadis attribués à la rue de l'Industrie, mais une pétition des habitants avait demandé sa suppression, en 1873, à cause de la « mauvaise réputation » qui s'y attachait. Soixante-quinze ans plus tard, le même nom revenait dans le même quartier pour la toute voisine rue du Canal ! Ces sept troubadours étaient, au XIV^e siècle : Bernard de PANASSAC, Guillaume de LOBRA, Béringuier de SAINT-PLANCART, Pierre de MEJANASERRA, Guillaume de GONTAUT, Pierre de CAMO, Bernard OTH.

Dans *l'Auta* d'avril 1971, deux auteurs rappelèrent qu'au XVI^e siècle sept jeunes poétesses « revendiquèrent » leur droit à concourir des Fleurs de la Gaie science. Et, l'on put lire dans le même article : « Elles paraissent aujourd'hui bien ignorées. Si une rue de Toulouse rappelle avec discrétion les Sept Troubadours, rien n'évoque la mémoire de cette pléiade féminine qui pourtant est révélatrice de la culture de notre cité, François I^{er} régnant. S'il nous est permis de formuler un vœu, pourquoi ne pas souhaiter qu'une rue ou une place de Toulouse du XX^e siècle vienne rappeler la finesse de ces dames éprises d'art et de poésie. Bien entendu que cette rue ou cette place soit bien choisie ; l'architecture moderne doit pouvoir voisiner avec les arbres et les fleurs. Honorer ainsi la poésie, c'est aussi faire de la poésie. » La rue du Canal a, de peu, manqué d'être la rue des Poétesses !

Séquoia (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence du Parc du Petit Prince, avenue Saint-Exupéry (Guy DEVAUX, 1978).

Serdana — C'est la forme normale au XV^e siècle de « Sardane » (voir Porte-Sardane). On la trouve citée en divers documents : *apud... portam... lissam... Pontem... barrium... capellas... borda...* ce qui montre qu'il s'agit du nom de tout un quartier.

Serena, Sérène (logis de la) — Enseigne d'une hôtellerie (la Sirène) des XV^e - XVI^e siècles, d'abord rue du Bourguet-Nau, au coin de Peyrollières, puis, après l'incendie de 1463, à Arnaud-Bernard. En ce dernier lieu fut dressé un oratoire, ou croix, qui prit le nom assez curieusement composé d'Oratoire de la Sirène, *prope oratorium Cerene* (1515).

Serene (place, rue de la) — Ancien nom des rues Arnaud-Bernard et de la Chaîne.

Sérénité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Coq-d'Inde.

Sérénité (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Delfum (= rue Lapeyrouse).

Serer — Voir Serrer.

Sergent : Ginesty — Nicoleau — Razat — Vigné (voir ces noms).

Sermet (écoles maternelles et primaires publiques mixtes) — 71, rue du Taur.

Sermet (Père) — C'est l'une des personnes dont les noms doivent être donnés, en 1888, aux rues de la ville : « Père SERMET, premier aumônier de la Garde Nationale de Toulouse en 1790 ».

Sermet (rue) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour la rue Rodolose, « Savant évêque de Toulouse ».

Sermet (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue des Trente-Six-Ponts.

Sermet (rue) — Nom proposé en 1927 pour la rue Peytre.

Serminières — Voir Servinières.

Serminières (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue Saint-Rome.

Serp (*camin de la*) — A Pech-David. Le chemin du Serpent, sentier de la falaise dominant le chemin des Etroits.

Serpent (hostellerie à l'enseigne du) — 5, rue de l'Inquisition (1550). L'une des seize enseignes privilégiées en 1539.

Serpent volant (Au) — 16, place Saint-Georges (vers 1660). Enseigne d'un marchand de meubles.

Serpollet (impasse Léon) — Impasse de la Charbonnière à l'origine, elle devient en septembre 1936 impasse Serpollet. En 1975, elle disparaît dans la modification du quartier traversé par la rocade. Léon SERPOLLET (1858-1907), ingénieur, perfectionna les locomotives. Il construisit un tricycle à vapeur en 1887, ancêtre de l'automobile, et des moteurs à vapeur pour automobiles.

Serra (*apud, super Serram*) — Lieu-dit (XII^e - XIV^e siècles), hors les murs, au nord de la ville. Peut-être une cacographie pour *serva*.

Serra (bar) — 6, rue de la Colombette (1950).

Serras (Jean de) — Cacographie pour Jean-de-Coras (plan Decaux).

Serravère (place Raymond et impasse) — Nom donné le 8 mars 1988 à la demande de la société « la Maison Familiale » pour les nouvelles voies créées au hameau de Val Garonne, route de Seysse, au quartier du « pastel » (on a consulté pour les noms l'ouvrage de CASTER !). Raymond SERRAVÈRE, marchand, avait épousé Jeanne, fille de Pierre LANCEFOC. Il est mort en 1551. Son fils, Laurent SERRAVÈRE continua le négoce...

Serrer (stade Vincent) — Impasse du Bachaga-Boualem, à Bagatelle. On lui a donné le nom de Vincent-André SERER (*sic* à l'état civil) fils de Vicente SERRER et de Josefa BERENGUER, né à Alger le 21 avril 1921, et décédé le 17 février 1973. Il habitait 19, rue du Lot et fut à l'origine de la création de l'Association Sportive de Bagatelle en 1963.

Serres (avenue Honoré) — Nom donné le 27 février 1925 à l'avenue de Paris, section de la nationale 20 comprise entre les boulevards et le canal. Ce fut, plus anciennement, la rue du Faubourg-Arnaud-Bernard, jusqu'en 1896. En 1899, le 10 février, le Conseil municipal étudia l'élargissement de l'avenue de Paris. C'est une grande artère, l'une des plus fréquentées : « Elle est chaque jour parcourue par des milliers de jardiniers, de maraîchers et de propriétaires qui viennent porter leurs produits sur le grand marché de Toulouse, lequel a vu décupler son impor-

tance depuis l'installation dans notre ville de nombreux commissionnaires. Notre marché est devenu le centre d'approvisionnement des villes d'eaux du Sud-Ouest ainsi qu'un important foyer d'expédition pour Paris et Londres, en ce qui concerne les fruits, les légumes et les fleurs. L'avenue est quotidiennement traversée par les deux régiments d'artillerie et sert d'accès au dépôt de voitures de la Compagnie des Omnibus et Tramways (rue des Prés). Les immeubles JOUVEN, COLOMBINO, PAGES, GESTA et BORDES sont à aligner... » Honoré-François-Ernest SERRES, fils de Jean-Pierre SERRES, marchand épicier, et de Marie-Françoise-Joséphine JOURDAN-REVOL est né à Toulouse le 25 mars 1845. Petit-fils d'un officier du Premier Empire, il naquit dans une famille de négociants dont il continua la tradition avec un soin très attentif malgré les charges de sa vie publique. A peine arrivé à l'âge d'homme, en 1865, il prend une part active au réveil de l'opinion libérale, et on le voit organiser dans le canton sud qu'il habitait alors, le premier comité électoral d'opposition contre l'Empire. En même temps qu'il entrait ainsi de bonne heure dans la lutte politique avec les vieux républicains, SERRES se faisait affilier à la franc-maçonnerie et contribuait à donner une vive impulsion à la propagation des idées libérales, soit au moyen des réunions hebdomadaires privées de l'époque, soit par l'organisation des conférences de quartiers. Sa carrière politique municipale fut assez accidentée. Elu conseiller municipal en 1881 sur la liste radicale, il est nommé secrétaire du Conseil, puis, successivement, membre et rapporteur de toutes les commissions municipales importantes, notamment de la commission du budget, se préparant lentement par un labeur obstiné, à la direction générale des affaires municipales. Nommé adjoint au maire, le 22 août 1882, il démissionne le 13 juillet de l'année suivante. Réélu adjoint au maire en 1888 sous l'administration intelligente, éclairée, de M. Camille OURNAC, à la chute de la municipalité SIRVEN-CANTON-PLESSAN, battue aux élections générales du mois de mai 1888, SERRES démissionne encore en 1889, mais il est réélu le 28 juillet 1890, et le 15 mai 1892, à la suite des élections municipales générales, il est de nouveau nommé adjoint au maire pour devenir bientôt après, le 13 octobre 1892, maire lui-même.

En souvenir de ses premiers exploits dans l'épicerie, ses adversaires et bon nombre de sympathisants le surnommèrent « goutte d'oli » (goutte d'huile) ! Désigné par la fédération des comités radicaux-socialistes et des groupes socialistes constitués en congrès, il se présenta aux élections législatives partielles du 17 août 1902 dans la circonscription de Toulouse, en remplacement de CALVINHAC, décédé ; sur 14 011 votants, il obtint 8 382 voix contre 3 797 à LABAT (républicain nationaliste), et fut élu dès le premier tour. Administrateur remarquable, de l'avis même de ses adversaires, Honoré SERRES eut aussi le souci de doter sa ville de nombreux monuments et de larges avenues qui lui valurent le surnom d'« Haussmann toulousain ». Il mourut le 29 septembre 1905 dans sa propriété de Montaigut-sur-Save des suites d'une angine de poitrine dont il souffrait depuis longtemps. La municipalité de Toulouse lui fit de solennelles obsèques, mais attendit quelques années, près de vingt, avant d'attribuer son nom à l'avenue où il habita...

Serres (Benoît) dit Benoît Serres — Distillerie fondée en 1841, continuée de père en fils (Ant. SERRES, M.F. T. SERRES, Benoît SERRES...). Célèbre pour son Eau de Noix, et sa liqueur à la Violette. De Valence-d'Agen, les SERRES vinrent à Toulouse. Dans les années trente, rue des Lois (n° 24-26, puis 13), et après la Seconde Guerre mondiale, rue Achille-Viadieu n° 46, avec un magasin 23, rue de la Trinité (1960). L'établissement s'est ensuite transporté dans la zone industrielle de Villefranche-de-Lauragais.

Serres (impasse, ou rue Honoré) — Ancien nom de la rue Alexandre-Cabanel.

Serres (rue des) — Ancien nom de la rue Lascrosses.

Serres (rue Dominique) — Ancien nom de la rue Fabien-Artigue avant 1947.

Serres de la ville — C'est le lieu où se préparèrent les plantations qui font la gloire de nos jardins publics. Voici une description donnée en février 1933 :

« Les serres de la ville sont situées boulevard de la Marne, quartier du Pont des Demoiselles. Leur installation en ce lieu date de 1902 : avant

cette époque, elles occupaient l'emplacement actuel de l'Institut Agricole, sur les allées Saint-Michel, dépendance de la faculté des sciences. Leur surface totale est de 17 550 m² ; un mur en maçonnerie de 2 m de haut clôture entièrement les serres. Le terrain est argileux et imperméable. Il était avant 1902 un lieu de dépôt de vases provenant du curage du Canal du Midi. L'établissement est limité au nord et au sud par des propriétés, à l'est par le boulevard de la Marne, à l'ouest par la rue du Midi (Sauzelong). Les serres, au nombre de 17, dont 13 groupées, sont situées sensiblement au centre du terrain ; le reste de la superficie est occupé par des plantations en plein air et par de nombreuses dépendances : bureau, ateliers, écuries, hangars, châssis vitrés, serres en plein air, réserves de fleurs, roseraies, etc. 34 employés assurent la besogne matérielle. Ce personnel est ainsi composé : 1 brigadier-chef jardinier multiplicateur ; 1 brigadier jardinier ; 3 sous-brigadiers jardiniers ; 28 jardiniers et employés divers. »

Sers (hôtel) — 10, rue de l'Echarpe (DELPECH, 1860).

Serva — Réservoir, puits avec bassin. Plusieurs textes du XIV^e siècle mentionnent une *servam seu puteum* près du Pont-Vieux. Ce réservoir situé sur la place dite de Gautier d'Aigremont près d'une chapelle (*capella Gauterii*) était peut-être en relation avec les édifices antiques découverts sur la place du Pont, et l'aqueduc antique qui traversait le Garonne en ce point. En 1459 encore, le cadastre localise un immeuble de la rue Peyrolières « *davant la serva* ». Après cette date, il n'en est plus question. Au carrefour de la rue du Coq-d'Inde se trouvait aussi un puits, qualifié de « *serva* ». Était-il en liaison avec l'aqueduc antique découvert en ce lieu ?

Servantes de Marie — Faubourg Bonnefoy et Croix-Daurade. Congrégation fondée par l'abbé CESTAC à Anglet (diocèse de Bayonne) en 1836, dans le but de recueillir les orphelines, ouvrir un refuge aux jeunes personnes repentantes et instruire les jeunes filles pauvres. En 1861, l'abbé RAVARY fait venir 3 religieuses et les installe dans l'ancien « Champs-Élysées », bal-musette fermé depuis trois ans, puis l'établissement définitif est construit sur une propriété

de l'abbé RAVARY en 1864. L'École du faubourg Bonnefoy ne va cesser de se développer, même après 1874 où elle devient école municipale congréganiste, et la Maison des Servantes de Marie est très étroitement mêlée à la vie paroissiale. La communauté de Croix-Daurade, installée en 1863 par l'abbé MASSIA, plus modeste, ouvre tout de même deux écoles (en 1863 et 1865). Les Servantes de Marie ont en 1865 plusieurs établissements à Toulouse et même dans les environs (Montastruc, Frouzins...). (BOURCADE).

Serveyrolles — Nom donné à un quartier, rue Charles-Garnier, créé sur un terrain donné à la Ville par Jean-Marie SERVEY-ROLLES qui habitait au n° 13 de la rue Louis-Plana (actuellement : résidence Les Tilleuls). Le terrain dit Serveyrolles était intéressant pour la population de tout le quartier avoisinant la rue Garnier, en raison de la rareté des espaces libres. En 1970, un bâtiment préfabriqué y était érigé pour l'animation des jeunes. Il s'est vérifié assez vite que cette réalisation n'était pas suffisante, et à la fin de 1971, à la suite de diverses réunions ou contacts avec les usagers, la décision était prise d'étudier un aménagement plus cohérent. Parallèlement, un projet limité de construction de logements était envisagé sur cet emplacement. Compte tenu de l'espace disponible qui s'avéra insuffisant (2 000 m²), ce projet a finalement été abandonné en 1973, et, l'expérience du club réservé aux jeunes ayant de son côté échoué, il s'avère possible de démarrer la réalisation sur 1974-1975 du projet global d'animation sociale du quartier. Ce projet fut étudié dans le détail en accord avec les usagers, à partir de quelques éléments essentiels, notamment : mairie annexe, salles de réunion, espaces verts et terrains de jeux. En 1983 fut créée la « médiathèque », la première réalisation du genre à Toulouse.

Serviables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue « Cuzelle » (?).

Servientes (tour du Capitoul) — CHALANDE 107 — 35, rue Pharaon. Vers 1504, Michel SERVIENTES, Capitoul, en est propriétaire et probablement constructeur.

Servinieras, Servineriis, Servinieres, Serminieres, Cervinieras (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue Saint-Rome. Pour MISTRAL (Trésor), ce nom ne pose aucun problème : « Nom d'une ancienne rue de Toulouse habitée autrefois par les *cerviniers*, ouvriers qui travaillaient la peau de cerf préparée. » Pour BRÉMOND : « Nous ignorons l'étymologie du mot *serminieres*. » Pour CHALANDE : « Le nom de Serminieres lui venait probablement des artisans chamoiseurs, ou cerviniers, préparant les peaux pour les gants, ou apprêteurs de cuirs, ou d'un habitant de la rue », et il cite : « Pierre-Bernard CERVINIÈRES, Capitoul en 1622. » C'est MISTRAL qui a raison. Serminieres n'est qu'une déformation populaire du mot et le « Capitoul » porte le nom de la rue, et non le contraire. Il s'agit de Petrus-Bernardus de CERVUNERIIS, consul en 1222-1223.

Sesquièrre — Au sud du pont de Rupé et à l'ouest de la Cadène se trouve le quartier de la Sesquièrre. Il doit son nom à Mme de LASCESQUIÈRE, propriétaire de ce local en 1690. Elle y possédait « une maison, jardin, bois, enclos, vignes, preds et terre, contenant en tout 99 arpents 2 pugnérées 6 boisseaux, savoir : terre 70 arpents 3 pugnérées 4 boisseaux ; vignes 19 arpents 3 pugnérées ; pré 7 arpents 3 pugnérées 5 boisseaux et bois 1 arpent 4 boisseaux 1/2 ». Ce domaine porta plus tard le nom de Lalane. Le nom correspond aujourd'hui au « lac », ancienne gravière, transformée en zone de loisirs et en centre sportif. Le lac de 13 ha est à la fois site de repos et plan d'eau qui a permis, en 1985, d'accueillir les championnats du monde de ski nautique. En 1981, un stade d'athlétisme a été créé, achevé en 1984, permettant les rencontres de haut niveau. Les 115 ha de la zone de Sesquièrres comptent d'autres équipements sportifs de qualité.

Sesquièrres (rue) — CHALANDE 170 — Ce devrait être la rue de Lasesquièrre. A propos de la rue Maletache, CHALANDE écrivait : « Nom qui lui venait des rempailleurs de chaises (sesquiers) qui habitaient cette rue, et employaient pour leur industrie les longues feuilles de la plante aquatique appelée *sesque* (sesco). » Sur le nom de Sesquièrres, BRÉMOND donnait une autre interprétation : les fabricants de mesures

qui habitaient (?) la rue Maletache. « Nous trouvons dans l'ancien cadastre Maistre GUILHEM, faiseur de sesquiés... » Mais pour la rue Sesquièrres actuelle, l'origine du nom n'est pas douteuse : elle doit son nom à la famille capitulaire des *Tolosany de Lasesquièrres*, qui possédait là, deux immeubles, n° 14 et 16, ayant façade sur la rue des Coffres. Guillaume TOLOSANY, sieur de Lasesquièrres, docteur et avocat, fut Capitoul en 1630-1631, et mourut en cours d'exercice ; Philippe TOLOSANY de LASESQUIÈRES, fut Capitoul en 1645-1646 ; Olivier de TOLOSANY, Capitoul en 1653-1654 et chef du Consistoire en 1662-1663, et Antoine de TOLOSANY, Capitoul en 1656-1657.

Antérieurement, la rue avait porté le nom de rue des Brassiers et de rue des Bordes et, sous la Révolution, VERGNES proposa rue des Affidés. Il est utile de rappeler que le nom a été porté par :

- la rue Sesquièrres actuelle ;
- la rue Maletache ;
- la rue du Coq-d'Inde (Sesquièrres vieilles) ;
- la rue des Quatre-Billards (Sesquièrres noves).
(voir ces noms).

Sesquièrres neuve (rue) — Ancien nom de la rue des Quatre-Billards.

Sesquièrres vieilles (rue) — Ancien nom de la rue Maletache.

Sesquièrres vieilles (rue) — Ancien nom de la rue du Coq-d'Inde.

Séverac (boulevard Déodat-de) — L'ancien mur d'enceinte de l'octroi, tracé vers 1880, a été aménagé en boulevard vers 1936, et on lui donne vers 1939 le nom de boulevard Déodat-de-Séverac. Marie-Joseph-Alexandre-Déodat de SÉVERAC, fils de Gilbert-Alexandre de SÉVERAC, artiste peintre, et de Marie-Alexandrine-Aglaré GUIRAUD, est né à Saint-Félix-de-Caraman le 20 juillet 1873. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles du Languedoc. Il fit ses études au Collège de Sorèze puis vint à Toulouse afin d'y suivre les cours de la faculté de droit. Mais ses goûts personnels l'entraînent d'un autre côté. Il ne veut pas être avocat : il ne le sera point. Il entre au Conservatoire de Toulouse. A Paris, il obtient les plus vifs succès et bientôt, des

œuvres importantes qui sont « l'expression la plus originale de la musique contemporaine » le rendent célèbre. Comme Jean-Paul LAURENS, Déodat de SÉVERAC demeura toujours très attaché à son pays natal et, même quand il allait à Paris, il voulait garder l'allure provinciale. Un journal de la capitale nous en fait ce portrait : « Le musicien venait d'arriver à Paris et s'y promenait, par les boulevards, habillé du costume de gros drap bleu, cravaté de la lavallière de soie vieil ivoire, botté des chaussures de cuir jaune aux lacets noués à la diable, desquelles, de laquelle et duquel il se chaussait, cravatait et vêtait pour aller à la foire de Revel, près Castelnaudary. » Déodat de SÉVERAC, est mort à Céret le 24 mars 1921 ; il était toujours demeuré fidèle à ses convictions catholiques. Les obsèques ont eu lieu à Saint-Félix-de-Caraman, le 29 mars, au milieu d'une grande foule. Il a écrit de nombreuses œuvres pour piano : *Le chant de la Terre*, *En Languedoc*, *Cerdana*, *Sous les lauriers-roses*, etc. Au théâtre, il a donné *Le Cœur du Moulin*, sur un poème de Maurice MAGRE (Opéra-Comique, 1910, Capitole, 1912). On a également de lui des chœurs et des mélodies, dont la charmante *Poupée chérie*, connue de tous...



Séverac (rue Déodat-de) — Nom proposé en 1914 pour la rue Saint-Roch des Minimes (= rue du Général-Bourbaki).

Severin (hôtel) — 69, rue Bayard (1933).

Sevestre (P.) — « Spécialité d'écrevisses vivantes », 3, rue Lafayette (1898). Successeur de la Maison BESCHON fondée en 1832.

Sévigé (école) — 11, rue des Paradoux (Mlle GRIOLET directrice, 1905) ; puis 5, rue de la Madeleine (Mlle GRIOLET directrice, 1920).

Sévigé (hôtel) — 34, rue de Belfort (DELBOUTS, 1950).

Séville (Le) (restaurant) — 45, rue des Tourneurs (1950).

Seyrans, Sayrans (rue) — Ancien nom (XV^e-XVI^e siècles) de la rue Delpèch.

Seysses (route de) — Dite anciennement « chemin » de Seysses, chemin vicinal n° 13 devenu le CD 15. On a voulu y voir l'une des voies antiques. Pour Michel LABROUSSE, « Son antiquité ne saurait être mise en doute. Des trouvailles romaines ont été faites, à diverses reprises, à la Fourguette, des habitants romains sont signalés à Monlong, non loin de Franczal et à Villeneuve-Tolosane. Bien plus, à la limite de Frouzins et de Seysses, un pavage de gros galets qui doit correspondre au hérisson de la voie a été retrouvé en profondeur devant la maison Girbet ; en même temps, a été recueilli un petit mobilier funéraire du III^e ou du IV^e siècle qui provient sans doute d'une tombe à incinération établie en bordure de la route et qui date celle-ci. »

Sicard (rue) — Nom proposé dès 1854 par BRÉMOND, et à nouveau en 1881, pour la rue du Corps-de-Garde (= rue Joly).

Sicard (rue Abbé) — Nom proposé en 1914 pour l'impasse des Teinturiers (= impasse Marcel-Langer). « L'abbé SICARD, célèbre instituteur des Sourds-Muets (1742-1823). »

Sicard (rue Abbé) — Nom donné le 12 avril 1947 à l'ancienne rue Sainte-Anne-Joseph. Ambroise-Roch CUCURRON, qui prendra le nom de SICARD, est né au Fousseret (Haute-Garonne) le 19 septembre 1742. Il fit ses études au Collège des Doctrinaires de Toulouse. L'Archevêque de Bordeaux, CHAMPION de CICE, voulant fonder une école de sourds-muets, l'envoya à Paris s'initier aux méthodes de l'abbé de L'ÉPÉE auquel il succédera. Arrêté en 1792 comme suspect, il faillit être l'une des victimes des massacres de Septembre. Il est mort à Paris, le 10 mai 1822.

Sicard (rue de l'Abbé) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour la rue Saint-Félix. « L'abbé SICARD, continuateur de l'œuvre de l'abbé de L'ÉPÉE ; illustre Toulousain. » Ce nom fut à nouveau proposé en 1888 comme étant celui d'une des personnes dont le nom devrait être donné à une rue de la ville.

Sicardi (*carr. Guilhelmi*) — Nom d'une des rues du quartier d'Arnaud-Bernard (1335).

Sicile (impasse de) — Nom donné le 12 avril 1947 à l'ancienne rue de la Plaine. On avait proposé : rue Mazzoli.

Sicre au Pont-Neuf — En 1840, Marc PEYRE, né à Orgeix (Ariège) le 23 avril 1818, vint créer à Toulouse, dans un petit local situé Descente de la Halle-aux-Poissons, un commerce de bois, charbon et vin. Il y joignit par la suite la vente de « perches » en saule ou en châtaignier que pêcheurs de sable et boulangers utilisaient pour emmancher leurs instruments, puis le commerce des futailles. L'une de ses filles épousa son cousin Clément SICRE qui acheta l'immeuble voisin. Dans un petit atelier, il créa une fabrique d'échelles, puis pratiqua la location de chaises, d'abord sur le Pont-Neuf pour le défilé du retour des courses, puis dans les fêtes de quartiers. Il se rendit acquéreur de l'ancienne Halle aux Poissons (1898). Son fils Marius SICRE meubla de sièges les salles de cinéma alors en formation. Les Etablissements Sicre au Pont-Neuf, sous la direction de Charles-Georges SICRE, prirent une grande importance. Les façades de la place du Pont-Neuf furent restaurées en mai 1956. André, jeune frère de Georges, créa un autre établis-

sement place Dupuy.

Bibl. — SICRE (Charles-Georges), D'Ax-les-Thermes au Pont-Neuf. L'Histoire des Etablissements Sicre au Pont-Neuf, *Archistra* n° 26, pp. 15-18.

Signalés (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Récollets (= rue Achille-Viadieu).

Sigur (rue) — Rue ouverte en 1933 dans le lotissement Laurens au quartier Montaudran, lotissement comportant également le prolongement de la rue Saint-Jacques (= rue Bouloc) existante, du chemin de la Butte à la rue Sigur. Cette rue n'existe plus aujourd'hui.

Silentioux (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Michel.

Silhac — Lieu-dit à Lardenne basse, confondu ou contigu avec la Laque.

Silos (chemin des) — Nom donné le 12 avril 1947 à l'ancien chemin des Amandiers. Le nom peut provenir des silos de la Poudrerie voisine. On avait proposé de l'appeler chemin de Gondry (propriété).

Silvestre — Voir Sylvestre.

Silvestre (rue Théophile) — Ancien nom de la rue Arthur-Legoust.

Silvio — Voir Trentin.

Simon de Montfort (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Colombette.

Simone — Voir Dutemps.

Simone — Coiffeur, 12, rue Rivals (1950).

Simone — Tissus, 11, place Saint-Georges (1950).

Simorre — Propriété à Montaudran, sur le chemin de Mal-Clabel (1920).

Sinaguogua (*carreiroto vocato*) — Voir rue des Juifs.

Sincérité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Mespoul.

Singès — Propriété à Lalande entre la route de Launaguet et le chemin de Rispet (1920).

Sion (cinéma, dancing, Grand Café, hôtel) — 3 bis, boulevard de Strasbourg (AUBERDIAC, 1905 ; CHARLES, 1927 ; R. CAZALAS, 1929). AUBERDIAC, qui dirigeait le Grand Café Sion, place Lafayette, transporta son enseigne en 1902, entre le boulevard de Strasbourg et la rue d'Austerlitz. Les salles, très bien décorées, présentaient des peintures de GERVAIS, PUJOL, JONGUARELLI. Tous les grands cafés de Toulouse avaient chacun leur orchestre. Le Sion en avait trois : à la terrasse, vers la droite : musique classique avec FRENKEL, violoniste virtuose ; vers la gauche, musique de jazz avec le sympathique DEVALBRET et, dans le fond de l'établissement, au haut du balcon dominant la salle de restaurant, un troisième orchestre jouait le soir, à partir d'une heure déterminée, déversant ses flots d'harmonie sur les dîneurs et les danseurs, venant tous les soirs plus nombreux. En décembre 1927, on assista à une « résurrection sensationnelle » du Sion, sous la direction de CHARLES, le directeur du Cosmopolitain de Biarritz.

Sire (impasse Louis) — Voie tracée vers 1930. Elle devint impasse Louis-Sire en 1936. D'après J. COPPOLANI, ce serait le nom du propriétaire, Louis-Marius SIRE, né le 15 octobre 1866, fils de Louis SIRE, terrassier, et de Domenge-Joséphine SAINT-LAURENS. Il est décédé en 1935.

Sirène — Voir *Serena*.

Sirène, Syrenne (place de la) — Ancien nom de la place des Tiercerettes.

Sirènes (résidence Les) — 5, chemin de Pelleport (1972).

Sirenes, Sireennes (rue des) — Ancien nom de la rue Paul-Mériel.

Sirol (rue) — Voie créée vers 1872. En 1886, c'est toujours une voie privée longue de 143 m, appartenant à la famille SIROL. En 1952, elle est prolongée jusqu'à la rue Paul-Bonamy.

Sirven (imprimerie) — La Maison Sirven fut fondée, en 1834, par Bernard SIRVEN. Elle débuta par la création d'un objet : le sous-main. Elle fabriquait tous les articles de bureau et d'écolier. Déjà, à cette époque, la maison exportait ses produits en Italie, en Espagne, en Belgique et en Suisse. Plus tard, les fils de Bernard SIRVEN, Joseph et François, développèrent la maison. Ils furent les premiers à fabriquer, en France, le bloc éphéméride et ce fut le point de départ d'une industrie nouvelle, celle de l'imprimerie, qui vint s'ajouter à la première. A ces articles sont venus s'ajouter le tableau artistique, l'affiche illustrée, le catalogue de luxe, les agendas en toutes langues, etc. Joseph SIRVEN, ancien maire de Toulouse, président du Tribunal de Commerce, organisa, en 1887, l'exposition qui eut un succès retentissant. Il dirigea la maison avec son frère François, et en octobre 1870, il créait *la Dépêche* (voir ce nom). La collaboration de François lui fut d'une aide puissante pendant qu'il dirigeait les affaires municipales, qu'il quitta en 1888. Henri SIRVEN, vice-président de la Chambre de commerce, fils de Joseph SIRVEN, entra dans la société. Le mouvement d'affaires prit une extension considérable. C'est ainsi que la chromolithographie qui paraissait être en France une industrie parisienne, prit en province, grâce à leur initiative, une importance de premier ordre : ils avaient créé une œuvre de décentralisation du plus haut intérêt. Cette extension, vu la difficulté où se trouvait la maison de se procurer dans la région du Midi les matières premières : carton et papier, les amena à fabriquer eux-mêmes ces produits de première nécessité. Joseph et François SIRVEN avaient installé, en 1875, leur première fabrique de carton, d'abord à Pinsaguel, ensuite au Ramier-du-Bazacle, et plus tard, après 1891, à Apas, près de Saint-Martory, où se produisait la pâte de bois utilisée à Toulouse pour la fabrication du papier à l'usine du Ramier-du-Château, exploitée par eux depuis 1888. A Toulouse, rue de la Colombette, à la maison mère, furent groupés l'imprimerie lithographique, l'imprimerie typographique, l'imprimerie sur métal, les

ateliers de reliure, de brochage, de cartonnage, d'articles de bureau et une imprimerie spéciale de décalcomanies pour céramique. Il a fallu creuser des sous-sols, élever des étages, acheter les maisons qui entouraient l'immeuble primitif ; les ateliers, peu à peu, ont absorbé l'énorme surface comprise entre le Canal du Midi, les rues Constantine, Amélie et de la Colombette. C'était en 1925. L'un des derniers présidents du Conseil d'Administration de la Société d'Édition Sirven, Joseph-Marie-Edmond SIRVEN, né le 26 mars 1878, et mort le 19 septembre 1947, fut aussi un aéronaute remarquable. Il fonda en 1908 l'Aéro-Club des Pyrénées. Il suscita les ascensions des deux ballons sphériques « le Soulel d'or » et « La Maladetta ». Avec ce dernier, le 29 mars 1909, il fit quatre départs et quatre atterrissages entre l'usine à gaz, la place du Ravelin, la place Saint-Roch (les Récollets) et Croix-Daurade. Le 4 octobre 1908, à Saint-Cloud, il gagna le Grand Prix de l'Aéro-Club de France, avec BLANCHET. C'est lui qui, le 26 février 1911, organisa une fête sportive où VEDRINES et MORIN, venus de Pau, gagnèrent le Grand Prix de *la Dépêche*.

Sirven (rue) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle sur le boulevard de Thibaud, à la demande de la SETOMIP, en hommage à la famille SIRVEN, imprimeurs (voir notice précédente).

Sistac (librairie) — 14, rue Saint-Etienne. Dans les dernières années du XIX^e siècle, le libraire Eugène SISTAC fut une personnalité toulousaine. Marie-Joseph-Jean-Eugène SISTAC est né le 24 mars 1873, rue du Coq-d'Inde, fils de Jean-Louis-Xavier SISTAC et de Louise-Pauline-Marie CONFÉRON. Il épousa le 6 octobre 1898 Marie-Antoinette RIBES et mourut à Toulouse le 8 juillet 1955.

Site (Le) — Hôtel, 258, route de Revel (1950).

Siurane (rue Na) — Ancien nom de la rue des Trois-Banquets.

Six-Avril (cité du) — Cité construite vers 1948, pour le relogement des sinistrés des bombardements du 6 avril 1944 (voir bombardements).

Six-Billards (salon des) — « Vers la Pomme » par rapport à la place du Capitole (1836).

Sixième kilomètre — Quartier, sur la route de Saint-Simon, voisin des Pradettes. La « baloche » s'y tenait, le dernier dimanche de juillet, sur la propriété de M. de NADAI, route de Saint-Simon.

Six Sœurs (Aux) — Librairie papeterie, 2, place Saint-Etienne (1920 ; de MARCILLY, 1933 ; Mlle G. CALVAYRAC, 1942).

Sizabuire (rue Jean) — Rue du « Faubourg d'Octroi », formée vers 1860 sous le nom de chemin du Saouzelong, puis rue du Saouzelong en 1936. Elle s'est également appelée rue d'Oriol. En 1947, on lui a donné le nom de Jean SIZABUIRE, né en 1908 à Villeneuve-de-Rivière (Haute-Garonne), fils d'André SIZABUIRE et de Clémentine CACHES, et époux de Lucie SCHNEIDER. Il était agent de police, père de trois enfants, quand il partit combattre à la « poche » de Royan, et a été tué sur la Seudre, à La Tremblade, en 1945, « Mort pour la France. »

Sobriété (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Sainte-Marie à Saint-Cyprien (= rue du Ravelin).

Soca, Soqua — Voir Souque.

Sociables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Michel.

Société Française de Parfumerie — 36, rue de Metz et 12, rue des Arts (1905).

Socorrioni — Voir Secorrieu.

SOCOTRAP — Société de Construction et de Travaux Publics. Joseph FARRE créa d'abord en Corse, en 1930, puis en 1937 à Toulouse, l'entreprise du bâtiment Joseph-Farre. L'entreprise paternelle devient une entreprise familiale à

partir de 1946 où Georges FARRE entre dans la société. Quelques années plus tard, en 1954, il devient l'associé de son père dans la SOCOTRAP. En 1957, l'entreprise réalise la construction de la gare routière du premier abri anti-atomique de Toulouse, sous la gare routière ! En 1962, Roger FARRE entre dans la SOCOTRAP ; l'année suivante, mise en place du traitement informatique, puis création du service béton. En 1985, création de l'usine de préfabrication utilisant le procédé « Agate ». La SOCOTRAP a réalisé de nombreux autres travaux, y compris des « résidences » : Carnot, Paul Mériel, Méditerranée, les Bosquets, Olivier, Primevères, Edison, Arcole, la Pelude, Acacias, etc.

Socrate (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Villeneuve.

Sœurs (chemin des) — Ancien chemin rural ouvert au XIX^e siècle et réuni, en 1947, au chemin Catala.

Sœurs ou **Sœurs Grises** (rue des) — Ancien nom de la rue de la Charité.

« **Sœurs bleues** » de Castres — Ou Sœurs de Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception. Fondées par une Toulousaine, Emilie de VILLENEUVE, née à Toulouse en 1811 et morte le 2 octobre 1854 de l'épidémie de choléra. Le 8 mars 1863, une école est fondée sur la paroisse Saint-Joseph, au Pont des Demoiselles. Une autre sera créée sur la paroisse Saint-Pierre. Le 25 octobre 1883, un externat libre s'ouvre 13, rue Montplaisir. Une Maison d'éducation rue Saint-Hilaire donnera toute son importance à l'implantation de cette congrégation.

Sœurs de Saint-Joseph (Carmélites) — 68 *ter*, avenue Crampel (1933).

Sœurs Franciscaines (couvent des) — 10, port Saint-Sauveur (1933).

Soieries Lyonnaises (Aux) — 8, rue du Poids-de-l'Huile (C. BERRIER et Y. GORSSE, 1921) puis 18, rue du Taur (1950).

Soilys — Mercerie, 22, rue de la Colombette (1950).

Sol (champ *del*) — A Lespinet. Cité dans un document de 1612.

Sola (métairie dite *del*) — Sur le chemin « tantant de la porte de Mathebiou au lieu de Montrabe » (1651).

Solando — Laines, 16, rue Sainte-Ursule (1933).

Soleil — Auberge, 32, rue de la Fonderie. L'une des seize enseignes privilégiées en 1539.

Soleil (bar du) — 14, Grande-rue Saint-Nicolas (1933).

Soleil (pharmacie du) — 11, place Lafayette (= place Wilson), (J. COUDERC, 1920).

Soleil (pont du) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le Pont-Neuf.

Soleil (résidence) — Au Mirail, face au lac de Reynerie (Max GUIBERT, 1974).

Soleil (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Rempart de la porte Arnaud-Bernard.

Soleil (rue du) — Ancien nom de la rue Darquier.

Soleil (villa) — Chemin de la Béarnaise (= rue Pierre-Brossolette), (BROENS, 1920).

Soleil d'Or — Salon de thé, 15, rue Lafayette (J. JOUCLA, 1926).

Soleil d'Or (arènes du) — Voir Arènes.

Soleil d'Or (Le) — Balais, broserie, 5, rue Mirepoix (1920) puis 3, port Saint-Etienne (1933).

Soleil-d'Or (rue du) — Voie tracée en 1920, qui deviendra rue du Soleil-d'Or vers 1924. Enclavée par la construction de la digue, elle a été « désenclavée » en 1984.

Soleil-Levant (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Solens (Le) — Résidence, 60, rue du Midi (TICI, 1985).

Solférino (cul-de-sac de) — Ancien nom de la rue Lagrenée.

Solférino (petite rue) — Ancien nom de la rue Eugène-Lozes.

Solférino (rue) — Voie créée en 1863. Le sol de la rue a été cédé à la Ville le 19 novembre 1883. On a voulu commémorer la victoire de Solférino, en Italie, remportée par les Franco-Piémontais de Napoléon III contre les Autrichiens, le 24 juin 1854. C'est à l'occasion de cette bataille très meurtrière que DUNANT décida de créer la Croix-Rouge. Le maréchal Adolphe NIEL, né au château de Brioude près Muret, y joua un rôle important, enlevant aux Autrichiens un drapeau, 7 pièces de canon et faisant 2 000 prisonniers. C'est après cette bataille qu'il fut fait Maréchal de France.

Solidarité (rue de la) — Nom proposé en 1909 pour la rue des Arcs-Saint-Cyprien prolongée, les numéros des maisons repartant de 1 étant cause de confusion. Cette proposition qui ne fut pas retenue (c'est aujourd'hui la rue Vestrepain), donna lieu à quelques « passes d'armes » au Conseil :

« M. LERMITERIE. — J'insiste tout particulièrement pour que la question du changement de la rue des Arcs-Saint-Cyprien-Prolongée soit solutionnée ce soir.

M. FEUGA. — Mais pourquoi voulez-vous appeler cette rue : rue de la Solidarité ?

M. LERMITERIE. — Parce que les habitants le demandent.

M. FEUGA. — Et si les habitants de l'avenue du Cimetière vous demandaient d'appeler cette avenue : « avenue de l'Égalité », le leur accorderiez-vous ? » (*Rires*).

Solidarité (rue de la) — Nom donné le 4 avril 1960 à une voie nouvelle, dans le lotissement de la coopérative des prisonniers de guerre de la Haute-Garonne, qui a édifié des maisons dans cette rue.

Solides (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Cantegril.

Solidités (rue des) — Nom donné en 1794 à la rue « Tussaet » (= rue Cujette).

Sollicitude (rue) — Nom donné en 1794 à la petite rue des Récollets (partie du boulevard des Récollets).

Sologne (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Solon (place) — Nom donné en 1794 à la place des Pénitents-Blancs.

Solon (rue) — Nom donné en 1794 à la rue du Mont-Carmel (= place des Carmes côté nord).

Somme (rue de la) — Nom donné en 1966 à une voie nouvelle. Plutôt que la commémoration des batailles de la Somme, son nom semble avoir été choisi, comme d'autres dans le même quartier, pour représenter des rivières ou des départements...

SONACOTRA — Société Nationale de Construction de Logements pour les Travailleurs. Le 14 février 1986, une première tranche de logements locatifs sociaux a été réalisée, 118, avenue de Fronton.

Sona novella et **Sona vieille** (*rieu de la*) — Au cadastre de 1478. Marque certainement un « redressement » ou une modification naturelle après une inondation, du cours de la Saune, dans son parcours toulousain sur la rive droite de l'Hers.

Sonomètres ou **colonnes sonométriques** — Enregistreur, mesurant et visualisant le bruit. Le premier sonomètre avait été installé en 1984 sur la piste motocycliste de Candie. On hésita pour placer les deux autres. L'un échoua place Esquirol, l'autre place Saint-Georges. En plus de l'heure de l'horloge, les travailleurs transportés ou les automobilistes stoppés pouvaient lire les décibels. Il n'est pas interdit aux piétons d'en faire autant. Les décibels d'Esquirol sautillent généralement entre 70 et 75 « dB ».

Soqua — Voir Souque.

Sorano (impasse et rue Daniel) — Nom donné le 16 avril 1986 à deux voies nouvelles dans le domaine de Saint-Simon aux Pradettes. Daniel SORANO est né le 14 décembre 1920 à Toulouse. Il passera les dix premières années de sa vie à Dakar, où avaient émigré ses parents. Il revint faire ses études secondaires au Caousou, et à 17 ans, monta pour la première fois sur les planches d'un patronage toulousain, « les Cadets de Saint-Etienne ». Il fonde une troupe de jeunes potaches amateurs de théâtre. En octobre 1940, il entre au Conservatoire de Toulouse où ses dons naturels embarrassent ses professeurs, car le jeune Daniel, aux yeux bleus et candides, à la chevelure blonde et bouclée, réussit dans tous les domaines de l'activité théâtrale : chant lyrique, art dramatique, tragique ou comique. Il épouse, en 1945, Suzanne DEILHE, jeune artiste lyrique. La même année après sa rencontre avec Maurice SARRAZIN et avec quelques camarades : Pierre TAVERNAT, Jean BOUSQUET, Louis GRANVILLE, Pierre MIRAT et Simone TURCK, ils créent le « Grenier de Toulouse », 11, avenue Frizac. Pendant dix ans, il parcourt les routes de France. En hiver 1946, son talent éclate dans *Le Carthaginois* où il joue le rôle de Milifion. A Paris, il présente *Les Fourberies de Scapin*, *L'École des Femmes*, etc. Il rentre au Théâtre National Populaire où il joue pendant huit ans des rôles de premier plan. Ce surmenage professionnel se poursuit inexorablement. Le 19 mai 1962, c'est le drame lamentable dans une chambre d'hôtel à Amsterdam où il s'était rendu pour tourner un film. Daniel SORANO, le magnifique, est trouvé mort avec son scénario dans les mains. Il repose au pied d'une haie de cyprès dans le petit cimetière provençal de Pernes-les-Fontaines.

Sorano (Théâtre Daniel) — L'ancien amphithéâtre de l'École de Pharmacie, puis du Muséum d'Histoire Naturelle, dont le portique est l'œuvre d'Urbain VITRY, devenu théâtre après transformations, a reçu le nom de Daniel SORANO en 1964. Pour le 20^e anniversaire de la mort du grand artiste, les théâtres Daniel-Sorano de Toulouse et de Dakar ont été jumelés (mai 1982). En effet, Daniel SORANO était issu d'une famille à la fois française, sénégalaise et piémontaise.

Sorbiers (Les) — Hôtel, 7, boulevard de Bonrepos (Mme GILABERT, 1950).

Sorel (rue Albert) — Nom donné en octobre 1936 à une voie nouvelle. Albert SOREL, né à Honfleur en 1842, spécialiste de l'histoire diplomatique. Le quartier eût été mieux charmé par Agnès ou Cécile...

Sorèze (résidence) — 19-20, avenue du Cimetière et rue Saint-Bertrand (SOPRA, 1975).

SOTO.GO.GI — Société Toulousaine de Construction et de Gestion d'Immeubles avec laquelle la municipalité BADIOU passa contrats et conventions pour 309 logements au Château de l'Hers et en 1954 d'un groupe d'immeubles au Sauzelong.

Soubiron (Maison) — Librairie papeterie, 9, rue de la Poste (R. VIDAL, 1933).

Soufflot (rue) — Voie créée vers 1925. Elle porta d'abord le nom de rue de la Pépinière : il s'agit de la pépinière ROUBICHOU. Divers lotissements étaient en cours dans ce quartier dans le cadre de la loi du 19 juillet 1924, quand M. ROFFAST, 6, rue Denis-Papin, proposa à la Ville le 26 mars 1925 d'en créer un nouveau, avec ouverture de deux rues, l'une prolongeant la rue des Platanes, la seconde, provisoirement désignée « Traversière-des-Saules ». Le Conseil municipal rendit un avis défavorable le 26 mars 1926, favorable le 10 mai, et défavorable le 17 août, une enquête *de commodo* ayant été, entre-temps, prescrite. Au cours de cette enquête, M. LAVIT, mécanicien, et M. DESFLANS, peintre, déposèrent diverses observations, tant sur le danger présenté par la construction d'habitations sur un sol essentiellement submersible que sur l'insuffisance et la lenteur des travaux de viabilité entrepris dans ce lotissement où, cependant, plusieurs maisons étaient édifiées et habitées onze mois avant la délibération précitée. Le 12 avril 1927, voulant rendre un juste hommage à Germain SOUFFLOT (1713-1780), l'architecte de l'Hôtel-Dieu de Lyon et du Panthéon de Paris, on lui octroya la rue Traversière-des-Saules, alias, de-la-Pépinière !

Souffron (impasse Pierre) — Voie créée vers 1925, désignée sous le nom de « rue Traversière-de-Bayonne prolongée ». En 1934, on lui donne le nom de Pierre SOUFFRON, sculpteur et architecte, auteur du château de Cadillac, de la clôture du chœur et du rétable de la cathédrale d'Auch, du Pont-Neuf de Toulouse et de nombreux travaux. Il termina à quatre-vingt-quinze ans une vie bien remplie et fut inhumé le 26 octobre 1649 dans le cloître des Augustins.

Souffron (place) — Nom proposé en 1914 pour la place Laganne.

Souk (Le) — Bar-restaurant, 27, rue Pouzouville (1949).

Soula (allées du Professeur-Camille) — Voie aménagée vers 1910. Son aménagement suivit le sort du « Parc Toulousain ». En 1970, le Parc « Toulousain » étant devenu « des Sports », on se souvint que Camille SOULA avait été Directeur Régional d'Education physique. Louis-Camille SOULA est né à Foix en 1888, époux de Jenny SARTRE, il habita à Toulouse, rue Montaudran, puis dans les années trente, rue Monplaisir. Il fut professeur à la faculté de médecine et mourut en 1962.

Soulages (rue) — Nom proposé en 1881 pour la rue du Borgne (= rue L.-Van-Beethoven) « SOULAGES antiquaire ».

Soulé (lotissement) — Aux Amidonniers (1927). Il comportait l'ouverture de trois rues : la rue Saunière, la rue Cancé et la rue Soulé.

Soulé (rue Edouard) — Nom de la rue Rabelais, de 1925 à 1947.

Soulerly — Tailleur-couturier, 10, rue Lapeyrouse. En 1897, Célestin SOULERY et son épouse Joanna MONIE fondent une maison de couture. Devenue veuve, Madame SOULERY continua l'œuvre. En 1916, elle conclut un marché avec l'armée et put faire ainsi travailler une centaine d'ouvriers. René-Marius-Antoine SOULERY, son fils, fit très jeune son apprentissage chez son oncle aux Sables-d'Olonne, alla se perfectionner à Paris, et revint à Toulouse ouvrir une boutique rue Romiguières. En 1936 de nou-

veaux magasins furent ouverts place Esquirol. Germaine-Marie SOULERY, sa sœur, s'intègre dans la maison et développe le département féminin. Pendant la guerre 1939-1945, la maison « SOULERY et fils » s'installe rue Lapeyrouse, dans un magasin très moderne (DELAFORET, décorateur).

Soulet (garage A.) — 57 bis, allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès) et 1, rue du Moulin-Bayard (1905) puis 71, allées Jean-Jaurès (1920). Deviendra vers 1930 la Société des Automobiles SALMSON (G. CHATEAU, 1935).

Soulié (rue Léon) — Nom proposé en 1914 pour l'ex-rue Marceau (rue François-Mansard).

Soulié (rue Léon) — Parce qu'elle débouchait en face de la chapelle Saint-Roch au Férétra, cette rue créée vers 1920, en prit tout naturellement le nom. Mais il y avait aussi le chemin Saint-Roch au même lieu, et deux voies de ce nom aux Minimes. On voulut naturellement, élaguer, et ce fut la rue Saint-Roch qu'on tenta de débaptiser. En 1914, on propose : rue de l'Abbé-Audibert. Le voisinage des amphores du Férétra suggère le terroir de Vieille-Toulouse, étudié par l'abbé, où abondent aussi les amphores... En octobre 1936, elle devient la rue Léon SOULIÉ, né en 1806, à Pompignan (Tarn-et-Garonne), fils de Jean-Pierre SOULIÉ et d'Elisabeth PEYRICHE. Il fut dessinateur, peintre, musicien, habita Albi de 1842 à 1848. Il est mort à Toulouse tragiquement, le 5 mai 1862 ; on publia dans la presse : « Le 5 mai au lendemain de la fête d'Isaure, pendant que durait encore la Foire aux fleurs, l'artiste monta, comme il l'avait fait souvent, au sommet de la tour de l'église Saint-Sernin ; là, le vertige le prit. Et, plus malheureux qu'il ne l'avait été déjà lors d'un accident de même nature à Albi, il se brisa sur la toiture de la basilique qu'il effondra, et alla expirer sur la voûte après avoir reçu les secours de la religion. » Il a laissé deux cents peintures et quatre mille dessins, et beaucoup plus encore si l'on compte tous les faux qui encombrèrent les portefeuilles de nombreux amateurs.

Soulier napolitain (Au) — 4, rue d'Alsace-Lorraine (A. BECANNE, 1878).

Soullignac (impasse) — Il y eut deux impasses de ce nom désignées par « première », « seconde » impasse... La seconde devint l'impasse Braille, le nom est resté à la première... Ces voies avaient été tracées vers 1878 dans les propriétés de SOULLIGNAC, horticulteur.

Soullignac (seconde impasse) — Ancien nom de l'impasse Braille.

Soult (rue) — Voie créée vers 1864. Elle fut associée à la rue Dalmatie, toutes deux tracées sur les propriétés CASTAN. Vers 1880, le propriétaire s'en désintéresse, les boues et les ordures s'accumulent, une épidémie aurait sévi dans le quartier deux ans avant... Le nom lui a été donné en 1866. Nicolas, Jean-de-Dieu SOULT, duc de Dalmatie, est né à Saint-Amans-Labastide (Tarn). C'est à lui que revient le mérite d'avoir tenu tête, avec vingt-deux mille hommes, aux Anglo-Portugais de WELLINGTON, le 10 avril 1814. Il est vrai qu'après Austerlitz, Napoléon le proclama « le premier manœuvrier de l'Europe ». Sa carrière fut brillante ; voici ses états de service d'après CAU-SICART-ESCALETTES : « Caporal (1791), il sert à l'armée de la Moselle (1793-1794), en Allemagne puis en Suisse (1794-1799). Commande les troupes stationnées à Naples (1801-1802) puis participe à Austerlitz, Iéna, Eylau, prend Königsberg (1807) et passe dans la péninsule ibérique où il envahit le Portugal (1809), puis l'Andalousie (1810-1812). Après avoir pris part à la campagne d'Allemagne (1813), il revient en Espagne comme commandant en chef. Gouverneur de la 13^e division militaire (juin 1814), Ministre de la Guerre (1814-1815), il est Major-Général de l'Armée pendant les Cent-Jours. Banni en 1816, il s'établit à Düsseldorf de 1816 à 1819. Ministre de la Guerre (1830-1834) il réprime l'insurrection de Lyon (1831) puis devient Président du Conseil (1832-1834 et 1839-1847). Démissionnaire en 1847, il est fait Maréchal-Général et se retire à Saint-Amans », où il meurt en 1851. Il a laissé de précieux *Mémoires* sur ses campagnes, qui ont été publiés par son fils, en 1854 ; il avait également formé une magnifique collection de tableaux qui fut dispersée après sa mort.

Soumet (impasse) — Nom proposé en 1914 pour la deuxième impasse de Tournefeuille (par

tie de la rue Marc-Sangnier).

Soumet (impasse, puis rue Alexandre) — Voie formée vers 1960, d'abord en impasse sur la rue Louis-Plana, puis prolongée jusqu'à l'avenue de la Gloire. Alexandre SOUMET est né à Castelnaudary le 29 janvier 1786, et non à Toulouse, comme on l'a parfois écrit. Ses parents étaient fonctionnaires du Canal et grands notaires. Lauréat des Jeux floraux, Maître ès jeux, puis Mainteneur, SOUMET fut membre de l'Académie française (1824), poète, dramaturge notamment : *Clytemnestre* (1822), *Une fête sous Néron* (1829). Il meurt à Paris le 30 mars 1845.



Alexandre Soumet.

Soupetard — On a pensé à une explication bien simple pour ce curieux nom de quartier. Comme il était fort éloigné du centre de la ville, ce terroir obligeait ceux qui y travaillaient à souper tard après le travail. En réalité, « Soupetard » fait partie des surnoms ironiques donnés, surtout à partir du XVIII^e siècle, à des métairies, pour manifester le mécontentement du métayer par rapport au rendement de la terre ou aux exigences de la taille (voir Porteteny). C'est ainsi qu'on a des *Tartifume* (Tard-y-fume) des *Trigodinna* (trigar : tarder), *Trigobeure*, et des *soupo tard*. Par analogie, à une époque plus récente, a été créé : « dîne tard », simple jeu de mot. Les proverbes ne manquent pas qui abondent dans le même sens : « Quand dino à l'asard, Souvent dino tard » ou « Tard tu travailaras, Tard tam t'en

dinaras », et une « Es tard quand dine », est un meurt-de-faim ! Au XVIII^e siècle, les Dames Religieuses Notre-Dame-du-Refuge voulant agrandir leurs possessions, reçurent le 13 juin 1749, dans leur parloir, M. Joseph-Henry DELPECH, Trésorier Général de France, fils et héritier de feu noble Anne DELPECH, ancien Capitoul qui fait vente à dame Marie de la Vierge, Supérieure, dame Marie du Saint-Sacrement, assistante, dame Marie de Saint-Dominique, maîtresse des novices, et dame Marie de Sainte-Paule, économiste, de tout le domaine qu'il possède, anciennement appelé « as Argoulets », et à présent « a Soupetard ». Ce domaine comprend : maison du maître, logement pour le bordier, écuries, autres bâtiments, terres labourables et pastenc. La vente est faite pour le prix de 14 000 livres, et les dames paient présentement un acompte de 2 500 livres. Le reste doit être payé un peu plus tard, et doit servir à éteindre une dette de Me DELPECH qui n'a pas tout à fait fini de payer l'achat de son office de Trésorier Général de France. Le 17 octobre 1748, il avait passé un bail de métayage à Guillaume BARUTEL, laboureur, qui devait venir occuper la métairie de Soupetard à la Saint-Martin de 1749. Devenue « bien national » la métairie de Soupetard fut vendue le 8 janvier 1792 à SAHUQUE, négociant.

Soupetard (chemin de) — Ancien nom de la rue Louis-Plana.

Soupetard (impasse de) — Nom donné le 10 mai 1973, à la demande de la Société Coopérative HLM des Chalets, pour une voie nouvelle derrière le cimetière de Salonique, en impasse sur l'impasse de Soupetard !

Soupetard (petit chemin de) — Nom de l'actuelle rue de Soupetard.

Soupetard (rue de) — Nom donné en 1947 à un ancien chemin rural diversement dénommé ou désigné, parce que longtemps sans habitants, il faisait communiquer le chemin de la Colombe au terroir de Soupetard et à l'Hers. La création du boulevard des Crêtes, en 1972 a réduit en impasse une partie de cette rue.

Soupetard prolongé (chemin de) — Ancien nom de l'avenue de la Juncasse.

Soupirs (allée des) — C'est l'une des avenues du plan MONDRAN, rayonnant du Grand-Rond. C'était une avenue sans histoire, sinon d'avoir reçu successivement les noms d'allée de la Barquette (qui se trouve sur l'autre rive du canal), d'allée du Travail, choisi par VERGNES, enfin d'allée des Soupirs en 1806. C'était prophétique, car aucune autre avenue toulousaine n'a tant fait soupirer, que cette bien nommée, par suite d'une bien malheureuse inspiration municipale. Au mois de juillet 1931, *l'Auta* étonné, titrait : « On veut réduire l'allée des Soupirs de moitié. » Il n'était pas question d'en réduire la longueur, mais de la « refendre » en largeur ! C'est l'Office Public d'Habitations à Bon Marché, qui, faisant bon marché du plan MONDRAN, avait l'intention d'édifier ses nouvelles constructions sur une partie des terrains de l'allée. L'article de *l'Auta* concluait : « Espérons qu'on coupera les ailes à ce canard. » Les ailes du canard ne furent pas coupées. Il lui vint même de nouvelles plumes qui trouvèrent de part et d'autre, des partisans et des adversaires du projet ; dans des encres de plus en plus noires, la lutte se polarisa, entre le Bulletin municipal, et *l'Auta*, qui publia un numéro spécial. On berna la Commission des Sites. La Commission Supérieure d'Aménagement des Villes autorisa l'exécution du plan primitif. Au Conseil municipal on parla « de progrès et du bel aspect architectural des immeubles prévus, qui feront le plus grand honneur à notre cité ». Dans *l'Auta*, Paul MESPLÉ écrivit : « Il n'en reste pas moins que la grande responsable est la municipalité toulousaine. Sans elle, sans ses projets qui outragent à la fois le goût et la raison, ces jeux de pontifes n'auraient pu se produire. C'est pourquoi les singuliers urbanistes du Conseil municipal sont assurés de passer à la postérité pour le prodigieux exemple d'étroitesse de vue qu'ils auront donné en réduisant une allée de soixante mètres en une rue de vingt-cinq mètres. » (Voir Grand-Rond).

Soupirs (passerelle des) — Construite en 1900, sur décision municipale du 9 novembre 1898 et concours remporté par la maison HENNEBIQUE, le traité PICOT (ingénieur) en permit la réalisation en béton armé. Si son nom évoque

Venise, c'est tout fortuitement, car elle ne conduit à nulle prison...

Souque, Soque, Souc, Soccus, Soca — C'est le « tronc », billot creusé destiné à recevoir les offrandes ou les aumônes. La *carr. Soque*, sans autre précision, est à Lascrosses, rue des Quistans. L'autre « Souque » est la souque d'Albigès (ci-après).

Souque-d'Albigès (rue) — Ancien nom de la Grande-Rue Nazareth.

Source (rond-point de la) — Ancien nom du rond-point Ducis.

Source (rue de la) — Ancien nom de la rue Bresdin et de l'impasse Beaujolais.

Source (rue de la) — Ancien nom de la rue François-Ricardie.

Source (rue de la) — Nom donné en 1923 à une voie nouvelle. De 1934 à 1947, on lui avait donné le nom de Paul-Lafargue.

Source des Rubans (A la) — Fournitures pour modes, 16, rue des Changes (I. PHILIP, Veuve JANIC et fils, 1878) puis 52, rue d'Alsace-Lorraine (Lucien LYON, 1916 ; LYON et fils, 1933).

Sources (Les) — Nom d'une propriété occupant l'emplacement de l'ancien château de Bourrasol. Vers 1930, la belle villa appartient à Fritz KLEHE, banquier, acquéreur du marquis de CHAMPREUX. C'est l'ultime souvenir des fameux « bains de la Régine », d'origine antique...

Soutenables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Forgerons, au faubourg Saint-Michel. Le tableau de l'an II lui donne le nom de rue Gratitude.

Soutenus (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve.

Souvenir (Au) — 9, rue du Poids-de-l'Huile. « Seule maison pour deuil complet » (vers 1935).

Souville (hôtel) — Rue Lafayette (1845) puis 20-21, place du Capitole (1860 ; DARDIGNAC, 1878 ; CARRIÈRE, 1895).

Soylène — Tissus, 7, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Spartiates (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Vinaigre (= rue Alexandre-Fourtanier).

Spasierorum — Voir Espasiers.

Speakeasy (Le) — Bar, 6, rue d'Austerlitz (DIDIER, 1950).

Speculum — Enseigne. Voir Miroir.

Sphinx (Au) — Bonneterie, 15, rue de Rémusat (1933).

Splendid hôtel — 13, rue Caffarelli (1933).

Splendid Park de l'Hers — Café-restaurant « Rendez-vous du Tout-Toulouse mondain. Tir aux Pigeons » (1912).

Splendid toilet — Coiffeur parfumeur, 6, allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès), (L. CORCORAL, 1920).

Sport-bar — 2, rue de la Providence (1950).

Sport-bar — 108, Grande-rue Saint-Michel (1950).

Sportelam, spostelam — Analogie avec « pouterles » ; cité en 1170 et 1180 (AA.1-19).

Sportif de l'Avenue (bar) — 254, avenue de Muret (1949).

Sporting — 63, avenue Carnot (1942).

Sports (avenue des) — Ancien nom de l'avenue Octave-Lery.

Sports (brasserie des) — 25, boulevard de Strasbourg (1950).

Sports (café des) — 5, rue Vestrepain (1933).

Sports (café des) — 52, avenue de Grande-Bretagne (1950).

Sports (café des) — 238, rue Henri-Desbals (1950).

Sports (garage des) — 50, boulevard Lascrosses (LAGARRIGUE, 1950).

Sports (rue des) — Voie créée en 1924. Son nom venait du terrain du Stade Toulousain que la rue longeait.

Spostelam — Voir Sporterlam.

Sprint-bar — 37, rue Peyrolières (1950).

Square (boucherie du) — 26, rue Saint-Antoine-du-T (BESSEDE, 1949).

Square (hôtel du) — 6, place Wilson (1933).

Squirols (*bouria dels*) — Voir Esquirols.

Squires — Voir Esquires.

Stabilité (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Carmes-Déchaussés (= rue Lamark).

Stade Toulousain — Voir Stade Ernest-Wallon.

Stalingrad (rue) — L'ancien chemin des Redoutes, devenu en 1860 la rue Bonrepos, lors de l'aménagement du quartier, a reçu le nom de Stalingrad en 1947, pour commémorer la terrible bataille de Stalingrad (septembre 1942 - 31 janvier 1943). C'est l'actuelle Volgograd. Le 25 juin 1888, le Conseil municipal avait envisagé pour cette rue le nom de Duportal.

Stand des Tissus — 19, rue des Changes (1950).

Star-cinéma — 3, place de la Croix-de-Pierre. (1960-1965).

Statius-Ursulus (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Vélane. Statius-Ursulus « illustre Toulousain ». BRÉMOND aurait pu préciser qu'il s'agissait d'un très vieux Toulousain, qui vivait en 57 après Jésus-Christ, fut un maître d'éloquence « dont nous ne savons rien d'autre » écrit Michel LABROUSSE. Il ne faut pas le confondre avec P. Papinius Statius, dont on a fait Stace...

Statues — Soumises au vandalisme, aux intempéries ou victimes de la loi du 11 octobre 1941 qui envoya à la fonte maintes statues de bronze, les statues toulousaines sont en péril constant. Une cinquantaine de statues, non comprises celles intégrées à un édifice ou constituant un « monument aux morts », ornent nos lieux publics.

PRINCIPALES STATUES DES PLACES ET JARDINS PUBLICS

- Air : A la gloire des équipages pionniers de la Ligne d'Amérique du Sud.	MAILLOL	Jardin Royal
- Apollon du Belvédère	copie	Jardin des Plantes 1934
- l'Ariège et la Garonne (voir plus bas)		
- La Baigneuse	H. PARAYRE	Parc des Sports 1934
- Berger jouant avec une panthère, bronze	A. FABRE	Jardin Royal 1934
- Bernet (buste Capitaine)		Jardin des Plantes
- Chienne et Louve, fonte	VAL D'OSNE	Grand-Rond 1934
- Conte arabe, bronze	P. ANDARAHY	Grand-Rond 1934
- Cujas, bronze	VALOIS	Place du Salin 1934
- David terrassant Goliath, bronze	MERCIÉ	Grand-Rond 1934
- Diane (2)	FALGUIÈRE	Jardin des Plantes
- l'Enfant à la Tortue, bronze	P. HEBERT	Jardin des Plantes 1934
- Falguière (buste)		
- Faune dansant avec le Chevreau, bronze	BARTHÉLEMY	Grand-Rond
- Femme au Paon	FALGUIÈRE	Jardin des Plantes
- Fourès (buste)	DUQUING	Grand-Rond
- La Garonne	ANDRAU	Chambre de commerce 1957
- La Garonne et l'Ariège	LAPORTE	Jardin des Plantes 1934
- Goudouli, marbre	FALGUIÈRE/MERCIÉ	Place Wilson 1934
- Héraclès, bronze et marbre	BOURDELLE	Héraclès 1934
- Hercule enfant, pierre	CLERC	Allées Frédéric-Mistral
- Jaurès (Jean), bronze	PARAYRE/VIVENT	Square Capitole 1934
- Jeanne-d'Arc, statue équestre, bronze	A. MERCIÉ	Place Jeanne-d'Arc
- Languedoc et Toulouse	Fr. LUCAS	Place Saint-Cyprien
- Mengaud (buste)		Grand-Rond
- Mercure inventant Caducée, bronze	IDRAC	Square Capitole
- Mikhael (Ephraïm), pierre	J. MICHEL	Square Wilson
- Moïse brisant ses fers, bronze	LABATUT	Square Wilson
- La Poésie Romane, bronze	LAPORTE/BLAIRSI	Place de la Concorde
- Le Retour, marbre	SEYSSES	Jardin des Plantes
- Le Réveil de Morphée, marbre	LAPORTE	Jardin Royal
- Riquet (Paul), marbre	GRIFFOUL-DORVAL	Allées Jean-Jaurès
- Roland sonnant du Cor, marbre	LABATUT	Square Roland
- Sainte-Germaine	FALGUIÈRE	Eglise Ste-Germaine (autrefois place Saint-Georges)
- Sainte Germaine		Place Sainte-Germaine
- Séverac (Déodat de)	A. GUENOT	Jardin Royal
- Sylvestre (Armand), bronze	Th. RIVIÈRE	Grand-Rond
- Le Soir de la vie, marbre	SEYSSES	Allées Frédéric-Mistral
- Tircis, marbre	LAPORTE	Square Capitole
- Tireur d'épines		Jardin des Plantes
- « Tolose », bronze	RANCY	Colonne Dupuy
- Le Vainqueur du combat de Coqs, bronze	FALGUIÈRE	Grand-Rond
- Velleda	MARQUESTE	Jardin du Musée
- Vestrepain		

Stelinger (cinéma) — Rue Sainte-Mélanie. Succède en 1967 au cinéma Odéon, jusqu'en 1972.

Stella (garage) — 20, avenue de Lyon (1950).

Stella — Hôtel, 6, rue Bertrand-de-Born (1950).

Stella — Tissus, 19, rue Saint-Rome (1950).

Stéphane — Mallarmé (Voir ce nom).

Stieltjes (amphithéâtre) — A l'Université Paul-Sabatier.

Stieltjes (rue Jean) — Cette courte voie de liaison entre la rue de Fleurance et la rue Monplaisir fut créée vers 1885 et reçut le vocable ingénieux de rue de Fleurance-Monplaisir ! En 1914, on s'aperçut qu'elle faisait « double » emploi, d'autant qu'une autre rue de Fleurance existait à Saint-Martin-du-Touch. On proposa de l'appeler rue Ambroise-Frédeau, mais cette proposition n'eut pas de suite. En 1936, on lui donna le nom de rue Jean-Stieltjes. Il s'agit de Thomas-Jean STIELTJES, né le 29 septembre 1856 à Zwolle (Pays-Bas), fils d'un autre Thomas-Jean STIELTJES, éminent ingénieur qui, entre autres grands travaux, fit réaliser le dessèchement du Zuyderzée, et de Elwina-Hedwige HEYM. Le fils sentit se confirmer une inclination irrésistible pour les « Mathématiques Pures ». Le 26 octobre 1886, il est chargé d'un cours à la faculté des sciences de Toulouse. Il habita avec sa famille, 48, rue d'Alsace-Lorraine, puis en 1888, 4, rue de Fleurance-Monplaisir. Le 31 décembre 1894, STIELTJES mourait dans sa trente-huitième année.

Bibl. — HURON (Roger), Le destin hors-série de Thomas-Jean STIELTJES, Mém. Acad. Sc. Toulouse 1974 pp. 93-125.

Stoll (bains) — Au Boulingrin (1847).

Stop-bar — 29, rue de Stalingrad (1950).

Stoppage roubaisien — Réparations, 12, rue d'Astorg (M. ROSIER, 1921).

Strasbourg (bar et hôtel de) — 4, boulevard Bonrepos (1949).

Strasbourg (boulevard de) — Aménagé vers 1825, le « grand boulevard » fut tout d'abord appelé « de Matabiau », puis de 1852 à 1870, boulevard Napoléon. Après la chute de l'Empire, ce fut, de 1871 à 1873, le boulevard du Vingt-Deux-Septembre. En 1873, on lui donne le nom de Strasbourg, pour commémorer l'annexion de cette ville. Le 20 mai 1878, le Conseil municipal voulut reprendre le nom du boulevard du Vingt-Deux-Septembre, mais le nom de Strasbourg demeura.

Strasbourg (restaurant de) — 21, boulevard de Strasbourg (PAGES, 1922).

Strasbourg (rue de) — Ancien nom de la rue de Queven.

Strauss (rue Johann) — Nom donné en octobre 1936 à la rue Saint-Jacques de la route de Revel. Johann STRAUSS, le père (1804-1849), compositeur autrichien, l'un des premiers maîtres de la valse viennoise, a également écrit des marches, des polkas, des quadrilles et des galops. Johann STRAUSS (1825-1899), fils aîné du précédent, éclipsa son père par la célébrité de ses Valses : *le Beau Danube Bleu*, *la Vie d'Artiste*, *Sang Viennois*, *la Valse de l'Empereur*...

Struxiano (stade) — Avenue de Lespinet, créé en 1976. Il porte le nom du Capitaine de l'Équipe de France, vainqueur de France-Galles, le 23 avril 1922. Philippe STRUXIANO, né à Toulouse le 11 mars 1891, fils d'Eugène-Dominique STRUXIANO, industriel, et de Jeanne-Guillaumette BONNET, fut lui-même industriel, et joua un rôle de premier plan dans le sport à Toulouse. Il est décédé le 21 avril 1956, 1, avenue Jean-Rieux.

Studio (Au) — Librairie papeterie, 25, rue de Metz (P. SICARD, 1933 ; BOURGUIGNON, 1950).

Studio-Coiffure — 2 bis, rue du Rempart-Villeneuve (1950).

Studios-Bar — 26, rue Raymond-IV (LINON, 1950).

Suau (chemin) — Ancien nom du chemin de Rocamadour.

Suau (chemin Jean) — Ancien nom du chemin des Châtaigniers.

Suau (rue) — Ancien nom de la rue du Professeur-Jammes.

Suau (rue Jean) — CHALANDE 294 — Aux XIV^e et XV^e siècles c'est la carr. *Ber(nar)di Barravi*, ou *Ber(tran)di Barravi*, personnage qui, en 1335, possède une *boria* au nord de Toulouse. Le nom de carr. *Caude*, rue Chaude, ou coin chaud, apparaît ensuite, nom qu'elle ne quittera qu'un temps, sous la Révolution, quand elle fut appelée rue Fraternité, alors que VERGNES avait proposé rue de l'Allégresse. BRÉMOND trouve inapproprié son nom de rue Chaude. « Une vieille tradition dit qu'on lui donna cette dénomination parce qu'elle était peuplée de filles de mauvaise vie. Dans tous les cas, elle ne justifie pas son nom, car elle est bien, sans contredit, une des plus froides de notre ville... on pourrait l'appeler rue de Garonne. » Le 7 août 1873, une délibération municipale propose de changer son nom en Jean-Suau, en guise d'hommage « à un professeur distingué dans l'École des Arts, fondateur de la classe des Antiques. Ses bonnes traditions furent continuées par son fils aîné, Pierre SUAU, professeur et inspecteur de la même école. La demoiselle SUAU, dernier représentant de la même famille, a fondé un prix de 1 200 francs pour la classe de peinture ». Jean SUAU est né le 23 février 1755, et mort le 9 novembre 1841.

Suau (rue Pierre) — Nom proposé par BRÉMOND en 1866 pour une voie sans nom au quartier des Minimes : « Pierre SUAU, peintre distingué de Toulouse ».

Subleyras (rue) — Nom donné le 12 avril 1947 à la petite rue Sainte-Geneviève. D'une famille originaire d'Uzès, le peintre, Pierre SUBLEYRAS, né à Saint-Gilles (Gard) en 1699, mort à Rome en 1749, fit divers séjours à Toulouse, fut collaborateur d'Antoine RIVALZ, mais refusa de le remplacer comme peintre de l'Hôtel de Ville.

Subordination (rue) — Nom donné en 1794 à la rue la Boutonnière à Saint-Cyprien (= rue Amiral-Galache).

Subordination (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Potiron (= rue des Poutiroux).

Substances (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Saint-Antoine-du-T.

Subtilles (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Causinières (= rue des Menuisiers).

Succès (Le) — Bar, 13, rue d'Alsace (1949).

Successeurs de Manuel (Les) — 66, rue de la Pomme. Maison fondée en 1859 spécialisée en lingerie fine et chemiserie. Une publicité de 1924 déclare : « Sous le nom « Les Successeurs de Manuel », la Maison a été reprise à la fin de 1922 par Ernest CAHEN et Jean-Charles LEVY qui lui ont donné une impulsion nouvelle ; ils ont fondé à Paris un atelier de création de modèles, où toutes les formes modes sont adoptées avec des dessins originaux, entièrement conçus par leurs dessinateurs spéciaux. La Maison a su s'attacher et entretenir un noyau d'ouvrières qui, de grand-mère à petite-fille, travaillent depuis la fondation de la Maison pour la Maison. »

Succurerionis (carr.) — Voir Secorrieu.

Succursale — Voir Séminaires.

« **Sucettes** » — DECAUX. Nom des panneaux d'affichage deux faces lumineux, création DECAUX, placés dans les carrefours (1980) et montés sur un pied, l'ensemble rappelle quelque peu une sucette...

Sud (bar du) — 76, allées Jean-Jaurès (1950).

Sud (boulevard du) — Ancien nom du boulevard Delacourtie.

Sud (école du) — 75, Grande-rue Saint-Michel. Ancien nom, avant 1936, de l'école Pierre-Dupont (voir ce nom). (Pierre DUPONT, direc-

teur de 1883 à 1920 ; ROBERT directeur, 1935 ; BAZILLON directeur, 1950).

Sudéco — Supérettes créées par la Ruche Méridionale. A Toulouse, l'enseigne a figuré : 50, avenue de l'URSS ; 61, rue Bonnat ; 12-16, route de Castres ; angle rues J. Tellier et Vestrepain.

Sud Garage — 15, Grande-rue Saint-Michel (SOULIE, 1950).

Sue (rue Eugène) — Voie créée en impasse en 1933, sous le nom d'impasse Salvy. En novembre 1936, on lui donne le nom d'Eugène-Sue. L'impasse fut « raccordée » en 1953. Marie-Joseph, dit Eugène SUE est né à Paris en 1804, fils d'un médecin réputé, il eut pour marraine Joséphine de BEAUHARNAIS. Il fut chirurgien de la marine et écrivit des romans, d'abord d'aventures maritimes, pour aboutir aux « feuilletons » dont les célèbres *Mystères de Paris* (dans le *Journal des Débats* 1842-1843), *Le Juif errant* (1844), *Les Sept péchés capitaux* (1847). En 1848, il fut élu député de Paris. Le « feuilleton » a participé à la victoire de l'ouvrier, de la blouse, du foulard et de la casquette. Eugène SUE est mort à Annecy-le-Vieux le 3 août 1857.

Suffrages (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour le quartier Saint-Michel.

Suisse (bar) — 6, avenue Etienne-Billières (1949).

Suisse (boulevard de) — L'ancien chemin de ronde de l'octroi, devenu en 1939 le boulevard Emile-Vandervelde (voir ce nom) a reçu, en 1941, le nom de boulevard de Suisse, en reconnaissance de l'accueil que fit ce pays aux soldats et officiers de l'armée française « internés » en 1940, renouvelant ainsi l'accueil pareillement réservé aux Français et l'assistance aux prisonniers de guerre, en 1871 et pendant la Grande Guerre.

Sully (Le) — Résidence, place Occitane (SOFRACIM).

Sully (rue) — Nom donné en 1959 à une voie nouvelle. Maximilien de BETHUNE, baron de

Rosny, duc et maréchal (1560-1641) fut ministre d'Henri IV. Grâce à cette attribution, le ministre est doté d'une rue deux fois plus longue que celle attribuée au Roi Henri...

Sultanes (Aux) — 13, rue d'Alsace-Lorraine (1900).

Sunnies (Les) — Résidence, 45, chemin du Séminaire, à Lalande (1988).

Sup de Co (résidence) — 18, boulevard Las-crosses (1988).

Superbagnères (rue de) — Voie créée dans la ZAC de la Terrasse en 1972, classée dans le domaine public en novembre 1984.

Super-bar — 36, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Super-Limayrac (lotissement) — Sur le chemin de Lafilaire (M. LARROQUE) ; comporte en 1952 l'ouverture de deux voies nouvelles.

Super-Toulouse — Lotissement créé par J. de VIALAR en 1931. Le créateur n'étant pas publicophile, garnit ainsi son papier-correspondance : « SUPER-TOULOUSE. Future Station Climatique Toulousaine. Les terrains à bâtir les plus beaux, les plus sains et sur les terrasses suspendues des Coteaux de Pech-David. Bureaux : Château du Pouset, avenue des Coteaux, Saint-Agne. Été : Fraîcheur délicieuse. Hiver : Sec, élevé et abrité. Découverte de source d'eau minérale dont la pureté est comparable aux eaux les plus réputées de France. Tramway Matabiau, Saint-Agne, Castanet à 3 mn. Des crédits pour la suppression du passage à niveau de Saint-Agne sont votés, avant peu : Matabiau-Super-Toulouse, toutes les 5 mn. »

Suprême-bar — 6, boulevard d'Arcole (GATINEAU, 1950).

Surcouf (rue) — Voie créée en 1948, à Soupetard. Robert, baron SURCOUF, célèbre corsaire malouin (1773-1827), grand chasseur d'Anglais, finit armateur à Saint-Malo.

Surcouf-bar — 4, rue Cujas (1950).

Sûreté (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Piliers (= rue des Trois-Piliers).

Sûreté (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de Tome (= rue Saint-Cyr).

Surprenans (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 dans sa liste de réserve.

Surveillans (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Périgord.

Suspendu (pont) — Voir pont Saint-Pierre.

Suzanne — Voir Buisson.

Suzanne — Bonneterie, passage des Grands-Boulevards (1950).

Suzon (villa) — Chemin de Limayrac (Mme ALLENE, 1933).

Suzy (Chez) — Chapellerie, 31, rue de la République (1933).

Suzyjac — Bonneterie maroquinerie, 27, place Dupuy (1950).

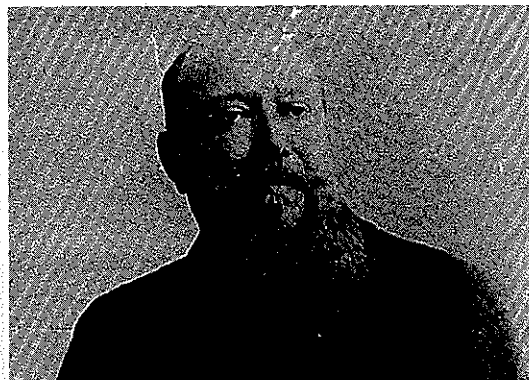
Sylphides (Les) — Voitures de place, petite rue de la Dalbade (DUBARRY, 1843).

Sylva — 15, rue de la Pomme. Boutique créée en 1933, spécialiste de l'élégance de la femme forte (du 42 au 62).

Sylvain — Voir Dauriac.

Sylvestre — Voir Clerc.

Sylvestre (rue Armand) — C'est l'ancien chemin de Bellevue. Paul-Armand SILVESTRE (et non SYLVESTRE) est né à Paris le 18 avril 1837, fils de Baptiste-Casimir; et Honorine-Natalie-Pauline HOUSSAYE. Son père était originaire de Tarascon-sur-Ariège. Armand SILVESTRE fut poète et nouvelliste. Il fut nommé Inspecteur des Beaux-Arts (1891). Délicat poète et auteur de contes d'une gaieté un peu grasse, et de livrets d'opéra, il aima la terre méridionale et Toulouse, qui le lui rendit bien. Il y mourut le 19 février 1901, et la Ville lui fit, le 22 février, des funé-



raillies d'une pompe inégalée. Il a chanté la Garonne :

« O Garonne ô mon fleuve où coulent, dans les eaux
Avec l'ombre des jours, la douceur de mon rêve... »

Mort au 5 de la rue Peyrolade, on lui attribua une rue... à la Côte-Pavée ! Il eut aussi sa statue au Jardin des Plantes, inaugurée le 30 octobre 1904, œuvre de Théodore RIVIÈRE. Mais elle fut envoyée à la fonte en 1941.

Sylvie (Chez) — Haute couture, 4, rue d'Alsace-Lorraine (1928).

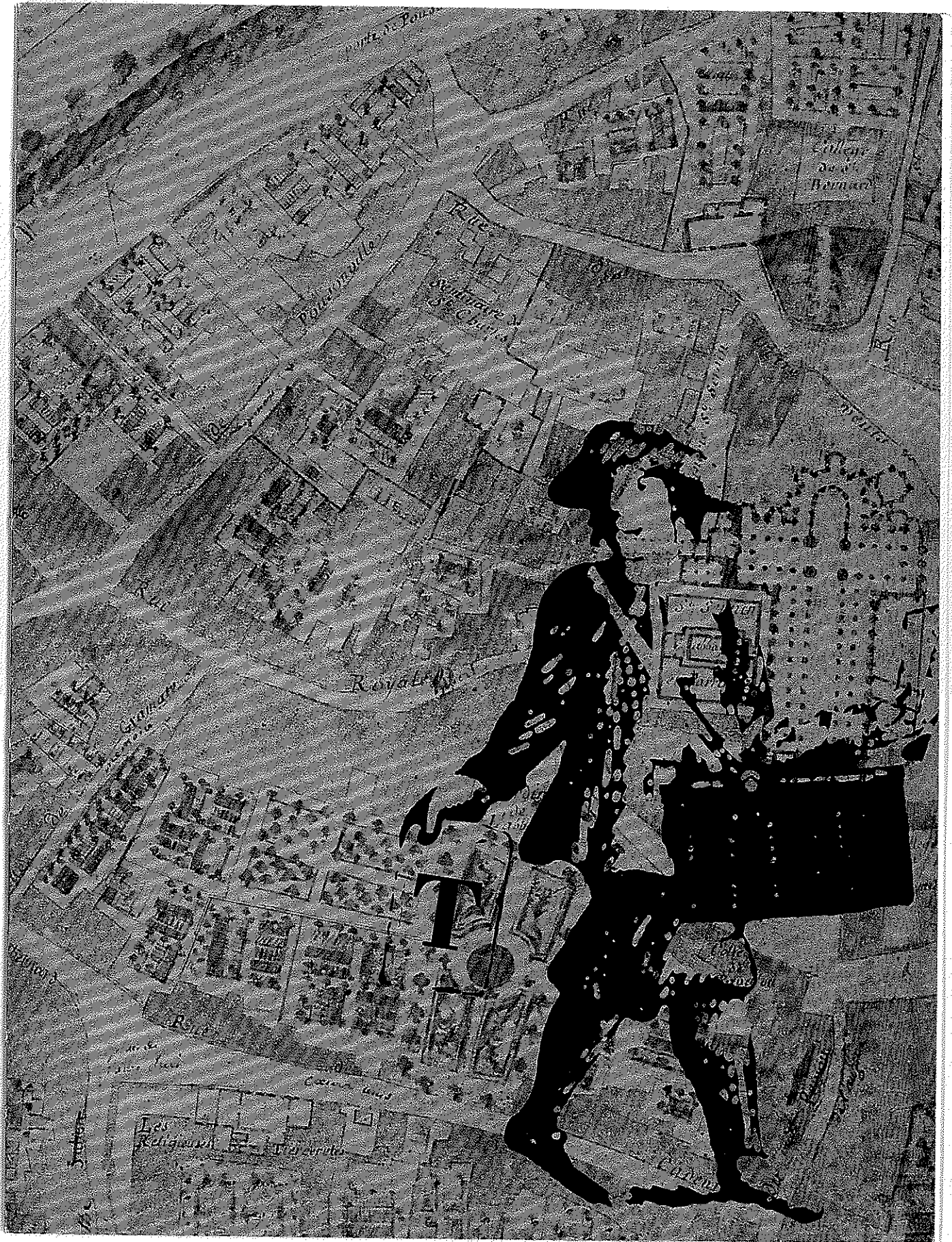
Sylvie (rue) — Voie créée en 1925 — Voir rue Audiguier (prénoms familiaux des lotisseurs).

Synagogue — La communauté juive eut à Toulouse, dès la plus haute époque, son lieu de culte, la *sinagoga* du XV^e siècle (voir rue des Juifs). A l'époque moderne, la Synagogue est au 2 de la rue Palaprat. Elle est accompagnée de deux autres, l'une rue du Rempart-Saint-Etienne, l'autre 35, rue Rembrandt à Bagatelle, inaugurée le 8 septembre 1985. Ces trois lieux de culte ne sont pas suffisants pour les quelque trente mille Israélites vivant à Toulouse. Un vaste édifice au « Pré Catelan » sur une surface totale de 3 400 m², en plusieurs niveaux, est devenu nécessaire, et l'étude en a été commencée en 1987, mais la décision du Conseil municipal fut prise le 16 mars 1984.

Sypsidor (villa) — Route de Revel (LAJUS, 1935).

Syrènes (hôtel des) — Rue Matabiau (SOULE, 1845) — Voir Deux-Syrènes.

Syrènes (rue des) — Voir Sirènes.



Tabac (rue du) — CHALANDE 189 — Elle partagea longtemps le nom de rue des Giponniers, *carr. Giponiorum*, avec la rue de l'Echarpe. Le nom de rue du Tabac ne date que de l'établissement, en 1812, de la manufacture des Tabacs dans l'ancien monastère des Bénédictins de la Daurade. Sous la Révolution, ce fut la rue l'Attachement.

Tabar (avenue ou chemin du) — Voie aménagée vers 1968. A noter que son nom implique « Le » Tabar, forme qui ne fut jamais en usage, pas plus que « La » Reynerie, pour désigner le site de Reynery.

Tabar ou **Tabard** (château, quartier) — Ce domaine, qui sert aujourd'hui à désigner un quartier, porte le nom d'une antique famille du faubourg Saint-Cyprien, qui créa petit à petit une propriété en Ardenne basse, vers Braqueville. Le 28 juillet 1488, Laurent TABARD « tripié et tabernié de San-Subra », dit le cadastre, était baile de la chapelle du Purgatoire de Saint-Nicolas. En 1522, Antoine et Augier TABARD, frères, ont des terres qui voisinent avec la métairie de Pierre de ROQUETTE, plus tard vendue à l'Hôpital Saint-Jacques. En 1534, Antoine TABARD est qualifié de procureur au Sénéchal ; en 1539, Augier TABARD vend à Pierre DELPECH un terrain qui se trouve entre les routes de Colomiers et de Tournefeuille. En 1546, Françoise BUREL, femme du sieur TABARD, vend un lopin de terre aux religieux minimes de Saint-Roch qui possédaient, en Ardenne basse, non loin des possessions du chapitre, une métairie ; Antoine TABARD, bachelier en droit, était voisin de propriété de cette Françoise

BUREL. En 1556, Jeanne TABARD faisait un échange de terrains avec François CAHUZAC ; il était enclavé dans les métairies appartenant aux hôpitaux, la Faurette, Bordeblanche et celle de Roquette (CORRAZE).

Tabar (chemin de) — Chemin rural.

Tabar (impasse de) — Voie créée et nommée en 1950.

Tabar (passerelle de) — Voie piétonne du chemin de Lestang à la place Henri-Maurette.

Tabar (petit chemin de) — Ancien nom du chemin d'Ossau.

Tabarly (restaurant) — 2, boulevard Lascrosses. Succède vers 1930 au restaurateur LE LAIP. Deviendra vers 1940 le restaurant de la Cloche d'Or.

Tabou (bar) — 15, rue des Tourneurs. Succède vers 1950 au Marys'bar.

Tabouret — Cacographie probable pour Tambourel (voir ce nom).

Tagnères (impasse Henri) — Nom donné le 17 mai 1977 à une voie nouvelle.

Tagnères (rue Henri) — Voie créée vers 1926, portant le nom de rue Traversière-de-Calais, au quartier des Saules. Elle devient rue Henri-Tagnères le 19 août 1947. Henri-Clément TAGNÈRES, né à Toulouse le 16 septembre 1899, maçon, fils de Paul TAGNÈRES et de

Marie BACQUIÉ, épouse de Marie-Françoise PRIM, est « Mort pour la France » le 23 août 1944.

Tahiti (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Taillason (*sic*, pour Taillason) (rue Mathelin) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND, pour la rue des Têtu.

Tailhède — Voir la Tailhède.

Taillandier (avenue du Commandant-Marcel) — Ancienne voie nommée rue du 83° RI. Elle devient, le 8 décembre 1975, rue du Commandant-Marcel-Taillandier, dans le quartier de Jolimont. Paul TAILLANDIER (dit Marcel) est né à Clermont-Ferrand en mars 1911. Très jeune, il s'engage dans l'armée et devient adjudant-chef du génie, spécialisé dans les transmissions, mis à la disposition des Services Spéciaux. En 1940, la débâcle l'entraîne au Château de Brax où sont entreposées les archives. Marcel TAILLANDIER est démobilisé, mais redevenu civil, il continue d'entretenir des rapports avec les Services Spéciaux. Il est alors connu sous le nom de « Ricardo ». En 1942, présenté au responsable de l'« Armée Secrète » en Haute-Garonne, il s'occupe de camouflage d'armes. « Ricardo » vient épisodiquement à Toulouse où il a acheté un café, « le Frascati », allées Jean-Jaurès ; là, il rencontre des spécialistes du « camouflage ». Le 11 novembre 1942, les Allemands envahissent la zone sud et, dès lors, vont surveiller « Ricardo » ; ils organisent une rafle ; « Ricardo » parvient à s'enfuir. Sa compagne, Lilie, et nombre d'officiers sont arrêtés ; beaucoup ne reviendront pas. « Ricardo », devenu « Morhange », revient au Château de Brax où il installe le PC du groupe qui portera désormais ce nom, issu d'un roman de Pierre BENOÎT. Dès lors, il se spécialise dans l'enlèvement, l'interrogatoire (et l'exécution) des agents de la Gestapo. Les actions d'éclat du groupe, dirigé par Marcel TAILLANDIER, sont légion. Le 11 juillet 1944, « Morhange » part en mission dans le Gers. A Saint-Martin-du-Touch, il tombe dans une embuscade. « Morhange » s'enfuit par les toits où une rafale l'abat. Marcel TAILLANDIER a été fait Compagnon de la Libération à titre posthume.

Taillefer (porte) — L'une des trois portes des murailles qui défendaient Saint-Cyprien, entre la porte de l'Isle et la porte de Muret. Cette *porta Talhaferri* est signalée dès 1335. (Voir Coupefer.)

Taillefer (rue de) — Ancien nom de la rue des Teinturiers.

Tailleur américain — 6, rue Saint-Antoine-du-T (1924).

Tailleurs réunis (Aux) — Confection, 14, place intérieure Saint-Cyprien. Succède vers 1950 au Magasin Bleu.

Taine (rue) — Nom donné à une voie nouvelle créée vers 1950. Hippolyte-Adolphe TAINÉ est né à Vouziers (Ardennes) en 1828. Il fit de brillantes études, fut un grand historien et écrivain. Il est mort à Paris en 1893. Nommé examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, il parcourait les provinces pour sélectionner les candidats. Voici ce qu'il écrit sur les Toulousains dans sa relation de voyages de 1863 : « Les gens ici me déplaisent excessivement. Il y a dans l'accent un jappement et comme des rentrées de clarinette. A les voir remuer, s'aborder, on sent qu'on est en présence d'une autre race ; un mélange du carlin et du singe ; une facilité vide, une exagération volontaire et continue, un manque de tact perpétuel... par exemple, un avocat, un maître de pension, nous abordent et plaident pour avoir le droit d'entrer à toute minute, dans notre salle d'examen... Beaucoup de promenades dans la ville, surtout le soir... Elle est bien tordue, bossue... Les gens soignent leur toilette ; les hommes ont l'air pimpant et propre, avec leur barbe noire bien taillée en brosse, leur redingote bien serrée à la taille. Ce sont des diminutifs d'Italiens avec un air de coiffeur... Figures et poses involontairement comiques de bravaches et de matamores dans les rues... » Cela valait bien l'octroi de son nom à une rue de Toulouse !

Tainturier (impasse) — Ancien nom de l'impasse Crampel.

Tajan — Propriété sur le chemin des Vitarelles, vers 1920.

Talabot (rue) — Nom proposé dès 1878 pour l'une des rues nouvelles créées entre le Canal de Brienne et la rue des Amidonniers. TALABOT est l'un des « Industriels courageux qui ont laissé dans notre ville des souvenirs ». La proposition est reprise, en 1881, pour l'une des ces rues, la rue du Crin (= rue Averseng-Delorme).

Talabot (rue Paulin) — Nom donné le 8 octobre 1985 à une voie nouvelle du lotissement industriel de Basso-Cambo.

Talazac (rue Adolphe) — Au quartier Cité-jardin des Fontaines. Dans le premier projet de 1925, cette voie devait s'appeler rue des Eglantiers. En 1935, on lui a donné le nom de rue Talazac dans le lotissement Mélix. Adolphe TALAZAC (1878-1932), bienfaiteur du quartier (COPPOLANI). Adrien-Anne-Adolphe TALAZAC est né à Toulouse le 15 avril 1878, fils de Françoise-Ursule TALAZAC, époux de Jenny-Louise PONS. Chef de bureau à la mairie, il est mort à son domicile rue de la Grotte, Cité-jardin des Fontaines, le 9 janvier 1932.

Talex ou **Talexis** ou **Talex** (moulin) — Voir Bosc.

Talissan — Voir Tarissan.

Tallien (rue Jean) — Nom donné en mai 1937 à une voie sans nom. Il semble qu'il s'agisse de Lambert-Jean TALLIEN, né à Paris vers 1767 et mort en 1820. Homme politique, conventionnel montagnard, il fut député de Seine-et-Oise. Il contribua à la chute de ROBESPIERRE et fut l'un des chefs de la réaction thermidorienne. Sa femme, Madame TALLIEN (Thérèse CABARRUS) fut surnommée « Notre-Dame-de-Thermidor » en raison de ses interventions pour sauver des gens de la guillotine.

Talon de cuir — Taverne au faubourg des Récollets, au XVIII^e siècle.

Tamaris (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Tamari's-bar — 43, boulevard Lascrosses (1950).

Tambourel, Tembourel, Tomborel (al), Tambouret (rue) — Anciens noms des rues Bedelières et Tripières.

Tambourin (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Tambourinayrès (rue des) — Ruelle sur l'emplacement de l'actuelle place du Capitole, dite aussi rue des Carces (prisons), voisine et souvent confondue avec la rue des Ménétriers.

Tampeste (logis à l'enseigne de La) — XVII^e siècle.

Tamponnières — Voir Temponnières.

Tananarive (rue de) — Voie tracée vers 1895. Son nom lui a été donné en l'honneur du corps expéditionnaire de Madagascar. Rappelons que le 15 août 1895, dans le cadre de fêtes populaires au bénéfice du corps expéditionnaire, on lança un ballon de la place du Capitole, appelé le Tananarive. Ce fut l'occasion d'un rallye vélocipédique. Les aéronautes avaient pris soin d'emporter un vélocipède accroché à la nacelle pour pouvoir rentrer chez eux.

Tango (bar) — 22, rue Bachelier (1933).

Tannerie (rue de la) — Voie créée vers 1880. Elle prit son nom de la tannerie PORTERIES et Cie, qui ne se faisait pas oublier en raison des déversements trop importants effectués dans les fossés du Busca. Elle fut l'une des principales raisons de couverture du fossé de la future avenue Crampel. Le 16 novembre 1885, cet établissement est considéré comme insalubre. Il restera cependant assez longtemps en activité.

Tannerie (rue de la) — A Saint-Cyprien, entre la rue Tournefeuille et l'avenue et la place de la Patte-d'Oie. Le 24 novembre 1905, son ouverture est envisagée, pour faciliter le passage aux habitants de l'une et l'autre voie, qui sont obligés d'emprunter par la rue Champêtre. On l'appelait aussi rue de l'Équipement-Militaire (voir ce nom).

Tannerie du Midi — 5, rue du Fourbastard (RIMAILHO, 1920).

Tannerie-Mégisserie Toulousaine — 65, avenue de Muret (1920).

Tanq (Maison) — Chemisier, 9, rue d'Alsace-Lorraine (1933).

Tanus, Thanus (Tour de) — La tour la plus occidentale de l'enceinte de la ville, qui se trouvait à l'extrémité de la rue des Renforts, devait son nom à la famille ALARY dont les membres, qui se qualifiaient de sieurs de THANUS, possédaient cette tour : Jacques, en 1550, Capitoul en 1543, et Georges en 1571. Les ALARY étaient en effet coseigneurs de Tanus, dans le Tarn. Cette tour avait été nommée auparavant (XV^e siècle) Tour de Guilhem Erys, puis Tour de Veziar ; elle s'appellera par la suite Tour Magne (XVII^e siècle) et Tour du Touril (XVIII^e siècle) (voir ces noms).

Tapiau — Parlant d'un objet hors d'usage, « bon pour la ferraille », un vieux Toulousain dira « c'est bon pour TAPIAU ». Cette entreprise familiale fut fondée au XIX^e siècle, rue du Collège-de-Foix. En 1902, une fabrique de plombs de chasse avait été installée dans la « tour » des Cordeliers. En 1936, elle déménagea à Saint-Cyprien, rue des Arcs. Regroupée avec d'autres entreprises, ce fut la *Compagnie Française des Ferrailles* avec pour PDG Jacques TAPIAU, petit-fils du fondateur. En 1987, la société s'est implantée à Colomiers, à En-Jaca. Qui dira jamais combien de tonnages de grilles, de rails, de lampadaires et de matériel urbain, allèrent finir « chez TAPIAU » ?

Tapiau (impasse) — Ancien nom de l'impasse des Arcs-Saint-Cyprien.

Tapis Vert (Le) — Enseigne d'une hôtellerie (XVII^e siècle) que l'on retrouve dans de nombreuses villes : Auch, Castres, etc.

Tarass-Chevtchenco (place) — Nom attribué en 1971 (fichier COPPOLANI) pour honorer le poète ukrainien de ce nom (1814-1861).

Tarayre — Voir Guillemin-Tarayre.

Tarbes (rue de) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Tarbezou (impasse du) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une voie nouvelle ouverte à la ZAC de Firmis. Cette nouvelle voie commence rue du Mont-Aigoual. (Pic de Tarbezou (2366 m) à l'est d'Ax-les-Thermes au-dessus d'Orlu.)

Tarentelle (immeuble) — Nom de l'un des bâtiments de la résidence Aramon à Montaudran.

Tarissan (rue) — Voie formée après 1881, appelée à l'origine : Talissan. Nom probable d'un propriétaire, devenu par la suite Tarissan. Dès le 30 mai 1885, un sieur J.-B. CALESTROUPAT y établit une porcherie. Malgré quelques protestations, la porcherie fut confirmée le 12 mars 1891.

Tarn (hôtel du) — Place Lafayette (= place Wilson) (1845).

Tarn (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Tarnais (bar du) — 29, rue de la Colombette (M. GUY, 1950).

Tarrelet — Résidences, chemin de Payssat, au quartier de l'Ormeau-Saint-Exupéry (Max GUIBERT, 1977, 38 villas). Tarrelet II (M. GUIBERT, 1979).

Tastavin (impasse) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une petite voie sans nom donnant sur la rue Tastavin, dans la zone des Pradettes.

Tastavin (rue) — Nom donné vers 1982 à une voie nouvelle de la ZAC des Pradettes. Louis TASTAVIN, né dans l'Hérault, créa ou collabora à la création de divers journaux. Dès la parution du *Petit Méridional* (1876) à Béziers, il y mène le combat républicain. En 1885, il est correspondant politique et littéraire de *la Dépêche* à Montpellier. En 1888, il est appelé à la rédaction toulousaine. Il fonda une société de Secours Mutuels pour les enfants de l'Hérault et eut le projet d'écrire « une manière d'histoire des rues de Toulouse »...

Tatiana (villa) — 23 bis, rue André-Délieux (MEYNARD, 1920).

Tattersall-Garage — 3, Grande-rue Saint-Michel (1920). Deviendra vers 1930 la Station-Garage CHERPITEL.

Taulan — Jardin disposé en « planches », dites « tables », au XVIII^e siècle. Au faubourg Saint-Michel, en 1779, Antoine ESPA, jardinier, prend en loyer le *taulan del mieich*, et le *taulan del fondz*. Certaines « tables » y sont plantées de violettes...

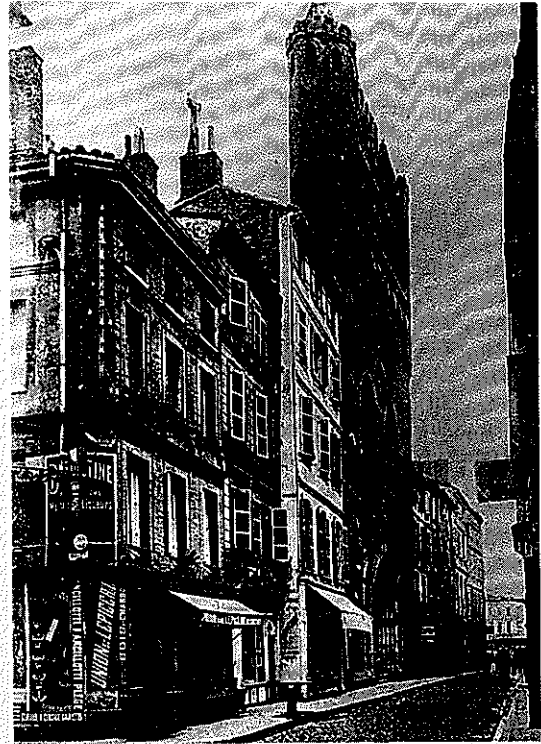
Taupin (rue) — Nom proposé dès 1866 par BREMOND, pour une rue près de l'École Vétérinaire. « Général originaire du département de l'Aude, tué à la bataille de Toulouse. »

Taupin (rue) — Voie tracée vers 1885 et prolongée en 1926 dans le lotissement Blaja. Charles Eloy TAUPIN, Général divisionnaire né à Senlis (Seine), blessé le 10 avril 1814 d'un coup de feu, à la Redoute établie aux environs de la porte Saint-Etienne, sur la crête du Calvinet, mourut de sa blessure peu de temps après, dans le magasin du sieur CAMBON, marchand de tabac, où on l'avait transporté.

Taur : Arrondissement — capitoulat (voir ces noms).

Taur (bar du) — 2, rue du Taur (1935 ; Mme GILLODES, 1950).

Taur (le) — Eglise, paroisse. C'est par ce raccourci que les Toulousains désignaient l'église Notre-Dame-du-Taur. Ce vocable, il est vrai, ne date que du XVI^e siècle. C'était auparavant l'église Saint-Saturnin-du-Taur, qui s'élevait en effet sur le lieu où la tradition prétend que saint Saturnin fut primitivement enseveli. C'est là que se rompirent les cordes qui l'attachaient au taureau ou, comme le dit curieusement BRÉMOND, que le taureau « tomba harassé de fatigue ». On y édifia le tombeau de Saturnin au début du IV^e siècle. Un siècle plus tard, saint Exupère plaça le corps dans une église Saint-Sernin, nouvellement bâtie. A la fin du VI^e siècle, le duc Launebolde élève une première église, Saint-Sernin-du-Taur. L'église actuelle ne



L'Eglise Notre-Dame-du-Taur.

sera construite qu'au XIV^e siècle. Le clocher-mur, si remarquable avec ses baies en mitre, inspirera de nombreuses constructions en pays toulousain. Un événement attirera encore plus l'attention sur ce prestigieux sanctuaire. En 1392, le saint suaire qui avait, prétendait-on, enveloppé le corps du Christ au tombeau, avait été transporté de Cadouin (Dordogne) à Toulouse, par crainte du pillage des Anglais. Il resta au Taur jusqu'en septembre 1396. Notre-Dame-du-Taur fut église paroissiale et dépendit de Saint-Sernin. L'un des derniers épisodes de l'évolution de l'église est le don, le 19 juillet 1876, par la veuve MASSIP, d'une somme destinée à l'achat d'un terrain pour l'agrandissement de la Chapelle de la Vierge, selon les plans de l'architecte ROMESTIN. Pour ce faire, fut acquis, en 1900, le terrain SENAC. Le cimetière du Taur se trouvait au nord de l'église. Les limites paroissiales (en 1920) comprennent : « L'espace renfermé entre la rue Montoyol (côté gauche), rue de Rémusat (côté droit), rue du Salé (côté gauche), tout le côté sud de la place Victor-Hugo, n^o 1, de la rue d'Austerlitz, place du Président-Wilson, compris

entre la rue d'Austerlitz et la rue Lafayette, toute cette dernière rue, les côtés nord et ouest (jusqu'au n° 11 de la place du Capitole), rue Vidale (continuant par l'espace de la rue Lakanal compris entre cette dernière rue et la rue Romiguières), la rue Deville (jusqu'à la rue du Collège-de-Foix), rue du Collège-de-Foix, rue des Lois et rue de l'Esquile. »

Taur (hôtellerie à l'enseigne du) — En 1478, dans les parages du Taur (enseigne : le taureau).

Taur (petite rue ou ruelle, ou *carreiola* du) — Anciens noms de la rue du Sénéchal, dite aussi *carr. Cimiterii Tauri*.

Taur (restaurant du) — 2, rue du Taur (BISCOUBY, 1920 ; FAJEAU, 1935).

Taur (rue du) — On a cru y déceler la « voie romaine » sortant de *Tolosa* vers le nord. Ce

n'était qu'un rêve d'archéologue. La *carr. Tauri*, ou de *Tauro*, est essentiellement la rue *ante ecclesiam Tauri* : la partie où se trouve l'église du Taur, approximativement sa moitié sud. La moitié nord emprunte plutôt son nom à Saint-Sernin. C'est aussi la rue Méjane. Mais on trouve aussi, pour l'ensemble de la rue, au XVII^e siècle, grande rue du Taur ou grande rue de Saint-Sernin. Episodiquement, au XV^e siècle, ce sera la *carr. Sancti Sudarii* (Saint Suaire). A son approche de Saint-Sernin, c'est aussi la rue de Claustre (voir ce nom). VERGNES et le tableau de l'an II furent d'accord pour la nommer rue de la Philosophie ! Le 10 août 1883, on se préoccupe de créer une ligne de tramways qui passerait rue du Taur. Le projet est toujours étudié en juillet 1886, en vain, car un « char romain » y eût péniblement trouvé passage.

Taur (Théâtre du) — Nom de la salle dite de l'Espoir, aménagée dans les anciens bâtiments de l'Esquile (voir ces noms).

Taur-Biscouby (hôtel du) — 2, rue du Taur (GILLODES, 1935).

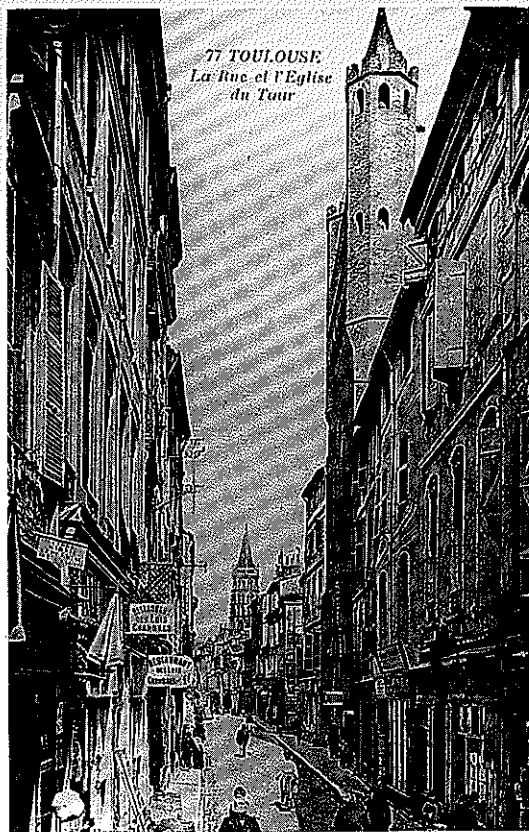
Tavern (bar), puis **Taverne** (La) — 16, place Victor-Hugo (1935, 1950).

Taverne alsacienne (La) — 2, rue Raymond-IV (1950).

Taverne du Casino (La) — « Boulevard du 22-Septembre, n° 7 » (boulevard de Strasbourg), 1872.

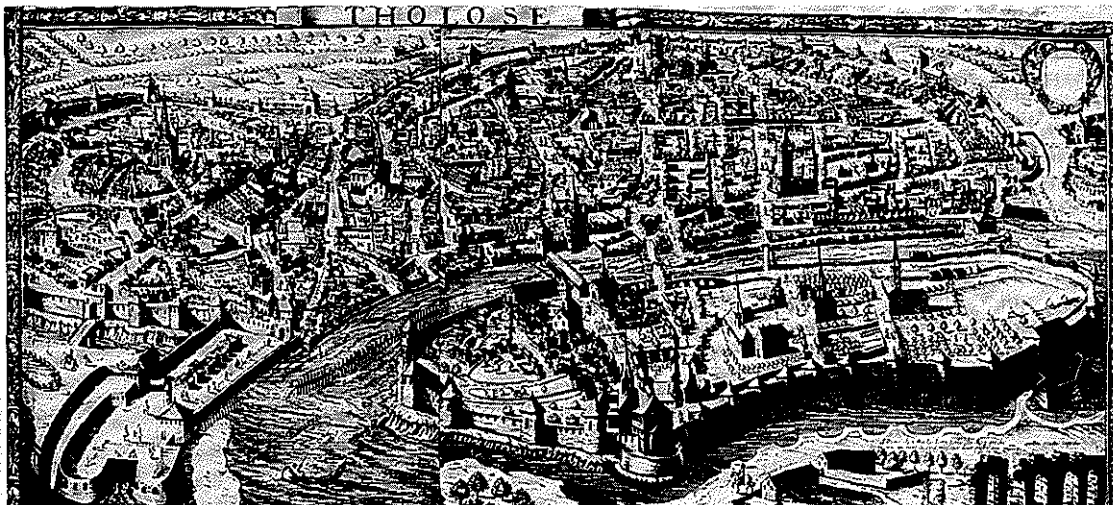
Tavernes (place des) — Au carrefour des rues des Moulins et de l'Homme-Armé (XV^e siècle).

Tavernier (rue) — Nom donné à une voie nouvelle créée en 1983, probablement en hommage à Melchior TAVERNIER, marchand de cartes géographiques d'Anvers, réfugié à Paris où en 1605 naquit son fils Jean-Baptiste, un peu mieux connu pour ses récits de voyages, en Turquie, en Perse et aux Indes ; il est mort à Moscou en 1686. C'est sans doute en regardant les cartes géographiques de son père que lui vint le goût des voyages. En 1631, paraissait à Paris, chez Melchior TAVERNIER, un « plan de la ville de Tholose » de 43,6 sur 57 centimètres. C'était



77 TOULOUSE.
La Rue et l'Eglise
du Taur

La rue du Taur.



un plan « Cavalier » de Toulouse, une vue de l'ouest vers l'est qui, de ce fait, déformait la configuration générale, en rétrécissant les proportions dans le sens perpendiculaire au fleuve, c'est-à-dire est-ouest, par rapport à l'axe nord-sud. Cette déformation affectera nombre de plans suivants. Dans le détail, on ne saurait chercher l'exactitude. Il n'y a cependant rien d'imaginaire et, en particulier, le réseau des rues est assez complet et en juste position. L'innovation, c'est que les noms y figurent. Il y a un peu plus de cent désignations topographiques, dont seize noms de rues pour le bourg, dix pour Saint-Cyprien, soixante-trois pour la cité et quelques indications hors les murs.

Taxis — C'est en 1906 que parvint à la mairie la première demande d'établissement de « fiacres automobiles », comme il en existait déjà à Paris et à Lyon. La municipalité hésite et exige la présence de deux « wattmen » par voiture, pour que soit observée la journée de huit heures, et aussi la sécurité ! Elle ne veut pas augmenter le nombre des voitures de place, pour ne pas nuire aux cochers. D'autant qu'on parle alors d'établir des « taximètres » pour faire cesser les éternels conflits entre clients et cochers. Mais ceux-ci refusèrent, estimant que les taximètres les ruineraient ! L'arrêté du 10 décembre 1920 régla divers points. La « prise en charge » donnait droit à un parcours de 1 000 m, du point de départ aux limites de L'octroi. Au-delà, un tarif par hectomètre supplémentaire était appliqué, le retour à vide étant gratuit. Les gares Saint-

Cyprien, Saint-Agne et Saint-Sauveur étaient considérées comme faisant partie de L'octroi. Hors de ces limites, l'hectomètre aller plein et retour vide était dû. En cas de panne, le voyageur pouvait quitter la voiture en payant la somme enregistrée jusqu'au moment de la panne, *ou la garder* ; dans ce dernier cas, il doit exiger que le conducteur fasse apparaître le mot « panne » dans le voyant de l'appareil. Des arrêtés de 1932 et 1933 modifieront ces conditions, créant un « tarif de nuit » et un « service de réclamations ». La mesure la plus curieuse est celle que publie le bulletin municipal d'août 1933 : « Dans le but de renseigner le plus possible les usagers, l'adjoint délégué à la police fait connaître au public quelques itinéraires principaux avec les distances et prix approximatifs afférents à la course indiquée. »

Il y a 61 courses-types décrites de cette manière :
 — *Place du Capitole – Barrière de Paris* : rues Lafayette, d'Alsace, boulevard d'Arcole, avenue de Paris, des Minimes, ancienne barrière de Paris. Distance 3 175 m ; prix 7, 80 F.

— *Gare Matabiau à l'Asile de Braqueville* : rue Riquet, place Dupuy, rue des Potiers, Grand-Rond, allées Saint-Michel, place extérieure Saint-Michel, rues des Récollets et du Férétra. Distance 8 385 m ; prix 18,20 F.

Ainsi pouvait-on savoir si le chauffeur empruntait bien la voie la plus courte. A condition de lire le bulletin municipal et de l'avoir sur soi !

Taya — Chaussures, 15, rue des lois (LABOUILLE, 1920 ; J. LABOUILLE, 1935).

Tayac — Quartier à Croix-Daurade, au sud de Paleficat. Il doit son nom à Jean TAYAC qui y possédait des terres en 1782, qu'il avait acquises de Raymond GILIS, forgeron du pont de Velours.

Tayssonassas (las) — Un *tessou* est un cochon ; une *tessouno* est une truie ; une *tessounasso*... cet augmentatif laisse libre l'imagination pour expliquer le lieu ainsi nommé en 1478, et qui s'applique à une *borde* voisine de la Gayemarie.

Taza (rue de) — Premier nom envisagé pour la rue de Douaumont, en 1926, dans le lotissement Ginesty. Taza est une ville du Maroc. (Voir Meknès.)

Tchad (rue du) — Cet ancien sentier servant à passer de l'allée de la Patte-d'Oie à la rue de Cugnaux, bat peut-être le record du nombre de désignations. Si ce fut, d'une manière générale, le passage de la Gravette, en raison de sa proximité avec la rue de la Gravette, ce fut aussi le passage d'Artigue ou chemin Dartigue, vers 1840-1850, la rue Romiguières vers 1860, de la Rochellerie, de la Brasserie vers 1885, la rue Raymond-Délieux en 1897, enfin la rue du Tchad en 1947, ce dernier nom attribué pour commémorer les exploits de la division LECLERC. Le Tchad et son gouverneur Félix EBOUE s'étaient ralliés à la France Libre dès 1940.

TCRT — Sigle pour Transports Communs de la Région Toulousaine (Tramways).

Technopole — Une étude de « Toulouse-Technopole », réalisée en 1986, a conclu à la nécessité d'une structure de Concertation intercommunale : c'est le Syndicat mixte pour la Technopole de l'agglomération toulousaine. Les villes de Toulouse, Balma, Blagnac, Colomiers, Cugnaux, Ramonville, l'Union, et les six communes du SICOVAL (Coteaux et Vallée de l'Hers) réunies autour de Labège-Innopole, furent ainsi regroupées le 5 janvier 1988. Une singulière question fut alors agitée et répercutée dans la presse. Devait-on dire *la* technopole, ou *le* technopôle. Il suffisait d'ôter l'accent circonflexe superflu. N'y ayant plus de Technopôle-sud où de Technopôle-nord en vue, les habitants n'en

seront pas les Technopolaires, mais les Technopolitains. Technopole, comme métropole, « vient » du grec *polis* qui signifie ville. La « technopolémique » s'arrêta là.

Tectosages (rue des) — Nom proposé en 1854 par BREMOND pour la rue Piquemil, « pour lui donner un nom ayant quelque rapport à l'histoire toulousaine ».

Teddy — Pâtisserie, 8, rue Lapeyrouse (1950).

Tegularias (apud) — Désignation fréquente. La plus ancienne, en 1202, du quartier qui groupait des tuileries. Ce nom s'est principalement appliqué au quartier dit aujourd'hui d'Empalot (André Daste).

Teinturerie anglaise — 81, rue Pargaminières (Mme L. DUPRE, 1933). Succède vers 1930 à la teinturerie CAU.

Teinturerie française — 32, rue de la Pomme (F. ALCIAT, 1878). L'usine se trouvait 10, rue du Vieux-Raisin (= partie de la rue du Languedoc).

Teinturerie lyonnaise — 8, puis 10, place intérieure Saint-Cyprien (Mme BORIES, 1905).

Teinturerie parisienne — 41, rue du Rempart-Saint-Etienne (1933).

Teinturerie Universelle — Usine, 2, rue des Bûchers (BURCIER, 1920), succursales : 23, rue des Salenques (1920), 16, rue Rivals (vers 1930)...

Teintureries d'Alsace — 16, rue Rivals (1920). Deviendra vers 1930 Teinturerie Universelle.

Teinturier (impasse du) — Ancien nom, en 1901, de l'impasse Crampel. (Voir aussi Tainturier.)

Teinturiers (impasse des) — Longtemps voie privée, elle est classée dans le domaine public en 1937. En 1914, on avait proposé de lui donner le nom de rue Abbé-Sicard.

Teinturiers (rue des) — Ancien nom de la rue du Chairedon.

Teinturiers (rue des) — Ancien nom de la rue de l'Île-de-Tounis, disparue.

Teinturiers (rue des) *car. del Tenturiers* — Cette voie, aujourd'hui uniformément désignée, se composait de deux tronçons qui se sont partagé des noms variables : Taillefer, Coupefer, Teinturiers, selon les époques, et, l'un débordant parfois sur l'autre, il est malaisé d'en donner rigoureusement le détail. « Taillefer » alias Coupefer est plutôt la partie ouest (près de la porte de ce nom) et « Teinturiers » la partie est. Après démolition des remparts, la rue fut continuée jusqu'à l'allée Bonaparte (= allée Charles-de-Fitte) en 1852 (jury d'expropriation des 30 avril et 23 décembre 1852). Sous la Révolution, la rue dite Taillefer prit le nom de rue Bayonnette au tableau de l'an II. VERGNES avait proposé rue de la Deffencive pour la rue des Teinturiers et rue des Affables pour la rue de Taillefer. Le 21 septembre 1906, on voulut donner à la rue le nom des frères Jacques et Ernest DARRÉ, instituteurs (voir rue Darré) ; il est dit à cette occasion que la rue des Teinturiers « n'a été alignée qu'il y a à peine 50 ou 60 ans ».

Teisseires — Voir Tisserands.

Tel-Aviv (place de) — Nom donné en 1962 à l'occasion du jumelage de Toulouse avec cette ville d'Israël.

Télécommunications (bâtiment de la Direction opérationnelle des) ou D.O.T. — Construit en 1988 entre trois rues : Palaprat, de l'Industrie et Gabriel-Péri, c'est un vaste bâtiment, conçu par l'architecte François LOMBARD, sur un terrain de 3 800 m², acquis en 1977 par la Direction régionale des postes.

Télégraphe (petite rue du) — Ancien nom de la rue Jane et Marcel Dieulafoy.

Télégraphe (rue du) — Voie tracée vers 1860, d'abord en impasse, prolongée en 1928 jusqu'au chemin des Fontanelles. A l'extrémité se trouvait une installation du télégraphe CHAPPE.

Tell (place et rue) — Nom donné en 1794 à la place Saint-Sernin et à la rue des Cuves-Saint-Sernin.

Tellier (place et rue Jules) — Voies créées vers 1930. A l'origine, la place n'avait pas de nom, la rue était appelée rue Gaillard. En 1934, la rue prend le nom de Jules-Tellier. La place ne le recevra qu'en 1947. Ces voies sont proches de la rue Raymond de La Tailhède, dont Jules TELLIER fut le compagnon. Celui-ci, au retour d'un voyage en Espagne, vint mourir de la typhoïde à l'Hôtel-Dieu de Toulouse, le 29 mai 1889. Jules TELLIER est né au Havre en 1863, fils de Léon TELLIER et d'Emilie GIRAUD.

Tellier (rue Jules) — Ancien nom, de 1914 à 1947, de la rue de Cherbourg.

Téméraires (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Paradoux.

Tempérance (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Marchands de bois.

Tempête — Voir Tampeste.

Temple (rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue de la Dalbade.

Temple de la Raison (place du) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la place Saint-Etienne.

Temple moderne — 42, boulevard de Strasbourg, 18, rue Denfert-Rochereau et 1, place Victor-Hugo (Paul LEVY, 1905), puis 16, boulevard de Strasbourg (1933).

Temple (neuf) — On doit à l'initiative du pasteur Edmond-François LENGEREAU la grande église réformée de Saint-Mathieu, installée dans les murs de l'ancienne Trésorerie transformée, place du Salin. On l'appelle couramment le « Temple du Salin », pour le distinguer du Vieux Temple de la rue Pargaminières. Le culte de dédicace en fut célébré le 1^{er} novembre 1911. Le vieux bâtiment de la Trésorerie a été mutilé et défiguré.

Temple (vieux) — A l'angle des rues Deville et Pargaminières. Depuis le 7 février 1804, le culte

réformé était célébré dans l'ancien bâtiment catholique des « classes de théologie » devenu bien national. L'attribution, d'abord provisoire, fut confirmée par le Préfet le 27 mai 1805. Ce rétablissement donna lieu à une cérémonie solennelle célébrée le 24 novembre 1805 par le Consistoire et présidée par le pasteur PRADEL-VERNAZOBRE qui prononça une allocution chaleureuse où il disait notamment : « Sans doute que vos pasteurs saisiront avec empressement cette nouvelle occasion de rappeler aux Réformés de ces contrées tout ce qu'ils doivent d'amour, de respect, de fidélité à leur légitime souverain ; sans doute qu'ils aimeront à redire tout ce que Napoléon fit en faveur de nos institutions si longtemps dédaignées ; tout ce qu'il fit pour nos sanctuaires dévastés, pour notre culte proscrit, pour nos lévites frappés du sceau de la réprobation... » L'édifice restauré et aménagé sera consacré au culte dès le 1^{er} janvier 1806. En 1913, le pasteur LENGERAU négociait avec l'Administration des domaines le droit de jouissance perpétuelle de ce bâtiment, appelé désormais « le Vieux Temple ». En 1923, par une convention, on fait vente à la Ville, pour le prix de 50 000 francs, du mobilier du temple de la rue Deville, moyennant quoi l'Eglise Réformée renonce définitivement à l'exercice du culte dans ce temple.

Templiers (rue des) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Pont-de-Tounis. « ... ce qui indiquerait que le couvent de ces religieux occupait le terrain compris entre cette rue et le couvent actuel de la Visitation. »

Temponières (rue) — CHALANDE 242 — Toutes les formes anciennes du nom sont concordantes, à la désinence près : *carr. de Temponeriis, Temponerias*. L'explication selon laquelle c'est dans cette rue que l'on allait « se tampouna », c'est-à-dire se gaver, faire bombance, ne saurait être retenue, la prononciation *tèm* ne pouvant dériver de *tam*. Il s'agit d'un rapprochement malicieux. Avant et après la Révolution, la rue Temponières devient la rue Gourmande. Pour VERGNES, le nom de rue des Bons-Enfants paraît convenir. Sur le tableau de l'an II, c'est la rue Coterie. Pour BRÉMOND, que CHALANDE accuse d'être l'inventeur de l'étymologie « se tampouna », le nom de Gui Dufaur serait mieux

approprié. Par une délibération du 31 mars 1851, on décida d'élargir la rue où deux véhicules pouvaient difficilement se croiser. Un jury d'expropriation (22 octobre 1852 et 10 août 1853) permit d'abattre tous les immeubles du côté nord.

Tenca, Tenque — Voir Entenque, Entenca.

Tentation (A la) — Confection dames, 23, rue de la Colombette (BEDOS, 1920), puis 38, rue des Filatiers (1950).

Terminus (bar du) — 210, avenue de Grande-Bretagne (1949).

Terminus (café) — 114, avenue Camille-Pujol (MAUREL, 1933), puis 2, avenue de Castres (NOGUES, 1950).

Terminus (café-restaurant du) — 150, avenue de Bayonne (= avenue de Grande-Bretagne), (1933).

Terminus — Dancing à Saint-Simon, au terminus du tramway... *La Dépêche* du 27 mai 1950 annonçait : « Les nombreux adeptes de Terpsichore apprendront avec plaisir que le grand café Terminus, place de l'Eglise, reprend ses bals animés et joyeux, où règne toujours la plus folle gaieté, à partir du dimanche de la Pentecôte. Danseurs et danseuses pourront évoluer sur la magnifique piste, en plein air... Il y aura bal tous les dimanches, en matinée à 15 heures et en soirée à 21 heures. »

Terminus (Grand Hôtel) — 13, boulevard Bonrepos (F. GALILEE, 1905). C'est l'ancien hôtel CHAUBARD.

Terminus (restaurant) — Plateau Jolimont (PIQUEMAL, 1920).

Terminus-bar — 137, avenue de Muret (1950).

Terrain d'aventure — Impasse Négreneys. Géré par le Collectif d'Associations Toulouse-nord, c'est un espace libre où les enfants trouvent des matériaux, des outils, et... un animateur, sur le modèle de ce qui se fait en Angleterre (soixante-dix terrains à Londres, dans les années quatre-vingt !).

Terrasse (avenue de la) — Ancien nom de l'avenue Estienne-d'Orves.

Terrasse (café de la) — 10, puis 18, place Roguet (MARQUES, 1905 ; THOMAS, 1933 ; G. GAUBÈRE, 1950).

Terrasse (café de la) — 10, puis 152, avenue de Muret (CORNUS, 1920 ; BARUTEAUD, 1933).

Terrasse (café de la) — 9, avenue Camille-Pujol (ARQUIER, 1933).

Terrasse (café de la) — 117, allée Saint-Agne, puis 69, avenue Jules-Julien (1933).

Terrasse (chemin de la) — C'est l'ancien chemin vicinal 71 qui rejoint Montaudran en suivant les hauteurs depuis la Côte-Pavée. Il a été élargi et rectifié en 1972 et 1974. Son nom est celui d'un domaine qu'il desservait.

Terrasse (hôtel de la) — Allée Lafayette (= allées Jean-Jaurès) face au Pré-Catelan (1872).

Terrasse (impasse de la) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une partie du chemin de la Terrasse coupé à la suite des travaux de création de l'avenue Lucien-Baroux.

Terrasses (Les) — Résidence, 186, avenue Raymond-Naves (1975).

Terrasses de Croix-Daurade (Les) — Résidence, 158, route d'Albi (Constructions Pierre TOULOUSE).

Terrasses de la Roseraie (Les) — Résidence, 38, rue Dubézy (1986).

Terray (rue Lionel) — Nom donné vers 1965 à une voie nouvelle. Lionel TERRAY, né le 25 juillet 1921 à Grenoble, alpiniste, s'illustra lors de nombreuses expéditions dans l'Himalaya et dans les Andes. Il est mort en 1965.

Terre Cabade (avenue de) — Nom proposé en 1914 pour l'avenue du Cimetière.

Terre Cabade (chemin de) — Ancien nom des rues Compans, Saint-Bertrand, et des Sept-Troubadours.

Terre-Cabade (cimetière de) — Le Cardinal de CLERMONT-TONNERRE, par lettre du 26 mai 1824 adressée au maire de Toulouse, proposa de créer un cimetière central. Le Conseil municipal adopta le 10 juillet 1826 les projets du plan du cimetière et des annexes. Les terrains furent achetés le 20 janvier 1835 au sieur Gervais-Severin DARNE, à qui la Ville concéda une surface de 4 m² afin d'y construire un mausolée. Toutes les paroisses de la rive droite de la ville utilisèrent aussitôt le nouveau cimetière ; seule la paroisse de la Daurade continua jusqu'en 1851 d'inhumer dans le cimetière de Saint-Aubin. A l'entrée de Terre-Cabade, deux colonnes de style égyptien sont l'œuvre d'Urban VITRY.

Terre Cabade ou **Cavade** (lieu-dit de) — CATEL nous donne l'explication de ce nom, quand il cite la découverte fortuite des restes d'un aqueduc « en cavant la terre pour fournir aux tuyleries qui estoient en ce lieu là... aussi appelle-t-on cet endroit la terre cavade ». On ne saurait mieux dire qu'en 1633...

Terre Cavade (métairie) — Elle existe depuis le XVII^e siècle. En février 1783, elle est mise en vente. Elle est située près du canal et borde le chemin « de la Joncasse » (= avenue de la Colonne) avec, en face, une étable à moutons ; en tout 2 arpents, 1 pugnère, 6 boisseaux...

Terreur (A la) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire, cette enseigne étant située sur un prétendu quai des Noïades, domicile attribué au sieur CAPELLE.

Terrible (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Biaux (= rue du Chapeau-Rouge).

Terribles (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Polinaires.

Terrière (rue) — Ancien nom de la rue des Jardins.

Tertre (place du) — Nom proposé par le gérant de la SCI DUFFAS en 1975 pour l'une des trois voies nouvellement créées dans le quartier de la Cépière (= place Ernest-Wallon).

Tessou (logis à l'enseigne *del*) — Au XV^e siècle, rue de l'Homme-Armé. Un *tessou* est un pourceau (voir aussi Pourceau).

Teste (cité André) — Cacographie du calendrier des PTT pour André Daste.

Testou (rue) — Ce fut d'abord, dès 1918, la rue de Bourrassol. En 1936, elle prend le nom de TESTOU, propriétaire du parc de la source de Bourrassol.

Testu, Testut — Voir Têtus.

Tête de Blin (A la) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire, cette enseigne étant située dans une prétendue rue de l'École, domicile attribué à DUMÈGE, « comédien » !

Tête de More (logis à l'enseigne de la) — *del Cap del More*.

Tête d'or (A la) — Enseigne (PORTES, 1771).

Têtus (rue des) — CHALANDE 389 — Cette rue a été transformée, dans le nouveau quartier Saint-Georges. Elle correspond à peu près à la rue Renée-Aspe actuelle. Aux XIV^e et XV^e siècles, c'est la rue d'En-Cossac. Pierre TESTUT, fournisseur, y possédait une maison et un four en 1571. Il lui a laissé son nom (*testut* = têtus). « Cela n'a pas empêché BRÉMOND d'inventer une légende absurde sur l'origine du nom de rue des Têtus », s'indigne CHALANDE qui n'aime guère son prédécesseur. Voici le texte de BRÉMOND : « Son nom actuel prend son origine du fait suivant : un certain nombre de propriétaires, riches habitants de cette rue, ayant demandé que cette voie fût fermée, donnant pour raison que l'on déposait journellement derrière les murs de leurs jardins des ordures dont les exhalaisons les incommodaient, les autres propriétaires leur firent longtemps opposition ; mais les premiers gagnèrent leur cause ; et alors, pour se venger de la ténacité des opposants qui se trouvaient

lésés dans leurs droits, ils firent nommer celle-ci rue *des Têtus*. Aujourd'hui que le nettoyage des rues se fait régulièrement, et que l'eau circule sur tous les points de la ville, il serait urgent de rendre cette voie à la circulation. Cette rue existe toujours entre deux portes ; elle prend à la rue d'Astorg et vient aboutir à la rue Vinaigre, près de la place Saint-Georges. Par cette voie, les habitants du quartier Saint-Etienne abrégeraient le chemin pour se rendre à Saint-Georges, au moins de la moitié. En cela, nous sommes l'organe de bien des personnes qui désireraient la voir rendre à la circulation. Si nos vœux sont exaucés, comme nous l'espérons, on pourra l'appeler rue *Mathelin Tailasson*. » C'est en 1679 que la rue avait été fermée par un portail de bois de sapin. En 1796, les anciennes fermetures ayant disparu, on autorisa les propriétaires de la rue d'Astorg à les rétablir. Pour cette rue fermée, VERGNES proposa : rue de la Pénétration ! Le tableau de l'an II adopta : rue l'Empressement. En 1881, on proposa rue Fénélon.

Teulerias — Voir Tuileries.

Teulhières, Teulières — Métairie au capitoulat de Saint-Etienne, sur la paroisse de Montaudran, limitrophe de la métairie dite de Martinis. Au moment de la Révolution, elle appartient à BALZA-FIRMY.

Textorum (*carr.*) — Voir Teyseyres.

Teynier, Tinier, Tigné — Propriété dans le fief du Carquet, appartenant en 1783 à Louis de TEYNIER, Capitoul en 1767, alors composée d'une maison avec tour à l'entrée du chemin de service du Carquet. Un petit chemin desservait ce domaine.

Teynier (chemin et impasse) — L'ancien chemin de Griffoulet, qui avait porté les noms de Dulong ou de Beauregard, a été rebaptisé chemin Teynier en 1947, bien qu'il soit étranger à l'ancien domaine du nom. Tronçonné en 1971 par la rocade (avenue du Groupe-Morhange), il a été décidé, le 29 mai 1972, d'appeler la partie venant de l'avenue de Lardenne « impasse » Teynier. Le passage à niveau n° 13, supprimé, fit place à un pont destiné à créer un passage

inférieur à la rocade. Ce pont, de 90 m, a été posé en juin 1970. Le chemin Teynier a été élargi en 1985.

Teynier (petit chemin) — Ancien nom de l'impasse Duffas.

Teyseyres — Voir Tisserands.

Teyseyres de Li (rue des) — Ancien nom de la rue Malbec.

Thadée — Voir Boy-Zelenski.

Thanus — Voir Tanus.

Tharaud (impasse Louis) — Nom donné en 1981 à une voie nouvelle. Jean-Marie THARAUD, dit Louis, est né à Toulouse, 5, rue Villeneuve, le 27 avril 1878, fils de Léonard FODRIER et de Marie-Jeannine PONSOLLE, chapelière. Il épouse, à Nice, le 19 mars 1924, Virginie-Anais BALARD, puis à Toulouse, le 20 février 1934, Anne-Justine COMBES. Il est décédé à Toulouse, le 1^{er} décembre 1963. Ce fort ténor, phénomène vocal dont Toulouse peut s'enorgueillir, commença la vie d'une étrange façon. Il eut le malheur de perdre son père dès l'enfance. « Recueilli par des voisins, la famille ROUCH, il fréquenta l'école des Frères, puis trouva un emploi aux abattoirs de la ville. A 17 ans, il entre chez le grand maquignon CABRAN pour l'entraînement des chevaux. Il sera alors détaché chez Mme Antonin MERCIÉ, la femme du sculpteur toulousain, pour y être soigneur de ses deux chevaux. C'est là qu'il devait faire la connaissance de l'architecte de *la Dépêche*, DUCUING, et de son directeur Arthur HUC, amis du célèbre sculpteur, du grand baryton toulousain Jacques ROUDIL, qui l'initia aux secrets du « bel canto », lui enseigna le chant, ainsi qu'à écrire et compter, et lui conseilla de poursuivre ses études à Paris. THARAUD fut introduit auprès de Maurice SARRAUT qui, touché par la triste situation dans laquelle il se trouvait, lui octroya une bourse mensuelle de deux cents francs ; ainsi nanti, il devint l'élève de FROLICH. Le ténor MARTIN, directeur du théâtre d'Avignon, le fit venir pour chanter *Guillaume Tell*. Son succès fut tel qu'il fut réengagé pour une deuxième représentation. En 1908, Justin

BOYER lui fait chanter *La Juive* au théâtre du Capitole. Il va devenir premier ténor à Liège où il restera deux ans, puis l'impresario PRIETO l'emmène en Amérique du Sud où la tournée sera une succession de triomphes. En 1920, DUCIS lui signe un contrat de trois ans pour les casinos de Nice, Cannes, Aix-les-Bains et Trouville, puis la reconduction tacite de son contrat se fait jusqu'en 1927. Il devient ensuite directeur du théâtre de Port-Louis, aux Iles Maurice, qu'il administrera pendant trois ans. Entre-temps, il se produira à Douberry, à Calcutta, Colombo, Durban et Sydney. Son rôle de prédilection fut Arnold de *Guillaume Tell*. Observons qu'il était un des rares ténors à chanter entièrement dans le ton. Vers la fin de sa carrière, il eut la joie de faire débiter au théâtre du Capitole, dans *L'Africaine*, son élève Rina RONCALLI, puis de se produire une dernière fois dans Arnold, aux côtés de son fils Antonin THARAUD, qui tenait le rôle de Guillaume Tell. » (*La Dépêche*, 5 décembre 1963.)

Théâtre (Grand Café du) — 1, place du Capitole (ANDRAU, 1905). C'est l'ancien café MONESTIE.

Théâtre (restaurant du) — 3, place du Capitole (E. AZEMA, 1920).

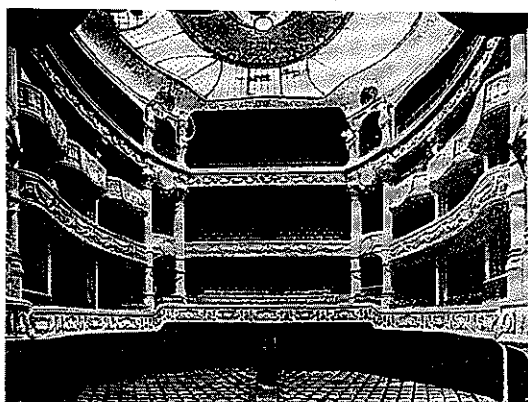
Théâtre de la Nature alias **de Verdure** — Plusieurs théâtres de plein air ont été aménagés, pour tenter de profiter de la clémence (relative) du ciel toulousain. « Le premier théâtre de la Nature, conte François GAUZY, fut installé dans la grande île en face de l'Emulation Nautique. Il disparut pendant la guerre de 1914, lorsque le canal de l'usine électrique lui perça trahitusement le dos. Il en reste comme une sorte de cuvette, où s'étagent des piquets de bois vermoulu. L'herbe a envahi la scène où, parmi les lauriers, des danseuses, presque sans voile, ont fait revivre les danses grecques. Là, également, des tragédiens ont hurlé, rugi des vers, sous les feuilles tremblantes des peupliers. Un après-midi d'été, Mme SYLVAIN y fit pleurer Electre en deuil. Elle se courbait, terrassée par la douleur, en tordant ses beaux bras au pied des troènes, et le soleil étendait, longue sur la terre, l'ombre de ses voiles noirs. » Dans les années trente, on réinstalla un théâtre de Verdure, toujours dans ce « Parc toulousain »

si prisé du public. Il n'eut qu'une vie éphémère. Le Jardin des Plantes accueillit à son tour, vers 1960, un théâtre de Verdure qui connut, sinon de beaux jours, du moins d'agréables soirées. Mais, trop près de la circulation des allées Frédéric-Mistral, il n'obtient pas le silence souhaité et l'orchestre du Capitole y joua des concertos pour mobylettes et orchestre... En 1976, le 4 juillet, fut inauguré un théâtre de la Nature à la Prairie des Filtres ; il y eut près de 4 000 spectateurs, et le Pont-Neuf avait été mis en valeur « par un éclairage chaleureux ». C'était l'été. Commencée par *La Toulousaine*, la soirée se termina avec le dernier pas du corps de ballet du Capitole dansant *L'Appel à l'amour* de DVO-RAK... Il y eut bien d'autres Théâtres de Verdure, privés ; ainsi, aux Ponts-Jumeaux, le Trianon, vers 1920.

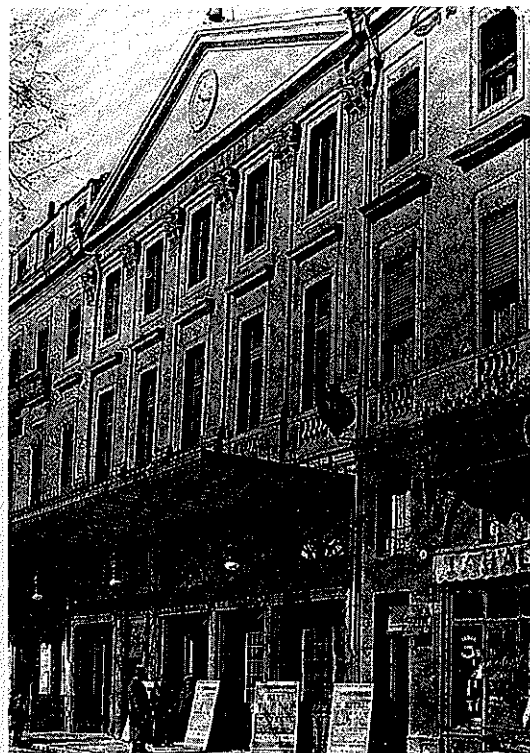
Théâtre français — 3, place Wilson. Successeur du Petit Casino, il devient, en 1911, le cinéma-théâtre Lafayette, et, le 16 décembre 1920, le Gaumont-palace.

Théâtre oriental — Près du canal, boulevard de la Gare, vers 1870. Le « Garrelou » (Léon GRERY) y joua son théâtre en langue d'oc.

Théâtres, salles de spectacle — Il est bien évident qu'on a fait du théâtre dans toutes sortes de salles dont l'affectation principale était d'autre nature : salles paroissiales, cinémas, ensembles culturels (Mazades), locaux divers... Ne sont considérées ici que les salles spécialement affectées au théâtre et en ayant porté le nom :



Salle du Grand Théâtre Municipal du Capitole.



Le Théâtre des Variétés.

- Logis de l'Ecu, 1542, agrandi en 1698.
- Salle de l'Opéra 1687-1738.
- Salle du Concert, devenue l'Athénée.
- Salle du Jeu de Spectacle, 1736, de CAMMAS et LEBRUN, au Capitole, fermée en 1801, reprise en 1817.
- Théâtre de la République (même lieu).
- Salle Saint-Martial, théâtre de la Liberté (1791).
- Capitole de 1880, de DIEULAFOY, incendié le 12 août 1917.
- Capitole de 1923 (inauguré le 5 novembre), de Paul PUJOL.
- Théâtre des Variétés.
- Théâtre des Nouveautés.
- Théâtre du Taur.
- Théâtre Sorano.
- Théâtre Jules-Julien.

Théodore : De Banville – Lenotre – Richard – Rivière (voir ces noms).

Théodoric (rue) — Nom proposé en 1914 pour l'impasse de Griffoulet (= partie de la rue Fabien-Artigue).

Théodoric-les-Rois — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Vases.

Théophile — Voir Silvestre.

The Photo house — Appareils et fournitures photographiques, 2, rue de la Poste (SOSA, 1933).

The Red house — Tailleur, 40, rue de la Pomme (1898). Deviendra vers 1920 The English Tailor.

Thermes d'Ax (blanchisserie des) — 60, boulevard Carnot (1949).

Thermes romains (piscine des) — Avenue des Arènes-Romaines. Inaugurée en 1983. Dite aussi piscine Ancely.

Thermidor — Nom donné en 1794 au quartier Saint-Michel-Ferrery.

Thermopiles — Nom donné en 1794 à la rue Montoulieu-Vélane.

Théron-de-Montaugé (rue) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle, à Gramont, dont la famille THÉRON de MONTAUGÉ fut propriétaire. L'abbé LAFFORGUE a donné, en 1909, d'intéressants renseignements sur cette famille et son château. « Le corps principal fut bâti en 1801, la tour du couchant en 1818, la tour du levant et l'orangerie (salon rouge) en 1820, et la cuisine en 1832. La dépense totale s'éleva à la somme de 17 888 F. Bien des aménagements ont été faits depuis. Ce fut cette même année 1832 que mourut sans postérité Jean-Baptiste CASSAIGNE. Il légua tous ses biens par testament mystique à sa femme Nanette de THÉRON. Celle-ci laissa à sa mort le château et le domaine de Gramont à un de ses neveux, Edouard THÉRON de MONTAUGÉ, magistrat, fils de son frère Pierre et de Mlle de BELLEGARDE. Louis THÉRON de MONTAUGÉ, conseiller municipal et conseiller général, qui avait épousé Mlle d'ARAM, le recevait à son tour de son père Edouard, et le laissait,

à son décès, à son fils Henri THÉRON de MONTAUGÉ, son propriétaire actuel. Celui-ci a épousé Elisabeth NEBOUT, et de ce mariage sont nés Louis THÉRON de MONTAUGÉ, qui a épousé Simone CAMPAGNE, et Henriette THÉRON de MONTAUGÉ, mariée à Philippe de BOUSSAC. Ce domaine de Cassagne, devenu château et domaine de Gramont, s'était plusieurs fois agrandi, mais Henri THÉRON de MONTAUGÉ est de tous ses possesseurs celui qui lui a donné le plus notable accroissement par l'acquisition de la métairie contiguë de la Rouaïsse, d'une superficie de 42 hectares ».

Thesaurarie — Voir Trésorerie.

Theuriet (rue André) — Nom donné le 6 juin 1936 à l'ancien chemin vicinal 56, dit chemin de l'Hers. André THEURIET, né le 8 octobre 1833 à Marly-le-Roi, mort le 25 avril 1907 à Bourg-la-Reine, fut romancier de la vie provinciale. « On puise un calme sédatif dans la lecture de ses livres tout imprégnés du parfum vivifiant de la campagne », tels que *Raymonde* (1877), *Sauvageonne* (1880), etc. Il fut membre de l'Académie française (1896).

Thibaud (boulevard de) — Nom donné le 10 mai 1973 à la voie de desserte de la zone industrielle de Thibaud.

Thibaud (chemin et impasse de) — Ancien nom du chemin du Roussimort.

Thibaud (ferme de) — Domaine de 60 ha. L'Institut Agricole l'adjoignit au domaine de Monlon et tira parti d'une ferme déjà vieille, pour étudier les possibilités de modernisation des exploitations anciennes.

Thibaud (site industriel de) — Créé en 1972 par la SETOMIP, en deux tranches de 40 et 24 ha. Il a été équipé de deux échangeurs et de la pénétrante sud-ouest. Pour mériter l'appellation de « site » et non de « zone » industrielle, un certain nombre de contraintes ont été imposées : esthétique des constructions, maintien ou plantation d'arbres... C'est pourquoi, en juillet 1984, de vives protestations s'élevèrent quand on connut le projet d'implantation d'une usine de traitement de déchets et liquides industriels. Les premiers occupants furent :

- L'Entreprise Rey (rue des Filatiers depuis 1903), matériel pour ateliers de confection.
- Les Etablissements Cambus, électricité automobile et diesel.
- Les Etablissements Boch frères, carreaux de sols et murs, Villeroy-et-Boch.
- Les Transports Marty, transport de produits lourds et dangereux.
- La Méridionale des Bois et Matériaux.
- L'Entreprise René Carré, vêtements pour enfants.
- L'AGIREC, venue de la Céprière, vente de matériel d'installation électrique.
- Les Créations Michel Guy, confections en liaison avec l'atelier de la rue Mirepoix.
- La SATEM, tôleries.
- L'Asturienne Penamet, grossiste en plomberie, chauffage, sanitaire, métaux non ferreux.
- Les Etablissements Meyer, panneaux pour le meuble et la menuiserie.
- Les Huiles Stil, fabrication d'huiles et produits de traitement.
- L'Entreprise Max Fontanié, entreprise générale d'électricité créée en 1947, rue d'Armagnac.

Thien — Chemisier, 23, rue d'Alsace-Lorraine (1926).

Thierry — Voir Sabine.

Thierry (impasse Augustin) — Nom donné en janvier 1937 à la rue du Piboul. C'est un tronçon de l'ancienne « rue du Myl », en grande partie désaffectée. Cette voie étant fermée, un projet de réouverture prit corps le 18 mai 1874. Le 11 mai 1877, elle devait relier les rues du Borgne et Saint-Exupère (rue Pasteur). En 1883, la question est toujours agitée. En 1893, c'est seulement l'impasse du Piboul. Jacques-Nicolas-Augustin THIERRY est né à Blois le 10 mai 1795, mort à Paris le 22 mai 1856. Il fut historien, s'efforçant de fonder ses travaux sur des chroniques ou des documents originaux ; il élaborait une œuvre très vivante dont *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825) et *Récits des Temps mérovingiens* (1835-1840).

Thiers (place) — Nom proposé en 1879 pour la place du Marché au Bois (= place Victor-Hugo).

Thiers (rue) — Voie formée vers 1885 sous le nom de rue Bousquet. Le nom de Thiers lui a été donné en 1912. On peut supposer qu'on a voulu honorer la mémoire d'Adolphe THIERS, né à Marseille en 1797, mort en 1877, homme d'Etat et historien, auteur d'une monumentale *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Chef du pouvoir exécutif, en février 1871 il brisa la Commune. C'est ce dernier fait qui lui fut reproché cent ans plus tard. Madame Marcelle RUMEAU protesta dans la presse et demanda que le nom de la rue soit changé. On s'aperçut que le THIERS en question pouvait fort bien désigner un autre personnage...

Thiers (rue) — Nom proposé, par pétition du 5 juin 1900, en concurrence avec Voltaire et Colbert, pour remplacer le nom du chemin de la Pradasse. Ce fut la rue Colbert.

Thiery Aîné — Marchand tailleur, 32-34, rue d'Alsace-Lorraine (1920). Devient vers 1930 THIÉRY Aîné et Cie.

Thill (place Georges) — Nom donné le 8 mars 1988 à une voie nouvelle commençant rue Tino-Rossi, dans le lotissement Guilhermy.

Thill (rue Georges) — Nom donné le 8 mars 1988 à une voie nouvelle commençant rue Tino-Rossi, dans le lotissement Guilhermy. Georges THILL, artiste lyrique, ténor, est né à Paris en 1897, mort en 1984. Il interpréta *Rigoletto*, *Werther* et les principaux drames wagnériens. Il fut à l'affiche du Capitole en 1934 et vint encore à Toulouse en 1972, invité par le Cercle Toulousain d'Art Lyrique.

Thillet (rue Joseph) — Nom donné en décembre 1937 au chemin de la Baraquette. Julien-Joseph THILLET, né le 2 octobre 1850 à Toulouse, fils de Clair THILLET, menuisier, et de Christine CHABROL, fut architecte en chef du département de la Haute-Garonne, architecte de l'Université, des Monuments Civils, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. On lui doit les facultés de médecine et de sciences, sur les allées Jules-Guesde, l'église Sainte-Germaine, 59, avenue de l'URSS, la basilique Sainte-Germaine de Pibrac, la Maison des Etudiants de la rue du Taur, l'Hôtel Antonin, 46, rue du Languedoc. Il est mort le 16 février 1937.

Thionville (rue) — Ancien chemin, incorporé vers 1830 à la rue Arnaud-Vidal. Dès 1876, on pensa lui donner le nom de Thionville, mais cela ne fut définitif que le 14 février 1883. On a voulu commémorer l'annexion de cette ville en 1871. Sa séparation d'avec la rue Arnaud-Vidal résulte d'une pétition des habitants, en 1876, à cause des maisons de tolérance qui occupaient et ne rendaient que trop célèbre cette rue.

Tholosaine ou des **Tholosains** — Voir Toulousaine, Toulousains.

Tholose (Le) — Résidence, 53, rue Bayard (A. MASSON, 1982).

Thomas — Voir Edison.

Thomas (allées Albert) — Ancien nom des allées Paul-Feuga, donné en 1934. Albert THOMAS (1878-1932) fut député socialiste, ministre de l'Armement en 1916-1917 et organisa le Bureau International du Travail.

Thomas (Hôtel) — 10, rue Saint-Etienne (Croix-Baragnon) — CHALANDE 363 — Marius THOMAS, avocat, et son épouse Madame de MONTALVAL, confièrent en 1904, à l'architecte J. CALBAIRAC, la construction de cet Hôtel où se trouvaient intégrés dans le plan, divers vestiges provenant d'autres hôtels démolis, notamment de l'Hôtel de Pins.

Thomas (rue Ambroise) — Nom donné en 1933 à une voie nouvelle dans le deuxième lotissement LAURENS, comportant également une place circulaire de 290 m, dite « place Mignon ». Ambroise THOMAS, né à Metz en 1811, mort à Paris en 1896, auteur d'opéras et d'opéras-comiques (*Mignon*, 1866, *Hamlet*, 1868).

Thorismond (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Bayard.

Tierçaires ou religieux du **Tiers-Ordre de Saint-François** — Rue Pargaminières. Les frères tierçaires, dits aussi « Béguins », étaient établis à Toulouse depuis le XIII^e siècle. Le 1^{er} avril 1536, un bail à besogne est conclu pour reconstruire leur église, agrandie, sur le même emplacement. Était-ce une conséquence loin-

taine de l'incendie de 1463 ? A la Révolution, le couvent comptait quinze religieux. Couvent et église, vendus en plusieurs lots à VAISSE et à DURAND, plâtriers, furent entièrement détruits.

Tierçaires (rue des) — C'est l'un des anciens noms de la rue Pargaminières.

Tiercerettes ou religieuses du **Tiers-Ordre de Saint-François** — Les sœurs de la Tierce-Règle de Saint-François possédaient dans la rue des Cordières-Vieilles, contre le couvent des Frères Prêcheurs, un monastère où elles vivaient dans la sainteté et la paix, mais qu'elles durent quitter précipitamment lors de l'incendie de 1463. Il n'en resta absolument rien, et tous les textes insistent sur ce point. Cet ordre de pauvreté se trouva plus pauvre qu'il ne l'aurait voulu, n'ayant plus aucun lieu où demeurer. Le prieur de la Daurade, par charité, proposa aux « Béguines », ainsi qu'on les appelait, d'utiliser ce qui pouvait rester du monastère des religieuses de Saint-Benoît, situé dans le faubourg Saint-Cyprien près de la porte de Lisle, que les inondations avaient à peu près ruiné. Cela leur fut accordé par acte du 20 juillet 1464. Ce n'était pas un bien grand cadeau : elles quittaient la cendre pour trouver la moisissure. La Daurade, en échange, recevait toute la place de l'ancien monastère ; cela arrondissait de façon très honnête ses possessions dans le quartier. Cette mutation nous donne l'origine des religieuses dites de la Porte, à Saint-Cyprien. Il leur fallut une chapelle et ce fut l'occasion d'un procès entre le prieur de la Daurade et le curé de Saint-Nicolas, qui n'avait pas vu d'un bon œil les religieuses s'emparer de la chapelle dite de Saint-Jacques-le-Vieux ou de Saint-Christophe. Pour se venger, il refusa de verser au prieur le cens annuel qu'il lui devait. En 1467, le prieur fit saisir le blé du curé. Il en résulta un vaste procès qui est une conséquence bien inattendue de l'incendie. Il y avait quatorze religieuses au moment de la Révolution ; église et couvent furent entièrement détruits.

Tiercerettes (place des) — Très ancienne place, ainsi désignée en raison du monastère des religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François. On trouvait aussi : place de la Sirène. En 1886, la place est encombrée de charrettes, conséquence

de l'essor du marché Arnaud-Bernard. A la Révolution, on l'avait nommée place Arbre Chéri.

Tiffany's — Neuvième maillon d'une chaîne internationale de night-clubs, dont le premier fut créé en 1963 à Playa de Aro. Ouvert au début d'avril 1973, le Tiffany's de Toulouse, à Montaudran, comporte trois pistes de danse, deux bars, deux cinémas, un restaurant, un parking pour 450 voitures.

Tignes (rue de) — Nom donné à une voie de la cité Amoureux (partie du chemin Amoureux joignant le chemin de Nicol), sur l'emplacement des anciens embranchements SNCF de l'usine. Tignes, station de sports d'hiver en Savoie, a pris la suite du vieux village noyé par la construction d'un barrage.

Tigre affamé (Au) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire, cette enseigne étant située dans une prétendue rue « du Repaire », domicile attribué à DUPUY, « teinturier » qui aurait découvert le « secret de teindre avec le sang humain » !

Tigre royal (Au) — Fourrures, place Rouaix et 46, rue du Languedoc. Maison fondée en 1780 (HOURCQ-LACOSTE, Henry GAMBOURG, successeur, 1920).

Tilleuls (allée des) — Nom de l'une des allées du cimetière de Terre-Cabade.

Tilleuls (avenue des) — Voie créée vers 1925 et ainsi nommée dès l'origine. Les tilleuls ont été remplacés par des marronniers. L'impasse a été ouverte en 1935.

Tilleuls (clos des) — Résidence, 11, rue Louis-Plana (PROMOBA, 1976).

Tilleuls (place des) — Ancien nom de la place Ferdinand-Fauré.

Tilleuls (restaurant des) — 4, place Esquirol (DELORD, 1933). Succède vers 1930 au café-restaurant SENS. Deviendra le bar Le Paris.

Tilleuls (rue des) — Ancien nom des rues Hilaire-Pader, et Jules-Lemaître.

Tilleuls (villa des) — Chemin d'Assalit (GONDIEU, 1920).

Tilleuls (villa des) — 31, rue du Busca (= avenue Victor-Ségoffin), (CLARENS, 1920).

Tilleuls (villa les) — Chemin (= rue) de Limayrac (EUDE, 1933).

Tilleuls (villa des) — Rue de la Briqueterie (BUFFA, 1935).

Timbal (métairie) — Au bout du chemin de Griffoulet, qui en assurait la communication avec la route de Balma, vers 1880.

Timbal (rue) — Ancien nom de la rue Yves-Préognot.

Timbal (rue Jean) — Voie créée en 1925 dans le lotissement Timbal, au chemin de Griffoulet. Le lotissement Bonsirven, voisin, entrepris dans le même temps, posa quelques problèmes pour le raccordement de la rue et pour la protection contre les eaux fluviales qui en provenaient.

Tinde l'esclop (rue) — Ancien nom de la rue des Sabots.

Tinières (rue des) — Ancien nom de la rue Saint-Pantaléon.

Tino — Voir Rossi.

Tintoret (cheminement Le) — Voie créée en 1970 à Bellefontaine. Jacopo di ROBUSTI, dit il Tintoretto, peintre vénitien (1518-1594).

Tir ou **Champ de Tir** (le) — Puis Vieux Champ de Tir. Chemin de Lacroix-Falgarde.

Tirepel (rue) — Ancien nom de la rue Riguepels.

Tissages d'Alsace — Tissus, 19, rue Bouquières (1950).

Tissages réunis (AUX) — 29, rue de Metz (COURNET père et fils, 1920).

Tisserand (Au) — Toiles, 9, place Esquirol (Eugène TALAZAC, 1905).

Tisserand (rue Eugène) — Eugène TISSERAND, conseiller maître à la Cour des comptes, directeur de l'Agriculture, et Madame, née d'ALMEYDA, 17, rue du Cirque à Paris (1830-1925). N'a-t-on pas voulu honorer plutôt Félix TISSERAND, nommé directeur de l'Observatoire en 1873 ? Félix TISSERAND, originaire de Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or), était un jeune savant déjà éminent qui s'illustra par ses travaux de mécanique céleste. En 1874, chargé d'une mission au Japon pour l'observation du passage de Vénus devant le Soleil (8 décembre), il laissa temporairement la direction de l'Observatoire de Toulouse à GRUEY, astronome de l'Observatoire de Paris, qui devint plus tard directeur de l'Observatoire de Besançon. Rentré à Toulouse après quelques mois d'absence, TISSERAND quittait définitivement l'Observatoire en 1878. Appelé à la Sorbonne comme professeur de mécanique céleste et nommé en même temps membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, il devenait, en 1892, directeur de l'Observatoire de Paris, comme successeur de l'amiral MOUCHEZ. Il meurt prématurément en 1896, âgé de 51 ans, reconnu comme un savant de premier ordre, continuateur de l'illustre LAPLACE.

Tisserandiers (rue des) — Ancien nom de la rue Saint-Sauveur.

Tisserands (rue des) — Ancien nom de la rue Merlane.

Tisserands, Tisseyres, Textorum, Teyseyres... (rue des) — Anciens noms de la rue Bellegarde.

Tisserands de Lin — Voir Teyseyres de Li.

Tissié (chemin) — Ancien chemin rural. Le nom de Teynier serait plus approprié. N'est-ce pas une déformation de ce nom : Teynier > Tinier > Tissié ?

Tissus Boréa — 3, rue Lieutenant-Colonel-Pélissier (1950).

Titien (cheminement Le) — Voie créée en 1970 à Bellefontaine. Tiziano Vecellio (1490-1576), peintre vénitien.

Tivoli — Bal, café, 5, avenue de la Patte-d'Oie (avenue Etienne-Billières), (1896).

Tivoli (rue de) — Ancien chemin intégré au plan Mondran, élargi en 1926 par le lotissement Nayral de Puybusque et lors de la construction des immeubles du Grand-Rond. La rue porte ce nom, au moins depuis 1806, d'un lieu de plaisir nommé Tivoli, qui s'y trouvait. A noter que la plupart des plans de Toulouse du XIX^e siècle intervertissent les noms des rues Tivoli et Valencienne.

Tivollier — L'affaire familiale connue sous ce nom débuta en 1853 au 66 de la rue des Balances (rue Gambetta-place du Capitole) par un café-limonadier, puis restaurant. Vers 1859, une spécialité de la maison connaît un succès considérable qui lui valut une médaille d'or à l'Exposition de 1865, « des terrines de foies de canards aux truffes du Périgord, forme du pays, forme bordelaise et forme de Strasbourg luxe ; des conserves de foies de canards aux truffes pour entrées chaudes et contenues dans des boîtes en fer-blanc pour l'exportation. En vue de perfectionner ce produit culinaire, TIVOLLIER fit, il y a quelques années, le voyage de Strasbourg pour étudier dans cette ville, dont les terrines ont une si grande réputation, les moyens qu'on y emploie afin de les mettre en pratique à Toulouse. Possesseur de ces moyens, M. TIVOLLIER a pris le soin d'indiquer aux divers propriétaires des localités circonvoisines la manière d'élever, d'engraisser et de tuer les oies et les canards afin d'obtenir de beaux et bons produits, promettant un prix plus élevé à ceux qui les mettraient en pratique... » « La quantité de foies préparés dans la maison de M. TIVOLLIER, et qui ont été expédiés pendant la période de 1864 et 1865, ont atteint le chiffre de 10 000. Ils ont tous été achetés dans les environs de Toulouse ou sur tous les points du département au prix moyen de 3 F, et les diverses opérations culinaires jusqu'à leur mise en terrines ou en boîtes a exigé journellement l'emploi de dix à douze employés. » L'Egypte, la Russie et l'Angleterre étaient clientes de la maison. Cette

promotion de l'oise de Toulouse n'était qu'un début. Vers 1870, l'affaire est transférée dans la nouvelle rue d'Alsace-Lorraine (n° 31 et n° 33, immeuble de « l'Idéal »). Emmanuel TIVOLLIER était impressionnant, avec ses grands favoris roux et son air solennel. Hommes de loi, professeurs de la Faculté, fréquentaient assidûment son restaurant. Les TIVOLLIER furent propriétaires du château de Castelnau d'Estretfonds, qu'ils achetèrent en 1909. Leur nom fut réuni à celui du « Grand Hôtel » de la rue de Metz. La Maison TIVOLLIER-BAURIER continua rue d'Alsace.

Toboggans — Voir Autoponts.

Tocqueville (rue et impasse Alexis de) — C'est l'ancien chemin de *las Bruges*, qui changea de nom en juillet 1937, et vers 1950, se « redistribua » entre Tocqueville et son contemporain Chopin ! Alexis de TOCQUEVILLE, né à Paris en 1805, mort à Cannes en 1859, qui fut ministre des Affaires étrangères du 2 juin au 30 octobre 1849, est connu pour ses deux ouvrages : *De la Démocratie en Amérique* et *l'Ancien Régime et la Révolution*.

Tocqueville (impasse) — Ancien nom de l'impasse Frédéric-Chopin.

TOEC (Ecole du) — Construite en 1977, elle devait accueillir les enfants du nouveau quartier (rue René-Crabos, voie du TOEC...) et compenser la disparition de l'école de la Cépière, mais celle-ci resta ouverte. En 1984, l'Ecole du TOEC devint le Centre d'Accueil des classes de ville où les enfants des « zones rurales » viennent pendant une semaine « découvrir la métropole régionale ».

TOEC (voie du) — Nom donné le 29 mai 1972 à la voie principale menant au nouveau stade du TOEC à Lardenne. TOEC = Toulouse Olympique Employé Club.

Toiles des Vosges — Chemiserie, 40, rue de Metz (A. DAMBEZ, 1935).

Toiles du Béarn (Aux) — 1, rue Saint-Rome. Ancienne Maison J.B CASTEX-DASPET (1911 ; S. HENRY, 1933).

Toit du Roulant (lotissement Le) — A la Rose-raie. Projetée en 1955, réalisée en 1958, cette « cité » a été inaugurée en avril 1973, au moment du classement dans le domaine public des voies qui la composent.

Tolérance (rue) — Nom donné en 1794 à la rue de l'Inquisition (= partie de la place du Parlement).

Tolosa — Voir Toulouse.

Tolosa (bar) — 19, rue de Metz (1935).

Tolosa — Cinéma-concert, 13, rue du Languedoc (1920). La publicité indique : « Films très soignés. Ecran glyfograph, unique en France ; Donnant l'impression du relief ; Ne fatiguant pas la vue. Séances tous les soirs, matinées les jeudis, samedis et dimanches. Intermèdes de chant. Matinées littéraires. Concerts classiques. Impresario : A. SEXER, de Paris. »

Tolosa (villa) — 5, rue Notre-Dame des Minimes (= rue Montaigne), (NOUBEL professeur de clarinette).

Tolosane (La) — Résidence, à la « Fac Rangueil » (1984).

Tolosane (rue) — CHALANDE 265 — Le nom de cette rue pose un problème. N'étant ni plus ni mieux « toulousaine » que toute autre rue du centre, elle n'avait aucune raison de prendre ce qualificatif. Il est possible qu'une famille de « Toulouse » ou Na-tholosa, l'ait habitée. On connaît Ramundus de NATHOLOZA, fait notaire en 1287 ; il sera notaire de la Cour du Viguier, encore en 1320, et interviendra en 1318 dans l'affaire entre les augustins et le chapitre de Saint-Etienne ; et le bienheureux Guillaume de NATHOLOSA, religieux augustin qui attend toujours sa canonisation. Mais on ignore s'ils possédaient ou habitaient dans la *carr. Tolosana*, cependant bien voisine du couvent... VERGNES voulut l'appeler rue du Discernement, et le tableau de l'an II inscrivit rue Chauvin-Dragon.

Tolosa-Noubel (cycles) — 79, rue d'Alsace-Lorraine et rue de la Concorde, atelier annexe

18, rue Claire-Paulhac (1912) puis 49 et 49 bis, boulevard de Strasbourg (1929 ; NOUBEL, 1950).

Tolosens, Tolosencs — Voir Toulousains.

Tolstoï (rue Léon) — Ancien petit chemin au pied du coteau de Pech-David, aménagé et nommé en 1937, « percé et aligné » en décembre 1977. Lev NICOLAIEVITCH, écrivain russe, auteur du célèbre *Guerre et Paix*, épopée marquant la lutte du peuple russe contre l'invasisseur français, Napoléon.

Tomba pol (*carr. de*) — Voie non identifiée. 1335.

Tombarelle (rue) — L'une des innombrables formes du nom ancien de la rue Bedelières, d'après CHALANDE.

Tombe-roussy — Lieu-dit, à Pech-David, « à la limite du gardiage », mais qui semble s'appliquer aux chemins d'Arroques et des Canalets, dès 1478.

Tome (rue) — Pour Tonne.

Tomeca — Machines à écrire, 25, rue Paul-Vidal (Ch. BALLAND, 1949).

Tonne (rue de la) — Ancien nom de la rue Delpech.

Tonne (rue de la) — Ancien nom de la rue Saint-Cyr.

Tonne (rue de la) — Ce drôle de nom est, semble-t-il, une déformation d'« anatomie » et devrait s'écrire « tomie », ce qui ne change pas le nombre de jambages. La maison de l'Anatomie était le lieu d'exercice des apprentis chirurgiens barbiers. La rue était fort mal fréquentée. Le 6 avril 1830, une nouvelle rue venant d'être ouverte à la suite de la démolition des remparts, la rue de la « Tonne » pouvait désormais avoir accès direct au boulevard Saint-Aubin et le procès-verbal constate : « La rue de la Tonne, qui deviendra plus fréquentée et passagère, ne sera plus le repaire des filles de mauvaise vie et des soldats qui vont y faire leurs orgies. » En

1875, la situation s'est améliorée : « Il y a quelques années », elle était encore habitée de façon indésirable. Comme « il importe de faire disparaître tout ce qui pourrait perpétuer ce souvenir », on décida de l'appeler : rue Saint-Cyr. BRÉMOND avait cru trouver l'explication du nom : « Cette voie peu passagère était autrefois ombragée par plusieurs treilles qui formaient un berceau ou une tonnelle. »

Tonneau (Au) — Bar, 1, rue Peyrolières (LAGUE, 1949).

Tonnellerie mécanique — Au Pont-des-Demoiselles (1920).

Tonnelles (Aux) — Bar, 122, avenue de Grande-Bretagne (Mme BASSEGUY, 1949).

Tonnelles (café des) — 75, avenue de Paris (DECEILH, 1905).

Tonnelles (résidence Les) — Au Mirail, avenue de Tabar, 1979. Les rues ont reçu des noms de professeurs ou recteurs : Dresch, Gheusi, Graillet et Nougayrol (SETOMIP).

Tonnerre (Isle du) — Nom donné en 1794 à l'île du Ramier.

Tor — Voir Tour.

Tornié ou **Barrassy** (Hôtel) — 3, rue de la Madeleine — CHALANDE 57 — Son double nom vient de Guillaume de TOURNIER, Président au Parlement, qui le possède en 1525, et de Pierre BARRASSY, Capitoul en 1539, qui en devient propriétaire en 1536. Le 3 de la rue de la Madeleine surtout a été connu à une époque plus récente, pour être le Foyer paroissial de la Daurade (bien que sur le territoire de la Dalbade). Il avait une entrée au n° 42 de la rue des Couteliers. Le « Cercle de la Madeleine » et de nombreuses œuvres s'y établirent en 1934. Dans la salle des fêtes se donnèrent maintes séances récréatives où se révélèrent divers artistes, dont le plus populaire fut DOMINIQUE qui, avant d'être « La Catinou », fit la joie des séances et des sorties du « Cercle Notre-Dame ».

Torpille (La) — Bar, 1, place de l'Estrapade (1950).

Torrassa (a la, la borda de la) — Voir Tourasse.

Torrela (la) — Au quartier de Casselardit. Cette « tourelle » servait de « serre-pile » ou silo. CORRAZE indique : « Les moines de la Daurade possédaient une aire pour dépiquer les gerbes de leur dîme à Lardenne ; primitivement, avant 1478, elle se trouvait à un endroit appelé la Torrelle, sur le chemin qui conduisait directement à Saint-Michel-du-Touch, en longeant la Garonne : « *Hanric Roquetta, payrolier Sant-Subra, a aqui meteys unas grandas paredassas de terra ont solia aver una tor apelada la Torrela, en laqual antiquament se solian amassar et metre los deynes de la Daurada et de present la dita tor es inutil.* » A cette date, l'aire à battre les grains se trouvait devant la porte fortifiée de L'Isle-Jourdain, à l'angle formé par les deux chemins de Tournefeuille et de Colomiers. »

Torsin-le-Duc (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Crucifix.

Tortoni (bar) — 23, place du Capitole. Succède vers 1930 au café de l'Hôtel-de-Ville.

Tosca (La) — Confiserie, 6, rue de Rémusat (BONNICEL, 1935 ; H. BONNICEL, 1950).

Touch (chemin du) — Nom donné en 1947 à l'ancien chemin de l'« Armurié ».

Touch (place du) — Nom proposé en 1947 pour la place (= impasse) du Docteur-Laurent.

Touch (rivière du) — Le 6 avril 1850, sous la signature de Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République, était formé un syndicat composé de propriétaires intéressés au curage et à l'endiguement de la rivière Le Touch, et chargé, en fait, de l'entretien de la rivière. Ce syndicat existe et fonctionne toujours. Il est facile de comprendre que le fait de n'avoir comme membres que les 951 riverains qui s'étagent sur 86 km (soit 172 km de berges à entretenir) ne correspondait plus à une réalité moderne. On ne pouvait laisser cette charge aux seuls riverains inondables, surtout lorsque l'on sait que

le total des inondations supporté par eux seuls ne dépassait pas, en 1976, la somme de 37 368 francs. Une solution moderne et mieux adaptée aux impératifs actuels devait être trouvée, ménageant les droits des riverains propriétaires, tout en facilitant leur tâche, devenue insurmontable. En mars 1976, à la suite de l'intervention des délégués du syndicat auprès du Préfet régional, et à la demande de celui-ci, un accord intervenait entre le Comité syndical et le directeur départemental de l'Agriculture, pour qu'un syndicat des communes soit créé, afin de réaliser les travaux à entreprendre. L'aménagement de la partie basse fut exemplaire. Mais en 1982 fut entrepris le surcalibrage du cours supérieur du Touch. Les écologistes s'alarmèrent, en raison de la suppression de toute végétation et du risque de voir les eaux surgir à grande vitesse dans le cours inférieur.

Toufyl — Tissus, 1, rue Baour-Lormian (1950).

Toujan (rue du Docteur-Jean) — Rue tracée et aménagée vers 1930. Elle a toujours porté ce nom. Jean-Raymond TOUJAN est né à Guchan, vallée d'Aure (Hautes-Pyrénées), le 8 juin 1843. Il occupe sa jeunesse à l'étude de la botanique, à la constitution d'un herbier renfermant la flore pyrénéenne. En 1870, il est mobilisé pendant cinq mois à cause de la guerre franco-allemande. Le 9 décembre 1874, il se fixe à Toulouse où il entre comme maître d'études dans une institution libre. Là, il prépare le certificat de grammaire qu'il obtient le 5 août 1875. Il commence l'étude de la médecine en prélevant des économies sur son traitement. A la fin de sa quatrième année d'études, il est reçu Officier de santé et obtient le prix Lasserre avec médaille d'or ; c'était en septembre 1879. Alors, il commence la préparation au baccalauréat qu'il poursuit malgré son mariage et son âge avancé en 1880. Il parfait ses études dans le laboratoire du professeur FILHOL. En 1885, il va faire son stage hospitalier à Montpellier où il soutient sa thèse le 21 janvier 1888, *Sur l'obstruction de la trompe d'Eustache et son traitement*. Il revient à Toulouse, demande la création d'un service « gratuit d'accouchements » au Bureau de Bienfaisance de Toulouse, sans exiger aucun traitement « rémunérateur ». Soucieux de faire progresser ce service, il se dévoue à ses malades avec un

zèle qui lui vaut une lettre de remerciements du Bureau de Bienfaisance en date du 15 juin 1892. En même temps qu'il se consacre à cette œuvre humanitaire, il publie des cas intéressants puisés dans sa clientèle pauvre.

Toul (rue de) — Dès février 1873, la Commission des noms de rues avait dressé une liste de noms des villes héroïques de la récente guerre. Le nom de Toul y figurait. En mai 1878, l'attribution n'est pas encore faite. Entre-temps, les habitants de la rue Déserte multipliaient leurs interventions pour qu'on change son nom. Le 19 novembre 1880, on avait proposé rue Mathelin. Le 23 novembre 1882, nouvelle proposition : rue des Boulevards ! Le 15 mars 1883, JOLY, l'ancien adjoint au Maire, correspondant de l'Institut, originaire de Toul, cherche toujours à placer sa ville. On l'attribue enfin à la rue Déserte ! En août, la Ville reçoit une lettre de remerciements pour ce geste, qu'on ne peut dire très spontané, mais qui rendait hommage à l'héroïque résistance opposée par Toul, aux attaques de l'armée prussienne.

Toulon (rue de) — Nom donné en 1961 à une voie nouvelle dans la série des rues « provençales » attribuées au quartier d'Empalot.

Toulousain (bar) — 60, rue de la République (1949).

Toulousain (bar restaurant) — 23, place Bachelier. Succède vers 1940 au restaurant Espagnol.

Toulousain (garage) — 63, boulevard Carnot (1905 ; deviendra ici l'Excelsior-garage) puis 5, rue Amiral-Galache (BELAIR, 1950).

Toulousain (hôtel) — 23, place Bachelier (1950)

Toulousaine (La) — Alimentation, 3, rue Baour-Lormian (1920).

Toulousaine (La) — Résidence, 42-44, avenue Etienne-Billières (France-Résidence, 1975).

Toulousaines (Les) — Voitures de place. Le siège de l'entreprise était situé, en 1838, à la porte Matabiau.

Toulousains (rue des) — Ancien nom de la rue de la Fonderie.



Vue de Toulouse en ballon captif au-dessus de Saint-Sernin (vers 1840).



Vue de Toulouse en ballon captif au-dessus de la Place Dupuy (vers 1840).

Toulouse (le nom de) — *Tolosa, Tholose, Toulouse*. Plus fort que nos toponymistes modernes, les anciens auteurs avaient « trouvé » ce que signifiait ce nom de « Toulouse ». Dans sa *Dissertation historique sur les origines de Toulouse*, Etienne de GAN, maître en théologie, de l'ordre des Frères Mineurs, avait tenté d'expliquer : « L'étymologie de Tholose : « **Tollens exosa Deo** », ville écartant tout ce qui est désagréable à Dieu ; « **Tollens ociosa** », ville repoussant les choses oiseuses, Toulouse réunit les avantages des régions circonvoisines de l'Occident, comme le T, consonne initiale et le A, voyelle finale, enferment les autres lettres de son nom ; opinion d'Isidore de Séville ; Tholosa, de *Tollo*, ville élevée en gloire ; Tholosa, de *Tholus*, pommeau ou boule terminale à laquelle aboutissent toutes les pièces de charpente d'une toiture ; citation de Prosper Aquitanicus ! quinze vers latins sur le mystère de la Trinité : « *Cum semper in Verbo sit Pater et in Patre Verbum* », le nom de Toulouse étant un mot en trois syllabes : *Tho*, désigne le Père ; *Lo*, le fils, Logos ; *Sa*, le Saint-Esprit, Saphana... »

Dans le domaine des étymologies « de dictionnaire » grec, *Τολοσσαπολις*, *Tolousa Polis* serait la ville Boueuse (AUDIBERT, BARRY,

ROSCHACH...). Pour DESAZARS de MONTGAILLARD : *Toli* = hauteur + *haus* (maison). C'est aussi l'opinion de J. VANNERUS (Le nom de lieu luxembourgeois de *Thoul* ou *Thol*) et ses congénères, en 1928, qui considèrent qu'il s'agit d'une racine celtique. En irlandais, *Tul* signifie montagne, *tulan* : colline. *Tolodurum* a donné, dans la Nièvre, le mont Toulheur.

Ce serait un vocable « figure », en tout cas prélatin, peut-être pré-celtique : « Ville du confluent, Ville de la hauteur, Ville au bord de l'eau. » On a tout essayé...

Si l'on excepte la petite ville de Toulouse-le-Château (Jura, arrondissement de Lons-le-Saunier) et si l'on néglige Toujouse (Gers) et Toulouges (Pyrénées-Orientales), toutes les villes-homonymes sont en Espagne ; ainsi, entre autres :

— Au Guipuzcoa : Tolosa au confluent de l'Oria et de l'Aravez.

— Dans la province de Jaen : Las Navas de Tolosa (Muradal). Lieu célèbre par la victoire sur les Maures en 1212. Et cependant, selon la science officielle, il n'est pas question d'y voir un nom ibère !

Toulouse (rue de) — ... à Paris ! Ce nom a été donné par le Conseil municipal de Paris en juillet

1934. La rue est sur l'emplacement des anciennes fortifications, en direction du Pré-Saint-Gervais « dans le 19^e ».

Toulouse Dentelle — 41, rue de Metz (1920).

Toulouse-Élegant — Nouveautés « pour l'élite » (1920).

Toulouse-Garage — 16, rue Raymond-IV (H. FARENC, 1920).

Toulouse-Lautrec (Lycée Henri) — 64, boulevard Pierre-Curie. Atelier impasse Barthe.

Toulouse-Lautrec (rue) — Voie créée vers 1900 et prolongée en 1925 jusqu'au chemin du Coin-de-la-Moure. De 1900 à 1920, ce fut la petite rue Bataille. On propose, en 1914, d'appeler Toulouse-Lautrec, l'impasse des Ecoles (sur la rue Comby). Le peintre Henri de TOULOUSE-LAUTREC (1864-1901) « appartient » un peu à Toulouse, autrement que par la première partie de son nom (Baudoin, frère de Raymond VI épousant Alix, comtesse de Lautrec...). En juillet 1881, il vint s'y présenter au baccalauréat mais échoua. Il fut reçu en novembre. Sa deuxième affiche est toulousaine. Quand *la Dépêche* se transporta rue Bayard, elle inaugura un nouveau format et... un nouveau feuilleton : *Le Pendu* (l'affaire Calas...). Pour annoncer le feuilleton, on commanda une affiche à TOULOUSE-LAUTREC (le père Calas, un bougeoir à la main, découvrant son fils pendu...). C'était en février 1892. A la fin de 1895, une autre affiche, « La Châtelaine », fut commandée, toujours par *la Dépêche*, au même artiste. C'était pour annoncer un roman de Jules de CASTYNES, *Le Tocsin*. Henri de TOULOUSE-LAUTREC vint certainement travailler directement dans les ateliers de lithographie de CASSAN fils, au Ramier-du-Château.

Toulouse-Motos — 25, rue du Rempart-Saint-Etienne (1933).

Toulouse-Parfums — 4, rue Genty-Magre (1950).

Toulouse-Pêcheur — Articles de pêche, 6, rue de l'Industrie (1933).

Toulouse-Rideaux — 1, rue Baronie (Mlle BUISSON, 1942).

Toulza (chemin) — Ancien nom de la rue Pierre-Cazeneuve.

Toulza (quartier) — Nom que l'on donnait, à la fin du XIX^e siècle, au quartier situé entre les barrières de Launaguet et de Négrenays.



Vue des usines de Tounis.

Tounis — CHALANDE 60 — Parce que CATEL avait supposé que Tounis venait d'Antoine-(An)tonii, en l'occurrence du port Saint-Antoine, tous les historiens ont accepté cette interprétation. L'hypocoristique languedocien d'Antoine, *touni*, *toni*, paraissant la confirmer. Les plus anciens documents sont loin d'appuyer cette étymologie. Ils distinguent nettement :

- le port : *portus sancti Anthonii* ;
- l'île : *insula Thonicii, Thonisii ou de Tonicio*.

Que peut alors signifier ce nom de *Tonicium/Tonis* ? Il existe au Moyen Age tout un vocabulaire pour désigner le droit de « tonlieu », ou les droits de douane de nature voisine. On trouve : *Tonnil, Thonny, Tonny, Thony, Tonis, Touni* et même un parfait *Tounis* à Liège, en 1355 (GODEFROY). La véritable explication pourrait être qu'au port Saint-Antoine se payaient les droits sur les marchandises... Les hommes et les inondations ont fait bien souvent changer l'aspect de ce quartier. L'établissement des Moulins du Château, en 1182, chassa le port, un temps établi à la Roquette : la petite « roche », terrain plus résistant au fleuve, à la pointe sud de l'île. Au milieu d'un grand vacant, servant de port, était l'Oratoire. VERGNES avait proposé



pour l'île de Tounis, le nom d'île des Guerriers. Le tableau de l'an II préféra : l'île Française. La construction d'un quai, commencée en 1677, arrêtée, reprise en 1683 puis en 1751, reprise sur un programme plus considérable en 1850, fut cette fois menée à bien en quelques années. Les rues tracées dans l'île prirent le nom des activités principales : rue des Affachoirs, rue des Teinturiers...

Touny-Lerys (rue) — Nom donné en 1982 à une voie nouvelle. Marcel MARCHANDEAU, plus connu sous son pseudonyme littéraire de Touny-Lerys, est né à Gaillac (Tarn) le 17 février 1881. Il a été inhumé le 3 avril 1976. Il fut un très grand poète « dès ses débuts, mêlés à ceux de Georges GAUDION, de Francis CARCO, de Tristan DEREME, et entraînant l'amitié de Francis JAMMES, d'Henri BATAILLE, de Charles GUERIN, d'Henri de RÉGNIER et, bien sûr, des Toulousains Marc LAFARGUE, J. ROZES de BROUSSE et Armand PRAVIEL... Les titres de ses recueils, *Dans l'Idéal et dans la vie* (1900), *Chansons dolentes et indolentes* (1902), *La Pâque des roses* (1909), *Le Printemps souriant et grave* (1923), *Poèmes de l'été et de l'automne en fleur* (1926), disent assez l'inspiration qui les anime, celle de la vie quotidienne et familière, avec son père (Marc DHANO), sa femme et ses enfants, ses amis écrivains et artistes, sa maison au bord

du Tarn, les saisons, la chasse, les événements joyeux ou tristes, la guerre elle-même. » (MESPLE.)

Tour (rue de la) *car. turris, car. de la Tor* — Ancien nom de la rue Larrey.

Tour (rue de la, et impasse) — Voies créées en 1960, dans la résidence du Grand Verger. Classées dans le domaine public en 1974, elles ont reçu ce nom d'une tour d'immeuble (il ne s'agit pas du peintre Georges DE LA TOUR !). On avait suggéré de l'appeler du nom du propriétaire, Guillaume RICHOU.

Tour — On a qualifié Toulouse de « Ville des tours », *tolosa turrita*. Le grand nombre de clochers a contribué à cette vision. Mais ces « tours » sont des constructions fort diverses. Il faut distinguer dans l'ancienne ville :

- Les tours de l'enceinte ;
 - Les tours accompagnant les hôtels particuliers ; le plus souvent tours d'escaliers ; les plus anciennes chambres fortes et lieux de refuge ;
 - Les bâtiments dont la forme ou les dimensions rappelaient une tour ;
- et hors ville :
- Les garde-piles, serre-piles, greniers ou silos ;
 - Les bâtiments isolés : anciens moulins, pigeonniers, supports de signaux etc.

Voici, dans l'ordre alphabétique, accompagné du numéro de la notice CHALANDE :

a) Les tours de l'enceinte et du Château Narbonnais :

Aigle, 34	Penne du Touril, 6
Anatomie, 407, 410	Porte-neuve, 159
Ferrande, 77	Sacs (des), 73
Fondaison,	Saint-Dominique, 15
Gaillarde, 77	Saint-Jacques
Geyne (la), 77	Saint-Jean
Guilherm Erys, 6	Sénéchaussée, 73, 168
Hauts-Murats, 75, 168	Sire Claude, 77
Horloge, 78	Thanus, 6, 20
Magne, 6	Touril, Touret, 6
Manège, 73	Vezeian, 6, 20
Midi,	

b) Les tours « civiles » :

Assezat, 197	Mansencal, 177
Aurioly (Blaise), 118	Mauran
Belbeze (Vincent de), 194	Molinier, 39
Benezit (Guillaume), 210	Monserat, 317
Bertier, 200	Montmaur, 167
Bernuy, 302	Najac, 208
Bonnefoy, 264	Olmières, 191
Boysson (Jean), 315	Pastoureau (Olivier), 109
Boysson (Huc), 211	Raspaude (dame), 56
Brucelles (Arnaud de), 234	Resseguier, 54
Cabriol, Gabriolle... 286	Reynier, 271
Carreri (Guillaume), 119	Rivière, 26
Clémence-Isaure, 212	Roguiet (Jean), 332
Delcros-Lancefoc, 236	Rolle (Noël), 106
Delfau, 203	Ruppe (Pierre de), 115
Delpech, 238	Sarta, Serta, 328
Dumay, 324	Seguy (Pierre), 253
Fossat (Del), 131	Servientes, 107
Gaysson (Jean de), 293	Tournoer, 146
Gaytepech, 56	Ursulines, 315
Guilhermy, 154	Vinhas, 244
Imbert (Pons), 132	Ysalguier, 192

Tour d'Argent (La) — Enseigne d'hôtellerie. XVII^e siècle.

Tour de la Fondaison — Il s'agit de la fondaison du suif qu'on y avait établie. Elle était située dans la partie du rempart entre les boulevards et l'actuelle place Wilson. Vendue à la Révolution à une dame DORLIAC, la Ville n'ayant pas usé du droit de rétrocession, un sieur GLEIZES tente, en 1811, d'en faire l'acquisition, non pour l'occuper, mais parce qu'il vise les matériaux. Mais c'est DUTEMPS qui l'achète et la fait démolir. Or, il y a encore des jardins dans cette par-

tie de la ville. Alors que les arbres « promettent des résultats », ces jardins sont envahis par la brèche ainsi ouverte, brèche qui favorise aussi les fraudes de l'octroi !

Tour de Najac (place de la) — Ancien nom de la place de la Bourse.

Tour de Najac (rue de la) — Ancien nom de la rue Cujas.

Tour de Vézian (rue de la) — Ancien nom de l'impasse de la Hache.

Tour Folletaria — Voir Férétra.

Tour Mauran, Turris Maurandorum, dels Maurans — A l'angle des rues du Taur et du Périgord, véritable donjon féodal, elle a pu mesurer, à l'origine, une trentaine de mètres de haut, avec des murs épais de 2 m. Elle date probablement du milieu du XII^e siècle quant à sa voûte, mais peut être plus ancienne par ses murs. Le nom de Mauran lui vient de la famille de ce nom. On l'appela aussi « Tour carrée de Périgort » (1562) parce qu'elle faisait partie intégrante du Collège de Périgord. L'Hôtel Mauran était en bordure de la rue du Taur. Il en reste d'importants vestiges.

Tour Palladine (La) — Résidence, 38, boulevard Carnot (SOUBIE-GAYRAL, 1978).

Touraine — Résidence, boulevard Jean-Brunhes (SOPRA, 1975).

Touraine (impasse de la) — Nom donné le 8 décembre 1975 à une voie nouvelle dépendant de la rue de la Touraine, au quartier Papus.

Touraine (rue de la) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Tourasse, Tourrasse, Torrassa (La) — A Pech-David, au-dessus des Canalets. La désignation « la tour de Pech-David » peut concerner une autre tour, plus au sud, vers le Férétra.

Tourasse (La) — *Torrassa*, métairie et quartier à Lardenne. « En 1468, le prieur de la Daurade, Amaury de SENERGUES, donnait à nouveau fief

la métairie de la Tourasse, vendue par Pons GARRIGUES, brodeur de la rue du Bourg, à Géraud CANTIN, laboureur de Lardenne ; elle confrontait avec la métairie de l'Infirmier et de celles de Jean CAMPAGNE, changeur et banquier. En 1478, Etienne VICUIER possédait « *una bela borda, appellada de la Torrassa, ont a una tor a la una part de la borda, an solier et II chamineyras et un petit peyrier o ayrocel al miech et dobre la dita tor ha unq colombier* ». En 1571, Audibert de VALIECH, docteur et avocat à la Cour, est le propriétaire de la métairie de la Tourasse, entourée de 92 arpents de terre. En 1731, le 5 février, Monsieur Jean-Jacques de LAMOTHE reconnaissait, par-devant le prieur de la Daurade, une maison avec sa grande tour et édifices et 93 arpents de terre. » Mais aucun de ces textes, cités par CORRAZE, n'indique ce qu'était à l'origine cette grande tour. La métairie s'appelait aussi : La Constantine.

Tourasse (chemin de la) — Ancien nom du chemin de Borès.

Tourasse (chemin de la) — C'est le chemin vicinal 27. Le nom s'est aussi appliqué aux chemins des Bories et de Martres. Il a été repris pour la voie, entièrement retracée, qui court dans Bellefontaine, et, en 1976, étendu à l'impasse dépendant de cette rue.

Tourasse (impasse de la) — Nom donné le 15 juin 1976 à une voie nouvelle dépendant de la rue de la Tourasse, dans la ZUP du Mirail.

Tourasse (petit chemin de la) — Ancien nom du chemin de Martres.

Tourasse de Lestang (La) — Résidence, au Mirail (Travaux Languedociens).

Tourelle (La) — Vieille tour dans l'enclos des Augustins à Lardenne.

Tourelles (Les) — Maison de retraite, allées des Vitarelles (1960).

Tourelles (Les) — Villa, route de Fronton (F. ROBERT, 1920).

Touril — Centre d'Hébergement Féminin, 8, rue de la Hache, créé en 1974, grâce à l'action de madame BONAL, conseillère municipale. Il est ouvert gratuitement aux femmes en détresse qui ont un ou plusieurs enfants, pour un délai de six mois. Son nom est celui de la Tour, autre nom de la Tour-de-Thanus. L'immeuble s'appelait au XVIII^e siècle La Penne (chai ou grenier) du Touril.

Touril (Tour du) — Voir Thanus.

Touriste (Au) — Articles de voyage, 21, rue Lafayette (B. FOUET, 1905).

Tourmalet (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Tourmaline (La) — Résidence, 38-34, rue Mascard, « sur les Hauts de la Côte-Pavée » (COPRA, 1987).

Tournante de Luppé (rue) — Ancien nom de la rue Jean-Micoud.

Tournefeuille — Depuis 1503, Tournefeuille était une annexe de la paroisse Saint-Nicolas. L'ancienne église était située sur les côtes de Saint-Pierre. L'église actuelle a été bâtie, en 1770, avec les matériaux provenant de la démolition de l'église Saint-Pierre, d'un oratoire sur le chemin de Plaisance et de la chapelle appartenant au marquis de CAULET de GRAMONT, le seigneur de Tournefeuille.

Tournefeuille (chemin de) — Ancien nom de l'avenue de Lardenne.

Tournefeuille (chemin de) — L'ancien chemin vicinal 15 a pris officiellement, en 1947, ce nom... qu'il portait déjà. On avait proposé en 1945 le nom de rue de l'Artois.

Tournefeuille (impasse de) — Ancien nom d'une partie de la rue Marc-Sangnier.

Tournefeuille (2^e impasse de) — Ancien nom de l'impasse Bara.

Tournefeuille (rue de) — Ancien nom de la rue Adolphe-Coll.

Tournefeuille (vieux chemin de) — Ou Tournefeuille prolongée (rue). Ancien nom de la rue Roquemaurel.

Tourneurs (rue des) — CHALANDE 221 — Le nom de « tourneurs » (sur bois) n'est que l'adaptation française du nom de rue des Grasaliers que la rue porta, au moins sur une partie de son parcours. Elle reçut en effet des noms fort divers. En voici le relevé simplifié, mais il faut tenir compte de l'extension possible ou abusive de l'un des noms au-delà de son secteur propre. A noter aussi que la rue Baronie « enchaînait » naturellement avec cette voie, si bien qu'en 1881, on proposa de nommer « Baronie » tout l'itinéraire jusqu'à Rouaix !

- rue des Almussiers (*Almuseriorum*)
- des Grasaliers
- des Perpointiers
- de Misser Galvanh
- de la Fabba
- de la Véronique

(Voir ces divers noms.) VERGNES avait proposé pour la rue des Tourneurs : rue des Frères d'Armes. Le tableau de l'an II enregistra pour la rue des Tourneurs : rue La Constitution ; et pour la rue « Calbain » (Misser Galvanh) : rue du Salut-Public.

Tournié (chemin) — Ancien nom, au XIX^e siècle, de l'impasse Rispet et du chemin des Vieilles-Ecoles.

Tournié (rue) — Créée au début du XX^e siècle sous le nom de rue Traversière Joyeuse, on propose en vain, en 1914, de lui donner le nom de rue Peyre Cardéanal. C'est vers 1930 qu'on lui donne le nom de rue Tournié.

Tournié ou **Barrassy** (Hôtel) — 3, rue de la Madeleine. Voir Tornié.

Tournier — Château et métairie, à Lardenne. Voir Liffard.

Tournier (maison d'Etienne) — 4, rue Espinasse — CHALANDE 179 — Cet immeuble appartient à la célèbre famille TOURNIER jusqu'en 1675. En 1550, le propriétaire est Antoine TOURNIER, Capitoul, puis Etienne TOURNIER, le fougueux ligueur, conspirateur et

preneur d'otages... en l'occurrence deux membre du Parlement ! Ce sont les ancêtres de la famille TOURNIER de VAILLAC.

Tournier (rue Nicolas) — Nom proposé en 1914 pour la rue Gazagne (rue Mazas). Nicolas TOURNIER, l'un des plus grands peintres que Toulouse ait connus, n'a pas actuellement de rue portant son nom. Il est né à Montbéliard, baptisé le 12 juillet 1590, et a dû mourir peu après avoir fait son testament, le 30 décembre 1638.

Bibl. — SALIES (Pierre), Nicolas Tournier peintre en Languedoc. *Architra* n^{os} 11 et 14 (1974) et à paraître.

Tournoer (Tour de) — Hôtel Dahus, 2, rue d'Aussargues et rue Ozenne (voir Dahus). Guillaume de TOURNOER (simple préciosité de graphie pour « TOURNIER »), Président au Parlement, mourut le 14 novembre 1533 avant l'achèvement de la tour. Le percement de la rue Ozenne, modifiant considérablement les lieux, a rendu bien visible cette tour au sommet de laquelle la Société d'Astronomie Populaire installa une lunette, dans les années trente.

Bibl. — CHALANDE (Jules), Tour de Tournoer, (Bull. Soc. Archeol. 1916).

Tourrasse — Voir Tourrasse.

Tours de Seysses (Les) — Résidence, 273-274, route de Seysses (GIESPER Immobilier, 1972).

Toussaint (Institution) — Voir Cordeliers.

Toussaint (rue du Colonel) — Nom donné en 1918. Le colonel d'Artillerie Vicomte TOUSSAINT fut maire de Toulouse de 1874 à 1878 et bienfaiteur de la ville.

Toussaints (cimetière de) — Voir Cimetière de la Daurade.

Tout à neuf — Pressing, 18, rue de la Colombette (1950).

Tout pour le Jazz — 22, rue Alexandre-Fourtanier (AMAT, 1950).

Tout pour l'Enfant — 39, rue du Languedoc (Eug. ROUSSEL, 1933).

Tout pour le Paysan — 11, rue Bayard (1950).

Tout va bien (Au) — Bar, 30, avenue de Lyon (1933).

Traboul (Ph.) — Machines agricoles, 53, rue Bayard (B. MONBAYLET gendre, successeur).

Traille (rue de la) — Autre nom, au XIX^e siècle, de la rue Montouliou-Vélane.

Traitables (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Fermée (= rue des Fleurs). Ce nom figure également dans sa liste de réserve.

Tramway de Lavaur — Il s'agit d'un projet, discuté au Conseil municipal du 9 avril 1902, de tramway de Lavaur par Verfeil. Les habitants de Soupetard — La Juncasse — Périole demandent un changement d'itinéraire afin d'avoir un arrêt facultatif à la Juncasse, et une halte à Périole...

Tramways — Succédant aux omnibus à impériale (1863), les « tramways » Ripert apparurent en 1882. C'étaient des véhicules routiers, hippomobiles, ne circulant pas sur des rails. Le terme était donc impropre et n'aurait dû s'appliquer qu'aux « tramways à chevaux », apparus en 1887, toujours hippomobiles, mais sur rails. En 1891, un premier tramway électrique fonctionne à l'occasion de l'Exposition qui se tient au Ramier du Bazacle. Cette ligne est longue de 565 m ! Elle eut même « son » accident : *la Dépêche* du 14 juin 1891 en fait état : « Dans l'après-midi d'avant-hier, vers 5 heures et demie, le coquet tramway électrique qui fait le service du Bazacle au pont des Amidonniers, a manqué son arrêt en revenant du Parc du Bazacle et, sortant des rails, il est venu tamponner, sans trop de violence, la baraque où l'on distribue les tickets pour ce petit voyage. La baraque a ainsi été reculée de 4 ou 5 m. Personne n'eut de mal. » Le 7 mai 1906, les premiers tramways électriques du véritable réseau sont mis en service. Nous ne pouvons donner ici le détail d'une histoire fort riche, et qui a été magistralement reconstituée par Christian LACOMBE et Patrice MALTERRE (bibl. ci-après). Pendant un demi-siècle, le tramway électrique allait imposer la physionomie et marquer l'activité des

principales artères toulousaines. En 1949, le Conseil municipal approuve un projet de remplacement des tramways par des autobus. Dans la soirée du 7 juillet 1957, l'ultime convoi circule dans Toulouse, sur la ligne 1, et assure le service des spectacles jusqu'à Saint-Michel... Quelques années plus tard, on reparle de tramways. C'est, il est vrai, pour opposer ce moyen de transport au « Métro ». Mais ce dernier triomphera.

Bibl. — LACOMBE (Christian) et MALTERRE (Patrice), Omnibus, Tramways et Autobus de Toulouse (1983).

Tranchées de défense passive — De 1939 à 1945, certaines voies publiques furent marquées d'installations bien spéciales : les « tranchées » de défense passive, abris contre les attaques aériennes. Dès octobre 1939, 27 emplacements avaient été aménagés, dont voici la liste :

Place Saint-Pierre	Quartier général
Place Saint-Georges	Place du Salin
Héraclès	Allées Albert-Thomas
Boulevard Lascrosses	Allées Jules-Guesde
Allées Jean-Jaurès	Place Pradal
Place Matabiau	Allées Frédéric-Mistral
Terrain Maury	Place Armand-Leygue
Square Guilheméry	Place Henry-Russel
Allées Alphonse-Peyrat	Allée Charles-de-Fitte
Place Marius-Pinel	Place du Ravelin
Parc Félix-Lavit	Cours-Dillon
Rue Jean-Criq	Jardin Viguerie
Place Bach	Place de la Croix-de-Pierre
Rue Périssé (derrière le Caousou)	

Tranié (rue du Général) — Nom donné le 9 décembre 1977 à l'une des deux voies nouvellement créées dans le lotissement Roques, au quartier Bonnefoy. La rue est inaugurée le vendredi 10 novembre 1978, en présence des enfants du général TRANIÉ. Auguste-Charles-Paul TRANIÉ est né à Toulouse le 8 avril 1862. Promu général et commandant inter-armes en juin 1918, il contraint à la capitulation une armée bulgare de 80 000 hommes. Gouverneur désigné de Budapest, puis de Fiume, cadre de réserve en 1922, il est mort en septembre 1931 dans sa maison familiale, 30, rue Roquelaine. Libérateur de la Serbie, deux villes de Yougoslavie ont aussi donné son nom à des rues.

Tranquillité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Arcs.

Tranquillité (rue de la) — Ancien nom de la rue Moto-Vidal.

Transversale (rue) — Nom d'une partie de la rue de Metz, de 1867 à 1871.

Trauq-de-Moussû (Le) — « Le Trou-de-Monsieur ». Sur le chemin allant à Saint-Orens, après le carrefour pour aller à Cayras, et de l'autre à la maison des religieux Carmes, avons trouvé un mauvais pas que l'on appelle le *Couchadis de Madame*. Ensuite se trouve un autre pas appelé *Le Trauq-de-Moussû...* (1703).

Travail (allée du) — Nom proposé en 1794 par VERGNES, et porté sur le tableau de l'an II pour l'allée de la Baraquette (= allée des Soupis).

Travail (rue du) — Nom donné en 1794 à la rue du Palais (disparue).

Travailleurs (Aux) — Chemiserie, confection, 23, rue des Filatiers (1950).

Traversière (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue Riquet (vers 1820).

Traversière (rue) — Ou chemin de Traverse de : la Balance, Bayonne, Bayonne prolongée, Belfort, Bergeaud, Bourrassol, Calais, Campaigno, des Chalets, Jean-Cricq, du Dix-Avril, Estieu, des Fontaines, la Gaité, Griffoulet, Joyeuse, Lafage, Launaguët, Luppé, Marengo, la Marine, Mascard, Monplaisir, Orléans, Peyrouset, des Potiers, Georges-Pujol, Rangueil, Saint-Agne, Saint-Aubin, Saint-Bernard, Sainte-Geneviève, Saint-Georges, Saint-joseph, Saint-Ligori, Sainte-lucie, des Saules, des Sept-Deniers, des Turres, Zacharie (voir ces noms).

Traversum ad, ou *apud traversum, condamina de traversio* — Lieu-dit, fréquemment signalé au XII^e siècle (plus ancienne mention : 1155) situé à Pech-David, non loin du lieu-dit *cagalo*. Cela peut signifier une situation collinaire présentant un obstacle à la progression d'un chemin, d'un passage (*trabers* ou *trabès* en langue d'oc).

Travot (rue Général) — Nom proposé le 15 avril, et donné le 16 septembre 1890 à une voie nouvelle. Le général baron Jean-Pierre TRAVOT,

né à Poligny (Jura) en 1767, commanda, en 1814, à Toulouse, la division de réserve. En 1796, il fit prisonnier CHARETTE. Il commanda le département de Vendée en 1799, à Lisbonne en 1808, la X^e division militaire en 1810 et pacifia le Marais vendéen en 1815. Arrêté et condamné à mort pour son passé, en 1816, il fut enfermé au Fort de Ham où il devint fou. Il mourut à Chaillot (Seine) en 1836.

Trefle royale (La) — Enseigne de marchands, rue de la Trinité, demandée le 4 septembre 1668 par François JALABERT et Guillaume SALVEROQUE, marchands en compagnie, « attendu que cette enseigne n'est point occupée par aucun marchand ni autre personne de la présent ville et fauxbourgs »...

Treich (rue) — Nom donné à une voie nouvelle créée vers 1935 au quartier des Argoulets.

Treille — Voir Trilhe.

Treille (résidence La) — 2, rue Saint-Gabriel (1985).

Treille (rue de la) — Ancien nom d'une partie de la rue de Metz, et des rues Piquemil et du Chapeau-Rouge.

Treille catalane (La) — Bar, 19, rue Caffarelli (1950).

Treilles (Les) — Bar, 105, avenue Camille-Pujol (1950).

Treize-Sayes — Voir Trente-Sayos.

Treize-Vents (rue des) — Ancien nom de la rue Merly. Voir Vents (rue des).

Trémère (La) — Résidence, 23, chemin de Nicol (CALS S.A., 1982).

Trempe-Soupos (Trempe-Soupe) — Nom de fantaisie, imaginé par l'auteur d'une épître imprimée en 1822 : *Epître dédicié à Moussu Pot-Echut marchand dé caps dé moutou, dins lac ariero Baoudanayro, prep la plaço Trempe-Soupos*. Imp. BELLEGARRIGUE (Epître dédiée à Monsieur Lèvres-altérées marchand de têtes de mouton...)

Trencal — Il ne s'agit pas du fossé « hors la porte » Montgaillard, comme l'ont cru CHALANDE et ses utilisateurs, mais d'un fossé intérieur, entre la ville et le Château Narbonnais. Il en est de même pour le Trencal de Montoulieu. Guillaume de PUYLAURENS en sa chronique rapporte, en 1215 et 1217, l'établissement de fossés entre le Château Narbonnais et la ville. C'est-à-dire au nord de la muraille antique, et non entre elle et le prétendu « Château Narbonnais ». Si le fossé creusé par Simon de MONTFORT n'est guère décrit (1215), celui creusé en 1217 par les Toulousains est nettement indiqué : *et fossatis incipientes a pinna quae dicitur toreti usque ad pinnam Sancti Jacobi per traversum*. Il faut entendre : fossé creusé de la Tour de Touret. C'est le Touril, à la Tour Saint-Jacques. Un peu plus tard, en 1270, la petite communauté dite Frères des Pies, se trouvant prise entre le Château Narbonnais et le fossé, demanda qu'un pont soit construit au-dessus de ce fossé. Par ce Trencal s'écoulaient les eaux du Sauzat qui, à cette époque, atteignaient le fossé extérieur au-delà de la porte Montoulieu. La place du Salin (où dans le sous-sol ces fossés sont toujours marqués), les rues des Fleurs, Furgole, la Trilhe et Montoulieu, suivent assez bien le trajet de ce Trencal...

Trencal (rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue Ozenne.

Trente-Deuxième (rue de la) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue du Pont-Guilheméry, « en mémoire de cette demi-brigade, composée en général de Toulousains, qui se rendit si glorieuse en Egypte ».

Trente-Sayos — Ancienne rue de Saint-Cyprien. C'est l'actuelle impasse des Dames-de-la-Porte. Elle fut fermée dès 1688 par l'Hôpital de la Grave. Pour VERGNES, elle aurait pu s'appeler rue des Assurés. Puis au XIX^e siècle, ce fut le cul-de-sac du Dépôt de Mendicité.

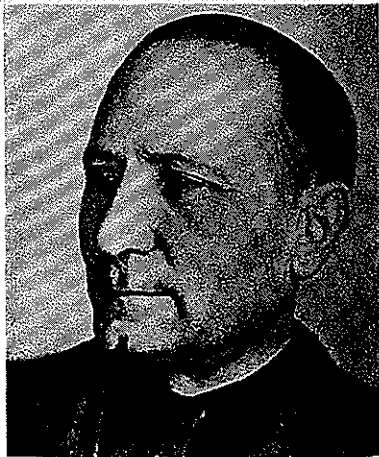
Trente-Six-Ponts (impasse et rue des) — C'est, à l'origine, la rue du Sauzat, *carr. Sauzati*, tout au moins depuis le XVI^e siècle, quand ce ruisseau canalisé fut détourné (à hauteur de l'actuelle rue Léo-Lagrange) et dirigé vers le fossé de la porte du Château Narbonnais. La nécessité

d'accéder aux propriétés riveraines entraîna la construction de ponceaux. Y en eut-il exactement trente-six, comme les Trente-six Chandelles ? C'est peu probable, car de la place du Busca à la rue Joly, une seule propriété, l'enclos de Bénech, occupa les lieux. Sur certains plans, ces ponts ne sont que vingt-six ; mais c'est une simple faute de graveur, sans signification. VERGNES voulut en faire la rue des Sacrificateurs, ce que le tableau de l'an II simplifia en rue des Sacrifices. Le XIX^e siècle tenta de supprimer les ponts. Ce fut d'abord BRÉMOND, qui avait mal lu le mot Sauzat et écrit « en 1600 rue du Fauzat (du Fossé), ce qui nous donna assez à comprendre que son nom actuel lui vient des ponceaux qui étaient sur le fossé. Cette rue, qui est large, longue et populeuse, porterait bien le nom du successeur de Raymond de Saint-Gilles : rue Bertrand-le-Comte. Dans cette rue sont les écoles des sourds-muets des deux sexes et le Pénitencier. Un Anglais, touriste passant à Toulouse, fit acquisition du *Guide Toulousain* à l'aide duquel il visita la ville. Arrivé en Angleterre, afin de se remémorer, il consulta de nouveau ses cicérones mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'en parcourant celui de Toulouse, il y lut que cette ville possédait trente-six ponts : « *God-dam*, s'écria-t-il, je n'ai pas vu cela ! » Et il en prit note pour son prochain voyage. » La présence de l'Institution des sourds-muets suggéra en 1867 de lui donner le nom de rue Chazottes, et en 1902, rue de l'Épée (voir ces noms). Entre-temps, en 1881, on proposa rue Sermet, et plus récemment (1973) une nouvelle demande de changement parvint à la Mairie. Les Trente-Six-Ponts, heureusement, résistèrent... Aujourd'hui qu'il n'y a plus ni ponts ni Sauzat, il est difficile de se représenter les inconvénients que comportait cette situation. Dès 1618, il était enjoint aux riverains de réparer le ruisseau du Sauzat, chacun à son endroit. Au lieu de quoi « le plus grand nombre des habitants... malgré les ordres qu'on leur a donné... de ne pas jeter les balayures et les décombres de leurs maisons dans le fossé, n'ont aucun égard ». Les eaux crouissent et des exhalaisons méphitiques s'en dégagent. Le Sauzat, grossi du Miègesolle, n'était certes pas un torrent pyrénéen, pour pouvoir emporter les ordures. Mais à d'autres moments, c'est l'image contraire qui apparaît : le spectre de l'inondation. Déjà, en 1800, le citoyen

DARQUIER, membre de l'Institut National, écrivait au Préfet : « J'ai une maison dite Bénech, avec une vaste prairie, sur le bord du ruisseau dit des Trente-Six-Ponts ; depuis huit à dix ans on a laissé combler ledit ruisseau vers son embouchure de sorte que les eaux pluviales qui grossissent ce ruisseau ne pouvant s'écouler, ma cave et le logement de mon jardinier sont remplis d'eau tout l'hiver. Ma prairie est devenue un marécage, les eaux qui devraient s'écouler par le ruisseau y refluent ainsi que dans la maison voisine. » Certain jour, le 11 mai 1856, gros-sies par le Canal du Midi en fuite et l'Hers en furie, les eaux envahirent tout le quartier ; l'agent voyer a dû organiser rue des Trente-Six-Ponts un service de bateaux, qui a fonctionné toute la nuit, pour la distribution des objets nécessaires à chaque famille.

Trente-Trois (résidence) — 33-35, rue Bayard et 2, rue de l'Orient (SOUBIE-GAYRAL, 1972).

Trentin (boulevard Silvio) — Chemin de ronde de l'Octroi, appelé chemin de ronde des Mini-

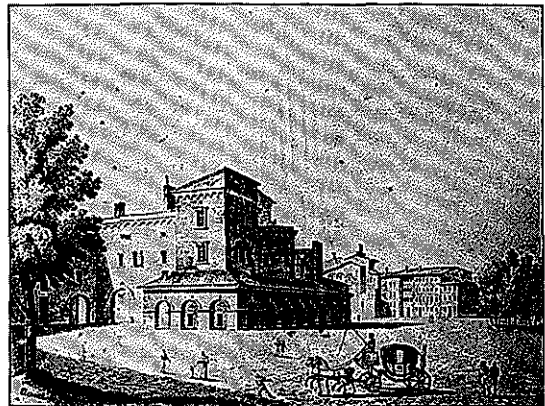


Silvio Trentin

mes vers 1860, on lui donne, en 1939, le nom de boulevard Anatole-France. Le 7 novembre 1945, il devient boulevard Silvio-Trentin. La plaque apposée au n° 46 de la rue du Languedoc, à côté de la Librairie du Languedoc qu'il aurait fondée, nous indique :

DANS CETTE MAISON
A VECU DE 1934 A 1943
SILVIO TRENTIN
EXILÉ VOLONTAIRE INITIATEUR DE
LA LUTTE ANTIFASCISTE ET DU
MOUVEMENT CLANDESTIN
DE LIBÉRATION DE L'EUROPE
CHEF DE LA RÉSISTANCE ITALIENNE EN 1943
PRIS PAR L'ENNEMI ET MORT A TRÉVISE
LE 12 MARS 1944

Trésorerie — CHALANDE 97 — A la suite de l'Edit de Cognac du 7 décembre 1542, seize bureaux de Trésoriers de France furent créés. A Toulouse, la Trésorerie fut établie en 1552 par Henri II. Le bureau de Toulouse, à la fin de l'Ancien Régime, était composé de deux présidents, un chevalier d'honneur, 25 trésoriers, un avocat du Roi, deux greffiers en chef. Le palais de la Trésorerie Générale était vaste ; Louis XI, Charles VIII et Louis XIII y avaient habité. Le Premier Président occupait de droit le grand appartement ; le Receveur général des Domaines était logé dans le même immeuble qui comprenait aussi une chapelle. Le palais de la Trésorerie fut vendu à un sieur DAUMONT comme bien national, sous la Révolution. Les anciens bâtiments accueillirent vers 1806 les religieuses de Notre-Dame et, en 1910, le Temple protestant.



La Trésorerie

Trésorerie (impasse de la) — CHALANDE 96 — Carr. de la *Thesauraria* dès le XIV^e siècle, elle n'a guère changé de nom. CHALANDE cite son nom aux cadastres de 1550 et 1571 : ruelle du Lin.

Trésorerie (rue de la) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue du Vieux-Raisin (= partie de la rue du Languedoc) parce qu'à l'extrémité de cette rue et près la place du Salin était l'Hôtel de la Trésorerie, qui appartenait aux rois de France et qui servait d'habitation aux gouverneurs de Languedoc.

Tresserre (impasse François) — Nom donné vers 1980 à une voie nouvelle. D'origine catalane, le poète François TRESSERRE a fait ses études chez les pères dominicains de Sorèze. En 1881, il venait à Toulouse pour suivre les cours de la faculté de droit. Après avoir cueilli aux fêtes de mai, œillet, souci et violette, l'académie des Jeux floraux l'appelait à prendre place parmi les Mainteneurs. Elu secrétaire des assemblées en 1907, François TRESSERRE a été délégué pour représenter la compagnie au cinquantenaire des *Jochs-Florals* à Barcelone (1907), à l'inauguration de la statue de MISTRAL à Arles (1909), à l'inauguration du monument d'Emile POUVILLON à Montauban (1913). Ayant vite abandonné la procédure pour la littérature, le poète de *Ninon* collabora à l'*Ame latine*, à l'*Art méridional*, à l'*Hérault*, à la *Tramontane*, au *Coq Catalan*, à la *Revue des Pyrénées* et, par-delà les monts, à la *Veü de Catalunya*, à l'*Illustratio catalana*. Pendant de longues années, le *Télégramme* accueillit ses *Chroniquettes* où il commentait avec une indulgente philosophie, les hommes et les événements du jour. François TRESSERRE a publié, chez divers éditeurs, de nombreux livres et plaquettes de vers.

Trey-Dousteau (impasse) — Nom donné le 9 octobre 1980 à une voie nouvelle du lotissement Le Clos des Vignes, à Saint-Simon. L'abbé TREY-DOUSTEAU fut curé de la paroisse de Saint-Simon de 1776 à sa mort, en 1803.

Triangle des Bermudes — Nom plaisant donné par les Services municipaux, lancé par les médias, pour désigner le triangle formé par les rues Jean-Goujon et du Pont-Guilheméry, et le canal, en cours de démolition en janvier 1988. Le rapport avec l'archipel de l'Atlantique, théâtre de mystérieuses disparitions restant lointain... le « triangle des Bermudes » a connu sa première et unique disparition : la sienne.

Trianon (A) — Chaussures, 2 bis, rue d'Alsace-Lorraine (vers 1920). « La chaussure Trianon gante le pied », « Les Nouveautés de chaussures parues la veille à Paris... »

Trianon (bar) — 4, boulevard de Strasbourg (1933).

Trianon ou Trianon-Palace (le) — Cinéma, 6, boulevard de Strasbourg. Succède vers 1930 au cinéma Appollo-Théâtre. Mme LAFABRIE le dirigea pendant cinquante ans.

Trianon (hôtel) — 20, place du Capitole et 2, rue du Taur (ROMIEUX, 1933 ; JULHIA, 1950).

Trianon (rue) — Nom donné le 11 octobre 1957 à une voie nouvelle du lotissement les Ramiers sur la route de Seysses, en même temps que les rues Ariane et Dauphine, noms de voitures automobiles.

Trianon (théâtre de verdure de) — Aux Ponts-Jumeaux (1919).

Tribillac (rue Philippe) — Proposition humoristique faite dans le *Cri de Toulouse* du 8 janvier 1922 :

Rue Philippe Tribillac
Fondateur du parti de la discipline
Bâtonnier des avocats.
Adjoint à l'Instruction publique,
plusieurs fois démissionnaire,
toujours en vain.
1919-1925.

Philippe TRIBILLAC avocat à la Cour d'appel de Toulouse en 1885, bâtonnier, fut, en effet, adjoint au maire Paul FEUGA, chargé de l'Instruction publique en 1919-1922.

Tribunal Civil (rue du) — Ancien nom de la rue du Sénéchal.

Tricod'oc — Bonneterie, 15, rue d'Astorg (1950).

Tricolore (place) — Nom donné en 1794 à la rue des Pénitents-Blancs et des Lages.

Tricolore (rue) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place des Pénitents-Blancs.

Tricotages de l'Ariège — 38, rue des Trente-Six-Ponts (SOLER et PUIG, 1920).

Tricotage toulousain — 32, rue Valade (ETCHEPARE, 1920).

Tricoteuses (Aux) — 3, rue de la Fonderie (Mmes BONGARS-DARDE, 1896).

Tricou (chemin de) — Nom donné vers 1890 à un ancien chemin rural.

Trilhe, Treille — Nom de plusieurs rues. VERGNES voulait appeler celle de Saint-Cyprien (rues Piquemil et du Chapeau-Rouge) rue des Désirables. Les déplacements du « Logis de la Trilhe » justifient sans doute ces noms. BRÉMOND explique : « Trille, mot patois qui signifie treille. A cette voie nous avons assigné, dans notre choix, le nom de rue Daffis, qui fut avocat-général au Parlement de cette ville : homme d'un profond savoir, il fut le compagnon d'infortune du président DURANTY. » Mais il faut être très prudent, parce que *trillia*, *trelea* en latin, signifie grille, barreaux, traverses de bois ou de fer : un portail fermait certaines rues... Alors, la treille, la traïlle, ou la grille ?

Trilhe (logis à l'enseigne de la) — C'est l'une des plus anciennes enseignes connues. Elle existe dès 1335 : *Hospicium maius de Trilha*.

Trilhe (place et rue de la) — Ancien nom de la place et de la rue de la Trinité.

Trilhe-Montouliou (rue de la) — Ancien nom de la rue de la Trilhe.

Trille — Voir Trilhe.

Trinitaires — CHALANDE 133 — Etablis au pied du Château Narbonnais devant la Barbacane, les religieux de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité virent leur couvent détruit en 1359 et durent s'établir en ville. Ils acquièrent, le 23 janvier 1362, l'église de Saint-Victor, rue de la Treilhe de Roaix. L'incendie de 1463 détruisit entièrement leur nouvelle fondation et tous leurs titres : « Et laquelle esglise quelque temps après fut rebastie comme elle est à présent et feut augmentée de plus de la moitié... L'augmantation

quy est l'entrée d'a présent ou il y a un grand portal et tout le presbitère quy contient le Me autel et les chapelles de la Trinité et Nostre-Dame-de-Pitié avec la petite sacristie que les confrères marchands tiennent avec chapelle du Sr BOULHOT quy est dernier celle de la Trinité et pour faire ladite augmentation on y ajouta plusieurs places des maisons... qui avaient esté aussy brullées et a lors ladite église quy s'apeloit de Saint-Victor fut consacrée le 27 avril 1511 par Monsr. Eustache evesque de Xaintes a l'honneur de la Très Sainte Trinité... » Ainsi s'exprime, en 1692, le frère Grégoire REYNES recherchant les titres du couvent, et constatant leur perte lors de l'incendie. Il ajoute que cette perte « les réduisit en une grande pauvreté. En effet, n'ayant de quoy pour faire rebastir leur couvent ils se contentarent de faire un espèce de cloître des debris de leurs baptissans (sic) brullés et la dessus firent de petites chambres pour se loger comme paroît encore aujourd'hui au dessus dudit cloître. Leur pauvreté feut sy grande qu'ils feurent obligés de mandier pour vivre parce que la plus grande partie de leurs débiteurs refusoient de payer les rentes qu'ils leur faisoient sachant la perte qu'ils avoient faite de leurs titres... » Le 28 mai 1534, par autorité du Sénéchal, leurs titres perdus étaient tant bien que mal reconstitués. Les bienfaiteurs n'avaient pas attendu si longtemps, ainsi Jean de MICHAELIS prêtre qui, le 19 mars 1507, avait fondé une chapelle dans l'église du côté de la rue, images, mobilier et linges sacrés, à l'honneur des saints Africain et Jean-Baptiste. A la Révolution, il y avait dix religieux. Joseph BOSC, en l'an II, monte l'« atelier national des serruriers, forgerons et cloutiers » dans le ci-devant couvent de la Trinité, qu'un arrêté du Représentant du Peuple PAGANEL, du 27 nivôse, lui avait concédé. Cet atelier connut une activité considérable. La guerre contre l'Espagne exigeait des fournitures nombreuses dans les plus courts délais. BOSC réalisa le tour de force de fournir toutes les armes et tous les outils commandés, et d'assurer la victoire des armées...

Trinité (bar de la) — 8, place de la Trinité (1950).

Trinité (église, paroisse de la) — 290, route de Seysses. Le 5 novembre 1950, le Cardinal

SALIÈGE posa la première pierre d'une église « pauvre » et moderne, qu'on appela la Trinité, parce que sa paroisse devait se composer de trois quartiers : Bordelongue, Papus et Sainte-Cécile. Son modernisme se présentait, en fait, comme l'antiparoiisse classique, celle de la « vieille » église de Lafourguette... Les « bâtisseurs » furent : l'architecte FORT, le céramiste PAGES et le peintre VERNETTE. Cette église, élaborée en vingt mois, fut à peu près entièrement réalisée par des bénévoles (90 % d'économies sur le coût normal).

Trinité (place de la) — CHALANDE 129 — Créée par la démolition d'un petit moulin triangulaire (le premier moulin de Saint-Barthélemy) composé de quatre maisons, en 1820, démolition qui fit disparaître la petite rue des Sémaliers.

Trinité (rue de la) — CHALANDE 129 — C'est l'une des rues de la Trilhe (XIV^e siècle) ou de la Treille de Roaix, ceci pour la distinguer des autres Treilles ou Trilhes. Les métiers du fer devaient y être bien représentés, qui avaient leur confrérie à l'église Saint-Victor des Trinitaires. D'eux, la rue prit le nom de rue des *Sarralhies* (serruriers) ou des *Ferratiers* (feronniers) *carr. Ferrateriorum*. On rencontre aussi rue des *Flas-sadiers* (fabricants de couvertures) ou rue Saint-Victor. VERGNES voulut lui donner le nom de rue des Conquérants. Le tableau de l'an II porta : rue du Contrat Social. Mais depuis le XV^e siècle se rencontrait aussi le nom de Sainte-Trinité, ou simplement de la Trinité, qui lui est resté.

Trinqué (restaurant) — 37, rue Valade (1933).



Place et Fontaine de la Trinité.



Rue de la Trinité.

Triomphans (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Dauphine.

Triomphe (faubourg et porte du) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour le faubourg et la porte Saint-Etienne.

Triomphe (place du) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place Dauphine (= place Dupuy).

Triomphe (place, porte et rue) — Nom donné en 1794 à la place, à la porte, et à la Grand-rue Saint-Michel.

Triperie moderne — 9, rue du Taur (FOS, 1920).

Tripié (*yeis del*) — A Montaudran (1478).

Tripières, Triperie ou **Tripières vieilles** (rue) — A Saint-Cyprien (XVII^e siècle).

Tripières (rue) — CHALANDE 321 — C'est l'ancienne *carr. Anheleriorum* ou des Agneliers. Confondue avec la ruelle voisine, c'est parfois, à tort, la rue Budelières. Sous la Révolution, pour VERGNES, c'est la rue des Vigoureux, et pour le tableau de l'an II, rue Cordialité.

Tripières vieilles (rue) — A Saint-Cyprien. Ancien nom de la rue Viguerie.

Tripiers (rue des) — Ancien nom des rues Viguerie et du Crucifix.

Tripoli (rue de) — Nom proposé en 1914 pour la rue Traversière Jean Criq (= rue Moquin-Tandon).

Tri postal — Longtemps lié aux chemins de fer et aux wagons-poste, le Tri postal fut établi, pour tous les objets, à la gare Matabiau, 18, boulevard de la Gare (= boulevard Pierre-Sémard). En 1978, un nouveau bâtiment fut affecté au tri de Toulouse-ville, rue Négrenays. En 1982, le centre de tri de Lalande (220, avenue des Etats-Unis) s'occupe aussi des paquets. Un autre centre de tri, Toulouse-Lardenne, chemin de Bordeblanche, a été créé en 1983.

Troènes (lotissement Les) — Lotissement sur la rue Jean-Gayral, comportant 26 pavillons et deux voies nouvelles (impasses des Dalhias et des Pétunias) (SHLM des Chalets, 1980).

Troènes (rue des) — C'est l'ancien chemin vicinal 46, dit chemin des Sept-Deniers, tronçon du long chemin qui, de la porte du Bazacle, conduisait à Fenouillet sans jamais s'éloigner beaucoup de la Garonne. Vers 1930, on lui donne le nom de rue des Troènes. Son parcours sera modifié, notamment en 1981 dans sa partie Nord.

Troènes (villa Les) — Allée Saint-Agne (= avenue Jules-Julien), (BOUYSSOU, 1935).

Troènes prolongée (rue des) — Ancien nom de la rue Victor-Duruy.

Trois Anges (logis des) — Enseigne, aux XVII^e et XVIII^e siècles, au faubourg Saint-Michel (Pierre BOISSET, 1708).

Trois-Bancs, Trois-Banquets (rue des) — CHALANDE 360 — C'est l'ancienne rue de *Na-Siurana*, dès le XV^e siècle rue des Banquets, qui deviendra Trois-Banquets. Les formes rue des Sanguets et rue Severanus, citées par CHALANDE d'après des plans ou documents, ne sont que des cacographies, l'une pour « Banquets », l'autre pour Sieurane. Sous la Révolution, VERGNES propose rue de la Prospérité, et le tableau de l'an II rue Bel-Age et non Bel-Ange comme l'écrivit BRÉMOND. Depuis le XVIII^e siècle, et encore au début du XIX^e, c'était la rue du Trou,

ou coin du Trou. BRÉMOND proposa : « Ce nom doit faire place à celui d'un illustre qui avait son hôtel à l'angle de cette rue et de la place Saint-Etienne, où sont actuellement les numéros 6, 7 et 8. Nous sommes persuadés que l'on n'hésitera pas à l'appeler rue Catel, nom du célèbre historien et conseiller au parlement de cette ville. » Mais les Trois-Banquets résistèrent, même en 1881 quand la même proposition fut renouvelée.

Trois-Canards (bar des) — 16, rue Castellane (1950).

Trois-Canelles — Célèbre fontaine qui se déversait, par trois becs, dans les fossés de Saint-Cyprien. Elle servait aux Toulousains à désigner les Gascons, qui pour eux étaient les gens d'outre *las très canèlos*. Elle a longtemps fourni l'eau au quartier, alimentant aussi un lavoir. Devant la fontaine, une place en prit naturellement le nom.

Trois-Canelles (lavoir des) — Rue des Fontaines (1860).

Trois-Canelles (rue des) — Voie formée au XVIII^e siècle. Elle ne correspond pas au réseau ancien et tient son nom de la fontaine voisine. En l'an II, ce fut la rue Efficace.

Trois-Chemins (les) — Sur la route de Blagnac, à l'embranchement des chemins Garric et de la Garonne.

Trois-Cheminées (rue des) — Ancien nom de la rue des Cheminées.

Trois-Cigales (hôtel des) — Près la place de la Visitation (Chez FONTETES, 1807).

Trois-Cocus (chemin coupé des) — Ancien nom des impasses Barthe et Vitry.

Trois-Cocus (grand chemin des) — Ancien nom de la rue Ernest-Renan.

Trois-Cocus (quartier des) — C'est un nom bien singulier, qui a excité la verve de maints journalistes, touristes ou... simples Toulousains ! C'est au curé de Croix-Daurade, l'abbé LAFFORGUE, que nous devons la meilleure ouverture de ce

curieux dossier : « Il y a quelques années, quand on arrivait à ce quartier par le chemin vicinal n° 5 de Périole à Lalande, avant de tourner à droite vers la maison FORT, on apercevait du côté occidental, au sommet du pignon d'une vieille maison que surmonte une petite croix en pierre du XV^e siècle, une pierre carrée encastrée dans la muraille. Sur cette pierre se trouvait dessinée, par une gravure assez profonde, la silhouette de trois oiseaux qui semblaient regarder les passants. Ces oiseaux représentaient-ils trois coucous, en patois *coucuts*, et cela aura-t-il fait donner son nom à ce quartier, ou bien le nom est-il antérieur à la gravure des trois oiseaux et les avait-on ainsi représentés par allusion à cette dénomination ? Les deux hypothèses peuvent se soutenir, mais la première semble plus naturelle. Quoi qu'il en soit, c'est le nom de *Trois-Coucuis* dont on a fait en français *Trois-Cocus* au lieu de *Trois-Coucous* que l'on retrouve assez anciennement dans divers actes. Ainsi, dans le titre d'un bail à locaterie perpétuelle d'un champ dépendant de la métairie de Négrenays, appartenant aux religieuses de Saint-Pantaléon, on dit que ce champ est situé au quartier « des Trois Coucuts ». Cet acte porte la date du 18 février 1740. Trois ans auparavant, le même champ était signalé dans un autre acte du même fonds comme sis au quartier « des Trois Ecus ». Un bail à locaterie était également consenti le 10 mars 1927 par lesdites religieuses, en faveur de Jean et Raymond BUSSELIÈRES, père et fils, et avait pour objet « une pièce de terre sise *au terroir des 3 Ecus* ». Ces variantes permettraient-elles de penser que le nom était alors à sa période de formation ? On raconte qu'il y a cinquante ans environ, un cabaret de ce quartier avait pris pour enseigne *trois coucous* parce que trois de ces oiseaux étaient venus se reposer à la fois sur la toiture de la maison et qu'une telle enseigne fit donner le nom au quartier. Il n'est pas possible d'accepter une telle explication, au moins à cette date, car le nom de « Trois-coucuts » est beaucoup plus ancien. Ce fut plutôt à cause de ce nom que le cabaretier prit sans doute cette enseigne. La légende des trois coucous se reposant ensemble sur la toiture fut ensuite le résultat de l'imagination populaire ». Faut-il faire un rapprochement avec les Trois-Pigeons, enseigne d'auberge classique ? C'est tout ce qu'il est possible de dire, sauf nouvelles

découvertes d'archives. Par contre, dans le domaine de l'ironie que ce nom suscite, les anecdotes sont innombrables. Pas question, cependant, de le supprimer ou même de le modifier. Les Toulousains « y tiennent ». En 1922, le docteur Tholosanus écrivait dans le *Cri de Toulouse* : « La Commission a eu une malheureuse idée et quand une idée est malheureuse elle a toujours toutes les chances d'aboutir de préférence aux autres ; elle a modifié le nom du quartier et de la rue des Trois-Cocus ; le nombre de trois a été supprimé et on les appellera désormais : quartier et rue des Cocus. Cependant, les archéologues ont toujours protesté contre les altérations des anciens noms et il y avait des archéologues dans la Commission. En somme, pourquoi supprimer ce chiffre trois ; c'était une précision qui avait sa valeur, ou qui devait l'avoir à l'origine et sa suppression semble vouloir indiquer que le nombre a beaucoup augmenté, ce qui est assurément désobligeant pour les habitants de cette rue. » Leraleur, dans *la Dépêche* (23 janvier 1963) constate qu'« il vaut mieux être cocu qu'aveugle ». C'est sans doute ce que pensait aussi le Maire Albert BEDOUCÉ : « Il advint qu'un jour, quelques habitants du coin, agacés à la longue, s'en furent trouver BEDOUCÉ, alors maire de Toulouse (vers 1907) pour le prier de décider le Conseil municipal à changer le nom de leur quartier. « Voyons, répondit BEDOUCÉ en souriant, cela n'est pas sérieux ! D'abord, nul ne connaît les cocus en question. Ensuite, c'est pour vous une vraie chance que d'habiter un quartier comptant aussi peu de maris trompés. Ceci est tout à l'honneur de la vertu de vos épouses, et quel autre quartier de Toulouse oserait se vanter de n'en avoir que trois ? Allez, allez, conclut BEDOUCÉ, gardez vos trois cocus et essayez bonnement de n'en pas augmenter le nombre ! » Les Trois-Cocus eurent un jour les honneurs du très officiel bulletin municipal qui, en octobre 1936, relate : « Il n'en fallut pas plus d'une projection lumineuse, un soir d'élection, sur l'écran de l'Hôtel de Ville, pour mettre en joie plusieurs milliers de badauds qui stationnaient place du Capitole dans l'attente des résultats d'un scrutin laborieux. On sait que la mairie donne ces résultats par bureau de vote et que chaque bureau porte le nom du quartier ou de la rue où il est installé. Il y avait dans l'élection dont il s'agit trois candidats connus qui se dis-

putaient âprement la victoire. Les résultats se succédaient au balcon du Capitole avec une monotonie que rompaient seulement, par intervalles, les rumeurs ou les applaudissements de la foule : les Sept-Deniers, X..., 530 voix ; Y..., 320 voix ; Z..., 150 voix. Patte-d'Oie : X..., Y..., Z... ; Fontaines, X..., Y..., Z... ; mais tout d'un coup un fou rire éclata qui détendit les nerfs des partisans les plus excités. La projection annonçait : LES TROIS-COCUS

X..., socialiste, 50 voix ;

Y..., radical, 35 voix ;

Z..., réactionnaire, 23 voix.

Depuis ce soir-là, le bureau de vote des Trois-Cocus s'appelle Ernest-Renan. » On pourrait multiplier ces anecdotes, évoquer ce prélat, nouveau venu à Toulouse, invité par le conseil paroissial du quartier, qui trouva déplacée l'appellation chapelle des Trois-Cocus ; ou, selon Louis CRULOWSKI (*la Dépêche* du 6 novembre 1932), « cette bonne religieuse qui ne parlait jamais que du quartier des *Trois Cœurs*. En 1794, on avait tenté d'appeler le quartier « Primaire ». Les habitants s'appellent des Cocudiens, et l'équipe sportive locale, l'Etoile Cocudienne. La « baloche » se tenait le deuxième dimanche d'août sur la place des Ecoles.

Trois-Codindes — Enseigne, rue de la Treille (1685).

Trois-Colonnes — Enseigne mentionnée en 1781 (Mme VAISSIERE, rue du Cheval-Blanc).

Trois-Fleurs (logis à l'enseigne des) — « Vis-à-vis le coin des Jacobins (1679), rue Malcouinat (1745)... »

Trois-Fours (rue des) — Voie tracée vers 1860. Vers 1870, elle porte le nom de rue des Trois-Fours à plâtre, ainsi que l'a expliqué Gaston ASTRE (*l'Auta*, novembre 1968). « Les fours du Pont-des-Demoiselles : venons-en aux installations pour traiter les matières que la voie d'eau leur apportait. C'est à une centaine de mètres en amont du pont, sur la rive droite, qu'avaient été bâtis un four à plâtre et deux fours à chaux. La rue qui, de la route de Revel (actuellement avenue Saint-Exupéry) y conduisait en reçut le nom de rue des Trois-Fours, qu'elle possède encore. A la fin de leur activité, vers 1890-1895,

celui à plâtre appartenait à M. FERRET, ceux à chaux à la famille JOUVENET (ou JOUVENOT), raison sociale JOUVENET fils, ce qui laisse penser à une vieille exploitation familiale. Aux environs de 1900, toute fabrication avait cessé. Murs de clôture et bâtiments de service ou d'entrepôt laissèrent des témoins que j'ai longuement examinés, à l'angle nord de la rue des Trois-Fours et du boulevard de la Méditerranée (au long du canal). Construits avec des restes de maintes roches, inhabituelles dans la construction toulousaine et qui provenaient, par barques, de la région de Castelnaudary. On aurait dit un échantillonnage lithologique à l'usage des géologues : moellons et blocs de toutes formes, parmi lesquels les calcaires blancs ludiens du Mas-Saintes-Puelles évidemment, mais aussi des grès fins gris du Lutétien supérieur d'Issel, des poudingues à graviers et galets siliceux du même gîte, des grès jaunes grossiers du terrain à nummulites du versant sud de la Montagne Noire, un peu de pierre de Carcassonne, que sais-je encore ? Et même (avec différences de point d'embarquement) des mollasses gréseuses de l'Oligocène lauragais. Plus en aval sur la rive droite, peu au-delà du pont actuel du chemin de fer (en face du débouché de la rue de Fleurance) c'est-à-dire déjà dans les dépendances du Port Saint-Sauveur, un autre four à chaux utilisait les mêmes calcaires : il appartenait aussi à l'entreprise JOUVENET. On connaissait un fabricant de plâtre, DELGAY fils aîné (donc exploitation familiale déjà ancienne) au n° 39 de l'allée des Soupirs... Ainsi, sur ce quartier, alors à peine dégagé de la campagne toulousaine, peut se brosser l'aperçu d'une industrie artisanale qui date une époque et qui était née de l'apport de roches par les barques marchandes du Canal de Languedoc. En témoignage du labeur de jadis, ne convenait-il pas de fixer ces souvenirs, au moment où ses ultimes témoins le long du canal disparaissent ? Les restes des murs des Trois-Fours ont été démolis vers 1960 pour céder la place à d'agréables résidences. Du passé, il ne subsiste plus là, à l'angle sud, que l'ancienne caserne de chasseurs à pied, devenue dépôt militaire vers la fin du XIX^e siècle, désaffectée depuis longtemps, bien délabrée. »

Trois-François (Aux) — Marque d'un chapelier, à la « Belle Époque », 39, boulevard de

Strasbourg. C'est le « Trois-François Lustrat » chanté par l'Anric del Busca dans sa *Balocho dé Sant-Roch*. Peu de gens aujourd'hui savent que par ce terme on désignait, à cette époque, un chapeau dont le nom était tiré de cette enseigne alors très connue à Toulouse et dans toute la région. Les propriétaires de ce magasin avaient imaginé, en se servant de leur enseigne comme réclame et par un naïf jeu de mots et de consonnance, de créer une série de chapeaux de feutre à 3,60 F... « Aux Trois-François » on vend à trois francs soixante... Ce n'était pas méchant et, ma foi, ça valait certains « slogans » d'aujourd'hui. Et, comme à cette époque les prix étaient d'une extraordinaire stabilité, on porta pendant des années de ces fameux « trois-françois ». La forme changeait plus souvent que le prix.

Trois-Frères (résidence des) — Au quartier Lafilaire, impasse Comte-Bégouen (Société Loge-France, 1971).

Trois-Frères-Fuga (Aux) — Vêtements, 8, rue Saint-Rome (1860) et chaussures, 13, rue Saint-Rome (1878).

Trois-Gares (bar café des) — 57, boulevard de la Gare (1933) puis 71, boulevard Pierre-Sémard (1950).

Trois-Journées (rue des) — Tracée vers 1830, elle porterait ce nom en commémoration des trois journées de juillet 1830 qui provoquèrent l'abdication de Charles X. BRÉMOND écrit, en 1854 : « Cette rue est nouvelle ; il vaudrait mieux l'appeler rue Pérignon, maréchal de France... »

Trois-Mulets (hôtel des) — Au Pré-Montardy (Chez VAISSIERES, 1781, 1807). L'enseigne des Trois Mulets est fréquente dans d'autres villes. A Toulouse, elle existe depuis le XIV^e siècle.

Trois-Mulets (rue, ou ruelle des) — Ancien nom de la rue du Conservatoire.

Trois-Mulets (rue des) — Son prolongement est aujourd'hui la rue du Conservatoire (voir ce nom et le schéma). VERGNES avait proposé le nom de rue des Circonspects. Ce fut la rue Laborieuse au tableau de l'an II. BRÉMOND déclare, en

1854 : « Nous avons pour cette voie le nom d'un artiste statuaire distingué qui nous a laissé plusieurs de ses œuvres, entre autres une partie de l'ornementation du chœur de l'église Saint-Etienne : rue Guépin. »

Trois-Pigeons (logis des) — Mentionnée dès le XVI^e siècle (Bernard de BALATZ, 1571) et au XVIII^e siècle, l'enseigne a été continuée au XIX^e siècle (POULOBET, 1845).

Trois-Pigeons (rue des) — Nom donné à une voie créée vers 1890. « C'est peut-être une édulcoration du nom du quartier voisin (Trois-Cocus) » (COPPOLANI).

Trois-Piliers (bar des) — 26, rue des Trois-Piliers (1949).

Trois-Piliers (place des) — Disparue de la nomenclature officielle en 1934, c'était un simple carrefour des trois rues Saint-Charles, Gatienn-Arnoult et des Trois-Piliers.

Trois-Piliers (rue des) — Cette très ancienne rue tenait son nom du puits bâti à trois piliers, le *puteus pilleriorum* du XV^e siècle, ou puits des Trois Piliers (XVIII^e siècle). Il est quelquefois précisé : *carr. des Pelhies Arnaldi Bernardi*, ou rue des Piliers près la rue Arnaud-Bernard. Seules variantes, la Révolution, qui la nomme rue Sûreté, et BRÉMOND en 1854 qui propose : « Nous préférons la désigner sous la dénomination de rue d'Armagnac. Ce nom figure honorablement dans l'histoire de notre pays »; et en 1881, lorsqu'on propose de l'unir à la rue Pouzonville, ainsi que la rue Saint-Charles.

Trois-Renards (logis à l'enseigne des) — Voir rue ci-après.

Trois-Renards (rue des) — C'est à l'origine la rue des Banquets, les petits bancs du marché près de Saint-Sernin, *carr. de Banquetis*, *Banquetz*, *carr. Banquos Sancti Saturnini*. Au XVII^e siècle, elle prend le nom de l'enseigne des Trois-Renards. BRÉMOND regrettait : « Nous n'avons pu découvrir ni l'origine ni l'étymologie de ce nom... Un fait historique nous autorise à demander que cette voie soit à l'avenir appelée rue Raymond VI. Ce comte y mourut d'une attaque

d'apoplexie dans un jardin qui se trouvait sur l'emplacement de celui de la caserne Saint-Raymond, où il allait souvent manger des figues. Dans cette rue était l'entrée du collège Saint-Raymond. »

Trois-Rois (logis des) — Enseigne privilégiée, place Saint-Etienne (1447), rue Peyras (1478), rue Sainte-Ursule (1540), au faubourg Saint-Michel (1770). Il s'agit d'une enseigne fréquente en diverses villes, évoquant les rois mages.

Trois-Rois (rue des) ou des Rois — Ancien nom de la rue Peyras, au XV^e siècle.

Trois-Rois-Vieux (rue des) — Ancien nom de la rue Sainte-Ursule aux XVI^e-XVII^e siècles. Pour DUMÈGE, l'épithète de « Vieux » se justifiait parce que les rois peints sur l'enseigne avaient des barbes blanches. En réalité, cela signifie que l'hôtellerie, au XVII^e siècle, avait changé d'adresse et quitté cette rue.

Trottoirs — Le trottoir, le *trepadou*, constitue un fait « révolutionnaire » dans l'histoire des aménagements urbains. La venelle médiévale était généralement formée de deux pentes pavées ou dallées, se rejoignant au milieu dans un ruisseau facilitant l'écoulement des eaux pluviales. De cette situation est restée l'expression « tenir le haut du pavé » ou encore prendre, céder ou disputer... le haut du pavé, celui qui est du côté des murailles, le mieux à l'abri des eaux... et de la fange ! Il y avait, çà et là, des « chemins élevés » pour la commodité des « gens qui vont à pied ». L'aménagement des « hauts de pavé » résulte de la nécessité de créer deux rigoles pour assurer l'écoulement des eaux ménagères et, en principe, de protéger les piétons contre les voitures. Le 17 octobre 1837, à propos de l'allée Lafayette, ces principes ont été nettement posés : il fallait établir des trottoirs le long des maisons, « indépendamment de leur élégance, les trottoirs auront l'avantage de préserver les piétons de l'atteinte des chevaux et des voitures ». Ce ne fut pas toujours et partout aussi « élégant ». En 1925 encore, François GAUZY déplore : « La rue du Taur va, à peu près droite, de l'Accordéon à Saint-Sernin. Les trottoirs jouent de rien. Ils sont d'asphalte, mais vers le bout, près

de Saint-Sernin, ils se composent de petits cailloux, non taillés, pointus, vierges comme la nature les a faits et, parmi eux, coule l'eau savonneuse des évier. » C'est qu'il y a loin des très théoriques décisions de l'arrêté de police du 17 février 1842, à la réalité. L'article 30 et les suivants stipulaient : « Les trottoirs jusqu'à 45 centimètres de largeur devront être entièrement en pierre de taille ; au-dessus de cette largeur, ils pourront être construits, soit en asphalte, soit en brique de champ, tout rehaussement de pavé ou carrelage en brique étant formellement interdit. La longueur des trottoirs, ainsi que leur hauteur, seront fixées par l'arrêté d'autorisation. Dans tous les cas, le trottoir sera maintenu à l'extérieur par une bordure en pierre ayant 18 centimètres de largeur et descendant de 28 centimètres au moins au-dessous du pavé de la gondole. Cette bordure sera établie sur une fondation en maçonnerie de cailloux, de moellons ou de briques, et mortier de chaux et sable. Les conduits pour les eaux ménagères ou pluviales ne pourront être établis que sous les trottoirs, soit en fonte, soit en tôle, soit en poterie. Aucune rigole ou canelle découverte ne pourra être pratiquée sur la surface du trottoir, qui devra toujours être plane. » En 1934 apparaissent les bordures en granit : « Avec un rapport en date du 19 décembre 1933, M. l'Ingénieur de la Ville nous adresse, pour être présentée à l'approbation du Conseil municipal, une soumission de M. GORDIN, relative à l'essai de bordures de trottoirs au droit de l'allée des Demoiselles. La fourniture a été confiée à cet entrepreneur en raison des caractéristiques du granit provenant de sa propre carrière, située à Dorre, par Escalde (Pyrénées-Orientales). L'emploi de ce granit a déjà donné des résultats satisfaisants pour les bordures de trottoirs des allées Albert-Thomas. Dans sa soumission, M. GORDIA s'engage à livrer les bordures nécessaires pour le prix de 30 F le mètre, rendu en gare de Toulouse, avec un supplément de trois francs par mètre dans les courbes. » Quelques mois plus tard, on change de fournisseur : « Avec un rapport en date du 7 septembre 1934, M. l'Ingénieur de la Ville adresse, pour être présentée à l'approbation du Conseil municipal, une soumission aux termes de laquelle M. Pierre VIGUIER, maître carrier à Guyor (Tarn) s'engage à fournir à la ville de Toulouse des bordures de trottoirs en gra-

nit. Cette fourniture est destinée au pavage de l'avenue Frizac, l'administration municipale ayant décidé de faire en cet endroit des essais de bordure en granit. » Mais le béton de ciment vibré, moins onéreux, va conquérir les bordures : « Suivant procès-verbal d'adjudication en date du 27 juillet 1937, M. Louis BENECH, 6, chemin Lapujade à Toulouse, fut déclaré adjudicataire de la fourniture des bordures de trottoirs en béton de ciment vibré. » Le marché fut proposé jusqu'au 3 mai 1938. Laissé longtemps à la charge des particuliers « riverains », l'entretien des trottoirs fut pris en compte partiellement par la Ville, et plus tard, totalement. Hélas, en beaucoup d'endroits, dans les grandes avenues, les trottoirs ne sont que parkings à voitures entre lesquelles slaloment les piétons. Dans les rues étroites, les trottoirs sont réservés aux poteaux, aux poubelles rémanentes et aux dépôts perdurables de matériaux et de décombres.

Trou (coin ou rue du) — Voir Trois-Bancs.

Troubadour (Le) — Cinéma, impasse Saint-Aubin (1960 à 1965).

Troubadours (bar des) — 33, rue Saint-Jérôme (1950).

Trou dans le mur (Le) — Bar, 3, rue des Moutons (1935).

Trou de Daure (ou Dore) — Trou profond, sous la première arche du Pont-Neuf, bien connu des nageurs dont les plus hardis y plongeaient depuis le haut du pont. Le 18 juillet 1815, ce fut le médaillon en bronze à l'effigie de Napoléon, enlevé du fronton du Capitole, qui y plongea !

Trou du Port-Garaud — En 1888, on avait imaginé de creuser un immense réservoir pour recueillir l'eau de Garonne captée 700 m avant le Port-Garaud, et filtrée artificiellement pour concourir, avec l'eau de la Prairie « des Filtres » et celle venant de Portet, à l'alimentation de la ville. L'auteur du projet était le docteur BESAUCELLE. Le « trou » (réservoir) fut réalisé. L'intention de fournir du travail à des ouvriers « se présentant en masse le matin munis de leur pelle et de leur pioche » n'était pas absente de ce projet qui ne fut réalisé que partiellement, en vain.

Trouville (A la) — Meubles, 26, rue Merly (LACLAU Jeune, 1920) puis 37-39 rue du Taur (1930 ; CASTEL, 1940).

Troy (impasse de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom au quartier des Minimes. François de TROY, peintre, est né en 1645 à Toulouse, et mort à Paris en 1730. Frère cadet de Jean (1638-1691), il fut formé, comme lui, dans l'atelier paternel, puis auprès d'Antoine DURAND. Reçu académicien, en 1674, avec *Mercur* et *Argus* (Paris, Ecole des Beaux-Arts) au titre de peintre d'histoire, il réalisa de nombreuses toiles, dont *La Naissance du Duc de Bourgogne* (1682, Paris), *Mademoiselle de Nantes* (1690, Chantilly), *Le Comte de Toulouse et Mademoiselle de Blois* (1691, Louvre)... Il participa à la décoration de la chapelle Notre-Dame du Mont-Carmel à Toulouse, où il a peint la *Naissance de la Vierge* en collaboration avec son beau-frère Jean II COTELLE.

Troy (rue de) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom, au quartier des Minimes. François de TROY et son frère Jean « peintres distingués ».

Troy (rue des Frères de) — Nom proposé par BRÉMOND, en 1854, pour la rue des Syrènes (= rue Paul-Mériel). « Deux artistes de grand mérite ; les peintures de François et de Jean de TROY sont des chefs-d'œuvre que Toulouse peut montrer avec orgueil. »

Trudes vieilles (las) — Lieu-dit en 1478, sur le Grand Chemin Français (au faubourg Saint-Michel).

Truffe du Quercy (La) — Restaurant, 17, rue Croix-Baragnon (1950).

Trutat (impasse) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle, au quartier de la Terrasse. Eugène TRUTAT est né en 1840 à Vernon (Eure) où son père était intendant militaire. Sa mère était fille du général SABATIER (1773-1843) né à Saint-Félix de Caraman. Eugène, entré au Muséum d'Histoire Naturelle à 20 ans, en devint Conservateur. Il épousa, en 1864, Caroline CAMBE. Il fut l'un des premiers à comprendre le rôle que devait jouer la photo-

graphie dans le domaine des sciences. On le considère comme le précurseur et l'apôtre de la conférence illustrée par projection, une prouesse à l'époque où l'électricité n'existait pas. Pyrénéiste passionné et grand voyageur, il promena son appareil à plaque un peu partout. Il mourut en 1910 à Foix (Ariège) où il s'était retiré.

Tucaut (chemin et impasse) — Ancien chemin vicinal 34, à la limite du territoire communal, tronçon d'un très ancien itinéraire reliant Colomiers à Portet-sur-Garonne, son nom provient du domaine qu'il longeait à hauteur de Villenouvelle.

Tudela (rue Guilhem de) — Nom proposé, en 1914, pour la petite rue Barrau (= rue du Docteur-Etienne-Gay) : « Auteur de la *Cansos dels Eretgès* » (XIII^e siècle).

Tuilerie (rue de la) — Nom donné à une voie projetée dans le lotissement Buisson aux Argoulets, absorbée dans le CEAT. Il s'agissait de la tuilerie BORIE-CHANAL (voir ce nom).

Tuileries (chemin des) — Ancien nom d'une partie de la rue du Férétra.

Tuileries (chemin des) — Ancien chemin rural formant la limite de Toulouse et de Saint-Orens.

Tuileries (chemin des) — Ancien nom de la rue de Bornier.

Tuileries (rue des) — Ancien nom de la rue Paul-Dupin. Cette rue a été prise en charge par la Ville en 1906.

Tulipes (rue des) — Nom donné vers 1930 à une voie nouvelle, à la Roseraie.

Tunnel (rue du) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une voie sans nom allant « du pont de la rue de l'Aqueduc au tunnel de Guilleméry, parce qu'elle longe le chemin de fer du Midi (rive droite) avant le tunnel de Guilleméry ».

Tunis (rue de) — Voie en formation vers 1880 : c'est le chemin vicinal 51, dit de la Moure. Vers 1935, on lui donne le nom de rue de Tunis.

Tunnel — Voir « Tunel ».

Turco (bar-restaurant) — 55, avenue de Lombez (1949).

Turco (hôtel) — 7, avenue Sans (1950).

Turenne (rue de) — Voie créée vers 1890. Henri de LA TOUR d'AUVERGNE, vicomte de TURENNE, est né à Sedan en 1611, et mort à Subach en 1675. Il participa à de multiples campagnes, et fut fait maréchal à 32 ans pour ses succès dans la guerre de Trente ans.

Turgot (impasse ou rue Jacques) — Nom donné vers 1935 à une rue absorbée en partie par le CEAT en 1940-1941, et pour le reste en 1968 par l'avenue Yves Brunault. Anne-Robert-Jacques TURGOT, baron de l'Aulne, ministre et économiste célèbre, est né à Paris en 1727, et mort en 1781. Ministre de la Marine sous Louis XVI, puis Contrôleur général des Finances, il tenta en vain d'utiles réformes.

Turin (rue de) — Nom donné en 1961 à une voie nouvelle créée par le promoteur DEROMEDI qui a donné ce nom, ainsi que ceux des rues de Naples et Vérone, par sympathie pour l'Italie.

Turlan (impasse) — Nom donné vers 1930 à une voie nouvelle, qui sera par la suite un simple prolongement de la rue de Naples et en prendra le nom.

Turlu (chemin de) — Ancien chemin vicinal 55.

Turner (rue Henri) — Nom donné en 1977 à une voie nouvelle au quartier de Larrieu. Heinrich TURNER, originaire de Bâle, vint à Toulouse et y réalisa, en 1476, le premier ouvrage imprimé : c'était un livre de droit, intitulé *Repetitio de fide Instrumentorum*.

Turpin (rue Pierre) — Voie formée vers 1890. En mars 1935, on lui donne le nom de rue Pierre-Turpin. S'agit-il d'Eugène TURPIN, chimiste, né à Paris en 1848, mort à Pontoise en 1927 ?

Turres (chemin des) — Ancien nom de la rue Gamelin.

Turres (rue des) — Voie créée vers 1930. En langue d'oc, une *turre* est une motte, un grand tas...

Turres (rue Traversière des) — Ancien nom de la rue de Saint-Malo.

Turris — Voir Tour.

Tussaet, Tussagnet, Tuzagnet — Cacographies pour Cugette (voir ce nom).

Tuste (rue) — Ancien nom, avant 1866, de la rue Saint-Guilhem.

Tustet — C'était un jeu, pas tout à fait innocent, qui souvent finissait mal : le *Tustet* consistait à attacher une ficelle par un bout au marteau d'une porte et à fixer l'autre bout de l'autre côté de la rue, afin que les passants fassent involontairement fonctionner le marteau. C'était la « farce » classique des garçons des métiers, les cordonniers notamment...

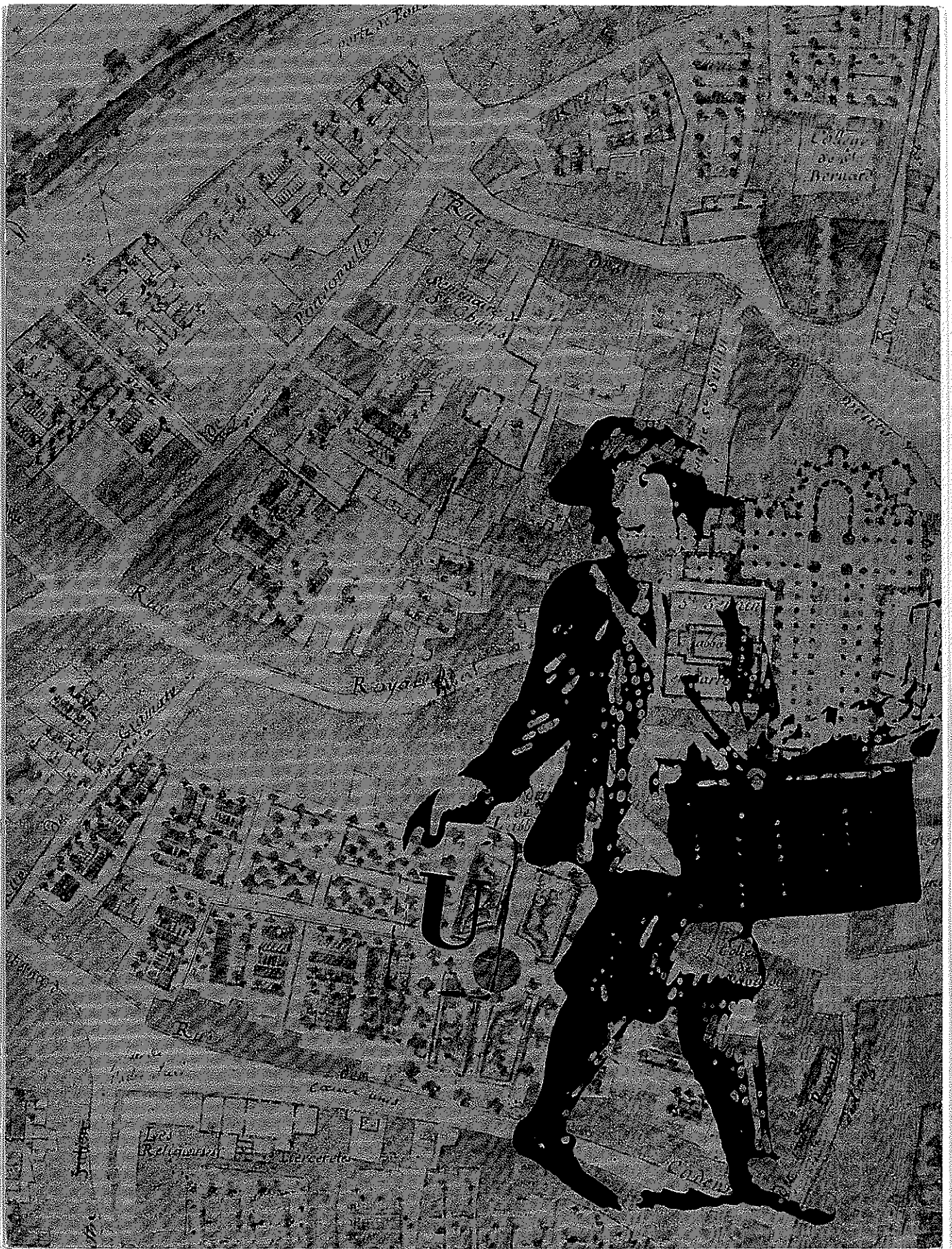
Tutes (*las*) — Lieu-dit, près la maladrerie de Saint-Cyprien, à Lardenne.

Tuto dé l'Ours (caverne de l'ours) — C'est l'un des innombrables crusels ou clusels, cavernes creusées dans les flancs de Pech-David, comme il y en eut tant d'autres. Particulièrement bien placée pour exciter la curiosité des promeneurs ; le *Journal de Toulouse* du 16 janvier 1921 ironise : « Presque tous les Toulousains connaissent cette grotte pour l'avoir visitée dans leur jeunesse, pendant leurs vacances scolaires, et comme ils peuvent se le rappeler, les peintures qui ornent ses flancs, mais qui sont loin de valoir les fameuses peintures de la grotte d'Altamira, ne sont certainement pas préhistoriques. Son sol n'a pas encore révélé des restes de ses habitants du premier âge. » A quelques années près, on aurait pu y découvrir non un « ursus speleus » mais le célèbre CHICOT qui y avait trouvé refuge, ce personnage pittoresque (prononcer Tchicott) qu'on appelait ainsi, ce qui veut dire petit, parce qu'il était très grand. Avec cela, fort comme un bœuf et fainéant comme une couleuvre en hiver. Il louait ses énormes bras et ses

robustes épaules à la journée. Il n'y en avait pas un autre capable, comme lui, de charger, à l'aide d'un poulain, les énormes ballots de chiffons ou de papier que les récupérateurs expédiaient en usine. Mais il fallait tenir compte de sa stricte règle de vie : « Primo : quant CHICOT a pas manjat, pot pas travailla ! » (quand CHICOT n'a pas mangé, il ne peut pas travailler). « Deuxio : quant CHICOT a pla manjat, pot pas maï travailla ! » (quand CHICOT a bien mangé, il ne peut plus travailler) (RIBERA). Vivant de rapines, il se cachait à la Tute de l'Ours. Il disparut

un beau jour, et nul n'a su ce qu'il était devenu. Un restaurant fut installé à la Tuto dé l'Ours, que les bombardements de 1944 volatilisèrent. Rétabli, il reprit le nom de Tuto dé l'Ours. Un café-bar-dancing, le Tahiti, a pris la suite, mais hélas pas le vocable !

Tyndall (rue John) — Ancien nom de la rue des Félibres. John TYNDALL, Irlandais, est né en 1820 et mort en 1893. Il fut physicien. Il est l'auteur de travaux sur la chaleur et sur la refonte de la glace qui explique le déplacement des glaciers.



Ugnières, Unheires, Unctorum, Unhitorum (rue des) — Ancien nom de la rue des Pénitents-Noirs (= rue Saint-Jérôme) dite aussi de Saint-Loup.

Ugnières Vieux (rue des) — Ancien nom d'une partie de la rue du Languedoc.

Ukraine (rue de l') — Nom donné à une voie nouvelle en 1967 dans le quartier de la Faourette. La ville de Toulouse a été jumelée de bonne heure avec Kiev, capitale de l'Ukraine.

Ulmi, Ulmus, de Ulmo — Voir Orme.

Ulmo (Hôtel d') — Ou de Jean de ULMO, 15, rue Ninau. Hôtel élevé en 1526-1529. Aux XIV^e et XV^e siècles, quand le latin est la langue dominante, le patronyme de ULMO est la « traduction » normale de tous les patronymes dérivant du nom d'arbre orme, DELOM, DELON, DELORME... Au XVI^e siècle, le nom de la famille parlementaire ici concernée garde la forme latine selon la mode du temps, Jean/Johan/Johannes « de ULMO » est donc encore graphie normale. Son abréviation « d'ULMO » est un barbarisme et la désignation moderne « ULMO » une conséquence, bien que déjà en cours au XVI^e siècle. Les de ULMO blasonnaient : « Parti d'or à l'ormeau arraché de sinople et de gueules, au lion rampant d'or. » Jean de ULMO, qui était devenu président au Parlement, fut accusé de concussion : il avait « vendu la justice » ; condamné à être dégradé, mis au pilori, il fut exilé à Saint-Malo et pendu en 1549.

Unctorum... — Voir Ugnières.

Unic-bar — 24, rue des Tourneurs (L.M. CIER, 1933) et 17, place Esquirol (Mme HUGUET, 1933).

Unic-bar — 1, rue Saint-Bertrand et 11, avenue de la Gloire (1950).

Unic-hôtel — 26, allées Jean-Jaurès (1933).

Unic Occasion (A l') — Fabrique de meubles, 136-138, Grande-rue Saint-Michel (AGNUS, 1942).

Unicorni ou **Alicorni** — Voir Licorne.

Unic-Photo — 35 allées Jean-Jaurès. Armand-Antonin BAUDILLON, né le 17 novembre 1876, créa ce studio, en 1914, 21, allées Lafayette, puis en 1926 au 35, allées Jean-Jaurès. Il habitait 34, rue Périssé où il meurt le 3 mai 1936. Avec Georges-Guillaume BAUDILLON, son frère, ils ont « signé » plusieurs cartes postales LABOUCHE.

Union (l') — Commune limitrophe de Toulouse. (Voir Lacournaudric.) *La Dépêche* du 25 janvier 1967, présentant la commune, écrivait : « Une ville chantante et parfumée. L'Union n'est pas le rendez-vous des ornithologues et les horticulteurs n'y ont pas fait souche plus qu'aillieurs. Et cependant, cette ville est toute chantante et parfumée. On n'y trouve pas de rue Gustave-Flaubert ou Camille-Pelletan, d'avenue Jean-Jacques-Rousseau ou de boulevard Victor-Hugo. Sans doute amie de la nature, la municipalité, se détournant des patronymes illustres consacrés partout, a choisi dans les sous-bois et dans les jardins les noms dont elle a baptisé

les artères nouvelles. Ainsi, nous descendons le boulevard des Fontanelles, d'où partent à droite ou à gauche, la rue des Primevères et la rue des Cèdres, la rue des Pensées et celle des Roses, la rue des Alouettes et celle des Rossignols, la rue des Fauvettes, la rue des Myosotis, des Œillets, du Muguet. Poètes, vous pouvez vous perdre dans la rue des Tulipes et vous qui aimez tous les oiseaux et les nourrissez avec tant de soins l'hiver en mettant du grain sur le rebord de votre fenêtre, vous vous engagez de préférence dans le chemin des Merles. Il n'est jusqu'à l'école qui s'appelle comme les écoles des pièces de Jean Giraudoux : le groupe scolaire des Acacias ! Tout cela est charmant et inattendu, d'une fraîcheur de conte ! » Par la suite, pour d'autres programmes, on a distribué des noms de villes et de montagnes. En 1987, l'Union comptait 227 voies publiques.

Union (place et rue l') — Nom donné en 1794 à la place et à la rue des Paradoux.

Union (pont l') — Nom donné en 1794 au pont de Gragnague.

Union (rue de l') — Voie formée vers 1880, c'est le type parfait d'une rue du faubourg d'Octroi, peuplée de bonne heure de petites maisons toulousaines.

Union des Planteurs coloniaux — 23, rue de la Pomme (MILLET et ROMIEU, 1905).

Union Sincère (L') — Loge maçonnique, rue des Tourneurs (BOUFFARTICU, Jeune, 1840).

Union Sociale du Midi (cours professionnels de l') — Artisanat rural de mécanique et d'électricité, Etablissement technique, 17, rue des Potiers (1965).

Unité (place et rue l') — Nom donné en 1794 à la place Perchepinte et à la rue Saintes-Scarbes.

Univers (café de l') — 25, boulevard de Strasbourg (1933).

Univers (hôtel de l') — 9, place Louis-Napoléon (= place Wilson), (1860).

Universelle (boucherie) — 15, rue des Changes (1949).

Université (bar de l') — 44, rue des Lois (1933).

Université (hôtel de l') — 26, rue Emile-Cartailhac (1950).

Université (passage de l') — Ancien nom de la rue Urbain-Vitry.

Université (rue de l') — Ancien nom de la rue Albert-Lautmann.

Université du Mirail (avenue ou rue de l') — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle au quartier du Mirail, reliant l'avenue de Tabar à la faculté, à la demande de la SETOMIP.

Uranienne (villa l') — Avenue des Cottages (de ROBERT-LAFRECEYRE, 1935).

Urbain — Voir Vitry.

Urbain II (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Gramat, dont il dit : « C'est encore un nom inconnu que l'on pourrait changer en celui de rue Urbain II, qui consacra l'église Saint-Sernin, voisine de cette voie. Ce serait un souvenir historique. »

Urbains — Voir Garde urbaine.

Urgence (port de l') — Nom proposé par VERGNES et donné en 1794 au Port-Garaud.

Urinoirs — Les anciens « chalets de nécessité » étaient-ils inesthétiques ? Le 22 décembre 1905, l'allée des Zéphyrus doit en être pourvue. C'est là que s'installent les cirques et l'afflux de spectateurs entraîne certains inconvénients. Mais pourquoi faire du laid ? « M. l'Ingénieur devra s'efforcer de donner à ce petit établissement, en raison de l'emplacement où il doit être édifié, voisin de notre principale promenade, plus d'élégance qu'aux établissements de ce genre existant déjà, en s'inspirant, par exemple, de ce qui existe à Nice où l'esthétique et l'hygiène sont à la fois respectées. » Les années trente vont être « la belle époque » des urinoirs. Le 28 juillet 1933, le Conseil municipal s'en préoccupe. « Aux termes de l'article 19 du cahier des charges, le traité de concession de l'exploitation des chalets

de commodité et urinoirs publics est venu à expiration le 5 avril 1933. Par lettre en date du 12 mai suivant, M. le Directeur de la Société Européenne de Publicité, adjudicataire de l'affichage municipal, propose à la Ville d'exploiter la publicité sur ces édicules pendant toute la durée de sa propre concession qui prend fin le 18 décembre 1937. La Société Européenne de Publicité s'engage à verser la redevance annuelle de mille francs imposée à son prédécesseur. La concession porte sur les chalets de commodité, colonnes Frappart, Rambuteau et autres urinoirs publics non souterrains sans dénombrement et jusqu'à leur complète disparition. Ces conditions sauvegardant les intérêts de la Ville, il y a lieu de les adopter. » Le 9 décembre 1936, « l'Ingénieur directeur du service du nettoyage » adresse, pour être soumise à l'approbation du Conseil municipal, la soumission consentie par M. BIANCHI, relative à la construction de cinq urinoirs. Aux termes de cette soumission, M. BIANCHI s'engage à exécuter les travaux de construction de deux urinoirs type « Mural », l'un au Jardin Royal, l'autre rue Bellegarde. Un urinoir type « Six places », allée des Zéphirs. Deux urinoirs type « Boulevard », l'un au carrefour Saint-Etienne, l'autre boulevard d'Arcole ». L'implantation d'un monument si utile ne résiste à aucune situation administrative. Nécessité fait loi. « Par lettre en date du 28 juillet, M. le Préfet de la Haute-Garonne fait connaître qu'il a soumis au Conseil général le projet relatif à la construction d'un urinoir dans le jardin du Tribunal Civil. L'assemblée départementale a approuvé ledit projet et a décidé d'allouer à la Ville une subvention de 6 000 francs. Un bail interviendra entre le département et la ville de Toulouse pour fixer les conditions d'occupation du terrain. Ce bail sera établi pour une durée de 99 années, moyennant un loyer annuel de 1 Franc. » Le 30 janvier 1939, nouvelle vague de constructions ! « L'Ingénieur directeur du nettoyage et des transports communaux fait parvenir pour être soumis à l'approbation du Conseil municipal, un projet de marché établi par M. F. BIANCHI à Toulouse, 13, avenue de Lasbordes. Aux termes de sa soumission, cet entrepreneur s'engage à édifier allée Saint-Agne, pont Saint-Pierre, place du Salin, aux Abattoirs et au quartier général, cinq urinoirs pour la somme forfaitaire de 57 730 francs. » La ville

se peupla d'édicules et les « ardoises » s'étaient multipliées dans des kiosques. Mais les WC souterrains, et plus tard les sanisettes, freinèrent l'élan. Beaucoup d'urinoirs périrent dans les faubourgs suffisamment munis d'arbres et de coins de murs, et d'autres lieux propices.

URSS (avenue de l') — C'est l'ancienne allée Saint-Agne, elle-même tronçon de la route de Montpellier, dite plus anciennement le Grand-Chemin-François. Il y eut jadis de grands ormeaux, mais en 1901, il fallut sacrifier les derniers survivants, remplacés par des platanes. Saint-Agne est une ancienne paroisse, hameau de Ramonville. L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques est beaucoup plus lointaine. A la Libération, on voulut rendre hommage à l'un des quatre grands alliés qui vainquirent l'Allemagne.

Ursulines — 13, rue Sainte-Ursule — CHALANDE 314 — Les Filles de la Doctrine Chrétienne, dites de Sainte-Ursule, furent appelées



Ursuline de la Congrégation de Toulouse.

à Toulouse en 1604. Elles furent accueillies dans l'Hôtel que Jacqueline de RÉGNIER, veuve de François DELPECH, venait de vendre au conseiller au Parlement Arnaud de BOURRET. Le prieuré de Saint-Martin, dans la rue du Prieuré, leur servit de chapelle. A la Révolution, il y avait 48 religieuses. Les vastes immeubles qu'elles occupaient furent acquis comme biens nationaux par un riche marchand de grains : Jean MAMIGNARD. Il les transforma, fit construire la grande façade sur la rue Sainte-Ursule (1800). En 1804, on transféra la Poste aux lettres dans la cour de l'ancien couvent. Elle y resta jusqu'en 1889.

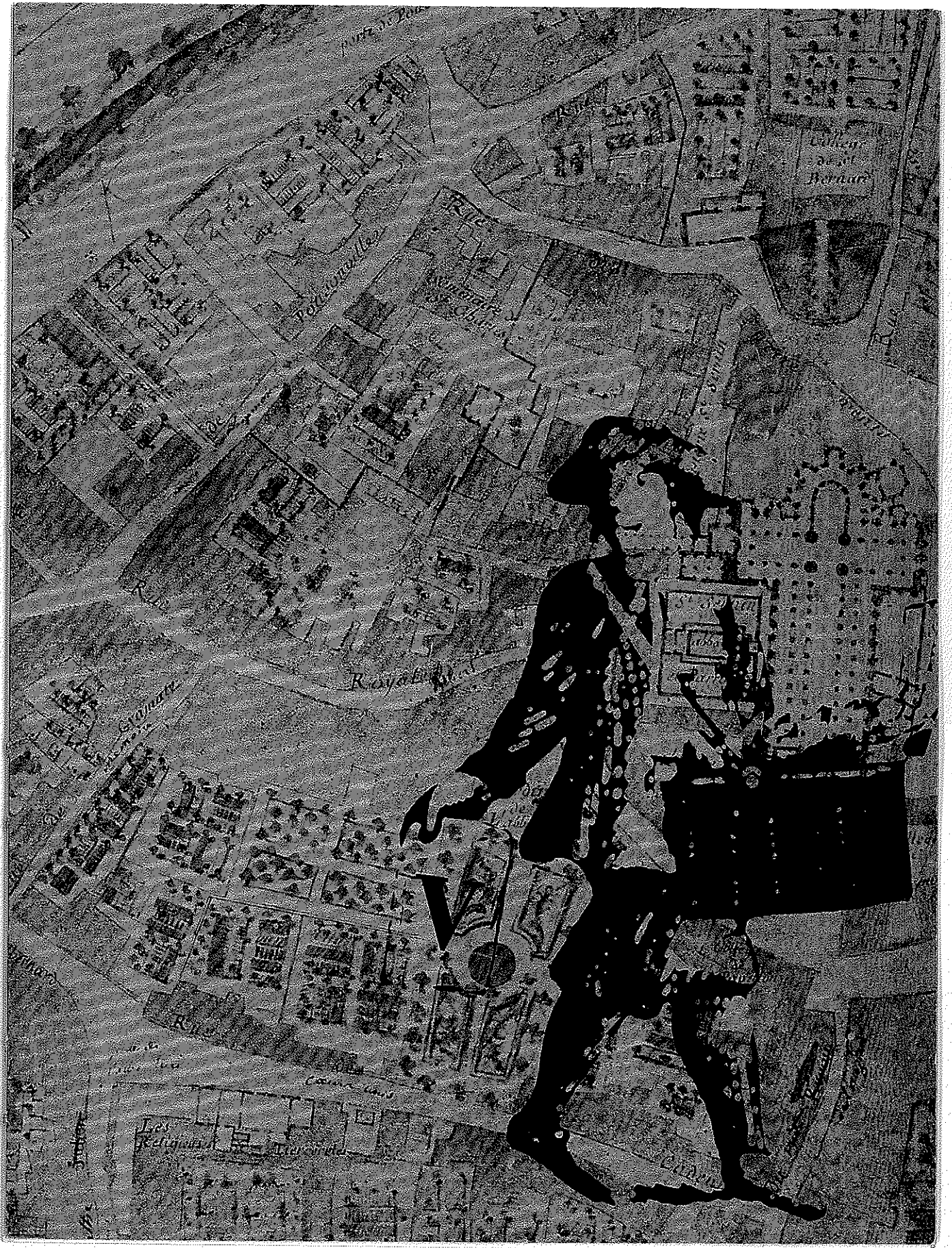
Usine à gaz — Lorsque le gaz parut, pour éclairer Toulouse, plusieurs « compagnies » entrèrent en concurrence (voir éclairage au gaz). Vers 1860, la *Société CIBIEL* a son usine à la Marquette et la *Compagnie Anglaise* qui deviendra *Compagnie Continentale* gère l'importante usine du Moulin-Bayard. L'usine du Moulin-Bayard occupe un vaste terrain (rues Stalingrad et Jeanbernat actuelles) tôt urbanisé. A la Marquette, le « gaz » put se développer. La Société CIBIEL céda l'entreprise à la Compagnie du Centre et du Midi, et en 1914, celle-ci laissa la place à la Société Lyonnaise du Gaz d'Éclairage. L'établissement fut entièrement modernisé en 1935. On construisit notamment des gazomètres, dont le dernier, le « G.7 » en 1914-1918, servit à réguler le gaz par distillation du charbon et dont la consommation sur 24 heures variait avec son utilisation familiale. La découverte du gaz de Lacq condamna la vieille usine. Seul « G.7 » survécut. En 1986, une « restructuration » a été entreprise, pour regrouper, entre la Marquette et le boulevard Lascrosses, la majorité des services d'EDF et de GDF. A Toulouse, deux familles sur trois se chauffent au gaz.

Usine d'incinération des gadoues — A Banlève, construite en 1926 et mise en service le 17 juillet 1928, cette usine était, à l'époque, très « moderne ». « Les ordures déversées par les tombereaux dans une salle close sont enlevées par une benne preneuse automatique qui les déverse dans les fours où elles brûlent à une température de 1 000 à 1 200 degrés. Tous les microbes qu'elles pourraient contenir sont donc détruits. Les mâchefers ainsi obtenus sont utilisés à plusieurs fins, soit comme engrais ou

comme terreau, soit mélangés avec un peu de ciment, comme matériaux de construction. En effet, une briqueterie adjointe à l'usine les transforme automatiquement en briques qui, séchées à l'air, deviennent extrêmement dures et imperméables. Les parties métalliques, ferrailles et autres, qui risqueraient de gâter la qualité de ces briques, sont écartées fort simplement par un séparateur magnétique et revendues à l'industrie privée qui les fait repasser dans ses hauts fourneaux. » Les mâchefers servirent aussi à remblayer certains chemins. Le chemin des Côtes-de-Pech-David en fut pourvu dans les années trente... Sordide et désagréable selon certains, à l'entrée de la belle avenue conduisant au Parc Toulousain, l'usine, désaffectée depuis la mise en route de l'usine du Mirail, fut démolie, par décision du Conseil municipal du 23 octobre 1979. En vain, un groupe d'architectes (Michèle ORLLAC, Hubert CANONGE et Serge GARDIA) ont plaidé pour sa sauvegarde en raison de son incontestable caractère architectural. Le dernier vestige, la grande cheminée, fut abattu le 14 novembre 1980.

Usine élévatoire des eaux — Dite d'Empalot. Projetée en 1929, et réalisée par les entreprises DESPLATS et LEFÈVRE, ses fondations sont cavées à 10,50 m au-dessous du niveau de la route (chemin des Etroits) et abritent un réservoir rectangulaire de 23 m sur 6 m. L'eau est refoulée par des pompes électriques jusqu'à une galerie (3,20 m de large, 3 m de haut et 340 m de long) traversant de part en part la colline de Pech-David, vers les installations filtrantes. Les installations ont été inaugurées le 26 juin 1932 (voir Eau potable).

Utrillo (rue Maurice) — Nom donné à une voie nouvelle le 5 mai 1955, pour la commémoration de la mort du peintre. Maurice UTRILLO est né à Paris en 1883 et mort en 1955 à Dax. Son style de peinture, mélange de naïveté formelle et de raffinement chromatique, éclate dans la « période blanche » (1908-1914). La butte Montmartre fut la source principale de son inspiration (nombreuses œuvres réalisées chez lui d'après des cartes postales). Il fut l'objet d'une légende pittoresque, excessive parfois, cachant trop souvent, sous des idées préconçues, la réalité d'un grand peintre.



Vacca — Voir Vache.

Vache (chemin de la) — Ancien nom de l'impasse (= rue) Muratet.

Vache, baque, vaca (logis de la) — Enseigne (XV^e-XVIII^e siècles) — Voir rue Boyer-Fonfrède.

Vache (quartier, métairie, de la) — L'abbé LAFORGUE s'est penché sur ce nom singulier sans résoudre absolument son mystère : « Peut-être existait-il là anciennement un domaine appartenant au maître de l'hôtellerie de la Vache, dans le quartier de la Daurade, à « l'hoste de la Vacque », lequel avait une vache pour enseigne. Peut-être aussi « Jehan CALMET, laboureur à la Lande, dict la Vacque », que le cadastre de 1571 signale comme possédant à cette époque, dans ce tènement, « une maison, jardin, prat, pièce de terre, le tout joignant contenant 5 arpents, 2 boyssels estimés terre médiocre » fut-il cause qu'on donna le nom de « la Vacque », aujourd'hui la Vache, à ce quartier. Enfin, il existait dans la section suivante, au sud du communal de la Lande et face au quartier actuel de la Vache, une métairie appartenant aux religieuses de Saint-Pantaléon, à laquelle le cadastre de 1690 attribue une contenance de 37 arpents, mais qu'il ne désigne par aucun nom. Cependant cette métairie qui, à l'époque de la Révolution, appartenait encore aux mêmes religieuses, fut alors vendue comme bien national, sous le nom de « métairie de la Vacque ». Avait-elle pris ce nom du quartier voisin ou, le possédant déjà depuis longtemps sans que les cadastres la désignent jamais sous cette appellation, l'avait-elle donné au tènement ? La métairie de la Vache

fut vendue, à titre de bien national, le 24 juillet 1791, et adjugée à BORIES au prix de 24 000 livres. »

On peut suivre diverses mutations : 1830 : BOIVIN et MADER ; 1885 : BONIS, ALBOUI et CROISADE ; 1869 : PELISSIE ; 1883 : PERILLE ; 1905 : BENOIT. Le quartier a conservé ce nom. Le projet de transfert des abattoirs en ce lieu, prévu par une délibération du 23 octobre 1978, et dont on délibéra pendant dix ans avant d'y renoncer, s'est heurté à l'opposition des habitants de Lalande.

Vache (rue de la) — Ancien nom de la rue Boyer-Fonfrède.

Vachet (rue Paul) — Nom donné le 20 décembre 1974 à la voie intérieure de la résidence Les Pépinières et La Palmeraie, au quartier de l'Ormeau. Paul VACHET, né en 1897, était l'un des pionniers de l'aviation postale. Créateur de l'aéropostale pour l'Amérique du Sud, représentant général d'Air France pour l'Amérique du Sud, officier de la Résistance, Colonel des forces aériennes de la France Libre, Grand officier de la Légion d'honneur, décoré de nombreuses médailles et décorations françaises et étrangères, il est décédé à Toulouse le 25 août 1974.

Vadroulha (ort, dit) — Dans le premier moulon du Capitoulat de Saint-Etienne, en 1478.

Vaillant (rue Edouard) — Dans la cité-jardin des Fontaines. Jusqu'en 1934, c'est la rue de la Grotte, avant de devenir rue Edouard-Vaillant vers 1935. Edouard VAILLANT est né à Vierzon en 1840 et mort à Paris en 1915. Homme politique

français, marxiste, membre de la Commune en 1871, il fut député à partir de 1893 et l'un des principaux dirigeants du socialisme international.

Vaillant-Béret (rue) — Nom donné en 1947 à la rue latérale du Férétra (disparue). Voir Lucien Béret.

Vaillantes (rue des, ou *las*) ou des **Vaillants** — Ancien nom de la rue des Bateliers. En 1794, on lui avait donné le nom de rue Bienséance.

Vainqueurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Filatiers.

Vaissette (impasse Dom) — Impasse ouverte vers 1866 en hommage à Dom VAISSETTE. Jean-Joseph de VAISSETTE (1685-1756), avocat au Parlement, fut substitut du procureur général du Roi en la juridiction d'Albigeois. Fils de Jean-Géraud de VAISSETTE, seigneur d'Alban, et de Marie de PASSEMAR de BERTHOULE. Il embrassa la vie religieuse dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur. Il est l'auteur de la célèbre *Histoire du Languedoc* en 5 volumes et d'une *Géographie universelle* en 12 volumes (abrégée en 6 volumes in-douze). Il est mort à Saint-Germain-des-Prés.

Vaissette (rue Dom) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue des Jardins qui, dit-il, « a pu être bien nommée autrefois, lorsqu'elle n'était bordée que de jardins ; mais aujourd'hui qu'elle est occupée entièrement par des bâtisses, il conviendrait de lui donner un nom plus digne, par exemple celui de rue Dom Vaissette, que portait ce bénédictin à qui nous devons la meilleure histoire de notre pays. »

Valade (rue) — C'est l'un des éléments de l'itinéraire historique, traversant le Bourg, de la Garonne à Saint-Sernin. Son activité fut liée au port et au pont Saint-Pierre, et sa raison première, la construction de la grande église dédiée à saint Saturnin. L'église Saint-Pierre-des-Cuisines s'insère dans cet itinéraire, qui était celui des pèlerins, mouvement qui n'avait pas attendu la construction de l'église actuelle pour se développer. Faut-il retenir, pour l'étymologie de son nom, le sens de *devalada*, descente vers le fleuve ? Toutes les formes anciennes suggèrent plutôt les fossés : *balades*, *de balatis*, *den Baladas*, *de Vallatis*, *valadus* ou autres expres-

sions toujours marquées au pluriel, le singulier n'apparaissant guère avant 1700. Après l'établissement des chartreux, elle fut fréquemment désignée de leur nom, surtout à la fin du XVIII^e siècle. On disait aussi : rue des Capucins, en raison de leur couvent (place Anatole-France). Sous la Révolution, VERGNES proposa rue des Français, et le tableau de l'an II inscrivit rue Penn. BRÉMOND écrit en 1854 : « Nous serions d'avis de donner à cette voie le nom de l'église paroissiale qu'elle possède : rue Saint-Pierre. »

Valadier (Le) — C'est le nom du terroir sur lequel a été construit l'hôpital dit de Purpan. Vers 1939, on tenta de faire adopter ce nom : hôpital du Valadier. Mais c'est le nom de Purpan, site voisin, qui fut adopté.

Valadon (cheminement Suzanne) — Voie nouvelle créée en 1985 dans la résidence « Bois Daurade ». Marie-Clémentine, dite Suzanne VALADON, née à Limoges en 1865, morte en 1938, mère d'UTRILLO, était acrobate de cirque. Elle servit de modèle à TOULOUSE-LAUTREC, RENOIR, DEGAS. Encouragée par ce dernier, elle peignit à son tour.

Valats (rue Auguste) — Voie créée vers 1965. Auguste-Marius-Germain VALATS est né à Toulouse le 16 avril 1883, fils de Théodore-Marius VALATS et d'Antoinette-Mélanie TORNIE ; époux de Louise-Françoise AMIEL, il est mort le 12 septembre 1956, 27, rue des Arcs-Saint-Cyprien. Il fut conseiller municipal et adjoint au maire de Toulouse de 1933 à 1940, et président du conseil d'administration de la Caisse Régionale de Sécurité Sociale.

Valat Salvanh, vallatum Salvanhi — Lieu-dit, au nord de Toulouse.

Valazé (rue Charles) — Nom donné en octobre 1936 à une voie sans nom. Charles-Eléonor DUFRICHE de VALAZÉ est né le 23 janvier 1751, fils de Nicolas DUFRICHE DES GENETTES, avocat, et de Françoise LE SERGEANT, à Alençon (Orne). Avocat et législateur, il épousa Anne-Charlotte-Jacqueline-Bernardine BROE. Conventionnel, il fut condamné à mort le 30 octobre 1793 à Paris, et se poignarda en entendant prononcer l'arrêt.

Val-d'Aran (rue du) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Valdeiron (Maison) — Fournitures modes, 25, rue d'Alsace-Lorraine (Paul BOURDET, 1920).

Valeix (rue) — Voie tracée vers 1860. François-Louis-Isidore VALEIX est né à Toulouse le 14 septembre 1807, fils de Guillaume-Antoine-Frédéric VALLEIX, artiste vétérinaire, et de Domenge MANIER. Docteur en médecine, il mourut lors de l'épidémie de croup de 1855.

Valenciennes (rue) — Ce nom, qui a été attribué à tort à la rue Tivoli, l'actuelle rue Valenciennes, est un vestige d'une rue en grande partie détruite par la création de l'allée des Zéphirs (= Paul-Sabatier). Pour BRÉMOND, « VALENCIENNES est un des fleurons glorieux de la couronne artistique de Toulouse, où il s'illustra dans l'art de la peinture. Toulouse, sa patrie, possède plusieurs de ses tableaux ». Pierre-Henri VALENCIENNES est né à Toulouse le 6 décembre 1750, fils de Pierre VALENCIENNES, maître perruquier, et de Marguerite ABEL. Peintre de talent et théoricien de la peinture, notamment du paysage historique, il écrit plusieurs ouvrages. « Il est mort à Paris en 1819. Inhumé au Père Lachaise, une dalle recouvre sa tombe avec cette inscription : « Ses neveux, ses nièces, en souvenir de leur reconnaissance et de leurs regrets. » Une rue de la cité qui l'a vu naître porte son nom, témoignage aussi modeste que la rue elle-même, comme si ses compatriotes lui tenaient rigueur d'avoir préféré les Peupliers de la Villa Farnèse aux Peupliers des Ramiers de la Garonne. » (X. COURREGE.)

Valentin (bar) — 41, rue Saint-Charles (1950).

Valentin (rue) — Cette voie s'est appelée à l'origine rue Jean-Franc, ainsi que l'impasse (aujourd'hui impasse Borda). En 1907, on lui donne le nom de rue Valentin, ce qui devient sur certains plans, vers 1920, rue Saint-Valentin ! La tradition qui veut que ce nom soit celui du chanoine Louis-Guillaume VALENTIN (1843-1919), ex-père du Calvaire, paraît douteuse : la rue porte ce nom bien avant le décès du chanoine, le 30 octobre 1919.

Valentine (rue) — Ancien nom de la rue de Vicdessos.

Valérien — Voir Dovgalewski.

Valery (Le) — Maison de tolérance, rue Arnaud-Vidal, à la Belle Epoque.

Valéry (rue Paul) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Paul-Ambroise VALÉRY est né à Sète en 1871 et mort à Paris en 1945. Il a été inhumé au cimetière marin de Sète, au flanc du mont Saint-Clair. Ecrivain, établi en 1894 à Paris, il devint proche de MALLARMÉ et de GIDE, et fut employé au ministère de la Guerre (1895), puis à l'agence Havas (1900-1922). Il composa *La Jeune Parque* en 1917, poème symboliste qui lui valut la célébrité. Il publia l'ensemble de son œuvre poétique passée (*L'Album de vers anciens* en 1920, *Charmes* en 1922), etc. Après sa mort, parurent : *Mon Faust* (1946), *Histoires brisées* (1950) et les *Cahiers* (notes prises de 1894 à sa mort). Il fut académicien en 1927.

Valet ingrat (Au) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire, cette enseigne étant située dans une prétendue rue de « l'Indignation », domicile attribué à « ARTHAUD aîné, graveur, auteur de *l'Art de peupler les maisons d'arrêt par des dénonciations calomnieuses*, deux volumes in-quarto ».

Valeur (rue la) — Nom donné en 1794 à la rue des Régans.

Valeureux (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Serminières (= partie de la rue Saint-Rome).

Valigonda (borda de Na) — Voir Barigonde.

Val Joli (villa) — Route de Revel (G. DELOUPY, 1920).

Vallauris (rue de) — Nom donné en 1962 à une voie nouvelle. Vallauris est une commune des Alpes-Maritimes.

Vallée (gymnase) — 23, rue des Potiers. SAGAN-SAN, directeur en 1907. Son nom évoque pro-

blement Louis-Gustave VALLÉE, capitaine au 131^e régiment territorial et professeur de gymnastique au Lycée (1890).

Vallée (rue Henri) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une voie nouvelle dans le quartier de la ZUP de Ranguel (SETOMIP). La rue a été élargie en 1985.

Valleix (rue) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une rue sans nom allant de la rue Bonrepos au mur du cimetière. Isidore VALLEIX, médecin célèbre, né à Toulouse en 1807, fut médecin de l'hôpital Sainte-Marguerite à Paris, et professeur à la Pitié. On a de lui plusieurs ouvrages d'une utilité pratique : *Clinique des maladies des enfants nouveau-nés* (1838), *Traité des névralgies* (1841), *Guide du médecin praticien ou Résumé de pathologie interne et de thérapeutique* (1842-1848, 10 vol. et 1850-1851, 5 vol.). Il est décédé à Paris en 1856.

Vallerey (allée Georges) — Voie tracée et aménagée vers 1932 au « Parc des Sports ». Elle prend, en 1963, le nom de Georges VALLEREY, champion de natation.

Vallespir (Le) — Bar-restaurant, 19, rue Caffarelli (VILALONGUE, 1950).

Vallon (chemin du) — C'est l'ancien chemin vicinal 52 qui fait suite au chemin de la Salade. On l'appela chemin de la Plane parce que, pour les habitants de Pouvoirville, il conduisait vers la plane, la plaine. Dans l'optique des donneurs toulousains de noms de rues, c'est au contraire le chemin qui grimpe par le vallon. Ce vallon est celui du ruisseau de Miègesolle, d'où son nom au XVII^e siècle, sauf dans sa partie supérieure où il était désigné comme le chemin du Camp-Grand.

Vallon (Le) — CHU Ranguel. Centre d'accueil et d'hébergement pour les familles d'hospitalisés créé en 1984, sur le modèle du « Laurier Rose », autre centre d'accueil établi en mars 1978 sur le parking de l'hôpital Purpan.

Valmy (Le) — Bar, 31, boulevard d'Arcole (1950).

Valmy (rue de) — Nom donné en 1931 à une voie nouvelle à la Côte-Pavée. Le 20 septembre 1792, dans le village de Valmy (commune de la Marne), un combat fut livré entre les Français commandés par DUMOURIEZ et les Prussiens commandés par le duc de BRUNSWICK. Les Français obtinrent l'avantage, ce qui, en arrêtant les progrès de l'invasion, produisit un immense effet moral.

Valois (résidence) — Rue Hilaire-Chardonnet, près Purpan (SOPRA, 1975).

Val Rose (villa) — Chemin de Limayrac (PAYEN, 1933).

Vals (rue de) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle dans le quartier des « Eaux Minérales ».

Vandervelde (boulevard Emile) — Ainsi nommée en 1939, cette voie devient en 1941 le boulevard de Suisse. Emile VANDERVELDE, homme politique belge, né à Ixelles en 1866, mort en 1938, fut président de la II^e Internationale (1900).

Van Dyck (rue) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Antoine VAN DYCK est né à Anvers en 1599 et mort à Londres en 1641. Peintre flamand, élève puis collaborateur de RUBENS de 1617 à 1621, il séjourna en Italie de 1622 à 1627, et s'imposa comme un portraitiste original. Il s'installa en 1632 en Angleterre où il eut un immense succès : *Portrait équestre de Charles I^{er}* (1635, Louvre)... Son influence sur l'école anglaise fut considérable.

Vaneriorum, de Vanneriis (carr.) ou carr. *dels Vaniers, Banniers*... — Anciens noms de l'actuelle rue des Arts aux XIV^e et XV^e siècles.

Van Gogh (résidence) — 5, rue Van-Gogh (1972).

Van Gogh (rue Vincent) — Voie créée en 1966 à Bellefontaine-Lafourguette. Peintre néerlandais (1853-1890), fils d'un pasteur calviniste, VAN GOGH fut commis dans diverses succursales de la galerie d'art Goupil de 1869 à 1876. Etudiant en théologie (1878), il fut bientôt missionnaire protestant chez les mineurs de Borinage

(1879). Cette dernière expérience aboutit à un échec, et il se tourna vers la peinture (1880). Son frère Théo lui apporta sa vie durant un indéfectible soutien moral et matériel. VAN GOCH fut un personnage terriblement tourmenté intérieurement, ce que traduisent ses compositions : *Autoportrait à l'oreille coupée* (1889), *Les Blés jaunes au cyprès* (1890), etc. Il se tira une balle de revolver dans la poitrine le 27 juillet 1890, et mourut le 29.

Vanier (rue Raymond) — Nom donné le 22 février 1979 à une voie nouvelle dans la résidence Tarrelet II. Raymond VANIER fut un valeureux pilote de l'aéropostale et héros de l'aviation militaire en 1914-1918. Il succéda à Didier DAURAT du 1^{er} janvier 1949 à 1958 dans les fonctions de chef du CEP (Centre d'Exploitation Postal). A sa mort, en 1961, il totalisait huit mille heures de vol.

Vanini (rue) — Nom donné vers 1948 à une voie nouvelle dans le lotissement de Ranguel. Lucilio VANINI, philosophe italien, est mort à Toulouse en 1619, à l'âge de 34 ans, brûlé vif pour athéisme. Il publia deux ouvrages : *Amphitheatrum aeternae Providentiae* à Lyon (1615) et *Des secrets sur la nature* (1616).

Vaquarasse — Voir Bacarasse.

Var (rue du) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle, la rue « E » du lotissement ATLF.

Varèse (cheminement Edgar) — Nom donné vers 1970 à une voie nouvelle, dans le quartier de Reynerie. Edgar VARÈSE, compositeur français naturalisé américain, est né à Paris en 1885 et mort à New York en 1965. Il fut élève de Vincent d'INDY et d'Albert ROUSSEL. Dans ses œuvres, une musique dynamique, rythmique, timbrée, un jeu de couleurs sonores, font du bruit une partie intégrante de la forme musicale : *Hyperprism* (1923), *Intégrales* (1925), *Arcana* (1927), etc. Il fut l'un des précurseurs des musiques concrètes et électroniques.

Variétés (rue des) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue d'Austerlitz, « à cause de

son voisinage avec ce théâtre qu'elle longe et qui y possède une entrée ».

Variétés (théâtre des) — Allées du Président-Roosevelt. Construit en 1844 par Urbain VITRY, qui avait su adapter la façade dans le contexte architectural imposé pour la place Wilson et les allées lui faisant suite, ce théâtre succédait au Cirque Olympique où se tenaient des spectacles de cirque ou des ménageries. On l'appela d'abord la Nouvelle Salle. Gérée au début par le directeur du théâtre du Capitole, la salle des Variétés devint indépendante en 1870. Elle connut alors un extraordinaire succès, surtout de 1876 à 1881 où *La Fille de madame Angot* resta à l'affiche pendant 78 représentations, et où *Les Deux Orphelines* firent couler les larmes pendant 52 soirées. Le 20 mai 1907 un violent incendie détruisit les Variétés en quelques heures. Le 9 décembre 1910, on inaugurait le théâtre reconstruit, avec *Rêve de Valse* et un orchestre de 22 musiciens. Devenues cinéma, les Variétés connurent à nouveau le succès. En 1976, la grande salle fut transformée en six salles.

Varney (rue Louis) — Nom donné en 1938 à une voie nouvelle. Louis VARNEY, compositeur, est né à Paris en 1844, fils d'Alphonse VARNEY (1811-1879) qui avait composé le chant de la révolution de 1848 : *Mourir pour la Patrie*. Une série de quarante opérettes devait assurer la réputation de Louis, et notamment *Les Mousquetaires au couvent* en 1880, et *Fanfan la Tulipe* en 1882. Il est mort à Cautelets en 1908.

Varsi (rue Marthe) — Nom donné en 1969 à la rue de la Redoute, voie tracée vers 1840 entre l'enceinte fortifiée et le « Ravelin » de Saint-Cyprien. Marthe-Louise-Léonie LAMOUILLE, née à Pamiers le 21 avril 1899, fille d'Alexandre-Laurent LAMOUILLE et de Marie-Lydie-Blaisine LACAZE, épouse de Jean-Augustin VARSİ, mena une action généreuse au service des pauvres, des vieillards et des déshérités. Elle fut Conseillère municipale de 1965 à 1967, Administratrice du Bureau d'Aide Sociale, Présidente-fondatrice de l'Association départementale d'entraide depuis 1947 et l'une des responsables du MRP. Elle est décédée le 5 mai 1967, 9, rue des Fontaines.

Varsovie (hôpital) — En 1944, à la libération de Toulouse, un groupe de guerilleros espagnols appartenant aux Forces françaises de l'intérieur organise, dans un château, 15, rue de Varsovie, un centre sanitaire. Des médecins espagnols, aidés par les immigrés, y créèrent un véritable hôpital. Le 7 septembre 1950, médecins et dirigeants sont arrêtés... Joseph DUCUING transforme l'établissement en polyclinique. En 1985, d'importants travaux de rénovation et d'agrandissement y sont apportés.

Varsovie (rue et impasse de) — Cette ancienne rue du faubourg Saint-Cyprien hors les murs n'évoque pas la capitale de la Pologne. Ce nom, qu'elle porte depuis son origine inconnue, est en fait un patronyme très répandu à Toulouse et dans tout le Midi. Les VERSEBY, VERSSEVIN, VERSAVY sont nombreux. Sous la Révolution, ce fut la rue Conservation. BRÉMOND avait cru trouver l'explication : « Varsovie, dont l'étymologie est *Berso-bi* (verse-vin), lui vient des chais remplis de vin qui se trouvaient à cet endroit, servant d'entrepôt. On pourrait appeler celle-ci à l'avenir rue Artus. C'est le nom d'un artiste sculpteur très distingué de notre ville. » En 1914, on avait proposé de « restituer » la vraie forme (?) du nom : rue Berso-bi !

Vases, in clausu de vasis, apud vases... — Lieu indéterminé, probablement au nord de Toulouse (XII^e-XIV^e siècles).

Vases (rue des) — Ancienne voie du faubourg Saint-Etienne, longtemps sans nom, dans le quartier des anciens potiers. BRÉMOND affirme : « Les fabriques de poterie qui se trouvaient dans ce quartier ont laissé leur nom à deux rues (des Potiers et des Vases). Avant la Révolution, celle-ci était appelée rue des Fayenciers, et, en 1794, rue du Zèle. Pour cette voie nous proposerions le nom de rue Théodoric-les-Rois. »

Vasseur (impasse André) — Nom donné le 29 mai 1972 à une voie nouvelle au quartier Nicol, sur la rue du même nom.

Vasseur (rue André) — Nom donné le 30 novembre 1945 à la rue Léon-Vasseur. Le 7 septembre 1944 était découvert à Bordelougué le corps d'André VASSEUR. Une enquête

permit d'établir qu'il s'agissait d'André-Daniel-Alexandre VASSEUR, né le 24 janvier 1922 à Daucat (Somme), fils de Daniel VASSEUR et d'Andrée-Juliette-Louise CHAUCHOY. Sous-lieutenant des Forces françaises de l'intérieur, domicilié en dernier lieu à Toulouse, André VASSEUR est décédé le 9 novembre 1943.

Vasseur (rue Léon) — Nom donné en 1936 à une voie nouvelle au quartier de Nicol.

Vauban (immeuble) — Boulevard Matabiau, à l'angle avec la rue des Chalets. GUIRAUDIE et AUFFÈVE (1972). L'immeuble se compose de cinq étages de bureaux. Le nom a été donné en raison de la proximité de la rue Vauban.

Vauban (rue) — C'est l'ancienne rue Barthe-Sanceret (1878), formée vers 1860, restée longtemps peu habitée. En 1947, elle reçoit le nom de Sébastien LE PRESTRE, marquis de VAUBAN (1633-1707). Maréchal de France en 1678, VAUBAN, homme de guerre, dirigea plus de cinquante sièges, aménagea près de trois cents places, villes ou villages, en construisit plusieurs, élevant tout autour du royaume du Roi-Soleil, du nord au sud, de l'est à l'ouest, une ceinture de places fortes d'une exceptionnelle qualité architecturale. Mais VAUBAN ne fut pas qu'un ingénieur et un militaire. Issu d'une famille de petite noblesse du Morvan, il sut comprendre les difficultés de son temps, dues notamment aux innombrables guerres de Louis XIV, et proposa des solutions originales pour y remédier. Économiste, agronome, statisticien, il consigna par écrit ses réflexions pour soulager la misère du peuple. Son dernier ouvrage, *Projet d'une dîme royale* (1706), qui proposait l'égalité de tous devant l'impôt, fut interdit par le roi ; VAUBAN, qui avait servi fidèlement son roi toute sa vie, en mourut de chagrin peu après.

Vaucanson (rue Jacques-de) — Nom donné en novembre 1936 à la Petite rue Colasson. Cette voie avait été formée vers 1870. Jacques de VAUCANSON, né en 1709 à Grenoble, fut un mécanicien remarquable, créateur d'automates. Il inventa le célèbre « Joueur de flûte traversière » (1737) dont le soufflé modulait les sons de l'instrument, et le « Canard digérateur » prenant du grain avec son bec et le digérant (1738).

Il construisit divers appareils, notamment un métier à tisser, et la chaîne qui porte son nom, destinée à régulariser les transmissions. Il est mort à Paris en 1782.

Vaucluse (rue de « la ») — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle dans la ZAC de la Terrasse, au quartier des départements.

Sottisier — Le nom est masculin, mais de nombreux répertoires, ainsi que la nomenclature officielle et l'indicateur de tri, écrivent : la Vaucluse !

Vauquelin (impasse) — Nom donné le 10 mai 1973 à une voie de la ZUP du Mirail desservant le lotissement des Grillons.

Vauquelin (rue Nicolas-Louis) — Voie créée en 1970 au Mirail. En 1973, on a compris sous ce même nom la portion de la rue Henri-Desbals au sud-ouest de l'échangeur. Nicolas-Louis VAUQUELIN, né en 1763 à Saint-André-d'Hebertot (Calvados) est mort en 1829. Pharmacien et chimiste, expérimentateur remarquable, il découvrit le chrome et la glucine. Cette voie, qui entoure l'université de Toulouse-le-Mirail, eût été mieux attribuée aux littéraires homonymes : Jean VAUQUELIN de LA FRESNAYE, disciple de Ronsard, et son fils Nicolas VAUQUELIN, seigneur des Yveteaux (1567-1649), précepteur du duc de Vendôme, puis du dauphin (Louis XIII), qui a laissé une œuvre poétique considérable.

Vaux (hôtel-restaurant) — 17, allées Lafayette, A. VAUX (1920).

Vaysse (rue René) — Nom donné en 1947 à la rue Sainte-Croix créée vers 1860, nom qu'elle portait depuis 1880, classée dans le domaine public le 10 mai 1933. René-Louis-Alphonse VAISSE, né à Paris le 12 octobre 1926, fils d'Eugène-Paul VAISSE, électricien à la STCRT, et de Marie-Jeanne-Elise CAZAL. Ouvrier d'usine, il était domicilié à Toulouse, 19, rue de la Chapelle (= rue Henri-Lenfant). Soldat des FFI, il est « Mort pour la France » le 1^{er} juillet 1944. Les nomenclatures écrivent VAYSSE avec un « Y » ; les documents d'état civil avec un « i ».

Vedrines (rue Jules) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle du quartier de Montaudran. Jules VEDRINES, aviateur, né le 29 décembre

1881 à Saint-Denis (Seine), passa son brevet de pilote le 7 décembre 1910. En 1911, on le voit à Toulouse, voler de concert avec Roger MORIN (voir ce nom). Pierre SAULGRAIN évoque sa seconde visite : « En 1912, un coup de téléphone à la *Dépêche* nous informe en effet que l'aviateur sera le 25 janvier à Toulouse, venant de Pau où il était et où... il s'ennuyait ! Tarbes, Tournay, Lannemezan, Saint-Gaudens devaient être des villes étapes ; c'était prévu par téléphone tout au moins. Mais VEDRINES n'est pas un « lève-tôt », semble-t-il, et ne prend son envol de Pau qu'à 9 h 50, et décide de filer jusqu'à Saint-Gaudens où il déjeunera ! Déception bien entendu pour les villes intermédiaires ! Son atterrissage à Saint-Gaudens, à 10 h 30 un jeudi, jour de marché, réjouit toute la population qui se presse vers l'aérodrome du Piqué. On souhaite voir le « Grand VEDRINES » et on le voit en effet... Bien peu de temps, car à 13 h 55, c'est déjà le départ pour Toulouse où il arrive à 2 h 40 de l'après-midi, et atterrit au terrain du Polygone. Descendu à l'hôtel de l'Europe, Jules VEDRINES s'improvise en conférencier : il est très écouté et félicité. Il annonce qu'il va survoler Toulouse, demande des bouquets de violettes et, à la grande stupéfaction des Toulousains, on voit pleuvoir du ciel de Toulouse ces violettes ! VEDRINES est en forme : il s'en va survoler Montauban, puis revient se poser au Polygone. » A bord de son avion *La Vache*, VEDRINES s'illustrera pendant la Première Guerre mondiale. Il meurt en 1919.

Véhémence (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Fleurs.

Veilleurs de nuit — Les rues de Toulouse étaient-elles sûres la nuit ? Il y avait les rondes du guet... (voir ce mot). A en croire la *Biographie Toulousaine*, cela ne suffisait pas : « Les réveilleurs avaient été institués en 1518 par le conseil d'Arnaud REVELAND, prêtre, qui prêchait alors dans l'Eglise de Saint-Étienne. Ces gens portaient une petite cloche dont ils faisaient entendre les sons à l'instant où tout le monde reposait. Ils précédaient les processions, alors très fréquentes à Toulouse, et parcouraient en sonnant pendant la nuit, les rues de la ville. Ils étaient vêtus d'une longue casaque noire, sur le devant et le derrière de laquelle étaient brodées

des têtes de mort et portaient des os en sautoir. A ces signes funèbres, on substitua en 1785 les armes de la ville. Ils examinaient si les portes des maisons étaient fermées, sinon ils entraient en continuant de sonner, et avertissaient. Ils s'arrêtaient de temps en temps dans les rues et disaient à haute voix : « *Pregats per paoures trespasats et trespasados, que Diouss lour bolgo perdouna !* » Ils ajoutaient de temps en temps des cantiques lugubres à ces tristes paroles. Les sons aigus et discordants de la cloche accompagnaient leur lamentable voix lorsqu'ils chantaient les stances composées par Arnaud REVELAND et qui commençaient ainsi : « Réveillez-vous, gens qui dormez, Priez Dieu pour les trépassés. » Malgré ce personnel qualifié, il était si hasardeux de circuler la nuit, qu'en décembre 1777, les chanoines de Saint-Etienne voulurent qu'on retarde l'heure des matines. C'est que les rues de la ville sont remplies de mauvais sujets qui profitent de l'obscurité de la nuit. Les bénéficiers, de peur de se hasarder, ont recours aux certificats de médecins pour n'avoir pas à sortir. Au début du XIX^e siècle, la ville de Toulouse a des gardes de nuit qui en parcourent régulièrement tous les quartiers. Ils sont au nombre de trente-six, organisés en six brigades, de manière à pouvoir se réunir au besoin. Ils ne crient pas l'heure et le temps qui règne, comme dans d'autres villes du Midi. Leur silence est peut-être plus avantageux pour leur procurer les moyens de prendre les voleurs en flagrant délit. En 1922, un chroniqueur nostalgique nous apprend qu'à la fin du siècle, les veilleurs avaient retrouvé leur voix :

« J'entends encore la voix profonde de nos veilleurs de nuit de jadis. De onze heures du soir à quatre heures du matin en hiver et trois heures en été, ils annonçaient à haute voix les heures. Ils se réunissaient sur les marches de la Bourse. Dès le premier coup de la onzième heure (nous dirions aujourd'hui la vingt-troisième), chacun commençait son trajet horaire. Ils allaient, à travers les rues et les ruelles du Capitole à la place des Carmes, de la rue Peyrolières à Saint-Etienne. Tous les cinquante pas, en scandant leur mélodie de leur canne ferrée dont ils frappaient l'asphalte ou les pavés pointus, ils reprenaient : onze heures sonné !... Minuit sonné !... Une heure sonné !... Et ainsi jusqu'à la fin de la nuit. C'étaient pour la plupart d'anciens soldats, vieux

et braves grognards d'Afrique ou de Crimée, hommes verts et énergiques, avec lesquels les voleurs d'il y a trente ans évitaient de se froter. Je me souviens de l'un d'eux qui, le jour, souriant et magnifique, resplendissait majestueusement sous son uniforme de suisse de l'église Notre-Dame-du-Taur, et la nuit, sous sa casquette, était l'effroi de la canaille. Que sont-ils devenus, les bons veilleurs de nuit qui, au siècle dernier, ajoutaient à minuit cette formule impressionnante : « Priez pour les pauvres trépassés ! » L'institution des veilleurs n'existe plus. Elle a été remplacée par la ronde de nuit. »

Veillon (Maison) — Au 199 de la route d'Agde, la « maison Veillon » était, depuis 1928, un vaste taudis où s'entassait une population misérable dans quarante logements. Cette maison donnait beaucoup de mal à la police. Elle fut achetée en 1932 par M. de VIALAR et incorporée au lotissement Vialar (voir ce nom).

Veillon (rue) — Nom donné à une voie formée vers 1930, structurée autour du réservoir de Périole. Sur certains plans, son nom permute avec celui de la rue du Réservoir. Il s'agirait de la famille VEILLON, propriétaire.

Vélane (rue) — CHALANDE 274 — C'est anciennement la rue de *Na-Vellana*, ou *Na-Avellana*, nom qui fut sans doute celui d'une dame notable du lieu, peut-être équivalent de dame-Aveline ou dame-Noisette ! Cela ne justifie pas l'hypothèse d'une dérivation du nom directement du noisetier ou de ses fruits. Ainsi, BRÉMOND écrivit : « Vélane, nom que nous avons trouvé écrit de différentes manières : *cariera Abelane* ou *Avelane* (noisette). On suppose que cette dénomination lui vient de quelque noisetier extraordinaire sous quelque rapport. » Il y avait une croix placée au carrefour de la rue Vélane et de la rue Perchepinte, dite la Croix-Avellane, et la rue prit le nom de *carr. crucis Avellane*. Contrairement à ce que pense CHALANDE, elle ne marquait pas la limite de deux capitoulats, mais la limite du *claustrum* (voir ce nom) de Saint-Etienne, tout comme la Croix-Baragnon ou le crucifix de Montoulieu, ses voisins. A la Révolution, VERGNES avait proposé rue des Profitables. Le tableau de l'an II retint rue Code-Pénal ; en 1854, BRÉMOND préten-

dait que « le nom d'un illustre Toulousain remplacerait bien celui que cette voie porte ; ainsi, nous lui avons destiné celui de rue *Statius-Ursulus* ».

Vélasquez (rue) — C'est l'ancien chemin vicinal 15, faisant suite au chemin de Tournefeuille, et portant le nom de chemin de l'Église-de-Saint-Martin. En 1936, on lui avait donné le nom de rue Charles-Faur, notable de Saint-Martin-du-Touch. En 1947, on l'appela rue Vélasquez. Hors limite communale, sur le territoire de Blagnac, c'est le chemin de Saint-Martin-du-Touch. Diego RODRIGUEZ DE SILVA Y VELAZQUEZ est né à Séville en 1599 et mort à Madrid en 1660. Peintre du Roi, il devint Grand Maréchal du Palais. Il fit plusieurs séjours en Italie, se lia d'amitié avec RUBENS, et ses chefs-d'œuvre se succédèrent.

Velay (allée du) — Nom donné en 1966 à une voie nouvelle à Ancely dans le quartier des régions du Massif central.

Vélodrome — Le directeur du Cycle Sud Toulousain, fondé en 1895, société de sport cycliste, était aussi celui du Vélodrome du Bazacle, dit aussi Vélodrome des Amidonniers. Le stadium du Parc des Sports était doté d'une piste cycliste. En 1983, les nécessités de l'agrandissement et de l'augmentation du nombre de places pour les grands jours de football l'ont sacrifiée.

En 1939, la « piste cycliste » n'était qu'une piste plate, en terre. Sa réalisation définitive eut lieu après-guerre et elle fut confiée à l'architecte allemand SCHERMAN, qui construisit également le Vigorelli à Milan ainsi que la plupart des grands vélodromes de l'époque. En 1950, le Stadium avait vu sa piste cycliste obtenir ses lettres de noblesse. Raymond VIADIEU, réalisateur de la piste définitive, reconnu que sa réalisation avait été rendue possible grâce à Robert LACOSTE, un ministre de l'époque, qui lui avait permis d'obtenir des tonnes de ciment pour parachever la construction.

Vélodrome (avenue de l'Ancien) — Voir Ancien Vélodrome.

Velours (pont de) sur l'Hers — Voir Ysalguier.

Vénasque (rue de) — Nom donné le 11 octobre 1957 à une voie nouvelle créée dans le lotissement Dupont, ainsi que les rues Canigou et du Portillon. Trois noms pyrénéens... Elle a été prolongée en 1973 vers les résidences La Pépinière et La Palmeraie. Le même nom de Vénasque a été attribué à ce prolongement, le 20 décembre 1974.

Vendée (immeuble) — 226, avenue Saint-Exupéry, à la résidence La Palmeraie.

Vendée (rue de la) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle, la rue « A » du lotissement ATLF.

Vendémiaire — Nom donné en 1794 au quartier de Lardenne.

Vendine (rue de) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle, dans le lotissement Messal-Rouaix (noms commençant par V).

Vendôme (rue) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle. C'est le nom de la voiture « Vendôme », fabriquée de 1954 à 1961 par la société Simca. C'est la rue « B » du lotissement « Les Ramiers ».

Vénération (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve pour une rue du faubourg Saint-Michel (qu'il appelle faubourg des Sans-Culottes).

Venerque (rue de) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle dans le lotissement Messal-Rouaix (noms commençant par V).

Vengeurs (faubourg et porte des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour le faubourg et la porte Matabiau.

Vengeurs (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Pont-du-Canal (= rue Matabiau).

Venise (résidence) — 99, rue du Férétra (René BEURRIER, 1977).

Venise (rue de) — Nom donné en 1933 à une voie nouvelle unissant le Champ du Loup à la

rue du Férétra. Cette appellation serait ironique : les terrains, avant la construction de la digue, étaient inondables et souvent inondés... comme la cité des Doges et ses canaux ! Dans une telle situation géographique, la rue de Venise connut des problèmes d'écoulement, et les plaintes furent vives. Ainsi, en mars 1953 (*la Dépêche*) : « M. le Maire avait promis, mais il n'a pas tenu... bien entendu. M. le Maire n'a rien fait et les fossés sont restés tels qu'ils ont toujours été : immondes et engorgés. Quand il fait soleil, toutes ces saletés croupissantes mûrissent et pourrissent, et quand le vent se lève, tout le quartier est empesté et les passants incommodés par les projections qui soulèvent les rafales. Il y a longtemps qu'on devrait placer des buses dans ces fossés trop profonds, jamais entretenus et sans aucune pente ; y placer des buses pour que les eaux nauséabondes s'écoulent enfin normalement vers le fond de la rue de Venise, où l'on avait, voici deux ans, commencé quelques travaux, trop vite suspendus, hélas ! » En 1964, la rue a été amputée de toute sa partie occidentale.

Vent, Vents, Treize-vents (rue du, *del*, des) — Anciens noms de la rue Merly. En 1854, BRÉMOND écrit : « Cette voie porte ce nom depuis longtemps. En 1794, rue Législateur. L'on pourrait l'appeler rue Sainte-Marie, du collège de ce nom qu'elle confronte. »

Ventadour (impasse Bernard de) — Nom donné le 8 mars 1985 à une voie créée au domaine de la Flambelle-les-Cèdres, commençant rue Bernard-de-Ventadour.

Ventadour (rue Bernard de) — Nom donné en 1981 à une voie nouvelle à la Flambelle. Bernard de VENTADOUR, le plus remarquable des troubadours du XII^e siècle, né à Ventadour (Corrèze).

Ventôse — Nom donné en 1794 à Pouvourville.

Vents — Les trois vents dominants de la région toulousaine soufflent du sud-est, de l'ouest et du nord-ouest. De ces trois directions peuvent venir des vents violents, soufflant par rafales, dont la vitesse peut dépasser 15 m/s. Le plus caractéristique est le vent du sud-est, dit vent d'Autan,

qui n'est autre que le vent marin de la Méditerranée, auquel la configuration géographique régionale donne des caractères et une direction particuliers. (Voir Autan.) L'urbanisme ancien, avec ses ruelles étroites, ses saillants et ses contours, permettait aux habitants de ne pas trop souffrir de la violence des vents. L'urbanisme moderne, avec les immenses façades d'immeubles provoquant de violents rabattements ou créant un effet de couloir, ne tient aucun compte des grands vents toulousains, et rend certaines zones intenable les jours où ceux-ci se déchaînent.

Verco — Tissus, 17, rue d'Alsace-Lorraine (1944).

Verdale (collège de) — Rue Valade. Créé en 1337 suivant le testament d'Arnaud de VERDALE, évêque de Maguelone et ancien professeur de droit à l'université de Toulouse, pour douze étudiants dont deux clercs, pauvres et bons chrétiens. Ce nombre fut doublé en 1525. L'édit de juillet 1551 supprima le collège. Il fut par la suite racheté par les capucins, pour y établir leur couvent.

Verdi (rue Giuseppe) — Nom donné en janvier 1937 à la rue de (La) Borie, dite du Coin-de-la-Moure. Cette voie, d'abord tracée en impasse vers 1925, fut prolongée en 1935. Giuseppe VERDI (1813-1901), fils d'aubergiste, sera le symbole du *Risorgimento* et les lettres de son nom seront les initiales d'un slogan royaliste : V (iva) E (l) R (e) D'I (talia). Ce qui ne doit pas faire oublier qu'il est l'auteur de *Rigoletto* (1851), *La Traviata* (1853), *Le Trouvère* (1853), de nombreux autres opéras et de musique religieuse : *Requiem*, *Te Deum*.

Verdier (*al*), **Viridarium** (*apud*) — Lieu-dit, au nord de Toulouse (1335).

Verdier (allées « Forain »-François) — Lorsque fut exécuté le plan MONDRAN, l'avenue partant de l'ovale central vers le nord ne fut pas bien difficile à réaliser. Il a suffi de combler quelques dépressions et d'étaler le monticule de la voirie qui s'y trouvait, au bout de l'actuelle rue des Jardins. La proximité de la cathédrale lui fit tout naturellement donner le nom d'allées de

Saint-Etienne, que VERGNES préféra appeler allées de la Vertu. Ce fut un lieu de promenade particulièrement agréable qui, pour les personnes venant de la ville, se terminait en apothéose dans le Grand-Rond. Il fallut de bonne heure protéger les piétons des chevaux et des voitures. En janvier 1879, on décide de remettre les bornes de pierre de taille, portant des chaînes, qui avaient été autrefois installées à chaque extrémité. Mais une si vaste étendue ne pouvait être laissée seulement à la promenade. Le 15 mars 1883, les habitants réclament que les foires de mai et septembre se tiennent sur ces allées. En 1908, pendant tout l'été, l'Exposition de Toulouse s'y déploya, occupant aussi la Grande-Allée, une partie des allées Saint-Michel, le Jardin des Plantes et le Grand-Rond. Mais la porte principale fut édifiée à l'emplacement de l'actuel monument aux Combattants. Cette grande porte « Mauresque » était vraiment « monumentale ». Le peintre GARDY avait tenté de la rendre un peu toulousaine par deux fresques, à l'intérieur, représentant Toulouse et sa campagne... Bien d'autres manifestations se déroulaient sur ces allées. Ainsi, les *veglioni* (bals masqués) qui avaient pour organisateurs et principaux acteurs les étudiants. En 1901, il y eut un concours de voitures automobiles décorées, de cavaliers travestis et... de bicyclettes fleuries. Le nom de Saint-Etienne ne convenait pas à tout le monde. Avec l'archange saint Michel, le proto-martyr Etienne s'était octroyé la part du lion. Si, un jour, Jules GUESDE parvint à abattre celui qui pourtant terrassait le Démon, le combat fut bien plus rude, pour réussir la lapidation de saint Etienne. Le 8 juin 1885, on avait proposé de lui substituer Victor HUGO : « De la sorte, le nom du grand génie planera sur un vaste horizon », le boulevard Saint-Aubin compris... Mais l'auteur de la proposition, comme dans *La Légende des siècles*, put voir, sinon « l'œil à la même place au fond de l'horizon », du moins ce nom de Saint-Etienne perdurer. A son tour, Charles de FITTE, le 27 avril 1891, attaqua : l'allée Saint-Etienne devrait s'appeler... boulevard Blanqui. Bien que pris en considération, il put dire quelque temps plus tard : « Je vois cet œil encore... » Ce fut Alphonse PEYRAT qui, en 1905, triompha. Peu connu, ce nouveau venu, « Toulousain authentique, Alphonse PEYRAT fut, avec le talent en moins, une sorte de précurseur de RENAN. Mais

ce n'est pas tant l'historien et le critique que la municipalité SERRES avait voulu honorer en donnant son nom à l'une des plus belles promenades de la ville, que le politicien sectaire, auteur d'une apostrophe, *Le catholicisme, c'est là l'ennemi*, que son ami GAMBETTA devait rendre célèbre en la modifiant en : *Le cléricisme, voilà l'ennemi*. » [MESPLÉ.] Les anticléricaux pouvaient alors respirer : « Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. » Mais un beau jour de 1940, si l'on peut dire, le 14 novembre, la Délégation spéciale municipale décida : « Le Maréchal de France, chef de l'Etat français, a fait à la ville de Toulouse l'honneur de lui réserver sa première visite officielle. La délégation spéciale est certaine d'être l'interprète de la population toulousaine qui a acclamé l'illustre soldat au cours des journées des 5 et 6 novembre, en donnant son nom à l'une des grandes artères de la cité. L'une des plus belles est, sans conteste, les allées Alphonse-Peyrat, qui commencent à l'Arc de Triomphe pour se terminer au Grand-Rond, desservant les plus beaux quartiers de la ville. En conséquence, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous proposer de prendre la délibération suivante : « La Délégation spéciale décide : les allées Alphonse-Peyrat porteront désormais le nom d'allées Maréchal-Pétain. » Mais « L'œil était dans la tombe et regardait » ... Pétain. On broncha dans les rangs, invoquant que le Maréchal lui-même avait déconseillé que son nom soit donné à Lyon à la place Bellecour. Dans *l'Auta*, MESPLÉ écrivit : « A notre avis, le nom de PEYRAT mériterait de demeurer dans la liste des rues de Toulouse, mais transféré au profit de son homonyme, Napoléon PEYRAT, le pasteur protestant ariégeois, auteur d'une *Histoire des Albigeois*, passionnée à la manière de MICHELET, mais auteur surtout d'un extraordinaire poème, *Roland*, publié en 1833, l'un des chefs-d'œuvre de la poésie romantique. » Pétain « résista » jusqu'en 1945, quand les allées Saint-Etienne, Vertu, Hugo, Blanqui, Peyrat, Pétain gagnèrent enfin la stabilité nominale, ou presque. On voulut honorer François VERDIER, dit « Forain » dans la Résistance. Ce furent les allées Forain-François-Verdier. « Forain » a disparu d'une grande partie de l'usage : ce sont, pour les Toulousains, les allées François-Verdier. Mais pour quelques vieux Toulousains, ce sont toujours... les allées Saint-

Etienne ! François VERDIER est né à Lézat en 1900. A Toulouse, il tenait une florissante affaire familiale de machines agricoles, boulevard de Strasbourg et rue Matabiau. Franc-maçon du Grand Orient de France, il entra dans la Résistance dès 1940. Il fut chef régional des Mouvements Unis de la Résistance, et avait été désigné pour occuper le poste de Commissaire de la République. Arrêté par la Gestapo le 13 décembre 1943, il fut torturé puis assassiné en forêt de Bouconne le 27 janvier 1944. Sur les allées, un martyr succédait à un martyr...



François Verdier.

Verdier (avenue Général) — Ancien nom de l'avenue du 14^e R.I.

Verdier (rue) — Ancien nom de la rue Pierre-Laplace.

Verdier (rue Général) — Nom proposé en 1866 par BRÉMOND pour une rue sans nom « derrière les Casernes ». Le général VERDIER, né à Toulouse en 1767, n'a pas de chance avec les Toulousains. Il a par deux fois « perdu sa rue », et est aujourd'hui supplanté par un autre VERDIER. Sa cause avait pourtant été bien plai-

dée par les auteurs de l'*Histoire populaire de Toulouse*, ARISTE et BRAUD :

« ... Saluons Jean-Antoine VERDIER, fils d'un modeste tailleur de pierre de Toulouse, du quartier Saint-Etienne. Avant la Révolution, VERDIER était caporal-fourrier au régiment de la Fère. Rentré à Toulouse, il s'enrôla au 2^e bataillon de volontaires dans le district de Rieux. Le 18 février 1792, le directoire du département le nomma adjudant sous-officier. C'est alors qu'il rencontra au Mirail, aux portes de Toulouse, l'adjudant général AUCEREAU dont il devint l'aide de camp. Parti pour l'armée des Pyrénées-Orientales, VERDIER se distingua dans la campagne d'Espagne, et versa son sang sur tous les champs de bataille de la République et de l'Empire. En 1815, l'enrôlé de 1792, qui se révéla un des plus brillants généraux, fut mis à la retraite par les Bourbons. Il avait quarante-huit ans et rentrait sans fortune dans la vie privée. VERDIER est mort en 1839, à Mâcon, auprès d'une de ses filles, Mme MAILLET, laissant par testament à sa ville natale les souvenirs de ses campagnes, ses insignes et le sabre d'honneur qu'il avait reçu de KLEBER, après le combat de Damiette. Ces reliques ont été déposées au Musée Saint-Raymond. Quant aux divers brevets, ils ornent les murs du Donjon, aux archives du Capitole. C'est tout ce qui reste de cet héroïque soldat. Le général DUPUY a sa fontaine et sa colonne ; aucun monument public ne rappelle la gloire de VERDIER. Seul, un buste exécuté par GRIFFOUL-DORVAL se découvre dans le petit cloître du Musée. Dans une intéressante monographie, trop exactement intitulée *Un Toulousain oublié*, M. DUBOUL rappelle une délibération du Conseil municipal de Toulouse, en date du 8 mars 1841, décidant de donner le nom du général à l'une des nouvelles rues de Toulouse et de placer son buste dans la salle des Illustres. Cette délibération, qui date de plus d'un demi-siècle, n'est pas encore exécutée ! Il appartient à une municipalité républicaine de payer la dette de la Ville. Une nièce du général VERDIER, Mlle PEDOUSSAUT, fille de sa sœur, a longtemps habité Toulouse dans une maison de la rue des Polinaires, où elle s'est éteinte en 1895, dans un âge avancé. La pauvre femme était devenue aveugle ; elle a rempli, pendant vingt-cinq ou trente ans, les fonctions d'institutrice à Saint-Simon. Le petit-neveu du général

VERDIER, M. PEDOUSSAUT, habite dans cette même maison, où il exerce la profession de mécanicien. »

Verdier (rue Paul) — Ancien nom de la rue Desarnauts de 1890 à 1947.

Verdon (chemin du) — Ancien chemin rural, ainsi nommé en 1961, et classé dans le domaine public en 1965. Parce qu'il menait *tout dret* à l'Hers, on lui a donné le nom d'une rivière, le Verdon, affluent de la Durance, dont les gorges sont fort pittoresques. A moins qu'il ne s'agisse du port pétrolier du Verdon... sur la Gironde !

Verdun (rue de) — Voie créée en 1864. En 1880, Gustave BÉTEILLE donna le sol à la Ville, qui l'accepta en novembre 1882. C'était à l'origine la rue Roques, nom qui s'appliquait aussi à la rue des Roziers.

Verfeil (route de) — Ancien nom de la route d'Agde.

Verfeil (rue de) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle, dans le lotissement Messal-Rouaix (noms commençant par V).

Verge-d'or (rue de la) — *Apud carr. Virgam auri, apud Vergadaur*. C'est un ancien nom de terroir, connu dès le XV^e siècle. Est-ce un nom d'enseigne, à l'entrée de Toulouse, près de la porte Arnaud-Bernard ? BRÉMOND avouait : « Nous ignorons d'où vient le nom de cette ruelle qui était appelée, en 1794, rue l'Expérience. On devrait changer ce pseudonyme en un nom historique et marquant, comme celui de rue Le Mazurier, président au Parlement de cette ville. » En 1869, une tentative de lui donner le nom de rue de la Merci, alias Saint-Pierre Nolasque, n'aboutit pas. Le 13 août 1883, on propose de l'appeler rue Delescluse. On ne sait trop pourquoi, les habitants voulurent à tout prix se débarasser de ce nom...

Vergers (impasse des) — Nom donné le 22 juin 1978 à une voie nouvelle, créée pour la desserte des résidences d'Oc et des Vergers, au Mirail.

Vergers (résidence Les) — Au Mirail (Opération Toulouse-Mirail, première tranche, 1978).

Véridiques (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Gestes.

Vérité (faubourg, porte) — Nom donné en 1794 au faubourg et à la porte Matabiau.

Vérité (place) — Nom donné en 1794 à la place de la Visitation.

Vérité (pont) — Nom donné en 1794 au pont de Matabiau.

Vérité (rue) — Nom donné en 1794 à la rue l'Espinasse (= rue Pétrarque).

Vérité (rue de la) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Neuve.

Verlaine (rue Paul) — Nom donné en janvier 1937 à une voie sans nom officiel, appelée parfois impasse Leclerc. Paul VERLAINE, né à Metz en 1844, est mort à Paris en 1896. On connaît de lui, outre les deux coups de revolver qu'il tira sur Arthur RIMBAUD, ses *Poèmes saturniens* (1866). Il célébrera les « Poètes maudits » (1884).

Ver luisant (Le) — Bar, 41, rue de la Colombe (1950).

Vermenouze (impasse Arsène) — Nom donné en 1981 à une voie nouvelle. Arsène VERME-NOUZE est un poète cantalien en langue d'oc.

Verne (lotissement Jules) — Au boulevard Silvio-Trentin (1954).

Verne (rue Jules) — C'est l'ancien chemin de Gramat (chemin vicinal n° 2), dans sa partie située hors du boulevard Silvio-Trentin. En 1935, on l'élargit et on lui donne le nom de Jules-Verne. En 1954 et 1960, on l'améliore (lotissement Jules-Verne, élargissement...). L'auteur du *Tour du monde en quatre-vingts jours* et du *Voyage au centre de la Terre* a trouvé son débouché... sur le chemin de Fenouillet.

Vernède — *Apud Vernedam, Vernedam juxta Garonam, Berneda al vernetum...* Lieu-dit dans le gardiage, au capitoulat de Saint-Pierre (XII^e-XIV^e siècles) = Lieu planté d'aulnes.

Vernet (rue Claude) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle, classée dans le domaine public en 1977. Trois peintres célèbres se sont appelés VERNET. Joseph, né à Avignon en 1714 (fils d'Antoine, autre peintre) ; Carle VERNET, fils du précédent, né à Bordeaux en 1758 ; Horace VERNET, petit-fils de Joseph, né à Paris en 1789. Dans cette lignée, Carle s'appelle en réalité Antoine-Charles-Horace, et son père Claude-Joseph. C'est donc à lui, le peintre des marines qui, de 1752 à la fin de sa vie, en 1789, exécuta plus de deux cents tableaux, que la rue a été attribuée. Le Musée des Augustins possède de lui le *Port de Naples*, dans la série que Louis XV lui commanda, ce qui fit que, pendant dix ans, il peignit tous les ports de France !

Verniolle (rue Emmanuel) — Ancien nom de la rue Autefage.

Vérone (passage de) — Nom donné le 29 septembre 1987 à une voie sans nom dans le quartier Lapujade-Bonnefoy, entre les rues de Turin et de Naples, choisies par le promoteur DERO-MEDI pour célébrer l'Italie.

Véronique (logis à l'enseigne de) — Cité par ODDE de TRIORS dès le XVI^e siècle, il était installé rue des Tourneurs. Curieusement, c'est à la rue voisine que ce logis transmettra son nom, évoluant de Véronique à Baronique, puis à Baronie. Sainte Véronique est la sainte femme qui essuya le visage du Christ, qui laissa sur le linge, le Voile de Véronique, l'empreinte de son visage. C'est probablement la raison de l'enseigne.

Véronique (rue) — Ancien nom d'une partie de la rue des Tourneurs.

Verrerie (rue de la) — Voie créée vers 1919. Elle prit son nom dix ans plus tard. L'ancienne verrerie de VERBIZIER occupait son emplacement.

Verre-voidé (Au) — Nom de fantaisie, dans un pamphlet contre-révolutionnaire, cette enseigne étant située dans une prétendue rue « aux Juifs », domicile attribué à CARBONNEL, un instant avocat, auteur des *Observations sur les calculs*.

Verrières (Aux) — 28, avenue de Paris. « Le peintre verrier GESTA avait fait construire dans un parc en bordure de l'avenue de Paris une somptueuse demeure en style gothique du XV^e siècle, ornée de tourelles, qui fut connue sous le nom de « Château des Verrières ». Après son achèvement, en 1878, il confia la décoration de la salle d'honneur à son ami Bernard BENEZET. Deux grandes scènes ornèrent le panneau principal, à gauche, face aux grandes baies ogivales des fenêtres garnies de verrières éclatantes. A gauche du mur, *Clémence Isaure* entourée des mainteneurs, distribuant les fleurs du Gai-Savoir aux poètes couronnés. A droite, était représentée : *La distribution des prix en présence des capitouls aux lauréats de l'académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture*. Sur le panneau du midi, *Raymond de SAINT-GILLES refusant la couronne de Jérusalem qui lui était offerte par les Croisés*. Sur le panneau du sud s'étalait une scène tumultueuse et animée : *L'arrestation du président DURANTI par les Toulousains révoltés*. Le plafond de la salle était formé de caissons contenant chacun, suivant son importance, un personnage ou une scène historique du vieux passé toulousain. Le tout était dominé par quatre figures symboliques représentant la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture*, la *Musique*. D'autres portraits figuraient sur les vitraux dont BENEZET avait dessiné les cartons... Après le désastre commercial qui mit fin à la maison Gesta, et la mort du peintre verrier, « le Château des Verrières » fut vendu, passa aux mains de divers propriétaires successifs et, finalement, devint, il y a quelques années, propriété de la ville de Toulouse. Un cours ménager municipal, le cours « Hélène Boucher », y fut installé, et la « Petite salle des Illustres », dépouillée de ses vitraux, fut transformée en salle de classes. Le vandalisme fut consommé ! Les nobles peintures disparurent sous un épais badigeon à la chaux. Seules, celles du plafond subsistèrent. Ce fut une perte irréparable pour l'art toulousain. » [R. LIZOP.]

Verseby, Versevy (rue) — Ancien nom de la rue de Varsovie.

Versecambe (rue) — Rue citée dans le tableau de l'an II, dixième section, à laquelle on donne le nom de rue Culture.

Vert (restaurant) — 3, rue Denfert-Rochereau (1950).

Verte (rue) — Ancien nom de la rue Jean-Costes.

Verterive (résidence) — 47, route d'Espagne (1982).

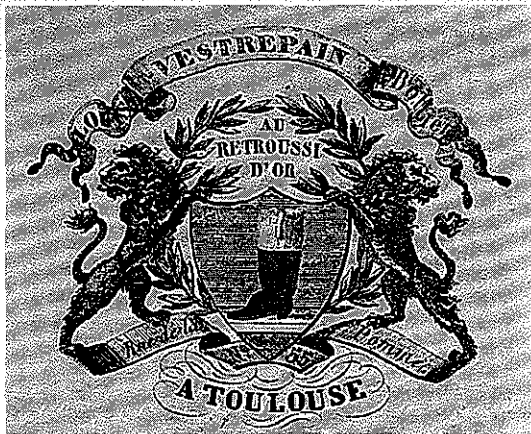
Vertu (allée de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour l'allée Saint-Étienne (= allées Forain-François-Verdier).

Vertu (rue la) — Nom donné en 1794 à la rue des Salenques.

Vertueux (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue du Chapeau-Rouge.

Vertus (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue du Collège-de-Foix.

Vestrepain (rue) — Nom proposé en 1914 pour l'impasse des Carmes (= partie de la rue François-Magendie).



Vestrepain (rue) — Nom donné en 1910 à la partie du chemin des Arcs au-delà du boulevard de l'Octroi. Au Conseil municipal du 24 juin 1910, le conseiller MOUDENC déclara : « Par lettre du 6 avril 1909, M. PASSERIEU, demeurant rue des Arcs-Saint-Cyprien, 28, signale l'inconvénient et les malentendus de toutes sortes provoqués par l'existence de deux rues se faisant suite et portant toutes deux le nom de rue des Arcs-Saint-Cyprien. Seul, le vocable

prolongée distingue l'une de l'autre, et comme il est souvent oublié, il résulte, entre autres inconvénients, des retards dans la livraison des marchandises, des courses inutiles, et, parfois, la remise à des distributions ultérieures de correspondances urgentes. D'accord avec la Commission du Vieux-Toulouse, votre Commission des grands travaux vous propose, Messieurs, de décider que la rue des Arcs-Saint-Cyprien prolongée portera désormais le nom de rue Vestrepain. Nous honorerons ainsi la mémoire d'un fils de Toulouse, de VESTREPAIN, le poète bottier, qui eut son heure de célébrité sous le Second Empire : Qui de nous ne connaît pas *las Abanturos d'un Toulousen à la Campagno* ? VESTREPAIN fut, dans *la lengo moundino*, le vrai poète des foules, le chanteur obligé de toutes les fêtes, et nous serons tous d'accord, je l'espère, pour donner son nom à une des rues de Toulouse. » Louis-Catherine VESTREPAIN est né le 17 août 1809 à Toulouse, fils de Pierre VESTREPAIN, cordonnier, et de Marie ROUQUETTE. Il est mort à Toulouse le 25 décembre 1865.

Veterans (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Neuve.

Veterem Tolosam (*apud*) — Voir Vieille-Toulouse.

Vetmod — Confection, 4, rue Saint-Rome (1950).

Viadieu (résidence Achille) — 48, rue Achille-Viadieu.

Viadieu (rue Achille) — L'ancienne voie romaine ayant été détruite par la grande inondation du VI^e siècle, une nouvelle sortie au sud de Toulouse s'organisa, qui, à hauteur de l'actuelle chapelle Saint-Roch, se divisait, une branche se dirigeant le long de la Garonne, vers l'Ariège (chemin des Étroits), l'autre vers Narbonne (chemin Saint-Roch). Quand fut créé le grand chemin (rue Saint-Michel, avenue de l'URSS, avenue Jules-Julien), la voie perdit de son importance, au point d'être si dégradée qu'on n'y pouvait plus passer qu'en mordant sur les propriétés riveraines. Au XV^e siècle, les Frères de l'Observance franciscaine s'établissent, en 1481, à Sainte-Marie-des-Anges ; la rue fut

essentiellement fréquentée jusqu'en ce point, et fut tout naturellement la rue de l'Observance. La réforme des Récollets qui, au début du XVII^e siècle, succédèrent aux Observants, lui fit prendre, non sans un long temps de rémanence, le nom de rue des Récollets, qu'elle gardera jusqu'en 1945. On lui donnera alors le nom d'Achille VIADIEU, héros de la Résistance qui, grâce au double jeu, put s'introduire dans les milieux favorables à l'occupant. A Toulouse, les résistants se souviennent de la prouesse d'Achille VIADIEU, devenu délégué régional du RNP (émanation du Parti populaire français, filiale de la Gestapo). A ce titre, il déjeuna avec Déat, deux syllabes qui sonnaient comme un glas aux oreilles des résistants, et Lehman, chef des services allemands, lui accorda sa confiance. Il organisait ses opérations clandestines avec le maquis sous le nom de « Ginou ». Dénoncé par un traître, pourchassé par les Allemands, VIADIEU fut abattu d'un tir de mitrailleuse à l'issue d'une course-poursuite en voiture à travers les rues de Toulouse.

Viala (avenue Léon) — Nom donné en 1961 à la partie prolongée de l'avenue Albert-Bedouce. Léon-Angély VIALA est né à Albi le 16 août 1880, fils de Jean-Pierre VIALA et de Claire-Orencie CATHALA. Epoux en premières noces de Marie-Rose-Irma GIL, et en deuxièmes noces de Berthe-Suzanne-Antoinette COULONJOU, il fut inspecteur des Transports, président fondateur de la Confédération Internationale des mutilés et anciens combattants de 1918 à 1939, membre très actif de l'Association des Résistants de 1940, président de l'Association pour les Nations-Unies. Il est décédé 20, rue Saint-Honest, le 29 mars 1954.

Viala (rue) — En 1922 — Voir Bialar.

Vialar (impasse Cité) — Ancien nom de l'impasse Lucien-Béret.

Vialar (lotissements de) — De 1928 à 1938 s'échelonnent de nombreuses initiatives de Jean de VIALAR, directeur des « Fruits de Gaillac », en divers points de la ville. Ces lotissements avaient pour la plupart une intention « sociale » :

- Au quartier de Périole, la « cité de Périole », à l'angle du chemin de Nicol et de la nationale

112. La maison VEILLON, depuis 1928, était mal habitée (voir VEILLON). En 1932, VIALAR l'achète ; il y ajoutera des baraques de sinistrés achetées aux inondés du Tarn de 1936, installées sur les terrains environnants. La « clientèle » est surtout gitane. Quand en 1941 les nomades seront transférés au camp d'Argelès, des Arabes leur succéderont.

- Au Champ du Loup. Les locataires paient 50 % meilleur marché que partout ailleurs, mais il y a de mauvais payeurs, et des chômeurs sans argent ; certains, comme le nommé FOREST, anarchiste, sont chômeurs à perpétuité. En 1932, on l'a « muté » de Périole au Champ du Loup ; il y cohabite avec une fille publique. Femmes et filles vont « ramasser la soupe »...

- Au quartier du Pech, le lotissement est occupé, en 1938, par 17 voitures contenant de 60 à 80 nomades, et deux tentes, plus le local désaffecté d'une fabrique d'agglomérés.

- La cité Vialar, à la Roseraie, comporte 36 logements plus un grand local commercial. En 1937, un bail est proposé à la Ligue des familles nombreuses.

- Le château du Pouset (1931). (Voir ce nom.)

Viallar (Hôtel) — CHALANDE 131 - 19, rue de la Trinité. Son nom vient de l'un de ses propriétaires, Jacques-Philippe VIALLAR, Capitoul en 1729, coseigneur de Cugnaux. Dans cet Hôtel est la tour dite « *del Fossat* » (26 m de haut).

Vicdessos (rue de) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle du lotissement Messal-Rouaix, dont les rues ont un nom commençant par V.

Viccomitis (*apud pontem*) — *ante/retro/pontem d'En Vescompte*. En 1335, au nord de Toulouse.

Victoire (cours de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour le Cours-Dillon.

Victoire (porte de la) — Nom proposé par VERGNES, et donné en 1794 à la porte de Muret.

Victoire (quai et rue de la) — Nom donné en 1794 au Cours-Dillon.

Victor : Allègre - Baltard - Basch - Capoul - Cousin - Déqué - Duruy - Garcia - Hugo - Lines - Ségoffin (voir ces noms).

Victor (bar) — 69, rue des Trente-Six-Ponts (1950).

Victoria (hôtel-restaurant) — 14, boulevard Bonrepos et 76-78, rue Bayard (MILHORAT, 1920 ; MOREAU, 1950).

Victorieux (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue Montaudran (= rue Alfred-Duméril).

Victorinus (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue des Quatre-Billards : « Nous préférierions lui voir porter le nom de Victorinus, homme savant, qui remplit avec distinction les principales charges de l'Empire romain ; il mourut vers l'an 425, et c'est un des illustres auxquels Toulouse a dévolu les honneurs de son Panthéon. »

Vidal — Voir Moto-Vidal.

Vidal (école) — 30, rue de Metz. Etablissement privé d'enseignement technique, secrétariat et comptabilité, fondé en 1928.

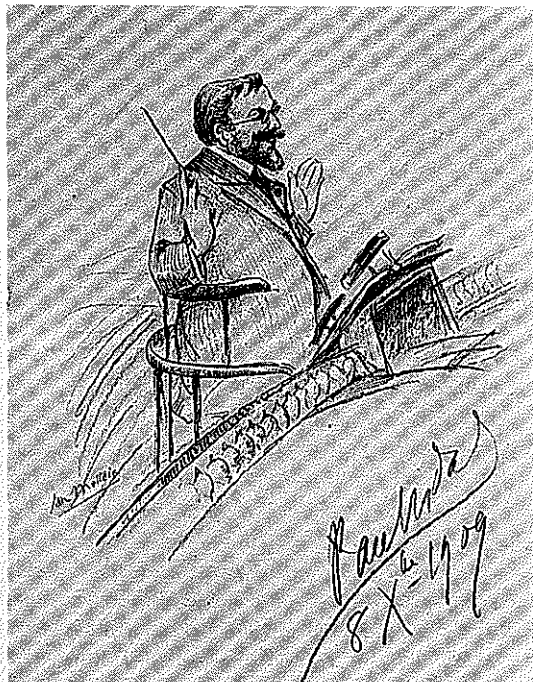
Vidal (place Paul) — Nom de la place Saint-Georges, de 1933 à 1941, ce qui fut très mal accepté par un grand nombre de Toulousains. Saisissant l'occasion donnée par le Maréchal PÉTAIN lorsqu'il refusa que la place Bellecour de Lyon perde son nom traditionnel au profit du sien, Paul MESPLÉ, dans *l'Auto*, écrivit au sujet de « la place Saint-Georges, dont le nom a été malencontreusement changé au cours de ces dernières années en celui du musicien Paul VIDAL : Quel que soit le mérite de cet artiste, il ne saurait s'exercer aux dépens de la toponymie traditionnelle toulousaine car la place Saint-Georges porte ce nom depuis plus de six cents ans, et il revient souvent dans les documents de nos archives et sous la plume de nos historiens. Marchés, exécutions, lieux d'assemblées populaires, emplacements de monuments projetés, réalisés et détruits, c'est un carrefour où toutes les générations se sont donné rendez-vous. Il nous semble qu'il existe d'autres moyens d'honorer la mémoire de Paul VIDAL que de lui sacrifier un des points de repère de l'histoire de notre cité, sans compter que s'il fallait obligatoirement donner à chaque rue le nom des citoyens plus

ou moins représentatifs qui y ont vu le jour, les changements risqueraient d'être fréquents. Or, il ne faut pas perdre de vue que les noms de rues n'ont pas été inventés pour honorer les gloires locales, même de bon aloi, mais pour la commodité des habitants, et que cette commodité s'oppose à tout changement non sérieusement motivé. Qu'on honore Paul VIDAL, soit dans la rue Saint-Georges toute voisine, soit dans les quartiers neufs, mais que l'on nous rende le nom six fois centenaire de la place Saint-Georges. La place Bellecour elle-même peut-elle se prévaloir d'un tel passé ? »

Vidal (rue Arnaud) — Ancien chemin, dont une partie devient, en 1876, la rue Thionville, les habitants ayant demandé le changement de nom parce que la rue Arnaud-Vidal était « mal habitée » ! Arnaud VIDAL, originaire de Castelnaudary, est le premier poète lauréat des Jeux floraux : il remporta le prix de la Violette d'or lors de la première distribution des prix de cette compagnie, réunie pour la première fois du 1er au 3 mai 1324 au verger des Augustins. Plus tard, il obtint une églantine et un souci d'argent (créés en 1356).

Vidal (rue Huc) — Ancien nom de la rue Baronie.

Vidal (rue Paul) — CHALANDE 397 — C'est l'ancienne rue des Biaux, ou des Bœufs, depuis l'origine, tout au moins en 1478, et jusqu'en 1849, quand une délibération du 12 novembre décida de remplacer les bœufs par saint Georges. L'intermède révolutionnaire proposa, avec VERGNES, le nom de rue des Irréfragables, et le tableau de l'an II porta rue Terrible. Mais saint Georges reprit son bien, puis fut à son tour supplanté, en 1941, par Paul VIDAL, selon le vœu ci-avant rapporté pour la place Paul-Vidal. Paul-Antoine VIDAL est né à Toulouse, 7, place Saint-Georges, le 16 avril 1863. Elève du Conservatoire et, pour l'orgue, de l'abbé MASSIP, il entre au Conservatoire de Paris où il est élève de MARMONTEL, Emile DURAND et MASSENET. Il obtient le premier Grand Prix de Rome en 1883. En 1906, il est chef d'orchestre à l'Opéra, et en 1914 à l'Opéra-Comique. Professeur au Conservatoire de Paris, il est l'auteur de nombreuses œuvres (opéras-pantomimes, musique



Paul Vidal (dessin de Metteix).

religieuse) et d'ouvrages pédagogiques (manuel pratique d'harmonie). Il est mort le 9 avril 1931.

Vidal (rue Peire) — Nom proposé en 1914 pour la rue Raymond-Délieux (= rue du Tchad). « Le plus illustre des Troubadours (XII^e et XIII^e siècles). »

Vidal (rue Pierre) — Nom proposé en 1888 comme étant celui de l'une des « personnes dont le nom doit être donné aux rues de la ville : Pierre Vidal, le plus célèbre des Troubadours, né à Toulouse en 1160 ».

Vidale (hôtel) — 6, rue des Jacobins (1950).

Vidale, Vidales, la Vidalle, las Vidales (rue de) — Anciens noms de la rue des Jacobins. « Nous ne savons pourquoi », dit BRÉMOND. ODDE de TRIORS le savait, qui nous parle de *dono Vidallo que demoro al cantou des Prèsicadous* (dame Vidalle qui demeure au coin des Prêcheurs...). Comme on y tenait un jeu de paume, ce fut la rue du Jeu-de-Paume, ainsi qu'au tableau de l'an II. BRÉMOND proposa de l'appeler, par souvenir historique, rue Saint-

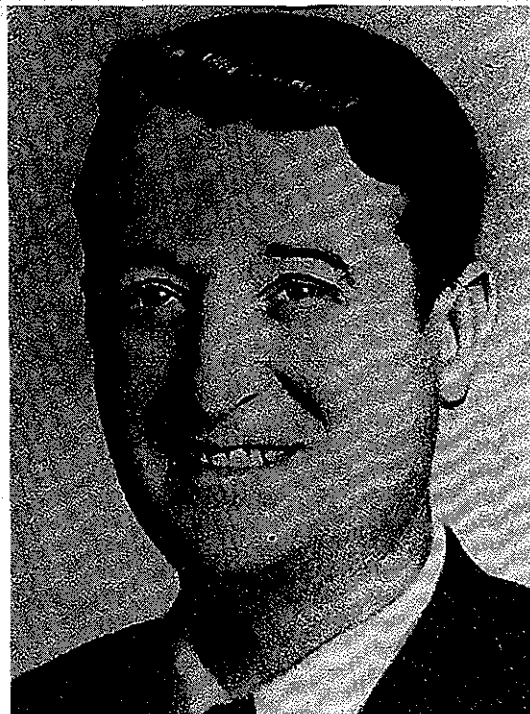
Quentin. Cette chapelle était en face de la porte d'entrée du Capitole et en ligne directe de cette rue.

Vidal Gautier (collège) — Voir à Gautier.

Vidal Guilhem (pla) ou planum vitalis Guilhelmi — Place, sur la rue des « vents » (= rue Merly) au XIV^e siècle.

Vidou (port de) — C'est le nom ancien du port Saint-Pierre. On écrit aussi Bidou. Il s'agit sans doute d'un ancien responsable du lieu.

Vié (rue Joseph) — C'est l'ancienne rue de Villeneuve, dite aussi rue Pelicier. Au tableau de l'an II : rue Socrate, et dans les souhaits de BRÉMOND : rue Duferrier, « illustre Toulousain ». Le 6 août 1888, on propose le changement de rue Villeneuve en rue Pierre-Vidal, et le 12 avril 1947, on lui donne le nom de rue Jean (sic) Vié, puis Joseph Vié. Joseph-Marius VIÉ est né à Lanta (Haute-Garonne) le 9 octobre 1901, fils d'Antoine VIÉ et de Jeanne COUZI, marié à Françoise GARCIA. Soudeur



Joseph Vié.

autogène, il est « Mort pour la France » le 12 juin 1944, au maquis de Saint-Lys où il était parti avec son fils Jean.

Vieille (lieu-dit et lotissement de la) — Envisagé en 1944 au quartier de la cité ouvrière entre le boulevard de Suisse et le chemin du Sang-de-Serp (Société du Domaine de la Vieille, 1948).

Vieille Maison (A la) — Confection pour hommes, tailleur, 33, rue des Changes (BIDERMAN, 1950).

Vieilles-Ecoles (chemin des) — A Lalande. C'est l'ancien chemin de Tournié qui longeait le domaine de ce nom. En 1935, on lui donne son nom actuel.

Vieille-Toulouse (chemin de) — Ancien nom de la rue du Férétra et du chemin des Etroits.

Vieille-Toulouse (vieux chemin de) — Ancien nom du chemin de la Salade-Ponsan.

Vienne (rue de la) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle (rue « D » du lotissement Stareg).

Vierge (allée ou rue de la) — En impasse en 1896, cette voie servit de limite entre les paroisses de l'Immaculée-Conception et de Croix-Daurade. Elle fut par la suite prolongée.

Vierge (quartier, résidence, terrain de la) — Sur le chemin de Lapujade. Le nom vient d'une statue de la Vierge, au fond de l'allée de l'ancien domaine où est bâti aujourd'hui l'ensemble résidentiel du même nom. Sur le « terrain de la Vierge » fut projetée, en juin 1973, la construction du Centre de Tri Postal, qui a été construit à Lalande, en raison de l'opposition menée par une association de défense du quartier.

Vieux Jacobin (Au) — Brocanteur, 59, rue Pargaminières (1950).

Vieux-Loup (rue du) — Ancien nom de la rue Louis-Deffes.

Vieux-Raisin (Hôtel du) — CHALANDE 121 - 36, rue du Languedoc. Cet Hôtel bat tous les records de la diversité d'appellations : Hôtel-Maynier / Berenguier-Maynier / Roquette / Burnet / d'Aussargues / Lasbordes / de Fleyres, et enfin du Vieux-Raisin. CHALANDE a établi que deux noms seulement méritaient d'être retenus, si l'on considère qu'un Hôtel doit son nom à son constructeur. Il est cependant mieux connu actuellement sous le nom du Vieux-Raisin.

Vieux Raisin (hôtellerie du) — C'est en fait l'hôtellerie du Raisin qui, s'étant déplacée, a laissé la désignation de « vieux » à son ancien emplacement.

Vieux-Raisin (rue du) — Ancien nom d'une partie de la rue du Languedoc, avant 1908. En 1794, VERGNES propose de l'appeler rue des Formidables, mais on lui donne le nom de rue la Droiture. En 1854, BRÉMOND propose de la nommer rue de la Trésorerie.

Vieux Saint-Sernin (Au) — Antiquités, 57, rue du Taur (FAURE, 1933).

Vieux Temple — Eglise Réformée, rue Romiguières - Voir Temple.

Vieux Tolosa (Au) — Antiquaire, 28, rue du Languedoc (1950).

Vieux Versailles (Au) — Antiquités, 31-33, rue Boulbonne (Charles GELY, 1920).

Vigan (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Tonne (= rue Saint-Cyr) : « Le nom de rue Vigan serait plus convenable ; il rappellerait un artiste sculpteur d'un grand mérite ; VIGAN, élève de LUCAS, fut quarante-quatre ans professeur de dessin et de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse. Notre ville possède plusieurs ouvrages de cet artiste. »

Vigié (Pension) — 12, rue Caffarelli (Mlle VIGIÉ, 1913).

Vigilance (moulin de) — Nom donné en 1794 au moulin de Bayard.

Vigilance (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Huc-Vidal (= rue Baronie).

Vigilans (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue de l'Arc-des-Carmes (= place des Carmes, côté est).

Vigné (le) — Chemin de Lapujade, en 1814, se composant des maisons BON NEGRIE et FABRE.

Vigné (le) — Fossé, aqueduc, pontil. Sur le Grand chemin de Montaudran. XVII^e-XVIII^e siècles.

Vigné (rue du Sergent) — Voie créée vers 1917, sous le premier nom de rue Benac. Le nom de Sergent VIGNÉ lui a été donné en 1923.

Vigneau (place Odontine) — Le terre-plein situé devant l'école maternelle de Fontaine-Lestang est devenu la place Odontine-Vigneau le 6 novembre 1982, à l'occasion du 70^e anniversaire de l'école dite Etienne Billières, dont la première directrice, en 1912, fut mademoiselle Odontine VIGNEAU.

Vignemale (rue du) — Nom donné le 20 octobre 1983 à une voie nouvelle, ouverte à la ZAC de Firmis, commençant à la rue du Mont-Aigoual.

Vignes (résidence Le Clos des) — 101, chemin de Basso-Cambo (PECI, 1982).

Vignes (rue des) — Voie créée vers 1925, amputée par la rocade. Son nom viendrait des vignes du domaine de Grand-Selve.

Vignes (rue Louis) — Nom donné vers 1912 à une voie nouvelle.

Vignes (rue tournante des) — Ancien nom de la rue Fénelon.

Vignes (*yeis des*) — Chemin « qui va sortant de la porte de Mathebeuf à la metterye de M. OUVRIER conseiller en la Cour », en 1611.

Vignier (chemin du) — « Chemin tirant à la Croix-Daurade » en 1611.

Vigny (rue Alfred de) — Nom donné en mai 1937 à une voie sans nom, du lotissement Lines, créée en 1931, et que le lotisseur projetait d'appeler rue des Mimosas. Alfred de VIGNY (1797-1863), poète, auteur d'un roman historique (*Cinq-mars*) et de théâtre (*Chatterton*).

Vigolèses (rue des) — Autre nom de la rue Saint-Julien.

Vigorouses — Voir Vigourouses.

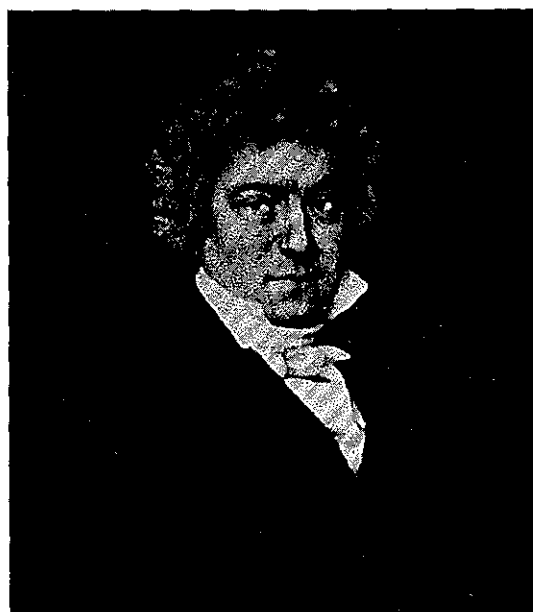
Vigoureuse (rue) — Nom donné en 1794 à la rue des Affachoirs (= rue Merlane).

Vigoureux (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Tripière.

Vigourouses, Vigoulouses (rue des) — Ancien nom de la rue des Salenques.

Viguerie (place de la) — Ancien nom d'une partie de la place du Salin.

Viguerie (rue) — Voie, à Saint-Cyprien, qui s'appela rue Neuve au XVII^e siècle, sans doute parce que créée peu avant, lors du remodelage de l'Hôtel-Dieu. On l'appela rue Tripières-Vieilles, jusqu'au milieu du XIX^e siècle où elle



Charles Viguerie.

reçut son nom actuel. Charles-Marguerite-Guillaume VIGUERIE est né le 4 novembre 1779 à Toulouse, fils de Jean VIGUERIE, chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, et de Marguerite-Louise CAZAUBON. Il fut chirurgien en chef à 23 ans, et professeur à l'École de Médecine de 1806 à 1851. Il est mort le 11 janvier 1855.

Viguerie (square) — En 1914, on propose de lui donner le nom de square d'Hautpoul. Rasé en 1956 pour y faire un parking, puis « réhabilité ».

Viguiet (imprimerie du) — 6, rue Ninau (1950).

Viguiet (rue du) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de l'Écharpe : « ... ce qui indiquerait que le tribunal et la maison du viguiet de cette ville étaient à l'angle de celle-ci et de la rue Peyrolières. »

Villa (restaurant) — 20-22, place du Capitole (ROBERT, 1905).

Village (Le) — Résidence, 188, avenue de Grande-Bretagne (SCI Le Village, PROUPUECH, 1976).

Village des Carmes — Association qui a son siège social 52, rue Pharaon (papeterie PIN). Au programme de 1987, outre diverses manifestations : « Le quartier des Carmes, qui abrite un marché couvert particulièrement dynamique ainsi qu'une structure commerciale très riche, se devait d'être représenté auprès des organismes municipaux ou consulaires. En effet, ce patrimoine toulousain où prolifèrent Hôtels et maisons historiques méritait plus d'attention de la part des responsables de la ville. Une circulation abondante et mal régulée sclérose le quartier, compte tenu que le marché est un pôle d'attraction qui draine une importante clientèle. Primordial aussi, le parking qui s'avère régulièrement insuffisant pour satisfaire le stationnement. Enfin, une demande de plan de rénovation qui mettrait en valeur la richesse architecturale du secteur doit être déposée ainsi que des projets d'animation. »

Village gourmand des Capitouls — Exposition-dégustation des produits régionaux

et de l'artisanat. La 9^e édition, en 1987, s'est tenue du 5 au 16 novembre, non place du Capitole comme auparavant, mais à Compans-Caffarelli avec plus de 200 exposants, des restaurants et des attractions.

Village Solaire (Le) — Lotissement créé dans la ZAC des Pradettes comportant, le 16 juin 1983, cinq nouvelles voies (Société HLM des Chalets).

Villa Médicis — Résidence, à la Roseraie (SOPRA, 1987).

Villaret (rue du) — Nom donné le 18 février 1974 à une voie nouvelle au quartier de la Terrasse dans l'ensemble créé par la SCC « le Clos de l'Ormeau ». On avait proposé : rue du Villaret-de-l'Ormeau. « Villaret » signifie village, en Dauphiné.

Villars (rue de) — Ancien nom de la rue Colbert, proposé en 1866 par BRÉMOND pour le chemin de la Pradasse, au Busca, devenu rue Colbert en 1903. « Noël-Gabriel-Luc VILLARS, né à Toulouse en 1748, mort en 1826. Membre de l'Académie française. »

Villaudric (rue) — Voie créée vers 1930. La raison du nom est inconnue. Peut-être la famille propriétaire.

Ville d'Auch (A la) — 16, place du Chairedon (= place Olivier), (LAFONT, 1845).

Ville-d'Avray (rue) — Voie créée vers 1875, et ainsi nommée en 1897. Sans doute est-ce une évocation de la commune du même nom...

Ville de Bruges (A la) — Broderies, dentelles, 43, rue de la Pomme (1944).

Ville de Lyon (logis à l'enseigne de la) — 3-5, rue des Fleurs (XVII^e siècle).

Ville de Paris (A la) — Papiers peints, 28, rue de la Pomme (Mme Vve François OLIVIER, 1865).

Ville de Reims (A la) — Confection pour dames, 25, allée Saint-Agne (= avenue de l'URSS), (1920).

Ville de Thiers (A la) — Couteliers, 22, rue Matabiau (1950).

Ville de Toulouse (A la) — 17, rue d'Alsace-Lorraine. Tailleur vers 1900, affiche la spécialité de « Costumes cyclistes pour Dames et Messieurs ».

Ville de Verdun (A la) — Bazar, 79, rue d'Alsace-Lorraine (Mme BLIGAUD et SAUNIERE, 1920).

Ville du Puy (A la) — Dentelles, 9, rue Antonin-Mercié (Mme LOUBET, 1920).

Villefranche (rue de) — Nom donné le 22 octobre 1957 à une voie nouvelle dans le lotissement Messal-Rouaix (noms commençant par V).

Villèle (rue de) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue Goudoulin (= rue Goudouli). « Tout le monde connaît cette famille et les services qu'elle a rendus à notre pays. »

Villèle (rue de) — Nom proposé en 1914 pour la partie *intra-muros* du chemin du Sang-de-Serp. « M. de VILLÈLE (1773-1854), maire de Toulouse (1816-1818). »

Villèle (rue de) — Nom proposé à nouveau le 24 octobre 1958. « M. de VILLÈLE qui a été maire en 1815 et qui est le seul à ne pas avoir de rue. »

Villeloing — Lieu-dit « sur le grand chemin qui va à Montaudran » (1651).

Villemur (rue) — Voie projetée le 11 août 1879, mais réalisée une dizaine d'années plus tard.

Villeneuve (allées de) — Nom des allées Jean-Jaurès de 1816 à 1824.

Villeneuve (porte, quartier) — La porte Villeneuve, signalée dans des documents de 1145 et 1187, était une porte du bourg et dépendait du capitoulat de Saint-Sernin. Il faut la distinguer de la « porte Neuve ». C'est ce qu'affirme le cadastre de 1478 : « Lou moulou de las possessions ont es assituaat lou sementery del Taur que ez defors la ville de Tholoza, entre las portes de

Villeneuve et de Portenove. » La porte Villeneuve était placée un peu au nord de l'angle rentrant, ainsi qu'on peut le voir sur les anciens plans de Toulouse. Elle ne se trouvait pas dans l'axe de la rue Villeneuve (rue Lafayette actuelle), mais un peu sur la gauche, vers l'enceinte où débouche la rue Caussette. La rencontre de l'enceinte romaine et du rempart du bourg se faisait, en effet, vers le milieu et à droite de la rue Villeneuve, à peu près à égale distance de celle-ci et de la rue du Poids-de-l'Huile. Un espace de terrain libre s'étendait sur l'actuelle place Wilson. Ce fut surtout par la porte Villeneuve que les protestants s'enfuirent de l'Hôtel de Ville le 17 mai 1562. Plusieurs portes de l'enceinte furent murées peu après, par crainte de quelque nouvelle surprise de la part des protestants du dehors. « A l'égard de la porte Villeneuve, on délibéra qu'elle serait fermée à perpétuité, et cela en détestation de ce que les prédicants sortaient par cette porte pour aller au prêche. » Ce fut sans doute pour ce même motif qu'on l'appelait aussi « Porte du Ministre ». C'est en effet sur cette place, qui n'était encore qu'une prairie, que les protestants avaient, au XVI^e siècle, établi leur temple : « Ce temple bâti tout de bois, dit LAFAILLE, était fort spacieux et ouvert de tous côtés, afin que ceux qui n'y pourraient entrer dans les grandes foules y pussent voir. » MONLUC le fit brûler. La réouverture de cette porte s'imposa en 1783. Dans le cours de l'année précédente, les Capitouls avaient dû rendre trois jugements « condamnant à des dommages des rouliers pour avoir écrasé ou blessé des habitants » en allant au Bureau de la Commutation « déposer leurs marchandises et payer les droits d'octroi et de leude, ce qui dégradait le pavé et causait des accidents fâcheux ». La porte Villeneuve était attenante au Bureau de la Commutation, il suffisait donc de la rouvrir pour obvier à de si graves inconvénients. C'est ce qui fut décidé par la délibération du Conseil de ville le 15 avril 1783. Sous la Révolution, VERGNES voulut l'appeler porte de la Révolution. La porte disparut lors de la construction de l'actuelle place Wilson. Le quartier qui s'étendait, hors les murs, devant cette porte, en avait pris le nom.

Bibl. — LAFFORGUE, La Grande Lande, pp. 336-341.

Villeneuve (rue) — A Saint-Cyprien. Serait l'ancienne rue des Faures (forgerons), nom appli-

qué plutôt à la rue Champêtre... Rue Villeneuve depuis 1806.

Villeneuve (rue de la Porte) — *carr. Porta Villenove, carr. de Villanova*. Ancien nom de la rue Lafayette.

Villeneuve (chemin de) — A la limite de la commune et de Cugnaux. C'est une section du chemin vicinal 66, itinéraire antique qui se poursuivait vers Basso-Cambo (voir ce nom). Villeneuve est le nom d'un quartier et d'un domaine absorbés par le terrain d'aviation de Franczal.

Villeneuve (rue) — Ancien nom de la rue Joseph-Vié.

Villet (rue André) — Nom donné le 15 juin 1976 à une voie nouvelle, dépendant de l'avenue Didier-Daurat, dans le quartier Montaudran.

Vinaigre (rue) — Ancien nom de la rue Alexandre-Fourtanier « parce qu'en ce lieu se trouvaient plusieurs vinaigreries » (BRÉMOND).

Vinaigrerie (rue de la) — Ancien nom de la rue Saint-Gabriel.

Vincent : Auriol - d'Indy - Scotto - Serrer - Van Gogh (voir ces noms).

Vincent-Eloi (salle) — Le complexe socio-culturel et sportif de Lalande, inauguré en 1983, a été baptisé en novembre 1984 salle polyvalente Albert-Vincent-Eloi. Antonin-Albert VINCENT-ELOI, né le 14 juin 1907 à Laroque-des-Albères (Pyrénées-Orientales), fils de Marius VINCENT-ELOI et de Marie-Victoire-Suzanne ESTUBE, était pharmacien. Il avait épousé Madeleine-Marie-Marguerite DELONCLE. Il fut longtemps président d'honneur du comité de quartier de Lalande, et l'un des principaux artisans de la construction du complexe qui porte son nom. Il est décédé 223, avenue de Fronton, le 18 février 1983.

Vinci (immeuble ou résidence Léonard de) — Nom de l'un des immeubles de la résidence des Jardins de la Renaissance, boulevard Monplaisir

et rues Monplaisir, des Martyrs-de-la-Libération, Bégué-David et André-Délioux (Guy DEVAUX, 1978).

Vinci (rue Léonard de) — Nom donné en 1968 à une voie nouvelle. Leonardo da Vinci, né à Vinci près de Florence en 1452 et mort au château de Cloux (Clos-Lucé) près d'Amboise en 1519, fut peintre, architecte, sculpteur et inventeur. Appelé en France par François I^{er}, il s'installa à Cloux et étudia à peu près toutes les sciences, et se révéla, par ses dessins scientifiques, un véritable précurseur de multiples inventions.

Vingt-Deux-Septembre (boulevard du) — Ancien nom du boulevard de Strasbourg.

Vinhals (*als*) ou **apud Vinhalia** — Lieu-dit (XV^e siècle), dans le gardiage nord.

Vintimille (place de) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle, dans le quartier des villes de Provence et Côte-d'Azur.

Violeta (*a la*) — Lieu-dit (1388), hors la porte Neuve.

Violette — Grâce à la patience et à l'habileté des jardiniers de Lalande, Toulouse est, un peu conventionnellement, la « cité des Violettes ». Un marché s'était organisé place du Capitole, que les intempéries avaient refoulé sous les couvertures de la cour Henri-IV. En octobre 1906, il est transféré salle des Jacobins, car « il importe pour conserver à la violette son épanouissement et son parfum, de la soustraire aux intempéries ». Au cours de l'hiver 1907, se forma une coopérative des producteurs qui sut trouver des marchés, expédiant les violettes dans les célèbres boîtes cylindriques, à Paris et en Angleterre. Avec l'aide du Syndicat des maraîchers, on tenta même l'expédition commune des violettes... et des épinards ! Les parfums BERDOUES, la liqueur BENOIT-SERRES et les violettes confites, le kiosque des violettes des boulevards, le Petit Nice de Wilson... Sans oublier les violettes sauvages des bois de Pouvourville ou de la Manne...

Violettes (hameau des) — Résidence (cheminements Professeur-Buhl et Recteur-Deltheil, et rue Paul-Bernadot).

Violettes (impasse des) — Ancien nom, avant 1947, de l'impasse de Fronton.

Violettes (impasse des) — Ancien nom, avant 1955, d'une partie de la rue Fragonard.

Violettes (rue des) — Premier nom de la rue du Colonel-Driant.

Violettes (rue des) — Nom proposé en 1914 pour la petite rue de Larade (= rue Clausade).

Violettes (villa des) — A la Cadène (Lalande) vers 1920.

Violettes (villa des) — 39, allées des Demoiselles (Colonel ROUSTAN, 1905).

Violettes de Parme — 53, rue Raymond-IV (Elie BENOIT, 1950).

Violettes de Toulouse — Confiseries, 16, rue de Koufra (1950).

Viollet-le-Duc (écoles maternelles et primaires publiques mixtes) — Rue Viollet-le-Duc.

Viollet-le-Duc (impasse et rue Eugène) — Nom donné en 1981 à deux voies nouvelles au Mirail. Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC (1814-1879) a laissé, en tant qu'architecte et archéologue, une œuvre considérable. En tant qu'inspecteur des Monuments Historiques, il accomplit partout en France, et notamment à Toulouse, une œuvre de conservation et de protection. En août 1845, étant venu à Toulouse, il jette les bases d'un projet de restauration de Saint-Sernin qui sera entrepris sous sa direction le 22 octobre 1860, et comprendra aussi le Collège Saint-Raymond. Il s'intéressa également aux Jacobins, au Capitole ancien dont seul le « donjon » fut sauvé, à la façade du Musée des Augustins, et à l'ancien réfectoire et au cloître, ainsi qu'à l'église du Taur...

Bibl. — MONJOIN (Pierre), L'Œuvre toulousaine de VIOLLET-LE-DUC, Mém. Soc. Archéol. du Midi, XXV, 1957.

Viollis (rue Jean) — Nom donné en 1981 à une voie nouvelle projetée au quartier de la Flambelle.

Vion (caserne Jacques) — 17, allée Charles-de-Fitte. Centre de secours des sapeurs-pompiers, établi en juin 1972. Le sous-lieutenant Jacques VION, originaire de Bourges, était entré dans le corps des sapeurs-pompiers de Toulouse. A force de travail et de compétence, il avait gagné successivement ses grades pour devenir officier, en juillet 1969. Le 1er août 1970, le sous-lieutenant Jacques VION était muté à Draguignan et nommé adjoint technique au colonel HOURCASTAGNE, inspecteur départemental des services de secours et d'incendie du Var. Et c'est précisément en cette qualité qu'il se trouvait sur les lieux des opérations pour coordonner les efforts des services de secours lors de l'incendie du Revest, près de Toulon. Le feu devait hélas le surprendre irrémédiablement alors qu'il effectuait une mission de reconnaissance sur le terrain envahi par le fléau.

Virebent (chemin) — C'est le chemin vicinal 87 de Launaguet à Croix-Daurade. En 1947, on lui a donné le nom du céramiste Auguste VIREBENT (1792-1857). Une exposition, en 1981, a justement rappelé ses mérites : « Fils de l'architecte de la ville Jacques-Pascal VIREBENT qui fournit les plans du nouveau quartier Villeneuve



Jacques-Pascal Virebent.

(actuelle place Wilson), Auguste travailla d'abord dans le bureau de son père de même que son frère François, architecte lui aussi. En 1830, lorsque Jacques-Pascal démissionna de ses fonctions, ses fils durent songer à se faire une clien-

tèle privée. Auguste eut alors l'idée de se « reconvertir » en fondant, sur le domaine familial de Miremonts, à Launaguet, une briqueterie. Mais celle-ci n'était pas une briqueterie ordinaire. En effet, grâce à plusieurs perfectionnements techniques (presse, plinthotomie, nouvelle façon de travailler les terres), pour lesquels il obtint un brevet d'invention, Auguste VIREBENT proposait un véritable catalogue d'ornements d'architecture en terre cuite... De nombreuses maisons vont se parer d'un décor moulé, quant aux châteaux, ils pourront ainsi être mis au goût du jour (façade Restauration, tonnelles Troubadours) à moindres frais. Les desservants des églises y trouvaient aussi leur bonheur, de la Vierge à l'Enfant au Jubé en passant par la clef de voûte ou l'autel, la fabrique pouvait, sur simple demande, fournir un devis pour un décor de chapelle aussi bien que pour une restauration complète voire une reconstruction totale de l'édifice. Mais c'est pour des constructions civiles qu'Auguste VIREBENT donna la pleine mesure de ses moyens, qu'il s'agisse des Hôtels d'inspiration Restauration comme la Maison Modèle, ou plus tard d'Hôtels néo-Renaissance pour lesquels il utilisa brillamment des moulages d'œuvres de la Renaissance (Hôtels à cariatides de la rue des Marchands, des allées Jean-Jaurès, ou de Montauban). Les produits d'Auguste VIREBENT, en connaissant une faveur extraordinaire, ont largement contribué à donner son visage à la région toulousaine et obligent à s'intéresser à cet architecte-briquetier, si l'on veut mieux connaître les maisons qui nous entourent. » (Nelly DESSEAUX.)

Virgile (rue) — Nom donné vers 1950 à une voie nouvelle dans le lotissement de Rangueil (noms commençant par V, avec VANINI et VINCI). Hommage au célèbre auteur de *L'Énéide*, des *Géorgiques* et des *Bucoliques*, ou au VIRGILE toulousain ? Car il y eut un grammairien VIRGILE à la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e, d'ailleurs confondu par les anciens auteurs avec le grand poète.

Virommes ou Virome (rue des) — Rue non identifiée, au capitoulat Saint-Etienne, à laquelle on donne en 1794 le nom de rue des Précautions.

Visitation, visitandines (couvent de la, ou des) — Ce fut le désir de saint François de Sales de

créer une Visitation à Toulouse. Ce fut aussi celui de sainte Chantal. Mme de MONTMORENCY voulait en être la fondatrice, en souvenir de son mari, exécuté à Toulouse. Ces projets furent contrariés, et c'est seulement en 1646 que les autorisations furent accordées. Une maison avec son jardin fut achetée à Jean de VILLELE, au faubourg Saint-Etienne, près de la porte Saint-Etienne. Elle donnait sur la rue devenue depuis rue des Frères-Lion. La Mère de BEAUMONT, première supérieure, arriva en 1647. Bientôt, la Visitation fut transférée près de Saint-Sernin, dans la rue actuelle du Périgord, alors rue des Carmélites. En effet, Carmel et Visitation se touchaient. Une place porte encore le nom de place de la Visitation, à la jonction de la rue du Périgord et de la rue de Rémusat, mais aucune plaque ne l'indique. Au XVIII^e siècle, DESPAX, qui a magnifiquement décoré la chapelle des Carmélites, travailla aussi pour la Visitation. On peut voir dans la chapelle actuelle deux grandes toiles de DESPAX : *Le sacre de saint François de Sales et Saint François donnant les constitutions à sainte Jeanne de Chantal*, tableaux provenant de l'ancienne Visitation. Dispersées par la Révolution, les 44 visitandines formèrent de petits groupes clandestins, continuèrent leur vie religieuse au mieux des circonstances, aidèrent les prêtres réfractaires et bénéficièrent de leur visite. L'une d'elles, la sœur Louise-Séraphique RICARD, pénétrait dans les prisons et parfois portait la sainte Réserve.

En 1807, la Communauté se reconstitua rue Nazareth et s'adjoignit un pensionnat. Dès qu'il fut possible, un monastère définitif fut aménagé, au lieu où il se trouve actuellement, 13, rue de la Dalbade. La translation eut lieu le 14 juillet 1818 et fut marquée par une procession nocturne des visitandines et de leurs élèves, précédant le prêtre, porteur du saint sacrement. Le pensionnat fut fermé en 1880. La persécution religieuse laissa subsister la Visitation, qui occupe le monastère depuis cent quarante-trois ans. Par décret en date du 31 mai 1960, la Sacrée-Congrégation des Religieux a décidé l'union des deux monastères de la Visitation de Toulon et de Toulouse, qui n'en font désormais plus qu'un.

Visitation (place de la) — Ainsi nommée depuis le XVII^e siècle, place Vérité en 1794, cette place

a « perdu son nom » dans les nomenclatures. On ne la distingue plus de la rue de Rémusat.

Vital, Vitalis — Voir Vidal.

Vitalis Fabri (*carr.*) — Voir Embarthe (Four d').

Vitalis Gilaberti (*carr.*) ou **Secourriou** — Voir rue des Marchands.

Vitalis Guillelmi — Voir Vidal Guilhem.

Vitalité (rue de la) — Nom donné en 1969 à une voie nouvelle. Elle a eu pour promoteurs les responsables toulousains de l'Alliance Nationale pour la Vitalité française.

Vitarelles (allées des) — Aménagées au XIX^e siècle, elles furent parcourues par le chemin de fer de la ligne de la Lèze.

Vitarelles (chemin des) — Ancien nom du chemin du Ramelet-Moundi.

Vitarelles (domaine des) — Propriété d'Ambroise RENDU (1905).

Vitarelles (petit chemin des) — Ancien nom du chemin des Pradettes, du chemin des Courses, et du chemin Reboul.

Vitarelles (ZAD des) — Elle a été décidée par le Conseil municipal le 13 juillet 1971. En mars 1983, une constitution de réserves foncières a été soumise à l'enquête publique.

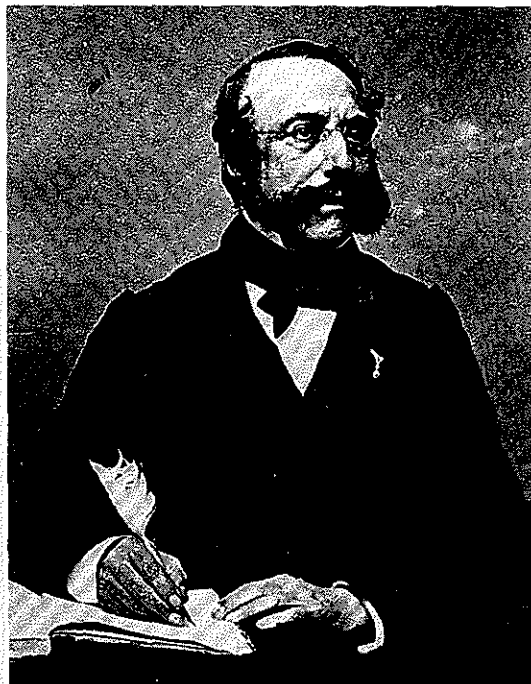
Vite — Nom de l'un des Moulins du Château au XIV^e siècle.

Vitet (rue Louis) — A son origine, au XIX^e siècle, c'est le chemin de ronde de la Baraquette. En décembre 1936, on lui donne le nom de rue Louis-Vitet, littérateur et homme politique (1802-1873).

Vitry (impasse) — C'est l'ancien chemin vicinal 24 dans la partie du « chemin des Cocus », coupé par la création du chemin de fer. (Voir Barthe, impasse.)

Vitry (rue) — Nom proposé en 1914 pour la rue

Suau (= rue du Professeur-Jammes). « Urbain VITRY (XIX^e siècle), architecte, colonne de la place Dupuy. »



Urbain Vitry.

Vitry (rue Urbain) — Voie privée, munie de portes à ses extrémités, ce fut à l'origine (1858) la rue Hauteserre, puis l'impasse du Mont-de-Piété. Un jugement du 23 décembre 1893 lui reconnut le caractère de voie privée, étant toujours munie de portes à ses extrémités. En 1905, devenue « Passage de l'Université », elle fut ouverte au public. En 1938, on lui donne le nom de rue Urbain-Vitry. Marie-Joseph-Urbain VITRY est né le 2 juillet 1802 à Toulouse, fils de Jean-Pierre VITRY, inspecteur-voyer en chef, et Marie SALIÈRES. Nommé en 1826 à l'École des Arts, il enseignera pendant toute sa vie. Il succéda en mars 1830 à Pascal VIREBENT comme architecte en chef de la ville aux dépens du fils du titulaire, Auguste VIREBENT, et joua un rôle de tout premier plan tant dans ce service que dans son activité privée. Il écrivit plusieurs ouvrages dont le *Propriétaire Architecte* et le *Vignole de poche*. De 1845 à 1848, il fut conseiller municipal. Il meurt le 27 septembre 1863, dans son Hôtel des allées Jean-Jaurès.

Vittel (rue de) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle dans le quartier des eaux minérales...

Vivacité (rue de la) — Nom proposé en 1794 par VERGNES dans sa liste de réserve.

Vivarais (allée du) — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle, dans le quartier des « régions géographiques ».

Vivent (chaussée, moulin) — Construite sous Napoléon III en 1865, la chaussée Vivent coupait autrefois le cours de la Garonne sur toute sa largeur, environ 180 m. Elle détournait les eaux du fleuve vers un canal qui les amenait au moulin Vivent, construit sur la rive droite... Ce canal n'était plus, vers 1945, qu'un fossé à demi comblé, sur les bords duquel poussait une herbe épaisse parmi les débris de toute nature. On le franchissait sur une passerelle aux planches vermoulues qui, des bords de la Garonne, conduisait à une ruelle. Dans cette ruelle, débouchant sur l'avenue de Muret, à quelques mètres du pont Saint-Michel, se dressait encore la grille rouillée qui servait autrefois d'entrée au moulin Vivent dont il ne restait plus que des ruines informes. C'est que depuis longtemps, le moulin avait cessé de tourner. Les inondations de 1875, qui emportèrent le pont Saint-Michel, endommagèrent la chaussée et, le temps aidant, le fleuve accomplit son travail d'érosion. Un goulet large de plusieurs dizaines de mètres se forma, et les eaux retenues de part et d'autre par le reste de la chaussée s'écoulèrent impétueusement par ce canal. Sa démolition, programmée au projet n° 5 de Défense de Toulouse contre les inondations, fut exécutée en août 1949.

Vivent (impasse Georges) — Nom donné le 12 mai 1980 à une voie nouvelle (voie F) au Centre régional Mirail. Georges VIVENT est né à Toulouse le 21 janvier 1871. Elève d'Abel FABRE, il fit une remarquable carrière de sculpteur ; il fonda en 1905 la Société des Artistes méridionaux dont il devint le président en 1920 et le resta sa vie durant. Il fit de nombreux bustes, des sculptures menues et charmantes, ou de grands monuments : la statue de Jean Jaurès, le monument du capitaine BERNET au Jardin des Plantes, les décorations pour l'hôtel

« le Télégramme », rue Gabriel-Péri, et pour la Bibliothèque Municipale. Professeur à l'École des Beaux-Arts, il forma de nombreux artistes, ainsi que dans son atelier des allées Paul-Sabatier. Il est mort le 6 mai 1949.

Viveriis, Viviers, Viviès (canton, coin, port, rue de) — Anciens noms de la place de la Daurade. La plus ancienne forme est Vivarios, avant 1148.

Vog — Maroquinier, 60, boulevard Carnot (1940).

Vogue — Bonneterie lingerie, 11, rue Saint-Antoine-du-T et 13, rue Duranti (= rue Lieutenant-Colonel-Pélessier) (1931).

Voirie (rue de la) — Ancien nom de la rue des Jardins.

Voivenel (rue et impasse du Docteur-Paul) — Nom donné par décision du Conseil municipal (séance du 16 octobre 1982) à des voies nouvelles au quartier des Trois-Cocus, dans un complexe formé également des impasses Capoulet et Campagnou (voir ces noms). Paul VOIVENEL, né à Séméac en 1880, médecin, écrivain, philosophe, vécut à Toulouse de 1922 à 1963 au 18 de la rue de la Dalbade. Une plaque a été apposée en septembre 1970 sur la façade de cet Hôtel où il écrivit la majeure partie de son œuvre. Ce ne fut pas le seul hommage rendu de son vivant : Séméac, sa ville natale, puis Tonneins, ont donné son nom à des rues. Retiré à Capoulet-Junac (Ariège), le docteur VOIVENEL est mort le 9 juin 1975.

Vol-à-Voile (rue du) — Voie créée vers 1925-1930, sous le nom de rue Guillaume-Mazas. En 1947, on propose rue de l'Indochine, mais on lui donne le nom de rue du Vol-à-Voile. « Le terrain de Balma, école d'apprentissage, créée en 1930, se situe à 2 km de la ville, en face des aérostiers, sur un léger mamelon orienté à l'ouest et donnant sur la vallée de l'Hers. Il possède un dénivellement d'une vingtaine de mètres et s'étend d'est en ouest sur une longueur d'environ 400 m. La Société française de vol à voile loue les champs de Touzet, à Balma, et monte un hangar de 250 m² pour abriter quel-

ques appareils avec leurs accessoires. Au début, les Toulousains manquent de matériel. Le lancement des planeurs se fait au sandow, l'équipe de traction se compose essentiellement d'élèves. Après le vol, une voiture remonte les appareils à la plate-forme de départ. On ne peut se permettre ici que des lancers de faible puissance. La faible déclivité du terrain ne favorise guère les vols de pente, et seulement par vent d'ouest. Aussi, les vélivolés se mettent-ils en quête d'un autre terrain d'entraînement qu'ils trouvent à Estantens, à 8 km au sud de Muret. » (BACCRABERE-JORRE.) En 1931, un troisième terrain sera organisé à la montagne Noire. Les noms de DEWOITINE, CASTELLO et LAGASSE resteront attachés à ces débuts du « vol à voile ».

Volga (villa) — Chemin de Limayrac (KOKONIQUE, 1933).

Volontaires (rue des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour la rue Ninau.

Volta (rue) — Voie créée en 1890 sur les terrains BÉTEILLE. Classée dans le domaine public en 1896 après que les héritiers BÉTEILLE eurent donné le sol à la Ville en octobre 1895. Le nom est un hommage au physicien Alessandro, comte VOLTA, né et mort à Côme (1745-1827). C'est l'inventeur de la pile.

Voltaire (place) — Nom proposé en 1882 pour la place Saint-Georges, en souvenir de l'affaire CALAS !

Voltaire (place, port et quai de) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la place, le port et le quai de Brienne, et donné à la place, au port et au quai Saint-Pierre.

Voltaire (rue) — Ancien nom de la rue Mozart.

Voltaire (rue) — Nom donné en 1794 à la rue Pargaminières.

Voltaire (rue) — Nom proposé « pour une rue » le 16 mai 1878, et précisé « pour la rue du Poids-de-l'Huile » le 23 mai. Sans suite.

Voltaire (rue) — Voie très courte qui représente mal l'abondance littéraire de celui qu'elle veut

honorer. Elle a été créée en 1888. La même année, on cherche à « placer » le nom de VOLTAIRE, et la nouvelle rue arrive fort à propos. François-Marie AROUET, dit VOLTAIRE (1694-1778), est bien connu. Il ne vint jamais à Toulouse, mais s'occupa beaucoup des affaires toulousaines : CALAS, SIRVEN, et y eut un ami, Jean DUMAS d'AYGUEBÈRE, et le 4 juin 1747, l'académie des Jeux floraux décernait des Lettres de Maîtrise à l'auteur de *La Henriade*.

Voltaire (rue) — C'est l'un des quatre noms, avec Richelieu, Thiers et Colbert, proposés le 5 juin 1900 par les habitants du chemin de la Pradasse dont ils demandent le changement de nom. VOLTAIRE étant déjà pris, c'est COLBERT qui fut choisi...

Vonnette — Chemiserie, gants, 47, boulevard Carnot (1950).

Vosges (rue des) — Ancien nom de la rue de Saint-Lys.

Vosges (rue des) — Nom proposé en 1883 pour la rue de la Vache (= rue Boyer-Fonfrède).

Vosges (rue des) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle.

Vouet (chemin) — Nom donné en février 1937 à une voie sans nom. Simon VOUET, peintre (1590-1649) ; la confrérie des pénitents noirs de Toulouse affichait dans leur chapelle deux grandes toiles de lui : *Le Serpent d'Airain* et *l'Invention de la Sainte Croix*. Elles sont au Musée des Augustins.

Vox (cinéma) — 4, rue Bayard (1938).

Voyageur (Au) — Corsets, 13 et 17, rue Mespoul (R. TALMIE, 1896).

Voyageurs (hôtel des) — Place du Chairedon (= place Olivier) (BESSET, 1845) puis 21, rue Matabiau (CALVET, 1860) puis 11, rue du Moulin-Bayard (BES, 1878) où il cédera la place au Sélect-hôtel.

Vrai Chausseur (Au) — 1, rue d'Alsace-Lorraine (AVERSENQ, 1920 ; J. AVERSENQ, 1933 ; Edouard AVERSENQ, 1950).

Vraie Croustade toulousaine (A la) — 23, rue Boulbonne, « Toutes les spécialités viennoises » ! (A. LAFFONT, vers 1932.)

Vraie Vieille Cave (café-restaurant) — 4, boulevard Lascrosses (J. CARANAVE, 1911 ; SICARD, 1920).

Vrai High-Life (Au) — Cycles, 23, puis 28, boulevard Carnot (1896 ; P. DUPONT et G. LACOMBE, 1898).

Vrai Linoléum — 52, rue d'Alsace-Lorraine (Maison BERARD, 1897), puis 42, boulevard de Strasbourg (1905).

Vrai Mille-feuilles (Au) — Pâtisseries, 36, rue

de la Pomme et 67, boulevard Carnot (A. LASERRE, 1920).

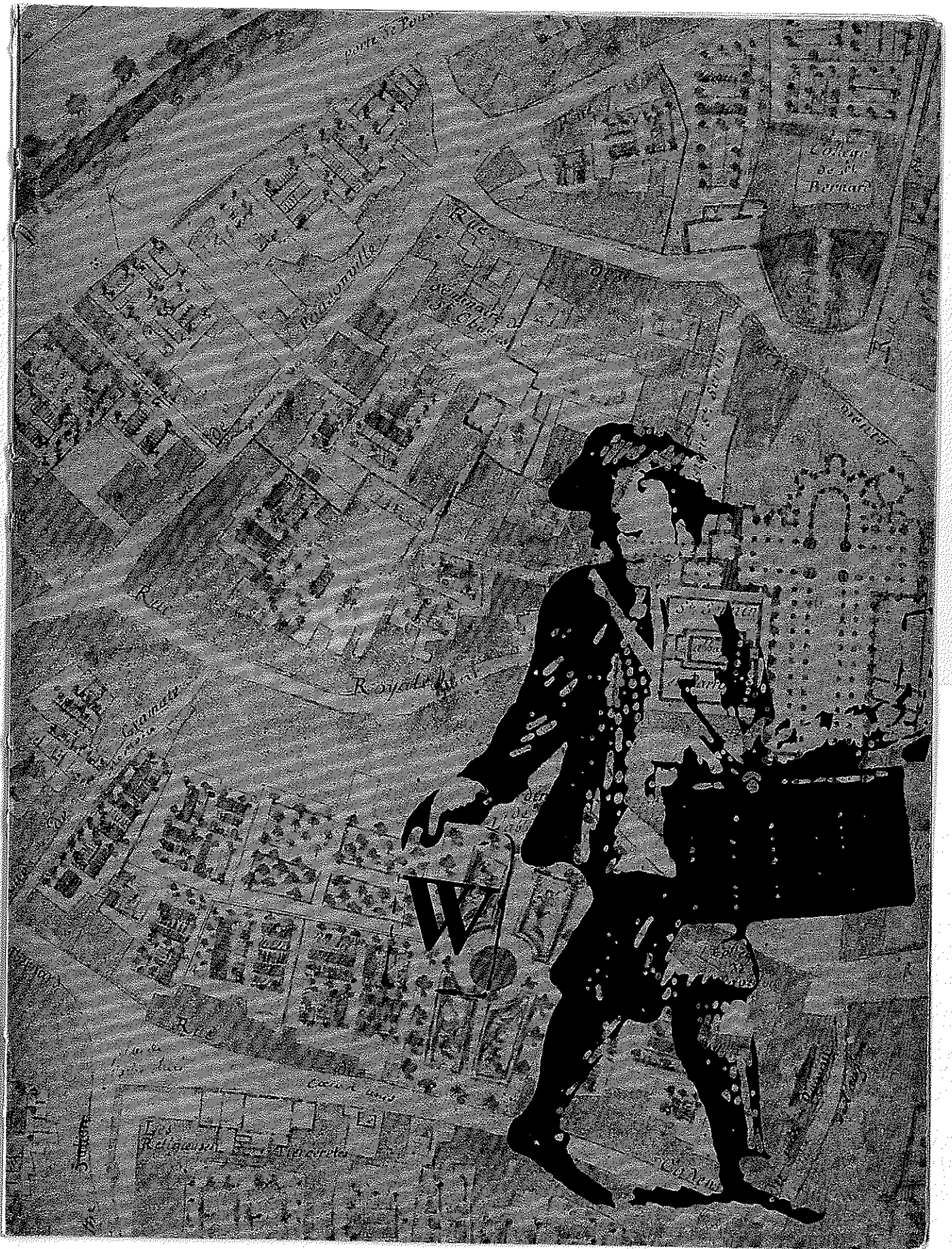
Vrai Nid (Au) — Literie, 40, rue d'Alsace-Lorraine et 16, rue Rivals (1900).

Vrai Phénix (Au) — Chaussures, 69, rue de la Pomme (BOUBAL, 1920).

Vrai Régal (Au) — Restaurant, 1, rue Jean-Suaud (1950).

Vrai ressemelage américain (Au) — 60, rue de la Pomme (BOY, 1920).

Vrais Amis réunis (Les) — Loge maçonnique, rue des Jacobins (BOURNIQUEL, 1840).



Wagner (boulevard Richard) — C'est l'ancien chemin de halage de la Garonne. En 1895, le sieur MERLIN, propriétaire du parc du Busquet, à Bourrassol, « après prescription, depuis 60 ans », fut autorisé par l'Administration à le maintenir barré. Vers 1947, on lui donne le nom de boulevard Richard-Wagner. Richard Wagner, compositeur, est né à Leipzig en 1813. Il commença à étudier la composition tout en poursuivant des études de philosophie et d'esthétique à l'université de Leipzig, avant d'inaugurer une existence errante. Après *Rienzi* (1838-1840) opéra italianisant, il donne *Le Vaisseau fantôme* (1841), *Tannhäuser* (1841-1845), la *Tétralogie*, *L'Or du Rhin* (1854), *La Walkyrie* (1856), *Siegfried* (1869), *Le Crépuscule des dieux* (1874)... Richard WAGNER est mort à Venise en 1883.

Wagram (chemin) — Voie aménagée vers 1865. Le 12 mars 1878, elle est simplement désignée « chemin depuis la place Marengo, jusqu'au chemin appelé de Wagram » qui est en mauvais état et l'on constate, désabusé : « Plus on nettoye plus cela infecte. » En 1930, il a été incorporé à la place Marengo. Il s'agit de la commémoration tardive de la bataille de Wagram (5-6 juillet 1809) où Napoléon I^{er} vainquit l'archiduc Charles d'Autriche.

Walia-le-Roi (rue) — Nom proposé en 1854 par BRÉMOND pour la rue de la Laque : « WALLIA-LE-ROI, qui figure dans la chronologie des rois de Toulouse. »

Wallace (fontaines) — Les fontaines Wallace sont de petits édifices en fonte, de 2,50 m de hau-

teur environ, composés d'un piédestal quadrangulaire orné de volutes et de dauphins, surmontés par quatre cariatides drapées, supportant elles-mêmes un petit dôme, ovoïde, terminé par une pointe. Du centre du plafond du dôme un filet d'eau coule dans un petit bassin de réception et d'évacuation ménagé au centre de la plate-forme supérieure du piédestal, au bord de laquelle, attachés à deux anneaux de fonte, sont deux gobelets d'étain, de deux « quarts ». Leur histoire ne manque pas d'une certaine saveur. Au milieu et à la fin du XIX^e siècle, vivait un riche citoyen du Royaume-Uni, Sir Richard WALLACE, mécène, philanthrope et charitable. Grand ami de la France (un boulevard de Neuilly, près du bois de Boulogne, porte son nom), il avait donné pendant la guerre de 1870-1871 de grosses sommes d'argent pour nos ambulances et nos blessés. Peu de temps après la Paix en 1872, il fit don à la ville de Paris de cent fontaines publiques d'un modèle nouveau, destinées à désaltérer les passants. Il pensait ainsi combattre l'alcoolisme (et l'alcoolique) « en lui enlevant le prétexte de la soif ». Le modèle adopté était dû à un statuaire aujourd'hui bien oublié : Charles LE BOURG. A l'imitation de la capitale, toutes les grandes villes de province, y compris Toulouse, voulurent avoir leurs « fontaines Wallace » absolument semblables. Elles feront partie de nos paysages urbains au cours des années 1880 et 1890. On en voit un peu partout sur les promenades et les grandes artères, des allées Lafayette (= allées Jean-Jaurès) au Jardin des Plantes, en passant par les boulevards et même par le Cours-Dillon. *Bibl.* — LIZOP (Raymond), La dernière fontaine Wallace à Toulouse, *l'Aut* n° 254, mars 1956.

Wallon (place Ernest) — Nom donné le 20 décembre 1974 à une place nouvellement créée au quartier de la Cépière, dépendant de la rue Yves Du Manoir. On avait proposé de lui donner le nom de place du Tertre.

Wallon (stade Ernest) — C'est le nom du Stade Toulousain, détruit par la construction de l'autoroute en 1966. Ce nom lui fut donné par un professeur de la faculté de droit qui, en compagnie d'un de ses collègues de la médecine, Charles AUDRY, réunit en 1914 la somme (considérable pour l'époque) de 185 000 francs pour acheter le terrain, 7 ha de pré, à une certaine Mme SALSE. Ils fondèrent la Société des Amis du Stade Toulousain, qui louait symboliquement terrain et installations au club, pour 99 ans. Ernest WALLON fut professeur de droit civil à la faculté de droit de Toulouse ; il épousa Mlle CLARON. Domiciliés 25, rue de Rémusat, ils possédaient un château à Gavarnie (Hautes-Pyrénées).

Washington (rue de) — Nom donné le 17 juillet 1960 à une voie nouvelle. Georges WASHINGTON (1732-1799) fut général et premier président des Etats-Unis d'Amérique qui ont donné son nom à leur capitale. Il gagna la guerre de l'Indépendance contre l'Angleterre (1775-1782), notamment par sa victoire de Yorktown le 19 octobre 1781.

Watteau (rue Antoine) — Nom donné le 5 mai 1955 à une voie nouvelle. Antoine WATTEAU est né à Valenciennes en 1684. Peintre, son art brillant, spirituel, avec un fond de mélancolie, exprime l'essentiel de l'esprit du XVIII^e siècle français : *L'Embarquement pour Cythère* (1717, Louvre), *Gilles* (1721, Louvre), *L'Indifférent* (Louvre)... Il est mort à Nogent-sur-Marne en 1721.

WC souterrains — Les Administrations précédentes avaient concédé à une société les édicules surnommés « vespasiennes » qui se dressaient sur les places, avenues, boulevards de la ville. Personne ne peut contester l'utilité de ces petits édifices. Mais personne ne peut également s'élever contre leur aspect peu esthétique. La population protestait contre leur manque d'entretien ; la société concessionnaire, arrivée au terme de son contrat, les laissait dans le plus complet

abandon. Les nouvelles méthodes d'hygiène, condamnant l'édification en surface des « vespasiennes », préconisaient leur établissement dans le sous-sol. Pénétrée de cette idée, l'Administration socialiste a tenté un essai en faisant établir, au centre même de la ville, sur l'avenue Jean-Jaurès (= allée Président-Roosevelt) un premier groupe de water-closets souterrains. Il a été livré au public le 19 juin 1929. Un second groupe a été édifié place Esquirol et fonctionne depuis le 12 décembre 1931. Enfin, le troisième groupe de water-closets, construit place du Capitole, a été mis à la disposition du public le 15 février 1934. Le même jour disparaissaient à tout jamais les quatre édicules qui déshonoraient la plus belle place de notre ville. Outre leur utilité, ces nouveaux water-closets, dont la tenue de propreté est constante et parfaite, sont pour l'administration municipale une source de revenus. Chacun d'eux est divisé en deux compartiments nettement séparés, pour messieurs et dames. En plus, du côté hommes, sont établis des urinoirs (24 places aux water-closets de l'avenue Jean-Jaurès, 10 places à ceux de la place Esquirol et 13 places aux water-closets de la place du Capitole).

Weiffre-le-duc (rue) — Nom proposé par BRÉMOND en 1854 pour la rue Traversière-Saint-Aubin (= rue Saint-Aubin). « Weiffre-le-Duc, qui appartient à l'histoire de notre ville. »

Wilhelm — Voir Hegel.

Williams — Voir Booth.

Wilson (cinéma) — 18, place Wilson. Ouvert en 1957.

Wilson (hôtel) — 30, allées Jean-Jaurès (CAZENAVE, 1933).

Wilson (place) — Il existait un espace vide, hors la porte Villeneuve, qui, avant la Révolution, fut parfois désigné place Villeneuve. L'emplacement où fut construit le square est la partie et l'angle très prononcé du rempart au sommet duquel s'ouvrait la porte Villeneuve ou du Petit Versailles. A l'extérieur se trouvait un terrain vague désigné sous le nom de Champ d'Enfer ; c'est dans ce champ que les protestants auraient exercé en plein air leur culte. A la porte Villeneuve venaient



Place Wilson.

aboutir les routes d'Albi, de Paris et de Bordeaux dont le trafic représentait les deux tiers de celui du territoire. Les Capitouls décidèrent de modifier l'angle du rempart à seule fin d'édifier une place monumentale. Elle devait avoir la forme d'un demi-cercle dont la base était constituée par le nouveau rempart. Trois rues devaient en partir, l'une perpendiculaire à la base, les deux autres à égale distance de la première : c'étaient les rues Saint-Antoine-du-T et du Petit-Versailles (= rue Lafayette). Le projet spécifiait que toutes les maisons seraient uniformément construites dans le même style de l'époque : en briques, et peintes en blanc pour imiter la pierre. La première étape de l'édification de la place fut la reconstruction du mur de la ville en ligne droite pour laisser à l'intérieur l'espace nécessaire à cette place. La Révolution et l'état déplorable des finances de la Ville retardèrent ces travaux. En l'an V, les pouvoirs publics s'inquiétèrent de l'état de cette place dont l'accès par la porte Villeneuve était dangereux en raison de l'inégalité du terrain et des décombres qui l'envahissaient. Journallement on y entassait des immondices qui rendaient ce quartier très insalubre. Un Toulousain du nom de DELMAS intervint alors. Préfigurant

nos modernes promoteurs, il constitua une société qui se chargea de bâtir des immeubles à ses risques et périls sur tout le terrain situé entre le Petit Versailles et la porte Neuve, moyennant la cession gratuite de ce terrain. Cette cession fut accordée, mais le sieur DELMAS ne put tenir ses engagements. En l'an XIII, le projet primitif va être remanié et gagnera en ampleur. Le diamètre de la place aura 94 m au lieu de 74. Le 6 germinal, il est décidé que son tracé aurait une forme circulaire après la démolition des remparts. L'ancienne rue Delfun, qui s'ouvrait perpendiculairement au mur, devint la rue du Centre. La rue du Petit-Versailles et la rue Saint-Antoine-du-T furent élargies. L'on construisit l'angle de la place et de la rue du Centre jusqu'au mur de ronde, c'est-à-dire jusqu'à la rue des Trois-Journées. Jusqu'en 1813, la construction de cette place, qui fut désignée place Napoléon, fut sans histoire, sinon par le fait qu'elle changea de nom avec le nouveau régime : place d'Angoulême. Le véritable acte de naissance est l'Ordonnance royale du 7 avril 1824 qui en prévoyait l'achèvement à court terme. La place Louis-Napoléon devint place Lafayette en 1870 et place Wilson le 4 juillet 1918.

La Délibération de ce jour nomma le président WILSON citoyen de Toulouse. « Hommage respectueux et reconnaissant de Toulouse immortelle et libre, à la libre et immortelle Amérique... » Et le nom du Président WILSON fut donné à la place Lafayette. Le Président WILSON est donc bien connu des Toulousains qui prononcent son nom un peu comme « Où-ils-sont »... Thomas-Woodrow WILSON (1856-1924), Président des Etats-Unis en 1912.
Bibl. — LESPINASSE, Les Origines de la place Wilson, Mém. Acad. Sc., 1932, pp. 325-273.

Wilson (square) — En 1859, on parle d'un square à établir sur la place Louis-Napoléon. Aucun emplacement ne serait plus convenable. Sur un espace nu, brûlé par le soleil, dans le quartier le plus fréquenté de la ville, un jardin

frais, ombré, qui reposerait agréablement la vue, à portée de la place du Capitole, peut-on désirer mieux ? Le plan est fait, le devis est dressé : c'est une dépense de 20 000 à 25 000 francs. Le square est réalisé peu après, pourvu d'un bassin et planté d'arbres (1876). En 1871, on avait dû renoncer au projet de construire la vasque, dans le bassin, qui était destinée à supporter la statue du *Vainqueur du Combat de Coq*. Ce fut, plus tard, GOUDOULI qui triompha et donna, plus tard encore, son nom au square (voir Goudouli).

Wilson-bar — 9, place Wilson (1950).

Windsor (résidence) — 12, rue Maurice-Fonvieille (1977).

X — C'est le signe du « dex » marqué sur le bornage du territoire communal. (Voir Dex). Dex = dix : la croix prise pour le chiffre romain.

Xavier — Voir Ricard.

Y a bon (bar) — 11, place des Carmes (CARRETIER, 1940).

Yanette — Laines, 12, place Saint-Georges (1950).

Yarz et Cie — 10-12, rue de la Trinité et 4, place Rouaix (1910). L'établissement que F. YARZ a formé « des débris de celui de même nature qui avait été formé à Villemur » manque encore d'un local favorable en 1845 pour fabriquer les divers objets de quincaillerie, leur spécialité. Ces vastes ateliers, ils les trouvent au Bazacle. Le magasin de la Trinité devient vers 1865 « un immense bazar ». C'est par YARZ que transitent balcons, grilles, balustrades, statues, fontaines, vasques et urnes du Val d'Osne, qui, peu à peu, se répandent à travers rues et jardins publics. La turbine de 50 chevaux du Bazacle permet la fabrication d'objets les plus diversifiés et les plus inattendus : pelles à caramel, coupe-hosties, râpes à sucre, sondes à fromages... Cette quincaillerie est pour Toulouse un établissement très important.

Ylha (*carr. de la*) — Ancien nom de la rue Mirepoix. Voir Isle.

Ymaginatorum, Ymaginayres (*carr., als*) — Ancien nom de la rue de la Pomme. Voir Imaginaires.

Yonne (rue de l') — Nom donné en 1965 à une voie nouvelle dans le quartier de Papus.

Yrcii, Yrcium, Ers, Ertz, Hircium (*Flumen, riparia*) — Voir Hers.

Ysalguier, Isalguier — C'est le nom d'une importante famille toulousaine du XIV^e siècle : le changeur Raymond YSALGUIER, ses deux fils Pons et Bernard-Raymond qui poursuivirent cette lucrative profession. D'autres se tournèrent vers le métier des armes. Jacques fut Sénéchal de Bigorre. Nous avons parlé de son cousin Galoys (*Galesius*) à propos de la rue des Gallois. Philippe WOLFF a tenté une difficile généalogie de ces très nombreux et toujours importants personnages qui accédèrent au capitoulat où leur nom revient près de 50 fois dans les listes. Quatre grandes branches sont distinguées par leurs seigneuries : Clermont, Castelnau-d'Estrètefonds, Fourquevaux-Auterive, et Saint-Simon-Mérenvielle. Leurs terres sont réparties sur une très vaste zone.

Ysalguier (pont) — Ou pont de Velours, de Saint-Caprais, ou de Croix-Daurade. Il s'appela, en fait, pont de Montmazalger, possible déformation de *Montis Ysalguerii* : domaine, possession des YSALGUIER, proche de ce pont sur l'Hers.

Ysalguier, Ysalguiers (rue des) — Ancien nom de la rue Clémence-Isaure.

Ysalguier (Tour des) — CHALANDE 192 - 18, rue Peyrolières. Tour de 25 m renfermant la vis d'escalier, remaniée au XV^e siècle. C'est le dernier vestige des possessions des YSALGUIER en ce quartier. Leur sépulture se trouvait à la Daurade.

Yser (rue de l') — Nom donné le 27 décembre 1957 à une voie nouvelle. Il commémore la bataille de l'Yser : violents combats livrés dans la vallée de l'Yser, à l'issue desquels les Belges et leurs alliés arrêterent les armées allant vers la mer du Nord, en octobre-novembre 1914.

Yssardz, Yssartz (*als, boria dels*, château des) — *Yssartada, Yshartada (a la) Yssart Garart, Hissart Garart, Yshart Garart...* Tous ces divers termes dérivent d'*exarsus*, incendié, et désignent des terres où l'on a brûlé les broussailles pour

les rendre propres à la culture. C'est l'essart, l'essartage. Plusieurs terroirs en prirent le nom. L'un d'eux se situe à Montaudran, près du Grand chemin (château des Yssards, 1628), d'autres dans le gardiage nord et, par patronyme interposé, la croix des Yzards, qui ont engendré des... chamois ! (Voir Isards, Chamois).

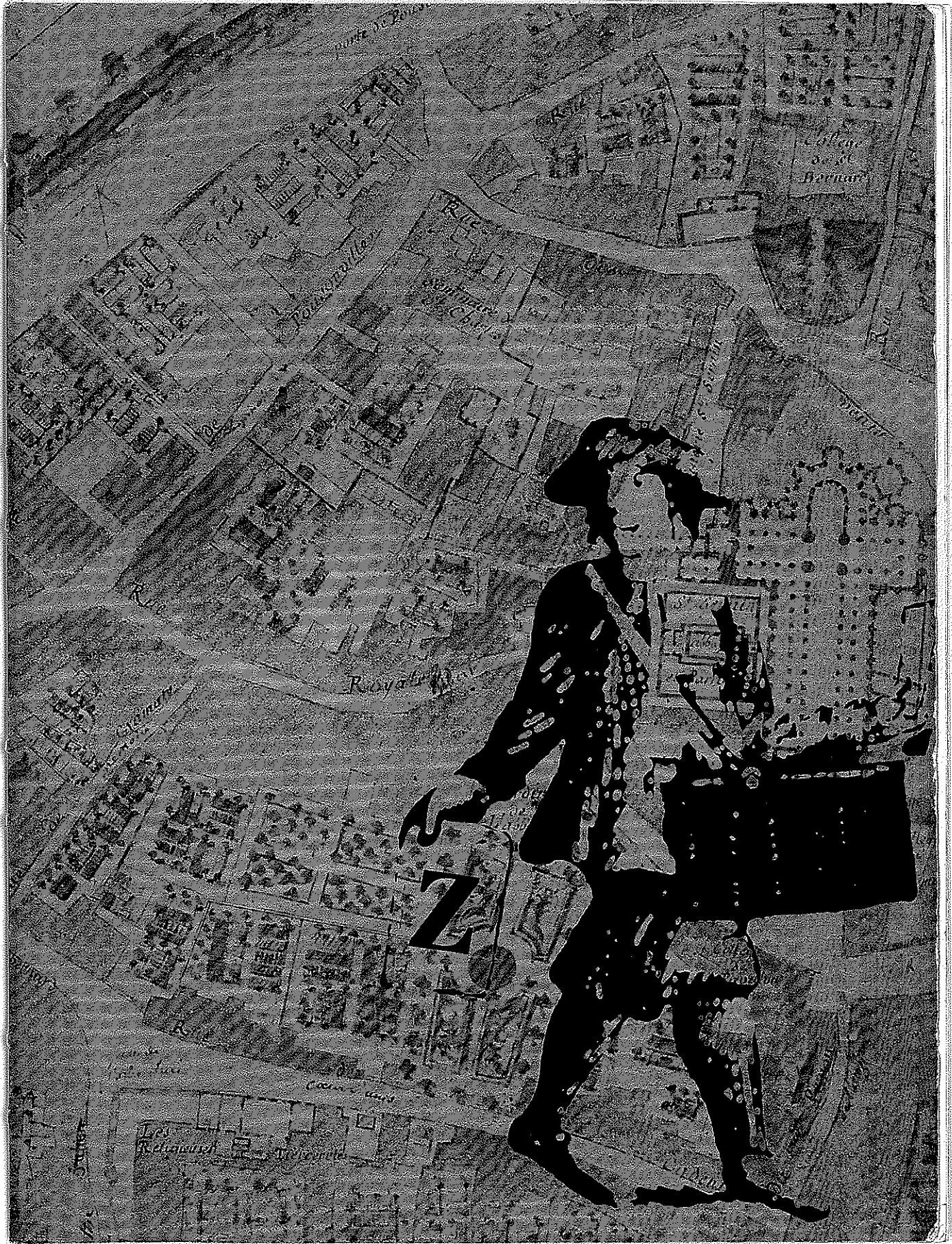
Yvelène — Bonneterie, mercerie, 49, rue du Rempart-Saint-Etienne (1950).

Yves : Brunaud - Prépognot (voir ces noms).

Yvonne (restaurant) — 56, rue du Férétra (1950).

Yvonne et Cie — Modes, 17, rue d'Alsace-Lorraine (1950).

Yvonnette (Maison) — Corsets, dentelles, 5, rue Peyras (1920).



ZAC — Zone d'Aménagement Concerté : secteurs à l'intérieur desquels l'Etat, la Commune ou un Etablissement public, décide d'intervenir pour réaliser ou faire réaliser l'aménagement et l'équipement des terrains. La plupart des grandes opérations d'urbanisme se font sous ce régime. Une convention fixe les obligations de la collectivité publique d'une part, et celles des promoteurs-constructeurs, qui peuvent être privés ou publics, d'autre part. Elle porte notamment sur les équipements à construire ou le type de logement à édifier.

Zacharie (rue) — Ancien nom de la rue Mirabeau.

Zacharie (rue) — Voie tracée et aménagée vers 1885. Son sol a été cédé à la Ville le 15 avril 1890. S'agit-il de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste et époux de sainte Elizabeth, l'un des prêtres du temple de Jérusalem... ? Le quartier possédant déjà... Job.

Zacharie (rue Traversière) — Ancien nom de la rue des Princes.

ZAD — Zone d'Aménagement Différé : sa création permet aux pouvoirs publics d'exercer dans un périmètre donné un droit de préemption, c'est-à-dire d'acheter une propriété lorsqu'elle est vendue au-dessus d'un certain prix. Elle a pour but de limiter la hausse des coûts des terrains là où sont prévues des opérations d'urbanisme ou d'empêcher la construction dans un secteur que l'on veut protéger (espaces verts, par exemple).

Zay (avenue Jean) — Tracée en 1960, elle devient rue Zay vers 1970. Jean ZAY est né à Orléans en 1904. Homme politique, ministre de l'Education nationale de juin 1936 à septembre 1939, il développa et démocratisa l'instruction publique. Interné dès 1940, il fut assassiné par la milice à Molles (Allier) en 1944.

Zèle (rue du) — Nom donné en 1794 à la rue des Fayenciers (= rue des Potiers).

Zelés (rue des) — Nom proposé en 1794 par VERGNES pour la rue des Lois.

Zéphirs (allée des) — Ancien nom de l'allée Paul-Sabatier.

Zéphirs (bar des) — 3, allée Paul-Sabatier (1949 ; BRIDOUX, 1950).

Zéphirs (cours des) — Nom proposé par VERGNES en 1794 pour le « cours jusqu'à la rivière » à Saint-Cyprien.

Zéphirs (allée des) — Nom donné en 1794 à l'allée de l'Hôpital-de-la-Grave.

Zibeline (A la) — Fourrures, 13, rue des Lois (1920).

Zig-Zag (cinéma) — 1, rue des Trois-Journées. Un jugement du 24 décembre 1947 décida que la façade ultramoderne, qui venait d'être refaite, serait démolie dans un délai de trois mois afin d'être mise en conformité avec l'ensemble architectural du site de la place Wilson et de ses abords...

Zinnias (impasse des) — Nom donné à une voie nouvelle, le 25 janvier 1984, en même temps que l'impasse des Hortensias, dans le cadre de l'opération Les Hortensias.

Zola (CES Emile) — 17, rue François-Blanchard et 5, rue du Pont-de-Tounis.

Zola (rue Emile) — Petite rue des Champs-Elysées à son origine, on lui donne, vers 1905, le nom de rue Emile-Zola. Emile ZOLA, romancier, est né à Paris en 1840. Il vécut une grande partie de sa jeunesse à Aix-en-Provence. Il écrit de nombreux romans, enquêtant sur le terrain pour imaginer et expliquer le comportement de ses personnages (*Germinal*, 1885 ; *La Bête humaine*, 1890...). Violamment attaqué par les Nationalistes lorsqu'il dénonça avec véhémence les irrégularités du procès de DREYFUS, poursuivi en justice, il se réfugia en Angleterre durant trois ans. Emile ZOLA était aussi un remarquable photographe ; artiste complet, il se montre soucieux de se conformer à un art spécifique dont on se demande s'il n'aurait pas fait oublier, dans un temps prolongé, l'œuvre du romancier. L'exposition en 1986, à la Galerie du Château d'Eau à Toulouse, à partir des images réalisées par Emile ZOLA, battit tous les records de fréquentation. Emile ZOLA est mort en 1902.

Zone bleue — L'arrêté municipal confirmant son institution à Toulouse est publié le 18 novembre 1959. La zone se trouvait délimitée par les voies ou sections de voies suivantes, à l'exclusion de ces voies elles-mêmes :

A l'est : allées Forain-François-Verdier, à partir de la place Saint-Jacques, boulevard Lazare-Carnot, boulevard de Strasbourg jusqu'à la rue d'Alsace-Lorraine.

A l'ouest : quai de Tounis à partir de la rue du Pont-de-Tounis, place du Pont-Neuf, quai de la Daurade, place de la Daurade, quai Lucien-Lombart, place Saint-Pierre jusqu'à la rue Valade.

Au nord : rue Valade, place Anatole-France, rue Albert-Lautmann, place du Peyrou, rue Emile-Cartailhac, place Saint-Sernin, rue Bellegarde. Au sud : rue du Pont-de-Tounis, rue Henri-de-Gorsse, rue des Polinaires, place des Carmes, rue du Canard, place Mage, rue Merlane, rue Fermat, partie comprise entre la rue Merlane et la place Saintes-Scarbes, place Saintes-Scarbes, rue et place Saint-Jacques.

Le stationnement unilatéral alternatif est généralisé dans la zone, à l'exception des rues suivantes où il est maintenu non alternatif et s'effectuera :

- rue Maurice-Fonvieille (côté des numéros pairs) ;
- rue Lapeyrouse (côté des numéros impairs) ;
- rue du Poids-de-l'Huile (côté des numéros impairs) ;
- rue Romiguières (côté des numéros pairs).

ZUP — Zone à Urbaniser en Priorité : périmètre à l'intérieur duquel une collectivité publique décide d'aménager des équipements et de construire ou de faire construire des logements. Cette formule créée en 1958 est maintenant remplacée par les ZAC dont le mécanisme est plus souple.

Zurich (rue de) — Nom donné vers 1967 à une voie nouvelle. Elle est située dans le quartier « helvétique » du boulevard de Suisse, avec les rues de Lausanne et de Berne.